





20,451/c



ENCYCLOPÉDIE,
OU
DICTIONNAIRE RAISONNÉ
DES SCIENCES,
DES ARTS ET DES MÉTIERS.
NOUVELLE ÉDITION.

TOME VINGT-SEPTIÈME.

A GENÈVE.

Chez PELLET, Imprimeur-Libraire, rue des Tiers-États.

M. DE L'ÉPÉE.

ENCYCLOPÉDIE

OU

DICIONNAIRE RAISONNÉ

DES SCIENCES.

DES ARTS ET DES MÉTIERS.

NOUVELLE ÉDITION.

TOME VINGT-SEPTIÈME.

ENCYCLOPÉDIE,
O U
DICTIONNAIRE RAISONNÉ
DES SCIENCES,
DES ARTS ET DES MÉTIERS,
PAR UNE SOCIÉTÉ DE GENS DE LETTRES.

Mis en ordre & publié par M. *DIDEROT*; & quant à la PARTIE
MATHÉMATIQUE, par M. *D'ALEMBERT*.

*Tantum series juncturaque pollet;
Tantum de medio sumptis accedit honoris !* HORAT.

NOUVELLE ÉDITION.

«—————»
TOME VINGT-SEPTIEME.
«—————»



A GENEVE,

Chez PELLET, Imprimeur-Libraire, rue des Belles Filles.

«—————»

M. DCC. LXXVIII.

ENCYCLOPÉDIE

OU

DICIONNAIRE RAISONNÉ

DES SCIENCES,

DES ARTS ET DES MÉTIERS,

PAR UNE SOCIÉTÉ DE GENS DE LETTRES.

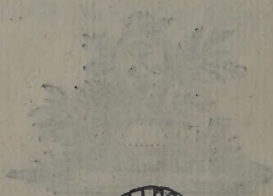
Mise en ordre & augmentée par M. DIDEROT & parant à la Parie

Maisonnais, par M. D'ALEMBERT.

Tous les droits réservés.
Tous les droits réservés.

NOUVELLE ÉDITION.

TOME VINGT-SEPTIÈME.



M. DCC. LXXVII.



ENCYCLOPÉDIE,

O U

DICTIONNAIRE RAISONNÉ DES SCIENCES, DES ARTS ET DES MÉTIERS.

U P

U P



UPINGE, (*Musique des anciens.*) sorte de chanson consacrée à Diane parmi les Grecs. *V. CHANSON.* (S)

UPLANDE, (*Géogr. mod.*) province de Suede. Elle est bornée au nord & au levant par la mer Baltique; au midi, en partie par la mer, & en partie par la Sudermanie; & au couchant par la Westmanie. Sa longueur est d'environ 28 lieues, sur 18 de largeur. On y trouve plusieurs mines de fer & de plomb. Elle produit de très-beau froment. Ubbon, roi de Suede résidoit en cette province, & l'on croit qu'elle a pris delà le nom d'*Uplande*, comme qui diroit pays d'*Ubbon*. Ses principales villes sont Stockolm,

capitale, Upsal, Oregrand, Eneking, Telg, &c. (*D. J.*)

UPPINGHAM, (*Géogr. moder.*) ville d'Angleterre, dans Rutlandshire, à la source d'une rivière qui se jette dans le Weland. Elle est bâtie sur le penchant d'un coteau; & sa situation a occasionné son nom. Cette petite ville est considérable par son commerce, & par son college fondé par R. Thomson, ministre de l'église anglicane. les noms des hommes utiles à leur patrie, doivent passer à la postérité. (*D. J.*)

UPSAL, (*Géogr. mod.*) ville de Suede, dans l'*Uplande*, sur la rivière de Sala, à 12 lieues au nord-ouest de Stockolm.

Ubbon qui régna sur les Suédois, fonda

la ville d'*Upsal*, & lui donna son nom : elle donna ensuite le sien aux rois de Suede, qui se qualifierent rois d'*Upsal* ; elle devint ainsi la capitale du royaume, & c'est encore le lieu où l'on couronne les rois. Cette ville, dit un historien du pays, ne fut pas seulement dès ses commencemens, la demeure des hommes, des princes & des rois ; mais encore celle des grands-prêtres des Goths, & celle de leurs dieux à qui elle fut consacrée.

Elle n'a d'autres fortifications qu'un château bâti sur un rocher. La Sala qui la partage en deux, s'y gele presque toujours assez fortement pour porter une grande quantité d'hommes, de bétail, & de marchandises dans le temps de la foire qui s'y tient tous les ans sur la glace au mois de Février.

La cathédrale d'*Upsal* est la plus belle église du royaume. Le bâtiment tout couvert de cuivre est orné de plusieurs tours, & renferme les tombeaux de plusieurs rois, d'archevêques, d'évêques & de seigneurs.

S. Suffrid, archevêque d'York, que El-dre, roi d'Angleterre, envoya en Suede pour y prêcher l'évangile, le fit avec succès, & sacra Suerin quatrième évêque d'*Upsal*. L'église fut érigée en archevêché par le pape Alexandre III. & Etienne qui mourut en 1185, en fut le premier archevêque. Les prélats de cette église n'ont aujourd'hui ni les richesses ni la pompe de ceux qui les ont précédés quand le pays étoit catholique ; mais les archevêques luthériens d'*Upsal*, ne laissent pas que de jouir d'un revenu honnête, d'avoir séance & voix dans le sénat & dans les dietes, de prendre le pas sur tous les autres ecclésiastiques, & ce qui vaut mieux encore, d'être fort honorés dans le royaume.

Le college d'*Upsal* fondé pour quatre professeurs, par l'archevêque Jerler, du temps du roi Eric-le-Begue, donna naissance à l'université que le pape Sixte IV. honora en 1476 des mêmes immunités & privilèges, dont jouit l'université de Boulogne. Charles IX. Gustave Adolphe, & la reine Christine, prirent soin de rendre cette université florissante, elle l'est encore. *Long.* suivant Cassini, 37. 25. *latit.* 59. 34. & suivant Cellius, 59 50. 20.

» C'est à *Upsal* que fut inhumé Gustave Ericson, roi de Suede, mort à Stockholm

» dans la 70e année de son âge. Il mérita
» d'être adoré de ses sujets, soit que l'on
» considère la situation dont il les tira,
» ou celle dans laquelle il eut la gloire de
» les laisser. Sa fermeté fut admirable contre les malheurs. Il suivit toujours ses
» dessein en dépit des éléments, des lieux
» & des hommes les plus cruels & les plus
» puissans ; ses soldats étoient des volontaires sans solde, & qui n'avoient d'autre
» subordination que celle que leur dictoit
» leur vénération pour leur chef.

» Gustave établit la religion luthérienne
» dans ses états, il mit par-là des bornes
» au pouvoir & aux richesses immenses du
» clergé, & se fit un fonds suffisant pour
» les dépenses publiques, autre que celui
» des taxes qui ruinoient le peuple, en le
» privant du fruit de son labour ; ennemi
» de tout esprit de persécution, il toléra
» les préjugés de ses sujets, & il aimait mieux
» persuader leur raison, que de forcer leur
» conscience.

» Ses mœurs répondirent à ses sentimens,
» & les graces de sa personne inspirèrent
» l'amour & le respect. Il étoit éloquent,
» insinuant, affable, & son exemple adou-
» cit la férocité de ses sujets. Il les enri-
» chit en étendant beaucoup leur com-
» merce. Il récompensa les savans, fonda
» des magasins publics pour secourir les
» pauvres, & des hôpitaux pour les mala-
» des. Toutes ces choses ont éternisé la
» mémoire de ce prince. » (*Le chev. DE JAUCOURT.*)

UPTON, (*Géog. mod.*) bourg d'Angleterre dans la province de Worcester, près de la montagne de Malvernes, au bord de la Saverne, au milieu d'une grande & belle prairie. Ce bourg qui est considérable, doit être un ancien lieu, car on y a trouvé quelquefois des médailles romaines. (*D. J.*)

U R

UR, (*Géog. sacr.*) ville de Chaldée ; patrie de Tharé & d'Abraham. Quoiqu'il en soit beaucoup parlé dans l'Ecriture, on ignore sa situation. Quelques-uns croient que c'est Ura dans la Syrie, sur l'Euphrate, & d'autres, comme Bochart & Grotius, pensent que c'est Ura dans la Mésopotamie,

à deux journées de Nifible. On a remarqué que la Chaldée & la Mésopotamie sont souvent confondues. On prétend aussi que le nom d'*Ur*, qui signifie le feu, fut donné à la ville d'*Ur*, à cause qu'on y entretenoit un feu sacré, en l'honneur du soleil, dans plusieurs temples qui n'étoient point couverts, mais fermés de toutes parts. (D. J.)

URA, (Hist. nat.) espece d'écrevisse de mer qui se trouve dans les mers du Brésil, & qui se tient dans la vase; c'est la nourriture la plus ordinaire des Indiens & des Negres. Sa chair est fort saine & d'un bon goût.

URABA, (Géog. mod.) province de l'Amérique; dans la Terre-ferme, audience de Santa-Fé, & gouvernement de Carthagène, au levant de celle de Darien. Les forêts y sont remplies de gibier, & les rivières, ainsi que la mer voisine, abondent en poisson.

Les montagnes Cordilleras ne sont pas éloignées de cette province. (D. J.)

URABA, golphe, (Géogr. mod.) autrement & plus communément le golphe de Darien; c'est un golphe celebre de l'Amérique, à l'extrémité orientale de l'isthme de Panama, sur la mer du nord. Son entrée a six lieues de large, & plusieurs rivières se déchargent dans ce golphe. (D. J.)

VRAI, VÉRITABLE, (Synon.) vrai marque précisément la vérité objective; c'est-à-dire, qu'il tombe directement sur la réalité de la chose; & il signifie qu'elle est telle qu'on l'a dit. Véritable désigne proprement la vérité expressive, c'est-à-dire, qu'il se rapporte principalement à l'exposition de la chose, & signifie qu'on la dit telle qu'elle est. Ainsi le premier de ces mots aura une grace particulière, lorsque, dans l'emploi, on portera d'abord son point de vue sur le sujet en lui-même; & le second conviendra mieux, lorsqu'on portera le point de vue sur le discours. Cette différence qu'établit M. l'Abbé Girard, est extrêmement métaphysique; mais on ne doit pas exiger des différences marquées où l'usage n'en a mis que de très-déliées. L'exemple suivant qu'apporte le même auteur, peut donner jour à sa distinction, & faire qu'on la sente mieux dans l'application que dans la définition.

Quelques écrivains, même protestans, soutiennent qu'il n'est pas vrai qu'il y ait eu une papesse Jeanne, & que l'histoire qu'on en a faite, n'est pas véritable. Girard. (D. J.)

VRAI, adj. (Alg.) une racine vraie est une racine affectée du signe +, ou autrement une racine positive, par opposition aux racines fausses, qui sont des racines négatives ou affectées du signe —. Voyez RACINE & EQUATION (E)

VRAIES CÔTES. Voyez CÔTES.

VRAI, (Poésie.) Boileau dit après les anciens,

Le vrai seul est aimable!

Il doit régner par-tout; & même dans la fable.

Il a été le premier à observer cette loi qu'il a donnée: presque tous ses ouvrages respirent le vrai; c'est-à-dire qu'ils sont une copie fidele de la nature. Ce vrai doit se trouver dans l'historique, dans la morale, dans la fiction, dans les sentences, dans les descriptions, dans l'allégorie.

Racine n'a presque jamais perdu le vrai dans les pieces de théâtre. Il n'y a guere chez lui l'exemple d'un personnage, qui ait un sentiment faux, qui l'exprime d'une maniere opposée à la situation; si vous en exceptez Thérémène, gouverneur d'Hippolite, qui l'encourage ridiculement dans ses froides amours pour Aricie.

Vous-même, ou seriez-vous, vous qui la combattez,

*Si toujours Antiope à ses loix opposée,
D'une pudique ardeur n'eût brûlé pour Thésée;*

Il est vrai physiquement qu'Hippolite ne seroit pas venu au monde sans sa mere. Mais il n'est pas dans le vrai des mœurs, dans le caractère d'un gouverneur sage, d'inspirer à son pupille, de faire l'amour contre la défense de son pere.

C'est pêcher contre le vrai, que de peindre Cinna comme un conjuré timide, entraîné malgré lui dans la conspiration contre Auguste, & de faire ensuite conseiller à Auguste, par ce même Cinna, de garder l'empire, pour avoir un prétexte de l'assassiner. Ce trait n'est pas conforme à son ca-

raçtere. Il n'y a rien de *vrai*. Corneille pêche souvent contre cette loi dans les détails.

Molière est *vrai* dans tout ce qu'il dit. Tous les sentimens de la Henriade, ceux de Zaïre, d'Alzire, de Brutus, portent un caractère de *vérité* sensible.

Il y a une autre espèce de *vrai* qu'on recherche dans les ouvrages ; c'est la conformité de ce que dit un auteur avec son âge, son caractère & son état. Une bonne règle pour lire les auteurs avec fruit, c'est d'examiner si ce qu'ils disent est *vrai* en général, s'il est *vrai* dans les occasions où ils le disent, enfin s'il est *vrai* dans la bouche des personnages qu'ils font parler ; car la vérité est toujours la première beauté, & les autres doivent lui servir d'ornement. C'est la pierre de touche dans toutes les langues & dans tous les genres d'écrire. (D.J.)

VRAISSEMBLANCE, f. f. (*Métaphy.*) la vérité, dit le P. Buffier, est quelque chose de si important pour l'homme, qu'il doit toujours chercher des moyens sûrs pour y arriver ; & quand il ne le peut, il doit s'en dédommager en s'attachant à ce qui en approche le plus, qui est ce qu'on appelle *vraisemblance*.

Au reste, une opinion n'approche du vrai que par certains endroits ; car approcher du vrai, c'est ressembler au vrai, c'est-à-dire être propre à former ou à rappeler dans l'esprit l'idée du vrai. Or, si une opinion par tous les endroits par lesquels on la peut considérer, formoit également les idées du vrai, il n'y paroît rien que de vrai, on ne pourroit juger la chose que vraie ; & par-là ce seroit effectivement le vrai ou la vérité même.

D'ailleurs, comme ce qui n'est pas vrai est faux, & que ce qui ne ressemble pas au vrai, ressemble au faux, il se trouve en tout ce qui s'appelle *vraisemblable*, quelques endroits ressemblant au faux ; tandis que d'autres endroits ressemblent au vrai. Il faut donc faire la balance de ces endroits opposés, pour reconnoître lesquels l'emportent les uns sur les autres, afin d'attribuer à une opinion la qualité de *vraisemblable*, sans quoi au même temps elle seroit *vraisemblable* & ne le seroit pas.

En effet, qu'elle raison y auroit-il d'appeller *semblable au vrai*, ce qui ressemble

autant au faux qu'au vrai ? Si l'on nous demandoit à quelle couleur ressemble une étoffe tachetée également de blanc & de noir, répondrions-nous qu'elle ressemble au blanc, parce qu'il s'y trouve du blanc ? On nous demanderoit en même temps, pourquoi ne pas dire aussi qu'elle ressemble au noir, puisqu'elle tient autant de l'un que de l'autre. A plus forte raison ne pourrions-nous pas dire que la couleur de cette étoffe ressemble au blanc, s'il s'y trouvoit plus de noir que de blanc. Au contraire, si le blanc y dominoit beaucoup plus que le noir, en sorte qu'elle rappellât tant d'idée du blanc, que le noir en comparaison ne fit qu'une impression peu sensible, on diroit que cette couleur approche du blanc, & ressemble à du blanc.

Ainsi dans les occasions où l'on ne parle pas avec une si grande exactitude, dès qu'il paroît un peu plus d'endroits vrais que de faux, on appelle la chose *vraisemblable* ; mais pour être absolument *vraisemblable*, il faut qu'il se trouve manifestement & sensiblement beaucoup plus d'endroits vrais que de faux, sans quoi la ressemblance demeure indéterminée, n'approchant pas plus de l'un que de l'autre. Ce que je dis de la *vraisemblance*, s'entend aussi de la probabilité puisque la probabilité ne tombe que sur ce que l'esprit approuve, à cause de sa ressemblance avec le vrai, se portant du côté où sont les plus grandes apparences de vérité, plutôt que du côté contraire, supposé qu'il veuille se déterminer. Je dis, *supposé qu'il veuille se déterminer*, car l'esprit ne se portant nécessairement qu'au vrai, dès qu'il ne l'apperçoit point dans son jour, il peut suspendre sa détermination ; mais supposé qu'il ne le suspende pas, il ne sauroit pencher que du côté de la plus grande apparence de vrai.

On peut demander, si dans une opinion, il ne pourroit pas y avoir des endroits mitoyens entre le vrai & le faux, qui seroient des endroits où l'esprit ne sauroit que penser. Or, dans les hypothèses pareilles, on doit regarder ce qui est mitoyen entre la vérité & la fausseté, comme s'il n'étoit rien du tout ; puisqu'en effet il est incapable de faire aucune impression sur

sur un esprit raisonnable. Dans les occasions même où il se trouve de côté & d'autres des raisons égales de juger, l'usage autorise le mot de *vraisemblable* ; mais comme ce *vraisemblable* ressemble autant au mensonge qu'à la vérité, j'aurois mieux l'appeller *douteux* que *vraisemblable*.

Le plus haut degré du *vraisemblable*, est celui qui approche de la certitude physique, laquelle peut subsister peut-être elle-même avec quelque soupçon ou possibilité de faux. Par exemple, je suis certain physiquement que le soleil éclairera demain l'horizon ; mais cette certitude suppose que les choses demeureront dans un ordre naturel, & qu'à cet égard il ne se fera point de miracle. La *vraisemblance* augmente, pour ainsi dire, & s'approche du vrai par autant de degrés, que les circonstances suivantes s'y rencontrent en plus grand nombre, & d'une manière plus expresse.

1°. Quand ce que nous jugeons *vraisemblable* s'accorde avec des vérités évidentes.

2°. Quand ayant douté d'une opinion nous venons à nous y conformer, à mesure que nous y faisons plus de réflexion, & que nous l'examinons de plus près.

3°. Quand des expériences que nous ne savions pas auparavant, surviennent à celles qui avoient été le fondement de notre opinion.

4°. Quand nous jugeons en conséquence d'un plus grand usage des choses que nous examinons.

5°. Quand les jugemens que nous avons portés sur des choses de même nature, se sont vérifiés dans la suite. Tels sont à peu près les divers caractères, qui selon leur étendue ou leur nombre plus considérable, rendent notre opinion plus semblable à la vérité ; en sorte que si toutes ces circonstances se rencontrent dans toute leur étendue, alors comme l'opinion seroit parfaitement semblable à la vérité, elle passeroit non-seulement pour *vraisemblable*, mais pour vraie, ou même elle le seroit en effet. Comme une étoffe qui par tous les endroits ressembleroit à du blanc, non-seulement seroit semblable à du blanc, mais encore seroit dite absolument blanche.

Ce que nous venons d'observer sur la *vraisemblance* en général, s'applique, comme de soi-même à la *vraisemblance*, qui se tire de l'autorité & du témoignage des hommes. Bien que les hommes en général puissent mentir, & que même nous ayons l'expérience qu'ils mentent souvent, néanmoins la nature ayant inspiré à tous les hommes l'amour du vrai, la présomption est que celui qui nous parle suit cette inclination ; lorsque nous n'avons aucune raison de juger, ou de soupçonner qu'il ne dit pas vrai.

Les raisons que nous en pourrions avoir, se tirent ou de sa personne, ou des choses qu'il nous dit ; de sa personne, par rapport ou à son esprit, ou à sa volonté.

1°. Par rapport à son esprit, s'il est peu capable de bien juger de ce qu'il rapporte ; 2°. si d'autres fois il s'y est mépris ; 3°. s'il est d'une imagination ombrageuse ou échauffée ; caractère très-commun même parmi des gens d'esprit, qui prennent aisément l'ombre ou l'apparence des choses pour les choses mêmes ; & le phantome qu'ils se forment, pour la vérité qu'ils croient discerner.

Par rapport à la volonté ; 1°. si c'est un homme qui se fait une habitude de parler autrement qu'il ne pense ; 2°. si l'on a éprouvé qu'il lui échappe de ne pas dire exactement la vérité ; 3°. si l'on aperçoit dans lui quelque intérêt à dissimuler : on doit alors être plus réservé à le croire.

A l'égard des choses qu'il dit ; 1°. si elles ne se suivent & ne s'accordent pas bien ; 2°. si elles conviennent mal avec ce qui nous a été dit par d'autres personnes aussi dignes de foi ; 3°. si elles sont par elles-mêmes difficiles à croire, ou en des sujets où il ait pu aisément se méprendre.

Ces circonstances contraires rendent *vraisemblable* ce qui nous est rapporté : savoir, 1°. quand nous connoissons celui qui nous parle pour être d'un esprit juste & droit, d'une imagination réglée, & nullement ombrageuse, d'une sincérité exacte & constante ; 2°. quand d'ailleurs les circonstances des choses qu'il dit ne le démentent point entr'elles, mais s'accordent avec des faits ou des principes dont nous ne pouvons douter. A mesure que ces mêmes choses

sont rapportées par un plus grand nombre de personnes, la *vraisemblance* augmentera aussi; elle pourra même de la sorte parvenir à un si haut degré, qu'il sera impossible de suspendre notre jugement, à la vue de tant de circonstances qui ressemblent au vrai. Le dernier degré de la *vraisemblance* est certitude, comme son premier degré est doute; c'est-à-dire qu'où finit le doute, là commence la *vraisemblance*, & où elle finit, là commence la certitude. Ainsi les deux extrêmes de la *vraisemblance* sont le doute & la certitude; elle occupe tout intervalle qui les sépare, & cet intervalle s'accroît d'autant plus qu'il est parcouru par des esprits plus fins & plus pénétrants. Pour des esprits médiocres & vulgaires, cet espace est toujours fort étroit; à peine savent-ils discerner les nuances du vrai & du vraisemblable.

L'usage le plus naturel & le plus général du vraisemblable est de suppléer pour le vrai: en sorte que là où notre esprit ne sauroit atteindre le vrai, il atteigne du moins le vraisemblable, pour s'y reposer comme dans la situation la plus voisine du vrai.

1°. A l'égard des choses de pure spéculation, il est bon d'être réservé à ne porter son jugement dans les choses vraisemblables, qu'après une grande attention: pourquoi? parce que l'apparence du vrai subsiste alors avec une apparence de faux, qui peut suspendre notre jugement jusqu'à ce que la volonté le détermine. Je dis le suspendre, car elle n'a pas la faculté de déterminer l'esprit à ce qui paroît le moins vrai. Ainsi dans les choses de pure spéculation, c'est très-bien fait de ne juger que lorsque les degrés de *vraisemblance* sont très-considérables, & qu'ils sont presque disparoître les apparences du faux, & le danger de se tromper.

En effet dans les choses de pure spéculation, il ne se rencontre nul inconvénient à ne pas porter son jugement, lorsque l'on court quelque hazard de se tromper: or pourquoi juger, quand d'un côté on peut s'en dispenser, & que d'un autre côté en jugeant, on s'expose à donner dans le faux? il faudroit donc s'abstenir de juger sur la plupart des choses: n'est-ce pas le caractère d'un stupide? tout-au-contraindre, c'est

le caractère d'un esprit sensé, & d'un vrai philosophe, de ne juger des objets que par leur évidence, quand il ne se trouve nulle raison d'en user autrement: or il ne s'en trouve aucune de juger dans les choses de pure spéculation, quand elles ne sont que vraisemblables.

Cependant cette règle si judicieuse dans les choses de pure spéculation, n'est plus la même dans les choses de pratique & de conduite, où il faut par nécessité agir ou ne pas agir. Quoiqu'on ne doive pas prendre le vrai pour le vraisemblable, on doit néanmoins se déterminer par rapport aux choses de pratique, à s'en contenter comme du vrai, n'arrêtant les yeux de l'esprit que sur les apparences de vérité, qui dans le vraisemblable surpassent les apparences du faux.

La raison de ceci est évidente, c'est que par rapport à la pratique il faut agir, & par conséquent prendre un parti: si l'on demeurait indéterminé, on n'agiroit jamais; ce qui seroit le plus pernicieux comme le plus impertinent de tous les partis. Ainsi pour ne pas demeurer indéterminé, il faut comme fermer les yeux à ce qui pourroit paroître de vrai dans le parti contraire à celui qu'on embrasse actuellement. A la vérité dans la délibération on ne peut regarder de trop près aux diverses faces ou apparences de vrai qui se rencontrent de côté & d'autre, pour se bien assurer de quel côté est le vraisemblable; mais quand on en est une fois assuré, il faut par rapport à la pratique, le regarder comme vrai, & ne le point perdre de vue: sans quoi on tomberoit nécessairement dans l'inaction ou dans l'inconstance; caractère de petitesse ou de foiblesse d'esprit.

Dans la nécessité où l'on est de se déterminer pour agir ou ne pas agir, l'indétermination est toujours un défaut de l'esprit, qui au milieu des faces diverses d'un même objet, ne discerne pas lesquelles doivent l'emporter sur les autres. Hors de ce besoin, on pourroit très-bien, & souvent avec plus de sagesse, demeurer indéterminé entre deux opinions qui ne sont que vraisemblables.

VRAISEMBLANCE, (*Poésie.*) La première règle que doit observer le poète, en traitant les sujets qu'il a choisis, est de n'y

rien inférer qui soit contre la *vraisemblance*. Un fait vraisemblable est un fait possible dans les circonstances où on le met sur la scène. Les fictions sans *vraisemblance*, & les événemens prodigieux à l'excès, dégoûtent les lecteurs dont le jugement est formé. Il y a beaucoup de choses, dit un grand critique, où les poètes & les peintres peuvent donner carrière à leur imagination; il ne faut pas toujours les resserrer dans la raison étroite & rigoureuse; mais il ne leur est pas permis de mêler des choses incompatibles, d'accoupler les oiseaux avec les serpens, les tigres avec les agneaux.

*Sed non ut placidis coeant immitia non ut
Serpentes avibus gementur tigribus agni.*

Art poëtiq. v. 14.

Si de telles licences révoltantes sont défendues aux poètes, d'un autre côté les événemens où il ne regne rien de surprenant, soit par la noblesse du sentiment, soit par la précision de la pensée, soit par la justesse de l'expression, paroissent plats; l'alliance du merveilleux & du vraisemblable, où l'un & l'autre ne perdent point leurs droits, est un talent qui distingue les poètes de la classe de Virgile, des versificateurs sans invention, & des poètes extravagans; cependant un poème sans merveilleux, déplaît encore davantage qu'un poème fondé sur une supposition sans *vraisemblance*.

Comme rien ne détruit plus la *vraisemblance* d'un fait, que la connoissance certaine que peut avoir le spectateur que le fait est arrivé autrement que le poète ne le raconte; les poètes qui contredisent dans leurs ouvrages des faits historiques très-connus, nuisent beaucoup à la *vraisemblance* de leurs fictions. Je fais bien que le faux est quelquefois plus vraisemblable que le vrai, mais nous ne réglons pas notre croyance des faits sur leur *vraisemblance* métaphysique, ou sur le pié de leur possibilité, c'est sur la *vraisemblance* historique. Nous n'examinons pas ce qui doit arriver plus probablement, mais ce que les témoins nécessaires, & ce que les historiens racontent; & c'est leur récit, & non pas la *vraisemblance*, qui détermine notre croyance. Ainsi nous ne croyons pas l'événement qui est le plus vraisemblable & le plus possi-

ble, mais ce qu'ils nous disent véritablement arrivé. Leur déposition étant la règle de notre croyance sur les faits, ce qui peut être contraire à leur déposition, ne sauroit paroître vraisemblable: or comme la vérité est l'ame de l'histoire, la *vraisemblance* est l'ame de la poésie.

Je ne nie pas néanmoins qu'il n'y ait des *vraisemblances* théâtrales, par exemple en matière d'opéra, auxquelles on est obligé de se prêter; en accordant cette liberté aux poètes, on en est payé par les beautés qu'elle leur met en état de produire. Il y a des *vraisemblances* d'une autre espèce pour l'épopée; cependant il faut dans ce genre même, rendre par l'adresse & le génie, les suppositions les plus vraisemblables qu'il soit possible, comme Virgile a fait pour pallier la bizarrerie de ce cheval énorme que les Grecs s'aviserent de construire pour se rendre maîtres de Troie.

Ces réflexions peuvent suffire sur la *vraisemblance* en général, la question particulière du vraisemblable dramatique a été traitée au mot POÉSIE dramatique. (D. J.)
Le grand art de la vraisemblance est de mêler le merveilleux avec la nature de telle sorte qu'ils paroissent ne faire plus qu'un seul & même ordre de choses, & n'avoir plus qu'un mouvement commun.

Le but que se propose immédiatement la fiction, c'est de persuader: or elle ne peut persuader qu'en ressemblant à l'idée que nous avons de ce qu'elle imite. Ainsi la *vraisemblance* consiste dans une manière de feindre conforme à notre manière de concevoir; & tout ce que l'esprit humain peut concevoir, il peut le croire, pourvu qu'il y soit amené.

Tant que le poète ne fait que nous rappeler ce que nous avons vu au dehors, ou éprouvé au dedans de nous-mêmes, la ressemblance suffit à l'illusion; & comme nous voyons dans la feinte l'image de la réalité, le poète n'a besoin d'aucun artifice pour gagner notre confiance. Mais que la fiction nous présente un événement qui n'ait point d'exemple, un composé qui n'ait point de modèle; comme la ressemblance n'y est pas, nous y cherchons la vérité idéale, & c'est alors que le poète est obligé d'employer tout son art

pour donner au mensonge les couleurs de la vérité. Nous savons qu'il feint, nous devons l'oublier, & si nous nous en souvenons, le charme est détruit & l'illusion cesse. *Dove manca le fede, non puo abbondare l'affetto, ò il piacere di quel che si legge o s'ascolta.*

Il y a dans notre maniere de concevoir une vérité directe & une vérité réfléchie; l'une & l'autre est de sentiment, de perception ou d'opinion.

La vérité de sentiment est l'expérience intime de ce qui se passe au dedans de nous-mêmes, & par réflexion, de ce qui doit se passer en général dans l'esprit & dans le cœur de l'homme. C'est à ce modèle, sans cesse présent, qu'on rapporte la fiction dans la poésie dramatique. Nous sommes tels; c'est la vérité directe. Nous sentons qu'il est de la nature de l'homme d'être modifié de telle ou de telle façon, par telle ou telle cause, dans telle ou telle circonstance; que dans notre composé moral, telles qualités, tels accidens s'accordent & se concilient, tandis que tels se combattent & s'excluent mutuellement: c'est la vérité réfléchie.

Mais comment se peut-il que la vérité de sentiment soit la même dans tous les hommes? C'est que dans tous les hommes le fond du naturel se ressemble, & qu'on y revient quand on veut, quelquefois même sans le vouloir. Chacun de nous a, comme le poète, la faculté de se mettre à la place de son semblable & l'on s'y met réellement tant que dure l'illusion. On pense on agit, on s'exprime avec lui comme si l'on étoit lui-même; & selon qu'il suit nos pressentimens ou qu'il s'en écarte, la fiction qui nous le présente est plus ou moins vraisemblable à nos yeux.

Ces pressentimens qui nous annoncent les mouvemens de la nature, ne sont pas assez décisifs pour nous ôter le plaisir de la surprise: il arrive même assez souvent que le poète nous jette dans l'irrésolution, pour nous en tirer par un trait qui nous étonne & qui nous soulage; mais sans être décidés à suivre telle ou telle route, nous distinguons très-bien si celle que tient le poète est la même que la nature eût prise, ou du prendre en se décidant.

Ne vous êtes-vous jamais aperçu de la docilité avec laquelle notre ame obéit aux mouvemens de celle d'Ariane ou de Merope, d'Orosmane ou de Brutus? C'est que durant l'illusion votre ame & la leur n'en font qu'une; ce sont comme deux instrumens organisés de même & accordés à l'unisson. Mais si l'ame du poète ne s'est pas montée au ton de la nature, le personnage auquel il a communiqué les sentimens & son langage, n'est plus dans la vérité de la situation & de son caractère; & vous, qui vous mettez à sa place mieux que n'a fait le poète, vous n'êtes plus d'accord avec lui. Voilà dans quel sens on doit entendre ce que dit le Tasse: *Il falso non è, e quel che non è non si può imitare.* Mais il s'est quelquefois lui-même éloigné de ce principe: je l'ai observé à propos de Tancrede sur le tombeau de Clorinde; je l'observe encore dans le langage que tient Renaud sur les genoux d'Armide. Rien de plus naturel, de plus beau que ce qu'on voit dans cette peinture; rien de moins vrai que ce qu'on entend.

Qual raggio in ondà, le scintilla un riso,

Negli umidi occhi, tremulo e lascivo.

Sovra lui pende: ed ei nel grembo molle

Le posa il capo; il volto al volto attolle.

Cela est divin; mais vous n'allez plus trouver la même vérité dans ces froides hyperboles:

Non puo specchio ritrar sì dolce immago,

Ne in picchiol vèro è un paradiso accolto.

Specchio t'è degno il cielo; è nelle stelle

Puoi riguardar le tue sembianze belle.

Avouez qu'à la place de Renaud ce n'est point là ce que vous auriez dit.

La vraisemblance dans les choses de sentiment n'est donc que l'accord parfait du génie du poète avec l'ame du spectateur. Si la direction que l'une donne à la nature, décline de celle que l'autre sent qu'elle eût voulu suivre, & s'il en presse ou ralentit mal à propos les mouvemens, l'ame du spectateur sans cesse contrariée, & lassée enfin de céder, se rebute; delà vient qu'à

vec les qualités intéressantes & des situations pathétiques, un caractère inégal & discordant ne nous attache point.

La vérité de perception est la réminiscence des impressions faites sur les sens, & par réflexion, la connoissance des choses sensibles, de leurs qualités communes, de leurs propriétés distinctives, de leurs rapports en général, soit entr'elles, soit avec nous-mêmes. En nous repliant sur cette foule d'idées qui nous viennent par toutes les voies, nous nous sommes fait un plan des procédés de la nature dans l'ordre physique: ce plan est le modele auquel nous rapportons le composé fictif que la poésie nous présente; & si elle opere comme il nous semble qu'eût opéré la nature, elle sera dans la vérité.

La vérité soit qu'elle ait pour objet l'existence ou l'action, ne peut rouler que sur des rapports de convenance & de proportion, de la cause avec l'effet, des parties l'une avec l'autre, & de chacune avec le tout. Si donc les élémens d'un composé physique, individuel ou collectif, sont faits pour être mis ensemble, & suivant dans leur union les loix & le plan de la nature, l'idée de ce composé a sa vérité dans la cohésion de ses parties & dans leur mutuel accord. De même si les rapports d'une cause avec son effet, sont naturels & sensibles, l'idée de l'action portera sa vérité en elle-même. Il est donc bien aisé de voir dans le physique ce qui est fondé sur la *vraisemblance*, & par conséquent ce qui ne l'est pas.

L'opinion sur les faits est tantôt sérieuse & de pleine croyance, tantôt reçue à plaisir & de simple adhésion; mais quelque foible que soit le consentement qu'on y donne, il suffit à l'illusion du moment. Un mensonge connu pour tel, mais transmis, reçu d'âge en âge, est dans la classe des faits authentiques; on le passe sans examen. A plus forte raison, si les faits sont solennellement attestés par l'histoire, ne laissent-ils pas à l'esprit la liberté du doute; & le poëte, pour les supposer, n'a pas besoin de les rendre croyables; qu'ils soient d'accord avec l'opinion, cela suffit à leur *vraisemblance*.

Mais distinguons, 1°. l'opinion d'avec

la vérité historique; 2°. les faits compris dans le tissu du poëme d'avec les faits supposés au dehors. » Je ne craindrai pas d'advancer, dit Corneille, à propos du sacrifice qu'a fait Léontine en livrant son fils à la mort, que le sujet d'une belle tragédie doit n'être pas vraisemblable. Et il le fonde sur le précepte d'Aristote, de ne pas prendre pour sujet un ennemi qui tue son ennemi, mais un pere qui tue son fils, une femme son mari, un frere sa sœur, &c. ce qui n'étant jamais vraisemblable, ajoute Corneille, doit avoir l'autorité de l'histoire ou de l'opinion commune.

J'ai fait mes preuves de respect pour ce grand homme; j'oserais donc ici sans détour, n'être pas de son sentiment.

Je suis loin de penser que les sujets proposés par Aristote soient tous dénués de *vraisemblance*: il est très-simple & très-naturel qu'un fils tue son pere, comme Œdipe, sans le connoître, ou qu'une mere soit prête à immoler son fils, comme Mérope, en croyant le venger; & quand ces faits n'auroient en eux-mêmes aucune apparence de vérité, pris dans les familles les plus illustres de la Grece, ils avoient sans doute pour eux la célébrité, l'opinion publique; or pour les faits que l'on suppose dans l'avant-scene *extra fabulam*, l'opinion tient lieu de *vraisemblance*. Mais en voyant sur le théâtre les sujets de Polieucte, de Rodogune & d'Héraclius, personne ne fait ni ne veut savoir ce qui en est pris dans l'histoire; elle est donc comme un témoin muet. En vain Baronius fait mention du sacrifice de Léontine; on ne lit point Baronius, & son témoignage n'eût servi de rien, si l'action de Léontine n'avoit pas eu la *vraisemblance* en elle-même, c'est-à-dire un juste rapport avec l'idée que nous avons de ce que peut une femme aussi fiere, aussi ferme, aussi courageuse, dévouée à son empereur.

Je dis plus; de quelque maniere que les faits soient fondés, rien ne les dispense d'être vraisemblables dès qu'ils sont employés dans l'intérieur de l'action, & nous n'y ajoutons foi qu'autant que nous le voyons arriver comme dans la nature, c'est-à-dire selon l'idée que nous avons des moyens qu'elle emploie, & l'ordre qu'elle suit. *Res*

autem ipse ita deducendæ, disponendæque sunt, ut quàm proximè accedant ad veritatem. (Scalig.)

Cependant la chaîne des causes & des effets n'est pas si constamment visible, & le cercle des facultés de la nature n'est pas si marqué, que le vrai connu soit la limite du vrai possible, & c'est par une extension de nos idées que la poésie s'éleve du familier à l'extraordinaire ou au merveilleux naturel.

Dans la nature, tout est simple & facile pour elle, & tout devoit être merveilleux pour nous. Un homme sensé ne peut réfléchir sans étonnement, ni à ce qui lui vient du dehors, ni à ce qui se passe au-dedans de lui-même. L'organisation du brin d'herbe est aussi prodigieuse que la formation du soleil; le mouvement qui passe d'un grain de sable à l'autre, est aussi mystérieux que la propagation de la lumière, & que l'harmonie des superbes célestes; mais l'habitude nous rend l'incompréhensible même si familier, qu'à la fin il nous paroît commun. « Au bout d'un an, le monde a joué » son jeu, il n'y fait plus rien que de recommencer. (Montagne). Voilà du moins ce qui nous en semble; nous croyons retrouver tous les ans le même tableau, & les variétés infinies qu'il étale y sont distribuées avec une harmonie si constante, une si parfaite unité de dessin, que la nature s'y fait voir toujours semblable à elle-même.

Mais si dans la fiction du poète, la nature s'éloignant de ses sentiers battus, produit un composé moral ou physique d'une singularité qui ressemble au prodige, l'étonnement nous porte à l'incrédulité, & c'est là qu'il est difficile de ménager la vraisemblance.

Si la feinte passe les moyens & les facultés que nous attribuons à la nature, si elle emploie d'autres ressorts, d'autres mobiles que les siens; si, au lieu de la chaîne qui lie les événemens, & la loi qui les dispose, elle établit des intelligences pour y présider, & des causes libres pour les produire, ce nouvel ordre de chose nous étonne encore davantage; mais l'opinion l'autorise, & il est moins invraisemblable que le merveilleux naturel.

Pour nous faire imaginer la nature appliquée à former un prodige, il faut d'abord

que l'objet en soit digne à nos yeux, par l'importance que nous y attachons; & de plus, que les moyens que la nature a mis en œuvre nous soient inconnus ou cachés, comme les cordes d'une machine: dès que nous les apercevons, l'illusion se dissipe, & au lieu d'un spectacle étonnant, ce n'est plus qu'un fait ordinaire.

La nature, aux yeux de la raison, n'est jamais plus étonnante que dans les petits objets: *in arctum coacta rerum naturæ majestas* (Plin l'ancien), je le fais; mais ce n'est point à la raison que s'adresse la poésie, c'est à l'imagination. Or, celle-ci ne peut se figurer la nature sérieusement appliquée à produire un papillon: Aristote l'a dit. La beauté sensible n'est pas dans les petites choses; elle consiste dans une composition régulière & harmonieuse qui, pour se développer aux yeux, exige une certaine étendue, or, l'imagination se décide sur le témoignage des sens; ce qu'il n'aperçoivent qu'en petit ne sauroit donc lui paroître digne d'occuper la nature. Les plus grands génies ont pensé quelquefois à cet égard comme le vulgaire: *magna dii curant; parva negligunt* (dit Cicer.), & il en donne pour raison l'exemple des rois: *nec in regnis quidem reges omnia minima curant*, « comme si à ce roi-là, dit Montagne, c'est » toit plus & moins de remuer un empire » ou la feuille d'un arbre, & si la providence s'exerçoit autrement, inclinant l'événement d'une bataille ainsi que le saut d'une puce ». Il résulte cependant de cette façon de concevoir, commune au plus grand nombre, que le merveilleux dans les petites choses doit être renvoyé aux contes de fées, & que si la poésie en fait usage, ce ne doit être qu'en badinant.

Quant aux moyens que la nature emploie pour opérer un prodige, s'ils sont connus, il faut les déguiser, & par des circonstances nouvelles, nous dérober la liaison de la cause avec les effets.

La comète qui parut à la mort de Jules-César, fut un prodige pour Rome: si la révolution eût été calculée & son ellipse décrite, ce n'eût été qu'une planète comme une autre qui eût suivi le branle commun; mais qu'eût fait le poète alors? il eût donné à la chevelure de la comète une forme

étrange, un immense volume ; & dans ses feux redoublés à l'approche de la terre, il eût marqué l'intention de la nature d'épouvanter les Romains.

L'aurore boréale a pu donner autrefois, comme l'a observé un philosophe célèbre, l'idée de l'assemblée des dieux sur l'Olympe. aujourd'hui, qu'elle est au nombre des phénomènes les plus communs, elle attire à peine les regards du peuple ; mais qu'un poète sût agrandir l'image de ces lances de feu, que semble d'arder une invisible main, des bords de l'horizon jusqu'au milieu du ciel, & appliquer ce phénomène à quelque événement terrible ; il reprendrait, même à nos yeux, le caractère effrayant de prodige.

Il est tout simple que dans les ardeurs de l'été une rivière se déborde, enflée par un orage, & tarisse le lendemain. Homère rapproche ces deux circonstances : au lieu de l'orage, c'est le Xanthe lui-même qui s'irrite & qui enflé ses eaux ; au lieu des chaleurs de l'été, c'est Vulcain qui fait consumer les eaux par les flammes.

Lucain en décrivant les signes redoutables qui annonceraient la guerre civile :
 » l'Etna, dit-il, vomit ses feux, mais
 » sans les lancer dans les airs ; il inclina sa
 » cime béante, & répandit les flots d'un
 » bitume enflammé du côté de l'Italie ».

Dans la Jérusalem du Tasse ; les nuages qui versent la pluie dans le camp de Godefroi, ne sont pas élevés de la terre, ils viennent des réservoirs célestes.

Ecco subite nubi, e non da terra

Gia per virtù del sole in alto acese :

Ma sol dal ciel, che tutte apre e dissera

Le porte sue, veloci in giù discese.

Voilà ce que j'appelle donner à un événement familier le caractère du merveilleux, & à ce merveilleux un air de vraisemblance ; car dans tous ces exemples la grandeur de l'objet répond à celle du prodige, *dignus vindice nodus*.

J'ai déjà dit en quoi consiste le merveilleux naturel, & je ne fais ici qu'en détailler encore l'idée. Dans le moral, ce qui est le plus digne d'admiration & d'amour, un Burrhus, un Mornai, un Télémaque, une Zaïre, une Cornélie ; dans la phy-

que ; ce qui peut nous causer l'émotion du plaisir la plus pure & la plus sensible, une vie délicieuse comme celle de l'âge d'or, des lieux enchantés comme Eden, ou comme les îles Fortunées, sur-tout l'image de ce que nous appellons par excellence *la beauté*, une taille élégante & correcte, la douceur, la vivacité, la sensibilité, la noblesse, toutes les grâces réunies dans les traits du visage, dans la forme & les mouvemens du corps d'une Vénus ou d'un Apollon, Hélène au milieu des vieillards Troyens, Achille au sortir de la cour de Scyros, voilà le merveilleux de la beauté dans le physique. Le soin du poète alors est de rassembler les plus belles parties dont un composé naturel soit susceptible, pour en former un tout régulier, & de disposer les choses comme la nature les eût disposées, si elle n'avoit eu pour objet que de nous donner un spectacle enchanteur. L'accord en fait la *vraisemblance*, & la méthode en est la même dans tous les arts d'agrément. En peinture, les vierges de Raphaël, les Hercules du Guide ; en sculpture, la Vénus pudique & l'Apollon du Vatican n'avoient point de modele individuel. Qu'ont fait les artistes ? ils ont recueilli les beautés éparées des modeles existans, & en ont composé un tout plus parfait que la nature même. Ce choix tient au principe de la poésie, au rapport des objets avec nos organes, & le poète qui le saisit avec le plus de justesse, de délicatesse & de vivacité, excelle dans l'art d'embellir la ressemblance de la nature.

La beauté poétique est donc quelquefois la même que la beauté naturelle ; Oui, toutes les fois que la poésie veut nous causer les douces émotions de l'amour & de la joie, le plaisir pur de nous voir entourés d'êtres formés à souhait pour nous.

Dans l'article BEA U, nous avons reconnu que l'idée & le sentiment de la beauté physique varioient selon le caprice, l'habitude & l'opinion ; mais la beauté morale est la même chez tous les peuples de la terre. Les Européens ont trouvé une égale vénération pour la justice, la générosité, la clémence chez les sauvages du Nouveau-monde, que chez les peuples les plus cultivés, les plus vertueux de ce continent.

Le mot du cacique Guatimozin : « & moi suis-je sur un lit de rose » ? auroit été beau dans l'ancienne Rome ; & la réponse de l'un des pros crits de Néron au lieteur : *utinam tu tam fortiter ferias* ! auroit été admirée dans la cour de Montefuma. Dans Sadi , poète persan , un sage fait cette prière : « grand Dieu ! ayez pitié des méchans , car vous avez tout fait pour les » bons , lorsque vous les avez fait bons » Socrate n'auroit pas mieux dit.

Le sentiment du beau moral est donc universel & unanime : la nature en a gravé le modèle au fond de nos âmes ; mais il existe rarement. Il n'y a point de tableaux parfaits dans la disposition naturelle des choses : la nature , dans ses opérations , ne songe à rien moins qu'à nous plaire ; & l'on doit s'attendre à trouver dans le moral autant & plus d'incorrections que dans le physique. La clémence d'Auguste envers Cinna est dégradée par le conseil de Livie ; la gloire du conquérant du Mexique est ternie par une lâche trahison ; l'histoire a peu de caractères dans lesquels la poésie ne soit obligée de dissimuler & de corriger quelque chose : c'est comme une statue de bronze qui sort raboteuse du moule , & qui demande encore la lime ; mais il faut bien prendre garde en la polissant de ne pas affaiblir les traits. Il est arrivé souvent de détruire l'homme en faisant le héros.

Quel est donc le guide du poète dans ce genre de fiction ? Je l'ai dit , le sentiment du beau moral que la nature a mis en nous. Il a pu recevoir quelque altération de l'habitude & du préjugé ; mais l'une & l'autre cèdent aisément au goût naturel qui n'est qu'assoupi , & que l'impression du beau réveille. Quel est le lâche voluptueux qui n'est pas saisi d'un saint respect , en voyant Régulus retourner à Carthage ? Ce qui peut le mêler d'opinion & d'habitude dans nos idées sur le beau moral , ne tire donc pas à conséquence & ne doit se compter pour rien.

Mais plus l'idée & le sentiment de la belle nature sont déterminés & unanimes , moins le choix en est arbitraire ; & c'est là ce qui rend si glissante la carrière du génie qui s'élève au parfait , sur-tout dans le moral. Le goût & la raison me semblent

plus éclairés dans cette partie , & plus difficiles que jamais. Je ne parle point de cette théorie subtile qui recherche , s'il est permis de s'exprimer ainsi , jusqu'aux fibres les plus déliées de l'âme ; je parle de ces idées grandes & justes qui embrassent le système des passions , des vices & des vertus dans leurs rapports les plus éloignés. Jamais le coloris , le dessin , les nuances d'un caractère n'ont eu des juges plus clairvoyans ; jamais par conséquent le poète n'a eu besoin de plus de lumières pour exceller dans la fiction morale en beau. Si Homère venoit aujourd'hui , il seroit mal reçu à nous peindre un sage comme Nestor ; aussi ne le peindroit-il pas de même. Le héros qui diroit à son fils : *disce puer virtutem ex me* , seroit obligé d'être plus modeste , plus intrépide , plus généreux , plus fidele à la foi des sermens que le héros de l'Enéide.

Mais le poète qui conçoit l'idée du beau , & qui est en état de le peindre en altérant la vérité , le peut-il à son gré sans manquer à la vraisemblance ?

Horace nous donne le choix , ou de suivre la renommée , ou d'observer les convenances. Mais ce choix est-il libre ? Non : & si les caractères & les faits sont connus , l'altération n'en est permise qu'autant qu'elle n'est pas sensible. On peut bien ajouter aux vertus & aux vices quelques coups de pinceau plus hardis & plus forts ; on peut bien adoucir , déguiser , effacer quelques traits qui dégraderoient ou qui noirciroient le tableau. Mais à la vérité connue on ne peut pas insulter en face , en changeant les événemens & en dénaturant les hommes ; ce n'est qu'à la faveur de l'obscurité ou du silence de l'histoire que la poésie , n'étant plus gênée par la notoriété des faits , peut en disposer à son gré , en observant les convenances ; car alors la vérité muette laisse régner l'illusion.

L'abbé Dubos , après avoir dit que ce seroit une pédanterie que de reprocher à Racine d'avoir changé dans Britannicus la circonstance de l'essai du poison préparé par Locuste , n'en fait pas moins le procès au même poète pour avoir employé le personnage de Narcisse qui ne vivoit plus , pour avoir supposé que Junie étoit à Rome lorsqu'elle en étoit exilée , & pour avoir changé

changé le caractère de cette princesse afin de l'annoblir & de le rendre intéressant. N'est-ce pas encore là de la pédanterie ? Je conviens avec l'abbé Dubos que les faits historiques de quelque importance ne doivent pas être changés, encore moins les faits célèbres & connus de tout le monde ; qu'il seroit absurde de *faire tuer Brutus par César*. Mais la mort de Narcisse & le caractère de Junie sont-ils du nombre de ces faits ? La règle en pareil cas est de savoir jusqu'où s'étendent les connoissances familières du monde cultivé pour lequel on écrit. Or quel est le siècle où les petits détails de l'histoire romaine soient assez présents aux spectateurs & aux lecteurs pour que de si légères altérations les blessent ? Un homme versé dans l'étude de l'antiquité fait ce que Tacite & Sénèque ont dit des mœurs de Junia Calvina ; mais ni la ville ni la cour n'en fait rien. Virgile a donné dans Didon l'exemple des licences heureuses que l'on peut prendre en pareil cas. Tout ce qu'on a droit d'exiger pour prix de ces licences, c'est qu'elles contribuent à la beauté de la composition. Il ne s'agit donc pas d'aller chercher dans l'histoire si Narcisse étoit vivant & si Junie étoit à Rome, mais de voir dans la tragédie s'il étoit bon de faire vivre Narcisse, & d'oublier l'exil de Junie. Que Tacite & Sénèque aient dit d'elle qu'elle étoit une effrontée, ou qu'elle étoit une Vénus pour tout le monde, & pour son frere une Junon ; ces anecdotes ne sont pas du nombre des faits importants & célèbres qu'un poëte doit respecter. Et sur quoi porteroit la licence que l'abbé Dubos lui-même accorde aux poëtes d'altérer la vérité, si des circonstances aussi peu marquées étoient des traits d'histoire invariables ?

C'est un supplice pour les artistes que les préceptes donnés par ceux qui ne font point de l'art.

A l'égard de la beauté physique qui est l'objet capital de la peinture & de la sculpture, elle exerce peu les talens du poëte : il l'indique, il ne la peint jamais, & en l'indiquant, il fait plus que de la peindre.

Voyez Esquisse.

Quant à l'exagération des forces, des grandeurs, des facultés de l'être physique,

Tome XXXVI.

comme lorsqu'on fait des héros d'une taille & d'une force prodigieuses, des animaux d'une grandeur énorme, des arbres dont les racines touchent aux enfers, & dont les branches percent les nues ; ces peintures exagérées sont ce qu'il y a de moins difficile : la justesse des proportions & des rapports en fait la *vraisemblance*.

Une autre sorte de prodige dont la poésie tire plus d'avantage, c'est la rencontre & le concours de certaines circonstances que le mouvement naturel des choses semble n'avoir jamais dû combiner ainsi, à moins d'une expresse intention de la cause qui les arrange. On annonce à Mérope la mort de son fils, on lui amène l'assassin, & l'assassin est ce fils qu'elle pleure. Œdipe cherche à découvrir le meurtrier de Laïus ; il reconnoît que c'est lui-même, & qu'en fuyant le sort qui lui a été prédit, il a tué son pere & épousé sa mere. Oreste est conduit à l'autel de Diane pour y être immolé ; & la prêtresse qui va l'égorger se trouve sa sœur Iphigénie. Hécube va laver le corps de sa fille Polixène, immolée sur le tombeau d'Achille ; elle voit flotter un cadavre, ce cadavre approche du bord ; Hécube reconnoît Polydore son fils. Voilà de ces coups de la destinée, si éloignés de l'ordre des choses, qu'ils semblent tous prémédités.

Tout ce qui est possible n'est pas vraisemblable ; & lorsqu'on dans la combinaison des événemens, ou dans le jeu des passions nous appercevons une singularité trop étudiée, le poëte nous devient suspect : l'illusion cesse avec la confiance ; en cela peche dans Inès l'affectation de donner pour juges à don Pedre, deux hommes, dont l'un doit le haïr & l'abîout ; l'autre doit l'aimer & le condamner : cette antithèse inutile est évidemment combinée à plaire. L'unique moyen pour persuader est de paroître de bonne foi ; or, plus la rencontre des incidens est étrange, plus en la comparant avec la suite naturelle des choses, nous sommes enclins à douter de la bonne-foi des témoins : aussi cette espece de fable exige-t-elle beaucoup de réserve & de précaution.

La première règle est que chacun des incidens soit simple & naturellement amené,

C

la seconde qu'ils soient en petit nombre : par là le merveilleux de leur combinaison se rapproche de la nature. Prenons pour exemple la fable du Cid : Rodrigue est obligé de réparer, par la mort du pere de sa maîtresse, l' affront du soufflet qu'a reçu le sien ; il n'est pas possible d'imaginer dans nos mœurs une situation plus cruelle ; & le sort pour accabler deux amans semble avoir exprès combiné cette opposition des intérêts les plus sensibles & des devoirs les plus sacrés. Voyons cependant d'où naissent ces combats de l'amour & de la nature : d'une dispute élevée entre deux courtisans, sur une marque d'honneur accordée à l'un préférentiellement à l'autre ; rien de plus simple ni de plus familier : le spectateur voit naître la querelle, il la voit s'animer, s'aigrir, se terminer par cette insulte qui ne se lave que dans le sang ; & sans avoir soupçonné l'artifice du poète, il se trouve engagé avec les personnages qu'il aime, dans un abyme de malheurs. Il en est ainsi de tous les sujets bien constitués, chaque incident vient s'y placer comme de lui-même dans l'ordre le plus naturel ; & lorsqu'on les voit réunis, on est confondu de l'espèce de merveilleux qui résulte de leur ensemble. Toutefois si ces incidents étoient trop accumulés, chacun d'eux fût-il amené naturellement, leur concours passeroit la croyance ; c'est ce qu'il faut éviter avec soin dans la composition d'une fable ; & il me semble qu'on s'éloigne de plus en plus de cette règle, en multipliant sur la scène des incidents mal enchainés. Passons au merveilleux de la première classe.

Le merveilleux hors de la nature n'est qu'une extension de ses forces & de ses loix.

En suivant le fil des idées qui nous viennent, ou de l'expérience intime de nous-mêmes, ou du dehors, par la voix des sens, nous nous en sommes fait de nouvelles ; & celles-ci rangées sur le même plan auroient dû garder les mêmes rapports ; mais l'opinion populaire & l'imagination poétique n'ayant pas toujours consulté la raison, le système des possibles qu'elles ont comme réalisés, n'est rien moins que soumis à l'ordre, & celui qui l'emploie a besoin de beaucoup d'adresse

& de ménagement. Nous ne concevons rien qui se contrarie ; & d'un système qui implique en lui-même, l'ensemble ne peut jamais s'arranger, s'établir dans notre opinion. Mais la poésie a la ressource de ne prendre des fables requies que des parties détachées & compatibles entr'elles, quoique souvent peu d'accord avec le système total, j'ai dit que les choses d'opinion commune se passoient de *vraisemblance* tant qu'on ne faisoit que les supposer hors de la fable ; mais on doit se souvenir que si le poète les emploie au dedans, il est obligé d'y observer les mêmes rapports que dans l'ordre des choses réelles. Il seroit inutile d'alléguer le peu d'harmonie qu'on a mis, par exemple, dans le système de la mythologie ; c'est au poète à n'employer du système qu'il adopte, que ce qui, dans son ensemble, a le caractère du vrai.

Le merveilleux surnaturel est tantôt une fiction toute simple, & tantôt le voile symbolique & transparent de la vérité ; mais ce n'est jamais que l'imitation exagérée de la nature. Voyons quelle en est l'origine, & quel en doit être l'emploi.

La philosophie est la mere du merveilleux, & la contemplation de la nature lui en a donné la première idée ; elle voyoit autour d'elle une multitude de prodiges, sans autre cause que le mouvement qui lui-même avoit une cause : elle dit donc, il doit y avoir au-delà & au-dessus de ce que je vois, un principe de force & d'intelligence. Ce fut l'idée primitive & génératrice du merveilleux : la cause unique & universelle agissant par une loi simple, étoit pour le peuple, & si l'on veut pour les sages, une idée trop vaste & trop peu sensible ; on la divisa en une multitude d'idées particulieres, dont l'imagination qui veut tout se peindre, fit autant d'agens composés comme nous : delà les dieux, les démons, les génies.

Il fut facile de leur donner des sens plus parfaits que les nôtres, des corps plus agiles, plus forts & plus grands ; & jusques là le merveilleux n'étant qu'une augmentation de masse, de force & de vitesse, l'esprit le plus faible put renchérir aisément sur le génie le plus hardi. La seule règle gênante dans cette imitation exagérée de la nature

est la règle des proportions, encore n'est-il pas mal aisé de l'observer dans la physique. Dès qu'on a franchi les bornes de nos perceptions, il n'en coûte rien d'élever le trône de Jupiter, d'appesantir le trident de Neptune, de donner aux coursiers du soleil, à ceux de Mars & de Minerve la vitesse de la pensée. Le Pere Bouhours observe, que lorsque dans Homere, Poliphe nie arrache le sommet d'une montagne, l'on ne trouve point son action trop étrange, parce que le poëte a eu soin d'y proportionner la taille & la force de ce géant. De même lorsque Jupiter ébranle l'olympus d'un mouvement de ses sourcils, & que le dieu des mers frappant la terre, fait craindre à celui des enfers que la lumière des cieus ne pénètre dans les royaumes sombres; ces actions mesurées sur l'échelle de la fiction, se trouvent dans l'ordre de la nature par la justesse de leurs rapports. Voilà, dit-on de grandes idées; oui; mais c'est une grandeur géométrique, à laquelle avec de la matière, du mouvement & de l'espace on ajoute tant qu'on veut.

Le mérite de l'exagération, en faisant des hommes plus grands & plus forts que nature, auroit été de proportionner des ailes à ces corps; mais c'est à quoi Homere, & presque tous ceux qui l'ont suivi ont échoué.

Je ne connois que le satan du Tasse & de Milton, dont l'ame & le corps soient faits l'un pour l'autre. Et comment observer dans ces composés surnaturels la gradation des essences? Il est bien-aisé à l'homme d'imaginer des corps plus étendus, moins foibles, moins fragiles que le sien: la nature lui en fournit les matériaux & les modèles, encore lui est-il échappé bien des absurdités, même dans le merveilleux physique; mais, combien plus dans le moral! "l'homme," dit Montagne, ne peut être que ce qu'il est, ni imaginer que selon sa portée ». Il a beau s'évertuer, il ne connoît d'ame que la sienne, il ne peut donner au colosse qu'il anime que ses facultés, ses sentimens, ses idées, ses passions, ses vices & ses vertus, ou plutôt celles de ces inclinations, de ces affections dont il a le germe; voilà pourquoi l'être parfait, l'être par essence est incompréhensible. Avec mes yeux je mesure le firmament; avec ma pensée, je

ne mesure que ma pensée. Que j'essaye d'imaginer un dieu, quelque effort que j'emploie à lui donner une nature excellente, la sagesse, la sensibilité, l'élevation de son ame, ne seront jamais que le dernier degré de sagesse, de sensibilité, d'élevation de la mienne. Je lui attribuerai des sens que je n'ai pas, un sens, par exemple, pour entendre couler le temps, un sens pour lire dans la pensée; un sens pour prévoir l'avenir, parce qu'on ne m'oblige pas au détail du mécanisme de ces nouveaux organes: je le douerai d'une intelligence à laquelle je supposerais vaguement que rien n'est caché, d'une force & d'une fécondité d'action à laquelle il m'est bien aisé de feindre que rien ne résiste; je l'exempterai des foiblesses de ma nature, de la douleur & de la mort, parce que les idées privatives sont comme la couleur noire qui n'a besoin d'aucune clarté; mais s'il en faut venir à des idées positives, par exemple, le faire penser ou sentir, il ne sera clairvoyant ou sensible, éloquent ou passionné, qu'autant que je le suis moi-même. Un ancien a dit d'Homere, il est le seul qui ait vu les dieux ou qui les ait fait voir; mais de bonne foi les a-t-il entendus ou fait entendre? On a dit aussi que Jupiter étoit descendu sur la terre pour se faire voir à Phidias, ou que Phidias étoit monté au ciel pour voir Jupiter. Cette hyperbole a sa vérité: l'on conçoit comment l'artiste, par le caractère majestueux qu'il avoit donné à sa statue, pouvoit avoir obtenu cet éloge; mais le physique est tout pour le statuaire, & n'est rien pour le poëte, s'il n'est d'accord avec le moral: cet accord s'il étoit parfait, seroit la merveille du génie; mais il est inutile d'y prétendre, l'homme n'a que des moyens humains: *La divinita non puo da lui essere imitata.* (le Tasse.)

Il faut même avouer, & je l'ai déjà fait entendre, que si par impossible il y avoit un génie capable d'élever les dieux au dessus des hommes, il les peindroit pour lui seul. Si, par exemple, Homere eût rempli le vœu de Cicéron: *Humana ad deos transulit, divina mallem ad nos*; le tableau de l'Iliade seroit sublime, mais il manqueroit de spectateurs. Nous ne nous attachons aux êtres surnaturels que par les mêmes

liens qui les attachent à notre nature. Des dieux d'une sagesse inaltérable, d'une constante égalité, d'une impassibilité parfaite, nous toucheroient aussi peu que des statues de marbre. Il faut pour nous intéresser que Neptune s'irrite, que Vénus se plaigne, que Mars, Minerve, Junon se mêlent de nos querelles & se passionnent comme nous. Il est donc impossible à tous égards d'imaginer des dieux qui ne soient pas hommes; mais ce qui n'est pas impossible, c'est de leur donner plus d'élévation dans les sentimens, plus de dignité dans le langage que n'ont fait la plupart des poètes. Ce que dit Satan au soleil dans le poème de Milton; ce que Neptune dit aux vents dans l'Enéide, voilà les modèles du merveilleux. La bonne façon d'employer ces personnages est de les faire agir beaucoup, & de les faire parler peu. Le dramatique est leur écueil, aussi les a-t-on presque bannis de la tragédie: le merveilleux n'y est guère admis qu'en idée & hors de la fable seulement. Si quelquefois on y a fait voir des spectres, ils ne disent que quelques mots, & disparaissent à l'instant. Dans la tragédie de Macbeth, après que ce scélérat a assassiné son roi, un spectre se présente & lui dit: *Tu ne dormiras plus.* Quoi de plus simple & de plus terrible?

La grande difficulté est d'employer avec décence un merveilleux, qu'il n'est pas permis d'altérer, comme celui de la religion. Il est absurde & scandaleux de donner aux êtres surnaturels qu'on révere les vices de l'humanité. Si donc, par exemple, on introduit dans un poème les anges, les saints, les personnes divines, ce ne doit être qu'en passant & avec une extrême réserve: on ne peut tirer de leur entremise aucune action passionnée. Le Saint Michel de Raphaël est l'exemple de ce que je veux dire: il terrasse le dragon, mais avec un front inaltérable; & la sérénité de ce visage céleste est l'image des mœurs qu'on doit suivre dans cette espèce de merveilleux; aussi, dès que la scène du poème de Milton est dans le ciel, la fiction devient absurde & ne fait plus d'illusion. Des esprits impassibles & purs ne peuvent avoir rien de pathétique; le champ libre & vaste de la fiction est donc la mythologie, la magie,

la féerie dont on peut se jouer à son gré.

J'ai dit que l'impossibilité d'expliquer naturellement les phénomènes physiques, a réduit la philosophie à l'invention du merveilleux: on a fait de toutes les causes secondes des intelligences actives, & plus ou moins puissantes, selon leurs grades & leurs emplois. Les éléments en ont été peuplés; la lumière, le feu, l'air & l'eau; les vents, les orages, tous les météores; les bois, les fleuves, les campagnes, les moissons, les fleurs & les fruits ont eu leurs divinités particulières; au lieu de chercher, par exemple, comment la foudre s'allumoit dans la nue, & d'où venoient les vagues d'air dont l'impulsion bouleverse les flots, on a dit qu'il y avoit un dieu qui lançoit le tonnerre; un dieu qui déchaînoit les vents; un dieu qui soulevoit les mers. Cette physique, peu satisfaisante pour la raison, flattoit le peuple amoureux des prodiges; aussi fut-elle érigée en culte, & après avoir perdu son autorité, elle conserve encore tous ses charmes.

La morale eut son merveilleux comme la physique; & le seul dogme des peines & des récompenses dans l'autre vie, donna naissance à une foule de nouvelles divinités. Il avoit déjà fallu construire au-delà des limites de la nature, un palais pour les dieux des vivans: on assigna de même un empire aux dieux des morts, & des demeures aux manes. Les dieux du ciel & les dieux des enfers n'étoient que des hommes plus grands que nature; leur séjour ne pouvoit être aussi qu'une image des lieux que nous habitons. On eut beau vouloir varier; le ciel & l'enfer n'offrirent jamais que ce qu'on voyoit sur la terre. L'olympé fut un palais radieux, le tartare un cachot profond, l'élysée une campagne riante.

Largior hic campos æther & lumine vestit

Purpureo; solemque suum, sua sidera norunt.

(Æneid. l. VI.)

Le ciel fut embelli par une volupté pure & par une paix inaltérable. Des concerts, des festins, des amours, tout ce qui flatte les sens de l'homme fut le partage des immortels. Le calme & l'innocence habiterent l'asyle des ombres heureuses; les supplices

de toute espece furent infligés aux manes criminels, mais avec peu d'équité, ce me semble, par les poëtes même les plus judicieux. La fiction n'en fut pas moins reçue & réverée; & le tartare fut l'effroi des méchans, comme l'élysée étoit l'espoir des justes.

Un avantage moins sérieux, que la philosophie tira de ce nouveau système, fut de rendre sensibles les idées abstraites, dont elle fit encore des légions de divinités. La métaphysique se jeta dans la fiction comme la physique & la morale. Les vices, les vertus, les passions humaines ne furent plus des notions vagues. La sagesse, la justice, la vérité, l'amitié, la paix, la concorde, tous ces biens & les maux opposés; la beauté, cette collection de tant de traits & de nuances; les graces, ces perceptions si délicates, si fugitives; le temps même, cette abstraction que l'esprit se fatigue vainement à concevoir, & qu'il ne peut se résoudre à ne pas comprendre; toutes ces idées factices & composées de notions primitives, qu'on a tant de peine à réunir dans une seule perception, tout cela, dis-je, fut personifié. Un merveilleux qui faisoit tomber sous les sens ce qui même eût échappé à l'intelligence la plus subtile, ne pouvoit manquer de saisir, de captiver l'esprit humain: on ne connut bientôt plus d'autres idées que ces images allégoriques. Toutes les affections de l'ame, presque toutes les perceptions, prirent une forme sensible: l'homme fit des hommes de tout; on distingua les idées métaphysiques aux traits du visage, & chacune d'elle eut un symbole au lieu d'une définition.

Mais pour réunir plusieurs idées sous une seule image, on fut souvent obligé de former des composés monstrueux, à l'exemple de la nature, dont les écarts furent pris pour modèles. On lui voyoit confondre quelquefois dans ses productions les formes & les facultés des especes différentes; & en imitant ce mélange, on rendoit sensibles au premier coup-d'œil les rapports de plusieurs idées: c'est du moins ainsi que les savans ont expliqué ces peintures symboliques. Il est à présumer en effet que les premiers hommes qui ont dompté les chevaux ont donné l'idée des centaures, les

hommes sauvages l'idée des satyres, les plongeurs l'idée des tritons, &c. comme allégorie, ce genre de fiction a donc sa justesse & sa vérité relative; elle auroit aussi ses difficultés, mais l'opinion reçue les applanit & supplée à la *vraisemblance*.

On vient de voir toute la philosophie animée par la fiction, & l'univers peuplé d'une multitude innombrable d'êtres, d'une nature analogue à celle de l'homme. Rien de plus favorable aux arts, & sur-tout à la poésie. La mythologie, sous ce point de vue, est l'invention la plus ingénieuse de l'esprit humain.

Mais il eût fallu que le système en fût composé par un seul homme, ou du moins sur un plan suivi. Formé de pieces prises çà & là, & qu'on n'a pas même eu soin d'ajuster l'une à l'autre, il ne pouvoit manquer d'être rempli de disparates & d'inconséquences, & cela n'a pas empêché qu'il n'ait fait les délices des peuples, & long-temps l'objet de leur adoration: *quod fixxere timent*, (Lucret.), tant la raison est esclave des sens. Mais aujourd'hui que la fable n'est plus qu'un jeu, nous lui passons, hors du poëme, toutes les irrégularités, pourvu qu'au dedans tout ce qu'on nous présente se concilie & soit d'accord.

J'ai distingué dans le merveilleux la fiction simple & l'allégorie. L'une embrasse tous les êtres fantastiques qui ont pris la place des causes naturelles, ou qui sont venus à l'appui des vérités morales, Jupiter, Neptune, Pluton, ne sont pas donnés pour des symboles, mais pour des personnages aussi réels qu'Achille, Hector & Priam; ils ne doivent donc être employés que dans les sujets où ils ont leur vérité relative aux lieux, aux temps, à l'opinion. Les temps fabuleux de l'Égypte, de la Grece & de l'Italie ont la mythologie pour histoire; l'idée du minotaure est liée avec celle de Minos; & lorsque vous voyez Philoctete, vous n'êtes point surpris d'entendre parler de l'apothéose d'Hercule comme d'un fait simple & connu. Les sujets pris dans ces temps-là reçoivent donc la mythologie; mais il n'est pas permis de la transplanter; & s'il s'agit de Thémistocle ou de Socrate, elle n'a plus lieu. Il en est de même des

sujets pris dans l'histoire du *Latium* : Enée, Iule, Romulus lui-même est dans le système du merveilleux ; après cette époque l'histoire est plus sévère & n'admet que la vérité.

Ce que je dis de la fable doit s'appliquer à la magie : il n'y a que les sujets pris dans les temps où l'on croyoit aux enchanteurs qui s'accroissent de ce système. Il convenoit à la Jérusalem délivrée, il n'eût pas convenu à la *Henriade*. Lucain s'est conduit en homme consommé, lorsqu'il a banni de son poème le merveilleux de la fable. Si l'on eût vu l'Olympe divisé entre Pompée & César, comme entre les Grecs & les Troyens, cela n'eût fait aucune illusion. Il seroit encore plus absurde aujourd'hui de mettre en scène les dieux d'Homère dans les révolutions d'Angleterre ou de Suède. Mais combien plus choquant est le mélange des deux systèmes, tel qu'on le voit dans quelques-uns des poètes italiens ? Il n'y a plus de merveilleux absolu pour les sujets modernes que celui de la religion, & je crois avoir fait sentir combien l'usage en est difficile.

Comme la féerie n'a jamais été reçue, elle ne peut jamais être sérieusement employée, mais elle aura lieu dans un poème badin. Il en est de même du merveilleux de l'apologue. Cependant j'oserais le dire, il y a dans les mœurs & les actions des animaux, des traits qui tiennent du prodige & qui ne sont pas indignes de la majesté de l'épopée. On en cite des exemples de fidélité, de reconnaissance, d'amitié qui sont pour nous de touchantes leçons. Le chien d'Hésiode qui accuse & convainc Ganimède d'avoir assassiné son maître ; celui qui découvre à Pyrrhus les meurtriers du sien ; celui d'Alexandre auquel on présente un cerf pour le combattre, puis un sanglier, puis un ours, & qui ne daigne pas quitter sa place ; mais qui voyant paroître un lion, se leve pour l'attaquer, "montrant manifestement", dit Montagne, "qu'il déclaroit celui-là seul digne d'entrer en combat avec lui" ; le lion qui reconnoît dans l'arène l'esclave Endrodus qui l'avoit guéri, ce lion qui lèche la main de son bienfaiteur, s'attache à lui, le suit dans Rome, & fait dire au peuple qui le couvre de fleurs :

voilà le lion hôte de l'homme, voilà l'homme médecin du lion ; ce qu'on arreste des éléphans ; ce qu'on a vu du lion de Chantilli, ce que tout le monde fait de l'instinct belliqueux des chevaux ; enfin ce qui se passe sous nos yeux dans le commerce de l'homme avec les animaux qui lui sont soumis, donneroit lieu, ce me semble, au merveilleux le plus sensible, si on l'employoit avec goût.

À l'égard de l'allégorie, comme elle n'est pas donnée pour une vérité absolue & positive, mais pour le symbole & le voile de la vérité ; si elle est claire, ingénieuse & décente, elle est parfaite. Mais il faut avoir soin qu'elle s'accorde avec le système que l'on a pris. On peut par-tout diviniser la paix ; mais cette idée charmante qui en est le symbole (les colombes de Vénus faisant leur nid dans le casque de Mars) seroit aussi déplacée dans un sujet pieux, que l'est dans l'église des célestins le groupe des trois Grâces. L'allégorie des passions, des vices, des vertus, &c. est reçue dans l'épopée, quel que soit le lieu & le temps de l'action ; elle est aussi admise sur la scène lyrique ; mais l'autorité de la tragédie ne permet plus de l'y employer. Eschyle introduit en personne la Force & la Nécessité ; le théâtre françois n'admet rien de semblable.

Mais soit en récit, soit en scène, l'allégorie ne doit être qu'accidentelle & passagère, & sur-tout ne jamais prendre la place de la passion, à moins que le poète, par des raisons de bienfaisance, ne soit obligé de jeter ce voile sur des peintures. L'auteur de la *Henriade* a employé cet artifice ; mais Homère & Virgile se sont bien gardés de faire des personnages allégoriques de la colère d'Achille & de l'amour de Didon. Le mieux est de peindre la passion toute nue & par ses effets, comme dans la tragédie. Toutes les fois que la nature est touchante & passionnée, le merveilleux est au moins superflu. C'est dans les momens tranquilles qu'on l'emploie avec avantage : il remue l'âme par la surprise ; & quoique l'admiration soit le plus faible de tous les ressorts du cœur humain, il nous est cher par l'émotion qu'il nous cause,

Les regles de l'allégorie sont les mêmes que celles de l'image ; il est inutile de les répéter. Quant aux modeles, je n'en connois pas de plus parfaits que l'épisode de la haine dans l'opéra d'Armide. Je l'ai déjà citée, mais ce n'est pas assez ; on ne l'a vue que sous une face, & ce n'est pas encore en avoir saisi la beauté. Ce qu'elle a de plus rare & de plus précieux, c'est qu'en laissant d'un côté, à la vérité simple, tout ce qu'elle a de pathétique, de l'autre, elle se saisit d'une idée abstraite qui nous seroit échappée, & dont elle fait un tableau frappant. Je vais tâcher de me faire entendre. Armide aime Renaud & désire de le haïr ; ainsi dans l'ame d'Armide l'amour est en réalité, & la haine n'est qu'en idée. On ne parle point le langage d'une passion que l'on ne sent pas ; le poëte, au naturel, ne pouvoit donc exprimer vivement que l'amour d'Armide. Comment s'y est-il pris pour rendre sensible, actif & théâtral le sentiment qu'Armide n'a pas dans le cœur ? il en fait un personnage. Et quel développement eût jamais eu le relief de ce tableau, la chaleur & la véhémence de ce dialogue ?

LA HAINE.

Sors, sors du sein d'Armide, amour brise ta chaîne.

ARMIDE.

Arrête, arrête, affreuse Haine ;

Laisse-moi sous les loix d'un si charmant vainqueur

Laisse-moi, je renonce à ton secours horrible :

Non, non, n'acheve pas, non, il n'est pas possible

De m'ôter mon amour, sans m'arracher le cœur.

LA HAINE.

N'implores-tu mon assistance

Que pour mépriser ma puissance ?

Tu me rappelleras peut-être dès ce jour ;

Et ton attente sera vaine.

Je vais te quitter sans retour.

Je ne puis te punir d'une plus rude peine,

Que de t'abandonner pour jamais à l'amour.

Qu'ai-je donc entendu, en disant qu'on ne doit point mettre l'allégorie à la place de la passion ? le voici : je suppose qu'au lieu du tableau que je viens de rappeler,

on vit sur le théâtre Armide endormie, & l'amour & la haine personnifiés se disputer son cœur ; ce combat, purement allégorique, seroit froid. Mais la fiction de Quinault ne prend rien sur la nature ; la passion qui possède Armide est exprimée dans sa vérité toute simple, & le poëte lui oppose, par le moyen de l'allégorie, la passion qu'Armide n'a pas. Plus on réfléchit sur la beauté de cette fable, plus on y trouve de génie & de goût.

En général le grand art d'employer le merveilleux est de le mêler avec la nature, comme s'ils ne faisoient qu'un seul ordre de choses, & comme s'ils n'avoient qu'un mouvement commun. Cet art d'engrener les roues de ces deux machines & d'en tirer une action combinée, est celui d'Homere au plus haut degré. On en voit l'exemple dans l'Iliade. L'édifice du poëme est fondé sur ce qu'il y a de plus naturel & de plus simple, l'amour de Cryses pour sa fille. On la lui a enlevée, il la redemande, on la lui refuse ; elle est captive d'un roi superbe qui rebute ce pere affligé. Cryses, prêtre d'Apollon, lui adresse ses plaintes. Le dieu le protege & le venge ; il lance ses fleches empoisonnées dans le camp des Grecs. La contagion s'y répand, & Calcas annonce que le dieu ne s'appaisera que lorsqu'on aura réparé l'injure faite à son ministre. Achille est d'avis qu'on lui rende sa fille ; Agamemnon, à qui elle est tombée en partage, consent à la rendre, mais il exige une autre part au butin. Achille indigné lui reproche son avarice & son ingratitude. Agamemnon, pour le punir, envoie prendre Briseïs dans les tentes ; & delà cette colere qui fut si fatale aux Grecs. La nature n'auroit pas enchaîné les faits avec plus d'aisance & de simplicité ; & c'est dans ce passage facile, dans cette intime liaison du familier & du merveilleux que consiste la *vraisemblance*.

Quant à celle de l'action & des mœurs, voyez ACTION, INTRIGUE, CONVENANCES, MŒURS, UNITÉ, &c. (M. MARMONTEL.)

VRAISEMBLANCE *pictoresque*, (Peinture.) Il est deux sortes de *vraisemblances* en peinture ; la *vraisemblance mécanique*, & la *vraisemblance poétique*. Indiquons d'après M.

l'abbé du Bos, en quoi consistent l'une & l'autre.

La *vraisemblance mécanique* exige de ne rien représenter qui ne soit possible, qui ne soit encore suivant les loix de la statique, les loix du mouvement, & les loix de l'optique. Cette *vraisemblance mécanique*, consiste donc à ne point donner à une lumière d'autres effets que ceux qu'elle avoit dans la nature : par exemple, à ne lui point faire éclairer les corps sur lesquels d'autres corps interposés l'empêchent de tomber : elle consiste à ne point s'éloigner sensiblement de la proportion naturelle des corps, à ne point leur donner plus de force qu'il est vraisemblable qu'ils en puissent avoir. Un peintre pécheroit contre ces loix, s'il faisoit lever par un homme foible, & dans une attitude gênée, un fardeau qu'un homme qui peut faire usage de toutes ses forces, auroit peine à ébranler. Encore moins faut-il faire porter à une figure, un tronc de colonnes, ou quelqu'autre fardeau d'une pesanteur excessive, & au dessus des forces d'un Hercule. Il est aisé à un artiste de ne pas pécher contre la *vraisemblance mécanique*, parce que avec un peu de lumière, & des règles formelles qu'il trouve dans tous les ouvrages de peinture, il est en état d'éviter les erreurs grossières ; mais la *vraisemblance poétique* est un art tout autrement difficile à acquérir. Ainsi nous devons nous arrêter davantage à en représenter toute l'étendue.

La *vraisemblance poétique* consiste en général, à donner toujours à ses personnages, les passions qui leur conviennent, suivant leur âge, leur dignité, suivant le tempérament qu'on leur prête, & l'intérêt qu'on leur fait prendre dans l'action. Elle consiste encore à observer dans son tableau ce que les Italiens appellent *il costume*, c'est-à-dire à s'y conformer à ce que nous savons des mœurs, des usages, des rites, des habits des bâtimens, & des armes particulières des peuples qu'on veut représenter. Enfin la *vraisemblance poétique* consiste à donner aux personnages d'un tableau, leur tête & leur caractère connu, quand ils en ont un.

Quoique tous les spectateurs dans un tableau deviennent des acteurs, leur action

néanmoins ne doit être vive qu'à proportion de l'intérêt qu'ils prennent à l'événement dont on les rend témoins. Ainsi le soldat qui voit le sacrifice d'Iphigénie, doit être ému ; mais il ne doit point être aussi ému qu'un frère de la victime. Une femme qui assiste au jugement de Susanne, & qu'on ne reconnoît point à son air de tête ou à ses traits, pour être la sœur de Susanne ou la mère, ne doit pas montrer le même degré d'affliction qu'une parente. Il faut qu'un jeune homme applaudisse avec plus d'empressement qu'un vieillard.

L'attention à la même chose est encore différente à ces deux âges. Le jeune homme doit paroître livré entièrement à tel spectacle, que l'homme d'expérience ne doit voir qu'avec une légère attention. Le spectateur à qui l'on donne la physionomie d'un homme d'esprit, ne doit point admirer comme celui qu'on a caractérisé par une physionomie stupide. L'étonnement du roi ne doit point être celui d'un homme du peuple. Un homme qui écoute de loin, ne doit pas se présenter comme celui qui écoute de près. L'attention de celui qui voit, est différente de l'attention de celui qui ne fait qu'entendre. Une personne vive ne voit pas, & n'écoute pas dans la même attitude qu'une personne mélancolique. Le respect & l'attention que la cour d'un roi de Perse témoigne pour son maître, doivent être exprimés par des démonstrations qui ne conviennent pas à l'attention de la suite d'un consul romain pour son magistrat. La crainte d'un esclave n'est pas celle d'un citoyen, ni la peur d'une femme celle d'un soldat. Un soldat qui verroit le ciel s'entreouvrir, ne doit pas même avoir peur comme une personne d'une autre condition. La grande frayeur peut rendre une femme immobile ; mais un soldat éperdu doit encore se mettre en posture de se servir de ses armes, du moins par un mouvement purement machinal. Un homme de courage attaqué d'une grande douleur, laisse bien voir sa souffrance peinte sur son visage, mais elle n'y doit point paroître telle qu'elle se montreroit sur le visage d'une femme. La colère d'un homme vif n'est pas celle d'un homme mélancolique.

On

On voit au maître-autel de la petite église de S. Etienne de Gènes, un tableau de Jules, romain, qui représente le martyre de ce saint. Le peintre y exprime parfaitement la différence qui est entre l'action naturelle des personnes de chaque tempérament, quoiqu'elles agissent par la même passion; & l'on sait bien que cette sorte d'exécution ne se faisoit point par des bourreaux payés, mais par le peuple lui-même. Un des Juifs qui lapide le saint, a des cheveux roussâtres, le teint haut en couleur, enfin toutes les marques d'un homme bilieux & sanguin; & il paroît transporté de colere; sa bouche & ses narines sont ouvertes extraordinairement; son geste est celui d'un furieux; & pour lancer sa pierre avec plus d'impétuosité, il ne se soutient que sur un pié. Un autre Juif placé auprès du premier, & qu'on reconnoît être d'un tempérament mélancolique, à sa maigreur, à son teint livide, à la noirceur des poils, se ramasse tout le corps en jetant sa pierre, qu'il dirige à la tête du saint. On voit bien que sa haine est encore plus forte que celle du premier, quoique son maintien & son geste ne marquent pas tant de fureur. Sa colere contre un homme condamné par la loi, & qu'il exécute par principe de religion, n'en est pas moins grande pour être d'une espèce différente.

L'emportement d'un général ne doit pas être semblable à celui d'un simple soldat. Enfin il en est de même de tous les sentimens & de toutes les passions. Si je n'en parle point plus au long, c'est que j'en ai déjà trop dit pour les personnes qui ont réfléchi sur le grand art des expressions, & je n'en saurois dire assez pour celles qui n'y ont pas réfléchi.

La *vraisemblance poétique* consiste encore dans l'observation des regles que nous comprenons, ainsi que les Italiens, sous le mot de *costume*, observation qui donne un si grand mérite aux tableaux du Poussin. Suivant ces regles, il faut représenter les lieux où l'action s'est passée; tels qu'ils ont été, si nous en avons connoissance; & quand il n'en est pas demeuré de notion précise, il faut, en imaginant leur disposition, prendre garde à ne se point trouver en

contradiction avec ce qu'on en peut savoir. Les mêmes regles veulent qu'on donne aux différentes nations qui paroissent ordinairement sur la scene des tableaux, la couleur du visage & l'habitude du corps que l'histoire a remarqué leur être propres. Il est même beau de pousser la *vraisemblance* jusqu'à suivre ce que nous savons de particulier des animaux de chaque contrée, quand nous représentons un événement arrivé dans ce lieu là. Le Poussin qui a traité plusieurs actions dont la scene est en Egypte, met presque toujours dans ses tableaux, des bâtimens, des arbres ou des animaux, qui par différentes raisons, sont regardés comme étant particuliers à ce pays.

M. le Brun a suivi ces regles avec la même ponctualité dans ses tableaux de l'histoire d'Alexandre. Les Perses & les Indiens s'y distinguent des Grecs à leur physionomie autant qu'à leurs armes. Leurs chevaux n'ont pas le même corsage que ceux des Macédoniens. Conformément à la vérité, les chevaux des Perses y sont représentés plus minces. On raconte que M. le Brun avoit fait dessiner à Alep des chevaux de Perse, afin d'observer le *costume* sur ce point là dans ses tableaux. Il est vrai qu'il se trompa pour la tête d'Alexandre dans le premier qu'il fit: c'est celui qui représente les reines de Perse aux piés d'Alexandre. On avoit donné à M. le Brun pour la tête d'Alexandre, la tête de Minerve qui étoit sur une médaille, au revers de laquelle on lisoit le nom d'Alexandre. Ce prince, contre la vérité qui nous est connue, paroît donc beau comme une femme dans ce tableau. Mais M. le Brun se corrigea, dès qu'il eut été averti de sa méprise, & il nous a donné la véritable tête du vainqueur de Darius, dans le tableau du passage du Granique & dans celui de son entrée à Babylone. Il en prit l'idée d'après le buste de ce prince, qui se voit dans un des bosquets de Versailles sur une colonne, & qu'un sculpteur moderne a déguisé en Mars gaulois, en lui mettant un coq sur son casque; ce buste, ainsi que la colonne qui est d'albâtre oriental, ont été apportés d'Alexandrie.

La *vraisemblance poétique* exige aussi qu'on représente les nations avec leurs vêtemens,

leurs armes & leurs étendards; elle exige qu'on mette dans les enseignes des Athéniens, la chouette; dans celles des Egyptiens, la cigogne, & l'aigle dans celles des Romains; enfin, qu'on se conforme à celles de leurs coutumes qui ont du rapport avec l'action du tableau. Ainsi le peintre qui fera un tableau de la mort de Britannicus, ne représentera pas Néron & les autres convives assis autour d'une table, mais bien couchés sur des lits.

L'erreur d'introduire dans une action des personnages qui ne purent jamais être témoins, pour avoir vécu dans des temps éloignés de celui de l'action, est une erreur grossière où nos peintres ne tombent plus. On ne voit plus un S. François écouter la prédication de S. Paul, ni un confesseur le crucifix en main, exhorter le bon larron.

Enfin la *vraisemblance poétique* demande que le peintre donne à ses personnages leur air de tête connu, soit que cet air nous ait été transmis par des médailles, des statues, ou par des portraits, soit qu'une tradition dont on ignore la source, nous l'ait conservé, soit même qu'il soit imaginé. Quoique nous ne sachions pas certainement comme S. Pierre étoit fait, néanmoins les peintres & les sculpteurs sont tombés d'accord par une convention tacite, de le représenter avec un certain air de tête & une certaine taille qui sont devenus propres à ce saint. En imitation, l'idée réelle & généralement établie tient lieu de vérité. Ce que j'ai dit de S. Pierre, peut aussi se dire de la figure sous laquelle on représente plusieurs autres saints, & même de celle qu'on donne ordinairement à S. Paul, quoiqu'elle ne convienne pas trop avec le portrait que cet apôtre fait de lui-même; il n'importe, la chose est établie ainsi. Le sculpteur qui représenteroit S. Paul moins grand, plus décharné, & avec une barbe plus petite que celle de S. Pierre, seroit repris autant que le fut Bandinelli, pour avoir mis à côté de la statue d'Adam qu'il fit pour le dôme de Florence, une statue d'Eve plus haute que celle de son mari. Ces deux statues ne sont plus dans l'église cathédrale de Florence; elles en ont été ôtées en 1722, par ordre du grand duc Cosme III, pour être mises dans la grande

salle du vieux palais. On leur a substitué un groupe que Michel Ange avoit laissé imparfait, & qui représente un Christ descendu de la croix.

Nous voyons par les épîtres de Sidonius Apollinarius, que les philosophes illustres de l'antiquité avoient aussi chacun son air de tête, sa figure & son geste, qui lui étoient propres en peinture. Raphaël s'est bien servi de cette érudition dans son tableau de l'école d'Athènes. Nous apprenons aussi de Quintilien, que les anciens peintres s'étoient assujettis à donner à leurs dieux & à leurs héros, la physionomie & le même caractère que Zeuxis leur avoit donné; ce qui lui valut le nom de *legislateur*.

L'observation de la *vraisemblance* nous paroît donc, après le choix du sujet, la chose la plus importante d'un tableau. La règle qui enjoint aux peintres, comme aux poètes, de faire un plan judicieux, d'ordonner & d'arranger leurs idées, de manière que les objets se débrouillent sans peine, vient immédiatement après la règle qui enjoint d'observer la *vraisemblance*. Voyez donc ORDONNANCE, *Peinture*. (D. J.)

URAMEA, (*Géog. mod.*) petite rivière d'Espagne, dans le Guipulcoa. Elle sort des montagnes qui séparent le Guipulcoa de la Navarre, & se perd dans la mer de Bascque, à S. Sébastien. (D. J.)

URANA, (*Géog. mod.*) nom commun à une petite ville de Dalmatie, à un village de Livadie, & à une rivière de l'empire turc en Europe. La ville *Urana* est sur un petit lac qui porte son nom, entre Zara & Sebenico. Le village est à environ huit milles de Cophissa, dans la plaine de Marathon. On ne prendroit plus ce lieu, qui n'a qu'une dizaine de maisons d'Albinois, pour l'ancienne ville de Brauron, célèbre par son temple de Diane Braurionienne. La rivière court dans la Macédoine, & se perd dans la mer Noire. (D. J.)

URANIBOURG, (*Géog. mod.*) château de Suede, & autrefois du Danemarck, dans la petite île d'Huen ou de Ween, au milieu du détroit du Sund. Long. 30, 22; latit. 55, 54, 5.

Quoique ce château soit ruiné depuis

long-temps, le nom en est toujours célèbre, à cause de Tycho-Brahé qui le fit bâtir. Le roi de Danemarck Frédéric II avoit donné à cet illustre & savant gentil-homme l'île de Weene pour en jouir durant sa vie, avec une pension de deux mille écus d'or, un fief considérable en Norwege, & un bon canonicat dans l'église de Roschild.

Cette île convenoit parfaitement aux desfeins & aux études de Tycho-Brahé ; c'est proprement une montagne qui s'éleve au milieu de la mer, & dont le sommet plat & uni de tous côtés domine la côte de Scanie & tous les pays d'alentour : ce qui donne un très-bel horizon, outre que le ciel y est ordinairement serain, & que l'on y voit rarement des brouillards.

Ticho-Brahé riche de lui-même, & rendu très-ôpulent par les libéralités de Frédéric, éleva au milieu de l'île son fameux château qu'il nomma *Urbanibourg*, c'est-à-dire, *ville du ciel*, & l'acheva en quatre années. Il bâtit aussi dans la même île une autre grande maison nommée *Stellbourg*, pour y loger une foule de disciples & de domestiques; enfin il y dépensa cent mille écus de son propre bien.

La disposition & la commodité des appartemens d'*Urbanibourg*, les machines & les instrumens qu'il contenoit, le faisoient regarder comme un édifice unique en son genre. Aux environs de ces deux châteaux, on trouvoit des ouvriers de toute espece, une imprimerie, un moulin à papier, des laboratoires pour les observations chymiques, des logemens pour tout le monde, des fermes & des métairies, tout étoit entretenu aux dépens du maître; rien n'y manquoit pour l'agrément & pour les besoins de la vie; des jardins, des étangs, des viviers & des fontaines rendoient le séjour de cette île délicieuse. Rensienius en a donné un ample tableau dans ses *Inscriptions Urbanurgicæ*, &c.

Ce fut là que Ticho-Brahé imagina le système du monde, qui porte son nom, & qui fut alors reçu avec d'autant plus d'applaudissemens, que la supposition de l'immobilité de la terre contenoit la plupart des astronomes & des théologiens du xvj. siecle. On n'adopte pas aujourd'hui ce

système d'astronomie, qui n'est qu'une espece de conciliation de ceux de Ptolémée & de Copernic; mais il fera toujours une preuve des profondes connoissances de son auteur. Tycho-Brahé avoit la foiblesse commune d'être persuadé de l'astrologie judiciaire; mais il n'en étoit ni moins bon astronome, ni moins habile mécanicien.

Non-seulement il vivoit en grand seigneur dans son île, mais il y recevoit des visites des princes mêmes, admirateurs de son savoir. Jacques VI, roi d'Ecosse, & premier du nom en Angleterre, lui fit cet honneur dans le temps qu'il passa en Danemarck pour y épouser la princesse Anne, fille de Frédéric II.

La destinée de Tycho-Brahé fut celle des grands hommes; il ne put se garantir de la jalousie de ses compatriotes, qui auroient dû être les premiers à l'admirer; il en fut au contraire cruellement persécuté après la mort du roi son protecteur. Dès l'an 1596, ils eurent le crédit de le déposséder de son fief de Norwege & de son canonicat de Roschild. Ils firent raser ses châteaux d'*Urbanibourg* & de *Stellbourg*, dont il ne reste plus rien que dans les livres de ceux qui ont pris le soin de nous en laisser la description.

Obligé de quitter l'île de Ween en 1597, il vint à Copenhague pour y cultiver l'astronomie dans une tour destinée à cet usage. On lui envia cette dernière ressource. Les ministres de Christiern IV, qui ne se laissoient point de le persécuter, lui firent défendre par le magistrat de se servir de la tour publique pour faire ses observations.

Privé de tous les moyens de suivre ses plus cheres études en Danemarck, il se rendit à Rostock avec sa famille & plusieurs de ses élèves qui ne voulurent jamais l'abandonner; ils eurent raison, car bientôt après l'empereur Rodolphe se déclara le protecteur de Tycho-Brahé, & le dédommagea de toutes les injustices de ses concitoyens. Il lui donna une de ses maisons royales en Bohême, aux environs de Prague, & y joignit une pension de trois mille ducats. Tycho-Brahé plein de reconnaissance, s'établit avec sa famille & ses disciples dans ce nouveau palais, & y goûta

jusqu'à la fin de ses jours, le repos que son pays lui avoit envié.

Il étoit né en 1546, & mourut en 1601, d'une rétention d'urine que lui avoit causé son respect pour l'empereur, étant avec lui dans son carrosse, qu'il n'avoit osé prier qu'on arrêtât un moment. (*Lechevalier DE JAUCOURT.*)

Tycho, sur la fin de sa vie, fit transporter de Danemarck à Prague, où il alla s'établir avec toute sa famille, les machines & les instrumens dont il s'étoit servi pour faire un grand nombre d'observations célestes très-importantes. De Prague, il les fit transporter au château de Benach; & delà il les fit ramener à Prague dans le palais de l'empereur, d'où on les fit passer dans l'hôtel de Curtz. Après la mort de Tycho, l'empereur Rodolphe, à qui les enfans de cet astronome avoient dédié un de ses ouvrages posthumes, craignant qu'on ne fit quelque aliénation de ces instrumens, ou quelque mauvais usage, voulut en avoir la propriété pour le prix de vingt-deux mille écus d'or, qu'il paya aux héritiers de Tycho; & il y commit un garde à gage, qui tint ce grand trésor si bien renfermé dans l'hôtel de Curtz, qu'il ne fut plus possible à personne de le voir, pas même à Kepler, quoique disciple de Tycho, & favorisé de l'empereur. Ces machines demeurèrent ensevelies de la sorte jusqu'aux troubles de Bohême en 1619; l'armée de l'électeur Palatin croyant mettre la main sur un bien qui étoit propre à la maison d'Autriche, les pilla comme des dépouilles ennemies, en brisa une partie, & en convertit une autre à des usages tout différens. Le reste fut tellement distrair, qu'on n'a pas pu savoir depuis ce que sont devenus tant de précieux monumens. On vint cependant à bout de sauver le grand globe céleste, qui étoit d'airain: il fut retiré de Prague, & emporté sur l'heure à Neissa en Silésie, où on le mit en dépôt chez les jésuites. Il fut enlevé treize ans après par Udalric, fils de Christiern, roi de Danemarck, conduit à Copenhague & placé dans l'académie royale.

M. de Fontenelle dit, dans l'*éloge du czar Pierre*, que ce prince ayant vu à Copenhague un globe céleste fait sur les desseins

de Tycho, & autour duquel douze personnes pouvoient s'asseoir, en faisant des observations, demanda ce globe au roi de Danemarck, & fit venir exprès de Petersbourg une frégate qui l'y apporta. C'est apparemment ce même globe dont nous parlons.

M. Picart ayant été faire un voyage à *Uranibourg*, il trouva que le méridien tracé dans ce lieu par Tycho, s'éloignoit du méridien véritable. D'un autre côté cependant M. de Chazelles ayant été en Egypte, & ayant mesuré les pyramides & examiné leur position, il trouva que leurs faces se tournoient exactement vers les poles du monde. Or comme cette position singulière doit avoir été recherchée vraisemblablement par les constructeurs de ces pyramides, il paroîtroit s'ensuivre delà que les méridiens n'ont point changé. Seroit-il possible que les anciens astronomes égyptiens eussent bien tracé leur méridienne, & que Tycho, si habile & si exact, eût mal décrit la sienne? C'est sur quoi il ne paroît pas aisé de prononcer. *Voyez MÉRIDEN. (O)*

URANIE, (*Mytholog.*) muse qui préside à l'astronomie; on la représente vêtue d'une robe couleur d'azur, couronnée d'étoiles, soutenant un globe, & environnée de plusieurs instrumens de mathématiques, quelquefois seulement elle a près d'elle un globe posé sur un trépied. (*D. J.*)

URANIE, (*Littérature.*) *ούρανία* jeu des enfans en Grece & en Italie. On jetoit dans ce jeu une balle en l'air, & celui qui l'attrapoit le plus souvent avant qu'elle touchât la terre, étoit le roi du jeu. Horace fait allusion, quand il dit avec une critique sensible & délicate :

*Si quadringenis sex septem millia desunt,
Est animus tibi, sunt mores, & lingua, fidesque;
Plebs eris. At pueri ludentes, rex eris, aiums,
Si res illa feceris.*

Epist. j. l. I.

« Vous avez des sentimens, des mœurs,
» de l'éloquence, de la bonne foi, on le fait;
» mais si avec tout cela vous n'avez pas un
» fond de cinquante mille livres, vous ne

» parviendrez à rien. Les enfans, au milieu
 » de leurs jeux, raisonnent d'une manière
 » bien plus sensée : faites bien, disent-ils à
 » leur camarade, & vous ferez roi. » (D. J.)

URANIES, (*Mythologie.*) les Poètes nous disent que c'étoient les nymphes célestes qui gouvernoient les sphères du ciel. Vé-nus *uranie* ou la Vénus céleste méritoit bien d'avoir des nymphes qui, sous ses ordres, présidassent au maintien de toute la nature. (D. J.)

URANOPOLIS, (*Géog. anc.*) 1°. ville de l'Asie mineure, dans la Pamphlie & dans la contrée appelée *Carbalie*, selon Ptolomée, l. V. c. v.

2°. Ville de la Macédoine, dans la Chalcidie, sur le mont Athos, selon Plinie, l. IV. c. x. Son fondateur, au rapport d'A-thénée, l. III. fut Alexarque, frere de Cas-sandre, roi de Macédoine. (D. J.)

URANUS, (*Mythologie.*) l'histoire dit que ce fut le premier roi des Atlantides, peuple qui habitoit cette partie de l'Afri-que, qui est au pié du mont Atlas, du côté de l'Europe.

Ce prince obligea ses sujets, alors errans & vagabonds, à vivre en société, à culti-ver la terre, & à jouir des biens qu'elle leur présentoit.

Appliqué à l'astronomie, *Uranus* régla l'année sur le cours du soleil, les mois sur celui de la lune, & fit, par rapport au cours des astres, des prédictions, dont l'ac-complissement frappa tellement ses sujets, qu'ils crurent qu'il y avoit quelque chose de divin dans le prince qui les gouver-noit, en sorte qu'après sa mort ils le mirent au rang des dieux, & l'appellerent *roi éter-nel de toutes choses*. Titée sa femme étant morte, reçut aussi les honneurs divins, & son nom fut donné à la terre, comme celui de son mari avoit été donné au ciel.

On peut lire dans Diodore de Sicile, l. III. c. iv. les autres détails de la théogo-nie des Atlantides, qui est assez semblable à celle des Grecs, sans qu'on sache s'ils l'ont reçue de ces peuples d'Afrique, ou si les Atlantides l'ont tirée d'eux; ce que l'on voit clairement, c'est que le culte du soleil & de la lune a été la plus an-cienne religion des Atlantes, ainsi que de tous les autres peuples du monde.

URAQUE, f. f. *terme de rivière*, char-rette garnie de claies, dans laquelle ar-rive le charbon que l'on mesure ensuite à la voie.

URBANE, (*Géog. mod.*) petite ville d'Italie, dans l'état de l'église, au duché d'Urbain, sur le Métro ou Météoro, à 6 milles au sud-ouest d'Urbain, dont son évêque est suffragant. Le pape Urbain VIII. l'embellit, & lui donna son nom. C'est l'*Urbium Metaurense* des anciens.

Maccio (Sébastien), né à Urbane au commencement du xvij. siècle, écrivit avec assez de politesse sur l'histoire romaine. On a de lui deux livres, dont l'un est intitulé, *de bello Afrubalis*, & l'autre *de historiâ Livianâ*. Il mourut à 37 ans. (D. J.)

URBANITÉ ROMAINE, (*Hist. rom.*) ce mot désignoit la politesse de langage, de l'esprit & des manières, attachées singulière-ment à la ville de Rome.

Il paroît d'abord étrange que le mot *urbanité* ait eu tant de peine à s'établir dans notre langue; car quoique d'excellens écri-vains s'en soient servi, & que le diction-naire de l'académie françoise l'autorise, on ne peut pas dire qu'il soit fort en usage, même aujourd'hui. En examinant quelle en pourroit être la raison, il est vraisem-blable que les François qui examinent ra-rement les choses à fond, n'ont pas jugé ce mot fort nécessaire; ils ont cru que leurs termes *politesse* & *galanterie* renfermoient tout ce que l'on entend par *urbanité*; en quoi ils se sont fort trompés, le terme d'*urbanité* désignant non-seulement beau-coup plus, mais quelquefois toute autre chose. D'ailleurs *urbanitas* chez les Romains étoit un mot propre, qui signifioit, comme nous l'avons dit, cette *politesse* d'esprit, de langage & de manières, attachée spécialement à la ville de Rome; & parmi nous, la politesse n'est le privilege d'aucune ville en particulier, pas même de la capi-tale, mais uniquement de la cour. Enfin l'idée que le mot *urbanité* présente à l'esprit, n'étant pas bien nette, c'est une rai-son de son peu d'usage.

Cicéron faisoit consister l'*urbanité romaine* dans la pureté du langage, jointe à la dou-ceur & à l'agrément de la prononciation;

Domitius Marfus donne à l'*urbanité* beaucoup plus d'étendue, & lui assigne pour objet non-seulement les mots comme fait Cicéron, mais encore les personnes & les choses, Quintilien & Horace en donnent l'idée juste, lorsqu'ils la définissent un goût délicat pris dans le commerce des gens de lettres, & qui n'a rien dans le geste, dans la prononciation, dans les termes de choquant, d'affecté, de bas & de provincial. Ainsi le mot *urbanité* qui d'abord n'étoit affecté qu'au langage poli, a passé au caractère de politesse qui se fait remarquer dans l'esprit, dans l'air, & dans toutes les manières d'une personne, & il a répondu à ce que les Grecs appelloient *ἡδὴ, mores*.

Homere, Pindare, Eurypide & Sophocle, ont mis tant de graces & de mœurs dans leurs ouvrages, que l'on peut dire que l'*urbanité* leur étoit naturelle; on peut sur-tout donner cette louange au poëte Anacréon. Nous ne la refuserons certainement pas à Isocrate, encore moins à Démosthene, après le témoignage que Quintilien lui rend, *Demosthenem urbanum fuisse dicunt, dicacem negant*; mais il faut avouer que cette qualité se fait particulièrement remarquer dans Platon. Jamais homme n'a si bien manié l'ironie, qui n'a rien d'aimable, jusques-là qu'au sentiment de Cicéron, il s'est immortalisé pour avoir transmis à la postérité le caractère de Socrate, qui en cachant la vertu la plus constante sous les apparences d'une vie commune, & un esprit orné de toutes sortes de connoissances sous les dehors de la plus grande simplicité, a joué en effet un rôle singulier & digne d'admiration.

Les auteurs latins étant plus connus, il ne seroit presque pas besoin d'en parler: car qui ne sait, par exemple, que TERENCE est si rempli d'*urbanité*, que de son temps ses pieces étoient attribuées à Scipion & à Lelius, les deux plus honnêtes hommes & les plus polis qu'il y eût à Rome? & qui ne sent que la beauté des poésies de Virgile, la finesse d'esprit & d'expression d'Horace, la tendresse de Tibulle, la merveilleuse éloquence de Cicéron, la douce abondance de Tite-Live, l'heureuse brièveté, de Salluste, l'élégante simplicité de

Phedre, le prodigieux savoir de Pline le naturaliste, le grand sens de Quintilien, la profonde politique de Tacite: qui ne sent, dis-je, que ces qualités qui sont répandues dans ces différens auteurs, & qui font le caractère particulier de chacun d'eux, sont toutes assaisonnées de l'*urbanité romaine*?

Il en est de cette *urbanité* comme de toutes les autres qualités; pour être éminentes, elles veulent du naturel & de l'acquis. Cette qualité prise dans le sens de politesse & de mœurs, d'esprit & de manières, ne peut, de même que celle du langage, être inspirée que par une bonne éducation, & dans le soin qui y succède. Horace la reçut cette éducation; il la cultiva par l'étude & par les voyages. Enhardi par d'heureux talens, il fréquenta les grands & fut leur plaisir. D'un côté, admis à la familiarité de Pollion, de Messala, de Lollius, de Mécénas, d'Auguste même: de l'autre, lié d'amitié avec Virgile, avec Varius, avec Tibulle, avec Plotius, avec Valgius, en un mot, avec tout ce que Rome avoit d'esprits fins & délicats; il n'est pas étonnant qu'il eût pris dans le commerce de ces hommes aimables, cette politesse, ce goût fin & délicat qui se fait sentir dans ses écrits. Voilà ce qu'on peut appeler une *culture suivie*, & telle qu'il la faut pour acquérir le caractère d'*urbanité*. Quelque bonne éducation que l'on ait eue, pour peu que l'on cesse de cultiver son esprit & ses mœurs par des réflexions & par le commerce des honnêtes gens de la ville & de la cour, on retombe bientôt dans la grossièreté.

Il y a une espece d'*urbanité* qui est affectée à la raillerie; elle n'est guere susceptible de préceptes: c'est un talent qui naît avec nous, & il faut y être formé par la nature même. Parmi les romains on ne cite qu'un Crassus, qui avec un talent singulier pour la fine plaisanterie, ait su garder toutes les bienséances qui doivent l'accompagner.

L'*urbanité*, outre les perfections dont on a parlé, demande encore un fond d'honnêteté qui ne se trouve que dans les personnes heureusement nées. Entre les défauts qui lui sont opposés, le principal est

une envie marquée de faire paroître ce caractère d'*urbanité*, parce que cette affectation même la détruit.

Pour me recueillir en peu de paroles, je crois que la bonne éducation perfectionnée par l'usage du grand monde, un goût fin, une érudition fleurie, le commerce des savans, l'étude des lettres, la pureté du langage, une prononciation délicate, un raisonnement exact, des manières nobles, un air honnête; & un geste propre, constituoient tous les caractères de l'*urbanité romaine*. (D. J.)

URBANUS, (*Littérat.*) ce mot, outre le sens propre, signifie quelquefois un plaisant de profession; mais il désigne communément un homme du bel air, un homme qui se pique d'esprit, de beau langage & de belles manières. Cicéron s'en est servi en ce sens dans plusieurs passages de ses écrits; voyez *URBANITÉ*. (D. J.)

URBIGENUS-PAGUS, (*Géog. anc.*) canton de la Gaule-belgique, dans l'Helvétie, dont parle César, *l. I. c. xxvij* de ses commentaires. Sa capitale se nommoit *Urba*; c'est aujourd'hui *Orbe*. (D. J.)

URBIN, *duché d'*, (*Géog. mod.*) pays d'Italie, borné au nord par le golfe de Venise, au midi par l'Ombrie, au levant par la Marche d'Ancone, au couchant par la Toscane & la Romagne. Sa plus grande étendue du septentrion au midi, est d'environ cinquante-cinq milles, & de soixante-six d'orient en occident. La Foglia, la Césena, & la Rigola, sont les principales rivières de cette province, qui peut se diviser en sept parties; savoir, le duché d'*Urbini* propre, le comté de Mont-Feltro, le comté de Cita-di-Castello, le comté de Gubio, le vicariat de Sinigaglia, la seigneurie de Pesaro, la république de Saint-Marin.

Le duché d'*Urbini*, proprement dit, occupe le milieu de la province, & s'étend jusqu'à la mer, la Marche d'Ancone, la Romagne & la Toscane. C'est un pays mal-sain & peu fertile, dont la capitale porte son nom.

Ce duché a été possédé par la maison de Monte-Feltro, & par celle de la Rovere. François-Marie de la Rovere II. du nom, ne se voyant aucun enfant mâle, réunit

le duché d'*Urbini* au saint siege en 1626, & mourut peu de temps après. (D. J.)

URBIN, ou *URBAIN*, (*Géog. mod.*) anciennement *Urbium*, petite ville d'Italie dans l'état de l'église, capitale du duché du même nom, sur une montagne entre les rivières de Méro & la Foglia. Son évêché fut érigé en archevêché en 1551; & Clément X y fonda une université. Le palais des ducs d'*Urbini* fut bâti par le duc Frédéric I. duc d'*Urbini*, qui embellit ce palais de statues, de peintures, & d'une bibliothèque de livres précieux. On peut consulter au sujet de cette ville un ouvrage intitulé, *Memorie concernenti la città di Urbino, Romæ 1724, in-fol. fig. Long.* suivant Cassini & Bianchini, 30, 21; lat. 43.48'. 30.

Urbini se vante avec raison d'avoir produit des hommes célèbres dans les sciences. Il est certain que Virgile, ou plutôt Vergile (Polydore) né dans cette ville au xv. siècle, ne manquoit ni d'esprit ni d'érudition. Il fut envoyé en Angleterre au commencement du siècle suivant pour y lever le tribut que l'on nommoit *denier de saint Pierre*; mais il se rendit si recommandable dans son ministère, & il se plut de telle sorte dans ce pays, qu'il résolut d'y passer sa vie; il renonça donc à la charge d'exacteur de ce tribut, & obtint la dignité d'archidiacre de l'église de Wels. Il ne se dégoûta point du royaume lorsque les affaires de la religion changerent sous Henri VIII & sous Edouard; ce ne fut qu'en 1550 qu'il en sortit, à cause que sa vieillesse demandoit un climat plus chaud; & le roi lui accorda la jouissance de ses bénéfices dans les pays étrangers. On croit qu'il mourut à *Urbini* l'an 1556.

Son premier livre fut un recueil de proverbes qu'il publia en 1498. Son second ouvrage fut celui de *rerum inventoribus*, dont il s'est fait plusieurs éditions. Son traité des *prodiges* parut l'an 1526; c'est un ouvrage bien différent de celui de Julius-Obléguens, augmenté par Lycosthènes; car Polydore y combat fortement les divinations. Il dédia à Henri VIII, en 1533 son histoire d'Angleterre, dont les savans critiques anglais ne font aucun cas. Voici ce qu'en dit Henri Savil: *Polydorus in re-*

bus nostris hospes ; & (quod caput est) neque in republicâ versatus , nec vir magni ingenii ; pauca ex multis delibans , & falsa plerumque pro veris amplexus , historiam nobis reliquit , cum cætera mendosam , tum exiliter sanctæ & jejuæ conscriptam.

Le comte Bonarelli (Gui Uba'do) naquit à *Urbino* en 1563 , & mourut à Fano en 1608 , à 45 ans. Il est auteur de la *Philis de Scyro* , *Filli di Sciro* , pastorale pleine de graces & d'esprit , dont j'ai déjà parlé au mot *Scyros*.

Commandin (Frédéric) naquit à *Urbino* , en 1509 , & mourut en 1575 , âgé de 66 ans. Il étudia d'abord la médecine , mais trouvant trop d'incertitude dans les principes de cette science , & trop de dangers dans ses expériences , il s'appliqua tout entier à l'étude des mathématiques , & y gagna beaucoup de gloire. Le public lui est redevable de plusieurs ouvrages des mathématiciens grecs qu'il a traduits & commentés ; par exemple , d'Archimède , d'Apollonius , de Pappus , de Ptolémée , d'Euclide. On lui doit encore *Aristarchus de magnitudinibus ac distantiiis solis & lunæ* , à Péfaro 1572 , in-4°. *Hero de spiritalibus* , à *Urbino* , 1575 , in-4°. *Machometes Bagdedinus de superficiesum divisionibus* , à Péfaro 1570 , in-fol. Le style de Commandin est pur , & il a mis dans ses ouvrages tous les ornemens dont les mathématiques sont susceptibles. *Baldus* (Bernardin) a fait sa vie , & nous assure que s'il n'avoit pas trop aimé les femmes , Momus n'auroit rien pu trouver à reprendre dans cet habile géometre. Commandin mérite sans doute d'être loué ; mais ce n'est pas la plus petite de ses louanges , que d'avoir eu le même *Baldus* pour disciple.

En effet , *Baldus* se montra un des plus savans hommes de son temps. Il naquit à *Urbino* l'an 1553 , fut fait abbé de *Guaftalla* , l'an 1586 , & mourut l'an 1617 , à 64 ans. Il passa sa vie dans l'étude , sans ambition , sans vaine gloire , plein de bonté dans le caractère , excusant toujours les fautes d'autrui , & cependant fort dévot , non-seulement pour un mathématicien , mais même pour un homme d'église , car il jeûnoit deux fois la semaine , & communioit tous les jours de fêtes ,

Son premier ouvrage est un livre des machines de guerre , de tormentis bellicis ; & eorum inventoriis. Les commentaires qu'il publia l'an 1582 sur les *mécaniques* d'*Aristote* , prouvent sa capacité en cette sorte de connoissances. Il mit au jour quelque temps après , le livre de *verborum vitruvianorum significatione*. Il publia , l'an 1595 , cinq livres de *novæ gnomonice*.

Comme il possédoit les langues orientales , il traduisit sur l'hébreu le livre de *Job* , & les lamentations de Jérémie. Il fit aussi un dictionnaire de la langue arabe. Ce n'est pas tout , il traduisit *Heronem de automaticis & balisticis* , les paralipomenes de *Quintus Calaber* , & le poème de *Musée*. Enfin il donna dans le cours de ses voyages , quelques poèmes , les uns en latin , les autres en italien ; & c'est dans cette dernière langue qu'est écrit celui de *l'art de naviger*. Il aimoit tellement le travail , qu'il se levait à minuit pour étudier , & qu'il lisoit même en mangeant. *Fabritius Scharlancinus* a écrit sa vie que les curieux peuvent consulter.

Un des plus savans antiquaires du dernier siècle , *Fabretti* (Raphael) , naquit à *Urbino* ; l'an 1619. Il voyagea dans toute l'Italie , en France & en Espagne , où il demeura 13 ans , avec un emploi considérable que lui procura le cardinal Imperiali ; mais l'amour qu'il avoit pour les antiquités , lui fit désirer de revenir à Rome , où les papes Alexandre VIII & Innocent XII , le comblèrent de bienfaits. *Fabretti* en profita , pour se donner entièrement à son étude favorite. Plusieurs excellens ouvrages en ont été les fruits. En voici le catalogue.

1°. *De aquis & aquæ-ductibus veteris Romæ dissertationes tres*. Romæ 1680 , in-4°. Il y avoit dans l'ancienne Rome environ vingt sortes de ruisseaux que l'on avoit fait venir de lieux assez éloignés par le moyen des aqueducs , & qui y produisoient un grand nombre de fontaines. Ces aqueducs tenoient leur rang parmi les principaux édifices publics , non-seulement par leur utilité , mais encore par la magnificence , la solidité & la hardiesse de leur structure. *Fabretti* tâche dans cet ouvrage d'expliquer tout ce qui regarde ces sortes d'antiquités ; & son livre peut beaucoup

servir à entendre Frontin, qui a traité des aqueducs de Rome, tels qu'ils étoient de son temps, c'est-à-dire, sous l'empire de Trajan. Les dissertations de Fabretti contiennent quantité d'observations, utiles, au jugement de Kuster. Elles ont été insérées dans le quatrième volume des *antiquités romaines* de Grevius, avec des figures. Utrecht, 1697, in-fol.

2°. *De columna Trajana, syntagma. Accesserunt veteris tabellæ anaglyphæ Homeri iliadem, atque ex Stesichoro, Archino, Lesche, Ilii excidium continentis & emissarii lacus Fucini descriptio. Romæ, 1683, in-fol.* Ce livre est rempli de recherches d'antiquités fort curieuses.

3°. *Inscriptionum antiquarum, quæ in ædibus paternis asservantur, explicatio. Romæ, 1699, in-fol.* Cet ouvrage est divisé en huit chapitres. Le premier traite de *titulis & columbariis*. Pour l'intelligence de ces termes, il faut savoir que les anciens, & principalement les personnes de distinction, avoient de fort grands tombeaux qui servoient pour toutes les personnes de la même famille. Ces tombeaux étoient partagés en différentes niches, semblables à celles d'un colombier, ce qui leur a fait donner le nom de *columbaria* par les Latins.

Dans chaque niche il y avoit une urne où étoient les cendres d'une personne, dont le nom étoit marqué dessus; ces inscriptions s'appelloient *tituli*. Fabretti prouve qu'il n'y a jamais eu de loi chez les Romains de brûler les morts; & que depuis le temps de Sylla le dictateur, qui est le premier dont on a brûlé le corps, l'ancien usage d'enterrer les morts n'a jamais entièrement cessé. Les urnes où l'on recueilloit les cendres s'appelloient *ollæ*, & avant que les cendres y fussent mises, *virgines*. L'auteur établit dans ce même chapitre, que par les mots *livia Augusti* dans les inscriptions, les anciens désignoient la femme d'Auguste, & non sa fille; & que tous les gladiateurs n'étoient pas de condition servile, mais qu'il y en avoit de l'ordre des chevaliers. Dans le chapitre second il justifie que le nom de *gentii* le donnoit tantôt aux *dii manes*, tantôt aux âmes humaines, tantôt à ces puissances qui tenoient le milieu entre les dieux & les hommes.

Tome XXXVI.

Il prouve aussi que la ville de Parme s'appelloit anciennement *Julia Chrysolis*. Il observe dans le troisième chapitre, que les anciens mettoient un point à la fin de chaque mot dans leurs inscriptions, mais toujours à la fin de chaque ligne, & quelquefois à la fin de chaque syllabe. Il recherche la signification du mot *ascia* dans les anciennes inscriptions; terme, dit-il, qu'il ne trouve guère que dans les inscriptions des Gaules. Il remarque dans le quatrième chapitre, que le mot d'*alumnus*, ne se prend jamais dans les bons auteurs dans un sens actif; mais dans un sens passif. Il montre dans le septième, que les poids des anciens étoient plus grands que ceux des modernes. Il soutient dans le huitième, que les vaisseaux de verre que l'on trouve auprès des tombeaux des anciens chrétiens, sont des preuves de leur martyre, & que les taches rouges qu'on y apperçoit, sont des restes du sang que les fideles y ont mis, ce qui n'est nullement vraisemblable, & est peu physique.

À la fin de ce recueil, il rend compte des corrections qu'il a faites dans les inscriptions recueillies par Gruter en deux volumes; outre un grand nombre d'autres corrections sur divers autres compilateurs d'inscriptions, qui son répandues dans l'ouvrage même.

M. Fabretti avoit une capacité merveilleuse pour déchiffrer les inscriptions qui paroissent toutes défigurées, & dont les lettres sont tellement effacées, qu'elles ne sont presque plus reconnoissables. Il nettoyoit la surface de la pierre, sans toucher aux endroits où les lettres avoient été creusées; ensuite il mettoit dessus un carton bien mouillé, & le pressoit avec une éponge, ou un rouleau entouré d'un linge; ce qui faisoit entrer le carton dans le creux des lettres pour en prendre la poussière qui s'y attachoit, & dont la trace faisoit connoître les lettres qu'on y avoit autrefois gravées.

M. Baudelot dans son livre de l'*utilité des voyages*, indique un secret à peu près semblable, pour lire sur les médailles les lettres qu'on a de la peine à déchiffrer. (Le chevalier DE JAUCOURT.)

URBINUM, (Géog. anc.) ville d'Ita-

E

lie, dans l'Umbrie, près de la voie Flaminienne du côté du couchant, entre le *Metaurus* & le *Pisaurus*, à peu près à égale distance de ces deux fleuves, selon Tacite, Procope & Paul-Diacre. Elle conserve encore son ancien nom; car on l'appelle *Urbino*.

Pline, l. III. c. xiv. nomme ses habitants *Urbinales*; mais il distingue deux sortes d'*Urbinales*, les uns surnommés *Metaurense*, & les autres *Hortense*; & comme il est sans contredit, que les premiers demeuroient sur le bord du *Metaurus*, où étoit la ville *Urbinum Metaurense*, aujourd'hui *Castel-Durante*, il s'ensuit que les *Urbanites Hortense* habitoient la ville d'*Urbinum*, devenue depuis la capitale du duché d'Urbino.

Procope dit qu'il y avoit dans *Urbinus* une fontaine, où tous les habitants puisoient de l'eau. Cette fontaine, seloa Cluvier, *Ital. ant. l. II. c. vj.* est aujourd'hui hors de la ville, au pied de la citadelle. C'étoit un municipe considérable, comme le prouvent plusieurs inscriptions qu'on y voit encore présentement. (*D. J.*)

URBS ou *URBIS*, (*Géog. anc.*) fleuve d'Italie, dans la Ligurie, selon Claudien, de *Bel. get. v. 554.* qui en parle ainsi :

*Eigurum regione supremâ
Pervenit ad fluvium miri cognominis Urbem.*

Ce fleuve se nomme encore aujourd'hui *Urba* ou *Orba* : il mouille la ville d'Ass.

URBS-SALVIA, (*Géog. anc.*) aujourd'hui *Urbi Saglia*, ville d'Italie dans le Pisacenum, en-deçà de l'Apennin. La table de Peutinger, écrit *Urbe-Sal-via*, & la marque à douze milles de Ricina. (*D. J.*)

URBS-VETUS, (*Géog. anc.*) ville d'Italie, dans l'Etrurie, selon Paul-Diacre, Longobard, *liv. IV. c. xxxij.* Procope la met sur le *Clanis* aujourd'hui la *Chianna*, & la nomme *Urbivetus*. On croit que cette ville est Orvieto.

URÉ, f. m. (*Hist. nat. des quadrupedes.*) en latin *urus*, & je ne peux mieux rendre ce mot qu'en le francisant; car le mot de bœuf sauvage ne répond pas aussi bien au terme latin. L'*ure* est un quadrupède, dont les anciens ont beaucoup parlé; cet animal a la corne large, le poil noir &

court, le corps gros, la peau dure, & la tête fort petite proportionnellement à la grosseur du corps. Virgile appelle avec raison ces animaux *syvestres*, *Georg. l. II. v. 374.*

Syvestres uri, assidue capræque sequaces
Illudunt.

» Les *ures* & les chevreuils qui se suivent de près, feroient de grands dégâts dans votre vigne. » Servius remarque que les *ures* de Virgile naissent dans les Pyrénées, & qu'ils sont ainsi nommés du mot grec *oros*, montagne.

César est le premier romain qui les ait décrits, l. VI. *bell. gallico*. Il dit que les *ures* sont un peu moins grands que les éléphants; qu'ils ressembloit à un taureau, & qu'ils en ont la couleur & la figure; qu'ils sont d'une force & d'une vitesse merveilleuse; qu'ils se jettent sur tout ce qu'ils apperçoivent, homme ou bête, qu'on les prend dans des fossés ou trapes, & qu'on les met à mort; il ajoute que les jeunes gaulois s'exerçoient à leur chasse, qu'ils rapportoient les cornes de ces animaux pour témoignage de leur valeur; que ceux qui en tuoient le plus acqéroient le plus de gloire, que les *ures* ne pouvoient s'approcher, pas même quand on les prenoit tout petits; que l'ouverture & la forme de leurs cornes étoient fort différente de celle de nos bœufs; que les Gaulois les recherchoient avec soin; qu'ils en revêtoient les bords d'un cercle d'argent, & s'en servoient au lieu de coupes dans les festins solennels.

Solin met les *ures* en Germanie. Pline prétend que les forêts des Indes en sont pleines; nous savons aussi que l'Afrique en a quantité; mais les *ures* de l'Europe diffèrent beaucoup des *ures* de l'Afrique & de l'Asie; nous en avons parlé avec quelque étendue au mot *TAUREAU sauvage*. (*D. J.*)

UREDELÉE, f. f. terme de pêche, sorte de rets qui est une espèce de picot, à la côte, & à pié. Ce rets a environ 15 à 20 brasses de longueur, une brasse de chute par les bouts, & il augmente à mesure qu'il avance dans le milieu, où il a alors au moins 3 à 4 brasses de chute.

Il faut ordinairement dix à douze hommes pour faire la pêche avec ce filet, & un seul acon pour porter le rets à l'eau. Il y a aux deux bouts un bâton, comme aux seines & aux colerets, avec cette différence que le rets ne traîne jamais ; qu'il n'est chargé ni de plomb, ni de pierres par le bas, & qu'il n'a que la corde du pié, & les bouts frappés sur le bâton qui fait couler bas le pié du rets. Deux hommes, un à chaque bout, tiennent le filet un peu en cercle, l'ouverture du côté de terre, & le fond exposé à la mer. La pêche s'en fait de marée montante, une heure au plus, avant le plein de l'eau. Le haut du rets est garni de flottes de liège enfilées, pour le soutenir à fleur-d'eau. Il faut commencer la pêche avant le jussant, parce que les poissons qui ont monté à la côte avec le flux, s'en retournent à l'instant que le reflux se fait sentir. Quand le rets est exposé le long de la côte, cinq à six hommes se mettent à l'eau jusqu'au cou, & battent l'eau avec des perches, allant du bord de la côte vers le filet dans lequel ils chassent les muges ou mullets, qui sont les seuls poissons qu'on prenne à ces côtes de cette manière.

Pour relever le rets, lorsque le trait ou le land est fini, les deux hommes qui tiennent le bâton ou le canon du rets, le relevent, & joignant en même temps ensemble les deux lignes de la tête & du pié, ils en ramassent tout le poisson qu'ils viennent jeter dans l'acon, pour recommencer encore un nouveau trait, si la marée le permet.

Cette pêche dure à cette côte pendant trois mois, de la S. Jean à la S. Michel, parce que plus les eaux sont chaudes, & plus volontiers les muges ou mullets rangent la côte. Les vents d'est & d'est-sud-est, sont les plus favorables ; ceux d'aval font fuir le poisson de la côte.

Cette pêche ne se fait jamais que de jour ; elle ne peut causer aucun préjudice au général de la pêche, parce qu'elle se fait sur des fonds de vases & de bourbes, où le frai, comme on l'a remarqué, ne se forme point, si on excepte celui des anguilles.

Les mailles de ces *uredelées* sont de trois

especes ; les plus larges ont seulement 12 lignes en quarré, les autres dix ; & les plus serrées, qui sont au fond pour arrêter ce qui entre dans le filet, n'ont que 6 lignes aussi en quarré, en quoi il y auroit de l'abus ; mais avec des mailles de 15 lignes en quarré, permises pour faire la pêche du grand haneau, par la déclaration du 28 mars 1727, ces pêcheurs pourrout, sans abus, faire une bonne pêche avec succès.

UREDÔ, (*Maladies.*) est un mot latin, qui signifie la nielle ou brouïne des arbres ou des herbes. *V. NIELLE, BROUÏNE, MALADIES des plantes, &c.*

Les médecins emploient aussi quelquefois ce terme pour marquer une démangeaison de la peau. *Voyez GRATELLE.*

URENA, *f. f. (Hist. nat. Bot.)* nom donné par Dillenius à un genre de plante, dont voici les caractères selon Linnæus. Le calice est une double enveloppe ; l'extérieure est formée d'une seule feuille, légèrement découpée en cinq larges segments ; l'intérieure est composée de cinq feuilles étroites & angulaires. La fleur est à cinq pétales oblongs qui naissent ensemble, s'élargissent vers le sommet, & finissent en une pointe obtuse ; les étamines sont des filets nombreux, qui vers leur base croissent en cylindre, mais qui se dégagent à leur sommité. Le germe du pistil est arrondi ; le style est simple, de la longueur des étamines, & est couronné de dix stygma, chevelus & recourbés. Le fruit est une capsule arrondie, formant cinq angles, & contenant cinq loges. Les graines sont uniques, rondelettes, mais en quelque manière applaties à leur pointe. *Linnæi. gen. plant. page 329. Dillen. hort. eltham. page 329.*

URETAC, *f. m. (Marine.)* c'est une manœuvre qu'on passe dans une poulie, qui est tenue par une herse dans l'éperon, au dessus de la saisine de beau-pré, & qui sert à renfoncer l'amure de misaine, quand il est nécessaire qu'elle le soit.

URETERE, *f. m. (Anatom.)* les *ureteres* sont deux canaux longs, ronds & membraneux, de la grosseur d'une plume à écrire. Ils sortent de chaque côté de la

partie cave des reins, & descendant le long des muscles psoas, en forme d'S capitale, enfermés dans la duplicature du péritoine, ils vont se terminer postérieurement vers le col de la vessie.

Ils sont composés de trois tuniques, dont la première est charnue, la seconde est nerveuse, & la troisième veloutée; cette dernière empêche que l'acreté de l'urine n'irrite les fibres nerveuses.

Ils reçoivent des rameaux d'arteres & de veines des parties voisines, & des nerfs de l'intercostal, & des vertèbres des lombes, qui donnent à ces canaux un sentiment très-vif, & font souffrir d'extrêmes douleurs à ceux qui sont atteints de la gravelle, ou de la néphrétique.

Mais pour mieux développer l'origine & la structure des *ureteres*, il faut savoir qu'il part de la circonférence des papilles rénales 11 à 12 canaux membraneux, qui les reçoivent avec l'humeur qui en découle, & qui forment trois rameaux dont l'union ne produit qu'un large bassinnet, lequel se termine en un seul tuyau membraneux, épais, fort, garni d'arteres, de veines, de nerfs, de petits vaisseaux lymphatiques, de fibres motrices & de lacunes mucilagineuses, propres à adoucir ses parois. Ce canal (*l'uretere*) va d'abord droit en bas, se courbe aussitôt, couvert par la lame du péritoine d'une largeur inégale en différens endroits.

Il va s'insérer à la partie postérieure de la vessie, presque à deux doigts de distance de la partie inférieure de son col, & de l'autre *uretere*. Après avoir percé la tunique extérieure, & parcouru obliquement l'espace du petit doigt entre elle & la tunique interne, il s'insinue dans la cavité de la vessie. Il y forme, par la production de ses fibres, un corps rond, long, déterminé en bas, qui empêche l'urine de remonter dans *l'uretere*, lorsque la vessie est pleine; car alors l'expansion de la vessie fait que ce corps tire nécessairement *l'uretere* en bas & le bouche. Ce canal est donc tellement situé & construit, qu'il peut sûrement porter l'urine des reins dans la vessie, sans qu'elle puisse jamais remon-

ter dans ce canal, quelque comprimée qu'elle soit.

Il résulte de ce détail, que les plaies des *ureteres* sont suivies de violentes douleurs aux flanes, le blessé rend des urines sanglantes; & lorsque ces conduits sont totalement coupés, il souffre une suppression d'urine, qui s'épanchant dans la cavité du ventre, se corrompt bientôt faute d'issue, & cause la mort au malade.

Parlons maintenant des jeux que la nature exerce sur cette partie. D'abord M. Ruysch dit avoir observé que les *ureteres* descendent quelquefois des reins vers la vessie en ligne spirale; mais Riolan a vu des choses bien plus singulières dans le corps d'un vérolé, qui venoit de finir ses jours au bois d'une potence. Ce fut en 1611 qu'il fit la dissection du cadavre; il trouva premièrement deux *ureteres* à chaque rein, où ils avoient chacun leur cavité particulière, séparée par une membrane mitoyenne. L'insertion de chaque *uretere* se faisoit en divers endroits de la vessie; l'un y entroit joignant le col, & l'autre par le milieu du fond. Ils étoient tous deux creux, & égaux en grosseur; ce n'est pas tout. Riolan trouva trois émulgentes au rein droit, & une seule au rein gauche, qui jetoit une double branche. Pour comble de singularités en ce genre, les spermaticques sortoient des émulgentes à droite & à gauche.

Il arrive encore d'autres jeux de la nature sur les *ureteres*. Le bassinnet du rein, qui n'est autre chose qu'une dilatation de l'extrémité supérieure de *l'uretere*, se divise quelquefois avant que d'être reçu dans la profonde fessure, qui augmente la concavité du rein; & dans le cas particulier de cette division, l'on trouve deux bassinnets, qui sont néanmoins d'ordinaire plus petits de moitié que le seul qu'on rencontre presque toujours.

Nous avons vu que la première observation de Riolan, dans le cadavre de son malheureux vérolé, étoit deux *ureteres* à chaque rein au lieu d'un seul; mais comme ce jeu de la nature est fort commun, on a tenté d'en chercher la raison en Physiologie, & je trouve les conjectures de M.

Hunault trop plausibles pour les supprimer.

Un *uretere* se divise ordinairement dans le rein en deux ou trois branches ; chacune de ces branches va ensuite former des especes d'entonnoirs , qui embrassent les mamelons du rein. Si dans les premiers temps du développement de l'embryon , & lorsque les reins & la vessie se touchent pour ainsi dire , l'accroissement se fait dans l'*uretere* & ses branches , comme il se fait le plus ordinairement ; les branches se réuniront dans la sinuosité du rein , & un seul *uretere* ira du rein à la vessie. Si ces branches croissent plus à proportion que l'*uretere* , elles se réuniront au dessous du rein , à une distance plus ou moins grande ; & c'est ce qu'on rencontre assez souvent. Si enfin deux ou trois de ces branches prennent beaucoup d'accroissement , tandis que l'*uretere* n'en prend point , alors il y aura deux ou trois *ureteres* qui s'étendront depuis le rein jusqu'à la vessie. Jetez les yeux sur la premiere figure de la troisieme planche d'Eustache , vous verrez sensiblement que ces trois *ureteres* ne sont que les branches qui se réunissent pour l'ordinaire dans la sinuosité du rein , & vous reconnoîtrez dans la branche inférieure , les calices qui en partent pour embrasser les mamelons du rein. (*D. J.*)

URETERES , *maladies des*, (*Médec.*) les deux canaux membraneux , situés de chaque côté des deux reins , se nomment *ureteres*. Ils sont doués d'une grande sensibilité , & enduits intérieurement d'une humeur onctueuse ; après avoir fait une courbure , ils vont se rendre dans la vessie , & y déposent l'urine dont ils sont chargés.

Quand ce canal à l'entrée de la vessie est obstrué par le calcul , du pus , de la mucoité trop épaisse ou trop abondante , il acquiert une grande capacité , & delà résulte la suppression de l'urine ; si le calcul se trouve adhérent à l'extrémité de ce canal , il est impossible de l'atteindre avec le cathéter , mais on vient à bout de le tirer en faisant une ouverture au périnée. Si la trop grande acrimonie de la mucoité ou le calcul , qui souvent s'arrête au milieu des *ureteres* , vient à passer par ces canaux pendant qu'il descend , le malade éprouve un sentiment cruel de douleur de-

puis les lombes jusqu'aux aînes & au pubis. La rupture ou la blessure des *ureteres* fait couler dans la cavité du bas-ventre , ou dans son tissu cellulaire , l'urine qu'ils charient. (*D. J.*)

URETRE DE L'HOMME , (*Anat.*) canal membraneux presque cylindrique , continu au col de la vessie , prolongé jusqu'à l'extrémité du gland ; il faut y remarquer ,

1°. La situation dans un sillon formé par l'interstice , que les deux corps caverneux laissent entr'eux inférieurement.

2°. Le cours qui ne suit pas une ligne droite , il y a une courbure particulière.

3°. La longueur qui est de douze ou treize pouces.

4°. La grosseur qui approche de celle d'une plume à écrire.

5°. La substance qui est composée de deux membranes fortes , l'une est interne & l'autre externe ; il y a dans l'entre-deux une substance cavernueuse , où quelques auteurs ont remarqué qu'il y a de glandes.

6°. Le bulbe ou la protubérance de l'*uretre* est la partie postérieure , qui est plus épaisse que le reste , située auprès des prostatites , large d'un pouce , & semblable en quelque maniere à un oignon.

7°. La surface interne , qui est percée de divers trous ; les uns sont ronds , & les autres oblongs , il en sort une liqueur visqueuse.

8°. Les trois glandes décrites par Cowper. Il y en a une à chaque côté de l'*uretre* , entre les muscles accélérateurs & le bulbe de l'*uretre* ; elles ont une figure ovoïde , elles sont un peu applaties , leur grandeur est comme celle d'une petite fève ; il y a pour chacune un tuyau particulier de la longueur de deux doigts , qui perce la double tunique de l'*uretre* ; c'est par ce canal qu'elles envoient dans la cavité de l'*uretre* une liqueur transparente , visqueuse ou muqueuse. Il y a une troisieme glande , qui est dans l'angle formé par la courbure de l'*uretre* sous les os pubis ; elle est , à ce qu'on prétend , dans le tissu spongieux ou caverneux de l'*uretre*. Cowper l'a représentée comme ayant la figure d'une lentille.

9°. La petite glande de M. Litre, qui est entre les deux membranes de l'*Uretre* presque au dessous des prostates; elle est d'une couleur rouge foncée, large d'un ponce, de l'épaisseur de deux lignes; elle environne la membrane interne de l'*Uretre* comme une ceinture, & la perce de plusieurs petits trous qui donnent passage à une liqueur mucilagineuse destinée à humecter l'*Uretre*.

Il faut encore remarquer les vaisseaux & les nerfs de l'*Uretre*. Les vaisseaux sanguins viennent des vaisseaux hypogastriques. Les vaisseaux lymphatiques sont parfaitement représentés dans les planches de Cowper & de Dracke. Les nerfs viennent des derniers nerfs de l'os sacrum. Voilà ce qu'on doit remarquer en général dans l'*Uretre*; voici maintenant l'exposition de la structure détaillée de cette partie, faite pour les gens de l'art.

L'*Uretre* de l'homme est un canal rond, recourbé du côté du ventre depuis le col de la vessie où elle commence, jusqu'à la partie inférieure des os pubis, & pendant depuis les os pubis jusqu'à l'extrémité du gland où il finit. Ce canal est long de douze à treize ponces; il est placé sous les deux corps caverneux, depuis l'endroit de leur union jusqu'au bout de la verge; il est couvert de la même peau que les corps caverneux, & forme trois tumeurs, dont l'une est située en son commencement, & se nomme la *glande prostate*; la seconde est un ponce en-deçà de la première, & s'appelle le *bulbe* de l'*Uretre*; on donne le nom de *gland* à la troisième, qui termine ce canal.

L'*Uretre* est composé de membranes, de glandes, de substance spongieuse, de muscles & de vaisseaux.

L'*Uretre* a deux membranes, qui sont minces & d'un tissu fort serré. La membrane extérieure couvre le dehors de l'*Uretre*, & le dedans du prépuce; & l'intérieure tapisse seulement le dedans de ce canal. Ces deux membranes laissent entr'elles un espace qui est rempli de glandes, & d'une substance spongieuse.

La première glande renfermée entre les membranes de l'*Uretre* du côté de la vessie est la glande prostate. Cette glande n'est

pas double comme on dit, puisqu'elle est continue en toutes ses parties. Elle est placée à la racine de l'*Uretre*; sa figure est conique, & ressemble à un petit cœur; elle est longue d'un ponce trois lignes, & enveloppe ce canal dans toute sa longueur, & elle est épaisse de sept lignes; la base qui est du côté de la vessie est large d'un ponce quatre lignes, & sa pointe, qui est du côté du gland, a neuf lignes de largeur; elle est enveloppée de fibres musculieuses, & composée d'environ douze petits sacs, qui n'ont entr'eux aucune communication par leur cavité, & qui se terminent dans le canal de l'*Uretre* autour du veru-montanum par autant de tuyaux, gros comme de soies de porcs.

Il y a dans chacun de ces sacs quantité de petits grains glanduleux, dont les conduits excrétoires (qui ont chacun un sphincter à leur extrémité) s'ouvrent dans la cavité de ces sacs, & y déposent la liqueur qu'ils filtrent, comme dans autant de réservoirs. Cette liqueur est peut-être de quelque usage pour la génération, en se mêlant avec la semence dans le bassin de l'*Uretre* pendant le coït; elle peut sur-tout servir à enduire la superficie intérieure du canal de l'*Uretre*, pour rendre à l'urine ce passage plus coulant & plus aisé, & le garantir de l'acrimonie de cette liqueur.

La deuxième glande, placée entre les deux membranes de l'*Uretre* immédiatement après la glande prostate du côté du gland, est une glande qu'on appelle la *glande de Litre*. Cette glande est d'une couleur rouge-foncée; elle forme autour de l'*Uretre* une espèce de bande unie, large d'un ponce, épaisse de deux lignes, & perce la membrane intérieure de l'*Uretre* dans toute sa circonférence par un grand nombre de conduits excrétoires, qui versent dans ce canal la liqueur que la glande filtre. Cette liqueur est un peu mucilagineuse, & par conséquent propre à enduire le canal de l'*Uretre*.

L'espace qui reste entre les deux membranes de l'*Uretre*, depuis la dernière glande, dont je viens de parler, jusqu'à la fin de ce canal, est occupé par une substance spongieuse, composée d'un très-grand nombre de fibres musculaires. Ces fibres s'entre-

croissent en différentes manieres, & laissent entr'elles quantité de petites cellules, dans lesquelles une grande partie des arteres capillaires se terminent, & d'où naît un pareil nombre de veines. Cette substance spongieuse en son commencement s'éleve en-dehors, principalement par la partie inférieure; elle forme une tumeur ou bulbe longue d'environ un pouce, de figure conique, dont la base, qui est du côté de la vessie, a huit lignes d'épaisseur, & la pointe, qui est du côté du gland, en a quatre; depuis cette tumeur jusqu'au gland, elle est épaisse d'une ligne & demie dans les deux côtés & au-dessous, & d'une demi ligne seulement le long de la partie supérieure.

Enfin la substance spongieuse contenue entre les deux membranes de l'*uretre* a dans le gland cinq lignes d'épaisseur à l'endroit de sa base, qu'on appelle *couronne*, & deux lignes dans le bout opposé.

La substance spongieuse de l'*uretre*, de même que celle des corps caverneux, en se remplissant de sang & d'esprits animaux, donne à la verge toute la roideur & toute la tension dont elle a besoin pour être propre à la génération.

La membrane qui couvre le dehors du gland, est extrêmement fine, apparemment parce qu'elle se sépare au commencement du gland en deux parties, dont l'extérieure tapisse le dedans du prépuce. Le frein qui attache fortement le gland au prépuce, par sa partie inférieure, n'est autre chose que la membrane extérieure du gland qui est double en cet endroit. La partie de l'*uretre* qui fait portion du gland, est retroussée par sa partie postérieure sur l'extrémité antérieure des deux corps caverneux, & les couvre exactement de tous côtés.

On remarque autour de la couronne des corps gros comme une soie fine de porc, longs d'une demi-ligne, de figure presque cylindrique, posés parallèlement sur cette couronne, selon la direction du gland, & éloignés les uns des autres d'un tiers de ligne. On entrevoit à l'extrémité postérieure de chacun de ces corps un petit trou, d'où l'on peut faire sortir quelquefois une matiere blanche & épaisse, qui en sortant se forme en filets, comme cel-

les qu'on exprime des glandes des paupieres.

Ce mécanisme semble prouver que les petits corps de la couronne du gland sont des glandes aussi-bien que celles des paupieres, & non pas les mamelons de la peau gonflée, puisqu'il ne sort aucune matiere par les mamelons de la peau. D'ailleurs ils sont quatre fois plus épais que la membrane qui couvre le dehors du gland, & ils sont toujours fort sensible dans tous les glands de l'homme autour de la couronne, jamais autre part & toujours à peu près dans le même nombre. D'où on peut conclure que ces petits corps sont dans l'homme la véritable source de la matiere blanche & onctueuse, qu'on remarque entre la couronne du gland & la racine du prépuce; d'autant plus qu'avec le microscope même, on n'apperoit dans le prépuce, rien qui ait la moindre apparence de glande. D'ailleurs toutes les filtrations connues se faisant par des glandes, il faut absolument qu'il y en ait dans le prépuce ou dans le gland pour filtrer la matiere blanche & onctueuse, dont on vient de parler, laquelle en huileant le gland & le prépuce empêche que ces deux parties ne se dessèchent & ne se collent l'une à l'autre.

La superficie intérieure du canal de l'*uretre* est lisse & uniforme par-tout, hormis vers sa racine où l'on trouve une petite éminence & deux petites cannelures.

La petite éminence est située verticalement au milieu de la partie inférieure de la racine de ce canal, à six lignes du col de la vessie; elle ressemble à une petite crête de coq, & on l'appelle communément le *veru-montanum*. On remarque à chacun des deux côtés de cette éminence un trou, de figure un peu ovale & large d'environ une ligne. Ces trous ne sont autre chose que l'embouchure des deux conduits excrétoires communs des vésicules séminales, lesquels, après avoir traversé la partie supérieure de la glande prostatte, se terminent dans la cavité de l'*uretre* pour y verser la semence dans le temps du coït.

Les deux cannelures de l'*uretre* sont aussi placées à la partie inférieure de ce canal, desorte que le commencement de chacune répond à un des trous du *veru-montanum*.

tanum ; elles sont séparées l'une de l'autre par une simple ligne formée par l'allongement du veru-montanum ; leur profondeur est superficielle ; elles ont huit lignes de longueur sur une de largeur , & se portent du côté du gland en diminuant peu à peu de leur largeur & de leur profondeur.

Le canal de l'*uretre* forme en son commencement une espèce de bassin , qui a environ un pouce de longueur sur cinq lignes de largeur. Le pouce suivant de la cavité de ce canal n'est large que de deux lignes , & le reste l'est de près de trois.

Entre la membrane extérieure de l'*uretre* & les muscles accélérateurs de la verge , on trouve deux glandes , une de chaque côté , que M. Cowper a décrites. Ces glandes ont chacune un conduit excrétoire commun , long de deux pouces , & gros d'une demi-ligne ; ces conduits dès leur naissance percent la membrane extérieure de l'*uretre* ; ensuite ils rampent dans son tissu spongieux , & percent enfin la membrane intérieure de ce canal par sa partie inférieure un pouce huit lignes en-deçà du veru-montanum , & environ une ligne à côté l'un de l'autre. Il suit de là que la liqueur que ces glandes filtrent ne coule pas dans la cavité de l'*uretre* , dans le temps de l'érection de la verge ; parce que leurs conduits contenus dans le tissu spongieux de l'*uretre* sont assésés par le sang & les esprits animaux , dont alors ce tissu est beaucoup plus rempli que hors du temps de l'érection. Par conséquent la liqueur filtrée par ces glandes n'est pas destinée pour la génération , mais pour humecter & enduire le canal de l'*uretre*. On trouvera dans le livre de M. Cowper la description d'une troisième glande qui appartient aussi à l'*uretre*.

L'*uretre* est dilatée par trois muscles , & reserrée par deux. L'un des muscles dilata-teurs de l'*uretre* naît de la partie inférieure & antérieure du rectum , & s'attache par son autre extrémité à la partie inférieure & postérieure de l'*uretre*. Les deux autres muscles dilata-teurs naissent chacun de la partie inférieure de la tubérosité d'un des os ischium , & s'insèrent chacun de

son côté à la partie latérale & postérieure de l'*uretre*.

L'*uretre* est reserrée par les deux muscles accélérateurs , dont une partie naît du sphincter de l'anus , & l'autre , qui est beaucoup plus considérable , naît de la partie inférieure & postérieure de l'*uretre* ; ils s'insèrent chacun à la partie latérale inférieure du corps caverneux de son côté vers la racine de la verge.

On a remarqué dans plusieurs cadavres qu'il se détache de la partie antérieure de chaque muscle accélérateur quelques fibres charnues , qui , après avoir rampé sur les côtés de la verge , se terminent au prépuce. Ainsi dans le coït & lorsqu'on urine , ces fibres se mettant en contradiction , tirent le prépuce du côté de la racine de la verge & découvrent le trou de l'*uretre* , pendant que le reste de ces muscles en se contractant aussi en même temps , pousse l'urine ou la semence pour les chasser hors de ce canal.

L'*uretre* reçoit ses nerfs des dernières paires sacrées ; ses artères viennent des hypogastriques , & les veines vont se rendre dans les hypogastriques. Les tuniques des veines de l'*uretre* & celles des veines des corps caverneux dans leur tissu spongieux sont percées de quantité de petits trous , de même que les tuniques des veines de la rate , principalement du veau , vraisemblablement pour faciliter le retour du sang dans le temps de l'érection , parce qu'alors il est difficile à cause de l'extrême tension de la verge.

L'*uretre* n'est pas exempte des jeux de la nature. Palfyn a vu en 1707 un enfant âgé d'environ trois mois , dont l'*uretre* se terminoit à la partie antérieure & supérieure du scrotum , & toute la verge au-delà du scrotum en étoit déstituée par un vice singulier de conformation , qui a dû rendre dans la suite cet enfant inhabile à la génération , & lui causer beaucoup d'incommodité pour évacuer son urine.

Fabrice de Hilden rapporte avoir vu un enfant âgé de douze ans qui avoit un double *uretre* par où l'urine sortoit sans aucune difficulté ; ils étoient situés l'un au dessus de l'autre dans leur lieu ordinaire , & séparés par une membrane fort mince ,

mais

mais l'intérieur étoit un peu courbé, de manière que l'urine ne sortoit pas en droite ligne, mais vers le bas.

Quelquefois l'extrémité de l'uretre est fermée dans les enfans nouveaux-nés, ou n'est point ouverte dans l'endroit ordinaire. (*Le Chevalier DE JAUCOURT.*)

URETRÉ de la femme, (*Anat. & Chirurg.*) conduit de l'urine; il faut remarquer plusieurs choses dans l'uretre de la femme, ou le conduit de leur urine; savoir,

1°. La situation au dessous du clitoris; il y a une petite éminence qui la découvre.

2°. La longueur, qui est de deux travers de doigt.

3°. La capacité, qui est plus considérable que dans les hommes; ce canal peut se dilater beaucoup, comme il paroît quand on tire la pierre de la vessie.

4°. Les conduits qui y portent, de même que dans l'homme, une liqueur muqueuse qui vient des glandes.

5°. Les lacunes de Graaf, ou les petites fosses qui paroissent autour de l'uretre; elles sont les orifices des conduits qui versent une liqueur pour humecter le vagin: ces conduits viennent de petites glandes.

Cabrole rapporte un cas bien rare d'une jeune fille de 18 ans, qui eut l'uretre tellement bouché par une membrane qui s'y forma, que l'urine vint à sortir par le nombril, lequel pendoit de la longueur de trois pouces, comme la crête d'un coq d'inde, & jetoit une odeur insupportable.

Pour remédier à cette incommodité, il fit une incision à cette membrane, & introduisit une canule de plomb jusqu'à la vessie pour entretenir le passage de l'urine ouvert. Il fit le lendemain une ligature à la partie saillante du nombril, par où l'urine avoit pris son cours jusqu'alors, & il l'extirpa au dessous de la ligature; enfin, il traita l'ulcère, le cicatrisa avec des desiccatifs, & la cure fut achevée au bout de 12 jours. (*D. J.*)

URETRE, *Maladies de l' (Médec.)* 1°. Ce canal membraneux très-sensible, & intérieurement lubrifié par une humeur mucilagineuse, est sujet à différentes maladies; on sait que ce canal prend son origine au col de la vessie, que dans les deux sexes

il est destiné à l'évacuation de l'urine, & de plus, dans les hommes à celle de la semence.

2°. Lorsqu'une mucosité trop épaisse obstrue ce canal, on doit tâcher de l'ouvrir par des injections détersives; ensuite dès qu'il est débarrassé des corps étrangers, il convient d'y laisser une sonde, pour obvier à la suppression de l'urine; mais il est nécessaire de recourir à l'art pour tirer la pierre qui s'y trouveroit. Lorsqu'une caroncule, un tubercule, ou un ulcère arrête l'écoulement de l'urine, ou y porte obstacle, il faut introduire une tente balsamique dans cette partie pour diminuer l'accident, & le traiter ensuite suivant les règles. Le défaut de mucosité, ou la trop grande acrimonie, demande l'usage des injections balsamiques & mucilagineuses. La paralysie qui produit la suppression d'urine, ou qui est cause qu'elle ne vient que goutte à goutte, requiert l'application des corroborans sur le périnée. Ces mêmes remèdes sont encore nécessaires, quand les femmes, après l'extraction du calcul, sont attaquées d'une incontinence d'urine, par la trop grande dilatation du conduit urinaire; mais s'il arrive une hémorrhagie, c'est le cas de recourir aux astringens.

3°. Quand l'uretre est affecté dans les hommes, par sympathie l'intestin droit l'est aussi; & dans les femmes l'indisposition du canal urinaire produit celle du vagin. Suivant les différentes maladies de cette partie, il en résulte un pissement de sang, la dysurie, la strangurie, le diabète & quelques autres accidens dont on a parlé sous leurs articles respectifs. (*D. J.*)

URGEL, (*Géog. mod.*) ville d'Espagne dans la Catalogne, sur la rive droite de la Segre, à 6 lieues au sud-ouest de Puiçerda, & à 35 au nord-est de Tarragone, dont son évêque, qui jouit de 9 mille ducats de revenu, est suffragant. Long. 29. 10; latit. 42. 25. (*D. J.*)

URGENCE ou URGENS, (*Géog. mod.*) ville d'Asie nommée autrefois Korkang, à 20 lieues d'Allemagne de la côte orientale de la mer Caspienne, sur la gauche de l'ancien lit du Gihum: ses maisons sont de

briques cuites au soleil. *Long. 76. 30 ; lat. 42. 18. (D. J.)*

URGENT, adj. (*Gram.*) qui presse, qui ne souffre point le délai. Il ne se dit guere que des choses ; les besoins *urgens* de l'état, la nécessité *urgente*.

URGENUM, (*Géog. anc.*) ville de la Gaule narbonnoise, selon Strabon, *l. IV. p. 178.* qui semble la mettre sur la route de Nîmes à Aix ; il dit que de Nîmes à Aix, en passant par *Urgenum* & par Tarrascon, le chemin est de 53 milles. C'est l'*Ernaginum* de Ptolomée : ce pourroit être aussi l'*Ugernum* de Grégoire de Tours ; car, comme le remarque Casaubon ; les manuscrits de Strabon portent *Ugernum* & non *Urgenum* ; & de plus, Strabon un peu plus bas appelle cette même ville *Gernum*. (*D. J.*)

URGI, (*Géog. anc.*) peuples de la Sarmatie. Strabon, *l. VII. pag. 306*, les place avec d'autres peuples, entre le Borystène & le Danube. (*D. J.*)

URGIA, (*Géog. anc.*) ville de l'Espagne. Pline, *l. III. c. j.* la met au nombre des villes qui formoient l'assemblée générale de Gades. Il dit de plus, qu'elle jouissoit du droit de *Latium*, qu'on la surnommoit *Castrum Julium*, & qu'elle avoit encore un autre surnom ; savoir, celui de *Cæsaris salutariensis*. (*D. J.*)

URGO, (*Géog. anc.*) petite île de la mer Ligustique, dans le golfe de Pise, au nord oriental de la pointe septentrionale de l'île de Corse. Pline en parle, *l. III. c. vij.* ainsi que Pomponius Mela, *l. II. c. vij.* Cette île s'appelle aujourd'hui *Gorgonia*, ou *Gorgone*. (*D. J.*)

URI, (*Géog. mod.*) canton de Suisse le plus méridional, le quatrième entre les treize ; & le premier entre les petits qui *vicatim habitant* ; c'est-à-dire, qui n'ont que des villages & des bourgades pour habitation. Il est borné au midi par les bailliages d'Italie ; au levant par les Grisons & le canton de Glaris ; au couchant par le canton d'Underwald, & une partie du canton de Berne. Le pays d'*Uri* est proprement une longue vallée d'environ 25 mille pas, entourée de trois côtés des hautes montagnes des Alpes, & arrosée par la

Reuß, qui prend sa source au mont Saint-Gothard.

Ce canton peut être regardé comme le séjour ancien & moderne de la valeur Helvétique. Les peuples qui l'habitent sont les descendants des Tauriques, *Taurisci*, & n'ont point dégénéré du mérite de leurs ancêtres. *Uri* a pris pour armes une tête de taureau sauvage, en champ de sinople.

Ce canton n'a qu'un seul bailliage en propre ; mais les bailliages d'Italie lui appartiennent en commun avec les autres petits cantons. Quoique situé plus avant dans les Alpes que ses voisins, cependant il est plus fertile qu'eux, & les fruits y sont plutôt mûrs, à cause de la réverbération des rayons du soleil qui se trouvent concentrés dans des vallons étroits ; & les montagnes fournissent des pâturages pour une grande quantité de bétail.

Le gouvernement est à peu près le même que dans les autres petits cantons qui n'habitent que des villages ; savoir, Schwitz, Underwald, Glaris & Appenzel. L'autorité souveraine est entre les mains de tout le peuple, & dès qu'un homme a atteint l'âge de seize ans, il a entrée & voix dans l'assemblée générale. Ces assemblées se tiennent ordinairement en rase campagne ; on y renouvelle les charges, on y fait les élections, & le président de l'assemblée est au milieu du cercle avec ses officiers à ses côtés, debout & appuyé sur son sabre. On forme aussi ces assemblées extraordinairement quand il s'agit d'affaires importantes, comme de traiter de la guerre & de la paix, de faire des loix, des alliances, &c.

Les peuples de ce canton vivent frugalement ; leurs manières sont simples, & leurs mœurs sont honnêtes. Leur chef s'appelle *amman* ou *land-amman*, & est en place pendant deux ans. A cet amman ils joignent une régence pour régler les affaires ordinaires, & celles des particuliers. La régence d'*Uri* se tient ordinairement à Altdorff, qui est le lieu le plus considérable du pays. Ce canton est catholique : il a été d'abord soumis à l'abbaye de Vettingen, mais il racheta cette soumission par de l'argent, & il dépend aujourd'hui, pour les affaires ecclésiastiques, de l'évêque de Constance ; cependant on y

décide quelquefois des causes matrimoniales dans les assemblées générales du pays. (D. J.)

URIA, (Géog. anc.) 1°. ville de la Pouille Daunienne, selon Plin., *l. III. c. ij.* qui la met entre le fleuve Arbalus, & la ville Sipantum.

2°. Ville d'Italie dans la Messapie ou la Calabre, sur la voie Appienne, entre Tarente & Brindes, selon Strabon, *l. VI. p. 283.* (D. J.)

URIBACO, (Ichtyolog. exot.) nom d'un poisson de mer du Brésil, qui est excellent à manger; il tient un peu de la figure de la perche, & a dans sa grande dent dix à douze pouces de long. Ses dents sont petites & pointues; les nageoires de ses ouies finissent en pointe triangulaire; celles du ventre sont soutenues par une côte roide & forte; il n'a qu'une seule nageoire sur le dos, qui est par-tout d'une même largeur, s'étend presque jusqu'à la queue, & est soutenue par des rayons roides & piquans; sa queue est fourchue très-profondément, ses écailles sont d'un blanc argenté, avec une légère teinte d'un rouge pâle. Voyez de plus grands détails dans Margranville, *hist. Brésil.* (D. J.)

URICONIUM, (Géog. anc.) ville de la grande Bretagne. L'itinéraire d'Antonin la marque sur la route du retranchement, à *portus Rutupis*, entre Rutunium & Uxacona, à onze milles de chacun de ces lieux. C'est la ville *Viroconium* de Ptolomée.

La Saverne, après avoir mouillé Shrewsbury, reçoit la rivière de Terne. C'est au confluent de ces deux rivières que les Romains avoient bâti la ville de *Uriconium*, afin de pouvoir passer & repasser la Saverne qui depuis sa jonction avec la Terne, n'est plus guéable.

Cette ville ne subsiste plus: on voit seulement quelques pans de murailles, & un petit village qui a retenu le nom de la ville: car on le nomme *Wrockester*, & par corruption *Wroxeter*. Dans le lieu où étoit la ville, la terre est plus noire qu'ailleurs, & rapporte de fort bon orge. A l'une des extrémités on trouve des ramparts, des pans de murailles faits en voûte par dedans; & on peut juger que c'étoit la citadelle de la ville: on a déterré quel-

ques médailles romaines parmi ces ruines. (D. J.)

URIEZ, *détroit d'*, (Géog. mod.) détroit de l'Asie au nord du Japon, par les 45 degrés de latitude septentrionale, & les 170 degrés de longitude. Ce détroit peut avoir quatorze lieues d'étendue. (D. J.)

VRILLE, *f. f.* (Outils.) petit instrument de fer émanché d'un morceau de bois couché de travers. Il sert au lieu de villebrequin à faire des trous, & se tourne d'une seule main. (D. J.)

VRILLE, *outil d'arquebuser*, cette vrille n'a rien de particulier, ressemble à celle des menuisiers, & sert aux arquebusers pour faire des trous en bois; ils en ont de plus grandes, de plus grosses les unes que les autres.

VRILLE, *outil de guainier*, cette vrille n'a rien de particulier, & sert aux guainiers à agrandir le trou de leurs moules, pour y introduire plus facilement le tirefond. Voyez **VRILLE** des menuisiers.

VRILLE, (Menuiserie.) outil qui sert à percer des trous lorsqu'on ne peut se servir du villebrequin.

VRILLER, *v. act. terme d'artificier*, ce terme d'artificier signifie pirouetter en montant d'un mouvement hélicoïde, comme en vis; tel est celui des saucissons volans. (D. J.)

VRILLERIE, *f. f.* (Taillanderie.) c'est une des classes des ouvrages de taillanderie; cette classe ainsi nommée des vrilles (petits instrumens qui servent à faire des trous dans le bois), comprend tous les menus ouvrages & outils de fer & d'acier qui servent aux orfèvres, graveurs, chaudronniers, armuriers, sculpteurs, tabletiers, potiers d'étain, tourneurs, tonneliers, libraires, épingliers & menuisiers; tels que sont toutes sortes de limes, fouillieres, tarots, forets, ciseaux, cisailles, poinçons; tous les outils servans à la monnoie, enclumes, enclumeaux, bigorneaux, burins, étaux, tenailles à vis, marteaux, gouges de toutes façons; terriers; villebrequins, vrilles, vrillettes, perçoirs à vin, tirefonds, marteaux à ardoises, fers de rabot, fermoirs, essettes, ciseaux en bois & en pierre, & quantité d'autres dont à peine les noms & usages sont connus à d'autres

qu'à ceux des professions qui les font, & qui s'en servent. (*D. J.*)

VRILLES, f. f. pl. (*Botan.*) nom synonyme en botanique à celui de *tendrons* & de *maines*. Voyez **MAINS**. Mais il est bon de remarquer que les *vrilles* ou *maines* sont d'une nature plus composée qu'on ne pense; elles tiennent le milieu entre la racine & le tronc; leur usage est quelquefois de soutenir uniquement les plantes, comme dans la vigne & la brione, &c. dont sans leur secours les sarmens longs, menus & fragiles, se romproient par leur propre poids, & sur-tout par celui du fruit; mais les *vrilles* les empêchent de se rompre, en s'attachant à tout ce qu'ils rencontrent, & s'y entortillant fortement. Les *vrilles* de la brione, après avoir fait trois tours en cercles, se tournent en sens contraire, & de cette manière forment un double tenon, afin que s'ils manquent de s'entortiller en un sens, ils puissent s'accrocher en un autre. D'autres fois les *vrilles* servent à procurer une nourriture suffisante à la plante; telles sont les petites racines qui sortent du tronc du lierre; cette dernière plante s'élevant fort haut, & étant d'une substance plus ferme & plus compacte que la vigne, la seve ne pourroit monter en assez grande quantité jusqu'au sommet, si la racine principale n'étoit aidée par ses racines auxiliaires. Enfin, quelquefois les *vrilles* servent tout ensemble à supporter, à propager, & à donner de l'ombre: les tendrons des concombres servent au premier usage; ceux de la camomille, qui sont autant de racines, servent au second; & les filaments ou serpents des fraisières, à tous les trois. (*D. J.*)

VRILLIER, f. m. terme de *taillandier*, l'on nomme ainsi dans la communauté des maîtres *taillandiers* de Paris, ceux d'entre eux qui font des *vrilles*, & autres légers outils de fer ou d'acier, propres aux orfèvres, graveurs, chaudronniers, armuriers, sculpteurs, menuisiers, &c. on les appelle aussi *tailleurs de limes*. Savary. (*D. J.*)

URIM & THUMMIM, (*Critiq. sacrée.*) mots hébreux que les septante traduisent par *δρακιν και αληθειαν*, *évidence* & *vérité*. On est toujours curieux de demander aux

plus savans critiques, ces deux choses; l'une ce que c'étoit que *urim* & *thummim*, & l'autre quel étoit son usage.

A l'égard du premier point, l'écriture se contente de nous dire que c'étoit quelque chose que Moïse mit dans le pectoral ou rational du souverain sacrificateur. *Exod. xxviii. 30. Lévit. viii. 8.*

Ce pectoral, comme je l'ai dit ailleurs, étoit une espèce d'étoffe pliée en double, d'environ dix pouces en carré, chargée de quatre rangs de pierres précieuses, sur chacune desquelles étoit gravé le nom d'une des douze tribus d'Israël. Or c'est dans ce pectoral porté par le souverain sacrificateur aux occasions solennelles, que furent mis *urim* & *thummim*.

Christophorus à Castro, & Spencer qui a fait une grande dissertation sur cette matière, prétendent que *urim* & *thummim*, étoient deux statues cachées dans la capacité du pectoral, & qui rendoient des oracles par des sons articulés; mais on regarde ce sentiment comme plus convenable au paganisme qu'à l'esprit de la loi divine.

Plusieurs rabbins croient que *urim* & *thummim* étoient le tétragrammaton, ou le nom ineffable de Dieu gravé d'une manière mystérieuse dans le pectoral; & que c'étoit delà qu'il possédoit la faculté de rendre des oracles. On fait que la plupart des rabbins se font fait une très-haute idée de la vertu miraculeuse du tétragrammaton.

Cependant il est d'autres habiles Juifs, tels que R. David Kimchi, R. Abraham Séba, Aben-ezra, &c. qui abandonnant l'idée commune de leurs confrères, se contentent de penser que c'étoient en général des choses d'une nature mystérieuse enfermées dans la doublure du pectoral; & que ces choses donnoient au souverain prêtre le pouvoir de prononcer des oracles, quand il étoit revêtu du pectoral.

Comme toutes ces conjectures ne présentent que des idées de sortilèges & d'exorcismes, je me persuade qu'il vaut mieux n'entendre par *urim* & *thummim*, que le pouvoir divin attaché au pectoral, lorsqu'il fut consacré, d'obtenir quelquefois de Dieu des oracles; en sorte que les noms d'*urim* & *thummim* lui furent donnés seule-

ment pour marquer la clarté & la plénitude des réponses ; car *urim* signifie en hébreu lumière, & *thummim* perfection.

Quant à l'usage de l'*urim* & *thummim*, on s'en servoit seulement pour consulter Dieu dans les cas difficiles & importants qui regardoient l'intérêt public de la nation, soit dans l'état, soit dans l'église. Alors le souverain sacrificateur revêtu de ses habits pontificaux & du pectoral par dessus, se présenteoit à Dieu devant l'arche d'alliance, non pas au dedans du voile dans le saint des saints, où il n'entroit que le seul jour des expiations, mais hors du voile dans le lieu saint. C'est delà que se tenant debout, le visage tourné vers l'arche & le propitiatoire où reposoit le shékina, il propoisoit le sujet sur lequel l'Eternel étoit consulté. Derrière lui, sur la même ligne, mais à quelque distance hors du lieu saint, peut-être à la porte (car il n'étoit pas permis à un laïc d'approcher de plus près), se tenoit avec humilité & respect la personne qui desiroit d'avoir l'oracle divin, soit que ce fût le roi ou tout autre.

Mais de quelle maniere la réponse de Dieu étoit-elle rendue ? Rabbi Lévi Ben Gerson, Abarbanel, R. Azarias, R. Abraham Séba, Maimonides, & autres, nous disent que le souverain sacrificateur lisoit la réponse de Dieu par l'éclat & l'ensuffle des lettres gravées sur les pierres précieuses du pectoral. Cette idée n'est pas nouvelle, on la trouve dans Josphé, *antiq. liv. III, c. ix*, ainsi que dans Philon juif, *de monarchiâ, lib. II*. Et c'est sur la foi de ces deux écrivains, que plusieurs des anciens peres de l'église, entr'autres S. Chrysostôme & S. Augustin, ont expliqué la chose de la même maniere.

Cependant ce sentiment est insoutenable, pour ne pas dire absurde. On le détruit par une seule remarque ; c'est que toutes les lettres de l'alphabet hébreu ne se trouvent point dans les douze noms ; *chet, theth, yaddé & koph* y manquent. Ainsi les autres lettres ne suffisoient pas pour les réponses à toutes les choses sur lesquelles on pouvoit consulter Dieu. De plus, il y a dans l'écriture des réponses si longues ; par exemple, *II, Samuel, v. 24,*

que toutes les lettres du pectoral, & celles qui y manquent, & celles qu'on y ajoute encore gratuitement, ne sont pas suffisantes pour les exprimer. Enfin il falloit nécessairement au sacrificateur le don de prophétie, pour combiner les lettres qui s'élevoient au dessus des autres, & indiquer la vraie réponse de l'oracle.

Ne nous arrêtons pas davantage à des fantômes de l'imagination ; & disons que la conjecture la plus vraisemblable & la seule fondée sur l'écriture, c'est que quand le souverain sacrificateur se rendoit devant le voile pour consulter Dieu, la réponse lui parvenoit par une voix articulée qui émanoit du propitiatoire, lequel étoit en dedans au-delà du voile. Nous voyons que dans presque tous les endroits de l'écriture où Dieu se trouve consulté, la réponse porte, *l'Eternel dit* : lorsque les Israélites firent la paix avec les Gabaonites, ils furent blâmés de n'avoir point consulté la bouche de l'Eternel (Josié, ix, 4.) ces expressions *l'Eternel dit & la bouche de l'Eternel*, semblent marquer une réponse vocale. C'est aussi pour cette raison que le saint des saints où étoient placés l'arche & le propitiatoire d'où les réponses sortoient, est si souvent appelé l'oracle, *Ps. xxxviii, v. 2. 1. Rois, ch. vij, v. 5, 16, 19, 20, 23, 31 ; ch. vij, v. 49 ; ch. viii, v. 6, 8, 2. Chron. chap. iij, v. 16 ; ch. iv, v. 20 ; ch. v, vers. 7, 9.*

Une autre question, car on ne cesse d'en faire, c'est sur la maniere dont on consultoit Dieu dans le camp. En effet, il paroît par l'Ecriture, que le souverain sacrificateur, ou quelque autre en sa place, accompagnoit toujours les armées d'Israël dans leurs guerres, & portoit avec eux l'éphod & le pectoral, pour consulter Dieu par *urim* & *thummim*, sur tous les cas difficiles qui pouvoient arriver. On mettoit l'éphod & le pectoral dans l'arche ou le coffre que le sacrificateur qui étoit envoyé à la guerre, portoit toujours avec lui.

Ce sacrificateur, pour être autorisé à agir en la place du souverain pontife, lorsque l'occasion de consulter Dieu par *urim* & *thummim* se présenteoit, étoit consacré à cet office par l'onction de l'huile sainte, de la même maniere que le grand-prêtre

l'étoit; c'est pour cela qu'il s'appelloit l'*oint pour la guerre*; mais la difficulté est de savoir comment il recevoit la réponse. Car dans le camp il n'y avoit point de propitiatoire devant lequel il pût se présenter, & d'où il pût recevoir la réponse comme dans le tabernacle: cependant il paroît, par plusieurs exemples rapportés dans l'Ecriture, que des oracles de cette espece étoient rendus dans le camp. David seul consulta Dieu par l'éphod & le pectoral jusqu'à trois fois, dans le cas de Kehila, *I. Sam. xxij.* & deux fois à Ziglad, *I. Sam. xxx. 8.* & *II. Sam. ij. 1.* Et dans chacune de ces occasions, il reçut réponse, quoiqu'il soit certain qu'il n'avoit point avec lui l'arche de l'alliance. Je trouve donc fort apparent que puisque Dieu permettoit qu'on le consultât dans le camp sans l'arche, aussi-bien que dans le tabernacle où l'arche étoit, la réponse parvenoit de la même manière par une voix articulée.

Au reste l'usage de consulter Dieu par *urim* & *thummim* fut souvent pratiqué, tant que le tabernacle subsista, & selon les apparences il continua dans la suite jusqu'à la destruction du temple par les Chaldéens. Nous n'en avons cependant aucun exemple dans l'Ecriture, pendant toute la durée du premier temple; & il est très-certain que cet usage cessa dans le second. Esdras, *ij. 63.* & Néhémie, *vij. 65.* l'insinuent assez clairement. Delà vient cette maxime des Juifs: "que le S. Esprit a parlé" aux enfans d'Israël sous le tabernacle, par "*urim* & *thummim*", sous le premier temple par les prophètes, & sous le second "par *bath-kol*". Les Juifs entendent par *bath-kol* une voix qui sortoit d'une nuée, voix semblable à celle qui partit d'une nuée au sujet de Jésus-Christ. *Matt. c. iij. 7. chap. xvij. v. II. Pierre, j. 17. (D. J.)*

URINAIRE, CONDUIT URINAIRE, (*Anatom.*) est la même chose que l'uretère, & il est ainsi nommé parce qu'il sert à conduire l'urine. Voy. URETÈRE.

Meat urinaire, Voyez MEAT.

Vessie urinaire, Voyez VESSIE.

URINAL, s. m. (*Gram.*) vaisseau d'étain, ou de porcelaine, ou de fayence, ou de verre, dont le manche est un

canal ouvert, par lequel les urines descendent dans sa capacité. Il est à l'usage des malades.

URINAUX, (*Chymie.*) vaisseaux distillatoires, employés par les chymistes pour distiller les mixtes, dont les parties étant aisées à mettre en mouvement par leur volatilité, ont besoin d'être retenues aux parois & au fond du vaisseau, pour ne pas s'échapper. Les anciens alchimistes, comme Raimond Lulle, ont nommé ces sortes de vaisseaux *urinaux*; les Allemands & les Hollandois les ont appelés *kolven*, & les François *cucurbites à long col*. On donne à ces vaisseaux une figure conique, ou bien une figure sphérique, diminuant insensiblement de grosseur, & se terminant par un long tube.

On conçoit facilement que les parties élevées par l'action du feu, heurtent contre les parois inclinées de ces vaisseaux, en sont arrêtées & repoussées, & retombent vers le fond: ainsi celles qui se meuvent avec le plus de difficulté, montent rarement tout-à-fait au haut, & par conséquent ne s'échappent pas avec les autres. A l'égard de ces vaisseaux, il faut encore observer que plus leur fond est large, & l'ouverture supérieure par où les parties sont arrêtées & repoussées, & plus la séparation des parties les plus volatiles d'avec celles qui le sont moins, s'opérera facilement. En troisième lieu, il faut aussi faire attention à la hauteur de ces vaisseaux, plus ils seront hauts, plus les parties les moins volatiles auront de peine à se sublimer. (*D. J.*)

URINE, *urina*, est un excrément liquide, qui est séparé du sang dans les reins, & qui étant porté delà dans la vessie, est évacué par l'uretère. Voyez EXCRÉMENT. Ce mot est formé du grec *ουρον*, qui signifie la même chose.

Les organes du corps animal destinés à la sécrétion des liqueurs, sont ceux dont il est plus difficile de découvrir la structure & le jeu; ce sont aussi ceux dont les anciens anatomistes nous ont donné des descriptions les plus imparfaites; selon eux, la veine émulgente ayant apporté le sang dans le rein, s'abouchoit avec l'uretère, & le résidu de ce sang qui ne servoit point

à la sécrétion de l'*urine*, formoit la substance propre du rein, qu'ils nommoient en conséquence *parenchyme* ou *suc épais* : ce qui ne donnoit qu'une idée très-fausse de la structure admirable de cette partie.

Des travaux plus suivis ont conduit les anatomistes modernes à des notions plus claires. Carpi observa le premier que l'eau injectée par la veine émulgente, sortoit par une incision peu profonde, faite à la convexité d'un rein, & par la cavité du bassin ; il en conclut avec raison, qu'il y avoit une communication établie entre la veine émulgente & toutes les parties du rein, & que par conséquent il s'en falloit beaucoup que la substance de cette partie fût un parenchyme, comme on l'avoit pensé jusque là.

Cette découverte l'anima à la recherche de la structure du rein ; il découvrit que les vaisseaux du rein se distribuoient par des ramifications presque infinies, dans toute la substance de ce viscère, & que de plusieurs de ces ramifications, partoient des tuyaux urinaires qui alloient porter l'*urine* dans le bassin.

On croiroit peut-être qu'une découverte aussi intéressante auroit été adoptée de tous les anatomistes, cependant un petit nombre furent pendant un temps considérable, les seuls dépositaires de la découverte de Carpi, pendant que tous les autres s'occupoient des idées de cribles & de réseaux, qu'ils supposoient placés dans la substance du rein.

Pour entendre plus facilement ce que les anatomistes ont dit de cet organe, voyez son article particulier au mot REIN.

Ruifch & Vieussens ont cru pouvoir conclure de cette structure, que tout le rein étoit vasculaire, en prenant cette expression dans le sens le plus étroit ; c'est-à-dire qu'il se faisoit un abouchement des vaisseaux sanguins, avec les tuyaux urinaires, & que l'*urine* se filtroit dans les reins, sans le ministère d'aucune glande.

Malpighi au contraire a pensé que des espèces de grains, continus aux vaisseaux, formoient la substance corticale, & que ces grains étoient autant de glandes dont les tuyaux urinaires étoient les canaux excrétoires,

Ces deux systèmes se contredisent formellement ; Malpighi prétendant que la sécrétion de l'*urine* se fait par des glandes ; & Ruifch & Vieussens au contraire, qu'elle se fait sans ce secours ; cependant Boërhaave les admet tous deux, & il pense qu'une partie de l'*urine* est séparée du sang par des glandes, & qu'une autre partie en sort par le moyen des abouchemens des vaisseaux sanguins avec les tuyaux urinaires.

M. Bertin ayant entrepris de s'éclaircir sur un point aussi intéressant, a employé tout ce que l'anatomie la plus délicate, aidée du secours des injections & du microscope, a pu lui fournir. Il a vu distinctement les vaisseaux sanguins qui forment la substance tubuleuse, s'aboucher avec les tuyaux urinaires qui se rendent aux papilles, appareil merveilleux qui mérite bien l'attention d'un philosophe ; mais il a vu de plus d'autres fibres qui lui paroissent être des tuyaux urinaires, se rendant de même aux papilles, & qui partoient des prolongemens de la substance corticale. Il falloit donc de nécessité que celle-ci fût glanduleuse, & que ces tuyaux fussent les canaux excrétoires de ses glandes ; mais ni la dissection ni l'injection, ne donnoient aucune lumière sur ce point ; & rien n'est sûr en physique que ce qui est appuyé sur le témoignage de l'expérience. Enfin, M. Bertin s'est avisé de déchirer la substance du rein au lieu de la couper ; alors les glandes ont paru à découvert, & même sans l'aide de la loupe ou du microscope. Elles sont en si grand nombre, qu'elles forment en entier la substance corticale, & la multitude des tuyaux urinaires qui en sortent, peut aisément suppléer à leur extrême petitesse : aussi n'hésite-t-il pas à avancer qu'elles sont un des organes principaux de la filtration de l'*urine*.

Il se fait donc réellement dans le rein deux sortes de filtrations ; l'*urine* la plus grossière est séparée du sang par la substance tubuleuse ; aussi M. Bertin a-t-il vu distinctement de l'*urine* chargée des parties terreuses reconnoissables passer au travers des papilles en les pressant ; mais l'*urine* la plus claire & la plus subtile est, selon lui, filtrée par les glandes qui composent la

substance corticale, & apportée aux papilles par le nombre prodigieux de tuyaux qu'elles y envoient. Il est vrai que l'injection ne peut pénétrer dans ces tuyaux ; mais les anatomistes savent qu'il y a une infinité de canaux excrétoires, de glandes crevassées & de petits tuyaux, qui refusent constamment le passage à l'injection faite par les arteres qui portent le sang à ces glandes.

Ce qu'il y a de singulier, c'est que Boerhaave dont le sentiment se trouve être le seul vrai, ne paroît l'appuyer sur aucune expérience, & qu'il semble au contraire ne l'avoir adopté que pour concilier ceux de Malpighy & de Ruisch, qu'il n'osoit soupçonner de s'être trompés, tant il est vrai que, même en matière de philosophie, l'esprit de déférence pour ceux que nous devons regarder comme nos maîtres, mene souvent à la vérité d'une manière plus sûre que l'esprit de dispute. *Hist. de l'acad. royale des Sciences 1744. Voyez les mémoires de la même année.*

L'urine ne se sépare point par attraction, par fermentation, par émulsion, ni par précipitation ; mais le sang poussé dans les arteres émulgentes dilate les ramifications qui se répandent dans la substance des reins ; & comme les canaux qui filtrent l'urine sont plus étroits que les extrémités des arteres sanguines, ils ne peuvent recevoir la partie rouge ni la lympe grossiere. La partie aqueuse y entrera donc, & la partie huileuse atténuée sortira par ces tuyaux, & par conséquent l'urine sera une liqueur jaunâtre ; car la chaleur qui atténue l'huile, lui donne en même temps cette couleur ; & comme les matieres terrestres & salines passent par les couloirs des reins, il y a tout lieu de présumer que leurs tuyaux sécrétoires sont plus gros que ceux des autres organes.

S'il le sang est poussé impétueusement dans les couloirs des reins par la force du cœur & des arteres, il forcera les tuyaux qui ne recevoient auparavant que la matiere aqueuse, & l'huile atténuée ; ainsi on pizzera du sang : c'est ce qui arrive dans la petite vérole, dans ceux qui ont quelques pierres aux reins, dans ceux qui ont les couloirs des reins fort ouverts ou fort lâches ;

mais s'il arrivoit que les arteres fussent fort gonflées par le sang, alors il arriveroit une suppression d'urine ; car les arteres enflées comprimoient les tuyaux sécrétoires, & feroient ainsi le passage à la liqueur qui s'y filtre ; cette suppression est assez fréquente, & mérite de l'attention. Pour que l'urine coule, il faut donc que les arteres ne soient pas extrêmement dilatées ; car par ce moyen les tuyaux sécrétoires ne peuvent se remplir ; delà vient que l'opium arrête l'urine ; mais si le sang en gonflant les arteres empêche la sécrétion de l'urine, ses tuyaux peuvent encore y porter un obstacle en se rétrécissant ; delà vient que dans l'affection hytérique, les urines sont comme de l'eau ; car les nerfs qui causent les convulsions, rétrécissent les couloirs de l'urine ; la même chose arrive dans les maladies inflammatoires ; c'est pour cela que dans les suppressions qui viennent du resserrement des reins, on n'a qu'à relâcher par des délayans ou par des bains qui augmentent toujours la sécrétion de l'urine, & ce symptôme cessera.

S'il coule dans les reins un sang trop épais, ou que plusieurs parties terrestres soient pressées les unes contre les autres dans les mamelons, on voit qu'il pourra se former des concrétions dans les tuyaux qui filtrent l'urine ; il suffit qu'il s'y arrête quelque matiere, pour que la substance huileuse s'y attache par couches ; car supposons qu'un grumeau de sang ou des parties terrestres unies s'arrêtent dans un mamelon, la matiere visqueuse s'arrêtera avec ces concrétions ; la chaleur qui surviendra fera évaporer la partie fluide, ou bien le battement des arteres & la pression des muscles de l'abdomen l'exprimeront ; ainsi la matiere desséchée ne formera qu'une masse avec ces corps qu'elle a rencontrés.

Les reins sont les égoûts du corps humain, il ne paroît pas qu'il y ait aucune autre partie qui reçoive la matiere de l'urine ; si on lie les arteres émulgentes, il ne se ramasse rien dans les ureteres, ni dans la vessie ; il y a cependant des anatomistes qui prétendent qu'il y a d'autres voies. La ligature des arteres émulgentes ne leur paroît pas une preuve convaincante contre eux

eux ; parce qu'alors les convulsions & les dérangemens qui surviennent, ferment les couloirs qui sont ouverts lorsque tout est tranquille. Voici les raisons qui font douter s'il n'y a pas d'autres conduits qui se déchargent dans la vessie ; 1°. les eaux minérales passent dans la vessie, presque dans le même instant qu'on les avale ; la même chose arrive dans ceux qui boivent beaucoup de vin ; 2°. les eaux des hydropiques répandues dans l'abdomen se voident par les urines, de même que les abcès de la poitrine ; 3°. les lavemens, selon eux, sortent quelquefois par la vessie un instant après qu'ils sont dans le corps. Voyez M. Senac, *Essais physiques*.

Dans les *Transactions philosophiques*, on trouve un exemple rapporté par M. Roung, d'un enfant de six ans qui rendoit presque toute son urine par le nombril.

Dans les mêmes *Transactions*, M. Richardson rapporte l'histoire d'un garçon de North-Bierly, dans le comté d'Yorck, qui vécut dix-sept ans sans jamais uriner, & qui néanmoins étoit en parfaite santé. Il avoit une diarrhée continuelle, mais qui ne l'incommodoit pas beaucoup : il falloit, suivant la remarque de cet auteur, que les reins fussent bouchés ; car il n'avoit jamais envie de lâcher de l'eau.

Les urines sont de différentes sortes, & ont différentes propriétés. Après qu'on a bu abondamment quelque liqueur aqueuse, l'urine est crüe, insipide, sans odeur, & facile à retenir. Celle que fournit le chyle bien préparé, est plus âcre, plus saline ; moins abondante, un peu fétide, & plus irritante. Celle qui vient du chyle déjà converti en sérosité, est plus rouge, plus piquante, plus salée, plus fétide, & plus irritante. Celle que fournissent après une longue abstinence des humeurs bien digérées, & ses parties solides exténuées, est la moins abondante, la plus salée, la plus âcre, la plus rouge, très-fétide, presque pourrie, & la plus difficile à retenir. Ainsi l'urine contient la partie aqueuse du sang, son sel le plus âcre, le plus fin, le plus volatil, & le plus approchant de la nature alkaline ; son huile la plus âcre, la plus fine, la plus volatile, & la plus approchant de la putréfaction, & la terre

la plus fine & la plus volatile. Voy. SANG.

Le sel ammoniac des anciens se préparoit avec l'urine des chameaux. Voyez AMMONIAC. Le phosphore qui est en usage parmi les Anglois, se prépare avec l'urine humaine. Voyez PHOSPHORE. Le salpêtre se prépare aussi avec l'urine, & les autres excréments des animaux. Voy. SALPÊTRE.

Les Indiens ne se servent guere d'autre remède que de l'urine de vache. Les Espagnols font grand usage de l'urine pour se nettoyer les dents. Les anciens Celtibériens faisoient la même chose.

L'urine s'employe aussi dans la teinture, pour échauffer le pastel, & le faire fermenter. L'urine teint l'argent d'une belle couleur d'or. Voyez TEINTURE. Les maladies que cause l'urine, sont de différentes sortes. Voyez STRANGURIE, RÉTENTION, DIABETE, PIERRE, NUBECULE, &c.

URINE, en médecine, l'urine fournit un des principaux signes par où les médecins jugent de l'état du malade & du train que prendra la maladie. Voyez SIGNE, SYMPTÔME, MALADIE, &c.

Dans l'examen de l'urine on considère sa quantité, sa couleur, son odeur, son goût, sa fluidité & les matieres qui y nagent.

Une urine abondante marque un relâchement des conduits des reins, une diminution de la transpiration, de la sueur, de la salive, un sang imparfaitement mélangé, d'où il arrive que les parties aqueuses se séparent aisément du reste, une foiblesse de nerfs, une boisson copieuse de quelque liquide aqueux, ou qu'on a pris quelque diurétique.

Cette sorte d'urine présege un épaississement & une acrimonie des autres liqueurs du corps, une soif, une anxiété, des obstructions & leurs effets, une consommation accompagnée de chaleur, de sécheresse & de soif.

L'état contraire de l'urine indique des choses contraires, & présege la pléthore, l'assoupissement, la pesanteur, des tremblemens convulsifs, &c.

Une urine claire, limpide, insipide, sans couleur ni goût, dénote une grande contraction des vaisseaux des reins, & en même temps un grand mouvement des

humeurs, une forte cohésion de l'huile, du sel & de la terre dans le sang, & un mélange imparfait de la partie aqueuse avec les autres, une indisposition d'esprit, un accès hypocondriaque ou hystérique, une foiblesse des viscères, une crudité, une pituite, des embarras dans les vaisseaux, & dans les maladies aiguës, un défaut de coction & de crise. Cette sorte d'*urine* pronostique à peu près la même chose qu'une *urine* trop abondante; & dans les maladies aiguës & inflammatoires, elle annonce un mauvais état des viscères, le délire, la phrénésie, les convulsions, la mort.

L'*urine* fort rouge, sans sédiment, dans les maladies aiguës, indique un mouvement & un froissement violent des parties qui constituent les humeurs, & une action violente des vaisseaux & des liquides les uns sur les autres, un mélange exact & intime de l'huile, du sel, de la terre, & de l'eau dans les humeurs, & par là une grande crudité de la maladie, une longue durée & un grand danger. Une telle *urine* présage des embarras gangréneux dans les plus petits vaisseaux, sur tout dans ceux du cerveau & du cervelet, & par conséquent la mort. Elle annonce une coction difficile, une crise lente & douteuse, & tout cela à un plus haut degré, suivant que l'*urine* est plus rouge & plus exempte de sédiment. S'il y a un sédiment pesant & copieux, il dénote un violent froissement qu'ont souffert auparavant les parties des humeurs, un relâchement des vaisseaux, un sang âcre, salin, dissous, incapable de nourrir, des fièvres intermittentes & le scorbut.

Cela présage la durée de la maladie, une atténuation des vaisseaux, la foiblesse, des sueurs colligatives, un flux abondant de salive, l'atrophie, l'hydropisie. Si le sédiment d'une telle *urine* est sulfureux, écailleux, membraneux, &c. il présage les mêmes choses, & encore pires.

Une *urine* jaune avec un sédiment, comme le précédent, dénote la jaunisse, & les symptômes de cette maladie à la peau, dans les selles, les hypocondres, &c.

Une *urine* verte, avec un sédiment épais, dénote un tempérament atrabilaire, & que la bile s'est répandue dans le sang, & s'éva-

cue par les reins; elle annonce par conséquent des anxiétés de poitrine, des selles dérangées, des tranchées & des coliques.

Une *urine* noire indique les mêmes que la verte, mais à un plus haut degré de malignité.

Le sang, le pus, les caroncules, les filaments, les poils, les grumeaux, le sable, les graviers, la mucosité, au fond de l'*urine*, dénotent quelque mauvaise disposition dans les reins, les uretères, la vessie, les testicules, les vésicules séminales, les prostates & l'urètre.

Une *urine* grasse donne ordinairement lieu à de petits sables, qui sont adhérens à une matière visqueuse, & de cette manière produit une espèce de membrane ou pellicule huileuse, qui dénote dans le sang une abondance de terre & un sel pesant, & annonce le scorbut, la pierre, &c.

Une *urine* puante montre que les huiles & les sels sont atténués, dissous, & presque putrés; ce qui est très-dangereux, soit dans les maladies aiguës, soit dans les chroniques.

L'*urine*, qui étant agitée demeure longtemps écumeuse, dénote la viscosité des humeurs, & conséquemment la difficulté de la crise. Elle dénote aussi des maladies du poulmon, & des fluxions à la tête.

Mais on consulte principalement l'*urine* dans les fièvres aiguës, où elle est un signe très-certain; car 1°. l'*urine* qui a un sédiment blanc, léger, égal, sans odeur, & figuré en cône, depuis le commencement de la maladie jusqu'à la crise, est d'un très-bon augure. 2°. L'*urine* abondante, blanche, qui a beaucoup de sédiment blanc, & que l'on rend dans le temps de la crise, dissipe & guérit les abcès. 3°. L'*urine* ténue, fort rouge & sans sédiment, l'*urine* blanche, ténue & aqueuse, l'*urine* ténue, uniforme & jaune, l'*urine* trouble & sans sédiment, dénote dans les maladies fort aiguës une grande crudité, une difficulté de crise, une maladie longue & dangereuse.

URINE, en agriculture, est excellente pour engraisser la terre. Voyez ENGRAISSER.

Ceux qui se connoissent en agriculture & en jardinage, préfèrent pour les terres, les arbres, &c. l'*urine* au fumier, d'au-

tant qu'elle pénètre mieux jusqu'aux racines, & empêche différentes maladies des plantes.

On se plaint beaucoup en Angleterre de ce qu'il ne reste presque plus de ces anciennes pommes reinettes du comté de Kent; & M. Mortimer observe que la race en seroit totalement perdue, si quelques personnes ne s'étoient remises à l'ancienne manière de les cultiver, qui, comme savent les anciens jardiniers & engraisseurs de bétail, consistoit à arroser deux ou trois fois dans le mois de mars, les pommiers mous-fus; mangés de vers, chancieux & malsains, avec de l'urine de bœuf, &c. ramassée dans des vaisseaux de terre, que l'on mettoit sous les planches des étables, où on les engraissoit.

En Hollande & en plusieurs autres endroits, on conserve l'urine du bétail, &c. avec autant de soin que le fumier. M. Hartlib, le chancelier Plot, M. Mortimer, &c. se plaignent conjointement de ce qu'un moyen si excellent d'engraisser & de fertiliser la terre, est si fort négligé parmi les Anglois.

URINE, (*Médec. séméiotique.*) cette partie de la séméiotique qui est fondée sur l'examen des urines, est extrêmement étendue, & fournit des lumières assez sûres pour connoître dans bien des cas l'état actuel d'une maladie, ou juger des événements futurs. Etablie & perfectionnée en même temps par un seul homme, par l'immortel Hippocrate, cultivée ou du moins soigneusement recommandée par Galien & la foule innombrable de médecins qui ont reçu aveuglément tous les dogmes, elle est devenue un des principaux objets de leurs recherches, de leurs discussions & de leurs commentaires; mais elle n'a reçu aucun avantage réel, elle n'a pas été enrichie d'un seul signe nouveau par cette quantité d'écrits qui se sont si fort multipliés jusqu'à cette grande révolution qui a vu finir le règne de l'observation, en même temps que celui du galénisme, par les efforts réunis des chymistes & des mécaniciens; tous ces ouvrages n'étoient que des commentaires serviles, plus ou moins mal faits des différens livres d'Hippocrate, & d'un traité particulier qu'on attribue

assez communément à Galien, & qui paroît lui appartenir, quoiqu'il n'en fasse pas mention dans le catalogue qu'il a laissé de ses écrits. Ainsi il est très-douteux si ces médecins tiroient de l'examen des urines tous les avantages, tous les signes qu'ils décrivoient après Hippocrate, du moins il ne nous reste d'eux aucune observation qui le constate; & il paroît très-vraisemblable qu'accoutumés à jurer sur les paroles de leurs maîtres, ils ne croyoient pas avoir besoin de vérifier ce qu'ils avoient avancé, & qu'ils se contentoient d'en chercher dans leurs cabinets les causes & les explications. C'est aussi là tout ce que présentent leurs livres, des dissertations à perte de vue sur les divers sens qu'on peut attacher au texte d'Hippocrate ou de Galien, & des recherches théoriques plus ou moins absurdes sur les causes des faits qu'ils venoient d'expliquer. On n'a pour s'en convaincre qu'à parcourir les ouvrages d'Actuarius, de Theophrastus, d'Avicenne même, de Montanus, de Donatus ab Altomari, de Valsæus, de Christophe Avega, de Gentilis, de Willichius & de son commentateur Reusnerus, &c. &c. &c. On ne doit à Bellini que quelques expériences assez heureuses sur la cause des variations de l'urine; il n'a rien ajouté à la partie séméiotique de l'urine, la plus intéressante; il s'est borné à transcrire quelques axiomes d'Hippocrate. Prosper Alpin en a fait un extrait plus étendu, & cependant encore très-incomplet, mais trop raisonné; parmi les signes les plus certains, il mêle les explications & les aitiologies de Galien le plus souvent fausses & toujours déplacées. Nous nous contenterons à son exemple d'extraire d'Hippocrate les matériaux de cet article, mais plus circonspects que lui, nous en bannirons tout raisonnement inutile. La séméiotique est une science de faits fondée uniquement sur l'observation; c'est ainsi qu'Hippocrate l'a traitée, & qu'il convient de l'exposer.

On peut dans les urines considérer différentes choses qui sont les sources d'un très-grand nombre de signes, savoir 1°. la quantité trop grande ou trop petite; 2°. la consistance épaisse ou ténue, trouble ou limpide; 3°. l'odeur trop forte ou trop foi-

ble, ou différente de la naturelle : 4°. suivant quelques auteurs trop minutieux, & Bellini entr'autres, le son que fait l'*urine* en tombant dans le pot-de-chambre, plus ou moins éloigné de celui que feroit l'eau pure : 5°. la couleur dont les variations sont très-nombreuses : 6°. les choses contenues dans l'*urine*, qui, de même que la couleur, sont susceptibles de beaucoup de changemens, & servent à établir la plus grande partie de signes : 7°. enfin la manière dont se fait l'excrétion de cette humeur. Il n'y a presque point de couleur & de nuances qu'on n'ait quelquefois observées dans l'*urine*. Au dessous de la citrine naturelle, on compte l'*urine* blanche, aqueuse, cristalline, laiteuse, bleuâtre ou imitant la corne transparente, celle qui ressemble à une légère teinture de poix, *subspicea* & *spicea*, à l'osier, *straminea*, à des poils blancheâtres de chameau, ou suivant l'interprétation de Galien, à des yeux de lion, *charopa*, &c. Lorsque la couleur naturelle se renfonce, & est plus saturée, l'*urine* devient jaune, dorée, safranée, verte, brune, livide, noire ou rougeâtre, ardente, vineuse, pourpre, violette, &c. Les choses contenues dans l'*urine* sont ou naturelles ou accidentelles; dans la première classe sont compris le sédiment, l'énéoreme & les nuages. Voyez ces mots & URINE, *physiolog.* La seconde renferme tous les corps étrangers qui ne s'observent que rarement, & dans l'*urine* des malades, savoir des bulles, de l'écume, la couronne ou le cercle qui environne la surface de l'*urine*, du sable, des filamens, des parties rameuses du sang, du pus, de la muco-sité, des graviers, de la graisse, de l'huile, des écailles, des matieres furfuracées, de la semence, &c. L'excrétion de l'*urine* peut être ou facile ou difficile, volontaire ou non, douloureuse ou sans douleur, continue ou interrompue, &c. Tous ces changemens qui éloignent l'*urine* des malades de son état naturel, son les effets de quelque dérangement dans l'harmonie des fonctions des différens viscères ou seulement des reins & des voies urinaires, par conséquent ces mêmes symptômes peuvent en devenir les signes aux yeux de l'observateur éclairé, qui a souvent apperçu cette

correspondance constante des causes & des effets; dans l'exposition de ces signes nous ne suivrons point pas-à-pas chaque vice de l'*urine*, parce qu'outre que ce détail seroit extrêmement long, il nous feroit tomber dans des répétitions fréquentes, plusieurs vices différens signifiant souvent la même chose. Pour éviter cet inconvénient, nous mettrons sous le même point de vue, 1°. les divers états de l'*urine* qui sont d'un bon augure, 2°. ceux qui annoncent quelque évacuation critique, 3°. ceux qui sont mauvais, 4°. ceux qui indiquent quelque accident déterminé, & 5°. ceux qui sont les avant-coureurs de la mort.

I. Il faut, dit Hippocrate, examiner avec attention les *urines*, & considérer si elles sont semblables à celles des personnes qui jouissent d'une bonne santé; parce qu'elles indiquent d'autant plus sûrement une maladie & la dénotent d'autant plus grave, qu'elles s'éloignent plus de cet état. *Aphor. lxxvj. liv. VII.* Cette assertion d'Hippocrate assez généralement vraie, a fait dire à Galien & à tous les médecins sans exception qui sont venus après lui, que les *urines* les plus favorables dans les maladies étoient celles qui ressembloient le plus aux *urines* des personnes bien portantes; ce qui est le plus communément faux. Lorsque Hippocrate a proposé l'aphorisme précédent, il parloit des *urines* en général, abstraction faite de l'état de santé & de maladie; & il n'a prétendu dire autre chose sinon que si on lui présentait différentes *urines*, il jugeroit que ceux qui auroient rendu celles qui étoient naturelles, saines, se portoit bien; & que ceux à qui les *urines* plus ou moins éloignées de cet état appartenoient, étoient plus ou moins malades. Il s'est bien gardé d'avancer que ces *urines* fussent un signe funeste, dangereux; il s'est contenté d'affirmer qu'elles étoient un signe plus certain de maladie, & si l'on peut parler ainsi, plus malades, ~~voir~~ *discrep.* Nous ne disimulerons cependant pas que cet axiome d'Hippocrate réduit à son vrai sens, ne se vérifie point toujours exactement; car dans les fièvres malignes les plus dangereuses, les *urines* sont tout à fait naturelles, ne différant en rien de celles que l'on rend en santé. Mais l'erreur de

Galien & de ses adhérens qui ont mal entendu ce passage, est encore bien plus grande, puisque non-seulement l'urine différente de celle des personnes saines, n'est pas toujours mauvaise dans les maladies; mais encore le plus souvent elle lui est préférable, parce que c'est elle seule qui peut être critique & salutaire, & que l'urine naturelle n'annonce jamais ni coction, ni crise, & quelquefois même est pernicieuse. Les urines noires, huileuses, ne sont-elles pas, comme nous le verrons ensuite, favorables dans certaines maladies? La strangurie n'est-elle pas aussi quelquefois avantageuse? Et n'est-il pas nécessaire pour prévenir un abcès, que l'urine soit épaisse, blanche & abondante? Or dans tous ces cas l'urine s'éloigne plus ou moins de l'état naturel. D'ailleurs on pourroit reprocher aux uns & aux autres que cet état naturel de l'urine n'est rien moins que déterminé; qu'il diffère suivant les âges, les sexes, les tempéramens, l'idiosyncrasie, même les saisons, & suivant les boissons plus ou moins abondantes & de différente nature; suivant les alimens, les remèdes, &c. & par conséquent que cette mesure fautive peut encore induire en erreur lorsqu'il s'agit d'évaluer les divers états de l'urine. On a cependant décidé en général que l'urine naturelle étoit d'une couleur citrine un peu foncée, d'une consistance moyenne entre l'eau & l'urine des jumeaux, que sa quantité répondoit à celle de la boisson, & qu'elle contenoit un sédiment blancheâtre, égal & poli: & on a prétendu assez vaguement que l'urine des vieillards étoit blanche, ternie, presque sans sédiment; celle des jeunes gens plus colorée, mais moins épaisse & moins chargée de sédiment que celle des enfans; que l'urine des femmes étoit plus bourbeuse, plus épaisse & moins colorée que celle des hommes; que les tempéramens chauds rendoient des urines plus colorées que les tempéramens froids; que dans ceux qui vivoient mollement, dans l'oisiveté & dans la crapule, les urines étoient remplies de sédiment & au contraire tenues sans sédiment, & d'une couleur animée dans ceux qui faisoient beaucoup d'exercice, qui usuyoient des longues abstinences & des veilles opiniâtres;

qu'au printemps elles étoient blanches ou légèrement citrinées, *subspiceæ*, abondantes; & qu'elles contenoient beaucoup de sédiment épais & crud; qu'en avançant vers l'été elles devenoient plus colorées, presque saffianées, moins épaisses; que le sédiment étoit moins abondant, mais plus blanc, plus poli & plus égal; que dans la vigueur de l'été, la quantité en diminuoit de même que le sédiment, & qu'elles devenoient plus foncées; que dans l'automne la couleur étoit citrine, la quantité très-médiocre, le sédiment peu abondant, assez blanc, égal & poli, & que du reste elles étoient tenues & limpides; & qu'enfin en hiver elles étoient blancheâtres, plus abondantes; qu'elles varioient en consistance & contenoient beaucoup de sédiment crud. Tous ces changemens ne sont ni aussi certains ni aussi constans que ceux que produit la trop grande quantité de boissons aqueuses & quelques remèdes. On fait sûrement que les urines deviennent limpides, ténues & très-peu colorées, quand on a bu beaucoup d'eau, noirâtres après l'usage de la casse, de la rhubarbe, & des martiaux rouges à la suite des bouillons d'oseille, de racines de fraiser & de garence; que l'usage de la térébenthine leur donne l'odeur agréable de la violette; & les asperges les rendent extrêmement fétides: c'est pourquoi avant de porter son jugement sur l'urine, il est nécessaire de savoir si le malade n'a usé d'aucun de ces remèdes. On peut aussi pour plus grande sûreté s'informer de son âge, du sexe, du tempérament, de sa façon de vivre; il faut aussi être instruit du temps de la maladie & du temps de la journée où l'urine a été rendue; on préfère celle du matin comme ayant eu le temps de subir les différentes élaborations. Il faut aussi avoir attention que l'urine ne soit pas trop vieille, qu'il n'y ait pas plus de douze heures qu'on l'ait rendue, & qu'elle ne soit pas non plus trop récente, pour que les différentes parties aient eu le temps de se séparer. Le vaisseau dans lequel on examine l'urine doit être très-propre & transparent, pour qu'on puisse bien en discerner toutes les qualités: on recommande encore d'observer que la chambre ne soit ni trop obscure, ni trop

éclairée ; enfin les auteurs *uromantes* exigent encore beaucoup d'autres petites précautions qui nous paroissent très-frivoles & bonnes pour un charlatan qui cherche à donner un air de mystère aux opérations les plus simples. Nous ne prétendons pas même garantir l'utilité de toutes celles que nous avons exposées, nous laissons ce jugement au lecteur éclairé, nous hâtant de passer au détail des signes qu'on tire de l'*urine*, sans qu'il soit besoin d'en avoir toujours devant les yeux de saine & de naturelle, pour servir de point de comparaison.

La meilleure *urine* est, suivant Hippocrate, celle qui pendant tout le cours de la maladie, jusqu'à ce que la crise soit finie, renferme un sédiment blanc, égal & poli. Elle contribue beaucoup à rendre la maladie courte & exempte de danger ; si l'*urine* est alternativement pure, limpide, & telle qu'elle vient d'être décrite, la maladie sera longue & sa terminaison est douteuse ; l'*urine* rougeâtre avec un sédiment égal & poli annonce une maladie plus longue, mais n'est pas moins salutaire que la première : les nuages blancs dans l'*urine*, sont aussi d'un bon augure. (*Pronost. l. II. n.º. xxij. xxvj.*) Lorsque les *urines* ont été pendant le cours d'une fièvre en petite quantité, épaisses & grumelées, & qu'elles viennent ensuite abondantes & ténues, le malade en est soulagé : ces *urines* paroissent ordinairement de cette façon lorsque dès le commencement elles ont renfermé un sédiment plus ou moins copieux (*Aphor. lxiix. l. IV.*) dans les fièvres ardentes, accompagnées de stupidité & d'affection soporeuse dans lesquelles les hypochondres changent souvent d'état, le ventre est gonflé, les alimens ne peuvent passer, les sueurs sont abondantes... les *urines* chargées d'écume sont avantageuses. (*Pronost. l. I. sect. II. n.º. xlix.*) Les malades qui ayant eu des hémorragies copieuses & fréquentes, rendent par les selles des matières noirâtres, éprouvent de nouveau ces hémorragies lorsque le ventre se resserre ; les *urines* dans ces circonstances sont bonnes lorsqu'elles sont troubles & qu'elles renferment un sédiment assez semblable à la semence ; mais le plus souvent elles sont

aqueuses. (*Pronost. l. I. sect. III. n.º. xlvij.*) Les *urines* noires sont quelquefois bonnes sur-tout dans les personnes mélancoliques, spléniques, après la suppression des règles & accompagnées de cette excrétion ou d'une abondante hémorrhagie du nez. Galien dit avoir connu une femme qui avoit été très-soulagée par l'évacuation de semblables *urines*. (*Comment. in epid. l. III. n.º. lxxiv.*) Le même auteur assure que les *urines* huileuses, c'est-à-dire qui en ont la couleur & la consistance, sans être grasses, sont souvent salutaires lorsqu'elles viennent après que la coction est faite. Hippocrate rapporte que dans une constitution épidémique, la strangurie, ou difficulté d'*uriner*, fut un des signes les plus assurés & les plus constants de guérison : plusieurs malades dans qui il l'observa, échappèrent à un danger pressant ; aucun de ceux dans qui il s'est rencontré, n'est mort. La strangurie dura long-temps & fut même fâcheuse : les *urines* étoient d'abord copieuses, changeantes, rouges, épaisses, & sur la fin douloureuses & purulentes. (*Epidem. l. I. stat. II. n.º. x.*) Pythion, le premier malade dont il est parlé, (*Epidem. l. III. sect. I.*) eut le quarantième jour de sa maladie, après que la crise fut faite, un abcès au fondement qui se termina heureusement par cette difficulté d'*uriner*.

II. Les *urines* peuvent être regardées comme un signe de crise prochaine ou comme une excrétion critique qui annonce & détermine la solution de la maladie. L'*urine* est un signe de crise, quand elle renferme un sédiment constant, blanc & poli ; elle l'annonce d'autant plus prochaine que le sédiment a paru plutôt. Il en est de même si après avoir été trouble & comme grasse, elle devient aqueuse : l'*urine* rougeâtre, & qui contient un sédiment de la même couleur, dénote la crise pour le septième jour ; ou si elle paroît telle avant le temps ; mais si elle ne vient ainsi qu'après, c'est un signe que la crise se fera plus tard & très-lentement. L'*urine* qui renferme au quatrième jour des nuages rouges, dénote, si les autres signes concourent, que la solution aura lieu le septième. On doit s'attendre à une crise certaine dans les pleurésies, lorsque l'*urine* est rou-

ge, & que le sédiment est poli; elle sera prompte si le sédiment est blanc & l'urine verdâtre, fleurie, florida, *variet.* Si l'urine est rougeâtre & fleurie, mais avec un sédiment verd, poli & bien cuit, la maladie sera longue, orageuse, peut-être changera en une autre, mais ne sera pas mortelle. L'urine aqueuse ou troublée par de petits corpuscules inégaux & friables, indique un dévoiement prochain. Ne peut-on pas espérer une sueur, lorsque l'urine après avoir été tenue, devient épaisse; Si la sueur a lieu, l'urine se charge d'écume. La même excretion est annoncée par l'urine inégalement dense. *coac. prænot. cap. XXVII. n. j. ij. — lxiv.* Lorsqu'au commencement d'une fièvre aiguë l'hémorragie du nez est excitée par l'éternuement, & qu'au quatrième jour l'urine renferme un sédiment, la maladie sera terminée heureusement le septième. *Ibid. cap. III. n.°.* *lxv.* L'urine qui paroît après les premiers jours de maladie avec des nuages, ou un sédiment conveuable, est appelée cuite; on la regarde avec raison comme un des signes assurés de coction; mais les praticiens n'y font pas assez d'attention; les uns, parce qu'ils regardent les coctions & les crises comme des futilités de la doctrine d'Hippocrate qu'ils méprisent & qu'ils ne connoissent assurément pas; les autres parce qu'ils croient trouver dans d'autres signes des lumières suffisantes. Les urines sont elles-mêmes la matière de l'excrétion critique, & en conséquence un signe très-avantageux dans les maladies aiguës, lorsqu'elles viennent les jours critiques en grande quantité, quoique tenues, plus encore si elles sont épaisses, vitrées, purulentes; si elles renferment beaucoup de sédiment; (*coac. prænot. cap. iij. n.°. 46 & 48.*) Les abcès aux oreilles qui surviennent aux fièvres ardentes, & qui n'apportent aucun soulagement, sont mortels, à moins qu'il ne se fasse une hémorragie par le nez, ou que les urines coulant abondamment ne soient remplies d'un sédiment très-épais. (*ibid. cap. v. n.° 19.*) Les urines sur-tout accompagnées de dévoiement sont aussi critiques dans les boursofflemens assez ordinaires des hypocondres. (*ibid. cap. xj. n.°. 3.*) Les convulsions soit fixes, soit avec extinction de voix, sont

terminées par un flux abondant & subit d'urines vitrées, (*ibid. cap. xiv. n.° 12. & 13.*) Les urines extrêmement épaisses, & contenant beaucoup de sédiment, préviennent les abcès qui ont coutume de se former à la suite des fluxions de poitrine, soit aux oreilles, soit aux parties inférieures; & si l'abcès se forme, & que l'évacuation des urines n'ait pas lieu, il est à craindre que le malade ne devienne boîteux, ou ne soit considérablement incommodé. (*ibid. cap. 16. n.°. 19 & 20.*) Les défauts qu'on a sujet de craindre dans l'articulation, sont empêchés par une excretion abondante d'urine épaisse & blancheâtre, telle qu'elle se fait ordinairement le quatrième jour dans les fièvres avec lassitude. (*aphor. 74. lib. IV.*) Archigene dont il est fait mention, *epidem. lib. VI. comment. IV. n.°. 2.* fut délivré d'un abcès par cette excretion. Il conste par plusieurs observations que des abcès dans la poitrine, dans le foie; des empyemes, des vomiques, se sont entièrement vidés par des urines bourbeuses & purulentes; les voies par lesquelles la nature ménage cette évacuation, sont absolument inconnues; mais le fait est bien avéré: personne n'ignore de quelle utilité est dans l'hydropisie, la leucoplegmie, l'anasarque, un flux abondant d'urines. Les urines sont la principale & la plus salutaire crise dans les maladies du foie, leur excretion se ressent aussi très-promptement des dérangemens dans l'action de ce viscere; les maladies des reins & des voies urinaires ont aussi leur crise prompte, facile & naturelle par les urines; l'inflammation de la vessie si dangereuse se termine très-bien par l'excretion d'urines blancheâtres, purulentes, & qui contiennent un sédiment poli. (*Prognostic. lib. II. n.°. 81.*) Le pissement de sang qui arrive rarement sans fièvre & sans douleur, n'annonce rien de mauvais, il prouve au contraire la solution des lassitudes. (*Proreth. lib. II.*)

Pour porter un jugement plus assuré sur l'état critique des urines, & sur les avantages qu'on doit en attendre, il faut examiner si la coction est faite, si le temps de la crise est arrivé, & si les signes critiques paroissent, sur-tout ceux qui annoncent qu'elle aura lieu par les voies urinaires. Tels sont la pesanteur des hypocondres,

la constipation, un sentiment de gonflement vers la vessie, des envies fréquentes d'uriner, des ardeurs en *urinant*, sur-tout à l'extrémité de l'uretre, l'absence des signes qui indiquent les autres excréctions, l'hiver de l'âge & de l'année, le tissu de la peau serré, concourent aussi à faciliter, & par conséquent à dénoter cette évacuation. Mais de tous les signes, le plus lumineux & le plus sûr est celui qu'on tire de l'état du pouls, tel qu'il a été déterminé par M. Bordeu. Voyez POULS. A l'approche d'*urines* critiques, le pouls devient, suivant cet exact observateur, inégal, mais avec régularité, plusieurs pulsations moindres les unes que les autres, vont en diminuant se perdre pour ainsi dire sous le doigt, & c'est dans ce même ordre qu'elles reviennent de temps en temps; les pulsations qui se font sentir dans ces intervalles, sont plus développées, assez égales, & un peu sautillantes; on peut voir dans les recherches sur le pouls, & dans un recueil d'observations de M. Michel, plusieurs exemples d'excrétions critiques d'*urines*, précédées, & annoncées par le pouls; il n'est pas rare de le voir compliqué avec celui qui est l'avant-coureur & le signe du dévoiement; aussi est-il très-ordinaire de voir ces deux excréctions se rencontrer, se suppléer ou se succéder mutuellement; il n'arrive presque jamais que le flux d'*urines* soit seul suffisant pour terminer les maladies,

III. On peut s'appercevoir aisément par le détail que nous venons de donner des qualités salutaires de l'*urine*, quelles sont celles qui doivent servir à établir un pronostic fâcheux; savoir, celles qui sont opposées, car en général on regarde comme mauvaises les *urines* qui restent long-temps crûes sans nuage, énéoreme ou sédiment. Hippocrate condamne les *urines* qui renferment un sédiment semblable à de la grosse farine, plus encore celles qui sont laminées, *καταδυσσε*, qui contiennent de petites lames ou écailles, ou des matieres comme du son. Les *urines* blanches, tennes, lymphides, sont très-mauvaises, sur-tout dans les phrénésies; les nuages rouges ou noirâtres sont un mauvais signe; tant que l'*urine* est rose & tenue, c'est un signe que

la coction n'est pas faite, & si l'*urine* persiste long-temps dans cet état, il est à craindre que le malade ne succombe avant qu'elle ait pris un meilleur caractère. Les matieres grasses qui nagent dans l'*urine*, en forme de toiles d'araignées, sont aussi d'un sinistre augure; mais les *urines* les plus mauvaises sont celles qui sont extrêmement fétides, aqueuses, noires, épaisses; dans les adultes, les noires sont plus à craindre, & les aqueuses dans les enfans. (*prog. l. II. n°. 25. 51.*) Dans la classe des *urines* dangereuses, il faut ranger celle qui est bilieuse; dans les maladies aiguës, celle qui sans être rougeâtre contient des matieres farineuses, avec un sédiment blanc, qui est d'une couleur changeante, de même que le sédiment, sur-tout dans les fluxions de la tête, celle qui de noire devient bilieuse & tenue, qui se sépare du sédiment, ou qui en renferme un livide, semblable à du limon formé par l'adunation des nuages: l'ypochondre, & sur-tout le droit, est dans ce cas ordinairement douloureux, les malades deviennent d'une pâleur verdâtre, & il se forme des abcès aux oreilles, le dévoiement survenant dans ces entrefaites, est très-pernicieux. Les *urines* qui paroissent cuites peu à peu & sans raison, sont mauvaises, de même que toute coction qui se fait hors de propos; les *urines* rougeâtres dans lesquelles il se forme un peu de verd-de-gris, celles qui sont rendues d'abord après avoir bu, sur-tout dans les pleurétiques & les péripneumoniques, celles qui sont huileuses avant le frisson, celles qui sont dans les maladies aiguës verdâtres jusqu'au fond, celles qui sont noires ou ont un sédiment noir, qui contiennent de petits grains épars, semblables à de la semence, & qui sont en même temps douloureuses; celles qui sont rendues à l'insçu du malade, ou dont il ne se souvient pas; celles qui dans le cours des fluxions de poitrine sont d'abord cuites & s'attenuent ensuite après le quatrième jour; celles qui sont très-blanches dans les fièvres ardentes, &c. toutes ces especes d'*urine* doivent être mises au nombre des signes pernicieux. (*coac. prænot. cap. xxvij, n°. 8, 42.*) L'interception de l'*urine* est extrêmement fâcheuse, lorsqu'elle survient dans

les fièvres aiguës à la suite d'un frisson, sur-tout si elle est précédée d'assoupissement; elle est pour l'ordinaire l'effet d'un état convulsif de la vessie; ce symptôme est mortel dans les maladies bilieuses, il est souvent produit par le frisson, & annoncé par des horripilations fréquentes dans le dos, & qui reviennent promptement (*coac. prænot. cap. j. & xxvij. prorrh. lib. I. sect. j.*) La difficulté d'uriner est presque toujours un symptôme fâcheux, le pissement de sang l'est aussi pour l'ordinaire, sur-tout dans les défaillances accompagnées de douleurs de tête qui succèdent au frisson. (*ibid. cap. j. n°. 22. & prorrh. l. I. sect. xj. n°. 23.*) Il en est de même des urines très-blanches & écumeuses dans les maladies aiguës, bilieuses. (*ibid. n°. 17.*) Dans les hydropisies sèches, la strangurie ou l'excrétion d'urine goutte à goutte, & l'urine qui ne renferme que très-peu de sédiment, sont très-mauvaises; & on a aussi tout sujet de craindre pour un hydropique à qui la fièvre est survenue, & dont les urines sont troubles & peu abondantes. (*coac. prænot. cap. xix. n°. 2 & 5.*)

IV. Hippocrate ne s'est pas borné à exposer en général les différens états de l'urine qui donnent lieu à un pronostic fâcheux, il est souvent descendu dans l'énumération plus détaillée de la nature, de l'espèce des accidens, ou des symptômes auxquels l'on devoit s'attendre après telle ou telle urine: ainsi, suivant cet habile seméioticien, les convulsions sont annoncées par des urines recouvertes d'une pellicule, chargées de sédiment, & accompagnées de frisson, par celles qui renferment un sédiment semblable à de la farine grossière, ou des membranes; s'il survient en même temps des refroidissemens au cou, au dos, ou même par tout le corps, par la suppression d'urine, avec frisson & assoupissement; on peut aussi espérer dans ce cas un abcès aux oreilles; par des urines écumeuses jointes au refroidissement du dos & du cou, aux défaillances & à l'obscurcissement de la vue; par les urines rendues involontairement pendant le sommeil, précédées de frissons qui augmentent la nuit, de veilles & de beaucoup d'agitations; ordinairement alors l'assoupissement se joint

aux convulsions; dans les maladies convulsives, le retour du paroxysme est indiqué par l'excrétion abondante d'urines ténues & limpides. (*coac. prænot. prorrh. passim.*) La même qualité des urines annonce, suivant l'observation de Sydenham, l'invasion d'une attaque d'hystérie, de colique néphrétique, &c. les urines deviennent aussi ténues & limpides au commencement des accès de fièvres intermittentes, des redoublemens; le frisson par lequel ils commencent ordinairement, est marqué par des urines ténues, dans lesquelles on observe aussi des légers nuages ou des énéoremes, quelquefois aussi par des urines dont le sédiment est semblable à de la salive ou de la matière des crachats πτυαλιδία, ou à du limon; d'autres fois l'urine qui renferme un sédiment, & qui étant troublée, dépose ensuite, annonce un frisson pour tout le temps de la crise, dans les fièvres tierces des nuages noirâtres, sont des signes d'horripilation vague. (*coac. prænot. cap. xxvij. n°. 22. 29.*) L'urine dont le sédiment contient de la graine, dénote la fièvre; celle qui contient un sédiment, & qui étant troublée, dépose de nouveau, annonce quelquefois le passage d'une fièvre aiguë, en tierce ou en quarte, & les nuages noirs dans les fièvres erratiques, sont un signe qu'elles vont se fixer en quarte. (*ibid. n°. 24. 27. 29.*) Suivant quelques auteurs, une excrétion d'urine très-abondante dans les fièvres d'accès, indique leur dégénération en héctique. L'urine dont la couleur approche de l'ochre ou de la brique, abondante & épaisse avec un sédiment couleur de rose, est une marque que les fièvres lentes deviennent héctiques. On peut juger par l'urine sanguinolente rendue au commencement d'une maladie aiguë qu'elle sera longue: l'urine verte qui contient un sédiment roux semblable à de la farine grossière, fournit le même préage, mais annonce en même temps que la maladie sera dangereuse. (*ibid. n°. 23. 32.*) On a sujet de craindre une rechûte lorsque l'urine est troublée, & qu'il y a en même temps des sueurs, ou qu'elle a une inégale densité. (*ibid. n°. 23 & 39.*) Dans ces maladies aiguës, le malade est menacé de

délire ou phrénésie. Lorsque les *urines* sont blanches sans couleur, *αχροα*, qu'elles renferment un énéoreme noir, & qu'il est extrêmement agité, & ne peut dormir, lorsqu'elles sont ténues, aqueuses au commencement de la maladie, & qu'il y a veille, agitation, hémorragie du nez, rémission, & ensuite redoublement, pour l'ordinaire il survient à ces malades une évacuation copieuse de sang par le nez, qui termine heureusement la maladie. (*ibid.* & *cap. ij. n°. 6 & 12.*) Le même symptôme est annoncé par des douleurs aux jambes avec des *urines* qui renferment des nuages très-élevés, par des *urines* rougeâtres, qui ont un énéoreme, mais qui ne déposent point, lorsqu'elles se rencontrent avec la furdité, par ces mêmes *urines* qui viennent après qu'une douleur à la cuisse a été dissipée. (*prorrh.* lib. I. sect. I. & II.) Lorsque les *urines* sont troubles, comme celles des jumens, on peut assurer qu'il y a douleur de tête, ou qu'elle sera bientôt. (*aphor. 10, lib. IV.*) Et si par le repos, elles ne déposent point ces matières qui les troublent, on peut s'attendre à des convulsions, & ensuite à la mort, suivant les observations d'Hippocrate sur la femme de Philinus, sur celle de Dromedaus, & sur Hermocrate. (*épidem. lib. III.*) Si avec ces *urines* troubles, il y a douleur de tête, veille opiniâtre, Baglivi croit qu'il y aura délire & léthargie: si le malade est assoupi, à la tête pesante, & le pouls petit, l'*urine* qui a un sédiment louable, & qui en est tout-à-coup dépourvue, indique un changement dans la maladie, qui se fera avec peine & douleur. (*coac. prænot. cap. xxvij. n°. 29.*) L'interception de l'*urine* à la suite de fréquentes & légères horripilations au dos avec sueur, signifie des *douleurs vagues*. (*ibid. cap. j, n°. 47.*) L'*urine* épaisse avec un sédiment ténu, annonce des douleurs ou une tumeur aux articulations; on trouve dans les personnes qui ont ces douleurs ou tumeurs, & dans qui elles disparaissent & reviennent de temps en temps, sans qu'il y ait rien d'arthritique, les viscères grands, & l'*urine* chargée d'un sédiment blanc; si l'*urine* ne renferme pas ce sédiment, ou s'il ne vient pas des sueurs, l'articulation s'affaiblira, & il s'y formera

une espèce d'abcès, dont la matière aura la consistance du miel, un méliceris, *μελικερικς, favus*. Ces malades sujets à des douleurs vagues dans les hypochondres, sur-tout dans le droit, rendent, après que la douleur est cessée, une *urine* épaisse & verte. (*prorrh.* lib. II.) Si l'*urine* reste longtemps crüe, & qu'on observe les autres signes salutaires, on doit s'attendre à voir terminer la maladie par des douleurs & un abcès communément dans les parties au dessous du diaphragme; il se fera une métastase salutaire à la cuisse, si le malade sent courir des douleurs dans la région des lombes. (*coac. prænot. cap. xxvij. n°. 21.*) Il peut aussi se faire que des *urines* aqueuses avec un énéoreme blanc, diversement blancheâtres & fétides, déterminent l'abcès aux oreilles. (*prorrh.* lib. I. sect. III. n°. 72.) Dans les fièvres longues, légères, erratiques, la ténuité des *urines* est un signe que la rate est attaquée. (*coac. prænot. cap. xxvij. n°. 40.*) Les *urines* brunâtres semblables à de la lessive, jointes avec difficulté de respirer, indiquent la leucoplegmatie. (*ibid. n°. 24.*) La suppression d'*urines*, ou la difficulté d'*uriner*, donne lieu à l'hydropisie, lorsqu'elle survient à des personnes d'un tempérament bilieux, qui ayant le dévoiement, rendent des matières muqueuses, semblables à de la semence, & ont des douleurs à la région du pubis. (*ibidem caput xix. n°. 4.*)

Les différentes variétés que nous avons observées dans l'*urine* ne dépendent souvent que d'un vice local dans les reins ou la vessie, alors elles ne sauroient nous instruire des affections du reste du corps, elles ne peuvent que nous faire connoître le vice de ces parties; c'est pourquoi Hippocrate, dans l'examen des *urines*, recommande beaucoup d'y faire attention afin d'éviter des erreurs désavantageuses pour les médecins, & funestes au malade. *Prognost. I. II. n°. 33.* On peut s'assurer que la vessie ou les reins sont affectés par les causes qui ont précédé, & par les symptômes présents, sur-tout par les douleurs que le malade rapporte à la région de ces parties. Ainsi, lorsque les *urines* renferment du sang liquide, ou des grumeaux, qu'elles

coulent goutte à goutte, & que l'hypogastre & le périnée sont douloureux, il n'est pas douteux que la vessie, ou les parties qui l'environnent soient attaquées; le pissement de sang, de pus & d'écaillés extrêmement fétide désigne l'ulcération de cette partie. L'on a lieu de croire que la vessie est attaquée d'une espèce de gale, lorsque les *urines* sont épaissies & charient beaucoup de matière, comme du son : le calcul se manifeste par la strangurie & les *urines* sablonneuses, &c. une douleur subite aux reins avec suppression d'*urine*, présage l'excrétion d'*urines* épaissies, ou de petits graviers; elle indique leur passage par les uretères. Lorsque l'*urine* étant épaissie se trouve chargée de caroncules, & d'espèces de poils, c'est une marque que l'affection est dans les reins. Le pissement de sang spontané dénote aussi le vice dans la même partie; savoir, la rupture d'une veine, l. IV. aphor. 75. 81.

Quelques auteurs ont prétendu que les *urines* brillantes, limpides, qui laissent des cristaux tartareux aux parois des vaisseaux, étoient un signe d'affection scorbutique & hypochondriaco-spasmodicoarthrique; que les *urines* pourprées, ténues, limpides & écumeuses étoient un indice de pleurésie; que lorsque dans l'écume il y avoit de petits grains, c'étoit une marque de paralysie d'autant plus certaine, que les grains étoient plus petits; que l'*urine* épaissie comme de la saumure, couverte d'une pellicule muqueuse & grasse, indiquoit sûrement la vérole, quand il n'y avoit point de toux : que l'*urine* dont les nuages étoient comme autant de petits flocons, & dont l'écume étoit long-temps à se dissiper, dénotoit la phthisie; que l'*urine* citrine, comme du vin, claire, avec un sédiment couleur de rose, peu abondant & floconneux, annonçoit des mouvements hémorroïdaux aux personnes bien portantes âgées de 26 ou de 30 ans; on a été jusqu'à ranger parmi les signes de grosse l'*urine* claire & remplie de petits atomes, courant de côté & d'autre; enfin on a prétendu tirer des *urines* beaucoup d'autres signes encore moins certains; Nenter en fait un détail assez long, mais qui est encore bien loin d'être com-

plet. *Théor. méd. part. III. cap. viij.* Je ne parle pas de ces charlatans effrontés qui prétendent connoître toutes les maladies par la seule inspection des *urines*, & qu'on voit courir les foires, monter sur des tréteaux, & s'afficher sous le titre important de *médecins des urines*; les gens éclairés, parfaitement instruits de l'ignorance & des fourberies de ces imposteurs, ne peuvent que s'en moquer : ils les honoreront trop, ou s'abaisseroient trop eux-mêmes, s'ils prenoient la peine de les critiquer : le peuple, pour qui le singulier est une amorce toujours sûre de le frapper & de l'attirer, court en foule porter à ces prétendus guérisseurs son *urine* & son argent; il ne s'aperçoit pas qu'il raconte lui-même sa maladie, & il est tout ébahi de se l'entendre détailler en d'autres termes sur le seul examen de son *urine*; pénétré d'admiration, il achète la drogue du charlatan, & la prend avec cette aveugle confiance, qui dans les maladies légères suffit seule pour la guérison; mais dans les cas graves, il ne tarde pas à ressentir les mauvais effets d'un remède, souvent violent; administré avec aussi peu de connoissance & de précautions, & meurt ordinairement victime de sa crédulité, sans s'en apercevoir, & ce qui est pis, sans corriger les autres. Au reste, quand je dis le peuple, je n'entends pas seulement les gens pauvres destinés à vivre du travail de leurs mains, & à la sueur de leur front; je suis trop convaincu que sur-tout dans ce qui concerne la santé il y a autant de peuple dans les palais que dans les chaumières.

V. Il ne nous reste plus qu'à exposer les signes tirés des *urines*, qui font craindre le plus grave & le dernier des accidents; je veux dire la mort. *Voyez ce mot.* Les qualités de l'*urine* qui servent à établir ce pronostic fâcheux, varient suivant les cas, & les symptômes avec lesquels elles se rencontrent. Ainsi, dans les personnes bilieuses, la suppression d'*urine* est une cause & un signe de mort prochaine; dans les pleurésies l'*urine* sanguinolente, d'un rouge foncé, presque noire, ténébreuse, *σφοδρὴς*, avec un sédiment peu louable, *αριστερὴ*, est ordinairement mortelle dans quatorze jours : ce symptôme est très-fréquent dans

les pleurésies dorsales, qui sont si dangereuses. Dans les mêmes maladies l'urine porracée avec un sédiment noir, ou semblable à du son, n'est pas moins funeste; celle qui renferme des peaux semblables à des toiles d'araignées, indique une colliquation qui emporte en peu de temps le malade. *Coac. prænot. cap. xxvij. n°. 38. 19. 24.* Dans les péripneumonies les urines d'abord épaisses, ensuite atténuées au quatrième jour, sont un signe mortel. *Ibid. cap. xiv. n°. 40.* Il n'y a plus rien à espérer des malades lorsque l'urine sort sans qu'ils s'en aperçoivent, ils tombent dans des foiblesses dont il n'est pas possible de les tirer. *Ibid. cap. xxj. n°. 4.* Lorsqu'à la strangurie survient la passion iliaque, le malade meurt le septième jour, la fièvre seule excitant une abondante excrétion d'urine, peut prévenir cette fatale terminaison. *Ibid. n°. 5.* Dans les malades qui sont sur le point de mourir, les urines sont quelquefois rougeâtres & promptes à fermenter. *Prorrhet. lib. I. sect. ij. n°. 39.* Si dans ces douleurs de vessie, dont nous avons parlé plus haut (11.) l'urine étant devenue purulente n'apporte aucun soulagement, si la vessie n'est pas plus molle, & si la fièvre est toujours forte, il est à craindre que le malade succombe. *Prognost. lib. II. n°. 82.* En général les urines noirâtres, huileuses, très-fétides, fournissent un pronostic de mort, si elles ne sont accompagnées d'aucun signe critique, & si au contraire elles se rencontrent avec des symptômes graves.

Il ne faut pas s'attendre que toutes les propositions que nous avons données soient toujours rigoureusement vraies, & que tous les signes que nous venons d'exposer soient constamment suivis de leur effet, & par conséquent infallibles, 1°. parce que n'en médecine il n'y a rien d'absolument certain, & que le plus haut degré de certitude médicinale ne va jamais au-delà d'une grande probabilité; 2°. parce qu'il en est des signes tirés de l'urine, comme de ceux que fournissent les autres actions du corps: seuls, ils sont pour l'ordinaire fautifs; réunis & combinés ensemble, ils se prêtent mutuellement de la force & de la sûreté, & concourent à établir des pronostics assez probables: 3°. on pourroit en-

core ajouter que l'urine peut plus facilement induire en erreur, parce qu'il est très-difficile de connoître en quoi & de combien elle s'écarte dans les maladies de l'état naturel, parce que la même urine peut signifier différentes choses; l'urine limpide & abondante annonce chez les uns une attaque de néphrétique, chez les autres un redoublement, chez ceux-ci le délire, chez ceux-là peut-être une excrétion critique, chez quelques-autres l'effet d'une boisson aqueuse prise en quantité, &c. parce que la moindre passion d'ame, la plus légère émotion peut changer considérablement l'état de l'urine, parce qu'elle varie suivant qu'elle est vieille ou récente, qu'on l'a laissée long-temps en repos, ou qu'on l'a agitée, &c. c'est pourquoi un médecin prudent, qui ne veut ni risquer sa réputation, ni hazarder le bien de ses malades, ne se contente pas de l'examen de l'urine; il ne le néglige cependant pas; il joint les lumières qu'il en retire à celles qu'il peut obtenir des autres côtés, & parvient par ce moyen à répandre un certain jour sur l'état actuel & futur des malades qui lui sont confiés: il sait d'ailleurs que le principal usage de l'examen des urines est pour connoître le temps de la cotation dans les maladies aiguës, qu'il y sert infiniment, & qu'il est aussi utile dans les affections du foie, dans l'hydropisie, le calcul, les ulcères des reins & de la vessie, qu'il est moins avantageux dans les maladies de la tête & de la poitrine, encore moins dans les affections nerveuses, hytériques, hypochondriaques, & qu'enfin ces signes sont le plus souvent fautifs, lorsqu'on prétend s'en servir pour distinguer des maladies particulières.

On voit encore par-là ce qu'il faut penser de ces gens, qui, sur des urines apportées de loin, agitées, ballotées en divers sens, très-vieilles & par-là souvent décomposées, prétendent décider de l'âge, du tempérament, de l'état de santé, ou de maladie, & de l'espèce de maladie de ceux qui les ont rendus. Mais n'insistons pas davantage sur cet article, nous ne parviendrons jamais à corriger ces charlatans, ils trouvent leurs intérêts à tromper; encore moins réussirons-nous à défabuler le peu-

ple de sa sottise crédulité, il veut être trompé, & mérite de l'être. (m)

URINE, maladie de P, (Médecine,) les maladies que nous allons examiner regardent principalement l'excrétion de l'urine; leur division naît des différentes manières dont cette fonction peut être altérée. Dans l'état naturel l'urine sort à plein canal de la vessie par l'uretre, formant un jet continu, sans douleur, & avec une certaine force; cette excrétion ne se fait qu'à différentes reprises plus ou moins rapprochées, suivant les âges, les sujets, les tempéramens, les sexes, les saisons, &c. mais toujours par un effort volontaire; il y aura vice dans cette excrétion, & par conséquent maladie, dès que toutes ces qualités ne se rencontreront pas, ce qui pourra arriver 1°. lorsque l'urine ne coulera point du tout; cette maladie est connue sous le nom grec *ισχυρία*, *ischurie*, qui répond à *suppression* ou rétention d'urine. 2°. Lorsque l'excrétion sera difficile & douloureuse, ce qui constitue la *dyfurie*, ardeur ou difficulté d'urine. 3°. Lorsque l'urine, au lieu de sortir sans interruption & de droit fil, ne coulera qu'avec peine & goutte à goutte, ce dérangement a conservé en français le nom grec *strangurie*; les Latins l'appellent indifféremment *urinæ stillicidium* & *stranguria*. 4°. Lorsque l'urine s'écoule continuellement de la vessie, sans qu'il se fasse aucun effort, & que la volonté y ait part, on nomme ce symptôme *incontinence d'urine*. 5°. Lorsque l'excrétion d'urine sera fréquente & très-copieuse; si cet accident persiste quelque temps, & si la matière même des urines est considérablement altérée au point qu'elles aient une consistance huileuse, une saveur douceâtre comme du miel, & une couleur cendrée ou laiteuse; la maladie qui résulte du concours de ces symptômes s'appelle *diabete*, *diabetes*; nous n'en parlerons pas ici, parce qu'elle est suffisamment détaillée à l'article DIABETE; auquel nous renvoyons le lecteur: nous allons exposer en peu de mots ce qui regarde les autres maladies, & nous ajouterons à la suite quelques remarques sur les altérations morbifiques de la matière même des urines, telles que le pissement de sang, de pus, de poils, &c.

I. *Ischurie* ou *suppression d'urine*. Elle est assez caractérisée par l'écoulement suspendu des urines. Il s'y joint quelquefois d'autres symptômes accidentels, comme douleur, tension à l'hypogastre ou aux reins, fièvre, vomissement, délire, &c. L'ischurie peut être attribuée à un vice des reins, des ureteres, ou de la vessie, ce qui en constitue deux especes principales, qu'on ne doit point perdre de vue dans la pratique: dans la première especce, qu'on nomme *fouffe* ou *batarde*, il ne descend point d'urine dans la vessie, soit qu'il ne s'en sépare point en effet dans les reins, soit que la sécrétion ayant lieu, elle ne puisse sortir des reins obstrués, ou qu'elle trouve un obstacle insurmontable dans les ureteres. Dans la seconde especce, l'urine se ramasse dans la vessie, elle la distend, l'éleve en tumeur, dont la circonscription imite sa figure, & qui présente une fluctuation plus ou moins apparente à l'hypogastre, excite des envies inutiles de pisser, des picotemens dans la vessie; ces signes distinguent l'ischurie vraie, légitime, de l'autre, dans laquelle on n'aperçoit aucun de ces symptômes, & au contraire on sent un vuide à la région de la vessie, & on y fait entrer inutilement la sonde, &c.

La même variété que nous venons d'observer dans la maladie, doit nécessairement se rencontrer dans les causes qui lui donnent naissance; l'ischurie vraie est produite ou par le défaut de la faculté expulsive de la vessie, pour nous servir du langage très-juste des anciens, ou par des obstacles qui s'opposent à son effet, quoique d'ailleurs suffisant, ou par le concours de ces deux causes: 1°. la faculté expulsive n'est autre chose que le muscle de la vessie qui s'étend en forme d'éventail, principalement sur ses parties postérieures & supérieures, & qu'on a appelé la *tunique musculaire*, dont Morgagni défend vivement, & prouve très-bien l'existence contre Bianchi, *Epistol. anat.* 1. n°. 62. Mais ce muscle ne jouit de cette propriété de pouvoir chasser l'urine hors de la vessie, qu'autant qu'il est susceptible d'irritation, & capable de contraction: il peut perdre son irritabilité & sa contractilité par la paralysie des nerfs qui se vont répandre dans son tissu, à la suite

des attaques ordinaires d'apoplexie, de paralyse générale, & sur-tout par la luxation des vertèbres inférieures du dos, comme Galien dit l'avoir vu arriver, *lib. de loc. affect. VI. cap. iv.* & comme je l'ai observé moi-même sur un jeune homme qui se luxa l'épine en tombant de fort haut, qui ne put uriner pendant très-long-temps qu'au moyen de la sonde, & qui cependant ne mourut pas, quoique tous les autres s'accordent à dire que la mort suit constamment ces sortes de luxations. La vessie peut aussi devenir insensible dans un âge très-avancé en se racornissant; la contraction du muscle excréteur peut être empêchée par la distension trop grande de la vessie qu'occasionnera une quantité considérable d'urines retenues volontairement par paresse, par décence, par modestie, ou par quelque autre raison semblable, toujours au moins déplacée, pour ne pas descendre de cheval, ou d'une voiture, par exemple, pour ne pas sortir d'une église ou d'une compagnie, pour ne pas interrompre une affaire pressante, ou faute de trouver un endroit propre écarté du monde pour satisfaire à ce besoin, qui, étant naturel, ne doit rien avoir de honteux; dans tous ces cas le muscle distendu au-delà du ton convenable, ne peut pas réagir sur l'urine, & à chaque instant la cause augmente; & l'ischurie s'affermir. Il arrive aussi dans quelques cas de délire & de léthargie, que le malade oubliant d'uriner, donne lieu à une congestion d'urine, & par conséquent à l'ischurie.

2°. Les obstacles qui peuvent empêcher l'effet de la contraction de la vessie ou l'excrétion de l'urine, doivent être placés au col de la vessie ou dans le canal de l'urètre; le col ou l'orifice de la vessie peut être resserré & bouché par la constriction, l'inflammation du sphincter, par toute sorte de tumeurs qui obstruent au dedans ou compriment au dehors, par l'amas de mucosité, de pus, par des grumeaux de sang, & plus fréquemment par des graviers ou un calcul; les carnosités qui naissent dans l'intérieur de l'urètre à la suite des gonorrhées virulentes inhabilement traitées, & qui peuvent grossir au point de remplir la capacité du canal, sont le vice le

plus ordinaire, par lequel ce canal contribue à l'ischurie; on pourroit ajouter l'imperforation de l'urètre; mais il n'est pas d'usage qu'on donne le nom d'ischurie à la suppression d'urine, que cette cause produit dans les enfans nouveau-nés.

L'ischurie fausse a lieu, ou lorsqu'il ne se fait point dans les reins de sécrétion, ou lorsque l'urine séparée ne peut pas pénétrer des reins, dans les uretères, ou de ces canaux dans la vessie; les obstacles qui s'opposent à ce passage peuvent être des grumeaux de sang, de matières purulentes, & plus souvent des graviers, ce qui cause alors la colique néphrétique; ce passage peut aussi être empêché par l'inflammation & les diverses tumeurs, soit de ces parties, soit des parties environnantes; mais il est à propos de remarquer que pour que la suppression d'urine soit totale, il faut que les deux reins ou uretères soient également affectés. La sécrétion de l'urine est rarement suspendue par le vice des reins, ces organes sont presque passifs, ont peu d'action propre, ils ne font presque que l'effet d'un filtre; ainsi à moins qu'ils ne soient extrêmement resserrés par quelque passion subite, par une attaque de convulsion ou d'hystéricité, &c. ou qu'ils ne soient dans un relâchement total, ils n'empêchent pas la filtration de l'urine; les causes les plus ordinaires sont les hydropisies où la sérocité est déterminée ailleurs, les fièvres ardentes où elle est dissipée, les sueurs immodérées, les dévoiements continuels qui la consomment, &c. cette sécrétion est aussi empêchée quelquefois dans certaines fièvres malignes, où il y a beaucoup de symptômes nerveux, &c. & dans tous ces cas l'ischurie est appelée *sympomatique*.

À quelle cause que doive être attribuée l'ischurie, elle est toujours accompagnée d'un danger plus ou moins pressant, (voyez URINE, *seméiotiq.*) elle est mortelle, si elle dure plus de sept jours; le même, le hoquet, les vomissemens urinaires, une odeur urineuse qu'exhale le malade, sont les signes qui annoncent & préparent cette funeste terminaison; il y a beaucoup plus à craindre de l'ischurie fausse, que de la vraie, elle est aussi plus rare; celle qui vient

par défaut de sécrétion est encore plus fâcheuse. La matière des *urines* reste dans le sang, donne lieu à des hydropisies, ou excite des maladies plus graves & moins longues; j'ai vu survenir une fièvre maligne que la mort termina en peu de jours à la suite d'une fausse *ischurie*; lorsqu'elle doit son origine à des graviers arrêtés dans les ureteres ou dans le bassin des reins, elle entraîne, comme nous avons déjà dit, les symptômes douloureux d'une colique néphrétique, double accident qui rend le danger beaucoup plus prochain; l'*ischurie* vraie qui est produite par un calcul arrêté au col de la vessie peut se dissiper assez aisément, en faisant changer de place à la pierre; celle qu'a occasionné la paralysie du muscle excréteur, quoique pour l'ordinaire incurable, n'est pas dangereuse, parce qu'on peut artificiellement vider la vessie; il n'en est pas de même de celle qui reconnoît pour cause l'inflammation du sphincter de la vessie, ou des parties voisines, des tumeurs nées dans ces parties ou dans le canal de l'uretre, parce qu'avant qu'on soit venu à bout de faire cesser l'action de ces causes, l'*ischurie* a eu le temps de devenir incurable.

C'est dans les maladies de cette espece, que le fameux axiome *principiis obsta*, &c. doit être principalement suivi; chaque instant qu'on tarde d'y apporter remède, aggrave la maladie & rend le secours moins efficace; le but qu'on doit se proposer ici est de détruire la cause qui a produit & entretient l'*ischurie*; comme ces causes varient, il faut examiner attentivement celle qui doit occuper, & lorsqu'on l'a exactement déterminée y diriger le traitement.

1°. L'*ischurie* fausse où il ne se fait point de sécrétion pour l'ordinaire, symptôme d'une fièvre ardente ou maligne, doit suivre le traitement de la maladie de qui elle dépend; on peut seulement insister davantage sur les diurétiques, froids ou chauds, suivant les circonstances, sur les boissons abondantes, les tisanes nitrées: les lavemens émolliens, &c. Quand elle est une suite de l'hydropisie, il faut avoir recours aux diurétiques un peu actifs, aux sels neutres ou alkalis fixes, aux lessives de cendres, aux sucres apéritifs de cerfeuil, de

chiendent, de persil, dans lesquels on écrase des cloportes, &c. Voyez HYDROPISTE; les diarrhées & les sueurs excessives doivent être combattues avec les remèdes qui leur sont propres, combinés avec ceux qui pousent par les *urines*.

2°. Lorsque la même espece d'*ischurie*, jointe à la colique néphrétique est produite par de petits graviers arrêtés dans les conduits urinaires ou dans les ureteres, il faut employer les remèdes indiqués dans la colique néphrétique & exposés à cet article; les principaux sont la saignée, les bains ou demi-bains, les fomentations émollientes, les tisanes de même nature, les huileux & les narcotiques. Voyez NÉPHRÉTIQUE, COLIQUE.

3°. Lorsque l'*urine* parvenue dans la vessie n'en peut pas sortir, soit par le défaut de la faculté expultrice, soit par des obstacles qui s'opposent à son action; il faut, 1°. tâcher, comme nous l'avons dit, d'emporter la cause; 2°. si l'on ne peut le faire assez promptement, procurer par l'art une issue à l'*urine*; la paralysie de la vessie causée par la luxation de l'épine du dos est incurable; celle qui succede à l'apoplexie & qui dépend des causes générales de paralysie, doit être combattue par les remèdes actifs spiritueux, nervins, & sur-tout par les vésicatoires, dont l'effet porte spécialement sur les voies urinaires qu'on a coutume d'employer dans les cas ordinaires de paralysie, voyez ce mot; mais comme ce traitement est très-long & souvent infructueux, on est obligé de vider la vessie par le moyen de la sonde dont l'usage est d'autant plus convenable, qu'il peut se faire sans douleur & sans inconvénient. Si l'orifice de la vessie est bouché par des grumeaux de sang ou de pus, ou autres; on peut avec la sonde les diviser & donner passage à l'*urine* qui peut en entraîner une partie, le même instrument est aussi très-convenable si c'est un calcul qui soit engagé dans le col de la vessie, en le repoussant ou le dérangeant, on fait cesser l'*ischurie*; on peut aussi le faire changer de place, en faisant coucher le malade sur le dos & le secouant un peu rudement; ce moyen est plus doux que la sonde, il doit toujours être tenté auparavant, Quand

l'inflammation se joint au calcul, ou même qu'elle seule produit l'*ischurie*, l'usage de la sonde doit être banni, il ne peut qu'avoir de mauvais effets, il faut tâcher de faire cesser l'inflammation par quelques saignées, des fomentations émollientes, des légères injections, des boillons antiphlogistiques & autres secours qui conviennent à l'inflammation, *voyez cet article*; les carnosités dans l'uretre empêchent aussi l'usage de la sonde, on ne peut les détruire que par les bougies, qu'il faut introduire légèrement & pousser tous les jours un peu; mais si ces remèdes agissent trop lentement, l'*ischurie* est déjà invétérée; s'il est à craindre qu'elle n'entraîne des accidents graves, ou même la mort, il faut avoir recours à des secours qui donnent promptement issue à l'urine amassée & qui se corrompt; on peut essayer encore la sonde, sur-tout ayant soin de l'introduire avec beaucoup de précaution; que le chirurgien se garde bien de vouloir déployer ses forces & montrer une adresse déplacée, en se servant du tour qu'il appelle communément *tour de maître*, qui consiste à faire entrer la sonde dans l'uretre en tournant la partie convexe du côté du ventre, & lorsqu'elle est ou qu'on la croit parvenue au *veru-montanum*, à la détourner subitement & enfler ainsi la vessie; cette méthode me paroît fautive, en ce que le chirurgien peut prendre une carnosité pour l'éminence qui doit le guider, qu'il entre trop précipitamment, qu'il risque de déchirer toutes ces parties enflammées & tendues, d'augmenter l'inflammation & d'occasionner la gangrene, & qu'il est enfin exposé à faire de fausses routes; toutes ces considérations, s'il est capable de faire céder sa satisfaction à l'intérêt du malade, doivent l'engager à préférer la façon ordinaire de sonder, plus grossière & en même temps plus solide, à une méthode qui n'a que le vain & frivole mérite d'un peu plus d'élégance & de dextérité. Si enfin, on ne peut pas pénétrer par le moyen de la sonde dans la vessie; il ne faut pas trop insister de peur d'irriter ces parties & de rendre l'engorgement plus considérable, il ne reste plus qu'un expédient qu'il faut absolument prendre; quoiqu'il soit très-

douteux, il rend incertaine une mort, qui, à son défaut, seroit infailliblement & prochainement décidée; je parle de la ponction au périnée, ou à l'hypogastre, c'est le cas de suivre l'axiome de Celse, *melius est anceps quam nullum experiri remedium*. Quelques auteurs vantent beaucoup dans ces cas désespérés, la vertu admirable de la pierre néphritique. Jacques Zabarella a guéri, suivant le rapport de Rhodius, Nicolas Trevifanus, professeur en médecine, d'une suppression d'urine en lui attachant au bras cette merveilleuse pierre; dès que le malade l'eut, il rendit le calcul qui étoit la cause de sa maladie, & tant qu'il l'a portée, il n'en a plus ressenti aucune atteinte; ce qui n'est pas fort étonnant, puisque la cause étoit emportée. Le même auteur rapporte, que André Schogargus, célèbre médecin de Padoue, éprouva dans un cas semblable le même effet de cette pierre dans un payfan, à la cuisse duquel il l'avoit fait attacher. (*Joann. Rhodius, observ. 30. centur. III.*) Nicolas Monardes raconte des observations aussi surprenantes (*lib. de simplic. medicam. ex novo orbe delatis.*) Je suis très-persuadé que ces faits, quoiqu'attestés par des auteurs dignes de foi, trouveront encore beaucoup de lecteurs incrédules qui aimeront bien attribuer les guérisons, si elles sont vraies, à la confiance, aux remèdes pris antérieurement & à toute autre cause qu'à un remède, dont la manière d'agir est si opposée aux idées qu'ils ont; ils ne manqueront pas de penser que les effets qui ont suivi l'application de ce remède, ont été beaucoup exagérés par les témoins ou intéressés, ou admirateurs enthousiastes, ou trompeurs, ou trompés; & pour appuyer leur sentiment sur l'inefficacité d'un pareil amulette; ils pourront se fonder sur le témoignage de Luc Tozzi, qui assure avoir employé cette pierre plusieurs fois & toujours fort inutilement, & qui a la bonhomie de rejeter ce défaut de succès sur la falsification. (*Medec. pract. part. II.*)

Dysurie ou difficulté d'uriner. Le symptôme qui constitue cette maladie, est une excrétion pénible & douloureuse de l'urine, qui est le plus ordinairement jointe à un sentiment d'ardeur plus ou moins consi-

dérable,

dérable, rapporté au col de la vessie & tout le long de l'uretre, d'où lui est aussi venu la dénomination familiere d'*ardeur d'urine*.

Pour que la *dysurie* ait lieu, il faut ou que l'*urine* devienne plus irritante, ou que la sensibilité des parties par où elle passe augmente. Le premier vice mérite d'être accusé, 1°. lorsque le phlegme de l'*urine* se trouve en très-petite quantité & insuffisant pour délayer les parties huileuses & salines, qui seules sont capables d'irriter, c'est ce qui arrive sur-tout dans les hydropisies & dans les fièvres ardentes bilieuses; 2°. lorsque l'*urine* se trouve chargée de molécules étrangères, de petits corps pointus anguleux, comme des graviers, du sable, des débris de calcul, un sédiment trop épais, & suivant l'observation de Sennert, une matiere blancheâtre & laiteuse qu'on a pris mal-à-propos pour du pus, & dont la quantité est souvent si considérable, qu'elle remplit la moitié du pot-de-chambre. (*)

Les causes qui rendent l'uretre & le col de la vessie plus sensibles, plus irritables, sont l'inflammation l'exulcération, la tension excessive de ces parties; la légère sensation, que faisoit auparavant l'*urine* sur ces parties dans l'état naturel, devient alors si forte, si vive, qu'elle en est douloureuse. La douleur n'est le plus souvent qu'une sensation agréable portée à l'excès, de même que le vice n'est fréquemment qu'une vertu qui a dépassé les bornes qui lui étoient prescrites. Cet état morbifique des parties mentionnées, est la suite & l'effet ordinaire des gonorrhées virulentes; aussi la *dysurie* en est un symptôme constant; elle est moins forte dans les femmes que dans les hommes, parce que dans ceux-ci, c'est l'uretre, & sur-tout la partie intérieure, que traverse l'*urine*, qui est affectée, qui est le siege de l'ulcere & de l'inflammation; au lieu que, dans les femmes, la gonorrhée occupe les diverses glan-

des du vagin quelquefois loin de l'uretre, mais jamais l'intérieur de ce canal. Souvent la *dysurie* succede aux gonorrhées, c'est sur-tout lorsqu'un chirurgien imprudent s'est servi pour arrêter l'écoulement d'injections astringentes, ou lorsqu'il reste des carnosités dans l'uretre. Un calcul raboteux engagé dans le col de la vessie peut aussi irriter, l'enflammer & l'ulcérer; enfin, les cantharides appliquées à l'extérieur, ou prises intérieurement, exercent spécialement leur action sur les voies urinaires, sur la vessie, & augmentent considérablement la tention & la sensibilité, & sont aussi une cause très-fréquente de *dysurie*, lorsqu'on les laisse trop long-temps appliquées à l'extérieur, qu'elles mordent trop, ou qu'on en prend intérieurement une dose considérable, & qu'on insiste long-temps sur l'usage.

Cette maladie est pour l'ordinaire plus incommode que dangereuse; rarement contribue-t-elle à accélérer la mort de ceux qui l'éprouvent, lorsqu'elle survient aux vieillards, sur-tout à ceux qui ont fait un grand usage du vin & des liqueurs spiritueuses; elle n'est pas susceptible de guérison, & les accompagne jusqu'au tombeau. La *dysurie*, qui dépend d'autres causes, peut se guérir assez sûrement, quelquefois même avec assez de facilité.

Le traitement qui convient à la *dysurie*, ne sauroit être uniforme & toujours le même dans les différens cas, il doit varier relativement aux causes auxquelles elle doit être attribuée; il faut user d'autres remèdes quand l'*urine* est viciée, que quand c'est le vice des parties solides qu'il faut accuser, & les diversifier encore suivant les causes particulieres. Ainsi, 1°. la *dysurie* qui dépend d'une altération d'*urine* que nous avons dit se rencontrer dans les fièvres ardentes & les hydropisies, doit être combattue par des remèdes qui déterminent à la vessie une plus grande abondance de sérosité. Les remèdes qui remplissent

(*) Ray attribue à la décoction de la racine du Bahel-Sculli, & à sa feuille confite dans du vinaigre, la vertu de provoquer les *urines*, sur-tout, si la décoction a été faite dans l'huile du *figus infernalis*. Le même auteur ajoute que les feuilles du Bahel réduites en poudre, & prises dans de l'huile tirée par expression du *figus infernalis*, résolvent les tumeurs des parties naturelles.

cette indication dans le premier cas, sont les diurétiques froids, les émulsions, les boissons abondantes, les tisanes acides nitreuses émulsionnées, le petit-lait, l'eau de poulet, &c. Dans le second, ce sont les diurétiques chauds, les sels lixiviels neutres ou alkalis, les insectes, &c. Voyez LICHURIE.

Ces mêmes remèdes sont très-bien indiqués lorsque le sédiment de l'urine est trop épais & trop abondant; mais lorsqu'il y a des graviers, il faut choisir les médicaments les plus appropriés pour les fondre, ou du moins pour les chasser, & en prévenir la formation; on les appelle *lithontriptiques*. Voyez ce mot. Dans cette classe, sont la verge d'or la saxifrage, le bois néphrétique, la chausse trape, la bouxerole, remède connu & usité depuis long-temps à Montpellier, & qu'on prétend donner aujourd'hui pour nouveau; la térébenthine, les baumes, l'eau de chaux, dont j'ai éprouvé moi-même sur un malade calculeux l'efficacité, & j'ai appris qu'on ne doit point s'effrayer par la prétendue causticité que lui attribuent ceux qui ne l'ont jamais employée.

2°. La sensibilité de la vessie & de l'urètre portée à un trop haut point, indique en général les émolliens, calmans, anodins, narcotiques. On peut les employer extérieurement, intérieurement, & s'en servir en lavemens & pour matière d'injections dans la vessie, qu'on fera avec beaucoup de circonspection; les plus efficaces de cette classe, sont le nympha, les semences froides, les racines d'althæa, le lait, les semences de psyllium, &c. & si les douleurs sont trop vives, on en vient aux narcotiques; lorsqu'il y a inflammation, la saignée peut soulager. Dans les gonorrhées violentes, & sur-tout dans celles qu'on appelle *cordées*, où l'ardeur d'urine est excessive, on peut la diminuer un peu en plongeant la partie affectée dans l'eau, ou le lait tiède. Les bains généraux sont aussi très-avantageux; on tire du soulagement des émulsions prises en se couchant, auxquelles l'on ajoute du syrop de nympha, ou même de celui de pavor. Tout ces secours ne doivent point être négligés lorsque la dysurie est produite par

un calcul anguleux qui irrite le col de la vessie; mais ils ne peuvent que pallier le mal, ou en diminuer la violence: l'opération est le seul secours vraiment curatif. J'ai réussi avec l'eau de chaux à rendre cette excrétion plus facile & moins douloureuse dans un homme qui avoit la pierre: on pourroit aussi tenter le même remède avant de soumettre le malade à une opération cruelle & incertaine. Le lait est un remède spécifique dans la dysurie qui provient de l'application des cantharides: on peut donner le petit-lait l'hydrogala, les liqueurs émulsives; toutes ces préparations du lait sont constamment suivies du succès le plus prompt & le plus complet. Si la médecine possédoit beaucoup de remèdes aussi efficaces, aussi sûrs que l'est le lait dans ce cas, le projet de l'immortalité deviendrait bien moins chimérique.

Strangurie ou excrétion d'urine goutte & goutte. Le nom de cette maladie en indique suffisamment la nature & le caractère; on peut en compter deux especes relativement aux accidens qui s'y joignent; quelquefois la *strangurie* est accompagnée de beaucoup d'ardeur & de douleur, & des autres symptômes qui sont propres à la dysurie, dont elle ne diffère alors que par la manière dont se fait l'excrétion. (Voyez ci-devant DYSURIE.) Les causes sont à peu près les mêmes, les plus fréquentes sont un calcul engagé dans le col de la vessie, l'inflammation de cette partie & des carnosités dans l'urètre, qui se rencontrent avec une foiblesse, une atonie du sphincter; cette especie de *strangurie* est assez comparable au ténisme. Dans les deux cas, des efforts continuels & douloureux ne produisent qu'une excrétion très-modique; d'autres-fois, l'urine sort sans gêne & sans douleur, ou continuellement à mesure qu'elle se sépare, comme dans l'incontinence d'urine; ce qui vient d'un relâchement total du sphincter, ou par intervalles, ayant eu le temps de se ramasser en certaine quantité; alors la continuité du fil de l'urine est pour l'ordinaire rompue par des obstructions placées à la naissance de l'urètre, & par le rétrécissement du col de la vessie.

La première especie de *strangurie* qui a

les symptômes & les principes communs avec la *dysurie*, fournit à peu près le même pronostic, & exige les remèdes absolument semblables; elle est un peu plus incommode, & même comme elle approche plus de l'ischurie, elle en devient aussi plus dangereuse. Hippocrate a remarqué que si la passion isiaque survenoit à la *strangurie*, les malades mourroient dans sept jours, à moins que la fièvre ne fût excitée & suivie d'un flux abondant d'*urines* (*Aphor. 44. lib. VI.*) Mais le même auteur a observé que la *strangurie* étoit quelquefois dans les maladies aiguës, un signe très-favorable, une affection critique & salutaire. (*Epidem. lib. I. stat. 2. &c.*) Voyez URINE. (*Séméiotiq.*)

La seconde espèce de *strangurie* très-familière aux vieillards, n'est qu'incommode; elle n'exige aucun remède, & élude l'efficacité de ceux qu'on verroit les plus appropriés; ainsi, il faut les laisser vivre avec cette incommodité, plutôt que de les fatiguer inutilement par des drogues détestables, ou même les faire mourir plutôt, en prétendant les en délivrer. Que de cas semblables se rencontrent dans la pratique où le médecin le plus officieux est souvent désagréable & quelquefois nuisible!

Diabetes ou flux abondant & colliquatif. Voyez DIABETES.

Incontinence d'urine. Cette maladie consiste dans une excrétion plus ou moins fréquente d'*urine*, faite sans aucun effort, & involontairement; il y a des cas où l'*urine* s'échappe ainsi de la vessie, à mesure qu'elle y découle par les uréteres; cette sécrétion se fait goutte à goutte, & forme une espèce de *strangurie*; il y en a d'autres où l'*urine* après s'être rassemblée pendant quelque temps, sort d'elle-même sans que le malade puisse la retenir, & sans qu'il ait le temps de prendre les précautions convenables; il y en a enfin, & c'est le cas ordinaire des enfans, où l'excrétion d'*urine* involontaire ne se fait que pendant le sommeil.

Dans l'état de santé l'*urine* ne se rassemble dans la vessie que parce que son orifice est garni d'un sphincter, qui par sa contraction le ferme exactement, & bouche tout-

à-fait l'issue à l'*urine*; jusqu'à ce que la vessie soit distendue à un certain point par la quantité d'*urine*, & irritée par son acrimonie plus ou moins vive dans les différents sujets & les diverses circonstances, le muscle excréteur reste sans force & sans action. Pour qu'il se contracte il faut une certaine irritation, qui dans l'état naturel dépend plus de la quantité que de l'acreté de l'*urine*; alors la vessie diminue en capacité, les forces, par la disposition des fibres musculaires, sont toutes dirigées vers l'orifice de la vessie; elles sont aidées dans cette action par les muscles abdominaux contractés; mais tous ces efforts seroient vains, si en même temps le sphincter relâché n'ouvroit le passage à l'*urine*, qui sort alors avec plus ou moins d'impétuosité; mais tel est l'admirable structure de ces parties, que les mêmes efforts qui font contracter le muscle excréteur, procurent le relâchement du sphincter de la vessie; quoique leur mécanisme, leur manière d'agir nous soient tout-à-fait inconnues, quoique nous ne sachions pas ce qu'il faut faire, & la façon dont il faut s'y prendre pour *uriner*: les efforts que nous faisons n'en sont pas moins soumis à l'empire de la volonté, il nous est libre de ne pas obéir pendant un plus ou moins long espace de temps au stimulus qui les exige & les détermine; les femmes en général, y résistent moins long-temps que les hommes, elles sont obligées de satisfaire plus souvent à ce besoin; elles sont aussi beaucoup plus sujettes qu'eux à l'incontinence d'*urine*.

Cette maladie aura donc lieu lorsque le sphincter laissera ouvert l'orifice de la vessie, lorsqu'il cédera sans la participation de la volonté, à la simple pesanteur de l'*urine*, ou à la légère contraction du muscle excréteur; ce qui arrivera lorsqu'il sera détruit totalement ou en partie par des ulcères, des déchiremens, lorsqu'il sera relâché, paralytique, ou simplement privé de sa force, & de son ton ordinaire & naturel. Les ulcères qui détruisent le sphincter de la vessie, sont ordinairement vénériens, il peut s'en trouver dépendans d'autres causes, & survenus à la suite d'une inflammation & d'une rétention d'*urine*.

Les déchiremens de cette partie ont principalement lieu chez les femmes ; les accouchemens laborieux , ou la maladresse du chirurgien , en sont les causes les plus fréquentes ; la paralysie & le relâchement de ce muscle sont quelquefois produits par une chute sur le dos , comme l'ont observé Amatus Lusitanus , Benivenius , & Alphonsus Rhonius ; d'autres fois par les causes ordinaires de paralysie & de relâchement , dont l'action se porte principalement sur cette partie. J'ai vu , dans une femme , ce vice occasionné par la présence d'un calcul d'une grosseur prodigieuse dans la vessie , sans doute il avoit produit cet effet en pesant continuellement sur le sphincter ; mais après que , par un de ces efforts surprenans de la nature , dont on voit peu d'exemples , la malade eut pour ainsi dire accouché avec les plus cuisantes douleurs , de cet énorme calcul , l'incontinence d'urine fut encore plus considérable ; le sphincter ayant été extrêmement dilaté , perdit absolument son ton & sa contractilité ; enfin la foiblesse du sphincter est un effet très-ordinaire de l'âge trop ou trop peu avancé ; les vieillards sont très-sujets à l'incontinence d'urine , & il est peu d'enfant qui dans les premières années de sa vie n'éprouve cette incommodité ; la foiblesse du sphincter qui l'occasionne n'étant pas portée à l'excès chez la plupart , il arrive que l'excrétion involontaire de l'urine , ne se fait que pendant le sommeil ; comme il s'en sépare beaucoup à cet âge , la vessie est bientôt surchargée , l'enfant profondément endormi ne sent pas l'aiguillon qui l'avertit de satisfaire à ce besoin ; le muscle excréteur trop distendu se contracte , le sphincter ne peut pas résister à cet effort & au poids de l'urine , il se relâche , l'urine sort à grands flots , inonde le lit de ce pauvre innocent , & lui prépare des châtimens d'autant plus cruels qu'ils ne sont pas mérités. Meres injustes , qui venez la main armée de verges visiter avec une exactitude inquiète le berceau de ces tendres victimes , & qui vous préparez à leur faire expier sous les coups leur prétendue faute , sursuspendez pour un moment ces coups , apprenez qu'il ne peut y avoir de faute sans la participation de la volonté , que ce

qui vous en paroît une , est une action très-indifférente , que c'est le symptôme d'une maladie que l'enfant ne peut pas plus empêcher , qu'un accès de fièvre ou de colique , & qui loin d'attirer votre courroux & vos châtimens , doit exciter votre tendresse & vos soins ; prenez garde d'ailleurs que ce ne soit pas l'avarice ou le déplaisir de voir gâter les meubles qui servent au lit de votre enfant , qui arme votre main , déguisé sous le prétexte plausible d'une correction nécessaire ; mais sur-tout pensez que si quelqu'un est coupable , c'est vous qui nourrissez trop mollement votre enfant , qui le gorgiez de boissons aqueuses , qui ne lui laissez pas faire l'exercice convenable , & qui enfin négligez de lui procurer les remèdes appropriés.

L'incontinence d'urine n'est point une maladie grave ou dangereuse , elle n'est qu'une incommodité très-désagréable ; elle est pour l'ordinaire incurable , sur-tout chez les vieillards ; les enfans sont les seuls qui en guérissent parfaitement , & même avec assez de facilité , souvent par la seule force du tempérament que l'âge donne en augmentant , quelquefois par l'efficacité des secours que la médecine fournit.

Le peu de succès des remèdes ordinaires , administrés suivant les diverses indications , a fait recourir pour emporter cette maladie , à des médicamens singuliers , absurdes , qu'on a regardés comme très-appropriés dans tous les cas , sans avoir égard à la différence des causes , & qu'on a décorés du titre imposant de *spécifique*. Sous ce beau nom , ont paru successivement recommandés par différens auteurs , le gosier d'un coq roti , desséché & mis en poudre ; la vessie d'une chevre , ou d'un sanglier , préparée de même , & donnée à la dose d'un gros dans un verre de vin rouge ; les parties génitales externes de la truie , cuites avec les choux pommés ; le poisson qui se trouve dans l'estomac des brochets , les cendres d'un hérisson , la gomme arabique , le styrax , la cire , la mirre , le calament , la menthe , le gland , le millepertuis , &c. mais de tous les remèdes de cette espèce , il n'y en a point qui ait eu plus de vogue , & qui soit si généralement vanté , que les souris qu'on fait

manger roties, ou dont on donne la cendre; mais ce remède est particulièrement destiné à guérir l'incontinence d'urine qu'éprouvent les enfans. Plinie assure que de son temps on s'en servoit avec succès (*Hist. nat. lib. XXX. cap. xv.*) Dans une édition de Sérenus, citée par Gesner, on voit qu'il recommande :

Ex vino muris tritus (cinis) vel laeæ capellæ.

Benedictus Verminus, Bayrus, Forestus, &c. rapportent des observations qui constatent cette vertu dans les souris. Ce dernier assure avoir vu donner ce remède avec un très-grand succès, par les bonnes femmes de Delphes. (*Schol. obs. 22. lib. XXV.*) Dans la seconde année des éphémérides des curieux de la nature, il y a une observation encore plus remarquable, d'une fille âgée de dix-huit ans, qui étoit sujette dès son enfance à cette maladie, & dont les regles étoient encore suspendues, elle en fut parfaitement guérie en mangeant quelques souris rôties, par le conseil d'une femme qui, pour l'engager à user de ce remède, lui raconta que son propre fils en avoit éprouvé l'efficacité, & avoit été délivré par ce moyen, d'une incontinence d'urine qui l'incommodoit depuis quinze ans. Enfin tout le monde peut avoir vu arriver, ou entendu raconter des histoires semblables. Après un si grand nombre d'observations décisives, & de témoignages authentiques; je ne vois pas trop comment on pourroit nier & méconnoître cette propriété dans les souris; la manière dont elles operent cet effet est inconnue, j'en conviens : mais est-on fondé à rejeter un fait, parce qu'on a des lumières trop bornées pour en trouver la raison, & d'ailleurs est-on plus éclairé sur la façon d'agir des autres remèdes? quoi qu'il en soit, ce remède est innocent, il n'y a aucun mauvais effet à en craindre; les souris servent de nourriture ordinaire aux peuples de Calcut, & on mange en France, dans certaines provinces, les rats d'eau. Ainsi un médecin prudent, instruit que les plus ignorans peuvent donner de bonnes idées, ne dédaignera point ce remède parce qu'il est conseillé par les bonnes femmes, & pourra dans l'occasion en permettre, ou même en conseiller l'usage.

Il y a un autre remède plus merveilleux encore, & dont l'efficacité, quoique constatée par deux observations dont un médecin célèbre dit avoir été le témoin oculaire, est plus inexplicable & plus douteuse; c'est une amulette suspendue au cou, faite avec la poudre d'un crapaud roti en vie dans un pot neuf. Henri de Heers rapporte qu'une femme étant attaquée d'une incontinence d'urine à la suite d'un accouchement laborieux, pendant lequel une accoucheuse maladroite lui avoit déchiré le sphincter de la vessie, il n'oublia aucun remède pour la guérir de cette incommodité; il réussit à dissiper quelques symptômes accidentels, mais il ne put jamais arrêter l'excrétion continuelle d'urine, c'est pourquoi il s'avisait de lui faire préparer un syphon d'argent dont la branche la plus courte alloit dans la vessie, & l'autre d'environ quatre pouces aboutissoit à une bouteille; par ce moyen il détournait le cours de l'urine qui se faisoit par le vagin, & consolida les ulcères qui étoient dans cette partie; cette femme ainsi soulagée, & n'ayant d'autre incommodité que le poids de la bouteille, ne s'attendoit pas à une guérison plus complète; elle pouvoit en ôtant son syphon, recevoir les caresses de son mari, & étant devenue enceinte, elle accoucha très-heureusement. Henri de Heers l'ayant perdu de vue, la rencontra quelque temps après, & fut fort surpris de se voir rendre son syphon, & d'apprendre que la malade parfaitement guérie n'en avoit plus besoin; il en demanda la cause, & elle lui fit voir le petit sac pendu à son cou, où étoit renfermée la poudre du crapaud; sa surprise augmenta encore, n'ayant jamais oui parler d'un semblable remède; il assure qu'ayant eu l'occasion de s'en servir chez un marchand qui avoit une incontinence d'urine, à la suite d'une opération de la taille mal faite, il vit avec étonnement le même miracle se répéter (*Henric. ab. Heers, obs. 14. lib. I.*); nous n'avons rien à dire à cela sinon que *fides sit penes autorem.*

Si j'avois à traiter un malade attaqué de cette maladie, avant d'avoir recours à tous ces prétendus spécifiques, j'essayerois les remèdes qui pussent combattre les causes

que je connoitrois ; je conseillerois l'opération de la taille à celui dans qui la maladie dépendroit du calcul, les astringens spiritueux, aromatiques, pris intérieurement, ou administrés en vapeurs, en bains, en fomentations, en injections, & sur-tout les vésicatoires, à ceux qui auroient le sphincter de la vessie paralytique, ou dans un relâchement plus ou moins considérable, les balsamiques dans le cas d'ulcère, &c. & je recommanderois aux meres dont les enfans seroient sujets à cette maladie, de s'abstenir des fouets, secours également cruels, inutiles, & déplacés, d'élever leurs enfans moins mollement, de leur laisser faire de l'exercice, de leur donner des alimens moins aqueux, moins relâchans, de leur faire boire un peu de vin, sur-tout ferré, d'avoir soin qu'ils ayent toujours le ventre libre, parce que plus l'excrétion de sérosité aura lieu par les intestins, moins les urines seront abondantes ; & si ces secours sont insuffisans, je crois qu'on peut tirer plus d'utilité des fomentations aromatiques, astringentes, de légères injections, & de l'usage d'un vin aromatique ferré, du cachou, & de quelqu'autres astringens semblables.

Pissement de sang. Le mélange du sang avec les urines leur donne une teinte d'un rouge plus ou moins foncé, suivant la quantité & la qualité du sang, qui est le signe distinctif de cette maladie. Lorsque le sang est peu abondant, on risque de confondre l'urine sanguinolente, avec celle dont la rougeur dépend de la trop petite quantité de phlegme, ou du mélange d'un sédiment rouge & briqueté.

Pour éviter cette erreur, il n'y a qu'à laisser à l'urine le temps de déposer ; si elle contient du sang, il se ramassera en grumeaux, en filamens noirâtres, qui par l'agitation ne pourront plus se redissoudre dans l'urine ; au lieu que les sédimens d'une autre nature paroîtront au fond du vaisseau en forme de poussière, plus ou moins ténue, & se remèleront facilement avec le reste de l'urine. On peut aussi dans la même vue filtrer de l'urine sur laquelle on a des doutes, à travers un linge blanc, le sang se fera reconnoître par la couleur rouge qui s'y imprimera ; les autres

matieres n'altéreront pas sa blancheur.

Après qu'on sera bien assuré de l'existence du *piissement de sang*, il faudra tâcher de remonter à son origine & à ses causes. Son origine peut varier d'autant de façons, qu'il y a de parties qui servent à la sécrétion & à l'excrétion de l'urine ; les reins, les ureteres, la vessie & l'uretre peuvent en être les différentes sources. On connoît que le sang vient des reins, & qu'il est dû à la rupture d'un vaisseau, lorsqu'il sort tout-à-coup (Hippocrate, *aph. 78. l. IV.*) lorsqu'il est très-abondant, lorsqu'il est bien mêlé avec l'urine, que la couleur est d'un rouge-clair, égale & uniforme. Cette excrétion d'ailleurs se faisant par un viscere peu sensible, n'est presque pas douloureuse. Le *piissement de sang* qui a cette source, est quelquefois occasionné par un effort critique, d'autres fois par la suppression des évacuations sanguines, des regles ou des hémorrhoides, comme le prouvent les observations d'Hercules Saxonin, de Rolinkius, de Reiselius, &c. plus souvent encore par la présence d'un calcul anguleux dans les reins, sur-tout si le malade use de diurétiques chauds, des prétendus lithontriptiques, ou fait des exercices immodérés : de tous les exercices celui qui est le plus propre à exciter, même seul & sans la présence du calcul, une hémorrhagie rénale, c'est l'équitation, sans doute à cause de la compression des vaisseaux qui se répandent dans les fesses, les cuisses, & le périnée.

Riviere fait mention d'un homme de 50 ans qui pissait du sang toutes les fois qu'il montoit à cheval, (*centur. ij. observ. xij.*) le mouvement d'une voiture mal suspendue, sur-tout lorsqu'elle roule sur le pavé, ou dans des chemins raboteux, produit le même effet. Sydenham raconte qu'il étoit sujet au *piissement de sang* en conséquence d'un calcul dans les reins, qui se manifestoit toutes les fois qu'il marchoit trop long-temps, ou qu'il alloit en carrosse, à moins qu'il ne prit des précautions pour prévenir cet accident (*de mictu cruento, à calcul renib. impact.*) Les blessures dans les reins, les chûtes, l'action trop vive des cantharides, l'usage continué d'alcools, peuvent aussi donner lieu à

l'excrétion du sang par les reins. On peut encore ajouter ici les *pissemens de sang* symptomatiques, qui surviennent quelquefois à la petite vérole, à la rougeole, à des fièvres malignes, & plus souvent aux pleurésies dorsales.

Lorsque les ureteres fournissent le sang qui se mêle avec l'urine, c'est pour l'ordinaire en conséquence d'un calcul trop gros ou raboteux, qui traversant avec peine ces canaux, fait une solution de continuité dans les vaisseaux sanguins; alors le malade sent une douleur aiguë à la région iliaque, & aux environs des reins, les urines sont moins abondantes, coulent avec peine, & sont chargées de graviers, & enfin on observe les divers symptômes de colique néphrétique.

Le *pissemment de sang* doit être rapporté à la vessie, lorsqu'il est en petite quantité, par grumeaux, de couleur noirâtre; lorsqu'il y a strangurie, douleur à l'hypogastre & au périnée; lorsque ce sang se trouve mêlé avec du pus, avec des écailles, & qu'il exhale une odeur très-fétide: c'est un signe que la vessie est ulcérée (Hippocr. aphor. 60. & 81. l. IV.) Les causes ordinaires de cette hémorrhagie sont le calcul, l'espece d'inflammation qu'on nomme *syssophique*, l'exulcération, la rupture de quelque vaisseau sanguin par un effort, une chute, &c. La vessie est sujette à une autre espece d'hémorrhagie, dont Calius Aurelianus fait mention, *tract. de morb. chroniq.* Elle se fait par des especes de tumeurs ou hémorrhoides; qui se forment au col de la vessie, comme dans le fondement, le vagin, & la matrice. Cette évacuation se fait par intervalles: & est du nombre des *pissemens de sang* périodiques, qu'Archigène a observés. Elle demande une grande attention, parce que augmentant peu à peu, elle devient enfin si considérable qu'elle jette le malade dans des syncopes fréquentes; elle excite aussi des douleurs aiguës vers le pubis, & quelquefois ces tumeurs grossissent au point de gêner beaucoup, ou même d'intercepter tout-à-fait le passage de l'urine.

L'uretre est la source la moins ordinaire du *pissemment de sang*, & ce n'est guère que dans le cas de gonorrhée virulente, très-

vive & cordée, que la semence soit chargée de stries de sang, & se mêle avec l'urine; il arrive quelquefois que le sang sorte périodiquement par l'uretre, ou par les réguemens de la verge, pur & indépendamment de l'excrétion des urines. Les hommes dans qui on observe cette évacuation, passent pour avoir leurs regles. On trouve dans le *journal de Médecine*, l'histoire d'un berger ainsi réglé, & dont le pere & sept à huit freres, présentoient le même phénomène. Stalpart, Vander Wiel rapporte plusieurs exemples semblables, *observ. 80. centur. j.* & Frédéric Hoffmann assure avoir connu plusieurs personnes qui ont rendu pendant quelques semaines, dans des temps réglés, une grande quantité de sang pur par la verge, après avoir auparavant senti des douleurs dans les aînes & dans les cuisses. Il y a lieu de présumer que cette évacuation périodique est une espece de flux hémorrhoidal, & qu'il se fait par le rameau qui des veines hémorrhoidales externes va se distribuer dans la verge.

Le détail où nous venons d'entrer sur l'origine du *pissemment de sang*, sur les causes qui l'excitent, & les symptômes qui l'accompagnent leur différente action, peut nous servir à en distinguer les différentes especes, à connoître quand il est symptomatique ou critique, dangereux ou salutaire, à quelle cause il doit être attribué. Hoffmann se trompe quand il prononce généralement que tout *pissemment de sang* est dangereux; cette assertion est plus fondée sur le raisonnement que sur l'observation. Hippocrate assure le contraire, & il a l'expérience pour lui; il dit que lorsque le *pissemment de sang* revient rarement, par intervalles & sans douleur, il est avantageux, qu'il termine & dissipe heureusement les lassitudes; celui qui succède à la suppression des regles & des hémorrhoides, est aussi très-salutaire, il supplée à ces évacuations, & prévient les accidens que leur défaut entraineroit. Il n'est pas douteux que le *pissemment de sang* au commencement des maladies, ne soit un symptôme fâcheux; qu'il ne soit aussi à craindre lorsqu'il est occasionné par un calcul dans les reins, les ureteres, la vessie; lorsqu'il survient aux scorbutiques; qu'il est la suite d'une

extrême dissolution du sang, &c. & enfin lorsque l'hémorrhagie est trop abondante. Les signes qui nous indiquent que le danger est pressant, sont les nausées, les anxiétés, la petitesse, la fréquence & l'obscurité du pouls; la foiblesse; les défaillances, & les sueurs froides, &c. Voyez URINE (*Séméiotide.*)

Le *pissement de sang* critique n'exige aucun remède; celui qui est symptôme d'une autre maladie, n'en demande point de particulier; il se guérit lorsque la maladie à laquelle il est survenu prend une bonne tournure, par les efforts de l'art ou de la nature. Le rétablissement des règles & des hémorrhoides est la seule indication qui se présente à remplir dans le *pissement de sang* qui succède à ces évacuations supprimées.

L'excrétion des calculs, des graviers engagés dans les reins, les ureteres, ou le col de la vessie, est le seul secours efficace & vraiment curatif, lorsqu'il est dû à cette cause. Le repos, l'usage des émoliens entisane, en injection, en lavement, en fomentation, en bain, ne sont que des adoucissans & des palliatifs qu'il ne faut pas négliger dans le paroxysme; & sur-tout quand il n'est pas possible d'employer la cure radicale. Les décoctions légères de symphitum, d'alhara, sont très-appropriées dans ce cas; elles conviennent aussi très-bien lorsque le *pissement de sang* est dû à la rupture de quelque vaisseau à la suite d'une blessure, d'un effort, & qu'il y a beaucoup d'ardeur & d'inflammation; la saignée est alors très-bien placée, & dès que les accidens sont calmés par ces secours, il faut recourir aux astringens plus forts, mêlés avec les vulnéraires. C'est sous ce point de vue qu'on emploie avec succès la millefeuille, la prêle, l'aigremoine, le lierre terrestre, le burfa pastoris, les sommités d'hypericum, les suc d'ortie & de marguerite, extraits ensemble, &c. Si l'hémorrhagie est considérable, & qu'il soit à craindre que le malade n'y succombe, il ne faut pas balancer à employer les astringens les plus actifs; tels que l'alun, le sang de dragon, le bol d'Arménie, &c. Leur usage n'est pas sans inconvénient; la crispation trop prompte qu'ils occasionnent,

est une des causes fréquentes des ulcères qui succèdent aux hémorrhagies des reins, des poudrons & des autres parties. Mais la crainte de cet accident doit céder à l'assurance où l'on est d'une mort prochaine, si on ne les emploie pas. De deux maux il faut toujours éviter le pire; & rien n'est plus conforme aux loix de la nature, que de s'exposer à faire un petit mal, lorsque cela est indispensablement nécessaire pour en éviter un plus grand. Si le danger n'est pas urgent, qu'on s'abstienne scrupuleusement de ces remèdes, ils sont inutiles ou dangereux.

Les personnes qui sont sujettes au *pissement de sang*, doivent pour prévenir le retour des paroxysmes, user des remèdes adoucissans, des laitages entremêlés de quelque opiate tonique martiale, & terminer leur traitement par l'usage des eaux minérales acidules ferrugineuses; ils doivent observer un régime de vie très-sobre, éviter avec circonspection tout excès dans le vin & les plaisirs vénériens, faire peu d'exercice, & point du tout en voiture ou à cheval, avoir attention de ne pas trop se couvrir dans le lit, & de ne pas rester long-temps couchés sur le dos; avec ces petites attentions on peut réussir à diminuer considérablement les accès, à les beaucoup éloigner, & même à les dissiper entièrement.

Pissements de pus. Le pus qui se trouve mêlé avec l'urine, peut avoir sa source dans quelque une des parties qui servent à la sécrétion & à son excrétion, ou être apporté dans les reins de quelque autre partie avec la matière de l'urine; le *pissement de pus* dépendant de la lésion des voies urinaires, succède ordinairement au *pissement de sang*, comme la phthisie succède à l'hémophthisie; il est le signe & l'effet d'un ulcère ou d'un abcès dans les parties, & se reconnoît par les signes qui ont précédé, savoir ou le *pissement de sang* ou les symptômes de l'inflammation, & la partie qui a été le siège de ces symptômes doit être censée la source du *pissement de pus*. Il y a beaucoup plus à craindre de cette excrétion lorsqu'elle vient d'un ulcère, que lorsqu'elle est fournie par un abcès; dans le premier cas elle est peu susceptible

susceptible de curation ; elle est bientôt suivie ou accompagnée de fièvre lente, maigre, foible, en un mot, de tous les symptômes de la phthisie, & se termine assez sûrement par la mort du malade ; dans le second cas, l'abcès étant vidé, le *pissement de pus* peut cesser, & alors il a été plus favorable que nuisible ; il ne devient dangereux que lorsque l'abcès se renouvelle ou qu'il se change en ulcère ; c'est principalement par la quantité de pus qui est rendue tout-à-la-fois, qu'on peut juger qu'il a été fourni par un abcès ; on peut aussi tirer des éclaircissements des symptômes précédens & concomitans pour distinguer si le *pissement de pus* doit fa naissiance à cette cause ou à un ulcère.

Lorsqu'on est bien assuré que c'est un abcès qui en est la source, on laisse agir la nature, ou on lui aide par des légers vulnérables incisifs diurétiques, si le pus est trop épais & gluant ; & quand le pus a presque cessé de couler, on a recours aux balsamiques. Dans le cas d'ulcère, il n'y a rien de plus à faire que dans tous les autres ulcères intérieurs, voyez PHTHISIE, c'est-à-dire, il ne faut pas s'attendre à guérir par le seul usage du lait, mais il faut le couper avec les décoctions vulnérables détersives, légèrement diurétiques, insister plus long-temps sur l'usage des baumes ; on peut s'en servir indifféremment, leurs vertus sont toutes les mêmes ; le plus précieux & le plus vil n'offrant à l'analyse du chimiste éclairé & aux yeux du médecin observateur aucune différence remarquable. Les eaux sulfureuses de Barèges, de Canterets, Bonnes, sont aussi dans ce cas très-appropriées.

Si le pus est par un effort critique apporté aux reins de quelque autre partie, de la poitrine, du foie, de la cuisse, &c. (ce qu'on connoit par l'absence des signes qui caractérisent l'ulcère ou l'abcès des voies urinaires), il faut favoriser cette excretion par les boissons abondantes peu chaudes, par l'usage des diurétiques un peu forts, des vulnérables, des balsamiques ; on peut augmenter un peu l'action des reins, en appliquant des linges chauds, en faisant quelque friction sur les parties

extérieures qui leur répondent. Ne seroit-il pas à-propos de se servir, dans la même vue, des cantharides, le diurétique par excellence ? On auroit attention d'en modérer extrêmement les doses, & de n'en pas continuer trop long-temps l'usage.

Pissement de poils, pili-miction. Cette altération de l'urine qui consiste dans un mélange de petits corpuscules longs, déliés & semblables à des poils, étoit connue d'Hippocrate ; mais elle n'a reçu un nom particulier que du temps de Galien. Cet auteur dit " que les médecins modernes appellent du nom de *trichiasis*, " *τριχίασις*, dérivé de *τριχίς*, cheveux, une " maladie dans laquelle on voit dans " l'urine des especes de poils qui sont pour " l'ordinaire blancs ». *Comment. in aphor. 76. lib. IV.* Les observations de cette maladie étant très-rares, on est fort peu éclairé sur sa nature, ses causes, son siege & sa curation ; il y a lieu de penser que ces petits filets sont formés par l'adunation des parties muqueuses dans les tuyaux des reins ; c'est aussi dans ce viscere qu'Hippocrate en marque l'origine. Lorsqu'il se trouve, dit-il, dans l'urine épaisse des petites caroncules ou des especes de poils, c'est aux reins qu'il faut chercher la source de cette excretion. *Aphor. 76. lib. IV.* Il est peu nécessaire de faire observer combien est absurde l'idée de ceux qui prétendent que ces filamens sont de véritables cheveux formés dans les vaisseaux sanguins, & que tout le sang est particulièrement disposé à se convertir en cheveux. Voyez PLICA POLONICA. Tulpius paroît donner dans cette idée ; il dit avoir observé un exemple mémorable du *trichiasis* périodique dans un jeune homme qui pendant l'espace de quatre ans rendoit tous les quinze jours une assez grande quantité de cheveux avec difficulté d'uriner & des anxiétés générales. " Chaque cheveu étoit, dit-il, de la " longueur d'un demi-doigt, & quelque " fois même de la longueur du doigt entier, mais ils étoient si couverts, si enveloppés de mucosité, que rarement les " voyoit-on à découvert ; chaque paroxysme duroit environ quatre jours, & hors " de ce temps le malade étoit tranquille,

» bien portant, urinoit sans douleur, & ne rendoit aucun cheveu. *Observat. médic. lib. II. cap. xlij.*

Horstius fait aussi mention de cette maladie (*epist. médic. sect. V.*) ; il nous apprend qu'un des remèdes les plus efficaces est l'esprit de térébenthine mêlé du sirop d'althæa : singulière combinaison !

On peut ajouter à ces altérations de l'urine celle qu'on a quelquefois observée produite par le mélange de différens corps étrangers, 1°. par des vers, telle étoit l'urine que Hehren-fried-hagen-dorn trouva dans un malade attaqué de la petite vérole, remplie de petits vermiculeux ailés qui nageoient & se remuoient en divers sens tant que l'urine resta chaude, & qui moururent dès qu'elle fut refroidie. Schenkius rapporte une observation semblable, & quelques auteurs tels que Platerus, Rhonferus, Edmundus de Meara & Rhodius assurent avoir vu des vers sortir par le canal de l'urètre indépendamment de l'urine ; 2°. par des champignons, s'il faut ajouter foi à l'observation que rapporte Christianus Frederic Germannus, d'un homme qui après avoir senti des douleurs très-vives à la région des reins & du diaphragme, rendit une grande quantité d'urine sanguinolente remplie de champignons qui imitoient la figure d'une cerise avec son pédicule ; le médecin de qui nous tenons cette histoire, assure les avoir ramassés dans le pot-de-chambre pour les conserver ; 3°. enfin, il y a plusieurs observations de personnes qui ont rendu avec les urines différens corps qu'ils avoient avalés, ou qui avoient été introduits dans le corps par d'autres voies. M. Nathanael Fairfax dit qu'une femme rendit en urinant une balle de plomb qu'elle avoit avalée quelque temps auparavant pour se guérir de la passion iliaque. *Act. philosoph. angl. mens. octobr. 1668.*

Olaus Borrichius raconte que la même chose est arrivée à un homme qui avoit avalé des grains de plomb en mangeant du gibier, & qui les rendit avec l'urine. Un malade, suivant le rapport de M. Sigismund Cisholti, ayant reçu un coup de fusil dans le ventre, rendit par les urines une petite balle de celles que nous appellons

en françois chevrotine. Voyez la *bibliothèque pratique* de Manget, tom. IV. lib. XIX. pag. 1006 & suiv.

Nous laissons aux théoriciens oisifs & jaloux de trouver des raisons par-tout, le soin d'expliquer comment ces corps étrangers ont pu se former, & sur-tout comment ils ont pu traverser tous les tuyaux si déliés qui se présentent à leur passage jusqu'à l'extrémité de l'urètre ; nous ne prétendons pas non plus redresser ceux qui ne concevant pas comment ces faits se sont passés, se croient fondés à les nier ; ne pouvant pas délier le nœud, ils le coupent. Nous nous contenterons de remarquer que ce ne sont pas les seuls faits qui soient inexplicables, & que la nature offre plus d'un mystère, lorsqu'on l'examine de près. (m)

URINE, f. f. (*Teinture.*) l'urine est du nombre des drogues non colorantes, dont les teinturiers se servent à préparer les étoffes avant de les mettre en couleur ; entr'autres usages, elle aide à fermenter & échauffer le pastel ; & on l'emploie aussi au lieu de chaux dans les cuves de bleu. On se sert quelquefois d'urine pour dégraisser les laines, les étoffes, & ouvrages faits de laine, comme draps, ratines, lerges, &c. bas, bonnet, &c. mais l'on prétend que ce dégraissage est très-mauvais, qu'il préjudicie beaucoup aux marchandises, & l'on ne devoit y employer que du savon ou de la terre bien préparée. (D. J.)

URINEUX, adj. (*Gram. & Chymie.*) il se dit des sels produits par l'urine ou des sels qui ont l'odeur ou la saveur d'urine, ou l'odeur & la saveur des sels produits par l'urine. On dit aussi une odeur urineuse.

URI-NOSE, (*Géog. mod.*) c'est-à-dire, nez de travers ; montagne d'Angleterre qui regne dans le Cumberland, le Westmorland & le Lancashire. C'est une des plus hautes du pays. (D. J.)

URIUM, (*Géog. anc.*) fleuve de l'Espagne bétique. Pline, l. III. c. j. dit que c'est un des deux fleuves qui coulent entre l'Anas & le Bétis. C'est présentement le Tinto, selon le P. Hardouin. (D. J.)

URNA, (*Mesure romaine.*) mesure de capacité chez les Romains, qui contenoit

la moitié de l'amphore; Columelle parle de vignobles dont le *jugum* donnoit six cents *urnes* de vin : ce qui reviendrait en mesure sèche à environ cinquante boisseaux par arpent. (*D. J.*)

URNE, f. f. *urna*, (*Antiq. rom.*) vaisseau de différente matière, usage, grandeur & figure. On employoit les *urnes* pour renfermer les cendres des corps après les avoir brûlés; on les employoit encore pour jeter les bulletins de suffrage dans les assemblées des citoyens de Rome pour l'élection des magistrats, & dans les jugemens. On se servoit de l'*urne* pour la divination; on tiroit aussi des *urnes* les noms de ceux qui devoient combattre les premiers aux jeux publics; enfin on conservoit les vins dans des *urnes* expresses.

Comme les *urnes* servoient principalement à contenir les cendres des morts, on fabriquoit des *urnes* de toutes sortes de matières pour cet usage. Trajan ordonna qu'on mît les cendres dans une *urne* d'or, & qu'elle fût posée sur cette belle colonne qui subsiste encore aujourd'hui. L'*urne* du roi Démétrius étoit aussi d'or, au rapport de Plutarque. Spartien dit que les cendres de l'empereur Sévère furent apportées à Rome dans une *urne* d'or. Dion prétend que son *urne* n'étoit que de porphyre, & Hérodien qu'elle étoit d'albâtre; Marcellus qui prit Syracuse, avoit une *urne* d'argent.

Les *urnes* de verre sont un peu plus communes. Marc Varron voulut qu'on mît les cendres dans un vaisseau de poterie, avec des feuilles de myrte, d'olivier & de peuplier; ce que Plinius appelle à la *pythagoricienne*, parce que c'étoient les plus simples.

Les *urnes* de terre, d'usage pour les personnes du commun, étoient ordinairement plus grandes, parce que comme l'on prenoit moins de soin pour réduire leurs cadavres en cendres, les os qui n'étoient qu'à moitié brûlés tenoient plus de place. D'ailleurs ces *urnes* servoient pour mettre les cendres d'une famille entière, du moins pour celles du mari & de la femme, comme nous l'apprenons de cette inscription antique.

Urina brevis geninum quavis tenet ista cadaver.

Pour ce qui concerne la figure des *urnes*,

celles de terre étoient faites à peu près comme un pot de terre ordinaire, si ce n'est qu'elles étoient plus hautes & plus rétrécies vers le col. Il y en a plusieurs dont le pied se termine en pointe; quelques-unes ont des anses, & d'autres n'en ont point. La plupart sont sans façon & sans bas-reliefs; mais il y en qui portent des figures d'hommes ou d'animaux.

Les *urnes* de bronze ou d'autre métal étoient pour des personnes opulentes ou de qualité. Il y en a peu qui n'aient à l'entour quelque sculpture & bas-relief, comme on peut s'en convaincre en consultant les figures qu'en ont donné les antiquaires.

On a vu des *urnes* d'Egypte qui sont de terre cuite, chargées d'hieroglyphes & remplies de momies, ce qui est fort particulier; parce que les Egyptiens avoient coutume d'embaumer les corps entiers, & qu'on faisoit peu d'*urnes* pour les y déposer.

Parmi le grand nombre d'*urnes* qui se voient à Rome, il y en a de rondes, de carrées, de grandes, de petites, les unes toutes unies, les autres gravées en bas-relief. Il s'en trouve qui sont accompagnées d'épithaphes, d'autres qui ont seulement le nom de ceux à qui elles appartiennent. Quelques-unes n'ont de caractères que ces deux lettres D. M. D'autres ont seulement le nom du potier qui les avoit faites, écrit sur le manche ou dans le fond.

Les anciens gardoient leurs *urnes* dans leurs maisons; ils en plaçoient aussi sur ces petites colonnes carrées qui portoient leurs épithaphes, & que nous appellons *cippes*, à cause de leur figure. On les mettoit encore dans des sépulchres de pierre ou de marbre; cette inscription le dit.

*Te lapis, obtestor, leviter super ossa quiesce,
Et nostro cineri ne gravis esse velis.*

Les gens de qualité avoient des voûtes sépulchrales, où ils mettoient dans des *urnes* les cendres de leurs ancêtres. On a trouvé autrefois à Nîmes une de ces voûtes avec un riche pavé de marqueterie, qui avoit tout à l'entour des niches dans le mur; & dans chaque niche, on avoit mis des *urnes* de verre doré remplies de cendres.

Les Romains avoient deux sortes d'*urnes* pour les suffrages ; les premières , appelées *cista* , avoient une large ouverture ; l'on y mettoit les balottes & les tablettes , pour les distribuer au peuple avant que de procéder à l'élection. Les autres *urnes* , nommées *citella* , avoient l'ouverture très-étroite , & c'étoit dans celles-ci que le peuple jetoit son suffrage. Sur la fin de la république , il arriva quelquefois qu'on enleva ces dernières *urnes* , afin que les suffrages ne pussent pas être comptés.

Les *urnes* à conserver le vin étoient distinguées en grandes & petites ; les petites contenoient seulement dix-huit ou vingt pintes de notre mesure ; mais les grandes faisoient la charge d'une charrette , & contenoient cent vingt amphores ; le tout étoit selon quelques critiques , le poids de seize cents livres , & selon d'autres , de 1920 livres. Columelle les appelle *ventrosas* , à large ventre ; il paroît qu'elles ne devoient pas être d'une médiocre grandeur , s'il est vrai ce qu'en disent Laërce & Juvenal , qu'elles servoient d'habitation à Diogene. L'on objecte contre leur récit , que le tonneau de ce philosophe étoit de bois , parce qu'il le rouloit souvent au rapport de Lucien ; mais des vases si gros & si matériels , quoi que de terre cuite , pouvoient bien sans danger se rouler sur des peaux , de la paille , & même sur le pavé le plus dur.

Quant aux *urnes* lacrymales , il est vrai qu'on a trouvé dans des tombeaux plusieurs phioles , dans lesquelles , dit-on , les Romains ramassoient les larmes qu'on répandoit pour les morts ; mais la figure de ces phioles annonce qu'on ne pouvoit s'en servir à cet usage , mais bien pour y mettre les baumes & les onguens liquides , dont on arrosoit les ossements brûlés ; il est donc vraisemblable que tout ce qu'on appelle *lacrymatoire* dans les cabinets , doit être rapporté à cette espèce de phioles uniquement destinées à mettre les baumes pour les morts. (*D. J.*)

URNE , (*Sculpt.*) ornement de sculpture ; c'est une espèce de vase bas & large , dont on orne quelquefois les balustrades , & qui sert d'attribut aux fleuves & aux rivières ; on les trouve ainsi représentés sur les médailles & les bas-reliefs antiques. Les

poètes en parlent sur le même ton. Ils nous peignent le Tibre & le Pô , appuyés sur leur *urne* , quand ils nous parlent de leurs sources. (*D. J.*)

URNE cinéraire , (*Antiq. rom.*) voyez URNE ; nous n'ajouterons que deux mots en passant.

Les *urnes cinéraires* étoient fort en usage chez les Romains : elles servoient , comme on le voit , à recueillir les cendres des morts qu'on étoit dans la coutume de brûler. Il y en avoit de différentes matières.

On en a trouvé de verre , & c'est le plus grand nombre ; il y en a où les cendres du mort sont encore enfermées ; M. de Caylus a donné la figure d'une de ces *urnes* , qui est d'un très-bon goût de travail. Les anses sont d'une composition d'autant plus ingénieuse , qu'elles se lient avec l'ornement général du morceau , c'est-à-dire qu'elles sont fermées par les extrémités de deux branches de laurier , qui soutiennent une coquille naturellement & convenablement attachée au corps du vase. Ces deux branches raccordées avec goût , portent les feuilles qui leur sont naturelles ; & pour enrichir le reste du vase , ces feuilles sont mêlées avec celles du lierre , dont l'emblème convient à la destination de l'urne. (*D. J.*)

URNE funéraire , (*Archit. décorat.*) espèce de vase couvert , orné de sculpture , qui sert d'amortissement à un tombeau , une colonne , une pyramide & autre monument funéraire , à l'imitation des anciens , qui renfermoient dans ces sortes d'*urnes* les cendres des corps des défunts. (*D. J.*)

UROMANTE , f. m. (*Méd. & Divinat.*) nom composé de deux mots grecs , *οὐρον* , urine , & *μαντεν* , devin , qu'on donne à ceux qui font profession de deviner les maladies par la seule inspection des urines ; il y a eu dans tous les temps de ces charlatans effrontés , qui ont prétendu faire , par ce seul signe souvent fautive , ce dont les médecins les plus éclairés ne viennent que difficilement à bout , en réunissant & combinant toutes les lumières que la séméiotique fournit. Il y en a même qui ont porté plus loin leurs prétentions , & qui se vantent de connoître aux urines l'âge , le sexe , le tempérament , l'état du corps , &c. des personnes dont ils exami-

nent l'urine. Un homme qui fait des promesses si merveilleuses, est regardé avec admiration par le peuple, qui se garde bien d'examiner s'il les tient; & le sage ne voit dans lui qu'un imposteur condamnable, qui mériteroit d'être exposé à la sévérité des loix, non pas comme abusant de la crédulité du peuple (car les magistrats auroient trop affaire, s'ils exerçoient leurs droits sur tous ceux qui sont coupables d'une pareille faute), mais comme le trompant sur un article qui intéresse l'état, sur le bien qui est le plus précieux même à chaque particulier, la vie & la santé. Voyez URINE, Séméiotique.

Pour le désabuser sur le compte de ces empiriques, il ne sera pas mal de découvrir ici la manœuvre qu'ils emploient pour le tromper. Ils commencent par glisser dans l'urine quelque liqueur qui la fait fermenter & sortir par-dessus les bords du verre: ce premier phénomène étonne, ils profitent de ce moment de surprise pour faire quelques questions vagues qui les menent à découvrir où est la douleur la plus violente du malade, son sexe, son âge, & là-dessus ils bâtissent leur système de maladie, & en nomment un si grand nombre les unes après les autres, qu'ils n'est presque pas possible que le malade n'y reconnoisse celle dont il est attaqué.

Ils ne se bornent pas à cette seule fourberie, car outre la consultation qu'il faut payer, ils ont encore soin de tirer de l'argent d'une infinité de drogues qu'ils donnent à prendre, dont ils ne connoissent pas eux-mêmes la vertu, & qui sont ordinairement assez violentes pour augmenter la force de la maladie & occasionner d'autres accidens. Ce seroit bien certainement là le cas de faire revivre la loi du talion, & de punir de mort des gens qui la donnent journellement à tant d'autres. (m)

UROMANTIE, f. f. (Méd. & divin.) mot formé de οὔρον, urine, & μαντία, divination, qui signifie l'art de deviner par le moyen des urines l'état présent d'une maladie, & d'en prédire les événemens futurs. Cette partie de la séméiotique, réduite à un juste milieu, dépouillée de tous les excès du charlatanisme & cultivée avec soin peut fournir beaucoup de lu-

mieres, sur-tout dans les cours des maladies aiguës, des fièvres, qu'on appelle communément putrides, (voyez URINE, séméiotiq.) différens auteurs lui ont donné les noms synonymes d'urocriste, d'uroscopie, &c. urocriste est formé de οὔρον & de κρῖσις, jugement, & signifie à la lettre le jugement qu'on porte des maladies par l'inspection des urines; uroscopie est composé de οὔρον, & d'un dérivé du verbe σκοπέω, je considère, il signifie littéralement le simple examen des urines.

UROUCOLACAS, f. m. terme de relation, nom qu'on donne dans l'Archipel au prétendu revenant qui a été ranimé par le diable, pour commettre des désordres; c'est le mot grec moderne estropié βρονκόλακος ou βρονκόλακος. Comme il n'y a chez les Grecs d'aujourd'hui qu'ignorance & superstition, il n'est pas étonnant qu'ils admettent des spectres composés d'un corps mort & d'un diable. (D. J.)

URPANUS, (Géog. anc.) fleuve de la Pannonie. Plin. l. III. c. xxvj, en fait un fleuve assez considérable, & ajoute qu'il se jette dans le Danube, au-dessus de la Drave. C'est présentement le Sarwitz. (D. J.)

URRY, f. m. (Hist. nat.) nom anglois donné par les habitans du côté de Cheshire & de quelques autres provinces d'Angleterre, & une terre noire fort grasse qui couvre immédiatement les couches de charbon de terre. On a éprouvé que cette substance étoit très-propre à fertiliser les terres.

URSEL, (Géog. mod.) petite ville d'Allemagne, au cercle du bas Rhin, dans le comté de Konigstein, à trois lieues de Francfort. Elle appartient à l'électeur de Mayence. Les troupes de Hesse & de Saxe ayant pris cette ville en 1645, la réduisirent en cendres, & elle ne s'est guère relevée depuis. (D. J.)

URSENTINI, (Géogr. anc.) peuples d'Italie, dans la Lucanie, Plin. l. III. c. xj. les marque dans les terres. On croit que leur ville s'appelloit Urfa ou Ursentum, & que c'est présentement celle d'Orso. (D. J.)

URSEOLA, (Géog. anc.) ville de la Gaule narbonnoise; elle est placée dans l'itinéraire d'Antonin, sur la route de Milan à Vienne, en prenant par les Alpes cot-

tiennes. On la trouve entre Valence & Vienne, à 22 milles de la première de ces villes, & à 26 milles de la seconde. M. de Valois veut que ce soit aujourd'hui Rouffillon dans le Dauphiné, près du Rhône, entre Valence & Vienne. (D. J.)

URSERER-THAL, (Hist. mod.) en françois le val d'Urseren; vallée de Suisse, au canton d'Uri. C'est un petit pays de trois lieues de longueur, & d'une lieue de large, sans aucun arbre. Il y a dans cette vallée trois grandes routes; savoir, celle d'Italie par le mont S. Gothard, celle du Vallais par le mont de la Frouche, & celle des Grisons par le mont de Taveisch. Les habitans de ce val sont les descendans des anciens Lépointiens qui étoient comptés entre les peuples de la Rhétie, c'est-à-dire des Grisons. L'évêque de Coire a la juridiction spirituelle de la vallée d'Urseren; quant au temporel, les habitans de cette vallée sont regardés comme membres de la ligue Grise, & comme faisant partie des justiciables de l'abbé de Disentis. (D. J.)

URSIN, Voyez OURSIN.

URSO, (Géog. anc.) ville de l'Espagne bétique, selon Plin, l. III. c. j. C'est l'*Ursora* d'Apian, in *iber*, p. 292, & l'Urfaon d'Hirtius, de *bel. hisp.* Plin lui donne le surnom de *Genua Urbanorum*, ou *Gemina Urbanorum*, surnom qui lui fut donné, parce qu'il y mena une colonie formée d'une des légions surnommées *Gemina* ou *Gemella*; & parce que les soldats de cette colonie avoient été levés seulement dans la ville de Rome.

On trouve dans Grutter une ancienne inscription avec le nom de cette ville: *Resp. Ursanensium*, Natalis qualifié *presbyter civitatis ursanensium*, souscrivit au premier concile d'Arles. Le nom moderne de cette ville est *Ossuna Mariana*, l. III. *hist. c. ij.* (D. J.)

URSULINES, f. f. pl. *Hist. eccl.*) congrégation ou ordre de religieuses qui suivent la règle de S. Augustin, & qui prennent ce nom, parce qu'elles ont une dévotion particulière à Ste. Ursule, comme patronne de leur ordre.

La bienheureuse Angele de Bresce établit premièrement cet institut en Italie en 1537, ensuite il fut approuvé en 1544 par

le pape Paul III. puis uni sous la clôture & les vœux solennels en 1572 par Grégoire XIII. à la sollicitation de S. Charles Borromée & de Paul Léon, évêque de Ferrare. Depuis, Magdeleine Luillier, dame de Ste. Beuve, fonda en 1611 les *Ursulines* en France; le premier monastère est celui de Paris, d'où elles se sont répandues dans tout le reste du royaume.

Une des principales fins de leur institut, est l'éducation des jeunes filles; elles tiennent à cet effet des écoles pour les enfans du dehors, & prennent des pensionnaires dans leurs monastères. Le zèle & le succès avec lesquels elles s'acquittent de ce devoir, justifient tous les jours l'utilité de leur établissement.

URTICOIDE, f. f. (*Hist. nat. bot.*) *urticoides*, genre de plante dont les fleurs sont imparfaites; elles n'ont point de pétales, & elles sont attachées à un embryon qui devient dans la suite une semence aplatie renfermée dans un calice composé de deux feuilles; les étamines & les sommets naissent séparément du fruit, & n'ont point d'embryon. *Pontederæ anthologia*. Voyez PLANTE.

URUCATU, f. m. (*Hist. nat. bot. exot.*) Cette plante du Brésil croit sur l'arbre *Uruceditiba*; elle pousse quatre ou cinq feuilles larges en bas, & formant une bulbe ovale, longue d'environ quatre doigts, qui renferme une substance médullaire grasse, de même couleur & de même consistance qu'un onguent d'un blanc verdâtre & entremêlé d'un grand nombre de filets blanchâtres: les feuilles se séparent au-dessus de la bulbe, elles ont un pié de long & sont faites comme une langue; chacune d'elles a trois nervures qui l'accompagnent dans toute sa longueur. (D. J.)

URUGUAY, r. (*Géog. mod.*) rivière de l'Amérique méridionale, qui se décharge dans le Paraná, un peu au-dessus de Buenos-Aires, par le 34 d. de latitude australe: c'est ici que le Paraná prend le nom de *Rio de-la-Plata*. (D. J.)

VRYGRAVES, ou FREYGRAVES; (*Hist. mod. & droit politique*) mots allemands qui signifient *comtes libres*; c'est ainsi que l'on nommoit les assesseurs, échevins ou juges qui composoient le *tribunal secret*

de *Wefphalie*. dans les temps d'ignorance & de fupertition, les plus grands feigneurs d'Al'emagne fe faifoient un honneur d'être agrégés à ce tribunal infâme. Semblables aux familiers de l'inquifition d'Efpagne ou de Portugal, ils croyoient fe faire un mérite devant Dieu, en fe rendant les délateurs, les efpiens & les accufateurs, & fouvent en devenant les affaffins & les boureaux fecrets de ceux de leurs concitoyens, accufés ou coupables d'avoir violé les commandemens de Dieu & de l'églife. Leurs fonctions fublimes furent abolies en 1512 par l'empereur Maximilien I. ainfi que le tribunal affreux auquel ils ne rougiffoient pas de prêter leur miniftère. Voyez l'article TRIBUNAL Secret de *Wefphalie*.

US, f. m. (*Gram. & Jurifprud.*) est un vieux terme qui signifie *usage*, c'est-à-dire, la maniere ordinaire d'agir en certains cas.

On joint ordinairement le terme d'*us* avec celui de *coutumes* : on dit les *us & coutumes* d'un tel lieu, comme si ces termes étoient abfolument fynonymes. Cependant le terme de *coutumes*, lorsqu'on l'emploie feul, dit fouvent plus qu'*us* ou *usage*; car la coutume s'entend ordinairement d'une loi, laquelle, à la vérité, dans toute fon origine, n'étoit qu'un usage non-écrit, mais qui par la fuite des temps, a été rédigée par écrit; au lieu que par le terme d'*us* ou *usage*, l'on n'entend communément, comme on l'a déjà dit, que la maniere ordinaire d'agir, ce qui ne forme point une loi écrite.

Mais quand on joint le terme de *coutumes* avec celui d'*us*, on n'entend ordinairement par l'un & par l'autre que des usages non-écrits, ou du moins qui ne l'étoient pas dans l'origine.

Ces *us & coutumes*, lors même qu'ils ne font pas rédigés par écrit, ne laiffent pas par fuccellion de temps d'acquérir force de loi, fur-tout lorsqu'ils fe trouvent adoptés & confirmés par plusieurs jugemens, ils deviennent alors une jurifprudence certaine. Voy. COUTUME & USAGE.

Les *us & coutumes* de la mer font les usages & maximes que l'on fuit pour la police de la navigation & pour le commerce maritime. C'est le titre d'un traité juridique de la marine, fait par Etienne

Cléirac. Ces *us & coutumes* ont servi de modele pour former les ordonnances & réglemens de la marine. Voy. MARINE, NAVIGATION, COMMERCE MARITIME, ASSURANCE, POLICE, FRET, NOLIS, &c. (A)

USADIUM PROMONTORIUM, (*Géog. anc.*) promontoire de la Mauritanie tangitane, fur la côte de l'Océan occidental, felon Ptolomée, l. IV. c. j. Marmol dit que le nom moderne est *Cabode-Alguer*. (D. J.)

USAGE, COUTUME, (*Synonym.*) L'*usage* femble être plus univerfel : la *coutume* paroît être plus ancienne. Ce que la plus grande partie des gens pratique, est un *usage* : ce qui s'est pratiqué depuis longtemps est une *coutume*.

L'*usage* s'introduit & s'étend : la *coutume* s'établit & acquiert de l'autorité. Le premier fait la mode, la feconde forme l'habitude; l'un & l'autre font des efpeces de loix, entièrement indépendantes de la raifon, dans ce qui regarde l'extérieur de la conduite.

Il est quelquefois plus à propos de fe conformer à un mauvais *usage*, que de fe distinguer même par quelque chose de bon. Bien des gens fuivent la *coutume* dans la façon de penfer, comme dans le cérémonial; ils s'en tiennent à ce que leurs meres & leurs nourrices ont pensé avant eux. Girard. (D. J.)

USAGE, f. m. (*Gram.*) La différence prodigieuse de mots dont fe fervent les différens peuples de la terre pour exprimer les mêmes idées, la diverfité des constructions, des idiotifmes des phrases qu'ils employent dans les cas femblables, & fouvent pour peindre les même penfées; la mobilité même de toutes ces choses, qui fait qu'une expreffion reçue en un temps est rejetée en un autre dans la même langue, ou que deux constructions différentes des mêmes mots y présentent des fens qui quelquefois n'ont entr'eux aucune analogie, comme *grosse femme & femme grosse, sage femme & femme sage, honnête homme & homme honnête*, &c. Tout cela démontre affez qu'il y a bien de l'arbitraire dans les langues, que les mots & les phrases n'y ont que des fignifications accidentelles, que la raifon est infuffifante

pour les faire deviner, & qu'il faut recourir à quelqu'autre moyen pour s'en instruire. Ce moyen unique de se mettre au fait des locutions qui constituent la langue, c'est l'*usage*. « Tout est *usage* dans les langues (Voyez *LANGUE*, *init.*); le matériel est la signification des mots, l'analogie & l'anomalie des terminaisons; la servitude ou la liberté des constructions, le purisme ou le barbarisme des ensembles ». C'est pourquoi j'ai cru devoir définir une langue, la totalité des *usages* propres à une nation pour exprimer les pensées par la voix.

« Il n'y a nul objet, dit le P. Buffier (*Gramm. fr.* n°. 26), dont il soit plus aisé & plus commun de se former l'idée, que de l'*usage* (en général); & il n'y a nul objet dont il soit plus difficile & plus rare de se former une idée exacte, que de l'*usage* par rapport aux langues ». Ce n'est pas précisément de l'*usage* des langues qu'il est difficile & rare de se former une idée exacte, c'est des caractères du bon *usage* & de l'étendue de ses droits sur la langue. Les recherches même du P. Buffier en sont la preuve, puisqu'après avoir annoncé cette difficulté, il entre en matière en commençant par distinguer le bon & le mauvais *usage*, & ne s'occupe ensuite que des caractères du bon, & son influence sur le choix des expressions.

« Si ce n'est autre chose, dit M. de Vaugelas en parlant de l'*usage* des langues (*Remarq. préf. art. ij. n. 1.*), si ce n'est autre chose, comme quelques-uns se l'imaginent, que la façon ordinaire de parler d'une nation dans le siege de son empire; ceux qui sont nés & élevés n'auront qu'à parler le langage de leurs nourrices & de leurs domestiques, pour bien parler la langue du pays. . . . Mais cette opinion choque tellement l'expérience générale, qu'elle se réfute d'elle-même. . . . Il y a sans doute, continue-t-il (n. 2.), deux sortes d'*usages*, un bon & un mauvais. Le mauvais se forme du plus grand nombre de personnes, qui presque en toutes choses, n'est pas le meilleur; & le bon, au contraire, est composé, non pas de la pluralité, mais de l'élite des voix; & c'est vérita-

blement celui que l'on nomme le maître des langues, celui qu'il faut suivre pour bien parler & pour bien écrire ».

Ces réflexions de M. de Vaugelas sont très-solides & très-sages, mais elles sont encore trop générales pour servir de fondement à la définition du bon *usage*, qui est, dit-il (n. 3.), la façon de parler de la plus saine partie de la cour, conformément à la façon d'écrire de la plus saine partie des auteurs du temps.

« Quelque judicieuse, reprend le P. Buffier (n°. 32.), que soit cette définition, elle peut devenir encore l'origine d'une infinité de difficultés: car dans les contestations qui peuvent s'élever au sujet du langage, quelle sera la plus saine partie de la cour & des écrivains du temps? Certainement si la contestation s'élève à la cour, ou parmi les écrivains, chacun des deux partis ne manquera pas de se donner pour la plus saine partie. . . . Peut-être feroit-on mieux, ajoute-t-il (n°. 33.), de substituer dans la définition de M. de Vaugelas, le terme de plus grand nombre à celui de la plus saine partie. Car enfin, là où le plus grand nombre de personnes de la cour s'accorderont à parler comme le plus grand nombre des écrivains de réputation, on pourra aisément discerner quel est le (bon) *usage*. La plus nombreuse partie est quelque chose de palpable & de fixe, au lieu que la plus saine partie peut souvent devenir insensible & arbitraire ».

Cette observation critique du savant jésuite, est très-bien fondée; mais il ne corrige qu'à demi la définition de Vaugelas. La plus nombreuse partie des écrivains rentre communément dans la classe désignée par M. de Vaugelas comme n'étant pas la meilleure; & pour juger avec certitude du bon *usage*, il faut effectivement indiquer la portion la plus saine des auteurs, mais lui donner des caractères sensibles, afin de n'en pas abandonner la fixation au gré de ceux qui auroient des doutes sur la langue. Or il est constant que c'est la voix publique de la renommée qui nous fait connaître les meilleurs auteurs qui se sont rendus célèbres par leur exactitude dans le langage. C'est donc d'après ces observations que

que je dirois que le bon usage est la façon de parler de la plus nombreuse partie de la cour, conformément à la façon d'écrire de la plus nombreuse partie des auteurs les plus estimés du temps.

Ce n'est point un vain orgueil qui ôte à la multitude le droit de concourir à l'établissement du bon usage, ni une basse flatterie qui s'en rapporte à la plus nombreuse partie de la cour; c'est la nature même du langage.

La cour est dans la société soumise au même gouvernement, ce que le cœur est dans le corps animal; c'est le principe du mouvement & de la vie. Comme le sang part du cœur, pour se distribuer par les canaux convenables jusqu'aux extrémités du corps animal, d'où il est ensuite reporté au cœur, pour y rendre une nouvelle vigueur, & vivifier encore les parties par où il repasse continuellement aux extrémités; ainsi la justice & la protection partent de la cour, comme de la première source, pour se répandre, par le canal des loix, des tribunaux, des magistrats, & de tous les officiers préposés à cet effet, jusqu'aux parties les plus éloignées du corps politique, qui de leur côté adressent à la cour leurs sollicitations, pour y faire connoître leurs besoins, & y ranimer la circulation de protection & de justice que leur soumission & leurs charges leur donnent droit d'en attendre.

Or le langage est le lien nécessaire & fondamental de la société, qui n'auroit, sans ce moyen admirable de communication, aucune consistance durable, ni aucun avantage réel. D'ailleurs il est de l'équité que le faible emploie, pour faire connoître ses besoins, les signes les plus connus du protecteur à qui il s'adresse, s'il ne veut courir le risque de n'être ni entendu, ni secouru. Il est donc raisonnable que la cour, protectrice de la nation, ait dans le langage national une autorité prépondérante, à la charge également raisonnable que la partie la plus nombreuse de la cour l'emporte sur la partie la moins nombreuse, en cas de contestation sur la manière de parler la plus légitime.

"Toutefois, dit M. de Vaugelas, *ibid.*

Tom. XXXVI,

"n. 4. quelqu'avantage que nous donnions à la cour, elle n'est pas suffisante toute seule pour servir de règle; il faut que la cour & les bons auteurs y concourent; & ce n'est que de cette conformité qui se trouve entre les deux, que l'usage s'établit. C'est que, comme je l'ai remarqué plus haut, le commerce de la cour & des parties du corps politique soumis à son gouvernement est essentiellement réciproque. Si les peuples doivent se mettre au fait du langage de la cour pour lui faire connoître leurs besoins & en obtenir justice & protection; la cour doit entendre le langage des peuples, afin de leur distribuer avec intelligence la protection & la justice qu'elle leur doit, & les loix qu'elle a droit en conséquence de leur imposer.

"Ce n'est pas pourtant, continue Vaugelas, *ibid. n. 5.* que la cour ne contrinue incomparablement plus à l'usage que les auteurs, ni qu'il y ait aucune portion de l'un à l'autre. . . . Mais le consentement des bons auteurs est comme le sceau, ou une vérification qui autorise [qui constate] le langage de la cour, qui marque le bon usage, & décide celui qui est douteux.

"Dans une nation où l'on parle une même langue (Buffier, *n. 30. 31.*) & où il y a néanmoins plusieurs états, comme seroient l'Italie & l'Allemagne; chaque état peut prétendre à faire, aussi-bien qu'un autre état, la règle du bon usage. Cependant il y en a certains, auxquels un consentement au moins tacite de tous les autres semble donner la préférence; & ceux-là d'ordinaire ont quelque supériorité sur les autres. Ainsi l'italien qui se parle à la cour du pape, semble d'un meilleur usage que celui qui se parle dans le reste de l'Italie [à cause de la prééminence de l'autorité spirituelle, qui fait de Rome, comme la capitale de la république chrétienne, & qui sert même à augmenter l'autorité temporelle du pape]. Cependant la cour du grand-duc de Toscane paroît balancer sur ce point la cour de Rome; parce que les Toscans ayant fait diverses réflexions & divers ouvrages sur la langue italienne, & en parti-

» culier un dictionnaire qui a eu grand
 » cours (celui de l'académie de la Crusca),
 » ils le font acquis par-là une réputation ,
 » que les autres contrées d'Italie ont re-
 » connu bien fondée ; excepté néanmoins
 » sur la prononciation : car la mode d'Ita-
 » lie n'autorise point autant la prononcia-
 » tion toscane, que la prononciation ro-
 » maine ».

Ceci prouve de plus en plus combien est grande sur l'usage des langues, l'autorité des gens de lettres distingués : c'est moins à cause de la souveraineté de la Toscane, qu'à cause de l'habileté reconnue des Toscans, que leur dialecte est parvenue au point de balancer la dialecte romaine ; & elle l'emporte en effet en ce qui concerne le choix & la propriété des termes, les constructions, les idiomes, les tropes, & tout ce qui peut être perfectionné par une raison éclairée ; au lieu que la cour de Rome l'emporte à l'égard de la prononciation, parce que c'est sur-tout une affaire d'agrément, & qu'il est indispensable de plaire à la cour pour y réussir.

Il fort delà même une autre conséquence très-importante. C'est que les gens de lettres les plus autorisés par le succès de leurs ouvrages doivent sur-tout être en garde contre les surprises du néologisme ou du néographisme, qui sont les ennemis les plus dangereux du bon usage de la langue nationale : c'est aux habiles écrivains à maintenir la pureté du langage, & dont l'altération peut les faire insensiblement rentrer dans l'oubli. Voyez NÉOLOGISME, NÉOLOGISME.

Par rapport aux langues mortes, l'usage ne peut plus s'en fixer que par les livres qui nous restent du siècle auquel on s'attache ; & pour décider le siècle du meilleur usage, il faut donner la préférence à celui qui a donné naissance aux auteurs reconnus pour les plus distingués, tant par les nationaux que par les suffrages unanimes de la postérité. C'est à ces titres que l'on regarde comme le plus beau siècle de la langue latine, le siècle d'Auguste illustré par les Cicéron, les César, les Salluste, les Nepos, les T. Live, les Lucretie, les Horace, les Virgile, &c.

Dans les langues vivantes, le bon usage est douteux ou déclaré.

L'usage est douteux, quand on ignore quelle est ou doit être la pratique de ceux dont l'autorité en ce cas seroit prépondérante.

L'usage est déclaré, quand on connoît avec évidence la pratique de ceux dont l'autorité en ce cas doit être prépondérante.

1. L'usage ayant & devant avoir une égale influence sur la manière de parler & sur celle d'écrire, précisément par les mêmes raisons ; delà viennent plusieurs causes qui peuvent le rendre douteux.

1°. « Lorsque la prononciation d'un mot » est douteuse, & qu'ainsi l'on ne fait » comment on le doit prononcer... ; il faut » de nécessité que la façon dont il se doit » écrire, le soit aussi.

2°. « La seconde cause du doute de » l'usage, c'est la rareté de l'usage. Par » exemple, il y a de certains mots dont » on use rarement ; & à cause de cela on » n'est pas bien éclairci de leur genre, s'il » est masculin ou féminin ; desorte que, » comme on ne fait pas bien de quelle » façon on les lit, on ne fait pas bien aussi » de quelle façon il les faut écrire ; comme » tous ces noms, épigramme, épithaphe, épi- » thete, épithalame, anagramme, & quan- » tité d'autres de cette nature, sur-tout » ceux qui commencent par une voyelle, » comme ceux-ci ; parce que la voyelle de » l'article qui va devant se mange, & ôte » la connoissance du genre masculin ou » féminin ; car quand on prononce ou » qu'on écrit l'épigramme ou une épigram- » me [qui se prononce comme un épi- » gramme], l'oreille ne sauroit juger du » genre ». Rem. de Vaugelas. Préf. art. v. n. 2.

Si le doute où l'on est sur l'usage procède de la prononciation qui est équivoque, il faut consulter l'orthographe des bons auteurs, qui, par leur manière d'écrire, indiqueront celle dont on doit prononcer.

Si ce moyen de consulter manque, à cause de la rareté des témoignages, ou même à cause de celle de l'usage ; il faut recourir alors à l'analogie pour décider le cas douteux par comparaison ; car l'analo-

gie n'est autre chose que l'extension de l'usage à tous les cas semblables à ceux qu'il a décidés par le fait. On dit, par exemple, *je vous prends tous A PARTIE*, & non à parties; donc par analogie il faut dire, *je vous prends A TÉMOIN*, & non à témoins, parce que *témoin* dans ce second exemple est un nom abstraitif, comme *partie* dans le premier, & la preuve qu'il est abstraitif quelquefois & équivalent à *témoignage*, c'est que l'on dit, en *témoin* de quoi j'ai signé, &c. c'est-à-dire, en *témoignage* de quoi, ou, comme on dit encore, en foi de quoi, &c.

La même analogie, qui doit éclairer l'usage dans les cas douteux, doit le maintenir aussi contre les entreprises du néologisme. On écrit, par exemple, *temporel temporeriser*, où la lettre *p* est nécessaire; c'est une raison présente pour la conserver dans le mot *temps*, plutôt que d'écrire *tems*, du moins jusqu'à ce que l'usage soit devenu général sur ce dernier article. Ceux qui ont entrepris de supprimer au pluriel le *t* des noms & des adjectifs terminés en *nt*, comme *garant*, *élément*, *savant*, *prudent*, &c. n'ont pas pris garde à l'analogie, qui réclame cette lettre au pluriel, parce qu'elle est nécessaire au singulier & même dans les autres dérivés, comme *garantie*, *garantir*, *élémentaire*, *savante*, *savantasse*, *prudente*; ainsi tant que l'usage contraire ne sera pas devenu général, les écrivains sages garderont *garantis*, *éléments*, *savants*, *prudents*.

II. L'usage déclaré est général ou partagé: général, lorsque tous ceux dont l'autorité fait poids, parlent ou écrivent unanimement de la même manière; *partagé*, lorsqu'il y a deux manières de parler ou d'écrire également autorisées par les gens de la cour & par des auteurs distingués dans le temps.

1°. A l'égard de l'usage général, il ne faut pas s'imaginer qu'il le soit au point, que chacun de ceux qui parlent ou qui écrivent le mieux, parlent ou écrivent en tout comme tous les autres. « Mais, dit le pere Buffier, *n. 35.* si quelqu'un s'écarte, en des points particuliers, ou de tous, ou presque de tous les autres;

alors il doit être censé ne pas bien parler en ce point-là même. Du reste, il n'est homme si versé dans une langue, à qui cela n'arrive ». [Mais on ne doit jamais se permettre volontairement soit de parler, soit d'écrire d'une manière contraire à l'usage déclaré: autrement, on s'expose ou à la pitié qu'excite l'ignorance, ou au blâme & au ridicule que mérite le néologisme.]

« Les témoins les plus sûrs de l'usage déclaré, dit encore le pere Buffier, *n. 36.* sont les livres des auteurs qui passent communément pour bien écrire, & particulièrement ceux où l'on fait des recherches sur la langue; comme les remarques, les grammaires & les dictionnaires qui sont les plus répandus, sur-tout parmi les gens de lettres: car plus ils sont recherchés, plus c'est une marque que le public adopte & approuve leur témoignage.

2°. « L'usage partagé... est le sujet de beaucoup de contestations peu importantes. *Id. n. 37.* Faut-il dire *je puis* ou *je peux*; *je vais* ou *je vas*, &c. . . Si l'un & l'autre se dit par diverses personnes de la cour & par d'habiles auteurs, chacun, selon son goût, peut employer l'une ou l'autre de ces expressions. En effet, puisqu'on n'a nulle règle pour préférer l'un à l'autre; vouloir l'emporter dans ces points-là, sur ceux qui sont d'un avis ou d'un goût contraire, n'est-ce pas dire, *je suis de la plus saine partie de la cour*, ou *de la plus saine partie des écrivains*? ce qui est une présomption puérile: car enfin les autres croient avoir un goût aussi sain, & être aussi habiles à décider, & ne seront pas moins opiniâtres à soutenir leur décision. Dès qu'on est bien convaincu que des mots ne sont en rien préférables l'un à l'autre, pourvu qu'ils fassent entendre ce qu'on veut dire, & qu'ils ne contredisent pas l'usage qui est manifestement le plus universel; pourquoi vouloir leur faire leur procès, pour se le faire faire à soi-même par les autres?

Le pere Buffier consent néanmoins que chacun s'en rapporte à son goût, pour se

décider entre deux usages partagés. Mais qu'est-ce que le goût, sinon un jugement déterminé par quelque raison prépondérante ? & où faut-il chercher des raisons prépondérantes, quand l'autorité de l'usage se trouve également partagée ? L'analogie est presque toujours un moyen sûr de décider la préférence en pareil cas ; mais il faut être sûr de la bien reconnoître, & ne pas se faire illusion. Il est sage, dans ce cas, de comparer les raisonnemens contraires des grammairiens, pour en tirer la connoissance de la véritable analogie, & en faire son guide.

Pour se déterminer, par exemple, entre, *je vais* & *je vas* ; pour chacun desquels le pere Bouhours reconnoît (*rem. nouv. tom. I. p. 380.*) qu'il y a de grands suffrages ; M. Ménage donnoit la préférence à *je vais*, par la raison que les verbes *faire* & *taire* sont *je fais* & *je tais*. Mais il est évident que c'est ici une fausse analogie, & que, comme l'observe Thomas Corneille (*not. sur la rem. xxvj. de Vaugelas*), "*faire* & *taire* ne tirent point" à conséquence pour le verbe *aller* ; parce qu'ils ne sont pas de la même conjugaison, de la même classe analogique.

M. l'abbé Girard (*vrais princip. disc. viij. z. II. p. 80.*) panche pour *je vas*, par une autre raison analogique. "L'analogie générale de la conjugaison, veut, dit-il, que" la premiere personne des présens de tous "les verbes soit semblable à la troisieme, "quand la terminaison en est féminine ; " & semblable à la seconde tutoyante, "quand la terminaison en est masculine : " *je crie*, *il erie* ; *j'adore*, *il adore* ; [*je souffre*, *il souffre*] ; *je pousse*, *il pousse* ; ... " *je fors*, *tu fors* ; *je vois*, *tu vois*, &c.. Il est évident que le raisonnement de l'académicien est mieux fondé ; l'analogie qu'il consulte est vraiment commune à tous les verbes de notre langue ; & il est plus raisonnable, en cas de partage dans l'autorité, de se décider pour l'expression analogique, que pour celle qui est anormale ; parce que l'analogie facilite le langage, & qu'on ne sauroit mettre trop de facilité dans le commerce qu'exige la sociabilité.

La même analogie peut favoriser encore

je peux à l'exclusion de *je puis* ; parce qu'à la seconde personne on dit toujours *tu peux*, & non pas *tu puis*, & que la troisieme même *il peut*, ne differe alors des deux premieres que par le *t*, qui en est le caractère propre.

Il faut prendre garde au reste, que je ne prétends autoriser les raisonnemens analogiques que dans deux circonstances ; savoir, quand l'usage est douteux, & quand il est partagé. Hors delà, je crois que c'est pécher en effet contre le fondement de toutes les langues, que d'opposer à l'usage général les raisonnemens même les plus vraisemblables & les plus plausibles ; parce qu'une langue est en effet la totalité des usages propres à une nation pour exprimer la pensée par la parole, voyez *LANGUE*, & non pas le résultat des conventions réfléchies & symétrisées des philosophes ou des raisonneurs de la nation.

Ainsi l'abbé Girard, qui a consulté l'analogie avec tant de succès en faveur de *je vas* ; en a abusé contre la lettre *x* qui termine les mots *je veux*, *je peux*, *tu veux*, *tu peux*. "J'avoue l'usage, dit-il, *ibid. p. 91.* & en même temps l'indifférence" de la chose pour l'essentiel des regles... "Si je m'éloigne dans certaines occasions" des idées de quelques grammairiens ; "c'est que j'ai attention à distinguer ce" que la langue a de réel, de ce que l'imagination y suppose par la façon de la traiter, & le bon usage du mauvais autant que je les *peux* connoître... Quant à *s* au lieu d'*x* en cette occasion, j'ai pris ce parti, parce que c'est une regle invariable que les secondes personnes tutoyantes finissent par *s* dans tous les verbes, ainsi que les premieres personnes quand elles ne se terminent pas en *e* muet". Cet habile grammairien n'a pas assez pris garde qu'en avouant l'universalité de l'usage qu'il condamne, il dément d'avance ce qu'il dit ensuite, que de terminer par *s* les secondes personnes tutoyantes, & les premieres qui ne sont point terminées par un *e* muet, c'est dans notre langue une regle invariable ; l'usage, de son aveu, a varié à l'égard de *je peux* & *je veux*. Il réplique que ce dernier usage est mauvais, & qu'il a attention à le distin-

guer du bon. C'est un vrai paralogisme; l'usage universel ne sauroit jamais être mauvais, par la raison toute simple que ce qui est très-bon n'est pas mauvais, & que le souverain degré de la bonté de l'usage est l'universalité.

Mais cet usage, dont l'autorité est si absolue sur les langues, contre lequel on ne permet pas même à la raison de réclamer, & dont on vante l'excellence, surtout quand il est universel, n'a jamais en sa faveur qu'une universalité momentanée. Sujet à des changemens continuels, il n'est plus tel qu'il étoit du temps de nos pères, qui avoient altéré celui de nos ayeux, comme nos enfans altéreront celui que nous leur aurons transmis, pour y en substituer un autre qui esuiera les mêmes révolutions.

*Ut sylva foliis pronos mutantur in annos,
Prima cadunt; ita verborum vetus interit etas;
Et juvenum ritu florent modo nata vigentque...
Nedum sermonum stet honor & gratia vivax,
Multa renascuntur quæ jam cecidere, cadentque
Quæ nunc sunt in honore vocabula si volet usus,
Quem penes arbitrium est, & jus & norma loquendi.* Art. poët. Hor.

Quel est celui, de tous ces usages fugitifs qui se succèdent sans fin comme les eaux d'un même fleuve, qui doit dominer sur le langage national?

La réponse à cette question est assez simple. On ne parle que pour être entendu, & pour l'être principalement de ceux avec qui l'on vit: nous n'avons aucun besoin de nous expliquer avec notre postérité; c'est à elle à étudier notre langage, si elle veut pénétrer dans nos pensées pour en tirer des lumières, comme nous étudions le langage des anciens pour tourner au profit de notre expérience leurs découvertes & leurs pensées, cachées pour nous sous le voile de l'ancien langage. C'est donc l'usage du temps où nous vivons qui doit nous servir de règle; & c'est précisément à quoi pensoit Vaugelas, & ce que j'ai envisagé moi-même, lorsque lui & moi avons fait entrer dans la notion du bon

usage, l'autorité des auteurs estimés du temps.

Au surplus, entre tous ces usages successifs, il peut s'en trouver un, qui devienne la règle universelle pour tous les temps, du moins à bien des égards. » Quand une langue, dit Vaugelas (*Præf. art. 21. n. 2.*) a nombre & cadence en ses périodes, comme la langue françoise l'a maintenant, elle est en sa perfection; & étant venue à ce point, on en peut donner des règles certaines qui dureront tous les jours. . . Les règles que Cicéron a observées, & toutes les dictiones & toutes les phrases dont il s'est servi, étoient aussi bonnes & aussi estimées du temps de Sénèque, que quatre-vingt ou cent ans auparavant; quoique du temps de Sénèque on ne parlât plus comme au siècle de Cicéron, & que la langue fût extrêmement déchuë.

J'ajouterai qu'il subsiste toujours deux sources inépuisables de changement par rapport aux langues, qui ne changent en effet que la superficie du bon usage une fois constaté, sans en altérer les principes fondamentaux & analogiques: ce sont la curiosité & la cupidité. La curiosité fait naître ou découvrir sans fin de nouvelles idées, qui tiennent nécessairement à de nouveaux mots; la cupidité combine en mille manières différentes les passions & les idées des objets qui les irritent, ce qui donne perpétuellement lieu à de nouvelles combinaisons de mots, à de nouvelles phrases. Mais la création de ces mots & de ces phrases, est encore assujettie aux loix de l'analogie qui n'est, comme je l'ai dit, qu'une extension de l'usage à tous les cas semblables à ceux qu'il a déjà décidés. On peut voir ailleurs, (*NÉOLOGISME & PHRASE.*) ce qu'exige l'analogie dans ces occurrences.

Si un mot nouveau ou une phrase nouvelle se présentent sans l'attache de l'analogie, sans avoir, pour ainsi dire, le sceau de l'usage actuel, *signatum præsentis notâ* (*Hor. art. poët.*); on les rejette avec dédain. Si, nonobstant ce défaut d'analogie, il arrive par quelque hazard qu'une phrase nouvelle ou un mot nouveau, fissent une fortune suffisante pour être enfin

reconnus dans la langue ; je réponds hardiment , ou qu'insensiblement ils prendront une forme analogique , ou que leur forme actuelle les menera petit-à-petit à un sens tout autre que celui de leur institution primitive & plus analogue à leur forme , ou qu'ils n'auront fait qu'une fortune momentanée pour rentrer bientôt dans le néant d'où ils n'auroient jamais dû sortir. (E. R. M. B.)

USAGE, (*Jurispud.*) ce terme a dans cette matière plusieurs significations différentes.

Usage d'une chose est lorsqu'on s'en sert pour son utilité.

Le propriétaire d'une chose est communément celui qui a droit d'en faire *usage* , un tiers ne peut pas de son autorité privée l'appliquer à son *usage* particulier.

Mais le propriétaire peut céder à un autre l'*usage* de la chose qui lui appartient , soit qu'il la prête gratuitement , soit qu'il la donne à loyer.

Usage , ou droit d'*usage* , est le droit de se servir d'une chose pour son utilité personnelle.

L'*usage* considéré sous ce point de vue , est mis dans le droit romain au nombre des servitudes personnelles , c'est-à-dire , qui sont dues à la personne directement.

Il diffère de l'usufruit en ce que celui qui a droit d'usufruit , peut prendre tous les fruits & revenus de la chose même au delà de son nécessaire , au lieu que celui qui n'en a que le simple *usage* ne peut en prendre les fruits que pour ce dont il a besoin personnellement , il ne peut ni vendre son droit , ni le louer , céder ou prêter à un autre , même gratuitement. Voy. aux institutes , liv. II. tit. iv.

Usage en fait de bois & forêts , s'entend du droit que quelqu'un a de prendre du bois dans les forêts ou bois du roi , ou de quelqu'autre seigneur , soit pour son chauffage , soit pour bâtir ou pour hayer.

On entend aussi par *usage* , en fait de forêts , le droit de mener ou envoyer paître ses bestiaux dans les bois ou forêts du roi ou des particuliers.

Tous droits d'*usages* dépendent des titres & de la possession , ils ne sont ja-

mais censés accordés que suivant que les forêts peuvent les supposer.

Le droit d'*usage* pour bois à bâtir , & pour réparer , doit être réduit , eu égard à l'état où étoit la forêt lorsqu'il a été accordé , & à l'état présent ; il faut aussi faire attention à l'état & au nombre des personnes auxquelles le droit a été accordé , pour ne point donner d'extension à ce droit , soit pour la quantité ou la qualité du bois.

L'*usage* du bois pour le chauffage est réglé différemment selon le pays.

Quand les usagers ont une concession pour prendre du bois , soit verd , soit sec , autant qu'il en faut pour leur provision , sans aucune limitation ; ce droit doit être réduit à une certaine quantité de cordes , autrement il n'y auroit rien de certain , & il pourroit arriver que celui qui jouiroit présentement du droit de chauffage , consommé dix fois autant de bois que celui auquel il a été accordé.

En d'autres lieux les usagers ont la branche , la taille ou l'arbre par levée ; cette manière de percevoir le droit d'*usage* , est aussi sujette à une infinité d'abus ; c'est pourquoi il est à propos de réduire cet *usage* à une certaine quantité de cordes , eu égard à l'état ancien & présent de la forêt , & des personnes ou communautés auxquelles le chauffage a été accordé. Quand la cause cesse , le chauffage doit aussi cesser.

L'*usage* du brisé , du sec & traînant , ou des rémanens ou restes des charpentiers , peut être toléré en tout temps & dans toutes sortes de bois.

L'*usage* des morts-bois ou bois blancs , doit être absolument défendu dans les taillis ; il peut être toléré dans les futaies de quarante à cinquante ans , mais à condition qu'avant de l'enlever , il sera visité sur les lieux par le garde du triage ; il est même bon de tenir la main à ce que le bois d'*usage* soit coupé par tronçon , & fendu sur le champ avant que de l'enlever , pour qu'on ne prenne pas de bois à bâtir au lieu de bois de chauffage.

On ne doit souffrir en aucune façon l'*usage* du verd en gisant , ce seroit ouvrir la porte aux abus , n'étant pas possible de

faire la distinction du bois de délit d'avec celui qui n'est sujet aux droits d'usage, c'est pourquoi l'on ne doit en enlever aucun qu'il ne soit devenu sec.

Pour ce qui est du bois mort *en étant*, l'usage ne doit point en être permis, quand même l'arbre seroit sec depuis la cime jusqu'à la racine; il seroit à craindre que l'on ne fit mourir des arbres pour les avoir comme bois morts.

Le chauffage par délivrance de certaine quantité de cordes, ou de sommes de bois, doit être supprimé lorsqu'il a été accordé gratuitement; si c'est à titre onéreux, il doit être réduit, eu égard à l'état ancien & actuel de la forêt, au nombre & à la qualité des usagers.

Il en est de même du chauffage qui a été accordé par laye ou certaine quantité de perches ou d'arpens.

L'usage qui consiste à prendre du bois pour hayer, ce qu'en langage des eaux & forêts on appelle la *branche de plein poing*, ou du moins pour clorre les vergers & autres lieux, ou pour ramer les lins, doit être entièrement défendu dans les taillis; on peut seulement le tolérer dans les futaies de 50 ans & au dessus.

Tous droits d'usage de quelque espèce qu'ils soient n'arrangent point, il faut le percevoir chaque année.

L'ordonnance de 1669 a supprimé tous les droits d'usage dans les forêts du roi, soit pour bois à bâtir ou à réparer, soit pour le chauffage, à quelque titre qu'ils fussent dus, sauf à pourvoir à l'indemnité de ceux auxquels il étoit dû quelqu'un de ces droits à titre de fondation, donation ou échange; elle défend d'y en accorder aucuns à l'avenir, & ne conserve que les chauffages accordés aux officiers, moyennant finance, & aux hôpitaux & communautés à titre d'aumône ou de fondation, pour leur être payés non pas en essence, mais en argent, sur le prix des ventes, en se faisant par eux inscrire dans les états arrêtés au conseil.

Les usagers sont responsables de leurs ouvriers & domestiques.

En général pour tous droits d'usage de bois, on doit observer de ne pas étendre le droit de nouvelles habitations qui n'étoient

pas comprises dans la concession originale, de ne pas excéder les termes de la concession ni la personne des usagers, & de ne pas souffrir qu'ils vendent ou donnent ce droit à leurs parens ou amis, de ne point laisser prendre du bois d'une meilleure qualité ou en plus grande quantité, qu'il n'en est dû, ou que la forêt n'en peut supporter, afin que le bois soit bien abattu, & hors le temps de seve.

Le droit d'usage pour le pâturage ou parage a aussi ses règles, dont les principales sont que les usagers ne doivent mener aucuns bestiaux dans les bois, qu'ils ne soient défensables, c'est-à-dire, qu'ils n'aient au moins trois feuilles.

On distingue même les bêtes chevalines des bêtes à cornes.

Les premières paissent l'herbe assez assiduellement, & touchent moins aux branches; les autres s'élèvent en haut, broutent par-tout le bois, & font bien plus de tort aux rejets du bois; c'est pourquoi l'on peut mener les chevaux dans les taillis de cinq ans, ou au moins de trois, au lieu que pour les bêtes à cornes, il faut que les taillis aient au moins six ou sept années.

Les usagers ne peuvent communément mettre dans les pâturages que les bestiaux de leur nourriture: en quelques endroits on limite l'usage aux bestiaux qu'ils avoient en propre à la Notre-Dame de mars, avant l'ouverture de la païsson, & aux petits qui en sont provenus depuis; ceux qu'ils ont d'achat, & dont ils font commerce, n'y sont point compris, non plus que ceux que l'usager tient à louage ou à cheptel; on les tolère cependant en Nivernois, en indemnifiant le seigneur très-foncier.

Les bestiaux de la nourriture que l'on peut mettre pâturer dans les usages ont été fixés à deux vaches & quatre porcs, pour chaque feu ou ménage, de quelque qualité que soient les usagers, soit propriétaires, fermiers ou locataires.

Le pâturage est toujours défendu dans les bois aux usagers pendant le temps du brout & de la fenaïson. Voyez l'ordonnance de 1669, tit. 19 & 20, & les mots BOIS, COMMUNES, CHAUFFAGE, PARA-

GE, PANAGE, PATURAGE, PRÉS, TAILLIS, USAGERS.

Usage signifie aussi ce que l'on a coutume d'observer & de pratiquer en certain cas.

Le long *usage* confirmé par le consentement tacite des peuples, acquiert insensiblement force de loi.

Quand on parle d'*usage*, on entend ordinairement un *usage* non-écrit, c'est-à-dire qui n'a point été recueilli par écrit, & rédigé en forme de coutume ou de loi.

Cependant on distingue deux sortes d'*usages*, savoir *usage* écrit & non-écrit.

Les coutumes n'étoient dans leur origine que des *usages* non-écrits qui ont été dans la suite rédigés par écrit, de l'autorité du prince; il y a néanmoins encore des *usages* non-écrits, tant au pays coutumier, que dans les pays de droit écrit.

L'abus est opposé à l'*usage*, & signifie un *usage* contraire à la raison, à l'équité, à la coutume ou autre loi. Voyez aux infinites, liv. I. tit. 2, & les mots COUTUME, DROIT, LOI, ORDONNANCE. (A)

USAGER, s. m. (Gram. & Jurisprud.) est celui qui a quelque droit d'*usage*, soit dans les forêts pour y prendre du bois, soit dans les bois, prés & pâtis pour le pâturage & le panage ou glandée.

Francs usagers, sont ceux qui ne payent rien pour leur *usage*, ou qui ne payent qu'une modique redevance pour un gros usage.

Gros usagers, sont ceux qui ont droit de prendre dans la forêt d'autrui un certain nombre de perches ou d'arpens de bois, dont ils s'approprient tous les fruits, soit pour bâtir ou réparer ou pour se chauffer.

Menus usagers, sont ceux qui n'ont que pour leurs besoins personnels, les droits de pâturage & de panages & la liberté de prendre le bois brisé ou arraché, le bois sec tombé ou non, tous les mort-bois, les restes des charpentiers, & ce qu'on appelle la *branche de plein poing*, pour hayer, c'est-à-dire pour déclore ou pour ramer les lins. Voyez l'ordonnance des eaux & forêts, tit. 19 & 20, & CHAUT-

FAGE, GLANDÉE, PACAGE, PANAGE, PATURAGE. (A)

USANCE, s. f. (Gram. & Jurisprud.) est un ancien terme qui signifioit *usage*, & que l'on emploie encore en certains cas.

On dit encore l'ancienne *usage*, pour dire l'ancien *usage* qui s'observoit ou s'observe encore sur quelque matière.

L'*usage* de Saintes est l'*usage* qui s'observe entre mer & Charente: c'est un composé des usages du droit écrit & de quelques coutumes locales non écrites, justifiées par des actes de notoriété du présidial de Saintes.

En matière de lettres-de-change, on entend par le terme d'*usage*, un délai d'un mois qui est donné à celui sur qui la lettre est tirée, pour la payer. Dans l'origine, l'*usage* étoit le délai que l'on avoit coutume d'accorder suivant l'*usage*; mais comme l'*usage* n'étoit pas par-tout uniforme sur la fixation du délai pour le paiement des lettres tirées à *usage*, l'ordonnance du commerce, tit. 5, art. 5, a réglé que les *usances* pour le paiement des lettres, seront de trente jours, encore que les mois aient plus ou moins de jours; ainsi une lettre tirée à *usage*, est payable au bout de trente jours; une lettre à deux *usances* est payable au bout de deux mois. En Espagne & en Portugal, chaque *usage* est de deux mois. Voyez le *parfait négociant* de Savari, tom. I. l. III. ch. v. & les mots CHANGE, LETTRE-DE-CHANGE. (A)

USBECKS, (Géog. mod.) ou Tartares *Usbecks*, peuples tartares qui habitent sur la côte orientale de la mer Caspienne. Ils tiennent une grande étendue de pays, depuis le 72 degré de longitude jusque vers le 80, & depuis le 34 de latitude jusqu'au 40. Ils occupoient au seizième siècle, & occupent encore le pays de Samarcande. On les distingue en tartares *Usbecks* de la grande Bucharie, & en tartares *Usbecks* de Charassin; mais ils vivent tous dans la pauvreté, & savent seulement qu'il est sorti de chez eux des essaims qui ont conquis les plus riches pays de la terre. Voyez TARTARES. (D. J.)

USBUIUM, (Géog. anc.) ville de la Germanie. Elle est marquée près du Danube

nube par Ptolomée, *l. II. c. xij.* Lazius qui la met dans l'Autriche, dit que le nom moderne est *Persenburg.* (*D. J.*)

USCOPIA, (*Géog. mod.*) ville de la Turquie européenne, dans la Servie, à 75 lieues au sud-est de Belgrade. C'est la résidence d'un sangiac & d'un archevêque latin. *Long. 40, 8; latit. 42, 15.* (*D. J.*)

USCOQUES, (*Géog. mod.*) peuples voisins de la Hongrie, de la Dalmatie, de la Servie & de la Croatie impériale. Plusieurs gens d'entre ces peuples sortirent de leur pays dans le xvj. siècle pour fuir, dirent-ils, le joug des Turcs. Delà vient, selon quelques-uns, le nom qu'ils prirent, tiré du *soco*, qui dans la langue du pays veut dire *fugitif* ou *transfuge*. La première place que les *Uscoques* choisirent pour s'y domicilier, fut la forteresse de Clissa bâtie au dessus de Spalatro; cette place ayant été enlevée par les Turcs l'an 1537, les *Uscoques* se réfugièrent à Segna, ville située vis-à-vis de l'île de Veglia. Ces gens féroces firent d'abord des merveilles, & battirent les Turcs; mais bientôt ils exercèrent sur les chrétiens mêmes; toutes sortes de pirateries, qui obligèrent la république de Venise d'armer contre eux & de les poursuivre pour la sûreté de son commerce avec les sujets du grand-seigneur. Les Vénitiens supplièrent l'empereur de réprimer les *Uscoques*; mais comme les ministres autrichiens partageoient avec eux les profits, on ne se pressa pas d'expédier les ordres que Venise sollicitoit. Alors les Vénitiens envoyèrent une escadre qui ravagea les côtes de Segna, & fit pendre tous les *Uscoques* qu'elle put attrapper en course. Enfin par le traité conclu à Madrid en 1618, les *Uscoques* furent contraints de sortir de Segna; leurs familles furent transférées ailleurs, & leurs barques furent brûlées. (*D. J.*)

USÉ, participe, (*Gram.*) voyez USER.

Usé, (*Jardinage.*) on dit une terre, une branche altérée pour avoir donné trop de fruit; on améliore la première, & on coupe l'autre un peu court pour lui faire pousser de nouveau bois.

Usé, (*Maréchal.*) un cheval usé est celui qui a tant fatigué, qu'il ne peut plus rendre aucun service.

USEDOM, (*Géog. mod.*) petite île d'Allemagne, sur la mer Baltique, dans la Poméranie, au cercle de la haute Saxe. Elle a environ six milles d'étendue, & contient une ville ou bourg de même nom. *Long. 38, 30; lat. 53, 47.* (*D. J.*)

USELLIS, (*Géog. anc.*) ville de l'île de Sardaigne. Ptolomée la marque sur la côte occidentale, & lui donne le titre de *colonie*. C'est présentement Oristagni, selon Cluvier. (*D. J.*)

USEN, *f. m.* (*Hist. nat.*) volcan du Japon, qui se trouve dans le voisinage de Sima Baru. Son sommet est aride & toujours couvert d'une matière blanche calcinée. Le terrain qui y conduit est chaud, & même brûlant en plusieurs endroits. L'eau de la pluie qui tombe sur cette montagne, ne tarde point à bouillonner; l'on n'y marche qu'en tremblant, parce que le terrain paroît mouvant, & retentit sous les pieds des voyageurs. Il en sort des exhalaisons si puantes, que les oiseaux n'en approchent point; il sort plusieurs sources d'eau minérale de cette montagne: les unes sont froides, & les autres sont chaudes; la plus fréquentée de ces sources est celle qu'on appelle *Obamma*; on lui attribue la vertu de guérir plusieurs maladies, & surtout le mal vénérien; mais Kempfer a observé que cette cure n'étoit point radicale. Les prêtres tirent un grand profit de ces bains, auxquels ils attribuent le pouvoir d'effacer les péchés; mais chaque fontaine n'a de vertu que pour une espèce particulière de péché, & l'on a soin d'indiquer au pénitent celle qui lui convient pour les crimes dont il veut se purifier.

USER, *v. act.* (*Gram.*) c'est faire usage ou se servir d'une chose. *User*, c'est détruire par le service ou l'usage: c'est encore un verbe relatif à la conduite qu'on tient avec les autres. Ma bourse vous est ouverte, vous pouvez en *user* quand il vous plaira; vous en pouvez *user* librement avec moi; mais *usez*-en bien d'ailleurs avec moi, & sur-tout n'*usez* pas ni mon crédit ni ma condescendance pour vos besoins.

USIATIN, (*Géog. mod.*) petite ville de la Pologne, dans le palatinat de Podolie, sur la rivière de Sébrouce. (*D. J.*)

USILLA, (*Géog. anc.*) ville de l'Afri-

que propre, selon Ptolomée, *l. IV. c. iij.* Elle est qualifiée de municipale dans la table de Peutinger, & de cité dans l'itinéraire d'Antonin, qui la met sur la route de Carthage à *Thuea*. Elle devint un siège épiscopal de la Byzacène. On croit que c'est à présent Casarcton, village d'Afrique en Barbarie, au royaume de Tunis, à cinq lieues d'Asfach du côté du nord. (*D. J.*)

USIPETES ou USIPIENS, *f. m. pl.* (*Hist. anc.*) peuples de l'ancienne Germanie, qui habitoient dans la Westphalie, sur les bords de la rivière de Lippe appelée alors *Luppia*.

USIPIENS, *les*, (*Géog. anc.*) *Uspii*, peuples de la Germanie, & nommés avec les *Teucteri* par les anciens auteurs, parce qu'ils ont habité dans le même quartier, & que leurs migrations & leurs expéditions ont été faites en commun. César, *l. IV.* Florus, *l. IV. c. xij.* & Tacite, *annal. l. I. c. lj.* disent *Uspites* Strabon, *l. VII.* écrit *Uspitius*, *Nuspitios*, & Ptolomée *Osc. m. 119.*

Quoi qu'il en soit de l'orthographe, voici l'histoire des *Uspiens* & des *Teucteres*. Ces peuples habiterent d'abord entre les Chérusques & les Sicambres; mais les Cattes les chassèrent, & après qu'ils eurent erré avec divers autres peuples durant trois ans dans la Germanie, ils vinrent s'établir sur le Rhin, au voisinage des Sicambres. Les Ménapiens, nation d'en-deçà du Rhin, occupoient alors les deux bords de ce fleuve. Il y a apparence que ce fut du consentement des Sicambres, que les *Uspiens* & les *Teucteres* s'emparèrent du pays des Ménapiens au-delà du Rhin, & passèrent ensuite ce fleuve pour s'y fixer, s'étendant jusqu'aux confins des Eburons & des Condruses.

Dans la 698^e année de Rome, & la 53^e avant Jésus-Christ, les *Uspiens* & les *Teucteres* furent presque entièrement exterminés par César; il ne se sauva qu'un petit nombre de gens de cheval, qui ne s'étoient point trouvés à la bataille, parce qu'ils avoient passé la Meuse pour aller chercher des vivres & faire du butin. Ceux-ci après la défaite de leurs compatriotes, repassèrent le Rhin, & s'établirent aux confins des Sicambres avec qui ils se joignirent.

Cependant sous le regne d'Auguste leur nombre se trouva tellement accru, qu'ils furent en état de tourner leurs armes contre les Romains. Les expéditions de Drusus dans la Germanie nous apprennent que les pays des *Uspiens* & celui des *Teucteres* étoient distingués, lorsque les Sicambres habitoient dans leur ancienne demeure.

Les *Uspiens* s'étendoient le long de la rive droite de la Lippe; car selon Dion Cassius, *l. LIV.* Drusus ayant passé le Rhin, & subjugué les *Uspiens*, il jeta un pont sur la Lippe, pour entrer dans le pays des Sicambres. Il paroît que les *Teucteres* habitoient à l'occident des Sicambres, & que le Rhin les séparoit des Ménapiens; mais on ne sauroit décider s'ils demeureroient, de même que les *Uspiens*, sur la rive droite de la Lippe, ni quel espace les *Uspiens* occupoient sur le bord du Rhin.

Dans la suite, Tibère ayant transféré les Sicambres dans la Gaule, afin que les garnisons romaines pussent veiller plus aisément sur eux, le pays qu'ils avoient occupé dans la Germanie, fut sans doute cédé par les Romains aux *Uspiens* & aux *Teucteres*; car on voit que ces derniers posséderent les terres que nous avons dit appartenir aux Sicambres. Alors les *Teucteres* s'étendoient le long du Rhin, depuis le *Segus* jusqu'à la *Rora*, & dans les terres le long de la Lippe & de l'Asie. À l'égard des *Uspiens*, ils demeuroient sur les deux bords de la Lippe & sur le Rhin, peut-être jusqu'à l'endroit où ce fleuve se partage pour former l'île des Bataves. En effet, Dion Cassius les met au voisinage de cette île; & Tacite qui leur donne pour voisins les Cattes, fait assez entendre que les *Uspiens* demeuroient au dessous des *Teucteres*, ce qui devoit les approcher du commencement de l'île des Bataves.

Les *Uspiens* & les *Teucteres* ne demeurèrent pas toujours dans cet état. Leurs bornes se trouverent resserrées par des migrations d'autres peuples; & l'on apprit à Rome, au commencement du regne de Trajan, que les *Teucteres* avoient été presque détruits par les Chamaves & par les Angrivariens, qui s'étoient emparés d'une grande partie de leurs terres. Si ces peu-

ples ne purent pas détruire aussi les *Usipiens*, il est du moins certain qu'ils leur enleverent ce qu'ils possédoient à la droite de la Lippe.

Enfin du temps de Constantin, les *Usipiens* cessèrent en quelque sorte de faire figure dans ces quartiers; les Bructeres & les Chamaves prirent leur place, & soutinrent avec fermeté la guerre vigoureuse que les Romains leur firent. (D. J.)

USITÉ, adj. (*Gram.*) qui est d'usage. C'est une coutume *usitée*. Ce mot est *usité*. Voyez USAGE.

USKE, (*Géogr. mod.*) bourg à marché d'Angleterre, dans la province de Montmouth, à douze milles d'Alberghaveny, sur le bord de la rivière qui lui donne son nom. C'est une place ancienne, connue sous le nom de *Burrium*, & les Gallois l'appellent *Brunenbégie*. (D. J.)

USKÉ, P (*Géogr. mod.*) rivière d'Angleterre. Elle a sa source dans Brecknochshire, aux confins de Caermarthenshire. Après avoir arrosé quelques endroits de la province de Montmouth, elle se jette dans la Saverne. (D. J.)

USKUP, (*Terme de relation.*) corne droite qui est mise par devant le bonnet des janissaires, & qui seule sert à les distinguer des capidgis. (D. J.)

USNES, parmi les marchands de bois, sont des cables composés de six pouces pour garer les trains sur les ports où on les construit, & en route.

USNÉE, f. f. (*Hist. nat. Bot.*) *muscus arboreus*, est une sorte de plante parasite ou moussueuse, qui vient comme une grande barbe sur le chêne le cèdre & plusieurs autres arbres. Voyez MOUSSE, & PARASITE.

USNÉE-HUMAIN, (*Mat. méd.*) ou *mousse de crâne humain*. Cette mousse ne possède absolument, selon les pharmacologistes raisonnables, que les vertus les plus communes des mousses en général. V. MOUSSE. (*Mat. méd.*)

La célébrité particulière de celle-ci n'a d'autre origine que la crédulité superstitieuse ou la charlatanerie fanatique puisée dans le *paracelsisme*; mais les vaines prétentions de cet ordre ne valent pas même aujourd'hui la peine d'être réfutées sérieu-

sement. Si quelque lecteur étoit cependant curieux de s'instruire de toutes les fadaïses qu'on a débitées sur l'*usnée-humaine*, il trouvera une savante dissertation à ce sujet dans les éphémérides d'Allemagne, *déc. I. ann. II. p. 96*, composée par le docteur Martin-Bernard à Berniz. Le continuateur de la *mat. méd.* de Geoffroi qui indique cette dissertation, s'étend aussi assez raisonnablement sur l'*usnée humaine*. (b)

USNEN, (*Botan. arab.*) nom donné par Avicennes & Sérapion, à la plante *nadi* dont on fait le sel alkali appelé *potasse*, & qui est d'usage dans la composition des savons. Il est vrai qu'en général les Arabes ont appelé *usnen*, plusieurs choses différentes, employées au nettoyage des hardes, comme l'hysope, la soldanelle, &c. mais alors ils ajoutent toujours le mot *usnen* à ces différentes choses; au-lieu que quand il est seul, il désigne uniquement la plante *kali*. (D. J.)

USQUEBA, ou ESCUBA, f. f. est une liqueur composée, forte & excellente, qui se boit à petits coups, & dont la base est l'eau-de-vie ou l'esprit de vin.

Les drogues qui y entrent sont en grand nombre; mais la préparation varie un peu. Nous donnerons ici pour échantillon une des plus recommandées autrefois.

Prenez huit pintes d'eau-de-vie ou d'esprit-de-vin; une livre de réglisse d'Espagne; demi-livre de raisins séchés au soleil; quatre onces de raisins de Corinthe; trois onces de dates coupées par tranches; sommités de thym, de menthe, de safran, & sommités ou fleurs de romarin, de chacune deux onces; canelle, mais, masticade, graines d'anis & de coriandre pilées, de chacune quatre onces; écorces rapées d'orange & de citron ou de limon, de chacune une once.

Mettez infuser toutes ces drogues pendant quarante-huit heures dans un lieu chaud, remuant souvent le vaisseau. Ensuite mettez-les dans un lieu froid pendant une semaine: après cela décantez la liqueur, & y ajoutez pareille quantité de vin de Portugal & quatre pintes de vin de Canarie. Adoucissez tout cela avec suffisante quantité de sucre fin.

USSEAUX, (*Géogr. mod.*) bourg de la

vallée de Pragela, frontière de Dauphiné du côté de Pignerol. Je parle de ce bourg, parce que les réformés ne m'excuseroient pas, & avec raison, si j'oubliois de dire que Saurin (Elie), célèbre théologien calviniste, y naquit en 1639. Il servit en 1662 l'église d'Embrun, & fut appelé à Delft en Hollande, en 1667. Il exerçoit le ministère à Utrecht en 1672, lorsque Louis XIV. se rendit maître de cette ville. En 1691 il eut de grands différends théologiques avec M. Jurieu, dans lesquels il régna de part & d'autre (mais sur-tout dans M. Jurieu), beaucoup plus d'animosité qu'il ne convenoit à des gens de leur caractère. M. Saurin mourut en 1703, âgé de 64 ans. Il étoit plein de droiture & d'affabilité, constant dans sa conduite, & grand défenseur de la liberté tant civile qu'ecclésiastique. Il a fait un ouvrage généralement estimé, sur les droits de la conscience, Utrecht 1697 in-8°. son *traité de l'amour de Dieu*, parut dans la même ville en 1701 en deux volumes in-8°. & après sa mort, on a donné son *traité de l'amour du prochain*. Utrecht 1704, in-8°. (D. J.)

USSEL, (*Géog. mod.*) petite ville ou plutôt bourg de France dans le Limousin, à deux lieues au nord-est de Vantadour, & le seul lieu de ce duché. (D. J.)

USSON, (*Géog. mod.*) en latin barbare *Ucio*, *Uxo*, *Uxus*, petite ville de France en Auvergne, élection d'Issoire, à quatre lieues de Brioude. Long. 20. 2; lat. 45. 24.

Rien n'a autant fait connoître la petite ville d'Usson, que le long séjour que fit dans son château Marguerite de France, première femme du roi Henri IV. princesse douée de beaucoup plus d'esprit & de beauté que de sagesse & de vertu. Elle demeura dans ce château près de vingt années, comme l'histoire nous l'apprend.

"Marguerite (dit le P. Hilarion de Coste) sortit d'Agen en habit de simple bourgeois, fut portée en trouffe par Lignerac, à qui elle donna le nom de *chevalier de la fleur*, & gagna pays toute la nuit avec un travail qui éprouva son courage, au péril de sa santé. De Mar-

"tas la vint trouver sur la frontière avec cent gentilshommes, la logea dans sa maison de Carlat, retourna à Agen pour sauver ses pierreries & recueillir les débris de sa fuite; la mort l'en fit sortir au bout de dix-huit mois. . .

"Le marquis de Canillac l'emmena & l'enferma à Usson; mais bientôt après ce seigneur d'une illustre maison, se vit le captif de sa prisonnière; il pensoit avoir triomphé d'elle, & la seule vue de l'ivoire de son bras triompha de lui; & dès-lors il ne vequit que de la faveur des yeux victorieux de sa belle captive. . . Au même instant qu'elle pensoit mourir captive, elle se vit assurée de régner libre en cette forte place, d'où elle délogea ceux qui l'avoient logée.

"Pendant ces vingt années, ajoute le P. de Coste, ce château d'Auvergne fut un Thabor pour la dévotion de la reine, un Liban pour sa solitude, un Olympe pour ses exercices, un Parnasse pour ses muses, & un Caucase pour ses affections. Si le P. Hilarion a toujours pratiqué les autres vertus du christianisme avec la même fidélité qu'il pratique la charité dans cette occasion, nous ne devons pas hésiter à le regarder comme un saint. Il y auroit moins de médisance à comparer le château d'Usson avec l'île de Caprée qui fut la retraite de Tibère, qu'il n'y a de flatterie à le comparer à un Thabor de dévotion, pendant que Marguerite l'habita. Durant cet intervalle elle y eut deux fils, l'un du sieur de Chanlon, & l'autre du sieur d'Aubiac.

De retour à la cour de France, elle donna volontiers les mains à la dissolution de son mariage avec Henri IV. & passa le reste de ses jours dans un mélange bizarre de galanterie, de dévotion, d'étude, de musique, & de conversations avec des gens de lettres. Elle mourut en 1615, âgée de soixante-trois ans. Le sage & fameux Pibrac avoit été son chancelier & son amant.

Le fort château d'Usson a été rasé en 1634; & la ville s'est insensiblement dépeuplée, au point que sa justice royale est la seule chose qui empêche qu'elle ne soit

absolument abandonnée. (*Le Chevalier DE JAUCOURT.*)

USSUBIUM, (*Géog. anc.*) ville de la Gaule aquitanique ; l'itinéraire d'Antonin la marque sur la route de Bordeaux à Argantomagum, entre Sirione & Fines, à vingt milles du premier de ces lieux, & à vingt-quatre milles du second. Quelques manuscrits portent *Ufubium*, au lieu d'*Ussubium* ; & la table de Peutinger lit *Vesubium*. On croit que c'est aujourd'hui la Réole, sur la rive droite de la Garonne. (*D. J.*)

USTENSILE, *s. m.* (*Gram.*) au singulier c'est un petit meuble domestique, d'usage dans la cuisine, comme un gril, une broche, un pot, une poêle.

Au pluriel, il désigne la collection de tous les instrumens propres à un art, à une manœuvre. *Voyez les articles suivans.*

USTENSILES, (*Art. milit.*) ce sont les meubles que l'hôte est obligé de fournir aux soldats qui sont chez lui en quartier ; comme un lit avec sa garniture, un pot, une cuillère, &c. Il faut aussi qu'on leur donne une place pour se chauffer au feu, & une chandelle.

L'on fournit les *ustensiles* en argent, ou en nature. *Chambers.*

USTENSILES de jardinage (*Agriculture.*) le jardinier doit avoir des charrettes à fumier, des tombereaux, brouettes, civières, fourches à dents de fer & de bois, pelles, bèches, pics, pioches, piochons, & hortes ; des scies & maillets, des échelles ou lates, & osiers pour les treillages d'espaliers, cabinets, & berceaux, des serpes & planes pour les couper & polir, &c. des échelles de routes fortes, simples, doubles, & à trois piés ; des jalons ou bâtons de bois bien droits qu'on fiche en terre, pour prendre les alignemens des allées & compartimens d'un jardin, & pour servir aussi de jauge, pour mesurer & égaler les tranchées quand on fouille ; des traçoirs pour tracer les compartimens, des barres pour battre la terre des allées, des ratissoires, des rateaux, des rabots, un cylindre pour unir les allées, une serfouette, une pince, des plantoirs, une scie à main, des serpettes, des greffoirs, des ciseaux de jardinier, un croissant, un far-

cloir, un échenilloir, un fermoir, des arrosoirs, des pots de fleurs, des caisses, des mannes, des mann-quins, des baquets, des déplantoirs, des houletes, des truelles, des cribles, des claies, des cloches, des pleyons, paillaçons, brise-vents, chafis, &c. (*D. J.*)

USTENSILES de labourage, (*Agricult.*) les *ustensiles* de labourage sont diverses charrues, charrettes, tombereaux, haquets, casse-motte, herse, civières, brouettes, rateaux, fourches, tire-fiens, écharbonnoirs, sarcloirs, houes, pics, pelles, bèches, pioches, piochons, échelles, croissants, fléaux, vans, cribles, faux, faucilles, coignées, haches, serpes, marteaux, maillets, tenailles, scies, villebrequins, tarières, vrilles, leviers, broye pour broyer le chanvre, serans pour le peigner, &c. (*D. J.*)

USTICA, (*Géog. anc.*) 1^o. île voisine de celle de Sicile, selon Ptolomée, *l. III. c. iv.* qui y met une ville du même nom. Plin. *l. III. c. viij.* dit qu'elle est à l'opposite de Paropus. *Ustica* est présentement une des îles de Lipari ; elle conserve son ancien nom, mais elle est déserte.

2^o. *Ustica* étoit encore le nom d'une colline du Lucretile, dans le pays des Sabins, au territoire de Bandusie. La maison de campagne d'Horace étoit située sur ce petit coreau, & portoit le même nom : dans l'ode *17. liv. I.* il invite Tyndaris, fille spirituelle, & qui aimoit passionnément la poésie, de venir se retirer pour quelque temps à sa campagne de Sabine ; il lui dit :

Nec metuunt hædulia lupos

Utrumque dulci, Tyndari, fistulâ

Valles & Ustica cubantis

Lævia personuere Saxa.

« Tyndaris, fut le mont Lucretile, les » chevreaux n'appréhendent point la dent » carnacière des loups, dès que Faune fait » entendre sa flûte aux échos des vallons » & des collines d'*Ustica* ».

L'épithète *cubans*, marque que la pente d'*Ustica* étoit douce : le vieux Scholiaste cité par Ortelius & par Cellarius, a cru

que le nom *Ustica*, convenoit aussi-bien à la vallée qu'à la montagne, & cela peut être. Ce qui nous intéresse le plus, c'est la maison de campagne d'Horace; Mécénas la lui procura par la faveur d'Octavien, l'an de Rome 716; le poëte avoit alors 28 ans, & fit à cette occasion l'ode *laudabunt alii clarum Rhodon aut Mitylenem*, dont il ne nous reste plus qu'un fragment. Il ne pouvoit guere manquer après cela de nous donner une description poétique de sa jolie terre d'*Ustique*; & c'est ce qu'il a fait quelquefois, mais particulièrement dans son épître à Quintius, *épître xvj. livre I.*

*Ne perconteris, fundus meus, optimè Quinti,
Arvo pascat herum, an baccis opulentet oliva,
Pomifera & pratis, an amictu vitibus ulmo,
Scribetur tibi forma loquaciter, & situs agri.
Continui montes, nisi dissocientur opaca
Valle: sed ut veniens destrum latus aspiciat sol,
Lætum discedens curru fugiente vaporèt.
Temperiem laudes. Quid si rubicunda benignè
Cornu vepres & pruna serant? si quercus & ilex
Multa frugo pecus, multa dominum juvet umbra?
Dicas abduçum propius frondere Tarentum.
Fons etiam rivo dare nomen idoneus, ut nee
Frigidior Thracem, nec purior ambiat Hebrus.
Infirmit capiti fluit utilis, utilis alvo.
Hæ latebræ dulces, etiam (si credis) amænæ
Incolumem tibi me præstant septembris horis.*

« Vous êtes donc curieux, mon cher Quintius, de savoir en quoi consiste le revenu de ma terre; si c'est en bled, en olives, en fruits, en prés, ou en vins. Afin que vous ne me fassiez plus de pareilles questions, je vais vous faire une description complète de sa nature & de sa situation. Imaginez-vous une chaîne de montagnes, interrompue seulement par une vallée bien couverte, de manière que j'ai le soleil levant à ma droite, & le couchant à ma gauche. L'air y est fort tempéré; vous en seriez charmé vous-même. Mais si vous voyiez nos haies & nos buissons étaler la pourpre des prunes & des cornouilles dont ils sont chargés,

» & nos chênes fournir en abondance du gland à nos troupeaux, & nous donner une ombre agréable, vous jureriez sans doute qu'on auroit transporté aux environs de ma maison la campagne de Tarente avec les délicieux bocages. Outre cela j'ai une fontaine assez considérable pour donner son nom à un ruisseau, dont elle est la source. Ses eaux ne sont ni moins fraîches ni moins pures, que celles de l'Hébre qui baigne la Thrace; & elles ont encore cet avantage, qu'elles sont souveraines contre les maux de tête, & contre les chaleurs d'entrailles. Ce sont ces paisibles retraites, (le dirai-je, & m'en croirez-vous enfin?) c'est ce séjour enchanté qui garantit votre ami contre l'intempérie de l'automne.

Cette terre d'*Ustie* d'Horace, devoit être réellement fort jolie; le ruisseau qui la traversoit & qui y prenoit sa source, s'appelloit la *Digence*. D'ailleurs c'étoit une terre assez considérable, puisqu'il y occupoit toute l'année huit esclaves, & qu'elle avoit suffi autrefois à l'entretien de cinq familles. Elle avoit entre autres choses des vergers, des bois, & des prairies; Horace fit faire à sa maison plusieurs changemens à différentes fois, & il la fit enfin rebâtir toute entière de belles pierres blanches de Tivoli, qui étoit dans le voisinage. (*Le chevalier DE JAUCOURT.*)

USTION, f. f. (*Méd. therap.*) en latin *ustio*, *inustio*, du verbe *urere* ou *inurere*, brûler. L'*ustion* se prend encore pour *cautérisation*, comme brûler se prend pour *cautériser*; ce dernier terme est même plus de l'art: mais il semble qu'on pourroit établir cette différence entre ces deux premiers mots, que *ustion* désigne plus absolument l'action du feu actuel; au lieu que *cautérisation* peut désigner quelquefois l'effet du *cautere* actuel, comme celle-ci du *cautere* potentiel.

L'*ustion* est un des plus puissans secours & des plus généraux, dont la Médecine ait jamais fait usage contre les maladies obstinées. On pourroit l'appeler le *vésicatoire* par excellence, ses effets réunissant tous ceux des vésicatoires dans la plus grande célérité & intensité d'action & de vertu. Voyez VÉSICATOIRE. Les instru-

mens qui servent à l'ustion ont été appelés par les anciens *καυτήριον*, *cauterium*; cauterer, c'est-à-dire instrument dont on se sert pour brûler quelque chose; on les divise en actuels & en potentiels. (Voyez CAUTERE.)

Les cauterer actuels dont il s'agit ici peuvent être d'or, d'argent, de cuivre, de fer, ou quelqu'autre matière. Leurs figures chez les anciens étoient très-variées, il y en avoit en forme de coin, de trident, de forme olivaire, &c. (voyez dans Paul d'Égine, *ch. de alae* ustione, *hepatis* ustione, pag. 569.) Hippocrate employoit les fers chauds, les fûleaux de buis, trempés dans l'huile bouillante, &c. les autres anciens se servoient encore pour cautériser, d'un champignon de lin crud, ou d'une excroissance fongueuse qui se trouve sur les noyers ou sur les chênes, que Paul d'Égine appelle *isca*, (voyez Paul d'Égine, pag. 570.), & qu'on faisoit brûler sur la partie, ce qui revient à peu près aux *ustions* pratiquées chez les Chinois, les Egyptiens, & chez quelques autres peuples des Indes, avec le *moxa* ou coton d'armoise, voyez *MOXA*. Enfin, il y avoit les ventouses ignées qu'on pourroit regarder comme un autre moyen de cautériser. Cependant la méthode la plus pratiquée étoit celle de brûler avec le fer chaud, c'est celle-là sur toutes les autres, qu'on doit entendre par le mot *ustion*.

Les anciens employoient les *ustions* dans toutes les maladies chroniques. L'axiome que *ferrum non sanat, ignis sanat*, &c. & qui est par-tout, se rapporte principalement à celles-ci. On se servoit en conséquence des *ustions* dans les phthitiques, les suppurations de poitrine, les hydropisies, les asthmes, les maladies de la rate, dans celles du foie, dans la goutte, dans la sciatique, dans les maux de tête, &c. On doit juger par ce que nous dit Hippocrate, de la facilité avec laquelle les Scythes nomades se faisoient cautériser, & par tout ce qu'il nous apprend de sa pratique, combien ce remède étoit familier parmi les anciens. Le reflux des arts en Europe y apporta le même goût pour les *ustions*. Forestus nous dit que de son temps, c'étoit la coutume en Italie de cautériser les en-

fans au derrière de la tête, pour les guérir ou les préserver de l'épilepsie; il ajoute que les femmes de la campagne alloient dans les villes porter leurs enfans aux prêtres, qui, outre les personnes de l'art, se mêloient de cette opération, & y employoient ou le fer chaud, ou les charbons ardens. Voyez Forestus, tome I, pag. 494.

Les *ustions* se faisoient donc à l'occiput & à différens endroits de la tête, plus ou moins près des sutures. Elles se faisoient encore au dos, à la poitrine, au ventre, aux environs de l'ombilic, aux hypocondres, aux cuisses, aux jambes, à la plante des piés, aux doigts, &c. en observant néanmoins que ce ne fût que sur les parties charnues: car le cauterer potentiel devoit être préféré pour les parties osseuses & les nerveuses. On n'y employoit ordinairement qu'un seul instrument; mais il étoit des opérations chirurgicales, comme celle qu'on pratiquoit pour l'hydrocèle, dont Paul d'Égine nous a conservé le manuel, où l'on employoit jusqu'à dix à douze cauterer ou fers brûlans. Voyez Paul d'Égine, *cap. de hernia aquosa*. On entretenoit pendant quelques jours les ulcères produits par l'ustion, ainsi que le recommande Hippocrate, en y jetant du sel ou y appliquant quelqu'autre substance propre à faire fluër ces ulcérés. Dans les *ustions* qui se pratiquoient contre les suppurations de poitrine, on introduisoit dans les escarres de la racine d'aristoloché, trempée dans de l'huile. Voyez Paul d'Égine, *lib. VI. de remed. p. 569*.

Les *ustions* sont préférables à beaucoup d'égards aux cauterer potentiels, dans l'ouverture de quelques abcès & le traitement de beaucoup de plaies; 1°. leur effet est beaucoup plus prompt & beaucoup plus puissant; 2°. ils purifient les parties en absorbant l'humidité, leur redonnent du ton & les revivifient, pour ainsi dire; au lieu que l'effet des autres cauterer est très-lent, qu'ils ajoutent à l'état d'atonie ou de cachexie de la partie, & que leur vertu est beaucoup moindre. On ne laissoit pourtant pas que de les employer dans plusieurs cas avant le cauterer actuel, comme pour une préparation à celui-ci, il est même

quelques ouvertures de dépôts critiques qu'il seroit plus utile de faire avec le cautere potentiel, qu'avec le bistouri qui est la pratique ordinaire.

Les *ustions* sont capables de procurer dans beaucoup de cas des révolutions très-promptes & très-salutaires. On les employoit très-efficacement pour arrêter les hémorragies; l'irritation & la suppuration des ulcères produits par ce moyen, déchargeoient souvent un organe voisin, du pus ou des autres matieres qui étoient contenues, & procuroient des guérisons radicales; les livres, tant anciens que modernes, sont pleins de curationes merveilleuses opérées par cette méthode. Je ne fais par quelle fatalité il est arrivé qu'elle soit presque insinuée dans la pratique moderne; des personnes même très-célebres dans l'art ont fait jusqu'ici de vains efforts pour la rétablir en la proposant avec les modifications convenables; on a fait valoir contre leurs raisons, toutes les horreurs de cette manœuvre qu'on a toujours trop exagérées. *Article de M. H. FOUQUET, docteur en Médecine de la faculté de Montpellier.*

USTIUGA ou **OUSTIOUG**, (*Géogr. mod.*) province de l'empire Rusien, dans la partie septentrionale de la Moscovie; elle est coupée du midi au nord par la Dwina, & a pour capitale la ville qui lui donne son nom. *Voyez OUSTIOUG. (D. J.)*

USTIUGA, (*Géogr. mod.*) ville de l'empire Rusien, capitale de la province de même nom, sur le bord de la Dwina, entre Archangel & Wologda. On nomme plus communément cette ville & sa province *Oustioug*. *Voyez OUSTIOUG. (D. J.)*

USTRINUM, (*Littérat.*) c'étoit, selon Servius, une place de bucher, sur lequel on brûloit les corps. Cette place chez les Romains, étoit celle où l'on recueilloit les cendres du mort; & pour cette raison, elle répondoit à la situation du cadavre, posé sur le haut du bucher.

Festus pense que c'étoit un vase destiné dans le brûlement des corps pour en recevoir les cendres. Son sentiment paroît

d'autant plus vraisemblable, que dans deux inscriptions antiques, rapportées par Meursius, il est fait mention de cet *ustrinum*, comme d'une pierre portative, que quelques loix funéraires ou les testaments, défendoient d'être employée à la construction du tombeau de ceux, sur le bucher desquels elle auroit servi. Voici ces deux inscriptions. Première inscription; *Huic monumento, ustrinum Applicari Non Licet*; seconde inscription, *Ad Hoc Monumentum, ustrinum Applicari Non Licet*.

On peut concevoir delà, que c'étoit une pierre de foyer un peu creusée, pour recevoir les cendres qui tomboient du cadavre, tandis qu'il se consumoit; cette pierre au moyen de ses bords, pouvoit garantir les cendres d'être dissipées par le vent.

Les bois qui composoient le bucher, étoient éloignés d'un ou deux piés de cette pierre dans toute sa circonférence, & disposés en symétrie, pour former un quarré plus long que large, autour duquel étoient rangés des cypres, pour servir de préservatifs contre la mauvaise odeur du cadavre brûlant.

Des gardes du bucher, gens d'une condition servile, appellés *ustores* & *ustuarii*, avoient l'œil à ce qu'aucune branche de cypres ne fût jetée par le vent sur le corps, de crainte du mélange des cendres; & avec des fourches ils repousoient les buches qui s'écartoient de leur situation, pour qu'elles ne tombassent point dans le milieu du foyer. Servius n'est pas le seul qui nous ait appris l'usage de ces précautions; Homère les fait remarquer, en décrivant la situation du corps de Patrocle sur son bucher.

Après la consommation de cet assemblage de bois, des prêtres avoient soin de se porter sur le foyer pour y distinguer les restes du corps, & les mettre dans un vase, qui, selon que la quantité des cendres ou des ossements consumés, dominoit, prenoit le nom de *cinerarium* ou celui d'*osuarium*.

La cérémonie du choix de ces restes, exprimée par les termes de *reliquias legere*, étoit un devoir si essentiel à la religion, que plus les morts avoient été qualifiés,

plus

plus cette cérémonie s'observoit scrupuleusement.

Suétone nous apprend, que ce fut de la manière qu'on vient de décrire, que se fit le choix des restes du corps d'Auguste. Eutrope rapporte la même chose à l'égard de celui de Trajan, dont les os brûlés furent mis dans une urne d'or, placée sous sa colonne, & ceux de Septime Sévère, selon Xiphilin, furent recueillis dans un vase de porphyre. (*D. J.*)

USUCAPION, f. m. (*Droit nat. & Droit rom.*) *l'usucapion* est une manière d'acquérir la propriété, par une possession non interrompue d'une chose, durant un certain temps limité par la loi.

Toutes personnes capables d'acquérir quelque chose en propre, pouvoient, selon les jurisconsultes romains, prescrire valablement. On acquéroit aussi par droit d'*usucapion*, toutes sortes de choses, tant mobilières qu'immeubles; à moins qu'elles ne se trouvaient exceptées par les loix, comme l'étoient les personnes libres; car la liberté a tant de charmes qu'on ne néglige guère l'occasion de la recouvrer: ainsi il y a lieu de présumer que si quelqu'un ne l'a pas réclamée, c'est parce qu'il ignoroit sa véritable condition, & non pas qu'il consentit tacitement à son esclavage: dès lors que plus il y a de temps qu'il subit le joug, & plus il est à plaindre, bien loin que ce malheur doive tourner en aucune manière à son préjudice, & le priver de son droit.

On exceptoit encore les choses sacrées, & les sépulcres qui étoient regardés comme appartenans à la religion: les biens d'un pupille, tandis qu'il est en minorité; car la faiblesse de son âge ne permet pas de le condamner à perdre son bien, sous prétexte qu'il ne l'a pas revendiqué; & il y auroit d'ailleurs trop de dureté à le rendre responsable de la négligence de son tuteur.

On mettoit au même rang les choses dérobées, ou prises par force, & les esclaves fugitifs, lors même qu'un tiers en avoit acquis de bonne foi la possession: la raison en est que le crime du voleur & du ravisseur, les empêche d'acquérir par droit d'*usucapion*, ce dont ils ont dé-

pouillé le légitime maître, reconnu tel.

Le tiers, qui se trouve possesseur de bonne foi, ne sauroit non plus prescrire, à cause de la tache du larcin ou du vol, qui est censée suivre la chose: car, quoiqu'à proprement parler, il n'y ait point de vice dans la chose même, cependant comme c'est injustement qu'elle avoit été ôtée à son ancien maître, les loix n'ont pas voulu qu'il perdît son droit, ni autoriser le crime en permettant qu'il fût aux méchans un moyen de s'enrichir, d'autant plus que les choses mobilières se prescrivant par un espace de trois ans, il auroit été facile aux voleurs de transporter ce qu'ils auroient dérobé, & de s'en défaire dans quelque endroit où l'ancien propriétaire ne pourroit aller déterrer pendant ce temps-là.

Ajoutez à cela qu'une des raisons pourqu'on a établi la prescription, c'est la négligence du propriétaire à réclamer son bien: or ici on ne sauroit presumer rien de semblable, puisque celui qui a pris le bien d'un autre, le cache soigneusement. Cependant comme dans la suite les loix ordonnèrent que toute action, c'est-à-dire, tout droit de faire quelque demande en justice, s'éteindroit par un silence perpétuel de trente ou quarante ans; le maître de la chose dérobée n'étoit point reçu à la revendiquer après ce temps expiré, que l'on appelle le terme de la prescription d'un très-long-temps.

Je fais bien qu'il y a plusieurs personnes qui trouvent en cela quelque chose de contraire à l'équité, parce qu'il est absurde, disent-ils, d'alléguer comme un bon titre, la longue & paisible jouissance d'une usurpation, ou du fruit d'une injustice; mais cet établissement peut être excusé par l'utilité qui en revient au public. Il est de l'intérêt de la société, que les querelles & les procès ne se multiplient pas à l'infini, & que chacun ne soit pas toujours dans l'incertitude de savoir si ce qu'il a lui appartient véritablement. D'ailleurs, le genre humain changeant presque de face dans l'espace de trente ans, il ne seroit pas à propos que l'on pût être troublé par des procès intentés pour quelque chose qui s'est passé comme dans un autre

siècle ; & comme il y a lieu de présumer qu'un homme après s'être passé trente ans de son bien , est tout consolé de l'avoir perdu ; à quoi bon inquiéter en sa faveur , celui qui a été si long-temps en possession ? On peut encore appliquer cette raison à la prescription des crimes : car il seroit superflu de rappeler en justice les crimes dont un long-temps a fait oublier & disparoître l'effet , en sorte qu'alors aucune des raisons pourquoi on inflige des peines , n'a plus de lieu.

Pour acquérir par droit d'*usucapion* , il faut premièrement avoir acquis à juste titre la possession de la chose dont celui de qui on la tient , n'étoit pas le véritable maître , c'est-à-dire posséder en vertu d'un titre capable par lui-même de transférer la propriété , & être d'ailleurs bien persuadé qu'on est devenu légitime propriétaire ; en un mot posséder de bonne foi.

Selon les loix romaines , il suffit que l'on ait été dans cette bonne foi au commencement de la possession ; mais le droit canonique porte que si avant le terme de la prescription expiré , on vient à apprendre que la chose n'appartenoit pas à celui de qui on la tient , on est obligé en conscience de la restituer à son véritable maître , & qu'on la détient désormais de mauvaise foi , si du moins on tâche de la dérober adroitement à la connoissance de celui à qui elle appartient.

Cette dernière décision paroît plus conforme à la pureté des maximes du droit naturel , l'établissement de la propriété ayant imposé à quiconque se trouve en possession du bien d'un autre , sans son consentement , l'obligation de faire en sorte , autant qu'il dépend de lui , que la chose retourne à son véritable maître. Mais le droit romain , qui n'a égard qu'à l'innocence extérieure , maintient chacun en paisible possession de ce qu'il a acquis , sans qu'il y eût alors de la mauvaise foi de sa part , laissant au véritable propriétaire le soin de chercher lui-même & de réclamer son bien.

Au reste la prescription ne regarde pas seulement la propriété , à prendre ce mot , comme nous faisons , dans un sens qui renferme l'*usucapion* , & la prescription pro-

prement ainsi nommée : elle anéantit aussi les autres droits & actions , lorsqu'on a cessé de les maintenir , & d'en faire usage pendant le temps limité par la loi. Ainsi un créancier qui n'a rien demandé pendant tout ce temps-là à son débiteur , perd sa dette. Celui qui a joui d'une rente sur quelque héritage , ne peut plus en être dépouillé , quoiqu'il n'ait d'autre titre que sa longue jouissance. Celui qui a cessé de jouir d'une servitude pendant le même temps , en perd le droit ; & celui au contraire qui jouit d'une servitude , quoique sans titre , en acquiert le droit par une longue jouissance. *Voyez* sur toute cette matière Daumat , *Loix civiles dans leur ordre naturel* ; I. part. I. III. tit. vij. sect. 4. & M. Titius , *observ. in Lauterbach. obs. M. XXXIII. & seq.* comme aussi dans son *jus privatum romano-german. lib. II. cap. ix.* Voilà pour ce qui regarde le droit romain , consultons à présent le droit naturel.

Par le droit naturel la prescription n'abolit point les dettes , en sorte que par cela seul que le créancier ou ses héritiers ont été un long-temps sans rien demander , leur droit s'éteigne , & le débiteur soit pleinement déchargé. C'est ce que M. Thomasius a fait voir dans sa dissertation : *De perpetuitate debitorum pecuniariorum* , imprimée à Hall , en 1706.

Le temps , dit-il , par lui-même n'a aucune force , ni pour faire acquérir , ni pour faire perdre un droit : il faut qu'il soit accompagné de quelque autre chose qui lui communique cette puissance. De plus personne ne peut être dépouillé malgré lui du droit qu'il avoit acquis en vertu du consentement d'un autre , par celui-là même qui le lui a donné sur lui. On ne se dégage pas en agissant contre ses engagements ; & en tardant à les exécuter , on ne fait que se mettre dans un nouvel engagement , qui impose la nécessité de dédommager les intéressés. Ainsi l'obligation d'un mauvais payeur devenant par cela même plus grande & plus forte de jour en jour , elle ne peut pas , à en juger par le droit naturel tout seul , changer de nature , & s'évanouir tout d'un coup au bout d'un temps. En vain allégueroit-on ici l'intérêt du genre humain , qui demande que les procès ne soient pas

éternels : car il n'est pas moins de l'intérêt commun des hommes que chacun garde la foi donnée ; que l'on ne fournisse pas aux mauvais payeurs l'occasion de s'enrichir impunément aux dépens de ceux qui leur ont prêté, que l'on exerce la justice, & que chacun puisse poursuivre son droit. D'ailleurs ce n'est pas le créancier qui trouble la paix du genre humain, en redemandant ce qui lui est dû ; c'est au contraire celui qui ne paye pas ce qu'il doit, puisque s'il eût payé, il n'y aurait plus de matière à procès. En usant de son droit on ne fait tort à personne, & il s'en faut bien qu'on mérite le titre odieux de plaideur, ou de perturbateur du repos public.

On ne seroit pas mieux fondé à prétendre que la négligence du créancier à redemander sa dette, lui fait perdre son droit, & autoriser la prescription. Cela ne peut avoir lieu entre ceux qui vivent l'un par rapport à l'autre dans l'indépendance de l'état de nature. Je veux que le créancier ait été fort négligent : cette innocente négligence mérite-t-elle d'être plus punie que la malice nuisible du débiteur ? ou plutôt celui-ci doit-il être récompensé de son injustice quand même ce seroit son mauvais dessein qu'il a si long-temps différé de satisfaire son créancier, n'est-il pas du moins coupable lui-même de négligence ? l'obligation de tenir sa parole, ne demande-t-elle pas que le débiteur cherche le créancier, plutôt que le créancier le débiteur ? ou plutôt la négligence du dernier seul, ne devoit-elle pas être punie ? d'autant plus qu'il y auroit à gagner pour lui dans la prescription ; au lieu que l'autre y perdrait.

Mais en faisant abstraction des loix civiles, qui veulent qu'on redemande la dette dans un certain espace de temps, on ne peut pas bien traiter de négligent le créancier qui a laissé en repos son débiteur, quand même il auroit fixé un terme au bout duquel son argent devoit lui être rendu ; car il est libre à chacun de laisser plus de temps qu'il n'en a promis, & il suffit que l'arrivée du terme avertisse le débiteur de payer. Le créancier peut avoir eu aussi plusieurs raisons de prudence, de nécessité, & de charité même, qui le rendent digne de louange, plutôt que coupable de négligence.

Enfin il n'y a pas lieu de présumer que le créancier ait abandonné la dette, comme en matière de choses sujettes à prescription, puisque le débiteur étant obligé de rendre non une chose en espèce, mais la valeur de ce qu'on lui a prêté, il ne possède pas à proprement parler, le bien d'autrui, & il n'est pas censé non plus le tenir pour le sien. Le créancier au contraire est regardé comme étant toujours en possession de son droit tant qu'il n'y a pas renoncé expressément, & qu'il a en main de quoi le justifier. M. Thomasius explique ensuite comment la dette peut s'abolir avec le temps, par le défaut des preuves, & il montre que hors de là, la prescription n'avoit pas lieu par les loix des peuples qui nous sont connus, ni même par celles des Romains, jusqu'au règne de l'empereur Constance.

Il soutient aussi que par le droit naturel, la bonne foi n'est nullement nécessaire pour prescrire, pas même dans le commencement de la possession, pourvu qu'il se soit écoulé un long espace de temps, pour avoir lieu de présumer que le véritable propriétaire a abandonné son bien. De quelque manière qu'on se soit mis en possession d'une chose appartenante à autrui, du moment que celui à qui elle appartient, sachant qu'elle est entre nos mains, & pouvant commodément la revendiquer, témoigne ou expressément ou tacitement, qu'il veut bien nous la laisser, on en devient légitime maître, tout de même que si on se l'étoit d'abord approprié à juste titre.

Théodose le jeune en établissant la prescription de trente ans, ne demandoit point de bonne foi dans le possesseur : ce fut Justinien qui, à la persuasion de ses conseillers, ajouta cette condition en un certain cas ; & le droit canonique enchérit depuis sur le droit civil, en exigeant une bonne foi perpétuelle pour toute sorte de prescription. Le clergé romain trouva moyen par-là de recouvrer tôt ou tard tous les biens ecclésiastiques, de quelque manière qu'ils eussent été aliénés, & quoique ceux entre les mains de qui ils étoient tombés les possédassent paisiblement de temps immémorial. Des princes ambitieux se sont aussi prévalus de cette hypothèse, pour colorer l'usurpation des terres qu'ils prétendoient réunir

à leurs états, sous prétexte que le domaine de la couronne est inaliénable, & qu'ainsi ceux qui jouissoient des biens qui en avoient été détachés, étoient de mauvaise foi en possession, puisqu'ils favoient qu'on ne peut acquérir valablement de pareilles choses.

De tout cela, il paroît que la maxime du droit canon, quelque air de piété qu'on y trouve d'abord, est au fond contraire au droit naturel, puisqu'elle trouble le repos du genre humain, qui demande qu'il y ait une fin à toutes sortes de procès & de différends, & qu'au bout d'un certain temps les possesseurs de bonne foi soient à l'abri de la revendication.

Voilà l'opinion de Thomasius; mais M. Barbeyrac qui paroît être du même avis en général, pense en particulier que si le véritable maître d'une chose prise ou usurpée, acquiesce en un mot de mauvaise foi, ne la réclame point, & ne témoigne aucune envie de la recouvrer pendant un long espace de temps, quoiqu'il sache fort bien entre les mains de qui elle est, & que rien ne l'empêche de faire valoir son droit; en ce cas là le possesseur injuste devient à la fin légitime propriétaire, pourvu qu'il ait déclaré d'une manière ou d'autre qu'il étoit tout prêt à restituer, supposé qu'il en fût requis: car alors l'ancien maître le tient quitte, & renonce manifestement, quoique tacitement à toutes ses prétentions. Que si celui qui est entré de bonne foi en possession du bien d'autrui, vient à découvrir son erreur avant le terme de la prescription expiré, il est tenu à ce qui est du devoir d'un possesseur de bonne foi; mais si en demeurant toujours dans la bonne foi, il gagne le terme de la prescription, soit que ce terme s'accorde exactement avec les maximes du droit naturel tout seul, ou que les loix civiles le réduisent à quelque chose de moins; le droit de l'ancien maître est entièrement détruit; tout ce qu'il y a, c'est que comme le possesseur de bonne foi qui a prescri, est l'occasion quoiqu'innocente, de ce que l'autre se voit désormais débouté de toutes ses prétentions, il doit, s'il peut, lui aider à tirer raison de l'injustice du tiers qui a transféré un bien qu'il savoit n'être pas à lui, & donné lieu ainsi à la prescription.

Du reste, quoiqu'ici la bonne foi soit toujours nécessaire pour mettre la conscience en repos, cela n'empêche pas que les loix humaines ne puissent négliger cette condition, ou en tout ou en partie, pour éviter un grand nombre de procès. Il semble même que pour parvenir à leur but, il soit plus à propos de ne point exiger de bonne foi dans les prescriptions auxquelles elles fixent un fort long terme, ou de ne la demander du moins qu'au commencement de la possession; & ainsi la maxime du droit civil est mieux fondée que celle du droit canon.

L'artifice du clergé ne consiste pas tant en ce que les décisions des papes exigent une bonne foi perpétuelle dans celui qui doit prescrire, qu'en ce qu'elles font regarder les biens d'église comme inaliénables, ou absolument, ou sous certaines conditions qui donnent lieu d'éluder à l'infini la prescription.

Pour ce qui est des principes dont parle M. Thomasius, ils prétendent que le domaine de la couronne ne peut jamais être aliéné valablement, & que la prescription n'a point de lieu entre ceux qui vivent les uns par rapport aux autres dans l'indépendance de l'état de nature. Voyez Puffendorf liv. IV. ch. xiiij. & liv. VIII. c. v. si l'aliénation du royaume, ou de quelqu'une de ses parties, est au pouvoir du prince. (D. J.)

USUFRUCTUAIRE, adj. (*Gram. & Jurispr.*) se dit de ce qui appartient à l'usufruit.

Par exemple, les réparations *usufructuaires*, sont celles qui sont à la charge de l'usufruitier. Voyez RÉPARATIONS.

Quelquefois *usufructuaire* se dit pour usufruitier, comme on lit dans différens actes que Gaston, frere du roi Louis XIII. fut souverain *usufructuaire* de la principauté de Dombes, jusqu'à l'émancipation de mademoiselle de Montpensier sa fille. Voyez USUFRUIT, USUFRUITIER. (A)

USUFRUIT, s. m. (*Gram. & jurispr.*) est le droit de jouir indéfiniment d'une chose appartenante à autrui, sans en diminuer la substance.

L'*usufruit* differe de l'usage en ce que l'usufruitier fait tous les fruits liens, même au-

delà de son nécessaire, il peut vendre, louer ou céder son *usufruit* à un autre; au lieu que celui qui n'a que l'usage d'une chose, ne peut en user que pour lui personnellement & pour sa famille, & ne peut vendre, louer ni céder son droit à un autre.

On peut continuer un *usufruit* de toutes sortes de choses mobilières ou immobilières, même des choses qui se diminuent & se consomment par l'usage.

Celui qui a l'*usufruit* d'animaux, peut non-seulement en tirer le service dont ils sont capables; mais aussi les fruits qu'ils produisent; par exemple, si ce sont des vaches, en tirer le lait, les vaux; & si ce sont des moutons, la laine, &c.

L'*usufruitier* est seulement tenu de conserver le même nombre d'animaux qu'il a reçu, & de remplacer ceux qui manquent; mais s'ils ne produisent pas de quoi remplacer, l'*usufruitier* n'est pas tenu de le faire pourvu que la diminution ne soit pas arrivée par sa faute.

L'*usufruit* des choses qui se consomment par l'usage, comme du grain, des liqueurs, en emporte en quelque sorte la propriété, puisque l'on ne peut en user qu'en les consommant; mais l'*usufruitier* ou ceux qui le représentent, sont tenus après la fin de l'*usufruit* de rendre selon les conditions du titre, ou une pareille qualité & quantité de grains & autres choses semblables, ou la valeur des choses au temps que l'*usufruit* a commencé.

La jouissance de l'*usufruitier* doit se régler suivant les loix & suivant son titre; il peut vendre, louer ou céder sa jouissance à un autre; mais il ne doit point changer la destination des choses, ni rien faire de préjudiciable, & en général il doit en user comme un bon père de famille.

Il doit faire un inventaire des choses mobilières sujettes à son *usufruit*, ou si c'est un immeuble, faire un état des lieux, donner caution pour la restitution des choses ou lieux en bon état.

Toutes les réparations qui surviennent pendant son *usufruit* sont à sa charge, à l'exception des grosses réparations.

Il doit aussi acquitter les autres charges réelles & annuelles des fonds, si mieux il

n'aime abandonner son *usufruit* pour être quitte des charges.

Le propriétaire de sa part doit laisser jouir l'*usufruitier* librement de tout ce qui dépend de l'*usufruit*, il ne peut changer l'état des lieux à son préjudice; il doit même faire cesser les obstacles qui le regardent, faire les grosses réparations.

S'il y a un bois de haute futaie, le propriétaire peut l'abattre, en laissant les arbres de lièvre pour la décoration des allées; & dans ce cas l'*usufruit* est augmenté par la jouissance du taillis, qui pousse au lieu de la futaie. Voyez au digeste, au code & aux institutes les titres de *usufructu*, & ci-devant les mots HABITATIONS, JOUISSANCE, USAGE. (A)

USUFRUITIER, f. m. (Gram. & Jurisprud.) est celui qui a la jouissance d'une chose par *usufruit*, soit pendant sa vie, soit pendant un certain temps limité par son titre.

Usufruitier se dit aussi de ce qui appartiendra à l'*usufruit*, comme les réparations usufructières, c'est-à-dire, celles qui sont à la charge de l'*usufruitier*. Voyez USUFRUIT. (A)

USURA, (Droit rom. & Litterat.) en françois usure. Il convient dans ce Dictionnaire d'expliquer le mot latin, & tous ceux qui s'y rapportent, sans quoi l'on ne sauroit entendre, je ne dis pas seulement les loix romaines, mais les historiens & les poètes.

Je remarquerai d'abord que les latins ont dit *nomen*, pour signifier une dette, parce que celui qui empruntoit donnoit à celui qui lui prêtoit, une reconnoissance signée de son nom. Les loix défendoient de prêter aux enfans de famille, aux mineurs & à ceux qui étoient au-dessous de vingt-cinq ans; c'est pourquoi les usuriers n'ayant point action contre eux, ne leur prêtoient qu'à un gros denier, afin de s'indemniser du risque où ils s'exposaient de perdre leur argent.

Horace, *sat. 2 l. I.* dit "Fusfidius, si
" riche en fonds de terre & en bons con-
" trats, craint d'avoir la réputation d'un
" dissipateur & d'un débauché; il donne
" son argent à cinq pour cent par mois, &
" se paye par avance, il exige même un

» intérêt plus fort des personnés qui se trou-
» vent dans un plus grand besoin ; il aime
» sur-tout à prêter aux enfans de famille
» qui commencent à entrer dans le mon-
» de, & qui ont des peres trop ménagers».

*Fuffidius vappæ famam timet ac nebulonis ;
Dives agris , dives positus in fanore nummis :
Quinas hic capit mercedes exfecat : atque
Quato perditior quisque est , tantò acritus urget.
Nomina seclatur , modo sumptâ veste virili ,
Sub patribus duris tironum.*

Caput, est ce qu'on appelloit autrement *fors*, le capital, le principal, la somme que l'on plaçoit à intérêt ; *merces* est l'intérêt que l'on retiroit du capital ; *exfecare*, signifie déduire les intérêts par avance.

Fuffidius dont parle Horace, donnoit, par exemple, cent écus pour un mois, c'étoit le capital, & au bout d'un mois son débiteur devoit lui rendre cent cinq écus, ainsi l'intérêt étoit de cinq pour cent. Mais afin de s'assurer davantage du profit de son argent, il se payoit d'avance par ses mains, & ne donnoit que quatre-vingt-quinze écus, en tirant de son débiteur une obligation de la somme de cent écus payable à la fin du mois ; desorte qu'il se trouvoit que dans l'espace de vingt mois, l'intérêt égaloit le capital. Cette usure étoit criante, puisqu'elle étoit quatre fois plus forte que le denier courant, qui étoit de douze pour cent par an, c'est-à-dire d'un par mois. L'intérêt permis & ordinaire revient à peu près au denier huit, selon notre maniere de compter, on l'appelloit *usura centesima*, parce que le capital se trouvoit doublé à la fin du centieme mois, c'est-à-dire, huit ans quatre mois. Voyez *USURA centesima*.

Cette même usure centesime étoit aussi nommée *as usura*, & *as* tout court, parce que toutes les autres usures moindres tiroient d'elle leur qualification, & en étoient comme les parties ; c'est ce que nous allons expliquer.

Usura semis ou *semis*, étoit lorsqu'on payoit par mois la moitié de ce centieme, demi pour cent par mois, six pour cent par an ; c'est environ le denier dix-sept.

Ses, lorsqu'on payoit les deux tiers de ce centieme par mois ; c'est huit pour cent par an, le denier douze.

Quadrans, lorsqu'on payoit par mois le quart de ce centieme, trois pour cent par an ; le denier trente-trois.

Quincunx, lorsqu'on payoit par mois un cinquieme de ce centieme, environ deux & demi pour cent par an, qui est notre denier quarante.

Triens, lorsqu'on payoit par mois le tiers de ce centieme, quatre pour cent par an, le denier vingt-cinq.

Sextans, lorsqu'on payoit par mois le sixieme de ce centieme, deux pour cent par an, le denier cinquante.

Enfin *usura unciaria*, lorsqu'on ne payoit par mois que la douzieme partie de ce centieme, un pour cent par an.

La loi des douze tables avoit défendu l'usure à un denier plus haut, ne quis *unciario fanore amplius exerceat*. On diminua encore cette usure de moitié, car on la fit *semiunciarium*, c'est le denier deux cent par an ; mais tantôt la rareté de l'argent, qui étoit sur la place, tantôt la facilité des juges qui connoissoient de l'usure, tantôt les besoins pressans des particuliers, & toujours l'avarice des usuriers habiles à profiter de toutes les conjonctures, rendoient inutiles toutes les loix, & l'usure demouroit presque arbitraire.

Elle étoit peu réglée du temps de Cicéron : *fenus*, dit-il à Atticus, *ex tricen- tidibus factum erat besibus*. « L'usure avoit monté tout-d'un-coup le jour des ides du tiers au deux tiers ». C'est-à-dire, que du denier vingt-cinq, elle étoit montée au denier douze ; ce qu'il dit là *besibus*, il le dit ailleurs, *geminis trientibus*. C'est dans le deuxieme livre des lettres à Quintus, *idibus quintilibus fenus fuit geminis trientibus*. Aux ides de juillet, l'usure étoit au deux tiers, au denier douze. Quelquefois elle étoit au *semis* : *omnino semisibus magna copia est*, dit-il à Sextius. On trouve de l'argent tant qu'on veut à la moitié ; c'est à-dire, à la moitié du centieme par mois, à six pour cent par an. Quelquefois on la portoit au plus haut denier, au centieme par mois ; à *Cecilio*, dit-il à Atticus, *nummum moveri ne à proproquis qui-*

dem minore centesimis posse. On ne peut arracher un sou à Cœcilius, non pas même ses plus proches, à un moindre intérêt qu'à un pour cent par mois. (D. J.)

USURA centesimis. (Droit romain.) intérêt à un pour cent par mois; on payoit chez les Romains les intérêts par mois, & non par année comme nous faisons; ainsi c'étoit le centieme de la somme chaque mois, que désignoit le mot *usura centesimis*, & par conséquent douze pour cent au bout de l'an. Cette *usura* étoit exorbitante & contraire à la loi des douze tables, confirmée long-temps après que les tribuns eurent réglé les *usures* à un pour cent par an, ce qui s'appelloit *unciarium fœnus*.

Tacite liv. V. de ses annales, parle ainsi de l'*usura*. Le profit particulier, dit-il, renversa le bien de l'état. L'*usura* est un des plus anciens maux de la république; c'est pourquoi on a fait tant de loix pour la réprimer, dans le temps même où les mœurs étoient moins corrompues; car premièrement par la loi des douze tables il étoit défendu de prêter à plus haut intérêt qu'au denier huit. Cet intérêt même fut réduit depuis au denier seize à la requête des tribuns. Le peuple fit ensuite plusieurs décrets pour empêcher les fourberies qui se commettoient en ce genre; mais quelques réglemens qu'on pût faire, l'avarice des hommes trouvoit toujours de nouveaux moyens pour les éluder. (D. J.)

USURAIRE, adj. (Gram. & Jurisp.) se dit de ce qui est infecté du vice d'*usure*, comme un contrat *usuraire*, une clause & condition *usuraire*. Voyez ANTICREZE, CONTRAT PIGNORATIF, DENIER, INTÉRÊTS, & ci-après les mots USURE & USURIER. (A)

USURE, f. f. (Morale.) *Usure légale* ou *intérêt légitime*. La question de l'*usure*, quoique traitée avec beaucoup de subtilité par les théologiens & par les jurisconsultes, est encore jusqu'ici en quelque sorte indécise; il paroît même quand on l'approfondit, qu'on a plus disputé sur les termes que sur les idées, & qu'on a presque toujours manqué le but qu'on se proposoit; je veux dire la découverte de la vérité. Cependant cette question également intéressante pour le commerce de la vie

& pour la paix des consciences, mérite autant ou plus qu'une autre une discussion philosophique, où la raison ait plus de part que l'opinion ou le préjugé. C'est aussi pour remplir cette vue & dans l'espérance de répandre un nouveau jour sur cette matière importante, que j'ai entrepris cet article.

Plusieurs pratiques dans la morale sont bonnes ou mauvaises, suivant les différences du plus ou du moins, suivant les lieux, les temps, &c. Qui ne fait, par exemple, que les plaisirs de la table, les tendresses de l'amour, l'usage du glaive, celui des tortures; qui ne fait, dis-je, que tout cela est bon ou mauvais suivant les lieux, les temps, les personnes, suivant l'usage raisonnable, excessif ou déplacé, qu'on en fait? Je crois qu'il en est de même du commerce usuraire.

Usura chez les Latins signifioit au sens propre l'usage ou la jouissance d'un bien quelconque. *Natura*, dit Cicéron, *dedit usuram vitæ tanquam pecuniam*, Tusc. lib. I. n°. 39. *Usura* désignoit encore le loyer, le prix fixé par la loi pour l'usage d'une somme prêtée; & ce loyer n'avoit rien d'odieux, comme le remarque un savant jurisconsulte, il n'y avoit de honteux en cela que les excès & les abus; distinction, dit-il, que les commentateurs n'ont pas sentie, ou qu'ils dissimulent mal-à-propos. *Certè verbum usura non est fœdum, sed non habere usuræ modum & honestam rationem est turpissimum; quod commentatores non intelligunt, aut calumniosè dissimulant.* Oldendorp. lexic. jurid. Calvini, verbo *usuram*, p. 692. col. 2. in-fol. Genève 1653.

Pour moi, je regarde l'*usure* comme une souveraine qui régnoit autrefois dans le monde, & qui devint odieuse à tous les peuples, par les vexations que des ministres avides & cruels faisoient sous son nom, bien que sans son aveu; desorte que cette princesse malheureuse, par-tout avilie & détestée, se vit enfin chassée d'un trône qu'elle avoit occupé avec beaucoup de gloire, & fut obligée de se cacher sans jamais oser paroître.

D'un autre côté, je regarde les intérêts & les indemnités qui ont succédé à l'*usure*, comme ces brouillons adroits & entrepre-

nans qui profitent des mécontentemens d'une nation, pour s'élever sur les ruines d'une puissance décriée; il me semble, dis-je, que ces nouveaux-venus ne valent pas mieux que la reine actuellement proscrite; & que s'ils sont plus attentifs & plus habiles à cacher les torts qu'ils font à la société, leur domination est, à bien des égards, encore plus gênante & plus dure. Je crois donc que vu l'utilité sensible, vu l'indispensable nécessité d'une *usure* bien ordonnée, *usure* aussi naturelle dans le monde moral, que l'est le cours des rivières dans le monde matériel, il vaut autant reconnoître l'ancienne & légitime souveraine que des usurpateurs qui promettoient des merveilles, & qui n'ont changé que des mots. Je prends la plume pour rétablir, s'il se peut, cette reine détronée, persuadé qu'elle saura se contenir dans les bornes que l'équité prescrit, & qu'elle évitera les excès qui ont occasionné sa chute & ses malheurs; mais parlons sans figure.

L'*usure* que nous allons examiner est proprement l'intérêt légal & compensatoire d'une somme prêtée à un homme aisé, dans la vue d'une utilité réciproque. L'*usure* ainsi modifiée & réduite parmi nous depuis un siècle au denier vingt, est ce que j'appelle *usure légale*; je prétends qu'elle n'est point contraire au droit naturel, & que la pratique n'en est pas moins utile que tant d'autres négociations usitées & réputées légitimes.

Je prouve encore, ou plutôt je démontre que la même *usure* sous des noms différens est constamment admise par les loix civiles & par tous les casuistes; que par conséquent toute la dispute se réduit à une question de mots; & que tant d'investives, qui attaquent plutôt le terme que la réalité de l'*usure*, ne sont le plus souvent que le cri de l'ignorance & de la prévention. Je fais voir d'un autre côté qu'elle n'est prohibée ni dans l'ancien testament, ni dans le nouveau; qu'elle y est même expressément autorisée; & je montre enfin dans toute la suite de cet article que la prohibition vague, inconsequente, déraisonnable que l'on fait de l'*usure*, est véritablement contraire au bien de la société.

La justice ou la loi naturelle nous pres-

crit de ne faire tort à personne, & de rendre à chacun ce qui lui est dû, *alterum non ledere, suum cuique tribuere*. Initio insit. C'est le fondement de cette grande règle que le S. Esprit a consacrée, & que les païens ont connue: "Ne faites point aux autres ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fit à vous-même". *Quod ab alio odieris fieri tibi, vide ne tu aliquando alteri facias*, Tob. 4. 26. ou, si on veut, dans un vers,

Ne facias aliis, quæ tu tibi facta doleres.

Or quand je prête à des gens aisés à la charge de l'intérêt légal, je ne leur fais pas le moindre tort, je leur rends même un bon office; & pour peu qu'on les suppose équitables, ils reconnoissent que je les oblige. C'est un voisin que je mets à portée d'arranger des affaires qui le ruinoient en procès, ou de profiter d'une conjoncture pour faire une acquisition avantageuse. C'est un autre qui de mes deniers rétablit une maison qu'on n'habitoit point depuis longtemps faute de réparations, ou qui vient à bout d'éteindre une rente foncière & seigneuriale, tandis que je lui donne du temps pour me rembourser à son aise. C'est enfin un troisième qui n'a guère que l'envie de bien faire, & à qui je fournis le moyen d'entreprendre un bon négoce, ou de donner plus d'étendue à celui qu'il faisoit auparavant. Quand après cela je reçois de ces débiteurs les capitaux & les intérêts, je ne manque en rien à ce que prescrit la justice, *alterum non ledere*; puisque, loin de leur nuire par ce commerce, je leur procure au contraire de vrais avantages; & qu'en tirant des intérêts stipulés avec eux de bonne foi, je ne tire en effet que ce qui m'appartient, soit à titre de *compensation* du tort que m'a causé l'absence de mon argent, soit à cause des risques inséparables du prêt.

D'ailleurs un contrat fait avec une pleine connoissance, & dont les conditions respectivement utiles sont également agréées des parties, ne peut pas être censé contrat injuste, suivant une maxime de droit dont nos adversaires font un principe. *Le créancier, disent-ils, est lui-même la cause du dommage qu'il souffre, quand il le souffre de son bon gré & très-volontairement, de sorte que*

que, comme on ne fait aucun tort à celui qui le veut bien, *VOLENTI NON FIT INJURIA*, le débiteur ne lui doit aucun dédommagement pour tout le temps qu'il veut bien souffrir ce dommage. Confer. ecclési. de Paris sur l'usure, tome I. p. 381. On ne peut rien de plus raisonnable que ces propositions; mais si elles sont justes quand il s'agit du créancier, elles ne changent pas de nature quand on les applique au débiteur; c'est aussi en partie sur cette maxime, *volenti non fit injuria*, que nous appuyons notre prêt lucratif.

Un importun me sollicite de lui prêter une somme considérable; & il en résulte souvent qu'au lieu de laisser mes fonds dans les emprunts publics, au lieu de les y porter, s'ils n'y sont pas encore, ou de faire quelque autre acquisition solide, je cède à ses importunités; en un mot, je lui donne la préférence, & je livre mon bien entre ses mains à la condition qu'il me propose de l'intérêt ordinaire; condition du reste que je remplis comme lui routes les fois que j'emprunte. Peut-on dire qu'il y ait de l'injustice dans mon procédé? N'est-il point vrai plutôt que je pêche contre moi-même en m'exposant à des risques visibles, & que j'ai tort enfin de céder à des sentimens d'humanité dont je deviens souvent la victime, tandis que les dévots armés d'une sévère prudence se contentent de damner les usuriers, laissent crier les importuns, & font de leur argent des emplois plus sûrs & plus utiles. Mais lequel mérite mieux le nom de *juste* & de *bienfaisant* de celui qui hazarde ses fonds pour nous aider au besoin en stipulant l'intérêt légal, ou de celui qui, sous prétexte d'abhorrer l'usure, met son argent dans le commerce ou à des acquisitions solides; qui en conséquence ne prête à personne, & abandonne ainsi les gens dans leurs détresses, sans leur donner un secours qui leur seroit très-profitable, & qui dépend de lui?

Quoi qu'il en soit, on le voit par notre définition de l'usure, il n'est ici question ni d'aumône, ni de générosité. Ce n'est point d'ordinaire dans cet esprit que se font les stipulations & les contrats. Est-ce pour se rendre agréable à Dieu; est-ce

pour bien mériter de la patrie qu'un homme de qualité, qu'un bourgeois opulent, qu'un riche bénéficiaire louent leurs maisons & leurs terres? est-ce pour gagner le ciel qu'un seigneur ecclésiastique ou laïc exige de ses prétendus vassaux des redevances de toute nature? Non certainement. Ce n'est point aussi par ce motif qu'on prête ou qu'on loue son argent; mais tous les jours l'on prête & l'on emprunte dans la vue très-louable d'une utilité réciproque. En un mot, l'on prend & l'on donne à louage une somme de mille écus, de dix ou vingt mille francs, comme l'on donne & l'on prend au même titre une terre, une maison, une voiture, un navire, le tout pour profiter & pour vivre de son industrie ou de ses fonds. Et si jamais on prête une grande somme par pure générosité, ce n'est point en vertu de la loi, mais par le mouvement libre d'un cœur bienfaisant. Aussi, comme le dit un illustre moderne, c'est bien une action très-bonne de prêter son argent sans intérêt, mais on sent que ce ne peut être qu'un conseil de religion, & non une loi civile. *Esprit des loix, seconde partie, p. 120.*

Un homme qui avoit beaucoup bâti, se voyoit encore une somme considérable, & las d'occuper des maçons, résolut d'employer son argent d'une autre manière. Il mit un écriteau à sa porte, on lisoit en tête: *Belle maison à louer, prix quinze cents livres par an.* On lisoit au dessous: *Dix mille écus à louer aux mêmes conditions.* Un génie vulgaire & borné voyant cet écriteau: à la bonne heure, dit-il, qu'on loue la maison, cela est bien permis; mais la proposition de louer une somme d'argent est mal-sonnante & digne de réprehension, c'est afficher ouvertement l'usure, & rien de plus scandaleux. Quelqu'un plus sensé lui dit alors: Pour moi, monsieur, je ne vois point là de scandale. Le proposant offre pour cinq cents écus une maison commode, qui lui coûte environ trente mille livres, la prendra qui voudra, il ne fait tort à personne, & vous paroissez en convenir. Il offre pareille somme de trente mille livres à tout solvable qui en aura besoin à la même condition de cinq cents écus de loyer, quel tort fait-il à la répu-

blique ? Avec son argent il pourroit acquérir un fonds ; & le louer aussi-tôt sans scrupule. Que notre proposant offre ses dix mille écus en nature , ou qu'il nous les offre sous une autre forme , c'est la même chose pour lui ; mais quelqu'un qui aura plus besoin d'argent que d'un autre bien , sera charmé de trouver cette somme en espèces , & il en paiera volontiers ce qu'un autre paieroit pour un domaine de pareille valeur. Rien de plus équitable , rien en même temps de plus utile au public ; & de cent personnes qui seront dans le train des emprunts , on n'en trouvera pas deux qui ne soient de mon avis.

S'il est plusieurs genres d'opulence , il est aussi plusieurs genres de communication. Ainsi tel est riche par les domaines qu'il donne à bail , & par l'argent qu'il donne à louage.

Dives agris , dives positis in fenore nummis.

Horace , *l. I. sat. ij.*

Celui-ci , comme terrien , se rend utile au public , en ce qu'il loue ses terres , & qu'il procure l'abondance ; il ne se rend pas moins utile comme pécunieux en mettant ses espèces à intérêt ou à louage entre les mains des gens qui en usent pour le bien de la société. S'il suivoit au contraire l'avis de certains casuistes , & que pour éviter l'usure il tint ses espèces en réserve , il serviroit le public aussi mal que si , au-lieu de louer ses terres , il les tenoit en bruières & en landes. Ce qui fait dire à Saumaïse dans le savant traité qu'il a fait sur cette matière , que la pratique de l'usure n'est pas moins nécessaire au commerce que le commerce l'est au labourage , *ut agricultura sine mercatura vix potest subsistere ita nec mercatura sine feneratione stare : de usuris , p. 223.*

Par quelle facilité l'argent ne seroit-il donc plus , comme autrefois , susceptible de louage ? On disoit anciennement *locare nummos* , louer de l'argent , le placer à profit ; de même , *conducere nummos* , prendre de l'argent à louage ; il n'y avoit en cela rien d'illicite ou même d'indécent , si ce n'est lorsque des amis intimes auroient fait ce négoce entre eux , *commodare ad*

amicos pertinet , fenerari ad quoslibet. Salmasius ex Suida , *c. vij. de usuris , p. 163.*

Un homme en état de faire de la dépense , use de l'argent qu'on lui prête à intérêt , ou , pour mieux dire , qu'on lui loue , comme d'une maison de plaisance qu'on lui prête à la charge de payer les loyers , comme d'un carrosse de remise qu'on lui prête à tant par mois ou par an ; je veux dire qu'il paie également le louage de l'argent , de la maison & du carrosse ; & pour peu qu'il eût d'habileté , le premier lui seroit plus utile que les deux autres. Il est à remarquer en effet au sujet d'un homme riche un peu dissipateur , que l'emprunt de l'argent au taux légal est tout ce qu'il y a pour lui de plus favorable. Car s'il se procure à crédit les marchandises , le service & les autres fournitures qu'exigent ses fantaisies ou ses besoins , au-lieu de cinq pour cent qu'il paieroit pour le prêt des espèces , il lui en coûtera par l'autre voie au-moins trente ou quarante pour cent ; ce qui joint au renouvellement des billets & aux poursuites presque inévitables pour parvenir au paiement définitif , lui fera d'ordinaire cent pour cent d'une usure écrasante.

Au surplus , pourquoi l'argent , le plus commode de tous les biens , seroit-il le seul dont on ne pût tirer profit ? & pourquoi son usage seroit-il plus gratuit , par exemple , que la consultation d'un avocat & d'un médecin , que la sentence d'un juge ou le rapport d'un expert , que les opérations d'un chirurgien , ou les vacations d'un procureur ? Tout cela , comme on sait , ne s'obtient qu'avec de l'argent. On ne trouve pas plus de générosité parmi les possesseurs des fonds. Que je demande aux uns quelque portion de terre pour plusieurs années , je suis par-tout éconduit si je ne m'engage à payer ; que je demande à d'autres un logement à titre de grace , je ne suis pas mieux reçu que chez les premiers. Je suis obligé de payer l'usage d'un meuble au tapissier ; la lecture d'un livre au libraire , & jusqu'à la commodité d'une chaise à l'église.

Envain je représente que Dieu défend d'exiger aucune rétribution , ni pour l'argent prêté , ni pour les denrées , ni pour

quelque autre chose que ce puisse être. J'ai beau crier, *non fenerabis fratri tuo ad usuram pecuniam, nec fruges, nec quamlibet aliam rem. Deut. xxij. 19.* Personne ne m'écoute, je trouve tous les hommes également intéressés, également rebelles au commandement de prêter gratis; au point que si on leur présente quelque avantage, ils ne communiquent d'ordinaire ni argent, ni autre chose; disposition qui les rend vraiment coupables d'*usure*, au moins à l'égard des pauvres; puisqu'on n'est pas moins criminel, soit qu'on refuse de leur prêter, soit qu'on leur prête à intérêt. C'est l'observation judicieuse que faisoit Gregoire de Nisse aux usuriers de son temps, dans un excellent discours qu'il leur adressa, & dont nous aurons occasion de parler dans la suite.

Du reste, sentant l'utilité de l'argent qui devient nécessaire à tous, j'en emprunte dans mon besoin chez un homme pécunieux, & n'ayant trouvé jusqu'ici que des gens attachés qui veulent tirer profit de tous, qui ne veulent prêter gratis ni terres, ni maisons, ni soins, ni talens, je ne suis plus surpris que mon prêteur d'espèces en veuille aussi tirer quelque rétribution, & je souffre, sans murmurer, qu'il m'en fasse payer l'*usure* ou le louage.

C'est ainsi qu'en réfléchissant sur l'esprit d'intérêt qui fait agir tous les hommes, & qui est l'heureux, l'immuable mobile de leurs communications, je vois que la pratique de l'*usure légale* entre gens aisés, n'est ni plus criminelle, ni plus injuste que l'usage respectivement utile de louer des terres, des maisons, &c. je vois que ce commerce vraiment destiné au bien des parties intéressées, est de même nature que tous les autres, & qu'il n'est en soi ni moins honnête, ni moins avantageux à la société.

Pour confirmer cette proposition, & pour démontrer sans réplique la justice de l'intérêt légal, je suppose qu'un père laisse en mourant à ses deux fils, une terre d'environ 500 livres de rente, outre une somme de 10000 livres comptant. L'aîné choisit la terre, & les 10000 livres passent au cadet. Tous les deux sont incapables de faire valoir eux-mêmes le bien dont ils ont hérité; mais il se présente un fermier sol-

vable, qui offre de le prendre pour neuf années, à la charge de payer 500 livres par an pour la terre, & la même somme annuelle pour les 10000 livres: sera-t-il moins permis à l'un de louer son argent, qu'à l'autre de louer son domaine?

Un fait arrivé, dit-on depuis peu, servira bien encore à éclaircir la question. Un simple ouvrier ayant épargné 3000 francs, par plusieurs années de travail & d'économie, se présenta pour louer une maison qui lui convenoit fort, & qui valoit au moins 50 écus de loyer. Le propriétaire, homme riche & en même temps éclairé, lui dit: " Mon ami, je vous donnerai volontiers ma maison; mais j'apprens que vous avez 1000 écus qui ne vous servent de rien; je les prendrai, si vous voulez, à titre d'emprunt, & vous en tirerez l'intérêt qui paiera votre loyer: ainsi vous serez bien logé, sans déboursé un sou. Pensez-y, & me rendez réponse au plutôt".

L'ouvrier revenant chez lui, rencontre son curé, & par forme de conversation, lui demande son avis sur le marché qu'on lui proposoit. Le curé, honnête homme au fond, mais qui ne connoissoit que ses cahiers de morale & ses vieux préjugés, lui défend bien de faire un tel contrat, qui renferme, selon lui, l'*usure* la plus marquée, & il en donne plusieurs raisons que celui-ci va rapporter à notre propriétaire.

Monsieur, dit-il, votre proposition me convenoit fort, & je l'eusse acceptée volontiers; mais notre curé à qui j'en ai parlé, n'approuve point cet arrangement. Il tient qu'en vous remettant mes mille écus, c'est de ma part un véritable prêt, qui est une affaire bien délicate pour la conscience. Il prétend que l'argent est stérile par lui-même, que dès que nous l'avons prêté, il ne nous appartient plus, & que par conséquent il ne peut nous produire un intérêt légitime. En un mot, dit-il, un prêt quelconque est gratuit de sa nature, & il doit l'être en tout & par-tout; & bien d'autres raisons que je n'ai pas retenues. Il m'a cité là-dessus l'ancien & le nouveau Testament, les conciles, les saints peres, les décisions du clergé, les loix du

royaume ; en un mot , il m'a réduit à ne pas répondre , & je doute fort que vous y répondiez vous-même.

Tiens mon ami , lui dit notre bourgeois , si tu étois un peu du métier de philosophe & de savant , je te montrerois que ton curé n'a jamais entendu la question de l'*usure* , & je te ferois toucher au doigt le foible & ridicule de ses prétentions ; mais tu n'as pas le temps d'écouter tout cela : tu t'occupes plus utilement , & tu fais bien. Je te dirai donc en peu de mots , ce qui est le plus à ta portée ; sçavoir que le commandement du prêt gratuit ne regarde que l'homme aisé vis-à-vis du nécessaire. Il est aujourd'hui question pour toi de me prêter une somme assez honnête , mais tu n'es pas encore dans une certaine aisance , & il s'en faut beaucoup que je sois dans la nécessité. Ainsi en me prêtant gratuitement , tu ferois une sorte de bonne œuvre qui se trouveroit fort déplacée ; puisque tu prêterois à un homme aisé beaucoup plus riche que toi : & c'est-là , tu peux m'en croire , ce que l'Écriture ni les saints peres , n'ont jamais commandé ; je me charge de le démontrer à ton curé quand il le voudra.

D'ailleurs nous avons une règle infaillible pour nous diriger dans toutes les affaires d'intérêt : règle de justice & de charité que J. C. nous enseigne , & que tu connois sans doute , c'est de traiter les autres comme nous souhaitons qu'ils nous traitent ; or , c'est ce que nous faisons tous les deux dans cette occasion , ainsi nous voilà dans le chemin de la droiture. Nous sentons fort bien que le marché dont il s'agit , nous doit être également profitable , & par conséquent qu'il est juste , car ces deux circonstances ne vont point l'une sans l'autre. Mais que tu me laisses l'usage gratuit d'une somme considérable , & que tu me paies outre cela le loyer de ma maison , c'est faire servir les sueurs du pauvre à l'agrandissement du riche ; c'est rendre enfin ta condition trop dure , & la mienne trop avantageuse. Soyons plus judicieux & plus équitables. Nous convenons de quelques engagements dont nous sentons l'utilité commune , remplissons-les avec fidélité. Je t'offre ma maison , & tu l'ac-

ceptes parce qu'elle te convient , rien de plus juste ; tu m'offres une somme équivalente , je l'accepte de même , cela est également bien. Du reste , comme je me réserve le droit de reprendre ma maison , tu conserves le même droit de répéter ton argent. Ainsi nous nous communiquons l'un l'autre un genre de bien que nous ne voulons pas aliéner ; nous consentons seulement de nous en abandonner le service ou l'usage. Tiens , tout soit dit , troc pour troc , nous sommes contents l'un de l'autre , & ton curé n'y a que faire. Ainsi se conclut le marché.

Les emprunteurs éclairés se moquent des scrupules qu'on voudroit donner à ceux qui leur prêtent. Ils sentent & déclarent qu'on ne leur fait point de tort dans le prêt de commerce. Aussi voit-on tous les jours des négocians & des gens d'affaires , qui en qualité de voisins , de parens même , se prêtent mutuellement à charge d'intérêt ; en cela fideles observateurs de l'équité , puisqu'ils n'exigent en prêtant , que ce qu'ils donnent sans répugnance toutes les fois qu'ils empruntent. Ils reconnoissent que ces conditions sont également justes des deux côtés ; qu'elles sont même indispensables pour soutenir le commerce. Les prétendus torts qu'on nous fait , disent-ils , ne sont que des torts imaginaires ; si le prêteur nous fait payer l'intérêt légal , nous en sommes bien dédommagés par les gains qu'il nous procure , & par les négociations que nous faisons avec les sommes empruntées. En un mot , dans le commerce du prêt lucratif , on nous vend un bien qu'il est utile d'acheter , que nous vendons quelquefois nous-mêmes , c'est-à-dire l'usage de l'argent , & nous trouvons dans ce négoce actif & passif , les mêmes avantages qu'en toutes les autres négociations.

Ces raisons servent à justifier l'usage où l'on est de vendre les marchandises plus ou moins cher , selon que l'acheteur paie comptant ou en billets. Car si la nécessité des crédits est bien constante , & l'on n'en peut disconvenir , il s'ensuit que le fabricant qui emprunte , & qui paie en conséquence des intérêts , peut les faire payer à tous ceux qui n'achètent pas au comp-

tant. S'il y manquoit, il coûtoit risque de ruiner les créanciers, en le ruinant lui-même. Car le vendeur obligé de payer p'intérêt des sommes qu'il emprunte, ne peut s'empêcher de l'imputer comme frais nécessaires, sur tout ce qui fait l'objet de son égoce, & il ne lui est pas moins permis de se le faire rembourser par ceux qui le payent en papier, que de vendre dix sous plus cher une marchandise qui revient à dix sous de plus.

Il n'y a donc pas ici la plus légère apparence d'injustice. On y trouve au contraire une utilité publique & réelle, en ce que c'est une facilité de plus pour les viremens du commerce; & là-dessus les négocians n'iront pas consulter Lactance, S. Ambroise ou S. Thomas, pour apprendre ce qui leur est avantageux ou nuisible. Ils savent qu'en fait de négociation, ce qui est réciproquement utile, est nécessairement équitable. Qu'est-ce en effet, que l'équité, si ce n'est l'égalité constante des intérêts respectifs, *aquitas ab æquo*? Quand le peuple voit une balance dans un parfait équilibre, voilà, dit-il, qui est juste; expression que lui arrache l'identité sensible de la justice & de l'équité;

Scis etenim justum geminâ suspendere lance.

Perse, IV. 10.

Qu'on reconnoisse donc ce grand principe de tout commerce dans la société. L'avantage réciproque des contractans est la commune mesure de ce que l'on doit appeler juste; car il ne sauroit y avoir d'injustice où il n'y a point de lésion. C'est cette maxime toujours vraie, qui est la pierre de touche de la justice; & c'est elle qui a distingué le faux nuisible, d'avec celui qui ne préjudicie à personne; *nullum falsum nisi nocivum*.

Le sublime philosophe que nous avons déjà cité, reconnoît la certitude de cette maxime, quand il dit d'un ancien règlement, publié jadis à Rome sur le même sujet, "Si cette loi étoit nécessaire à la république; si elle étoit utile à tous les particuliers, si elle formoit une communication d'aïssance entre le débiteur & le créancier, elle n'étoit pas injuste". *Espit des loix, II. part. p. 127.*

Au reste, pour développer de plus en plus cette importante vérité, remontons aux vues de la législation. Les puissances ne nous ont pas imposé des loix par caprice, ou pour le vain plaisir de nous dominer: *Sit pro ratione voluntas*. Juv. *sat. vj.* mais pour garantir les imprudens & les foibles de la surprise & de la violence; & pour établir dans l'état le regne de la justice: tel est l'objet nécessaire de toute législation. Or, si la loi prohibitive de l'intérêt modéré, légal, se trouve préjudiciable aux sujets, cette loi destinée comme toutes les autres à l'utilité commune, est dès-lors absolument opposée au but du législateur; par conséquent elle est injuste, & delà elle tombe nécessairement en désuétude. Aussi est-ce ce qui arrivera toujours à l'égard des réglemens qui proscrirent l'intérêt dont nous parlons; parce qu'il n'est en effet qu'une indemnité naturelle, indispensable; indemnité non moins difficile à supprimer que le loyer des terres & des autres fonds. C'est aussi pour cette raison que les législateurs ont moins songé à le proscrire, qu'à le régler à l'avantage du public; & par conséquent c'est n'avoir aucune connoissance de l'équité civile, que de condamner l'intérêt dont il s'agit. Mais cela est pardonnable à des gens qui ont plus étudié la tradition des mots que l'enchaînement des idées; & qui n'ayant jamais pénétré les ressorts de nos communications, ignorent en conséquence les vrais principes de la justice, & les vrais intérêts de la société.

Qu'il soit donc permis à tout citoyen d'obtenir pour un prix modique ce que personne ne voudra lui prêter gratis; il en sera pour lors des vingt-mille francs qu'il emprunte, comme des bâtimens qu'il occupe, & dont il paie le loyer tous les ans, parce qu'on ne voudroit, ou plutôt parce qu'on ne pourroit lui en laisser gratuitement l'usage.

Ce qui induit bien des gens en erreur sur la question présente, c'est que d'un côté les ennemis de l'*usure* considèrent toujours le prêt comme acte de bienveillance, essentiellement institué pour faire plaisir à un confrère & à un ami. D'autre côté, les honnêtes *usuriers* font trop valoir l'en-

vie qu'ils ont communément d'obliger ; ils gâtent par là leur cause, croyant la rendre meilleure, & donnent ainsi prise sur eux. Car voici le captieux raisonnement que leur fait Domat du prêt & de l'*usure*, tit. vj. sect. j. p. 76. édit. de 1702. "Toute" la conséquence, dit-il, que peut tirer de "cette bonne volonté de faire plaisir, le" "créancier qui dit qu'il prête par cette vue," c'est qu'il doit prêter gratuitement ; & "si le prêt ne l'accommode pas avec cette" condition qui en est inséparable, il n'a "qu'à garder son argent ou en faire quel-" que autre usage puisque le prêt "n'est pas inventé pour le profit de ceux" qui prêtent, mais pour l'usage de ceux "qui empruntent".

J'aimerois autant qu'on prescrivît aux loueurs de carrosse, ou de prêter leurs voitures gratis à ceux qui en ont besoin, ou de les garder pour eux-mêmes, si la gratuité ne les accommode, par la prétendue raison que les carrosses ne sont pas inventés pour le profit de ceux qui les équipent, mais pour l'usage de ceux qui se font voiturier : qu'on prescrivît à l'avocat & au médecin de faire leur fonctions gratuitement, ou de se reposer si la condition ne leur agréé pas ; parce que leurs professions nobles ne sont pas inventées pour le lucre de ceux qui les exercent, mais pour le bien des citoyens qui en ont besoin. Comme si l'on faisoit les frais d'une voiture ou d'un bâtiment, comme si l'on se rendoit capable d'une profession, comme si l'on amassoit de l'argent par d'autre motif & pour d'autre fin que pour ses besoins actuels, ou pour en tirer d'ailleurs quelque profit ou quelque *usure*. En un mot, il doit y avoir en tout contrat une égalité respective, une utilité commune en faveur des intéressés ; par conséquent il n'est pas juste dans notre espèce d'attribuer à l'emprunteur tout l'avantage du prêt, & de ne laisser que le risque pour le créancier : injustice qui rejailliroit bientôt sur le commerce national, à qui elle ôteroit la ressource des emprunts.

Domat, au reste, ne touche pas le vrai point de la difficulté. Il ne s'agit pas de savoir qu'elle est la destination primitive du prêt, ni quelle est la vue actuelle du prê-

teur ; toutes ces considérations ne font rien ici : *cogitare tuum nil ponit in re*. Il s'agit simplement de savoir si le prêt d'abord imaginé pour obliger un ami, peut changer sa première destination, & devenir affaire de négoce dans la société ; sur quoi je soutiens qu'il le peut, aussi-bien que l'ont pu les maisons qui n'étoient destinées dans l'origine que pour loger le bâtisseur & sa famille, & qui dans la suite sont devenues un juste objet de location ; aussi-bien que l'ont pu les voitures que l'inventeur n'imagina que pour la commodité, sans prévoir qu'on dut les donner un jour à loyer & ferme. En un mot, la question est de savoir si le créancier qui ne veut pas faire un prêt gratuit auquel il n'est pas obligé, peut sans blesser la justice accepter les conditions légales que l'emprunteur lui propose, & qu'il remplit lui-même sans répugnance toutes les fois qu'il recourt à l'emprunt. Décidera-t-on qu'il y a de l'inique & du vol dans un marché où le prétendu maltraité n'en voit point lui-même ? Croirait-on qu'un homme habile soit lésé dans un commerce dont il connoît toutes les suites, & où loin de trouver de la perte, il trouve au contraire du profit ; dans un commerce qu'il fait également comme bailleur & comme preneur, & où il découvre dans les deux cas de véritables avantages ?

Rappelons ici une observation que nous avons déjà faite ; c'est que le trafiqueur d'argent ne songe pas plus à faire une bonne œuvre ou à mériter par le prêt les bénédictions du ciel, que celui qui loue sa terre ou sa maison, ses travaux ou ses talens. Ce ne sont guère là les motifs d'un homme qui fait des affaires ; il ne se détermine pas non plus par de simples motifs d'amitié, & il prête moins à la personne qu'aux hypothèques & aux facultés qu'il connoît qu'il suppose à l'emprunteur ; desorte qu'il ne lui prêteroit pas, s'il ne le croyoit en état de rendre ; comme un autre ne livre pas sa marchandise ou sa maison à un homme dont l'insolvabilité lui est connue. Ainsi l'on pourroit presque toujours dire comme Martial,

*Quod mihi non credit veteri, Thelesine sodali,
Credis cauliculis, arboribusque meis.* l. 12, ép. 25.

Notre prêteur, comme l'a bien observé le président Perchambaut, fait moins un prêt qu'un contrat négociatif; sa vue première & principale est de subsister sur la terre, & de faire un négoce utile à lui-même & aux autres; & il a pour cela le même motif que l'avocat qui plaide, que le médecin qui voit des malades, que le marchand qui trafique, & ainsi des autres citoyens dont le but est de s'occuper avec fruit dans le monde, & de profiter du commerce établi chez les nations policées; en quoi ils s'appuient les uns & les autres sur ce grand principe d'utilité commune qui rassemble les premiers hommes en corps, & qui leur découvre tout-à-la-fois les avantages & les devoirs de la société; avantage par exemple dans notre sujet de disposer utilement d'une somme qu'on emprunte; devoir d'en compenser la privation à l'égard de celui qui la livre.

Cujus commoda sunt, ejusdem incommoda sunt.

Quant à l'option que nous laisse Domat, ou de garder notre argent, ou de le prêter gratis, il faut pour parler de la sorte, n'avoir jamais lu l'écriture, ou avoir oublié l'exprès commandement qu'elle fait de prêter en certains cas, dût-on risquer de perdre sa créance, *Deut. xv. 7. 8.*

Il faut de même n'avoir aucune expérience du monde & des différentes situations de la vie; combien de gens, qui sentent l'utilité des emprunts, & qui n'approuveront jamais qu'on nous prescrive de ne faire aucun usage de notre argent, plutôt que de le prêter à charge d'intérêt; qui trouveront enfin ce propos aussi déraisonnable que si l'on nous conseilloit de laisser nos maisons sans locataires, plutôt que d'en exiger les loyers; de laisser nos terres sans culture, plutôt que d'en percevoir les revenus!

Tout est mêlé de bien & de mal dans la vie, ou plutôt nos biens ne sont d'ordinaire que de moindres maux. C'est un mal par exemple d'acheter sa nourriture, mais c'est un moindre mal que de souffrir la faim; c'est un mal de payer son gîte, mais c'est un moindre mal que de loger dans la rue; c'est un mal enfin d'être char-

gé d'intérêts pour une somme qu'on emprunte, mais c'est un moindre mal que de manquer d'argent pour ses affaires ou ses besoins, & c'est justement le mauvais effet qui suivroit l'abolition de toute *usure*; nous le sentirons mieux par une comparaison.

Je suppose que les propriétaires des maisons n'eussent que le droit de les occuper par eux-mêmes, ou d'y loger d'autres à leur choix, mais toujours sans rien exiger. Qu'arriveroit-il de cette nouvelle disposition? c'est que les propriétaires ne se gêneraient pas pour admettre des locataires dont ils n'auroient que l'incommodité. Ils commenceroient donc par se loger fort au large, & pour le surplus, ils préféreroient leurs parens & leurs amis qui ne se gêneroient pas davantage, & il en résulteroit dès-à-présent que bien des gens sans protection coucheroient à la belle étoile. Mais ce seroit bien pis dans la suite: les riches contents de se loger commodément, ne bâtiroient plus pour la simple location, & d'ailleurs les maisons actuellement occupées par les petits & les médiocres seroient entretenues au plus mal. Qui voudroit alors se charger des réparations? seroit-ce les propriétaires, qui ne tireroient aucun loyer? seroit-ce les locataires qui ne seroient pas sûrs de jouir, & qui souvent ne pourroient faire cette dépense? On verroit donc bientôt la plus grande partie des édifices dépérir, au point qu'il n'y auroit pas dans quarante ans la moitié des logemens nécessaires. Observons encore que tant d'ouvriers employés aux bâtimens se trouveroient presque désemployés. Ainsi la plupart des hommes sans gîte & même sans travail seroient les beaux fruits des locations gratuites; voyons ce que la gratuité des prêts nous ameneroit.

On voit au premier coup d'œil, que posé l'abolition de toute *usure*, peu de gens voudroient s'exposer aux risques inséparables du prêt; chacun en conséquence garderoit ses espèces & voudroit les employer ou les tenir par ses mains; en un mot, dès que la crainte de perdre ne seroit plus balancée par l'espérance de gagner, on ne livreroit plus son argent, & il ne se feroit plus guerre sur cela que des espèces d'aumône, des prêts-donnés de peu de conséquences & presque jamais des prêts con-

fidérables ; combien de fabriques & d'autres fortes d'entreprises , de travaux & de cultures qui se verroient hors d'état de se soutenir , & réduites enfin à l'abandon au grand dommage du public ?

Un charretier avoit imaginé d'entretenir quatre chevaux de trait au bas de Saint-Germain , pour faciliter la montée aux voituriers ; il auroit fourni ce secours à peu de frais , & le public en eût bien profité ; mais quelqu'un donna du scrupule à celui qui fournissoit l'argent pour cette entreprise. On lui fit entendre qu'il ne pouvoit tirer aucun profit d'une somme qu'il n'avoit pas aliénée ; il le crut comme un ignorant , & en conséquence il voulut placer ses deniers d'une manière plus licite. Les chevaux dont on avoit déjà fait emplette , furent vendus aussitôt , & l'établissement n'eût pas lieu.

L'empereur Basile , au neuvieme siecle , tenta le chimérique projet d'abolir l'*usure* , mais Léon le sage , Léon son fils , fut bientôt obligé de remettre les choses sur l'ancien pié. "Le nouveau réglemeut , dit celui-ci , ne s'est pas trouvé aussi avantageux qu'on l'avoit espéré , au contraire , les choses vont plus mal que jamais ; ceux qui prêtoient volontiers auparavant à cause du bénéfice qu'ils y trouvoient , ne veulent plus le faire depuis la suppression de l'*usure* , & ils sont devenus intraitables ». *In eos qui pecuniis indigent, difficiles atque immites sunt, novella Leonis 83.*

Léon ne manque pas d'accuser à l'ordinaire la corruption du cœur humain , car c'est toujours lui qui a tort , & on lui impute tous les désordres. Accusons à plus juste titre l'immuable nature de nos besoins , ou l'invincible nécessité de nos communications ; nécessité qui renversera toujours tout ce que l'on s'efforcera d'élever contre elle. Il est en général impossible , il est injuste d'engager un homme à livrer sa fortune au hazard des faillites & des pertes , en prêtant sans indemnité à une personne aisée ; c'est pour cette raison que les intérêts sont au moins tolérés parmi nous dans les emprunts du roi & du clergé , dans ceux de la compagnie des Indes ; des fermiers généraux , &c. tandis que les mêmes intérêts , par une inconséquence

bizarre , sont défendus dans les affaires qui ne regardent que les particuliers : il en faut pourtant excepter le pays de Bugéy & ses dépendances , où l'intérêt est publiquement autorisé en toutes sortes d'affaires. Les provinces qui ressortissent aux parlemens de Toulouse & de Grenoble ont un usage presque équivalent , puisque toute obligation sans frais & sans formalité y porte intérêt depuis son échéance.

Réponse aux objections prises du droit naturel. On nous soutient que l'*usure* est contraire au droit naturel , en ce que la propriété suit , comme l'on croit , l'usage de la somme prêtée. L'argent que nous avons livré , dit-on , ne nous appartient plus ; nous en avons cédé le domaine à un autre , *mutuum, id est ex meo tuum*. Telle est la raison définitive de nos adversaires. On fait beaucoup valoir ici l'autorité de S. Thomas , de S. Bonaventure , de Gerson , de Scot , &c. *Qui mutat pecuniam, transfert dominium pecunie*, Thom. XXII. quaest. 8. art. 2. *In mutuatione pecunie transfertur pecunia in dominium alienum*. Bonav. in 3 sentent. dist. 37.

De cette proposition considérée comme principe de morale , on infere que c'est une injustice , une espece de vol de tirer quelque profit d'une somme qu'on a prêtée ; une telle somme , dit-on , est au pouvoir , comme elle est aux risques de l'emprunteur. L'usage lucratif qu'il en fait , doit être pour son compte ; un tel gain est le fruit de son travail ou de son industrie ; & il n'est pas juste qu'un autre vienne le partager.

De tous les raisonnemens que l'on oppose contre l'*usure* légale , au moins de ceux qu'on prétend appuyer sur l'équité naturelle , voilà celui qui est regardé comme le plus fort ; néanmoins ce n'est au fond qu'une misérable chicane ; & de telles objections méritent à peine qu'on y réponde. En effet est-ce la prétendue formation du mot *mutuum* qui peut fixer la nature du prêt & les droits qui en dérivent ? Cela marque tout-au-plus l'opinion qu'en ont eu quelques jurisconsultes chez les Romains ; mais cela ne prouve rien au-delà.

Quoi qu'il en soit , distinguons deux sortes de propriétés : l'une individuelle , qui

qui consiste à posséder, par exemple, cent louis dont on peut disposer de la main à la main ; & une propriété civile , qui consiste dans le droit qu'on a sur ces cent louis , lors même qu'on les a prêtés. Il est bien certain que dans ce dernier cas , on ne conserve plus la propriété individuelle des louis dont on a cédé l'usage , & dont le remboursement se peut faire avec d'autres monnoies ; mais on conserve la propriété civile sur la somme remise à l'emprunteur , puisqu'on peut la répéter au terme convenu. En un mot , le prêt que je vous fais , est , à parler exactement , l'usage que je vous cède d'un bien qui m'appartient , & qui lors même que vous en jouissez , ne cesse pas de m'appartenir , puisque je puis le passer en paiement à un créancier.

Tout roule donc ici du côté de nos adversaires , sur le défaut d'idées claires & précises par rapport à la nature du prêt ; ils soutiennent que l'emprunteur a réellement la propriété de ce qu'on lui prête , au lieu qu'il n'en a que la jouissance ou l'usage. En effet on peut jouir du bien d'autrui à différens titres ; mais on ne sauroit en être propriétaire sans l'avoir justement acquis. Les justes manières d'acquérir sont entr'autres l'échange , l'achat , la donation , &c. Le prêt ne fut jamais regardé comme un moyen d'acquérir ou de s'approprier la chose empruntée , parce qu'il ne nous en procure la jouissance que pour un temps déterminé & à certaines conditions ; en conséquence je conserve toujours la propriété de ce que je vous ai prêté , & de cette propriété constante naît le droit que j'ai de réclamer cette chose en justice , si vous ne me la rendez pas de vous-même après le terme du prêt ; mais si vous me la remettez , dès-lors je rentre dans la possession de ma chose , dès-lors j'en ai la pleine propriété , au lieu que je n'en avois auparavant que la *propriété nue* : c'est l'expression du droit romain , *l. XIX. pr. D. de usuris & fructibus . . . 21-1 , §. ult. inst. de usufructu. 2-4.*

L'argent dont vous jouissez à titre d'emprunt , est donc toujours l'argent d'autrui , c'est-à-dire l'argent du prêteur , puisqu'il en reste toujours le propriétaire. C'est d'où

vient cette façon de parler si connue , *travailler avec l'argent d'autrui ou sur les fonds d'autrui*. Tel étoit le sentiment des Romains , lorsqu'ils appelloient argent d'autrui , *res alienum* , une somme empruntée ou une dette passive. On retrouve la même façon de s'exprimer dans la règle suivante ; notre bien consiste en ce qui nous reste après la déduction de nos dettes passives , ou pour parler comme eux , après la déduction de l'argent d'autrui. *Bona intelliguntur cujusque quæ deducto ære alieno supersunt* , lib. XXXIX. §. 1. D. de verborum significatione , l. XI. de jure fisci. 49-14.

Mais observons ici une contradiction manifeste de la part de nos adversaires. Après avoir établi de leur mieux que la propriété d'une somme prêtée appartient à l'emprunteur , que par conséquent c'est une injustice au créancier d'en tirer un profit , puisque c'est , disent-ils , profiter sur un bien qui n'est plus à lui ; la force du sentiment & de la vérité leur fait si bien oublier cette première assertion , qu'ils admettent ensuite la proposition contradictoire , qu'ils soutiennent en un mot que l'argent n'est pas aliéné par le prêt pur & simple , & que par conséquent il ne sauroit produire un juste intérêt : c'est même ce qui leur a fait imaginer le contrat de constitution , ou comme l'on dit en quelques provinces , le *constitut* , au moyen duquel le débiteur d'une somme aliénée devenant maître du fonds , en paie , comme on l'assure , un intérêt légitime. Mais voyons la contradiction formelle dans les conférences ecclésiastiques du père Semelier & dans le dictionnaire de Pontas : contradiction du reste qui leur est commune avec tous ceux qui rejettent le prêt de commerce.

Le premier nous assure " que selon Justinien , suivi , dit-il , en cela par S. Thomas , Scot & tous les théologiens , il se fait par le simple prêt une véritable aliénation de la propriété aussi bien que de la chose prêtée , *in hoc damus ut accipientium fiant* ; en sorte que celui qui la prête , cesse d'en être le maître ». *Conf. eccl. tom. I. pag. 6.*

" L'argent prêtée , dit-il encore , est tout au marchand , c'est-à-dire , à l'emprunteur , dès qu'il en répond ; & s'il est au

» marchand, c'est pour lui seul qu'il doit
 » profiter . . . *Res perit domino, res fruc-*
tificat domino ». *Ibid* pag. 319. C'est par
 ce principe, comme nous l'avons dit,
 qu'ils tâchent de prouver l'iniquité de
 l'*usure*. Mais ce qui montre bien que cette
 doctrine est moins appuyée sur l'évidence
 & la raison que sur des subtilités scolasti-
 ques, c'est que les théologiens l'oublient
 dès qu'ils n'en ont plus besoin. Le pere
 Semelier lui-même, ce savant rédacteur
 des conférences de Paris, en est un bel
 exemple. Voici comme il se dédit dans le
 même volume, pag. 237. « Quand je prê-
 » te, dit-il, mes deniers, le débiteur est
 » tenu de m'en rendre la valeur à l'échéance
 » de son billet; il n'y a donc pas de vérité-
 » ble aliénation dans les prêts ».

De même parlant d'un créancier qui se
 fait adjudger des intérêts par sentence, quoi-
 qu'il ne souffre pas de la privation de son
 argent, il s'explique en ces termes, page
 390: « il n'a, dit-il, en vue que de s'au-
 » toriser à percevoir sans titre & sans rai-
 » son, un gain & un profit de son argent,
 » sans néanmoins l'avoir aliéné ».

Remarquons encore le mot qui suit:
 » dire qu'il y a une aliénation pour un an
 » dans le prêt qu'on fait pour un an, c'est,
 » disent les prélats de France, *assemblée de*
1700, abuser du mot d'*aliénation*, c'est
 » aller contre tous les principes du droit ». *Ibid*. p. 235.

« Il est constant & incontestable, dit
 » Pontas, que celui qui prête son argent,
 en transfère la propriété à celui qui l'em-
 » prunte, & qu'il n'a par conséquent au-
 » cun droit au profit que celui-ci en re-
 » tire, parce qu'il le retire de ses propres
 » deniers ». Ce casuiste s'autorise, comme
 le premier, des passages de S. Thomas;
 mais après avoir assuré, comme nous
 voyons, la propriété de la somme prêtée
 à l'emprunteur, page de son dictionnaire
 2372, il ne s'en souvient plus à la page
 suivante. « Il est certain, dit-il, qu'Othon
 » ne peut sans *usure*, c'est-à-dire ici sans
 » injustice, exiger un intérêt; car quoi-
 » qu'il se soit engagé de ne répéter que dans
 » le terme de trois ans, la somme qu'il a
 » prêtée à Silvain, il ne peut pas être censé
 » l'avoir aliénée. La raison en est qu'il est

» toujours vrai de dire qu'il la pourra ré-
 » pérer au terme échu, ce qui ne seroit pas
 » en son pouvoir, s'il y avoit une aliéna-
 » tion réelle & véritable ».

Après des contradictions si bien avérées;
 & dont je trouverois cent exemples, peut-
 on nous opposer encore l'autorité des
 casuistes?

Les légistes sont aussi en contradiction
 avec eux-mêmes sur l'article de l'*usure*,
 & je le montrerai dans la suite. Je me
 contente d'exposer à présent ce qu'ils disent
 de favorable à ma thèse. Ils reconnoissent
 qu'on peut léguer une somme à quelqu'un,
 à condition qu'un autre en aura l'usufruit,
 & que l'usage par conséquent n'emporte
 pas la propriété. *Si tibi decem millia legata*
fuerint, mihi eorundem decem millium usuf-
uctus, sient quidem tua tota decem millia. L.
 VI. in princip. D. de usufructuarum rerum. 7-5.

« Si vous ayant légué dix mille écus,
 » on m'en laissoit l'usufruit, ces dix mille
 » écus vous appartiendroient en propriété». On voit donc en effet que la somme qui
 doit passer pour un temps à l'usufruitier,
 appartient réellement au légataire, *sient*
quidem tua tota, & il en a si bien le vrai
 domaine, qu'il peut, comme on l'a dit,
 le transporter à un autre. C'est donc perdre
 de vue les principes les plus communs,
 ou plutôt c'est confondre des objets très-
 différens, que de disputer la propriété à
 celui qui prête; car, comme nous l'avons
 observé, dès qu'on ne peut lui contester
 le droit de réclamer ce qu'il a prêté, c'est
 convenir qu'il en a toujours été le proprié-
 taire, qualité que la raison lui conserve,
 comme la loi positive. *Qui actionem habet*
ad rem recuperandam, ipsam rem habere vide-
tur, l. XV. D. de regulis juris.

Et quand même pour éviter la dispu-
 te, on abandonneroit cette dénomination
 de propriété à l'égard du prêteur; il est
 toujours vrai qu'au moment qu'il a livré,
 par exemple, ses cent louis, il en étoit
 constamment le propriétaire, & qu'il ne
 les a livrés qu'en recevant une obligation
 de pareille valeur, à la charge de l'*usure*
 légale & compensatoire; condition sincère-
 ment agréée par l'emprunteur, & qui par
 conséquent devient juste, puisque *volenti*
non fit injuria, condition du reste qui ne

lai est point onéreuse, d'autant qu'elle est proportionnée aux produits des fonds & du négoce ; d'où j'infere que c'est un commerce d'utilités réciproques, & qui mérite toute la protection des loix.

Sur ce qu'on dit que l'argent est stérile, & qu'il péricule au premier usage qu'on en fait, je réponds que ce sont-là de vaines subtilités démenties depuis long-temps par les négociations constantes de la société. L'argent n'est pas plus stérile entre les mains d'un emprunteur qu'en fait bon usage, qu'entre les mains d'un commis habile qui l'emploie pour le bien de ses commettans. Aussi Justinien a-t-il évité cette erreur inexcusable, lorsque parlant des choses qui se consomment par l'usage, il a dit simplement de l'argent comptant, *quibus proxima est pecunia numerata, namque ipso usu assidue permutatio, quodammodo extinguitur ; sed utilitatis causâ senatus censuit posse etiam earum rerum usufructum constitui. §. 2. inst. de usufructu. 2-4.*

Il est donc certain que l'argent n'est point détruit par les échanges, qu'il est représenté par les fonds ou par les effets qu'on acquiert, en un mot, qu'il ne se consume dans la société que comme les grains se consomment dans une terre qui les reproduit avec avantage.

Quant à la stérilité de l'argent, ce n'est qu'un conte puérile. Cette prétendue stérilité disparoit en plusieurs cas, de l'aveu de nos adversaires. Qu'un gendre, par exemple, à qui l'on donne vingt mille francs pour la dot de sa femme, mais qui n'a pas occasion de les employer, les laisse pour un temps entre les mains de son beau-père, personne ne conteste au premier le droit d'en toucher l'intérêt, quoique le capital n'en soit pas aliéné. Ces vingt mille francs deviennent-ils féconds, parce qu'on les appelle deniers dotaux ? Et si le beau-père avoit eu d'ailleurs une pareille somme, pourroit-on croire sérieusement qu'elle fût en soi moins fructueuse, moins susceptible d'intérêt ? Qu'une somme inaliénée vienne d'un gendre ou d'un étranger, elle ne change pas de nature par ces circonstances accidentelles ; & si l'excellente raison d'un ménage à soutenir autorise ici le gendre à recevoir l'intérêt de la dot,

cette raison aura la même force à l'égard de tout autre citoyen. De même une sentence qui adjuge des intérêts, n'a pas la vertu magique de rendre une somme d'argent plus féconde ; cette somme demeure physiquement telle qu'elle étoit auparavant.

A l'égard des risques du preneur, rien de plus équitable, puisqu'il emprunte à cette condition. Celui qui loue des meubles & à qui on les vole, celui qui prend une ferme & qui s'y ruine, celui qui loue une maison pour une entreprise où il échoue, tous ces gens-là ne supportent-ils pas les risques, sans que leurs malheurs ou leur imprudence les déchargent de leurs engagements. D'ailleurs on fait souvent de ce qu'on emprunte un emploi fructueux qui ne suppose proprement ni risque ni travail. Quand j'achète, par exemple, au moyen d'un emprunt, tel papier commercable, telle charge sans exercice, &c. je me fais sans peine un revenu, un état avantageux avec l'argent d'autrui, *ave alieno*. Quoi l'on ne trouve pas mauvais que j'use du produit d'une somme qui ne m'appartient pas, & l'on trouve mauvais que le propriétaire en tire un modique avantage ! Que devient donc l'équité ? Qui est-ce qui dédommagera le créancier de la privation de son argent, & des risques de l'insolvabilité ? Car si l'on y fait attention, l'on verra que c'est principalement sur lui que tombent les faillites & les pertes ; desorte que le *res perit domino* n'est encore ici que trop véritable à son égard.

D'un autre côté, que l'emprunteur ne fasse valoir l'argent d'autrui qu'à l'aide de son industrie, il est également juste que le bailleur ait part au bénéfice ; & l'on ne voit encore ici que de l'égalité, puisque l'emprunteur profite lui-même des cinquante années de travail & d'épargne qui ont enfanté les sommes qu'on lui a livrées, & qui ont rendu fructueuse une industrie, toute seule insuffisante pour les grandes entreprises. Réflexion qui découvre le peu de fondement du reproche que S. Grégoire de Naziance fait à l'usurier, en lui objectant qu'il recueille où il n'a point semé, *colligens ubi non seminarat*. Orat. 15.

En effet celui-ci peut répondre avec beaucoup de justice & de vérité, qu'il

seme dans le commerce usuraire & son industrie & celle de ses ancêtres, en livrant des sommes considérables, qui en sont le fruit tardif & pénible.

On nous oppose encore l'autorité d'Aristote, & l'on nous dit avec cet ancien philosophe, que l'argent n'est pas destiné à procurer des gains; qu'il n'est établi dans le commerce que pour en faciliter les opérations; & que c'est intervertir l'ordre & la destination des choses, que de lui faire produire des intérêts.

Sur quoi, je dis qu'il n'y a point de mal à étendre la destination primitive des espèces; elles ont été inventées, il est vrai, pour la facilité des échanges, usage qui est encore le plus ordinaire aujourd'hui; mais on y a joint au grand bien de la société, celui de produire des intérêts, à-peu-près comme on a donné de l'extension à l'usage des maisons & des voitures qui n'étoient pas destinées d'abord à devenir des moyens de lucre. C'est ainsi que le premier qui inventa les chaises pour s'asseoir, n'imaginoit pas qu'elles dussent être un objet de location dans nos églises. Toutes ces pratiques se sont introduites dans le monde, à mesure que les circonstances & les besoins ont étendu le commerce entre les hommes, & que ces extensions se sont trouvées respectivement avantageuses.

On objecte enfin qu'il est aisé de faire valoir son argent au moyen des rentes constituées; sans recourir à des pratiques réputées criminelles. A quoi je répons que cette forme de contrat n'est qu'un palliatif de l'*usure*. Si l'intérêt qu'on tire par cette voie devient onéreux au pauvre, une tournure différente ne le rendra pas légitime. C'est aussi le sentiment du pere Semelier. *Conf. eccl. p. 22.* Une telle pratique, dispendieuse pour l'emprunteur n'est bonne en effet que pour éluder l'obligation de secourir le malheureux; mais le précepte reste le même, & il n'est point de subtilité capable d'altérer une loi divine si bien entée sur la loi naturelle.

Les rentes constituées sur les riches sont à la vérité des plus licites; mais on sait que ce contrat est insuffisant. Les gens pécunieux ne veulent pas d'ordinaire livrer leur

argent sans pouvoir le répéter dans la suite, parce qu'ayant des vues ou des projets pour l'avenir, ils craignent d'aliéner des fonds dont ils veulent se réserver l'usage; aussi est-il constant qu'on ne trouve guere d'argent par cette voie; & que c'est une foible ressource pour les besoins de la société.

Les trois contrats. En discutant la question de l'*usure*, suivant les principes du droit naturel, je ne puis guere me dispenser de dire un mot sur ce qu'on appelle communément les *trois contrats*.

C'est proprement une négociation ou plutôt une fiction subtilement imaginée pour assurer le profit ordinaire de l'argent prêté, sans encourir le blâme d'injustice ou d'*usure*: car ces deux termes sont synonymes dans la bouche de nos adversaires. Voici le cas.

Paul confie, par exemple, dix mille livres à un négociant à titre d'association dans telle entreprise ou tel commerce, voilà un premier contrat qui n'a rien d'illicite, tant qu'on y suit les règles. Paul quelque temps après inquiet sur sa mise, cherche quelqu'un qui veuille la lui assurer; le même négociant qui a reçu les fonds, ou quelqu'autre si l'on veut, instruit que les dix mille francs sont employés dans une bonne affaire, assure à Paul son capital, posons à un pour cent par année, & chacun paroît content. Voilà un deuxième contrat, qui n'est pas moins licite que le premier.

Cependant quelque espérance que l'on fasse concevoir à Paul de son association, qui lui vaudra, dit-on, plus de douze pour cent, année commune, il considère toujours l'incertitude des événements; & se rappelant les pertes qu'il a souvent essuyées nonobstant les plus belles apparences, il propose de céder les profits futurs à des conditions raisonnables, posons à six pour cent par année; ce qui lui feroit, l'assurance du fonds payée, cinq pour cent de bénéfice moralement certain. Le négociant qui assure déjà le capital, accepte de même ce nouvel arrangement; & c'est ce qui fait le troisième contrat, lequel est encore permis, pourvu, dit-on, que tout cela se fasse de bonne foi

& sans intention d'*usure*; car on veut toujours diriger nos pensées.

Dans la suite le même négociant ou autre particulier quelconque dit à notre prêteur pécunieux; sans tant de cérémonies, si vous voulez, je vous assurerai dès le premier jour votre principal & tout ensemble un profit honnête de cinq pour cent par année; le créancier goûte cette proposition & l'accepte; & c'est ce qu'on nomme *la pratique des trois contrats*; parce qu'il en résulte le même effet, que si après avoir passé un contrat de société, on en faisoit ensuite deux autres, l'un pour assurer le fonds, & l'autre pour assurer les bénéfices.

Les casuistes conviennent que ces trois contrats, s'ils sont séparément pris & faits en divers temps sont d'eux-mêmes très-lícites, & qu'ils se font tous les jours en toute légalité. Mais, dit on, si on les fait en même temps; c'est dès-lors une *usure* palliée; & dès-là ces stipulations deviennent injustes & criminelles. Toute la preuve qu'on en donne, c'est qu'elles se réduisent au prêt de commerce dont elles ne diffèrent que par la forme. Il est visible que c'est-là une pétition de principe, puisqu'on emploie pour preuve ce qui fait le sujet de la question, je veux dire l'iniquité prétendue de tout négocié usuraire. On devroit considérer plutôt que l'interposition des temps qu'on exige entre ces actes, n'y met aucune perfection de plus; & qu'enfin ils doivent être censés légitimes, dès-là, que toutes les parties y trouvent leur avantage. Ainsi, au-lieu de fonder l'injustice de ces contrats, sur ce que l'usage qu'on en fait conduit à l'*usure*, ou pour mieux dire, s'identifie avec elle, il faudroit au-contraindre prouver la justice de l'*usure* légale par l'équité reconnue des trois contrats, dont la légitimité n'est pas due à quelques jours ou quelques mois que l'on peut mettre entre eux, mais à l'utilité qui en résulte pour les contractans.

Au surplus, comme nous admettons sans détour l'*usure*, ou l'intérêt légal, & que nous en avons démontré la conformité avec le droit naturel, nous n'avons aucun besoin de recourir à ces fictions futiles,

Arrêtons-nous ici un moment, & rassemblons sous un point de vue les principes qui démontrent l'équité de l'*usure* légale entre gens aisés; & les avantages de cette pratique pour les sociétés policées.

Rien de plus juste que les conventions faites de part & d'autre, librement & de bonne foi; & rien de plus équitable que l'accomplissement de promesses où chaque partie trouve son avantage. C'est-là, comme nous l'avons observé, la pierre de touche de la justice.

Nul homme n'a droit à la jouissance du bien d'un autre, s'il n'a fait agréer auparavant quelque sorte de compensation: un homme aisé n'a pas plus de droit à l'argent de son voisin, qu'à son bœuf ou son âne, sa femme ou sa servante; ainsi rien de plus juste que d'exiger quelqu'indemnité, en cédant pour un temps le produit de son industrie ou de ses épargnes, à un homme à l'aise qui augmente par-là son aisance.

Rien de plus fructueux dans l'état que cette équitable communication entre gens aisés, pourvu que le prêt qui en est le moyen, offre des avantages à toutes les parties. Delà naît la circulation qui met en œuvre l'industrie; & l'industrie employant à son tour l'indigence, les œuvres ramènent tant de membres engourdis, qui sans cela, devenoient inutiles.

Le délire de la plupart des gouvernemens, dit un célèbre moderne, fut de se croire préposés à tout faire, & d'agir en conséquence. C'est par une suite de cette persuasion si ordinaire aux législateurs, qu'au-lieu de laisser une entière liberté sur le commerce usuraire, comme sur le commerce de la laine, du beurre & du fromage, au-lieu de se reposer à cet égard sur l'équilibre moral, déjà bien capable de maintenir l'égalité entre les contractans; ils ont cru devoir faire un prix annuel pour la jouissance de l'argent d'autrui. Cette fixation est devenue une loi dans chaque état, & c'est ce prix connu & déterminé, que nous appellons *usure légale*; fruit civil ou légitime acquis au créancier, comme une indemnité raisonnable de l'usage qu'il donne de son argent à un emprunteur qui en use à son profit.

C'est ainsi que les hommes en cherchant leurs propres avantages avec la modération prescrite par la loi, & qui seroit peut-être assez balancée par un conflit d'intérêts, entretiennent sans y penser, une réciprocation de services & d'utilités qui fait le vrai soutien du corps politique.

Montrons à présent que nous n'avons rien avancé jusqu'ici qui ne soit conforme à la doctrine des casuistes.

C'est une maxime constante dans la morale chrétienne, qu'on peut recevoir l'intérêt d'une somme, toutes les fois que le prêt qu'on en fait entraîne un profit cessant ou un dommage naissant, *lucrum cessans aut damnum emergens*. Par exemple, Pierre expose à Paul qu'il a besoin de mille écus pour terminer une affaire importante. Paul répond que son argent est placé dans les fonds publics, ou que s'il ne l'est pas actuellement, il est en parole pour en faire un emploi très-avantageux; ou qu'enfin il en a besoin lui-même pour réparer des bâtimens qui ne se loueroient pas sans cela. Pierre alors fait de nouvelles instances pour montrer le cas pressant où il se trouve, & détermine Paul à lui laisser son argent pendant quelques années, à la charge, comme de raison, d'en payer l'intérêt légal.

Dans ces circonstances les casuistes reconnoissent unanimement le lucre cessant ou le dommage naissant; & conviennent que Paul est en droit d'exiger de Pierre l'intérêt légal; & cet intérêt, disent-ils, n'est pas usuraire; ou, comme ils l'entendent, n'est pas injuste. Consultez entr'autres le pere Sémelier dont l'ouvrage surchargé d'approbations, est proprement le résultat des conférences ecclésiastiques tenues à Paris sous le cardinal de Noailles, c'est-à-dire, pendant le regne de la saine & saine morale.

" Si les intérêts, dit-il, sont prohibés, les dédommagemens bien loin d'être défendus, sont ordonnés par la loi naturelle, qui veut qu'on dédommage ceux qui souffrent pour nous avoir prêté. *Conf. ecclés. p. 254.* Les saints peres... saint Augustin entr'autres, dans sa lettre à Macédonius, ont expliqué les règles de la justice que les hommes se doi-

vent rendre mutuellement. N'ont-ils pas enseigné après Jésus-Christ qu'ils doivent se traiter les uns les autres, comme ils souhaitent qu'on les traite eux-mêmes, & qu'ils ne doivent ni refuser, ni faire à leurs freres ce qu'ils ne voudroient pas qu'on leur refusât ni qu'on leur fît. Or cette règle si juste n'est-elle pas violée, si je m'indemnise pas celui qui en me prêtant, sans y être obligé, se prive d'un gain moralement certain, &c. ».

Ibid. p. 280.

On lit encore au même volume, " que quand pour avoir prêté on manque un gain probable & prochain, le lucre cessant est un titre légitime; vérité, dit le confrencier, reconnue par les plus anciens canonistes Ancaranus, Panorme, Gabriel, Andrien VI, &c. qui tous forment une chaîne de tradition depuis plusieurs siècles, & autorisent le titre du lucre cessant. . . . Ces canonistes si éclairés ont été suivis, dit-il, dans cette décision par les évêques de Cahors & de Châlons, . . . par les théologiens de Grenoble, de Périgueux, de Poitiers, &c. *Ibid. p. 285.*

S. Thomas reconnoît aussi que celui qui prête peut stipuler un intérêt de compensation à cause de la perte qu'il fait en prêtant, lorsque par-là il se prive d'un gain qu'il devoit faire; car dit-il, ce n'est pas là vendre l'usage de son argent, ce n'est qu'éviter un dommage. *Ille qui mutuum dat, potest absque peccato in pactum deducere cum eo qui mutuum accipit, recompensationem damni, per quod subtrahitur sibi aliquid quod debet habere; hoc enim non est vendere usum pecunie, sed damnum vitare, II. ij. quæst. lxxxviij. art. 2.* Ou comme dit saint Antonin, parlant de celui qui paie avant terme, & qui retient l'escompte, *tunc non est usura, quia nullum ex hoc lucrum consequitur, sed solum conservant se indemnem. Secunda parte summæ theol. tit. 7. cap. viij.*

Je conclus de ces propositions que tous ceux qui prêtent à des gens aisés sont dans le cas du lucre cessant ou du dommage naissant. En effet, à qui peut-on dire le mot de S. Ambroise, *prosit aliis pecunia quæ tibi otiosa est?* Où est l'homme qui ne

cherche à profiter de son bien , & qui n'ait pour cela des moyens moralement sûrs ? S'il étoit cependant possible qu'un homme se trouvât dans l'étrange hypothèse que fait ce pere, nous conviendrions volontiers que s'il prêtoit, il devoit le faire sans intérêt; mais en général tout prêteur peut dire à celui qui emprunte, en vous remettant mon argent, je vous donne la préférence sur les fonds publics, sur l'hôtel-de-ville, les pays d'états, la compagnie des Indes, &c. sur le commerce que je pourrois faire, je néglige enfin pour vous obliger des gains dont j'ai une certitude morale; en un mot je suis dans le cas du lucre cessant, puis-que, selon l'expression de S. Thomas, vous m'ôtez un profit que j'avois déjà, ou que vous empêchez celui que j'allois faire, *mihi auferis quod actu habebam aut impedis ne adipiscar quod eram in via habendi II. ij. quæst. 64. art. 4.* Il est donc juste que vous m'accordiez l'intérêt honnête que je trouverois ailleurs.

Cette vérité est à la portée des moindres esprits; aussi s'est-elle fait jour au travers des préjugés contraires, & c'est pour cela qu'on admet l'intérêt dans les emprunts publics, de même que dans les négociations de banque & d'escompte; enforte qu'il n'est pas concevable qu'on ose encore attaquer notre proposition. Mais il est bien moins concevable que S. Thomas se mette là-dessus en contradiction avec lui-même; c'est pourtant ce qu'il fait d'une manière bien sensible, sur-tout dans une réponse à Jacques de Viterbe qui l'avoit consulté sur cette matiere; car oubliant ce qu'il établit si-bien en faveur de l'intérêt compensatoire qu'il appelle *recompensationem damni*, il déclare expressément que le dommage qui naît d'un paiement fait avant terme n'autorise point à retenir l'escompte ou l'intérêt, par la raison, dit-il, qu'il n'y a pas d'*usure* qu'on ne pût excuser sur ce prétexte; *neq. excusatur per hoc quod solvendo ante terminum gravatur . . . quia eadem ratione possent usurarii excusari omnes.* Mais laissons ce grand docteur s'accorder avec lui-même & avec S. Antonin; & voyons enfin à quoi se réduit la gratuité du prêt telle qu'elle est prescrite en général par les théologiens.

Quelqu'un, je le suppose, vous demande vingt mille francs à titre d'emprunt; on avoue que vous n'êtes pas tenu de les prêter; mais suivant la doctrine de l'école, supposez que vous acceptiez la proposition, vous devez prêter la somme sans en exiger d'intérêts; car si vous vendiez, dit-on, l'usage d'une somme que vous livrez pour un temps, ce seroit de votre part un profit illicite & honteux, une *usure*, un vol, un brigandage, un meurtre, un parricide, expressions de nos adversaires que je copie fidelement: en un mot, vous ne pouvez recevoir aucun intérêt quoique vous prêtiez pour un temps considérable, quand vous ne demanderiez qu'un pour cent par année. L'*usure* est, disent-ils, tout ce qui augmente le principal, *usura est omnis accessio ad sortem.* Cependant il vous reste une ressource consolante: comme vous vingt mille francs font une grande partie de votre fortune & qu'ils vous sont nécessaires pour les besoins de votre famille; que d'un autre côté vous ne manquez pas d'occasion d'en tirer un profit légitime & qu'enfin vous êtes toujours comme parle S. Thomas *in via habendi*, vous pouvez sans difficulté recevoir l'intérêt légal, non pas encore un coup, à titre de lucre, non pas en vertu du prêt qui doit être gratuit, dit-on, pour qu'il ne soit pas injuste; *conf. p. 383.* En le prenant ainsi tout seroit perdu; Dieu seroit grièvement offensé, l'emprunteur seroit lésé, volé, massacré. Mais rappelez-vous seulement le cas où vous êtes du lucre cessant; & au lieu d'exiger un profit en vertu du prêt, ne l'exigez qu'à titre d'indemnité, *titulo lucri cessantis*: dès-lors tout rentre dans l'ordre, toute justice s'accomplit, & les théologiens sont satisfaits. Tant il est vrai qu'il n'y a qu'à s'entendre pour être bientôt d'accord. En effet il faudroit être bien dépravé pour se rendre coupable d'*usure* en imputant le bénéfice du prêt au prêt même, tandis qu'il est aisé par un retour d'intention, de rendre tout cela bien légitime.

Le dirai-je, sans faire tort à nos adversaires? Je les trouve en général plus ardens pour soutenir leurs opinions; que zélés pour découvrir la vérité. Je les vois d'ailleurs toujours circonscrits dans un petit

cerle d'idées & de mots ; si bien aveuglés enfin par les préjugés de l'éducation, qu'ils ne connoissent ni la nature du juite & de l'injuste , ni la destination primitive des loix , ni l'art de raisonner conséquemment. Qu'il me soit permis de leur demander si les plus grands ennemis de l'*usure* sont dans l'usage de prêter *gratis* la moitié ou les trois quarts de leur bien ; s'il est une famille dans le monde , une église , corps ou communauté , qui prête habituellement de grandes sommes , sans se ménager aucun profit ? Il n'en est point ou il n'en est guère ; *alligant onera gravia & importabilia & imponunt in humeros hominum, digito autem suo nolunt ea movere*. Matt. xxij. 4. Le désintéressement n'est que pour le discours ; dès qu'il est question de la pratique , les plus zélés veulent profiter de leurs avantages. Tout le monde crie contre l'*usure* , & tout le monde est usurier : je l'ai prouvé ci-devant , & je vais le prouver encore.

On est , dit-on , coupable d'*usure* dès qu'on reçoit plus qu'on ne donne ; ce qui ne s'entend d'ordinaire que de l'argent prêté. Cependant la gratuité du prêt ne se borne pas là. Moïse dit de la part de Dieu ; vous ne tirerez aucun intérêt de votre frere , soit que vous lui prêtiez de l'argent , du grain ou quelque autre chose que ce puisse être. *Non feneratoris fratri tuo ad usuram pecuniam, nec fruges nec quamlibet aliam rem*. Deut. xxij. 19. Il s'explique encore plus positivement au même endroit , en disant : vous prêterez à votre frere ce dont il aura besoin , & cela sans exiger d'intérêt. *Fratri tuo absque usurâ id quod indiget commodabis*. Donnez , dit le Sauveur , à celui qui vous demande , & ne rejetez point la priere de celui qui veut emprunter ; *qui petit à te da ei, & volenti mutuari ne à te avertaris*. Matt. 5. 42.

Mais si ces maximes sont autant de préceptes , comme le prétendent nos adversaires , qui d'eux & de nous n'aura pas quelque *usure* à se reprocher ? qui d'entre eux n'exige pas les dîmes , les cens & rentes que leur payent des malheureux hors d'état souvent d'y satisfaire ? Qui d'entr'eux ne loue pas quelque portion de terre , quelque logement ou dépendances à de pau-

vres gens embarrassés pour le paiement du loyer ? Qui d'entr'eux ne congédie pas un locataire insolvable ? Est-ce là être fidele à ces grandes regles , *fratri tuo absque usurâ id quod indiget commodabis ; qui petit à te da ei, & volenti mutuari , à te ne avertaris*.

Qu'on ne dise pas que je confonds ici la location avec le simple prêt. En effet , l'intention de Dieu qui nous est manifestée dans l'écriture , est que nous traitions notre prochain , sur-tout s'il est dans la détresse , comme notre frere & notre ami , comme nous demanderions en pareil cas d'être traités nous-mêmes ; qu'ainsi nous lui prêtions *gratis* dans son besoin de l'argent , du grain , des habits & toute autre chose , *quamlibet aliam rem* , dit le texte sacré , par conséquent un gîte quand il sera nécessaire. Il est dit au Lévitique , xxv. 35. craignez votre Dieu , & que votre frere trouve un asyle auprès de vous , *tunc Deum tuum ut vivere possit frater tuus apud te*. Tout cela ne comprend-il que le prêt d'argent ? & de telles regles d'une bienfaisance générale n'embrassent-elles point la location gratuite ? L'homme de bien pénétré de ces maximes , exigera-t-il le loyer d'un frere qui a d'ailleurs de la peine à vivre ? Il est dit encore au Deutéronome , xv. 7. *Dabis ei, nec ages quidquam callidè in ejus necessitatibus sublevandis* ; point de raisons ou de prétextes à opposer de la part de l'homme riche pour esquiver l'obligation de secourir le malheureux ; que ce soit par un prêt , par une location ou par un don pur & simple , c'est tout un : *dabis ei, nec ages quidquam callidè in ejus necessitatibus sublevandis*.

Votre frere a besoin de ce morceau de terre , de ce petit jardin ; il a besoin de cette chaumière , ou de cette chambre que vous n'occupez pas au quatrieme ; il vous demande cela *gratis* , parce qu'il est dans la détresse & dans l'affliction , & quand vous lui en accordez pour un temps l'usage ou le prêt gratuit , cette petite générosité ne vous empêchera pas de vivre à l'aise au moyen des ressources que vous avez ailleurs. Cependant vous ne lui accordez pas cet usage *absque usurâ* ; vous en demandez le prix ou le loyer , le cens ou la rente ; vous l'exigez même à la rigueur , & vous congédiez le malheureux , s'il manque de satisfaire ; peut-être vendez-

vous

vous ses meubles ou vous ou vos ayans causée , car tout cela revient au même. Est-ce là traiter votre prochain comme votre frere , ou plutôt fut-il jamais d'*usure* plus criante ? Ne trouveriez-vous pas bien dur , si vous étiez vous-même dans la misère , qu'un frere dans l'aisance & dans l'élévation oubliât pour vous les maximes de l'écriture & les sentimens de l'humanité ? & ne sentez-vous pas enfin que celui qui tire des intérêts modiques du négociant & de l'homme aisé , est infiniment moins blâmable , moins dur , & moins usurier que vous ?

Quoi qu'il en soit, nous l'avons dit devant des princes législateurs , nous dirons encore mieux de l'être suprême , qu'il n'a pas donné des loix aux hommes pour le plaisir de leur commander ; il l'a fait pour les rendre plus justes ou , pour mieux dire , plus heureux. C'est ainsi qu'en défendant l'*usure* aux Israélites dans les cas exprimés au texte sacré , il visoit sans doute au bien de ce peuple unique qu'il protégeoit particulièrement , & auquel il donna des réglemens favorables qui ne se sont pas perpétués jusqu'à nous. Cependant si pour faire le bien de tant de peuples moins favorisés , Dieu leur avoit interdit l'*usure* en général , même , comme on prétend , vis-à-vis des riches , il auroit pris une mauvaise voie pour arriver à son but ; il l'auroit manqué comme l'empereur Basile , en ce qu'il auroit rendu les prêts si difficiles & si rares , que loin de diminuer nos maux , il auroit augmenté nos misères.

Heureusement la nécessité de nos communications a maintenu l'ordre naturel & indispensable ; ensuite que malgré l'opinion & le préjugé , malgré tant de barrières opposées en divers temps au prêt lucratif , la juste balance du commerce , ou la loi constante de l'équilibre moral , s'est toujours rendue la plus forte & a toujours fait le vrai bien de la société. Elle a trouvé enfin l'heureux moyen d'éviter le blâme d'une *usure* odieuse ; & dès-là contente de l'essentiel qu'on lui accorde , je veux dire l'intérêt compensatoire , le *recompensationem damni* de S. Thomas , elle abandonne le reste aux discussions de l'école , & laisse les esprits inconscieux disputer sur des mots.

Tome XXXVI.

Monts de piété. Les monts de piété sont des établissemens fort communs en Italie , & qui sont faits avec l'approbation des papes , qui paroissent même autorisés par le concile de Trente , *sess. XXII*. Du reste , ce sont des caisses publiques où les pauvres & autres gens embarrassés , vont emprunter à intérêt & sur gages.

Ces monts de piété ne sont pas usuraires , dit le P. Semelier ; notez bien les raisons qu'il en donne. " Ce monts de piété , dit-il , ne sont pas usuraires , si l'on veut " faire attention à toutes les conditions qui " s'observent dans ces sortes de prêts.

" La première , qu'on n'y prête que de " certaines sommes , & que pour un temps " qui ne passe jamais un an , afin qu'il y " ait toujours des fonds dans la caisse. La " seconde , qu'on n'y prête que sur gages ; " parce que comme on n'y prête qu'à des " pauvres , le fonds de ces monts de piété se " roit bientôt épuisé , si l'on ne prenoit pas " cette précaution. . . La troisième , que " quand le temps prescrit pour le paiement de ce qu'on a emprunté est arrivé , " si celui qui a emprunté ne paie pas , on " vend les gages ; & de la somme qui en " revient on en prend ce qui est dû au " mont de piété , & le reste se rend à qui " le gage appartient. La quatrième condition est , qu'outre la somme principale " qu'on rend au mont de piété , on avoue " qu'on y paie encore une certaine somme. " *Conf. p. 299.*

Toutes ces dispositions , comme l'on voit , portent le caractère d'une *usure* odieuse ; on ne prête , dit-on , qu'à des pauvres ; on leur prête sur gages , par conséquent sans risques. On leur prête pour un terme assez court ; & faute de paiement à l'échéance , on vend sans pitié , mais non sans perte , le gage de ces misérables : enfin l'on tire des intérêts plus ou moins forts d'une somme inaliénée. Si , comme on nous l'assure , ces pratiques sont utiles & légitimes , & peut-être le sont-elles à bien des égards , l'intérêt légal que nous soutenons l'est infiniment davantage ; il l'est même d'autant plus , que la cause du pauvre y est absolument étrangère.

Notre auteur avoue qu'il se peut glisser " des abus dans les monts de piété ;

Q

» mais cela n'empêche pas, dit-il, que ces
 » monts, si on les considère dans le but
 » de leur établissement, ne soient très-justes
 » & exempts d'usure.»

Si l'on considère aussi les prêts lucratifs, dans le but d'utilité que s'y proposent tant les bailleurs que les preneurs, quelques abus qui peuvent s'y glisser n'empêcheront pas que la pratique n'en soit *juste & exempte d'usure*.

Du reste, voici le principal abus qu'on appréhende pour les monts de piété, qu'on appelle aussi *Lombars*. On craint beaucoup que les usuriers n'y placent des sommes sans les aliéner; & c'est ce que l'on empêche autant que l'on peut, en n'y recevant guère que des sommes à constitution de rente; ce qui éloigne, dit le P. Semelier, tous les soupçons que l'on forme contre cet établissement, de donner lieu aux usuriers de prêter à intérêt.

Mais qu'importe au pauvre qui emprunte au mont de piété, que l'argent qu'il en tire, vienne d'un constituant, plutôt que d'un prêteur à terme. Sa condition en est-elle moins dure? Sera-t-il moins tenu de payer un intérêt souvent plus que légal, à gens impitoyables, qui ne donneront point de repi; qui faute de paiement vendront le gage sans quartier, & causeront tout-à-coup trente pour cent de perte à l'emprunteur? combien d'usuriers qui sont plus traitables! L'avantage du pauvre qui a recours au Lombard, étant d'y trouver de l'argent au moindre prix que faire se peut, au lieu d'insister dans un tel établissement pour avoir de l'argent de constitution, il seroit plus utile pour le pauvre de n'y admettre s'il étoit possible, que des sommes prêtées à terme, par la raison qu'un tel argent est moins cher & plus facile à trouver. Mais, dit-on, c'est que l'un est bon & que l'autre est mauvais, c'est que l'un est permis, & que l'autre est défendu. Comme si le bien & le mal en matière de négoce, ne dépendoit que de nos opinions; comme si en ce genre, le plus & le moins de nuisance ou d'utilité, n'étoient pas la raison constituante, & la mesure invariable du juste & de l'injuste.

Enfin on nous dit d'après Léon X. que si dans les monts de piété "on reçoit quel-

» que chose au-delà du principal, ce n'est
 » pas en vertu du prêt, c'est pour l'entre-
 » tien des officiers qui y sont employés,
 » & pour les dépenses qu'on est obligé de
 » faire. . . . Ce qui n'a, dit-on, aucune
 » apparence de mal, & ne donne aucune
 » occasion de péché." *Ibid.* p. 300. D'honnêtes usuriers diront comme Léon X. qu'ils ne prennent rien en vertu du prêt, mais seulement pour faire subsister leur famille au moyen d'un négoce où ils mettent leurs soins & leurs fonds; négoce d'ailleurs utile au public, autant ou plus que celui des monts de piété, puisque nos usuriers le font à des conditions moins dures.

Mais n'allons pas plus loin sans remarquer un cercle vicieux, où tombent nos adversaires, quand ils veulent prouver le prétendu vice de l'usure légale.

Les canonistes prétendent, "avec St. Thomas, que les loix positives ne défendent si fortement l'usure, que parce qu'elle est un péché de sa nature, & par elle-même." Conf. eccl. p. 477. *Dare pecuniam mutuo ad usuram non ideo est peccatum quia est prohibitum, sed potius ideo est prohibitum, quia est secundum se peccatum; est enim contra justitiam naturalem.* Thom. quest. 23. de malo, art. iv. Sur cela voici la réflexion qui se présente naturellement.

L'usure n'étant prohibée, comme ils le disent, que sur la supposition qu'elle est un péché de sa nature, quia est secundum se peccatum, sur la supposition qu'elle est contraire au droit naturel, quia est contra justitiam naturalem; s'il est une fois bien prouvé que cette supposition est gratuite, qu'elle n'a pas le moindre fondement; en un mot s'il est démontré que l'usure n'est pas injuste de sa nature, que devient une prohibition qui ne porte que sur une injustice imaginaire? c'est ce que nous allons examiner.

Le contrat usuraire, ou le prêt lucratif, n'attaque point la divinité; les hommes l'ont imaginé pour le bien de leurs affaires, & cette négociation n'a de rapport qu'à eux dans l'ordre de l'équité civile. Dieu ne s'y intéresse que pour y maintenir cette équité précieuse, cette égalité si nécessaire d'un mutuel avantage; or je l'ai prouvé ci-devant, & je le repète; on trouve cette heureuse propriété dans le prêt lucratif,

en ce que d'une part le créancier ne fait à l'emprunteur que ce qu'il accepte pour lui-même ; raison à laquelle je n'ai point encore vu de réponse , & que de l'autre, chacun y profite également de sa mise.

La mise de l'emprunteur est son industrie, cela n'est pas contesté ; mais une autre vérité non moins certaine , c'est que la mise du prêteur est une industrie encore plus grande. On ne considère pas que le sac de mille louis qu'il a livré , renferme peut-être plus de cinquante années d'une économie industrielle, dont cette somme est le rare & le précieux fruit ; somme qui fait un ensemble , une espèce d'individu dont l'emprunteur profite à son aise & tout à la fois ; ainsi l'avantage est visiblement de son côté , puisqu'il ne constitue que quelques mois , ou si l'on veut quelques années, de son travail ; tandis que le créancier met de sa part tout le travail d'un demi-siècle. Voilà donc de son côté une véritable mise qui légitime l'intérêt qu'on lui accorde : aussi les parties actives & passives, les bailleurs & les preneurs publient hautement cette légitimité ; ils avouent de bonne foi qu'ils ne sont point lésés dans le prêt lucratif, que par conséquent cette négociation n'est pas inique, vu, comme on l'a dit, qu'il n'y a pas d'injustice où il n'y pas de lésion dans un commerce où l'on fait aux autres le traitement qu'on agrée pour soi-même, dans un commerce enfin qui opère le bien des particuliers & celui du public.

Ces raisons prises dans les grands principes de l'équité naturelle, sont impression sur nos adversaires ; & ils en paroissent tellement ébranlés, qu'ils n'osent pas les combattre de front ; cependant comme l'autorité entraîne, que le préjugé aveugle, & qu'enfin il ne faut pas se rendre, voici comme ils tâchent d'échapper : ils prétendent donc que la bonté du prêt lucratif ne dépend pas de l'utilité qu'en peuvent tirer les parties intéressées, parce que, disent-ils, dès qu'il est mauvais de sa nature, & opposé à l'équité naturelle . . . il ne peut jamais devenir licite. *Conf. eccl. p. 161.* conclusion qui ne seroit pas mauvaise, si elle n'étoit pas fondée sur une pétition de

principe, sur une supposition dont nous démontrons la fausseté. Enfin la raison ultérieure qu'ils emploient contre l'équité de l'usure, raison qui complete le cercle vicieux que nous avons annoncé ; *c'est qu'elle est, disent-ils, condamnée par la loi de Dieu.* *ibid. p. 163.*

Ainsi l'usure n'est condamnée, dit-on d'abord, que parce qu'elle est injuste, *quia est contra justitiam naturalem* : & quand nous renversons cette injustice prétendue par des raisonnemens invincibles, on nous dit alors que l'usure est injuste parce qu'elle est condamnée. En bonne foi, qui se laisse diriger par de tels raisonneurs, se laisse conduire par des aveugles.

Après avoir prouvé aux théologiens qu'ils sont en contradiction avec eux-mêmes, attachons-nous à prouver la même chose aux ministres de nos loix. On peut avancer en général que le droit civil a toujours été favorable au prêt de lucre. A l'égard de l'antiquité cela n'est pas douteux ; nous voyons que chez les Grecs & chez les Romains, l'usure étoit permise comme tout autre négoce, & qu'elle y étoit exercée par tous les ordres de l'état : on fait encore que l'usure qui n'excédoit pas les bornes prescrites, n'avoit rien de plus reprehensible que le profit qui revenoit des terres ou des esclaves ; & cela non-seulement pendant les ténèbres de l'idolâtrie, mais encore dans les beaux jours du christianisme ; en sorte que les empereurs les plus sages & les plus religieux l'autorisent durant plusieurs siècles, sans que personne réclamât contre leurs ordonnances. Justinien se contenta de modérer les intérêts, & de douze pour cent, qui étoit le taux ordinaire, il les fixa pour les entrepreneurs des fabriques, & autres gens de commerce, à huit pour cent par année ; *jubemus illos qui ergasteriis præsumt, vel aliquam licitam negotiationem gerunt, usque ad bessem centesimæ usurarum nomine in quocumque contractu suam stipulationem moderari.* lib. XXVI. §. 1. vers. 1. *Cod. de usuris, 4-22.*

Nous sommes bien moins conséquens que les anciens sur l'article des intérêts, & notre jurisprudence a sur cela des bizar-

rieries qui ne font guere d'honneur à un siecle de lumiere. Le droit françois, quant à l'expression, quant à la forme, semble fort contraire à l'*usure* ; quant au fond, quant à l'esprit, il lui est très-favorable. En effet, ce qui montre au mieux qu'ici la loi combat la justice ou l'utilité publique, c'est que la même autorité qui profcrit l'*usure*, est forcée ensuite de souffrir des opérations qui la font revivre. Chacun fait que les parties, au cas d'emprunt, conviennent de joindre dans un billet les intérêts & le principal, & d'en faire un total payable à telle échéance, ce qui se pratique également dans les actes privés & dans ceux qui se passent devant notaires. Tout le monde connoit un autre détour qui n'est guere plus difficile : on fait une obligation payable à volonté ; on obtient ensuite de concert, une sentence qui adjuge des intérêts au créancier, *in pœnam moræ*. Ecoutons sur cela l'auteur des conférences.

« Le profit qu'on tire du prêt est une
 « *usure*, dit-il, parce que c'est un gain
 « qui en provient ; & cela est défendu,
 « parce que le prêt doit être gratuit, pour
 « qu'il ne soit pas injuste. L'intérêt au
 « contraire est une indemnité légitime,
 « c'est-à-dire, un dédommagement ou une
 « compensation due au créancier, à cause
 « du préjudice qu'il souffre par la priva-
 « tion de ses deniers. Tous les théologiens
 « conviennent que les intérêts qui sont
 « adjugés par la sentence du juge, ne sont
 « ni des gains ni des profits usuraires,
 « mais des intérêts qui se sont présumés
 « très-justes & très-équitables. *Legitimæ*
 « *usura*, dit le droit ». *Conf. eccl. p. 383.*

Cette distinction assez subtile, & encore plus frivole entre les profits & l'indemnité d'un prêt, est appuyée sur une décision du droit, qui nous apprend que les intérêts ne sont pas ordonnés pour le profit des créanciers, mais uniquement pour les indemniser du retardement & de la négligence des débiteurs. *Usuræ non propter lucrum petentium, sed propter moram solventium infliguntur*, l. XVII. §. iij. ff. de *usuris & fructibus*, l. 22. Voilà, si je ne me trompe, plutôt des mots que des observations intéressantes ; que m'importe en effet, par

quel motif on m'attribue des intérêts, pourvu que je les reçoive ?

Quoi qu'il en soit, tout l'avantage que trouve le débiteur dans la prohibition vague de l'*usure*, c'est qu'il la paie sous le beau titre d'*intérêt légitime* ; mais en faisant les frais nécessaires pour parvenir à la sentence qui donne à l'*usure* un nom plus honnête. Momerie qui fait dire à tant de gens enclins à la malignité, que notre judicature n'est en cela contraire à elle-même, que parce qu'elle se croit intéressée à multiplier les embarras & les frais dans le commerce des citoyens.

Nous l'avons déjà dit, le profit usuraire est pleinement autorisé dans plusieurs emprunts du roi, sur-tout dans ceux qui se font sous la forme de loteries & d'annuités ; dans plusieurs emprunts de la compagnie des Indes, & dans les escomptes qu'elle fait à présent sur le pié de cinq pour cent par année ; enfin, dans les emprunts des fermiers généraux, & dans la pratique ordinaire de la banque & du commerce. Avec de telles ressources pour l'*usage* légale, peut-on dire sérieusement qu'elle soit illicite ? je laisse aux bons esprits à décider.

Au reste, une loi générale qui autoriseroit parmi nous l'intérêt courant, seroit le vrai moyen de diriger tant de gens peu instruits, qui ne distinguent le juste & l'injuste que par les yeux du préjugé. Cette loi les guériroit de ces mauvais scrupules qui troublent les consciences, & qui empêchent d'utiles communications entre les citoyens. J'ajoute que ce seroit le meilleur moyen d'arrêter les *usures* excessives à présent inévitables. En effet, comme il n'y auroit plus de risque à prêter au taux légal, tant sur gages que sur hypothèques, l'argent circuleroit infiniment davantage. Que de bras maintenant inutiles, & qui seroient pour lors employés avec fruit ? que de gens aujourd'hui dans la détresse, & à qui plus de circulation procureroit des ressources ? En un mot, on trouveroit de l'argent pour un prix modique en mille circonstances, où l'on n'en trouve qu'à des conditions onéreuses ; parce que, comme dit de Montesquieu, le prêteur s'indemnise du péril de

la contravention. *Espirit des loix, deuxième partie, page 121.*

On nous épargneroit les frais qui se font en actes de notaires, contrôle, assignations, & autres procédures usitées pour obtenir des intérêts; & dès-là nos communications moins gênées deviendroient plus vives & plus fructueuses, parce qu'il s'ensuivroit plus de travaux utiles. Aussi nos voisins moins capables que nous de prendre des mots pour des idées, admettent-ils l'*usure* sans difficulté, quand elle se borne au taux de la loi. La circulation des especes rendue par-là plus facile, tient l'intérêt chez eux beaucoup au dessous du nôtre; circonstances que l'on regarde à bon droit comme l'une des vraies causes de la supériorité qu'ils ont dans le commerce. C'est aussi l'une des sources de ces prodigieuses richesses dont le récit nous étonne, & que nous croyons à peine quand nous les voyons de nos yeux.

Ajoutons un mot ici contre une espece d'*usure* qui paroît intolérable : je veux parler du sou pour livre que la poste exige pour faire passer de l'argent d'un lieu dans un autre. Cette facilité qui seroit si utile aux citoyens, qui seroit une circulation si rapide dans le royaume, devient presque de nul usage par le prix énorme de la remise, laquelle au reste peut s'opérer sans frais par la poste. Ses correspondances partout établies & payées pour une autre fin, ne lui sont pas onéreuses pour le service dont il s'agit. Cependant si je veux remettre cent écus, il m'en coûte quinze francs; si je veux remettre deux mille livres, on me demande dix pistoles. En bonne foi, cela est-il proposable dans une régie qui ne coûte presque rien aux entrepreneurs? Il seroit donc bien à désirer que le ministère attentif à l'immense utilité qui revient au commerce d'une correspondance si générale & si commode, obligât les régisseurs ou les fermiers des postes, à faire toutes remises d'argent à des conditions favorables au public; en un mot, qu'en fixât pour eux le droit de transport ou de banque à trois deniers par livre pour toutes les provinces de France. Il en résulteroit des avantages infinis pour les sujets, & des gains prodigieux pour la ferme.

Après avoir prouvé que l'intérêt légal est conforme à l'équité naturelle, & qu'il facilite le commerce entre les citoyens, il s'agit de montrer qu'il n'est point défendu dans l'Ecriture : voyons ce que dit sur cela Moïse.

Réponse à ce qu'on allégué de l'ancien Testament. « Si votre frere se trouve dans la détresse & dans la misere; s'il est infirme au point de ne pouvoir travailler, & que vous l'ayez reçu comme un étranger qui n'a point d'asyle, faites en sorte qu'il trouve en vous un bienfaiteur, & qu'il puisse vivre auprès de vous. Ne le tyrannisez point, sous prétexte qu'il vous doit; craignez d'irriter le ciel en exigeant de lui plus que vous ne lui avez donné. Soit donc que vous lui prêtiez de l'argent, des grains, ou quelque autre chose que ce puisse être, vous ne lui demanderez point d'intérêt; & quoi que vous en puissiez exiger des étrangers, vous prêterez gratuitement à votre frere ce dont il aura besoin; le tout afin que Dieu bénisse vos entreprises & vos travaux ». *Exod. xxij. 25. Levit. xxv. 35. Deut. xxij. 19.*

Voici comme il parle encore dans un autre endroit, *Deuter. xv. 7.* « Si l'un de vos freres habitant le même lieu que vous dans la terre que Dieu vous destine, vient à tomber dans l'indigence, vous n'endurcirez point votre cœur sur sa misere, mais vous lui tendrez une main secourable, & vous lui prêterez selon que vous verrez qu'il aura besoin. Eloignez de vous toutes réflexions intéressées, & que l'approche de l'année favorable qui doit remettre les dettes ne vous empêche point de secourir votre frere & de lui prêter ce qu'il vous demande, de peur qu'il ne réclame le Seigneur contre vous, & que votre dureté ne devienne criminelle. Vous ne vous dispenserez donc point de le soulager sur de mauvais prétextes; mais vous répandrez sur lui vos bienfaits, pour attirer sur vous les bénédictions du ciel ».

Il est évident que ces passages nous présentent une suite de préceptes très-propres à maintenir le commerce d'union & de bienfaisance qui doit régner dans une gran-

de famille , telle qu'étoit le peuple hébreu. Rien de plus raisonnable & de plus juste ; sur-tout dans les circonstances où Dieu les donna. Il venoit de signaler sa puissance pour tirer d'oppression les descendans de Jacob ; il leur destinoit une contrée délicieuse , & il vouloit qu'ils y véussent comme de véritables freres , partageant entr'eux ce beau patrimoine sans pouvoir l'aliéner , se remettant tous les sept ans leurs dettes respectives ; enfin , s'aidant les uns les autres au point qu'il n'y eût jamais de misérables parmi eux. C'est à ce but sublime que tend toute la législation divine ; & c'est dans la même vue que Dieu leur prescrit le prêt de bienveillance & de générosité.

Dans cette heureuse théocratie , qui n'eût vu avec indignation des citoyens exiger l'intérêt de quelques mesures de bled , ou de quelque argent prêté au besoin à un parent ; à un voisin , à un ami ? car telles étoient les liaisons intimes qui unissoient tous les Hébreux. Ils ne formoient dans le sens propre qu'une grande famille ; & ce sont les rapports sous lesquels l'Ecriture nous les présente , *amico , proximo , fratre*. Mais que penser des hébreux aisés , si dans ces conjonctures touchantes que nous décrit Moïse , ils se fussent attachés à dévorer la substance des malheureux , en exprimant de leur misère sous le voile du prêt un intérêt alors détestable ?

L'intérêt que nous admettons est bien différent ; il suppose un prêt considérable fait à des gens à l'aise , moins par des vues de bienfaisance , que pour se procurer des avantages réciproques ; au lieu que les passages allégués nous annoncent des parens , des voisins , des amis , réduits à des extrémités où tout homme est obligé de secourir son semblable ; extrémités au reste qui n'exigent pas qu'on leur livre de grandes sommes. Tout ceci est étranger aux contrats ordinaires de la société , où il ne s'agit ni de ces secours modiques & passagers dont on gratifie quelques misérables , ni de ces traits de générosité qu'on doit toujours , & qu'on n'accorde que trop rarement à ses amis. Il s'agit seulement d'un négoce national entre gens aisés qui subissent les uns & les autres soit de leur

industrie , soit de leurs fonds ; gens enfin dont il est juste que les négociations soient utiles à toutes les parties ; sans quoi tous les ressorts de la société resteroient sans action.

De plus , il faut observer ici une différence essentielle entre les Juifs & nous ; ce peuple d'agriculteurs sans faste & sans moïesse , presque sans commerce & sans procès , n'étoit pas comme nous dans l'usage indispensable des emprunts. A quoi les Hébreux auroient-ils employé de grandes sommes : à l'acquisition des seigneuries & des fiefs ? cela n'étoit pas possible. Toutes les terres exemptes de vassalité , toutes en quelque sorte inaliénables , ne se pouvoient acquérir qu'à la charge de les rendre aux anciens propriétaires dans l'année de réjouissance ou de jubilé , qui revenoit tous les cinquante ans. Ils ne pouvoient pas acquérir non plus des offices ou des charges , à peine les connoissoit-on parmi eux ; & le peu qu'ils en avoient n'étoit pas dans le cas de la vénalité. Ils ne connoissoient pas de même ni les parties de la finance , ni la fourniture des colonies , ni tant d'autres entreprises qui sont ordinaires parmi nous. On n'armoît chez eux ni pour la course , ni pour le commerce. L'ajoute qu'on pouvoit être libertin & petit-maître à peu de frais ; il n'y avoit là ni jeu ni spectacles ; ils se procuroient sans peine de jolies esclaves , plutôt servantes que maîtresses ; & ils en usoient librement sans éclat & sans scandale. Il ne falloit pour cela ni déranger la fortune , ni s'abîmer par les emprunts.

D'ailleurs , excepté leur capitale que la magnificence de son temple & les pèlerinages prescrits par la loi rendirent très-célebre & très-peuplée , on ne voyoit chez eux aucune ville considérable , aucune place renommée par ses manufactures ; en un mot , excepté Jérusalem , ils n'avoient guère que des bourgades. Il faut donc considérer les anciens Juifs comme de médiocres bourgeois , qui tous , ou presque tous , cultivoient un bien de campagne substitué de droit en chaque famille , qui fixés par-là dans une heureuse médiocrité , se trouvoient également éloignés de l'opulence & de la misère , & qui n'avoient par consé-

quent ni l'occasion ni le besoin de solliciter des emprunts considérables.

Une autre observation du même genre, c'est que vu l'égalité qui régnoit entre les Israélites, ils n'avoient proprement ni rang ni dignité à soutenir; ils n'avoient ni éducation frivole & dispendieuse à donner à leurs enfans, ni emplois civils ou militaires à leur procurer; outre qu'avec des mœurs plus simples, ils avoient moins de serviteurs inutiles, & qu'employant leurs esclaves aux travaux pénibles, ils se chargeoient le plus souvent des soins du ménage. Sans parler de Sara qui, avec des centaines de serviteurs, cuisinoit elle-même des pains sous la cendre, *Gen. xviii. 6.* Sans parler de Rébecca qui, bien que fille de riche maison, & d'ailleurs pleine d'agrément, alloit néanmoins à l'eau elle-même assez loin de la ville, *ibid. xxiv. 16.* Nous voyons dans des temps postérieurs, Absalon, fils d'un grand roi, veiller lui-même aux tondailles de ses brebis, *I. II. Rois xiiij. 24.* Nous voyons Thamar, sa sœur, soigner son frère Amnon qui se disoit malade, & lui faire à manger, *ibid.* Nous voyons encore Marthe, au temps de Jésus-Christ, s'occuper des soins de la cuisine, *Luc. x. 40.*

Cette simplicité de mœurs, si opposée à notre faste, rendoient constamment les emprunts fort peu nécessaires aux Israélites: cependant l'usage des prêts n'étoit pas inconnu chez eux: un pere dont les ancêtres s'étoient beaucoup multipliés, & qui n'avoit dès lors qu'un domaine à peine suffisant pour nourrir sa famille, se trouvoit obligé, soit dans une mauvaise année, soit après des maladies & des pertes, de recourir à des voisins plus à l'aise, & de leur demander quelque avance d'argent ou de grains, & pour lors ces foibles emprunts, commandés par la nécessité, devenoient indispensables entre gens égaux, le plus souvent parens & amis. Au lieu que nous qui connoissons à peine l'amitié, nous, infiniment éloignés de cette égalité précieuse qui rend les devoirs de l'humanité si chers & si pressans, nous, esclaves de la coutume & de l'opinion, sujets par conséquent à mille nécessités arbitraires, nous empruntons communément de grandes sommes,

& d'ordinaire par des motifs de cupidité encore plus que pour de vrais besoins.

Il suit de ces différences, que la pratique du prêt gratuit étoit d'une obligation plus étroite pour les Hébreux que pour nous; & l'on peut ajouter que vu l'influence de la législation sur les mœurs, cette pratique leur étoit aussi plus naturelle & plus facile, d'autant que leurs loix & leur police entretenoient parmi eux certain esprit d'union & de fraternité qu'on n'a point vu chez les autres peuples. Ces loix en effet, respiroient plus la douceur & l'égalité qui doivent régner dans une grande famille, que l'air de domination & de supériorité qui paroît nécessaire dans un grand état.

Nous l'avons déjà vu, les acquéreurs des fonds étoient tenus à chaque jubilé, de les remettre aux anciens possesseurs. *Anno jubilai redient omnes ad possessiones suas, Lev. xxv. 13.* De même tous les sept ans un débiteur, en vertu de la loi, se trouvoit libéré de ses dettes; *septimo anno facies remissionem . . . cui debetur aliquid ab amico vel proximo ac fratre suo repetere non poterit, quia annus remissionis est domini: Deut. xv. 2.* D'un autre côté lorsqu'un Israélite avoit été vendu à un compatriote, dès qu'il avoit servi six années plutôt comme mercenaire que comme esclave, il sortoit à la septième & devenoit libre comme auparavant: on ne devoit pas même le renvoyer les mains vuides, & sans lui accorder quelque secours & quelque protection pour l'avenir: *si paupertate compulsus vendiderit se tibi frater tuus, non eum opprimes servitute famulorum, sed quasi mercenarius & colonus erit: Lev. xxv. 39. Cum tibi venditus fuerit frater tuus hebreus aut hebreæ, & sex annis servierit tibi, in septimo anno dimittes eum liberum, & quem libertate donaveris, nequaquam vacuum abire patieris, sed dabis viaticum, &c. Deut. xv. 12. 13. 14.*

Ces pratiques & autres de même nature que la loi prescrivoit aux Israélites, montrent bien l'esprit de fraternité que Dieu, par une sorte de prédilection, vouloit entretenir parmi eux; je dis une sorte de prédilection, car enfin ces dispositions si pleines d'humanité, si dignes du gouvernement théocratique, ne furent jamais d'usage parmi les chrétiens; le Sauveur ne vint

pas sur la terre pour changer les loix civiles, ou pour nous procurer des avantages temporels; il déclara au contraire que son regne n'étoit pas de ce monde; il se défendit même de régler les affaires d'intérêt, *quis me constituit judicem aut divisorem super vos. Luc. xx. 24.* Aussi en qualité de chrétiens nous ne sommes quittes de nos dettes qu'après y avoir satisfait. Le bénéfice du temps ne nous rend point les fonds que nous avons aliénés; nous naissons presque tous vassaux, sans avoir pour la plupart où reposer la tête en naissant; & les esclaves enfin qu'on voit à l'Amérique, bien que nos freres en Jésus-Christ, ne sont pas traités de nos jours sur le pied de simples mercénaires.

Ces prodigieuses différences entre les Juifs & les autres peuples, fussent pour répondre à la difficulté que fait S. Thomas, lorsqu'il oppose que l'usure ayant été prohibée entre les Hébreux, considérés comme freres, elle doit pour la même raison l'être également parmi nous. En effet, les circonstances sont si différentes, que ce qui étoit chez eux facile & raisonnable, n'est moralement parlant ni juste ni possible parmi les nations modernes. Joignez à cela que le précepte du prêt gratuit subsiste pour les chrétiens comme pour les Israélites, dès qu'il s'agit de soulager les malheureux.

Quoi qu'il en soit, tantôt que Dieu condamnoit l'usure à l'égard des membres nécessaires de son peuple, nous voyons qu'il l'autorisoit avec les étrangers, par la permission expresse de la loi, *senferabis alieno*, Deut. xxiiij. 19. *senferabis gentibus multis*, xv. 6. ib. Or peut-on dire sans blasphème que le souverain législateur eût permis une pratique qui eût été condamnée par la loi de nature; n'a-t-il pas toujours reprouvé l'adultère, la calomnie, &c. Concluons que dès-là l'usure ne peut être regardée comme proscrite par le droit naturel.

Allons plus loin, & disons que cette usure recommandée aux Hébreux, étoit un précepte d'économie nationale; une équitable compensation que Dieu leur indiquoit pour prévenir les pertes qu'ils auroient essuyées en commerçant avec des peuples

qui vivoient au milieu d'eux : *advenā qui tecum versatur in terra*; mais qui élevés dans la pratique de l'usure, & attentifs à l'exiger, auroient rendu leur commerce trop défavantageux aux Juifs, s'ils n'avoient eu droit de leur côté d'exiger les mêmes intérêts de ces peuples. En un mot les Israélites tiroient des profits usuraires de tous les étrangers, par la même raison qu'ils les poursuivoient en tout temps pour les sommes que ceux-ci leur devoient; faculté que l'année sabbatique retraignoit à l'égard de leurs concitoyens : *qui debetur aliquid ab amico vel proximo ac fratre suo, repetere non poterit, quia annus remissionis est domini, a peregrino & adverso exiges.* Deut. xv. 2. 3.

La liberté qu'avoient les Israélites d'exiger l'usure de l'étranger, étoit donc de la même nature que la liberté de le poursuivre en justice toutes les fois qu'il manquoit à payer; l'une n'étoit pas plus criminelle que l'autre, & bien qu'en plusieurs cas ces deux procédés leur fussent défendus entr'eux, par une disposition de fraternité qui n'a point eu lieu pour les chrétiens, non plus que le partage des terres, & autres bons reglemens qui nous manquent; il demeure toujours constant que le prêt de lucre étoit permis aux Juifs à l'égard des étrangers, comme pratique équitable & nécessaire au soutien de leur commerce.

J'ajoute enfin qu'on ne sauroit admettre le sentiment de nos adversaires, sans donner un sens absurde à plusieurs passages de l'écriture. Prenons celui-ci entr'autres : *non senferabis fratri tuo... sed alieno.* Ces paroles signifient exactement, vous ne prêterez point à usure aux Israélites vos concitoyens & vos freres, ce seroit un procédé inique & barbare que je vous défens; néanmoins ce procédé tout inique & tout barbare qu'il est, je vous le permets vis-à-vis des étrangers, de qui vous pouvez exiger des intérêts odieux & injustes. Il est bien constant que ce n'étoit point là l'intention du Dieu d'Israël. En permettant l'usure à l'égard des étrangers, il la considéroit tout au plus comme une pratique moins favorable que le prêt d'amitié qu'il établit entre les Hébreux; mais non comme une pratique injuste & barbare. C'est ainsi

ainsi que Dieu ordonnant l'abolition des dettes parmi son peuple, sans étendre la même faveur aux étrangers, ne fit pour ces derniers en cela rien d'inique ou de ruineux; il les laissa simplement dans l'ordre de la police ordinaire.

Du reste on ne sauroit l'entendre d'une autre manière sans mettre Dieu en contradiction avec lui-même. Le Seigneur, dit le texte sacré, chérir les étrangers, il leur fournit la nourriture & le vêtement, il ordonne même à son peuple de les aimer & de ne leur causer aucun chagrin : *amat peregrinum & dat ei victum atque vestitum, & vos ergo amate peregrinos, quia & ipsi fuistis advena* : Deut. x. 18. *advenam non contristabis* : Exod. xxij. 21. *peregrino molestus non eris* : Exod. xxij. 9. Cela posé, s'il faut regarder avec nos adversaires les *usures* que la loi permettoit vis-à-vis des étrangers, comme des pratiques odieuses, injustes, barbares, meurtrières, il faudra convenir en même temps qu'en cela Dieu servoit bien mal ses protégés : mais ne s'aperçoit-on pas enfin que toutes ces injustices, ces prétendues barbaries, ne sont que des imaginations & des fantômes de gens livrés dès l'enfance à des traditions reçues sans examen, & qui en conséquence de leurs préjugés voient seuls ensuite dans l'*usure* légale, des horreurs & des iniquités que n'y voient point une infinité de gens pleins d'honneur & de lumières, qui prêtent & qui empruntent au grand bien de la société; que ne voient pas davantage ceux qui sont à la tête du gouvernement, & qui l'admettent tous les jours dans des opérations publiques & connues; horreurs & iniquités enfin que Dieu ne voit pas lui-même dans le contrat usuraire, puisqu'il l'autorise à l'égard des peuples étrangers, peuple néanmoins qu'il aime, & auxquels il ne veut pas qu'on fasse la moindre peine : *ama peregrinum . . . peregrino molestus non eris, advenam non contristabis*.

Quelques-uns ont prétendu que le *senecarius gentibus multis*. Deut. xxvij. 12. n'annonçoit pas un commerce usuraire, & qu'il falloit l'entendre des prêts d'amitié que les Juifs pouvoient faire à des étrangers. Mais c'est une prétention formée au hazard, sans preuve & sans fondement. Nous prouvons au contraire qu'il est ici question des

prêts lucratifs, puisque Dieu les annonce à son peuple comme des récompenses de sa fidélité, puisqu'ils se devoient faire à des nations qui étoient constamment les mêmes que celles du *senecarius alieno*, nations d'ailleurs qui comme étrangers aux Israélites, leur étoient toujours odieuses.

Si vous êtes dociles à la voix du Seigneur votre Dieu, & que vous observiez ses commandemens, dit Moïse, il vous élèvera au dessus de tous les peuples qui sont au milieu de vous; il vous comblera de ses bénédictions, il vous mettra dans l'abondance au point que vous prêterez aux étrangers avec beaucoup d'avantage, sans que vous soyez réduits à rien emprunter d'eux. Si au contraire vous êtes sourds à la voix du Seigneur, toutes les malédictions du ciel tomberont sur vos têtes; les étrangers habitués dans le pays que Dieu vous a donné, s'élèveront au dessus de vous, & devenus plus riches & plus puissans, bien loin de vous emprunter, ils vous prêteront eux-mêmes, & profiteront de votre abaiffement & de vos pertes. Deut. xxvij. 1. 12. 12. 15. 43. 44.

De bonne foi tous ces prêts & emprunts que Moïse annonçoit d'avance, pouvoient-ils être autre chose que des opérations de commerce, où l'on devoit stipuler des intérêts au profit du créancier; sur-tout entre des peuples qui différoient d'origine, de mœurs, & de religion? peuples jaloux & ennemis secrets les uns des autres; & cela dans un temps où l'*usure* étoit universellement autorisée, ou elle étoit exigée avec une extrême rigueur, jusqu'à vendre les citoyens pour y satisfaire, comme nous le verrons dans la suite. En un mot, des peuples si discordans ne se faisoient-ils que des prêts d'amitié? D'ailleurs supposé ces prêts absolument gratuits, les auroit-on présentés à ceux qui devoient les faire comme des avantages & des récompenses? les auroit-on présentés à ceux qui devoient les recevoir comme des punitions & des défaits? Peut-on s'imaginer enfin que pour rendre des hommes charnels & toujours intéressés, vraiment dociles à la voix du Seigneur, Moïse leur eût proposé comme une récompense, l'avantage risible de

voir prêter sans intérêt, à des étrangers odieux & détestés.

Je conclus donc que le *fenearabis gentibus multis*, de même que le *fenearabis alieno*, établissent la justice de l'*ufure* légale, quand elle se pratique entre gens accommodés, & que cette *ufure* enfin loin d'être mauvaise de sa nature, loin de soulever des débiteurs contre leurs créanciers, paroîtra toujours aux gens instruits, non-moins juste qu'avantageuse au public, & sur-tout aux emprunteurs, dont plusieurs languiroient sans cette ressource, dans une inaction également stérile & dangereuse.

Réponse à ce qu'on allégué du nouveau Testament. Nous examinerons bientôt les passages des prophètes & des saints peres, mais voyons auparavant ceux de l'Evangile; & pour mieux juger, considérons les rapports qu'ils ont avec ce qui précède & ce qui suit.

» Bénissez ceux qui vous donnent des
» malédictions, & priez pour ceux qui
» vous calomnient. Si l'on vous frappe
» sur une joue, présentez encore l'autre,
» & si quelqu'un vous enlève votre man-
» teau, laissez-lui prendre aussi votre robe.
» Donnez à tous ceux qui vous deman-
» dent, & ne redemandez point votre bien
» à celui qui vous l'enlève; traitez les hom-
» mes comme vous souhaitez qu'ils vous
» traitent. Si vous n'aimez que ceux qui
» vous aiment; si vous ne faites du bien
» qu'à ceux qui vous en font, quelle ré-
» compense en pouvez-vous attendre? les
» publicains, les pécheurs en font autant.
» Si vous ne prêtez qu'à ceux de qui vous
» espérez le même service, il n'y a pas à
» cela grand mérite; les pécheurs même
» prêtent à leurs amis dans l'espérance du
» retour. Pour moi je vous dis, aimez vos
» ennemis au point de leur faire du bien, &
» de leur prêter, quoique vous ne puissiez pas
» compter sur leur gratitude; vous devien-
» drez par-là les imitateurs & les enfans
» du très-haut qui n'exclut de ses faveurs
» ni les méchants ni les ingrats. Soyez donc
» ainsi que votre pere céleste, compatif-
» sans pour les malheureux. Luc, *vj. 28.*
» &c. Et travaillez à devenir parfaits com-
» me lui. "Matt. *v. 48.*

Qui ne voit dans tout cela un encoura-

gement à la perfection évangélique, à la douceur, à la patience, à une bienfaisance générale semblable à celle du pere céleste, *estote ergo vos perfecti*, mais perfection à laquelle le commun des hommes ne sauroit atteindre? Ce que nous dit ici Jésus-Christ sur le prêt désintéressé, ne diffère point des autres maximes qu'il annonce au même endroit, lorsqu'il nous recommande de ne point répéter, le bien qu'on nous enlève, de laisser prendre également la robe & le manteau, de donner à tous ceux qui nous demandent, de présenter la joue à celui qui nous donne un soufflet, &c. toutes propositions qui tendent à la perfection chrétienne, & qui s'accordent parfaitement avec celle qui nous crie, aimez vos ennemis au point de les obliger & de leur prêter, quoique vous ne puissiez pas compter sur leur gratitude.

Observons au reste sur cette dernière proposition qu'elle renferme plusieurs idées qu'il faut bien distinguer. Je dis donc qu'on doit regarder comme précepte l'amour des ennemis restraints à une bienveillance affectueuse & sincère; mais que cette heureuse disposition pour des ennemis, n'oblige pas un chrétien à leur donner ou leur prêter de grandes sommes sans discernement, & sans égard à la justice qu'il doit à soi-même & aux siens. En un mot ce sont ici des propositions qui ne sont que de conseil, & nullement obligatoires; autrement, si c'est un devoir d'imiter le pere céleste, en répandant nos bienfaits sur tout le monde, sans exclure les méchants ni les ingrats, en prêtant à quiconque se présente, même à des libertins & à des fourbes, comme on peut l'induire d'un passage de saint Jérôme, *præcipiente domino, fenearamini his à quibus non speratis recipere; in caput xviii.* Ezech. S'il faut donner à tous ceux qui nous demandent, s'il ne faut pas répéter le bien qu'on nous enlève, *omni potenti retribue, & qui auferit quæ tua sunt ne repetas*, Luc. *vj. 30.* Il s'ensuit qu'on ne peut rien refuser à personne, qu'on ne doit pas même poursuivre en justice le loyer de sa terre ou de sa maison; que le titulaire d'un bénéfice n'en peut retenir que la portion congrue, & que sauf l'étroit nécessaire, chacun doit

remplir *gratis* les fonctions de son état. Mais on sent que c'est trop exiger de la faiblesse humaine, que ce seroit livrer les bons à la dureté des méchants ; & ces conséquences les plus souvent impraticables, montrent bien que ces maximes ne doivent pas être mises au rang des préceptes.

Aussi, loin de commander dans ces passages, notre divin législateur se borne-t-il à nous exhorter au détachement le plus entier, à une bienfaisance illimitée ; & c'est dans ce sens que répondant au jeune homme qui vouloit s'instruire des voies du salut, voulez-vous, lui dit-il, obtenir la vie éternelle ? soyez fidele à garder les commandemens. Mais pesons bien ce qui suit ; si vous voulez être parfait, vendez le bien que vous avez, distribuez-le aux pauvres, & vous aurez un trésor dans le ciel. *Si vis ad vitam ingredi, serva mandata . . . Si vis perfectus esse, vade, vende quæ habes & da pauperibus*, &c. Matt. xix. 17. Paroles qui démontrent qu'il n'y a point ici de précepte, mais seulement un conseil pour celui qui tend à la perfection, *si vis perfectus esse* ; conseil même dont la pratique ne pourroit s'étendre, sans abolir l'intérêt particulier, & sans ruiner les ressorts de la société : car enfin, s'il étoit possible que chacun se dépouillât de son bien, quel seroit le dernier cessionnaire ; & ce qui est encore plus embarrassant, qui voudroit se charger des travaux pénibles ? De tels conseils ne sont bons que pour quelques personnes isolées qui peuvent édifier le monde par de grands exemples ; mais ils sont impraticables pour le commun des hommes, parce que souvent leur état ne leur permet pas d'aspirer à ce genre de perfection. Si, par exemple, un pere sacrifieoit ainsi les intérêts de sa famille, il seroit blâmé par tous les gens sages, & peut-être même repris par le magistrat.

Quand Jésus-Christ fit l'énumération des préceptes au jeune homme dont nous venons de parler, il ne lui dit pas un mot de l'*usure*. Il n'en dit rien non plus dans une autre occasion où il étoit naturel de s'en expliquer, s'il l'avoit jugée criminelle ; c'est lorsqu'il exposa l'excellence de la morale, & qu'il en développa toute l'étendue en ces termes ; Matt. v. 33. &c. Il a

été dit aux anciens, vous ne ferez point de faux serment ; & moi je vous dis de ne point jurer du tout. Il a été dit, vous pourrez exiger œil pour œil, dent pour dent ; & moi je vous dis de présenter la joue à celui qui vous donne un soufflet. Il a été dit, vous aimerez votre prochain, mais vous pourrez haïr votre ennemi, *odio habebis inimicum*, *ibid.* 43. & moi je vous dis, aimez vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous haïssent. C'étoit ici le lieu d'ajouter : Il a été dit, vous pourrez prêter à *usure* aux étrangers, *fenerabis alieno* ; & moi je vous dis de leur prêter sans intérêt ; mais il n'a rien prescrit de semblable.

Au surplus rappelons les passages qu'on nous oppose, & comparons-les ensemble pour en mieux saisir les rapports. Voici sur cela une observation intéressante.

Les actes de bienveillance & d'amitié dont parle Jésus-Christ en S. Matthieu, & qui consistent à aimer ceux qui nous aiment, à traiter nos freres avec honnêteté, *si diligitis eos qui vos diligunt, si salutaveritis fratres*, v. 46. 47. De même les repas que se donnent les gens aisés, *cum facis prandium autæ cenam*. Luc, xiv. 12. Nous pouvons ajouter d'après Jésus-Christ, les prêts usités entre les pécheurs, *peccatores peccatoribus fenerantur*. Luc, vi. 34. Tous ces actes opérés par le motif du plaisir ou de l'intérêt sont inutiles pour le salut ; on le sait, *quam mercedem habebitis*. Cependant quoique stériles, quoique éloignés de la perfection, ils ne sont pas pour cela répréhensibles. En effet seroit-ce un mal d'aimer & d'obliger ceux qui nous aiment, de les recevoir à notre table, de les traiter avec les égards de la politesse & de l'amitié, de leur prêter aux conditions honnêtes auxquelles ils nous prêtent eux-mêmes ; l'Evangile nous déclare seulement qu'il n'y a rien là de méritoire, puisque les publicains & les pécheurs en font autant.

C'est donc uniquement comme acte indifférent au salut, que Jésus-Christ nous annonce le prêt des pécheurs, lorsqu'il nous assure que ce n'est pas un grand mérite de prêter à gens avec qui nous espérons trouver quelque avantage ; *si mutuum*

dederitis his à quibus speratis recipere, quæ gratia est vobis ? nam peccatores peccatoribus fenerantur ut recipiant æqualia, Luc, vj. 34. Mais je le répète, cet acte n'est pas criminel, non plus que les bons offices rendus à des amis, à des proches, ou les repas auxquels nous les invitons. Tous ces actes ne sont point condamnés par le Sauveur; ils le déclare seulement infructueux pour la vie éternelle, *quæ gratia est vobis ?*

Et qu'on ne dise pas comme quelques-uns, entr'autres le sorboniste Gaitte, que le prêt des pécheurs non-réprouvés de Jésus-Christ, étoit un prêt de bienveillance où le créancier ne retireroit que sa mise. Il se fonde mal-à-propos sur ces paroles du texte, *peccatores peccatoribus fenerantur ut recipiant æqualia*; *fenerantur*, dit le sorboniste, *id est, mutuum dant, non vero fenori dant*; *qui enim fenori dat, non æqualia dat is, sed inæqualia recipit, quia plus recipit quam dedit*. De usurâ, pag. 345. Il est visible que notre docteur a fort mal pris le sens de ces trois mots, *ut recipiant æqualia*. En effet, s'il falloit les entendre au sens que les pécheurs ne visioient en prêtant qu'à retirer leurs fonds ou une somme égale à celle qu'ils avoient livrée, *ut recipiant æqualia*; que faisoient donc en pareil cas les gens vertueux ?

Ne voit-on pas que les pécheurs & les publicains ne pouvoient se borner ici à tirer simplement leur capital, & qu'il falloit quelque chose de plus pour leur cupidité ? Sans cela, quel avantage y avoit-il pour de telles gens, & sur quoi pouvoit être fondé le *speratis recipere* de l'Évangile ? Plaisante raison de prêter pour des gens intéressés & accoutumés au gain, que la simple espérance de ne pas perdre le fonds ! Ou l'on prête dans la vue de profiter, ou dans la vue de rendre service, & souvent on a tout-à-la-fois ce double objet, comme l'avoient sans doute les pécheurs dont nous parlons; mais on n'a jamais prêté uniquement pour retirer son capital; seroit-ce la peine de courir des risques ? Il faut supposer pour le moins aux pécheurs de l'évangile l'envie d'obliger des amis, & de se ménager des ressources à eux-mêmes; aussi est-ce le vrai,

l'unique sens d'*ut recipiant æqualia*; expression du reste qui n'annonce ni le lucre, ni la gratuité du prêt, n'étant ici question que du bien-fait qui lui est inhérent, quand il s'effectue à des conditions raisonnables.

Ces paroles du texte sacré, *peccatores peccatoribus fenerantur ut recipiant æqualia*, signifient donc que les gens les plus intéressés prêtent à leurs semblables, parce qu'ils en attendent le même service dans l'occasion. Mais cette vue de se préparer des ressources pour l'avenir n'exclut point de modiques intérêts qu'on peut envisager en prêtant, même à ce qu'on appelle des *connoissances* ou des *amis*. C'est ainsi que nos négocians & nos publicains modernes savent maintenir leurs liaisons de commerce & d'amitié, sans renoncer entr'eux à la pratique de l'intérêt légal. Il faut donc admettre du lucre dans les prêts dont parle Jésus-Christ, & qu'il dit inutiles pour le salut, mais qu'il ne réprouve en aucune manière, comme il n'a point réprouvé tant de contrats civils qui n'ont pas de motifs plus relevés que les bons offices, les repas & les prêts usités entre les pécheurs. Il faut conclure que ce sont ici de ces actes qui ne sont ni méritoires, ni punissables dans l'autre vie; tels que sont encore les prières, les jeûnes & les aumônes des hypocrites, qui ne cherchant dans le bien qu'ils opèrent que l'estime & l'approbation des hommes, ne méritent à cet égard auprès de Dieu ni punition, ni récompense, *receperunt mercedem suam*, Matth. vj. 1. 2. 5. 16.

Une autre raison qui prouve également que le prêt des pécheurs étoit lucratif pour le créancier; c'est que s'il avoit été purement gratuit, dès-là il auroit mérité des éloges. Cette gratuité une fois supposée auroit mis Jésus-Christ en contradiction avec lui-même, & il n'auroit pu dire d'un tel prêt, *quæ gratia est vobis ?* Elle l'auroit mis aussi en contradiction avec Moïse, puisque ces prêteurs supposés si bienfaisans auroient pu lui dire: " Seigneur, nous prêtons gratuitement à nos compatriotes, " & par là nous renonçons à des profits que nous pourrions faire avec les étrangers " Moïse, en nous prescrivant cette généro-

sité pour nos freres , nous en promet la récompense de la part de Dieu , *fratri tuo absque usura commodabis ut benedicat tibi Dominus*. Cependant , Seigneur , vous nous déclarez qu'en cela nous n'avons point de mérite , *quæ gratia est vobis*. Comment sauver ces contrariétés ?

Il est donc certain que les pécheurs de l'Evangile visioient tout-à-la-fois en prêtant , à obliger leurs amis & à profiter eux-mêmes ; que par conséquent ils perçoivent l'*usure* de tout temps admise entre les gens d'affaires , sauf à la payer également quand ils avoient recours à l'emprunt. Or le Sauveur déclarant cette négociation simplement stérile pour le ciel , sans cependant la condamner ; le même négoce , usité aujourd'hui comme alors entre commerçans & autres gens à l'aise , doit être senti instructueux pour le salut , mais néanmoins exempt de toute iniquité.

Expliquons à présent ces paroles de Jésus-Christ , Luc , *vj. diligite inimicos vestros , benefacite & mutuum date nihil inde sperantes*. Passage qu'on nous oppose & qu'on entend mal ; passage , au reste , qui se trouve altéré dans la vulgate , & qui est fort différent dans les trois versions persane , arabe & syriaque , suivant lesquelles on doit lire : *Diligite inimicos vestros , benefacite & mutuum date , nullum desperantes , nullum desperare facientes*.

Le traducteur de la vulgate ayant travaillé sur le grec qui porte , *ἀπὸ τῶν ἐχθρῶν ἀπὸ τῶν ἐχθρῶν* a été induit en erreur ; en voici l'occasion. Anciennement *μὴδὲν* s'écrivait avec apostrophe pour l'accusatif masculin , *μὴδὲν* , *nullum* , afin d'éviter la rencontre des deux *a* , qui auroient choqué l'oreille dans *μὴδὲν ἀπὸ τῶν ἐχθρῶν* , *nullum desperantes*. Ce traducteur , qui apparemment n'avoit pas l'apostrophe dans son exemplaire , ou qui peut-être n'y a pas fait attention , a pris *μὴδὲν* au neutre , & l'a rendu par *nihil* , de sorte que pour s'ajuster & faire un sens , il a traduit non pas *nihil desperantes* comme il auroit dû en rigueur , mais *nihil inde sperantes*. En quoi il a changé l'acception constante du verbe *ἀπὸ τῶν ἐχθρῶν* , qui , dans tous les auteurs , tant sacrés que profanes , signifie *désespérer* , *mettre au désespoir*. Cette observation se voit plus au long dans le

traité des prêts de commerce , p. 106. Mais tout cela est beaucoup mieux développé dans une savante dissertation qui m'est tombée entre les mains , & où l'auteur anonyme démontre l'altération dont il s'agit avec la dernière évidence.

Cette ancienne leçon , si conforme à ce que Jésus-Christ dit en S. Matthieu , *v. 42.* " Donnez à celui qui vous demande , & " n'éconduisez point celui qui veut emprunter de vous ". *Qui petit à te , da ei , & volenti mutuari à te ne avertaris*. Cette leçon , dis-je , une fois admise , leve toute la difficulté ; car dès-là il ne s'agit plus pour nous que d'imiter le Pere céleste , qui répand ses dons jusque sur les méchans ; il ne s'agit plus , dis-je , que d'aimer tous les hommes , que de faire du bien , & de prêter même à nos ennemis , sans refuser nos bons offices à personne , *nullum desperantes*. Mais cela ne dit rien contre le prêt de commerce que l'on feroit à des riches ; cela ne prouve point qu'on doive s'incommoder pour accroître leur opulence , parce que l'on peut aimer jusqu'à ses ennemis , & leur faire du bien sans aller jusqu'à la gratuité du prêt. En effet , c'est encore obliger beaucoup un homme aisé , sur-tout s'il est notre ennemi , que de lui prêter à charge d'intérêt ; & on ne livre pas ses especes à tout le monde , même à cette condition. Pollion , dit Juvenal , cherche par-tout de l'argent à quelque denier que ce puisse être , & il ne trouve personne qui veuille être sa dupe , *qui triplicem usuram præstare paratus circuit , & fatuos non invenit* , sat. ix. vers. 4. On peut donc assurer que le prêt de commerce conservant toujours le caractère de bienfait , supposant toujours un fonds de confiance & d'amitié , il doit être senti aussi légitime entre des chrétiens que les contrats ordinaires , d'échange , de louage , &c.

Mais , sans rien entreprendre sur le texte sacré , nous allons montrer que le passage tel qu'il est dans la vulgate , n'a rien qui ne se concilie avec notre opinion. Pour cela je compare le passage entier avec ce qui précède & ce qui suit , & je vois que les termes *nihil inde sperantes* sont indistinctement relatifs à *diligite inimicos vestros* , *benefacite & mutuum date*. Ces trois mots nous pré-

présentent un contraste parfait avec ce qui est marqué aux versets précédents, sans toucher du reste ni le lucre, ni la gratuité du prêt. Voici le contraste.

Il ne suffit pas pour la perfection que le Sauveur désire, que vous marquiez de la bienveillance; que vous prêtiez à vos amis, à ceux qui vous ont obligé, ou de qui vous attendez des services, à *quibus speratis recipere*. La morale évangélique est infiniment plus pure. *Si diligitis eos qui vos diligunt. . . . Si benefeceritis his qui vobis benefaciunt, quæ vobis est gratia? si quidem & peccatores hoc faciunt. Si mutuum dederitis his à quibus speratis recipere, quæ gratia est vobis? nam & peccatores peccatoribus fenerantur ut recipiant æqualia: verumtamen diligite inimicos vestros, benefacite & mutuum date, nihil inde sperantes, (nullum desperantes), & erit merces vestra multa, & eritis filii altissimi, quia ipse benignus est super ingratos & malos. Estote ergo misericordes, &c.*

Faites, dit J. C. plus que les pécheurs, que les publicains; ils aiment leurs amis, ils les obligent, ils leur prêtent, parce qu'ils trouvent en eux les mêmes dispositions, & qu'ils en attendent les mêmes services. Pour vous, dit-il, imitez le pere céleste, qui fait du bien aux méchants & aux ingrats; aimez jusqu'à vos ennemis, aimez-les sincèrement au point de les obliger & de leur prêter, *nihil inde sperantes*, quoique vous n'en puissiez pas attendre des retours de bienveillance ou de générosité.

Maxime plus qu'humaine, bien digne de son auteur, mais qui ne peut obliger un chrétien à ne pas réclamer la justice d'un emprunteur aisé, ou à lui remettre ce qu'on lui a prêté pour le bien de ses affaires; puisqu'enfin l'on n'est pas tenu de se dévouer en faveur des riches. Il y a plus, Jésus-Christ ne nous commande pas à leur égard la gratuité du prêt; il n'annonce que le devoir de les obliger de leur prêter même autant qu'il est possible, sans manquer à ce que l'on doit à soi & à sa famille; car il faut être juste pour les siens avant que d'être généreux pour les étrangers.

D'ailleurs par quel motif ce divin maître nous porte-t-il à une bienfaisance qui s'étend jusqu'à nos ennemis? c'est princi-

palement par des vues de commiseration; *estote ergo misericordes, ibid. 36*. Il ne sollicite donc notre générosité que pour le soulagement des malheureux, & non pour l'agrandissement des riches qui ne sont pas des objets de compassion, qui souvent passent leurs créanciers en opulence. Ainsi la loi du prêt gratuit n'a point été faite pour augmenter leur bien-être. Il est visible qu'en nous recommandant la commiseration, *estote misericordes*, le Sauveur ne parle que pour les nécessiteux. Aussi, je le répète, c'est pour eux seuls qu'il s'intéresse; vendez, dit-il ailleurs, ce que vous avez, donnez-le aux pauvres, & vous aurez un trésor dans le ciel, *Matth. xix. 17*. Il n'a ni commandé, ni conseillé de donner aux riches; il n'a point promis de récompense pour le bien qu'on leur feroit, au contraire il semble les exclure de nos bienfaits, en même-temps qu'il nous exhorte à les répandre sur les indigens. Au lieu, dit-il, de recevoir à votre table des gens aisés, prêts à vous rendre la pareille, recevez-y plutôt des pauvres & des infirmes hors d'état de vous inviter, *Luc, xiv. 12. 23*.

Je demande après cela, quel intérêt Dieu peut prendre à ce que Pierre aisé prête *gratis* à Paul, également à son aise? Autant qu'il en prend à ce que l'un invite l'autre à dîner.

Je dis donc, suivant la morale de Jésus-Christ, qu'il faut autant que l'on peut faire du bien & prêter gratuitement à ceux qui sont dans la peine & dans le besoin, même à des ennemis de qui l'on n'attend pas de reconnaissance, & cela pour imiter le pere céleste qui répand ses dons & sa rosée sur les justes & sur les injustes. Cependant on n'est tenu de prêter *gratis* que dans les circonstances où l'on est obligé de faire des aumônes, dont le prêt gratuit est une espèce, au moins vis-à-vis du pauvre. D'où il suit qu'on ne manque pas au devoir de la charité en prêtant à profit à tous ceux qui ne sont pas dans la détresse, & qui n'empruntent que par des vues d'enrichissement ou d'élevation.

J'ajoute que, d'aller beaucoup plus loin, en prêtant comme quelques-uns l'entendent, & prêtant de grandes sommes avec une entière indifférence, *quasi non receptu-*

rus, dit S. Ambroise, *epist. ad vigil.* c'est se livrer à la rapacité des libertins & des aventuriers; ce n'est plus prêter, en un mot, c'est donner ou plutôt c'est jeter & dissiper une fortune, dont on n'est que l'économe, & que l'on doit par préférence à soi-même & aux siens.

Concluons que le prêt gratuit nous est recommandé en général comme une aumône, & dès-là comme un acte de perfection assuré d'une récompense dans le ciel; que cependant le prêt de commerce entre gens aisés n'est pas condamné par le Sauveur; qu'il considère précisément comme les bons offices, de ce qu'on appelle *honnêtes gens*, ou les repas que se donnent les gens du monde; actes stériles pour le salut, mais qui ne sont pas condamnables. Or il n'en faut pas davantage pour des hommes qui, en faisant le bien de la société, ne peuvent négliger leurs propres intérêts, & qui prétendent louer leur argent avec autant de raison que leurs terres ou leurs travaux. D'autant plus qu'ils suivent la règle que Jésus-Christ nous a tracée, je veux dire qu'ils ne font aux autres dans ce négoce que ce qu'ils acceptent volontiers pour eux-mêmes. Ce qui n'empêche pas que la charité ne s'exerce suivant les circonstances.

Un hôtelier charitable donne le gîte *gratis* à un voyageur indigent, & il le fait payer à un homme aisé. Un médecin chrétien visite les pauvres par charité, tandis qu'il voit les riches par intérêt. De même l'homme pécunieux qui a de la religion, livre généreusement une somme pour aider un petit particulier dans sa détresse, le plus souvent sans sûreté pour le fonds; & en tout cela il n'ambitionne que la récompense qui lui est assurée dans le ciel: mais est-il question de prêter de grandes sommes à des gens aisés, il songe pour lors qu'il habite sur la terre; qu'il y est sujet à mille besoins; qu'il est d'ailleurs entouré de malheureux qui réclament ses aumônes; il croit donc pouvoir tirer quelque avantage de son argent, & pour sa propre subsistance & pour celle des pauvres? Conséquemment il ne se fait pas plus de scrupule de prendre sur les riches le loyer de son argent, que de recevoir les rentes de sa terre; & il a d'autant plus de raison d'en agir

ainsi, qu'il est ordinairement plus facile à l'emprunteur de payer un intérêt modéré, qu'il n'est facile au créancier d'en faire l'entier abandon.

Toute cette doctrine est bien confirmée par la pratique des prêts de lucre publiquement autorisée chez les Juifs au temps de Jésus-Christ. On le voit par le reproche que le pere de famille fait à son serviteur, de n'avoir pas mis son argent chez les banquiers pour en tirer du moins l'intérêt, puisqu'il n'avoit pas eu l'habileté de l'employer dans le commerce: *oportuit ergo te committere pecuniam meam nummulariis, & veniens ergo recepissem utique quod meum est cum usura; & οὐ τὰς αὐτῶν, cum senore, Matth. xxv. 27.*

Ce passage suffiroit tout seul pour établir la légitimité de l'*usure* légale: *Sicut enim homo peregrinatus proficiscens vocavit servos suos, & tradidit illis bona sua, ibid. 24.* Ce pere de famille qui confie son argent à ses serviteurs pour le faire valoir pendant son absence, c'est Dieu lui-même figuré dans notre parabole, qui prend cette voie pour nous instruire, *simile est regnum celorum, ibid.* Et si le passage nous offre un sens spirituel propre à nous édifier, nous y trouvons aussi un sens naturel très-favorable à notre *usure*. En effet Dieu nous parle ici de l'argent qu'on porte à la banque, & des intérêts qu'on en tire comme d'une négociation très-légitime, & qu'il croit lui-même des plus utiles, puisqu'il se plaint qu'on n'en ait pas usé dans l'occasion. Du reste, ce n'est pas ici une simple similitude, c'est un ordre exprès de placer une somme à profit. Il est inutile de dire que Jésus-Christ fait entrer quelquefois dans ses comparaisons des procédés qui ne sont pas à imiter, comme celui de l'économe infidèle & celui du juge inique, &c. Dans le premier cas, Jésus-Christ oppose l'attention des hommes pour leurs intérêts temporels à leur indifférence pour les biens célestes; & dans le second, il nous exhorte à la persévérance dans la prière, par la raison qu'elle devient efficace à la fin, même auprès des méchants, & à plus forte raison auprès de Dieu. On sent bien que Jésus-Christ n'approuve pas pour cela les infidélités d'un économe, & encore moins l'iniquité d'un juge.

La parabole des talens est d'une espece toute différente ; ce ne sont pas seulement des rapports de similitude qu'on y découvre , c'est une regle de conduite pratique sur laquelle il ne reste point d'embarras. Le pere de famille s'y donne lui-même pour un homme attentif à ses intérêts , pour un usurier vigilant qui ne connoît point ces grands principes de nos adversaires , que l'argent est stérile de sa nature , & ne peut rien produire , qu'on ne doit tirer d'une affaire que ce qu'on y met , &c. Il prétend au contraire que l'argent est très fécond , & qu'il doit fructifier ou par le commerce ou par l'usure ; & non-seulement il veut tirer plus qu'il n'a mis , il veut encore moissonner où il n'a rien semé , *meto ubi non semino , & congrego ubi non sparsi. Ibid.*

Après cela il admet sans difficulté une pratique usuraire qu'il trouve autorisée par la police , & sur laquelle il ne répand aucun nuage de blâme ou de mépris ; pratique enfin qu'il indique positivement pour tirer parti d'un fonds qu'on n'a pas eu l'industrie d'employer avec plus d'avantage. Que peut-on souhaiter de plus fort & de plus décisif pour appuyer notre usure ?

Réponse aux passages des prophetes & des saints peres. Il nous reste à voir les passages des prophetes & des peres. A l'égard des premiers , on nous oppose Ezéchiel & David , qui tous deux nous parlent de l'usure comme une œuvre d'iniquité incompatible avec le caractère d'un homme juste. *Pseaumes 14 & 54. Ezéch. ch. xviii.*

J'observe d'abord là-dessus qu'il ne faut pas considérer les prophetes comme des législateurs. La loi étoit publiée avant qu'ils parussent , & ils n'avoient pas droit d'y ajouter. On ne doit donc les regarder quant à la correction des mœurs , que comme des missionnaires zélés qui s'appuyoient des loix préétablies pour attaquer des désordres plus communs de leur temps que du nôtre : ce qui est vrai sur-tout du brigandage des usuriers. Chez les Athéniens , l'usure ne connoît de bornes que celles de la cupidité qui l'exerçoit. On exigeoit douze , quinze & vingt pour cent par année. Elle n'étoit guere moins excessive à Rome où elle souleva plus d'une fois les pauvres contre les riches. Elle y étoit fixée communé-

ment par mois au centième du capital : ce qui fait douze pour cent par année ; encore alloit-elle souvent au-delà ; desorte que cette centésime ruineuse qui portoit chaque mois intérêt d'intérêt , *nova usurarum auctio per menses singulos*, dit S. Ambroise de Tobia , c. viij. cette centésime dévorante engloitissoit bientôt toute la fortune de l'emprunteur. Ce n'est pas tout , les créanciers faute de paiement , après avoir discuté les biens d'un insolvable , devenoient maîtres de sa personne , & avoient droit de le vendre pour en partager le prix , *partes secanto*, dit la loi des douze tables. S'il n'y avoit qu'un créancier , il vendoit de même le débiteur , ou il l'employoit pour son compte à divers travaux , & le maltraitoit à son gré. Tite-Live rapporte là-dessus , un trait qu'on ne fera pas fâché de retrouver ici. *liv. II. n°. 23 , l'an de Rome 260.*

« La ville se trouvoit , dit-il , partagée » en deux factions. La dureté des grands » à l'égard des peuples , & sur-tout les rigueurs de l'esclavage auxquelles on soumettoit les débiteurs insolvables , avoient allumé le feu de la discorde entre les nobles & les plébéiens. Ceux-ci frémissaient de rage , & marquoient publiquement leur indignation , en considérant qu'ils passoient leur vie à combattre au dehors pour assurer l'indépendance de la république & pour étendre ses conquêtes , & que de retour dans leur patrie , ils se voyoient opprimés & mis aux fers par leurs concitoyens , tyrans plus redoutables pour eux que leurs ennemis mêmes. L'animosité du peuple se nourrit quelque temps de ces plaintes ; un événement fungulier la fit éclater enfin par un soulèvement général.

« On vit un jour un vieillard couvert de haillons qui paroissoit fuir vers la place ; un visage pâle , un corps exténué , une longue barbe , des cheveux hérissés lui donnoient un air hagar & sauvage , & annonçoient en lui le comble de la misère. Quoiqu'il fût ainsi défiguré , on le reconnut bientôt ; on apprit qu'il avoit eu autrefois du commandement dans l'armée , & qu'il avoit servi avec honneur ; il en donnoit des preuves en montrant les blessures

ures

» fures dont il étoit couvert. Le peuple
 » que la singularité du spectacle avoit ras-
 » semblé autour de lui, paüt d'avance fort
 » sensible à ses malheurs; chacun s'empresse
 » de lui en demander la cause. Il dit que
 » pendant qu'il portoit les armes contre
 » les Sabins, sa maison avoit été pillée &
 » brûlée par les ennemis, qui avoient en mè-
 » me temps pris ses bestiaux & ruiné sa ré-
 » colte : qu'après cela les besoins de la ré-
 » publique ayant exigé de fortes contribu-
 » tions, il avoit été obligé d'emprunter
 » pour y satisfaire, & que les *usures* ayant
 » beaucoup augmenté sa dette, il avoit
 » vendu d'abord son patrimoine, & ensuite
 » ses autres effets; mais que cela ne suffi-
 » sant pas encore pour l'acquitter, il s'étoit
 » vu réduit par la rigueur de la loi à de-
 » venir l'esclave de son créancier, qui en
 » conséquence non-seulement l'avoit acca-
 » blé de travaux, mais l'avoit encore ex-
 » cédé par des traitemens honteux & cruels,
 » dont il montroit les marques récentes sur
 » son corps meurtri de coups. A cette vue
 » il s'éleve un cri qui porte le trouble dans
 » toute la ville. Les plébéiens mutinés se
 » répandent dans tous les quartiers, &
 » mettent en liberté tous les citoyens dé-
 » tenus pour dettes. Ceux-ci se joignant
 » aux premiers, & implorant la protection
 » du nom romain, augmentent la sédition;
 » à chaque pas il se présente de nouveaux
 » compagnons de révolte, &c. »

Nous trouvons dans l'histoire sainte des
 traits également intéressans sur le même
 sujet. Nous y apprenons que l'*usure* étoit
 si ruineuse parmi les Juifs, & qu'on en
 exigeoit le paiement avec tant de rigueur,
 que les emprunteurs étoient quelquefois
 réduits pour y satisfaire, à livrer leurs mai-
 sons, leurs terres & jusqu'à leurs enfans.
 Néhémie, au temps d'Esdras, vers l'an
 300 de Rome, envoyé par Artaxercès
 Longue-main pour commander en Judée,
 & pour rebâtir Jérusalem, nous en parle
 comme témoin oculaire, & nous en fait
 un récit des plus touchans. Esdras, l. II.
 ch. v.

« Les pauvres, dit-il, accablés par leurs
 » freres, c'est-à-dire leurs concitoyens,
 » parurent disposés à un soulèvement; on
 » vit sortir en foule hommes & femmes

» remplissant Jérusalem de plaintes & de
 » clameurs. Nous avons plus d'enfans que
 » nous n'en pouvons nourrir, disoient
 » les uns; il ne nous reste plus d'autre res-
 » source que de les vendre pour avoir de
 » quoi vivre. Nous sommes forcés, disoi-
 » nt les autres, d'emprunter à *usure* & d'en-
 » gager notre patrimoine, tant pour four-
 » nir à nos besoins que pour payer les
 » tributs au roi; sommes-nous de pire
 » condition nous & nos enfans que les ri-
 » ches qui nous oppriment, & qui sont
 » nos freres? Cependant nos enfans sont
 » dans l'esclavage, & nous sommes hors
 » d'état de les racheter, puisque nous
 » voyons déjà nos champs & nos vignes
 » en des mains étrangères ».

Néhémie attendri parla vivement aux
 magistrats & aux riches, de l'*usure* qu'ils
 exigeoient de leurs freres. « Vous savez,
 » leur dit-il, que j'ai racheté, autant qu'il
 » m'a été possible, ceux de nos freres qui
 » avoient été vendus aux étrangers; vous
 » au contraire, vous les remettez dans l'es-
 » clavage, pour que je les en retire une
 » seconde fois. Votre conduite est inexcu-
 » sable; elle prouve que la crainte du Sei-
 » gneur ne vous touche pas; & vous vous
 » exposez au mépris de nos ennemis ». Ils
 ne surent que répondre à ce juste repro-
 che. Il leur dit donc alors : « Nous avons
 » prêté à plusieurs, mes freres, mes gens
 » & moi, nous leur avons fourni sans in-
 » térêt de l'argent & du grain; faisons tous
 » ensemble un acte de générosité; remet-
 » tons à nos freres ce qu'ils nous doivent,
 » & en conséquence qu'on leur rende sur
 » le champ leurs maisons & leurs terres,
 » & qu'il ne soit plus question de cette
 » centesime que vous avez coutume d'exi-
 » ger tant pour l'argent que pour les
 » grains, l'huile & le vin que vous leur
 » prêtez. Sur cela chacun promit de tout
 » rendre : ce qui fut aussi-tôt exécuté ».
Ibid.

Mais dans quel siècle voyoit-on chez les
 Juifs une *usure* si générale? *usure* que les
 prêtres mêmes exerçoient, puisque Néhé-
 mie leur en parla, & leur fit promettre d'y
 renoncer à l'avenir. *Vocavi sacerdotes &
 adjuravi eos ut facerent, &c. Ibid. v. 12.*
 Tout cela se pratiquoit au siècle même

d'Ézéchiel, au retour de la captivité, c'est-à-dire dans un temps où ces peuples paroissent rentrer en eux-mêmes, & travailler de concert à réparer les désastres qu'une longue absence & de longues guerres avoient attirés sur leur patrie.

L'*usure* n'étoit pas moins onéreuse aux pauvres sous le regne de David, puisqu'annonçant en prophète la prospérité future de Salomon, son successeur & son fils, il prédit que cet heureux monarque délivreroit le pauvre de l'oppression des riches, & qu'il le garantiroit des violences de l'*usure*. *Psf. 71. 12. 13. 14.*

Voilà donc l'*usure* établie parmi le peuple de Dieu; mais remarquons que le roi prophète parle d'une *usure* qui attaque jusqu'à la vie des nécessiteux, *animas pauperum salvas faciet, ex usuris & iniquitate redimet animas eorum. Ibid.*

Ezéchiel suppose aussi l'*usure* exercée par un brigand, qui désolé principalement les pauvres & les indépendus. *Latronem... egenum & pauperem contristantem, ad usuram dantem xviii. 12. 13.* Rappelions ici que l'*usure* légale étoit la centième pour l'argent, c'est-à-dire douze pour cent par année; mais c'étoit bien pis pour les grains: c'étoit cinquante pour cent d'une récolte à l'autre. *Si summa crediti in duobus modis fuerit, tertium modum amplius consequantur... quæ lex ad solas pertinet fruges, nam pro pecuniâ ultra singulas centesimas creditor vetatur accipere. Cod. theod. tit. de usuris.* C'étoit véritablement exercer l'*usure* contre les pauvres; car on ne voit que de tels gens emprunter quelques mesures de grain; mais c'étoit exercer une *usure* exorbitante, & qui paroît telle aujourd'hui aux hommes les plus intéressés.

Après cela faut-il s'étonner que des prophètes aient confondu le commerce usuraire avec l'injustice, avec la fraude & le brigandage? Combien ne devoient-ils pas être touchés en voyant ces horreurs dans une nation, dont les membres issus d'une souche commune & connue étoient proprement tous frères & tous égaux; dans une nation à laquelle Dieu avoit donné les loix les plus douces & les plus favorables, & où il ne vouloit pas enfin qu'il y eût personne dans la misère. *Ominô*

indigens & mendicus non erit inter vos. Deut. xv. 4.

Dans ces circonstances, l'*usure* ne fournissoit aux prophètes que trop de sujets de plaintes & de larmes. Ces saints personnages voyoient avec douleur que de pauvres familles ne trouvoient dans l'emprunt qu'un secours funeste qui aggravait leur misère, & qui souvent les conduisoit à se voir dépouillés de leurs héritages, à livrer jusqu'à leurs enfans pour apaiser leurs créanciers. Nous l'avons vu dans le récit de Néhémie. *Ecce nos subjugamus filios nostros & filias nostras in servitutem, &c. Eldr. ij. 55.* On le voit encore dans les plaintes de cette veuve pour qui Elisée fit un miracle, dans le temps qu'on alloit lui enlever ses deux fils. *Ecce creditor venit ut tollat duos filios meos ad serviendum sibi. IV. Reg. iv. 1.*

Nous avons déjà dit que la médiocrité qui faisoit l'état des Hébreux, dispensoit les riches de recourir aux emprunts, & qu'ainsi l'on ne prêtoit guère qu'à des pauvres qui pouvoient seuls se trouver dans le besoin. Du reste s'il se faisoit quelques prêts entre les gens aisés, comme l'*usure* modérée étoit permise par le droit naturel, Moïse, de l'aveu du P. Semelier, la toléra dans les Juifs *ad duritiam cordis...* à l'égard des riches & des étrangers. *Conf. eccl. p. 130.* Mais le sanhedrin ou le conseil de la nation étoit au moins dans les dispositions de cette prétendue tolérance, puisque les magistrats eux-mêmes exerçoient l'*usure* au temps de Néhémie. *Increpavi, dit-il, optimates & magistratus, loco cit. v. 7,* puisqu'au temps de Jésus-Christ, la police permettoit le commerce usuraire qui se faisoit avec les banquiers, comme on l'a vu par le passage de S. Matthieu; & comme on le voit dans S. Luc, *quare non dedisti pecuniam meam ad mensam, ut ego veniens cum usuris utique exegissem illam, xix. 23.*

Au surplus, on ne trouve nulle part que les prophètes se soient élevés contre la pratique respectueuse d'un intérêt modique, ni à l'égard des étrangers, ni même entre leurs concitoyens aisés. Ces hommes divins parlant d'après Moïse, n'ont condamné comme lui que cette *usure* barbare

qui dévorait la misérable substance du nécessaire, & qui le réduisoit lui & sa famille aux extrémités cruelles de la servitude ou de la mendicité. Tels étoient les abus qui faisoient gémir les prophètes, & c'est en conséquence de ces désordres, qu'ils mettoient l'*usure* au rang des crimes, & qu'ils la regardoient comme l'infraction la plus odieuse de cette charité fraternelle dont Dieu avoit fait une loi en faveur des pauvres, *populo meo pauperi, Exod. xxij. 23.*

Une observation qui confirme ce qu'on vient de dire, c'est que Néhémie ne se plaint de l'*usure* qu'il trouva établie en Judée, que parce qu'elle s'exerçoit sur des pauvres citoyens, & qu'elle les avoit réduits à de grandes extrémités. On voit même que bien qu'il eût le pouvoir en main, il ne s'étoit pas mis en devoir d'arrêter ce désordre, jusqu'à ce que les plaintes & les clameurs d'un peuple désespéré lui eurent fait appréhender un soulèvement. Du reste, on peut dire en général que l'obligation de prêter aux indigens étoit bien mal remplie chez les Hébreux; en effet, si les plus accommodés avoient été fideles à cet article de la loi, on n'auroit pas vu si souvent les pauvres se livrer comme esclaves à quelque riche compatriote: ce n'étoit à la vérité que pour six années, après quoi la faveur de la loi les rétablissoit comme auparavant, & les déchargeoit de toute dette antérieure; ce qui étoit toujours moins dur que l'esclavage perpétuel ailleurs usité en pareilles circonstances.

Qu'on me permette sur cela une réflexion nouvelle & qui me paroît intéressante. Qu'est ce proprement qu'acheter un esclave? c'est à parler en chrétien avancer une somme pour délivrer un infortuné que l'injustice & la violence ont mis aux fers. A parler selon l'usage des anciens & des modernes, c'est se l'assujettir de façon, qu'au lieu de lui rendre la liberté suivant les vues d'une bienfaisance religieuse, au lieu de lui marquer un terme pour acquitter par son travail ce qu'on a déboursé pour lui, on opprime un frere sans défense, & on le réduit pour la vie à l'état le plus désolant & le plus misérable. Peut-

on pécher plus grièvement contre la charité fraternelle & contre la loi du prêt gratuit? loi constamment obligatoire vis-à-vis des pauvres & des opprimés. Cette observation, pour peu qu'on la presse, démontre qu'il n'est pas permis d'affervir pour toujours tant de malheureux qu'on trafique aujourd'hui comme une espèce de bétail, mais à qui suivant la morale évangélique, l'on doit prêter sans intérêt de quoi se libérer de la servitude, & par conséquent à qui l'on doit fixer un nombre d'années pour recouvrer leur liberté naturelle, après avoir indemnisé des maîtres bienfaisans qui les ont rachetés. Voilà un sujet bien plus digne d'allarmer les âmes timorées, que les prêts & les emprunts qui s'opèrent entre gens aisés, dans la vue d'une utilité réciproque.

Quoi qu'il en soit, l'*usure* étoit défendue aux Israélites à l'égard de leurs compatriotes malheureux; mais on ne voit pas qu'elle le fût à l'égard des citoyens aisés, & c'est sur quoi les prophètes n'ont rien dit: du reste, si l'on veut qualifier cette prohibition de loi générale qui devoit embrasser également les indigens & les riches, il faut la regarder alors comme tant d'autres pratiques de fraternité que Dieu, par une prédilection singulière, avoit établie chez les Hébreux; mais cette loi supposée n'obligera pas plus les chrétiens, que le partage des terres, que la remise des dettes & les autres institutions semblables qui ne sont pas venues jusqu'à nous, & qui paroîtroient incompatibles avec l'état actuel de la société civile.

Il résulte de ces observations, que les passages d'Ezéchiel & de David ne prouvent rien contre nos prêts de commerce: prêts qui ne se font qu'à des gens aisés qui veulent augmenter leur fortune. Il ne s'agit pas ici, comme dans les faits que nous offre l'histoire sacrée, de la commiseration due aux nécessiteux; ces gens-ci sont fort étrangers dans la question de l'intérêt moderne, & je ne fais pourquoi on les y produit si souvent. Ils s'offroient autrefois tout naturellement dans la question de l'*usure*, par la raison entr'autres, que les créanciers avoient sur les débiteurs ces droits exorbitans déjà rapportés; mais au-

jourd'hui que cette loi barbare n'existe plus, & qu'un insolvable se libère par une simple cession, on n'a proprement aucune prise sur les pauvres. Aussi ne leur livre-t-on pour l'ordinaire que des bagatelles qu'on veut bien risquer; ou si on leur prête une somme notable, on ne les tourmente pas pour les intérêts, on est très-content quand on retire son capital.

Quant aux peres de l'église que l'on nous oppose encore, ils avoient les mêmes raisons que les prophètes; ils plaidoient comme eux la cause des infortunés. Ils représentaient avec force à ceux qui exerçoient l'*usure*, qu'ils profitent de la misère des pauvres pour s'enrichir eux-mêmes; qu'au lieu de les soulager comme ils le doivent, ils les écrasent & les asservissent de plus en plus. *Usuras solvit qui victu indiget panem implorat, gladium porrigitis; libertatem obsecrat, servitutem irrogatis.* Ambr. de Tobia. c. iij.

S. Grégoire de Nazianze dit que l'*usurier* ne tire son aisance d'aucun labour qu'il donne à la terre, mais de la détresse, du besoin des pauvres travailleurs; *non ex terræ cultu, sed ex pauperum inopia & penuriâ commoda sua comparans.* Orat. 15.

S. Augustin considère aussi le prêt lucratif par le tort qu'il fait aux nécessiteux, & il l'assimile à un vol effectif. Le voleur, dit-il, qui enlève quelque chose à un homme riche, est-il plus cruel que le créancier qui fait périr le pauvre par l'*usure*? *An crudelior est qui subtrahit aliquid vel eripit diviti, quam qui trucidat pauperem senore.* Epit. 54. ad Maced.

C'est encore la misère du pauvre qui paroit affecter S. Jérôme sur le fait de l'*usure*. Il y a, dit-il, des gens qui prêtent des grains, de l'huile & d'autres denrées aux pauvres villageois, à condition de retirer à la récolte tout ce qu'ils ont avancé, avec la moitié en sus, *amplius mediam partem.* Ceux qui se piquent d'équité, continue-t-il, n'exigent que le quart au dessus de leur avance, *qui iustissimum se putaverit, quartam plus accipiet.* In cap. xvij. Ezech. Cette dernière condition, qui étoit celle des scrupuleux, faisoit pourtant vingt-cinq pour cent pour huit ou dix

mois au plus: *usure* vraiment excessive, & réellement exercée contre le foible & l'indépendu.

On le voit, ces dignes pasteurs ne s'intéressent que pour la veuve & l'orphelin; pour les pauvres laboureurs & autres indigens, sur le sort desquels ils gémissent, & qui par les excès de l'*usure* ancienne, par la rigueur des poursuites jadis en usage, ne méritoient que trop toute leur compassion. Mais tant de beaux traits qui marquent si bien la sensibilité des peres sur le malheur des pauvres, n'ont aucun rapport avec les prêts de commerce usités entre les riches. En effet, l'aggrandissement de ceux-ci ne touchoit pas assez nos saints docteurs pour qu'ils songeassent à leur assurer la gratuité de l'emprunt. C'est dans cet esprit que S. Jérôme écrivant à Pamphile qui vouloit embrasser la pauvreté évangélique, l'exhorte à donner son bien aux indigens, & non à des riches, déjà trop enflés de leur opulence; à procurer le nécessaire aux malheureux, plutôt qu'à augmenter le bien-être de ceux qui vivoient dans le faste. *Da pauperibus, non locupletibus, non superbis; da quo necessitas sustentetur, non quo augeatur opes.* Epist. 54. ad Pamph.

Le soulagement des pauvres étoit donc le grand objet des saints peres, & non l'avantage temporel des riches; avantage qui dans les vues de la piété, leur étoit fort indifférent. Il l'étoit en effet au point, qu'ils ne discutent pas même les prêts qu'on peut faire aux gens aisés; ou s'ils en disent un mot par occasion, ce qui est rare, ils donnent tout lieu de croire qu'ils sont légitimes, quand ils se font sans fraude & aux conditions légales; en voici des exemples.

Saint Grégoire de Nice ayant prêché vivement contre la pratique de l'*usure*, toujours alors excessive & souvent accompagnée de barbarie, les gens pécunieux dirent publiquement qu'ils ne prêteroiert plus aux pauvres. *Minantur se pauperibus non daturos mutuum;* & ce qui marque assez qu'ils ne renonçoient pas aux prêts qu'ils faisoient aux personnes aisées; aussi ne les leur interdisoit-on pas. Cependant si S. Grégoire avoit été dans le sentiment de nos

casuistes, il n'auroit pas manqué d'exposer à les auditeurs que la prohibition de l'*usure* étoit égale pour tous les cas d'aïfance ou de pauvreté; qu'en un mot, les prêts de lucre étoient injustes de leur nature, tant à l'égard du riche qu'à l'égard du nécessaire: mais il ne dit rien de semblable; & sans chicaner les ouailles sur les prêts à faire aux gens aisés, il ne s'intéresse que pour les malheureux. Il déclare donc qu'il faut faire des aumônes pures & simples; & quant aux prêts qui en sont, dit-il, une espèce, il assure de même qu'on est tenu d'en faire; en sorte, ajoute-t-il, qu'on se rend également coupable, soit qu'on prête à intérêt, soit qu'on refuse de prêter; & cette dernière alternative ne pouvoit être vraie qu'en la rapportant aux seuls pauvres, autrement sa proposition étoit évidemment insoutenable. *Æquè obnoxius est pœnæ qui non dat mutuum, & qui dat sub conditione usuræ. Contra usurarios.*

Mais écoutons S. Jean Chrysostome, nous verrons que les intérêts qu'on tire des gens aisés, n'étoient pas illicites, & qu'il ne les condamnoit pas lui-même. « Si » vous avez, dit-il, placé une somme à » charge d'intérêts entre les mains d'un » homme solvable, sans doute que vous » aimeriez mieux laisser à votre fils une » bonne rente ainsi bien assurée, que de lui » laisser l'argent dans un coffre, avec l'em- » barras de le placer par lui-même. » *Si argentum haberes sub fenore collocatum & debitor probus esset; mallet certe syngrapham quam aurum filio relinquere ut inde proventus ipsi esset magnus, nec cogeretur alios querere ubi posset collocare.* Joan. Chrysost. in *Mott. homil. lxxj. & lxxij. p. 660. lit. b. tom. VII.* édit. D. Bern. de Mont-faucon.

Il s'agit, comme l'on voit, d'un prêt de lucre & de l'intérêt que produit un capital inaliéné, puis qu'on suppose que le pere eût pu le retirer pour le laisser à ses enfans, & que d'ailleurs les contrats de constitution n'étoient pas alors en usage entre particuliers. *Conf. de Paris, tom. II. l. II. p. 318.* Du reste, notre saint évêque parle de cette manière de placer son argent, comme d'une pratique journalière & licite; il ne répand lui-même aucun nuage sur cet emploi, & il n'improove aucunement l'attention du

pere à placer ses fonds à intérêts & d'une façon sûre, afin d'épargner cette sollicitude aux siens. Ces deux passages ne sont pas les seuls que je puisse rapporter, mais je les crois suffisans pour montrer aux ennemis de l'*usure* légale qu'ils n'entendent pas la doctrine des peres à cet égard.

Au reste, si les docteurs de l'église ont approuvé les prêts de commerce entre personnes aisées, il est d'autres prêts absolument iniques contre lesquels ils se sont justement élevés avec les loix civiles; ce sont ces prêts si funestes à la jeunesse dont ils prolongent les égaremens, en la conduisant à la mendicité & aux horreurs qui en sont la suite. S. Ambroise nous décrit les artifices infâmes de ces ennemis de la société, qui ne s'occupent qu'à tendre leurs filets sous les pas des jeunes gens, dans la vue de les surprendre & de les dépourvoir. *Adolescentulos divites explorant per suos . . . aiunt nobile prædium esse venale . . . præ-tendunt alienos fundos adolescenti ut eum suis spoliarent, tendunt retia, &c.*

Voilà des mystères d'iniquité que les avocats de l'intérêt légal sont bien éloignés d'autoriser; mais à ces procédés odieux, joignons les barbaries que S. Ambroise dit avoir vues, & que l'on croit à peine sur son témoignage. L'*usure* de son temps étoit toujours excessive, toujours la centésime qui s'exigeoit tous les mois, & qui non-payée accroissoit le capital *usuræ applicantur ad sortem, ibid. cap. vij. nova usurarum auctio per menses singulos, cap. viij.* Si à la fin du mois l'intérêt n'étoit pas payé, il grossissoit le principal au point qu'il faisoit au bout de l'an plus que le denier huit, & qui en voudra faire le calcul, trouvera qu'un capital se doubloit en moins de six ans. Pour peu donc qu'un emprunteur fût malheureux, pour peu qu'il fût négligent ou dissipateur, il étoit bientôt écrasé. Les suites ordinaires d'une vie licencieuse étoient encore plus terribles qu'à présent: malheur à qui se livroit à la mollesse & aux mauvais conseils. On obédoit les jeunes gens qui pouvoient faire de la dépense, & comme dit S. Ambroise, les marchands de toute espèce, les artisans du luxe & des plaisirs, les parasites & les flatteurs conspiroient à les jeter

dans le précipice ; je veux dire , dans les emprunts & dans la prodigalité. Bientôt ils effuyoient les plus violentes poursuites de la part de leurs créanciers , *exactorum circum latrantum barbaram instantiam*, dit Sidoine *lib. IV. epist. 24.* On faisoit vendre leurs meubles , & on leur arrachoit jusqu'à la vie civile , en les précipitant dans l'esclavage. *Alios proscriptioni addicit , alios servituti*, Ambr. de *Tob. c. xj.* Aussi voyoit-on plusieurs de ces malheureux se pendre ou se noyer de désespoir. *Quanti se proper fer fenus strangulaverunt ! Ibid. cap. viij. Quam multi ob usuras laqueo sese interemerunt vel precipites in fluvios dejecerunt ! Greg. Niss. contra usurarios.*

Quelquefois les usuriers mettoient le fils en vente pour acquitter la dette du pere. *Vidi ego miserabile spectaculum liberos pro paterno debito in auctionem deduci.* Ambr. *ibid. c. viij.* Les peres vendoient eux-mêmes leurs enfans pour se racheter de l'esclavage. S. Ambroise l'atteste encore comme un fait ordinaire ; il est difficile de lire cet endroit sans verser des larmes ; *vendit plerumque & pater liberos autoritate generationis , sed non voce pietatis. Ad auctionem pudibundo vultu miseris trahit dicens . . . vestro pretio redimitis patrem , vestra servitute paternam emitis libertatem.* *Ibid. cap. viij.*

Après cela peut-on trouver étrange que nos saints docteurs aient invectivé contre le commerce usuraire , & qu'ils y aient attaché une idée d'injustice & d'infamie , que des circonstances toutes différentes n'ont encore pu effacer ? Ne voit-on pas qu'ils n'ont été portés à condamner l'*usure* qu'à cause des cruautés qui l'accompagnoient de leur temps ? Aussi l'attaquent-ils sans cesse , comme contraire à la charité chrétienne , & à la considération que l'on doit à ses semblables dans l'infortune. Ils parlent toujours du prêt gratuit comme d'un devoir que la nature & la religion nous impose ; & par conséquent , je le repete , ils n'ont eu en vue que les pauvres ; car encore un coup , il est constant que personne n'est tenu de prêter *gratis* aux gens aisés. Ces saints docteurs n'exigent donc pas qu'un homme prête à son désavantage pour augmenter l'aisance de son prochain. En un mot , ils n'ont jamais trouvé à redire que

l'homme pécunieux cherchât des emprunteurs solvables pour tirer de ses especes un profit honnête , ou comme dit saint Chrysostome , *ut inde proventus ipsi esset magnus.* Mais du reste nous ne soutenons que l'intérêt de la loi , intérêt qu'elle n'autorise que parce qu'il est équitable , nécessaire , & dès-là sans danger pour la société. Voyons à présent s'il a toujours été approuvé par la législation , & si elle a prétendu le proscrire , quand elle a sévi contre les usuriers.

Nous dirons donc sur cet objet , que c'est uniquement pour arrêter le brigandage de l'*usure* , que les législateurs ont si souvent prohibé le commerce usuraire ; mais dans ce cas , il faut toujours entendre un négoce inique , préjudiciable au public & aux particuliers , tel que l'ont fait autrefois en France les Italiens & les Juifs.

Saint Louis qui régna dans ces temps malheureux voyant que l'*usure* étoit portée à l'excès , & ruinoit ses sujets , la proscrivit tout-à-fait par son ordonnance de 1254. Mais ce n'étoit ni un mot que l'on condamnoit alors , ni ce modique intérêt qu'exige le bien public , & que les puissances de la terre n'empêcheront pas plus que le cours des rivières. C'étoit une *usure* intolérable , c'étoit en un mot l'*usure* des Juifs & des Lombards , qui s'engraissoient dans ce temps-là des misères de la France. La loi leur accordoit l'intérêt annuel de 4 sous pour livre , *quatuor denarios in mense , quatuor solidos in anno pro libra.* Cela faisoit vingt pour cent par année , que l'on réduisoit à quinze pour les foires de Champagne. C'est ce que l'on voit par une ordonnance de 1311 , publiée sous Philippe le Bel , qui monta sur le trône quinze ans après la mort de saint Louis. Ce taux excessif ne satisfaisoit pas encore l'avidité des usuriers. Le cardinal Hugue , contemporain de notre saint roi , nous les représente comme des enchanteurs , qui , sans battre monnaie , faisoient d'un tournois un paris , *sine percussione mallei faciunt de turonensi parisiensi*, Hug. card. in *psal. 24.* c'est-à-dire , que pour vingt sous ils en tiroient vingt-cinq ; ce qui fait le quart en sus , ou 25 pour cent ; *usure* vraiment exorbitante , & qui méritoit bien la censure des casuistes & la sévérité des loix.

Ce fut dans ces circonstances que saint Louis, témoin des excès de l'*usure*, & des vexations qui s'enfuiwoient contre les peuples, la défendit tout-à-fait dans le royaume. Mais par-là ce prince manqua le but qu'il se proposoit; & dans un siècle d'impolitic & de ténèbres qui souffroit les guerres particulieres, qui santifioit les croisades, dans un siècle de superstition qui admettoit le duel & l'épreuve du feu pour la conviction des criminels, dans un siècle, en un mot où les vrais intérêts de la religion & de la patrie étoient presque inconnus, saint Louis en proscrivant toute *usure*, donna dans un autre excès qui n'opéra pas encore le bien de la nation. Il arriva bientôt, comme sous l'empereur Basile, que l'invincible nécessité d'une *usure* compensatoire fit tomber en désuétude une loi qui contrarioit les vues d'une sage police, & qui anéantissoit les communications indispensables de la société. C'est ce qui parut évidemment en ce que l'on fut obligé plusieurs fois de rappeler les usuriers étrangers, à qui l'on accordoit quinze & vingt pour cent d'un intérêt que la loi rendoit licite; & qui par mille artifices en tiroient encore davantage.

Il résulte de tous ces faits, que si les puissances ont frappé l'*usure*, leurs coups n'ont porté en général que sur celle qui attaquait la substance du pauvre, & le patrimoine d'une jeunesse imprudente, mine par là peu à peu & rongée insensiblement un état. Mais cette *usure* détestable ne ressemble que par le nom à celle qui suit les prêts de commerce; prêts qui ne portent aujourd'hui qu'un intérêt des plus modiques, prêts en conséquence recherchés par les meilleurs économes, & qui par l'utile emploi qu'on en peut faire, sont presque toujours avantageux à l'homme actif & intelligent.

Ces réflexions au reste sont autant de vérités solennellement annoncées par une déclaration que Louis XIV. donna en 1643, pour établir des monts de pitié dans le royaume. Ce prince dit, *que les rois ses prédécesseurs . . . ont, par plusieurs édits & ordonnances, imposé des peines à ceux qui faisoient le trafic illicite de prêter argent à excessif intérêt . . . nous voulons*, dit ce monar-

que, *employer tous les efforts de notre autorité royale pour renverser tout-à-la-fois & les fondemens, & les ministres de cette pernicieuse pratique d'usure qui s'exerce dans les principales villes de notre royaume. Et d'autant que le trafic de l'emprunt & du prêt d'argent est très-utile & nécessaire dans nos états . . . nous avons voulu établir des monts de pitié, abolissant de cette sorte & le pernicieux trafic des usuriers, & le criminel usage des usures qu'on y rend arbitraires, à la ruine des familles.* Conf. eccl. p. 298.

On voit que ce prince veut empêcher simplement les excès d'une *usure* arbitraire & ruineuse pour les sujets, & non pas, pesez bien les termes, *le trafic de l'emprunt & du prêt d'argent*, qu'il déclare *très-utile, nécessaire* même, quoique l'intérêt dont il s'agissoit alors fût bien au dessus du denier vingt. On devoit payer par mois trois deniers pour livre au mont de pitié; ce qui fait trente-six deniers ou trois sous par an, *triplicam usuram.* Conf. eccl. p. 300.

Au surplus, Louis XIV. ne fait ici que suivre des principes invariables de leur nature, & absolument nécessaires en toute société policée. Philippe le Bel, dans l'ordonnance de 1311, ci-dessus alléguée, avoit déjà senti cette vérité. Il avoit reconnu plusieurs siècles avant Louis XIV. qu'il est un intérêt juste & raisonnable, que l'on ne doit pas confondre avec une *usure* arbitraire & préjudiciable à tout un peuple, *graviores usuras*, ce sont les termes, *substantias populi gravius devorantes prosequimur attentius atque punimus.* Mais il ne manque pas d'ajouter expressément qu'il ne prétend pas empêcher qu'un créancier n'exige, outre le principal qui lui est dû, un intérêt légitime du prêt; ou de quelque autre contrat licite, dont il peut tirer de justes intérêts. *Verum per hoc non tollimus quominus impune creditor quilibet interesse legitimum præter sortem sibi debitum possit exigere ex mutuo, vel alio contractu quocumque licito ex quo interesse rationabiliter & licite peti possit vel recipi.* Guenois, *confér. des ordon. t. I. l. IV. tit. j. p. 621 & 623, édit. de Paris, 1678.*

Il y avoit donc des prêts alors, qui sans autre formalité, produisoient par la convention même un intérêt légitime, comme aujourd'hui dans le Bugey, *interesse le-*

gitimum ex mutuo, ou comme on trouve encore au même endroit, *lucrum quod de mutuo recipitur*, & par conséquent cet intérêt, ce profit s'exigeoit licitement; sans doute parce qu'il étoit juste & raisonnable; *rationabiliter & licite peti possit*. Il n'est rien de tel en effet que la justice & la raison, c'est-à-dire, dans notre sujet, l'intérêt mutuel des contractans; & nos adversaires sont obligés de s'y rendre eux-mêmes. Voici donc ce que dit le pere Sémelier sur l'ordonnance de 1311. *Il est vrai que Philippe le Bel ne prétend pas empêcher qu'un créancier ne puisse exiger au-delà du principal qui lui est dû, un intérêt légitime du prêt... mais l'on n'est pas en droit d'insérer que ce prince ait par là autorisé le prêt de commerce, [il a pourtant autorisé le lucrum quod de mutuo recipitur]... il en faut seulement conclure qu'il permet que le créancier, par le titre du lucre cessant, ou du dommage naissant, reçoive des intérêts légitimes; nous le dirons dans le livre sixieme qui suit; mais alors, ajoutez notre confesseur, ce n'est plus une usure. Confér. ecclésiast. p. 136.*

Puisque cet intérêt si juste que l'on tire du prêt, cet *interesse legitimum ex mutuo*, ce *lucrum quod de mutuo recipitur*, n'est pas un profit illicite, ou ce que l'école appelle une *usure*, nous sommes enfin d'accord, & nous voilà heureusement réconciliés avec nos adversaires; car c'est-là tout ce que nous prétendons. Etoit-ce la peine de tant batailler pour en venir à un dénouement si facile?

J'avois bien raison de dire en commençant que tout ceci n'étoit qu'une question de mots. On nous accorde en plein tous ce que nous demandons; desorte qu'il n'y a plus de dispute entre nous, si ce n'est peut-être sur l'odieuse dénomination d'*usure*, que l'on peut abandonner, si l'on veut, à l'exécration publique, en lui substituant le terme plus doux d'*intérêt légal*.

Qu'on vienne à présent nous objecter les prophètes & les peres, les constitutions des papes & les ordonnances des rois. On les lit sans principe, on n'en voit que des lambeaux, & on les cite tous les jours sans les entendre & sans en pénétrer ni l'objet, ni les motifs; ils n'envisagent tous

que l'accomplissement de la loi, ou, ce qui est ici la même chose, que le vrai bien de l'humanité; or, que dit la loi sur ce sujet, & que demande le bien de l'humanité? Que nous secourions les nécessiteux & par l'aumône, & par le prêt gratuit, ce qui est d'autant plus facile, qu'il ne leur faut que des secours modiques. Voilà dans notre espece à quoi se réduisent nos devoirs indispensables, & la loi ne dit rien qui nous oblige au-delà. Dieu connoît trop le néant de ce qu'on nomme *commodités, fortune & grandeur temporelle* pour nous faire un devoir de les procurer à personne, soit en faisant des dons à ceux qui sont dans l'aisance, ou, ce qui n'est pas moins difficile, en prêtant des grandes sommes sans profit pour nous. En effet, qu'un homme s'incommode & nuise à sa famille pour prêter *gratis* à un homme aisé, où est-là l'intérêt de la religion & celui de l'humanité?

Revenons donc enfin à la diversité des temps, à la diversité des usages & des loix. Autrefois l'*usure* étoit exorbitante, on l'exigeoit des plus pauvres, & avec une dureté capable de troubler la paix des états; ce qui la rendoit justement odieuse. Les choses ont bien changé; les intérêts sont devenus modiques & nullement ruineux. D'ailleurs, grace à notre heureuse législation, comme on n'a guere de prise aujourd'hui sur la personne; les barbaries qui accompagnoient jadis l'*usure*, sont incon nues de nos jours. Aussi ne prête-t-on plus qu'à des gens réputés solvables; & comme nous l'avons déjà remarqué, les pauvres sont persécutés toujours de trop dans la question présente. Si l'on est donc de bonne foi, on reconnoîtra que les prêts de lucre ne regardent que les gens aisés, ou ceux qui ont des ressources & des talents. On avouera que ces prêts ne leur sont point onéreux, & que bien différens de ceux qui avoient cours dans l'antiquité, jamais ils n'ont excité les clameurs du peuple contre les créanciers. On reconnoîtra même que ces prêts sont très-utiles au corps politique, en ce que les riches fuyant presque toujours le travail & la peine, & par malheur les hommes entreprenans étant rarement pécunieux, les ta-

lens de ces derniers sont le plus souvent perdus pour la société, si le prêt de lucre ne les met en œuvre. Conséquemment on sentira que si la législation prenoit là-dessus un parti conséquent, & qu'elle approuvât nettement le prêt de lucre au taux légal, elle feroit, comme on l'a dit, le vrai bien, le bien général de la société, elle nous épargneroit des formalités obliques & ruineuses; & nous délivreroit tout-d'un-coup de ces vaines perplexités qui ralentissent nécessairement le commerce national.

C'est affoiblir des raisons triomphantes que de les confirmer par des autorités dont elles n'ont pas besoin. Je cede néanmoins à la tentation de rappeler ici l'anonyme, qui, sur la fin du dernier siècle, nous donna la *pratique des billets*; un autre qui a publié dans ces derniers temps un *in-4^o. sur les prêts de commerce*; ouvrage qui l'emporte beaucoup sur le premier, & qui fut imprimé à Lille en 1738. Je cite encore avec Bayle le célèbre de Launoy, docteur de Paris, le pere Séguenot, de l'oratoire, M. Pascal, M. le premier président de Lamoignon, &c. Je cite de même M. Perchambaut, président du parlement de Bretagne; & pour dire encore plus, Dumoulin, Grotius, Puffendorf, Saumaïse & Montesquieu. Tous ces grands hommes ont regardé comme légitimes de modiques intérêts pris sur les gens aisés, & ils n'ont rien apperçu dans ce commerce qui fût contraire à la justice ou à la charité. *V. Nouvelles de la république des lettres*, Mai 1685, p. 571, *F. de V.*

Viaticum meditor iusto de senore causam

Annus hic undecies dum mihi quintus adest.

Article de M. FAUGER. (1758.)

USURE, f. f. (*Jurisprud.*) il ne faut pas confondre l'*usure* avec le profit que l'on tire du louage, ce profit étant toujours permis, lorsqu'on le perçoit pour une chose susceptible de location, & qu'il est réglé équitablement.

On n'entend par *usure* que le profit que l'on tire du prêt; encore faut-il distinguer deux sortes de prêts, appelés par les Latins *commodatum* & *mutuum*.

Le premier que nous appellerons *commodat*, ou *prêt à usage*, faute d'expression propre dans notre langue pour le distin-

guer de l'autre sorte de prêt appelé *mutuum*, est celui par lequel on donne gratuitement une chose à quelqu'un, pour en user pendant un certain temps, sous condition de la rendre en nature après le temps convenu. Ce prêt doit être gratuit, autrement ce seroit un louage.

L'autre prêt appelé *mutuum*, *quasi mutatio*, est celui par lequel une chose fungible, c'est-à-dire qui peut être remplacée par une autre, comme de l'or ou de l'argent, monnoyé ou non, du grain, des liqueurs, &c. est donnée à quelqu'un pour en jouir pendant un certain temps, à condition de rendre, non pas la même chose identiquement, mais la même quantité & qualité.

Ce prêt appelé *mutuum*, devoit aussi être gratuit; & lorsqu'il ne l'étoit pas, ce qui étoit contre la nature de ce contrat, on l'appelloit *fœnus*, *quasi fœtus*, *seu paratus*; & le profit que l'on tiroit de l'argent, ou autre chose fungible ainsi prêtée, fut ce que l'on appella *usura*, usure.

On voit dans l'*Exode*, ch. xxij. que le prêt gratuit appelé *mutuum*, étoit usité; mais il n'y est pas parlé du prêt à *usure*.

Le ch. xxij. du Deutéronome le défend expressément: *Non fœnerabis fratri tuo ad usuram pecuniam, nec fruges, nec quamlibet aliam rem, SED ALIENO. Fratri tuo absque usura, id quod indiget commodabis, ut benedicat tibi Dominus, &c.*

Il étoit donc défendu de prêter à *usure* à son frere, c'est-à-dire à toute personne de même nation ou alliée. Il n'y avoit d'exception que pour les étrangers, qui étoient tous regardés comme ennemis. Aussi S. Ambroise regarde-t-il comme deux actions égales, de sévir contre les ennemis par le fer, ou tirer de quelqu'un l'*usure* du prêt; & il pense qu'on ne peut l'exiger que contre ceux qu'il est permis de tuer.

Mais la loi de l'Evangile, beaucoup plus parfaite que celle de Moïse, défend de prêter à *usure*, même à ses ennemis: *diligite inimicos vestros, benefacite, & mutuum dote, nihil inde sperantes, & erit merces vestra multa*, Luc, vi.

Les conciles & les papes se sont aussi élevés fortement contre les prêts à *usure*. Ils prononcent la suspension des bénéfices contre les clercs, & l'excommunication contre les laïcs

qui ont le malheur d'y tomber. On peut voir là-dessus le *tit. de usuris*, aux décrétales; le canon *episcopis*, *dist. 47.* & plusieurs autres.

Cependant l'*usure* punitoire ou conventionnelle, est permise en certains cas par le droit canon.

Chez les Romains, comme parmi nous, toute *usure* n'étoit pas défendue; mais seulement l'*usure* lucratoire, lorsqu'elle étoit excessive: Elle ne devoit pas excéder un certain taux dont on étoit convenu, autrement le prêteur étoit déclaré infâme, & puni de la peine du quadruple; en quoi l'*usurier* étoit traité plus rigoureusement que les voleurs ordinaires, dont la peine n'étoit que du double.

Aussi les choses étoient-elles portées à un tel excès, que l'on ne rougissoit point de tirer cent pour cent d'intérêt, qui est ce que l'on appelloit *usure centésime*. (*) Cet abus s'étoit perpétué jusqu'au temps de Justinien, malgré les défenses réitérées de ses prédécesseurs, que cet empereur renouvella en prescrivant la manière dont il étoit permis de percevoir les intérêts.

En France, les ordonnances de nos rois ont toujours réprouvé le commerce d'*usure*, en quoi l'on s'est conformé à la doctrine de l'église & au droit canon.

On a seulement distingué l'intérêt licite, de celui qui ne l'est pas, auquel on applique plus volontiers le terme d'*usure*.

Non-seulement on admet parmi nous les *usures* compensatoires, légales, & celles qu'on appelle punitoires ou conventionnelles, mais même l'*usure* lucratoire, pourvu qu'elle n'excede pas le taux permis par l'ordonnance toutes ces *usures* sont réputées légitimes.

Mais l'*usure* lucratoire n'a lieu parmi nous qu'en quatre cas; savoir, 1°. dans le contrat de constitution de rente; 2°. pour les intérêts qui viennent *ex morâ & officio judicis*; 3°. dans les actes à titre onéreux, autres que le prêt, tels que transactions pour intérêts civils ou pour rentes, de droits incorporels, ou de choses mobilières en gros; 4°. pour deniers pupillaires, ce qui n'a lieu que contre le tuteur tant que les deniers sont entre ses mains.

Il y a cependant quelques pays où il est permis de stipuler l'intérêt de l'argent pré-

té, comme en Bretagne & en Bresse, & à Lyon entre marchands, ou pour billets payables en paiement. Voyez aux décrétales, au digeste & au code, les *tit. de usuris*; & les traités de *usuris*, de Salmassius, & autres auteurs indiqués par Brillon au mot *usure*, Gregorius Tolosanus, Dumolin, Donat, *tractatus contrahuum & usurarum*, Bouchel, & les mots CONTRAT DE CONSTITUTION, INTÉRÊT PRÊT, OBLIGATION, USURIER. (A)

USURE BESSALE, chez les Romains étoit l'intérêt à huit pour cent par an. Elle étoit ainsi appelée du mot *bes*, qui signifioit huit parties de l'as, ou somme entière.

USURE CENTÉSIMÉ n'étoit pas, comme quelques interprètes l'ont pensé, un intérêt de cent pour cent par an; car jamais une *usure* si énorme ne fut permise. L'*usure centésime* la plus forte qui ait eu lieu chez les Romains, étoit celle qui dans le cours de cent mois égaloit le sort principal, au moyen de ce que de cent deniers on en payoit un par mois; car les anciens avoient coutume de compter avec leurs débiteurs tous les mois, & de se faire payer l'intérêt chaque mois. Un denier par mois faisoit douze deniers par an, ou le denier douze. Ainsi pour appliquer cela à nos valeurs numéraires, cent liv. tournois, chacune de vingt sous, & le sou de douze deniers, l'*usure centésime* auroit été d'une livre tournois par mois, & douze livres tournois par an; ce qui en huit ans & quatre mois égalerait le sort principal.

Cette *usure* considérable s'étoit perpétuée chez les Romains jusqu'au temps de Justinien, malgré les défenses réitérées de ses prédécesseurs qu'il renouvella. Voyez Budæus de *asse*, Hermolaus Barbarus, Agidius Dosanus, Alciatus Molinæus de *usuris*, Gregorius Tolosanus, & les mots INTÉRÊT, USURE UNICIALE. (A)

USURE CIVILE, Pline donne ce nom aux *usures* semissiles, parce que c'étoient les plus fortes des *usures* communes. Voyez Gregorius Tolosanus, *liv. II. ch. ii.*

USURE COMPENSATOIRE est celle par laquelle on se dédommage du tort que l'on a reçu, ou du profit dont on a été privé, *propter damnum emergens, vel lucrum cessans*.

(*) Vous voyez à l'article *usure centésime*, le vrai sens de ce mot.

Cette *usure* n'a rien de vicieux, ni de reprehensible suivant les loix & les canons, parce que hors le cas d'une nécessité absolue, l'on n'est pas obligé de faire le profit d'un autre à son préjudice.

C'est sur ce principe qu'il est permis au vendeur de retirer les intérêts du prix d'un fonds dont il n'est pas payé, & ce en compensation des fruits que l'acquéreur perçoit.

Il en est de même des intérêts de la dot, exigible & non payée, de ceux de la légitime ou portion héréditaire, d'une soute de partage, ou d'un reliquat de compte de tutelle.

Cette *usure compensatoire* est aussi appelée *légal*, parce qu'elle est due de plein droit & sans convention.

USURE CONVENTIONNELLE est l'intérêt qui est dû en vertu de la stipulation seulement, à la différence des intérêts qui sont dus de plein droit en certains cas, & que l'on appelle par cette raison *usures légales*.

L'*usure punitoire* est du nombre des *usures conventionnelles*. Voyez USURE LÉGALE & USURE PUNITOIRE.

USURE DEUNCE étoit l'intérêt à onze pour cent par an; le terme *deunce* signifiant onze parties ed l'as ou somme entiere.

USURE DEXTANTE étoit l'intérêt à dix pour cent par an, *dextans* signifiant dix parties de l'as ou principal. V. USURE UNCIALE.

USURE DODRANTE étoit l'intérêt à neuf pour cent par an, car *dodrans* signifioit neuf parties de l'as. Voyez USURE UNCIALE, USURE SEXTANTE, &c.

USURE LÉGALE c'est l'intérêt qui est dû de plein droit, en vertu de la loi & sans qu'il soit besoin de convention, comme cela a lieu en certains cas, par exemple pour les intérêts du prix de la vente d'un fonds, pour les intérêts d'une dot non payée, d'une part héréditaire, légitime, soute de partage, &c. V. USURE COMPENSATOIRE.

USURE LÉGITIME, on appelloit ainsi chez les Romains, le taux d'intérêt qui étoit autorisé & le plus usité, comme l'*usure* trientale, c'est-à-dire à 4 pour 100, ou l'*usure* quinquence, c'est-à-dire à 5 pour 100 par an; on donna cependant aussi quelquefois ce nom à l'*usure* centésime ou à 12 pour 100 par an; qui étoit la plus forte de toutes, parce qu'elle étoit alors autorisée par la loi, ou du moins qu'elle

l'avoit été anciennement, & qu'elle s'étoit perpétuée par un usage qui avoit acquis force de loi. Voyez l'*histoire de la jurisprudence romaine*, de M. Terrasson.

USURE LUCRATIVE, ou LUCRATOIRE, est celle qui est perçue sans autre cause, que pour tirer un profit de l'argent ou autre chose prêtée; cette sorte d'*usure* est absolument réprouvée par le Droit canonique & civil, si ce n'est lorsqu'il y a *lucrum cessans* ou *damnum emergens*, comme dans le cas du contrat de constitution. V. CONTRAT DE CONSTITUTION & INTÉRÊT.

USURE MARITIME, *nauticum fœnus*, est l'intérêt que l'on stipule dans un contrat à la grosse ou à la grosse aventure; cet intérêt peut excéder le taux de l'ordonnance, à cause du risque notable que court le prêteur de perdre son fonds. Voyez au digeste le titre de *nautico fœnore*. L'ordonnance de la marine, l. III, tit. 5. le commentaire de M. Valin sur cette ordonnance, & le mot GROSSE AVENTURE.

USURE MENTALE, est celle qui se contracte sans avoir été expressément stipulée par le prêteur, lorsqu'il donne son argent, dans l'espérance d'en retirer quelque chose au-delà du sort principal. Cette *usure* est défendue aussi-bien que l'*usure* réelle, *mutuum date nihil inde sperantes*. Luc. vi.

USURE NAUTIQUE V. USURE MARITIME.

USURE PUNITOIRE ou CONVENTIONNELLE, est le profit qui est stipulé en certains cas par forme de peine, contre celui qui est en demeure de satisfaire à ce qu'il doit.

Cette sorte d'*usure*, quoique moins favorable que la compensation, est cependant autorisée en certains cas, même par le Droit canon; par exemple, en fait d'emphytéose, où le preneur est privé de son droit, lorsqu'il laisse passer deux ans sans payer le canon emphytéotique; 2°. en matière de compromis, où celui qui refuse de l'exécuter dans le temps convenu, est tenu de payer la somme fixée par le compromis; 3°. en matière de testament, dont l'héritier est tenu de remplir les conditions ou de subir la peine qui lui est imposée par le testament. Voyez le traité des crimes, par M. de Vouglans, tit. 5. c. vij.

USURE QUADRANTE, étoit l'intérêt à 3 pour 100 par an, car le terme de *quas*

drans signifioit la troisieme partie de l'as ou somme entiere.

USURE QUINQUUNCE, étoit l'intérêt à 5 pour 100 par an, *quinquunce* étant la cinquieme partie de l'as ou somme entiere.

USURE RÉELLE, est celle que l'on commet réellement & de fait, en exigeant des intérêts illicites d'une chose prêtée; on l'appelle aussi *réelle* pour la distinguer de l'*usure* mentale, qui est lorsque le prêt a été fait dans l'intention d'en tirer un profit illicite, quoique cela n'ait pas été stipulé ni exécuté. *Voyez* USURE MENTALE.

USURE SEMICE, étoit l'intérêt à 6 pour 100 par an; *semi* étoit la moitié de l'as ou six parties du total qui se divisoit en 12 onces.

USURE SEPTUNCE, étoit l'intérêt à 7 pour 100 par an, ainsi appellé, parce que *septunx* signifioit sept parties de l'as.

USURE SEXTANTE, c'étoit lorsque l'on tiroit l'intérêt à 2 pour 100 par an, car *sextans* étoit la cinquieme partie de l'as ou 2 onces.

USURE SEMI-UNCIALE, étoit celle qui ne produisoit que la moitié d'une once par an, ou un demi denier par mois. *Voyez* USURE CENTÉSIMÉ & USURE UNCIALE.

USURE TRIENTALE ou TRIENTE, étoit chez les Romains l'intérêt à 4 pour 100 par an; en effet, *triens* étoit la quatrieme partie de l'as, il en est parlé au code de *usuris*.

USURE UNCIALE, on appelloit ainsi chez les Romains l'intérêt que l'on tiroit au dernier 12 d'un principal, parce que l'as qui se prenoit pour la somme entiere étoit divisé en 12 onces ou parties; desorte que l'*usure uncial* étoit une once d'intérêt, non pas par mois, comme quelques-uns l'ont cru, mais seulement par an; ce qui ne faisoit qu'un denier par mois; autrement on auroit tiré 100 pour 100 par an, ce qui ne fut jamais toléré; ainsi l'*usure uncial* ou centésime étoit la même chose, *voy.* USURE CENTÉSIMÉ. *V. aussi* Cornelius Tacitus, *anal. lib. XV.* Gregorius Tolosanus, (A)

USURIER, f. m. (Gram. & Jurispr.) est celui qui prête à usure, c'est-à-dire à un intérêt illicite, soit que ce soit dans un cas auquel il n'est pas permis de stipuler d'intérêt, soit que l'intérêt qui est stipulé excède le taux porté par les ordonnances.

Le terme d'*usurier* ne se prend jamais qu'en mauvaise part.

On appelle *usurier* public, celui qui fait métier de prêter à usure.

Les ordonnances de Philippe le Bel en 1311 & 1313, celle de Louis XII. en 1510 & de Charles IX. en 1567, ont défendu le prêt à usure.

L'ordonnance de Blois, art. 202. a pareillement défendu à toutes personnes d'exercer aucune usure, à peine pour la premiere fois, d'amende-honorable, bannissement, & de condamnation de grosses amendes, & pour la seconde fois de confiscation de corps & de biens.

Ces dispositions ne sont pas toujours suivies à la rigueur, par rapport à la difficulté qu'il y a d'acquiescer une preuve complete de l'usure, qui prend toujours soin de se cacher sous quelque forme légitime en apparence. *V. le tr. des crimes*, par M. de Vouglaens, & ci-devant le mot USURE. (A)

USURPATEUR, f. m. (Gram. & Jurispr.) est un injuste possesseur du bien d'autrui, & qui s'en est emparé par violence ou du-moins de son autorité privée.

On qualifie d'*usurpateur*, non-seulement celui qui s'empare indument d'un fonds, mais aussi tous ceux qui s'emparent de quelque droit qui ne leur appartient pas.

Ainsi celui qui prend le nom & les armes d'une famille dont il n'est pas issu, est un *usurpateur*.

De même celui qui n'étant pas noble, se qualifie d'écuyer ou de chevalier, est un *usurpateur* de noblesse.

Les sujets rebelles qui veulent s'ériger en souverains, sont des *usurpateurs* des droits de souveraineté. *Voy.* ARMES, ARMOIRIES, CHEVALIER, ECUYER, FAMILLE, MAISON, NOM, NOBLESSE, SOUVERAINETÉ. (A)

USURPATION, f. f. (Gram. & Jurispr.) est l'occupation de quelque bien ou droit de la part d'un injuste possesseur, qui s'en est emparé de son autorité privée ou même par violence. *Voyez* USURPATEUR.

USURPATION, (Gouvernem.) envahissement injuste de l'autorité, sans en être revêtu par les loix.

Comme une conquête peut être appelée une *usurpation* étrangere, l'*usurpation* du gouvernement peut être nommée une *conquête domestique*, avec cette différence

qu'un usurpateur domestique ne sauroit jamais avoir le droit de son côté, au lieu qu'un conquérant peut l'avoir, pourvu qu'il se contienne dans les bornes que la justice lui prescrit, & qu'il ne s'empare pas des possessions & des biens auxquels d'autres ont droit.

Quand les regles de l'équité sont observées, il peut bien y avoir changement de conducteurs, mais non changement de forme & de loix de gouvernement; car étendre son pouvoir au-delà du droit & de la justice, c'est joindre la tyrannie à l'*usurpation*.

Dans tous les gouvernemens policés, une partie considérable de la forme du gouvernement & des privilèges essentiels des peuples, c'est de nommer les personnes qui doivent gouverner. L'anarchie ne consiste pas seulement à n'avoir nulle forme de gouvernement, mais à n'avoir pas constitué les personnes qui doivent être revêtues du pouvoir. Ainsi les véritables états ont non-seulement une forme de gouvernement établie, mais encore des loix pour revêtir certaines personnes de l'autorité publique. Quiconque entre dans l'exercice de quelque partie du pouvoir d'une société par d'autres voies que celles que les loix prescrivent, ne peut prétendre d'être obéi, quoique la forme du gouvernement soit conservée, parce qu'il n'a pas été désigné à jouir du pouvoir par les loix. En un mot, un tel usurpateur, ni aucun de ses descendans, ne sauroient avoir une domination légitime, jusqu'à ce que le peuple y ait donné son aveu, sans lequel leur pouvoir sera toujours un pouvoir usurpé, & par conséquent illégitime. (D. J.)

USURPER, ENVAHIR, S'EMPARER, (Synonymes.) *Usurper*, c'est prendre injustement une chose à son légitime maître, par voie d'autorité & de puissance; il se dit également des biens, des droits & du pouvoir. *Envahir*, c'est prendre tout d'un-coup par voie de fait quelque pays ou quelque canton, sans prévenir par aucun acte d'hostilité. *S'emparer*, c'est précisément se rendre maître d'une chose, en prévenant les concurrens & tous ceux qui peuvent y prétendre avec plus de droit.

Il semble aussi que le mot de *usurper* renferme quelquefois une idée de trahison: que celui d'*envahir* fait entendre qu'il y a du

mauvais procédé: que celui de *s'emparer* emporte une idée d'adresse & de diligence.

On n'*usurpe* point la couronne, lorsqu'on la reçoit des mains de la nation. Prendre des provinces dans le cours de la guerre, c'est en faire la conquête, & non pas les *envahir*. Il n'y a point d'injustice à *s'emparer* des choses qui nous appartiennent, quoique nos prétentions soient contestées. Girard. (D. J.)

U T

UT, f. m. en *Musique*, est la première des six syllabes de la gamme de l'Aretin qui répond à la lettre C.

Par la méthode des transpositions, on appelle toujours *ut* la tonique des modes majeurs. Voyez GAMME, TRANSPOSITION.

Les Italiens trouvant le nom de cette syllabe *ut* trop sourd, lui substituent la syllabe *do* en solfiant. (S)

UTERIN, (Gram. & Jurisprud.) se dit de celui qui est issu du même ventre. On appelle *frere uterin* celui qui est né de la même mère qu'un autre enfant. Voyez ci-devant les mots FRERE & SŒUR, & les mots CONSANGUINITÉ, DOUBLE LIEN, PARENTÉ, PROGRES, SUCCESSION. (A)

UTERINE Pierre (Hist. nat.) *lapis uterinus*; nom donné par quelques auteurs à une pierre qui se trouve dans l'Amérique espagnole & dans d'autres contrées. On dit qu'elle est très-dure & très-pesante, d'un beau noir, & susceptible d'un très-beau poli. Les Indiens l'appliquent sur le nombril dans les douleurs de ventre, & prétendent en sentir beaucoup de soulagement.

UTERUS, en Anatomie, ou *matrice*, est l'organe de la génération dans la femme; c'est-là que se passe l'œuvre de la conception, & où le fœtus ou l'embryon se loge, se nourrit, & croît pendant la grossesse & jusqu'à la délivrance. Voyez sa description sous l'article MATRICE, sa fonction sous les articles GÉNÉRATION, CONCEPTION, GROSSESSE, FŒTUS, &c.

UTERUS, maladies de l', (Médec.) Il faut d'abord se rappeler la structure de cette partie organique, qui ne se trouve que dans le sexe féminin; elle est attachée aux os du bassin, placée entre la vessie & l'intestin rectum; son épaisseur approche

d'un pouce & demi; sa longueur depuis l'orifice jusqu'au fond, est d'environ trois pouces; & la cavité moyenne contient à peine le fruit d'une amande. Il est difficile d'introduire un fillet dans son orifice qui se dilate si fort pour l'accouchement.

Chez les femmes enceintes, non-seulement la grandeur de l'*uterus* augmente, pour qu'elle puisse contenir le fœtus & l'arrière-faix, mais ses côtés mêmes deviennent plus épais; les vaisseaux sanguins de ce viscère s'allongent & se grossissent. Sa substance spongieuse se gorge de sang; dans la partie où est attaché le placenta, on découvre des orifices très-amplés; & les vaisseaux auparavant transparents se trouvent alors rouges; son ouverture se maintient naturellement fermée pendant tout le temps de la grossesse; mais quand le moment d'accoucher ou d'avorter approche, elle devient plus molle & plus large; ensuite dans l'espace de seize jours depuis l'accouchement, elle reprend sa grandeur naturelle.

Les maladies de l'*uterus* se rapportent 1°. aux parties voisines, telles que le vagin, les trompes, les ovaires, mais spécialement à celles de l'*uterus* dont il s'agit ici: 2°. elles ont rapport aux maladies de fonction, de menstruation, de conception, de grossesse, d'avortement, d'accouchement & de vuidanges, qu'on a coutume de mettre sous des titres particuliers.

Quant aux maladies propres à l'*uterus*, elles sont relatives 1°. à ce qui est contenu dans sa cavité: 2°. à son orifice: 3°. à sa position: 4°. à sa figure: 5°. aux affections qui viennent de cause externe: 6°. à celles de toute sa substance: 7°. à l'augmentation de sa masse: 8°. à la diminution: 9°. à son action: 10°. enfin à ses évacuations.

I. Dans la cavité de l'*uterus* 1°. sont contenues ses diverses humeurs: 2°. le sang menstruel ou celui des vuidanges, qui s'y arrête par la clôture de l'orifice, par le ralentissement du mouvement, & la qualité du sang augmentée par la stagnation & le genre en pourriture, ou par la mauvaise qualité, cause un grand nombre de symptômes, auxquels on ne peut remédier qu'en ouvrant l'orifice de l'*uterus*, qui se trouve

resserré, & en modifiant sa partie interne; 3°. les corps étrangers introduits dans la matrice se couvrent d'une croûte calculeuse; 4°. les choses qui s'y sont formées comme un grumeau, doivent en être ôtées par la dilatation de l'orifice & par l'usage des emménagogues; mais 5°. le sarcôme qui occupe la cavité de l'*uterus*, ne peut être tiré dehors par l'orifice; & comme il n'est pas non plus possible de le ronger, il faut tâcher d'empêcher son accroissement par un bandage extérieur, & par l'application des antiseptiques.

II. L'orifice de l'*uterus*, qui dans le temps des règles, de l'accouchement, & de l'évacuation des vuidanges, se trouve fermé ou resserré par quelque inflammation, par une tumeur ou par une espèce de convulsion de son col, s'oppose à la sortie des humeurs; on tâchera d'en procurer l'écoulement par le moyen des topiques & des médicaments internes; mais s'il y a une coalescence, & que l'orifice de l'*uterus* soit fermé par une membrane, il en résulte une stérilité incurable & la suppression des règles; si au contraire l'*uterus* est continuellement ouvert (ce qu'on reconnoît par l'intromission du doigt), il en arrive un écoulement de fleurs blanches, un flux immodéré des règles, un avortement fréquent; cet accident demande les fumigations résineuses, l'application des balsamiques & les lotions astringentes.

III. L'*uterus* ne s'élève jamais dans les femmes qui ne sont pas enceintes; mais dans les femmes grosses, la matrice étant gonflée, elle éloigne le mésentère & les intestins; elle monte directement en haut, elle se porte davantage d'un côté ou d'autre, ou quelquefois le panche trop sur l'os pubis; ce changement de situation produit un travail difficile, à moins qu'on ne le prévienne par une position favorable du corps, par la prudente intromission de la main de l'accoucheur & par quelque soutien. Quand l'*uterus* vient à descendre, la compression qu'il fait sur les nerfs, les artères ou les veines iliaques, cause ordinairement l'engourdissement, des varices ou l'enflure des pieds. La compression que fait cette partie sur l'intestin rectum ou sur la vessie, est suivie de difficultés

d'aller à la selle & d'uriner ; mais ces maladies se dissipent par le changement de situation & après l'accouchement. On garantit les pieds d'ensure & de varices par le secours d'un soutien artificiel.

Si l'orifice de la matrice , à l'approche des couches , descend trop , il cause un accouchement laborieux ; auquel on ne peut remédier qu'en le repoussant adroitement avec la main , & en procurant à la femme qui est en travail , une situation plus déclive.

Quelquefois dans les femmes qui ne sont point grosses , l'*uterus* tombe à la suite des fleurs blanches , du flux immodéré des règles , d'accouchement , d'avortemens fréquens ; l'*uterus* tombe quelquefois après un saut considérable , après une toux très-violente , après le vomissement , le ténésme , lorsqu'on a élevé un poids avec force ; car on découvre dans ces cas l'orifice de l'*uterus* au milieu d'une grosse tumeur ; il faut sur le champ le remettre dans sa place. Mais si la chute de la matrice est ancienne , il convient , avant toutes choses , d'y faire des fomentations & des ablutions ; & après l'avoir remise dans sa situation naturelle , il l'y faut maintenir par un soutien convenable , en faisant coucher la malade. La partie intérieure de cet organe a ensuite besoin d'être mondifiée & reserrée par les consolidans. Quelquefois la matrice se renverse dans un accouchement laborieux , en procurant imprudemment la sortie du placenta ; si la tumeur se trouve environnée d'une dureté en forme d'anneau , il faut s'appliquer à la fonder sans délai. Quand elle est ancienne , elle demande le même traitement que la chute de l'*uterus* , de crainte qu'il ne tombe dans le sphacèle , & que la malade ne meure.

IV. Quelquefois la figure de la matrice se trouve déformée par une hernie dans un de ses côtés , ou par une cause externe comprimante , ou par une cicatrice qui y est restée. Ces maladies doivent être traitées par la soustraction de la cause comprimante , & par le moyen d'un soutien convenable.

V. La blesure de l'*uterus* dans les femmes qui sont enceintes , menace d'avortement & de mort. La contusion de cet organe n'a guere lieu que dans les femmes grosses. Dans celles qui sont fort grasses , la

compression de ce viscere cause la stérilité ; mais il arrive quelquefois qu'une tumeur externe donne à la matrice une situation oblique ou une figure difforme. Le moyen d'y remédier consiste à dissiper les causes de la compression.

Il n'y a point d'exemples de rupture de matrice dans les femmes qui ne sont pas enceintes mais dans celles qui le sont , si le fœtus par un mouvement violent vient à rompre la matrice , & qu'il tombe dans la cavité du bas-ventre ; la seule section de cette partie peut conserver la vie de la mere & de l'enfant. On prévient cet accident par un soutien artificiel. Le déchirement trop fréquent de ce viscere doit être attribuée à la manière imprudente dont la sage-femme touche la matrice , ou en arrache le placenta. On en tentera la guérison par des injections d'un émollient balsamique , & en appliquant en même temps un cataplasme sur le ventre , accompagné d'un soutien.

VI. Le trop grand relâchement de l'*uterus* , suite ordinaire d'un accouchement ou d'un avortement trop fréquent , d'une extension occasionnée par des humeurs morbifiques contenues dans sa cavité , d'un flux immodéré des règles , des vuیدanges & des fleurs blanches , produit la stérilité. Si ce relâchement arrive à l'orifice de ce viscere & dans l'accouchement , il cause l'inversion de l'*uterus*.

De ce dernier accident s'ensuit un travail laborieux ; la retenue du placenta , un sentiment de pesanteur & de fréquentes hémorrhagies de matrice. Pour prévenir ces maladies & les guérir , il convient d'appliquer des corroborans sur le ventre , & un léger soutien. La roideur de l'orifice de l'*uterus* dans les femmes qui accouchent pour la première fois , & dans les vieilles femmes , annonce un accouchement difficile ; qu'on tâche de faciliter par des oréctions & des fomentations faites avec un liniment émollient. Quand cette rigidité vient de convulsion , c'est alors le cas de recourir aux antispasmodiques. Mais la trop grande dureté de l'orifice , & la callosité qu'on recouvre par le toucher , étouffe tous les remèdes. Si la contraction ou l'inflammation sont cause de cet état , on le traitera comme la roideur. Une matrice

trop humide , molle , & plus froide qu'à l'ordinaire , répand une grande quantité d'humeurs & des regles blanches , d'où résulte souvent la stérilité. La cure demande des corroborans chauds appliqués sur le ventre avec un léger soutien. Je ne conseille point les remèdes âcres , parce qu'ils sont trop dangereux.

La trop grande & constante sécheresse de l'*uterus* , dont l'origine est une inflammation ou un éréspelle , demande le même traitement que ces maladies. Quand la matrice parvenue à ce degré de sécheresse , est tombée , il est à propos , avant que de la rétablir dans la situation naturelle , d'employer pour l'humecter les fomentations émollientes , humides , & tant soit peu onctueuses. La trop grande chaleur de cette partie , qui est le résultat des maladies inflammatoires ou des éréspelles , ou de quelque humeur âcre , bilieuse , n'exige point un traitement particulier ; mais cette légère affection requiert l'usage des rafraichissemens tant internes qu'externes. Sa trop grande froideur occasionnée par le ralentissement de son mouvement vital & particulier , est cause que les regles coulent moins abondamment , & moins colorées. Souvent même les femmes deviennent sujettes aux fleurs blanches & à l'avortement. Pour la cure de cet état , il faut recourir aux échauffans & aux corroborans. L'affoiblissement de l'action de la matrice , qui vient du mouvement vital , particulier ou général , demande la méthode curative ordinaire , avec l'usage des utérins.

La douleur qu'on ressent dans la matrice , quelle que soit la cause qui la produit , est suivie d'anxiétés , & souvent par sympathie , la vessie & le bas-ventre se trouvent affectés. Dans le traitement on doit avoir égard à la connoissance de la cause ; s'il n'est pas possible de la dissiper , il est à propos d'employer les anodins utérins. La pesanteur de la matrice produite par la rétention d'humeurs , & accompagnée d'une tumeur autour de ce viscère , exige l'évacuation des matières qui la gonflent ; mais si cette douleur n'est point accompagnée de tumeur , & qu'elle soit accompagnée par le ralentissement de l'action de la matrice , il convient de la traiter com-

me on traite la foiblesse de cette partie.

VII. L'*uterus* qui doit son enflure à la grossefle , est un état naturel. Mais la grossefle occasionnée par un air , qui se forme de la corruption des matieres contenues dans cette partie , demande qu'on dilate son orifice pour en faire sortir l'air , & qu'on tâche de prévenir par les antiseptiques , une nouvelle génération du mal. La lymphe amassée dans la cavité de l'*uterus* , s'évacue de la même maniere , en appliquant en même temps un soutien au bas-ventre ; l'enflure causée par le sang contenu dans les vaisseaux , après la suppression des regles ou des voidanges , est plus difficile à traiter ; si la fièvre putride survient , il faut la guérir en employant les fomentations , & soutenir le ventre. L'enflure qui est une suite de l'hydropisie ou de l'œdème , outre le soutien & l'application des discutifs , exige les diurétiques internes , & les utérins.

Si l'inflammation cause l'enflure , la malade se plaint d'ardeur & de sécheresse , de douleur & d'anxiété dans le bas-ventre , & au périnée. Quelquefois la malade éprouve des stranguries , des douleurs dans les hanches , dans les aînes , le vomissement , la suffocation , la colique & autres maux sympathiques ; la cure de cet état n'est pas différente de celle des autres inflammations. L'éréspelle de matrice se distingue avec peine de son inflammation ; il arrive seulement que la chaleur de la partie est plus considérable , l'urine enflammée , le pouls plus prompt. Quand ces maladies viennent à dégénérer en abcès ou en suppuration ; il faut tirer le pus en dilatant l'orifice de l'*uterus* , & traiter l'ulcère comme un sinus purulent ,

Le sphacele de la matrice se conjecture par une cessation de douleur , dont on ne voit point la raison , par un pouls foible & vacillant , une sueur froide , un visage cadavéreux , un écoulement d'humeur fétide & ichoreuse ; c'est un mal sans remède. Le skirrhe & le cancer de l'*uterus* croissent lentement , sur-tout dans les vieilles femmes ; ils produisent un poids dans le bas-ventre , qui semble rouler d'un lieu à un autre par l'inversion du corps ; souvent les mamelles sont flasques & skirrheuses ; enfin

par leur masse , ils causent sympathiquement dans le parties voisines grand nombre de symptômes irréguliers ; si l'on conjecture d'abord ce cruel état de la matrice, il faut recourir promptement aux résineux, aux résolutifs, & aux utérins pour l'adoucir : les tubercules, les sarcômes, les verrues, les condylomes adhérens à l'orifice de l'*uterus*, se connoissent & se traitent comme les mêmes maladies du vagin.

VIII. La matrice consumée par la maladie, & enlevée par la section, ou l'absence naturelle de cette partie, causent nécessairement la stérilité. La diminution de ce viscere dans les vieilles femmes, & avant l'âge de puberté, est dans l'ordre de la nature; l'ulcération de l'*uterus*, quelle qu'en soit la cause, se sent par le toucher qui y produit de la douleur; elle est accompagnée d'une fièvre putride, d'un écoulement de pus, de matiere ichoreuse, sanguine d'une urine épaisse & fétide. La méthode curative est la même que celle d'une fistule ou d'un sinus purulent.

La corruption de l'*uterus* produit de cruelles morlures dans les parties de la pudeur, des douleurs dans les aînes, dans les hanches, au sommet de la tête, l'assoupissement, le froid des extrémités, la langueur, les inquiétudes, le vomissement, la sueur froide, la mort; la cure palliative requiert des applications, des injections fréquentes d'antiputrides, & intérieurement tous les remèdes qui peuvent retarder le progrès de la pourriture. Il reste toujours de l'ulcération de l'*uterus*, une cicatrice de cette partie qui est incurable, & qui l'empêche de s'agrandir, & de se prêter suffisamment dans la grosseffe. Il en résulte la stérilité ou l'avortement.

L'action trop foible de l'*uterus* accumule ordinairement dans les vaisseaux le sang des menstrues & des voidanges; ce manque de force l'empêche de pouvoir expulser suffisamment le fœtus dans une fausse ou véritable couche; on peut suppléer à cette foiblesse par des remèdes utérins qui aiguillonnent ce viscere organique. Si les orifices des vaisseaux de l'*uterus* manquent de ressort, ils produisent un cours immodéré des regles, des voidanges, ou bien de fleurs blanches; cet état requiert des utérins corroborans, réunis à des bandages convenables.

Le spasme, la convulsion de l'*uterus*, soit dans son fond ou dans son col, supprime le cours des mois, des voidanges, cause ou l'avortement, ou la difficulté de l'accouchement, maladies opposées qui néanmoins demandent également des remèdes utérins, antispasmodiques & anodins.

En général, tout état morbifique de l'*uterus* exerce par sympathie son empire sur la machine entiere; delà vient en conséquence de la position de ce viscere, de sa connexion aux autres parties, de l'origine commune de ses nerfs, veines & artères, tous les phénomènes qui suivent l'hystérisme, la constipation, le ténésme, la difficulté d'uriner, l'ischurie, la faim dépravée, le dégoût, la nausée, le vomissement, la pesanteur dans les reins, la respiration lésée, la suffocation, les maux de tête, la douleur du sein, son enflure, son désenflément, & autres maux symptomatiques qui s'évanouissent par la guérison de la maladie, ou qu'on assoupit pendant quelque temps, par les anodins, les utérins, les nervins.

Pour ce qui regarde le flux immodéré des voidanges, des regles ou leur suppression. Voyez REGLES & VOIDANGES. Les pertes de sang dans les femmes grosses, présagent d'ordinaire une fausse couche, qu'on ne peut prévenir que par le grand repos, les rafraichissans & des bandages qui resserrent modérément les vaisseaux qui sont si prêts à s'ouvrir. (*Le chevalier DE JAUCOURT.*)

UTILA, (*Géog. mod.*) île de l'Amérique, dans la nouvelle Espagne, & dans le golphe de Honduras. Son circuit est de trois milles. (*D. J.*)

UTILE, adj. (*Gramm.*) Voy. UTILITÉ.

UTILE, (*Jurisprud.*) cette qualification se donne en cette maniere à plusieurs objets différens.

Action utile, chez les Romains, étoit celle qui étoit introduite à l'instar de l'action directe, & alliée par la loi. Voyez ACTION.

Domaine utile, c'est celui qui emporte le revenu & les fruits d'un fonds, à la différence du domaine direct, qui ne consiste qu'en un certain droit de seigneurie ou de supériorité que le propriétaire s'est réservé sur l'héritage.

Jours utiles, sont ceux qui sont bons pour

agir , & qui sont comptés pour les délais.

Propriété utile, est opposée au *domaine direct*. Voyez ci-devant *DOMAINE UTILE*.

Seigneur utile, est aussi de même opposée à *seigneur direct*. Voyez les mots *SEIGNEURS* & *SEIGNEURIE*. (A)

UTILITÉ, PROFIT, AVANTAGE, (*Synon.*) *L'utilité* naît du service qu'on tire des choses. Le *profit* naît du gain qu'elles produisent. L'*avantage* naît de l'honneur ou de la commodité qu'on y trouve.

Un meuble a son *utilité*. Une terre rapporte du *profit*. Une grande maison a son *avantage*.

Les richesses ne sont d'aucune *utilité* quand on n'en fait point usage. Les *profits* sont beaucoup plus grands dans les finances que dans le commerce. L'argent donne beaucoup d'*avantage* dans les affaires; il en facilite le succès. Girard. (D. J.)

UTINA, (*Géog. anc.*) nom que les Latins donnent à une ville de Frioul, connue vulgairement sous celui d'*Udine*, & qui est aussi appelée en latin *Udinum*, & en allemand *Weyden*, selon Lazius.

Son origine est fort obscure; on fait seulement que ce n'est pas une ville nouvelle, & qu'elle ne paroît pas avoir été bâtie depuis le temps des Romains. Cluvier, *Ital. ant.* liv. I. c. xx. veut que les *Nedimates* de Pline soient les anciens habitants de cette ville. (D. J.)

UTINET, f. m. *instrument de Tonnelier*, c'est un petit maillet de bois, dont la masse est un cylindre de quatre doigts de longueur, & de deux bons doigts de diamètre, traversé dans le milieu de sa longueur par un manche de bois fort menu, rond, & de deux piés de long. Les tonneliers se servent de cet instrument pour arranger & unir les fonds des futails, quand ils sont placés dans le jable.

UTIQUE, (*Géog. anc.*) ville de l'Afrique propre. Elle est nommée *Ἰτυκα*, *Ityca*, par les Grecs, quoique pourtant Dion Cassius, l. XLI. écrive *Ὀυτίκη*, *Utica*, à la manière des Latins. Selon Pomponius Méla, Velléius Paterculus, Justin & Etienne le géographe, c'étoit une colonie des Tyriens. Elle fut bâtie 184 ans après la prise de Troie. C'est aujourd'hui Biserte, dans le royaume de Tunis, avec un grand

port dans un petit golfe sur la côte de Barbarie, à l'opposite de l'île de Sardaigne. Les Romains en firent un entrepôt pour y établir un commerce réglé avec les Africains. Par sa grandeur & par sa dignité, dit Strabon, l. XVII. elle ne cédoit qu'à Carthage; & après la ruine de celle-ci, elle devint la capitale de la province. Il ajoute qu'elle étoit située sur le même golfe que Carthage, près d'un des promontoires qui formoient ce golfe, dont celui qui étoit voisin d'*Utique* s'appelloit *Apollonium*, & l'autre *Hermæa*.

Ses habitants sont appelés *Ἰτυκαῖοι*, par Polybe, l. I. c. lxxij. *Ὀυτίκησι* par Dion Cassius, l. XLIX. p. 401. & *Uticenses* par César, *Bel. civ.* l. II. c. xxxvj. Auguste leur donna le droit de citoyens romains: *Uticenses cives romanos fecit*, dit Dion Cassius, ce qui fait qu'on lit dans Pline, l. V. c. iv. *Utica civium. Romanorum*.

On voit deux médailles de Tibère frappées dans cette ville. Sur l'une on lit: *Mun. Julii. Uticen.* D. D. P. c'est-à-dire, selon l'explication du P. Hardouin, *Municipii Julii Uticensis Decuriones posuere*. L'autre médaille porte: *Immunis Uticem.* D. D. ce que le même pere explique de la sorte: *Immunis Uticensis (civitas) Decurionum Decreto*. Dans la table de Peutinger, cette ville est appelée *Utica colonia*.

Elle est à jamais célèbre par la mort de Caton, à qui l'on donna par cette raison le nom d'*Utique*. C'est dans ce lieu barbare que la liberté se retira, quittant Rome humiliée, & fuyant César coupable. Caton, pour la suivre à-travers les déserts de Numidie, dédaigna les belles plaines de la Campanie, & tous les délices que verse l'Aulonie. Il fallut bien, après la mort, que cette fière liberté plût un genou servile devant ses tyrans, & qu'elle se soumit à accepter les grâces humiliantes qu'ils voulurent lui accorder. Brutus ouvrit, pour ainsi dire, l'âge de la liberté romaine en chassant les rois, & Caton le ferma 473 ans après, en se donnant la mort, *nobile lethum*, pour ne pas survivre à cette même liberté qu'il voyoit sur le point d'expirer.

Ce grand homme mourut en tenant d'une main le livre de Platon de l'immortalité de

Pame , & de l'autre s'appuyant sur son épée : me voilà , dit-il , doublement armé !

The soul secur'd in her existence smiles

At the drawn dagger , and defies its point.

Let guilt or fear

Disturb man's rest Cato knows neither of 'em ,

Indifferent in his choice to sleep , or die.

Il falloit bien alors que Caton eût un rang distingué dans les champs Elisées ; aussi Virgile nous assure que c'est-là qu'il régné & qu'il donne des loix.

His dantem jura Catonem.

Tous les autres auteurs ont , à l'envi , jeté des fleurs sur le tombeau ; mais voici l'éloge magnifique que fait de ce romain Velléus Paterculus lui-même , qui écrivoit sous le regne d'Auguste.

« Caton , dit cet historien , étoit le porteur de la vertu même , & d'un caractère plus approchant du dieu que de l'homme. En faisant le bien , il n'eût jamais en vue la gloire de le faire. Il le faisoit , parce qu'il étoit incapable d'agir autrement. Il ne trouva jamais rien de raisonnable qui ne fût juste. Exempt de tous les défauts attachés à notre condition , il fut toujours au dessus de la fortune ».

Ses ennemis jaloux ne purent jamais lui reprocher d'autre foiblesse , que celle de se laisser quelquefois surprendre par le vin en soupant chez ses amis. Un jour que cet accident lui étoit arrivé , il rencontra dans les rues de Rome ces gens que différens devoirs réveillent de bon matin , & qui furent curieux de le connoître. On eût dit , rapporte César , que c'étoit Caton qui venoit de les prendre sur le fait , & non pas ceux qui venoient d'y prendre Caton. Quelle plus haute idée peut-on donner de l'autorité que ce grand personnage avoit acquise , que de le représenter si respectable tout enseveli qu'il étoit dans le vin ? Nous ne sommes pas arrivés , écrit Pline à un de ses amis , à ce degré de réputation , où la médisance dans la bouche même de nos ennemis soit notre éloge.

Caton , dans les commencemens , n'aimoit pas à tenir table long-temps ; mais

dans la suite , il se le permit davantage , pour se distraire des grandes affaires qui l'empêchoient souvent pendant des semaines entières de converser à souper avec ses amis , en sorte qu'insensiblement il s'y livroit assez volontiers. C'est là-dessus qu'un certain Memmius s'étant avisé de dire dans une compagnie que Caton ivrognait toute la nuit , Cicéron lui répliqua plaisamment : « Mais tu ne dis pas qu'il joue aux dés » tout le jour ».

Aussi jamais les débauches rares de Caton ne purent faire aucun tort à sa gloire. L'histoire nous apprend qu'un avocat plaquant devant un prêteur de Rome , ne produisoit qu'un seul témoin dans un cas où la loi en exigeoit deux ; & comme cet avocat insistoit sur l'intégrité de son témoin , le prêteur lui répondit avec vivacité : « Que là où la loi exigeoit deux témoins , il ne se borneroit pas à un seul , quand » ce seroit Caton lui-même ». Ce propos montre bien quelle étoit la réputation de ce grand homme au milieu de ses contemporains. Il l'avoit déjà acquise cette réputation parmi ses camarades dès l'âge de 15 ans. A la célébration des jeux troïens , ils allèrent trouver Sylla , lui demandèrent Caton pour capitaine , & qu'autrement ils ne courroient point sans lui.

Quoique , par la loi de Pompée , on pût reculer cinq de ses juges , c'étoit un opprobre d'oser recuser Caton. En un mot , sa passion pour la justice & la vertu étoit si respectée , qu'elle fit pendant sa vie & après sa mort , le proverbe du peuple , du sénat & de l'armée.

All what Plato thought , godlike Cato was

Sa vie dans Plutarque élève notre ame , la fortifie , nous remplit d'admiration pour ce grand personnage , qui puisa dans l'école d'Antipater les principes du Stoïcisme. Il endurcit son corps à la fatigue , & forma sa conduite sur le modèle du sage.

Il cultiva l'éloquence nécessaire dans une république à un homme d'état ; & quoique l'éloquence suive d'ordinaire les mœurs & le tempérament , la sienne , pleine de force & de brièveté , étoit entremêlée de fleurs & de grâces. Cependant le ton de sa politique étoit l'austérité & la sévérité ; mais

sa vertu se trouvant beaucoup disproportionnée à son siècle corrompu , éprouva toutes les contradictions qu'un temps dépravé peut produire , & je crois qu'une vertu moins roide auroit mieux réussi.

Après avoir été déposé de sa charge de tribun , & vu un Vatinius emporter sur lui la préture , il essaya le triste refus du consulat qu'il sollicitoit. Il est vrai que , par la magnanimité avec laquelle il soutint cette disgrâce , il fit voir que la vertu est indépendante des suffrages des hommes , & que rien n'en peut ternir l'éclat.

Dans la commission qu'il eut , malgré lui , d'aller chasser de l'île de Cypre le roi Ptolémée , son éloquence seule ramena les bannis dans Byfance , & rétablit la concorde dans cette ville divisée. Ensuite , dans la vente des richesses immenses qui furent trouvées dans cette île , il donna l'exemple du désintéressement le plus parfait , ne souffrant pas que la faveur enrichît aucun de ses amis aux dépens de la justice. A son retour , le sénat lui décerna de grands honneurs ; mais il les refusa , & demanda pour seule grâce la liberté de l'intendant du roi Ptolémée , qui l'avoit servi très-utilement.

Il brilla dans toutes ses actions d'homme d'état. Il brigua le tribunat uniquement pour s'opposer à Metellus , homme dangereux au bien public , & en même temps il empêcha le sénat de déposer le même Metellus , jugeant que cette déposition ne manqueroit pas de porter Pompée aux dernières extrémités ; mais il refusa l'alliance de Pompée , par la raison qu'un bon citoyen ne doit jamais recevoir dans sa famille un ambitieux , qui ne recherche son alliance que pour abuser de l'autorité contre sa patrie.

Il rendit dans sa questure trois services importants à l'état ; l'un de rompre le cours des malversations ruineuses ; le second , de faire rendre gorge aux satellites de Sylla , & de les faire punir de mort comme assassins ; le troisième , aussi considérable que les deux premiers , fut d'empêcher les gratifications peu méritées. Il n'y a pas de plus grand désordre dans un état , dit Plutarque à ce sujet , que de rendre les finances la proie de la faveur , au-lieu d'en faire la récompense des services. Il arrive de là deux choses également pernicieuses ; l'état s'épuise

en donnant sans recevoir , & le mérite négligé se rebute , déperit , & s'éteint enfin faute de nourriture.

Caton étendit ses soins jusque sur la fortune des particuliers , en modérant les dépenses exorbitantes introduites par le luxe d'émulation dans les jeux que les édiles donnoient au peuple. Il y rétablit la simplicité des Grecs , convaincu qu'il étoit nuisible de faire d'un divertissement public , la ruine entière des familles.

Lorsqu'il n'étoit encore que tribun des soldats , il profita d'un congé , non pour vaquer à ses affaires , suivant la coutume , mais pour se rendre en Asie , & en emmener avec lui à Rome le célèbre philosophe Athénodore , qui avoit résisté aux propositions les plus avantageuses que des généraux & des rois même lui avoient faites , pour l'attirer auprès d'eux. Caton , plus heureux , enrichit sa patrie d'un homme sage dont elle avoit besoin , & il eut tant de joie de ce succès , qu'il le regarda comme un exploit plus utile que ceux de Lucullus & de Pompée.

Les intérêts de Rome acquéroient de la force entre ses mains. C'est ainsi qu'il soutint avec éclat la majesté de la république dans l'audience que Juba lui donna en Afrique. Ce prince avoit fait placer son siège entre Caton & Scipion : Caton prit lui-même son fauteuil , & le plaça à côté de celui de Scipion qu'il mit au milieu , déferant tout l'honneur au proconsul , quoique son ennemi. C'est une action pleine de grandeur ; car on ignoroit alors nos petits arts de politesse.

Le désintéressement est une qualité essentielle dans un citoyen , & sur-tout dans un homme d'état. De ce côté-là Caton est un homme admirable. Il vendit une succession de cent cinquante mille écus , pour en prêter l'argent à ses amis sans intérêt ; il renvoya une grosse somme de Menillus , les riches présents du roi Déjotarus , & les sept cents talens (sept cent cinquante mille écus) dont Harpalus l'avoit gratifié.

L'humanité est le fondement de toutes les autres vertus. Caton , sévère , dans les assemblées du peuple & dans le sénat , lorsqu'il s'agissoit du bien public , s'est montré dans toutes les autres occasions l'homme du

monde le plus humain. C'est par un effet de cette humanité qu'il abandonna la Sicile, pour ne pas l'exposer à son entière ruine en la rendant le théâtre de la guerre; il fit ordonner par Pompée qu'on ne saccageroit aucune ville de l'obéissance des Romains, & qu'on ne tueroit aucun romain hors de la bataille. Scipion, pour faire plaisir au roi Juba, vouloit raser la ville d'*Utique*, & exterminer les habitans, Caton s'opposa vivement à cette cruauté, & l'empêcha.

Pendant son séjour à *Utique*, Marcus Octavius vint à son secours avec deux légions, & s'étant campé assez près de la ville, il envoya d'abord à Caton un officier pour régler avec lui le commandement qu'ils devoient avoir l'un & l'autre. Caton ne répondit presque autre chose à cet officier, sinon qu'il n'auroit sur cet article aucune dispute avec son maître; mais se tournant vers ses amis: " Nous étonnons-nous, leur dit-il, que nos affaires aillent si mal, lorsque nous voyons cette malheureuse ambition de commander régner parmi nous jusque dans les bras de la mort " ?

La veille qu'il trancha le fil de ses jours, il soupa avec ses amis particuliers & les principaux d'*Utique*. Après le souper, l'on proposa des questions de la plus profonde philosophie, & il soutint fortement que l'homme de bien est le seul libre, & que tous les méchans sont esclaves. Ensuite il congédia la compagnie, donna ses ordres aux capitaines des corps de garde, embrassa son fils & tous ses amis avec mille caresses, se retira dans sa chambre, lut son dialogue de Platon, & dormit ensuite d'un profond sommeil.

Il se réveilla vers le minuit, & envoya un de ses domestiques au port, pour savoir si tout le monde s'étoit embarqué. Peu de temps après, il reçut la nouvelle que tout le monde avoit fait voile, mais que la mer étoit agitée d'une violente tempête. A ce rapport, Caton se prit à soupirer, dit à Butas de se retirer, & de fermer la porte après lui. Butas ne fut pas plutôt sorti, que ce grand homme tira son épée & se tua.

Cette nouvelle s'étant répandue, tout le peuple d'*Utique* arriva à sa maison en pleurant leur bienfaiteur & leur père; c'étoient les noms qu'ils lui donnoient dans le temps

même qu'ils avoient des nouvelles que César étoit à leurs portes. Ils firent à Caton les funérailles les plus honorables que la triste conjoncture leur permit, & l'enterrent sur le rivage de la mer, où, du temps de Plutarque, l'on voyoit encore sur son tombeau sa statue qui tenoit une épée.

Si le grand Caton s'étoit réservé pour la république lorsqu'il en désespéra, il l'auroit relevée sans doute après la mort de César, non pour en avoir la gloire, mais pour elle-même & pour le seul bien de l'état. (*Le chevalier de Jaucourt.*)

UTRECHT, (*Géog. mod.*) ville des Pays-Bas, capitale de la province de même nom, sur l'ancien canal du Rhin, au centre, entre Nimègue, Arnheim, Leyde, & Amsterdam. Elle est à environ huit lieues de distance de chacune de ses villes, & à douze lieues nord-ouest de Bois-le-duc.

On croit qu'elle a été bâtie par les Romains, qui la nommerent *Trajectum*, parce qu'on y passoit le Rhin. De l'ancien nom *Trajectum*, on a fait *Trecht*, & on la nommoit encore ainsi sur la fin du treizième siècle, comme on le voit par l'historien Froissart. Pour distinguer néanmoins cette ville de celle de Maestricht, nommée *Trajectum superius*, on appella l'autre *Trajectum Rheni*, *Trajectum inferius*, & *ulterius Trajectum*; comme on le voit par la chronique de Saint-Tron. Enfin de *ulterius Trajectum*, on a fait *Ultrajectum*, d'où est venu le mot *Utrecht*. Long, suivant Harris, 22. 26. 15. lat. 52. 50.

Après la ruine de l'empire romain, cette place qui n'étoit alors qu'un château (*castellum*) fut tantôt occupée par les Francs, & tantôt par les Frisons. Sur la fin du septième siècle, Pepin, maire du palais, s'empara d'*Utrecht*, & y établit pour évêque S. Willibrod. Au commencement du neuvième siècle, cet évêché fut mis sous la métropole de Cologne, & a subsisté de cette manière jusqu'au seizième siècle.

La ville d'*Utrecht* avoit d'abord été bâtie sur le bord septentrional du Rhin, du côté de la Frise; mais le nombre des habitans s'étant augmenté, on bâtit la nouvelle ville sur le bord méridional du Rhin, dans l'île & le territoire des Bataves. La puissance de ses évêques s'accrut aussi par la libéralité des empereurs. En 1559, le pape Paul IV. épi-

gea cet évêché en métropole, & lui donna pour suffragant les nouveaux évêchés de Harlem en Hollande, de Middelbourg en Zélande, de Leuwarde en Frise, de Déventer dans l'Over-Issel, & de Groningue dans la province de même nom. Le premier archevêque fut Frédéric Skenk de Tautenberg, président de la chambre impériale de Spire en 1561. Après la mort, arrivée en 1780, les états généraux appliquèrent à divers usages les revenus de cet archevêché qui se trouvoient dans l'étendue de la généralité.

La ville d'*Utrecht* s'est extrêmement agrandie, embellie, & peuplée, depuis la réformation, en sorte qu'on peut la mettre actuellement au rang des belles villes de l'Europe; elle est de figure ovale, & peut avoir cinq milles de circuit; elle a quatre gros fauxbourgs, & quatre paroisses; mais elle n'est pas forte, quoique munie de quelques bastions & demi-lunes pour sa défense; ses environs sont charmans, & le long du canal qui mène de cette ville à Amsterdam, on ne voit qu'une suite de belles maisons de plaisance, & de jardins admirablement entretenus.

La magistrature de cette ville est composée d'un grand bailli, de deux bourgmestres, de douze échevins, d'un trésorier, d'un intendant des édifices, d'un président, de trois commissaires des finances, & d'un sénateur; cette magistrature est renouvelée tous les ans le 12 d'octobre, & tient ses assemblées à la maison de ville, qui est un bel hôtel.

Utrecht est remarquable par le traité d'union des Provinces-Unies, qui s'y fit en 1579; par le congrès qui s'y tint en 1712, & dans lequel la paix de l'Europe fut conclue, le 11 d'avril 1713, le 13 de juillet suivant, & le 16 de juin 1714; enfin par son université, l'une des plus célèbres de l'Europe. Les états de la province l'érigèrent le 16 de mars 1636; & elle a produit un grand nombre d'hommes illustres dans les sciences.

Hadrien VI, nommé auparavant *Hadrien Florent*, naquit à *Utrecht* l'an 1459, ou d'un tisserand, ou d'un brasseur de bière, ou d'un faiseur de barques, qui s'appelloit *Florent Royens*. Ce pere destina son fils aux études, quoiqu'il n'eût pas le moyen de l'en-

tretenir dans les écoles; mais l'université de Louvain suppléa à cette indigence domestique; elle donna gratis à Florent le bonnet de docteur en théologie, l'an 1491, & dans la suite il devint vice-chancelier de l'université.

En 1507, on le tira de cette vie collégiale pour le faire précepteur de l'archiduc Charles, alors âgé de sept ans; cette place lui valut des récompenses magnifiques, car il fut envoyé ambassadeur en Espagne auprès du roi Ferdinand; & selon quelques historiens, il ménagea les choses avec plus d'adresse que l'on n'en devoit attendre d'un homme qui avoit humé si long-temps l'air de l'université. Après la mort de Ferdinand il eut une petite part à la régence avec le cardinal Ximènes; & dans la suite son autorité devint plus grande que celle de ce fameux ministre. L'archiduc Charles partant pour l'Allemagne, lui donna le gouvernement de ses royaumes d'Espagne, en lui associant pour collègues le connétable & l'amirante d'Espagne. Léon X. le nomma cardinal en 1517, & Charles-quinz eut le crédit de l'élever à la papauté l'an 1622, après la mort de Léon X.

Le sacré college lui-même en fut surpris, & le peuple de Rome ne goûta point l'élection d'un barbare, qui témoignoit en toutes choses un éloignement du faste & des voluptés contre lequel la prescription étoit déjà surannée. Les Italiens disoient publiquement que ce n'étoit qu'un tartufe incapable de gouverner l'église. Il n'est pas jusqu'à sa sobriété dont on n'ait fait des railleries. La cour de Rome passa sous son pontificat d'une extrémité à l'autre. On fait qu'il n'y eut jamais de pape dont la table fut aussi délicate que celle de Léon X. On s'insinuoit dans ses bonnes grâces par l'invention des ragoûts, & il y eut quatre grands maîtres en bon morceaux qui devinrent ses mignons; ils inventèrent une sorte de faneuse qui jeta dans l'étonnement Hadrien VI. lorsqu'il examina la dépense de son prédécesseur en ce genre. Il se garda bien de l'imiter, & prit tellement le contrepie, qu'il ne dépensoit que douze écus par jour pour sa table. On ne se moqua pas moins de la préférence qu'il donnoit à la bière sur le vin, que de celle qu'il donnoit à la merluche sur tous les autres poissons.

Une autre chose le décria chez les Italiens,

c'est qu'il n'estimoit ni la poésie, ni la beauté du style ; deux talens dont on se piquoit le plus dans ce pays-là depuis cinquante ans. La fable dont les poètes embellissoient leurs ouvrages, ne contribua pas peu à la froideur que ce pape leur témoigna ; car il n'entendoit point raillerie là-dessus. Il détourna les yeux lorsqu'on lui montra la statue de Laocoon, & dit que c'étoit un simulacre de l'idolâtrie du paganisme. Jugez si les amateurs des beaux arts, si les Italiens qui admiraient ce chef-d'œuvre de sculpture, pouvoient concevoir de l'estime pour un tel homme. Les poètes lui prouverent qu'on n'avoit pas dit sans raison, *genus irritabile vatum*. Voici une épigramme dont Sannazar le régala.

Classe virisque potens, domitoque oriente superbus

Barbarus in latias dux quatit arma domos,

In vatiano noster latet, hunc tamen alto,

Christe, vides caelo (proh dolor!) & pateris.

Tous les savans de son temps se promettoient de l'avancement à son avènement au pontificat, à cause qu'il devoit aux lettres son exaltation, & ce qu'il avoit de bonne fortune ; mais ils demeurèrent confondus en voyant qu'il étoit plein de mauvaïse volonté contre ceux qui se plaisoient à la belle littérature, les appelant *Trentianos*, & les traitant de telle sorte qu'on croit qu'il eût rendu les lettres tout-à-fait barbares, s'il ne fût mort dans la deuxième année de sa suprême dignité. Valérianus dit gentiment, qu'il ufoit de ce mauvais traitement contre les plus beaux esprits de son siècle, avec le même goût dont il préféreroit la merluche de ses Pays-bas, aux meilleurs poissons qui se mangeassent en Italie.

Autre sujet de haine, c'est qu'il ne dissimula point les abus introduits dans l'église, & qu'il les reconnut publiquement dans son instruction au nonce qui devoit parler de sa part à la diète de Nuremberg. Il y déplora la mauvaïse vie du clergé, & la corruption des mœurs qui avoit paru dans la personne de quelques papes. Quand il canonisa Antonin & Bennon, non-seulement il retrancha les dépenses ordinaires dans ces sortes

de cérémonies, mais il les défendit comme contraires à la sainteté de l'église. Ses successeurs n'ont pas été de son sentiment, ils ont toléré dans les canonisations la pompe mondaine jusqu'à des excès qui ont choqué le menu peuple.

L'histoire nous apprend, pour en citer un exemple, que tout le monde fut scandalisé dans Paris, l'an 1622, de la magnificence avec laquelle les carmes déchaussés y célébrèrent la canonisation de sainte Thérèse. Voyez le petit livre qui parut alors, & qui est intitulé *le caquet de l'accouchée*. « Pour moi, (dit dans ce livre la femme d'un avocat du grand-conseil) j'eusse été d'avis de mettre toutes ces superfluités à la décoration de l'église de ces moines ; à tout le moins cela leur fût demeuré, & les eût-on estimé davantage ; sans faire évaporer tant de richesses en fumée, cela eût allumé le feu de dévotion dans le cœur de ceux qui les eussent visité ».

On peut dire qu'à tous égards, Hadrien eut très-peu de satisfaction de la couronne papale ; elle étoit pour lui très-pesante, & il connoissoit trop mal le génie des Italiens, pour ne leur pas déplaire en mille choses. Les nouvelles qu'il apprenoit tous les jours des progrès des Ottomans, & son peu d'expérience dans les affaires, le chagrinerent au point de s'écrier qu'il avoit eu plus de plaisir à gouverner le collège de Louvain, que toute l'église chrétienne. L'ambassadeur de Ferdinand lui ayant demandé audience, commença ainsi sa harangue : *Fabius maximus, sanctissime pater, rem romanam cunctando restituit, tu verò pariter cunctando, rem romanam, simulque europam perdere contendis*. Ce début déconcerta le pontife, & les cardinaux qui ne l'aimoient pas pensèrent éclater de rire. Il mourut le 14 de septembre 1523. Sa vie a été emplement décrite par Morin-gus, théologien de Louvain.

Hadrien a mis au jour, avant son exaltation, quelques ouvrages, entr'autres un commentaire sur le maître des sentences. Il soutenoit dans ce commentaire que le pape peut errer même dans les choses qui appartiennent à la foi, & l'on prétend qu'il ne changea point d'opinion quand il fut assis sur la chaire de S. pierre (comme fit Pie II.) car il laissa subsister cet endroit de son livre,

dans l'édition qui s'en fit à Rome durant son pontificat.

Henri V. est mort à *Utrecht* en 1125, à 44 ans, sans laisser de postérité. Voici le précis de sa vie par M. de Voltaire. Après avoir détrôné & exilé son pere, en tenant une bulle du pape à la main, il soutint dès qu'il fut empereur, les mêmes droits de Henri IV. contre l'église. Réuni d'intérêt avec les princes de l'empire, il marche à Rome à la tête d'une armée, fait prisonnier le pape Paschal II. & l'oblige de lui rendre les investitures, avec serment sur l'évangile de les lui maintenir. Paschal étant libre, fait annuller son serment par les cardinaux; nouvelle maniere de manquer à sa parole. Henri se propose d'en tirer vengeance; il est excommunié; les Saxons se soulèvent contre lui, & taillent ses troupes en pieces près de la forêt de Guelphe. Enfin craignant de périr aussi misérable que son pere, & le méritant bien davantage, il s'accommode en 1123, avec le pape Calixte II. & lui cede ses prétentions. Cet accommodement consistoit en ce que l'empereur consentit à ne plus donner l'investiture que par le sceptre, c'est-à-dire par la puissance royale, au lieu qu'auparavant il la donnoit par la crosse & par l'anneau.

Ayant terminé à son préjudice cette longue querelle avec les pontifes de Rome, il entre en Champagne, pour se vanger d'un affront qu'il prétendoit y avoir reçu dans un concile tenu à Rheims, où il avoit été excommunié à l'occasion des investitures. Le roi rassemble tous ses vassaux: tout marcha, jusqu'aux ecclésiastiques; & Suger, abbé de St. Denis, s'y trouva avec les sujets de cette abbaye; l'armée étoit de plus de 200000 hommes; l'empereur n'ose pas se commettre contre de si grandes forces; il se retire à la hâte, & se rend à *Utrecht*, où il finit ses jours, détesté de tout le monde, accablé des remords de sa conscience, & rongé d'un ulcère gangréneux qu'il avoit au bras droit.

Je me hâte de passer aux savans nés à *Utrecht*; mais je dois me borner à faire un choix entr'eux, dont M. Gaspard Burman a donné la vie dans son ouvrage intitulé: *Trajectum eruditum, Traj. ad Rhenum, 1738. prem. édit. & 1750. in-4^o*. Cet ouvrage est plein de recherches, & personne n'ignore combien meilleurs Burman, tous nés à

Utrecht, brillent dans la littérature. Heurnius (Jean & Otto), pere & fils, étoient deux savans medecins du xvi. siecle. Jean naquit à *Utrecht* en 1543, & mourut de la pierre en 1601, âge de 58 ans. Il étudia à Louvain, à Paris, à Padoue, à Pavie, & revint dans sa patrie après une absence de douze années. Lorsque l'université de Leyde eut été fondée en 1581, Heurnius y fut appelé pour remplir une chaire de médecine; & c'est dans ce poste qu'il a passé les vingt dernières années de sa vie, avec beaucoup de réputation.

Un historien hollandois rapporte une anecdote curieuse sur son esprit dans la pratique de la médecine. Il s'agissoit de la princesse Emilie, qui épousa dom Emanuel de Portugal, fils du roi Antoine de Portugal, dépossédé par Philippe II. roi d'Espagne. Ce prince Emanuel, qui étoit catholique, gagna l'esprit d'Emilie de Nassau, par ses cajoleries & par sa gentillesse; elle le prit pour mari, tout pauvre qu'il étoit, & de religion contraire; & quoique le prince Maurice son frere s'opposât fortement à ce mariage, qu'il ne croyoit pas avantageux ni à l'un ni à l'autre.

Après l'avoir fait, la princesse tomba malade, refusant de prendre aucune nourriture, desorte qu'on craignit qu'elle ne se laissât mourir de faim. Les états généraux appellerent Heurnius, pour veiller à la vie de la princesse. Il ne gagna d'abord rien sur son esprit; mais comme il étoit doux, honnête & ingénieux, il tint à la princesse le discours suivant.

Je suis désespéré, madame, de votre état & du mien; V. G. qui est pleine de bonté, pourroit me rendre un service, & s'en rendre à elle-même. En quoi? lui dit-elle. Ce seroit, reprit-il, en suivant mes avis; je souhaiterois que V. G. voulût prendre quelque chose pour se fortifier, & qu'elle se mît l'esprit en repos, pour rétablir sa santé. Hé quel avantage vous en reviendrait-il, repliqua la princesse? Très-grand, madame, répondit l'adroit medecin; c'est une opinion générale que l'amour est une espece de phrénésie incurable; desorte que si V. G. goûtoit mon conseil, votre cure me mettroit en réputation; bientôt tous les amoureux auroient recours à moi

moi, & je guérirais la plupart de ceux qui suivroient mes ordonnances. Je crois bien, mon bon docteur, que vous pourriez réussir sur plusieurs gens, lui repliqua la princesse; mais personne ne peut guérir mon mal que le prince de Portugal, mon légitime époux, qu'on tient éloigné de moi contre tout droit, & par la plus grande tyrannie du monde, puisque je suis une personne libre, d'un âge mûr, & qui ne dépends de personne. J'ai choisi un époux qui ne déshonore point ma famille; s'il a le malheur d'être privé de ce qui lui appartient, j'en suis contente, & je saurai me borner, jusqu'à ce qu'il plaise à Dieu d'en disposer autrement; cependant voulant vous faire plaisir, je prendrai de la nourriture en attendant l'arrivée de mon frere, pour voir s'il en agira envers moi en frere, ou en tyran.

Il ne s'agit point ici de parler des suites de ce mariage d'amour, mais seulement des conseils d'Heurnius, qui réussirent effectivement à rétablir la princesse. Elle se retira à Geneve l'an 1623, avec six filles qu'elle avoit, & l'année ensuite elle y mourut de mélancolie. Voilà tout ce qu'en rapportent les auteurs ordinaires; mais il faut lire l'historien hollandois, dont j'ai parlé, & qui est inconnu à ceux qui n'entendent pas la langue du pays. Cet historien est P. Bor, *Ver volg van de Nederlandsche Oorlogen*, l. XXXIV, fol. 22 & suiv.

Les œuvres médicales de Jean Heurnius ont paru à Leyde en 1609, en deux volumes in-4°. à Amsterdam, en 1650, in-fol. & à Geneve, en 1657, in-fol. Il y a dans ce recueil une dissertation qui fait honneur à l'auteur; elle regarde l'épreuve de l'eau pour ceux qui sont accusés de sortilège, & la décision de ce médecin fit abolir cette épreuve par la cour de Hollande.

Heurnius (Otto), fils de Jean, naquit à Utrecht en 1577. Il pratiqua la médecine avec honneur, & prit pour devise *tuò, jucundè, morbi curandi*; on doit guérir promptement, sûrement, & agréablement; mais le *tuò* seul est une assez belle besogne. Heurnius le fils a mis au jour une histoire de la philosophie

barbare, de *barbarica philosophia*, *libri duo*. Leyde 1600, in-12; cet ouvrage n'a pas eu l'approbation des connoisseurs; il est rempli de choses communes ou étrangères au sujet.

UTRICULE, f. m. (*Hist. nat. Bot.*) On nomme *uricules* en botanique, des espèces de vésicules, ou de sacs ovoïdes formés par les intervalles que laissent entr'eux les faisceaux des fibres ligneuses. Les *uricules* sont placés horizontalement, & paroissent avoir pour fonction principale, celle de préparer le suc nourricier de la plante. (*D. J.*)

UTZNACH, (*Géogr. mod.*) petite ville de Suisse au canton de Zurich, à quelque distance du lac de Zurich. Elle a son chef qu'on nomme *avoyer*, & son conseil. (*D. J.*)

V U

VU, participe. (*Gram.*) Voyez l'article VOIR, VISIBILITÉ, VISION.

VU ou VEU, (*Jurisprud.*) est un terme usité dans les jugemens, pour indiquer que les juges ont vu & examiné telles & telles pièces. Les jugemens d'audience n'ont que deux parties, les qualités & le dispositif. Les jugemens sur procès par écrit ou sur pièces *vues*, ont trois parties; les qualités, le *vu* & le dispositif. La seconde partie que l'on appelle le *vu*, a été ainsi nommée, parce qu'elle commence par ces mots, *vu par la cour*, &c. ou *vu par nous* si ce ne sont pas des juges souverains.

Au conseil du roi, on appelle *requête en vu d'arrêt*, celle qui est rédigée dans la forme d'un *vu d'arrêt*, de manière que pour en faire un arrêt, il n'y a que le dispositif à ajouter. Voyez ARRÊT, CASSATION, JUGEMENT, DISPOSITIF, SENTENCE, QUALITÉS, REQUÊTE. (*A*)

UVA URSI, f. f. (*Hist. nat. Bot.*) genre de plante à fleur monopétale, en forme de cloche ronde; le pistil sort du calice, il est attaché comme un clou à la partie postérieure de la fleur, & il devient dans la suite un fruit mou ou une baie sphérique qui renferme de petits noyaux aplatis d'un côté & relevés en bosse de l'autre. Tournefort, *Inst. rei herb.* Voyez PLANTE.

VUBARANA, (*Ichthyolog. exot.*) poisson qu'on prend dans les mers d'Amérique, & qui est excellent à manger; il ressemble de figure à notre truite de rivière, son corps est par-tout à-peu-près de la même épaisseur, seulement un peu élevé sur le dos, & un peu plus applati vers la queue; son épaisseur est d'environ six pouces, & sa longueur d'un pié; il a la tête petite & pointue, la langue longue & la bouche sans dents; sa queue est grande & fourchue, ses écailles sont très-petites & rangées également, & si près les unes des autres, qu'elles offrent une surface des plus douces au toucher; il n'a qu'une nageoire sur le dos, lequel est d'un blanc bleuâtre; le reste de son corps paroît tantôt de couleur olive, tantôt d'un blanc argentin, selon le jour auquel on le regarde; son ventre est plat, mais très-blanc, & les couvertures de ses nageoires paroissent par leur blancheur lustrée, comme des plaques d'argent. *Maggravii Hist. Brasil.*

VUCH'ANG, (*Géog. mod.*) grande ville de la Chine, sur le fleuve Kiang, dans la province de Huquand, où elle a le rang de première métropole, & renferme dix villes dans son territoire. Elle est de 3. 16. plus occidentale que Pékin, sous le 31 d. O. de latitude septentrionale. (*D. J.*)

VUE, f. f. (*Physiolog.*) l'action d'apercevoir les objets extérieurs par le moyen de l'œil, ou si vous voulez, c'est l'acte & l'exercice du sens de voir. *Voyez SENS & VISION.*

La *vue* est la reine des sens, & la mere de ces sciences sublimes, inconnues au grand & au petit vulgaire. La *vue* est l'obligante bienfaitrice qui nous donne les sensations les plus agréables que nous recevons des productions de la nature. C'est à la *vue* que nous devons les surprenantes découvertes de la hauteur des planetes, & de leurs révolutions autour du soleil, le centre commun de la lumière. La *vue* s'étend même jusqu'aux étoiles fixes, & lorsqu'elle est hors d'état d'aller plus loin, elle s'en remet à l'imagination, pour faire de chacune d'elles un soleil qui se meut sur son axe, dans le centre de son tourbillon. La *vue* est encore la créatrice des beaux

arts, elle dirige la main savante de ces illustres artistes, qui tantôt animent le marbre, & tantôt imitent par leur pinceau les voûtes azurées des cieux. Que l'amour & l'amitié nous disent les délices que produit après une longue absence la *vue* d'un objet aimé! enfin il n'est guere de sens aussi utile que la *vue*, & sans contredit, aucun n'est aussi fécond en merveilles. Mais je laisse à Milton la gloire de célébrer ses charmes, pour ne parler que de sa nature.

L'œil, son organe, est un prodige de dioptrique; & la lumière, qui est son objet, est la plus pure substance dont l'ame reçoive l'impression par les sens. *Voyez donc ŒIL & LUMIERE*, en vous ressouvenant qu'il faut appliquer à la connoissance de la structure de l'œil tout ce que l'optique, la catoptrique, & la dioptrique, nous démontrent sur ce sujet, d'après les découvertes de Newton, homme d'une si grande sagacité, qu'il paroît avoir passé les bornes de l'esprit humain.

La *vue*, (comme le dit M. de Buffon, qui a répandu tant d'idées ingénieuses & philosophiques dans son application des phénomènes de ce sens admirable); la *vue* est une espece de toucher, quoique bien différente du toucher ordinaire. Pour toucher quelque chose avec le corps ou avec la main, il faut ou que nous nous approchions de cette chose, ou qu'elle s'approche de nous, afin d'être à portée de pouvoir la palper; mais nous la pouvons toucher des yeux à quelque distance qu'elle soit, pourvu qu'elle puisse renvoyer une assez grande quantité de lumière, pour faire impression sur cet organe, ou bien qu'elle puisse s'y peindre sous un angle sensible.

Le plus petit angle sous lequel les hommes puissent voir les objets, est d'environ une minute; il est rare de trouver des yeux qui puissent apercevoir un objet sous un angle plus petit: cet angle donne pour la plus grande distance, à laquelle les meilleurs yeux peuvent apercevoir un objet, environ 3436 fois le diamètre de cet objet: par exemple, on cessera de voir à 3436 piés de distance un objet haut & large d'un pié; on cessera de voir un homme haut de cinq piés, à la distance de 17180 piés, ou d'une lieue & d'un tiers de lieue, & en supposant

même que ces objets soient éclairés du soleil. Cette estimation de la portée des yeux est néanmoins plutôt trop forte que trop faible, parce qu'il y a peu d'hommes qui puissent appercevoir les objets à d'aussi grandes distances.

Mais il s'en faut bien qu'on ait par cette estimation une idée juste de la force & de l'étendue de la portée de nos yeux ; car il faut faire attention à une circonstance essentielle, c'est que la portée de nos yeux diminue & augmente à proportion de la quantité de lumière qui nous environne, quoiqu'on suppose que celle de l'objet reste toujours la même ; en sorte que si le même objet que nous voyons pendant le jour à la distance de 3436 fois son diamètre, ressoit éclairé pendant la nuit de la même quantité de lumière dont il l'étoit pendant le jour, nous pourrions l'appercevoir à une distance cent fois plus grande, de la même façon que nous appercevons la lumière d'une chandelle pendant la nuit, à plus de deux lieues ; c'est-à-dire, en supposant le diamètre de cette lumière égal à un pouce, à plus de 316800 fois la longueur de son diamètre ; au lieu que pendant le jour, on n'appercevra pas cette lumière à plus de 10 ou 12 mille fois la longueur de son diamètre, c'est-à-dire, à plus de deux cents toises, si nous la supposons éclairée, aussi-bien que nos yeux, par la lumière du soleil.

Il y a trois choses à considérer pour déterminer la distance à laquelle nous pouvons appercevoir un objet éloigné ; la première, est la grandeur de l'angle qu'il forme dans notre œil ; la seconde, le degré de lumière des objets voisins & intermédiaires que l'on voit en même temps ; & la troisième, l'intensité de lumière de l'objet lui-même. Chacune de ces causes influe sur l'effet de la vision, & ce n'est qu'en les estimant & en les comparant, qu'on déterminera dans tous les cas la distance à laquelle on peut appercevoir tel ou tel objet particulier.

Au reste, la portée de la *vue*, ou la distance à laquelle on peut voir le même objet, est assez rarement la même pour chaque œil ; il y a peu de gens qui aient les deux yeux également forts. Lorsqu'ils sont également bons, & que l'on regarde le même

objet des deux yeux, il semble qu'on devroit le voir une fois mieux qu'avec un seul œil ; cependant il n'y a pas de différence sensible entre les sensations qui résultent de l'une & de l'autre façon de voir ; & après avoir fait sur cela des expériences, on a trouvé qu'avec deux yeux égaux en force, on voyoit mieux qu'avec un seul œil, mais d'une treizième partie seulement ; en sorte qu'avec les deux yeux, on voit l'objet comme s'il étoit éclairé de treize lumières égales, au lieu qu'avec un seul œil, on ne le voit que comme s'il étoit éclairé de douze lumières.

Avant que de résoudre la question qu'on propose sur la *vue*, il faut considérer quel est ce sens au moment de la naissance.

Les yeux des enfans nouveaux nés n'ont point encore les brillans qu'ils auront dans la suite ; leur cornée est plus épaisse que dans les adultes ; elle est plus plate & un peu ridée ; leur humeur aqueuse est en petite quantité, & ne remplit pas entièrement les chambres. Il est aisé d'imaginer d'où vient cet état des yeux dans les enfans qui viennent au monde : leurs yeux ont été fermés pendant neuf mois ; la cornée a toujours été poussée de dehors en dedans, ce qui l'a empêchée de prendre sa convexité naturelle en dehors ; les vaisseaux où se filtre l'humeur aqueuse, n'ont guère permis cette filtration, &c. Ce n'est donc qu'à la longue qu'il s'amasse dans l'œil des enfans, après leur naissance, une suffisante quantité d'humeur aqueuse qui puisse remplir les deux chambres, dilater la cornée & la pousser en dehors, faire disparoître les plis qui s'y trouvent, enfin la rendre plus mince en la comprimant davantage.

Il résulte des défauts qu'on voit dans les yeux d'un enfant nouveau-né, qu'il n'en fait aucun usage ; cet organe n'ayant pas encore assez de consistance, les rayons de la lumière ne peuvent arriver que confusément sur la rétine. Ce n'est qu'au bout d'un mois ou environ qu'il paroît que l'œil a pris de la solidité, & le degré de tension nécessaire pour transmettre ces rayons dans l'ordre que suppose la vision ; cependant alors même, c'est-à-dire au bout d'un mois, les yeux des enfans ne s'arrêtent sur rien ; ils les

remuent & les tournent indifféremment, sans qu'on puisse remarquer si quelques objets les affectent réellement; mais bientôt, c'est-à-dire, à 6 ou 7 semaines, ils commencent à arrêter leur regard sur les choses les plus brillantes, à tourner souvent les yeux & à les fixer du côté du jour, des lumières ou des fenêtres; cependant l'exercice qu'ils donnent à cet organe, ne fait que le fortifier sans leur donner encore une notion exacte des différens objets; car le premier défaut du sens de la *vue* est de représenter tous les objets renversés. Les enfans avant que de s'être assurés par le toucher de la position des choses & de celle de leur propre corps, voient en bas tout ce qui est en haut, & en haut tout ce qui est en bas; ils prennent donc par les yeux une fausse idée de la position des objets.

Un second défaut & qui doit induire les enfans dans une autre espèce d'erreur ou de faux jugement, c'est qu'il voit d'abord tous les objets doubles, parce que dans chaque œil il se forme une image du même objet; ce ne peut encore être que par l'expérience du toucher, qu'ils acquièrent la connoissance nécessaire pour rectifier cette erreur, & qu'ils apprennent en effet à juger simples les objets qui leur paroissent doubles. Cette erreur de la *vue*, aussi-bien que la première, est dans la suite si bien rectifiée par la vérité du toucher, que quoique nous voyions en effet tous les objets doubles & renversés, nous nous imaginons cependant les voir réellement simples & droits, ce qui n'est qu'un jugement de notre ame, occasioné par le toucher, est une appréhension réelle, produite par le sens de la *vue*: si nous étions privés du toucher, les yeux nous tromperoiént donc, non seulement sur la position, mais aussi sur le nombre des objets.

La première erreur est une suite de la conformation de l'œil, sur le fond duquel les objets se peignent dans une situation renversée, parce que les rayons lumineux qui forment les images de ces mêmes objets, ne peuvent entrer dans l'œil qu'en se croisant dans la petite ouverture de la pupille: si l'on fait un petit trou dans un

lieu fort obscur, on verra que les objets du dehors se peindront sur la muraille de cette chambre obscure dans une situation renversée. C'est ainsi que se fait le renversement des objets dans l'œil; la prunelle est le petit trou de la chambre obscure.

Pour se convaincre que nous voyons réellement tous les objets doubles, quoique nous les jugions simples, il ne faut que regarder le même objet, d'abord avec l'œil droit, on le verra correspondre à quelque point d'une muraille ou d'un plan que nous supposons au delà de l'objet; ensuite en le regardant avec l'œil gauche, on verra qu'il correspond à un autre point de la muraille; & enfin en le regardant des deux yeux, on le verra dans le milieu entre les deux points auxquels il correspondoit auparavant: ainsi il se forme une image dans chacun de nos yeux; nous voyons l'objet double, c'est-à-dire, nous voyons une image de cet objet à droite, & une image à gauche; & nous le jugeons simple & dans le milieu, parce que nous avons rectifié par le sens du toucher cette erreur de la *vue*. Si le sens du toucher ne rectifioit pas le sens de la *vue* dans toutes les occasions, nous nous tromperions sur la position des objets, sur leur nombre, & encore sur leur lieu; nous les jugerions renversés, nous les jugerions doubles, & nous les jugerions à droite & à gauche du lieu qu'ils occupent réellement; & si au lieu de deux yeux nous en avions cent, nous jugerions toujours les objets simples, quoique nous les vissions multipliés cent fois.

Avec le seul sens de la *vue*, nous nous tromperions également sur les distances; & sans le toucher, tous les objets nous paroitraient être dans nos yeux, parce que les images de ces objets y sont en effet; ce n'est qu'après avoir mesuré la distance en étendant la main, ou en transportant son corps d'un lieu à l'autre, que l'homme acquiert l'idée de la distance & de la grandeur des objets; auparavant il ne connoissoit point du tout cette distance, & il ne pouvoit juger de la grandeur d'un objet que par celle de l'image qu'il formoit dans son œil. Dans ce cas le jugement de la grandeur n'étant

produit que par l'ouverture de l'angle formé par les deux rayons extrêmes de la partie supérieure & de la partie inférieure de l'objet, on jugeroit grand tout ce qui est près, & petit tout ce qui est loin; mais après avoir acquis par le toucher les idées de distance, le jugement de la grandeur des objets commence à se rectifier, on ne se fie plus à la première appréhension qui nous vient par les yeux pour juger de cette grandeur, on tâche de connoître la distance, on cherche en même temps à reconnoître l'objet par sa forme, & ensuite on juge de sa grandeur.

Mais nous nous tromperons aisément sur cette grandeur quand la distance sera trop considérable, ou bien lorsque l'intervalle de cette distance n'est pas pour nous dans la direction ordinaire; par exemple quand au lieu de la mesurer horizontalement, nous la mesurons du haut en bas ou du bas en haut.

Les premières idées de la comparaison de grandeur entre les objets, nous sont venues en mesurant soit avec la main, soit avec le corps en marchant, la distance de ces objets relativement à nous & entr'eux; toutes ces expériences par lesquelles nous avons rectifié les idées de grandeur que nous en donnoit le sens de la *vue*, ayant été faites horizontalement, nous n'avons pu acquérir la même habitude de juger de la grandeur des objets élevés ou abaissés au dessus de nous, parce que ce n'est pas dans cette direction que nous les avons mesurés par le toucher. C'est par cette raison, & faute d'habitude à juger les distances dans cette direction, que lorsque nous nous trouvons au dessus d'une tour élevée, nous jugeons les hommes & les animaux qui sont au dessous beaucoup plus petits que nous ne les jugerions en effet à une distance égale qui seroit horizontale; c'est-à-dire, dans la direction ordinaire suivant laquelle nous avons l'habitude de juger des distances. Il en est de même d'un coq ou d'une boule qu'on voit au dessus d'un clocher; ces objets nous paroissent être beaucoup plus petits que nous ne les jugerions être en effet, si nous les voyions dans la direction

ordinaire & à la même distance horizontalement, à laquelle nous les voyons verticalement.

Tout ce que nous venons de dire au sujet du sens de la *vue*, a été confirmé par l'histoire célèbre de l'aveugle de Chefelden; histoire rapportée dans les *Transf. philos.* n°. 402, & transcrite depuis dans plusieurs ouvrages qui sont entre les mains de tout le monde.

Lorsque par des circonstances particulières nous ne pouvons avoir une idée juste de la distance, & que nous ne pouvons juger des objets que par la grandeur de l'angle, ou plutôt de l'image qu'ils forment dans nos yeux, nous nous trompons alors nécessairement sur la grandeur de ces objets. Tout le monde a éprouvé qu'en voyageant la nuit, on prend un buisson dont on est près, pour un grand arbre dont on est loin; ou bien on prend un grand arbre éloigné pour un buisson qui est voisin: de même si on ne connoît pas les objets par leur forme, & qu'on ne puisse avoir par ce moyen aucune idée de distance, on se trompera encore nécessairement; une mouche qui passera avec rapidité à quelques pouces de distance de nos yeux, nous paroitra dans ce cas être un oiseau qui en seroit à une très-grande distance.

Toutes les fois qu'on se trouvera la nuit dans des lieux inconnus où l'on ne pourra juger de la distance, & où l'on ne pourra reconnoître la forme des choses à cause de l'obscurité, on sera en danger de tomber à tout instant dans l'erreur, au sujet des jugemens que l'on fera sur les objets qui se présenteront; c'est delà que vient la frayeur & l'espece de crainte intérieure que l'obscurité de la nuit fait sentir à presque tous les hommes; c'est sur cela qu'est fondée l'apparence des spectres & des figures gigantesques & épouvantables que tant de gens disent avoir vues.

On leur répond communément que ces figures étoient dans leur imagination; cependant elles pouvoient être réellement dans leurs yeux, & il est très-possible qu'ils aient en effet vu ce qu'ils disent avoir vu: car il doit arriver nécessairement, toutes les fois qu'on ne pourra juger d'un objet que par l'angle qu'il forme dans l'œil, que

cet objet inconnu grossira & grandira à mesure qu'on en sera plus voisin, & que s'il a paru d'abord au spectateur qui ne peut connoître ce qu'il voit, ni juger à quelle distance il le voit ; que s'il a paru, dis-je, d'abord de la hauteur de quelques piés lorsqu'il étoit à la distance de vingt ou trente pas, il doit paroître haut de plusieurs toises lorsqu'il n'en sera plus éloigné que de quelques piés ; ce qui doit en effet l'étonner & l'effrayer, jusqu'à ce qu'enfin il vienne à toucher l'objet ou à le reconnoître ; car dans l'instant même qu'il reconnoît ce que c'est, cet objet qui lui paroïssoit gigantesque, diminuera tout-à-coup, & ne lui paroîtra plus avoir que sa grandeur réelle : mais si l'on fuit ou qu'on n'ose approcher, il est certain qu'on n'aura d'autre idée de cet objet, que celle de l'image qu'il formoit dans l'œil, & qu'on aura réellement vu une figure gigantesque ou épouvantable par la grandeur & par la forme.

Enfin il y a une infinité de circonstances qui produisent des erreurs de la *vue* sur la distance, la grandeur, la forme, le nombre & la position des objets. Mais pourquoi ces erreurs de la *vue* sur la distance, la grandeur, &c. des objets ? C'est que la mesure des distances & des grandeurs n'est pas l'objet propre de la *vue* ; c'est celui du toucher, celui de la règle & du compas, La *vue* n'a proprement en partage que la lumière & les couleurs.

Il nous sera maintenant plus facile de répondre à la plupart des questions qu'on fait sur le sens de la *vue*.

1^o. Nous venons de voir comment nous jugeons de la grandeur & de la distance des objets : l'ame fonde ses jugemens à cet égard, sur la connoissance que nous avons de la grandeur naturelle de certains objets, & de la diminution que l'éloignement y apporte. Un couvreur vu au haut d'un clocher, me paroît d'abord un oiseau ; mais dès que je le reconnois pour un homme, je l'imagine de 5 à 6 piés, parce que je sais qu'un homme a pour l'ordinaire cette hauteur ; & tout d'un temps je juge par comparaison, la croix & le coq de ce clocher d'un volume beaucoup plus considérable, que je ne les croyois auparavant.

C'est ainsi que la peinture exprimera un géant terrible dans l'espace d'un pouce, en mettant auprès de lui un homme ordinaire qui ne lui ira qu'à la cheville du pié, une maison, un arbre qui ne lui iront qu'au genou ; la comparaison nous frappe, & nous jugeons d'abord le géant d'une grandeur énorme, quoiqu'au fond il n'ait qu'un pouce.

Nous jugeons aussi des distances par la manière distincte ou confuse dont nous apercevons les objets ; car ils sont ordinairement d'autant plus proches de nous, que nous les voyons plus distinctement.

Enfin, nous jugeons des distances par l'éclat des objets qui paroissent plus brillans, lorsque nous en sommes proches, que lorsque nous en sommes éloignés ; c'est pour cela que les peintres placent sur leurs tableaux les montagnes & les bois dans l'obscurité, pour en marquer l'éloignement.

Mais tous les jugemens que l'ame porte sur les grandeurs, les distances des objets, &c. sont tous fondés sur une longue habitude de voir, & dégènerent par-là en une espèce d'instinct chez ceux qui ont acquis cette habitude ; c'est pourquoi les architectes, les dessinateurs, &c. jugent bien des petites distances, & les pilotes des grandes.

C'est aussi l'habitude seule qui nous fait juger de la convexité & de la concavité des corps, à la faveur de leurs ombres latérales. L'aveugle de Cheselden regarda d'abord la peinture, comme une table de diverses couleurs ; ensuite y étant plus accoutumé, il la prit pour un corps solide, ne sachant quel sens le trompoit, de la *vue* ou du tact.

Nous jugeons qu'un corps se meut, quand il nous paroît successivement en d'autres points. Delà, nous pensons que des objets petits & fort éloignés sont tranquilles, quoiqu'ils soient en mouvement, parce que la variété des points dans lesquels ils se présentent à nos yeux, n'est point assez frappante ; c'est pourquoi nous ne voyons remuer certains corps, qu'au microscope, comme les petits vers des liquides, &c.

Nous estimons le lieu des corps, par l'extrémité de l'axe optique ; & ici il y a beaucoup d'incertitude. Si nous ne regar-

dons que de l'œil droit, le corps sera à l'extrémité de l'axe optique droit. Si nous regardons de l'œil gauche seul, il fautera à la fin de l'axe de l'œil gauche. Si les deux yeux sont employés, l'objet sera dans l'endroit intermédiaire.

Nous jugeons du nombre, par les diverses sensations que les objets nous impriment. S'il n'y a qu'une sensation, & une sensation homogène, nous croyons que l'objet est unique; s'il y en a plusieurs, il est naturel que nous en jugions plusieurs. Dès que les axes des yeux ne concourent pas, nous sommes donc forcés de voir plusieurs objets, comme dans l'ivresse; mais c'en est assez sur les jugemens que porte la *vue* des différentes qualités des corps.

2°. On demande pourquoi on voit les objets droits, quoiqu'ils soient peints renversés dans les yeux?

L'habitude & le sentiment du toucher rectifient promptement cette erreur de la *vue*. Mais pourquoi, me dira-t-on, ces aveugles nés auxquels on a donné la *vue*, n'ont-ils pas vu d'abord les objets renversés? Ces aveugles avoient toute leur vie tâté les objets, & jugé sûrement de leur situation; leur âme pouvoit donc bien moins s'y méprendre qu'une autre. Au reste, peut-être que la sensation renversée aura fait une partie de l'étonnement dont ils furent saisis à l'aspect de la lumière, & que dans la foule ils n'auroient pas distingué cette singularité; mais ce renversement n'aura rien renversé dans leurs idées bien établies par les longues leçons de leur vrai maître, le sentiment du toucher. L'aveugle accoutumé à se conduire avec ses deux bâtons, & à juger par eux de la situation des corps, ne s'y trompe point, il fait fort bien que son chien qu'il touche du bâton droit est à gauche, & que l'arbre qu'il touche du bâton gauche est à droite; quand on lui donneroit dans l'instant deux bons yeux, au fond desquels le chien seroit à droite, & l'arbre à gauche, il n'en croiroit rien, & s'en rapporteroit à la démonstration de ses bâtons qu'il fait être infallible. L'âme en fait autant, au moins pour tous les objets sur lesquels l'expérience du toucher a pu répandre ses lumières, ou immédiatement, ou par comparaison.

3°. On demande, comment on voit un objet simple, quoique son image fasse impression sur les deux yeux, & pourquoi on le voit quelquefois double?

Un objet vu des deux yeux paroît simple, quand chaque image tombe directement sur le point de l'axe visuel, ou sur le pôle de chaque œil; mais il paroît double, toutes les fois que l'image tombe hors de ses points.

4°. Pourquoi voit-on distinctement, quand les objets sont à la distance que comporte la disposition de l'œil?

Parce qu'alors l'angle optique n'est ni trop grand, ni trop petit. Il ne faut pas qu'il soit si grand que les rayons ne puissent se réunir, & peindre les objets sur la rétine; mais il faut qu'il soit le plus grand qu'il est possible pour prendre un grand nombre de rayons.

5°. Pourquoi la *vue* est-elle faiblement affectée, quand les objets sont dans un grand éloignement?

Parce que les rayons plus parallèles, exigent une petite force réfringente pour s'unir à l'axe optique; au lieu que les rayons divergens en requierent une plus considérable, & par conséquent s'écartent facilement, de façon qu'ils arrivent séparément à la rétine.

6°. Pourquoi les objets qui sont trop près, paroissent-ils confus?

Parce que les rayons réfléchis par ces corps, sont si divergens, qu'ils se rassemblent par delà la rétine: ils forment plusieurs points, plusieurs traits, mais non ce seul point qui représente, pour ainsi dire, la physionomie des corps. La petitesse de ce point, où les rayons s'unissent comme dans un foyer, dépend de la petitesse des fibres de la rétine. Elle a été soumise au calcul, par Hook, par Porterfields, & Montanarius, &c.

7°. Comment voit-on les objets distinctement?

Une image est distincte, quand tous les points du cône lumineux qui la forment sont rassemblés dans la même proportion qu'ils ont sur l'objet même sans confusion, ni intervalle entr'eux, sans mélange de rayons étrangers, & lorsque ce juste assemblage de rayons n'affecte point l'organe,

ni trop vivement, ni trop foiblement; c'est-à-dire, qu'une image est distincte, quand tous les points de lumière & les nuances d'ombre qui la forment, sont placés les uns auprès les autres, comme ils le sont sur l'original même; en sorte que plusieurs de ces points ou de ces nuances d'ombre ne se réunissent pas en un seul, ou ne laissent pas entr'eux des intervalles qui ne sont pas dans l'original; & qu'enfin leur impression n'est pas disproportionnée à la sensibilité de l'organe; car l'un ou l'autre de ces défauts rendroit l'image confuse.

8°. Pourquoi les objets paroissent-ils obscurs, quand on va d'un lieu éclairé dans un lieu sombre?

C'est que nous trouvant dans un lieu très-éclairé, nous resserrons la prunelle, afin que la rétine ne soit pas offensée d'une si grande lumière qui lui fait de la peine. Or, entrant alors dans un lieu obscur, les rayons de lumière n'ébranlent presque pas la rétine, & notre ame qui vient d'être accoutumée à de plus fortes impressions ne voit rien dans ce moment.

9°. Pourquoi l'œil trompé, voit-il les objets plus grands dans les brouillards, & pareillement la lune à l'horizon beaucoup plus grande que dans le reste du ciel?

Le brouillard, les vapeurs de l'horizon, dit M. le Cat, en couvrant les objets d'une couche vaporeuse, les font paroître plus éloignés qu'ils ne sont; mais en même temps ils n'en diminuent pas le volume, & par-là, ils sont cause que nous les imaginons plus considérables. Quand on se promène par le brouillard, un homme qu'on rencontre paroît un géant, parce qu'on le voit confusément, & comme très-éloigné, & qu'étant néanmoins fort près, il renvoie une très-grande image dans notre œil: or, l'ame juge qu'un objet très-éloigné qui envoie une grande image dans l'œil est très-grand; mais ici, on revient bientôt de son erreur, & l'on en découvre par-là l'origine, car on est surpris de se trouver en un instant tout près de cet homme qu'on croyoit si éloigné, & alors le géant disparaît.

C'est par le même enchantement que les vapeurs de l'horizon nous faisant voir la lune aussi confusément, que si elle étoit

une fois plus éloignée; & ces mêmes vapeurs ne diminuant pas la grandeur de l'image de la lune, mon ame qui n'a point l'idée réelle de la grandeur de cette planète, la juge une fois plus grande; parce que, quand elle voit un objet à 200 pas sous un angle aussi grand que celui d'un autre objet vu à 100 pas, elle juge l'objet distant de 200 pas une fois plus grand que l'autre, à moins que la grandeur réelle de cet objet ne lui soit connue.

10°. Pourquoi un charbon ardent, une meche allumée, tournée rapidement en rond, nous fait-elle voir un cercle de feu?

C'est que l'impression de la lumière sur la rétine subsiste encore un certain temps après son action: or, si l'action d'un objet recommence sur un mamelon nerveux avant que sa première impression soit éteinte, les impressions seront continues, comme si l'objet n'avoit pas cessé d'agir. C'est par la même raison qu'une corde tendue sur quelque instrument de musique, & que l'on fait tremousser, nous paroît non seulement double, mais encore de la même épaisseur, & de la même figure, que l'espace qu'elle décrit en tremoussant.

11°. Pourquoi voit-on des étincelles sortir de l'œil, lorsqu'on le frotte avec force, qu'on le presse, ou qu'on le frappe? La lumière, dit Musschenbroeck, tombant sur la rétine, émeut les filets nerveux de cette membrane; lors donc que ces mêmes filets viennent à être comprimés de la même manière par l'humeur vitrée, ils doivent faire la même impression sur l'ame, qui croira alors appercevoir de la lumière, quoiqu'il n'y en ait point. Lorsqu'on frotte l'œil, on pousse l'humeur vitrée contre la rétine; ce qui nous fait alors voir des étincelles. Si donc les filets nerveux reçoivent la même impression que produisoient auparavant quelques rayons colorés, notre ame devra revoir les mêmes couleurs. La même chose arrive aussi lorsque nous pressons l'angle de l'œil dans l'obscurité, en sorte qu'il s'écarte du doigt; car on verra alors un cercle qui sera orné des mêmes couleurs que nous remarquons à la queue d'un paon; mais dès qu'on retire le doigt,

& que l'œil reste en repos, ces couleurs disparaissent dans l'espace d'une seconde, & ne manquent pas de reparoître de nouveau, aussi-tôt qu'on recommence à presser l'œil avec le doigt.

Semblablement, lorsqu'on fait quelque effort, qu'on étérnue, par exemple avec violence, on voit des étincelles de feu. Ce phénomène vient de ce que le cours des esprits étant interrompu dans les nerfs optiques, & coulant ensuite par secouffes dans la rétine, l'ébranle, & nous fait paroître ces étincelles.

12°. D'où vient la *vue* claire ?

Elle dépend, 1°. de la capacité de la prunelle, & de la mobilité de l'iris ; car plus la prunelle est ample, plus elle peut transmettre des rayons réfléchis de chaque point de l'objet. 2°. Elle dépend de la transparence des trois humeurs de l'œil, pour transmettre les rayons qui tombent sur la cornée. 3°. Elle dépend de la bonne constitution de la rétine & du nerf optique. Il faut aussi que l'objet qu'on regarde soit lumineux ; ce qui arrive sur-tout aux objets blancs ou peints de quelque couleur éclatante, qui réfléchisse & envoie dans l'œil beaucoup de rayons de lumière.

13°. D'où vient la *vue* distincte ?

On voit les objets distinctement, 1°. lorsque l'œil étant bien constitué, les rayons réfléchis qui partent d'un seul point de l'objet, viennent se réunir sur la rétine en un seul, après avoir traversé les trois humeurs de l'œil ; c'est pour cette raison qu'on voit beaucoup plus distinctement les objets qui sont près de nous, que ceux qui en sont éloignés. 2°. Il faut aussi pour voir distinctement, que les objets ne soient ni trop, ni trop peu éclairés ; lorsqu'ils sont trop éclatans, ils nous éblouissent, & lorsqu'ils ne sont pas assez éclairés, leurs rayons n'agissent pas avec assez de force sur la rétine.

Remarquons en passant que la trop grande quantité de lumière est peut-être tout ce qu'il y a de plus nuisible à l'œil, & que c'est une des principales causes qui peuvent occasioner la cécité. *Voyez le recueil de l'Académie des Sciences, année 1743. Mem. de M. de Buffon.*

14°. D'où vient la *vue* courte, c'est-à-

Tome XXXVI.

dire, celle des gens qui ne voient bien que de très-près, ou qui ne voient distinctement que les objets qui sont presque sur leurs yeux ?

La *vue* courte de ces sortes de gens, qu'on nomme *myopes*, vient de plusieurs causes ; ou parce qu'ils ont la cornée transparente trop saillante, ou le cristallin trop convexe, & que la réfraction trop forte fait croiser trop tôt les rayons, ou parce qu'avec une réfraction ordinaire, ils ont le globe de l'œil trop gros, trop distendu, ou l'espace de l'humeur vitrée trop grand ; dans ces deux cas, le point optique se fait en deçà de la rétine. Ces sortes de gens mettent les yeux presque sur les objets, afin d'allonger le foyer par cette proximité, & faire que le point optique atteigne la rétine. C'est pour cela qu'ils se servent avec succès d'un verre concave qui allonge le croisement des rayons, & le point où l'image est distincte ; comme l'âge diminue l'abondance des liqueurs, & l'embonpoint de l'œil, il corrige souvent le défaut de la myopie.

15°. D'où vient la *vue* longue, c'est-à-dire, des personnes qui ne voient clairement que de loin ?

La *vue* des gens qui ne voient clairement que de loin, & qu'on nomme *presbytes*, vient de plusieurs causes ; ou parce qu'ils ont la cornée transparente, ou le cristallin trop peu convexe, ou bien de ce que l'espace de l'humeur vitrée est trop petit.

S'ils ont la cornée ou le cristallin trop peu convexe, la réfraction est foible, le croisement & la réunion des pinceaux optiques se font de loin ; ainsi le cône renversé atteint la rétine, avant que les pinceaux soient réunis, & que l'image soit formée distinctement.

Si la réfraction & le croisement se font à l'ordinaire, mais que l'apparement de l'humeur vitrée soit trop petit, trop court, ou applati, la rétine ne recevra d'image que des objets éloignés qui ont un foyer plus court ; ce défaut se corrige avec la lunette convexe, la loupe, la lentille, qui augmente la réfraction, & rend le croisement des rayons plus court ; l'âge ne corrige pas ce défaut, il l'augmente

au contraire , parce que les parties de l'œil se dessèchent.

16°. D'où vient que les vieillards voient de loin , & cessent de voir distinctement de près.

Nous venons d'en rendre la raison ; cependant cette *vue* longue des vieillards ne procède pas seulement de la diminution ou de l'appâtissement des humeurs de l'œil ; mais elle dépend aussi d'un changement de position entre les parties de l'œil , comme entre la cornée & le cristallin , ou bien entre l'humeur vitrée & la rétine ; ce qu'on peut entendre aisément , en supposant que la cornée devienne plus solide à mesure qu'on avance en âge ; car alors elle ne pourra pas prêter aussi facilement , ni prendre la plus grande convexité qui est nécessaire pour voir les objets qui sont près , & elle se fera un peu applatie en se desséchant avec l'âge ; ce qui suffit seul pour qu'on puisse voir de plus loin les objets éloignés.

Il faut donc , comme nous l'avons déjà dit , distinguer dans la vision la *vue claire* & la *vue distincte*. On voit clairement un objet toutes les fois qu'il est assez éclairé pour qu'on puisse le reconnoître en général ; on ne voit distinctement que lorsqu'on approche d'assez près pour en distinguer toutes les parties. Les vieillards ont la *vue* claire , & non distincte ; ils aperçoivent de loin les objets assez éclairés , ou assez gros pour tracer dans l'œil une image d'une certaine étendue ; ils ne peuvent au contraire distinguer les petits objets , comme les caractères d'un livre , à moins que l'image n'en soit augmentée par le moyen d'un verre qui grossit.

Il résulte delà , qu'un bon œil est celui qui ajoute à sa bonne conformation l'avantage de voir distinctement à toutes les distances , parce qu'il a la puissance de se métamorphoser en œil myope ou alongé , quand il regarde des objets très-proches ; ou en œil presbyte ou applati , quand il considère des objets très-éloignés. Cette puissance qu'a l'œil de s'alonger ou de se raccourcir , réside dans ses muscles , ainsi que dans les fibres ciliaires qui environnent & meuvent le cristallin.

17°. On demande enfin , d'où est-ce que dépend la perfection de la *vue* ?

Comme nous venons d'indiquer en quoi consistoit un bon œil , nous répondrons plus aisément à cette dernière question.

La perfection de la *vue* dépend non seulement de la figure , de la transparence , de la fabrique , & de la vertu des solides qui composent cet admirable organe , mais de la densité & de la transparence de ses humeurs ; en sorte que les rayons qui partent de chaque point visible de l'objet , sans se mêler à aucun autre , se réunissent en un seul point ou foyer distinct , qui n'est ni trop près , ni trop loin de la rétine. Ce n'est pas tout , il faut que ces humeurs & ces solides aient cette mobilité nécessaire pour rendre les objets clairement & distinctement visibles à diverses distances ; car par-là , grandeur , figure , distance , situation , mouvement , repos , lumières , couleurs , tout se représente à merveille. Il faut encore que la rétine ait cette situation , cette expansion , cette délicatesse , cette sensibilité ; en un mot , cette proportion de substance médullaire , artérielle , veineuse , lymphatique , sur laquelle les objets se peignent comme dans un tableau. Il faut enfin que le nerf optique soit libre & bien conditionné pour seconder la rétine & propager le long de ses fibres jusqu'au *sensorium commune* , l'image entière & parfaite des objets qui y sont dessinés.

A ce détail que j'ai tiré des écrits d'excellens phyficiens modernes , & de M. de Buffon en particulier , le lecteur , curieux d'approfondir les connoissances que l'optique , la dioptrique , & la catoptrique , nous donnent sur le sens de la *vue* , doit étudier les ouvrages de Newton , Gregori , Barrow , Molineux , Briggs , Smith , Hartsoecker , Musschenbroeck , S'gravesande , La Hire , Desaguliers , &c. (*Le chevalier DE JAUCOURT.*)

VUE , lésion de la (*Patholog.*) la lésion de la *vue* peut arriver en une infinité de manieres. Mais quelque nombreux que soient les symptomes de cette lésion , on les distingue fort bien en faisant le dénombrement des causes qui affectent les différentes parties de l'organe de la *vue* ; car premièrement les parties qui enferment & retiennent le globe de l'œil , sont pressées ,

enfoncées, poussées en dehors, rongées par des tumeurs inflammatoires, par des apostumes, des squirres, des cancers, des exostoses, par la carie des os qui forment l'orbite; & delà la figure de l'œil, la nature, la circulation des humeurs, l'axe de la *vue*, la collection des rayons dans le lieu convenable, se dépravent.

Ensuite l'inflammation, la suppuration, l'enflure, la conglutination, la concrétion des paupières, des grains qui s'y forment, troublent la *vue*, & cela par plusieurs causes; mais le plus souvent par la mauvaise affection des glandes sébacées. En effet, les yeux se remplissent d'ordures, commencent à souffrir, à s'irriter, perdent leur vivacité, & finalement leurs humeurs se corrompent.

De plus, les larmes trop abondantes, âcres, épaisses, coulant par gouttes au bord des paupières, & delà sur les joues, causent en cet endroit des humidités qui troublent la *vue*, des érosions inflammatoires, des ossifications, des fistules lacrymales; maux qui arrivent par la trop grande laxité de la glande lacrymale, ou par l'acrimonie & le trop-grand mouvement de la matière des larmes. Peut-être aussi par la mauvaise disposition de la caroncule qui est placée à l'angle de l'œil, ou par la mauvaise & la différente disposition des points lacrymaux, & des tuyaux qui portent les larmes de ce point dans le sac lacrymal; de plus, par l'éloignement quelconque où ce sac peut être de son état naturel, & par un vice du canal nasal, ou de la membrane qui tapisse intérieurement les narines, par un vice, dis-je, qui empêche la communication de ce canal dans la cavité du nez. Or, les causes dont on vient de donner le détail, viennent elles-mêmes d'un grand nombre d'autres causes.

La *vue* est encore dépravée, empêchée, détruite par les différentes maladies de la cornée & de l'albuminée, telles que l'obscureissement, le défaut de blancheur, l'épaississement, l'œdème, les phlétènes, l'inflammation, les taies, les cicatrices, la nature cartilagineuse de ces tuniques; & ces maux viennent ordinairement de plusieurs causes de différente nature.

Quand l'humeur aqueuse vient à manquer, la cornée se ride, l'œil s'éteint; si elle est trop abondante, elle forme un œil d'éléphant; croupit-elle faute d'être renouvelée, elle détruit toute la fabrique de l'œil par la putréfaction; si elle se colore ou s'épaissit comme de la mucosité ou de la pituite, les yeux prennent une couleur étrangère; des suffusions, des cataractes s'ensuivent: ces choses arrivent le plus souvent entre les parties internes de l'uvée & le cristallin, & leur cause est l'inflammation, la cacochymie, ou l'imprudente application des remèdes trop coagulans.

Si l'uvée s'enflamme, il naît une ophthalmie fort douloureuse, & qui devient bientôt très-pernicieuse à la *vue*; si elle suppure, on devient aveugle; si elle devient immobile, & en même temps se resserre, l'héméralopie s'ensuit, genre de maladie qui survient aussi à l'occasion d'une petite cataracte, moins épaisse aux bords qu'au milieu. Mais si l'uvée immobile est en même temps fort ouverte, cela donne lieu à la nyctalopie.

Il arrive encore que l'opacité, l'inflammation, la suppuration, l'hydropisie, la corruption, l'atrophie du cristallin, produisent le glaucôme, la cataracte, éteignent la *vue*, font naître l'aveuglement, l'amblyopie. Mais si ce même corps est lésé par rapport à sa figure, à sa masse, à sa consistance, à sa transparence, il s'ensuivra plusieurs accidens fâcheux à la *vue*, de différente nature, & souvent surprenans.

La figure trop sphérique de la partie du bulbe qui avance en dehors, la petiteesse même de la pupille, & plusieurs conditions qu'on n'a point encore assez bien examinées, par rapport à la longueur de l'œil, au cristallin même, à sa situation, pourront produire différentes especes de myopies, comme au contraire, l'œil trop plat ou trop long, ainsi que la différente nature du cristallin, & sa diverse situation, peuvent donner lieu à la presbyopie.

Comme l'humeur vitrée est exposée aux mêmes vices dont on a fait mention, elle pourra souffrir & produire des maux à-peu-près semblables.

Les différens vaisseaux de la membrane

appelée *réine*, sont aussi sujets à souffrir & à produire divers maux. En effet, l'hydropisie, l'œdème, les phlégènes, l'inflammation, la compression de ces vaisseaux; de pareils maux qui attaquent le nerf optique même, & les membranes qui l'enveloppent; de plus, une tumeur, un stéatome, un abcès, une hydatide, une pierre, l'inflammation, l'exténuation, l'érosion, la corruption, l'obstruction, affectant le cerveau, en sorte que la communication libre entre le nerf optique & son origine, dans la partie médullaire du cerveau, soit empêchée, ou tout-à-fait abolie; toutes ces choses produisent de différentes manières, des images, des flocons, des étincelles, & l'amaurose ou la goutte sérene.

La paralysie, ou le spasme des muscles moteurs de l'œil, leurs divers tiraillemens qui viennent des os, l'orbite mal affectée, ainsi que les plaies, les ulcères, l'inflammation, la pression, peuvent donner lieu à la rinoptie, au strabisme, à l'œil louche, au regard féroce, & à d'autres maux surprenans.

La choroïde, la tunique de Ruysch, l'uvée, qui sont remplies d'une très-grande quantité de vaisseaux sanguins, étant exposées par-là à l'inflammation & à la suppuration, peuvent produire l'opopie. De plus, selon que les diverses parties de l'œil seront diversement affectées, on sera très-fréquemment sujet à des hallucinations, à des erreurs, à des *vues* confuses, & à l'aveuglement. *Boerhaave. (D. J.)*

VUE, seconde (Hist. mod.) c'est une propriété extraordinaire que l'on attribue à plusieurs des habitans des îles occidentales de l'Ecosse. Le fait est attesté par un si grand nombre d'auteurs dignes de foi, que malgré le merveilleux de la chose, il paroît difficile de la révoquer en doute; cependant il n'y faut pas manquer. Le plus moderne des auteurs qui font mention de cette singularité, est M. Martin, auteur de l'histoire naturelle de ces îles, & membre de la société Royale de Londres.

La *seconde vue* est donc une faculté de voir les choses qui arrivent, ou qui se font en des lieux fort éloignés de celui où elles sont aperçues. Elles se représentent à

l'imagination comme si elles étoient devant les yeux, & actuellement visibles.

Ainsi, si un homme est mourant, ou sur le point de mourir, quoique peut-être il n'ait jamais été vu par la personne qui est douée de la *seconde vue*, son image ne laissera pas de lui apparôître distinctement sous la forme naturelle, avec son drap mortuaire & tout l'équipage de ses funérailles: après quoi la personne qui a apparu meurt inmanquablement.

Le don de la *seconde vue* n'est point une qualité héréditaire: la personne qui en est douée, ne peut l'exercer à volonté; elle ne sauroit l'empêcher, ni la communiquer à un autre, mais elle lui vient involontairement, & s'exerce sur elle arbitrairement; souvent elle y cause un grand trouble & une grande frayeur, particulièrement dans les jeunes gens qui ont cette propriété.

Il y a un grand nombre de circonstances qui accompagnent ces visions, par l'observation desquelles on connoît les circonstances particulières, telles que celles du temps, du lieu, &c. de la mort, de la personne qui a apparu.

La méthode d'en juger & de les interpréter est devenue une espèce d'art, qui est très-différent suivant les différentes personnes.

La *seconde vue* est regardée ici comme une tache, ou comme une chose honteuse; de sorte que personne n'ose publiquement faire semblant d'en être doué: un grand nombre le cachent & le dissimulent.

VUE, f. f. (Archit.) ce mot se dit de toutes sortes d'ouvertures par lesquelles on reçoit le jour; les *vues* d'appui sont les plus ordinaires, elles ont trois piés d'enseuilement, & au dessous.

Vue ou jour de coutume. C'est dans un mur non mitoyen, une fenêtre dont l'appui doit être à neuf piés d'enseuilement du raiz-de-chauffée, pris au dedans de l'héritage de celui qui en a besoin, & à sept pour les autres étages, & même à cinq selon l'exhaussement des planchers; le tout à fer maillé, & verre dormant. Ces sortes de *vues* sont encore appellées *vues hautes*, & dans le droit *vues mortes*.

Vue à temps. *Vue* dont on jouit par titre pour un temps limité.

Vue de côté. Vue qui est prise dans un mur de face, & qui est distante de deux piés du milieu d'un mur mitoyen en retour, jusqu'au tableau de la croisée. On la nomme plutôt *bée* que *vue*.

Vue de prospect. Vue libre dont on jouit par titre, ou par autorité seigneuriale, jusqu'à une certaine distance & largeur, devant laquelle personne ne peut bâtir, ni même planter aucun arbre.

Vue dérobée. Petite fenêtre pratiquée au dessus d'une plinthe, ou d'une corniche, ou dans quelque ornement, pour éclairer en abat-jour des entresols ou petites pièces, & pour ne point corrompre la décoration d'une façade.

Vue de terre. Espèce de soupirail au rai-
de - chauffée d'une cour, ou même d'un lieu couvert, qui sert à éclairer quelque pièce d'un étage souterrain, par le moyen d'une pierre percée, d'une grille, ou d'un treillis de fer. Telle est la *vue* de la cave de S. Denis de la Chartre à Paris.

Vue droite. Vue qui est directement opposée à l'héritage, maison ou place d'un voisin, & qui ne peut être à hauteur d'appui, s'il n'y a six piés de distance depuis le milieu du mur mitoyen, jusqu'à la même *vue*; mais si elle est sur une ruelle qui n'ait que trois ou quatre piés de large, il n'y a aucune sujétion, parce que c'est un passage public.

Vue enfilée. Fenêtre directement opposée à celle d'un voisin, étant à même hauteur d'appui.

Vue faîtière. Nom général qu'on donne à tout petit jour, comme une lucarne, ou un œil de bœuf pris vers le faite d'un comble, ou la pointe d'un pignon.

Vue de servitude. Vue qu'on est obligé de souffrir, en vertu d'un titre qui en donne la jouissance au voisin.

Vue de souffrance. Vue dont on a la jouissance par tolérance ou consentement d'un voisin, sans titre.

*Vue désigne encore l'aspect d'un bâtiment; on l'appelle *vue de front*, lorsqu'on le regarde du point du milieu; *vue de côté*, quand on le voit par le flanc; & *vue d'angle*, par l'encoignure.*

Vue à plomb. C'est une inspection perpendiculaire du dessus des combles & ter-

raffes d'un bâtiment, considérés dans leur étendue en raccourci. Quelques architectes l'appellent improprement *plan des combles*.

Vue d'oiseau. C'est la représentation d'un plan supposé vu en l'air. (*D. J.*)

VUE ou VEUE, (Marine.) être à *vue*, avoir la *vue*; c'est découvrir & avoir connoissance. Voyez encore NON-VUE.

VUE PAR VUE, ET COURS PAR COURS, (Marine.) cela signifie qu'on règle la navigation par les remarques de l'apparence des terres, comme on le pratique avant la découverte de la boussole.

VUE, f. f. (Commerce de change.) ce mot signifie, en terme de commerce de lettres de change, le jour de la présentation d'une lettre à celui sur qui elle est tirée, & qui la doit payer, par celui qui en est le porteur ou qui la doit recevoir. Quand on dit qu'une lettre est payable à *vue*, on entend qu'elle doit être payée sur le champ, sans remise, & dans le moment même qu'on la présente à la *vue* de celui sur qui elle est tirée, sans avoir besoin ni d'acceptation ni d'autre acte équivalent. *Ricard. (D. J.)*

VUE, (Chasse.) chasser à *vue*, c'est voir la bête en la courant.

UVÉE, adj. (terme d'Anatomie.) ou *aciniformis tunica*, est la troisième tunique de l'œil; on l'appelle ainsi, parce qu'elle ressemble par sa couleur & par sa figure à un grain de raisin. Voyez ŒIL.

C'est un cercle membraneux qui soutient la cornée comme un segment de sphère, dont la face antérieure est particulièrement appelée *iris*, & qui est percé dans son milieu d'un trou qu'on nomme *prunelle* ou *pupille*; il est rond dans l'homme, & quelquefois oblong, comme dans les chats, ou de plusieurs autres figures. Voyez IRIS & PRUNELLE.

La face postérieure de ce cercle, & plus particulièrement l'*uvée*, se distingue à peine dans l'homme; c'est une lame différente dans la baleine. Elle est de même que l'antérieure faite de fibres rayonnées dans l'homme plus rares & plus courtes. Ruysch les appelle *tendineuses*, & dit qu'il y en a d'orbiculaires dans quelques animaux, tels que le veau & la baleine. Winslow admet les orbiculaires, ainsi que Cheselden, &c.

mais après Mery , Morgagni les nie. On ne les trouve ni dans l'homme ni dans le bœuf. Ruisch leur a donné le nom de *procès ciliaires*, & après lui, Winslow, Hovius, &c. Hovius prétend qu'elles sont couvertes de deux lames, l'une nevro-lymphatique, & l'autre papillaire.

Les nerfs ciliaires se distribuent, après avoir fourni quelques filets à la choroïde, aux *procès ciliaires*.

Quant aux artères & aux veines, voyez *Particule IRIS*.

VIDANGE, f. f. (*Archit.*) c'est le transport des décombres ou ordures qu'on ôte d'un lieu ; & comme on connoît trois fortes de transports principaux dans l'art de bâtir, nous allons faire, sous ce terme, trois articles séparés.

Vuidange d'eau, c'est l'étanche qui se fait de l'eau d'un batardeau, par le moyen de moulins, chapelets, vis d'Archimède & autres machines, pour le mettre à sec & y pouvoir fonder.

Vuidange de forêt, c'est l'enlèvement des bois abattus dans une forêt, qui doit être incessamment fait par les marchands à qui la coupe a été adjudgée.

Vuidange de terre, c'est le transport des terres fouillées, qui se marchande par toises cubes, & dont le prix se règle selon la qualité des terres & la distance qu'il y a de la fouille au lieu où elles doivent être portées.

On dit aussi *vuidange* de fosses d'aisance. *Daviler*. (D. J.)

A. N. VUIDANGEUR (ART. DU.) Le Vuidangeur est un artisan dont le travail consiste à vuidier & nettoyer les puits, les puisarts, les fosses d'aisance, &c. Cette profession subsiste à Paris en corps de jurande ; mais on ne fait point en quel temps cette communauté a été érigée. Dans une ordonnance sur le fait de la police du nettoisement des rues de Paris, donnée par Henri IV au mois de Septembre 1608, les maîtres de ce métier sont nommés *maîtres Fi-fi* & *maîtres des basses-œuvres* ; & dans un arrêt du conseil, du 11 Septembre 1696, ils sont qualifiés *maîtres Vuidangeurs*. Cet arrêt porte entre autres dispositions que les jurés seront élus en la maniere accoutumée, & qu'ils

visiteront les ateliers pour faire exécuter les réglemens de police dont l'observation en effet ne peut être trop exacte dans un objet qui intéresse si essentiellement la propreté de la ville, & par conséquent la santé des habitans.

Pour faire le curage d'un puits, le concours de deux hommes est nécessaire. L'un d'eux, après s'être passé autour de la cuisse la boucle d'une forte corde que l'autre tient par le bout, monte sur le bord du puits : il en embrasse la corde des deux mains, & il se laisse glisser doucement le long de cette corde, en appuyant le dos & les genoux contre les parois intérieures du puits. Pendant ce temps son camarade laisse devider la corde à laquelle la cuisse de l'épureur est attachée, en faisant toujours un peu de résistance pour soulager le poids du corps de celui qui descend, & pouvoir empêcher sa chute si la corde du puits venoit à casser. Lorsque l'épureur est descendu le plus près qu'il est possible de la surface de l'eau du puits, son camarade fixe à quelque chose de bien solide le bout de la corde qui le retient, & alors l'épureur place de chaque côté du puits entre les joints des pierres deux gros clous plats en forme de pitons qu'il y enfonce avec un marteau qu'il avoit eu soin de mettre dans sa poche. Ensuite à l'aide de la corde du puits & de l'autre corde dont son camarade tient le bout, il remonte assez pour pouvoir placer ses piés sur les pitons de fer dont nous avons parlé. Dans cette position, après avoir fixé de nouveau bien solidement le bout de la corde qui le retient, son camarade lui descend par le moyen d'une ficelle une *curette*, qui est une espece de cuiller de fer percée de trous, & emmanchée d'un long & fort manche de bois.

L'épureur enfonce cet instrument dans l'eau, & il en ratiffe fortement le fond pour enlever toutes les ordures qui peuvent s'y rencontrer. Lorsqu'il sent que la curette est chargée, il la retire & la vuide dans le sceau du puits, que son camarade retire aussi-tôt. Cette opération se réitere autant de fois qu'il est nécessaire ; & lorsque le puits est entièrement nettoyé, l'épureur en sort à l'aide des mêmes

moyens qu'il a employés pour y descendre.

Avant d'entreprendre la vidange d'une fosse d'aisance, on doit avoir l'attention d'en faire l'ouverture quelque temps auparavant. Pour cet effet, des compagnons Vuidangeurs se transportent sur le lieu où elle est située, & après qu'on leur a montré la *clef*, c'est-à-dire, la pierre quarrée qui en ferme l'ouverture, & qui est ordinairement située au milieu de la voûte, ils enlèvent cette pierre avec des *pinces* ou leviers de fer, & ils la renversent sur le bord de l'ouverture. On ne pourroit sans un extrême danger descendre aussi-tôt dans la fosse; les vapeurs empoisonnées qui regnent à la surface des matières dans ces premiers instans, & que les Vuidangeurs appellent le *plomb*, sont tellement nuisibles, qu'elles ont quelquefois causé une mort soudaine à ceux qui ont été assez imprudens pour s'y exposer.

À la superficie des ordures qui remplissent les fosses d'aisance, & même les voûtes, sur-tout lorsqu'il y a fort longtemps qu'elles n'ont été vidées, on aperçoit une matière jaunâtre, bleuâtre & onctueuse qui recouvre toute la surface. Quelques chercheurs de pierre philosophale sont très-curieux de ramasser cette matière; ils sont avertis par les Vuidangeurs, quand il se rencontre quelque fosse qui en est richement pourvue, & ils viennent en faire la récolte pour l'employer à des usages que les gens sensés ne se soucient point de connoître. M. *Baumé* a cru que l'examen de cette substance pouvoit intéresser la saine chimie; mais il a reconnu qu'elle n'est que du soufre qui ne diffère en rien du soufre ordinaire, si ce n'est qu'il est le plus souvent sous la forme de fleurs de soufre. Il est quelquefois très-jaune, & quelquefois il est fort blanc; ces différentes couleurs viennent de l'état de division où il se trouve, & ne changent rien à sa nature.

Il arrive assez souvent qu'en ouvrant une fosse, il s'élève sur le champ une vapeur sulfureuse qui s'enflamme aussi-tôt par la lumière que tiennent les ouvriers pour s'éclairer. Lorsque cela arrive, les

ouvriers se retirent le plus promptement qu'il leur est possible; ils seroient suffoqués & périroient s'ils avoient l'imprudence de rester, ou que par la disposition du lieu, ils ne pussent le faire assez promptement; heureusement ces accidens ne sont pas bien fréquens. Cette inflammation se fait quelquefois avec tant de rapidité qu'elle occasionne une explosion qui fait un bruit semblable à celui d'un violent coup de fusil; elle renverse quelquefois les ouvriers, & éteint toutes les chandelles: dans ce cas, le feu s'éteint de lui-même pour l'ordinaire par la commotion qu'il a occasionnée dans l'air; mais les ouvriers sont en danger, parce qu'ils se trouvent exposés à cette première vapeur qui s'échappe à l'ouverture des fosses. Les ouvriers peuvent se mettre à l'abri de ce danger, en évitant d'apporter trop tôt de la lumière dans l'ouverture de la fosse.

Cette matière inflammable est une portion de soufre & de matière huileuse fort atténuée, réduite en vapeurs très-subtiles, & qui peut en s'enflammant occasionner des incendies, lorsqu'il se trouve dans son voisinage des matières combustibles.

Lorsque la fosse a resté ouverte pendant environ vingt-quatre heures, plusieurs ouvriers se transportent pour la vider, & cette opération se fait toujours la nuit. Le maître Vuidangeur vient dans la journée jeter un coup-d'œil sur la fosse, pour examiner la hauteur de la matière, & pour en prendre note. Sur le soir il envoie une voiture de tonneaux secs percés, dans un des fonds, d'un trou quarré qui se ferme avec une pièce de rapport & de la paille: les ouvriers arrangent ces tonneaux sur une ligne devant la porte à environ trois piés de distance de la muraille; à neuf heures du soir en hiver, & à dix heures du soir en été, ils commencent à travailler.

Un ouvrier place une échelle dans la fosse, & il descend par le moyen de cette échelle jusqu'à la surface de la matière; un autre ouvrier descend un seau attaché à une corde, & celui qui est placé sur l'échelle le remplit de matière; aussi-tôt celui qui tient la corde tire le seau & le verse dans une hotte que porte un autre

ouvrier qui se place à côté de lui ; lorsque la hotte est suffisamment pleine , il va la vider dans les tonneaux qui sont dans la rue. On continue ainsi de suite à travailler jusqu'à six heures du matin en hiver , & jusqu'à cinq heures en été. On bouche les tonneaux à mesure qu'ils sont remplis , & un charretier vient les enlever sur un haquet pour les aller vider hors de la ville. Lorsqu'il est l'heure de quitter le travail , les ouvriers sont obligés de balayer & de laver les endroits par où ils ont passé , & le devant de la porte de la rue. Si la fosse n'a pu être viduée dans une nuit , ils reviennent les jours suivans. Lorsque la fosse est entièrement viduée , on descend dans la fosse & on la toise pour connoître la quantité de matiere enlevée , & en régler le paiement. Ensuite le maçon vient remettre la clef & la sceller avec du plâtre.

Il s'est formé à Paris , il y a quelques années , une compagnie pour entreprendre de vider les fossés d'aisance de maniere qu'on ne sentit point du tout la mauvaise odeur que ce travail occasionne. Le moyen proposé par ces entrepreneurs consistoit à placer sur l'ouverture de la fosse une grande chape de tôle , sous laquelle pouvoient travailler deux ou trois ouvriers. La partie supérieure de cette chape se terminoit en une ouverture semblable à celle d'un large tuyau de poele ; on y adaptoit des tuyaux de tôle de pareil diametre , jusqu'à quelques piés au dessus de la maison. Dans un des côtés de cette chape , on faisoit un grand feu , mais disposé de maniere à ne point incommoder les ouvriers. Ce feu étoit destiné à former un ventilateur qui occasionnoit un courant d'air capable d'emporter toute la mauvaise odeur au dessus de la maison. Pendant que le feu brûloit , les ouvriers nécessaires se plaçoient sous la chape , y emplissoient les tonneaux , les bouchaient exactement , & on ne les emportoit delà , que lorsqu'ils étoient bien fermés. Par ce moyen , on n'avoit d'odeur que celle qui s'exhaloit seulement pendant le transport des tonneaux. Il est certain que cette méthode est ingénieuse ; mais diverses circonstances se sont réunies pour en empêcher l'exécution jusqu'à présent.

Un des plus grands inconvénients est la difficulté de placer la machine ; l'ouverture des fossés ne se trouve pas , dans toutes les maisons , disposée assez commodément , pour qu'on y puisse mettre une machine d'un si grand attirail , & qui doit être assez vaste pour contenir un grand feu , & au moins un tonneau avec deux ouvriers. Il paroît que son usage doit être très-bon dans les endroits où l'on peut l'établir facilement.

Depuis ce temps-là , le sieur *Dugoure* a inventé une machine plus commode , & après plusieurs expériences faites en présence des commissaires de l'académie des sciences , son utilité a été constatée ; & ce n'est que sur le rapport du lieutenant-général de police , du procureur du roi du châtelet , du prévôt des marchands & échevins , que ce particulier a obtenu un privilege exclusif qui a été enregistré au parlement.

La machine dont on se sert pour opérer , quoique variable dans ses proportions , relativement aux endroits où il faut l'appliquer , a ordinairement quatre piés en quarré sur cinq piés de haut : elle est construite de plusieurs pieces de bois de chêne , qui , au moyen de vis & d'écrous , se lient & se démontent facilement lorsqu'il est nécessaire de la transporter.

L'extérieur d'une de ses faces est divisé en deux parties inégales , dont l'une a sur sa droite une porte de toute la hauteur de la machine , par laquelle les ouvriers entrent & sortent au besoin , y introduisent & retirent les tonneaux & les outils ; & l'autre a sur sa gauche un quarré où l'on a disposé deux ouvertures de quatre pouces en quarré chacune ; sur ces ouvertures , qui sont paralleles , sont appliqués deux ventilateurs , qui , par le mouvement alternatif & continuel de leurs soupapes , introduisent dans l'intérieur de la machine assez d'air pur pour renouveler celui de la fosse d'aisance , rabattre la vapeur qui s'exhale au moment de l'ouverture de la fosse , en comprimer les parties grossieres , & sortir par un tuyau de fer-blanc de quatre pouces de diametre , qui est monté aussi haut qu'il est nécessaire , pour que l'intérieur de la maison où se fait la vidange

n'en ressent aucune incommodité, & qui est placé & scellé sur la plus haute lunette; toutes les autres sont exactement scellées pour qu'il ne s'en exhale aucune mauvaise odeur.

Dans l'intérieur de la machine, il y a un tambour fermé par une seconde porte, qui est en face de celle dont nous avons déjà parlé : cette seconde porte reste ouverte pendant que les ouvriers travaillent à remplir & à fermer les tonneaux : au moyen d'un petit tuyau qui a son embouchure appliquée à l'extérieur de ce tambour, les soufflets y introduisent un air suffisant.

Dès que les ouvriers ont exactement fermé un tonneau, la seconde porte se referme, on fort le tonneau par la porte extérieure, & on le conduit à sa destination dans le cas où il eût répandu quelque mauvaise odeur dans le tambour, l'air y est bientôt renouvelé & purifié par le secours du petit tuyau ci-dessus.

Pendant tout le temps qu'on travaille, jamais les deux portes ne sont ouvertes à la fois; on n'ouvre la porte extérieure qu'après avoir fermé l'intérieure. Dès qu'on a retiré les deux tonneaux que les ouvriers viennent de remplir, on en remet deux vuides; après quoi on referme cette porte extérieure, on ouvre la porte intérieure pour remplir les tonneaux vuides, & on continue ainsi jusqu'à la fin de l'opération.

Cette machine, qui est scellée en plâtre par le bas, est immobile, & ne laisse transpirer aucune odeur en dehors; elle a la propriété de procurer la salubrité de l'air, d'éviter aux ouvriers les dangers auxquels ils étoient exposés avant son invention, & d'empêcher le dépérissement des étoffes & les meubles garnis en or ou en argent. Son usage, qui est admissible en tout temps, n'oblige personne à se déplacer de chez soi, & à laisser ses effets en la possession de gens inconnus.

A. N. VUIDANGEURS, c'est le nom que l'on donne à ceux qui vuident les fosses d'aisance.

Ces malheureux en rendant ce service à la société, sont non seulement un métier révoltant pour tous les sens, mais encore

Tome XXXVI.

qui expose leur vie & qui est d'autant plus dangereux que les villes sont plus grandes & plus peuplées, & que les fosses sont le réceptacle d'une plus grande quantité de substances différentes. Il n'est pas d'année où l'on n'ait vu périr à Paris plusieurs vuidangeurs, & il en mourut onze l'année dernière dans la fosse d'aisance d'une maison rue Saint-Louis au Marais. Des accidens aussi funestes ne pouvoient manquer d'attirer l'attention du gouvernement, & l'on devra à M. le Noir, lieutenant général de police, le précieux avantage de n'avoir plus à en redouter de pareils. Ce magistrat vigilant & éclairé a chargé MM. Parmentier, Cadet le jeune, & Laborie, tous trois célèbres pharmaciens chymistes de Paris, de travailler à découvrir la cause des malheurs qu'il desiroit de prévenir : & le succès des travaux de ces savants a éminemment rempli ses vues patriotiques.

Le gouvernement a fait publier & distribuer un mémoire qui contient le procès verbal de leurs expériences, de leurs observations & de leurs découvertes, & le rapport que MM. de Lavoisier, de Fougereux & de Milly en ont fait à l'académie royale des sciences. Cet ouvrage précieux est un monument qui attestera à jamais & la bienfaisance du ministère, & la vigilance de M. le Noir, & l'humanité éclairée & courageuse des savans qui ont rendu un service aussi important à la société.

C'est de cet ouvrage important que je vais tirer tous les détails qui composeront cet article, & j'emploierai même souvent les expressions de ses auteurs.

1°. Les vuidangeurs distinguent dans les matieres que contiennent les fosses d'aisance, la croûte, la vanne, la heurte & le gratin.

2°. Ils appellent croûte une couche plus ou moins épaisse, plus ou moins dure de matieres concretes qui recouvrent la vanne & la heurte : on voit à la surface extérieure de cette croûte des dessins en relief, composés de différens ovales, qui sont d'un blanc jaunâtre, & qu'on a reconnus être du soufre; on trouve encore du soufre à la clef de la voûte des fosses.

3°. La vanne est la matiere plus ou moins liquide qui se trouve sous la croûte;

Y

fa couleur la plus ordinaire est d'un jaune-brun : elle est toujours immédiatement recouverte par la croûte ; mais comme elle est continuellement en fermentation & que ce mouvement intestin est en différentes circonstances très - considérable , le gas qui s'en échappe rend très-dangereux le moment où l'on brise la croûte.

La vanne pénètre souvent à travers les parois des fosses d'aisance , s'insinue dans les terres voisines , va infecter les puits & les caves & reflue dans le sac des latrines lorsqu'il a été vidé.

4°. On donne le nom de heurte à un amas pyramidal de matieres ordinairement fermes & souvent assez dures pour qu'on soit obligé de les attaquer avec des outils de fer : elle répond aux tuyaux qui donnent passage aux matieres & en conserve la forme.

5°. Le gratin tapisse les parois & le fond des fosses : il est d'autant plus solide , d'autant plus adhérent aux murs & au sol du fond , que ceux-ci sont mieux faits & moins perméables à la vanne : souvent il a plus d'un pouce d'épaisseur.

6°. Il s'élève de toutes ces matieres , sur-tout dans les temps humides & chauds , des vapeurs infectes , souvent très-incommodes , & qui par leur action sur les métaux décelent leur nature phlogistique.

Mais tant qu'elles ne s'exhalent que par les lunettes des latrines , l'air atmosphérique les dissout , & l'on peut les respirer sans en être beaucoup incommodé. Il n'en est pas de même quand on est exposé à leur action dans le moment de l'ouverture des fosses , lorsqu'on brise la croûte qui recouvre la vanne , & qu'on travaille à la vidange dans le sac & même au dehors. Les vapeurs qui s'échappent de ces cloaques sont notamment sur les organes de la vue & de la respiration , une impression proportionnée à leur intensité & à leurs qualités particulières.

La diversité de leurs effets a engagé les vidangeurs à les distinguer sous le nom de mitte & de plomb ; & les physiciens en ont reconnu une troisième espece qui est l'air inflammable.

7°. On ne trouve pas de l'air inflammable dans toutes les fosses d'aisance , & toutes ne donnent pas du plomb ; mais il n'en est point où l'on n'observe de la mitte. Celle-ci se fait souvent sentir seule ; mais le plomb est toujours accompagné de la mitte ; cette différence dans la qualité de ces fosses fait que les ouvriers désignent par le nom de bonnes , celles d'où il ne s'échappe que de la mitte on des vapeurs semblables à celles qu'on reconnoit quelquefois dans les cabinets d'aisance ; & par celui de malfaisantes ils entendent celles qui sont infectées du plomb : ils reconnoissent même dans celles-ci différents degrés de malignité relatifs à la violence du plomb , & ils ont observé que les latrines des casernes , des colleges & des maisons religieuses étoient ordinairement du nombre des bonnes , tandis que celles des basses-cours , celles qui reçoivent des eaux de vaisselles & de blanchisseuses , des débris anatomiques , des végétaux , des haillons , des plâtres , & des fragmens de poterie , étoient très-malfaisantes. Ils ont observé encore que les premières changeoient de qualité en différentes saisons & quelquefois pendant la durée de la vidange , qu'elles devenoient même malfaisantes par le reflux de la vanne qui s'étant insinuée dans les terres rentre dans la fosse , lorsqu'elle est en grande partie ou totalement vidée. Ils ont encore observé que celles qui sont constamment malfaisantes , l'étoient beaucoup plus dans le temps de la floraison des pois & des fèves , & dans le moment où l'on attaquoit la heurte.

8°. Les informations que j'ai prises près des vidangeurs de Dijon , m'ont appris qu'en cette ville il n'y a aucune fosse d'aisance du genre des malfaisantes : aussi n'y a-t-il point d'exemple de malheurs semblables à ceux qui ont excité l'attention de M. le lieutenant général de police de Paris , & les ouvriers occupés aux vidanges ne connoissent que la mitte.

9°. L'air inflammable des fosses d'aisance a beaucoup d'analogie avec celui des marais , découvert par M. Volta ; (*) il s'allume à l'approche d'un corps enflammé ;

(*) Lettres de M. Volta sur l'air des marais , traduites par M. Bergier , commissaire des guerres à Strasbourg.

mais son feu est peu vif & ne produit aucun effet sur le bois & sur les matieres combustibles du même genre ; on l'a vu même brûler sur des copeaux , sur de la paille , sans les noircir ; sa flamme est bleuâtre.

Cet air est souvent si abondant qu'il s'échappe dès l'ouverture de la fosse , & brûle au dehors en se répandant sur le terrain voisin : souvent après s'être dissipé il se renouvelle , & on le voit serpenter sur les matieres qu'il sillonne : souvent pour le rendre de nouveau sensible , il ne faut que diriger un courant d'air dans la fosse ; cet air ne fait point de mal aux ouvriers , & gresille seulement leurs cheveux & les poils de leur visage.

10°. Les *voidangeurs* subdivisent la mitte en simple & en grasse , caractérisées par des effets très-distincts , & ils comptent jusqu'à dix-sept especes de plomb ; mais ils n'ont pu désigner ces especes par l'énumération des accidens particuliers à chacune d'elles ; & les auteurs du Mémoire d'après lequel je fais cet article , ne les ont regardées que comme des modifications relatives à l'intensité du plomb , dont ils n'admettent qu'une seule espece.

11°. Aucune odeur , aucune sensation particuliere n'annoncent la mitte : il n'en est pas de même du plomb ; les *voidangeurs* sont avertis de son développement par une fateur singuliere , que les auteurs cités n'ont pu définir , mais qu'on distingue aisément d'avec l'odeur infecte des *voidanges*.

12°. Les accidens que cause la mitte simple sont un enchiffement , auquel se joint bientôt une douleur dans le fond de l'œil , qui se propage dans les sinus frontaux. Le globe de l'œil & les paupieres deviennent en même temps rouges & enflammés.

13°. La mitte grasse produit non seulement ces effets , mais elle répand encore sur la vue une espece de voile , & jette ceux qui y sont exposés dans une cécité accompagnée de douleurs vives & d'une inflammation considérable.

14°. Le plomb occasione un resserre-

ment du gosier , des cris involontaires & quelquefois modulés : ce qui fait dire aux ouvriers que le plomb les fait chanter. La toux convulsive , le rire sardonique , le délire , l'asphyxie & la mort sont les effets funestes de la qualité délétère de cette vapeur ; & tous ces accidens se succedent quelquefois avec une rapidité foudroyante.

15°. Dès que les *voidangeurs* éprouvent les accidens causés par la mitte simple , ils sortent du sac des latrines , & restent huit ou dix minutes à l'air libre ; leur nez coule , leurs yeux pleurent , & la rougeur du globe de l'œil & des paupieres se dissipe. Les auteurs du Mémoire cité ont éprouvé qu'on pouvoit hâter cette terminaison en faisant respirer aux ouvriers de l'alkali volatil.

16°. La méthode curative que les *voidangeurs* suivent dans le traitement des accidens de la mitte grasse , méthode que l'expérience justifie tous les jours , consiste à quitter promptement le travail , à aller se mettre au lit , & à y rester les yeux couverts de compresses imbibées d'eau fraîche & très-souvent renouvelées : deux ou trois jours d'usage de ce remede suffisent pour opérer la guérison.

16°. On n'est pas encore parvenu à découvrir les moyens de rappeler à la vie les malheureux qui ont été frappés du plomb , quand cette mophette a eu beaucoup d'intensité , ou que l'asphyxie a duré déjà depuis quelque temps. Les auteurs du Mémoire assurent avoir essayé inutilement en pareilles circonstances l'alkali volatil , & les projections d'eau froide , si salutaire dans les asphyxies causées par la vapeur du charbon. Il est à présumer cependant que si l'on donnoit promptement ces secours aux malheureux qui ont été suffoqués par le plomb , ces moyens pourroient réussir : peut-être même emploieroit-on avec succès le vinaigre radical , l'esprit sulfureux volatil dont M. Buquet a démontré l'efficacité (*), & l'on ne doit pas désespérer de trouver quelque jour une méthode sûre pour les rappeler à la vie. Mais , quoi qu'il arrive , il sera

(*) Mém. sur la maniere dont les animaux sont affectés par différens fluides aëriiformes , &c.

toujours plus prudent de prendre les précautions capables de prévenir des accidens aussi terribles.

18°. Celles dont les *vidangeurs* ont fait usage jusqu'à présent, se réduisent à abandonner l'ouvrage pendant quelques instans, lorsque l'odeur fade dont j'ai fait mention (11°.) leur annonce la présence du plomb, à travailler la tête élevée, à respirer par intervalles fortement en se tenant dans cette attitude & à se relayer souvent pour aller prendre l'air frais.

19°. Ils ont encore imaginé deux moyens qui leur réussissent très-souvent : ils suspendent dans le tuyau à la hauteur du raiz-de-chauffée une chandelle allumée, & descendent dans la fosse une poêle pleine de charbons ardents : quand le plomb est fort, la chandelle & le feu s'éteignent sur le champ ; mais s'ils restent allumés, les ouvriers disent que le plomb se précipite, & ils en tirent un augure qui les enhardit.

On voit autour de la chandelle un courant de vapeurs que des ondulations rendent sensible. Les savans auteurs du mémoire cité ont observé ce phénomène avec les yeux clairvoyans du génie ; la découverte qui rend leur ouvrage si intéressant a été le fruit de cette observation.

20°. Il s'est formé depuis quelques années à Paris, une compagnie sous le nom du ventilateur, qui est parvenue par des moyens très-ingénieux à garantir de l'infection les maisons dont on vuide les fosses d'aisance ; mais l'avantage du ventilateur se borne à ce seul effet, il laisse les ouvriers exposés aux mêmes dangers dans les fosses, & porte dans l'atmosphère une vapeur dangereuse capable d'agir en certaines circonstances d'une manière au moins très-désagréable à de très-grandes distances ; on a observé que dans un temps humide & pendant le regne d'un vent peu considérable ; la vapeur infecte qui sortoit du ventilateur se faisoit sentir fortement à plus de cent toises de la maison où le ventilateur opéroit. On verra par l'exposition de la méthode imaginée par les auteurs du Mémoire cité, qu'elle prévient tous ces inconvéniens. Mais pour ne rien laisser à désirer sur l'objet discuté dans cet article, je vais

donner toujours d'après les mêmes guides la description du ventilateur.

21°. On établit sur l'ouverture de la fosse un cabinet de menuiserie, scellé en plâtre, & dont tous les joints sont bien calfeutrés : il est divisé en deux parties inégales par une cloison dans laquelle on a pratiqué deux portes qui ferment exactement ; la partie intérieure est assez grande pour contenir deux tonneaux & l'ouvrier qui les remplit ; l'autre est moins vaste de moitié.

Au dehors de ce cabinet sont trois soufflets dont les tuyeres y dirigent le vent, mais dans des directions différentes ; celle de deux de ces soufflets est horizontale, & établit un courant d'air qui rase le sol, & forme une espèce de nappe d'air à l'orifice de la fosse : par le moyen de la troisième l'air est dirigé de haut en bas.

Toutes les ventouses de la fosse d'aisance, & toutes les lunettes des sieges qui y correspondent, sont exactement bouchées, à l'exception de celle qui se rapproche le plus du faite du bâtiment : sur celle-ci on place un grand entonnoir de fer-blanc qui sert de base à une enfilade de tuyaux de même métal, prolongée en dehors, & qui gagne le dessus de la maison.

22°. Dès qu'on commence la vidange, on fait jouer les soufflets ; l'air rabat les vapeurs qui s'élèvent de la fosse, s'y mêle & les entraîne par l'issue qui lui a été ménagée, de manière que ces vapeurs sont portées dans l'atmosphère sans se répandre au dehors du cabinet, & que dans la maison l'on ne s'aperçoit pas de l'opération que l'on y fait ; le reste du travail est exécuté avec une propreté qui prévient la plus légère infection.

Chaque tonneau n'est rempli qu'à l'aide d'un entonnoir encaissé dans un tablier de cuir, qui empêche que les matières ne le salissent ; on le passe dans le vestibule où on le bouche d'un couvercle enfoncé à coups de maillet & scellé en plâtre, & l'on n'ouvre la seconde porte qu'après avoir fermé la première.

Ces tonneaux ainsi conditionnés sont vouturés sans pouvoir répandre la plus légère odeur, & l'on ne les rapporte à l'atelier

qu'après avoir été non seulement lavés , mais frottés & broffés.

23°. On voit par cette description qu'il n'étoit pas possible de prendre des précautions plus sûres pour éviter l'infection des maisons où l'on opere ; mais on voit aussi que par le ventilateur on ne fait rien pour la sûreté des *vidangeurs*, qui sont toujours exposés à l'action des vapeurs nuisibles qui se dégagent des matieres sur lesquelles ils travaillent ; l'action du courant d'air est si foible dans les fosses qu'elle ne fait pas même vaciller la flamme des chandelles qui y sont allumées , de sorte que les mophettes y restent en stagnation ; & les auteurs du Mémoire cité se sont convaincus par l'observation & par l'expérience que les vapeurs entraînées par le courant d'air conservent leurs qualités pernicieuses : ils ont vu sortir de l'orifice supérieur de ces tuyaux une fumée épaisse teinte, d'une maniere fort variable, de bleu , de verd , de noir , & qui est quelquefois d'un blanc sale. Cette vapeur corrode les tuyaux & n'est pas moins sensible à l'odorat qu'à la vue ; des oiseaux & un chat exposés à cette vapeur sont tombés dans une asphyxie qui pouvoit devenir mortelle.

24°. L'insuffisance du ventilateur ne pouvoit pas être mieux prouvée ; & cette espece de démonstration ne doit pas peu contribuer à faire sentir le prix de la découverte de MM. Laborie , Parmentier & Cadet.

Il falloit , pour remplir les vues de M. le Noir , garantir les ouvriers de l'impression des vapeurs méphitiques ; il falloit encore , pour prévenir l'infection de l'atmosphère , dénaturer ces vapeurs. Les auteurs cités ont réussi , par des moyens très-simples & d'un usage très-facile , à procurer ces deux avantages.

25°. Leur méthode consiste dans l'emploi de la chaux & du feu. Ils avoient observé que des jointées de chaux en poudre jetées sur de la vanne rassemblée dans des tonneaux , en enlevoit l'odeur ; que la chandelle suspendue par les *vidangeurs* dans les tuyaux des latrines (19°), que des poëles pleines de feu placées dans les fosses enchainoient pour ainsi dire le plomb , & établissoient un courant qui portoit les

vapeurs méphitiques hors des fosses. D'après ces observations , voici la maniere dont ils ont procédé dans la vidange d'une fosse d'aisance située dans la rue Galande. La maison où étoit cette fosse avoit été occupée pendant long-temps par un démonstrateur d'anatomie , & la fosse étoit du genre des plus malfaisantes.

26°. Le ventilateur avoit été établi sur l'ouverture de cette fosse ; la sonde en avoit ramené une vanne verte de l'odeur la plus infecte , & dans laquelle on voyoit nager des débris de cadavre. L'ouvrier qui fut d'abord employé dans le cabinet à tirer la vanne fut frappé du plomb dès le premier instant ; on le porta hors du cabinet , & l'accident n'eut pas de suite.

Alors les auteurs du Mémoire firent jeter dans la fosse deux boisseaux de chaux vive ; l'infection horrible que répandoit cette fosse cessa sur le champ. Mais pour prévenir tous les inconvéniens qu'on étoit dans le cas de redouter , ces Messieurs ajouterent à ce moyen l'usage du feu.

27°. Les tuyaux destinés à porter au dehors les vapeurs avoient été établis comme à l'ordinaire ; mais la disposition du local avoit obligé de placer l'entonnoir sur le siege qui étoit au raiz-de-chauffée. On y substitua un fourneau de tôle , de forme cylindrique , sans fond & sans porte , & qui étoit terminé par une chappe qui correspondoit aux tuyaux de décharge : dans le dôme de cette chappe étoit une porte pratiquée pour introduire le charbon , & celui-ci étoit soutenu par une grille placée à quelques pouces de la base du fourneau.

28°. Dès que le charbon fut allumé , il s'établit un courant d'air qui entraîna les vapeurs méphitiques : les ouvriers purent travailler sans incommodité à l'épuisement de la vanne , & quoique les soufflets du ventilateur ne fussent pas mis en jeu , la mauvaise odeur ne se répandit point dans la maison.

Ces vapeurs , en traversant le feu , se décomposèrent au point de perdre entièrement leur odeur infecte , & prirent celle de l'acide sulfureux volatil , de façon qu'on put les respirer à l'extrémité des tuyaux sans autre incommodité que celle qu'occa-

fione ordinairement cet acide. Les savans d'après lesquels j'écris, s'en convainquirent en y exposant des animaux, & en se hasardant même à les respirer. Elles étoient inflammables; un papier allumé présenté au courant qui s'échappa par la porte de la chappe, que l'on ouvrit un instant après que le feu eut été allumé, enflamma ces vapeurs, & comme on ôta pour un moment les tuyaux adaptés à la chappe, on voyoit les vapeurs former à son extrémité un brandon qui s'élevoit à deux à trois piés; & il se répandit dans la maison une odeur d'acide sulfureux très-considérable; preuve sans réplique & du tirage du feu & de la décomposition des vapeurs infectes.

29°. Quelque efficace cependant que soit ce moyen pour favoriser l'expulsion & la correction des vapeurs méphitiques de la vanne, il seroit insuffisant lorsque les vuidangeurs descendus dans la fosse attaquent la heurte. Ces vapeurs s'exhalant en masse & n'étant point dénaturées pourroient en ce moment affecter les ouvriers d'une manière à leur faire éprouver les accidens produits par la mitte & le plomb; & les auteurs cités ont encore eu recours au feu pour prévenir ces funestes effets.

30°. Ils ont fait descendre dans la fosse un réchaud en forme de trépié, rempli de charbons allumés: l'efficacité de ce second moyen a été rendu sensible par des expériences décisives, & il résulte des tentatives de différent genre, faites par les mêmes savans, que la méthode qu'ils ont imaginée, & que je viens d'exposer, mérite une confiance exclusive dans tous les cas: confiance autorisée par des épreuves répétées, faites sous les yeux des commissaires de l'académie royale des sciences; enfin que pour ménager la vie des ouvriers, & prévenir l'infection de l'air, il faut adopter cette méthode, & la combiner avec le cabinet du ventilateur dont on aura supprimé les soufflets.

Une grande connoissance de la théorie du feu & des différens gas a conduit Messieurs Laborie, Parmentier & Cadet

à cette découverte importante; & comme il est satisfaisant de pouvoir se rendre raison des faits, sur-tout lorsqu'ils sont intéressans; je terminerai cet article par quelques raisonnemens sur la cause des bons effets de cette méthode, principalement appuyés sur l'opinion de ces savans & de Messieurs les commissaires de l'académie.

31°. Les matieres dont les fosses d'aisance sont le réceptacle, ont déjà commencé à éprouver l'altération putride dans les corps d'où elles ont été expulsées, & achevent tranquillement de se putréfier, si elles ne sont pas mélangées de substances capables d'une autre espece de fermentation.

Alors par la combinaison des huiles & de l'alkali, il se forme un foie de soufre, & il ne s'en échappe que du gas crayeux (*) pourvu d'une portion de phlogistique.

Tant que l'athmosphère par la pesanteur modere cette fermentation, & par sa sécheresse absorbe les émanations & les dissout, les vapeurs qui s'élevent des fosses d'aisance sont peu sensibles: mais dès que l'air a perdu de son poids par la raréfaction, la fermentation putride devient plus énergique, il se dégage une plus grande quantité de gas; & comme dans les mêmes circonstances l'air athmosphérique, chargé de l'eau qu'il tient en dissolution, ne peut plus avec autant de facilité dissoudre les vapeurs qui s'exhalent de ces cloaques; le gas retenu & très-abondant est en quelque sorte repoussé sur les matieres d'où il s'éroit dégagé, se recombine avec l'alkali & décompose le foie de soufre. Le produit de cette décomposition est l'émanation d'une vapeur d'œuf couvé, qui lentement dissoute par l'air infecte les lieux voisins des cabinets d'aisance.

32°. Si de l'observation des phénomènes qui se manifestent hors des fosses, nous passons à l'examen de ce qui se passe dans l'intérieur, nous voyons les matieres les plus fixes précipitées formant la heurte (4°) les plus fluides surmonter la heurte & composer la vanne (3°) les plus légères poussées par le mouvement de la fermenta-

(*) Je donne avec M. Buquet cette dénomination à l'air fixe, à l'acide aérien de M. Serghmann, parce que les raisons de ce savant m'ont persuadé qu'il prévenoit toutes les équivoques.

tation s'élever à la surface de celles-ci & se réunir sous forme d'une croûte (2) qui peu-à-peu acquiert de la solidité. Le gas se fait jour à travers cette croûte, & retenu sous la voûte par sa pesanteur supérieure à celle de l'air atmosphérique, y reste en stagnation.

33°. Lorsqu'on ouvre la fosse, la pesanteur du gas le retient encore quelque temps dans la stagnation; mais dès qu'en brisant la croûte on donne plus d'énergie à la fermentation de la vanne, le mouvement intestinal qui la caractérise donne de l'impulsion au gas; & s'il est considérable, les vidangeurs même étant au dehors de la fosse sont affectés de la mitte simple ou grasse, suivant les proportions dans lesquelles le gas se trouve combiné avec les matières phlogistiques.

L'action de ces vapeurs est plus vive lorsque descendus dans la fosse d'aisance les ouvriers attaquent la heurte; les matières qui la forment sur-tout à l'endroit qui correspond aux tuyaux des sieges, n'ont pas encore complètement éprouvé la fermentation putride, le gas y est incarcéré; & si des bris de poterie y ont entrete nu quelques vides, ces vides en renferment une plus grande quantité qui se fait jour, & se portant pour ainsi dire en masse sur les vidangeurs, agit avec plus d'énergie & les expose à tous les accidens qu'il est capable de causer.

34°. Jusqu'ici nous n'avons considéré que l'effet des matières qu'on peut appeler homogènes, vu qu'elles avoient toutes éprouvé l'altération putride avant d'être déposées dans les fosses d'aisance, & ces fosses sont celles que les vidangeurs désignent sous le nom de bonnes. Mais si à ces matières étoient réunies des substances susceptibles encore des deux autres espèces de fermentation des parties animales & végétales, encore pourvues du muqueux fermentescible dont le mélange avec les matières fécales se trouve dans toutes les fosses désignées par le nom de malfaisantes (7), si sur-tout on est dans une saison où la chaleur renaissante favorise

la fermentation, telle que celle de la floraison des pois, &c. Le gas méphitique doit nécessairement être non seulement plus abondant, mais encore avoir une qualité plus maligne, être enfin transformé dans cette vapeur connue sous le nom de plomb.

35°. Les expériences de Macbride (*) & du traducteur de Shaw (**) nous ont appris que des substances végétales & non putréfiées, mêlées à des substances animales fermentoient puissamment. Le même effet doit donc avoir lieu dans les fosses où se trouve ce mélange. Dès-lors n'est-il pas évident que la malfaisance de celles où l'on observe ce mélange doit dépendre de cette fermentation excessive? Le gas qui en est le produit doit être alors de la plus grande densité, il doit s'être chargé d'une très-grande quantité de phlogistique & de toutes les molécules huileuses assez atténuées pour pouvoir être volatilisées. Le plomb ne peut presque pas se rendre sensible, comme la mitte, par l'acidité, le piquant du gas: la fadeur doit l'annoncer, & chassant par sa densité excessive l'air respirable, portant à la surface des organes de la respiration des principes délétères, il doit non seulement suffoquer les malheureux qui y sont exposés, mais encore affecter leur genre nerveux, le dénaturer, & leur causer par la réunion de ces effets une mort inévitable, si les secours qu'on leur donne ne sont pas excessivement prompts. Les différens degrés de l'intensité de cette vapeur peuvent donc seuls établir quelque différence dans les accidens dont le plomb est la cause; & si les débris de poterie mélangés à la heurte peuvent augmenter la mitte, ils doivent par les raisons déjà déduites (33) rendre aussi le plomb plus dangereux.

36°. Un gas méphitique plus ou moins dense, plus ou moins altéré par la combinaison des matières phlogistiques est donc la cause de tous les accidens auxquels la vidange des fosses d'aisance expose les ouvriers qui y sont employés; on pouvoit donc espérer d'anéantir le risque

(*) Essais d'expériences sur les septiques & les anti-septiques, par Macbride.

(**) Essais pour servir à l'histoire de la putréfaction.

qu'ils courent pendant ce travail en absorbant, en dénaturant ce gas, en lui préparant une issue qui s'opposât à une nouvelle aggrégation de ce fluide pernicieux. On pouvoit également se flatter de prévenir l'infection de l'atmosphère, en n'y mêlant ce gas qu'après l'avoir décomposé; & voilà l'effet des moyens imaginés par MM. Laborie, Parmentier & Cadet.

37°. La chaux vive, avide du gas crayeux & du phlogistique, s'empare de ces principes lorsqu'elle est jetée dans les fosses d'aisance; les molécules fétides que le gas volatilisoit sont précipitées, l'odeur infecte disparaît, & l'air respirable en prend la place.

Le fourneau allumé placé dans la fosse, en raréfiant l'air qui y séjournoit, y attire l'air extérieur qui vient dissoudre les vapeurs méphitiques. Celui qui est placé dans les tuyaux y fait une espee de vuide, que l'air de la fosse vient remplir en formant un courant; cet air en traversant le feu y éprouve une décomposition de ces principes délétères; les vapeurs méphitiques y sont transformées en acide sulfureux volatil, en acide nitreux, tous deux incapables de nuire lorsqu'ils sont dissous par l'atmosphère: & par la réunion de ces moyens, les vuideurs se trouvent à l'abri des dangers auxquels les expose un travail dont les risques augmentoient le malheur d'être obligés de s'y livrer.

38°. Je pourrois terminer ici cet article; mais le desir d'y réunir tout ce qui peut intéresser en ce genre la santé des hommes, m'engage à placer ici deux observations importantes, faites par les savans que j'ai pris pour guides, & à tracer d'après eux la maniere de construire les fosses d'aisance pour prévenir l'infiltration de la vanne dans les terres, & l'infection des puits qui en est souvent l'effet.

39°. L'une des observations que j'ai annoncées porte, que la vapeur méphitique des fosses d'aisance, guérit les vuideurs de la galle, & qu'aucun d'eux n'est attaqué de cette maladie; l'autre qu'elle augmente les accidens de la vérole; de sorte que ceux qui sont entichés de maux vénériens doivent bien se garder

d'entreprendre de vider des fosses d'aisance, & que l'on pourroit dans le cas de galle opiesiâtre conseiller ce travail à ceux qui en seroient malades.

40°. Quant à la construction des fosses d'aisance, les auteurs cités conseillent, d'après un architecte très-instruit, de donner à ces fosses une forme circulaire: ils veulent que leur voûte soit construite de façon que la clef soit placée au centre, que tous les tuyaux destinés à l'issue des matières soient perpendiculaires & s'ouvrent à peu de distance de la clef, & qu'on ménage quelques ventouses qui établissent dans les fosses un courant d'air perpétuel.

Que les parois soient fermés par un double mur, l'extérieur construit en moilons durs, enduits d'une couche de terre glaise, l'intérieur en moilons tendres auxquels le gratin s'attachera plus aisément. Que ce mur soit fait à chaux & à ciment, & porté sur des pieces de bon bois de chêne; enfin que le sol soit enduit d'une couche de glaise épaisse, sur laquelle on établira un pavé de moilons tendres, liés par un bon mortier à chaux & à ciment.

On éviteroit par cette construction & l'infiltration de la vanne, qui cause l'infection des puits, & son reflux dans les fosses, reflux qui quelquefois renouvelle les émanations du plomb, parce qu'elle revient (3) chargée de substances fermentescibles qu'elle a dissoutes dans les terres, & qu'elle rend souvent les fosses infectes plusieurs jours après leur vuideage.

Comme nous nous sommes fait un devoir d'insérer dans notre édition toutes les découvertes nouvelles qui intéressent la santé, nous avons prié M. Maret, de nous donner un Mémoire qui contint les observations que MM. Laborie, Cadet le jeune & Parmentier ont faites sur les lieux d'aisance. Le Secrétaire perpétuel de l'Académie de Dijon à qui l'Encyclopédie doit tant d'articles excellens & le public tant de reconnoissance, a bien voulu ajouter ses observations à celles des Commissaires de l'Académie des sciences. La lecture de l'article précédent prouvera qu'il a donné un ordre plus didactique à leur Mémoire, & qu'il a ajouté des

des détails très-utiles à la théorie des effets des vuidanges, & des moyens qu'ils ont imaginés pour en prévenir les suites funestes.

VUIDE, f. m. (*Physiq. & Métaph.*) espace desiré de toute matiere. Voyez ESPACE & MATIERE.

Les philosophes ont beaucoup disputé dans tous les temps sur l'existence du *vide*, les uns voulant que tout l'univers fût entièrement plein, les autres soutenant qu'il y avoit du *vide*. Voyez PLEIN.

Les anciens distinguoient le *vide* en deux especes : *vacuum coacervatum* & *vacuum disseminatum* ; ils entendoient par le premier un espace privé de toute matiere, tel que seroit l'espace renfermé par les murailles d'une chambre, si Dieu annihiloit l'air & tous les autres corps qui y sont. L'existence de ce *vide* a été soutenue par les Pythagoriciens, par les Epicuriens & par les atomistes ou corpusculaires, dont la plupart ont soutenu que le *vide* existoit actuellement & indépendamment des limites du monde sensible ; mais les philosophes corpusculaires de ces derniers temps, lesquels admettent le *vacuum coacervatum*, nient cette assertion, en tant que ce *vide* devoit être infini, éternel & non créé. Voyez UNIVERS.

Suivant ces derniers, le *vacuum coacervatum*, indépendamment des limites du monde sensible, & le *vide* que Dieu seroit en annihilant les corps contigus, ne seroit qu'une pure privation ou néant. Les dimensions de l'espace qui, selon les premiers, étoient quelque chose de réel, ne sont plus, dans le sentiment des derniers, que de pures privations, que la négation de la longueur, de la largeur & de la profondeur qu'auroit le corps qui rempliroit cet espace. Dire qu'une chambre dont toute la matiere seroit annihilée, conserveroit des dimensions réelles, c'est, suivant ces philosophes, dire cette absurdité, que ce qui n'est pas corps, peut avoir des dimensions corporelles.

Quant aux Cartésiens, ils nient toute espece de *vacuum coacervatum*, & ils soutiennent que si Dieu annihiloit toute la matiere d'une chambre, & qu'il empêchât l'introduction d'aucune autre matiere, il s'en suivroit que les murailles deviendroient

contigues, & ne renfermeroient plus aucun espace entr'elles ; ils prétendent que des corps qui ne renferment rien entr'eux, sont la même chose que des corps contigus ; que dès qu'il n'y a point de matiere entre deux corps, il n'y a point d'étendue qui les sépare. *Étendue & corps*, disent-ils, signifient la même chose. Or s'il n'y a point d'étendue entre deux corps, ils sont donc contigus, & le *vide* n'est qu'une chimere ; mais tout ce raisonnement porte sur une méprise, en ce que ces philosophes confondent la matiere avec l'étendue. Voyez ÉTENDUE & ESPACE.

Le *vide* disséminé est celui qu'on suppose être naturellement placé entre les corps & dans leurs interstices. Voyez PORE.

C'est sur cette espece de *vide* que disputent principalement les philosophes modernes. Les corpusculaires le soutiennent, & les Péripatéticiens & les Cartésiens le rejettent. Voyez CORPUSCULAIRES, CARTÉSIANISME, &c.

Le grand argument des Péripatéticiens contre le *vide* disséminé, c'est qu'on voit différentes sortes de corps qui se meuvent dans certains cas, d'une maniere contraire à leur direction & inclination naturelle, sans autre raison apparente que pour éviter le *vide* ; ils concluent de là que la nature l'abhorre, & ils font une classe de mouvemens qu'ils attribuent tous à cette cause. Telle est, par exemple, l'ascension de l'eau dans les seringues & dans les pompes.

Mais comme le poids & l'élasticité de l'air ont été prouvés par des expériences incontestables, tous ces mouvemens sont attribués avec raison à la pression causée par le poids de l'air. Voyez SERINGUE, AIR, POMPE, VENTOUSE, &c.

Les Cartésiens ne nient pas seulement l'existence actuelle du *vide*, mais la possibilité, & cela sur ce principe que l'étendue étant l'essence de la matiere ou des corps, tout ce qui est étendu, est matiere, l'espace pur & *vide* qu'on suppose étendu, doit être matériel, selon eux. Quiconque, disent-ils, admet un espace *vide*, conçoit des dimensions dans cet espace, c'est-à-dire, une substance étendue, & par conséquent il nie le *vide* en même temps qu'il l'admet.

D'un autre côté, les physiciens corpulculaires prouvent par plusieurs considérations, non seulement la possibilité, mais l'existence actuelle du *vide*; ils la déduisent du mouvement en général, & en particulier du mouvement des planetes, des cometes, de la chute des corps, de la raréfaction & de la condensation, des différentes gravités spécifiques des corps, & de la divisibilité de la matiere.

I. On prouve d'abord que le mouvement ne sauroit être effectué sans *vide*. Voyez MOUVEMENT. C'est ce que Lucrece a si bien rendu dans son poëme.

*Principium quoniam cedendi nulla daret res;
Undique materies quondam stipata fuisset.*

La force de cet argument est augmentée par les considérations suivantes.

1°. Que tout mouvement doit se faire en ligne droite ou dans une courbe qui rentre en elle-même, comme le cercle & l'ellipse, ou dans une courbe qui s'étende à l'infini, comme la parabole, &c.

2°. Que la force mouvante doit toujours être plus grande que la résistance.

Car delà il suit qu'aucune force, même infinie, ne sauroit produire un mouvement dont la résistance est infinie, & par conséquent que le mouvement en ligne droite ou dans une courbe qui ne rentre point en elle-même, seroit impossible dans le cas où il n'y auroit point de *vide*, à cause que dans ces deux cas la masse à mouvoir & par conséquent la résistance doit être infinie. De plus, de tous les mouvemens curvilignes, les seuls qui puissent se perpétuer dans le plein, sont ou le mouvement circulaire autour d'un point fixe, & non le mouvement elliptique, ou d'une autre courbure, ou le mouvement de rotation d'un corps autour de son axe, pourvu encore que le corps qui fait sa révolution, soit un globe parfait ou un sphéroïde ou autre figure de cette espece; or de tels corps ni de telles courbes n'existent point dans la nature: donc dans le plein absolu il n'y a point de mouvement: donc il y a du *vide*.

II. Les mouvemens des planetes & des cometes démontrent le *vide*. « Les cieux, » dit M. Newton, ne sont point remplis

» de milieux fluides, à moins que ces milieux
» ne soient extrêmement rares: c'est ce qui
» est prouvé par les mouvemens réguliers &
» constans des planetes & des cometes qui
» vont en tout sens au travers des cieux. Il
» s'ensuit évidemment delà que les espaces
» célestes sont privés de toute résistance
» sensible & par conséquent de toute ma-
» tiere sensible; car la résistance des mi-
» lieux fluides vient en partie de l'attrition
» des parties du milieu, & en partie de
» la force de la matiere qu'on nomme *sa*
» *force d'inertie*. Or cette partie de la résis-
» tance d'un milieu quelconque, laquelle
» provient de la ténacité, du frottement
» ou de l'attrition des parties du milieu,
» peut être diminuée en divisant la matiere
» en de plus petites parcelles, & en ren-
» dant ces parcelles plus polies & plus
» glissantes. Mais la partie de la résistance
» qui vient de la force d'inertie, est pro-
» portionnelle à la densité de la matiere,
» & ne peut être diminuée par la division
» de la matiere en plus petites parcelles,
» ni par aucun moyen que par la densité
» du milieu; & par conséquent si les
» espaces célestes étoient aussi densés que
» l'eau, leur résistance ne seroit guere
» moindre que celle de l'eau; s'ils étoient
» aussi densés que le vis argent, leur résis-
» tance ne seroit guere moindre que celle
» du vis argent; & s'ils étoient absolument
» densés ou pleins de matiere sans aucun
» *vide*, quelque subtile & fluide que fût
» cette matiere, leur résistance seroit plus
» grande que celle du vis argent. Un globe
» solide perdrait dans un tel milieu plus de
» la moitié de son mouvement, en parcou-
» rant trois fois la longueur de son diame-
» tre, & un globe qui ne seroit pas entiè-
» rement solide, telles que sont les plane-
» tes, s'arrêteroit en moins de temps.
» Donc pour assurer les mouvemens régu-
» liers & durables des planetes & des
» cometes, il est absolument nécessaire
» que les cieux soient *vides* de toute
» matiere, excepté peut-être quelques
» vapeurs ou exhalaisons qui viennent des
» atmospheres de la terre, des planetes
» & des cometes, & les rayons de lumiere.
» Voyez RÉSISTANCE, MILIEU, PLA-
» NETE, COMETE.

III. Newton déduit encore le *vide* de la considération du poids des corps. » Tous les corps, dit-il, qui sont ici-bas, » pesent vers la terre, & les poids de » tous ces corps, lorsqu'ils sont à égale » distance du centre de la terre, sont » comme les quantités de matiere de ces » corps. Si donc l'éther ou quelqu'autre » matiere subtile étoit entièrement privée » de gravité, ou qu'elle pesât moins que » les autres à raison de sa quantité de » matiere, il arriveroit, suivant Aristote, » Descartes & tous ceux qui veulent que » cette matiere ne differe des autres corps » que par le changement de sa forme, » que le même corps pourroit, en chan- » geant de forme, être graduellement » changé en un corps de même consti- » tution que ceux qui pesent plus que lui » à raison de leur quantité de matiere, » & de même les corps les plus pesans » pourroient perdre par degrés leur gra- » vité en changeant de forme, en sorte » que les poids dépendroient uniquement » des formes des corps, & changeroient » en même temps que ces formes, ce qui » est contraire à toute expérience. » Voy. POIDS.

IV. La chute des corps prouve encore, suivant M. Newton, que tous les espaces ne sont pas également pleins. « Si tous » les espaces étoient également pleins, » la gravité spécifique du fluide dont l'air » seroit rempli, ne seroit pas moindre » que la gravité spécifique des corps les » plus pesans, comme le vis-argent & » l'or, & par conséquent aucun de ces » corps ne devroit tomber; car les corps » ne descendent dans un fluide que lorsqu'ils sont spécifiquement plus pesans » que ce fluide. Or si, par le moyen de » la machine pneumatique, on parvient » à tirer l'air d'un vaisseau au point » qu'une plume y tombe aussi vite que » l'or dans l'air libre, il faut que le milieu » qui occupe alors le vaisseau soit beau- » coup plus rare que l'air. Voyez CHUTE. » Puis donc que la quantité de matiere » peut être diminuée dans un espace » donné par la raréfaction, pourquoi cette » diminution ne pourroit-elle pas aller » jusqu'à l'infini? Ajoutez à cela que nous

» regardons les particules solides de tous » les corps comme étant de même den- » sité, & comme ne pouvant se raré- » fier qu'au moyen des pores qui sont » entr'elles, & que delà le *vide* suit » nécessairement. Voy. RARÉFACTION, » PORE & PARTICULE.

V. » Les vibrations des pendules prou- » vent encore l'existence du *vide*; car » puisque ces corps n'éprouvent point de » résistance qui retarde leur mouvement » ou qui raccourcisse leurs vibrations, » il faut qu'il n'y ait pas de matiere sen- » sible dans ces espaces, ni dans les » interstices des particules de ces corps. » Voyez PENDULE.

Quant à ce que Descartes a dit, que la matiere peut être atténuée au point de rendre sa résistance insensible, & qu'un petit corps en en frappant un grand ne sauroit ni lui résister, ni altérer son mouvement, mais qui doit retourner en arriere avec toute la force, c'est ce qui est contraire à l'expérience. Car Newton a fait voir que la densité des fluides étoit proportionnelle à leur résistance à très-peu de chose près, & c'est une méprise bien grossiere que de croire que la résistance qu'éprouvent les projectiles est diminuée à l'infini, en divisant jusqu'à l'infini les parties de ce fluide. Puisque au contraire il est clair que la résistance est fort peu diminuée par la subdivision des parties, & que les forces résistantes de tous les fluides sont à-peu-près comme leurs densités, princip. I. II, prop. 38 & 40. Et pourquoi la même quantité de matiere divisée en un grand nombre de parties très-petites, ou en un petit nombre de parties plus grandes, ne produiroit-elle pas la même résistance? S'il n'y avoit donc pas de *vide*, il s'ensuivroit qu'un projectile mu dans l'air, ou même dans un espace purgé d'air, éprouveroit autant de résistance que s'il se mouvoit dans du vis-argent. Voyez PROJECTILE.

VI. La divisibilité actuelle de la matiere & la diversité de la figure de ses parties prouvent le *vide* disséminé. Car dans la supposition du plein absolu, nous ne concevons pas plus qu'une partie de matiere puisse être actuellement séparée d'une autre,

que nous ne pouvons comprendre la division des parties de l'espace absolu. Lorsqu'on imagine la division ou séparation de deux parties unies, on ne sauroit imaginer autre chose que l'éloignement de ces parties à une certaine distance. Or de telles divisions demandent nécessairement du *vide* entre les parties. Voyez *DIVISIBILITÉ*.

VII. Quant aux figures des corps, elles devroient toutes être dans la supposition du plein, ou absolument rectilignes, ou concaves - convexes; autrement elles ne pourroient jamais remplir exactement l'espace; or tous les corps n'ont pas ces figures.

VIII. Ceux qui nient le *vide* supposent ce qu'il est impossible de prouver, que le monde matériel n'a point de limite. Voyez *UNIVERS*.

Puisque l'essence de la matiere ne consiste pas dans l'étendue, mais dans la solidité ou dans l'impénétrabilité; on peut dire que l'univers est composé de corps solides qui se meuvent dans le *vide*: & nous ne devons craindre en aucune maniere que les phénomènes qui s'expliquent dans le système du plein, se refusent au système de ceux qui admettent le *vide*; les principaux de ces phénomènes, tels que le flux & reflux, la suspension du mercure dans le barometre, le mouvement des corps célestes, de la lumiere, &c. s'expliquent d'une maniere bien plus satisfaisante dans ce dernier système. Voyez *FLUX*, &c.

VIDUE de Boyle, est le nom que quelques auteurs donnent à l'espace de milieu rare qui se trouve dans la machine pneumatique, & qui approche si fort du *vide* parfait. Cet espace n'est pourtant pas absolument *vide*; car la lumiere au moins y entre & le pénètre, & la matiere de la lumiere est corporelle: les Cartésiens prétendent qu'à mesure qu'on pompe l'air, le récipient de la machine se remplit de matiere subtile. Quoi qu'il en soit, l'expérience prouve que la matiere qui remplit alors le récipient, n'a aucune résistance par elle-même; & c'est pour cela qu'on regarde le récipient comme *vide*. V. *MACHINE PNEUMATIQUE*.

Que les principaux phénomènes observés dans le *vide*, sont que les corps les plus pesans & les plus légers, comme un louis & une plume, y tombent également vite; que les fruits, comme les grappes de raisins, les pêches, les pommes, &c. gardés quelque temps dans le *vide*, conservent leur fraîcheur, leur couleur, &c. & que ces fruits fanés & ridés dans l'air libre, deviennent fermes & tendus dans le *vide*. Toute espece de feu & de lumiere s'éteint dans le *vide*.

La collision d'un caillou & de Pacier ne donne point d'étincelle. Le son ne se propage pas dans le *vide*.

Une phiole quarrée remplie d'air commun se brise dans le *vide*; une ronde ne s'y brise pas. Une vessie à demi pleine d'air peut supporter plus de quarante livres dans le *vide*. Les chats & la plupart des autres animaux meurent dans le *vide*.

Par des expériences faites en 1704, M. Derham a trouvé que les animaux qui avoient deux ventricules & qui n'avoient point de trou ovale, mouraient en moins d'une demi-minute dès la premiere exhaustion. Une taupe y meurt en une minute, une chauve-souris en sept ou huit. Les insectes, comme guêpes, abeilles, sauterelles, semblent morts au bout de deux minutes; mais, après avoir été même vingt-quatre heures dans le *vide*, ils revivent lorsqu'on vient à les mettre dans l'air libre. Les limaçons peuvent être vingt heures dans le *vide*, sans en paroître incommodés.

Les graines semées dans le *vide* ne croissent point: la petite-biere s'évente, & perd tout son goût dans le *vide*: l'eau tiède y bout très-violemment.

La machine pneumatique ne peut jamais donner un *vide* parfait, comme il est évident par sa structure & par la maniere de l'employer. En effet, chaque exhaustion n'enleve jamais qu'une partie de l'air qui reste dans le récipient, en sorte qu'après quelque nombre que ce soit d'exhaustions, il reste toujours un peu d'air. Ajoutez à cela que la machine pneumatique n'a d'effet qu'autant que l'air du récipient est capable de lever la soupape, & que quand la raréfaction est venue au point

qu'il ne peut plus la soulever, on a approché du *vide* autant qu'il est possible.

M. Newton ayant remarqué qu'un thermomètre placé dans le *vide* du récipient haussait & baissait, suivant que l'air de la chambre s'échauffait ou se refroidissait, a conjecturé que la chaleur de l'air extérieur se communiquoit dans l'intérieur du récipient, par les vibrations de quelque milieu beaucoup plus subtil que l'air qui y étoit resté, *Opt. p. 323. Voyez MILIEU, CHA-LEUR, &c. Chambers.*

VIDUE, f. m. (*Archit.*) c'est une ouverture ou une baie dans un mur. Ainsi on dit, les *vidues* d'un mur de face ne sont pas égaux aux pleins, pour dire que ses baies sont ou moindres ou plus larges que les trumeaux ou massifs. Espacer tant plein que *vide*, c'est peupler un plancher de solives, en sorte que les entrevous soient de même largeur que les solives. On dit aussi que les trumeaux sont espacés, tant plein que *vide*, lorsqu'ils sont de la largeur des croisées. Enfin on dit, *pousser* ou *tirer au vide*, c'est-à-dire, de verser & sortir hors de son à-plomb.

Vuides, dans les massifs de maçonnerie trop épais, sont des chambrettes ou cavités pratiquées, autant pour épargner la dépense de la matière, que pour rendre la charge moins pesante, comme il y en a dans le mur circulaire du panthéon à Rome & aux arcs de triomphe. (*D. J.*)

VIDUE, adj. en *Musique*, corde à *vide*, ou, selon quelques-uns, corde à jouer; c'est sur les instrumens à touche, comme la viole ou le violon, le son qu'on tire de la corde dans toute sa longueur, depuis le chevalet jusqu'au fillet, sans y placer aucun doigt.

Le son des cordes à *vide* est non seulement plus grave, mais beaucoup plus plein que quand on y pose quelque doigt, ce qui vient de la mollesse du doigt qui gêne le jeu des vibrations. Cette différence fait que les habiles joueurs d'instrumens évitent de toucher aucune corde à *vide*, pour ôter cette inégalité de son qui est fort désagréable à l'oreille; mais cela augmente de beaucoup la difficulté du jeu. (*S.*)

VIDUE, en terme de *Blason*, se dit d'une pièce principale dont la partie inté-

rieure est *vide*, & dont il ne reste que les bords pour en faire connoître la forme, de sorte que le champ paroît au travers; il n'est pas nécessaire d'exprimer la couleur ou le métal de la partie *viduée*, puisque c'est naturellement la couleur du champ.

La croix *viduée* est différente de la croix engrelée, en ce que cette dernière ne fait pas voir le champ au travers d'elle, comme fait la première.

La même chose a lieu pour les autres pièces.

De Buffevent de Flugni en Dauphiné, d'azur à la croix *viduée* & trefflée d'argent.

Dubosquet de Villebrumier de Veilhès, proche Montauban, d'or à la croix *viduée* de gueules.

De Saint-Pern-de-Ligovier, proche S. Malo, en Bretagne, d'azur à dix billettes *viduées* d'argent.

VIDUÉE, CLECHÉE, POMMETÉE & ALESÉE, adj. (*terme de Blason.*) se dit d'une croix à jour, semblable à celle des anciens comtes de Toulouse; on la nomme aussi *croix de Toulouse*.

Viduée, signifie que l'on voit le champ de l'écu à travers; *clechée*, qu'elle est faite à la manière des clefs antiques; *pommetée*, qu'elle a de petits boutons ou pommes aux angles saillans; & *alesée*, que les extrémités ne touchent point les bords de l'écu.

Oradour de Saint-Gervasy, d'Authesay en Auvergne; d'argent à la croix *viduée*, *clechée*, *pommetée* & *alesée* d'azur.

VIDUER, v. act. (*Gram.*) c'est enlever, ôter, verser, éloigner d'un lieu ce qui le remplissoit. On *vide* un vase, un appartement; on *vide* ses mains, le pays; on *vide* une fosse, un canon, une clef; une querelle, un procès, &c.

VIDUER, (*Jurisprud.*) ce terme a différentes significations.

Viduer un différend, signifie le régler ou faire régler.

Viduer les lieux, est lorsqu'un locataire ou autre personne cesse d'occuper les bâtimens & autres lieux dont il jouissoit, & qu'il en retire ses meubles & effets.

Viduer ses mains, c'est délaisser ou remettre quelque chose entre les mains d'un autre.

Les gens de main-morte peuvent être contraints de *vuider* leurs mains dans l'an des héritages non-amortis. *Voyez* AMORTISSEMENT, MAIN-MORTE, COMMUNAUTÉS, RELIGIEUX.

Un dépositaire ou tiers faisi *vuide* ses mains de deniers ou autres effets qu'il a, en les remettant à qui par justice il est ordonné. *Voyez* SAISIE, TIERS SAISI, DENIER, DÉLIVRANCE. (A)

VIDER, en terme de Batteur d'or, c'est ôter l'or battu & réduit au degré de légèreté qu'on souhaitoit du moule, pour le mettre dans un quarteron. *Voy.* QUARTERON.

VIDER, v. act. dans la *Gravure en bois*, c'est enlever, soit avec le ferموir, soit avec la gouge, les champs qui doivent être creux dans la planche, autour des traits & des contours de reliefs. *Voyez* l'article GRAVURE EN BOIS, & aux principes de cet art.

VIDER, on dit en *Fauconnerie*, *vuider* un oiseau pour le purger; faire *vuider* le gibier, c'est le faire partir quand les oiseaux sont montés ou détournés.

VIDURE, f. f. (*Métiers.*) ce terme est de signification différente en divers métiers; par exemple, les Peigniers appellent *vuider* bien faite, l'égalité du pié des dents d'un peigne; & parmi les Découpeurs, ce mot signifie un *ouvrage à jour*. (D. J.)

VIDURE, c'est dans une planche de bois gravée tout ce qui a été vuïdé & creulé, pour la finir & la mettre en état de pouvoir servir.

VULCAIN, f. m. (*Mythol. Littérat. Iconolog.*) fils de Jupiter & de Junon, est un dieu dont les aventures & les travaux sont immortalisés par les poëtes. Il se bâtit dans le ciel un palais tout d'airain, & parsemé des plus brillantes étoiles. C'est là que ce dieu forgeron, d'une taille prodigieuse, tout couvert de sueur, & tout noir de cendre & de fumée, s'occupoit sans cesse après les soufflers de sa forge, à mettre en pratique les idées que lui fournissoit sa science divine.

Un jour que le pere des dieux piqué contre Junon, de ce qu'elle avoit excité une tempête pour faire périr Hercule,

l'avoit suspendue au milieu des airs avec deux fortes enclumes aux piés. *Vulcain*, pour son malheur, s'avisa de quitter son palais, & de venir au secours de sa mere. Jupiter indigné de son audace, le prit par un pié, & le précipita dans l'isle de Lemnos, où il tomba presque sans vie, après avoir roulé tout le jour dans la vaste étendue des airs. Les habitants de Lemnos le releverent, & l'emporterent; mais il demeura toujours un peu boiteux de cette terrible chute.

Cependant par le crédit de Bacchus, *Vulcain* fut rappellé dans le ciel, & rétabli dans les bonnes grâces de Jupiter, qui lui fit épouser la mere de l'Amour. Elle régna souverainement sur son cœur, par l'empire des grâces & de la beauté. On n'en peut pas douter, après les preuves convaincantes qu'en rapporte Virgile.

La déesse, dit-il, couchée dans un lit d'or avec son époux, se mit en tête d'avoir de sa main des armes divines pour son cher fils Enée. Rien au monde n'étoit plus difficile que d'obtenir cette grâce; mais elle l'entreprit; & pour s'en assurer le succès, après lui avoir fait sa supplication d'une voix enchanteresse.

*Niveis hinc atque hinc diva lacertis
Cunctantem amplexu molli fovet : Ille repensè
Accepit solitam flammam; notusque medullis
Intravit calor, & labefacta per ossa cœurit.
Non secus atque olim tonitru cum rupta coruscò
Ignea rima micans percurrit lumine nimbos.
Sensit læta dolis, & formæ conscia conjux.
Tunc pater aeterno satur devinctus amore;
Quidquid in arcæ meâ possum promittere curæ,
Quod fieri ferro, liquido-ve potest electro,
Quantum ignes animæque valent : absiste, precandò;
Viribus indubitare tuis. Ea verba locutus
Optatos dedit amplexus, placidumque potivè
Conjugis infusus gremio, per membra soporem.*

Énéide, l. VIII, v. 387.

« Elle l'embrasse tendrement, & le serre
» amoureusement entre ses deux bras
» d'une couleur éolante. *Vulcain* jul-
» qu'alors insensible, sent renaître toute
» son ardeur pour sa divine épouse. Un
» feu qui ne lui est pas inconnu court

» dans ses veines , & se répand dans tous
 » ses membres amollis. Ainsi l'éclair qui
 » s'échappe de la nue enflammée , vole
 » en un instant d'un pôle à l'autre. Vénus
 » voit avec une secrète joie , l'effet de
 » ses caresses , & le triomphe de ses char-
 » mes , dont elle connoissoit le pouvoir.
 » Le dieu qui n'avoit jamais cessé de
 » l'aimer , lui répond ; je vous offre ,
 » déesse , toutes les ressources de mon art ,
 » tout ce que je puis opérer sur le fer &
 » sur le métal de fonte composé d'or &
 » d'argent. Cessez par vos prières de
 » douter de votre empire sur moi. En
 » même temps , il lui donne les plus vifs
 » & les plus délicieux embrassemens ; enfin
 » il s'endort tranquillement sur son sein. »

Voilà pour la fable , passons à l'histoire.
 Cicéron reconnoît quatre *Vulcains* ;
 le premier , fils du Ciel ; le second , du
 Nil ; le troisième , de Jupiter & de Junon ;
 & le quatrième , de Ménalius ; c'est ce
 dernier qui habitoit les isles Vulcanies.

Le *Vulcain* fils du Nil , avoit régné le
 premier en Egypte , selon la tradition des
 prêtres ; & ce fut l'invention même du
 feu qui lui procura la royauté ; ensuite
 cette invention jointe à sa sagesse , lui
 mérita , après sa mort , d'être mis à la tête
 des divinités égyptiennes.

Le troisième *Vulcain* , fils de Jupiter
 & de Junon , fut un des princes Titans
 qui se rendit illustre dans l'art de forger
 le fer. Diodore de Sicile dit , qu'il est le
 premier auteur des ouvrages de fer , d'ai-
 rain , d'or , d'argent , en un mot , de
 toutes les matières fusibles. Il enseigna tous
 les usages que les ouvriers & les autres
 hommes peuvent faire du feu. C'est pour
 cela que ceux qui travaillent en métaux ,
 donnent au feu le nom de *Vulcain* , &
 offrent à ce dieu des sacrifices , en recon-
 noissance d'un présent si avantageux. Ce
 prince ayant été disgracié , se retira dans
 l'isle de Lemnos , où il établit des forges ;
 & voilà l'origine de la fable de *Vulcain*
 précipité du ciel en terre.

Les Grecs mirent ensuite sur le compte
 de leur *Vulcain* , tous les ouvrages qui
 passaient pour des chefs-d'œuvre dans l'art
 de forger : comme le palais du Soleil , les
 armes d'Achille , celles d'Enée , le fameux

sceptre d'Agamemnon , le collier d'Hér-
 mione , la couronne d'Ariadne , &c.

Les monumens représentent ce dieu
 d'une manière assez uniforme ; il y paroît
 barbu , la chevelure un peu négligée , cou-
 vert à demi d'un habit qui ne lui descend
 qu'au dessus du genou ; portant un bonnet
 rond & pointu , tenant de la main droite
 un marteau , & de l'autre des tenailles.

Quoique tous les mythologues assurent
 que *Vulcain* soit boiteux , ses statues ne
 le représentent pas tel. Les anciens peintres
 & sculpteurs , ou supprimoient ce défaut ,
 ou l'exprimoient peu sensible. Nous admi-
 rons , dit Cicéron , ce *Vulcain* d'Athènes ,
 fait par Alcamène : il est debout & vêtu ,
 il paroît boiteux , mais sans aucune dif-
 formité.

Les Egyptiens peignoient *Vulcain* mar-
 mouzet. Cambise au rapport d'Hérodote
 étant entré dans le temple de *Vulcain* à
 Memphis , se moqua de sa figure , & fit
 des éclats de rire. Il ressembloit , dit-il ,
 à ces dieux que les Phéniciens appelloient
Pataïques , & qu'ils peignent sur la proue
 de leurs navires. Ceux qui n'en ont point
 vu , entendront ma comparaison , si je
 leur dis que ces dieux sont faits comme
 des pigmées.

Le temple de *Vulcain* à Memphis ,
 devoit être de la dernière magnificence , à
 en juger par le récit d'Hérodote.

Les rois d'Egypte se firent gloire d'embel-
 lir , à l'envi les uns des autres , cet édifice
 commencé par Ménès , le premier des rois
 connus en Egypte.

Vulcain eut plusieurs temples à Rome ,
 mais le plus ancien , bâti par Romulus ,
 étoit hors de la ville ; les augures ayant
 jugé que le dieu du feu ne devoit pas
 être dans Rome. Tatius fit pourtant bâtir
 un temple à ce dieu dans l'enceinte de la
 ville ; c'étoit dans ce dernier temple que
 se tenoient assez souvent les assemblées du
 peuple , où l'on traitoit les affaires les plus
 graves de la république. Les Romains ne
 croyoient pas pouvoir invoquer rien de plus
 sacré pour assurer les décisions & les traités
 qui s'y faisoient , que le feu vengeur , dont
 ce dieu étoit le symbole.

On avoit coutume dans ses sacrifices ,
 de faire consommer par le feu toute la

viâtime, ne réservant rien pour le festin sacré; en sorte que c'étoient de véritables holocaustes. Ainsi le vieux Tarquin, après la défaite des Sabins, fit brûler en l'honneur de ce dieu, leurs armes & leurs dépouilles.

Les chiens étoient destinés à la garde de ses temples; & le lion qui dans les rugissemens, semble jeter du feu par la gueule, lui étoit consacré. On avoit aussi établi des fêtes en son honneur; dans la principale, on couroit avec des torches allumées, qu'il falloit porter sans les éteindre jusqu'au but marqué.

On regarda, comme fils de *Vulcain*, tous ceux qui se rendirent célèbres dans l'art de forger les métaux; *Olenus*, *Albion* & quelques autres; *Brontéus* & *Eriætonius* ont passé dans la fable pour ses véritables enfans.

Les noms les plus ordinaires qu'on donne à ce dieu, sont *Héphestos*, *Lemnius*, *Mulciber* ou *Mulcifer*, *Ethneus*, *Tardipes*, *Junonigena*, *Chrysor*, *Caleopodion*, *Amphigimeus*, &c. (*D. J.*)

VULCANALES, f. f. pl. (*Mythol.*) fête de *Vulcain*, qui se célébroit au mois d'août; & comme *Vulcain* est le dieu du feu, ou le feu même, on brûloit une portion des victimes qu'on offroit sur ses autels.

VULCANI INSULA, (*Géogr. anc.*) île voisine de la *Sicile*, selon *Ptolomée*, liv. III, c. iv, & *Tite-Live*, liv. XXI, c. xlix. C'est l'île d'*Hiera*, située entre la *Sicile* & l'île de *Lipara*. Elle étoit consacrée à *Vulcain*; *Strabon* l'appelle le temple de *Vulcain*; & *Virgile* la maison & la terre de *Vulcain*. Il faut transcrire ici sa description, c'est un chef-d'œuvre de poésie, mais un chef-d'œuvre que notre langue ne peut imiter.

*Insula Sicaniæ juxta latus Eoliamque
Erigitur Liparen, fumantibus ardua saxis:
Quam subter specus, & Cyclopum exesa caminis
Antra Etnæa tonant, validique incudibus iæus
Audit resonant gemitum, striduntque cavernis
Stridura chalybum; & fornacibus ignis annhelat:
Volcani domus, & volcania nomine tellus,
Huc tunc ignipotens calo descendit ab alto.*

Entée, l. VIII, v. 416.

« Entre la *Sicile* & l'île de *Lipara*,
» l'une des *Eoliennes*, s'élève une île
» couverte de rochers, dont le sommet
» vomit d'affreux tourbillons de flammes
» & de fumée. Sous ces rochers tournans,
» émules du mont *Etna*, est un antre
» profond, miné par les fournaies des
» Cyclopes, qui sans cesse y font gémir
» l'enclume sous leurs pesans marteaux. Là
» un feu bruyant, animé par les soufflers,
» embrase le fer, qui retentit & étincelle
» sous les coups redoublés des forgerons.
» C'est dans cette île ardente, demeure
» de *Vulcain*, dont elle porte le nom, que
» le dieu du feu descendit du haut des
» cieux. » (*D. J.*)

VULCANO ou **VOLCANO**, l'île de, (*Géogr. mod.*) île d'Italie, voisine, & un peu moins grande que celle de *Lipari*. On en tire beaucoup de soufre. Sur le haut de cette île, du côté du nord, il y a une montagne dont le sommet est ouvert, & dont il sort presque continuellement du feu & de la fumée; c'est de cette île que nous avons donné le nom de *volcans* à toutes les montagnes qui jettent du feu. (*D. J.*)

VULGAIRE, adj. (*Gramm.*) commun, trivial, ordinaire, du petit peuple; des idées *vulgaires*; des sentimens *vulgaires*; penser comme le *vulgaire*, sur le vice, sur la vertu, sur la religion. *Vulgaire* s'oppose quelquefois à *ancien* & *savant*. On dit les langues *vulgaires*; la *Vénus vulgaire* ou publique, étoit l'opposée de la *Vénus Uranie*.

VULGAIRE, substitution, (*Jurisprud.*) la substitution *vulgaire* est celle qui est faite au profit d'un second héritier au cas que le premier ne recueille pas la succession. Voy. SUBSTITUTION & FIDÉICOMMIS. (*A*)

VULGATE, f. f. (*Théol.*) nom qu'on donne au texte latin de nos bibles, que le concile de Trente a déclaré authentique & préférable aux autres versions latines.

Voici les termes de ce concile, *sess. iv*, cap. ij, « le saint concile considérant que » l'église de Dieu ne tireroit pas un petit » avantage si de plusieurs éditions latines » que l'on voit aujourd'hui, on savoit qui » est celle qui doit passer pour authentique,
» ordonne

„ ordonne & déclare qu'on doit tenir pour
 „ authentique l'ancienne & commune édi-
 „ tion qui a été approuvée dans l'Eglise
 „ par un long usage de tant de siècles,
 „ qu'elle doit être reconnue pour authenti-
 „ que dans les leçons publiques, dans les
 „ disputes, dans les prédications, dans les
 „ explications théologiques, & veut que nul
 „ ne soit si osé que de la rejeter, sous
 „ quelque prétexte que ce soit. »

Le concile, comme on voit, ne compare pas la *vulgate* aux originaux ; il n'en étoit pas question alors ; mais seulement aux autres versions latines qui couroient en ce temps-là, & dont plusieurs étoient suspectes, comme venant d'auteurs inconnus ou hérétiques. C'est donc mal-à-propos qu'on accuse l'Eglise d'avoir préféré la *vulgate* aux originaux. Salmeron qui avoit assisté au concile de Trente, & Pallavicin qui en a fait l'histoire, nous assurent que le concile n'eut point d'autre intention que de déclarer que la *vulgate* étoit la seule des versions latines qu'il approuvât & qu'il tint pour authentique, comme ne contenant rien ni contre la foi ni contre les mœurs.

Il est certain que les chrétiens ont eu de bonne heure des versions de l'Ecriture, & qu'elles s'étoient si fort multipliées & avec tant de différences entre elles, que S. Jérôme assureroit qu'il y avoit autant de versions diverses qu'il y avoit d'exemplaires. Mais parmi ces anciennes versions, il y en eut toujours une plus autorisée & plus universellement reçue, c'est celle qui est connue dans l'antiquité sous le nom d'ancienne italique, *itala vetus*, de *commune*, de *vulgate*, & qui fut appelée *ancienne*, depuis que S. Jérôme en eût composé une nouvelle sur l'hébreu. La première avoit été faite sur le grec des septante ; mais on n'en connoît pas l'auteur, pas même par conjecture. On lui avoit donné le premier rang parmi les éditions latines, parce qu'elle étoit la plus attachée à la lettre & la plus claire pour le sens. *Verborum tenacior cum perspicuitate sententiæ*, dit S. Grégoire, *præfat. moral. in Job.* S. Augustin pensoit aussi qu'elle devoit être préférée à toutes les autres versions latines qui existoient de son temps, parce qu'elle rendoit les mots & le sens ou la lettre, & l'esprit

Tome XXXVI.

du texte sacré avec plus d'exactitude & de justesse que toutes les autres versions. Nobilius en 1588 & le pere Morin en 1628, en donnerent de nouvelles éditions, prétendant l'avoir rétablie & recueillie dans les anciens qui l'ont citée.

S. Jérôme retoucha cette ancienne version, traduisit sur l'hébreu la plupart des livres de l'ancien Testament ; mais il ne toucha point à ceux qui ne se trouvent qu'en grec, il fit quelques légères corrections à l'ancienne version italique du psautier, & traduisit tout le nouveau Testament à la sollicitation du pape S. Damase. C'est cette version de S. Jérôme qu'on appelle aujourd'hui la *vulgate*, & que le concile de Trente a déclarée authentique.

L'Eglise romaine ne se sert que de cette *vulgate* de S. Jérôme, excepté quelques passages de l'ancienne qu'on a laissés dans le missel & le psautier tel qu'on le chante, qui est presque tout entier de l'ancienne italique ; ou, pour mieux dire, notre version du psautier n'est pas même l'ancienne version latine réformée sur le grec par saint Jérôme ; c'est un mélange de cette ancienne italique & des corrections de ce S. docteur.

Le concile de Trente ayant ordonné, *sess. iv.*, que l'Ecriture sainte seroit imprimée au plutôt le plus correctement qu'il seroit possible, particulièrement selon l'édition ancienne de la *vulgate*, le pape Sixte V donna ses soins à procurer une édition parfaite de la *vulgate* latine, qui pût servir de modele à toutes celles que l'on seroit dans la suite pour toute l'Eglise catholique. Il employa à cet ouvrage plusieurs savans théologiens qui y travaillèrent avec beaucoup d'application. Son édition fut faite dès l'an 1589, mais elle ne parut qu'en 1590 ; & comme elle ne se trouva pas encore dans toute la perfection que l'on desiroit, le pape Clément VIII en fit une autre édition en 1592, qui a toujours été considérée depuis comme le modele de toutes celles qu'on a imprimées. C'est cette édition que l'Eglise latine tient pour authentique, suivant la déclaration du concile de Trente, & selon la bulle de Clément VIII. Il ne faut pas toutefois s'imaginer que cette édition soit entièrement exempte des plus

Aa

légers défauts. Le cardinal Bellarmin, qui avoit travaillé avec d'autres théologiens à la corriger, reconnoît dans sa lettre à Luc de Bruges qu'il y a encore plusieurs fautes que les correcteurs n'ont pas jugé à propos d'en ôter, pour de justes causes.

La *vulgate* du nouveau testament est celle que S. Jérôme fit sur le grec, & que le concile de Trente a aussi déclarée authentique, sans cependant défendre d'avoir recours aux originaux; car plusieurs auteurs catholiques, & en particulier le pere Bouhours, qui a employé les dernières années de sa vie à nous donner une traduction françoise du nouveau testament, conformément à la *vulgate*, conviennent que dans le nombre des différences qui se trouvent entre le texte grec & la *vulgate*, il y en a où les expressions grecques paroissent plus claires & plus naturelles que les expressions latines, de sorte que l'on pourroit corriger la *vulgate* sur le texte grec, au cas que le saint siege l'approuvât. Cependant ces différences ne consistent en général que dans un petit nombre de mots & de syllabes, qui n'influent que rarement sur le sens, outre que dans quelques-unes de ces différences la *vulgate* est autorisée par un grand nombre d'anciens manuscrits. Ainsi quelque déchainement que les protestans aient d'abord marqué contre la *vulgate*, on peut dire que les plus modérés & quelques-uns des plus habiles d'entr'eux, tels que Grotius, Louis de Dieu, Fagius, &c. ont reconnu qu'elle étoit préférable aux autres éditions latines.

En 1675, l'université d'Oxford publia une nouvelle édition du nouveau testament grec, & elle prit un soin particulier de comparer le texte grec commun avec tous les manuscrits les plus anciens qui se trouvent en France, en Angleterre, en Espagne & en Italie, & de marquer toutes les différences des uns aux autres.

Dans la préface de cet ouvrage, les éditeurs, en parlant des diverses traductions de la bible en langues vulgaires, observent qu'il n'y en a point qui puisse entrer en comparaison avec la *vulgate*; ce qu'ils justifient en comparant les passages des manuscrits grecs les plus célèbres avec les mêmes passages de la *vulgate* où il se trouve quel-

que différence entr'elle & la commune copie grecque imprimée. En effet, il est probable que dans le temps que S. Jérôme traduisit le nouveau testament, il avoit des copies grecques plus exactes & mieux conservées que toutes celles dont on s'est servi depuis l'établissement des imprimeries, c'est-à-dire, depuis deux siècles. D'où il s'ensuit que cette *vulgate* est infiniment préférable à toutes les autres versions latines, & à juste titre déclarée authentique.

M. Simon appelle *ancienne vulgate grecque* la version des septante, avant qu'elle eût été revue & réformée par Origene. La révision d'Origene l'emporta sur cette ancienne version des septante dont on cessa de faire usage; de sorte qu'à-présent à peine en reste-t-il quelques copies. Voyez SEPTANTE.

VULGIENTES, (Géogr. anc.) peuples de la Gaule narbonnoise: Plin., l. III, c. iv, leur donne pour ville Apt Julia, qui est aujourd'hui la ville d'Apt. Les *Vulgienses* faisoient partie des *Tricorii*. (D. J.)

VULNÉRABLE, adj. (Gramm.) qui peut être blessé. Les poètes ont dit qu'Achille n'étoit *vulnérable* qu'au talon. Achille est ici le symbole de tous les hommes extraordinaires. Quelque parfaits qu'ils aient été, quelque effort qu'ils aient fait pour s'élever au dessus de la condition humaine, il leur est toujours resté un endroit *vulnérable* & mortel; & c'est toujours un Pâris, quelque ame vile, basse & lâche qui le découvre.

VULNERAIRE, s. f. (Hist. nat. Bot.) *vulneraria*, genre de plante à fleur papilionacée. Le pistil sort du calice qui a la forme d'un tuyau renflé, il devient dans la suite une silique courte qui contient une semence arrondie. Ajoutez aux caractères de ce genre que la silique est renfermée dans une vessie membraneuse qui a servi de calice à la fleur. Tournefort, *inst. rei herb.* Voyez PLANTE.

La *vulnéraire* sauvage, *vulneraria rustica*, L. R. H. 591, est des quatre especes de Tournefort la seule qu'on doit ici décrire.

Sa racine est simple, longue, droite, noirâtre, & d'un goût légumineux; elle

pousse des tiges à la hauteur d'environ un pié, grêles, rondes, un peu rougeâtres & couchées par terre; ses feuilles sont rangées par paires sur une côte, terminée par une seule feuille; elles sont semblables à celles du galenga, mais un peu plus moëlleuses, velues en dessous & tirant sur le blanc, d'un verd jaunâtre en dessus, d'un goût douçâtre accompagné de quelque âcreté; celles qui soutiennent les fleurs aux sommités des rameaux sont oblongues & plus larges que les autres.

Les fleurs naissent aux sommets des branches disposées en bouquets, légumineuses, jaunes, soutenues chacune par un calice fait en tuyau renflé, lanugineux, argentin & sans odeur; lorsque la fleur est passée, ce calice s'enfle davantage, & devient une vessie qui renferme une capsule membraneuse remplie pour l'ordinaire d'une ou de deux petites semences jaunâtres.

Cette plante croît aux lieux monta-
gneux, secs, sablonneux, sur des côreaux
exposés au soleil, en terrain maigre, &
sur les bords des champs. On la cultive
quelquefois dans les jardins, à cause de sa
fleur qui donne des variétés & qui paroît
en juin. Sa graine mûrit au mois d'août.
(D. J.)

VULNÉRAIRE plante (Médéc.) les mé-
decins appellent *plantes vulnéraires* celles
qui guérissent les plaies & les ulcères tant
internes qu'externes. Or les plaies sont
quelquefois accompagnées d'hémorragies,
ou bien elles dégèrent en ulcères lorsqu'elles sont vieilles; ou même il survient
des inflammations autour des plaies; enfin
il se fait encore un amas d'humeurs qui
venant à s'épaissir dans les vaisseaux forment
des obstructions. Toutes ces circonstances
sont fort contraires à la guérison
des plaies. C'est pourquoi selon que ces
plantes peuvent remédier à ces différens
obstacles, on les divise en plusieurs classes,
& sur-tout en trois principales.

La première classe contient les *plantes
vulnéraires* astringentes, lesquelles en fron-
çant l'extrémité des vaisseaux ou épaississant
le sang, arrêtent les hémorragies, &
procurent une prompte réunion des parties.
La seconde classe contient les *plantes vul-*

nérinaires détersives qui dissolvent la mucosité
âcre attachée aux bords des plaies; & la
troisième classe renferme les *plantes vulnér-*
aires résolutives, qui calment l'inflamma-
tion des plaies & résolvent les tumeurs en
adoucissant l'acrimonie des humeurs, & en
relâchant les fibres qui sont en crispation.
(D. J.)

L'*Abaremo-Tenu*, espèce d'acacia,
obtient une place distinguée parmi les *vul-*
nérinaires astringens & dessicatifs. On l'em-
ploie en poudre pour sécher les ulcères
invétérés, & en décoction en forme de
bain, pour affermir les chairs, & rendre
le ton aux parties relâchées. Cet arbre
est de médiocre grandeur, assez commun
sur les montagnes d'Amérique, entre les
Tropiques. Ses feuilles sont larges, d'un
verd triste & terne, ailées deux fois; cha-
que aile composée de deux folioles sans
impaires. Ses gouffes sont roulées en spirale.

VULNÉRAIRES DE SUISSE, (Mat.
médic.) Voyez FALTRANCK.

VULPINALES, f. pl. (Antiq. rom.)
les *vulpinales* étoient chez les Romains une
fête publique où l'on brûloit des renards;
cette fête se célébroit le 19 avril. On a
imprimé dans les *Mémoires de littérature &
d'histoire*, sur cette fête une dissertation
que l'on peut consulter. (D. J.)

VULSI, (Géog. mod.) petite ville de
la Turquie européenne dans la Morée, vers
le nord de la Thracie, sur le bord de
l'Erafino, à quelques lieues au midi oriental
du lac *Vulsi*. (D. J.)

VULSI, LAC, (Géog. mod.) lac de la
Turquie européenne, dans la Morée,
vers le nord de la Zaconie, au pié du
mont Poglisi. Ce lac se nommoit ancienne-
ment *Symphalus Lacus*. La rivière Erafino
(*Symphalus*), prend sa source dans ce
lac, & en sort. Sur le bord de cette
rivière, il y a une bourgade, à laquelle
le lac *Vulsi* donne son nom.

VULTUR, (Géog. anc.) montagne
d'Italie, dans la Pouille, au pays des
Peucetii, qui est aujourd'hui la terre de
Bari. Le nom moderne de cette haute mon-
tagne du royaume de Naples est *Montechio*;
il y a sur son sommet deux lacs assez pro-
fonds, & des eaux minérales. Un des
côreaux de cette montagne s'avançoit vers

la Lucanie, & c'est ce qu'explique le passage d'Horace, l. III, ode 4, où il feint un prodige qui lui arriva sur cette montagne.

*Me fabulosa, Vulture in Appulo,
Altricis extrâ limen Apulia,
Ludo fatigatumque somno,
Fronde novâ puerum palumbes
Texere...*

« Un jour étant sur le *Vultur*, montagne » de la Pouille ma patrie, je me retirai las » de jouer, & accablé de sommeil, sur » un des côteaux où commence la Lucanie. » Là les pigeons de Vénus, si célèbres » dans nos poètes, me couvrirent d'une » verte fumée. »

Lucain fait aussi mention du *Vultur* dans ces beaux vers de sa *Pharsale*, l. IX, vers. 183.

*Et revocare parans hibernas Appulus herbas,
Igne fovet terras, simul & Garganus, & arva
Vulturis, & calidi lucent luceta matini.*

VULTURIUS, f. m. (*Mytholog.*) surnom donné à Apollon, suivant Conon, narrat. 35. Voici l'histoire qui y donna lieu.

Deux bergers ayant mené paître leurs troupeaux sur le mont Lyssus, près d'Ephèse, apperçurent un essaim de mouches à miel qui sortoit d'une caverne fort profonde, & où il n'y avoit pas moyen d'entrer; aussi-tôt l'un d'eux imagine de se mettre dans un grand manequin, d'y attacher une corde, & de se faire descendre dans la caverne par son camarade. Quand il fut au bas il trouva le miel qu'il cherchoit, & beaucoup d'or qu'il ne cherchoit pas: il en remplit jusqu'à trois fois son manequin que l'autre tiroit à mesure. Ce trésor épuisé il cria à son camarade qu'il alloit se remettre dans le manequin, & qu'il eût à bien tenir la corde; mais un moment après il lui vint à l'esprit que l'autre berger, pour jouir tout seul de leur fortune, pourroit bien lui jouer un mauvais tour: dans cette pensée, il charge le panier de grosses pierres: en effet, l'autre berger ayant tiré le panier jusqu'en haut, croyant que son camarade est dedans, lâche la corde, & laisse

retomber le panier au fond du précipice; après quoi il enfouit tranquillement son trésor, fait courir le bruit que le berger a quitté le pays, & invente des raisons qui le font croire.

Pendant ce temps-là son pauvre compagnon étoit fort en peine, nulle espérance de pouvoir sortir de la caverne: il alloit périr de faim lorsqu'étant endormi, il crut voir en songe Apollon qui lui disoit de prendre une pierre aiguë, de s'en déchaîner le corps, & de demeurer tout étendu sans remuer, ce qu'il fit. Des vautours attirés par l'odeur du sang, fondent sur lui comme sur une proie, & font rant de leur bec & de leurs ongles, qu'ils l'élevèrent en l'air, & le portent dans un prochain vallon.

Ce berger ainsi sauvé comme par miracle, va d'abord porter sa plainte devant le juge; il accuse son compagnon non seulement de l'avoir volé, mais d'avoir voulu lui ôter la vie: on cherche le malfaiteur, on le prend: atteint & convaincu, il subit la peine qu'il méritoit: on l'oblige à découvrir le lieu où il avoit caché son trésor: on en consacre la moitié à Apollon & à Diane, l'autre moitié on la donne au bon berger, qui par-là devenu riche, érige un autel à Apollon sur le sommet du mont Lyssus, & en mémoire d'un événement si extraordinaire, le Dieu fut surnommé *Vulturius*. Voilà une fable mythologique bien longue; c'est un conte de fée bon pour occuper un moraliste. (*D. J.*)

VULTURNUS, (*Géogr. anc.*) fleuve d'Italie, dans la Campanie, aujourd'hui le *Volturno*. Il donnoit son nom à la ville de *Volturnum*, située à son embouchure, & qu'on nomme encore présentement *castello di Voltorno*.

Plinie, l. III, c. v, dit, *Volturnum oppidum cum anne*. Tite-Live parle du fleuve, l. VIII, c. xj, l. X, c. xx, & l. XXII, c. xiv, & il nous apprend, l. XXV, c. xx, que dans la seconde guerre punique, on bâtit à l'embouchure de ce fleuve, un fort qui devint dans la suite une ville, où l'on conduisit une colonie romaine. Varron, de ling. lat. l. IV, c. v, écrit *Volturnum*, & donne à la ville le titre de colonie: *colonia nostra Vol-*

turnum. L'orthographe de Plutarque diffère encore davantage : car il écrit *Vaturanus*, *Βαυραίνος*, à ce que dit Ortelius. (D. J.)

VULVE, f. f. (*Anat.*) la *vulve* s'étend depuis la partie inférieure de l'os pubis, jusqu'au voisinage de l'anus; de sorte qu'entre l'extrémité de cette fente & l'ouverture de l'anus, il n'y a pas plus d'un travers de ponce : cet espace se nomme la *perinée*. La fente en son extrémité inférieure augmente un peu en largeur & en profondeur, & forme une cavité qu'on appelle la *fosse naviculaire*.

Quelques filles viennent au monde avec les orifices des parties naturelles tellement fermées, qu'elles ne peuvent même pisser; & dans ce cas, il faut que l'enfant périsse, à moins qu'on ne le soulage par l'opération. Roonhuysen, Scultet, Mauriceau, Deventer, la Motte, en citent des exemples. D'autres filles ont le conduit de la pudeur obstrué par une membrane plus ou moins forte, située plus ou moins avant dans ce conduit, & qui le bouche plus ou moins exactement.

Des médecins instruits de ce jeu de la nature, ont désigné les filles chez lesquelles il se rencontre, par l'épithète d'*atretæ*, bouchées. Aristote en a eu connoissance. « Quelques filles, dit-il, ont la *vulve* » bouchée depuis leur naissance, jusqu'au » temps que leurs regles commencent à » paroître; pour lors le sang qui cherche à » sortir, leur cause des douleurs vives, qui » ne cessent qu'après qu'il s'en fraie de lui-même un passage libre, ou qu'on le lui ait » procuré par le secours de l'art. Cet état, » ajoute-t-il, n'a même quelquefois cessé » que par la mort de la malade, soit à » cause de la violence avec laquelle ce » passage s'est fait, soit par l'impossibilité » qu'on a trouvée à l'ouvrir.

Quelquefois le conduit de la pudeur paroît fermé au dehors, & y admet à peine un stylet. Mauriceau a vu deux filles, dont l'une n'étoit point perforée dans la partie extérieure de la *vulve*; & l'autre, âgée de quatre ans, n'y avoit qu'un petit trou de la grosseur du tuyau d'une plume de pigeon.

Quelquefois encore le vagin se trouve obstrué par une cohérence étroite & forte

de ses parties, ou par une substance charnue profondément située dans le conduit, deux cas où l'opération est difficile & dangereuse.

Palsyn rapporte, que faisant publiquement la dissection du cadavre d'une fille de vingt-quatre ans, il trouva un ligament charnu de la largeur de deux à trois lignes, qui barroit par le milieu l'entrée du vagin; il étoit attaché d'une part au dessous de l'orifice de l'utérus, & de l'autre à la partie inférieure qui regarde l'anus. Il y a des exemples semblables dans les observations de Morgagni. *Advers. Anat.* 2, pag. 39.

Il est certain que de tels accidens viennent de naissance, comme Aristote & Celse l'ont observé de leur temps; il arrive encore plus souvent qu'ils se forment dans les filles & les femmes mariées, de causes externes, comme ensuite de l'ulcération que l'orifice du vagin a soufferte dans un accouchement laborieux. Il y en a divers exemples dans Roonhuysen; Amiad en cite un dans les *Transactions philosophiques*, n°. 422. Benivenius rapporte un cas de cette nature, occasionné par une maladie vénérienne. Bécher, un autre dont la petite vérole fut la cause. On lit aussi dans Saviard, deux observations de cohérence de la *vulve*, indiscrètement procurée par des astringens trop efficaces. Je vais citer à ce sujet la seconde des observations de cet habile chirurgien de l'Hôtel - Dieu, en le laissant parler lui-même.

Le premier avril 1693, une particulière qui se disoit fille, quoiqu'elle eût toutes les marques d'avoir eu des enfans, vint, dit-il, s'adresser à moi pour lui élargir l'entrée du vagin, dont l'ouverture ne pouvoit qu'à peine admettre l'extrémité d'un petit stylet. Comme je ne doutois point que cette prétendue fille ne se fût servie d'astringens pour réparer les brèches de sa virginité, je la fis mettre sur le lit des accouchées, après quoi je dilatai avec ma lancette, le petit trou qui reistroit à sa *vulve*, autant qu'il falloit pour que ma sonde creuse pût y entrer; cette sonde étant introduite jusqu'au fond du vagin, à la faveur de cette première dilatation, je glissai un bistouri un peu courbé dans la rainure, avec lequel j'incisai haut & bas la cohérence & les duretés que j'enlevai ensuite, en lui faisant une

ouverture vaginale, capable de recevoir une tente d'un pouce & demi de circonférence; elle fut chargée d'un onguent digestif, & elle servit dans la suite du traitement, à entretenir l'ouverture jusqu'à la guérison parfaite. Si cette fille est jamais devenue grosse, son accouchement aura été très-difficile.

Licérus prétend avoir trouvé dans une femme la *vulve* double; le cas est bien extraordinaire; cependant Riolan assure qu'il a disséqué, en présence de plusieurs personnes, une espèce d'hermaphrodite, qui non seulement avoit une double *vulve*, mais encore prolongée jusqu'au fond de l'utérus, & pour surcroît de singularité, l'utérus étoit partagé en deux par une cloison au milieu. (D. J.)

La *vulve* du cerveau est l'ouverture antérieure du troisième ventricule, ou plutôt la fente par laquelle il communique avec l'entonnoir. Voyez **ENTONNOIR**.

VUNING, (Géogr. mod.) ville de la Chine, dans la province de Kiangsi, & sa première métropole. Elle est de 3, 6, plus occidentale que Pékin, sous les 40, 50 de latitude septentrionale. (D. J.)

VUTING, (Géogr. mod.) ville de la Chine dans la province de Xantung, & sa première métropole. Elle est d'un degré plus orientale que Pékin, sous les 37, 44 de latitude septentrionale. (D. J.)

U X A

UXACONA, (Géogr. anc.) ou bien *Ufacona*, *Ufocona*, *Ufocona*, car les manuscrits varient; c'est une ville de la Grande-Bretagne. L'itinéraire d'Antonin la marque sur la route du retranchement à *Portus Rutupis*, entre *Uroconium* & *Pennocrucium*. Camden croit que c'est présentement le village Okenyate, dans la province de Shrewsbury, au pied de *Wreken-Hill*.

UXAMA-ARGELLÆ, (Géogr. anc.) & dans Pline tout simplement *Uxama*, ville de l'Espagne Tarragonoise. Ptolomée, liv. II, c. vj, la donne aux Arévaques. *Uxama* se nomme aujourd'hui *El Borgo d'Osma*, bourg de la vieille Castille, sur le bord du Duéro. (D. J.)

U X E

UXANTISSENA, (Géogr. anc.) île de la mer Britannique. L'itinéraire d'Antonin la met au nombre des îles qui étoient entre les Gaules & la Grande-Bretagne. Les manuscrits & les exemplaires imprimés varient beaucoup dans l'orthographe de ce nom. Les uns portent *Uxantissena*, & les autres *Uxantifina*, *Uxanifina*, *Uxantifina*, *Vixantissima*, *Ufantisma*, *Ufantifina*, *Exantisma*. Tous ces mots sont corrompus, & outre cela, de deux îles ils n'en font qu'une. Isaac Vossius a fort bien remarqué dans ses observations sur Pomponius Mela, l. III, c. vj, qu'il falloit lire dans l'itinéraire d'Antonin *Uxantifina*. Camden & M. de Valois avoient eu l'idée de cette correction. L'île *Uxantis*, l'*Axantos* de Pline, est présentement l'île d'Ouessant, & *Sina* est l'île des Saints, vis-à-vis de Brest. (D. J.)

UXELA, (Géogr. anc.) ville de la Grande-Bretagne. Ptolomée, l. II, c. iij, la donne aux *Domnonii*. Camden pense que c'est Lestuthiell, dans le comté de Cornouailles. (D. J.)

UXELLODUNUM, (Géogr. anc.) ville de la Gaule aquitanique. César, l. VIII, c. xxxij, la place chez les *Cadurci*, & dit que c'étoit une ville fortifiée par la nature: quelques autres auteurs ont voulu que ce fût la capitale des *Cadurci*; mais c'est une erreur, la capitale de ces peuples étoit *Divona*, aujourd'hui *Cahors*. D'ailleurs, comme César dit qu'*Uxellodunum* étoit sous la protection de Lutérius, prince des *Cadurci*, cela ne conviendrait pas à la dignité de la capitale de tout un peuple.

Selon Papipe Masson, de *fluminib. Franciæ*, pag. 574, *Uxellodium* étoit à 7 lieues au dessous de Cahors, dans un lieu nommé aujourd'hui *Podium Xolduni*, vulgairement le *Peuch d'Usselou*, ou le *Peuch d'Usseldun*, parce que c'est un lieu élevé; & *Cadenac* ou *Capdenac* tient la place de l'ancienne *Uxellodunum*. On voit encore aujourd'hui tout près de *Cadenac*, la fontaine dont César fait mention, & des ruines de l'ancienne ville. (D. J.)

UXENTUM, (Géogr. anc.) ville d'Italie, dans la Calabre & dans les terres. Ptolomée, l. III, c. j, la donne aux

Salentins. C'est, selon Léander, *Ufento*, qu'on écrit aussi *Ugenti* & *Ogento*. (D. J.)

UXIENS, LES, (*Géogr. anc.*) *Uxii*, peuples d'Asie dans l'Elymaïde. Arrien, in *Indic. c. xxxix*, qui donne une grande étendue à la Susiane, les place dans cette contrée : *Susiorum gens quædam supernè accollit, Uxii vocantur*. Un manuscrit porte, *Susiorum alia gens*, parce que les Susiens étoient partagés en diverses nations.

Le même Arrien, de *exped. Alex. c. xvij*, dit qu'Alexandre étant parti de Suze avec son armée, & ayant passé le Pasitigris, entra dans le pays des *Uxiens*; on lit la même chose dans Quinte-Curce, l. IV, c. iij, de sorte que les *Uxiens* habitoient au delà de Pasitigris, & aux confins de la Perse propre. Le Pasitigris prenoit sa source dans les montagnes des *Uxiens*, selon Diodore de Sicile, l. XVII, c. lxxij.

Gronovius, ad Arrien, pag. 355, a remarqué qu'il y avoit deux nations différentes d'*Uxiens*; l'une qui habitoit dans la plaine, & qui étoit soumise aux Perses; l'autre qui habitoit les montagnes, & qui se maintenoit en liberté. Diodore de Sicile, l. XVII, c. lxxij, entend parler de la première, lorsqu'il dit que le pays des *Uxiens* est très-fertile, & arrosé de quantité d'eaux; ce qui lui faisoit produire toutes sortes de fruits en abondance. Strabon, l. XV, p. 729, parle de la seconde nation, c'est-à-dire, de celle qui habitoit les montagnes, & il dit qu'on trouve plusieurs détroits de montagnes, en passant chez les *Uxiens*, près de la Perse. Le même auteur donne au pays le nom d'*Uxia*, & ajoute que les peuples étoient de grands voleurs : caractère que leur attribue aussi Pline, l. VI, c. xxvij, qui les appelle *Oxii*. Dans Diodore de Sicile, l. XVII, c. lxxij, le pays des *Uxiens* est appelé *Uxiana*, l'*Uxiane*. (D. J.)

UXISAMA, (*Géogr. anc.*) Strabon, l. I, p. 64, dit que Pithéas nommoit ainsi la dernière des îles qu'il mettoit sur la côte du promontoire des Ossidamniens, autrement nommé *Calbium*, & qu'il la plaçoit à trois journées de navigation. Si on pouvoit certainement compter sur le rapport de Pithéas, l'île *Uxisama* seroit

la plus occidentale des Açores; cependant Strabon déclare que les Ossidamniens, le promontoire *Calbium*, l'île *Uxisama* & toutes celles que Pithéas mettoit aux environs, n'avançoient point vers l'occident, qu'au contraire elles avançoient vers le septentrion, & n'appartenoient point à l'Espagne, mais à la Celtique, ou plutôt que c'étoient autant de fables que Pithéas avoit débitées.

M. Paulmier de Grentemefnil, *Exercit. ad Strabon, l. II*, a eu raison de sauver l'honneur de Pithéas, en disant que l'île qu'il mettoit la dernière de toutes, à trois journées de navigation du promontoire *Calbium*, ou des Ossidamniens, pourroit être l'île *Uxantos*, aujourd'hui l'île d'Ouessant, & que Pithéas ne l'avoit pas imaginée, comme l'en accuse Strabon. Enfin, Pithéas seroit à couvert de toute critique, si on pouvoit supposer qu'il eût connu les îles Açores, comme Ortelius semble en être persuadé; ce qu'il y a de sûr, c'est que Strabon n'a jamais rendu justice à Pithéas. (D. J.)

UXITIPA, (*Géogr. mod.*) province de l'Amérique septentrionale, dans la nouvelle Galice, au dedans du pays, du côté de la province de Xalisco, dont elle est éloignée de 26 lieues; cette province ne manque pas de fruits ni de gibier, mais l'air en est très-chaud, & la terre inégale dans ses productions.

U Z E

UZEDA ou UCEDA, (*Géogr. mod.*) ville d'Espagne dans la nouvelle Castille, à 7 ou 8 lieues au nord d'Alcala; c'est le chef-lieu d'un duché. Long. 24, 30; lat. 40, 52. (D. J.)

UZEG, f. m. (*Histoire nat. Bot. exot.*) arbrisseau des Indes, qui pousse un grand nombre de plantes menues à la hauteur de trois ou quatre coudées; ses racines sont fortes, dures, ligneuses & serpentantes; ses rameaux sont garnis de beaucoup d'épines longues & pointues; de la base des épines sortent ordinairement quatre feuilles de grandeur inégale, plus petites & plus tendres que celles de l'olivier, mais assez semblables à celles du buis; ses fleurs sont

nombreuses; petites, s'élargissent insensiblement, divisées comme en deux levres, & d'une forme très-agréable à la vue; elles sont jaunes en dedans, panachées de quelques taches pourpres à l'endroit d'où partent les pétales; par-tout ailleurs, elles offrent un mélange de couleur d'hyacinthe & de violette, mais elles leur sont bien supérieures pour l'excellence du parfum. Quand ces fleurs sont tombées, il leur succede un fruit noir, qui ressemble à celui de l'yeble; il est lisse par-dessus, & d'un goût amer astringent.

Prosper Alpin pense sur des conjectures fort légères, que le suc de cet arbrisseau est le *lycium indicum* des anciens. Il est vrai, dit Vellingius, que le suc apporté en Egypte des parties voisines de l'Arabie & de l'Éthiopie, condensé dans des bouteilles, a manifestement les caractères du *lycium indicum*, sur-tout quand il est bien préparé; mais Prosper Alpin a reconnu lui-même que le *lycium* en usage chez les Egyptiens qui le reçoivent d'Arabie, est du faux *lycium*; car il est dur, dit-il, noir en dehors comme le suc d'acacia, & quand on le rompt, on le trouve couleur d'aloës en dedans; il a une odeur foible, mais qui n'est pas désagréable; un goût douçâtre & astringent, mais point du tout amer; il est visqueux, & quand on le manie il s'attache aux doigts. Ces raisons prouvent que ce n'est point le vrai *lycium*, ajoutez-y qu'il n'a point d'amertume, & ne rend point quand on l'allume au feu une écume rougeâtre, comme plusieurs auteurs disent que faisoit le vrai *lycium*.

Les Egyptiens usent de ce suc pour toutes sortes d'ulcères, particulièrement ceux de la bouche, des oreilles, des narines, de l'anus & des intestins; pour l'hémorrhée, la dysenterie, la diarrhée, & pour tous les flux de ventre & de matrice.

Il y a dans les *Ephémér. des curieux de la nature*, ann. 13, observ. 1, une méthode de préparer un *lycium indicum* avec une espece d'acacia. (D. J.)

UZEGE, (*Géog. mod.*) petit pays de France, dans le Bas - Languedoc. Une partie de ce canton est couverte de montagnes, mais la plaine produit abondamment de blé & de bons vins; ce pays a quelques manufactures de soie & de laine,

il tire son nom d'Uzès, son chef-lieu. (D. J.)

UZEL, (*Géogr. mod.*) petite ville de France, en Bretagne, au diocèse de Saint-Brieux, dont elle est à 8 lieues, avec un bailliage & une châtellenie. Il s'y fait quelque commerce en toiles. Long. 14, 42; latit. 48, 25. (D. J.)

UZERCHE, (*Géogr. mod.*) en latin barbare *Uzerca*; petite ville de France, dans le Bas-Limousin, au diocèse & à 11 lieues sud-est de Limoges, & au midi de Brive sur la Vézère. Elle n'a qu'une rue bordée d'assez jolies maisons, & une abbaye d'hommes de l'ordre de S. Benoît. Longit. 29, 20; lat. 46, 24.

Grenaille (François de), né à Uzzerche l'an 1616, entra d'abord dans l'état monastique, & le quitta bientôt après. Il fit plusieurs petits livres françois qui ne valent pas grand chose. Voici ce qu'on en dit dans le *Sorbétiana*. pag. 250.

« Il y avoit à Paris un certain Grenaille, » fleur de Chataunieres, limousin, jeune » homme de 26 ans, qui décocha tout-à » coup une prodigieuse quantité de livres, » dont il nomma les uns, l'honnête fille, » l'honnête veuve, l'honnête garçon; les » autres la bibliothèque des dames. Dans » les plaisirs des dames, ce que je trou- » vois de louable, étoit qu'apparemment » un homme de cet âge avoit demeuré » dans le cabinet, & s'étoit abstenu de » plusieurs débauches pour composer des » livres; mais au reste les bonnes choses y » étoient fort rares, & ce qu'il y en avoit » de bonnes avoient été déjà dites si sou- » vent, que ce n'étoit pas grande gloire » de les répéter: le style étoit assez fade, » & faisoit juger de l'auteur, qu'il n'écri- » voit que pour écrire. Son livre des *plaisirs » des dames* est divisé en cinq parties, du » bouquet, du bal, du cours, du con- » cert, de la collation. D'abord il traite » la question, si c'est le bouquet qui orne » le sein, ou si au contraire, c'est lui qui » emprunte de lui toute sa grace; sur quoi » il juge en faveur du dernier, estimant » que des deux hémisphères de la gorge » d'une dame, il sort une influence qui » anime le bouquet, & le rend non seule- » ment plus beau, mais de plus de durée.

» C'est,

» C'est, continue Sorbierre, de ces belles
 » pensées qu'il espere l'immortalité, ayant
 » paré le frontispice de tous ces livres de
 » sa taille-douce, avec l'inscription orgueil-
 » leuse : *Hæc evadimus immortales.* » M.
 Guérét ne lui pardonne pas dans sa guerre
 des auteurs. « On veut bien vous laisser,
 » dit-il, votre relation de la révolution
 » du Portugal, à la charge d'en ôter
 » votre portrait, dont l'inscription est trop
 » fanfaronne pour un auteur comme vous.
 » Si vous n'y aviez marqué que le lieu de
 » votre naissance, & que vous vous fussiez
 » contenté d'y joindre, que vous vous êtes
 » fait moine à Bordeaux, & que vous
 » jerâtes les froc à Agen, on l'auroit souf-
 » feré ; mais vous y ajoutez que vous vous
 » êtes rendu immortel à Paris ; c'est un
 » article qui n'a rien de la vérité des trois
 » précédens, & sous le bon plaisir d'Apol-
 » lon, il sera rayé. » (Le chevalier DE
 JAUCOURT.)

UZES, ou Usès, en latin, *Uccia*,
Uccia, *castrum Uccense*, petite ville de
 France, dans le bas-Languedoc, à 6 lieues
 au nord de Nîmes, à 9 au couchant
 d'Avignon, & à 150 de Paris. Elle a un
 évêché établi dès le v siècle, & qui est
 suffragant de Narbonne.

Cet évêché vaut environ vingt-cinq
 mille livres de rente, & son diocèse ne
 comprend que 181 paroisses. La vicomté
 d'Uzès a été érigée en duché en 1565,
 & en pairie pour Jacques de Crussol,
 duc d'Uzès en 1572. L'ainé de cette
 maison, est en cette qualité le premier
 pair laïque du royaume ; mais il n'est pas le
 premier duc, car le duché de Thouars fut
 érigé en 1563.

Uzès a eu depuis le xj siècle des sei-
 gneurs particuliers, tantôt nommés *decani*,
 & tantôt *vicomtes*. Cette ville avoit de
 grands privilèges, dont elle a été dépouil-
 lée à cause de son vieil attachement au
 calvinisme. On a trouvé dans cette ville
 & aux environs quelques inscriptions anti-
 ques, que M. Lancelot a recueillies dans
 les mémoires de l'académie des belles-
 lettres, tome VII, in-4°. Le territoire
 produit du bled, de l'huile, des foies &
 de bons vins ; le commerce y florissait
 autrefois. Long. 22, 6 ; lat. 41, 4.

Tome XXXVI.

Je connois trois ou quatre hommes de
 lettres nés à Uzès. Charas (Moyse) qui
 se distinguoit dans la pharmacie, étoit
 natif de cette ville. Il eut le malheur
 étant à Madrid, d'être déferé à l'inqui-
 sition, & contraint pour sortir des prisons,
 d'abjurer la religion qu'il croyoit la meil-
 leure. De retour à Paris, il fut reçu de
 l'académie des sciences, & mourut en
 1698, à 80 ans.

Croi (Jean de), en latin *Croius*, étoit
 d'Uzès, où il mourut en 1659, pasteur
 des calvinistes de cette ville. Son principal
 objet est intitulé, *Observationes sacræ &
 historiæ in novum testamentum.*

Le Mercier (Jean), en latin *Mercurus*,
 savant protestant, & l'un des plus habiles
 hommes de son temps dans la connois-
 sance des langues grecque, latine, hébraï-
 que & chaldaïque. Il succéda à Vatable
 dans la chaire d'hébreu au college royal
 de Paris, & mourut à Uzès sa patrie en
 1572, à 63 ans. Ses commentaires sur
 le vieux testament sont estimés, sur-tout
 ceux qu'il a faits sur Job & sur les livres
 de Salomon. Son fils Josias le Mercier
 marcha sur ses traces en matiere d'érudi-
 tion. Il mourut en 1526, & a eu pour
 gendre l'illustre Saumaïse.

C'est encore à Uzès qu'est mort en 1724
 (Jacques) Marfollier, chanoine régulier
 de sainte Genevieve, connu par plusieurs
 histoires bien écrites ; entr'autres par celle
 de l'inquisition ; par la vie du cardinal
 Ximenes, & par celle de Henri VII roi
 d'Angleterre ; ce dernier ouvrage passe
 pour le meilleur qu'il ait fait. (Le chevalier
 DE JAUCOURT.)

UZKUNT, (*Géog. mod.*) ville dans la
 Tranfoxane, entre le Turquestan & le
 Zagataï, sur le Sion. Nassir-Eddin &
 Ulug-Beg la nomment *Urkend*. Long. 102,
 30 ; lat. 44. (D. J.)

UZZA, ou ALUZZA, ALOZZA,
 (*Hist. ancien. mythol.*) nom d'une idole
 adorée par les Arabes idolâtres, avant
 que ces peuples eussent embrassé la religion
 de Mahomet. Ce faux prophete, après
 s'être rendu maître de la Meque, fit
 détruire l'idole *Uzza* qui n'étoit qu'un
 tronc d'arbre taillé, & fit égorger ses
 prêtresses.

W A C

W, f. m. (*Gramm.*) cette lettre n'est pas proprement de l'alphabet françois. C'est la nécessité de conformer notre écriture à celle des étrangers, qui en a donné l'usage. Si l'on eut consulté l'oreille & la prononciation, on l'auroit rendue par *ou*.

WACHTENDONCK, (*Géogr. mod.*) petite ville des Pays-Bas, dans la province de Gueldres, à 2 lieues au midi de la ville de Gueldres; elle est environnée de marais, qui sont toute sa force. Quelques historiens rapportent que c'est devant cette place qu'on s'est servi de bombes pour la première fois en 1588. Un incendie brûla la meilleure partie de cette ville en 1708, & consuma sa cathédrale. Long. 23, 50; lat. 52, 22. (*D. J.*)

WACKASA, (*Géogr. mod.*) autrement *Siakusju*, une des sept provinces de l'empire du Japon, dans le Foxu-Rokkudo, c'est-à-dire, la contrée du nord; cette province a une journée & demie de longueur. Elle est bornée au nord par la mer qui lui fournit abondamment du poisson, des tortues, des coquillages. Elle a quelques mines de fer, & se divise en trois districts. (*D. J.*)

WADAS ou **OUADAS**, f. m. (*Hist. mod.*) peuple sauvage qui habite l'isle de Ceylan, & qui descend des anciens possesseurs du pays, avant qu'il fût conquis par les habitans du continent; ils ne reconnoissent point de maître, vivent de la chasse, n'habitent que les forêts & le bord des rivières; ils sont noirs. Quelques-uns cependant d'entr'eux paient tribut aux rois.

WADD, f. m. (*Hist. ancienne.*) nom d'une divinité adorée par quelques tribus d'Arabes idolâtres; elle avoit la figure d'un homme, & étoit le symbole du ciel.

WAES (ISLE), (*Géogr. mod.*) isle de la mer d'Ecosse, & l'une des Orcades, à 5 milles ouest de l'isle Fara; elle est de

W A G

4 milles & demie de long, & de 3 milles dans sa plus grande largeur. Un petit isthme la divise en deux parts. Elle a un bon port, & une église paroissiale. (*D. J.*)

WAES (PAYS DE), (*Géogr. mod.*) contrée des Pays-Bas, dans la partie orientale de la Flandre autrichienne, depuis Gand jusqu'à Ysendick, sur la gauche de l'Escaut. Elle abonde en bled, en lin, & en chevaux.

Ce pays est gouverné suivant ses coutumes, par une cour de justice qui a un grand bailli & des échevins, & chaque bourg a ses officiers particuliers. Toute la contrée comprend dix-huit bourgs ou villages, sous la juridiction ecclésiastique de l'évêque de Gand. (*D. J.*)

WAETERLAND ou **WATERLAND**, (*Géogr. mod.*) On nomme ainsi cette partie de la Nord-Hollande, qui est vis-à-vis d'Amsterdam, de l'autre côté de l'Ye, qui est baignée par Zuider-zée, & où sont les villes d'Edam, de Monickendam & de Purmerend. Le mot *Waeterland* signifie pays d'eau; aussi ce pays en est inondé, & souffre souvent des dommages considérables par l'impétuosité de la mer, qui perce quelquefois ses digues, comme cela arriva en 1686 & 1717, le 24 de décembre. On trouva alors par une supputation générale, imprimée à Amsterdam, qu'il y eut 11 mille 797 habitans noyés, outre des bestiaux presque sans nombre, des maisons, & des terres. (*D. J.*)

WAGA, f. m. (*Hist. nat. Bot. exot.*) arbre indien à filique, & toujours verd; il s'attache aux autres arbres, & grimpe dessus; sa fleur est tétrapétale, en étoile; ses filiques sont longues de 3 pouces, larges de 2, minces, plates, rougeâtres, lorsqu'elles sont seches; mais leur écorce intérieure est blanche comme la neige. Ses amandes sont unies, styptiques, ameres, rondes, applaties, couchées transversalement relativement à la gousse, & d'un

verd brun. Cet arbre croît dans les bois touffus de Malabar. (D. J.)

WAGE ou **CHARIOT**, f. m. (Com.) poids dont on se sert à Amiens, qui pèse cent soixante-cinq livres de cette ville, revenant à cent quarante-cinq livres, trois onces de Paris, de Strasbourg, de Besançon & d'Amsterdam; les poids de ces quatre villes étant égaux. *Dictionnaire de Commerce.*

WAGENINGEN ou **WAGUENINGUEN**, (Géog. mod.) petite ville des Pays-Bas, dans la Gueldres, au quartier d'Arnhem, aux confins de la seigneurie d'Utrecht, sur la rive droite du Rhin, à deux lieues de Nimegue, & à pareille distance d'Arnhem, mais dans un terroir fort ingrat. Cette petite place fut fermée de murailles, & érigée en ville en 1230 par Orthon, comte de Gueldres. Long. 23, 22; latit. 52, 57. (D. J.)

WAGRIE (LA), (Géogr. mod.) en latin *Wagria*, en allemand *Wageren*; contrée d'Allemagne, dans le duché de Holstein. Elle est bornée au nord & au levant, par la mer Baltique; au midi, par la Trave; & au couchant, partie par le Holstein propre, partie par la Stormarie; c'est l'ancienne demeure des Vandales & des Vénèdes. La quantité des rivières & des ruisseaux qui y coulent, rendent le pays très-fertile. On lui donne 8 milles germaniques de longueur, depuis la mer Baltique jusqu'à la Trave, sur 5, 6 ou 7 milles de largeur, d'orient en occident. (D. J.)

WAGRII, (Géogr.) les Wagriens, peuples de la Germanie, connus seulement dans le moyen âge. La plupart des auteurs, dit M. Spenes, *not. germ. med. chap. iv*, cherchent les *Wagrii* au delà de la Trave, dans le pays où le nom de *Wagrie* s'est conservé jusqu'à présent, & il y a quelque apparence que c'est où on doit les trouver; mais il est incertain s'ils ont reçu leur nom du pays, ou s'ils lui ont donné le leur. Peut-être ne seroit-on pas mal fondé à chercher les anciens *Wagrii* au delà de l'Oder, vers la rivière *Warta*, dont le nom pourroit bien être l'origine de celui des *Wagrii*, comme il l'a été de ceux des *Varini* ou *Varni*, & de ceux des *Warnavi*.

ou *Warrabi*. Du reste, les *Wagrii* étoient une nation d'entre les Slaves: ils occupoient les terres qui sont au nord de la Trave, & ils en furent chassés par les Teutons. (D. J.)

WAHAL ou **WAHL**, ou **WAEI**, (Géog. mod.) On nomme ainsi le bras du Rhin, qui se séparant au fort de Schenck, passe à Bynen, à Nimegue, à Tiel, à Wuyren, & se perd dans la Meuse, au dessous du château de Loëvenstein, vis-à-vis de Workum.

C'est une chose bien remarquable, que cette branche du Rhin que nous appelons aujourd'hui le *Vahal*, portoit déjà ce nom du temps de Servius. J'en ai la preuve dans le passage où ce savant commentateur expliquant ces mots de Virgile, *Æneid. lib. VIII, v. 727. Rhenuſque bicornis*, dit: *Per alterum quæ interluit Barbaros, ubi jam Vahal dicitur, & facit insulam Batavorum*, édit. de Bâle, 1613. pag. 1327. (D. J.)

WAHLESTATT ou **WAHLENS-TATT**, (Géog. mod.) ville de la Suisse, à quelque distance du lac de même nom, & le chef-lieu d'un bailliage compté au nombre des bailliages communs, dépendans des cantons protestans, & du canton de Glaris. Cette petite ville se nomme aussi *Riva*, & est sur la grande route de la Suisse & de l'Allemagne, pour aller au pays des Grisons. Ses habitans ont leur conseil & leur chef, qu'ils nomment *schultheis* ou *avoyer*.

Le lac de *Wahlestat* est bordé de trois souverainetés: savoir, du canton de Glaris, du comté de Sargans, & du bailliage de Gaster. Ce lac s'étend d'orient en occident environ 5 lieues, sur une bonne demi-lieue de largeur; il est environné de montagnes & de rochers, au nord & au midi. (D. J.)

WAIÐHOVEN, (Géogr. mod.) petite ville d'Allemagne, dans l'Autriche, au quartier du haut-Viennier-Wald. (D. J.)

WAINFLEET, (Géogr. mod.) bourg d'Angleterre, en Lincolnshire, vers la mer. Ce bourg qui a droit de marché a donné la naissance au fameux évêque de Winchester, Guillaume de *Wainfleet*, fondateur du college de la Magdelaine à

Oxford, & d'une école publique dans sa patrie. (*D. J.*)

W A I R T H, (*Géogr. mod.*) lac ou plutot golfe de l'isle de Mainland, la plus grande des Orcades, & au sud-ouest de cette isle. Ce golfe abonde en truites de la grosseur d'un petit saumon. On les mange fraiches & on les sale, ou bien on les durcit à la fumée pour la provision d'hiver. (*D. J.*)

W A I T Z E N ou W A T Z E N, (*Géogr. mod.*) c'étoit une petite ville de la haute-Hongrie, dans le comté de Novigrad, sur la gauche du Danube, à cinq milles au nord de Bade, avec un évêché. Le prince de Lorraine la prit en 1684 sur les Turcs, qui la reprirent la même année & la détruisirent. (*D. J.*)

W A K E F I E L D, (*Géogr. mod.*) ville d'Angleterre dans l'Yorkshire, entre York & Londres, à quelques milles d'Almonbury, au bord du Calder, qu'on y passe sur un pont. Elle est bien bâtie, bien peuplée, & entretient de bonnes manufactures de draps. On trouve dans ses environs quelques mines de charbon de terre, dont on tire des marcaffites brillantes comme de l'argent; c'est dans le voisinage de Wakefield que se livra une bataille mémorable entre Henri VI & Richard, duc d'York qui lui disputoit la couronne. Richard y perdit la vie. (*D. J.*)

W A L C H E R E N ou W A L K E R E N, (*Géogr. mod.*) isle des Pays-Bas, dans la Zélande, dont elle est la principale, au couchant de l'isle de Zuydbeveland, à l'embouchure du Hont. Les comtes de Borzelle étoient seigneurs de cette isle dans le xij siècle; & c'est un de ses seigneurs qui bâtit Middelbourg, capitale de l'isle, en 1132. Depuis ce temps-là, les comtes de Hollande & de Zélande ont uni à leur domaine Middelbourg & son territoire. (*D. J.*)

W A L C O U R T, (*Géogr. mod.*) ville des Pays-Bas, dans le comté de Namur, aux confins du pays de Liege, sur la rivière d'Heure, à six lieues au sud-ouest de Charleroi, & dix au sud-est de Mons. Dès l'an 910 Walcourt avoit été entouré de murailles. Elle fut annexée au comté de Namur en 1438 par Philippe-le-Bon, duc

de Bourgogne, & réduite en cendres en 1615 par un incendie fortuit. Son chapitre a été fondé en 1022. Long. 22, 5; lat. 50, 12. (*D. J.*)

W A L D B O U R G, (*Géogr. mod.*) comté d'Allemagne, dans la Suabe méridionale. Ce comté comprend, outre plusieurs seigneuries, les comtés de Zeil, de Trauchbourg & de Friedberg; il tire son nom d'un château situé à deux milles de Ravensburg. (*D. J.*)

W A L D E C K, (*Géogr. mod.*) comté d'Allemagne, dans la Westphalie, entre l'évêché de Paderborn, le duché de Westphalie, la seigneurie d'Iter, & le landgraviat de Hesse. Waldeck, bourg, est le chef-lieu sur la rivière de Steinbach, avec un château. Long. de ce bourg, 26, 24; lat. 52, 10.

Martinius (Matthias), célèbre philosophe & sage théologien allemand du xvij siècle, naquit l'an 1572 à Freienhagen dans le comté de Waldeck, & mourut en 1630 âgé de cinquante-huit ans. Il a fait un grand nombre d'ouvrages, dont vous trouverez le catalogue dans les *mémoires* du pere Nicéron, tome 36, page 238-243; mais le seul qui soit à présent recherché, est son *Lexicon philologicum præcipue etymologicum*, &c. *Bremæ* 1623. in-fol. *Francosi* 1655. in-fol. *Utrecht* 1697. in-fol. 2 vol. *Amsterdam* 1701. in-fol. 2 vol. avec une préface de M. le Clerc, qui a été ajoutée à l'édition de 1697, pour faire croire que c'étoit une édition nouvelle.

Les autres ouvrages de Martinus sont purement théologiques, & l'auteur s'y montre universaliste. Il assista en 1618 au synode de Dordrecht, où il fut maltraité par Gomarus & Sibrand Lubbertus.

« Je crois à présent, disoit-il (en parlant du synode), ce que dit Grégoire de Nazianze, qu'il n'avoit jamais vu aucun concile qui eût eu un heureux succès, & qui n'eût augmenté le mal au lieu de le diminuer; je déclare donc avec ce pere, continuoit-il, que je ne mettrai plus le pié dans aucun synode; celui-ci en particulier n'étoit qu'une comédie dans laquelle les politiques jouoient le principal rôle, & les états se moquoient des députés de tous les pays étrangers. »

Il avoit une si grande aversion pour les opinions rigides, qu'il ne pouvoit s'empêcher de dire: « j'aimerois mieux être » pélagien, que d'embrasser la doctrine » de Beze ou de Piscator. » Enfin, on peut recueillir de toute sa conduite & de ses écrits, que c'étoit un homme sage & pacifique, qui sans s'arrêter aux questions inutiles de la théologie, se bornoit à l'essentiel du christianisme. Au reste, on a remarqué qu'à l'exemple de Caton, de Cujas & de Blondel, il travailloit couché par terre, ayant autour de lui les livres qui lui étoient nécessaires; mais la meilleure méthode est de travailler debout, ayant devant & derrière soi, avec un espace convenable, un grand pupitre continué, pour y placer tous les livres dont on a besoin. (D. J.)

WALDEN, (Géogr. mod.) ville d'Angleterre, dans la province d'Essex, sur la route de Harwich à Londres, un peu plus bas que Bardow. Cette petite ville s'appelle aussi *Safron-Walden*, parce qu'on recueille du safran dans son territoire. Le safran y vient deux ou trois fois de suite en telle abondance, qu'un acre de terre en produit jusqu'à quatre-vingts livres, qui étant séchées en rendent vingt. Après cela, la campagne rapporte de l'orge qu'on y sème, sans qu'il soit besoin de fumer la terre pendant dix-huit ans. Au bout de ce terme le safran y revient comme auparavant. (D. J.)

WALDENBOURG, (Géogr.) ville de Saxe, sur la rivière de Mulda, fameuse par sa poterie qui se débite dans presque toute l'Allemagne. On la fait avec une terre argilleuse blanche qui se tire d'un endroit appelé *Fronsdorff*; & on la travaille à *Waldenbourg*. Cette poterie acquiert par la cuisson une si grande dureté, qu'elle fait feu lorsqu'on la frappe avec le briquet. La manufacture de cette ville subsiste depuis l'an 1388.

Il y a encore deux petites villes du même nom; l'une en Franconie sur la frontière de la Suabe; l'autre en Silésie, dans la principauté de Schweidnitz.

WALDKIRCK, (Géogr. mod.) petite ville d'Allemagne, au Brisgaw, dans une île formée par la rivière d'Eltz, à deux

lieues de Fribourg. Long. 25, 36; latit. 48, 10. (D. J.)

WALDSE, (Géogr. mod.) bourg d'Allemagne, dans la Suabe méridionale, au comté de Waldbourg, avec un château, & une abbaye fondée par l'empereur Frédéric II. (D. J.)

WALDSHUT ou WALDHUSS, (Géogr. mod.) petite ville d'Allemagne, dans le cercle de Suabe, une des quatre villes forestières, à l'embouchure du Schult dans le Rhin, à deux milles de Lauffenbourg & à dix au nord-ouest de Zurich. Son nom *Waldhust* signifie *défense des bois*, & lui a été donné parce qu'elle couvre une partie de la forêt-noire. Ce n'étoit dans son origine qu'une maison de chasse des empereurs; le comte Albert de Habsbourg en fit une ville en 1249, & lui donna des privilèges. Long. 25, 56; latit. 47, 44. (D. J.)

WALGENSÉE, (Géogr. mod.) lac d'Allemagne, dans la partie méridionale du duché de Bavière, entre la Loyfa & l'Isar. Il y a un bourg sur le bord occidental de ce lac. (D. J.)

WALIS, (Géogr. mod.) île de l'Océan; l'une des Orcades, au nord de l'Ecosse. Sa longueur est d'environ cinq milles, & sa largeur de trois à quatre. (D. J.)

WALLEBOURG ou WALLENBOURG, (Géogr. mod.) petite ville de Suisse, dans le canton de Bâle, au pied du mont Jura, avec un château bâti sur un rocher. Cette place située à la gorge des montagnes, dans un vallon étroit, fait un passage important, parce que c'est la grande route de Geneve, de Berne & de Soleure à Bâle. Long. 25, 23; lat. 47, 36.

WALLINGFORD, (Géogr. mod.) bourg d'Angleterre, dans le Berckshire, sur le bord de la Tamise. Ce bourg a été anciennement une grande & belle ville, connue sous le nom de *GaKena*. Du temps des Romains, elle étoit la capitale des Attrébatien. De même, sous l'empire des Saxons, & long-temps après sous les rois normands, elle fut très-considérable. On y comptoit douze paroisses, & ses murailles avoient environ mille-pas de tour. Un grand & magnifique château situé sur la Tamise,

lui servoit de défense. Le temps joint à la peste qui désola *Wallingford* en 1348, a tout ruiné; cette ville est devenue un bourg, qui n'a que droit de marché & droit de députation au parlement.

Richard de *Wallingford*, ainsi nommé du lieu de sa naissance, abbé de S. Benoît, florissoit sur la fin du xiii^e siècle. Il étoit fils d'un maréchal; il embrassa l'état religieux, & se rendit très-habile dans l'arithmétique & l'astronomie. Il inventa la construction d'une horloge, dont tout le monde admiroit l'artifice, & laissa des écrits latins sur l'arithmétique & l'astrologie. Il mourut de la lepre à Saint Alban, dans son monastère, vers l'an 1326, au commencement du règne d'Edouard III. (D. J.)

WALLONS, (Géogr. mod.) on donne le nom de *Wallons* à tous les peuples des Pays-Bas, dont le langage ordinaire est un vieux françois mélangé, comme dans l'Artois, dans le Hainault, dans le Luxembourg, dans une partie de la Flandre & du Brabant. Les *Wallons* sont appellés *Walen* par les habitans des Pays-Bas qui ont conservé l'ancienne langue germanique. (D. J.)

WALLSHALL ou WARSHALL, (Géogr. mod.) bourg à marché d'Angleterre, dans la province de Stafford, sur la Tamise. (D. J.)

WALNEY, (Géogr. mod.) petite île d'Angleterre, sur la côte de la province de Lancastre. On peut conjecturer que ce nom *Walney* vient de deux mots saxons *Wallen-ey*, l'île des Gaulois, parce que les anciens bretons, à qui les Saxons donnoient le nom de *Wallen*, gaulois, se maintinrent vaillamment dans cette île & le pays voisin, environ 230 ans contre ces fiers étrangers, qui étoient venus pour les en déposséder. L'entrée de l'île de *Walney* est défendue à l'Orient par un fort construit sur un écueil au milieu de l'eau, & qu'on nomme *Pil of-Fouldrey*. (D. J.)

WALON, f. m. (Hist. mod.) espèce d'ancien langage gaulois que parloient les *Wallons* ou les habitans d'une partie considérable des Pays-Bas françois & autrichiens, savoir ceux des provinces d'Artois, de Hainault, de Namur, de Luxembourg & d'une partie de la Flandre & du Brabant.

On croit que le *wallon* a été le langage des anciens gaulois & celtes. Voyez LANGUE, &c.

Les Romains ayant subjugué plusieurs provinces de la Gaule, y établirent des préteurs, des proconsuls & d'autres officiers politiques, lesquels y administroient la justice en langue latine: ce qui donna occasion aux naturels du pays de s'appliquer à la langue de leurs vainqueurs, & de mêler ainsi avec leur propre langue un grand nombre de mots & de phrases latines; de sorte que de ce mélange de gaulois & de latin, il se forma un langage nouveau que l'on appella *roman*, par opposition au vieux gaulois qu'on parloit dans sa pureté primitive, & qu'on appelloit *walon*. Cette distinction s'est transmise jusqu'à nous; car les habitans de certaines provinces des Pays-Bas disent qu'en France on parle *roman*, & que pour eux ils parlent *walon*, lequel approche davantage de la naïveté des anciens gaulois. V. ROMAN & FRANÇOIS.

WALPO ou WALPON, Comté de, (Géographie mod.) comté de l'Esclavonie hongroise, entre la Drave au nord, & la Save au midi, le duché de Sirmium à l'orient, & le comté de Posséga à l'occident. Son chef-lieu est *Walpo* ou *Walpon*. (D. J.)

WALPO ou WALPON ou WOLCOWAR, (Géogr. mod.) petite ville de l'Esclavonie hongroise, au delà de la Drave; sur une rivière que M. de Lisle appelle *Karaszka*. (D. J.)

WALSÉE, (Géogr. mod.) petite ville d'Allemagne, dans la basse Autriche, sur la droite du Danube. Quelques géographes croient que c'est l'ancienne *Falciana*. (D. J.)

WALSINGHAM, (Géogr. mod.) bourg à marché d'Angleterre, dans la province de Norfolk, du côté du nord. Ce bourg étoit célèbre par son pèlerinage, du temps du papisme; il l'est aujourd'hui par la qualité de son terroir qui rapporte d'excellens safrans.

WALTENBURG, (Géogr. mod.) petite ville d'Allemagne, en Suabe, dans le Neckraw, sur l'Aich.

WALTENSBURG, (Géogr. mod.) communauté du pays des Grisons, dans la

figue haute ou grise, où elle a le second rang. Sa juridiction ne renferme que cinq ou six villages, dont l'abbé de Disentis est seigneur.

WALTHERIA, f. f. (*Hist. nat. Bot.*) genre de plante ainsi nommée par Linnæus. Le calice de la fleur consiste en une seule feuille taillée en forme de calice, légèrement découpée en cinq segments, & subsistant après que la fleur est tombée. La fleur est composée de cinq pétales, qui sont faits en cœur vers le sommet, & qui restent déployés; les étamines sont cinq filets qui croissent ensemble en forme de cylindre; les bossuettes des étamines sont simples & libres; le germe du pistil est ovale; le style est simple, & en quelque manière plus long que les étamines; le stigmate est fendu en deux; le fruit est une capsule qui devient ovale vers le sommet; cette capsule est à deux battans, & ne contient qu'une seule loge, la graine est unique, large & obtuse. *Linnæi gen. plant. pag. 327. (D. J.)*

WALT-KAPPEL, (*Géogr. mod.*) petite ville d'Allemagne, dans le Landgraviat de Hesse, environ à huit lieues au sud de Cassel, sur le bord d'une petite rivière qui se jette dans le Wésér. *Long. 27, 25; lat. 52, 24. (D. J.)*

WALTMUNCHEN, (*Géogr. mod.*) petite ville délabrée d'Allemagne, dans le palatinat de Bavière, vers les confins de la Bohême, sur le bord de la rivière de Schwartzach. (*D. J.*)

WALWICK, (*Géogr. mod.*) bourg d'Angleterre, dans le comté de Northumberland, sur la Tine, à cinq lieues au dessus de Newcastle. Le savant Gale conjecture que c'est la *Galava* d'Antonin; & cependant il convient que la distance de ce lieu ne convient pas aux chiffres marqués dans l'itinéraire entre *Glanoventa* & *Alone*, c'est-à-dire, entre Gebrin & Witleycastle: Camden croit que *Galava* est Kellenton. (*D. J.*)

WANDSWORTH, (*Géogr. mod.*) village d'Angleterre, dans le comté de Surrey, à six milles de Londres, sur le bord du Wand. Ce village ne ressemble pas aux nôtres; il est non seulement brillant, mais célèbre par ses forges de cuivre,

ses teintures d'écarlate, & ses manufactures de chapeaux. (*D. J.*)

WANGEN, (*Géogr. mod.*) petite ville de France dans la basse-Alsace, sur la pente d'une montagne, à trois lieues au nord-ouest de Strasbourg. (*D. J.*)

WANGEN, (*Géogr. mod.*) ville impériale d'Allemagne, dans la Suabe, sur la rivière du haut Arg (*Ober-Arg*) à douze milles au nord de Lindau, & à trente milles au nord-est de Constance; il s'y fait quelque commerce de toiles: cette ville est l'ancienne *Vemania* ou *Viana* de la Rhétie. *Long. 27, 35; lat. 47, 36. (D. J.)*

WANGEN, (*Géogr. mod.*) petite ville de Suisse, au canton de Berne, sur le bord méridional de l'Aar; elle est chef-lieu d'un bailliage, qui comprend plusieurs beaux villages. (*D. J.*)

WANNA, LA, ou **UNNA**, (*Géogr. mod.*) rivière de Croatie; elle a sa source dans la montagne de Tsemernitza, & va se jeter dans la Save, entre les embouchures de la Sunja & de la Verbaska. (*D. J.*)

WANQUI, (*Géogr. mod.*) royaume d'Afrique, dans la Nigritie; Drapper dit qu'il a celui de Bouvé au nord, celui de Vassa au midi, & celui d'Iucassan à l'occident. (*D. J.*)

WANTAGE, (*Géogr. mod.*) bourg à marché d'Angleterre, dans le Berkshire, sur la petite rivière d'Oke; il y avoit autrefois dans ce bourg une maison royale.

C'est dans cette maison que naquit *Alfred*, l'homme le plus accompli, & le plus grand roi qui soit monté sur le trône: peut-être n'y a-t-il jamais eu sur la terre un mortel plus digne des respects de la postérité.

Il fut négociier comme combattre; & ce qui est étrange, les Anglois & les Danois qu'il vainquit, le reconnuent unanimement pour maître. Il prit Londres, la fortifia, l'embellit, y éleva des maisons de briques & de pierres de taille, équipa des flottes, empêcha les descentes des Danois, polica sa patrie, fonda les jurés, partagea l'Angleterre en comtés, & encouragea le premier ses sujets à commercer. Il prêta des vaisseaux & de l'argent à des gens entreprenans & sages qui allèrent

jusqu'à Alexandrie ; & de là , passant l'istme de Suez , trafiquerent dans la mer Persique.

Il institua des milices , établit divers conseils , mit par-tout la règle & la paix qui en est la suite. Ses loix furent douces , mais sévèrement exécutées ; il jeta les fondemens de l'académie d'Oxford , fit venir des livres de Rome , & étoit lui-même l'homme le plus savant de sa nation , donnant toujours à l'étude les momens qu'il ne donnoit pas aux soins de son royaume. Une sage économie le mit en état d'être libéral ; il rétablit plusieurs églises , & pas un seul monastere. Aussi ne fut-il pas mis au nombre des saints ; mais l'histoire , qui ne lui reproche ni défauts , ni foiblesses , le met au premier rang des héros immortels , utiles au genre humain , qui sans ces hommes extraordinaires eût toujours été semblable aux bêtes farouches. Voilà en raccourci le tableau d'Alfred & de son regne ; entrons dans les détails de sa vie , qui est sans doute une belle école pour les souverains.

Alfred ou Elfred le grand (son mérite lui donne ce titre) étoit le plus jeune des fils d'Ethelwolph , roi de Wesssex , & naquit en 849. Ses parens enchantés de sa douceur & de son esprit , le firent élever à la cour , contre l'usage des Saxons , qui à l'exemple des Gaulois , n'y admettoient jamais leurs enfans , qu'ils ne fussent en âge de porter les armes. Son pere le mena tout jeune à Rome , où ils demeurèrent une année. Alfred de retour , se forma aux exercices qui étoient ordinaires chez les Saxons , pour accoutumer les jeunes gens à la fatigue , & les rendre en même temps plus hardis & plus courageux. Ce prince s'étant formé de cette maniere , commença sa premiere campagne à l'âge de 18 ans , sous les ordres de son frere Ethelred.

Bientôt après il eut occasion d'exercer sa valeur contre les Danois en 866 & 871 , son frere étant mort d'une blessure qu'il reçut dans la dernière bataille ; Alfred monta sur le trône , & se trouva de nouveau engagé dans une dangereuse guerre contre les mêmes Danois qui s'étoient rendus maîtres de la Mercie , de l'Estanglie , & du Northumberland ; il les combattit jusqu'à sept fois dans une seule campagne , & enfin les obligea de lui demander la

paix , d'abandonner le Wesssex , & de lui donner des otages.

En 878 , on vit paroître une nouvelle armée danoise , plus formidable que toutes les précédentes , & qui inspira tant de terreur aux West Saxons , qu'ils n'eurent plus le courage de se défendre. Alfred se déguisa en joueur de harpe pour connoître par lui-même l'état de l'armée danoise. Il passa sans peine à la faveur de ce déguisement dans le camp ennemi , & s'instruisit de tout ce qu'il lui importoit de savoir. De retour , il rassembla ses troupes , surprit les Danois , & remporta sur eux une victoire complete. Les conditions de paix qu'il leur imposa , furent plus avantageuses qu'ils n'avoient lieu d'espérer. Il s'engagea de donner des terres dans l'Estanglie à ceux qui voudroient se faire chrétiens , & obligea les autres de quitter l'isle , & de laisser des otages pour assurance qu'ils n'y remettroient jamais le pié.

Quelques années étoient à peine écoulées , que d'autres Danois ayant ravagé la France & la Flandre , vinrent faire une descente en Angleterre ; mais les Anglois les repoussèrent , & le roi se trouva partout à leur tête dans le plus fort des combats. Après tant d'heureux succès , il pourvut à la sûreté des côtes , en faisant construire des vaisseaux plus longs & plus aisés à manier que ceux des ennemis , & en munissant le reste du royaume d'un bon nombre de places fortes : il assiégea & prit la ville de Londres , la fortifia , & l'embellit. Enfin , pour qu'il ne lui manquât rien de la monarchie de toute l'Angleterre , les Gallois le reconnurent pour leur souverain.

Il ne se distingua pas moins dans le gouvernement civil qu'il n'avoit fait dans la guerre : il forma un excellent corps de loix , dont Jean Harding parle de la maniere suivante en vieux anglois.

*King Alwreda the Laws of Troye and Brute ,
Laws Moluntynes , and Mercians congregate ,
With Danish Lawes , that were well constitute ,
And Grekishe also , well made , and approbate .
In Englishe tongue he dit thene all translate ,
Which yett hee called te Lawes of Alwreda ,
At Westminster remembreth yett indeede .*

Ce qui revient à ceci : « Que le roi » Alfred ayant recueilli un grand nombre » de loix anciennes de divers peuples, les » fit traduire en Anglois, & que ce sont » celles qu'on nomme les *loix d'Alfred*, » & dont la mémoire subsiste encore à » Westminster. »

Il importe de remarquer dans ces loix d'Alfred, qu'on y ménageoit davantage la vie, qu'on n'a fait dans celles des derniers siècles, par lesquelles on statue souvent la peine de mort pour des crimes assez légers : au lieu que dans les loix saxonnes, les peines les plus rigoureuses étoient la perte de la main pour sacrilège. On punissoit de mort le crime de trahison, soit de haute trahison contre le roi, soit de basse trahison contre la personne d'un comte, ou d'un seigneur d'un rang inférieur. On étoit aussi coupable de mort, mais sous le bon plaisir du roi, lorsqu'on se battoit, ou qu'on prenoit les armes à la cour ; mais toutes ces peines pouvoient se changer en amendes. Voici les regles qu'on observoit : chaque personne, depuis le roi jusqu'à un esclave, & chaque membre du corps étoient taxés à un certain prix. Lors donc qu'on avoit tué quelqu'un, ou qu'on lui avoit fait quelque injure, on étoit obligé de payer une amende proportionnée à l'estimation faite de la personne tuée, ou offensée : en cas de meurtre involontaire, l'amende se nommoit *Weregile*. Voyez WEREGILE.

Par rapport aux autres fautes moins considérables, quand on ne payoit point la taxe fixée, on observoit la loi du talion, *œil pour œil, dent pour dent* ; quelquefois aussi la peine étoit la prison : mais la plus ordinaire, ou plutôt la seule en usage par rapport aux paysans, étoit le fouet. Par une autre loi, il étoit défendu d'acheter homme, cheval ou bœuf, sans avoir un répondant, ou garant du marché. Il paroît delà, que la condition des paysans étoit très-désavantageuse du temps d'Alfred, & qu'un homme n'étoit pas moins maître de ses esclaves, que de ses bestiaux.

Quiconque se rendoit coupable de parjure, & refusoit de remplir les engagements contractés par un serment légitime, étoit obligé de livrer ses armes, & de remettre ses biens entre les mains d'un de

ses parens, après quoi il passoit 40 jours en prison, & subissoit la peine qui lui étoit imposée par l'évêque. S'il résistoit, & refusoit de se soumettre, on confisquoit ses biens ; s'il se déroboit à la justice par la fuite, il étoit déclaré déchu de la protection des loix, & excommunié ; & si quelqu'un s'étoit porté pour caution de sa bonne conduite, la caution en cas de défaut, étoit punie à discrétion par l'évêque.

Celui qui débauchoit la femme d'un autre qui avoit douze cents schelings de bien, étoit contraint d'en payer au mari cent vingt : quand le bien de l'offenseur étoit au dessous de cette somme, l'amende étoit aussi moins forte ; & quand le coupable n'étoit pas riche, on vendoit ce qu'il avoit, jusqu'à concurrence pour payer. C'est encore Alfred qui établit l'obligation de donner caution de sa bonne conduite, ou de se remettre en prison, au défaut de caution.

On voit par les loix de ce prince, que les rois Saxons se regardoient comme les souverains immédiats du clergé, aussi-bien que des laïques ; & que l'église n'étoit pas sur le pié d'être réputée un corps distinctif de l'état, soumis seulement à une puissance ecclésiastique étrangère, exempt de la juridiction, & indépendant de l'autorité du souverain, ainsi qu'Anselme, Becket & d'autres, le prétendirent dans la suite ; mais que comme les ecclésiastiques étoient au nombre des sujets du roi, leurs personnes & leurs biens étoient aussi sous sa protection seule, & ils étoient responsables devant lui de la violation de ses loix. Alfred & Edouard n'imaginèrent pas que ce fût troubler le moins du monde la paix de l'église, que d'observer le cours ordinaire de la justice à l'égard d'un ecclésiastique, puisque dans le premier article de leurs loix, ces princes confirment solennellement la paix de l'église ; & que dans les suivans ils font divers réglemens concernant la religion.

C'est Alfred qui introduisit la manière de juger par les jurés, belle partie des loix d'Angleterre, & la meilleure qui ait encore été imaginée, pour que la justice soit administrée impartialement ! Ce grand

homme convaincu que l'esprit de tyrannie & d'oppression est naturel aux gens puissans, chercha les moyens d'en prévenir les funestes effets. Ce fut ce qui l'engagea à statuer que les thanes ou barons du roi seroient jugés par douze de leurs pairs; les autres thanes par onze de leurs pairs, & par un thane du roi; & un homme du commun par douze de ses pairs.

Tacite rapporte que parmi les anciens germains, & par conséquent parmi les Saxons, les jugemens se faisoient par le prince, assisté de cent personnes de la ville, qui donnoient leurs suffrages, soit de vive voix, soit par le frottement de leurs armes. Cet usage cessa peu-à-peu. D'abord le nombre fut réduit de cent personnes à douze, qui conserverent cependant les mêmes droits, & qui avoient une autorité égale à celle du gouverneur & de l'évêque. Dans la suite, il arriva que ces douze personnes, qui étoient ordinairement des gens de qualité, trouvant que les affaires qui se portoit devant eux ne méritoient guère leur attention, tombèrent dans la négligence; enfin à la longue cette coutume s'abolit. Alfred y substitua l'usage qui subsiste encore en Angleterre: c'est que douze personnes libres du voisinage, après avoir prêté serment, & où les témoins, prononcent si l'accusé est coupable ou non. Il semble qu'Alfred ait étendu cette sorte de procédure, qui n'avoit lieu que dans les causes criminelles, aux matières civiles.

Il partagea le royaume en *shires* ou comtés; les comtés contenant diverses centaines de familles, en centaines, appelées *hundreds*, & chaque centaine en dixaines.

Les causes qui ne pouvoient se décider devant le tribunal des centaines, étoient portées à un tribunal supérieur, composé ordinairement de trois cents, dont le chef se nommoit *trihingerfas*. Cette division cessa, pour la plus grande partie, après la conquête des Normands: on en voit pourtant encore des traces dans les *Ridings* de la province d'Yorck, dans les *Lathes* ou canons de celle de Kent, & dans les trois districts du comté de Lincoln, Lindsey, Resteven & Holland. Ces divisions

furent faites, pour que chaque particulier fût plus directement sous l'inspection du gouvernement, & pour qu'on pût avec plus de certitude, rechercher, selon les loix, les fautes qu'il faisoit.

Les dixaines étoient ainsi nommées, parce que dix familles formoient un corps distinct; les dix chefs de ces familles étoient obligés de répondre de la bonne conduite les uns des autres: en général les maîtres répondoient pour leurs domestiques, les maris pour leurs femmes, les peres pour leurs enfans au dessous de quinze ans; & un pere de famille pour tous ceux qui lui appartenoient. Si quelqu'un de la dixaine menoit une vie qui fût naître quelque soupçon contre lui, on l'obligeoit à donner caution pour sa conduite; mais s'il ne pouvoit pas trouver de caution, sa dixaine le faisoit mettre en prison, de peur d'être elle-même sujette à la peine, en cas qu'il tombât dans quelque faute. Ainsi les peres répondant pour leurs familles, la dixaine pour les peres, la centaine pour les dixaines, & toute la province pour les centaines, chacun étoit exact à veiller sur ses voisins. Si quelque étranger, coupable d'un crime, s'étoit évadé, on s'informoit exactement de la maison où il avoit logé, & s'il y avoit demeuré plus de trois jours, le maître de la maison étoit condamné à l'amende; mais s'il n'avoit pas séjourné trois jours, le maître en étoit quitte en se purgeant par serment, avec deux de ses voisins, qu'il n'avoit aucune part à la faute commise.

Quand la division dont on vient de parler fut faite, & qu'on eut par-là un moyen sûr de découvrir les coupables, le roi abolit les vidames ou *vicedomini*, qui étoient comme les lieutenans des comtes, & il établit à leurs places les grands shérifs des provinces, qui ont toujours subsisté depuis, d'abord en qualité de députés ou de lieutenans du comté, & dans la suite, en qualité d'officiers de la couronne. Il établit aussi dans chaque comté, outre le shérif, des juges particuliers, dont on ignore à présent le nom & les fondions. Spelman croit que c'étoit comme l'alderman du roi, & l'alderman

du comté, lesquels, à ce que prétend M. Hearne, étoient ceux qui sont nommés dans les loix saxonnes *wites*, ou sages. C'étoient les premiers juges, ou présidens dans les shiregemoirs, ou cours de la province, où l'on connoissoit des causes qui n'avoient pu être terminées dans le cours des centaines. Ainsi la juridiction des vidames fut partagée, entre le juge & le shérif, le premier ayant dans son ressort tout ce qui regardoit la justice, & l'autre n'étant proprement que ministre.

Après avoir ainsi réglé ce qui regardoit les officiers qui devoient administrer la justice, Alfred régla la police. Ces réglemens produisirent un changement si surprenant dans le royaume, qu'au lieu qu'auparavant on n'osoit aller d'un endroit à un autre sans être armé, la sûreté devint si grande, que le roi ayant fait attacher des brasserelets d'or sur un chemin de traverser, pour voir ce qui arriveroit, personne n'y toucha; les filles n'eurent rien à appréhender de la violence & de la brutalité.

Ce monarque, pour empêcher que le royaume ne pût être troublé par les ennemis du dehors, disposa la milice d'une manière propre à résister à toute invasion, divisa cette milice en deux corps, & établit des gouverneurs d'un rang distingué dans chaque province, où ils résidoient constamment dans le lieu qui leur étoit assigné. Ces précautions jointes à une nombreuse flotte toujours prête à se mettre en mer, ou croisant sans cesse autour de l'isle, tinrent les sujets dans le repos, & les Danois étrangers dans une telle crainte, que pendant le reste de son regne, ils n'osèrent plus tenter aucune descente.

Dès qu'Alfred eut ainsi pourvu à la sûreté de l'état, il fit goûter à son peuple les fruits de la paix & du commerce. On construisit par son ordre un bon nombre de vaisseaux propres à transporter des marchandises, & le roi voulut bien les prêter aux principaux négocians, afin d'animer le commerce dans les pays éloignés. On a dans la bibliothèque cottonienne la relation d'un voyage d'un danois & d'un anglois, fait par les ordres d'Alfred, pour découvrir un passage au nord-est.

Ce prince considérant en même temps la disette où son royaume étoit d'artisans dans les arts mécaniques & dans les métiers, il en attira un grand nombre des pays étrangers, qu'il engagea à s'établir en Angleterre; en sorte qu'on y vit aborder de toutes parts des gaulois, des francs, des bretons de l'Armorique, des germains, des frisons, des écossois, des gallois, & d'autres, qu'il encouragea de la manière du monde la plus généreuse par ses libéralités.

L'ignorance universelle où l'Angleterre étoit plongée quand Alfred monta sur le trône, devoit son origine aux ravages des Danois. Ces barbares avoient détruit les sciences en brûlant les maisons, les monastères & les livres, & en s'emparant de tous les lieux où il y avoit des établissemens pour la culture des arts. Mais quoique la disette des gens de lettres en Angleterre, obligât le roi d'en chercher dans les pays étrangers, ils ne laissoient pas d'y être aussi fort rares, du moins en deçà des Alpes; ce malheur venoit de la même cause, je veux dire des irruptions fréquentes des peuples du nord dans les parties méridionales de l'Europe, qui avoient produit par-tout des effets presque également funestes.

Cependant le roi trouva le moyen par ses soins, ses recherches, & ses récompenses, de rassembler en Angleterre plusieurs hommes distingués dans les lettres, entre lesquels il y en eut dont la réputation subsiste encore aujourd'hui. De ce nombre étoient Jean Erigena ou Scot, irlandois, qui entendoit le grec, le chaldéen & l'arabe: Asier surnommé *Menevensis*, du monastère de saint David, où il avoit été moine, & qui écrivit l'histoire d'Alfred, que nous avons encore: Jean le Moine, habile dans la dialectique, la musique & l'arithmétique, &c.

Il rappella aussi dans le royaume quelques hommes de lettres originaires du pays, qui s'étoient retirés en France & ailleurs pendant le cours des diverses invasions des Danois. Le roi les employa les uns & les autres à instruire ses sujets, à diriger leurs consciences, & à polir leurs mœurs. Enfin, pour prévenir que par les malheurs

des temps les lumieres du clergé d'alors ne moururent avec ceux qui les possédoient, Alired prit des précautions en faveur de la postérité. Il fit traduire plusieurs excellens livres de piété, montra lui-même l'exemple, institua des écoles, & obligea tous les Anglois tant soit peu aisés, de faire apprendre à lire l'Anglois à leurs enfans, avant que de les appliquer à aucune profession.

Il fit plus, il fut le fondateur de l'université d'Oxford, au rapport de Spelman. Camden rapporte qu'il y fonda trois colleges, l'un pour les humanités, l'autre pour la philosophie, & le troisieme pour la théologie. Il établit en même temps un fonds pour l'entretien de 80 écoliers, auxquels il prescrivit certains statuts.

Il avoit mis un tel ordre dans les affaires politiques & civiles, que toutes les résolutions qu'il prenoit à l'égard des affaires étrangères & du pays passioient par deux différens conseils. Le premier étoit le conseil privé, où personne n'étoit admis qui ne fût bien avant dans l'estime & dans la faveur du roi. C'étoit là qu'on agitoit premièrement les affaires qui devoient être portées au second conseil, qui étoit le grand-conseil du royaume, composé d'évêques, de comtes, de vicomtes ou présidens des provinces, de juges, & de quelques-uns des principaux thanes, qu'on nomma dans la suite *barons*. Ce grand-conseil du royaume, ou conseil général de la nation, s'appelloit en saxon *wittenagemot*, & on le nomme à présent *parlement*, mot françois. On a disputé avec beaucoup de chaleur sur la question, si le peuple avoit droit d'envoyer des députés à cette assemblée. Mais quoi qu'il en soit, on voit dans ces conseils l'origine du conseil secret, aussi-bien que l'antiquité du parlement.

La vie privée de ce monarque n'a pas été moins remarquable que sa vie publique; c'étoit un de ces génies heureux qui semblent nés pour tout ce qu'ils font, & qui par le bon ordre qu'ils mettent dans leurs affaires, travaillent continuellement, sans paroître occupés. Il distribua son temps en trois parties, donnant 8 heures aux affaires publiques, 8 heures au sommeil,

& 8 heures à l'étude, à la récréation & au culte religieux.

Comme l'usage des montres & des clepsydres n'étoit pas encore connu en Angleterre, il mesuroit le temps avec des bougies, qui avoient 12 pouces de long, & sur lesquelles il y avoit des lignes tracées, qui les partageoient en douze portions. Il y en avoit six qu'on allumoit les uns après les autres, & qui brûloient chacune quatre heures, trois pouces par heure, en sorte que les six duroient précisément 24 heures. Les gardiens de sa chapelle en avoient le soin, & étoient chargés de l'avertir combien il y avoit d'heures d'écoulées. Pour empêcher que le vent ne les fît brûler inégalement, on prétend qu'il inventa l'expédient de les mettre dans des lanternes de corne.

Il composa divers ouvrages en tout genre, dont vous trouverez le catalogue dans Spelman. Aferius assure qu'il n'étoit pas seulement grammairien, orateur, historien, architecte & philosophe, mais qu'il passoit encore pour le meilleur poète saxon de son siècle.

Au milieu de son respect pour le siege de Rome, il conservoit une pleine indépendance dans l'exercice de son autorité royale. Aussi laissa-t-il pendant trois ans plusieurs évêchés vacans, sous la seule direction de l'archevêque de Cantorbery, & le pape n'osa pas s'en plaindre.

Il n'attaqua pas moins la puissance des pontifes de Rome, qui commençoient à dominer dans ces siècles de ténèbres, en rétablissant le second commandement, qu'ils avoient fait ôter du décalogue, sous prétexte de suivre les décisions du second concile de Nicée.

Il n'est parlé sous son regne d'aucun envoi de légats. On ne voit point que Rome ait eu aucune part aux réglemens de l'église du royaume. Il n'est point question de bulles ou de privileges pour les nouvelles abbayes de Winchestre & d'Atelney qu'Alired fonda. Ce qu'il y a de remarquable encore, c'est qu'il accueillit, & qu'il entretint Jean Scot, quoique ce docteur fût très-mal avec le pape, pour avoir écrit quelque chose de contraire aux sentimens du siege de Rome.

Enfin, Alfred avoit toutes les vertus les plus estimables ; & les qualités les plus aimables. Son courage qui se déployoit au besoin , & à proportion que les circonstances le demandoient , cédoit tranquillement à la pratique des autres vertus. Quoiqu'il eût été élevé pour les armes , & presque toujours occupé des exercices tumultueux de la guerre , la dureté ordinaire de ce genre de vie ne put altérer la douceur de son caractère ; ni les plus sanglans outrages des barbares ne purent fermer son cœur à la pitié ; il ne fit servir ses victoires qu'au bonheur de ses ennemis , à leur offrir d'embrasser le christianisme , ou d'abandonner le pays. Il employa son économie & ses revenus à la subsistance des ouvriers , à des pensions , à des aumônes , & à des charités aux églises des pays étrangers. Quand nous parlons de ses revenus , nous entendons ceux de son propre domaine ; car , comme le remarque un historien moderne , ce n'étoit pas la coutume en ce temps-là de charger le peuple d'impôts , pour fournir au luxe des souverains.

Il mourut comblé de gloire , le 28 d'Octobre de l'an 900 , dans la 52e. année de son âge , après avoir régné 28 ans & 6 mois ; & c'est , je pense , le souverain le plus accompli qui ait paru dans le monde. Il eut plusieurs enfans. Edouard son fils lui succéda. Ethelward , autre de ses fils , mourut en 922 , âgé de 40. ans. Elstede , sa fille aînée , épousa Ethelred , roi de Mercie. Alswithe , autre fille de ce monarque , épousa un comte de Flandre. Ethelgitha , religieuse , fut abbessse du couvent de Schafsbury , fondé par Alfred son pere. Il faut lire sa vie en latin par Asserius , & la même , par Spelman , publiée en anglois à Oxford , en 1709 , avec les notes de Thomas Hearne. Asserius a été réimprimé à Oxford , en 1722. (*Le chevalier DE JAUCOURT.*)

WAQUE , f. f. (*Mesure.*) sorte de mesure dont on se sert pour mesurer le charbon de terre dans les houillieres du Hainault. La waque de charbon revient à quinze sous , dont douze sont pour le marchand , deux sous six deniers pour le droit des états de Mons , & six de-

niers pour de petits droits établis sur les bateaux , pour la construction & entretien des écluses. (*D. J.*)

WARADIN, LE PETIT, (*Géogr. mod.*) petite ville de la haute-Hongrie , au comté de Zemplin sur la Teisse , au dessus de Tokay. (*D. J.*)

WARADIN LE GRAND, (*Géogr. mod.*) ville de la haute-Hongrie , capitale d'un comté de même nom , sur la riviere de Keuvres , ou Sebes-kerds , avec une citadelle & un évêché suffragant de Colocza. Les Turcs la prirent en 1692. *Long.* 39 , 6 ; *latitude* 46 , 52. (*D. J.*)

WARAGES , LES, (*Hist. de Russie.*) c'est le nom collectif d'hommes célèbres , qui donnerent des souverains à la Russie. M. Bayer , dans une dissertation insérée dans les mémoires de Pétersbourg , soutient que les *Warages* étoient des guerriers Suédois , Norvégiens , & Danois , qui commencerent par s'engager au service des Russes , & qui exercerent quelquefois chez eux des charges civiles , & sur-tout des emplois militaires. L'auteur prouve son opinion par les noms *Warages* qui se trouvent dans les annales de Russie , depuis Ruric , un des trois freres *Warages* , qui devinrent souverains en Russie au neuvieme siecle : ces noms sont tous des noms danois , suédois , ou norvégiens ; mais ce qu'il y a de plus curieux dans le mémoire de M. Bayer , c'est qu'il prétend y prouver que les Baranges , ou Waranges , si célèbres dans l'histoire Byzantine , ne sont autres que les *Warages*. (*D. J.*)

WARANGER, MER DE, (*Géogr. mod.*) nom qu'on donne à un golfe sur la côte septentrionale de la Laponie danoise , dans le gouvernement de Wardhus , aux confins de la Laponie. On trouve Wardhus à la droite en entrant dans ce golfe , dont l'embouchure qui est fort large , est formée par la presqu'île de Dief-holm , & par l'île des pêcheurs. On voit quelques îles dans la mer de *Waranger* , & il s'y décharge trois rivières , savoir , celle de Neudomarki , de Paetz , & de Petzinka. (*D. J.*)

WARASDIN, (*Géogr. mod.*) ville de l'Esclavonie hongroise , capitale d'un comté de même nom sur la droite de la Drave ,

à dix lieues au sud-ouest de Canisca , avec une forteresse. *Longitude 34, 38 ; latit. 46, 26. (D. J.)*

WARBERG, ou WARBORG, (*Géog. mod.*) petite ville d'Allemagne , en Westphalie , dans l'évêché de Paderborn , sur la rivière de Dymel. Elle a été impériale , & appartient aujourd'hui à l'évêque de Paderborn. (*D. J.*)

WARBERG, (*Géog. mod.*) petite ville de Suede , dans la province de Halland , sur la côte de la Manche de Danemarck , entre Elfsborg & Falkenberg. Cette ville a un port & un château pour sa défense. *Long. 33, 20 ; latit. 53, 20. (D. J.)*

WARDE, (*Géog. mod.*) ville du royaume de Danemarck , dans le Jutland , au diocèse de Rypen , à six lieues au nord de cette ville , vers l'embouchure d'une rivière qui lui donne son nom , & qui se jette dans la mer par une longue & large embouchure , vis-à-vis l'île de Fanøe. *Long. 26, 19 ; latit. 55, 25. (D. J.)*

WARDHUS, (*Géogr. mod.*) gouvernement de la Norwege ; il comprend la partie septentrionale de ce royaume , depuis le golfe Ostrafior , jusqu'aux confins de la Laponie Moscovite ; c'est proprement ce qu'on appelle la *Laponie Danoise* : sa côte est presque toute couverte d'îles , grandes & petites , qui forment une infinité de golfes. Quoique ce pays soit fort étendu , il n'a qu'une bourgade de son nom , & il ne produit que quelques pâturages. (*D. J.*)

WARDO, (*Géogr. mod.*) nom latin donné par Sidonius Apollinaris , au Gardon , rivière de France dans le Bas-Languedoc ; on en distingue deux branches , le Gardon d'Alais , & le Gardon d'Anduze. La première se jette dans l'autre qui se perd dans le Rhône vis-à-vis de l'île de Valabregues.

WARE, (*Géogr. mod.*) bourg d'Angleterre , dans le comté de Hertford , au bord de la Léa , sur la route de Londres. On y voit un canal qui fournit de l'eau à une partie de cette capitale du royaume. (*D. J.*)

WAREN, (*Géog. mod.*) petite ville d'Allemagne dans la Basse-Saxe , au duché de Mecklenbourg , entre Gustrow & Star-

gard , dit Cluvier. C'est la *Virunum* de Ptolomée , l. II , c. xiv , ville du Norique , au midi du Danube. (*D. J.*)

WARENNE, f. f. (*Chasse.*) tire son origine du mot allemand *warher* qui signifie *garder* ou *défendre* ; delà vient que les bêtes qui sont dans les *warennes* , ne peuvent être chassées que par les maîtres.

WARHAM, (*Géog. mod.*) ville d'Angleterre en Dorsetshire , sur la rive occidentale de la baie de Pool ; cette ville battoit autrefois monnaie , & florissoit par un grand commerce ; mais la mer s'est retirée insensiblement , & a détruit son port ; ensuite *Warham* a tant souffert par les guerres & par les incendies , qu'il ne lui reste plus aujourd'hui que le titre de bourg. (*D. J.*)

WARKA, ou VARKA, (*Géog. mod.*) ville de Pologne , dans le duché de Mazovie , au territoire de Czerfco , à deux lieues de la Vistule , sur la rive gauche de la Piltza. La ville est assez jolie , dans une situation agréable , & elle ne manque pas de bourgeois aisés par leurs brasseries de bière , qui est estimée dans toute la Pologne. *Long. 39, 27 ; latit. 52, 22. (D. J.)*

WARMIE, ou WARMELAND, (*Géogr. mod.*) en latin *Varmia* ; petit pays de la Pologne dans la Prusse royale , au Palatinat de Marienbourg. Il est presque environné de la Prusse ducale & du golfe nommé le *Frisch-Haff*. Son chef-lieu est Heilsberg , où résident ordinairement les évêques de *Warmie*. (*D. J.*)

WARMISTER, (*Géog. mod.*) bourg à marché d'Angleterre , dans Wiltshire , près de l'endroit où le Wilbyborn ressort de terre. Ce bourg est riche & considérable par son grand commerce de blé. Il a été connu des Romains , selon plusieurs savans , sous le nom de *Verlucio*. (*D. J.*)

WARNE, LA, (*Géogr. mod.*) petite rivière d'Angleterre , dans la province de Northumberland. Elle se jette dans l'Océan , vis-à-vis de Belford. (*D. J.*)

WARNE LE, ou le WARNOW, (*Géogr. mod.*) rivière d'Allemagne dans le cercle

de la Basse-Saxe, au duché de Mecklenbourg. Elle sort des confins de l'évêché de Schwerin, & se jette dans la mer Baltique, à Warnemunde. (D. J.)

WARNEMUNDE, (Géogr. mod.) ville d'Allemagne dans le cercle de la Basse-Saxe, au duché de Mecklenbourg, & à l'embouchure de la Warne; car le mot *Warnemunde* signifie *bouche de la Warne*. Cette place est fortifiée. (D. J.)

WARNETON, ou VARNETON, (Géogr. mod.) petite ville des Pays-Bas dans la Flandre, sur la Lys, à deux lieues d'Ypres, & à trois de Lille. Les états généraux des Provinces-Unies, conformément au traité de Barrière, entretiennent dans ce lieu une petite garnison, sous les ordres d'un major de la place. Long. 20, 34; latit. 50, 51. (D. J.)

WARRINGTON, (Géogr. mod.) petite ville à marché d'Angleterre, avec titre de comté, dans la province de Lancastre, sur le Mersey, à 50 milles de la ville de Lancastre, & à 182 de Londres. Long. 24, 38; latit. 53, 22. (D. J.)

WARTA, (Géogr. mod.) petite ville d'Allemagne dans la Basse-Silésie, au duché de Monstberg, sur la gauche de la Neiss. (D. J.)

WARTA, (Géogr. mod.) petite ville de Pologne, dans le palatinat de Siradie, sur la rivière Warta, entre Siradie & Sadeck. Elle fut réduite en cendres en 1331, par les troupes des chevaliers de l'ordre Teutonique, & ne s'est rétablie qu'à la longue. (D. J.)

WARTA, la, (Géogr. mod.) rivière de Pologne. Elle prend sa source dans le palatinat de Cracovie, traverse ceux de Siradie, de Kalish, & de Posnanie, entre ensuite sur les terres de Brandebourg, pour aller se joindre à l'Oder. (D. J.)

WARTENBERG, (Géogr. mod.) petite ville d'Allemagne, dans la Silésie, sur la rivière de Weida, aux confins de la Pologne. Ses fortifications sont assez bonnes; les habitans sont partie catholiques, & partie luthériens. *Wartenberg* fut entièrement brûlée en 1742, & elle ne s'est pas encore relevée de ce désastre. (D. J.)

WARTENBERG, (Géogr. mod.) ville de la Prusse royale, dans le palatinat de

Mariembourg, sur la rivière d'Alla, au sud-est de Gutzlat, & au midi de Freudenberg. Longit. 38, 50; latit. 53, 45. (D. J.)

WARTHON, conduits de (Anatom.) *Warthon*, natif de Londres, s'est fait connoître par la description exacte qu'il a donnée des glandes. On lui attribue la découverte des grands conduits salivaires inférieurs qui portent son nom. Voyez SALIVAIRE.

WARWICK, (Géogr. mod.) *Verovicum*, ville d'Angleterre, capitale de la province du même nom, sur une colline, au bord de l'Avon à 68 milles au nord-ouest de Londres. Elle est grande, bien bâtie, & a un château. On croit qu'elle occupe la place de l'ancien *Præsidium* des Romains, ainsi nommé parce qu'ils y tenoient une puissante garnison. Long. 15, 56; latit. 52, 17. (D. J.)

WARWICK, (Géogr. mod.) bourg d'Angleterre, dans la province de Cumberland, vis-à-vis de l'endroit où l'Eden reçoit l'Irting. Cambden croit que c'est l'ancienne *Virofidum*, & l'on y voit effectivement quelques restes d'antiquités. Il ne faut pas confondre ce bourg avec la ville de *Warwick*, capitale de la province de son nom.

WARWICK-SHIRE, (Géogr. mod.) autrement le comté de Warwick; province méditerranée d'Angleterre. Elle est bornée au nord-ouest par le comté de Stafford, au nord & au nord-est, par celui de Leicester, à l'orient par celui de Northampton, & au midi par ceux d'Oxford & de Gloucester. Elle s'étend du nord au sud, de la longueur de quarante milles sur trente milles de largeur, & elle en a cent trente-cinq de tour. Ce circuit renferme fix cents soixante & dix milles arpens de terre, qu'on partage en neuf quartiers, où l'on compte 158 paroisses, 15 villes ou bourgs à marché, dont il y a deux villes qui députent au parlement; savoir Warwick, capitale, & Coventry. Cette province abonde en grains, & n'est pas stérile en hommes de lettres; comme il paroît par l'ouvrage de Früllers *Worthies in Warwickshire*. P'en vais nommer quelques-uns, suivant ma coutume.

Grevil (Foulques) lord Brook, écrivain poli en prose & en vers, naquit en 1554, & fut fait chevalier du bain en 1603, ensuite baron du royaume, membre du conseil privé du roi, & gentilhomme de la chambre du lit. Un de ses domestiques l'assassina en 1628, & se tua lui-même tout de suite. Le lord Grevil a mis au jour deux tragédies, intitulées *Alaham & Mustapha*. Ces deux tragédies faites sur le modèle des anciens, ont été imprimées à Londres en 1633 *in folio* avec d'autres poésies de l'auteur. Il a donné en prose l'histoire du roi Jacques pendant les 14 années de son règne, Londres 1643. *in-4°*.

Robert Grevil son parent & compatriote, succéda à ses titres, & fit du bruit par un discours sur la nature de l'épiscopat, Londres 1641 *in-4°*.

Il dit dans ce discours plein de bile, comme on en va juger, qu'il n'a pas pour objet des paroles, mais des choses, & que ce n'est ni l'extérieur, ni le nom de l'évêque qu'il craint, & qu'il attaque; « mais si c'est là l'épiscopat qui me déplaît, dit-il, ce n'est pas l'épiscopat en général, mais l'épiscopat habillé de telle & telle manière, ou plutôt voilé de tels & tels accompagnemens; car le nom d'évêque signifie chez moi, ou un homme qui prêche, administre les sacrements, exhorte, censure, convainc, excommunie, &c. non seulement dans une seule assemblée qui est la paroisse, mais en plusieurs assemblées, comprises sous le nom bizarre & long-temps inconnu de *diocèse*: ou c'est un homme qui a joint à tout cela, non seulement le nom de *seigneur tem-porel*, (ombre avec laquelle je ne prétends pas me battre) mais un très-grand (j'ai pensé dire *illimité*) pouvoir dans le gouvernement civil; un seigneur qui doit nécessairement avoir un magnifique équipage, & qui s'habille de longs habits qui peuvent à peine être blazonnés par un meilleur hérald qu'*Elihu*, qui ne savoit point donner de titres: ou enfin, ce qui devoit être mis au premier rang, c'est un inspecteur qui a le soin d'un seul troupeau, conjointement avec les an-

ciens, les diacres, & le reste de l'assemblée, qui sont tous des serviteurs pour la foi, des uns des autres. Un évêque de ce dernier ordre, est un évêque d'institution primitive, donné par J. C. établi en diverses églises, même du temps des apôtres. Ceux de la première espèce sont du second siecle, lorsque la doctrine, la discipline, & la religion commençoient à s'altérer. Ceux du second ordre se sont élevés les derniers, quoique les premiers dans l'intention de l'ennemi de l'église, dans le temps que tout le monde occupé avoit les yeux tournés du même côté, & surpris à l'aspect de la nouvelle bête qui avoit succédé au dragon. C'est là à présent notre ennemi; composé monstrueux de divers emplois, d'emplois opposés, & les plus éminens, tant ecclésiastiques que civils, auxquels il ne paroît en aucune manière propre, par plusieurs raisons qu'on peut tirer de l'écriture sainte, de l'antiquité ecclésiastique, & de la politique, &c.»

Holinshed (Raphaël) mort vers l'an 1580, est fameux par la *chronique* publiée sous son nom. La première édition de cet ouvrage parut à Londres en 1577, *in-fol.* & la seconde en 1587; mais on retrancha dans cette dernière édition plusieurs choses qui avoient déplu dans la première.

Holyoke, ou *Holyoake* (François) qui s'appelle lui-même en latin *de sacrâ Quercu*, naquit en 1582, & mourut en 1653, âgé de 87 ans. Il est connu par son Dictionnaire, *Dictionarium etymologicum latinum*, &c. imprimé à Londres en 1606 *in-4°*. & dont on a fait depuis dix ou douze éditions.

Overbury (Thomas) naquit vers l'an 1581, fut nommé chevalier du bain en 1608, & envoyé à la tour en 1613, où il mourut de poison dans le cours de la même année. Le comte de Sommerfet & sa femme furent condamnés à mort pour avoir tramé le meurtre; mais le roi Jacques I leur fit grâce, & se contenta de les bannir de la cour. Le poème du chevalier Overbury, intitulé *la Femme*, a été imprimé plusieurs fois pendant la vie de l'auteur.

Wagstaffe

Wagstaffe (Thomas), né en 1645, & mort en 1712, a fait un ouvrage pour prouver que le livre intitulé *Eikon Basilike*, le portrait royal, est du roi Charles I. Il est certain que personne avant lui n'a donné de si fortes présomptions, pour laisser au roi Charles I l'honneur de cet ouvrage, que Walker, Oldmixon, Burnet & autres attribuent au docteur Gauden.

Johnson (Samuel) naquit en 1649, & s'attacha à mylord Russell, qui le fit son chapelain domestique. Lorsque ce seigneur conjointement avec d'autres, tenta de faire passer le bill d'exclusion du duc d'York, Johnson pour favoriser ce projet, publia son *Julien l'apostat*, pour lequel il fut condamné à une amende de cinq cents marcs, & à demeurer en prison jusqu'au paiement: ce que la cour savoit être équivalent à une prison perpétuelle, parce qu'il n'étoit pas en état de fournir cette somme; cependant il obtint sa liberté à l'arrivée du prince d'Orange, & le parlement cassa la sentence portée contre lui. Le roi Guillaume lui fit donner en argent comptant mille livres sterlings, & lui accorda trois cents livres sterlings par an sur la poste, pour sa vie & celle de son fils. En 1692 sept assassins forcèrent sa maison pendant la nuit, ayant formé le projet de le tuer à cause de son livre sur la *déposition du roi Jacques II*; mais il en fut quitte pour quelques blessures, ces gens-là s'étant laissé toucher aux supplications du malheureux Johnson, & à celles de sa femme. Ses ouvrages ont été recueillis & imprimés tous ensemble à Londres en un volume *in-folio*.

On trouvera dans ce recueil son traité sur la grande chartre, qui est curieux. Il tâche de prouver dans ce traité; premièrement que la grande chartre est beaucoup plus ancienne que le temps du roi Jean, & par conséquent qu'on ne peut en flétrir l'origine par ce qui s'est fait sous ce prince, quand même sa confirmation auroit été extorquée par rebellion. En second lieu, qu'il s'en faut de beaucoup que les actes par lesquels elle a été confirmée sous les regnes de Jean & Henri III.

Tome XXXVI.

aient été obtenus par la violence. Il finit en disant, que l'idée qu'on doit se faire de la grande chartre, revient à ceci: c'est qu'elle est un abrégé des droits naturels & inhérens des Anglois; que les rois normands en donnant dans la suite une chartre, se sont engagés à ne la point violer. Mais, dit-il, nous ne tenons pas ces droits de la chartre; non, ce n'est pas ce vieux parchemin qui nous a tant coûté, qui nous a donné ces droits; ce sont ceux que la naissance donne à tout anglois, & qu'aucun roi ne peut ni donner, ni ôter: ce sont les *franchises du pays*, comme ils sont nommés dans l'acte 25 d'Edouard III; & chaque anglois étant né dans le pays, les acquiert en naissant.

Dugdale (Guillaume), le plus célèbre des hommes de lettres du comté de *Warwick*, naquit en 1605, & s'attacha de bonne heure au service du roi. Il se trouva avec ce prince à la bataille d'Edge-Hill, le 23 d'Octobre 1642, & fut créé héraut de Chester en 1644. Il devint roi d'armes, *norroi* en 1660, & en 1676, il eut la charge de *garter*, ou premier roi d'armes. Il mourut subitement en 1685. Voici les principaux de ses ouvrages.

1. *Monasticum anglicanum*, Londres 1655 & 1660, en deux volumes *in-fol.* sous son nom & sous celui de Roger Dodsworth. Le 3^e. volume parut en 1673, *in-folio*.

2. Les *antiquités du comté de Warwick*, Londres 1656, *in-fol.* Cet ouvrage est le chef-d'œuvre de l'auteur, & c'est un des plus méthodiques & des plus exacts qu'on ait faits en ce genre.

3. *L'Histoire de l'église cathédrale de S. Paul*, Londres 1658, *in-fol.* & 1716, *in-fol.* seconde édition augmentée.

4. *Histoire des chaufferies & des saignées de marais*, tant en Angleterre que dans les pays étrangers, Londres 1662, *in-fol.* avec figures.

5. *Origines judiciaires ou mémoires historiques*, touchant les loix d'Angleterre, les cours de justice, &c. Londres 1666 & 1672, *in-fol.*

6. *Le baronage d'Angleterre*, &c.

Dd

Londres 1675, 1676 & 1677, en trois volumes *in-fol.* c'est un ouvrage plein de recherches.

7. *Histoire abrégée des troubles d'Angleterre*, Oxford 1681, *in-fol.*

8. Dugdale a encore publié plusieurs petits ouvrages *in-8°*. sur les armoiries & la noblesse de la grande Bretagne; mais son catalogue de toutes les convocations de cette même noblesse a paru à Londres en 1686, *in-fol.* & son *glossarium archaiologicum* parut l'année suivante, *in-fol.*

Si cet homme infatigable, dit M. Wood, avoit renoncé aux embarras du monde pour se livrer entièrement à ses études, & s'il avoit plus pensé aux intérêts du public qu'aux siens particuliers, le public auroit profité davantage de ses veilles, d'autant plus que ses ouvrages auroient eu plus d'exactitude, sur-tout ceux qu'il a donnés sur la fin de sa vie: cependant il ne laisse pas d'avoir prodigieusement travaillé, vu sur-tout les chagrins & les tracasseries auxquels sa fidélité pour le roi, l'a exposé. Sa mémoire doit donc être respectable pour ce qu'il a fait, puisqu'il a publié des choses qu'il, sans lui, auroient été ensevelies à jamais dans l'oubli. (*Le Chevalier DE JAU COURT.*)

WASA, (*Géogr. mod.*) par les habitants du pays *Muslarar*, ville de Suede, en Finlande, dans la Bothnie orientale, sur la côte du golfe de Bothnie, entre Carleby & Christine-Stradt. Cette ville a raison de se glorifier d'avoir donné la naissance à Gustave Vasa, roi de Suede.

WASGAW, LE, ou WASGOW, (*Géogr. mod.*) pays de France dans l'Alsace. Il s'étend depuis Weissembourg jusqu'à Saverne, & comprend une grande partie de la basse-Alsace. La capitale de ce pays est Weissembourg.

WASSA, (*Géogr. mod.*) royaume d'Afrique dans la Nigritie. Dapper dit qu'il s'y trouve des mines d'or, & que les habitants ne manquent de rien.

WASSELENHEIM ou VASSELONNE, (*Géogr. mod.*) bourg ou petite ville de France, en Alsace, sur le bord de la rivière de Masseik. Elle est commandée par un château qui est sur la croupe

de la montagne. *Long.* 25, 24; *lat.* 48, 34. (*D. J.*)

WASSELONNE, (*Géogr. mod.*) bourg ou petite ville de France, en Alsace; ou la nomme autrement *Wasselenheim*. Voyez ce mot.

WASSEMBOURG, (*Géogr. mod.*) château ruiné, en Alsace, au dessus de Niderbrom. On y lisoit encore dans le dernier siècle sur une de ses pierres l'inscription suivante: *Deo Mercurio Augiam Tegulitano compositam, Severinus Satulinus C. F. ex voto posuit L. L. M.*

WASSERBOURG, (*Géogr. mod.*) ville d'Allemagne, dans la Suabe, sur le bord du lac de Constance, entre Langen & Lindaw. *Long.* 27, 5; *lat.* 47, 36.

Hungerus (*Wolffzang*) juriconsulte allemand du xvj siècle, naquit à *Wasserbourg*, & mourut en 1555. On publia à Bâle en 1561 les notes qu'il avoit faites sur les Césars de Cuspinien, *annotationes in Cæsares Cuspiniani; auctore Wolff. Hungero, aquiburgensi*. Ces notes rectifient & éclairent plusieurs choses qui avoient été avancées fausement ou confusément dans cette histoire des empereurs, ou dans quelques autres livres. (*D. J.*)

WASSERBURG, (*Géogr. mod.*) ville d'Allemagne, dans la Bavière, sur l'Inn, à 10 lieues à l'est de Munich, avec titre de comté. *Longit.* 29, 45; *lat.* 48.

WASTENA ou VADSTEN, (*Géogr. moderne.*) ville de Suede, dans l'Ostrogothie, sur le bord oriental du lac Vener, près de l'embouchure de la rivière Mora. Cette ville est la patrie de Sainte Brigitte.

WATERFALL, (*Géogr. mod.*) petite ville ou bourg d'Angleterre, province de Stafford, dans l'endroit où le Hans, après avoir coulé quelques milles, se précipite sous terre & disparoit entièrement. Cette petite place a pris son nom de sa situation; car *Water-fall*, dans la langue du pays, signifie chute-d'eau.

WATERFORD, (*Géogr. mod.*) ville d'Irlande, dans la province de Munster, capitale du comté de *Waterford*, sur la Shure, vers les frontières de Kilkenni,

à 3 milles de la mer, & à 75 au sud-est de Limerik. Elle a un siége épiscopal suffragant de Cashel, le privilege de tenir marché public, & celui d'envoyer deux députés au parlement de Dublin. Elle est grande, riche & peuplée, quoique l'air y soit mal-sain. La jonction du Barrow & de la Shure y forme un port excellent, défendu par un château. Les plus gros vaisseaux mouillent près du quai. *Long. 10, 45; lat. 52, 12. (D. J.)*

WATERFORD, comté de, (*Géog. mod.*) comté d'Irlande, dans la province de Munster. Il est borné au nord par les comtés de Tippérari & de Kilkenni, au midi par l'Océan, au levant par Vexford, & au couchant par Cork. On le divise en six baronnies; le pays est bon & riche. Il contient, outre *Waterford*, capitale, quatre autres villes ou bourgs qui députent au parlement d'Irlande.

WATERVLIET, (*Géog. mod.*) village des Pays-bas, dans la Flandre hollandaise, mais sur le territoire de l'empereur, au bailliage d'Ilendyck. Je parle de village, parce qu'il étend au loin sa juridiction, & que c'est une seigneurie dont le tribunal est composé d'un bailli, d'un bourg-mestre, de six échevins, & d'un greffier qui doit être de la religion réformée. L'église est desservie par un ministre. La justice civile & criminelle s'y doit administrer de la même manière qu'à Middelbourg en Flandre. (*D. J.*)

WATER ZOOTJE, f. f. (*Cuisine.*) c'est une manière de préparer le poisson d'eau douce, fort usitée en Hollande & dans le reste des Pays-bas. Elle consiste à bien nettoyer le poisson que l'on fend par le ventre pour le vider, & à qui on ôte ses écailles; on fait ensuite des entailles en différens endroits du poisson, après quoi on lui fait faire quelques légers bouillons dans de l'eau, dans laquelle on a mis du sel, afin d'emporter la matière visqueuse. Alors on remet ce poisson ainsi nettoyé dans une nouvelle eau, avec du sel & de la racine de persil, ce qui donne un bon goût au poisson, & sert à consolider la chair; quand il est suffisamment cuit, on le sert dans un plat

avec l'eau dans laquelle il a bouilli; & sans autre apprêt, on le mange avec des tartines de beurre. C'est sur tout les perches & les brochetons qui sont les poissons plus propres à être préparés de cette manière. C'est un ragoût simple, très-sain, & que l'on permet aux malades. Le nom hollandois signifie *cuisson à l'eau*.

WATLING STREET, (*Géog. mod.*) nom que l'on donne dans la grande Bretagne à un grand chemin fait par les Romains, & qui séparoit la Bretagne en occidentale & orientale, depuis le nord du pays de Galles, jusqu'à l'extrémité méridionale de Kent, & qui aboutissoit à la mer. Par le traité qui mit fin à la guerre civile des Bretons, & qui commença l'époque du regne d'Ambrosius Aurelianus, ce grand chemin bornoit les états de Worigerne & d'Ambrosius. Il servoit également de borne pour séparer les royaumes d'Edmont I & d'Aulaf, roi danois. (*D. J.*)

WATTATALI, f. m. (*Hist. nat. Bot. exot.*) arbre qui croit au Malabar. Ses feuilles broyées, insérées avec du tabac verd & du riz, passent pour être bainfaisantes dans les ulcères invétérés & vermineux. On les fait bouillir dans de l'eau, & l'on en prépare un bain qu'on dit être bon contre la fièvre avec frisson. On broie sa fleur & son fruit, on en fait un sachet; on met bouillir ce sachet dans du lait de femme, & l'on a un topique recommandé dans les mêmes fièvres. Ray.

WATTEN, (*Géogr. mod.*) petite ville de France, dans la Flandre en la chàtellenie de Bourbourg, sur l'Aa, à 2 lieues au dessous de Saint-Omer, avec une abbaye d'hommes de l'ordre de S. Augustin. *Long. 19, 56; lat. 54, 43.*

WATWEIL, (*Géogr. mod.*) petite ville ou plutôt bourgade de France, en Alsace, entre Sulz & Tannen; il y a dans son voisinage des eaux soufrées, propres pour dessécher & guérir les maladies de la peau.

WAVENEY, LE, (*Géogr. mod.*) riviere d'Angleterre. Elle a sa source dans la province de Suffolck, au voisinage de Lop-Hamford, & finit par donner une partie

de ses eaux au lac Luting, & l'autre partie à la rivière d'Yare. (*D. J.*)

WAVRE, (*Géogr. mod.*) petite ville des Pays-bas, dans le Brabant-wallon, à trois lieues & demie de Louvain, à quatre & demie de Bruxelles, à cinq de Nivelles, & à sept de Namur. Cette place qui contenoit autrefois six mille communians, & plus de deux mille maisons, a éprouvé coup-fur-coup des incendies qui l'ont réduite à un simple bourg.

WAZA, (*Géogr. mod.*) province de l'empire russe. Elle est bornée au nord par la province de Dwina; à l'orient, par l'Oustiong; au couchant, par l'Onéga & le Carcajol. Cette province, que la rivière de *Waza* traverse du midi au nord, est toute couverte de forêts.

WAZA, la, (*Géogr. mod.*) M. de Lifle écrit *Vaga*, rivière de l'empire russe. Elle tire sa source d'un lac de la ville de Bélozéro, arrose les extrémités de plusieurs provinces, donne son nom à la petite ville de *Waza*, située vers son embouchure, & se perd dans la Dwina. (*D. J.*)

W E A

WEAVER, LE, (*Géogr. mod.*) rivière d'Angleterre, dans Cheshershire. Elle sort de l'étang de Ridley-Pool, passe à Norwich, & va se jeter dans le Mersey.

WEAUME, LA, (*Géogr. mod.*) petite rivière de France, en Provence. Elle a sa source dans le territoire d'Auriol, & se perd dans la mer près de Marseille. Samson croit que la *Weaume* est l'ancien *Ivelinus*. (*D. J.*)

WECHTERBACH, (*Géogr. mod.*) petite ville d'Allemagne, dans la Vétéravie, sur la droite de Kintz, au comté d'Isenbourg, avec un château. (*D. J.*)

WEDERO, (*Géogr. mod.*) ou WERO, île de la Manche de Danemarck, entre les îles de Samsoë & de Syro, dont elle est éloignée d'environ trois milles. (*D. J.*)

WEDON, (*Géogr. mod.*) bourg d'Angleterre, dans le comté de Northampton, sur le bord de l'Avon. Ce bourg n'a rien de remarquable que son ancienneté, car il a été connu des Romains sous le nom de *Bannavenna*. Le roi Wulphere y a eu autrefois

son palais, que sa fille convertit en monastère.

WEEL, (*Géogr. mod.*) ou WEILE, petite ville de Danemarck, dans le Nord-Jutland, au diocèse de Rypen, sur la côte orientale, à 4 lieues au nord de Kolding.

WEELock, LE, (*Géogr. mod.*) petite rivière d'Angleterre, dans la province de Chester. Elle tire sa source de trois ruisseaux, & se jette dans la Dane, après un cours de 12 milles. (*D. J.*)

WEEN, (*Géogr. mod.*) ou HUENE, île de Suede, dans le détroit du Sund. Après que le Danemarck eut cédé à la Suede la Scanie, les Suédois réclamèrent encore *Ween* comme une dépendance, & les Danois la réclamoient comme appartenante à la Selande. Ils étoient fondés sur la raison, & les Suédois sur la supériorité de leurs forces qui les fit triompher. Depuis ce temps, ils possèdent cette île remarquable par les ruines du fameux château d'Urbanibourg, autrefois la demeure de Tycho - Brahé. Voici ce qu'en dit le comte de Plelo, dans une lettre au chevalier de la Vienville, écrite en 1732.

« C'est-là que ce divin génie,
 « Sous les auspices d'Uranie,
 « Avoit établi son séjour.
 « Là se remarquoit cette tour
 « Aux astres par lui consacrée,
 « D'où, perçant la voûte azurée,
 « Il tenoit de vœux aux dieux
 « Le secret de l'ordre des cieux.

» C'est-à-dire, pour m'exprimer plus simplement, que ce fut dans ce lieu qu'il composa son système du monde, & où il fit bâtir le château d'Urbanibourg, avec l'observatoire de Stellesbourg, dont les descriptions nous donnent une si belle idée, si l'on s'en rapporte à ce qu'elles disent.

» L'île de *Ween* étoit alors l'asyle, on plutôt le temple de tous les arts; car outre les endroits destinés aux études astronomiques, l'on y voyoit aussi des laboratoires, des manufactures, & des ateliers de différens genres, tous si bien disposés, que sans se gêner dans aucune

» de leurs fonctions particulières , ils con-
 » couroient tous au but commun de se per-
 » fectionner les uns les autres , par une
 » étroite correspondance.

» Il n'y avoit pas jusqu'aux Muses ,
 » graves ou badines , qui n'eussent là leur
 » place ; mais ce qui m'en auroit touché
 » davantage , c'est que le maître du lieu ,
 » continuellement entouré d'une foule de
 » disciples que sa réputation lui attiroit de
 » tous côtés , n'épargnoit rien pour leur faire
 » trouver dans sa retraite , toutes les dou-
 » ceurs & toutes les commodités de la vie ,
 » en même temps qu'il leur faisoit trouver
 » dans sa conversation , & dans ses lumie-
 » res , tous les secours qui pouvoient appla-
 » nir le chemin des sciences les plus rele-
 » vées ; c'étoit par-tout des promenades ,
 » des jardins & des bosquets charmans.

« Tels on nous peint , dans nos vieux âges ,

« Les Socrates & les Platons ,

« Sous de délicieux ombrages ,

« Donnant leurs sublimes leçons.

» Il est vrai qu'à la honte du pays , ou
 » pour mieux dire de la nation , on ne
 » laissa pas long - temps jouir ce grand
 » homme d'un loisir si noble & si bien em-
 » ployé. Il se vit bientôt dépouillé de son
 » isle , forcé peu-à-peu à quitter tout-à-fait
 » sa patrie , & l'on poussa la rage jusqu'à
 » faire abattre tout ce qu'il avoit fait conf-
 » truire , de sorte

« Qu'il n'en reste aucun fondement ,

« Et qu'à peine aujourd'hui sur l'herbe

« D'une demeure si superbe ,

« Reconnoît-on l'emplacement ;

« Mais , malgré toute la fureur

« Qu'ont exercé contre ces lieux

« L'injustice & la barbarie ,

« Ils resteront toujours fameux.

« Toujours de leur antique gloire

« Ils rappelleront la mémoire ;

« Et toujours à leur seul aspect ,

« On sera saisi de respect.

» C'est du moins ce qui nous arrive
 » chaque fois que nous tournons les yeux
 » de leur côté , & ce que l'on éprouve bien

» plus sensiblement encore , quand on les
 » va voir de près , comme nous fîmes , ces
 » jours passés. Je ne fais même s'il n'y a
 » pas quelque chose à gagner pour eux dans
 » l'état où ils sont , & si , en général , un
 » air un peu délabré ne sied pas mieux à
 » des endroits célèbres , que s'ils étoient
 » dans tout leur lustre ; car alors l'imagi-
 » nation , grande embellisseuse de son
 » métier , travaille seule à nous les pein-
 » dre , ne manque guère à leur prêter des
 » charmes que peut-être ils n'ont jamais
 » eus. » Nous rapportons ce morceau pour
 » confirmer le détail que nous avons déjà fait
 » d'après les historiens du temps , au mot
 » URANIBOURG. (D. J.)

WEERE , (Géogr. mod.) ou WERE ,
 petite ville des Provinces unies , dans l'isle
 de Walcheren , avec un port , à une lieue
 au nord-ouest de Middelbourg , avec titre
 de marquisat. Long. 22 , 27 ; lat. 52 , 30.
 (D. J.)

WEERT , (Géogr. mod.) petite ville
 des Pays-bas , dans le Brabant , au quartier
 de Bois-le-Duc , dans le Péeland , à 4
 lieues de Ruremonde. Long. 23 , 29 ;
 lat. 52 , 9.

Il y a dans cette petite ville un couvent
 de récollets , un prieuré de chanoines augus-
 tins , & un monastère de religieuses pénitentes ,
 fondé par Jean de Weert , natif
 de cette ville , dont il prit le nom.

Cet homme d'une naissance obscure ,
 s'éleva par sa valeur au plus haut grade
 militaire , & rendit son nom très-célèbre.
 Il commença sa fortune d'une manière fort
 étonnante. Il apprenoit le métier de cor-
 donnier ; son maître le battit , il s'engagea
 dans un régiment de troupes allemandes qui
 étoit à Weert. Bientôt il se fit distinguer ,
 & après avoir passé d'une manière brillante
 par tous les grades militaires , il devint vice-
 roi de Bohême , & commandant de Prague ,
 où il mourut vers l'an 1665. C'est lui dont
 le nom , après avoir fait grand bruit dans
 les nouvelles publiques , retentit enfin dans
 nos chansons françaises. On en fit courir un
 grand nombre à la cour & à la ville , où il
 servoit de refrain.

Ménage voulant prouver que nous em-
 ployons également le mot *tudeque* dans le
 discours familier , pour dire *un allemand* ,

cité M. de Montplésir, qui a dit dans une de ses chansons :

*Faut-il se lever si matin,
Dit le comte de Fiesque;
On ne dort non plus qu'un lutin
Avecque ce tudesque.
Maugré bieu de la nation:
Le diable emporte Gossion,
Et Jean de Weert.*

Mademoiselle l'Héritier nous apprend, dans le *Mercur galant*, d'avril 1702, l'origine de ces chansons. Elle dit que Jean de Weert s'étant rendu maître de plusieurs places dans la Picardie, porta la terreur jusqu'aux portes d'Amiens, par les troupes qu'il envoyoit en parti. Cette terreur se répandit jusque dans Paris; & comme le peuple grossit toujours les objets, le seul nom de Jean de Weert y inspiroit l'effroi.

Ce général ayant été fait prisonnier à la bataille de Rheinfeld, en 1638, la muse du Pont-Neuf célébra ses transports de joie sur un air de trompette qui couroit alors. Elle disoit que les François avoient fait un tel nombre de prisonniers, & Jean de Weert. Comme il y avoit dans ces chansons une certaine naïveté grossière, mais réjouissante, la cour & la ville les chanterent. Enfin, des gens d'esprit en firent d'autres délicates & fort jolies sur le même air de Jean de Weert. Ce vaillant officier, dont le nom avoit fait un bruit si éclatant, laissa en France une mémoire immortelle de sa prise, & l'on nomma le temps où elle étoit arrivée, le temps de Jean de Weert. (*Le chevalier DE JAUCOURT.*)

WEGA, (*Astron.*) nom que l'on donne à la belle étoile de la lyre. (*M. DE LA LANDE.*)

WEIBSTAT, (*Géogr. mod.*) petite ville d'Allemagne, dans le palatinat du Rhin, entre Hailbron & Heidelberg. Long. 26, 31; lat. 49, 27. (*D. J.*)

WEIDA, (*Géogr. mod.*) petite ville d'Allemagne, dans la Haute-Saxe, au cercle de Voigtland, sur une rivière de même nom.

WEIDA, LA, (*Géogr. mod.*) ou la *Weide*, rivière d'Allemagne, en Silésie. Elle a sa source aux confins de la Pologne,

& se perd dans l'Oder, un peu au dessous de Breslaw. (*D. J.*)

WEIDEN, (*Géogr. mod.*) petite ville d'Allemagne, dans la Bavière, au palatinat de Neubourg, sur la rivière de Nab. Elle est le chef-lieu d'un bailliage, & passe pour être l'ancienne *Idunum*. Long. 29, 52; latit. 49, 42. (*D. J.*)

WEIGATS, détroit de, ou VEGATZ, ou VAIGATS, ou détroit de Nassau; (*Géogr. mod.*) détroit entre les Samoyedes & la nouvelle Zemble. Il fait la communication entre les mers de Moscovie & de Tartarie.

On a cherché long-temps par ce détroit un passage à la Chine & au Japon, & ce projet n'est pas encore abandonné. Le premier qui fit cette tentative, fut Hughes Willoughby, en 1553; après lui, Etienne Burroughs entreprit la même recherche en 1556. Les capitaines Arthur Peety & Charles Jackman poursuivirent la même entreprise en 1580, par ordre de la reine Elisabeth: ils passèrent le détroit de *Weigatz*, & entrèrent dans la mer qui est à l'est. Ils y trouverent une si grande quantité de glaces, qu'après avoir essuyé de grands dangers & des fatigues extraordinaires, ils furent contraints de revenir sur leurs pas: le mauvais temps les écarta, & l'on n'a jamais eu des nouvelles de Peety ni de son équipage.

Guillaume Barentz renouvela cette tentative par ordre du Prince Maurice en 1595; mais trouvant les mêmes difficultés que ses prédécesseurs à découvrir un passage à la Chine par le détroit de *Weigatz*, il se flatta de réussir par le nord de la nouvelle Zemble, fit deux voyages inutiles de ce côté-là, & mourut en route.

Le capitaine Wood, navigateur anglois, mit à la voile en 1675, porta droit au nord-est du nord-cap, & découvrit en 1676 comme un continent de glaces à 76 degrés de latitude, & environ à 60 lieues à l'est de Groenland, où il s'imagina qu'en allant plus à l'est, il pourroit trouver une mer libre; mais découvrant toujours de nouvelles glaces, il perdit toute espérance.

Il reste encore une grande incertitude sur la possibilité du passage, soit par le nord de la nouvelle Zemble, soit par le midi, c'est

à-dire, par le détroit de *Weigatz*. Les uns prennent pour un golfe la mer qui est à l'est de ce détroit, & les autres veulent que ce soit une mer libre qui communique à celle de la Chine. Ce dernier sentiment paroît aujourd'hui le plus vraisemblable, car la nouvelle carte de l'empire de Russie, dressée sur de nouvelles observations, nous apprend que le *Weigatz* communique avec la mer de Tartarie, & que les glaces de ce détroit ne se fondent point pendant l'été, à moins que quelque tempête du nord-est ne vienne les briser.

Quoi qu'il en soit, c'est ici que l'Océan gelé jusqu'au fond de ses abîmes, est enchaîné lui-même, & n'a plus le pouvoir de rugir. Toute cette mer n'est qu'une étendue glacée : triste plage dépourvue d'habitans. Oh ! dit le peintre des saisons, combien sont malheureux ceux qui embarrassés dans les amas de glaces, reçoivent en ces lieux le dernier regard du soleil couchant, tandis que la très-longue nuit, nuit de mort, & d'une gelée fière & dix fois redoublée, est suspendue sur leurs têtes, & tombe avec horreur. Tel fut le destin de ce digne anglois, le chevalier Hugh Willoughby, qui osa (car que n'ont pas osé les anglois ?) chercher avec le premier vaisseau ce passage tant de fois tenté en vain, & qui paroît fermé de la main même de la nature jalouse, par des barrières éternelles. Dans ces cruelles régions, son vaisseau pris dans les glaces, resta tout entier immobile & attaché à l'océan glacé ; lui & sa troupe demeurèrent gelés comme des statues, chacun à son poste, à son emploi, le matelot au cordage, & le pilote au gouvernail.

Malgré ce désastre affreux, il sera toujours beau de chercher ce passage si désiré : jamais le désespoir ne doit être admis dans des projets si nobles, avant que l'impossibilité du succès soit démontrée. (*Le Chevalier DE JAU COURT.*)

WEIK, (*Géogr. mod.*) petite ville d'Ecosse dans la province de Caithness, dont elle est capitale, sur la côte orientale de la province, où elle a un bon Havre pour faire le commerce. *Long. 40, 50 ; latit. 58, 25.*

WEIL, (*Géogr. mod.*) petite ville d'Allemagne dans le duché de Wirtem-

berg, à 4 lieues au sud-ouest de Stutgard, sur la rivière de Wurm. Elle est libre & impériale, ses fortifications sont à l'antique. *Long. 26, 40 ; lat. 48, 43.*

Brentius ou Brenzen (Jean), fameux ministre luthérien, & l'un des plus fidèles disciples de Luther, naquit à *Weil* en 1499 ; il devint professeur de théologie à Tubingen, se maria & fut conseiller ordinaire du duc de Wirtemberg, qui le combla de biens. Sa femme étant morte vers l'an 1550, il en épousa une autre jeune & belle, dont il eut douze enfans. Il mourut en 1570, à 72 ans : ses ouvrages ont été imprimés en 8 volumes.

Il a renchéri sur les sentimens de Luther, dans la doctrine du baptême & de l'eucharistie. D'un côté, il enseigna que le baptême n'effaçoit point toutes sortes de péchés ; de l'autre, il soutint que J. C. depuis son ascension, est par-tout ; c'est ce qui a fait donner le nom d'*Ubiquitaires* ou d'*Ubiquistes* à ceux qui suivent cette opinion. Brentius étoit en même temps d'un caractère modéré : delà vient que Luther se comparoit au vent qui brisoit les montagnes ; mais il avoit coutume de comparer Brentius, à cause de sa douceur, à ce vent paisible dont il est parlé dans le I. ou III. livre des rois, c. xix. v. 12.

WEILBOURG, (*Géogr. mod.*) comté d'Allemagne au cercle du haut-Rhin. Il est borné au nord par le comté de Solms, au midi par celui d'Idstein, au levant par celui d'Isenbourg, & au couchant par celui de Nassau. *Weilbourg* est la capitale. (*D. J.*)

WEILBOURG, (*Géogr. mod.*) ville d'Allemagne dans le cercle du haut-Rhin, capitale du comté de même nom, sur la rive gauche de la Lohn, à 8 lieues au nord-est de Nassau, & à 10 au nord de Mayence. *Long. 26, 3 ; lat. 50, 24.*

WEILE, (*Géogr. mod.*) petite ville de Danemarck dans le Norr-Jutland, au diocèse de Rypen, sur le bord d'une grande baie, à 4 lieues au nord de Kolding. *Long. 26, 54 ; lat. 55, 42.*

WEILHEIM, (*Géogr. mod.*) petite ville d'Allemagne dans la Bavière, sur la droite de l'Amber, au sud-ouest de Munich.

C'est la demeure des anciens *Benlauni*.
Long. 28, 47; *lat.* 47, 45.

WEILHEM, (*Géogr. mod.*) petite ville d'Allemagne, dans le duché de Wirtemberg, sur la droite de la Lauter. (*D. J.*)

WEIMAR, (*Géogr. mod.*) ville d'Allemagne dans la Haute-Saxe, capitale du duché du même nom, sur la rivière d'Ilm, à 7 lieues au nord-est d'Erfurd, & à 5 au nord-ouest de Jena, avec un château où réside le duc de Saxe-Weimar. *Long.* 29, 25; *lat.* 51, 6. (*D. J.*)

WEIMAR, *duché de*, (*Géogr. mod.*) duché d'Allemagne dans la Haute-Saxe. Il est borné par le territoire d'Erfurd, la rivière de Sala, le comté de Schwartzbourg & le bailliage d'Eckarsberg. Il a 7 à 8 lieues de longueur sur 4 de largeur : il contient, outre la capitale, quelques bourgs, & divers bailliages.

WEINFELDEN, (*Géogr. mod.*) bailliage de Suisse au canton de Zurich, dans le Tourgaw. Ce bailliage prend son nom de son chef-lieu, qui est un gros bourg où réside le bailli. En 1614, le canton de Zurich acheta *Weinfelden*, des seigneurs de Gimmigen, & l'an 1529, les habitants de ce bailliage embrassèrent la religion protestante.

WEINGARTEN, (*Géogr. mod.*) abbaye d'hommes de l'ordre de S. Benoit, en Allemagne, dans la Suabe, à une lieue au nord-est de Ravensbourg, à quatre au nord du lac de Constance, & à demi-lieue au couchant d'Altdorf. Son abbé a le second rang parmi les prélats du banc de Suabe. Plusieurs princes de la maison de Bavière ont leur sépulture dans cette abbaye, qu'on dit avoir été fondée par Pepin.

WEINHEIM, (*Géogr. mod.*) petite ville d'Allemagne dans le palatinat du Rhin, aux confins de l'électorat de Mayence, dans le Bergstraat, à 2 lieues à l'orient de Worms, & à trois au nord de Heidelberg. C'est cette ville que M. Corneille appelle *Vainen*. On ne peut guère commettre une plus grande faute dans un dictionnaire géographique, que d'estropier les noms. *Long.* de Weinheim, 26, 2; *lat.* 49, 33. (*D. J.*)

WEISSEMBERG, (*Géogr. mod.*) ville de l'empire Rusien, dans l'Esthonie, au quartier appelé *Wirie*, assez près du golfe de Finlande, au midi de Tolsbourg, entre Revel & Narva.

WEISSENBURG ou **WEISSENBURG** en Walsaw, (*Géogr. mod.*) en latin *Sebusium*, ville de France dans l'Alsace, au pays de Walsaw, vers les frontières du palatinat, sur la rivière de Lauter, à 6 lieues au sud-ouest de Landau, à 10 au sud-ouest de Philisbourg, & à 108 de Paris. Elle est chef-lieu d'un bailliage, & a été libre & impériale.

Elle s'appelle *Weissenbourg* en Walsaw, pour la distinguer d'une autre ville aussi nommée *Weissenbourg*, qui est du cercle de Franconie, & qui est connue sous le nom de *Weissenbourg en Nordgaw*. Beatus Rhenanus prétend que *Weissenbourg* en Walsaw a été la demeure des anciens Sébusiens, & qu'elle en a retenu le nom. Ce qui est constant, c'est que cette ville est ancienne; elle étoit connue au septième siècle, lorsque Dagobert, roi de France, y fonda un monastère où sa fille Irmine est enterrée, & auquel il donna de très-grands biens, entr'autres la seigneurie de *Weissenberg* & d'autres villes du voisinage, qui sont venues au pouvoir des comtes Palatins du Rhin, & de quelque autre prince.

Le même roi Dagobert fit présent à l'église de *Weissenbourg* d'une couronne d'argent doré, dont la circonférence étoit de 24 piés. On en a fait depuis une semblable en cuivre, & elle est suspendue dans la grande église.

En 1626, la ville fut enfermée de murailles par l'abbé Frédéric. Son successeur Edelin la fit entourer d'un fossé, & la fortifia de quelques boulevards. Dans la suite, les habitants ayant obtenu divers privilèges, se rendirent indépendans des abbés, & furent reçus au nombre des villes libres & franchises de l'empire avant le quinzième siècle.

Louis XIV prit *Weissenbourg* en 1673, & la fit démanteler. Elle fut réunie à la France avec les autres villes de la préfecture en 1680, & le traité de Ryswick

a confirmé cette réunion. Long. 25, 38; lat. 49, 3. (D. J.)

WEISSENBURG, (Géogr. mod.) ou *Weissenbourg* en Nordgaw, petite & chétive ville impériale d'Allemagne, dans le cercle de Franconie, sur le Rednitz, à six lieues au nord de Donawert. Long. 28, 23; lat. 48, 37.

Merklinus (George-Abraham), médecin, naquit à *Weissenbourg* en Franconie, l'an 1644, & mourut en 1702, âgé de 58 ans. Ses principaux ouvrages sont, 1°. *tractatus de ventositatis spinæ sacrilimo morbo*. 2°. *Lindeniū renovatus*, Nurembergæ 1686, in-4°. 3°. *Tractatus physico-medicus de incantamentis*. Il a encore parlé de quantité d'observations médicales fort mauvaises, les éphémérides des curieux de la nature. Le P. Nicéron l'a pris pour un homme illustre, & a donné son article dans ses *mémoires*, tom. XIII, p. 179 & suiv. (D. J.)

WEISSENBURG, (Géogr. mod.) ou *Albe-Julie*, petite ville de Transilvanie, capitale d'un comté, près de la rivière d'Ompay, qui se joint au dessous à la Marisch. Elle a été la résidence des princes de Transilvanie, & est épiscopale. Son évêché fut érigé en 1696, par le pape Innocent XII. Long. 42; lat. 46, 30.

WEISSENFELS, (Géogr. mod.) petite ville d'Allemagne, en Misnie, au cercle de Leipzick, sur la Saala. Long. 30, 25; lat. 51, 23.

WEISSENZEE, (Géogr. mod.) bourg ou petite ville d'Allemagne, dans la Thuringe, à six lieues d'Erfurt. Elle est chef-lieu d'un bailliage.

WEITZEN ou VEITZEN ou VATZEN, (Géogr. mod.) ville de la haute Hongrie, sur la gauche du Danube, à cinq milles au nord de Bude; c'est une ville épiscopale dépendante de l'archevêché de Strigonie. Le prince de Lorraine enleva cette place aux Turcs l'an 1684; mais le séraskier bacha la reprit sur les Impériaux, & en fit sauter les fortifications. Long. 36, 50; lat. 47, 25.

WELIKA-RECA, LA, (Géogr. mod.) ou la *Muldow*, rivière de l'empire russe. Elle prend sa source aux confins de

Tome XXXVI.

la Lithuanie, dans le duché de Pleskow, & se perd dans le lac de ce nom.

WELLIA-TAGERA, f. f. (Hist. nat. Botan. exot.) plante siliquieuse du Malabar; sa fleur est tétrapétale; ses siliques sont longues, plates, divisées en cellules transversales qui contiennent les semences. Cet arbrisseau s'élève à la hauteur de cinq à six piés; il est toujours verd. On se sert de ses fleurs & de ses feuilles dans plusieurs maladies. On emploie ses fleurs avec du cumin, du sucre & du lait, dans la gonorrhée virulente. (D. J.)

WELLS ou WELLES, (Géogr. mod.) en latin *Theonodunum*; ville d'Angleterre, dans Sommerfetshire, à 90 milles au couchant de Londres. Elle est agréable, bien bâtie, très-peuplée, & forme avec Bath un siège épiscopal. Le palais de l'évêque n'est pas loin de la cathédrale, qui est renommée par la sculpture de sa facade & par le nombre de ses statues. Elle députe au parlement, & a droit de marché. Elle tire son nom du grand nombre de ses puits & de ses sources d'eau vive. Dans le voisinage de cette ville, on voit sur la montagne de Mendip une grotte profonde & spacieuse, qui donne plusieurs sources d'eaux, & qu'on appelle *Ochie-Hole*, mot dérivé du gallois *og*, qui veut dire une grotte. Sous le règne de Henri VIII, on trouva près de cette grotte l'inscription suivante, faite pour un trophée de l'empereur Claude, l'an 50 de Jesus-Christ: *Ti. Claudius Caesar. Aug. P. M. Trib. Pot. VIII. Imp. XVI. De Brit. Long. 25, 4; lat. 51, 25.*

Bull (Georges) en latin *Bullus*, grand théologien, naquit à *Wells* en 1634, & mourut en 1710, évêque de S. David. Il s'est rendu célèbre par plusieurs ouvrages, ayant employé la plus grande partie de la nuit à étudier, dormant peu, & se levant de bonne heure. Ses écrits latins ont été recueillis & publiés à Londres par Grabe en 1703, en un volume in-folio; & M. Nelson fit imprimer en 1713, en trois vol. in-8°. les sermons de cet illustre évêque, précédés de sa vie, dont on trouvera l'extrait dans la bibl. angl. tom. I. part. I.

Le plus fameux des ouvrages de Bull

Ec

est sa défense de la foi du concile de Nicée, *defensio fidei Nicenæ*, *Oxonii* 1686, in-4°. & à Amsterdam 1688. L'auteur s'y propose de prouver que les peres des trois premiers siècles ont cru la divinité de Jésus-Christ & sa consubstantialité avec le pere, & par conséquent que le concile de Nicée n'a fait qu'établir la doctrine constante de l'église depuis la naissance du christianisme.

Non seulement les Sociniens pensent bien différemment, mais Episcopus qui n'étoit point socinien, prétend que c'étoit parmi les disputes & le trouble, que les peres de Nicée avoient dressé le symbole qui porte leur nom. Zuicker a démontré dans son livre intitulé *Irenicam irenicorum*, que les peres de Nicée étoient les auteurs d'une nouvelle doctrine; & Courcelles a trouvé ses raisons sans repliche. Enfin le pere Perau accorde aux Ariens que les docteurs chrétiens qui précéderent le concile de Nicée, n'étoient pas éloignés de leurs opinions. D'autres savans ont répondu au docteur Bull, que tout son ouvrage rouloit sur une sorte de réticence, en supposant que le concile de Nicée étoit dans le même sentiment que nous sur la Trinité; au lieu que ce concile reconnoissoit, à proprement parler, trois dieux égaux, contre l'opinion des Ariens, qui les croyoient inégaux, ou plutôt qui croyoient que le pere seul étoit Dieu dans le sens propre. Aussi le savant Cudworth, loin de défendre le concile de Nicée, a déclaré qu'on ne pouvoit pas regarder sa doctrine comme étant plus orthodoxe que celle des Ariens.

Toutes ces réflexions ne détruisent point le dogme de la divinité du fils de Dieu; elles tendent seulement à justifier que quelque vénération qu'on doive avoir pour les premiers peres de l'Eglise, ils ont été sujets à l'erreur, parce qu'ils étoient hommes comme nous, & conséquemment ils ont pu se tromper sur cet article, comme sur bien d'autres. (*D. J.*)

WELS, (*Géogr. mod.*) ville d'Allemagne, dans la Haute Autriche, au quartier de Traun, sur l'Agger. On la prend pour l'*Qvilabis* d'Antonin. *Long.* 31, 30; *latit.* 48, 10.

WELSH-POOLE, (*Géogr. mod.*) bourg d'Angleterre, dans le pays de Galles, au comté de Montgomery, sur la Sa-verne. Le mot *Welsh-Poole* est anglois, & signifie *étang gallois*. Les Gallois l'appellent en leur langue *Trellin*, au lieu de *Tref-Llin*: ce qui veut dire *une habitation sur un lac*. On voit à *Welsh-Poole* deux vieux châteaux renfermés dans une enceinte de murailles.

WELTENBURG, (*Géogr. mod.*) petite ville d'Allemagne, dans la Bavière, sur la droite du Danube, entre Ingolstat & Ratisbonne, à-peu-près à égale distance de ces deux villes. Il y a une riche abbaye de bénédictins.

WEMBDINGEN, (*Géogr. mod.*) ville d'Allemagne, au cercle de Franconie. Elle est enclavée dans le duché de Neubourg, à six lieues de la ville de Neubourg. *Long.* 28, 43; *latit.* 48, 34.

Fuchsius ou plutôt *Fuchs* (Léonard), l'un des célèbres médecins & botanistes du xvi^e siècle, naquit à *Wemdingen* en 1501, & mourut à Tubingen en 1566, à 65 ans. Il enseigna & pratiqua la médecine avec la plus grande réputation. Il a mis au jour plusieurs ouvrages, dont l'un des principaux est *de historia stirpium commentarii*. On fit de son vivant six éditions de ses *institutions de Médecine*; cependant cet auteur a perdu depuis longtemps son crédit, & en botanique & dans l'art d'Esculape, parce qu'il n'a fait que compiler les ouvrages d'autrui sans choix & sans goût.

WENDEN, (*Géogr. mod.*) ville de l'empire russe, en Livonie, sur le bord de la rivière de Treiden. Cette ville autrefois considérable, & qui a donné son nom à un petit pays, est maintenant une ville ruinée.

WENERBURG ou WANESBORG, (*Géogr. mod.*) petite ville de Suède, en Westrogothie, dans l'endroit où le fleuve Gothelba sort du lac Wener.

WENICZA, (*Géogr. mod.*) petite ville de la Basse Hongrie, sur la Drave. Lazius croit que c'est l'ancienne *Vincentia* de la Valérie Ripense.

WENLOCK, (*Géogr. mod.*) petite ville ou plutôt bourg à marché d'Angle-

terre, dans la province de Shrewsbury ; entre Londres & Shrewsbury , à douze milles de cette dernière ville. *Long.* 24, 43 ; *lat.* 42 , 50.

WENSBEER , LE , (*Géog. mod.*) en latin *Venia* , petite rivière d'Angleterre. Elle prend sa source dans la province de Nortumberland , & se perd dans la mer , à environ quatre milles du bourg de Morpeth.

WENSYSSEL ou VENDSUSSEL , (*Géog. mod.*) en latin *Vendela* , *Vandalia* , ville de Danemarck , dans le Jutland méridional. Elle a eu autrefois un évêché , qui fut transféré à Alborg l'an 1540. Cette ville est encore le chef-lieu d'une préfecture de son nom. *Long.* 27 , 52 ; *lat.* 57 , 3.

WENSYSSEL , Préfecture de , (*Géog. mod.*) préfecture du diocèse d'Alborg , dans le Jutland méridional. On ne compte dans cette préfecture qu'une ville de son nom & trois bourgs.

WEPE , LA , (*Géog. mod.*) petit pays de France , dans le comté de Flandre , le long de la Lys. Il comprend Armentières & la Bassée.

WERBEN , (*Géog. mod.*) en latin *Varinum* , ville d'Allemagne , au cercle de la Basse-Saxe , dans la vieille marche de Brandebourg , à l'embouchure du Havel dans l'Elbe. Cette ville a été autrefois considérable & forte ; elle a souffert plusieurs sièges , mais ses fortifications ont été rasées en 1641 , de convention entre le roi de Suede & l'électeur de Brandebourg. L'empereur Henri II tint dans cette ville l'an 1002 , une assemblée générale , par laquelle il engagea la nation esclavonne à professer de nouveau le christianisme , & à lui payer la dime qu'elle lui avoit refusée jusqu'alors.

WERBEN ou WARBEN , (*Géog. mod.*) petite ville d'Allemagne , dans le cercle de Basse-Saxe , au duché de Poméranie , sur le bord d'un lac. *Long.* 30 , 5 ; *lat.* 53 , 5.

WERCKERZEE , LE , ou WORTZI , (*Géog. mod.*) lac de l'empire russe , dans la Livonie , au couchant de celui de Peïpus , avec lequel il communique , ainsi qu'avec la mer Baltique.

WERD , (*Géog. mod.*) petite ville d'Allemagne , dans la Basse-Carinthie , sur le bord méridional d'un lac de même nom , à trois lieues au couchant de Clagenfurt. *Long.* 32 , 47 ; *lat.* 46 , 44.

WERDE ou WERDA , (*Géog. mod.*) petite ville d'Allemagne , dans la Haute-Saxe , au marquisat de Misnie , sur le bord de la Pleiss , entre Neumarck au midi , & Crimmitz au nord.

WERDEBERG , (*Géog. mod.*) petite ville de Suisse , dans la dépendance du canton de Glaris , & le chef-lieu du bailliage auquel elle donne son nom. Elle a un château pour sa défense. (*D. J.*)

WERDEN , (*Géog. mod.*) petite ville d'Allemagne , dans la Westphalie au comté de la Marck sur le Roër , vers les confins du duché de Berg , avec une abbaye.

WERE , LA , (*Géog. mod.*) en latin , *Vedra* ou *Virus* , rivière d'Angleterre , dans la province de Durham ; après l'avoir arrosée du couchant à l'orient , elle fait une presqu'île , dans laquelle est située la ville de Durham , & ensuite tournant au nord , elle se jette dans l'Océan. (*D. J.*)

WEREGILD , (*Droit saxon.*) nom de l'amende qu'on payoit du temps d'Alfred chez les Anglo-Saxons , dans le cas du meurtre involontaire. Le roi en avoit la première part qu'on appelloit *frit hote* , pour le dédommager du désordre fait , & de la perte d'un sujet. Le Seigneur en avoit une autre part par la même raison , & cette part s'appelloit *man-hote* ; la famille du mort avoit le troisième tiers , qu'on nommoit *mag-hote* ou *cengild*. Si le délinquant ne satisfaisoit pas , la vie étoit entre les mains de la famille du mort , qui étoit le vengeur du sang selon la loi de Moïse. Mais comme les parens étoient dédommages de leur perte dans ce cas-là , ils étoient aussi obligés de payer pour ceux qui leur appartenoient. Lorsque dans la commission d'un meurtre , ils n'étoient pas en état de payer le *weregild* , & qu'alors le meurtrier se fauvoit par la fuite , la parenté , & quelquefois même dans certains cas , les voisins étoient obligés de payer à la famille ou aux parens du mort ,

tantôt le tiers, & tantôt la moitié du *werigild*. (D. J.)

WERELADA, f. m. (*Hist. mod.*) ce mot chez les Anglo-Saxons signifioit le serment par lequel on se justifioit d'une accusation d'homicide pour se dispenser de payer l'amende infligée, comme peine de ce crime, & qu'on nommoit *Weregild*. Voyez **WEREGILD**.

Quand un homme en avoit tué un autre, il étoit obligé de payer au roi & aux parens du mort, l'estimation qu'on faisoit de celui-ci, & qui étoit plus ou moins forte, suivant sa qualité. Car du temps des Saxons, l'homicide n'étoit pas puni de mort, mais simplement d'une amende pécuniaire. Les Saxons avoient pris cette coutume, des anciens Germains & des Francs, chez lesquels on payoit 14 liv. pour un homicide; savoir, 3 liv. pour le droit du roi appelé *bannum dominicum* ou *fredum*, du teutonique *frid*, qui veut dire, pain ou réconciliation, & 11 liv. pour la réparation du meurtre. Cette dernière somme qui se payoit au plus proche parent se nommoit *wergetla*, terme composé de deux mots germains *geli*, argent, & *weren*, se défendre; souvent cette composition & ces amendes enrichissoient la famille de celui qui avoit été tué. Vous m'avez beaucoup d'obligation, disoit dans une débauche, un certain Sichaire à Cranninide, ainsi que le rapporte Grégoire de Tours, liv. IX, ch. xix. de ce que j'ai tué vos parens; ces différens meurtres ont fait entrer dans votre maison beaucoup de richesses qui en ont bien rétabli le désordre.

Mais lorsque le cas étoit douteux & que l'accusé nioit le fait, il étoit obligé de se purger par le serment de plusieurs personnes, suivant son rang & sa qualité. Si l'amende n'étoit fixée qu'à 4 liv. il étoit tenu d'avoir dix-huit personnes du côté de son pere, & quatre du côté de sa mere pour prêter serment avec lui, & l'on appelloit ces personnes *juratores* ou *conjuratores*. Mais si l'amende alloit jusqu'à 14 liv. alors il falloit soixante témoins ou jureurs, & c'est ce qu'on appelloit *werelada*, *homicidium werá*

solvatur aut warelada negetur. Telle étoit la disposition de la loi. Voyez **SERMENT**.

WERGEL ou **VERGEL**, (*Géog. mod.*) petite ville d'Allemagne, dans la contrée de Windischmarck, au cercle d'Autriche, sur la rive droite du Gurck, au levant de Rudolsvord. (D. J.)

WERGOLENSKOY, (*Géog. mod.*) petite ville de l'empire Russe, dans la Sibérie, en la province d'Irkutskoy, au nord-ouest du lac Baikal sur la rive droite de la Lena, vers sa source, à quelques lieues au nord d'Irkutskoy. (D. J.)

WERINA, (*Géog. mod.*) fleuve de la Bosnie, & l'un de ceux qui se jettent dans la Save, selon Chalcondyle, cité par Ortelius. (D. J.)

WERING ou **WOERING** ou **WURINGEN**, (*Géog. mod.*) petite ville d'Allemagne, dans l'électorat de Cologne, sur la gauche du Rhin, entre Cologne & Nuits. Les habitans de Cologne y gagnèrent une bataille en 1297, sur le duc de Brabant. (D. J.)

WERME, LE, ou **LE WORM**, (*Géog. mod.*) rivière d'Allemagne, au duché de Juliers. Elle prend sa source sur les confins du duché de Lymbourg, traverse le duché de Juliers, arrose Aix-la-Chapelle, & va tomber dans le Roër, au voisinage de Wassenberg. (D. J.)

WERN ou **WERNE**, (*Géog. mod.*) petite ville d'Allemagne, en Westphalie, dans le haut évêché de Munster, sur les confins du comté de la Marck, proche la rive droite de la Lippe, à 4 lieues au midi de Munster. Long. 25, 18; lat. 52, 40. (D. J.)

WERNITZ, (*Géog. mod.*) rivière d'Allemagne, en Franconie. Elle prend sa source au comté de Holac, & se jette près de Donavert dans le Danube. (D. J.)

WERST, f. m. (*Mesur. inatr.*) nom d'une mesure de distance dont on se sert en Moscovie. Le *werst*, suivant la supputation du capitaine Perry, contient 3504 piés d'Angleterre ce qui fait environ deux tiers du mille anglois. Une

lieue de France contient quatre *werfts*. Un degré a quatre-vingts *werfts*, ou soixante milles d'Angleterre. (D. J.)

WERST, (*Arpent.*) mesure itinéraire de Russie, de 547 toises, qui s'est conservée depuis les Grecs, chez qui il y avoit des milles de 86 au degré, ou de 663 toises; il y en a encore dans l'Archipel. M. d'Anville observe que dans une carte de la Russie, faite en 1614, les *werfts* sont évalués sur le pié de 87; mais par un règlement particulier, on a réduit cette mesure à 500 sazens, le sazen composé de 3 arszins ou archines, égales à 7 sept piés anglois, d'où il résulte que le *werst* est de 104 au degré ou de 547 toises. *Traité des mesures itinéraires*, par M. d'Anville. (M. DE LA LANDE.)

WERTACH, (*Géog. mod.*) rivière d'Allemagne, dans la partie méridionale de la Suabe. Elle prend sa source dans l'évêché d'Augsbourg, aux confins du Tyrol, & va tomber dans le Lech, un peu au dessous d'Augsbourg. (D. J.)

WERTHEIM, (*Géog. mod.*) petite ville d'Allemagne en Franconie, sur le Mein. Elle est le chef-lieu d'un comté auquel elle donne son nom. Ce comté est borné au nord par celui de Reineck; à l'orient par l'évêché de Wurzburg; au midi & à l'occident, par les terres de l'archevêché de Mayence. Le Mein le coupe en deux parties. (D. J.)

WERTHES, (*Géog. mod.*) en latin, *verthusius mons*, montagne de la Basse-Hongrie, connue davantage sous le nom de *Schiltberg*. Voyez SCHILTBERG. (D. J.)

WERWICK ou WARWICK, (*Géog. mod.*) petite ville ou bourgade des Pays-Bas, dans la Flandre au quartier d'Ipres, sur la Lys, entre Armentières & Menin. Cette bourgade qui appartient à la maison d'Autriche, étoit dans le xiv siècle une ville marchande & florissante. Elle est ancienne, & a même conservé quelque chose de son nom latin *Vicovicum*, qui est marqué dans l'itinéraire d'Antonin. Long. 20, 43; lat. 50, 47.

Chatelain (Martin) né aveugle à Werwick dans le dernier siècle, faisoit au tour des ouvrages finis en leur genre, comme des violes, des violons, &c. On

lui demandoit un jour ce qu'il desiroit le plus de voir: les couleurs, répondit-il, parce que je connois presque tout le reste au toucher. Mais, lui repliqua-t-on, n'aimeriez-vous pas mieux voir le ciel? non, dit-il, j'aimerais mieux le toucher.

WESE LA, (*Géog. mod.*) petite rivière des Pays-Bas, au duché de Limbourg. Elle prend sa source dans des marais, & tombe dans la rivière d'Ourt. (D. J.)

WESEL, (*Géog. mod.*) ville d'Allemagne, au cercle de Westphalie, dans le duché de Cleves, sur la droite du Rhin, à l'embouchure de la Lippe, à 12 lieues au sud-ouest de Cleves, à 6 au nord de Gueldres. Cette ville qui a été impériale se gouverne selon les loix, quoiqu'elle reconnoisse le roi de Prusse pour son souverain. Elle est munie d'une bonne citadelle & d'ouvrages extérieurs. Long. 24, 25; lat. 51, 36.

Heshufius (Tilemannus), théologien de la confession d'Augsbourg, né à Wesel l'an 1526, fit beaucoup parler de lui par son humeur impétueuse. Il se brouilla à Hidelberg, à Jene, à Konisberg, & ailleurs, avec tout le monde. Chassé de lieu en lieu, il se retira à Helmestad, où il fut fait professeur en théologie, & y mourut en 1588. Il est auteur d'un commentaire sur les psaumes, sur Isaïe, & sur toutes les épîtres de S. Paul; mais tous ses ouvrages sont tombés dans l'oubli. (D. J.)

WESEN, (*Géog. mod.*) gros bourg de Suisse, au pays de Gaster, sur le lac de Wahlestadt. Il est fort fréquenté, parce qu'il est sur la route de Suisse en Allemagne, c'étoit autrefois une bonne ville. (D. J.)

WESENBERG ou WESEMBERG, (*Géog. mod.*) petite ville de l'empire russe, dans l'Esthonie, au quartier de Wirland, sur la rivière Weifs, entre Revel & Nerva. Charles XII roi de Suede, y avoit établi ses magasins en 1706, pour son expédition de la Livonie. Long. 44, 22; lat. 59, 26. (D. J.)

WESER LE, (*Géog. mod.*) rivière d'Allemagne. Elle a sa source dans la Franconie, au duché de Cobourg, où elle prend le nom de *Werra*; & après avoir

reçu plusieurs rivières & parcouru plusieurs pays, elle se rend dans la mer d'Allemagne à l'orient, assez près de l'embouchure du fleuve Jade.

Le *Wefer* est le *Visurgis*, si fameux dans l'histoire. On remarque que Drusus fut le premier des Romains qui approcha du *Wefer* pour combattre les Chérusques; & qu'au retour il fut en danger d'être défait par les Sicambres proche de la ville de Horn, à l'entrée de la forêt de Dethmold, où est le château d'Exterstein sur la montagne des Pics. Ce fut encore aux environs de cette rivière que Germanicus fils de Drusus, se signala dans la bataille contre Arminius, général des Chérusques. Enfin le *Waser* a été rendu célèbre par les victoires des François contre les Saxons en 555, & principalement par celles de Charlemagne l'an 783. (D. J.)

WESOP, (Géog. mod.) petite ville des Pays-Bas, dans la Hollande, au Goyland, à deux lieues d'Amsterdam, sur la rivière de Vecht. Long. 22, 40; lat. 52, 21.

Til (Salomon van) professeur de théologie à Leyde, naquit à *Wesop* en 1644, & mourut en 1713. Il embrassa la doctrine & les principes de Cocceius, qu'il défendit dans un grand nombre d'ouvrages sur l'écriture, dont les uns sont en flamand, & les autres en latin; mais on ne les lit plus aujourd'hui. (D. J.)

WESSEN, (Géog. mod.) petite ville d'Allemagne, dans l'évêché de Liege, au comté de Horn, sur la gauche de la Meuse, entre Maseik & Ruremonde. (D. J.)

WEST-FRISE, (Géog. mod.) c'est-à-dire, *Frise occidentale*, pays qui joint avec la Hollande, fait une des sept Provinces-unies. La plupart des auteurs donnent le nom de *West-frise* à la nord-Hollande, mais c'est improprement; car toute la presqu'île qui est nommée la *Hollande septentrionale* sur les cartes, n'est pas de la *West-frise*. Il est pourtant vrai qu'après que les comtes de Hollande eurent conquis ce pays, il fit partie du comté de Hollande, & pour lors on s'accoutuma à le nommer *nord-Hollande* ou *Hollande septentrionale*, quoique dans les actes publics le nom de *West-frise*

se soit toujours conservé jusqu'à ce jour. (D. J.)

WEST-HAM, (Géog. mod.) paroisse d'Angleterre dans le comté de Kent. Le Darent traverse cette paroisse, où il arriva dans le seizième siècle un bouleversement étrange. A un mille & demi de *West-ham*, du côté du sud, une pièce de terre de douze toises de longueur, s'enfonça de six piés & demi, le 18 de Décembre 1596. Le lendemain elle s'enfonça de quinze piés, & le troisième jour de plus de quatre-vingts. Par cet enfoncement, une portion de terre de quatre-vingts perches de longueur & de trente de largeur, qui comprenoit deux grands clos séparés l'un de l'autre par une rangée de frênes, commença à se détacher du reste de la terre qui l'environnoit & changea de place, se poussant au midi pendant onze fois vingt-quatre heures avec les arbres & les haies qui étoient dessus.

Cette portion de terre emporta avec elle deux creux pleins d'eau; l'un profond de six piés, l'autre de douze; & larges de quatre perches, avec plusieurs aulnes & frênes qui étoient sur le bord, & un grand rocher. Tout cela fut non seulement arraché de sa place & transplanté à quatre perches delà, mais encore poussé en haut; de sorte qu'il s'en forma une petite butte élevée de neuf piés au dessus de l'eau, sur laquelle le tout avoit glissé. Il vint une autre terre à la place que toutes ces choses avoient occupée, & qui étoient néanmoins plus hautes auparavant. On a vu dans ce même quartier plusieurs autres exemples de pareils bouleversements; & c'est pourquoi on trouve quantité de creux pleins d'eau qui occupent la place des terres abymées: delà vient encore qu'il y a des vallées profondes dans les endroits où il y avoit autrefois des montagnes, & au contraire des hauteurs où l'on ne voyoit anciennement que des campagnes. *Détails de la Grande-Bretagne. page 834.* (D. J.)

WEST-HITH, (Géog. mod.) ancien port d'Angleterre, dans le comté de Kent, & des débris duquel s'est formé celui de *Hieih* ou *Hieh*. L'Océan s'est tellement

Éloigné du port de *West-Hith*, qu'il en est présentement à la distance d'un bon mille. *West-Hith* s'étoit aussi élevé sur les ruines d'un port plus ancien nommé aujourd'hui *Limne*, & autrefois *portus lemanis*. Il se trouve à présent à deux milles de la mer. (D. J.)

WEST-HOFFEN, (*Géogr. mod.*) petite ville de France, dans la Basse-Alsace, & & le chef-lieu d'un bailliage. Elle est située au pied d'une montagne, & séparée du fauxbourg par un fossé revêtu de maçonnerie qui a sept ou huit toises de large, sur environ douze piés de profondeur. (D. J.)

WEST-MEATH, (*Géogr. moderne.*) comté d'Irlande dans la province de Leinster, au couchant du comté d'Est-Meath, au midi de celui de Cavan, & au nord de Kings-County. Il a quatre milles de longueur & vingt de largeur. On le divise en onze baronnies; la capitale s'appelle *Molingal*, & a droit de députer au parlement de Dublin, & de tenir marché public.

Les deux comtés de *West-Meath* & d'Est-Meath, n'étoient autrefois réputés que pour un, & ce ne fut que vers le milieu du XVI^e siècle, sous le regne de Henri VIII qu'ils furent divisés en deux. (D. J.)

WEST-MORLAND ou WESTMORLAND, (*Géogr. mod.*) province d'Angleterre. Elle est bornée au sud & au sud-est par le duché de Lancastre; à l'ouest & au nord par le Cumberland; à l'orient par le duché d'York. Son nom lui vient de ses terres incultes, que les habitans des provinces septentrionales de l'Angleterre, appellent en leur langue *Mores*; de sorte que *West-Morland*, signifie un pays de terres en friche à l'ouest. En effet, ce comté est presque tout couvert de hautes montagnes, & par conséquent sec & peu habité: car quoiqu'il ait trente milles de longueur du nord au sud, vingt-quatre de largeur de l'est à l'ouest, & cent douze de circuit, on n'y compte qu'une ville, Appleby capitale, huit bourgs & 26 paroisses. *Robinson* (Thomas) a donné l'histoire naturelle de cette province. *London 1709. in-8°*. L'air qu'on y respire est pur, subtil, un peu froid. L'Eden,

le Kent, le Lon, & l'Eamon, sont les principales rivières du *West-Morland*: on y voit deux lacs, savoir Ulles-Water, & Winander-Meer.

Les biographes d'Angleterre n'ont pas recueilli en un corps les gens de lettres nés dans cette province; cependant elle en produit plusieurs, sur-tout en théologie; j'en vais donner la preuve, & je suivrai l'ordre des temps à cet égard.

Potter (Christophe), naquit vers l'an 1591, & étudia à Oxford. Il devint chapelain du roi Charles I, auquel il fut toujours fort attaché. En 1635, il fut nommé doyen de Worcester; en 1640, vice-chancelier d'Oxford; & en 1646, doyen de Durham; mais il mourut environ deux mois après, avant que d'avoir pris possession de ce doyenné. Il est connu par divers ouvrages théologiques, qui montrent beaucoup de modération & d'attachement aux seules doctrines fondamentales du salut.

Barlow (Thomas) naquit en 1607, devint professeur en métaphysique à Oxford, fut nommé évêque de Lincoln en 1675, & mourut en 1691, âgé de 85 ans. Il donna tous ses livres à la bibliothèque bodléienne, & au collège de la reine; il étoit zélé calviniste, & savant dans l'histoire ecclésiastique.

Son traité sur la tolérance en matière de religion, est fort inférieur à ceux qui ont paru depuis; mais il a rompu la glace, & a fait voir combien il est difficile d'établir jusqu'à quel point des hérésies peuvent être criminelles, en sorte qu'il est prudent de les tolérer; il a écrit une brochure sur la question, « s'il est permis » au roi d'accorder la grâce à un homme » convaincu de meurtre, & légitimement » condamné; » son avis est pour l'affirmative.

Laugbaine (Gérard) naquit en 1608, devint garde des archives de l'université d'Oxford; il se procura l'estime de l'archevêque Usser, de Selden, & d'autres savans hommes de son temps; il fonda une école dans le lieu de sa naissance, & mourut en 1657, âgé de 49 ans. Ses écrits prouvent qu'il avoit une grande érudition; il a donné 1°. *Longin*, avec des notes,

Oxford 1636. in-8°. 2°. un livre imprimé à Londres en 1644, in-4°. sur le covenant qu'il trouva illicite, & qu'il condamne; 3°. il a mis au jour la fondation des universités d'Oxford & de Cambridge.

On a plusieurs de ses lettres à Uffersius, dans le recueil publié à Londres en 1686, *in-fol.* Dans une de ses lettres à Selden, en date du 17 novembre 1651, on lit le passage suivant : « En conséquence de vos ordres (car c'est ce que sont pour moi tout ce que vous appelez prières) contenus dans votre dernière du six de ce mois, j'ai consulté les manuscrits grecs de notre bibliothèque publique, où se trouve la première épître de S. Jean; nous n'en avons que trois, & il y en a un d'imparfait, où il manque quelques-unes des épîtres catholiques. Dans les deux autres, on lit au chap. v, *ὅτι ἐπίτι σὺν τῷ μαρτυρήσειν ἐν τῇ γῇ τὸ πνεῦμα, καὶ τὸ αἷμα καὶ ὁ λόγος τοῦ υἱοῦ τοῦ θεοῦ*, & il y ait la moindre trace de ce qui passe ordinairement pour le verset 7. Vous savez ce que Beze en a dit; à quoi j'ajouterai que dans le nouveau testament interlinéaire de Raphélingius, de 1612, ces mots *ἐν τῇ γῇ* finissent le verset 7, & manquent entièrement dans le huitième; l'édition de Geneve de 1620, *in-4^o*. lit de la même manière. Je suppose que votre but n'est pas de rechercher toutes les variantes des éditions, mais des manuscrits; je ne fais aussi s'il s'agit dans vos ordres, des manuscrits latins comme des grecs; c'est ce qui m'empêche de vous fatiguer des diverses leçons de nos manuscrits latins; les uns n'ont absolument rien du verset 7; d'autres l'ont en marge; d'autres le placent après ce que nous comptons ordinairement pour le verset 8; & ceux qui les ont tous deux, varient encore de diverses manières. Quoi qu'il en soit, en cas que cela vous puisse être de quelque utilité, au premier avis que vous m'en donnerez, je vous en verrai un détail plus exact sur ce sujet. »

Barwick (Jean) naquit en 1612, & se dévoua aux intérêts de Charles I & de Charles II. Il fut nommé doyen de Durham en 1660, & mourut en 1664, dans le

temps qu'il pouvoit s'attendre à des dignités plus élevées. Il a publié quelques sermons que le temps a fait disparaître. Son frere *Barwick* (Pierre) se fit médecin, & défenseur zélé de la découverte de la circulation du sang par Harvée. Il falloit être alors bien hardi, pour oser embrasser ce système; car quoique Harvée eût atteint sa 80^e année en 1657, il eut bien de la peine à voir sa doctrine établie avant sa mort.

Mill (Jean) naquit vers l'an 1645, & fut nommé un des chapelains de Charles II en 1681. Il mourut en 1707, à 62 ans.

Il publia en 1676 un sermon sur la fête de l'annonciation de la bienheureuse Vierge. J'en vais donner le précis, parce que ce discours n'a jamais été traduit. Il parla d'abord du grand respect & de la profonde vénération que toute l'antiquité a eue pour la Vierge Marie, fondée sur cette opinion qu'après qu'elle eut répondu à l'ange, *qu'il me soit fait selon ta parole*, elle fut, par un privilège singulier, préservée de tout péché actuel pendant sa vie; mais cette tradition, n'a pas le moindre fondement dans l'écriture, & l'on peut avec raison la mettre au rang de tant d'autres qui ont produit mille éloges outrés, donnés à une sainte dont la vertu & la piété sont représentées d'une manière trop honorable & trop avantageuse dans l'évangile, pour avoir besoin qu'on lui prodigue d'autres louanges destituées de fondement. Si l'on regarde le zèle de quelques anciens peres de l'église sur ce sujet, comme très-louable dans leur intention, on ne pourra s'empêcher de blâmer ceux qui, pour honorer la Vierge Marie, lui ont attribué les perfections divines, & ont prétendu qu'on devoit lui rendre le culte religieux qui n'est dû qu'à Dieu seul. Elle étoit, dit l'ange, *remplie de grace*; mais il ne dit pas que sa *plénitude de grace* étoit telle qu'elle pouvoit la communiquer à tous ceux qui en avoient besoin, de la même manière que notre sauveur dit que « comme le pere a la vie » en soi-même, il a donné aussi au fils » d'avoir la vie en soi-même. »

Le jésuite Suarez a exercé toute la subtilité de son esprit, pour déterminer le degré de cette plénitude. « La grace de la Vierge » Marie,

» Marie, dit-il, (*III. part. disp. 18, scđ. 4.*) étoit plus grande dès le premier instant de sa conception, que ne l'est celle du plus parfait des anges, & par conséquent méritoit plus que mille hommes ne peuvent mériter pendant toute leur vie. Cette grace augmenta continuellement en elle, tant qu'elle vécut, d'une telle manière que dans le premier instant de sa conception, sa grace, ou sa sainteté, surpassoit celle du plus parfait des anges, qui parvient à la perfection par un ou deux actes. Dans le second instant sa grace fut doublée, & devint aussi deux fois aussi excellente & aussi méritoire qu'elle l'étoit au premier. Dans le troisième instant, elle devint quatre fois aussi excellente; dans le quatrième, huit fois aussi grande qu'au premier; & ainsi de suite en progression géométrique; ainsi sa sainteté ayant doublé à chaque instant, depuis le moment de sa conception jusqu'à celui de sa naissance, & ensuite chaque acte de vertu ayant de la même manière été deux fois aussi excellent que celui qui l'avoit précédé; & cela ayant continué jusqu'à la soixante & douzième année de son âge qu'elle mourut, elle étoit parvenue à un tel degré de sainteté & de mérite, qu'elle en avoit plus elle seule, que tous les hommes & tous les anges n'en ont ensemble; elle est plus chère à Dieu que toutes les créatures intelligentes; il l'aime davantage que l'église universelle. Ces bizarres notions sont le fruit de la théologie scholastique, entée sur une imagination toute portée au fanatisme.

Si le culte de la bienheureuse Vierge avoit été en usage dès le commencement du christianisme, (dit M. Mill), pourroit-on imaginer que notre sauveur & ses apôtres auroient gardé le silence sur ce rite religieux, & que les auteurs chrétiens des trois premiers siècles, se seroient tus sur cette dévotion? Elle commença cependant vers le milieu du quatrième siècle, & S. Epiphane, qui vivoit alors, l'appelloit *l'hérésie des femmes*. Il y avoit de son temps certaines dévotes d'Arabie, qui pour témoigner leur respect pour la bienheureuse

Vierge, offroient à cette reine des-cieux (ainsi qu'elles la nommoient), certains gâteaux, appelés *collyrides*, d'où on donna à ces hérétiques le nom de *collyridiennes*. S. Epiphane ayant appris cette dévotion mal-entendue, déclama avec une grande véhémence contre cette pratique. Marie, dit-il, étoit sans doute une illustre, sainte, & respectable Vierge; mais elle ne nous a point été proposée comme un objet d'adoration. Qu'on la vénère, ajoute-t-il, & qu'on adore Dieu seul: και τι καλλιστη η Μαρια, και αγια τιμωμενη, αλλ' οχι εις το προσκυνησαι, η Μαρια εν τιμω, ο κυριος προσκυνησθαι.

Le savant théologien anglois établit ensuite les différens périodes des progrès du culte rendu à la bienheureuse Vierge. Le concile d'Ephèse, qui fut tenu vers le quatrième siècle, nomma pour la première fois la Vierge, *mere de Dieu*, & ce fut par un zèle indiscret qu'il se conduisit ainsi, pour s'opposer à l'hérésie de Nestorius; cependant, ce titre fit que dans les siècles suivans, on se donna carrière par des harangues peu sensées à la louange de la Vierge; mais ce ne fut qu'environ sept-cents ans après qu'on établit un office réglé à son honneur. Les chanoines de Lyon sont les premiers qu'on sache, qui insérèrent la doctrine de la conception immaculée dans leurs offices ecclésiastiques, ce qui leur attira une forte censure de la part de S. Bernard. Il y a environ trois cents cinquante ans, que Duns Scot, fameux docteur scholastique, renouvella cette opinion, & la proposa comme une chose simplement probable. Le pape Sixte IV promulga dans la suite une bulle pour appuyer cette doctrine, que le concile de Trente a confirmée.

Un cardinal de l'église, S. Bonaventure, né en 1221, & mort en 1274, introduisit le premier l'usage d'adresser une prière à la sainte Vierge, après complies. Il recueillit exprès les psaumes de David, & appliqua directement à la sainte Vierge, tous les sublimes cantiques que le roi prophète adressoit à Dieu. Tout cela prouve qu'il importe à l'église de ne point se livrer à un culte qui doit immanquablement dégénérer en superstition.

Le grand ouvrage de Mill, je veux dire
Ff

fon édition du nouveau testament grec, parut en 1707, environ quinze jours avant la mort; mais le savant Kuster en a publié une seconde édition beaucoup meilleure, *Roterdami 1710, in-fol.* L'illustre Whitby fut alarmé du nombre de variantes recueillies dans cet ouvrage, & il l'attaqua comme étant d'une dangereuse conséquence; mais le docteur Bentley, en savant critique, a dissipé cette vaine terreur.

Après avoir remarqué que Whitby reproche à Mill de rendre précaire tout le texte du nouveau testament, & d'abandonner tout à la fois la réformation aux catholiques romains, & la religion elle-même aux déistes, il ajoute; "A Dieu ne plaise! & nous espérons toujours de meilleures choses: car il est sûr que ces diverses leçons existoient dans les différents exemplaires, avant qu'on les ait recueillies: il est sûr que M. Mill ne les a ni faites ni inventées, & qu'il les a seulement exposées aux yeux du public. La religion ne perdoit rien de sa vérité, pendant que ces *variantes* étoient seulement existantes çà & là; en sera-t-elle moins vraie & moins sûre, depuis que le recueil en a été mis au grand jour? cela ne se peut; il n'y a ni faits ni vérités bien exposées, que la vraie religion ait à craindre."

Passons, continue-t-il, le nombre des *variantes*; qu'il y en ait trente milles ou non, il est toujours certain que ce nombre augmentera, si l'on collationne encore un plus grand nombre de manuscrits; mais s'ensuivra-t-il delà, qu'il n'y a point d'auteur profane qui ait tant souffert des injures du temps, que le nouveau Testament? ce fait seroit faux; car le texte de l'Ecriture n'a pas subi un plus grand nombre de variations, que ce qu'il en a dû nécessairement résulter de la nature des choses, & que celles qui lui sont communes, proportion gardée, avec tous les classiques de quelque ordre qu'ils soient.

Il y a environ trois siècles que le savoir reflue dans notre occident. S'il n'eût resté alors qu'un seul manuscrit grec du nouveau Testament, nous n'aurions certainement aucune variante; mais dans ce cas-là, le texte seroit-il en meilleur état

qu'il ne l'est aujourd'hui, à cause de trente mille diverses leçons que l'on a recueillies d'une grande quantité de différents manuscrits? tant s'en faut, puisque quand même le seul exemplaire qui nous seroit resté auroit été des meilleurs, il ne pourroit qu'y avoir eu des centaines de fautes, & quelques omissions auxquelles il n'y auroit point de remède.

Ajoutez à cela, que les soupçons de fraude & de tromperie se seroient fortifiés à un degré incroyable; la pluralité des manuscrits étoit donc nécessaire; un second, joint au premier, en augmentoit l'autorité, de même que la sûreté; mais de quelque endroit que vous tiriez ce second, il différerait en mille choses du premier, & cela n'empêchera pourtant point qu'il n'y ait encore dans les deux la moitié des fautes qu'il y avoit dans un seul, & peut-être même davantage: cela conduit à en faire souhaiter un troisième, & puis un quatrième, & puis encore tout autant qu'il s'en peut trouver, afin qu'à l'aide des uns & des autres, on puisse venir à bout de corriger toutes les fautes; un exemplaire ayant conservé la véritable leçon dans un endroit, & quelqu'autre l'ayant conservé ailleurs: or à mesure que l'on consulte un plus grand nombre de manuscrits différents, il faut de toute nécessité que le nombre des diverses leçons se multiplie; chaque exemplaire ayant ses fautes, quoiqu'il n'y en ait guère aucun qui ne soit d'un grand secours en quelques endroits. La chose est de fait, non seulement par rapport au nouveau Testament, mais encore eu égard à tous les ouvrages de l'antiquité, sans exception quelconque.

Parmi les auteurs que l'on appelle *profanes*, il y en a quelques-uns dont il ne nous reste qu'un seul manuscrit. Tels sont Velleius Paterculus, de la classe des latins, & Hesy chius, de celle des grecs. Qu'en est-il arrivé? Les fautes des copistes y sont en si grand nombre, & les lacunes si fort irrémédiables, que, malgré l'attention des plus savans & des plus subtils commentateurs qui y ont travaillé depuis deux siècles, ces deux auteurs sont encore dans l'état le plus triste, & selon les apparences, y seroient toujours.

Il en est tout autrement des écrits de l'antiquité, dont il s'est conservé plusieurs exemplaires. On y voit à la vérité les diverses leçons qui s'y sont multipliées, à proportion des différens manuscrits. Mais on y voit aussi qu'à l'aide de ces différens manuscrits collationnés par des critiques habiles & judicieux, le texte en est plus correct, & se rapproche davantage de ce qu'il étoit à sa première origine. Si nous avions les originaux des anciens, il faudroit s'y tenir, & mettre à l'écart toutes les simples copies. Mais dans la nature des choses, il nous est impossible d'avoir ces originaux : le cours des siècles, & mille accidens les ont nécessairement tous consumés & détruits. A leur défaut on doit recourir aux copies, & lorsqu'il y en a plusieurs, l'examen & la collation tiennent lieu de ressource.

M. Bentley remarque ensuite que Tércence est un des auteurs classiques que nous avons à présent dans le meilleur état ; que le manuscrit le plus ancien & le plus considérable que nous en ayons, est dans la bibliothèque du Vatican ; qu'il approche extrêmement de la propre main du poète ; qu'il y a pourtant dans ce manuscrit - là même quelques centaines de fautes, dont la plupart peuvent être corrigées sur d'autres exemplaires, qui sont d'ailleurs d'une date plus récente, & beaucoup moins estimables. Le docteur ajoute, qu'il en a lui-même collationné plusieurs ; & il assure que dans cet auteur, dont les ouvrages ne sont pas un volume aussi gros que le nouveau Testament, il a trouvé vingt mille diverses leçons, & qu'il est moralement certain que si l'on collationnoit la moitié des exemplaires de Tércence avec la même précision, & le même scrupule que l'on a fait du nouveau Testament, les variantes de ce poète monteroient à plus de cinquante mille : car il importe d'observer, dit-il, que dans le manuscrit du nouveau Testament, on a porté l'exactitude sur les diverses leçons, jusqu'à la dernière minutie. La plus petite différence dans l'orthographe, dans les moindres particules, dans les articles, dans l'ordre & dans l'arrangement des mots, mis devant ou après, sans rien changer au sens, a été soigneu-

sément observée. Faut - il donc s'étonner de ce qu'après avoir ainsi sureté toutes les especes de *variantes*, on en ait trouvé trente mille ?

Tout le monde convient que les vers ne sont pas si sujets au changement que la prose. Otez l'ignorance grossière dans une langue connue, le copiste est conduit par la mesure ; cependant dans les anciens poètes même, le nombre des *variantes* qu'on y trouve, est étonnant. Dans l'édition de Tibulle donnée par Broekhuysen, on voit à la fin du livre un recueil de diverses leçons, où on en découvre tout autant qu'il y a de vers dans le poète. Il en est de même du Plaute de Paréus, &c. Ajoutez à toutes ces considérations, que les manuscrits qui nous restent des auteurs profanes, ne sont qu'un petit nombre en comparaison de ceux du nouveau Testament.

M. Whiston observe aussi, que tant s'en faut que les diverses leçons de ce dernier livre, fassent tort au texte, ou en affoiblissent l'autorité en général, qu'au contraire elles y donnent un grand jour, nous faisant connoître quelquefois l'expression originale des apôtres en des choses incontestables. Elles sont encore des preuves de l'authenticité de nos exemplaires ordinaires quant à l'essentiel, puisque de ces trente mille variantes, il y en a à peine cinquante qui changent considérablement le sens sur quelque point important. *Voyez aussi les judicieuses remarques de Kuster à ce sujet.*

Smith (Jean) naquit en 1659 ; il cultiva l'histoire & la théologie dans sa cure de Durham. L'histoire ecclésiastique de Bede, à laquelle il a fait un beau supplément, a paru en 1722, sept ans après sa mort.

Addison (Lancelot) fut nommé doyen de Lichfield en 1683, & auroit été vraisemblablement élevé à l'épiscopat peu de temps après la révolution, si le ministère ne l'eût regardé comme trop attaché au parti contraire. Il mourut en 1703, après avoir donné plusieurs ouvrages en Anglois. Voici les titres de quelques-uns.

1^o. La barbarie occidentale, ou récit abrégé des révolutions de Fez & de Maroc, avec un détail des coutumes sacrées, civiles

& domestiques de ces deux royaumes ; à Oxford 1671 in 8°. Il pouvoit parler savamment de ce pays-là, car il avoit résidé plusieurs années à Tanger, en qualité de chapelain de sa nation. 2°. L'état présent des Juifs dans la Barbarie, contenant un détail de leurs coutumes, tant sacrées que profanes. Londres 1675 in-8°. Si M. Basnage eût vu ce traité, il y auroit puisé bien des lumières pour compléter son histoire des Juifs. 3°. Défense modeste du clergé, où l'on examine brièvement son origine, son antiquité & sa nécessité. Londres 1677 in-8°. par L. A. D. D. Le docteur Hickeys a fait réimprimer ce petit ouvrage en 1709, sans en connoître l'auteur, mais parce qu'il a trouvé ce livre écrit avec beaucoup de force, de précision, de noblesse & d'érudition. 4°. L'état de Tanger sous le gouvernement du comte de Tiviot. Londres 1671 in-4°.

Le docteur Addison a aussi donné l'état du mahométisme, avec un abrégé de la vie & de la mort de Mahomet. Londres 1679 in-8°. En parlant des moyens qui ont contribué à la propagation du mahométisme, le docteur Addison marque entre autres la tolérance, clairement prescrite dans l'alcoran, c. xvij, p. 202 & 203. L'auteur fait aussi mention du traité d'alliance conclu, à ce que l'on prétend, entre Mahomet & les chrétiens. Gabriel Sionite publia cette pièce en France, d'après l'original qu'on disoit avoir été trouvé dans un monastère de Mont-Carmel. Elle fut réimprimée en Allemagne par les soins de Jean Fabricius en 1638. Grotius croyoit cette pièce supposée, & il avoit raison, car outre que le style ne ressemble point du tout à celui de l'alcoran, on a découvert depuis que cette pièce avoit été portée d'Orient en Europe par un capucin nommé *Pacifique Scaliger*, & toutes les apparences sont qu'elle a été forgée par ce missionnaire.

Enfin, le docteur Lancelot Addison tire une grande gloire d'avoir été le pere du célèbre Addison né en 1672 à Wilton, & c'est là que nous n'oublierons pas de donner son article. (*Le chevalier DE JAUCOURT.*)

WEST-RIDING, (*Géog. mod.*) nom

du quartier occidental du duché d'York. On compte dans le *West Riding*, cent quatre églises paroissiales, sans les chapelles, & vingt & une villes & bourgs à marché : mais ce qui en fait le plus bel ornement est la ville d'York, capitale de la province. Ce quartier est pour la plus grande partie couvert de montagnes, entrecoupé de rochers, & revêtu de forêts en quelques endroits. Les montagnes & les rochers sont entièrement stériles ; mais les collines & les vallées fournissent du blé & des pâturages autant qu'on en peut consumer dans le pays. Dans les endroits où le terroir ne rapporte rien, on y trouve des mines de plomb ou de cuivre, & des carrières de charbon de pierre ou de terre. (*D. J.*)

WESTERAS, (*Géog. mod.*) autrement *Arosen*, ville de Suede, capitale de la Westmanie, sur le bord septentrional du lac Maler, à six lieues au nord-est de Koping, & à vingt lieues au nord-ouest de Stockholm, avec un château pour sa défense. C'est à *Westeras* que se fit en 1544 l'acte d'union héréditaire, qui assura la couronne aux descendants de Gustave-Vasa. Long. 34, 42 ; lat. 56, 39.

Rudbeck (Olaus) étoit de *Westeras*. Il est fort connu des anatomistes par sa découverte des vaisseaux lymphatiques, & des littérateurs par son grand ouvrage intitulé *Atlantica*, dans lequel il prétend que les Allemands, les Anglois, les Danois, les François, & divers autres peuples, doivent leur première origine à la Suede ; il a semé beaucoup d'érudition pour soutenir sa chimère. (*D. J.*)

WESTERBOURG, le comté de (*Géog. mod.*) petit comté d'Allemagne, dans la partie orientale de la Wettéravie, nommé le *Wester-Wald* ; ce comté a pour chef-lieu un gros bourg qui lui donne son nom, & qui est défendu par un château. (*D. J.*)

WESTERGOË, (*Géog. mod.*) comté des Pays-Bas, dans la Frise, dont il compose un des trois quartiers. Ce comté est proprement la partie de la Frise qui est au couchant vers la côte de Zuyderzée ce qui a occasionné son nom. Le *Westergo* comprend huit cantons appelés *Gritanics*.

Ses villes sont Franeker , Harlingen , Stavoren , Hindeloping , Worcum sur le Zuyderzée , & Sneek qui est situé au milieu du pays. (D. J.)

WESTERNES, ISLES (Géog. mod.) isles nombreuses & de différente grandeur ; elles sont ainsi nommées à cause de leur situation , par rapport à l'Ecosse à qui elles appartiennent. Ce sont les Hébrides ou *Æbude* des anciens. On les distingue en trois classes relativement à leur grandeur , & on en compte en total quarante-quatre. Long. 10 , 12 ; lat. 55 , 58 , 30.

Le sol des isles *Westernes* est fort dissimblable , quoique l'air y soit en général pur & salubre. Les habitans parlent la langue irlandaise , mais un peu différemment de la manière dont on la parle en Irlande. Ils ressemblent beaucoup aux montagnards du continent d'Ecosse dans leurs habits , dans leurs coutumes & dans leur façon de vivre.

Les plus remarquables de toutes ces isles , sont celles de Jona & de S. Kilda. La première , qu'on appelle à présent *Colamb-Hill* , proche de l'isle de Mull , est remarquable en ce qu'elle étoit anciennement le lieu de la sépulture des rois d'Ecosse. L'autre est appelée par les Insulaires *Hirt* , par Buchanam *Hirta* , & ensuite *Kilda*. C'est la plus éloignée de toutes les isles *Westernes* , & elle est fameuse , tant par quelques singularités qu'on y rencontre , que par les coutumes qui sont particulières à ceux qui l'habitent. (D. J.)

WESTER-QUARTIER, (Géog. mod.) contrée des Pays-Bas dans la province de Groningue , & la plus occidentale de celles qu'on nomme les *Ommelandes*. Elle est aux confins de la Frise , entre la Hunse & le Lawers. Cette petite contrée n'est peuplée que de villages.

WESTERVICK , (Géog. mod.) petite ville de Suede dans le Smaland , aux frontières de l'Ostrogothie , sur la côte au midi de Linkoping , avec un port. Long. 35 , 18 ; lat. 57 , 55.

WESTERWALD, (Géog. mod.) contrée d'Allemagne dans la Wettérvie , dont elle fait partie. Elle est bornée au nord par la Westphalie , au midi par le Lohr , au levant par la Haute-Hée , & au couchant

par le Rhin. Elle comprend une petite portion des états de Cologne & de Treves , les comtés d'Issembourg , de Sigen , de Dillembourg , & la principauté d'Hadamar. (D. J.)

WESTERWOLD, (Géog. mod.) contrée des Pays-Bas dans la province de Groningue , & l'une des *Ommelandes* qui ne contiennent que des villages. Son territoire est rempli de marais , de bruyeres & de prairies. (D. J.)

WESTGRAAFDYK , (Géog. mod.) village de nord-Hollande , où naquit en 1554 Nieuwentit (Bernard) , habile physicien & mathématicien. Il devint bourgmestre de la petite ville de Purmerende , & s'y fit estimer de tout le monde par son savoir , par son mérite , & par son intégrité : il mourut en 1618 , à 63 ans. On a de lui un excellent traité en hollandais , publié à Amsterdam en 1715 , in-4°. & intitulé véritable usage de la contemplation de l'univers , pour la conviction des athées & des incrédules. Cet ouvrage a été traduit en anglais , & réimprimé trois ou quatre fois à Londres dans l'espace de quatre ans. M. Noguez , médecin , l'a traduit en français sous le titre de *l'existence de Dieu démontrée par les merveilles de la nature* , à Paris 1725 , in-4°. avec des figures , au nombre de vingt-neuf planches. Le P. Nicéron a fait l'article de Nieuwentit dans ses mémoires des hommes illustres , t. III. On peut le consulter. (D. J.)

WESTMANLAND, (Géog. mod.) & plus communément *Westmanie* , province de Suede. Voyez **WESTMANIE**.

WESTMANIE, (Géog. mod.) province de Suede , bornée au nord par la Dalécarlie , au midi par la Sudermanie & la Néricie , au levant par l'Uplande , & au couchant par le Wermeland. On lui donne 30 lieues de long , sur 17 de large ; mais c'est une contrée stérile , & qui n'a que quelques mines d'argent. Westéras est la capitale. (D. J.)

WESTMINSTER, (Géog. mod.) ville d'Angleterre dans le comté de Middlesex , au bord de la Tamise , & à l'occident de Londres , avec laquelle elle ne fait plus qu'une même ville. Mais quoique *Westminster* soit jointe à Londres par une suite

de maisons & d'hôtels sans interruption ; & qu'on la comprenne ordinairement sous le nom de Londres ; cependant elle fait un corps de ville qui a ses privilèges & ses droits séparés , aussi-bien que sa juridiction.

Dans le commencement du dix-septième siècle , il y avoit encore un mille de distance entre l'une & l'autre de ces villes , & cet espace étoit rempli par des champs & par des prairies ; mais les habitans de Londres s'étant multipliés d'année en année depuis le regne de Charles I , cet espace de terrain a été rempli peu-à-peu par de belles & magnifiques rues qu'on y a bâties , de sorte que les deux villes sont jointes aujourd'hui comme le fauxbourg S. Germain & Paris , & sans la différence de juridiction , elles seroient parfaitement confondues.

Anciennement *Westminster* s'appelloit *Thorney*, du dieu Thor qu'on y adoroit avant la conversion des Saxons. Elle prit ensuite le nom de *West-Minster*, à cause d'un monastère bâti dans cet endroit , à l'ouest de la ville de Londres. Les trois principales choses qu'on y remarque , sont l'église , l'abbaye & les restes d'un vieux palais royal.

Le gouvernement de *Westminster* s'étend non seulement sur la cité de ce nom , mais encore sur les fauxbourgs qui avancent du côté de Londres jusqu'à Temple-Bar. Quoique la cité n'ait qu'une paroisse appelée *Sainte-Marguerite*, cette paroisse est d'une grande étendue , & ses dépendances consistent en cinq autres paroisses.

Il n'y a pour le gouvernement de *Westminster*, ni maire , ni échevins , ni shérifs ; c'est le chapitre qui est revêtu de toute la juridiction civile & ecclésiastique. Il est vrai que le gouvernement civil a été mis entre les mains des laïques choisis ou confirmés par le chapitre. Le chef de tous les magistrats s'appelle *high-steward*, qui est d'ordinaire un noble du premier rang , nommé par le chapitre. Il possède cette charge pendant sa vie , & en fait exercer les fonctions par un homme bien versé dans les loix. Cet homme , choisi par le *high-steward*, doit être confirmé par le chapitre , & pour lors

il tient avec les autres magistrats la cour qu'on appelle *leet*.

Après lui est le bailli ou le shérif , car il convoque les jurés. Tous les sergens de *Westminster* lui sont soumis ; il règle les formalités au sujet de l'élection des membres du parlement pour la cité de *Westminster*, qui a droit de nommer deux députés. Toutes les amendes & les confiscations appartiennent au bailli , ce qui rend sa charge très-lucrative : il y a de plus un grand connétable , choisi par la cour de *leet*, & ce magistrat a sous ses ordres tous les autres connétables. Il est ordinairement deux années en charge.

Enfin , cette juridiction est composée de quatorze des principaux bourgeois qu'on appelle *Burgesses*, & dont sept sont pour la cité , & sept pour ses dépendances : leur office a beaucoup de rapport à celui des échevins de Londres , car ils ont chacun un *ward* ou quartier particulier sous leur juridiction. De ces quatorze *burgesses*, il y en a deux qui sont élus sous le nom de *Head-Burgesses*, ou chefs des bourgeois ; l'un d'eux est pour la cité , & l'autre pour ses dépendances , auxquelles dépendances on donne les noms de *liberties* & de *franchises*.

C'est à *Westminster* qu'est né vers l'an 1575 , Benjamin Johnson , ou Jonson , illustre poète dramatique ; & c'est dans l'abbaye de ce lieu , qu'il fut enterré en 1637 : comme j'ai déjà donné le caractère de ce poète au mot *tragédie*, j'y renvoie le lecteur. J'ajouterai seulement qu'il possédoit tout le savoir qui manquoit à Shakespear , & manquoit de tout le génie dont l'autre étoit partagé : tous deux étoient presque également dépourvus d'élégance , d'harmonie & de correction : Johnson , servile copiste des anciens , traduisit en mauvais anglois leurs plus beaux passages : mais Shakespear créa & prévalut par son génie sur l'art grossier de ses contemporains.

Johnson étant né fort pauvre , & n'ayant pas de quoi poursuivre ses études , travailloit au bâtiment de *Lincolns-Inn* avec la truëlle à la main , & un livre en poche : Shakespear ayant vu une de ses pièces , la recommanda , & cette recommandation introduisit Johnson dans le monde. Il

Donna la première édition de ses œuvres en 1616, in-fol. elles ont été réimprimées plus commodément à Londres en 1716, en six vol. in-8°. Dans cette collection, se trouve une pièce intitulée, *humble requête du pauvre Ben au meilleur de tous les rois, de tous les maîtres, de tous les hommes, le roi Charles*. Il y expose, à ce prince, que le roi son pere lui a donné une pension annuelle de cent marcs, & le supplie d'en faire des livres sterlings. On fait sa réponse au sujet du présent modique qu'il reçut de Charles I. « Je suis » logé à Pétroit (dit ce bel esprit lorsqu'on » lui remit la somme,) mais je vois par » l'étendue de cette faveur, que l'ame de » sa majesté n'est pas logée plus au large. » *I am lodg'd in an Alley; but j see from the extent of this bounty, that hers majesty's soul is too lodg'd in an Alley.*

Il parle dans ses découvertes (*discoveries*) avec une vérité charmante, de toutes sortes de traverses auxquelles il avoit été exposé de la part de ses ennemis. Ils me reprochoient, dit-il, de ce que je m'occupois à faire des vers, comme si je commettois un crime dans cette occupation: ils produisirent contre moi mes écrits par lambeaux; odieuse méchanceté! puisque les écrits de l'auteur le plus sage paroîtront toujours dangereux, lorsqu'on en citera quelques périodes hors de leur liaison avec le reste. Ils m'ont aussi reproché ma pauvreté: j'avoue qu'elle est à mon service, sobre dans ses alimens, simple dans ses habits, frugale, laborieuse & me donnant de bons conseils qui m'empêchent de tomber dans les vices des enfans chéris de Plutus. Qu'on jette les yeux, continue-t-il, sur les plus monstrueux excès; on ne les trouvera guère dans les maisons de l'indigence. Ce sont les fruits des riches géants, & des puissans chasseurs; tandis que tout ce qu'il y a de noble, de digne de louange & de mémoire, doit son origine à de chétives cabanes. C'est l'ancienne pauvreté qui a fondé les états, bâti les villes, inventé les arts, donné des loix utiles, armé les hommes contre les crimes; c'est elle qui a fait trouver aux mortels une récompense dans leur propre vertu, & qui a conservé la gloire & le bonheur des peuples jusqu'à

ce qu'ils se soient vendus aux tyrans ambitieux.

Beuterton (Thomas.) estimé généralement le meilleur acteur qui ait paru sur le théâtre anglois, avant celui qui en fait aujourd'hui la gloire, la fameux Garik, qui est sans contredit le premier de l'Europe; homme unique en son genre, & qui sous le siècle d'Auguste, eût partagé les suffrages des Romains entre Pylade & lui: je viens à *Betterton*. Il naquit dans le Tulte-Street à *Westminster* en 1635; son pere, qui étoit sous-cuisinier de Charles I, voulut en faire un libraire; mais la plupart de ceux qui ont excellé dans les arts, y ont été conduits par leur génie, malgré les vûes & les oppositions de leurs parens.

Comme la nature avoit formé *Betterton* pour le théâtre, il s'y distingua bientôt avec éclat, & enleva tous les suffrages dès l'âge de 22 ans. Il est le premier qui ait joué à Londres des rôles de femmes, & il s'en acquitta avec beaucoup d'applaudissement. Il entra d'abord dans la troupe du roi; mais comme la plupart des comédiens avoient été chassés de leurs trônes imaginaires, lorsque Charles I en perdit un réel, plusieurs d'entr'eux prirent les armes pour le service de leur souverain, & firent paroître beaucoup de valeur pour sa défense. Entr'autres exemples, le fameux acteur *Mohun* se conduisit avec tant d'intrépidité, qu'on l'honora d'une commission de major, qu'il remit à la révolution, pour retourner au théâtre. Le chevalier *Davenant* avoit marqué beaucoup de zèle pour Charles II, qui en récompense de ses services, lui accorda une patente pour former une troupe de comédiens, sous le titre de *comédiens du duc d'York*; & c'est dans cette troupe que se mit *Betterton*, & dont il fut le héros.

Quelques-uns croient qu'il introduisit le premier en Angleterre le changement de décorations. Quoi qu'il en soit, il est certain qu'il contribua beaucoup à les embellir & à les perfectionner. Il épousa mademoiselle *Sanderfon*, qui joignoit aux talens naturels requis pour faire une excellente actrice, la beauté, les graces & la vertu.

Le théâtre anglois subit diverses vicissitudes par les changemens de troupes, de

lieux & de directeurs. Un directeur de théâtre, par le commerce constant qu'il est obligé d'avoir, soit avec sa troupe d'acteurs & d'actrices, soit avec tout ce qu'il y a de gens frivoles, tant naturels qu'étrangers, est proprement dans son poste le Machiavel de l'empire de l'amour. Le théâtre est en lui-même l'image de la vie humaine; les hommes qui font la plus grande figure dans le monde, ne sont pas plus ce qu'ils paroissent être, que cet acteur à qui vous voyez quitter ses habits de parade, n'est le héros qu'il vient de représenter.

Au milieu des révolutions du théâtre anglois, Betterton en éprouva dans sa fortune: il perdit par un prêt inconsidéré, la plus grande partie de ce qu'il avoit gagné, huit mille livres sterlings. Un bon acteur n'est point à Londres dans la misère: Betterton réunissoit en lui tous les talens, la figure, la beauté du geste & de la voix, la netteté de la prononciation & la sûreté de la mémoire; son action étoit juste, touchante, admirable.

Je ne puis trop le louer, dit l'auteur du *Tatler*; car c'étoit un homme étonnant, qui par son action m'a fait sentir ce qu'il y a de grand dans la nature humaine, bien plus vivement que ne l'ont jamais fait les raisonnemens des philosophes les plus profonds & les descriptions plus charmantes des poëtes; l'angoisse dans laquelle il paroissoit, en examinant la circonstance du mouchoir dans *Othello*; les mouvemens d'amour que l'innocence des réponses de *Desdémone* excitoit en lui, exprimoient dans ses gestes une si grande variété de passions qui se succédoient les unes aux autres, qu'il n'y avoit personne qui n'apprit à redouter son propre cœur, & qui ne dût être convaincu que c'est y mettre le poignard que de se livrer aux noirs accès de la jalousie.

Le comédien *Booth*, qu'on ne peut soupçonner de partialité dans le jugement qu'il portoit de Betterton, disoit souvent que la première fois qu'il lui avoit vu représenter le *Spéctre* à la répétition de *Hamlet*, l'air, le ton & l'action qu'il y mit l'avoient saisi d'une telle horreur, qu'il s'étoit trouvé hors d'état pendant quelques momens de

ponvoir jouer son propre rôle. Lorsque nos connoisseurs, dit le chevalier *Steele*, ont vu cet acteur sur le théâtre, ils ont eu pitié de *Marc-Antoine*, de *Hamlet*, de *Mithridate*, de *Théodore* & de *Henri VIII*. On fait comme il revétoit l'état de chacun de ces illustres personnages, & comme dans tous les changemens de la scène, il se conduisoit avec une dignité qui répondoit à l'élévation de son rang.

Il réussissoit également dans le comique & dans le tragique, & ce qu'il y a de plus singulier, il faisoit le libertin en perfection: caractère fort opposé au sien. On trouve assez de gens qui savent emprunter les manières d'un honnête homme, mais il y a peu d'honnêtes gens qui sachent contrefaire le faquin. Le dernier rôle qu'il fit, fut le personnage d'un jeune homme dans la pièce intitulée *The Maid's tragedy*; & quoiqu'il eût déjà près de 70 ans, il joua son rôle avec tout le feu, l'audace & la vivacité d'un homme de 25 ans.

On représenta pour son compte, quelques années après qu'il eut quitté le théâtre, la pièce intitulée *L'Amour payé d'amour*. Cette représentation lui valut cinq cents livres sterlings: l'affluence du monde qui y vint justifia la reconnaissance qu'on lui portoit, & ce grand acteur eut lieu d'être content des comédiens & de l'assemblée. L'épilogue composé par *M. Row*, finit d'une manière pathétique. « C'est, dit-il, » le souvenir des plaisirs qu'il vous a pro- » curés, qui vous engage à consacrer avec » gloire le cothurne de ce grand maître, » & vous ne voulez pas permettre qu'un » homme qui vous a tant de fois touchés » par de feintes douleurs, vous soit enlevé » par des souffrances réelles. »

Il mourut en 1710 d'une goutte remontée à l'âge de 75 ans, & fut enterré dans le cloître de l'abbaye de *Westminster*. Il a composé, traduit ou changé quelques pièces de théâtre, entr'autres *dom Sébastien*, tragédie de *Dryden*. Il supprima avec tant d'art, dit le poëte, un millier de vers de ma pièce, qu'elle y a tout gagné, & que c'est à ses soins & à la beauté de son jeu que je suis redevable du succès qu'elle a eu.

Le chevalier *Steele* honora sa mémoire par

par un beau tatler. Rien, dit-il, ne touche plus les gens de goût, que de voir les obscures de ceux qui ont excellé dans quelque art ou quelque science. M. Betterton exprimoit avec tant de grace & de force l'endroit d'*Othello*, où il parle de la maniere de gagner le cœur de sa maîtresse, qu'en me promenant dans le cloître je pensois à lui avec la même sensibilité que j'aurois eue pour une personne qui auroit fait pendant sa vie ce que je lui ai vu représenter. L'obscurité du lieu & les flambeaux qui marchent devant le convoi, contribuèrent à me rendre rêveur & mélancolique : je me sentis vivement affligé, qu'il y eût quelque différence entre Brutus & Cassius, & que ses talens n'aient pu le garantir du cercueil. Considérant ensuite le néant des grandeurs humaines, je n'ai pu m'empêcher de voir avec douleur que tant d'hommes illustres, qui sont dans le voisinage du petit coin de terre où l'on a mis mon ancien ami, sont retournés en poudre, & qu'il n'y a dans la tombe aucune différence entre le monarque réel & le monarque imaginaire.

Madame Betterton survécut à son mari, & peut-être n'a-t-il jamais représenté de scène aussi touchante que celle qu'offroit l'état où il laissa ses affaires & son épouse : elle languit long-temps, séchant du chagrin de voir le débâlement de sa santé & de sa petite fortune. La mort de son mari jointe à son âge & à ses infirmités, rendoit son état pitoyable ; mais l'excès de son malheur devint en quelque façon sa ressource, parce qu'il la priva de son bon sens & de sa raison.

Je me suis étendu sur cet homme célèbre en son genre, parce que tous ceux qui excellent dans quelqu'un des beaux arts, méritent l'estime & les éloges des gens de lettres.

Lée (Nathanael), célèbre poète, naquit à *Westminster* vers le milieu du dernier siècle, & fit onze piéces de théâtre, qui ont été jouées avec beaucoup d'applaudissement. Sa dernière tragédie, intitulée *le massacre de Paris*, fut représentée sur le théâtre royal en 1690. Les pensées de cet auteur sont admirables pour le tragique, mais si noyées dans une multitude

Tome XXXVI.

de paroles, qu'elles perdent la plus grande partie de leur beauté. Il réussit merveilleusement dans le pathétique, lorsqu'il ne s'abandonne point à la violence de son imagination. Le comte de Rochester dit plaisamment que ce poète ne chanteroit pas mal, mais qu'il forçoit sa voix, de maniere qu'il s'enrouoit. Il perdit l'esprit à l'âge de cinquante ans, & fut confiné quelques années à l'hôpital de Bethlem. Il en sortit sans s'être parfaitement rétabli, & mourut pendant la nuit dans une des rues de Londres.

Beveridge (Guillaume), en latin *Beverigius*, né à *Westminster* en 1638, fut nommé évêque de *S. Asaph* en 1705, & s'attira la vénération de toute l'Angleterre par ses vertus & par son savoir. Il mourut en 1708, à 71 ans.

Ses ouvrages de piété sont en grand nombre. On a publié ses sermons en 1709, & ce recueil forme dix volumes in-8°. Ses pensées secrètes sur la religion ont souffert plusieurs éditions. La traduction françoise de cet ouvrage parut à Amsterdam en 1731, en deux volumes in-12.

En 1662, il publia à Londres ses *institutionum chronologicarum libri duo*, qui ont été réimprimés pour la troisième fois en 1721 ; c'est un traité simple & méthodique d'un grand usage classique, parce qu'il fournit un système abrégé de toute la chronologie. Dans le premier livre, l'auteur traite de la nature & des parties de la chronologie ; du temps, des heures, des minutes & des secondes ; des jours, des semaines, des mois, de l'année céleste, de l'année juive, grégorienne, égyptienne, éthiopienne, persane, syrienne & grecque ; de l'année astronomique, civile & solaire des juifs ; de l'année des Arabes. Dans le second livre, il traite des syzygies ou mois lunaires, & des éclipses, des équinoxes & des solstices ; du cycle du soleil & de la lettre dominicale, du cycle de la lune & du nombre d'or ; de l'indiction ; de l'épacte ; du cycle de Méton & de Callipe ; de la période dionysienne & julienne ; de l'ère chrétienne & de Dioclétien ; des années du monde ou du comput des Grecs ; de l'ère judaïque ; de l'époque de la prise de Troie,

Gg

de la fondation de Rome & de celle d'Antioche ; des olympiades & des jeux capitolins ; des années juliennes , de l'ere d'Espagne & de la victoire d'Asium ; des eres de Nabonassar , de Philippe , & de Yezdegird le dernier roi de Perse , de l'Hegire ou ere mahometane. Dans l'appendix , il donne les noms des mois hébreux , syriens , persans , éthiopiens & arabes , dans les caractères mêmes de ces langues , & autres choses pareilles.

En 1678 , il fit imprimer son *codex canonum ecclesie primitivæ vindicatus* , recueil des canons de la primitive église justifié. M. Daillé étoit dans une opinion différente ; car , dans son traité de *pseudepigraphis* , imprimé en 1652 , il tâche de prouver que le recueil des canons n'a point été fait par des personnes qui aient vécu près du temps des apôtres , & qu'il n'a été publié que vers la fin du cinquieme siecle.

Le *thesaurus theologicus* , ou *système de théologie* du docteur Beveridge n'a paru qu'en 1710 , in 8°. c'est à dire , trois ans après la mort de l'auteur.

Un illustre savant a mis au jour en 1711 une courte revue des écrits du docteur Beveridge ; & l'on doit convenir qu'il y a trouvé un grand nombre d'erreurs en fait de systèmes & de raisonnemens. Mais il faut oublier les erreurs spéculatives du vertueux évêque de S. Asaph , & considérer seulement les preuves éclatantes qu'il a données de sa piété pendant sa vie & à sa mort , ayant légué la plus grande partie de son bien pour l'avancement de la religion chrétienne , tant au dedans qu'au dehors du royaume britannique.

Folkes (Martin) naquit à *Westminster* en 1690 , & fut nommé de la société royale en 1714 , à l'âge de 24 ans. Au retour de ses voyages , il lut à la société des antiquaires de Londres une savante dissertation sur le poids & la valeur des anciennes monnoies romaines , à laquelle étoit jointe une table des monnoies d'or d'Angleterre , depuis le regne d'Edouard III , sous lequel on a commencé à en fabriquer de cette espece , avec leurs poids & leurs valeurs intrinseques. On trouvera dans les transactions philosophiques les

observations de M. Folkes sur les polyèdres d'eau douce découverts par M. Tremblay ; sur les bouteilles de Florence , qui résistent au choc d'une balle de plomb , & ne peuvent soutenir celui d'un petit gravier sans se rompre ; comme aussi sur des os humains revêtus d'une couche pierreuse , & qu'il avoit vus près de Rome à Villa-Ludovisia.

Il succéda à M. Sloane à la place de président de la société royale ; & en 1742 , il fut nommé associé étranger à l'académie des Sciences de Paris.

En 1745 , il publia son traité des monnoies d'argent d'Angleterre , depuis la conquête de cette isle par les Normands , jusqu'au temps où il écrivoit. Cet ouvrage , avec la seconde édition de celui qu'il avoit déjà donné sur les monnoies d'or , étoit certainement le morceau de ce genre le plus parfait & le plus intéressant qu'on eût encore vu ; il est même plus intéressant qu'il ne paroît au premier coup-d'œil. Les monnoies sont les signes des valeurs de tout ce qui peut faire l'objet du commerce & des besoins de la société ; ces signes doivent donc eux-mêmes changer de valeur , suivant que la quantité du métal qui sert de signe , ou celle des choses représentées vient à changer , & encore , suivant la facilité qu'une nation trouve à se les procurer par son commerce , d'où il suit qu'un tableau fidele de la variation des monnoies d'une nation présente à ceux qui sont en état de connoître cette espece d'hiéroglyphe , non les événemens qui appartiennent aux histoires ordinaires , mais l'effet de ces mêmes événemens sur le corps politique , & les avantages ou les maux intérieurs qu'ils y ont pu causer.

En 1750 , M. Folkes fut nommé président de la société des antiquaires de Londres , & ce fut le dernier honneur qui lui fut déferé , étant mort en 1754. (*Le chevalier DE JAUCOURT.*)

WESTMINSTER , église de , (*Topogr. de Londres.*) l'église de *Westminster* fut fondée dans le vij^e siecle par Sébert , roi des Saxons orientaux , qui s'étant converti au christianisme , changea le temple du dieu Thor qui étoit dans cet endroit en une église chrétienne , laquelle fut depuis ruinée par les Danois. *voir à l'art. de l'art.*

Edouard le confesseur rebâtit à neuf cette église dans le onzième siècle, & voulut qu'elle fût sous l'invocation de S. Pierre. Il employa à cette fondation la dixième partie de ses revenus, & joignit à sa nouvelle église un monastère ou une abbaye, dans laquelle il établit des religieux de l'ordre de S. Benoît.

Au xiii^e siècle, Henri III fit démolir l'église d'Edouard pour la rebâtir beaucoup plus belle qu'elle n'étoit auparavant; mais son entreprise ne fut achevée que longtemps après sa mort. Henri VII choisit cette église pour être sa sépulture, & celle des rois ses successeurs. Il fit construire dans le chœur à l'orient une superbe chapelle, qui lui coûta quatorze mille livres sterling, somme très-considérable dans ce temps-là.

L'église de *Westminster* est un grand édifice, de goût gothique, fort élevé, construit en croix comme les églises cathédrales, long de cinq cents piés, & large d'environ cent piés. Aux deux côtés de la façade qui est à l'occident, paroissent deux tours carrées qui ne s'élèvent pas plus haut que le toit.

On entre dans un vaisseau long & étroit, dont la voûte est suspendue par deux rangs de piliers; en avançant un peu plus loin, on voit dans diverses chapelles les tombeaux de quinze ou seize rois & reines d'Angleterre, & ceux de plusieurs personnes illustres, soit par leur mérite, soit par leur naissance. On trouve en face le chœur, où est entr'autres le tombeau de Sébert, premier fondateur de l'église, & qui mourut en 616.

Du chœur, on passe dans la chapelle royale, où se trouve sur la droite la sépulture de Richard II, mort en 1399, & celle d'Edouard III, mort en 1377. Au fond de la chapelle, on voit le tombeau de Henri V, mort en 1422, & celui de S. Edouard le confesseur, mort en 1065. Sur la gauche est inhumé le brave Edouard I, mort en 1308, & Henri III, mort en 1273. Ces tombeaux sont tous accompagnés d'épitaphes.

De la chapelle royale, on passe dans celle de Henri VII, où se voit le tombeau de ce prince, en bronze massif, & où il

est inhumé avec Elisabeth son épouse. Le roi Edouard VI a son tombeau tout près de celui de son aïeul; la reine Marie Stuart, mere de Jacques I, & la princesse Marguerite de Richemond, mere de Henri VII, sont ensevelies au dehors de la chapelle, à la droite; sur la gauche, on voit la sépulture de l'illustre reine Elisabeth.

L'église de *Westminster* est le lieu où se fait ordinairement la cérémonie du couronnement des rois, & l'on a suivi cet usage depuis Guillaume le conquérant, qui montra l'exemple. La reine Elisabeth ayant ôté cette église aux religieux bénédictins qui la possédoient, y mit à leur place douze chanoines, avec un doyen. Le doyen est d'ordinaire un évêque, lequel a sous certaines restrictions une juridiction ecclésiastique & civile dans la ville de *Westminster*, & dans les lieux qui dépendoient autrefois de l'abbaye.

Les revenus de cette maison servent actuellement à entretenir trente chanoines, un organiste, douze pauvres, & quarante écoliers, avec leurs maîtres, & divers officiers de collège, qui ont tous de gros appointemens. Il y a dans le cloître une bibliothèque publique, qui s'ouvre soir & matin pendant les séances des cours de justice de *Westminster*.

C'est dans l'église de *Westminster* qu'on enterre les têtes couronnées, les personnes du plus haut rang, & celles d'un mérite rare. Mais au milieu de tant d'hommes illustres, dont l'église est le tombeau, l'histoire nous apprend que Cromwel y fit ensevelir sa mere avec beaucoup de pompe & de magnificence. Elle vécut assez pour le voir élevé au protectorat, & solennellement installé en 1653 dans ce grand office, équivalent à celui de la royauté. Cependant elle n'avoit jamais pu se persuader que le pouvoir ou la vie de son fils fussent en sûreté; & d'un jour à l'autre, elle doutoit qu'il fût vivant s'il ne l'en assurait par sa présence. C'étoit une femme de bonne famille, du nom de *Stuart*, & d'un caractère décent, qui, par son économie & son industrie, avoit tiré parti d'une fortune bornée pour l'éducation d'une nombreuse famille. Elle s'étoit vue dans la

nécessité d'établir une brasserie à Huntingdon, & sa conduite lui en avoit fait tirer de l'avantage. Delà vient que Cromwell, dans les libelles du temps, est quelquefois désigné sous le nom de *brasseur*. Ludlow le raille du surcroît considérable que son revenu royal alloit recevoir par la mort de sa mere, qui possédoit un douaire de soixante livres sterlings sur son bien. (*Le chevalier DE JAUCOURT.*)

WESTMINSTER, *salle de*, (*Topogr. de Londres.*) en anglois, *Westminster-hall*; grande salle que fit construire le roi Guillaume II, dit *le roux*, vers l'an 1098. Cette salle est voûtée, & la voûte est lambrissée d'une espece de bois qui croît en Irlande, & auquel les araignées n'attachent point leurs toiles. C'est dans cette salle que s'assemble le parlement d'Angleterre; & pour emprunter ici la poésie de l'auteur de la Henriade :

*Aux murs de Westminster on voit paroître ensemble
Trois pouvoirs donnés du haut qui les rassemble,
Les députés du peuple, & les grands, & le roi,
Divisés d'intérêt, réunis par la loi;
Tous trois membres sacrés de ce corps invincible,
Dangereux à lui-même, à ses voisins terrible.
Heureux, lorsque le peuple instruit par son devoir,
Respecte autant qu'il doit, le souverain pouvoir!
Plus heureux, lorsqu'un roi, doux, juste & politique,
Respecte autant qu'il doit, la liberté publique!*

Quoique cette salle soit longue de deux cents soixante & dix piés, & large de soixante & dix, elle est moitié trop petite pour un corps si nombreux que l'est celui du parlement d'Angleterre, & elle demanderoit sans doute d'être tout autrement décorée pour l'assemblée de cette auguste compagnie. Aussi prétend-on que cette salle n'est qu'un débris du palais qu'Edouard le confesseur éleva près de l'abbaye, & qu'acheva Guillaume II. Ce palais fut réduit en cendres vers le milieu du xvi^e siècle, sous le regne de Henri VIII, & l'on ne put sauver de l'incendie que cette grande salle, où le parlement s'assemble, & quelques chambres voisines, entr'autres, celle qu'on nomme vulgairement la *chambre peinte de S. Edouard*. (*D. J.*)

WESTPHALIE, (*Géog. mod.*) cercle d'Allemagne, qu'on divise en province & en duché. Les états du cercle de *Westphalie* sont les évêques de Paderborn, de Liege, de Munster, d'Osnabruck, les abbés de Munster, de Stablo & de Corvey : les abbeses d'Herforden & d'Essen : les ducs de Juliers, de Cleves & de Berg : les principautés de Ferden, de Minden, d'Osfrise, de Nassau-Dillenburg & plusieurs comtes. Les villes de Cologne, d'Aix-la Chapelle, de Dormund & de Hesford, entrent dans ce cercle. L'évêque de Munster & les ducs de Juliers & de Cleves sont directeurs du cercle de *Westphalie*, dont le contingent est de 304 cavaliers & 1282 fantassins, ou de 8164 florins par mois.

La province de *Westphalie* comprend le duché de Westphalie, l'évêché de Munster, l'évêché d'Osnabruck, l'évêché de Paderborn, l'abbaye de Corvey, la principauté de Minden & plusieurs comtés.

Le duché de *Westphalie* confine avec les évêchés de Munster & de Paderborn, le comté de la Mark, le landgraviat de Hesse & le comté de Waldeck. Ce duché qu'on nomme aussi le *Saurland*, & qui appartient à l'électeur de Cologne, renferme seulement plusieurs bailliages. Le commerce de ses habitants consiste en biere & en jambons, qu'on nomme mal-à-propos *jambons de Mayence*, parce que le plus grand débit s'en faisoit aux foires de Mayence & de Francfort.

Les bornes de la *Westphalie* prise dans toute son étendue, étoient autrefois plus reculées qu'elles ne le sont aujourd'hui. Le Rhin la bornoit du côté de l'occident; depuis ce fleuve jusqu'à la ville de Brême, sa partie septentrionale étoit bornée par la Frise; le Weser lui servoit de bornes du côté de l'occident, depuis la ville de Brême jusqu'aux montagnes appelées *montes Meliboci* par Ptolomée; & du côté du midi, elle étoit bornée par le pays de Hesse.

Toute cette étendue de pays fut habitée anciennement par les Bructeres, par les Sicambres, par les Chamaves, qui succéderent aux Bructeres du temps de Trajan, par les Angrivariens, par les Lombards ou Longobards, par les Angles ou *Angili*, qui passèrent ensuite en Angleterre, par

les Chérufques, par les Cattes, par les *Chauci* ou *Cayci*, & par les Francs ou *Franci*, qui prirent la place des Sicambres & des Teufteres. Les Francs étant enfin paffés dans la Gaule, les Saxons qui s'étoient déjà avancés depuis l'Elbe jufqu'à l'Ems, occuperent le refte de la *Westphalie*; cette portion de pays devint ainfi une partie de la Saxe, & donna fon nom aux Saxons, qui habiterent depuis le *Wefer* jufqu'au Rhin.

Les plus anciens princes de la *Westphalie* & de la Saxe, dont il foit fait mention dans l'histoire, font Dieteric, fils de Sighard, qui eut la guerre avec Charles Martel; Wernechind, fils de Dieteric, duc des Angrivariens; & Wittikind, fils de Wernechind.

La *Westphalie* moderne a pour borne au nord la mer d'Allemagne, au midi le cercle du haut-Rhin, au levant la Baffe-Saxe, & au couchant les Pays-Bas.

Cette province d'Allemagne eft généralement fertile. L'Ems, le *Wefer*, la Lippe & la Roër l'arrofent. Il y a de gras pâturages; on y élève dans les forêts de bons chevaux & quantité de cochons. (D. J.)

WESTRA ou WASTRA, (*Géogr. mod.*) ifle au nord de l'Ecoffe, & celle de toutes les Orcades qui eft la plus avancée à l'oueft d'où lui vient fon nom. Elle a cinq ou fix milles de longueur fur trois ou quatre dans fa plus grande largeur.

WESTROGOTHIE ou WESTROGOTHLAND, (*Géogr. mod.*) province de Suede, dans la partie occidentale de la Gothie. Elle eft bornée au nord par le lac Waner, au midi par le Smaland, au couchant par la Néricie. Cette province eft entrecoupée par un grand nombre de lacs & de rivières. Skara eft fa capitale.

WESTSEX ou WESSEX, (*Géogr. mod.*) ancien royaume d'Angleterre à l'occident de Suffex, & au midi de la Tamife. Cerdick ayant gagné en 519, une bataille qui fit perdre aux Bretons l'efpérance de chaffer les Saxons de chez eux, Arthur s'accommoda avec lui. Le roi breton céda au faxon un pays qui comprenoit les provinces de Hant & de Sommerfet. Le faxon

agé & las d'une longue guerre, fut content de ce partage.

Il érigea ce pays en royaume, fous le nom de *Westfex*, & s'en fit couronner roi 24 ans après fon arrivée en Bretagne. Il fe trouva alors dans l'Heptarchie, trois royaumes plus grands & plus puiffans que les autres, favoir deux anglois & un faxon. Les anglois étoient le Northumberland & la Mercie. Le faxon habité par des Jutes, étoit le *Westfex*, & avoit pour principales villes, Winchefter, Salisburi, Southampton, Dorchefter, Portsmouth, Shereburn, Excefter. Il y avoit dans ces villes plusieurs Bretons mêlés avec les Saxons, & l'ifle de Wight habitée par les Jutes, dépendoit auffi du *Westfex*.

Chacun des royaumes de l'Heptarchie avoit pris fon nom des peuples qui l'habitoient, & de fa pofition. Celui de *Westfex* fut nommé le royaume des *West-saxons* ou des *saxons occidentaux*, parce qu'il étoit fitué à l'occident des *saxons* de Suffex, de Kent & d'Effex. Il étoit outre cela confidérable par fa fituation, étant gardé au nord par la Tamife, au midi par la mer, à l'orient par le petit royaume de Suffex, & à l'occident par les Bretons de Cornouaille, tellement feparés du refte des Bretons du pays de Galles par l'embouchure de la Saverne, qu'il ne leur étoit pas poffible de fe fecourir les uns les autres.

Ce fut vers l'an 634, que les Saxons occidentaux reçurent l'évangile par le miniftère de Birinus, à qui le pape avoit donné cette miffion, après l'avoir sacré évêque; il aborda dans le *Westfex*, baptifa Sinigifil qui en étoit le roi, convertit auffi fon frere *Quicelin*, & à leur exemple fe vit un troupeau confidérable, qui forma deux diocèfes, favoir celui de Winchefter, & celui de Dorchefter. (D. J.)

WETER LAC, (*Géogr. mod.*) lac de Suede, dans la Gothie. Il fepare la Westrogothie de l'Ostrogothie, s'étend du nord au fud depuis la Néricie jufqu'à la Smalande, & mouille une partie de chacune de ces deux provinces. Le fleuve de Morala par lequel il fe décharge dans la mer, traverse toute l'Ostrogothie d'occident en orient. Il y a quelques ifles dans le lac *Weter*, & cinq villes ou bourgs fur fes bords.

WETHERBY, (*Géogr. mod.*) bourg à marché d'Angleterre, dans Yorkshire, sur la rivière de Warfe.

WETTER ou STAD-WETTER, (*Géogr. mod.*) petite ville d'Allemagne, dans la Hesse, sur la rive gauche de la Lohr, à deux lieues au nord de Marburg. Long. 26, 28; lat. 50, 42.

Kuchlin (Jean,) théologien, naquit dans cette petite ville en 1546, & mourut à Leyde en 1606. On a recueilli à Geneve l'an 1613, en un vol. in-4^o. toutes ses theses de théologie; elles ne sont pas cependant bien merveilleses, & Gui Patin a follement loué l'auteur, en le nommant un des plus savans hommes de son siecle.

Pincier (Jean,) compatriote & contemporain de Kuchlin, a aussi publié quelques écrits de théologie inconnus aujourd'hui, dans lesquels il fait la guerre aux luthériens, sur l'ubiquité & la réalité. Il mourut en 1591.

Wulkeius (Herman,) né à Weter en 1555, donna divers ouvrages sur le droit, qui n'ont pas été réimprimés depuis sa mort arrivée en 1634. (*D. J.*)

WETTER, le, (*Géogr. mod.*) rivière d'Allemagne. Elle prend sa source dans la partie septentrionale du comté de Solms, & se jette dans la Nida.

WETTERAVIE, (*Géogr. mod.*) contrée d'Allemagne, dans le cercle du Haut-Rhin, entre la Hesse & le Mein. Son nom lui vient de la petite rivière de Wetter. Elle renferme plusieurs petits états. On la divise en méridionale & septentrionale; cette dernière porte le nom de *Westerwald*. (*D. J.*)

WETTINGEN, (*Géogr. mod.*) bourg de Suisse, au comté de Bade, à demi-lieue de Bade, & près de l'abbaye de *Wettingen*, à laquelle il a donné le nom. Ce bourg est ancien, comme il paroît par quelques monumens d'antiquité qu'on y a trouvés. On cite l'inscription suivante qui se voit sur une pierre de l'église, & qui nous apprend qu'un temple de ce lieu avoit été bâti à l'honneur de la déesse Isis: *Deæ Isidi templum A solo L. Annii Magianus de suo posuit vir aquensis ad cuius templi ornamenta Alpina Alpinula conjux & peregrina fil. xc. dederunt L. D. D. vicanorum.*

En 1633, on trouva près de ce bourg un pot de terre, plein de médailles d'argent de Gordien, de Maximin, de Maxence, de Maximinien & de Constantin le jeune. (*D. J.*)

WETZLAR, (*Géogr. mod.*) ville libre & impériale d'Allemagne, dans la Wetteravie, au confluent de la Lohr & de la Disle, à 9 lieues au nord de Francfort, & à 6 au sud-ouest de Marbourg. La chambre impériale qui étoit à Spire, y a été transférée, & lui donne tout le lustre qu'elle peut avoir. La prévôté de cette ville appartient au landgrave de Hesse-Darmstadt, qui nomme le prévôt pour présider à la justice en son nom. Long. 24, 25; lat. 50, 29. (*D. J.*)

WEXALA, (*Géogr. anc.*) golfe de la grande Bretagne. Ptolomée, l. XX, c. 3, le marque sur la côte occidentale, entre le golfe Sabriana, & *Herculis promontorium*. C'est présentement Ivelmouth, selon Cambden. (*D. J.*)

WEXFORD (*Géogr. mod.*) ou WEESFORD, en irlandois *loghhagarm*; comté d'Irlande, dans la province de Leinster. Il est borné au nord par le comté de Waterford, au levant par l'Océan, & au couchant par les comtés de Cathelagh, de Kilkenny. On donne à ce comté 47 milles de longueur, & 27 de largeur. Il est fertile en grain, & en pâturage. On le divise en huit baronnies. *Waxford* est la capitale. Il contient huit villes qui députent au parlement d'Irlande, deux desquelles ont en outre le droit de tenir marché public. (*D. J.*)

WEXFORD, (*Géogr. mod.*) ville d'Irlande, dans la province de Leinster, capitale du comté de même nom, à 60 milles au midi de Dublin. Elle est grande, belle, bien bâtie, avec un bon port, à l'embouchure du Slany. On remarque que le flux & le reflux s'y font trois heures plutôt que dans l'Océan. Long. 22, 20; lat. 52, 28. (*D. J.*)

WEXIO, (*Géogr. mod.*) ville de Suede, dans la Gothie méridionale, sur le bord du lac Salen, à 10 lieues au nord de Calmar, avec un évêché suffragant d'Upsal. Long. 32, 40; lat. 56, 2.

Wexionius (Michel,) étoit né à *Wexio*,

& mourut à Stockholm en 1671. Il a publié quelques ouvrages sur le droit suédois, & une description latine de la Suede, *descriptio Sueciæ, Aboæ 1672, in-12*; ce petit livre est rare, ayant été défendu, parce que l'auteur y découvroit des secrets sur le gouvernement de l'état. (D. J.)

WEY LE, (Géogr. mod.) rivière d'Angleterre, en Dorset-shire. Elle donne son nom à la ville de Weymouth, qui est bâtie à son embouchure. (D. J.)

WEYMOUTH, (Géogr. mod.) ville d'Angleterre, dans la province de Dorset, entre Dorchester au nord, & l'île de Portland au sud. C'est un bon port, situé à l'embouchure de la rivière de Wey, d'où lui vient le nom de *Weymouth*. Cette ville est à 108 milles au sud-ouest de Londres. Elle a titre de vicomté, droit de députer au parlement, & celui de tenir marché public. Long. 15, 47; lat. 50, 44. (D. J.)

W H A

WHARFE LA, (Géogr. mod.) rivière d'Angleterre, dans Yorkshire. Elle descend des montagnes de Craven, & s'abouche avec l'Ouse, après un cours de 50 milles d'étendue, & qui dans certains endroits est extrêmement rapide. (D. J.)

WHEALP-CASTLE, (Géogr. mod.) lieu d'Angleterre, dans la province de Westmorland, au quartier du nord, près de Kir-by-Thore. On voit dans ce lieu de beaux restes d'une ancienne ville, & l'on y a déterré plusieurs médailles, avec l'inscription suivante :

*Deo Belatwend
Ro. Lib. Vovu
M. Fecit
Jolus.*

Il y a apparence que c'est la ville dont les anciens ont parlé sous le nom de *Gallagum* ou *Gallaum* : & il faut que cette place ait été considérable, puisque les Romains tirèrent delà jusqu'à la muraille, un chemin pavé au travers des montagnes marécageuses, de la longueur de 20 milles ou environ. On appelle aujourd'hui ce

chemin *Maidenway*, c'est-à-dire, le chemin des filles; peut-être a-t-on dit *Maidenway* par corruption, au lieu de *Headenway*, le chemin des païens. Tout près delà, dans un lieu nommé *Crawedun-dale-Waith*, on trouve des remparts, des fossés, & d'autres pareils ouvrages militaires, d'où l'on peut juger qu'il y a eu autrefois dans cet endroit un campement. (D. J.)

WHIDAH, (Géogr. mod.) petit royaume d'Afrique. Son terrain est extrêmement fertile, couvert de verdure & de prairies. Tout le long de la côte le sol est plat; mais il s'élève insensiblement. Une vaste chaîne de montagnes lui sert de rideau, & le défend au nord-est contre les courses des voisins. Les arbres y sont grands, & forment de longues avenues. Tout le terrain y est cultivé. A peine la moisson est faite, que les semailles recommencent. Ce petit état est si prodigieusement peuplé, qu'un seul de ses villages contient plus de monde que des royaumes entiers de la côte de Guinée.

Les habitants de ce climat, surpassent les autres negres en bonnes & en mauvaises qualités. Leur grande divinité est le serpent, qui a des prêtres & des prêtresses. Les femmes qui jouissent de cette dignité, sont beaucoup plus respectées que les prêtres. Elles commandent à leurs maris en reines absolues, & exercent un empire despotique dans leurs maisons. Chaque année on choisit un certain nombre de jeunes filles, que l'on met à part pour être consacrées au serpent; & ce sont les vieilles prêtresses qui sont chargées de faire ce choix. (D. J.)

WHISK LE, (Jeux.) WHIST, jeu de cartes, mi-parti de hasard & de science. Il a été inventé par les Anglois, & continue depuis long-temps d'être en vogue dans la Grande-Bretagne.

C'est de tous les jeux de cartes, le plus judicieux dans ses principes, le plus convenable à la société, le plus difficile, le plus intéressant, le plus piquant, & celui qui est combiné avec le plus d'art.

Il est infiniment plus judicieux dans ses principes que le reversi, & plus convenable à la société, parce qu'on fait d'avance ce qu'on peut perdre dans une partie; & qu'on

ne vous immole point à chaque coup, en vous faisant des complimens que dicte le mensonge. On n'y donne point de prérogative despotique à une seule carte, & l'on n'y connoît point de dictateur perpétuel, est comme le redoutable spadille ou le maudit quinola.

Le *whisk* est bien éloigné de tendre à aiguïser méchamment l'imagination, comme fait le reversi, par une allure contraire au bon sens. La marche du *whisk* est naturelle; ceux qui y sont le plus de points & de mains, emportent de droit, & avec raison la victoire. C'est la règle de tous les jeux sérieux, & en particulier celle du jeu des rois, trop connu de leurs sujets sous le nom de *guerre*.

Le *whisk* est plus difficile que le piquet, puisqu'il se joue avec toutes les cartes; que les associés ne parlent point, ne se conseillent point, ne voient, ni ne connoissent réciproquement la force ou la foiblesse de leur jeu. Il faut qu'ils la devinent par leur sagacité, & qu'ils se conduisent en conséquence.

Le *whisk* est plus intéressant, plus piquant qu'aucun jeu de cartes, par la multiplicité des combinaisons qui nourrissent l'esprit; par la vicissitude des événemens qui le tiennent en échec; par la surprise, agréable ou fâcheuse, de voir de basses cartes faire des levées auxquelles on ne s'attendoit point; enfin, par les espérances & les craintes successives qui remuent l'ame jusqu'au dernier moment.

Ajoutez que la durée de ce jeu tient un juste milieu entre les deux extrêmes: cette durée permet dans une soirée, qu'on renouvelle deux ou trois fois les parties, & qu'on change les acteurs & les associations; ce qui ranime le courage de ceux qui ont perdu, sans affliger les vainqueurs qui rentrent en lice sur leur gain.

En un mot, le *whisk* est un jeu très-ingénieusement imaginé à tous égards; un jeu constamment fait pour les têtes angloises, qui réfléchissent, calculent & combinent dans le silence.

Dans ce jeu, comme à la guerre & à la cour, il faut arranger des batteries, suivre un dessein, parer celui de son adversaire, cacher ses marches, hasarder à

propos. Quelquefois avec des cartes bien ménagées, on gagne des levées. Tantôt le plus savant l'emporte, & tantôt le plus heureux; car les *honneurs* que donne ici la fortune, triomphent souvent de toute votre habileté, & vous arrachent la victoire, qui s'envole de vos mains sur les ailes de la capricieuse déesse.

Les François ont reçu dernièrement tout ensemble de l'Angleterre victorieuse dans les quatre parties du monde, une généreuse paix, & la connoissance de ce beau jeu, qu'ils paroissent goûter extrêmement. Ils l'ont saisi avec transport, comme ils font toutes les nouveautés, hormis celles dont l'utilité est démontrée, & qui intéressent le bonheur ou la vie des hommes; mais en revanche ils s'enthousiasment des modes frivoles, & des jeux spirituels propres à les amuser. Comme le *whisk* est de ce nombre, ils en ont adopté religieusement toutes les loix, & les suivent ponctuellement, excepté peut-être celle du silence, qui contraire beaucoup leur vivacité, & le manque d'habitude où ils sont de tenir leur langue captive.

Les chances ou hafards de ce jeu, ont été calculés par de grands mathématiciens anglois, & M. de Moivre lui-même n'a pas dédaigné de s'en occuper, il a trouvé:

1°. Qu'il y a 27 hafards contre deux, ou à-peu-près, que ceux qui donnent les cartes, n'aient pas les 4 honneurs.

2°. Qu'il y en a 23 contre un, ou environ, que les premiers en main n'aient point les 4 honneurs.

3°. Qu'il y en a 8 contre un, ou environ, que de côté ni d'autre, ne se trouvent les 4 honneurs.

4°. Qu'il y en a 13 contre 7, ou environ, que les deux qui donnent les cartes, ne compteront point les honneurs.

5°. Qu'il y en a 25 contre 16, ou environ, que les honneurs ne seront pas également partagés.

Le même mathématicien détermine aussi, que les hafards pour les associés qui ont déjà 8 points du jeu s'ils donnent les cartes, contre ceux qui ont 9 points, sont à-peu-près comme 17 à 11. Mais si ceux qui ont 8 du jeu sont les premiers en main, les hafards seront comme 34 est à 29.

On

On propose sur ce jeu divers problèmes, & particulièrement celui-ci, dont l'exacte solution répandra la lumière sur plusieurs questions de même nature.

Trouver le hasard que celui qui donne les cartes, aura quatre triomphes.

Une triomphe étant certaine, le problème se réduit à celui-ci; trouver quelle probabilité il y a, qu'en tirant au hasard 12 cartes de 51, dont 12 sont des triomphes, & 39 ne sont point triomphes, 3 des 12 feront des triomphes.

On trouvera par la règle de M. de Moivre, que le total des hasards pour celui qui donne les cartes, = 92, 770, 723, 800; & que le total des hasards pour tirer 12 cartes des 51, = 158, 753, 389, 900. La différence de ces deux nombres, = 65, 982, 666, 100. Les hasards seront donc comme 9277, &c. à 6598, &c.

Or, nous pouvons calculer la chance de trois joueurs qui ont 10, 11 ou 12 triomphes, du nombre de 39 cartes; donc nous trouverons que le total des hasards pour prendre 10, 11 ou 12 triomphes, dans 39 cartes, = 65, 982, 666, 100; & que tous les hasards du nombre de 51 cartes, = 158, 753, 389, 900. La différence = 92, 770, 723, 800, = tous les hasards pour celui qui donne, & les hasards seront 9277, &c. à 6598, &c. comme ci-dessus.

Les Mathématiciens après avoir trouvé la dernière précision du calcul, par un grand nombre de chiffres ont cherché, & indiqué les proportions les plus voisines de la vérité que donne le plus petit nombre de chiffres; & c'est ce qu'on appelle méthode d'approximation, de laquelle il faut se contenter dans la pratique. Si l'on demande, par exemple, quelle est la parité des hasards qu'un joueur ait à ce jeu trois cartes d'une certaine couleur, ils répondent par voie d'approximation, qu'il y a environ 682 à gager contre 22, ou environ 22 contre 1, qu'il ne les a pas.

Comme nous avons présentement dans notre langue, un traité du *whisk* traduit de l'anglois, & imprimé à Paris en 1764, in-12, sous le titre d'*Almanach du whisk*, je suis dispensé d'indiquer les termes de ce

Tome XXXVI.

jeu, ses règles, sa conduite, & l'art de le bien jouer.

On croira sans peine que le petit livre dont je parle, est connu de tout le monde; qu'il a un grand débit, & se lit beaucoup dans un pays d'oisiveté complète pour les gens du bon air; un pays où ils éprouvent que les voitures les plus douces brisent la tête, & ils se reposent en conséquence tout le jour sur des sieges renversés, sans avoir eu la peine de se fatiguer; un pays où les hommes differtent agréablement de pompons, & sont des *nœuds* comme les femmes, pour tuer le temps qui passe si vite; un pays d'ailleurs, où le jeu égale toutes les conditions, & où l'on n'est bon qu'à noyer, si l'on ne joue pas le jeu qui est à la mode; un pays enfin, où les particuliers n'ayant rien à voir dans le gouvernement, ne desirent, à l'exemple des anciens romains soumis aux Césars, que du pain, des cartes, & des spectacles, *panem, aleam, & circenses*. Eh! qui peut condamner des mœurs si liantes, & des vœux si modérés? (D. J.)

WHITBY, (*Géog. mod.*) bourg d'Angleterre, dans Yorkshire, sur le bord de la mer, à l'endroit où elle fait un petit golfe, que les anciens ont appelé *dunus sinus*. *Whiby* signifie une habitation blanche: il se fait dans ce bourg un grand commerce d'alun & de beurre. On trouve dans ses environs quantité de jayet, *gagates*, pierre fossile, légère, noire, qui sent le bicume, reçoit un beau poliment, & s'allume près du feu. (D. J.)

WHITE-HAVEN, (*Géogr. mod.*) bourg à marché d'Angleterre, dans la province de Cumberland, avec un bon port de mer, dont les habitans usent pour un grand trafic de sel & de charbon de terre, avec les Ecois & les Irlandois. (D. J.)

WHITHERN ou WHITE-HERNE, (*Géogr. mod.*) ville d'Ecosse, dans la province de Galloway, à environ 100 milles au midi d'Edimbourg, & à 3 de Vightown. Elle a été autrefois épiscopale, & plus considérable qu'elle n'est à présent. On croit que *Whithern* est l'ancienne *Leucopidia* de Ptolomée. Long. 12, 43; lat. 55, 14. (D. J.)

Hh

WIA, IA, (*Géogr. mod.*) rivière d'Amérique, dans la Terre-Ferme. C'est une des plus considérables de la France équinoxiale. Elle coule du sud au nord, & va se décharger dans la mer, à la côte orientale de l'île de Cayenne, à 40, 41, de la ligne vers le nord. (*D. J.*)

WIAPOCO, (*Géogr. mod.*) rivière de l'Amérique, dans la Terre-Ferme, à 4, 40, au nord de la ligne; cette rivière se jette dans une baie, large environ de 3 lieues; & son embouchure qui est d'une lieue de large, a environ 14 piés de profondeur. Le cap qui barre la baie vers l'orient, est appelé par les Anglois, *Cabo-Cecil*, & par les Hollandois, *cap d'Orange*. (*D. J.*)

WIAST ou OYEST, (*Géogr. mod.*) petite ville d'Allemagne, en Silésie, dans la principauté d'Oppellen, sur la rivière de Kladinitz; cette petite ville dépend de l'évêché de Breslaw. (*D. J.*)

WIBORG ou WIBURG, (*Géogr. mod.*) ville de Danemarck, capitale du nord Jutland, & du diocèse de même nom, sur le lac Water; c'est le siège du conseil supérieur de la province. Cette ville étoit anciennement la capitale des Cimbres, & se nommoit, à ce qu'on croit, dans le moyen âge *Cimbrisberga*. Long. 27, 48; lat. 56, 29.

Aagard (Nicolas & Chrétien), deux freres, nés à *Wiborg*, au commencement du dernier siècle, se sont fait l'un & l'autre de la réputation dans la littérature.

Aagard (Nicolas), donna plusieurs ouvrages dont voici les principaux : *Animadversiones in Ammianum Marcellinum*, Soræ 1654, in-4°. *In Cornelium Tacitum Prolusiones*, Soræ in-4°. On a aussi de lui les traités suivans : *De optimo genere oratorum*. *De ignibus subterraneis*. *De stylo novi Testamenti*. *De nido Phœnicis*, &c. il mourut l'an 1657 à 45 ans.

Aagard (Chrétien), est mis au rang des poètes latins, les plus purs & les plus cou-lans de son pays; on trouvera toutes ses poésies rassemblées dans le recueil des poètes danois, *deliciæ portarum danorum*. Lugd. Batav. 1693, en 2 vol. in-12. Il mourut à Rypen en 1664, âgé de 48 ans. (*D. J.*)

WIBORG ou WIBURG, ou WIBOURG, (*Géogr. mod.*) ville de l'empire Russien,

capitale de la Karélie-Finoise au fond d'un golfe, que forme celui de Finland, à 15 lieues au couchant de Kexholm, avec évêché suffragant de Riga; c'est une place commerçante & forte, munie d'une bonne citadelle, qui a long-temps résisté aux armes des Russes; enfin, le czar Pierre l'assiégea & la prit en 1710. Elle étoit défendue par une garnison d'environ 4000 Suédois, qui fut faite prisonnière de guerre, malgré la capitulation. *Wiborg* fut cédée à la Russie en 1721, par le traité de Nieuftadt.

Longit. 47, 23; lat. 60, 52. (*D. J.*)

WICH, f. m. (*Basse-lifférie*.) c'est un morceau de bois, ou si l'on veut, une espece de perche où sont attachés les fils de la chaîne de la basse-lisse. Cette perche qui est aussi longue que les enfubles ou rouleaux qui sont aux deux bouts du métier, est emboîtée dans une rainure ménagée dans toute la longueur de l'enfuble, chaque enfuble a son *wich*. (*D. J.*)

WICK ou WYCK, (*Géogr. mod.*) ville des Pays-Bas dans le Limbourg Hollandois, à la droite de la Meuse, vis-à-vis la ville de Maëstricht, avec laquelle elle est jointe par un pont de pierre, & dont elle est une dépendance. Ces deux villes, l'une du Brabant, l'autre du pays de Liège, étoient autrefois gouvernées également quant à la justice, par le roi d'Espagne, comme duc de Brabant; & par l'évêque de Liège, comme prince temporel; mais la garde de la ville appartenoit au roi d'Espagne. (*D. J.*)

WICK, (*Géogr. mod.*) bourg d'Ecosse, dans la province de Carnen, à l'embouchure d'une rivière, sur la côte orientale, à 2 ou 3 milles au dessus de Saint-Clair. C'est le second bourg de la province, & le plus célèbre dans le pays, à cause du trafic qui s'y fait. Son port est passablement bon; & cet avantage joint à ceux de sa situation, est cause que les habitans sont aisés. (*D. J.*)

WICKLOW, (*Géogr. mod.*) comté d'Irlande, dans la province de Léinster; il est borné au nord, par Dublin; au midi, par Wexford; au levant, par le canal de Saint-George; & au couchant, par Kildare & Catherlagh. Il a 36 milles de long, & 28 de large. On le divise en fix baronnies. Il contient quatre villes qui députent au

parlement de Dublin ; & deux de ces villes ont encore le droit de tenir des marchés publics. (D. J.)

WICKLOW, (*Géogr. mod.*) ville d'Irlande, dans la province de Léinster, capitale du comté de même nom, à l'embouchure de la rivière de Létrim dans la mer, à 24 milles au sud de Dublin, avec un petit port. (D. J.)

WICLÉFITES, f. m. pl. (*Hist. ecclési.*) secte d'hérétiques qui prit naissance en Angleterre dans le xiv^e siècle, & tira son nom de Jean Wiclef, professeur en théologie dans l'université d'Oxford, & curé de Lutherworth dans le diocèse de Lincoln.

Dans les divisions qui arrivèrent dans cette université entre les moines & les séculiers, Wiclef ayant été obligé de céder aux premiers qui étoient appuyés de l'autorité du pape & des évêques, médita de s'en venger contre les prélats de l'Eglise romaine. A cet effet il avança plusieurs propositions contraires au droit qu'ont les ecclésiastiques de posséder des biens temporels, afin de se concilier par-là l'affection des seigneurs laïques. La vieillesse & la caducité d'Edouard III, jointe à la minorité de son successeur Richard II, furent des occasions favorables à cet hérésiarque pour semer ses dogmes pernicieux. Il enseigna d'abord que l'Eglise romaine n'est point chef des autres Eglises ; que le pape, les archevêques ou évêques, n'ont nul avantage, nulle supériorité sur les prêtres ; que le clergé ni les moines, selon la loi de Dieu, ne peuvent posséder aucuns biens temporels ; que lorsqu'ils vivent mal, ils perdent tout leur pouvoir spirituel ; que les princes & les seigneurs sont obligés de les dépouiller de leurs biens temporels ; qu'on ne doit point souffrir qu'ils agissent par voie de justice contre les Chrétiens, ce droit n'appartenant qu'aux princes & aux magistrats.

Simon de Sudbury, archevêque de Cantorbéry, assembla au mois de février 1377, un concile à Londres, auquel il fit citer Wiclef, qui par la protection du peuple & des grands, n'y eût aucune condamnation. Cette impunité l'enhardit, & il sema de nouvelles opinions où il abolissoit les cérémonies du culte reçu dans l'Eglise, les ordres religieux, les vœux monastiques, le

culte des saints, la liberté de l'homme, les décisions des conciles, & l'autorité des pères de l'Eglise. Il osa même envoyer ces propositions à Urbain VI, pour le prévenir & le consulter dessus ; Grégoire XI, en ayant condamné 19, les envoya aux évêques d'Angleterre qui tinrent un concile à Lambeth, où Wiclef soutenu comme la première fois, évita encore d'être condamné.

Guillaume de Courtenai, archevêque de Cantorbéry, assembla de nouveau un concile à Londres en 1382, & l'on y condamna vingt-quatre propositions de Wiclef, dix comme hérétiques, & quatorze comme erronées & contraires à la définition de l'Eglise. Celles-là attaquoient la présence réelle, l'eucharistie, la messe, la confession ; celles-ci l'excommunication, le droit de prêcher la parole de Dieu, les dîmes, les prières, la vie religieuse, & autres pratiques de l'Eglise. Le roi Richard soutint les décisions de ce concile de son autorité, & commanda à l'université d'Oxford de retrancher de son corps Jean Wiclef & tous ses disciples. Elle obéit, & l'on ajoute que ce prince bannit cet hérésiarque de son royaume ; mais il fut rappelé & mourut en 1387, après avoir donné, selon quelques-uns, une confession de foi dans laquelle il rétractoit ses erreurs, & reconnoissoit la présence réelle de Jésus-Christ dans l'eucharistie.

Il est probable que cette rétractation n'étoit pas sincère, puisqu'après sa mort il laissa divers écrits ; entre autres deux gros volumes intitulés *αληθεια*, la vérité, & un troisième, sous le titre de *dialogue*, rempli de ses erreurs, & d'où Jean Hus tira une partie des siennes. Elles furent condamnées de nouveau dans un concile tenu à Londres en 1396, ou, selon d'autres, en 1410 ; & enfin, dans le concile de Constance, *sess. viij*, au nombre de quarante-cinq articles : en conséquence son corps fut exhumé & brûlé.

Voilà l'homme que les protestans regardent avec vénération comme le précurseur de la prétendue réforme qui parut environ 150 ans après ; c'est-à-dire, un homme qui ne respecta pas plus la puissance séculière que la puissance ecclésiastique ; quoiqu'il semblât flatter les princes aux dépens

du clergé; car de son vivant même, ses sectateurs attroupés causaient des troubles en Angleterre, ce qu'ils recommencèrent sous le règne de Henri V. D'ailleurs, la plupart de ses opinions sont conçues avec un orgueil extrême en forme d'axiomes qu'il ne s'embarrasse pas de prouver, comme s'il avoit eu quelque caractère divin pour en être cru sur sa parole.

Les Presbytériens & les Puritains ou Indépendans modernes, sont précisément dans les mêmes sentimens sur la hiérarchie ecclésiastique & sur le pouvoir des souverains, que les *Wicléfites*. Voyez PURITAINS, INDÉPENDANS, &c.

WICOMB ou HIDWICKHAM, (*Géog. mod.*) grand & beau bourg d'Angleterre, dans le Buckinghamshire, sur la route de Londres à Buckingham. Il députa au parlement, & a droit de marché. (*D. J.*)

WIED, LE COMTÉ DE, (*Géog. mod.*) petit comté d'Allemagne, dans la Vetteravie, entre celui du bas-Isenbourg & le Rhin. Il ne renferme pour tout lieu qu'un gros bourg qui lui donne son nom. (*D. J.*)

WIEL, (*Géog. mod.*) bourg du duché de Wurtemberg, où naquit en 1571 Kepler (Jean) l'un des plus grands astronomes de son siècle. Il fut nommé mathématicien des empereurs Rodolphe II, Mathias & Ferdinand II. Il mit en 1627 la dernière main aux tables de Ticho-Brahé, dont l'empereur Rodolphe l'avoit chargé, & qui furent nommées *tables rodolphines*.

Il mourut en 1630 à Ratisbonne, où il étoit allé pour solliciter le paiement des arrérages de sa pension, que les trésoriers de l'épargne ne lui fournissoient point. Malheur aux savans qui dépendent des intendants de finances, gens qui pour bien servir le prince, fatiguent par mille difficultés les hommes de lettres à qui il fait des pensions, & lui laissent par ce moyen la gloire d'une libéralité instructive! Kepler éprouva sans cesse leurs rebuts; mais il ne discontinua point ses travaux, par lesquels il s'est acquis une très-haute réputation.

C'est lui qui a trouvé le premier la vraie cause de la pesanteur des corps, & cette loi de la nature dont elle dépend, que les corps mus en rond s'efforcent de s'éloigner du centre par la tangente: ce qu'il

a expliqué par la comparaison des brins de paille mis dans un sceau d'eau, lesquels si l'on tourne en rond le sceau d'eau, se rassemblent au centre du vase.

Kepler est encore le premier qui ait appliqué les spéculations de mathématiques à l'usage de la physique. Il a trouvé le premier cette règle admirable, appelée de son nom la *règle de Kepler*, selon laquelle les planetes se meuvent. Enfin, il a fait sur l'optique des découvertes importantes, & Descartes reconnoît que cet habile homme a été son premier maître dans cette science.

Kepler avoit aussi des opinions assez singulieres: on diroit qu'il a donné à la terre une ame douée de sentiment, & qu'il a cru que le soleil & les étoiles étoient animés.

Il nous reste plusieurs ouvrages de cet habile homme, dont vous trouverez la liste dans le pere Niceron. Les principaux sont, 1. *Prodromus dissertationum*, ou *mysterium cosmographicum*: c'est celui de tous ses ouvrages qu'il estimoit le plus; il en fut tellement charmé pendant quelque temps, qu'il avoue qu'il ne renonceroit pas, pour l'électorat de Saxe, à la gloire d'avoir inventé ce qu'il débitoit dans ce livre. 2. *Harmonia mundi*, avec une défense de ce traité. 3. *De cometis, libri tres*. 4. *Epitome astronomiæ copernicanae*. 5. *Astronomia nova*. 6. *Chilias Logarithmorum*, &c. 7. *Nova stereometria solidorum vinariorum*, &c. 8. *Dioptrice*. 9. *De veronatali anno Christi*. 10. *Ad Vitellionem paralipomena, quibus Astronomiæ pars optica traditur*, &c.

Louis Kepler son fils avoit rassemblé tous les ouvrages manuscrits de son pere, dans le dessein de les faire imprimer; mais ce dessein n'a point été exécuté. Michel Gottlieb Hanschius a publié à Leipsick, 1718 in-8. les lettres latines de ce fameux astronome, accompagnées d'une longue histoire de sa vie. (*D. J.*)

WIELIKIELOUKI, (*Géog. mod.*) & par d'autres WIELIKILUKI, ville de l'empire russe, dans le duché de Rzeva. Voyez VELIKIE-LOUKI. (*D. J.*)

WIELUN, (*Géog. mod.*) ville de la grande Pologne, dans le palatinat de Siraz.

die, aux confins de la Silésie, sur une rivière qui se rend dans la Warra, à dix lieues de Siradie; elle a un château pour la défendre. *Long.* 36, 25; *latit.* 52, 8. (D. J.)

WIEN, LA, (*Géog. mod.*) les François écrivent *Vienne*; petite rivière d'Allemagne, dans la basse-Autriche. Elle donne son nom à la ville de Vienne, parce qu'elle entre dans un de ses faubourgs, & serpente par sa plaine, jusqu'à son embouchure dans le Danube. (D. J.)

WIENNER-WALD, ou la forêt de Vienne, (*Géog. mod.*) on donne ce nom à la partie méridionale de la Basse-Autriche, que le Danube sépare du Manhartsberg, qui est la partie septentrionale. Le *Wiener-Wald* comprend ainsi tout le pays qui se trouve entre le Danube au nord, la Hongrie à l'orient, le duché de Stirie au midi, & la Haute-Autriche au couchant.

WIEPERZ ou WIEPEZ, (*Géog. mod.*) rivière de Pologne. Elle prend sa source dans le palatinat de Belz, court au nord, traverse le palatinat de Russie, & finit par se jeter vers le couchant dans la Vistule. (D. J.)

WIER ou WYER, (*Géog. mod.*) petite île de l'Océan Calédonien, & l'une des Orcades. Elle est située entre l'île d'Egli au nord oriental, l'île de Grès à l'orient méridional, celle de Mainland au midi, & celle de Rous au couchant. Cette petite île est fertile en blés. Les îles voisines lui fournissent les mottes de terre dont elle manque, & dont on se sert au lieu de bois dans les Arcades.

WIER, le, ou WYER, (*Géog. mod.*) rivière d'Angleterre, dans la province de Lancastre. Elle sort des rochers de Wierdale, & se jette dans l'Océan. (D. J.)

WIERINGEN, (*Géog. mod.*) île des Pays-Bas, en Nord-Hollande, dans le Zuiderzée, entre le Texel & la ville de Medenblick. On y nourrit force poulains, & une quantité prodigieuse de moutons, dont on pourvoit les villes voisines. Les habitans tirent encore du profit des oies sauvages (*roigausen*) qui y abondent en grand nombre pendant l'hiver.

WIESENBOURG, (*Géog. mod.*) petite

ville d'Allemagne, dans la partie septentrionale du duché de Saxe, aux confins de la Basse-Saxe, de la principauté d'Anhalt, & du margraviat de Brandebourg.

WIESNIETZ, (*Géog. mod.*) petite ville de la petite Pologne, dans le palatinat de Cracovie, à un mille de Bochna. (D. J.)

WIETLISPACH, (*Géog. mod.*) petite ville de Suisse, dans le canton de Berne, au bailliage de Ryp, & au pied d'une montagne qui lui donne de l'eau, & des fontaines en quantité.

WIGAN, (*Géog. mod.*) ville d'Angleterre, dans la province de Lancastre, sur la route de Londres à Lancastre, entre Wirwick & Preston. Elle est jolie, bien bâtie, assez peuplée, & située au bord de la rivière de Dugless ou de Dowles. L'évêque de Chester, de qui elle dépend, y a son palais. *Long.* 24, 45; *lat.* 53, 32.

Il y a à Wigan une fameuse source, qu'on nomme le puits brûlant. Le petit peuple assure que l'eau de cette source s'enflamme comme de l'huile; c'est une erreur. Il est vrai seulement, qu'il sort de la terre dans cet endroit une vapeur qui donne à l'eau un frémissement semblable à celui qu'elle éprouve quand elle est sur le feu; mais cette eau n'en acquiert point de chaleur; la vapeur seule qui se fait jour avec violence est inflammable, prend feu à l'approche d'une chandelle allumée, & brûle pendant quelque temps. L'eau au contraire ne brûle, ni ne s'échauffe point; & si l'on tarit cette eau, la vapeur ignée sort tout de même; la flamme de cette vapeur n'est point décolorée comme celle des corps sulfureux, & n'a point de mauvaise odeur; enfin ces fumées vaporeuses ne produisent aucune chaleur sur la main qui y est exposée. L'origine de ces vapeurs ignées vient apparemment des mines de charbon qui sont dans le voisinage, & qui produisent une vapeur de la même nature. On en procure de semblables artificiellement, par des préparations de fer dissous dans un menstre convenable. (D. J.)

WIGHS, s. m. pl. (*Hist. mod.*) nom donné en Angleterre au parti opposé à celui des Torys. Voyez FACTION & TORY.

L'origine du nom des Wighs & des

Torys , quoique peu ancienne , est très-obscur : si dans la naissance d'un parti on a fait peu d'attention à quelque aventure commune , ou à quelque circonstance frivole , qui a servi à les nommer , en vain ce parti , devenu fameux par les suites , excita-t-il la curiosité des savans , pour trouver la véritable raison du nom qu'on lui a donné ; ils formeront mille conjectures , & se tourmenteront sans succès pour en découvrir l'étymologie , au moins pourront-ils rarement se flatter de l'avoir faisie au juste. C'est ainsi qu'on appelle en France les Calvinistes *Huguenots* , sans qu'on puisse décider sûrement d'où vient ce nom.

Voyez HUGUENOT.

Wigh est un mot écossais , & selon quelques-uns , il est aussi en usage en Irlande , pour signifier du petit-lait. Tory est un autre mot irlandais , qui veut dire brigand & voleur de grand chemin.

Pendant que le duc d'Yorck , frere du roi Charles II , s'étoit réfugié en Ecosse , ce pays fut agité par deux partis , dont l'un tenoit pour le duc , & l'autre pour le roi. Les partisans du duc étant les plus forts , persécutoient leurs adversaires , & les obligeoient souvent à se retirer dans les montagnes & dans les forêts , où ils ne vivoient que de lait , ce qui fut cause que les premiers les appellerent par dérision *Wighs* ou mangeurs de lait. Ces fugitifs donnerent à leurs persécuteurs le nom de *torys* ou de brigands. Suivant cette conjecture , les noms de *torys* & de *Wighs* seroient venus d'Ecosse avec le duc d'Yorck.

D'autres en donnent une étymologie qui remonte plus haut. Ils disent que durant les troubles qui causerent la mort tragique du roi Charles , les partisans de ce prince étoient nommés *cavaliers* , & ceux du parlement *round-heads* , têtes rondes ; parce qu'ils portoient des cheveux extrêmement courts. Or , comme les ennemis du roi l'accusèrent de favoriser la rébellion d'Irlande , qui éclata dans ce temps-là , les parlementaires changerent le nom de *cavaliers* en celui de *Torys* , qu'on avoit donné aux brigands d'Irlande. Et réciproquement les *cavaliers* ou partisans du roi donnerent aux parlementaires , parce qu'ils étoient ligués avec les Ecossois , le nom

de *Wighs* , qui est celui d'une espece de fanatiques d'Ecosse , qui vivent en pleine campagne , & qui ne se nourrissent communément que de lait. *Dissert. de Rapin Thoiras sur les Wighs & les Torys* , imprimées à la Haye en 1717.

M. Burnet prétend que le nom de *wigh* est dérivé du mot écossais *wiggham* , qui en soi-même ne signifie rien , & n'est qu'un cri dont les charretiers écossais se servent pour animer leurs chevaux. Que ce nom fut donné pour la première fois aux presbytériens d'Ecosse en 1648 , lorsque le roi Charles I étant déjà prisonnier entre les mains du parlement , ils prirent les armes , attaquèrent les royalistes , & s'emparèrent enfin du pouvoir suprême. Que le parti du roi donna alors le nom de *Wighs* aux presbytériens écossais , parce que la plupart n'étoient que des paysans & des charretiers ; que dans la suite ce nom devint commun à tout le parti , & que l'usage s'en établit aussi en Angleterre.

A ce que nous avons déjà dit des *Wighs* sous le mot *TORYS* , nous ajouterons que les principes des *Wighs* sont : que les sujets doivent toute sorte de respect & d'obéissance à leurs supérieurs , tant que ceux-ci observent les conditions tacites ou expressees sur lesquelles on leur a remis la souveraine autorité. Que si un prince prétendoit gouverner despotiquement la conscience , la vie & les biens de ses sujets , & qu'il violât pour cet effet des loix fondamentales , il seroit du devoir des sujets , tant pour leur propre conservation , que pour celle de leurs descendans , de refuser l'obéissance que l'on exige d'eux , & de prendre les mesures les plus convenables pour faire qu'à l'avenir ils ne pussent être gouvernés que selon leurs loix. Il n'est pas difficile de sentir que ces principes interprétés suivant les circonstances , par ceux qui les soutiennent , anéantiroient le pouvoir du roi d'Angleterre , & que ce sont ceux qui ont conduit sur l'échafaud l'infortuné Charles I.

Quoique les *Wighs* soient extrêmement opposés au parti de la cour , cependant , soit ménagement , soit autre vue de politique , la cour ne laisse pas que de les employer , & de les mettre souvent dans

les plus hautes places. Sous Guillaume III, & les premières années de la reine Anne, le ministère étoit *wigh*, il devint tout-à-coup tory sur la fin du règne de cette princesse ; mais dès que George I fut monté sur le trône, les *Wighs* reprirent l'avantage.

WIGHT, L'ISLE DE, (*Géog. mod.*) isle sur la côte méridionale de l'Angleterre comprise dans le Hampshire, au sud-ouest de Portsmouth. Elle a environ soixante milles de tour, & renferme trente-six paroisses & trois bourgs à marché ; savoir, Newport, Yarmouth & Cows, dont les deux premiers députent au parlement.

Cette isle est remarquable par l'honneur qu'elle a eu autrefois de porter le titre de royaume. Ce fut Henri VI qui l'érigea en royaume en faveur de Henri Beauchamps, comte de Warwick, son favori, qui fut couronné roi de *Wight* & des isles de Jersey & de Guernesey, en 1445. Il mourut deux ans après, & par sa mort l'isle de *Wight* perdit le titre de royaume. Edouard IV, qui succéda à Henri VI, donna cette isle à son beau-père Richard Woodville, comte de Rivers, avec le titre de seigneur de *Wight*.

Les anciens l'ont appelé *Vedā* & *Vedīs* ; les Bretons du Gallois lui ont donné le nom de *Guth*, & les Saxons l'ont nommée *Vithland* & *Vidhea*. Elle est de forme ovale, étendue en long de l'orient à l'occident, & séparée de la terre-ferme par un petit détroit nommé autrefois *Solent* & aujourd'hui *Solwent*. Comme ce détroit n'est pas fort large, n'ayant que deux milles de trajet en quelques endroits, on pourroit croire que l'isle de *Wight* étoit autrefois une presqu'isle jointe au continent par quelque isthme, qui avec le temps a été emporté par la violence des flots. Cette opinion semble confirmée par le témoignage de Diodore de Sicile, qui dit que la côte de la Grande-Bretagne étoit bordée d'une isle nommée *Idā*, qui paroissoit une isle entière, & qui étoit entourée d'eau lorsque la marée montoit ; mais que le reflux laissoit à découvert le terrain qui étoit entre-deux, & que les Bretons prenoient ce temps favorable pour passer en chariot de la terre-ferme dans l'isle, où ils

alloient vendre leur étain, qui delà étoit transporté dans la Gaule.

Cette isle est extrêmement fertile ; elle abonde en près & en pâturages ; la laine de ses brebis est presque aussi fine que celle de Lempster dans la province de Hereford. Le bled n'y manque pas, non plus que la pêche & la chasse : mais il faut tirer le bois dont on a besoin de l'Hampshire. Les habitants dépendent pour le temporel de cette dernière province, & pour le spirituel de l'évêque de Winchester.

Deux hommes célèbres nés dans l'isle de *Wight*, se présentent à ma mémoire ; James (Thomas) savant théologien, & Hooke (Robert) grand physicien du dernier siècle.

James naquit vers l'an 1571, & mourut à Oxford en 1629, âgé de cinquante-huit ans. Divers ouvrages ont été le fruit de ses études ; je n'en citerai que trois. 1. *Catalogus scriptorum oxoniensium & cantabrigiensium librorum*, Londres 1600 in-4°. c'est un des plus exacts d'entre les catalogues de cette nature. 2. *Traité de la corruption de l'écriture, des conciles & des pères, par les prélats de l'église de Rome*, Londres 1611 & 1688, in-8°. Il y a, dit-il, dans la bibliothèque du vatican des écrivains entretenus pour transcrire les actes des conciles & pour copier les ouvrages des pères, en imitant le caractère des anciens livres aussi parfaitement qu'il est possible : c'est un moyen, continue-t-il, de donner dans la suite ces copies modernes sur le pied d'anciens manuscrits. 3. *Catalogus indulgentiarum urbis Romæ, ex veteri manuscripto descriptus*, Lond. 1617, in-4°.

Hooke naquit en 1635, & montra dès son enfance une grande dextérité à imiter les ouvrages de mécanique ; car il fit une horloge de bois sur le modèle d'une vieille horloge de cuivre qu'il avoit sous les yeux. Le père cultiva les heureuses dispositions que son fils avoit pour les arts, & qui perfectionnerent le génie inventif qui brille dans les ouvrages de M. Hooke. L'illustre Boyle l'employa à ses expériences, & bientôt après la société royale lui donna une pension pour travailler sous ses ordres. En 1666, la ville de Londres ayant été ruinée par le feu, il fut nommé pour marquer le

terrein aux propriétaires ; & ce fut dans cet emploi qu'il gagna la plus grande partie de son bien. Il mourut en 1703 , âgé de soixante-sept ans.

Il étoit très-mal fait de sa personne , bossu , pâle & maigre , mais actif , laborieux , & d'une admirable sagacité à pénétrer dans les mystères cachés de la nature. Il n'en faut pas d'autres preuves que le grand nombre d'expériences qu'il a faites , & les machines pour les faire , qui montent à quelques centaines ; les nouveaux instrumens & les utiles inventions dont on lui est redevable , l'heureux talent qu'il avoit d'inventer des expériences aisées & simples , & de passer des expériences aux théories , ce qu'il disoit être la meilleure méthode pour réussir dans l'explication de la nature. C'est lui qui a donné le plan du nouveau Bêthlem à Londres , de Montague-houffe , du college des Médecins , du théâtre qui y est joint , & de beaucoup d'autres édifices.

C'est lui qui perfectionna en 1659 la pompe pneumatique de M. Boyle. Il inventa l'année suivante & fit l'essai de différentes manières de voler en l'air , & de se remuer rapidement sur terre & sur l'eau. Il imagina d'employer des ailes assez semblables à celles des chauve-souris pour les bras & les jambes , & fit une machine pour s'élever en l'air par le moyen de girouettes horizontales placées un peu de travers au vent , lesquelles , en faisant le tour , font tourner une vis continue au centre , qui aide à faire mouvoir les ailes , & que la personne dirige pour s'élever par ce moyen.

Il a toujours soutenu , & même peu de semaines avant sa mort , il dit à M. Richard Waller & à d'autres personnes , qu'il connoissoit une méthode sûre pour découvrir le véritable lieu d'un vaisseau en mer par rapport à sa distance est & ouest du port d'où il étoit parti. Si c'étoit par des horloges , par quelques autres machines pour mesurer le temps , ou par d'autres voies , c'est ce qu'on ignore , quoiqu'il y ait lieu de penser que c'étoit par le moyen des horloges qu'il travailla à perfectionner , ayant fait diverses expériences & lu plusieurs discours sur ce sujet. Cependant sa

prétention à produire la découverte de cette utile manière de régler les montres par la spirale appliquée à l'arbre du balancier , comme l'on fait encore , sans que l'on ait rien ajouté de considérable depuis.

Vers l'an 1660 , il inventa le pendule cycloïde , & la manière de le faire servir à continuer le mouvement d'un autre pendule , invention qu'il communiqua ensuite à la société royale en 1663 ; & on inséra sous son nom alors & après dans les journaux de la société , diverses choses touchant les pendules cycloïdes.

En 1664 , il produisit une expérience pour montrer quel nombre de vibrations une corde tendue doit faire dans un temps déterminé , pour donner un certain ton ; & il parut qu'un fil de métal faisant deux cents soixante & douze vibrations dans l'espace d'une seconde , sonne *G, sol, ré, ut* ; il fit encore d'autres expériences sur la division d'un monocorde.

En 1666 , il produisit à la société royale un très-petit quart de cercle , pour observer exactement les minutes & des secondes ; cet instrument étoit avec une aire mobile , par le moyen d'une vis qui étoit attachée au bord ; c'étoit peut-être le premier de cette façon qu'on eût vu , quoiqu'il soit à présent assez connu & en usage. M. Hooke a publié en 1674 la description d'un grand instrument de cette espèce , de toutes ses parties , de tout le reste qui y est nécessaire , & de la manière de s'en servir , dans ses *remarques sur la machina cœlestis* d'Hevelius , p. 54.

Le 23 mai 1666 , il lut un mémoire où il explique (comme le portent les registres de la société royale) l'inflexion du mouvement direct en courbe , par l'intervention d'un principe attractif ; on ordonna que ce mémoire seroit entéregistré. Cette pièce sert d'introduction à une expérience , pour montrer que le mouvement circulaire est composé de l'effort du mouvement direct par la tangente & d'un autre effort vers le centre. On attacha au plancher de la chambre un pendule avec une grosse boule de bois appelée *lignum vitæ* au bout , & l'on trouva que si l'effort par la tangente étoit d'abord plus fort que l'effort vers le centre , il résultoit un mouvement elliptique ,

elliptique , dont le plus grand diamètre étoit parallèle à l'effort direct du corps à la première impulsion. Mais que si cet effort étoit plus foible que l'effort vers le centre , il en résultoit un mouvement elliptique , dont le plus petit diamètre étoit parallèle à l'effort du corps dans le premier point de l'impulsion. Que si les deux efforts étoient égaux , il en résultoit un mouvement parfaitement circulaire.

On fit une seconde expérience , qui consistoit à attacher un autre pendule avec une corde courte à la partie inférieure du fil auquel le principal poids étoit suspendu , de manière que ce pendule pût librement faire un mouvement circulaire ou elliptique autour du poids , tandis que celui-ci se mouvoit circulairement ou elliptiquement autour du centre. Le but de cette expérience étoit d'expliquer le mouvement de la lune autour de la terre ; elle monroit évidemment que ni la plus grosse boule représentant la terre , ni la plus petite qui représente la lune , ne se mouvoient pas d'une manière parfaitement circulaire ou elliptique , comme elles auroient fait si elles avoient été suspendues ou mues chacune à part ; mais qu'un certain point qui paroît être le centre de gravité des deux corps (situés de quelque façon que ce soit & considérés comme n'en faisant qu'un) , semble se mouvoir régulièrement en cercle ou en ellipse , les deux boules ayant d'autres mouvemens particuliers dans de petits épicycles autour du point fuffir.

M. Hooke s'étant appercu que le télescope par réflexion de M. Newton étoit de plus en plus estimé , proposa peu de temps après par écrit à la société royale de perfectionner les télescopes , les microscopes , les scotoscopes , & les verres ardens , par des figures aussi aisées à faire que celles qui sont unies ou sphériques , de manière qu'ils augmentent extraordinairement la lumière & grossissent prodigieusement les objets ; qu'ils exécutent parfaitement tout ce que l'on a jusqu'à présent tenté ou désiré de plus dans la Dioptrique , avec un chiffre qui renferme le secret ; il le découvrit à mylord Brounker & au docteur Wren , qui en firent un rapport favorable ; le tout se fait par des réfrac-

Tome XXXVI.

tions des verres. M. Hooke assura aussi en présence d'un grand nombre de personnes , qu'en l'année 1664 il avoit fait un petit tube d'un pouce de long , & qui produit plus d'effet qu'un télescope commun de cinquante piés ; mais la peste étant survenue à Londres , & le grand incendie lui ayant procuré des occupations utiles , il négligea cette invention , ne voulant pas que les tailleurs de verres eussent aucune connoissance de son secret.

En 1669 , il établit devant la société royale , qu'une des méthodes les plus exactes pour mesurer un degré de la terre , étoit de faire des observations précises dans le ciel , à une seconde près , par le moyen d'un tube perpendiculaire , & de prendre ensuite des distances exactes par le moyen des angles , aussi à une seconde près.

En 1674 , il communiqua à la société une manière de déterminer quel est le plus petit angle qu'on peut distinguer à l'œil nu ; & il se trouva qu'aucun de ceux qui y étoient , ne put observer d'angle beaucoup plus petit que d'une minute.

Il proposa quelque temps après une théorie pour expliquer la variation de l'aiguille aimantée ; cette théorie revenoit à ceci : que l'aimant a ses poles particuliers éloignés de ceux de la terre de dix degrés , autour desquels ils se meuvent ; en sorte qu'ils font leur révolution dans l'espace de trois cents soixante & dix ans. C'est ce qui fait que la variation a changé de dix ou onze minutes par an , & continuera vraisemblablement à changer pendant quelque temps , jusqu'à ce qu'elle diminue peu à peu , & enfin elle s'arrêtera , rétrogradera , & probablement recommencera.

Il proposa en même temps la construction d'un instrument curieux , pour observer la variation des variations de l'aiguille dans les différentes parties du monde. Il est difficile de déterminer ce que c'étoit que cet instrument , mais on peut voir dans ses *œuvres posthumes* , p. 486 , la figure d'un instrument qui y a quelque rapport.

En 1678 , il publia son *traité des ressorts* , où l'on explique la puissance des corps élastiques , Londres , 1678 , in-4°. La substance de son hypothèse est comprise dans un chiffre à la fin de sa *Description*

des *heliscopes* ; c'est la troisieme d'une decade d'inventions , dont il parle là , & dont il assure qu'il avoit seul le secret. M. Richard Waller en a decouvert quelques-uns ; il transcrit d'abord ce que le docteur Hooke en dit , & il ajoute ensuite l'explication ou la clef.

La seconde invention , qui est le premier chiffre , est énoncée en ces termes : *the true mathematical, and mechanical form, of all manner of arches for building, with the true butment, necessary to each of them ; problème qu'aucun écrivain d'Architecture n'a jamais touché , bien-loin d'en avoir donné la solution : a b, ccc, dd, eeeee, f, gg, iiiiii, ll, mmm, nnnn, oo, p, rr, sss, tttt, uuuuuu, x ;* ce qu'on explique par ces mots , *ut pendet continuum flexile , sic stabit , continuum, rigidum, inversum , which is the linea catenaria.*

La troisieme est la théorie de l'élasticité , exprimée par ces lettres *ee, iii, no, sss, tt, uu* ; ce qui signifie *ut tensio, sic vis* : c'est-là la théorie des ressorts. La neuvieme , qui est le second chiffre , regarde une nouvelle espece de balance philosophique d'un grand usage dans la philosophie expérimentale , *cde, ii, nn, oo, p, sss, tt, uu, ut pondus, sic tensio.*

On annonce la dernière comme une invention extraordinaire dans la mécanique , supérieure pour divers usages aux inventions chimériques du mouvement perpétuel ; *aa, a, b, cc, dd, eeeee, g, iii, l, mmm, nn, oo, pp, q, rrr, s, ttt, uuuu : pondere premit aer vacuum, quod ab igne relicum est.* Cette invention paroît être la même chose que la méthode du marquis de Worcester d'élever l'eau par le moyen du feu , qui est la soixante-huitieme invention de la centurie qu'il a publiée en 1663. C'est aussi le principe sur lequel est fondée la machine de M. Savery pour élever les eaux.

Au mois de décembre 1679 , on proposa de faire une expérience pour déterminer si la terre a un mouvement diurne ou non , en faisant tomber un corps d'une hauteur considérable ; & l'on soutint qu'il tomberoit à l'est de la véritable perpendiculaire. M. Hooke lut un discours sur ce sujet , où il

expliquoit quelle ligne le corps tombant devoit décrire , en supposant qu'il se meut circulairement par le mouvement diurne de la terre , & perpendiculairement par force de la pesanteur ; & il fit voir que ce ne seroit pas une spirale , mais une ligne excentrique elliptoïde , en supposant nulle résistance dans le milieu ; mais en y supposant de la résistance , elle seroit excentrique-ellipti-spirale , & qu'après plusieurs révolutions elle resteroit enfin dans le centre , & que la chute du corps ne seroit pas directement à l'est , mais au sud-est , & plus au sud qu'à l'est. On en fit l'essai , & l'on trouva que la boule tomba au sud-est.

En 1681 , il montra publiquement une maniere de produire des sons de musique & autres , en abattant les dents de plusieurs roues d'airain coupées d'une maniere proportionnée à leurs nombres , & tournées avec force ; ce qu'il y avoit de remarquable , c'est que les coups égaux ou proportionnés des dents , c'est-à-dire , 2 à 1 , 4 à 3 , &c. formoient les notes de musique ; mais les coups inégaux avoient plus de rapport au son de la voix en parlant.

En 1682 , il montra un instrument pour décrire toutes sortes d'hélices sur un cône , assurant qu'il pouvoit avec cet instrument diviser toute longueur donnée , quelque courte qu'elle fût , en autant de parties presque qu'on voudroit assigner , par exemple , un pouce de 10000 parties égales. Il prétendoit que cette invention pouvoit être d'un grand usage pour perfectionner les instrumens astronomiques & géographiques.

Dans l'assemblée suivante de la société royale , il produisit un autre instrument avec lequel il decouvroit une courbe qu'on pouvoit nommer une *parabole inventée* , ou une *hyperbole parabolique* , ayant les propriétés d'être infinie des deux côtés , d'avoir deux asymptotes , comme il y en a dans l'hyperbole , &c. Il montra un troisieme instrument pour décrire exactement la spirale d'Archimede , par une nouvelle propriété de cet instrument , & cela aussi aisément & aussi sûrement qu'un cercle , en sorte qu'on pouvoit diviser non seulement tout arc donné en un

nombre égal de parties demandées, mais aussi une ligne droite donnée, égale à la circonférence d'un cercle.

On trouvera dans les *Transact. philos.* quantité d'autres observations du docteur Hooke; sa *Micrographie* a paru en 1665 in-fol. Sa vie est à la tête de ses Œuvres posthumes, imprimées à Londres en 1705 in-fol. Enfin l'on a publié dans la même ville en 1726, in-8°. un livre sous le titre d'*Expériences & observations philosophiques du docteur Hooke*, par G. Derham, avec figures. (Le chevalier DE JAU COURT.)

WIGHTON, (*Géog. mod.*) bourg à marché d'Angleterre, dans le quartier oriental d'Yorkshire, à environ huit milles de Beverley, sur une petite rivière nommée *Foulness*. Ce bourg a succédé à une ville appelée *Delgovitia*, auprès de laquelle étoit un temple d'idoles, qu'on appelloit *Godmundinghan*. (D. J.)

WIGHTOWN, (*Géog. mod.*) petite ville d'Ecosse, dans la province de Galloway, avec un assez bon port. Long. 23, 4. lat; 54, 57. (D. J.)

WIKIE ou WIKESLAND, (*Géog. mod.*) petite province de l'empire Rusien, dans l'Esthonie. Elle est bornée au nord par l'Harrie, au midi par la Livonie, au levant par la Jerwie, & au couchant par le Mooufund. Pernau en est la principale ville. (D. J.)

WILBAD ou WILDBAD, (*Géog. mod.*) petite ville d'Allemagne, dans la Suabe, au Schwartzwald, ou dans la forêt-noire, sur la droite de l'Entz. Elle est remarquable par ses bains d'eau chaude. (D. J.)

WILDENHAUS, (*Géog. mod.*) paroisse de Suisse, dans le Tockenbourg, au Thoure-Thall, où elle a le rang de fixieme communauté. *Wildenhaus* est un lieu connu dans l'histoire, pour avoir été la patrie d'Huldric Zwingle, qui y naquit en 1484, d'Huldric Zwingle, amman du lieu, qui est la première dignité du pays.

Il fit ses études à Bâle, à Berne & à Vienne en Autriche. Il apprit bien les langues grecque & hébraïque, & prit ensuite le degré de docteur en théologie. Il fut nommé curé à Glaris en 1506; où

il commença comme il s'exprime, à prêcher l'Evangile. Il en agit de même quand il fut appelé à Zurich en 1518 par le prévôt & les chanoines de cette ville, & attaqua non seulement le trafic des indulgences, en quoi il étoit protégé par l'évêque; mais il prêcha contre l'invocation des saints, le sacrifice de la messe, le célibat des prêtres.

En 1520, il renonça à une pension que sa sainteté lui faisoit, & en 1522 il se maria. En 1523 le pape lui écrivit un bref très-flatteur, qui prouvoit que la cour de Rome auroit été bien aise de le gagner. La même année, le magistrat de Zurich prescrivit une assemblée pour discuter par l'écriture-sainte les matieres de religion; tous les ecclésiastiques du canton, ainsi que l'évêque de Constance, y furent appelés. Après ce colloque, on fit à Zurich de nouveaux pas vers la réformation; & cependant le canton convoqua une seconde assemblée, où les Zurichois inviterent les évêques de Constance, de Coire & de Bâle, avec l'université de cette ville. Ils inviterent aussi tous les autres cantons à y envoyer les plus savans de leurs pasteurs. Le synode fut composé de neuf cents personnes, au nombre desquelles se trouvèrent trois cents cinquante prêtres. L'issue apprit au public, que les partisans de Zwingle avoient triomphé; car la doctrine fut reçue à la pluralité des suffrages dans tout le canton. M. Dupin dit, que la plupart des ecclésiastiques qui assistèrent à cette conférence, abandonnerent la cause de l'église, par ignorance ou par malice. Enfin en 1725 le conseil de Zurich abolit la messe.

Zwingle assista à la dispute de Berne tenue en 1528, & à la conférence de Marpourg. En 1531, la guerre se déclara entre les cantons protestans & les cantons catholiques, & les Zurichois furent défaits à la bataille de Cappel. Comme la coutume de Zurich est, que lorsqu'on envoie une armée contre l'ennemi, le premier pasteur de l'église doit l'accompagner, Zwingle s'y trouva, & par son devoir & par un ordre particulier du magistrat, il fut enveloppé dans le malheur de cette journée, blessé d'un coup de pierre, renversé à terre, & tué par un officier catholique à 47 ans.

Né avec un génie heureux, il le cultiva soigneusement, & prêcha la réformation, avant même que le nom de Luther fût connu en Suisse. Il étoit d'une application infatigable au travail, & étudioit toujours debout. Après le souper il faisoit une promenade, & s'occupoit ensuite à écrire des lettres, souvent jusqu'à minuit. Si l'on considère le temps que lui prenoit encore la conduite de l'église de Zurich, dont il étoit le premier pasteur, l'instruction de la jeunesse comme professeur, & la direction de la plupart des églises protestantes du pays, on sera surpris du grand nombre d'ouvrages qui sont sortis de sa plume.

Ils ont été recueillis en quatre volumes *in-folio*, imprimés à Zurich en 1544 & 1545. Les deux premiers tomes contiennent ses traités de religion & de controverse; les deux derniers renferment ses explications de divers livres de l'ancien & du nouveau Testament. Zwingle, selon M. Simon, est assez simple dans son commentaire sur la bible, mais peu exercé dans l'étude de la critique. Sa modestie paroît en ce qu'il ne semble pas avoir abandonné entièrement l'ancien interprète latin, qui étoit autorisé depuis long-temps dans toute l'église d'occident. Le même historien critique trouve que les notes de Zwingle sur quelques épîtres de S. Paul, sont plus exactes & plus littérales, que celles qu'il a données sur les évangiles; mais il ne faut point douter que les commentaires de ce théologien ne fussent meilleurs, s'il les eût publiés lui-même, & qu'il y eût mis la dernière main. Une circonstance qui mérite d'être observée, & qui n'a pas échappé à M. Simon, c'est que sur la première épître de S. Jean, Zwingle n'explique point le vers. 7. du chap. v. ce qui semble indiquer que ce passage ne se trouvoit pas dans son exemplaire grec.

Léon de Juda, en parlant de Zwingle, dit, *Huldrychus Zuinglius, non solum concionibus sacris, sed & lectionibus publicis, mirâ arte, claritate, brevitate ac simplicitate, parique diligentia, dexteritate, ac fide tractavit, ut nec prioris sæculi, nec nostri ævi scriptoribus, judicio doctissimorum hominum, cedere videatur.*

Je souscrirois volontiers à une partie de cet éloge, ajoute M. Simon, si l'auteur eût été moins agité de l'esprit de réformation, qui ne lui permit pas de faire un bon usage de sa raison.

Zwingle entendoit les langues & la théologie. Il étoit agréable en conversation, possédoit la musique, & la recommandoit même aux gens de lettres comme une récréation très-propre à les délasser. Il paroît par une circonstance de la dispute de Berne, qu'il avoit une opinion particulière sur l'apocalypse. Gilles Mouter lui en ayant cité un passage, en faveur de l'invocation des saints, Zwingle lui répondit sèchement, qu'il ne reconnoissoit point l'autorité du livre de l'apocalypse, & ne le regardoit ni comme canonique, ni de la main de S. Jean l'évangéliste.

On mit au jour à Bâle en 1536, une courte *exposition de la foi*, que Zwingle avoit composée peu de temps avant sa mort, & qu'il avoit adressée à François I. C'est dans cette piece, que se trouve le passage du salut des païens, contre lequel on s'est si fort récrié.

Zwingle a pensé que les sages du paganisme devoient avoir été sauvés, parce qu'il a cru que Dieu par les effets de sa grace, avoit produit en eux la foi nécessaire au salut. Voici comme il s'en explique lui-même: « J. C. n'a pas dit, celui qui ne » sera point baptisé, ne sera point sauvé; » par conséquent les enfans morts sans baptême, & tous les païens ne sont pas » damnés; ce seroit donc une témérité que » de condamner aux enfers tous ceux qui » n'ont pas été consacrés par la circoncision ou par le baptême. Il ne faut pas » qu'on imagine que cette idée tende à » anéantir J. C. car elle ne sert qu'à augmenter sa gloire. Que savons-nous ce » que chacun a de foi écrite en son cœur » par la main de Dieu? Il nous faut bien » vivre, dit Senèque, puisque rien n'est » caché à l'Etre suprême; il est présent » à nos esprits, & pénètre toutes nos » pensées. »

Zwingle n'a jamais douté que l'état du paganisme ne fût condamnable; mais il a cru par un jugement d'humanité, que Dieu auroit pitié de Senèque & de quelques

autres païens, qui avoient une foi confuse en lui, & qui n'avoient pas eu de part à la corruption de leur siecle.

Erasme, contemporain de Zwingle, pensoit comme lui sur cette matiere. Si les juifs, dit-il, avant la publication de l'évangile, pouvoient se sauver avec une foi grossiere, pourquoi cette foi ne suffiroit-elle pas pour sauver un païen, dont la vie a été remplie de vertus; un païen qui en même temps, a cru que Dieu étoit une puissance, une sagesse, une bonté sans bornes, & que par les moyens qu'il jugera les plus convenables, il saura protéger les bons & punir les méchants?

Jacques Payva Andradius, théologien portugais, qui assista au concile de Trente, soutient aussi que Platon, Socrate, Aristote, & les autres anciens philosophes, qui ont été d'excellens maîtres pour ce qui regarde la pratique des vertus, ont pu se sauver, aussi-bien que les juifs qui ont reçu la loi. Dieu les a assistés de sa grace pour leur salut, en sorte qu'on ne peut pas dire, qu'ils aient entièrement ignoré Jesus crucifié, quoiqu'ils n'aient point su la maniere dont Dieu sauveroit le genre humain.

Cette connoissance vague d'un rédempteur suffisante pour prouver le salut, a été adoptée par une confession de foi des évêques de Pologne assemblés en 1551 dans un synode de toute leur nation, & ils n'ont point été taxés d'hérétiques. Cette confession de foi imprimée à Anvers en 1559 in-8°. dit qu'il n'a pas été nécessaire que tous les hommes fussent en particulier qui seroit le médiateur de leur salut, si ce seroit le fils de Dieu, ou un ange du Seigneur ou quelqu'autre; qu'il suffisoit de croire en général, que Dieu par sa sagesse trouveroit quelque voie de sauver les hommes.

Il est certain que plusieurs peres de l'église ont aussi conçu une espece d'illumination universelle, en conséquence de laquelle il s'est trouvé dans toutes les nations, des hommes vertueux agréables à Dieu. Justin martyr, dit en termes exprès, que J. C. est la raison divine, à laquelle Socrate & les autres philosophes ont participé. C'est encore le sentiment de Clément d'Alexandrie, *Stromat. VI. p. 636.* de saint Chrysostome, *Homel. 37.*

sur Matth. & de saint Augustin, *de civitat. Dei, liv. VIII. ch. iii. & l. XVIII. c. xlvij.* Il ne faut donc pas faire à Zwingle un crime d'avoir soutenu, par un jugement de charité, une opinion judicieuse, & qui a eu dans la primitive église plusieurs défenseurs respectables. (*Le Chevalier DE JAUCOURT.*)

WILDFANGIAT, f. m. (*Hist. mod. Droit public.*) c'est ainsi qu'on nomme en Allemagne un droit singulier qui appartient à l'électeur palatin. Il consiste à s'approprier ou à rendre serfs les bâtards & les étrangers qui viennent de leur propre mouvement s'établir & fixer leur domicile dans le palatinat & dans quelques pays adjacens. Au bout de l'an & jour, ils sont obligés de prêter serment & de payer une redevance à l'électeur palatin. Dans cette jurisprudence singulière, les enfans suivent la condition de leur mere; ils sont libres si elle est libre, & serfs si elle n'est point libre. *Voyez Virriarii, Inst. juris publici.*

WILDSHUSEN, (*Géog. mod.*) petite ville d'Allemagne, au cercle de Westphalie, sur la riviere de Hunde, aux confins du comté d'Oldenbourg, & la capitale d'un petit pays auquel elle donne son nom. (*D. J.*)

WILDSTATT ou WILDSTETT, (*Géog. mod.*) bourg d'Allemagne, dans l'Ortenau sur le Kintzig, à un mille de Strasbourg. C'étoit autrefois une ville qui fut réduite en cendre en 1632 par les soldats du colonel Ossâ. (*D. J.*)

WILER ou WEYLER, (*Géog. mod.*) petite ville de France, dans l'Alsace, près de Schlestat, sur les confins de la Lorraine. (*D. J.*)

WILIA IÂ, (*Géog. mod.*) riviere du grand duché de Lithuanie. Elle se forme de diverses petites rivières qui ont leur source dans le palatinat de Minski, traverse celui de Wilna d'orient en occident, & finit par se jeter dans le Niémen au dessus de Kowno. (*D. J.*)

WILKOMIR, (*Géog. mod.*) ville du grand duché de Lithuanie, dans le palatinat de Wilna, sur la Swiêta, à 14 lieues de la ville de Wilna. (*D. J.*)

WILLEMSTAT, (*Géog. mod.*) petite

ville des Pays-Bas, dans le Brabant hollandois, à 8 lieues au nord-est de Berg-opzoom, fondée en 1583 par Guillaume I prince d'Orange, & elle en a pris le nom. Elle est très-bien fortifiée. Les Etats généraux y entretiennent une garnison, avec un gouverneur & un major de la place. Toutes les rues sont tirées au cordeau, & les maisons bien bâties. La régence est composée d'un bailli, de deux bourgmestres, de six échevins, & d'un secrétaire. Le port peut contenir un grand nombre de bateaux. *Long.* 22, 55; *lat.* 52, 40. (D. J.)

WILLIS, ACCESSOIRE & OPHTHALMIQUE DE, (*Anat.*) Willis, anglois, étoit très-versé dans la dissection du cerveau. Il nous en a laissé une anatomie très-exacte, avec une description des nerfs & leurs usages. Il y a un nerf qui remonte de la moelle épinière pour sortir du crâne avec la huitième paire à laquelle on a donné le nom d'*accessoire de Willis*. La branche de la cinquième paire qui se distribue à l'œil, s'appelle aussi l'*ophtalmique de Willis*.

WILLISAW, (*Géog. mod.*) petite ville de Suisse, dans le canton de Lucerne, sur la rivière de Wiger, entre de hautes montagnes. *Long.* 25, 42; *lat.* 47, 7. (D. J.)

WILLOUGHBY, (*Géog. mod.*) bourg d'Angleterre, en Nottinghamshire, aux confins de Leicestershire, & situé auprès d'une hauteur, *dunum*. On tire entre ce bourg & Barrow en Leicestershire, une grande quantité de marne, *marga*, dont on se sert pour fertiliser la terre. Il est tout-à-fait vraisemblable que *Willoughby* est le *Margidunum* de Ptolomée, d'autant plus qu'on ne peut douter que ce lieu n'ait été habité par les Romains; c'est ce qui se prouve par quantité de monnoies romaines qu'on y a déterrées, outre qu'il y a encore tout-auprès un chemin romain. (D. J.)

WILLY, LE, ou LE WILLYBORN, (*Géog. mod.*) rivière d'Angleterre. Elle prend la source aux frontières du duché de Sommerfet, & va porter ses eaux dans le Nadder près de Salisbury. (D. J.)

WILNA, (*Géog. mod.*) par les Lithua-

niens *Wileſky*, & par les Allemands *Wilde*, ville capitale du duché de Lithuanie, au palatinat du même nom, sur la Wilia, à cent lieues au nord-est de Gnesne. Elle est grande & mal bâtie; les maisons sont de bois & mal disposées; c'est encore pire dans les fauxbourgs, car les maisons n'ont qu'une seule chambre qui est commune à tout le monde, aux chevaux & aux autres animaux domestiques. Cette ville est toujours ouverte en temps de paix; elle a pour sa défense un arsenal & deux châteaux. Son évêché est suffragant de Gnesne. Son université a été établie en 1579. *Wilna* est habitée par différentes nations, polonois, russiens, allemands, tartares, &c. *Long.* suivant Steel, 34, 56, 25; *lat.* 54, 30. (D. J.)

WILLOC, f. f. (*Feuturerie.*) espèce d'étoffe ou de feutre foulé à la manière des chapeliers, mais qui est un peu plus lâche que le feutre dont on fait les chapeaux. (D. J.)

WILS, (*Géog. mod.*) rivière d'Allemagne, au duché de Bavière. Elle a sa source au voisinage de l'Isar & se perd dans le Danube, entre les embouchures de l'Isar & de l'Inn. (D. J.)

WILSHOVEN, (*Géog. mod.*) petite ville d'Allemagne, dans la Bavière, près l'embouchure de Wils dans le Danube. *Long.* 30, 36; *latit.* 40, 35. (D. J.)

WILSNACH, (*Géog. mod.*) petite ville d'Allemagne, dans le margraviat de Brandebourg, sur un ruisseau qui se rend dans l'Elbe. Quelques-uns croient que c'est la *Sufudata* de Ptolomée, *liv. II, c. xj.* (D. J.)

WILTEN, (*Géog. mod.*) bourgade d'Allemagne, dans le Tyrol, sur la droite à une lieue au dessus d'Innsbruck, avec une abbaye de l'ordre de Prémontré. On convient que c'est l'ancienne *Veldidena*.

WILTON, (*Géog. mod.*) en latin *Ellandunum*, ville d'Angleterre, dans le Wilshire, dont elle a été la capitale; elle a eu même un évêché qui a été transféré à Salisbury, & ce changement a fait tomber *Wilton* en décadence; cependant elle a toujours le droit de tenir marché public, & d'envoyer ses députés au parlement. *Long.* 25, 48; *latit.* 52, 5.

Elle est la patrie du célèbre *Addisson* (Joseph) homme de goût, grand poëte, judicieux critique, & l'un des meilleurs écrivains de son siècle. Son style est pur, noble, élégant. Ses sentimens sont délicats, vertueux ; & par-tout on trouve dans l'auteur un ami du genre-humain.

Il naquit le premier de mai 1672, & comme il ne promettoit pas de vivre, il fut baptisé le même jour de sa naissance. Il eut l'honneur pendant le cours de ses études, de connoître à Oxford, Mylord Halifax ; le grand protecteur des gens de lettres, qui n'a pas laissé d'être dépeint d'une manière très-satyrique (chose ordinaire) par un autre homme de qualité. Nous donnerons quelques traits de cette satire, à cause de l'esprit qui y regne, de la finesse du tour, & de la beauté du style.

Elle est intitulée, *la faction démasquée*, & a été imprimée dans un des volumes de *State - Poems*, London. 1703, in-8°. Mylord Halifax (Charles Montague, comte d'Halifax, chevalier de l'ordre de la Jarretière, & régent du royaume après la mort de la reine Anne), Mylord Halifax, dis-je, y est dépeint sous le nom de *Bathille*, conjointement avec les poëtes auxquels il donnoit pension. « Enfin, Bathille » se leve paré des plumes d'autrui, & » noblement illustre par les projets des » autres. Plein de bonne opinion, & ridicule-ment fou, demi-politique, babillard, » bruyant ; ardent sans courage, orgueil- » leux sans mérite, & propre à conduire » des têtes sans cervelle. Avec des gestes » fiers & un air assuré, il tient à ses com- » pagnons de débauche le discours qui » suit : ayez soin de ce qui regarde la » politique, j'aurai soin moi que les muses » nous secondent. Tous les poëtes sont à » ma dévotion ; dès que je parle, ils écri- » vent ; je les inspire. C'est pour moi que » Congreve a déploré en vers lugubres la » mort de *Pastora. Rowe*, qui a chanté » l'immortel *Tamerlan*, quoiqu'il soit » réduit à présent à prendre un ton plus » bas, *Rowe* est à moi & au parti des » Whigs. J'aide à *Garth* à polir ses pièces » un peu grossières ; & je lui apprends à » chanter en beaux vers les louanges de » notre parti. *Walsh*, qui sans avoir jamais

rien donné, passe pour un homme d'es- » prit, *Walsh* vote pour nous. Les comé- » dies obscènes & sans intrigues de *Vane*, » célèbrent nos talens... Nous pouvons » sûrement compter sur *Addisson* : à la » faveur d'une pension l'on gagne toujours » un ami. Il fera retentir les Alpes de mon » nom, & fera connoître son protecteur » dans le pays des Classiques. Tous ceux » dont je viens de parler, m'appellent leur » Mécène. Les princes ne sont point » fermes sur leur trône, qu'ils n'y soient » soutenus par les enfans d'Apollon. Au- » guste est *Virgile*, & *Nassau* plus heu- » reux encore eut ses *Montagues*, pour » chanter ses victoires ; mais *Anne*, cette » malheureuse reine *Tory*, sentira les » traits de la vengeance des poëtes. »

Addisson donna de bonne heure des preuves de ses talens par sa traduction du quatrième livre des *Géorgiques* de *Virgile*. Il avoit dessein d'entrer dans les ordres ; mais le monde se réconcilia chez lui avec la sagesse & la vertu, lorsqu'il prit soin de les recommander avec autant d'esprit & de graces, qu'on les avoit tournés en ridicule depuis plus d'un demi-siècle. Il fit aussi des poésies latines qui ont été publiées dans les *musæ anglicanæ*.

On estime beaucoup son petit poëme sur l'Italie. Il y peint la satisfaction qu'il goûtoit dans ce beau pays, à la vue des rivières, des forêts, des montagnes, &c. célébrées par tant de génies. De quelque côté, dit-il, que je tourne mes yeux, je découvre des objets qui me charment & des vues qui m'enchantent. Des campagnes poétiques qui m'environnent de toutes parts. C'est ici que les muses firent si souvent entendre leur voix, qu'il ne se trouve aucune montagne qu'elles n'aient chantée, aucun bosquet qu'elles n'aient loué, aucun ruisseau qui ne coule harmonieusement. Il fait ensuite la description des monumens des Romains, de leurs amphithéâtres, de leurs arcs de triomphe, de leurs statues, des palais modernes & des temples.

Mais il prend de là occasion de déplorer l'état malheureux où l'oppression réduit les habitans de ce pays, malgré tant d'avantages que l'art & la nature leur offrent à l'envi ; il conclut en s'adressant à la liberté,

qu'il représente comme la source principale du bonheur dont jouit l'Angleterre, d'ailleurs à tant d'autres égards si fort inférieure à l'Italie. « Nous n'envions point un ciel plus doux : nous ne murons point d'habiter des lieux peu favorisés de l'astre du jour, & de voir les froides pleiades dominer sur nos têtes. La liberté couronne notre île ; elle seule embellit nos rochers & nos sombres montagnes. »

Il recueillit les matériaux de ses dialogues sur les médailles, dans le pays même des médailles. Cette piece a été publiée par M. Tickell, qui a traduit la plus grande partie des citations latines en anglois, pour l'usage de ceux qui n'entendent point les langues savantes. On y trouve quantité de choses curieuses sur les médailles, écrites avec tout l'agrément que permet la forme de dialogue ; & on a mis à la tête un poëme de M. Pope.

Il le commence par cette réflexion : que les plus beaux monumens, les arcs de triomphe, les temples, les tombeaux, ont été détruits ou par l'injure des temps, ou par les irruptions des barbares, ou par le zèle des chrétiens ; & que les médailles seules conservent la mémoire des plus grands hommes de l'antiquité. Mais delà il prend occasion de railler finement les excès dans lesquels quelques curieux sont tombés sur ce sujet. « Le pâle antiquaire, dit-il, fixe ses regards attentifs, & regarde de près ; il examine la légende & vénère la rouille ; c'est un vernis bleu qui la rend sacrée. L'un travaille à acquérir un Pescennius ; l'autre dans ses rêveries croit tenir un Cécrops ; le pauvre Vadius depuis long-temps savamment hypocondre, ne peut goûter de plaisir, tant qu'un boucher qu'il voudroit considérer n'est pas net ; & Curion inquiet à la vue d'un beau revers, soupire après un Othon, tandis qu'il oublie sa mariée. » Pope s'adresse ensuite à M. Addisson, de la manière suivante : « la vanité est leur partage, & le savoir le tien. Retouchée de ta main, la gloire de Rome brille d'un nouvel éclat ; ses dieux & ses héros reparoissent avec honneur ; ses guirlandes flétries reflorissent.

» Etude attrayante, elle plaît à ceux que
» la poésie charme : les vers & la sculpture se donnent la main ; un art prête des images à l'autre. »

Addisson mit au jour en 1704 son poëme, intitulé *la Campagne*, sur les succès du duc de Marlborough, où se trouve la comparaison si fort applaudie de l'ange.

*En ce jour, le plus grand de sa noble carrière,
L'ame de Marlborough se montre toute entière,
Ferme, & sans s'émouvoir dans le choc furieux,
Qui porte la terreur & la mort en tous lieux ;
Il voit tout, pense à tout, & sa haute prudence
Ne laisse en nul endroit desirer sa présence.
Il soutient au besoin tous les corps ébranlés ;
Les fuyards au combat par lui sont rappelés ;
Et tranquille toujours dans le sein de l'orage
Qu'excitent sous ses loix le dépit, & la rage,
Il en règle à son gré les divers mouvemens.
» Tel l'ange du Seigneur, lorsque les éléments
» Par lui sont déchainés contre un peuple coupable,
» Et que des ouragans le tonnerre effroyable
» Gronde ; comme n'aguere Albion l'entendait :
» Pendant que dans les airs d'éclats tout retentit,
» Le ministre du ciel, calme, & serein lui-même,
» Sous les ordres vengeurs du monarque suprême,
» Des bruyans tourbillons anime le courroux,
» Et des vents qu'il conduit, dirige tous les coups.*

On ne peut opposer à la beauté de cette peinture, que le morceau encore plus beau du paradis perdu de Milton, *l. b.* où il représente le fils de Dieu chassant du ciel les anges rebelles, vers VI, 825-855.

On sait qu'Addisson a eu beaucoup de part au Tatler ou Babillard ; au Spectateur, & au Guardian ou Mentor moderne, qui parurent dans les années 1711, 1712, 1713 & 1714. Les feuilles de sa main dans le Spectateur, sont marquées à la fin par quelques-unes des lettres du mot de CILIO. Le chevalier Steele dit spirituellement à la tête du Babillard. « Le plus grand service que j'ai eu, est celui d'un bel esprit, qui ne veut pas me permettre de le nommer. Il ne sauroit pourtant trouver mauvais que je le remercie des services qu'il m'a rendus ; mais peu s'en

„ s'en faut que sa générosité ne m'ait été
 „ nuisible. Il regne dans tout ce qu'il
 „ écrit, tant d'invention, d'enjouement
 „ & de savoir, qu'il m'en a pris comme
 „ aux princes, que le malheur de leurs
 „ affaires oblige à implorer la protection
 „ d'un puissant voisin : j'ai été presque
 „ détruit par mon allié ; & après l'avoir
 „ appelé à mon secours, il n'y a plus eu
 „ moyen de me soutenir sans lui. C'est de
 „ sa main que viennent ces portraits si
 „ finis d'hommes & de femmes, sous les
 „ différens titres des instrumens de mu-
 „ sique, de l'embaras des nouvelistes,
 „ de l'inventaire du théâtre, de la des-
 „ cription du thermometre, qui sont les
 „ principales beautés de cet ouvrage. »

En 1713, M. Addisson donna sa tra-
 gédie de Caton, dont j'ai déjà parlé
 ailleurs, Pope en fit le prologue, & le
 docteur Garth l'épilogue. Elle a été tra-
 duite en italien par l'abbé Salvini, & c'est
 la meilleure de toutes les traductions qu'on
 en ait faites.

Le roi nomma Addisson secretaire d'état
 en 1717, mais sa mauvaise santé l'obligea
 bientôt de résigner cet emploi. Il mourut
 en 1719, à 47 ans, & fut enterré dans
 l'abbaye de Westminster. Mylord Halifax
 l'avoit recommandé au roi, pour le secre-
 tariat, & madame Manley n'a pas manqué
 de témoigner sa douleur, de ce que ce
 beau génie avoit quitté les lettres pour la
 politique. « Quand je considere, dit-elle,
 „ dans la galerie de Sergius, (mylord
 „ Halifax,) je ne puis lui refuser quelque
 „ chose qui approche d'une priere, comme
 „ une offrande que lui doivent tous ceux
 „ qui lisent ses écrits. Qu'il est triste que
 „ de misérables intérêts l'aient détourné
 „ des routes de l'Hélicon, l'aient arraché
 „ des bras des muses, pour le jeter dans
 „ ceux d'un vieux politique artificieux !
 „ pourquoi faut-il qu'il ait préféré le gain
 „ à la gloire, & le parti d'être un spec-
 „ tateur inutile, à celui de célébrer ces
 „ actions qu'il fait si dignement caracté-
 „ riser & embellir ! comment a-t-il pu
 „ détourner ses yeux de dessus les jardins
 „ du Parnasse dont il étoit en possession,
 „ pour entrer dans le triste labyrinthe
 „ des affaires. Adieu donc, Maron (nom

Tome XXXVI.

„ qu'elle donnoit à M. Addisson,) tant
 „ que vous n'abandonnerez pas votre arti-
 „ ficieux protecteur, il faut que la renom-
 „ mée vous abandonne. »

Un grand poëte de notre temps a été
 accusé d'avoir mis au jour après la mort
 de M. Addisson, une critique amere &
 pleine d'esprit contre lui. Voici ce qui le
 regarde dans cette piece, où l'on attaque
 aussi d'autres écrivains.

Laissons de pareilles gens en paix ! mais
 s'il se trouvoit un homme inspiré par
 Apollon lui-même, & par la gloire, enrichi
 de toutes sortes de talens, & de tout ce
 qu'il faut pour plaire ; né pour écrire avec
 agrément, & pour faire trouver des charmes
 dans son commerce ; porteroit-il l'ambition
 jusqu'à ne pouvoir souffrir, à l'exemple des
 Ottomans, un frere près du trône ? Le
 regarderoit-il avec mépris, ou même avec
 frayeur ? Le haïroit-il, parce qu'il apper-
 cevroit en lui les mêmes qualités qui ont
 servi à sa propre élévation ? Le blâmeroit-il,
 en seignant de le louer ? Lui applaudiroit-il
 en le regardant de mauvais œil ? & appren-
 droit-il aux autres à rire, sans sourire lui-
 même ? Souhaiteroit-il de blesser, tandis
 qu'il craindroit de porter le coup ? Habile
 à démêler les fautes, seroit-il timide à les
 désapprouver ? Seroit-il également réservé
 à distribuer le blâme & la louange, ennemi
 craintif, & ami soupçonneux ? Redoute-
 roit-il les sots, & seroit-il assiégé de flat-
 teurs ? Obligeroit-il de mauvaise grace ? Et
 lorsque deux rivaux se disputent le prix,
 leur donneroit-il la raison à tous deux, en
 préférant toutefois le moins digne ? Tel
 que Caton, ne seroit-il occupé qu'à donner
 la loi dans son petit sénat, & à relever son
 propre mérite ; tandis que ceux qui l'en-
 vironnent, admirent tout ce qu'il dit, &
 s'épuisent en louanges extravagantes ? Ciel,
 quel malheur s'il se trouvoit un tel homme !
 & qu'il seroit affligeant que ce fut A. n.

On a accusé fortement, à l'occasion de
 ces vers, Pope d'ingratitude vis-à-vis de
 M. Addisson ; cependant l'auteur de la
 Dunciade a défendu M. Pope de cette
 grave accusation, en attestant toutes les
 personnes de probité, qui, dit-il, plusieurs
 années avant la mort de M. Addisson, ont
 vu & approuvé les vers dont il s'agit ici,

Kk

non à titre de satire, mais de reproche d'ami, envoyés de la main même du poète à M. Adisson, & d'ailleurs ce sont des vers que l'auteur n'a jamais publiés. (*Le chevalier DE JAUCOURT.*)

WILTSHIRE, (*Géogr. mod.*) ou le comté de Wilt, province méridionale d'Angleterre. Elle est bornée au nord par le duché de Gloucester, au midi par la province de Dorset, au levant par le Berckshire & Hampshire, & au couchant par la province de Sommerfet. On lui donne 40 milles de longueur, & 30 de largeur. Il renferme outre Salisbury capitale, 20 villes ou bourgs à marché, & trois cents quatre églises paroissiales.

Entre ces villes & bourgs à marché, il y en a douze qui ont droit de députer au parlement, & quatre autres qui ont le même privilège, mais qui n'ont pas celui de marché. Il y a outre cela neuf bourgs qui ne députent point au parlement, & qui ont néanmoins droit de marché. Chaque place qui a droit de députation au parlement, envoyait deux députés : & le corps de la province ayant aussi droit d'en envoyer deux, il se trouve que le comté de *Wilt* nomme trente-quatre députés : ce qui est plus qu'aucune autre province d'Angleterre, & même de toute la Grande Bretagne, à la réserve de la province de Cornouailles, qui en envoie quarante-quatre.

Cette province est arrosée de diverses rivières, dont les principales sont l'Isis, le Kennet, l'Avon, le Willy & le Nadder. On la divise en septentrionale & méridionale. La septentrionale est entrecoupée de montagnes & de collines, & couverte de quelques forêts ; la méridionale est une grande & vaste plaine, à perte de vue, couverte en partie de bruyères, & en partie de pâturages qu'on nomme *campagne de Salisbury*.

Le *Wiltshire* est une des plus agréables provinces de la Grande-Bretagne. L'air y est doux & sain ; le terroir y est parsemé de forêts, de parcs & de champs fertiles : ajoutez-y ses vastes campagnes, où l'on nourrit une infinité de troupeaux, dont la laine fait la plus grande richesse des habitants.

Pour ce qui est des hommes illustres né

dans ce beau comté, c'est mon affaire de rappeler à la mémoire du lecteur leurs noms & leurs ouvrages.

Hyde (Edouard), comte de Clarendon, & grand-chancelier d'Angleterre, mérite d'être nommé le premier. Il naquit en 1608, & en 1622 il entra dans le college de la Magdelaine à Oxford. En 1625, il vint à Londres au Middle-Temple, où il étudia le droit pendant plusieurs années. En 1633, il fut un des principaux directeurs de la mascarade que les membres des quatre colleges de juriscultes de la cour représenterent à Whitehall, en présence du roi & de la reine, le jour de la Chandeleur. Cette mascarade prouva qu'on étoit à la cour dans des idées fort différentes des principes de M. Pryne, puisque, c'étoit une pure critique de son *Histrion-mastix* contre les Farces. Hyde fut ensuite agrégé dans plusieurs comités de la chambre-basse ; mais étant enfin mécontent des procédures du parlement contre plusieurs seigneurs, il se retira auprès du roi, qui le fit chancelier de l'échiquier, conseiller privé & chevalier.

Lorsque les affaires du monarque commencerent à tourner mal, M. Hyde se rendit en France ; en 1657 il fut nommé grand-chancelier d'Angleterre. Quelque temps après, le duc d'York étant devenu amoureux de mademoiselle Anne Hyde, fille aînée du chancelier, l'épousa avec tant de secret, que le roi & le chancelier n'en furent rien. Quoique attaché au roi, il fut fort attentif à ne donner aucune atteinte aux libertés du peuple, & l'on attribue cette sage conduite à une aventure domestique, dont nous devons la connoissance à M. Burnet.

Cet historien rapporte que dans le temps que le jeune Hyde commençoit à se distinguer au barreau, il alla rendre visite à son pere dans la province de *Wilt*. Un jour qu'ils se promenoient ensemble à la campagne, ce bon vieillard dit à son fils, que les gens de sa profession donnoient quelquefois trop d'étendue aux privilèges des rois, & nuisoient à la liberté publique, & qu'il lui recommandoit, s'il parvenoit un jour à quelque élévation dans cette profession, de ne sacrifier jamais les

loix & les privilèges de sa patrie, à son propre intérêt, ou à la volonté du monarque. Il lui répéta deux fois ce discours, & tomba presque aussitôt dans une attaque d'apoplexie, qui l'emporta en peu d'heures. Cet avis fit une impression si profonde sur le fils, qu'il le suivit toujours depuis.

En 1664, il s'opposa à la guerre de Hollande, & en 1667, il fut dépouillé de la charge de grand-chancelier par la suggestion de ses envieux & de ses ennemis, appuyée des sollicitations des maîtresses, qui firent de jour en jour tant d'impression sur l'esprit du roi, qu'enfin il consentit, même avec plaisir, de se défaire d'un ancien ministre, qui s'avoisoit quelquefois de le contrecarrer, & dont les manières graves n'alloient point à son caractère.

Mylord Clarendon se trompa en s'imaginant que l'intégrité d'un homme fuffit pour le soutenir dans tous les temps & dans toutes les circonstances; il éprouva que cette intégrité est un foible appui dans une cour remplie de personnes livrées au libertinage, & au talent de ridiculiser la vertu. Il négligea le crédit qu'il avoit dans la chambre des communes, & se perdit par-là totalement; car cette chambre l'ayant accusé de haute-trahison, il se vit contraint de sortir du royaume, & de se retirer en France. Il alla s'établir à Rouen, où il demeura sept ans, jusqu'à sa mort. Il y finit ses jours en 1674, âgé de 66 ans. On transporta son corps en Angleterre, & il fut inhumé dans l'abbaye de Westminster.

Ses principaux ouvrages sont, 1°. différentes *pièces* qui ont été recueillies à Londres en 1727 *in-8°*. & l'on trouvera sa vie à la tête de cette collection. On peut aussi la lire parmi celles des vies des chanceliers, Londres 1708, *in-8°*. *vol. I.*

2°. L'histoire de la rebellion & des guerres civiles d'Irlande, a paru à Londres en 1728, *in-fol.*

Mais son histoire des guerres civiles d'Angleterre, est son principal ouvrage. Le premier volume parut à Oxford en 1702, *in-fol.* le second en 1703, & le troisième en 1704. Elle a été réimprimée plusieurs fois en 6 volumes *in-8°*, & traduite en françois.

C'est un des plus illustres historiens que l'Angleterre ait produits. La noble liberté de ses réflexions, le glorieux tribut qu'il paie à l'amitié, & la manière dont il voile le blâme de sa patrie, sont dépeints avec des couleurs si vives, qu'on sent, en le lisant, que c'est le cœur qui parle chez lui. On trouve peu d'auteurs qui lui soient comparables pour la gravité & l'élevation du style, la force & la clarté de la diction, la beauté & la majesté de l'expression, & pour cette noble négligence des périodes, qui fait que les termes conviennent toujours au sujet, avec une propriété que l'art & l'étude ne peuvent donner. Il plaît dans le temps même qu'on le désapprouve.

Cet illustre écrivain est plus partial en apparence qu'en réalité, & sa partialité a moins lieu dans l'exposition des faits, que dans la peinture des caractères. Il étoit trop honnête homme pour altérer les premiers, & sans qu'il s'en aperçût lui-même, ses affections pouvoient aisément lui déguiser les seconds. Un air de bonté & de probité regne dans le cours de l'ouvrage; & ces deux qualités embellirent effectivement la vie de ce seigneur.

Rawleigh, ou *Raleigh* (Walter,) neveu de l'immortel Walter Rawleigh, dignes l'un & l'autre d'une meilleure fortune que celle qu'ils ont éprouvée. Walter Rawleigh le neveu, naquit en 1586 à Downton en *Wiltshire*, & se destina à la théologie. Il devint chapelain ordinaire du roi Charles I, docteur en théologie en 1636, & doyen de Wells en 1641. Au commencement des guerres civiles, son attachement au roi le fit arrêter dans sa propre maison, dont on fit une prison, & il y fut si mortellement blessé par son geolier, qu'il mourut bientôt après de sa blessure, en 1646. Ceux de ses papiers qu'on put sauver, ont demeuré plus de trente ans ensevelis dans l'oubli, jusqu'à ce qu'étant tombés entre les mains du docteur Simon Patrick, dans la suite évêque d'Éli, il les publia à Londres en 1679 *in-4°*. sous le titre de *Reliquiæ Raleighianæ*, ou discours & sermons sur différens sujets, par le docteur Raleigh, avec un court détail de la vie de l'auteur.

Potter (François,) théologien, naquit en 1594, & mourut aveugle en 1678, âgé

de 84 ans. Il publia à Oxford en 1642, in 4°. un traité plein de folles & savantes recherches, intitulé *explication du nombre 666*, où l'on démontre que ce nombre est un parfait portrait des traits du gouvernement de Rome, & de tout le corps du royaume de l'ante-christ, avec une réponse solide à toutes les objections imaginables. Ce traité bizarre a été traduit en françois, en flamand & en latin.

Il établit dans cet ouvrage, 1°. que le mystère du nombre 666, doit consister dans sa racine quarrée qui est 25, comme le mystère du nombre de 144, qui est le nombre opposé à celui de 666, consiste dans la racine quarrée qui est 12. 2°. Que le premier nombre des cardinaux & des prêtres de paroisses à Rome, a été fixé à 25, & que le premier nombre d'églises paroissiales a été de même de 25, que le symbole romain consiste en 25 articles, comme celui des apôtres en 12. 3°. Il donne ensuite un court exposé de quelques autres circonstances, où le nombre 25 s'applique, dit-il, d'une manière frappante à la ville & à l'église de Rome, & même à l'église de S. Pierre à Rome. 4°. Que le nombre de 25 est une devise symbolique affectée aux papes, comme il paroît par la messe des cinq plaies de J. C. répété cinq fois, par leurs jubilé fixés à 25 ans, & au 25 de chaque mois, &c. Un ministre anglois fit une grande difficulté à l'auteur; il lui soutint que 25 n'est point la véritable, mais la prochaine racine de 666.

M. Potter auroit pu mieux employer son temps, car il avoit beaucoup de génie pour les mécaniques, & il inventa diverses machines hydrauliques, qui furent très-approuvées par la société royale. Sa mémoire se conserve encore au college de la Trinité d'Oxford, par un cadran solaire de sa façon, qui est au côté septentrional du vieux quarré.

Ludlow (Edmond,) fort connu par ses *Mémoires*, se déclara de bonne heure contre le roi Charles I., & fut un des juges de ce monarque. Après la mort de ce prince, le parlement l'envoya en Irlande, en qualité de lieutenant général de la cavalerie. Dès que Cromwel eut fini ses jours, Ludlow fit tous ses efforts pour rétablir la

république; mais Charles II. ayant été rappelé, il prit le parti de se retirer à Vevay, où il mourut; c'est dans sa retraite qu'il écrivit ses *mémoires* imprimés à Vevay en 1698 & 1699, en trois tomes in-8°. Ils ont été traduits en françois, & ils ont paru à Amsterdam dans la même année.

Willis (Thomas,) célèbre médecin, naquit en 1621, fut un des premiers membres de la société royale, & rendit son nom illustre par ses écrits. Il s'acquit une grande réputation par sa pratique, dont il consacroit une partie du profit à des usages de charité; il y employoit tout ce qu'il gagnoit le dimanche, & c'étoit le jour de la semaine qui lui procuroit le plus d'argent. Il mourut en 1675, âgé de 54 ans.

Tous les ouvrages latins du docteur Willis, ont été mal imprimés à Geneve, en 1676 in-4°. & très-bien à Amsterdam en 1682 in-4°. Le meilleur des écrits de ce médecin, est son anatomie du cerveau, *cerebri anatome*, Londres 1664 in-8°. Willis a décrit dans cet ouvrage, la substance médullaire dans toutes ses insertions, ainsi que l'origine des nerfs, dont il a suivi curieusement les ramifications dans toutes les parties du corps. Par-là il est prouvé, non seulement que le cerveau est la source & le principe de toutes les sensations & de tout mouvement; mais on voit par le cours des nerfs, de quelle manière chaque partie du corps conspire avec telle ou telle autre, à produire tel ou tel mouvement; il paroît encore que là où plusieurs parties se joignent pour opérer le même mouvement, ce mouvement est causé par les nerfs qui entrent dans ces différentes parties, & qui agissent de concert. Enfin quoique Vieussens & du Verney aient, à divers égards, corrigé l'anatomie des nerfs de Willis, ils ont néanmoins confirmé son hypothèse, en la rectifiant.

Scor (Jean) théologien, naquit vers l'an 1638, & fut nommé chanoine de Windsor en 1691; après la révolution, il refusa l'évêché de Chester, parce qu'il ne croyoit pas pouvoir prêter les sermens requis. Il mourut en 1695. Ses sermons & discours de morale ont été imprimés en cinq volumes in-8°. dont il s'est fait plusieurs

éditions. On a réuni ces cinq volumes en un seul *in-fol.* imprimé à Londres en 1729. Son traité de la vie chrétienne a été traduit en françois, Amsterdam 1699.

Norris (Jean,) savant & laborieux écrivain, naquit en 1657, & entra dans les ordres sacrés en 1684. Nous ignorons le temps précis de sa mort. Il a beaucoup écrit sur des matieres de religion & de métaphysique. On lit dans les œuvres posthumes de Locke, que M. Norris embrassa l'opinion du P. Mallebranche, *que nous voyons tout en Dieu*, & il défendit ce sentiment avec toute l'éloquence possible. Ses mélanges ou recueil de poésies, d'essais, de discours & de lettres, fut imprimé à Oxford 1687 *in-8°*. La cinquieme édition augmentée par l'auteur, a paru à Londres en 1710 *in-8°*.

Hughes (Jean,) écrivain spirituel de notre siecle, naquit en 1677. Dès sa première jeunesse, il mêla la poésie, le dessein & la musique à l'étude des belles-lettres, ayant besoin de s'amuser agréablement, parce qu'il étoit fort valétudinaire. En 1717, Mylord Cowper, grand-chancelier, le nomma secretaire pour les commissions de paix, place qu'il occupa jusqu'à sa mort, arrivée à 42 ans, le 17 février 1719, & le même soir que sa tragédie intitulée le *Siege de Damas*, fut représentée pour la première fois sur le théâtre de Drury-Lane, avec un grand succès.

Il est surprenant que l'auteur ait été en état de composer une piece aussi remplie d'esprit, dans un temps où la mort le talonnoit de près, & où il étoit trop foible pour copier lui-même son ouvrage. On convient généralement que cette tragédie brille par ses descriptions, que la diction en est pure, que la morale en est belle, & que les sentimens y sont convenables aux caracteres, & que l'intrigue y est conduite avec simplicité. On trouve néanmoins que l'angoisse de Phocyas dans les IV^e & V^e actes, n'est pas suffisamment fondée; car quel est son crime? Damas est vivement attaquée par les Sarrazins. Il n'y a point d'espérance de secours. Elle doit donc en très-peu de temps tomber entre leurs mains, être saccagée, & les habitans ne peuvent échapper à l'esclavage. Dans une

si dangereuse conjoncture, Phocyas aide à l'ennemi de se rendre maître de cette place, quelques jours plutôt. Mais sous quelles conditions? Que tous ceux qui mettront les armes bas seront épargnés, & que chaque habitant aura la liberté de se retirer, & d'emmener avec lui une mule chargée de ses effets; que les chefs pourront charger fix mules, & qu'on leur permettra d'avoir des armes pour se défendre contre les montagnards, en sorte que Duran dit, *acte V, scene I.* « On ne voit point ici l'image de la » guerre, mais celle du commerce, & il » semble que les marchands envoient leurs » caravanes dans les pays voisins. »

Il n'y a rien en tout cela qu'un homme de bien n'ait pu faire pour sa patrie. Si Phocyas, dit-on, est coupable, son crime consiste uniquement en ce qu'il a fait par le sentiment de ses propres maux, & pour garantir l'objet de son amour de la violence ou de la mort, ce qu'il auroit pu faire par de plus louables motifs. Mais il ne paroît pas que cela soit suffisant pour autoriser les cruels reproches qu'il se fait à lui-même, & la dureté qu'Eudocie lui témoigne. Il auroit été beaucoup plus raisonnable, vu la fragilité humaine & la grandeur des tentations auxquelles il étoit exposé, qu'il se fût enfin laissé gagner à embrasser le mahométisme; alors ses remords auroient été naturels, son châtimement juste, & le caractère d'Eudocie exposé dans un plus beau jour.

Cette observation des connoisseurs paroît d'autant plus vraie, que M. Hughes avoit suivi d'abord le plan qu'on vient de voir. Mais quand on offrit sa piece aux directeurs du théâtre de Drury-Lane en 1718, ils refuserent de la représenter, à moins que le poète ne changât le caractère de Phocyas, prétendant qu'il ne pouvoit être un héros, s'il changeoit de religion, & que les spectateurs ne pourroient souffrir sa vue après son apostasie, quels que fussent ses remords, & quelque vive qu'on peignît sa repentance. Il semble, pourtant qu'il paroîtroit plus digne de pitié que d'exécration, lorsque dans l'angoisse de son ame, il se laisseroit enfin persuader, quoiqu'avec répugnance & avec horreur, à baiser l'Alcoran. Mais l'auteur qui étoit dans un état de langueur, craignit que ses parens ne

perdissent le profit que cette piece pourroit leur rapporter, & consentit à changer le caractère de Phocyas.

Il y a dans cette tragédie plusieurs beautés de détail, des situations intéressantes, des peintures vives & des morceaux touchans. Les réflexions que Phocyas fait sur la mort, lorsque Khaled l'en a menacé, sont fortes. « Qu'es-tu, (dit Phocyas en parlant de la mort), objet redouté & mystérieux de la plus grande terreur ? Les routes pour te trouver sont connues ; les maladies ; la faim, l'épée, le feu, tout, en un mot, tient nuit & jour les portes ouvertes pour aller à toi. Arrive-t-on au terme, dans ce moment même on n'est plus en état d'y songer. L'instant est passé ! O si ce sont les détresses, les agitations, les angoisses qu'il faut appréhender quand l'ame se sépare du corps, je connois tout cela, j'en ai déjà fait l'épreuve, & je n'ai plus rien à craindre. » Ensuite au moment qu'il tire la fleche qui lui avoit percé la poitrine, & qu'il meurt, « tout est fait, s'écrie-t-il à Eudocie. . . . c'étoit la dernière angoisse. . . . enfin j'ai renoncé à toi, & le monde ne m'est plus rien. »

Tous les écrits de M. Hughes sont fort goûtés ; ils consistent en poésies, pieces de théâtre, traductions & ouvrages en prose. Il avoit traduit une partie de Lucain, lorsque M. Rowe publia tout l'ouvrage. Son ode au créateur de l'univers passe pour une des plus belles qu'il y ait en anglois. Toutes les poésies de cet auteur ont été publiées à Londres en 1739, en deux volumes in-12. Il y a de sa main quantité de morceaux dans le *spectateur*, ainsi que dans le *tatler*, entr'autres, les caractères de Léonard de Vinci, de Bacon, de Boyle & du chevalier Newton. On lui attribue l'ouvrage intitulé *The lay-monastery*, suite du *spectateur*, dont la seconde édition parut à Londres en 1714, in-12. Enfin on doit à M. Hughes l'édition la plus exacte qu'on ait des *œuvres d'Egmond Spencer*, Londres 1715, en six vol. in-12. On a mis un abrégé de sa vie & de ses écrits à la tête du premier volume de ses *Poems on several occasions*, London 1735, in-12.

Ajoutons qu'un des grands amis de M.

Hughes, & l'un des meilleurs écrivains d'Angleterre, M. Addison, étoit compatriote de ce bel esprit. Il naquit à Wilton, autrefois capitale du *Wiltshire*, & c'est-là que nous avons donné son article.

Mais l'Angleterre n'a pas eu dans le xvij^e siècle, d'auteur plus célèbre que Hobbes, dont on a parlé à l'article HOBBSISME. On sait qu'il naquit à Malmesbury en *Wiltshire*, & qu'il mourut en 1697, à 91 ans. Cet écrivain fameux est aujourd'hui fort négligé, « parce qu'un système physique ou métaphysique, dit M. Humes, doit ordinairement son succès à la nouveauté, & n'est pas plutôt approfondi, qu'on découvre sa foiblesse. La politique de Hobbes n'est propre qu'à favoriser la tyrannie, & sa morale qu'à nourrir la licence. Quoi qu'enennemi de toute religion, il n'a rien de l'esprit du scepticisme ; il est aussi décisif que si la raison humaine, & la sienne en particulier, pouvoient atteindre à la parfaite conviction. La propriété des termes & la clarté du style sont le principal mérite de ses écrits. Dans son caractère personnel, on le représente comme un homme vertueux : ce qui n'a rien d'étonnant, malgré le libertinage de ses principes moraux. Le plus grand défaut qu'on lui reproche, est une excessive timidité ; il parvint à la dernière vieillesse sans avoir jamais pu se reconcilier avec l'idée de la mort. La hardiesse de ses opinions & de ses maximes forme un contraste très-remarquable avec cette partie de son caractère. » (*Le chevalier DE JAUCOURT.*)

WIMBURNMINSTER ou WINBURNMINSTER, (*Géogr. mod.*) gros bourg d'Angleterre, dans Dorsetshire, sur le bord de la Stoure. Ce bourg s'est élevé sur les ruines d'une place ancienne nommée *Vindugladi* ou *Vindogladia* : ce qui en langue galloise, signifie entre deux rivières, parce qu'elle étoit entre les rivières de la Stoure & de l'Alen, qui vient du nord y apporter ses eaux. Les Saxons l'appellerent *Winburnham* ou *Winburninster*, à cause d'un ancien monastère qui y fut fondé en 713, par la princesse Cuthburgue. On y voit un collège pour l'instruction de la jeunesse, fondé par la princesse Marguerite, com-

tesse de Richmond, mere du roi Henri VII. On y voit aussi une assez belle église, avec un clocher chargé d'une aigle extrêmement haute. Le chœur est occupé par les tombeaux de divers princes & princesses, entre lesquels on remarque celui du roi Etheldred, dont l'épître dit : *in hoc loco quiescit corpus sancti Etheldredi regis West-Saxonum, martyris, qui anno Domini 867, 23^o. Aprilis per manus Danorum paganorum occubuit.* (D. J.)

WIMPFEN ou WIMPFEM, (Géogr. mod.) ville d'Allemagne, dans la Suabe, au Creighgow, sur la gauche du Neckar, à l'embouchure du Jagst, à deux lieues au nord d'Hailbron. Elle est impériale, petite, mais peuplée. Elle fut prise en 1645, par le duc d'Englien. Quelques-uns croient sans aucune preuve, que c'est l'ancienne *Cornelia*. Long. 26, 45; lat. 49, 28. (D. J.)

WIMSBURG, (Géogr. mod.) bourg de Franconie, illustré par la naissance de *Æcolampade* (Jean), en 1482. Ses parens qui étoient à leur aise, eurent grand soin de son éducation. Ils le destinoient à la jurisprudence; mais il se consacra tout entier à l'étude de la théologie, apprit la langue grecque de Reuchlin & l'hébreu d'un espagnol. Il méprisa les subtilités de Scot, & les ergoteries des scholastiques, curieux d'une science qui fût utile. Il aida Erasme dans l'édition de ses notes sur le nouveau Testament, & c'est Erasme lui-même qui nous apprend cette particularité.

En 1522, il fut nommé professeur en théologie à Basle. Peu de temps après, la réformation s'établit dans cette ville, & *Æcolampade* y eut beaucoup de part. Il mourut de la peste en 1531, âgé de 49 ans.

C'étoit un théologien savant, irréprochable dans ses mœurs, & qui ne cherchoit qu'à faire régner la paix dans l'Eglise, comme il paroît dans toutes les conférences de religion qu'il eut avec Luther. Il publia des commentaires latins sur plusieurs livres du vieux & du nouveau Testament. Il donna en 1525, son petit ouvrage intitulé *de vero intellectu verborum Domini: hoc est corpus meum*. Erasme ayant lu cet ouvrage, écrivit à Bede qu'*Æcolampade*

avoit fait sur l'Eucharistie un livre si savant, si bien raisonné, & appuyé de tant d'autorités des peres, qu'il pourroit séduire les élus mêmes. (D. J.)

WINANDER-MEER, (Géogr. mod.) lac d'Angleterre, dans Lancashire; c'est le plus grand qu'il y ait dans ce royaume. Il a dix milles de long & quatre de large. Son fond est un rocher presque continu; son eau est belle & limpide. Il nourrit beaucoup de poissons, & sur-tout un poisson très-délicat qu'on appelle *charr*. A la tête de ce lac on trouve les débris d'une ancienne ville qu'on croit être l'*Amboglana* du temps des Romains, & tout appuie cette conjecture.

WINCHELCOMB ou WINCHCOMB, (Géogr. mod.) bourg à marché d'Angleterre, en Gloucestershire.

WINCHELSEY, (Géogr. mod.) petite ville d'Angleterre, dans le comté de Suffex, sur le bord de la mer, à l'embouchure de la Rye. Cette ville a titre de comté, & c'est un des cinq ports du royaume. Long. 28, 23; lat. 50, 52. (D. J.)

WINCHESTER, (Géogr. mod.) ou plutôt *Winchester*, ville d'Angleterre, capitale du Hampshire, sur le bord de l'Itching, à dix-huit milles au sud-est de Salisbury, & à soixante sud-ouest de Londres. Long. 16, 20; lat. 51, 3.

Cette ville, nommée en latin *Vintonia*, est aussi remarquable par son ancienneté, que par le siège épiscopal dont elle est honorée depuis long-temps. Les Romains l'ont connue sous le nom de *Venia belgarum*; après eux les Bretons l'appellerent *Cuer-Gwent*, & les Saxons *Winian-cester*, d'où l'on a fait *Winchester*.

C'est dans cette ville que l'an de Jesus-Christ 407, le tyran Constantin fut proclamé empereur par ses soldats, contre l'obéissance qu'ils devoient à Honorius; & il tira son fils Constant d'un monastère de cette même ville, pour le faire revêtir de la pourpre; mais ils périrent bientôt tous deux, après avoir eu quelques heureux succès.

Les Saxons à leur arrivée dans le pays, trouverent *Winchester* si considérable, que les rois de West-Sex la choisirent pour le lieu de leur résidence, y établirent un siège

épiscopal, une monnoie, & y bâtirent un grand nombre d'églises.

Après la conquête des Normands, les archives de la province furent mises à *Winchester*. Le roi Edouard III y établit une étape pour le commerce des laines & des draperies, ce qui la rendit encore plus florissante.

Elle n'a point perdu de son lustre, c'est une grande ville fermée de murailles, contenant huit paroisses, un palais épiscopal, un château, une église cathédrale superbe, & un hôtel de ville où l'on montre une grande table ronde, qu'on dit être la table ronde du fameux Arthur, tant chantée par les vieux romanciers.

Il se tint à *Winchester* un concile, l'an 957, en présence de trois rois des différentes provinces.

L'évêché de *Winchester* est un des plus riches bénéfices du royaume, car il vaut huit mille livres sterlings de rente. L'évêque a sous sa juridiction spirituelle, les deux provinces de Hampshire & de Surrey, avec les isles de Jersey & de Guernesey. Un évêque de *Winchester*, nommé Guillaume Wickam, a fondé dans cette ville un beau & illustre college, où l'on entretient un principal, dix fellows ou associés, deux scholarques & soixante & dix écoliers, qu'on tire delà quand ils sont avancés pour les envoyer à Oxford, au college neuf qui a été fondé par le même prélat.

Deux rois, pere & fils, Henri III & Edouard I, sont nés à *Winchester*. Le premier étoit un prince d'un petit génie, d'un naturel inconstant, capricieux, & rempli des maximes du pouvoir arbitraire; foible quand il auroit fallu être ferme, plein de hauteur déplacée quand il auroit fallu plier; avide d'argent jusqu'à l'excès, pour le prodigier tout de suite en dépenses folles & ridicules.

Saint Louis le battit deux fois, & surtout à la journée de Taillebourg en Poitou. Les barons gagnèrent sur lui la fameuse bataille de Lewes en 1264. Il fut ensuite redevable de sa délivrance à son fils Edouard, qui lui succéda. Enfin il mourut paisiblement à Londres, en 1272, à 65 ans, après en avoir régné 56.

Edouard I avoit de très-belles qualités,

beaucoup de bravoure, de prudence, d'honneur, & de justice. L'Angleterre reprit sa force sous son regne; il conserva la Guienne, il s'empara du pays des Galles, il fit fleurir le commerce de ses sujets autant qu'on le pouvoit alors.

La maison d'Ecosse étant éteinte en 1291, il eut la gloire d'être choisi pour arbitre entre les prétendants; il obligea d'abord le parlement d'Ecosse à reconnoître que la couronne de ce pays relevoit de celle d'Angleterre; ensuite il nomma pour roi Bayol, qu'il fit son vassal; enfin il prit pour lui-même ce royaume d'Ecosse, & c'est une grande tache à sa gloire.

Sous ce prince, on vint déjà à s'apercevoir que les Anglois ne seroient pas longtemps tributaires de Rome; on se servoit de prétexte pour mal payer, & on éludoit une autorité qu'on n'osoit attaquer de front.

Le parlement d'Angleterre prit vers l'an 1300 une nouvelle forme, telle qu'elle est à-peu-près de nos jours. Le titre de barons & de pairs ne fut affecté qu'à ceux qui entroient dans la chambre haute; la chambre basse commença à régler les subsides; Edouard I donna du poids à la chambre des communes, pour pouvoir balancer le pouvoir des barons; ce prince assez ferme & assez habile pour les ménager & ne les point craindre, forma cette espece de gouvernement qui rassemble tous les avantages de la royauté, de l'aristocratie, & de la démocratie, & qui sous un roi sage ne peut que fleurir avec gloire.

Edouard I mourut l'an 1307, à 68 ans, lorsqu'il se proposoit d'aller reconquerir l'Ecosse, trois fois subjuguée, & trois fois soulevée.

Bilson (Thomas) savant théologien & évêque, naquit à *Winchester*, vers l'an 1542, & mourut en 1616. Il se fit une grande réputation par ses ouvrages. Le premier qu'il mit au jour à Oxford en 1585, a pour titre : *Traité de la différence entre l'obéissance chrétienne, & la rébellion anti-chrétienne*. Cet ouvrage fut appuyé par l'autorité souveraine, & dédié par l'auteur à la reine Elisabeth.

Le docteur *Bilson*, pour établir la suprématie royale, s'attache à justifier que les empereurs convoquoient autrefois des conciles, dont ils fixoient le temps & le lieu, réglant

régant même qui seroient ceux qui y assisteroient & qui y auroient voix : qu'ils déterminoient quelles matieres on y traiteroit ; qu'ils présidoient aux débats , & empêchoient qu'on ne portât atteinte à la foi établie par les conciles précédens ; qu'ils jugeoient de leurs procédures, même par rapport aux matieres de foi , par la regle commune à tous les chrétiens, savoir, la parole de Dieu ; qu'ils confirmoient les décrets des conciles, en marquant ceux qu'ils approuvoient , & auxquels ils donnoient force de loi ; qu'à l'égard des sentences, ils recevoient les appels qu'on interjetoit, suspendoient l'exécution, & modéroient la rigueur des décisions des conciles, quand ils les trouvoient trop sévères. Il prouve tous ces articles par l'exemple des princes juifs & des empereurs chrétiens.

Il observe ensuite que l'empereur Justinien, dans ses *novell. constitut.* a réglé ce qui regarde la doctrine & la discipline de l'église, la conduite des évêques & des patriarches sur la célébration des sacrements, la convocation des synodes, l'ordination des ecclésiastiques, les mariages, les divorces, & autres choses de cette nature, qui étoient en ce temps-là du ressort de la puissance civile, & que le pape prétend aujourd'hui appartenir à la puissance ecclésiastique.

En 1593, il publia un traité du gouvernement de l'église de Christ, & de l'autorité qu'avoient les anciens patriarches. Ce livre fut traduit en latin en 1611.

Enfin, il mit au jour à Londres, en 1604, un savant ouvrage, sous le titre de *Description des souffrances de Jesus-Christ, & de sa descente aux enfers*. Il prouve dans cet ouvrage par l'écriture & par les peres, que notre Seigneur est allé de la terre dans le séjour du parfait bonheur, & qu'il n'y a rien dans l'écriture qui nous autorise à croire que son ame est allée en enfer après sa mort, & delà au ciel ; qu'ainsi tout concourt à nous persuader que les fideles vont d'ici-bas dans le ciel ; & qu'enfin le *hadès* du symbole est le paradis. (*Le chevalier DE JAUCOURT.*)

WINCHESTER, (*Géog. mod.*) bourg.

Tome XXXVI.

gade d'Angleterre dans le comté de Northumberland. Ceux du pays l'appellent *Winchester in the wald*, ou *old Winchester*, c'est-à-dire, *Winchester près du rempart*, ou *le vieux Winchester*. Ce lieu est peu éloigné des ruines du mur de Sévere. (*D. J.*)

WINDA, ou WINDOW, (*Géog. mod.*) ville du duché de Courlande, sur la mer Baltique, à l'embouchure de la Weta, où elle a un petit port, à quinze milles de Memmel, & à trente de Riga. *Long.* 39, 24 ; *latit.* 57, 10. (*D. J.*)

WINDELINGEN, ou WINDLING, (*Géog. mod.*) petite ville d'Allemagne dans la Suabe, au duché de Wirtemberg, sur le Neckar, près de l'embouchure de la Lauter. (*D. J.*)

WINDISCH, (*Géog. mod.*) ville de Suisse, au canton de Berne, dans l'Argaw, à un quart de lieue de Kunigsfeld. Je parle de ce village, parce que c'est ici qu'il faut chercher les restes infortunés de l'ancienne *Vindonissa*.

Cette ville, dont j'ai déjà fait mention, étoit forte par sa situation sur une hauteur, au confluent de deux rivières rapides, larges & profondes ; je veux dire l'Aare & la Reufs : on est surpris que personne ne se soit avisé dans les derniers siècles, de rebâtir *Vindonissa*. Les Romains en avoient fait une place d'armes, pour arrêter l'irruption des Germains, comme Tacite le raconte, *liv. IV* de son histoire : & c'est ce que nous apprennent encore divers monumens qu'on y a déterrés, comme des inscriptions, des cachets, & des médailles.

Il y a long-temps qu'on y voyoit cette inscription qui parle d'un ouvrage de Vespasien : *Imp. T. Vespasianus, Cæs. Aug. VII. Cof. Marii Apollini Minervæ, Arcum Vican. Vindonissenfis Curie, &c.*

On y a trouvé des médailles de plusieurs empereurs, depuis Néron jusqu'à Valentinien. *Vindonissa* fut ensuite une ville épiscopale sous les premiers rois des Francs ; mais Childebert II en transporta le siège à Constance, vers la fin du sixième siècle, parce que la première de ces deux villes avoit été ruinée par les guerres, dans les temps de la décadence de l'empire romain.

LI

Vindonisse a été un siege épiscopal, mais on ne fait point les noms de ceux qui ont tenu ce siege sous les empereurs romains. Il paroît seulement que cette ville ne fut ruinée qu'avec celle du plat-pays, par les armées de Théodebert, roi d'Austrasie, l'an 611. Depuis ce temps-là Vindonisse n'a jamais été rétablie, & son évêché est demeuré supprimé. Il étoit dans la province nommée *Maxima Sequanorum*, sous la métropole de Besançon. (D. J.)

WINDISCHGRATZ, (Géog. mod.) petite ville d'Allemagne, dans la Basse-Stirie, près de la rive droite de la Drave. On croit que c'est la *Vendum* de Strabon. (D. J.)

WINDISCHMARCK, (Géog. mod.) contrée d'Autriche, dans le cercle d'Autriche; elle est bornée au nord, en partie par le comté de Cilley, en partie par la haute Carniole; au midi par la Morlaquie; au levant par la Croatie; & au couchant par la haute & basse Carniole. Ce pays est presque tout montueux; ses habitants parlent esclavon, reconnoissent les archiducs d'Autriche pour seigneurs, & sont catholiques. Il a pour chef-lieu Medling ou Metling. Les deux principales rivières de cette contrée, sont le Gurck & le Kulp. (D. J.)

WINDRUSH, LA, (Géogr. mod.) rivière d'Angleterre. Elle a sa source au duché de Gloucester, entre dans Oxfordshire, & se jette dans l'Ilis, ou la Tamise, à l'occident d'Oxford. (D. J.)

WINDSOR, (Géogr. mod.) bourg d'Angleterre, dans Berkshire, sur la Tamise, à vingt-cinq milles de Londres. Ce bourg nommé anciennement *Windlesore*, a droit de marché, députe au parlement, & est remarquable par la maison de plaisance des rois de la Grande-Bretagne, dont nous parlerons dans l'article suivant. (D. J.)

WINDSOR, (Géogr. mod.) maison de plaisance des rois de la Grande-Bretagne, en Berkshire, sur la Tamise. Elle prend son nom du bourg de *Windfor*, où elle est située, & où les rois d'Angleterre ont toujours eu leur château depuis Guillaume le conquérant.

Edouard III voulant ériger un superbe monument de ses victoires sur Jean, roi de France, & David, roi d'Ecosse, fit démolir l'ancien palais de *Windfor*, pour en élever un nouveau plus superbe. *Wickam* (Guillaume), profondément versé dans l'architecture, ayant été chargé de ce soin, s'en acquitta glorieusement, & n'y employa que trois années; il mit sur ce palais l'inscription suivante: *this made Wickam*; comme les paroles de cette inscription sont équivoques, & qu'elles signifient également *Wickam a fait ceci*, ou *ceci a fait Wickam*, les ennemis donnerent un tour malin à l'inscription, & firent entendre à Edouard, que l'intendant de cet édifice s'en attribuoit insolemment toute la gloire. Le roi irrité reprocha cette audace à Wickam, qui lui répondit d'un air gai, que ses délateurs étoient bien odieux, ou bien ignorans dans la langue angloise, puisque le vrai sens de l'inscription qu'il avoit mise exprès à la gloire de son roi, vouloit dire *ceci, ce palais m'a procuré les bontés de mon prince, & m'a fait ce que je suis*. Edouard se mit à rire, & la délation des envieux de Wickam ne servit qu'à l'augmentation de son crédit. Edouard le fit son premier secrétaire, garde du sceau privé, évêque de Winchester, & grand chancelier du royaume.

La reine Elisabeth & Charles II ont embelli le château de *Windfor*, qui passe aujourd'hui pour la plus belle maison royale qu'il y ait en Angleterre; cependant ce château n'a ni jardins, ni fontaines, ni avenues, & son unique ornement extérieur se réduit à un grand parc rempli de bêtes fauves; mais on jouit dans ce château d'une vue ravissante, qui s'étend de tous côtés sur une belle campagne, où l'œil découvre à perte de vue le cours de la Tamise, des champs couverts d'épics, des prairies émaillées de fleurs, & des collines ombragées de forêts; de sorte que ce palais est un des plus beaux séjours qu'on puisse trouver. Pavillon dit qu'il a été bâti & embelli par les fées, pour la demeure ordinaire des grâces, & la retraite des plus tendres amours; plus beau sans comparaison que la gloire de Niquée; que quant aux dehors ils sont faits, comme il

plait à Dieu, qui en fait bien plus que M. le Noſtre ; il ajoute :

La nature, en ce lieu, de mille attraitſ pourvue ;

Pour ſe faire admirer,

Semble tout expreſ ſe parer

En s'expoſant à notre vue,

Inceſſamment le ciel y rit,

Et la terre qu'il embellit

D'un verd qui peint ſes prés, ſes côteaux, ſes bocages,

Tout vous enchante ; & l'art humain,

Reſpectant de ſi beaux ouvrages,

N'oſe pas y mettre la main.

Edouard III naquit dans ce beau château, en 1312. Sa vie & ſes exploits ſont connus de tout le monde ; on ſait que c'eſt l'un des plus grands & des plus célèbres rois d'Angleterre. Il fut modeste dans ſes victoires, & ferme dans ſes traverſes. Etroitement uni avec ſon parlement, il donna d'excellens ſtatuts pour le bonheur de ſa nation ; enfin la gloire du prince de Galles ſon fils concourut à jeter un nouveau luſtre ſur la ſienne ; c'eſt dommage qu'il ait terni ce luſtre en rompant par pure ambition la glorieuſe paix qu'il avoit faite avec le roi d'Ecoſſe. Je ne lui reproche point la paſſion qu'il prit ſur ſes vieux jours pour la belle Alix Pierce, n'ayant pas connu l'amour dans ſa jeuneſſe, il n'eût pas aſſez de force pour ſ'en défendre dans un âge avancé. Il mourut en 1377, à 65 ans, après avoir joui d'un ſi grand bonheur juſqu'à l'an 1369, qu'à peine dans l'hiſtoire trouveroit-on des exemples d'un regne ſi fortuné. Mais depuis ce temps-là, le fort ſe laſſa de le favoriſer, & le dépouilla de ſes illuſtres conquêtes ; cependant l'Angleterre ſe dédommagea ſous ſon règne, avec uſure, des tréſors que lui coûtèrent les entrepriſes de ſon monarque : elle vendit ſes laines, étendit ſon commerce, & forma des manuſactures qu'elle ne connoiſſoit point auparavant.

Un autre roi d'Angleterre né à *Windſor*, eſt Henri VI, appelé communément *Henri de Windſor*. Il ne reſſembla point à ſon illuſtre pere Henri V, auquel il ſuccéda, en 1422. On trouve dans ſa vie une inac-

tion naturelle au bien comme au mal ; auſſi fut-il le jouet perpétuel de la fortune. Au bout d'un regne de 38 ans, Edouard IV le dépouilla du trône, & neuf ans après, le comte de Warwick, que l'on appelloit *le faiſeur de rois*, en débûqua celui-ci pour y rétablir Henri VI. Enfin ſept mois s'étoient à peine écoulés, qu'Edouard rentra triomphant dans Londres, remonta ſur le trône, & renferma Henri dans la tour, où il fut égorgé par le duc de Gloceſter, en 1471, à 52 ans.

Il y a deux chapelles à *Windſor*, l'une neuve, au bout de la galerie du château, & l'autre vieille, beaucoup plus belle, où les rois tiennent le chapitre de l'ordre de la jarretière. Cette vieille chapelle eſt encore mémorable, pour avoir ſervi de ſépulture à Edouard IV, à Henri VIII, & à Charles I.

Edouard IV, fils de Richard, duc d'Yorck, diſputa la couronne au malheureux Henri VI, qui étoit de la maiſon de Lancastre, remonta ſur le trône, & le garda juſqu'à la mort. Ce qu'il y a de plus étonnant dans la vie de ce prince, c'eſt ſon bonheur, qui ſemble tenir du prodige ; il fut élevé ſur le trône après deux batailles perdues, l'une par le duc d'Yorck ſon pere, l'autre par le comte de Warwick. La tête du pere étoit encore ſanglante ſur la muraille d'Yorck, lorsqu'on proclamoit le fils à Londres. Il échappa, comme par miracle, de la priſon de Médelham. Il fut reçu dans la capitale à bras ouverts à ſon retour de Hollande, avant que d'avoir vaincu, & pendant que ſon fort dépendoit de celui d'un combat que le comte de Warwick alloit lui livrer. Enfin après avoir été victorieux dans toutes les batailles où il ſe trouva, il mourut en 1483, âgé de 42 ans.

Lorsque ce prince gagna la couronne, c'étoit un des hommes des mieux faits de l'Europe. Philippes de Comines aſſure, qu'il fut redevable du trône à l'inclination que les principales dames de Londres avoient pour lui ; mais ç'auroit été peu de choſe ſ'il n'eût pas eu en même temps l'affection de leurs maris, & en général celle de la plupart des Anglois ; cependant on a raiſon de lui reprocher ſon liberti-

nage, & ce qui est bien pis, sa cruauté & ses parjures. Il fit périr sur l'échafaud plusieurs grands seigneurs qu'il avoit pris dans des batailles. Il est coupable de la mort du duc de Clarence son propre frère, de celle de Henri VI & du prince de Galles; enfin la mauvaise foi de ce roi parut dans l'injuste supplice du comte de Wells, qu'il tira de son asyle par un fauf-conduit, & dans celui du bâtard de Falconbridge, après lui avoir pardonné son crime.

Henri VIII, fils & successeur de Henri VII en 1509, âgé de 18 ans, avoit pris du goût pour l'étude dans sa première jeunesse. Il étoit libéral, adroit, ouvert & brave. Il défit les François à la bataille des *Eperons*, en 1513, & prit Térouane & Tournay. De retour en Angleterre, il marcha contre les Ecois, & les vainquit à la bataille de Floden, où Jacques I V leur roi fut tué.

Voluptueux, fougueux, capricieux, cruel, & sur-tout opiniâtre dans ses desirs, il ne laissa pas de d'avoir sa place entre les rois célèbres, & par la révolution qu'il fit dans les esprits de ses peuples, & par la balance que l'Angleterre apprit sous lui à tenir entre les souverains. Il prit pour devise un guerrier tendant son arc, avec ces mots, *qui je défends est maître*; devise que sa nation a rendue quelquefois véritable, sur-tout depuis son regne.

Amoureux d'Anne de Boulen, il se proposa de l'épouser, & de faire un divorce avec sa femme Catherine. Il sollicita par son argent les universités de l'Europe d'être favorables à son amour. Muni des approbations théologiques qu'il avoit achetées, pressé par sa maîtresse, lassé des subterfuges du pape, soutenu de son clergé, maître de son parlement, & de plus encouragé par François I, il fit casser son mariage, en 1533, par une sentence de Cramer, archevêque de Cantorbery.

Le pape Clément VII, enorgueilli des prérogatives du saint siege, & fortement animé par Charles-Quint, s'avisait de fulminer contre Henri VIII une bulle, par laquelle il perdit le royaume d'Angleterre. Henri se fit déclarer par son clergé chef suprême de l'église angloise. Le parlement lui confirma ce titre, & abolit toute l'au-

torité du pape, ses annates, son denier de saint Pierre, & les provisions des bénéfices. La volonté de Henri VIII fit toutes les loix, & Londres fut tranquille: tant ce prince terrible trouva l'art de se rendre absolu. Tyran dans le gouvernement, dans la religion & dans sa famille, il mourut tranquillement dans son lit, en 1547, à cinquante-sept ans, après en avoir régné trente-sept.

On vit dans sa dernière maladie, dit M. de Voltaire, un effet singulier du pouvoir qu'ont les loix en Angleterre, jusqu'à ce qu'elles soient abrogées; & combien on s'est tenu dans tous les temps à la lettre plutôt qu'à l'esprit de ces loix. Personne n'osoit avertir Henri de sa fin prochaine, parce qu'il avoit fait statuer, quelques années auparavant par le parlement, que c'étoit un crime de haute-trahison de prédire la mort du souverain. Cette loi, aussi cruelle qu'inepte, ne pouvoit être fondée sur les troubles que la succession entraîneroit, puisque cette succession étoit réglée en faveur du prince Edouard: elle n'étoit que le fruit de la tyrannie de Henri VIII, de sa crainte de la mort, & de l'opinion où les peuples étoient encore, qu'il y a un art de connoître l'avenir.

La grosseur des doigts de ce prince étoit devenue si considérable, quelque temps avant son décès, qu'il ne put signer l'arrêt de mort contre le duc de Norfolk; par bonheur pour ce duc, le roi mourut la nuit qui précéda le jour qu'il devoit avoir la tête tranchée; & le conseil ne jugea pas à propos de procéder à l'exécution d'un des plus grands seigneurs du royaume.

Henri VIII avoit eu six femmes; Catherine d'Aragon, répudiée; Anne de Boulen, décapitée; Jeanne Seymour, morte en couches; Anne de Cleves, répudiée; Catherine Howard, décapitée; & Catherine Pare, qui épousa Thomas Seymour, grand-amiral. François I lui fit faire un service à Notre-Dame, suivant l'usage, dit M. de Thou, établi par les rois, quoiqu'il fût mort séparé de l'église.

Je trouve qu'il s'est passé sous le regne de Henri VIII plusieurs événemens qui méritoient d'entrer dans l'histoire de M. de

Rapin : j'en citerai quelques-uns pour exemples.

En 1527, le roi étant à la chasse de Poiseau, & voulant sauter un fossé avec une perche, tomba sur la tête, & fi un de ses valets-de-pié, nommé *Edmond Moody*, n'étoit accouru, & ne lui avoit pas levé la tête qui tenoit ferme dans l'argile, il y auroit étouffé.

La vingt-quatrième année du regne de ce prince, on bâtit son palais de Saint-James. Dans la vingt-cinquième, on institua la présidence pour le gouvernement du nord d'Angleterre. Dans la vingt-huitième, le pays de Galles, qui avoit été province de la nation angloise, devint un membre de la monarchie, & fut soumis aux mêmes loix fondamentales.

L'an 30 de ce regne, l'invention de jeter en fonte des tuyaux de plomb pour la conduite des eaux, fut trouvée par Robert Broock, un des aumôniers du roi ; Robert Cooper, orfèvre, en fit les instrumens, & mit cette invention en pratique. L'an 25 du même regne, les premières pièces de fer fondu qu'on ait jamais fait en Angleterre, furent faites à Backstead, dans le comté de Suffex, par Rodolphe Paye, & Pierre Baude.

Sur la fin de ce regne, on supprima les lieux publics de débauches qui avoient été permis par l'état. C'étoit un rang entier de maisons tout le long de la Tamise, au fauxbourg de Southwarck, au nombre de seize, distinguées par des enseignes. Sous le regne de Henri II, on avoit fait au sujet de ces maisons divers réglemens de police, qu'on peut voir dans la description de Londres par Stow. Camden croit qu'on nommoit ces maisons *stews*, à cause des viviers qui en étoient proche, où l'on nourrissoit des brochets & des ranches.

Le corps de Henri VIII est enseveli à *Windfor*, sous un tombeau magnifique de cuivre doré, mais qui n'est pas encore fini.

Charles I, (dit M. Hume, dont je vais emprunter le pinceau,) étoit de belle figure, d'une physionomie douce, mais mélancolique. Il avoit le teint beau, le corps sain, bien proportionné, & la taille

de grandeur moyenne. Il étoit capable de supporter la fatigue, excelloit à monter à cheval, & dans tous les autres exercices. On convient qu'il étoit mari tendre, pere indulgent, maître facile, en un mot, digne d'amour & de respect. A ces qualités domestiques, il en joignoit d'autres qui auroient fait honneur à tout particulier. Il avoit reçu de la nature du goût pour les beaux arts, & celui de la peinture faisoit sa passion favorite.

Son caractère, comme celui de la plupart des hommes, étoit mêlé ; mais ses vertus l'emportoient sur ses vices, ou pour mieux dire, sur ses imperfections ; car, parmi ses fautes, on en trouveroit peu qui méritassent justement le nom de vice.

Ceux qui l'envisagent en qualité de monarque, & sous le point de vue le plus favorable, assurent que sa dignité étoit sans orgueil, sa douceur sans foiblesse, sa bravoure sans témérité, sa tempérance sans austérité, son économie sans avarice. Ceux qui veulent lui rendre une justice plus sévère, prétendent que plusieurs de ses bonnes qualités étoient accompagnées de quelque défaut, qui leur faisoit perdre toute la force naturelle de leur influence. Son inclination bienfaisante étoit obscurcie par des manières peu gracieuses ; sa pitié avoit une bonne teinture de superstition. Il déseroit trop aux personnes de médiocre capacité, & sa modération le garantissoit rarement des résolutions brusques & précipitées. Il ne savoit ni céder aux emportemens d'une assemblée populaire, ni les réprimer à propos ; la souplesse & l'habileté lui manquoient pour l'un, & la vigueur pour l'autre.

Malheureusement son sort le mit sur le trône dans un temps où les exemples de plusieurs regnes favorisoient le pouvoir arbitraire, & où le cours du génie de la nation tendoit violemment à la liberté. Dans un autre siècle, ce monarque auroit été sûr d'un regne tranquille ; mais les hautes idées de son pouvoir dans lesquelles il avoit été nourri, le rendirent incapable d'une soumission prudente à cet esprit de liberté qui prévaloit si fortement parmi les sujets. Sa politique ne fut pas soutenue de la vigueur & de la prévoyance nécessaires

pour maintenir sa prérogative au point où il l'avoit élevée. Enfin, exposé sans cesse aux assauts d'une multitude de factions furieuses, implacables, fanatiques; ses méprises & ses fautes eurent les plus funestes conséquences. Trop rigoureuse situation, même pour le plus haut degré de la capacité humaine!

Les partis qui divisoient le royaume étoient des convulsions générales de tous les esprits, une ardeur violente & réfléchie de changer la constitution de l'état, un dessein mal conçu dans les royalistes d'établir le pouvoir despotique, fureur de la liberté dans la chambre des communes, le desir dans les évêques d'écarter le parti calviniste des Puritains, le projet formé chez les Puritains d'humilier les évêques, & enfin le plan suivi & caché des indépendans, qui consistoit à se servir des défauts de tous les autres pour devenir leurs maîtres.

Au milieu de cette anarchie, les catholiques d'Irlande massacrèrent quarante mille protestans de leur île, & Charles I écouta le fatal conseil de soutenir sa puissance par un coup d'autorité. Il quitta Londres, se rend à Yorck, rassemble ses forces, & s'arrêtant près de Nottingham, il y élève l'étendard royal, signe ouvert de la guerre civile dans toute la nation.

On donna batailles sur batailles, d'abord favorables au prince, enfin malheureuses & désastreuses. Après avoir reçu dans son armée ces odieux irlandais teints du sang de leurs compatriotes, & raillés en pièces par le lord Fairfax à la bataille de Naseby qui suivit la victoire de Marston, il ne resta plus au monarque que la douleur d'avoir donné à ses sujets le prétexte de l'accuser d'être complice de l'horrible massacre commis par les mêmes irlandais, le 22 octobre 1641.

Charles marcha d'infortunes en infortunes; il crut trouver sa sûreté dans l'armée écossaise, & se jeta entre ses mains; mais les Écossais le vendirent, & le livrèrent aux commissaires anglais; il s'échappa de leur garde, & se sauva dans l'île de Wight, où il fut enlevé & transféré au château de Hulst. Sa mort étant résolue, Cromwell, Ireton & Harrison

établirent une cour de justice, dont ils furent les principaux acteurs, avec quelques membres de la chambre-basse & quelques bourgeois de Londres. On traduisit trois fois le monarque devant cette cour illégale, & il refusa autant de fois d'en reconnoître la juridiction. Enfin le 10 février 1649, sa tête fut tranchée d'un seul coup dans la place de Witthall. Un homme masqué fit l'office d'exécuteur, & le corps fut déposé dans la chapelle de *Windfor*.

La mort tragique de ce monarque a fait mettre en question, s'il se trouve des cas où le peuple ait droit de punir son souverain. Il est du moins certain que ceux qui donnent le plus de carrière à leurs idées, pourroient douter si dans un monarque la nature humaine est capable d'un assez haut degré de dépravation, pour justifier dans des sujets révoltés ce dernier acte de juridiction. L'illusion, si c'en est une, qui nous inspire un respect sacré pour la personne des princes, est si salutaire, que la détruire par le procès d'un souverain, ce seroit causer plus de mal au peuple qu'on ne peut espérer d'effet sur les princes, d'un exemple de justice qu'on croiroit capable de les arrêter dans la carrière de la tyrannie.

Je sais qu'on cite dans l'histoire de l'ancienne Rome l'exemple de Néron, que les Romains condamnerent comme l'ennemi public, sans aucune forme de procès, au châtement le plus sévère & le plus ignominieux. Mais les crimes de cet odieux tyran étoient portés à un degré d'énormité, qui renverse toutes sortes de règles. Quand on passe ensuite de l'exemple de Néron à celui de Charles I, & que l'on considère la contrariété qui se trouve dans leurs caractères, l'on ne plaint point l'un, & l'on est confondu que l'autre pût éprouver une si fatale catastrophe.

L'histoire, cette grande source de sagesse, fournit des exemples de tous les genres; & tous les préceptes de la prudence, comme ceux de la morale, peuvent être autorisés par cette variété d'événemens, que son vaste miroir est capable de nous présenter.

De ces mémorables révolutions qui se sont passées dans un siècle si voisin du nôtre, les Anglois peuvent tirer naturel-

lement la même leçon que Charles , dans ses dernières années , en tira lui-même ; qu'il est très-dangereux pour leurs princes de s'attribuer plus d'autorité qu'il ne leur en est accordé par les loix. Mais les mêmes scènes fournissent à l'Angleterre une autre instruction , qui n'est pas moins naturelle , ni moins utile , sur la folie du peuple , les fureurs du fanatisme , & le danger des armées mercenaires. Je dis les fureurs du fanatisme ; car il n'est pas impossible que le meurtre de Charles I , la plus atroce des actions de Cromwell , n'ait été déguisée à ses yeux sous une épaisse nuée d'illusions fanatiques , & qu'il n'ait regardé son crime sous l'aspect d'une action méritoire. (*Le chevalier de Jaucourt.*)

WINEDEN, (*Géogr. mod.*) petite ville d'Allemagne , dans la Suabe , au duché de Wurtemberg , sur une petite rivière , avec un château fortifié , qui appartient au grand-maître de l'ordre teutonique.

Lyserus (Polycarpe ,) théologien de la confession d'Augsbourg , naquit à *Wineden* en 1552. Il fut un des principaux directeurs du livre de la concorde , & il exerça vigoureusement la charge de missionnaire , non seulement pour le donner à signer à ceux qui étoient dans les emplois , mais pour opérer la réunion des calvinistes & des luthériens , que négocioient les agens du roi de Navarre. Il devint ministre de cour à Dresde l'an 1594 , & y mourut en 1601 pere de treize enfans. Il composa plusieurs livres latins de théologie qui n'existent plus aujourd'hui , non plus que ceux qu'on fit contre lui de toutes parts , à l'occasion des signatures de son formulaire. (*D. J.*)

WINFRIED'S-WELL, (*Géogr. mod.*) c'est-à-dire, fontaine de *Winfride* ; c'est une fontaine d'Angleterre , au pays de Galles , dans le comté de Flint , à l'occident de la ville de ce nom , & dans un petit bourg nommé *Holy-Well* , c'est-à-dire, fontaine sacrée , ainsi dite en conséquence de la fontaine de *Winfride*. On raconte qu'anciennement un tyran du pays ayant violé & ensuite égorgé une sainte fille , appelée *Winfride* , la terre poussa dans le même endroit la fontaine dont nous parlons ; comme il se trouve au fond

de cette fontaine de petites pierres semées de taches rouges , la tradition superstitieuse du pays fait passer ces taches pour des gouttes de sang de sainte *Winfride* qui ne s'effaceront jamais. On a bâti une petite église sur cette fontaine , & l'on a peint dans les fenêtres de cette église la mort tragique de la sainte ; mais le savant évêque d'Ely , Guillaume Fleetwood , étant encore évêque de S. Asaph , a détrompé le public sur l'histoire de sainte *Winfride* , en publiant en 1713 la légende de cette sainte , avec des observations qui démontrent la fausseté de cette légende. La reine Marie d'Est , femme du roi Jacques II , est la dernière personne de haut rang qui ait été en pèlerinage à *Windfried's-Well*. (*D. J.*)

WINGURLA , (*Géogr. mod.*) ville des Indes orientales , au royaume de *Wifapour* , sur le bord de la mer , près & au nord de Goa. Les Hollandois y ont une loge.

WINNICZA , (*Géogr. mod.*) ville de Pologne , dans la Podolie , capitale du palatinat de Braclaw , sur la rive du Bog , à douze lieues de Braclaw. C'est le siége d'un tribunal de justice , & le lieu de l'assemblée de la noblesse. Long. 46 ; latit. 49 , 27.

WINSCHOTE , (*Géogr. mod.*) petite ville des Pays-Bas dans la seigneurie de Groningue , à cinq lieues de la ville de Groningue , & à une lieue du bras de mer nommé *Dollert*. Le combat de *Winschote* , en 1548 , fut le premier qui se donna pour la liberté des Provinces-Unies , & ce combat fut heureux.

WINSHEIM , (*Géogr. mod.*) petite ville d'Allemagne , au cercle de Franconie , dans le marquisat d'Anspach , sur la rivière d'Aisch , à dix lieues au nord-ouest de Nuremberg. Elle est impériale. Long. 27 , 56 ; lat. 49 , 28.

WINTERTHOUR , (*Géogr. mod.*) en latin *Vintodurum* ou *Vitodorum* , ville de Suisse , au canton de Zurich , sur la petite rivière d'Eulach , dans une plaine , à huit lieues au nord-est de Zurich. Elle est remarquable par son antiquité , par ses grands privilèges & par un bain d'eaux minérales. On a trouvé dans les environs de *Winterthour* des monumens d'antiquité

tés romaines, & entr'autres, des médailles des empereurs Domitien, Constance & Constantin. Long. 26, 37; lat. 47, 42. (D. J.)

WINWICK, (Géogr. mod.) lieu d'Angleterre, dans la province de Lancastre, sur la route de Londres à Lancastre, entre Warrington & Wigan. Ce lieu est remarquable par son presbytère, l'un des plus riches du royaume. On lit dans l'église cette inscription en lettres gothiques à l'honneur du roi Oswald :

Hic locus, Oswalde, quondam placuit tibi valdè, Northam Humborum fueras rex, nunc quoque porum

Regna tenes, loco passus Marcelde vocato.

(D. J.)

WIPPER, (Géogr. mod.) nom commun à deux rivières d'Allemagne; l'une du landgraviat de Thuringe, prend sa source dans le comté de Mansfeld, & tombe dans la Sala; l'autre a son origine dans le comté de la Marck, & se jette dans le Rhin par deux embouchures.

WIPPERFURD, (Géogr. mod.) petite ville d'Allemagne, dans le comté de Berg, sur le bord du Wipper qui lui a donné son nom.

WIRISKWALD, (Géogr. mod.) vaste forêt de l'empire russe, dans l'Esthonie, au quartier de Wirie, dont elle occupe une grande partie & dont elle prend le nom.

WIRLAND ou WIRIE, (Géogr. mod.) quartier de l'empire russe, dans l'Esthonie. Il est baigné au nord par le golfe de Finlande. L'Alentakie le borne à l'orient; il a la Jerwie au midi, & l'Harrie au couchant. La forêt de Viriskwald occupe une grande partie du pays; sur la côte duquel on voit les îles de Wrango & de Ekolm. (D. J.)

WIRM, (Géogr. mod.) rivière d'Allemagne, dans l'électorat de Bavière. Elle sort du lac de Wirmsee, auquel elle sert d'émiffaire pour porter ses eaux dans la rivière d'Amber.

WIROWITZA, (Géogr. mod.) petite ville de Hongrie, dans l'Esclavonie, sur une petite rivière qui se rend dans la

Drave; elle est le chef-lieu du comté de Verocz. Les Turcs la prirent en 1684, mais ils la restituèrent à l'empereur en 1699 par le traité de Carlowitz. (D. J.)

WIRSUNG, CANAL DE, (Anatom.) *Wirsung* Bavaarois se rendit si célèbre dans l'Anatomie, qu'il s'attira l'envie de ses collègues qui, jaloux des victoires qu'il remportoit tous les jours sur eux, le firent assassiner dans son cabinet par un italien. On prétend qu'il découvrit le premier en 1642 le conduit pancréatique qui s'étend tout le long du pancréas, & qui aboutit avec le conduit cholédoque dans le duodenum. Voyez PANCRÉAS.

WIRTEMBERG, DUCHÉ DE, (Géogr. mod.) duché souverain d'Allemagne, dans la Suabe. Voyez WURTEMBERG, (Géogr. mod.)

WISBADÈM, (Géogr. mod.) bourg d'Allemagne, dans la Wetteravie, à deux lieues de Mayence, près du monastère d'Erbach, & à six ou sept lieues de Francfort. Ce lieu a des eaux minérales connues des anciens sous le nom d'*aquæ matiacæ*. (D. J.)

WISBICH, (Géogr. mod.) petite ville d'Angleterre, dans la province de Cambridge, au milieu des marais, non loin de la mer, avec un château. Elle appartient aux évêques d'Éli. En 1236 l'Océan enflé prodigieusement par un vent orageux, inonda pendant deux jours tout le pays, y fit un ravage incroyable, & renversa la ville de *Wisbich*; ce ne fut que sur la fin du quinzième siècle que Jean Morton, évêque d'Éli, releva le château, & le bâtit de briques. (D. J.)

WISBY, (Géogr. mod.) en latin du moyen âge *Visbia*, *Visburgum*; ville de Suède, dans l'île de Gothland, sur sa côte occidentale. Cette ville autrefois grande & riche, n'est presque plus qu'une bourgade murée, bastionnée, & défendue par un château bâti près du port, où réside le gouverneur. On prétend que les habitants de *Wisbi* ont dressé dans le nord les premières cartes marines; & qu'ils ont établi les premiers, d'après Oleron, des réglemens pour le commerce & pour la navigation. Long. 36, 52; latit. 57, 38. (D. J.)

WISCHAW,

WISCHAW, (*Géogr. mod.*) petite ville, & maintenant chétive bourgade d'Allemagne, dans la Moravie, au cercle de Briun. (*D. J.*)

WISCHEGROD ou WISCHEGRAD, ou WISSEGRAD, (*Géogr. mod.*) petite ville de Pologne, dans le palatinat de Mazovie, sur la Vistule. (*D. J.*)

WISK, (*Jeux de cartes.*) Voyez WHISK.

WISKOW, (*Géogr. mod.*) petite ville de Pologne, dans la Mazovie, sur la gauche du Bog, à 10 lieues vers le nord de Warfovie.

WISLOK ou WISLOC, (*Géogr. mod.*) petite ville d'Allemagne, dans le palatinat du Rhin, au Craihgow, à 2 lieues au midi d'Heidelberg, entre cette ville & Sintzen. Les François la réduisirent en cendres en 1689, & elle ne s'est pas rétablie depuis. Long. 27, 24; lat. 49, 14.

WISLOKE (LA), (*Géogr. mod.*) rivièrè de la petite Pologne. Elle est aux confins du palatinat de Cracovie, vers les frontières de la Hongrie, & se jette dans la Vistule, un peu au dessus de Mielecz.

WISMAR, (*Géogr. mod.*) ville d'Allemagne, dans le cercle de la Basse-Saxe, au duché de Meckelbourg, dont elle est capitale. *Wismar* étoit déjà un grand village dans le dixième siècle; ce village devint ville, & une ville considérable, qui dans le treizième siècle fut mise au rang des villes anféatiques. Les flottes de ces villes s'assembloient dans le port de *Wismar*. Le duc Adolphe Frédéric s'empara de *Wismar* en 1632, avec le secours des Suédois qui y tinrent garnison, & on leur en fit la cession par le traité de Westphalie. Elle fut bombardée en 1711 par le roi de Danemarck, en 1715 les alliés du nord l'assiégerent, la prirent, & en démôlirent les fortifications. Enfin, elle a été rendue à la Suede en 1721 par la paix du nord, mais toute ouverte, & à condition qu'on n'en releveroit pas les fortifications. Cette ville est située au fond d'un golfe que forme la mer Baltique, à 7 milles de Lubeck, 23 nord-est de Lunebourg, 28 ouest par sud de Stralsund, & 4 de Schwerin. Long. 29, 32; latitude 53, 56.

Tome XXXVI.

Morhof (Daniel George) savant littérateur, naquit à *Wismar* l'an 1639, & mourut à Lubeck en 1691, à cinquante-trois ans. Vous trouverez son article dans les mémoires du pere Nicéron, tom. II. Je dirai seulement que Morhof a mis au jour un ouvrage fort estimé, & avec raison. Il est intitulé: *Polyhistor, sive de notitia auctorum & rerum*; Lubeck 1708, in-4°. La meilleure édition de cet ouvrage, est celle de la même ville en 1732, en 2 vol. in-4°. (*D. J.*)

WITS, l'ISLE, (*Géogr. mod.*) isle de la mer d'Ecosse, & l'une des Hébrides. Elle a 36 milles de longueur, & 5 ou 6 de largeur; elle est toute entrecoupée de lacs & de golfes, & cependant elle est assez peuplée pour avoir cinq paroisses.

WISTOCK, (*Géogr. mod.*) bourgade d'Allemagne, dans l'électorat de Brandebourg, au comté de Prug, sur la rivièrè Dorla. Ce lieu est connu dans l'histoire par la victoire que Bannier, général des Suédois, y remporta sur les Danois en 1636.

Acidalius (Valens) y naquit en 1566, & mourut en 1595, à l'âge de vingt-huit ans, ayant déjà donné des preuves de son érudition par un savant commentaire sur Quinte-Curce; par des notes sur Tacite, sur Velleius Paterculus; par ses *divinations* sur Plaute, & par des poésies. On lui a faussement attribué un petit livre qui fut imprimé l'an 1595, & dont le sujet étoit que les femmes ne sont pas des animaux raisonnables, *mulieres non esse homines*. Baillet a mis *Acidalius* parmi ses enfans célèbres, & il a eu raison. Lipse en faisoit grand cas, & écrivoit à Monavius: *Ipsè Valens (non te fallam augur) gemmula erit Germaniæ vestræ, vivat modò*. *Acidalius* prit le doctorat en médecine *ad honores*, car il n'eut jamais envie de pratiquer. Il n'y avoit que les maladies des manuscrits qu'il se proposoit de guérir. (*D. J.*)

WITEPSK, (*Géogr. moderne.*) palatinat du grand duché de Lithuanie; il est borné au nord & au levant, par la Russie; au midi, par les palatinats de Minski & de Mscislaw; au couchant, par ceux de Polocz & de Wilna. C'est un

Mm

pays stérile , & dont les habitans sont misérables. *Witepsk* est la capitale.

WITEPSK, (*Géogr. mod.*) ville du grand duché de Lithuanie , capitale du palatinat du même nom , sur la Dwina , au milieu des marais , à 18 lieues au nord-est de Poloczck , avec un fort château. *Long.* 48 , 55 ; *latit.* 55 , 57.

WITHAM, (*Géogr. mod.*) rivière d'Angleterre , dans Lincolnshire. Elle prend sa source au nord-ouest de Stanford , vers les frontières de Leicester , & se perd dans l'Océan , près de Boston , en roulant ses eaux à travers des marais.

WITLEY ou WITLEY-CASTLE, (*Géogr. mod.*) bourgade d'Angleterre , dans le comté de Northumberland , aux confins du comté de Durham , près de la source de l'Alcw. Halley prend ce lieu pour l'ancienne *Alauna* ou *Alone*, & Cambden dit qu'*Alauna* est *Allaway*.

WITLICH, (*Géogr. mod.*) en latin du moyen âge *Viulliacum* , petite ville d'Allemagne , au cercle du Bas-Rhin , dans le diocèse de Trèves , sur le Léser.

WITNEY, (*Géogr. mod.*) bourg à marché d'Angleterre , dans Oxfordshire , sur la rivière de Windruch. Ce bourg est fameux par ses manufactures de couvertures de lit , par son école & par sa bibliothèque.

WITTENA-GÉMOT, f. m. (*Hist. d'Angleterre.*) c'étoit le parlement des anciens Saxons , selon Guillaume de Malmshury , & le savant Cambden. Le *Wittena-gémot* étoit l'assemblée générale du sénat & du peuple. Le chevalier Henri Spelman l'appelle le conseil général du clergé & du peuple , *commune concilium tam cleri quam populi*. C'étoit dans cette assemblée , que réüdoit la souveraine autorité de faire , d'abroger , d'interpréter les loix , & généralement de régler tout ce qui avoit rapport à la sûreté & au bien de l'état. Dans le *Wittena-gémot* qui se tint à Calcuth ; il fut ordonné par l'archevêque , les évêques , les abbés , les ducs , du pays & *populo terræ* , que les rois seroient élus par les prêtres & les anciens du peuple : *ut reges à sacerdotibus , & senioribus populi eligantur* ; ce fut par eux , que *Offa* , *Ina* , & autres furent déclarés rois. Alfred

reconnoît dans son testament , qu'il tient d'eux la couronne , *quam* , dit-il , *Deus & principes cum senioribus populi* , *misericorditer & benignè dederunt*. Edgar fut élu par le peuple , ensuite déposé , & finalement rétabli dans l'assemblée générale de toute la nation , qu'on nommoit le *Wittena-gémot*. (*D. J.*)

WITTENBERG, (*Géogr. mod.*) ville d'Allemagne dans le cercle de la Haute-Saxe , capitale du duché de Saxe , sur la droite de l'Elbe qu'on passe sur un pont à 16 lieues au midi de Brandebourg , & à 20 au nord-ouest de Dresde. L'électeur Frédéric III y fit bâtir un château , & y fonda une université en 1502. Le luthéranisme y prit naissance en 1517. Quelques-uns croient que Wittenberg est la *Leucortea* ou *Caldeia* des anciens ; mais d'autres prétendent que Witchind en a été le fondateur. *Long.* suivant Cassini & Sickardus , 30 , 31 , 30" ; *latit.* 48 , 52 , 30.

Je connois encore deux médecins nés à *Wittenberg* , Nymannus (Grégoire) , & Vater (Abraham).

Nymannus est auteur d'un bon traité latin sur l'*apoplexie* , imprimé *Wittenbergæ* 1629 & 1670 in-4°. & d'une curieuse dissertation sur la vie du *fœtus* , dans laquelle il prouve qu'un enfant vit dans le sein de sa mère par sa propre vie , & que la mère venant à mourir , on peut le tirer souvent de son sein encore vivant & sans l'offenser. Cette dissertation a paru *Wittenbergæ* 1628 , Lugd. Batav. 1644 , & 1664 in-12. Nymannus est mort en 1638 , à 45 ans.

Vater (Abraham) , médecin curieux , voyagea pour acquérir des lumières dans son art , & profita beaucoup de celles du fameux Ruysch. Après avoir été son élève , il devint son émule dans l'art des injections & des préparations anatomiques , dont il composa un cabinet splendide : il en a publié lui-même le catalogue sous ce titre : *Abrahami Vateri , musculum anatomicum proprium , cum præfatione Laurentii Heisteri*. Helmstad , in-4°. avec fig.

Il a découvert de nouveaux conduits salivaires , & a publié quelques autres observations dans les *transact. philos.* Il mourut en 1751 , âgé de près de 67 ans. Voyez la nouvelle bibl. germ. tome XII. (*D. J.*)

WITTENBERG, (*Géog. mod.*) petite ville d'Allemagne dans l'électorat de Brandebourg sur la droite de l'Elbe, au comté de Pregnitz.

WITTENSÉE, (*Géog. mod.*) lac de Danemarck dans le Sud-Jutland, au duché de Sleswick, dans la préfecture de Gottorp, assez près de l'Eyder, dans lequel il se décharge par le moyen d'un émissaire. Ce lac peut avoir un mille de longueur, & trois ou quatre milles de largeur avec une bourgade de son nom bâtie sur ses bords. (*D. J.*)

WITTOW, (*Géog. mod.*) presqu'île d'Allemagne, dans la partie septentrionale de l'île de Rugen. Le bourg de Wick est le seul lieu qu'on y trouve.

WITZEHAUSEN, (*Géog. mod.*) petite ville d'Allemagne dans le landgraviat de Hesse-Cassel, capitale d'un quartier de même nom, sur la rivière gauche du Weser, entre Munden & Allendord. *Long.* 27, 8; *latit.* 51, 16.

WIZAGNE, (*Géog. mod.*) par les Allemands *Soltzenburg*, petite ville de Transilvanie au comté & au nord de la ville de Ceben, entre cette ville & Medgies: il y a des mines de fel.

WIZNA, (*Géog. mod.*) petite ville de Pologne dans la partie orientale du palatinat de Mazovie, sur la droite de Narew, entre Tykoczin & Lomza.

W L A

WLADISLAW, ou WROICZLAWEK, ou INOWLADISLOW, (*Géog. mod.*) ville de la grande Pologne, sur la Vistule, entre Dobzin & Thorn. C'est la résidence de l'évêque de Cujavie, & la capitale de la Cujavie, avec une forteresse. *Long.* 37, 16; *latit.* 52, 36.

WLODZIMIERS, (*Géog. mod.*) ville de la petite Pologne, dans la Wolhinie, sur le ruisseau de Lug, près de son confluent avec le Bourg, à 25 lieues au nord-est de Limbourg, avec un château: dès le commencement du onzième siècle, cette ville étoit déjà fortifiée; cependant elle fut prise l'an 1073 par Boleslas, onzième roi de Pologne. *Long.* 42, 55; *lat.* 50. 46. (*D. J.*)

WOBURN, (*Géog. mod.*) bourg à marché d'Angleterre, dans Bedfordshire. Ce bourg est renommé dans le pays pour la terre à foulon.

WOCHSTAD, ou WAGSTAD, (*Géog. mod.*) petite ville d'Allemagne, au duché de Silésie, dans la principauté de Troppaw, avec un château.

WODEN, (*Idolât. Saxone.*) l'un des dieux des anciens Saxons; il étoit regardé comme le dieu de la guerre, parce que sous sa conduite, les premiers Saxons firent de grandes conquêtes. Le quatrième jour de la semaine que nous nommons mercredi, lui étoit consacré, comme il appert du mot saxon *Wodensdeag*, ou *Wodnesdeag*, qui a passé dans les langues angloise & flamande; sous le mot de *Wednesday* dans la première, & sous celui de *Woensdag* dans l'autre. Friga, femme de Woden, fut aussi révéree comme une déesse par les mêmes Saxons: le sixième jour de la semaine, le vendredi, lui étoit dédié, car il portoit le nom de *Frige-deag*, en anglois *Friday*, & en flamand *Vridog*. (*D. J.*)

WOGULITZI, ou WOGULTZOI, ou WOGULITZES, (*Géog. mod.*) peuples païens de Sibérie. Ils habitent aux environs de la rivière de Tura, depuis les montagnes qui séparent la Russie de la Sibérie, jusqu'à la rivière d'Irtis, en tirant du côté de Samaroff. Ils sont sujets de la Russie, & lui paient leurs contributions en pelleteries. (*D. J.*)

WOLAW, (*Géog. mod.*) ville d'Allemagne, dans la Silésie, capitale de la principauté de même nom. Elle a été bâtie dans des marais, à quelque distance de l'Oder, à 12 lieues au sud-est de Glogaw. *Long.* 34, 23; *lat.* 52, 25.

WOLAW, principauté de, (*Géog. mod.*) la principauté de Wolaw est bornée au nord par celle de Glogaw, au midi par celle de Brellaw, au levant par celle d'Oliße, & au couchant par celle de Lignitz. Elle est traversée par l'Oder du midi au nord: sa capitale lui donne le nom. (*D. J.*)

WOLBECZ, (*Géogr. mod.*) contrée d'Allemagne dans la Westphalie, au diocèse de Munster. La capitale de ce pays est Munster.

WOLCOWAR, (*Géogr. mod.*) ville du royaume de Hongrie, dans l'Esclavonie, sur le Walpo, près du lieu où cette rivière se jette dans le Danube, entre la ville d'Essek & celle du petit-Varadin. Quelques-uns prennent cette ville pour l'ancienne *Valcum*: c'est la même que Walpo, & il n'en faut pas faire deux articles différens. *Voyez* WALPO. (*D. J.*)

WOLFFENBUTTEL, (*Géogr. mod.*) ville d'Allemagne dans le cercle de la Basse-Saxe, au duché de Brunswick sur l'Ocker, dans la principauté de même nom, à 10 lieues au levant de Hildesheim. Il y a un château où réside le prince de Brunswick-Wolffenbittel; mais ce qui vaut mieux que le château, c'est la belle bibliothèque qui s'y trouve. *Long.* suivant Harris, 28, 32; 15; *lat.* 52, 11. (*D. J.*)

WOLFFENBUTTEL, *principauté de*, (*Géogr. mod.*) cette principauté confine avec les duchés de Lunebourg & de Magdebourg, les principautés de Halberstadt, de Grubenhagen & de Calemberg, & l'évêché de Hildesheim. Les principales villes de la principauté de Wolffenbittel, sont Brunswick, Wolffenbittel, Hemstadt, &c.

WOLFRAM, f. m. (*Hist. nat.*) *spuma lupi*, mine de fer arsenicale & difficile à fondre. *V. SPUMA LUP.*

WOLFSBERG, (*Géogr. mod.*) petite ville d'Allemagne dans la Basse-Carinthie, sur la rivière de Lavand: elle appartient à l'évêque de Bamberg, & elle a pris son nom de la montagne remplie de loups, au pied de laquelle elle est située. (*D. J.*)

WOLGA, LE, (*Géogr. mod.*) rivière de l'empire Rusien, & l'une des plus grandes rivières de l'univers. Elle est appelée *Atel* par les Tartares, & elle tire sa source du lac de Wronow, à une petite distance de la ville de Rzeva-Vlodimerskoi en Russie, vers les frontières de la Lithuanie, à 56 d. 15' de latitude.

Après un cours de deux lieues, elle passe par le lac de Wolgo, & en sortant de là, elle commence à prendre le nom de *Wolga*. Auprès de la ville de Twer, qui est environ à 20 lieues de sa source, elle porte déjà de grands bateaux de charge. Cette rivière traverse presque toute la Russie, depuis

Twer jusqu'à la ville de Niesna, où la rivière d'Occa, qui est une autre rivière considérable, vient s'y jeter du sud-ouest.

Son cours est à-peu-près de l'ouest à l'est, depuis Niesna jusqu'à soixante verstes au delà de la ville de Casan, où la rivière de Kama vient s'y jeter du nord; son cours est ici sud-est; delà elle tourne tout-à-fait au sud, & va se dégorger après un cours de plus de quatre cents lieues d'Allemagne, dans la mer Caspienne, à douze lieues de l'autre côté de la ville d'Astracan, à 45 d. 40' de latitude.

Cette rivière fourmille de toutes sortes de poissons, & sur-tout de saumons, d'esturgeons & de brochets d'une grandeur extraordinaire & d'un goût exquis; ses bords sont par-tout également fertiles, ce qui est quelque chose d'étonnant, vu la longueur de son cours, & la rigueur du climat des provinces qu'elle parcourt en deçà de la ville de Casan, & quoiqu'au sud de cette ville, les bords du *Wolga* ne soient pas trop cultivés à cause des fréquentes courses des Tartares Koubans; ils ne laissent pas d'être d'une fertilité si extraordinaire, que les asperges y croissent d'elles-mêmes, & d'une grosseur toute particulière; sans parler de quantité d'autres herbes potagères que la nature seule y produit abondamment. (*D. J.*)

WOLGAST, (*Géogr. mod.*) ville d'Allemagne dans les états de Suede, au duché de Poméranie, à 5 milles de la mer Baltique sur le bord occidental de la troisième branche de l'Oder, qui prend le nom de Pfin, à 12 lieues au sud-est de Stralfund, & à 20 au nord-ouest de Stetin. Elle a un des meilleurs ports de la mer Baltique, avec un château pour défense. L'électeur de Brandebourg prit cette ville en 1675, mais elle revint aux Suédois en 1679. *Long.* 31, 43; *latit.* 54, 6. (*D. J.*)

WOLGDA, (*Géogr. mod.*) rivière de l'empire Rusien. Elle prend sa source auprès du grand Novogorod, dans le lac d'Imen, & se rend dans celui de Ladoga. Cette rivière est de la largeur de l'Elbe, mais son cours est un peu plus lent.

WOLKACK, (*Géogr. mod.*) petite ville d'Allemagne dans la Franconie, sur

la gauche du Mein , dans l'évêché de Bamberg , au nord-est de Wurtzbourg.

WOLKOWA, LA, ou WOLCHOWA, (*Géog. mod.*) rivière de l'empire Ruffien, dans le duché de Novogorod: elle sort du lac Ilmen, & va se rendre dans le lac de Ladoga.

WOLLIN, (*Géog. mod.*) ville des états de Suede en Allemagne, au duché de Poméranie, dans la seigneurie de Wolgast. Elle est située à quatre lieues au sud-ouest de Casmin, dans une île formée par deux embouchures de l'Oder; savoir, la plus orientale appelée le *Dive-now*, & celle du milieu appelée la *Swine*. La commodité de son port y attiroit autrefois un bon commerce, qui a été depuis transféré à Lubeck. Long. 32, 30; latit. 53, 56.

Bugenhagen (Jean), fameux théologien luthérien, naquit à Wollin en 1485, & mourut en 1558, à 73 ans. On a de lui des commentaires sur les psaumes, & des annotations sur Job, Jérémie, Jonas, Samuel & le Deutéronome, & sur toutes les épîtres de S. Paul. Il aida à Luther à traduire la bible en allemand, & il traitoit ses amis tous les ans à pareil jour que l'ouvrage avoit été achevé, appelant cet anniversaire la fête de la version de la bible. (*D. J.*)

WOLMAR, (*Géog. mod.*) petite ville de l'empire Ruffien dans la Livonie, au pays de Lettie, sur le Tréiden. Elle a été bâtie toute en bois après avoir été ruinée par les Moscovites & les Polonois, *Fructus belli*! Long. 42, 28; lat. 50, 30. (*D. J.*)

WOLODIMER, (*Géog. mod.*) province de l'empire Ruffien, avec titre de duché; elle est bornée au nord par le Wolga, au midi par le duché de Moscou, au levant par la seigneurie de la Basse-Novogorod, & au couchant par le duché de Sussdal. C'est une contrée dépeuplée, couverte de forêts, & baignée de marais. La rivière de Clesna la traverse. Wolodimer est sa capitale, & pour mieux dire, la seule ville de cette province.

WOLODIMER, (*Géog. mod.*) ville de l'empire Ruffien, capitale du duché de même nom, proche la rivière de Clesma-Reca, sur une montagne, à cent cinquante

verstes au nord de Moscou. Elle fut fondée dans le commencement du dixième siècle, & a été la résidence des ducs de Moscovie. Long. 60, 38; lat. 55, 44. (*D. J.*)

WOLOGDA, (*Géog. mod.*) province de l'empire Ruffien. Elle est bornée au nord par celle de Kargapol, au midi par celle de Sussdale, au levant par celle d'Ofstiong, & au couchant par celle de Biélozero. Toute la province n'offre qu'une seule ville de même nom, des eaux croupissantes, & des forêts impénétrables. Tout y est désert. (*D. J.*)

WOLOGDA, (*Géog. mod.*) ville de l'empire Ruffien, capitale de la province de même nom, sur la rivière de Wologda, à cent lieues de Moscou. On y compte trois ou quatre églises bâties en pierres, ornées de dômes couverts de fer-blanc. Son archevêque est des plus anciens de la Moscovie. Long. 59, 22; lat. 59, 10. (*D. J.*)

WOLOSSEZ, f. m. (*Hist. nat. Médecine.*) maladie singulière, assez connue en Sibérie. Elle se manifeste par un abcès, dans lequel le pus ou la matière se change comme en un peloton de cheveux. M. Gmelin dit avoir vu des personnes qui l'ont assuré qu'il leur étoit sorti comme des flocons de cheveux de ces abcès. Il présume que cette maladie & ces abcès viennent, de petits vers aussi fins que des cheveux, d'un blanc sale, & qui ont sur le dos une raie brune, dont la bouche est conformée comme celle des sangsues; les eaux de ce pays sont remplies de ces sortes de vers, qui quand on va se baigner, s'insinuent entre cuir & chair, & s'y multiplient à la fin considérablement. Le remède que les gens du pays emploient contre cette maladie, est de faire baigner le malade dans de la lessive chaude, dans laquelle on a mis de l'anferine. (*anserina*). Gmelin, voyage de Sibérie.

WOLSTROPE, (*Géog. mod.*) bourg d'Angleterre, dans le comté de Lincoln, où naquit Isaac Newton, le jour de Noël, de l'an 1642.

C'est dans cet homme merveilleux, que l'Angleterre peut se glorifier d'avoir produit le plus grand & le plus rare génie, qui ait jamais existé pour l'ornement & l'ins-

truction de l'espèce humaine. Attentif à n'admettre aucun principe qui n'eût l'expérience pour fondement, mais résolu d'admettre tous ceux qui porteroient ce caractère, tout nouveaux, tout extraordinaires qu'ils fussent; si modeste qu'ignorant la supériorité sur le reste des hommes, il en étoit moins soigneux de proportionner ses raisonnemens à la portée commune; cherchant plus à mériter un grand nom qu'à l'acquérir; toutes ces raisons le firent demeurer long-temps inconnu; mais sa réputation à la fin se répandit avec un éclat qu'aucun écrivain pendant le cours de sa propre vie, n'avoit encore obtenu.

Il leva le voile qui cachoit les plus grands mystères de la nature. Il découvrit la force qui retient les planetes dans leurs orbites. Il enseigna tout ensemble à distinguer les causes de leurs mouvemens, & à les calculer avec une exactitude qu'on n'auroit pu exiger que du travail de plusieurs siècles. Créateur d'une optique toute nouvelle & toute vraie, il fit connoître la lumière aux hommes, en la décomposant. Enfin il apprit aux physiciens, que leur science devoit être uniquement soumise aux expériences & à la géométrie.

Il fut reçu en 1660 dans l'université de Cambridge à l'âge de 18 ans. Etant dans sa vingt & unième année, il acheta (comme il paroît par les comptes de sa dépense) les *Miscellanea* de Schooten, & la géométrie de Descartes qu'il avoit lue il y avoit déjà plus de 6 mois, conjointement avec la *clavis* d'Oughthred. Il acquit dans le même temps les œuvres du docteur Wallis. En lisant ces derniers ouvrages, il y faisoit ses remarques, & poussoit les découvertes sur les matieres qui y étoient traitées; car c'étoit sa maniere d'étudier. C'est par le moyen des remarques que fit ainsi ce beau génie, & de quelques autres papiers originaux, dont quelques-uns sont datés, qu'il est aisé de désigner, en quelque façon, par quels degrés il inventa la méthode des suites ou fluxions; c'est ce qui paroît par les observations suivantes du savant M. Guillaume Jones, membre de la société royale, qui a eu ces papiers de M. Newton entre les mains.

En 1655, Wallis publia son *arithmeticæ*

infinitorum, dans laquelle il quarra une suite de courbes, dont les ordonnées étoient $1, 1-x^{\frac{1}{2}}, 1-x^{\frac{1}{3}}, 1-x^{\frac{1}{4}},$

$1-x^{\frac{1}{5}},$ &c. & il démontra que si l'on pouvoit interpoler au milieu les suites de leurs aires, l'interpolation donneroit la quadrature du cercle. En lisant cet ouvrage pendant l'hiver des années 1664 & 1665, M. Newton examina comment on pourroit interpoler les suites des aires; & il trouva que l'aire du secteur circulaire, élevé sur l'arc dont le sinus est x & le rayon l'unité, peut être exprimée par cette suite $x - \frac{1}{2}X^3 + \frac{1}{40}X^5 - \frac{1}{112}X^7, &c.$ & delà il déduisit bientôt la suite $X + \frac{1}{6}X^3 + \frac{1}{7} \frac{1}{2}X^5 + \frac{1}{112}X^7, &c.$ pour la longueur de l'arc, dont le sinus est X , par cette seule raison, que cet arc est en même proportion avec son secteur, que tout le quart avec un arc de 90 degrés.

Dans le même temps, & par la même méthode, il découvrit que la suite $X - \frac{1}{2}X^2 + \frac{1}{3}X^3 - \frac{1}{4}X^4 + \frac{1}{5}X^5 - \frac{1}{6}X^6, &c.$ est l'aire hyperbolique dans l'hyperbole rectangulaire, interceptée entre la courbe, son asymptote & deux ordonnées, dont le diamètre est X , & que cette aire est parallèle à l'autre asymptote.

Durant l'été de l'année 1665, la peste l'ayant obligé de quitter Cambridge, il se retira à Boothby, dans la province de Lincoln, où il calcula l'aire de l'hyperbole par cette suite, jusqu'à cinquante-deux figures. Dans le même temps, il trouva, moyen d'énoncer tout différemment, & d'une maniere plus générale la cinquante-neuvième proposition que Wallis n'avoit démontrée que par degrés, en réduisant tous les cas en un, par une puissance dont l'exposant est indéfini. Voici de quelle maniere.

Si l'abscisse d'une figure courbe quelconque, est appelée X , que m & n représentent des nombres; que l'ordonnée élevée à angles droits soit $X^{\frac{m}{n}}$ l'aire de la figure, sera $\frac{n}{m+n} X^{\frac{m+n}{n}}$; & si l'ordonnée est composée de deux, ou de

plusieurs ordonnées semblables, jointes par les figures $+$ ou $-$, l'aire sera composée aussi de deux ou de plusieurs autres aires semblables, jointes par les signes $+$ ou $-$.

Au commencement de l'année 1665, il trouva une méthode de tangentes, semblable à celle de MM. Hudde, Gregory ou Slusius; & une méthode de déterminer la courbure d'une courbe, à un point donné quelconque. En continuant à pousser la méthode de l'interpolation, il découvrit la quadrature de toutes les courbes, dont les ordonnées sont les puissances de binômes avec des exposans entiers, ou rompus ou sours, positifs ou négatifs: il trouva aussi le moyen de réduire une puissance quelconque de tout binôme, ensuite convergente; car en interpolant la suite des puissances d'un binôme $a+x$, $a^2+2ax+x^2$; $x^3+3ax+3a^2x+3ax^2+x^3$, &c. il découvrit que $a+x^n = a^n + na^{n-1}x + \frac{n}{2} \times \frac{n-1}{2} a^{n-2}x^2 + \frac{n}{3} \times \frac{n-3}{3} a^{n-3}x^3$

$+$, &c. où l'exposant (n) de la puissance, pouvoit être aussi un nombre quelconque, entier ou rompu, ou sourd, ou positif, ou négatif; a & x des quantités quelconques.

Au printemps de cette même année, il trouva le moyen de faire la même chose par la division & l'extraction continuelle des racines. Peu de temps après, il étendit cette méthode à l'extraction des racines des équations. Il introduisit le premier dans l'analyse, des fractions & des quantités négatives & indéfinies, pour être les exposans des puissances; & par ce moyen il réduisit les opérations de la multiplication, de la division & de l'extraction des racines, à une seule manière commune de les envisager. Par-là, il recula les bornes de l'analyse, & posa les fondemens nécessaires pour la rendre universelle. Environ trois ans après, le vicomte Brouncker publia la quadrature de l'hyperbole, par cette suite

$\frac{1}{1 \times 2} + \frac{1}{3 \times 4} + \frac{1}{5 \times 6} + \frac{1}{7 \times 8} + \frac{1}{9 \times 10}$, &c. qui n'est autre chose que la suite que M. Newton avoit déjà trouvée, $1 - \frac{1}{2} + \frac{1}{3} - \frac{1}{4} + \frac{1}{5} - \frac{1}{6} + \frac{1}{7} - \frac{1}{8} + \frac{1}{9} - \frac{1}{10}$, &c.

Peu de temps après, Nicolas Mercator publia une démonstration de cette quadrature, par le moyen de la division, que le docteur Wallis avoit employé le premier dans son *opus arithmeticum*, publié en 1657, où il avoit réduit la fraction $\frac{1}{1-R}$

par une division perpétuelle à la suite $A + AR + AR^2 + AR^3 + AR^4 +$, &c.

On voit donc que Mercator n'avoit aucun droit de prétendre à l'honneur de la découverte de la quadrature de l'hyperbole, puisque le docteur Wallis avoit découvert la division long-temps auparavant, de même que la quadrature de chaque partie du produit; ce que Mercator auroit dû reconnoître, quand il joignit ces deux découvertes ensemble.

C'étoit une grande richesse pour un géomètre, de posséder une théorie si seconde & si générale; c'étoit une gloire encore plus grande, d'avoir inventé une théorie si surprenante, & si ingénieuse; il étoit naturel de s'en assurer la propriété qui consiste dans la découverte; mais M. Newton se contenta de la richesse, & ne se piqua point de la gloire. Son manuscrit sur les suites infinies, fut simplement communiqué à M. Collins, & au lord Brouncker, & encore ne le fut-il que par le docteur Barrow, qui ne permit pas à l'auteur d'être tout-à-fait aussi modeste qu'il l'eût voulu. Ce manuscrit tiré en 1669 du cabinet de M. Newton, porte pour titre, *méthode que j'avois trouvée autrefois*, &c. & quand cet autrefois ne seroit que trois ans, il auroit donc trouvé, avant l'âge de vingt-quatre ans, toute la belle théorie des suites; mais il y a plus, ce même manuscrit contenoit & l'invention & le calcul des fluxions ou infiniment petits, qui ont causé une si grande contestation entre M. Leibnitz & M. Newton, ou plutôt entre l'Allemagne & l'Angleterre.

En 1669, Newton fut nommé professeur en mathématique à Cambridge, & y donna bientôt des leçons d'optique. Il avoit déjà fait des découvertes sur la lumière & sur les couleurs en 1666. Il en avoit même communiqué un abrégé à la société royale, en 1671; & cet abrégé fut inséré dans les

Transf. philof. du 19 février 1672, n°. 80. L'ouvrage auroit paru peu de temps après fans quelques difputes qui s'éleverent à cette occafion, & dans lesquelles M. Newton refufa de s'engager.

Il publia dans les *Transaétions* du 28 mars 1672, n°. 81, la description d'un nouveau télescope catadioptrique, de fon invention. On trouve encore dans les mêmes *Transaétions*, ann. 1673, 1674, 1675 & 1676, plusieurs autres pièces de la main, relatives à fon télescope, & à fa théorie de la lumière & des couleurs.

En 1672, il fit imprimer à Cambridge la géographie de Varenius, avec des notes. Dans l'hiver de 1676 & 1677, il trouva que par une force centripete en raifon réciproque du quarré de la diftance, une planète doit fe mouvoir dans une ellipse autour du centre de force, placé dans le foyer intérieur de l'ellipse, & décrire par une ligne tirée à ce centre, des aires proportionnelles aux temps. Il reprit en 1683, l'examen de cette propofition, & y en ajouta quelques autres fur les mouvemens des corps céleftes.

En 1684, il informa M. Halley, qu'il avoit démontré la fameufe règle de Kepler, « que les planètes fe meuvent dans des ellip- » ses, & qu'elles décrivent des aires pro- » portionnelles aux temps, par des lignes » tirées au foleil, placé dans le foyer in- » térieur de l'ellipse. » Au mois de novembre fuivant, il envoya la démonftration au même Halley, pour la communiquer à la fociété royale, qui la fit inférer dans fes regiftres.

Ce fut à la follicitation de cette illufte fociété, que M. Newton travailla à fes *principes*, dont les deux premiers livres furent montrés à la même fociété en manufcrit. Le docteur Pemberton nous apprend que les premières idées qui donnerent naiffance à cet ouvrage, vinrent à M. Newton, lorsqu'il quitta Cambridge en 1666, à l'occafion de la peste. Étant feul dans un jardin, il fe mit à méditer fur la force de la pesanteur ; & il lui parut que, puifqu'on trouve que cette force ne diminue point d'une manière fenfible à la plus grande diftance du centre de la terre où nous puiffions monter, ni au haut des édifices les plus

élevés, ni même au fommet des plus hautes montagnes, il étoit raifonnable de conclure, que cette force s'étend beaucoup au delà de ce qu'on le croit communément ; pourquoi pas auffi loin que la lune, fe dit-il à lui-même ? Et fi cela eft, cette force doit influer fur fon mouvement : peut-être eft-ce là ce qui la retient dans fon orbite ? Cependant quoique l'action de la pesanteur ne fouffre aucune diminution fenfible à une diftance quelconque du centre de la terre, où nous pouvons nous placer, il eft très-poffible que fon action diffère en force à une diftance, telle qu'eft celle de la lune.

Pour faire une eftimation du degré de cette diminution, M. Newton confidéra que fi la lune eft retenue dans fon orbite par l'action de la pesanteur, on ne peut douter que les planètes du premier ordre ne fe meuvent autour du foleil par la même caufe. En comparant enfuite les périodes des diverfes planètes avec leur diftance du foleil, il trouva, que fi une force telle que la pesanteur les retient dans leur cours, cette action doit diminuer dans la raifon inverfe des quarrés des diftances. Il fupposa dans ce cas, qu'elles fe meuvent dans des cercles parfaits, concentriques au foleil, & les orbites de la plupart ne différent pas effeétivement beaucoup du cercle. Supposant donc que l'action de la pesanteur, étendue jufqu'à la lune, décroît dans la même proportion, il calcula fi cette action feroit fuffifante pour retenir la lune dans fon orbite.

Comme il n'avoit point de livres avec lui, il adopta dans fon calcul celui qui étoit en ufage parmi les Géographes & parmi nos mariniers, avant que Norwood eût mefuré la terre ; c'eft que foixante milles anglois font un degré de latitude fur la furface du globe. Mais comme cette fuppoftion eft fauffe, chaque degré contenant environ 69 demi-milles, fon calcul ne répondit pas à fon attente ; d'où il conclut qu'il falloit du moins qu'il y eût quelque autre caufe, outre l'action de la pesanteur fur la lune ; ce qui le fit réfoudre à ne pouffer pas plus loin dans ce temps-là, fes réflexions fur cette matière.

Mais quelques années après, une lettre du

du docteur Hooke l'engagea à rechercher, selon quelle ligne un corps qui tombe d'un lieu élevé, descend, en faisant attention au mouvement de la terre autour de son axe. Comme un tel corps a le même mouvement que le lieu d'où il tombe par une révolution de la terre, il est considéré comme projeté en avant, & en même temps attiré vers le centre de la terre. Ceci donna occasion à M. Newton, de revenir à ses anciennes méditations sur la lune.

Picart venoit de mesurer en France la terre, & en adoptant ses mesures, il parut à M. Newton que la lune n'étoit retenue dans son orbite, que par la force de la pesanteur; & par conséquent, que cette force en s'éloignant du centre de la terre, décroît dans la proportion qu'il avoit auparavant conjecturée. Sur ce principe, il trouva que la ligne que décrit un corps qui tombe, est une ellipse, dont le centre de la terre est un des foyers. Et comme les planetes du premier ordre tournent autour du soleil dans des orbites elliptiques, il eut la satisfaction de voir qu'une recherche qu'il n'avoit entreprise que par pure curiosité, pouvoit être d'usage pour les plus grands desseins. C'est ce qui l'engagea à établir une douzaine de propositions relatives au mouvement des planetes du premier ordre autour du soleil.

Enfin, en 1687, M. Newton révéla ce qu'il étoit; & ses *principes* de philosophie virent le jour à Londres, in-4°. sous le titre de *philosophiæ naturalis principia mathematica*. Il en parut une seconde édition à Cambridge en 1713, in-4°. avec des additions & des corrections de l'auteur, & M. Cotes eut soin de cette édition. On en donna une troisieme édition à Amsterdam, en 1714, in-4°. La dernière beaucoup meilleure que les précédentes, a été faite à Londres en 1726, in-4°. sous la direction du docteur Pemberton.

Cet ouvrage, dit M. de Fontenelle, où la plus profonde géométrie sert de base à une physique toute nouvelle, n'eut pas d'abord tout l'éclat qu'il méritoit, & qu'il devoit avoir un jour. Comme il est écrit très-savamment, que les paroles y sont fort épargnées, qu'assez souvent les conséquences y naissent rapidement des principes, & qu'on est obligé à suppléer de soi-

même tout l'entre-deux; il falloit que le public eût le loisir de l'entendre. Les grands géometres n'y parvinrent qu'en l'étudiant avec soin; les médiocres ne s'y embarquerent qu'excités par le témoignage des grands; mais enfin, quand le livre fut suffisamment connu, tous ces suffrages qu'il avoit gagnés si lentement, éclaterent de toutes parts, & ne formerent qu'un cri d'admiration. Tout le monde fut frappé de l'esprit original qui brille dans l'ouvrage de cet esprit créateur, qui dans tout l'espace du siecle le plus heureux, ne tombe guere en partage qu'à trois ou quatre hommes pris dans toute l'étendue des pays savans. Aussi M. le marquis de l'Hôpital disoit que c'étoit la production d'une intelligence céleste, plutôt que celle d'un homme.

Deux théories principales dominent dans les *principes mathématiques*; celle des forces centrales, & celle de la résistance des milieux au mouvement; toutes deux presque entièrement neuves, & traitées selon la sublime géométrie de l'auteur.

Kepler avoit trouvé par les observations célestes de Ticho Brahé: 1°. que les mêmes planetes décrivent autour du soleil, des aires égales en des temps égaux; 2°. que leurs orbites sont des ellipses, le soleil étant dans le foyer commun; 3°. qu'en différentes planetes les quarrés des temps périodiques, sont en raison des cubes des axes transverses de leurs orbites. Par le premier de ces phénomènes, M. Newton démontra que les planetes sont attirées vers le soleil au centre; il déduisit du second, que la force de l'attraction est en raison inverse des quarrés des distances des planetes de leur centre; & du troisieme, que la même force centripete agit sur toutes les planetes.

En 1696, M. Newton fut créé garde des monnoies, à la sollicitation du comte d'Hallifax, protecteur des savans, & savant lui-même, comme le sont ordinairement la plupart des seigneurs anglois. Dans cette charge, Newton rendit des services importants à l'occasion de la grande resonse, qui se fit en ce temps-là. Trois années après, il fut nommé maître de la monnoie, emploi d'un revenu très-considérable, & qu'il a

possédé jusqu'à sa mort. On pourroit croire que sa charge de la monnoie ne lui convenoit que parce qu'il étoit excellent physicien ; en effet , cette matiere demande souvent des calculs difficiles , outre quantité d'expériences chymiques , & il a donné des preuves de ce qu'il pouvoit en ce genre , par sa table des essais des monnoies étrangères , imprimée à la fin du livre du docteur Arbuthnot. Mais il falloit encore que son génie s'étendit jusqu'aux affaires purement politiques , & où il n'entroit nul mélange des sciences spéculatives.

En 1699 , il fut nommé de l'académie royale des Sciences de Paris. En 1701 , il fut pour la seconde fois choisi membre du parlement pour l'université de Cambridge. En 1703 , il fut élu président de la société royale , & l'a été sans interruption jusqu'à sa mort pendant vingt-trois ans. Il a eu le bonheur , comme le dit M. de Fontenelle , de jouir pendant sa vie de tout ce qu'il méritoit. Les Anglois n'en honorent pas moins les grands talens , pour être nés chez eux ; loin de chercher à les rabaisser par des critiques injurieuses ; loin d'applaudir à l'envie qui les attaque , ils font tous de concert à les élever ; & cette grande liberté qui les divise sur des objets du gouvernement civil , ne les empêche point de se réunir par celui-là. Ils sentent tous , combien la gloire de l'esprit doit être précieuse à un état ; & celui qui peut la procurer à leur patrie , leur devient infiniment cher.

« Tous les savans d'un pays qui en produisent tant , mirent M. Newton à leur tête par une espece d'acclamation unanime , & le reconnurent pour leur chef. Sa philosophie domine dans tous les excellens ouvrages qui sont sortis d'Angleterre , comme si elle étoit déjà consacrée par le respect d'une longue suite de siècles. Enfin , il a été révérend au point que la mort ne pouvoit plus lui produire de nouveaux honneurs ; il a vu son apothéose.

« Tacite qui a reproché aux Romains leur extrême indifférence pour les grands hommes de leur nation , eût donné aux Anglois la louange toute opposée. En vain , les Romains se seroient-ils excusés sur ce que le grand mérite leur étoit de-

venu familier ; Tacite leur eût répondu ; que le grand mérite n'étoit jamais commun ; ou que même il faudroit , s'il étoit possible , le rendre commun par la gloire qui y seroit attachée. »

En même temps que M. Newton travailloit à son grand ouvrage des principes , il en avoit un autre entre les mains , aussi original , aussi neuf , moins général par son titre , mais aussi étendu par la maniere dont il devoit traiter un sujet particulier. C'est son *Optique* , ou *Traité des réflexions , réfractions , inflexions , & couleurs de la lumiere*. Cet ouvrage pour lequel il avoit fait pendant le cours de 30 années , les expériences qui lui étoient nécessaires , parut à Londres pour la première fois en 1704 , in-4°. La seconde édition augmentée , est celle de 1718 , in-8°. & la troisième de 1721 , aussi in-8°. Le docteur Samuel Clarke en donna une traduction latine sur la première édition , en 1706 , in-4°. & sur la seconde édition en 1719 aussi in-4°. La traduction françoise de M. Coste , faite sur la seconde édition , a été imprimée à Amsterdam en 1720 , en 2 vol. in-22.

L'objet perpétuel de l'optique de M. Newton , est l'anatomie de la lumiere , comme le dit M. de Fontenelle. L'expression n'est point trop hardie , ce n'est que la chose même : un très-petit rayon de lumiere qu'on laisse entrer dans une chambre parfaitement obscure , mais qui ne peut être si petit , qu'il ne soit encore un faisceau d'une infinité de rayons , est divisé , disséqué , de façon que l'on a les rayons élémentaires qui le composoient séparés les uns des autres , & teints chacun d'une couleur particulière , qui après cette séparation ne peut plus être altérée. Le blanc dont étoit le rayon total avant la dissection , résulloit du mélange de toutes les couleurs particulieres des rayons primitifs.

« On ne sépareroit jamais ces rayons primitifs & colorés , s'ils n'étoient de leur nature tels qu'en passant par le même milieu , par le même prisme de verre , ils se rompent sous différens angles , & par-là se démêlent quand ils sont reçus à des distances convenables.

» Cette différente réfrangibilité des rayons
 » rouges, jaunes, verts, bleus, violets,
 » & de toutes les couleurs intermédiaires
 » en nombre infini (propriété qu'on n'avoit
 » jamais soupçonnée, & à laquelle on ne
 » pouvoit guere être conduit par aucune
 » conjecture), est la découverte fonda-
 » mentale du traité de M. Newton. La
 » différente réfrangibilité amene la diffé-
 » rente réflexibilité.

» Il y a plus : les rayons qui tombent
 » sous le même angle sur une surface,
 » s'y rompent, & réfléchissent alternati-
 » vement ; espece de jeu qui n'a pu être
 » apperçu qu'avec des yeux extrêmement
 » fins, & bien aidés par l'esprit. Enfin,
 » & sur ce point seul, la premiere idée
 » n'appartient pas à M. Newton ; les
 » rayons qui passent près des extrémités
 » d'un corps, sans le toucher, ne laissent
 » pas de s'y détourner de la ligne droite,
 » ce qu'on appelle *inflexion*. Tout cela
 » ensemble forme un corps d'optique si
 » neuf, qu'on peut désormais regarder
 » cette science comme entièrement due
 » à l'auteur. »

M. Newton mit d'abord, à la fin de son *optique*, deux traités de pure géométrie ; l'un de la *quadrature des courbes*, l'autre un *dénombrement des lignes*, qu'il appelle du *troisième ordre*. Il les en a retranchés depuis, parce que le sujet en étoit trop différent de celui de l'*optique*, & on les a imprimés à part quelques années après. Ce ne seroit plus rien dire, que d'ajouter ici, qu'il brille dans tous ses ouvrages une haute & fine géométrie qui appartenoit entièrement à M. Newton.

En 1705, la reine Anne le fit chevalier. Il publia en 1707 à Cambridge, in-8°. son *Arithmetica universalis, sive de compositione & resolutione Arithmeticae, liber*. En 1711, son *Analysis per quantitatum series, fluxiones & differentias, cum enumeratione linearum tertii ordinis*, parut à Londres, in-4°. par les soins de M. Guillaume Jones, membre de la société royale qui avoit trouvé le premier de ces ouvrages parmi les papiers de M. Jean Collins, qui l'avoit eu du docteur Barrow en 1669. En 1712 on imprima plusieurs lettres de M. Newton dans le *Commer-*

cium epistolicum D. Joannis Collins, & aliorum de analysi promotæ, jussu societatis regie edium. Londres, in-4°.

Il fut plus connu que jamais à la cour, sous le roi Georges I. La princesse de Galles, depuis reine d'Angleterre, a dit souvent en public qu'elle se tenoit heureuse de vivre de son temps, & de le connoître. Il avoit composé un ouvrage de chronologie ancienne, qu'il ne songeoit point à publier ; mais cette princesse à qui il en confia les vues principales, les trouva si neuves & si ingénieuses, qu'elle voulut avoir un précis de tout l'ouvrage, qui ne sortiroit jamais de ses mains, & qu'elle posséderoit seule. Il s'en échappa cependant une copie, qui fut apportée en France par l'abbé Conti, noble vénitien ; elle y fut traduite, & imprimée à Paris, sous le titre d'*Abregé de chronologie de M. le chevalier Newton, fait par lui-même, & traduit sur le manuscrit anglois, avec quelques observations*. Cette chronologie abrégée n'avoit jamais été destinée à voir le jour ; mais en 1728 l'ouvrage entier parut à Londres, in-4°. sous ce titre, la *chronologie des anciens royaumes, corrigée par le chevalier Isaac Newton, & dédiée à la reine par M. Condut*.

Le point principal de ce système chronologique est de rechercher (en suivant avec beaucoup de subtilité, quelques traces assez foibles de la plus ancienne astronomie grecque), quelle étoit au temps de Chiron le centaure, la position du colure des équinoxes, par rapport aux étoiles fixes. Comme on sait aujourd'hui que ces étoiles ont un mouvement en longitude, d'un degré en soixante-douze ans ; si on fait une fois qu'au temps de Chiron, le colure passoit par certaines étoiles fixes, on saura, en prenant leur distance à celles par où il passe aujourd'hui, combien de temps s'est écoulé depuis Chiron jusqu'à nous. Chiron étoit du fameux voyage des Argonautes, ce qui en fixera l'époque, & nécessairement ensuite celle de la guerre de Troie, deux grands événemens, d'où dépend toute l'ancienne chronologie. M. Newton les met de 500 ans plus proche de l'ère chrétienne, que ne le font ordinairement les autres chronologistes.

Ce système fut attaqué peu de temps après en France par M. P. Soucier, & en Angleterre par M. Shuckford. M. Newton trouva en France même un illustre défenseur, M. la Nauze, qui répondit au P. Soucier dans la continuation des mémoires de littérature & d'histoire. Halley, premier astronome du roi de la grande-Bretagne, répondit à M. Shuckford, dans les *Transactions philosophiques* n^o. 397, & soutint tout l'astronomie du système; son amitié pour l'illustre mort, & ses grandes connoissances dans la matière dont il s'agit, tournerent de son côté les regards attentifs des gens de lettres les plus habiles, qui n'ont point encore osé prononcer; & quand il arriveroit que les plus fortes raisons fussent d'un côté, & de l'autre le nom seul de Newton, peut-être le public resteroit-il encore quelque temps en suspens.

La santé de ce grand homme fut toujours ferme & égale jusqu'à l'âge de 80 ans; alors il commença à être incommodé d'une incontinence d'urine, qui l'attaqua par intervalles; mais il y remédioit par le régime, & ne souffrit beaucoup que dans les derniers 20 jours de sa vie. On jugea sûrement qu'il avoit la pierre; cependant, dans des accès de douleurs si violens que les gouttes de sueur lui en couloient sur le visage, il conserva toujours sa patience, son courage & sa gaieté ordinaire. Il lut encore les gazettes, le 18 mars, & s'entreteint long-temps avec le docteur Mead; mais le soir il perdit absolument la connoissance, & ne la reprit plus, comme si les facultés de son ame n'avoient été sujettes qu'à s'éteindre totalement, & non pas à s'affoiblir. Il mourut le lundi suivant 20 mars, âgé de 85 ans.

Son corps fut exposé sur un lit de parade, dans la chambre de Jérusalem, endroit d'où l'on porte au lieu de leur sépulture, les personnes du plus haut rang, & quelquefois les têtes couronnées. On le porta dans l'abbaye de Westminster, le poêle étant soutenu par le lord grand chancelier, par les ducs de Montrose & Roxburgh, & par les comtes de Pembroke, de Suffex, & de Maclesfield. Ces six pairs d'Angleterre qui firent cette fonction so-

lemnelle, font assez juger quel nombre de personnes de distinction grossirent la pompe funebre. L'évêque de Rochester fit le service, accompagné de tout le clergé de l'église. Le corps fut enterré près de l'entrée du chœur. Il faudroit remonter chez les anciens grecs, si l'on vouloit trouver des exemples d'une aussi grande vénération pour le savoir. La famille de M. Newton a encore imité la Grece de plus près, par un monument qu'elle lui a fait élever en 1731, & sur lequel on a gravé cette épitaphe:

H. S. E. *Isaacus Newton, eques auratus: qui animi vi prope divinâ planetarum motus, figuras, cometarum semitas, Oceanique æstus, suâ mathefi facem præferente, primus demonstravit. Radiorum lucis dissimilitudines, colorumque inde nascentium proprietates, quas nemo suspicatus erat, pervestigavit. Naturæ, antiquitatis, S. scripturæ, sedulus, sagax, interpret. Dei O. M. majestatem philosophiâ aperuit. Evangelii simplicitatem moribus expressit. Sibi gratulentur mortales tale tantumque extitisse humani generis decus. Natus XXV. Dec. A. D. M. DC. XLII. Obiit Mart. xx. M. DCC. XXVI.*

M. Newton avoit la taille médiocre, avec un peu d'embonpoint dans ses dernières années. On n'apercevoit dans tout l'air & dans tous les traits de son visage, aucune trace de cette sagacité & de cette pénétration qui regnent dans ses ouvrages. Il avoit plutôt quelque chose de languissant dans son regard & dans ses manières, qui ne donnoit pas une fort grande idée de lui à ceux qui ne le connoissoient point. Il étoit plein de douceur, & d'amour pour la tranquillité. Sa modestie s'est toujours conservée sans altération, quoique tout le monde fût conjuré contre elle. Il ne régnoit en lui nulle singularité, ni naturelle, ni affectée. Il étoit simple, affable, & ne se croyoit dispensé ni par son mérite, ni par sa réputation, d'aucun des devoirs du commerce ordinaire de la vie.

Quoiqu'il fût attaché à l'église anglicane, il jugeoit des hommes par les mœurs; & les non-conformistes étoient pour lui les

vieux & les méchans. L'abondance où il se trouvoit, par un grand patrimoine & par son emploi, augmentée encore par sa sage économie, lui offroit les moyens de faire du bien; & ses actes de libéralité envers ses parens, comme envers ceux qu'il faisoit dans le besoin, n'ont été ni rares, ni peu considérables. Quand la bien-séance exigeoit de lui en certaines occasions, de la dépense & de l'appareil, il étoit magnifique, & de bonne grace. Hors delà tout faste étoit retranché dans sa maison, & les fonds réservés à des usages plus solides. Il ne s'est point marié, & a laissé en biens meubles, environ 32 mille livres sterling, c'est-à-dire, 700 mille livres de notre monnoie.

Le docteur Pemberton nous apprend que le chevalier Newton avoit lu beaucoup moins de mathématiciens modernes qu'on ne le croiroit. Il condamnoit la méthode de traiter les matieres géométriques par des calculs algébriques; & il donna à son traité d'algebre, le titre d'*Arithmétique universelle*, par opposition au titre peu judicieux de *Géométrie*, que Descartes a donné au traité dans lequel il enseigne comment le géometre peut s'aider de cette sorte de calculs, pour pousser ses découvertes. Il louoit Slufus, Barrow & Huyghens, de ne se laisser point aller au faux goût qui commençoit alors à prévaloir. Il donnoit aussi des éloges au dessein qu'avoit formé Hugues d'Omérique, de remettre l'ancienne analyse en vigueur; & il estimoit beaucoup le livre d'Apollonius, *De sectione rationis*, parce qu'il y donne une idée plus claire de cette analyse qu'on ne l'avoit auparavant.

M. Newton faisoit un cas particulier du génie de Barrow pour les découvertes, & du style d'Huyghens, qu'il regardoit comme le plus élégant écrivain parmi les mathématiciens modernes. Il fut toujours grand admirateur de leur goût, & de leur manière de démontrer. Il témoigna souvent son regret d'avoir commencé ses études mathématiques par les ouvrages de Descartes & d'autres algébristes, avant que d'avoir lu les écrits d'Euclide avec toute l'attention que cet auteur méritoit.

M. Leibnitz ayant proposé aux Anglois

comme un défi, la solution du fameux problème des *trajectoires*, cette solution ne fut presque qu'un jeu pour M. Newton. Il reçut ce problème à quatre heures du soir, & le résolut dans la même journée.

Au retour de la paix stipulée par le traité d'Utrecht, le parlement se proposa d'encourager la navigation par des récompenses, & M. Newton ayant été consulté sur la détermination des longitudes, il remit à ce sujet, à un comité de la chambre des communes, le mercredi 2 juin 1714, le petit mémoire dont voici la traduction.

« On fait divers projets pour déterminer » la longitude sur mer, qui sont vrais dans » la théorie, mais très-difficiles dans la » pratique.

« Un de ces projets a été d'observer le » temps exactement, par le moyen d'une » horloge; mais jusqu'à présent on n'a pu » faire encore d'horloge qui ne se dérangerait point par l'agitation du vaisseau, » la variation du froid & du chaud, de » l'humidité & de la sécheresse, & par » la différence de la pesanteur en différentes latitudes.

« D'autres ont essayé de trouver la longitude, par l'observation des éclipses des » satellites de Jupiter; mais jusqu'à présent » on n'a pu réussir à les observer sur mer, » tant à cause de la longueur des télescopes dont on a besoin, qu'à cause du » mouvement du vaisseau.

« Une troisième méthode a été de découvrir la longitude par le lieu de la » lune; mais on ne connoît pas encore » assez la théorie de cette planète pour » cela. On peut bien s'en servir pour déterminer la longitude à deux ou trois degrés près, mais non à un degré.

« La quatrième méthode est le projet de M. Dixon; cette méthode est plutôt » bonne pour tenir registre de la longitude sur mer, que pour la trouver lorsqu'on l'auroit une fois perdue, ce qui peut arriver aisément dans un temps couvert. » Ceux qui entendent la marine, sont le mieux en état de juger jusqu'où ce projet est praticable, & ce qu'il coûteroit à l'exécuter. En faisant voile, selon cette méthode, il faudroit, quand on auroit à traverser une grande étendue de mer;

» naviger droit à l'orient ou à l'occident ,
 » & d'abord prendre dans la latitude du
 » lieu le plus voisin de celui où on doit
 » aller au delà , & ensuite faire cours à
 » l'est ou à l'ouest jusqu'à ce qu'on y arrive.

» Dans les trois premières méthodes ,
 » il faut avoir une horloge réglée par un
 » ressort & rectifiée chaque fois au lever
 » & au coucher du soleil , pour marquer
 » l'heure , le jour & la nuit. Dans la qua-
 » trième méthode on n'a pas besoin d'hor-
 » loge. Dans la première , il en faut avoir
 » deux , celle-ci , & l'autre mentionnée
 » ci-dessus.

» Dans quelqu'une des trois premières
 » méthodes il peut être de quelque usage
 » de trouver la longitude à un degré
 » près , & d'une plus grande utilité encore ,
 » de la trouver à quarante minutes , ou
 » à un demi-degré près , s'il est possible ,
 » & à proportion du succès on mérite
 » récompense.

» Par la quatrième méthode il est plus
 » aisé de mettre le marinier en état de
 » connoître à quarante , soixante ou quatre-
 » vings milles , l'éloignement où il se
 » trouve des côtes , que de traverser les
 » mers. On pourroit bien accorder une
 » partie de la récompense à l'inventeur ,
 » quand la chose se seroit exécutée sur
 » les côtes de la Grande-Bretagne pour
 » le salut des vaisseaux qui reviennent ,
 » & le reste lorsqu'on auroit trouvé moyen
 » par-là d'aller à un port éloigné , sans
 » perdre sa longitude , si cela se peut. »

Après la mort de M. Newton , on
 trouva dans ses papiers quantité d'écrits sur
 l'antiquité , sur l'histoire , sur la chymie ,
 sur les mathématiques , même sur la théo-
 logie. En 1727 , il parut à Londres in-8°. une traduction angloise de son traité du
Système de l'univers.

En 1733 , on imprima dans la même
 ville , in-4°. ses *remarques* sur les prophé-
 ties de Daniel & sur l'apocalypse de S. Jean. Cet ouvrage a été traduit en
 latin par M. Suderman , & publié à Amster-
 dam en 1737 in-4°. avec de savantes
 notes. Le docteur Gray attaqua sans ménage-
 ment , & d'une manière qui n'étoit pas
 honorable , les observations de Newton
 sur les prophéties de Daniel. Quoiqu'on

puisse entendre d'une autre manière les
 écrits du prophète , il n'y a rien néanmoins
 que de sensé dans l'hypothèse de Newton ,
 & ses raisonnemens à cet égard sont bien
 éloignés d'être d'une nature à faire pitié ,
 comme le docteur Gray a osé l'avancer.

En 1736 , M. Golsen mit au jour à
 Londres in-4°. la méthode des fluxions &
 des suites infinies , avec l'application de
 cette méthode à la géométrie des lignes
 courbes. C'est une traduction du latin du
 chevalier Newton , dont l'original n'a jamais
 été imprimé.

M. Birch ayant fait imprimer à Lon-
 dres , en 1737 in-8°. les *œuvres mêlées*
 de Jean Greaves , y a inséré la traduc-
 tion angloise d'une dissertation latine de
 M. Newton sur la *coudée sacrée des Juifs* ,
 qui étoit à la suite d'un ouvrage intitulé
Lexicon propheticum , mais que M. Newton
 n'avoit pas fini.

Enfin , ceux qui voudront ne rien négli-
 ger sur la connoissance des *œuvres philoso-*
phiques de ce grand homme , doivent lire
 l'ouvrage profond de M. Colin Maclaurin ,
 intitulé *histoire des découvertes philoso-*
phiques du chevalier Is. Newton , en qua-
 tre livres , Londres 1748 , in-4°. (*Le*
chevalier DE JAUCOURT.)

WOLVERHAMPTON ou WOL-
 VERTON , (*Géog. mod.*) bourg à mar-
 ché d'Angleterre , dans la province de
 Stafford , à l'occident de la Tamise. Ce
 bourg se nommoit anciennement *Wolfrun-*
nesham du nom de *Wolfrune* , femme
 dévote , qui y bâtit un monastère. (*D. J.*)

WOMIE , (*Géogr. anc.*) c'est la même
 place que Midnich , ville de la Samogitie ,
 sur le Wirvits , siege & résidence de
 l'évêque de Samogitie. Voyez MIDNICK.

WONSEISCH , (*Géog. mod.*) bourg
 de Franconie , dans le Margraviat de
 Cullembach , à environ dix milles de la
 ville de ce nom.

C'est dans ce bourg que naquit en 1565
Taubmann (Frédéric ,) mort en 1613 ,
 âgé de quarante-huit ans. Son pere étoit
 un simple artisan , & le fils ayant la passion
 des lettres , fut envoyé à Cullembach où
 il mendia son pain pour étudier. Il se
 distingua par ses talens , & fut nommé
 professeur dans la même académie. On a

de lui plusieurs ouvrages, & entre autres, d'excellens commentaires sur Plaute, *commentarius in Plautum, Francofurti 1605, in-fol.* Le pere Nicéron a donné sa vie dans les *mémoires des hommes illustres, Tome XVI. (D. J.)*

WONSIDEL, (*Géogr. mod.*) petite ville d'Allemagne, dans la Saxe, au Voigtland, sur l'Egra, au midi d'Hoff. On la regarde comme étant de la Franconie, à cause de son souverain. Il y a aux environs quelques mines de cuivre & de fer.

WOODBRIDGE, (*Géogr. mod.*) bourg à marché d'Angleterre, dans la province de Suffolck, sur la riviere de Deben, à cinq ou six milles au nord d'Ipswich; c'est un grand & beau bourg, où il y a une très-belle église, & deux ou trois chantiers pour la construction des vaisseaux.

WOODCOTE, (*Géogr. mod.*) lieu d'Angleterre, dans le comté de Surrey. Tout prouve que ce lieu est la *Neomagus* de Ptolomée, l. II, ch. iij, ou la *Noxiomagus* d'Antonin; c'étoit une des principales cités des Regnes.

WOODLAND, (*Géogr. mod.*) on appelle *Woodland*, en Angleterre, la partie occidentale du comté de Warwick, à cause des bois dont elle est couverte. Anciennement on la nommoit *Arden*, qui en langue gauloise signifioit la même chose.

WOODSTOK, (*Géogr. mod.*) ville d'Angleterre, dans l'Oxfordshire, à soixante milles au nord-ouest de Londres. Elle a droit de tenir marché, & d'envoyer des députés au parlement.

Henri I fit bâtir à *Woodstok* une maison royale, qui fut agrandie dans la suite par Henri II, & détruite dans les guerres civiles du temps de Charles I. Il y avoit un labyrinthe où la belle Rosemonde, maîtresse de Henri II, fut, dit-on, sans aucun fondement, empoisonnée, par la vengeance d'une reine jalouse (la reine Eléonor.) Elle fut enterrée à Godstow, dans le couvent des religieuses, avec cette épitaphe latine, qui montre le goût des pointes de ce temps-là :

*Hæc jacet in tumbâ Rosa mundi, non Rosa munda;
Non redolet, sed olet, quæ redolere solet.*

Le tombeau avoit été placé au milieu du chœur de l'église, couvert d'un drap de soie. Un évêque de Lincoln nommé *Hugues*, trouva contre la décence, que le tombeau d'une femme telle qu'avoit été Rosemonde, fut exposé aux yeux des filles qui avoient fait vœu de chasteté; il le fit ôter du chœur & transporter dans le cimetière. Mais les religieuses affectionnées à la mémoire de Rosemonde, tirent ses os du cimetière, & les remirent honorablement dans le chœur de leur église.

Woodstok, qui étoit un domaine de la couronne, fut aliéné par acte du parlement en faveur du duc de Marlborough, comme une marque publique de reconnaissance pour les services signalés qu'il avoit rendus à l'état, particulièrement à la bataille de Bleinheim; & c'est pour en perpétuer la mémoire, qu'on y bâtit le palais nommé *Bleinheim-house*.

Près du confluent de la Tamise & de la riviere Evenlode, on voit un monument tout-à-fait singulier; c'est un rang de grosses pierres de grandeur & de forme inégales, élevées sur leur base & disposées en rond; comme les habitants appellent ce monument de pierres *Rollerick-stones*, cette dénomination a donné lieu de croire que c'étoit en effet un monument de Rollo, chef des Normands qui passa en Angleterre en 876, & qui livra deux batailles aux Anglois dans le comté d'Oxford. Long. de *Woodstok* 26, 28; latit. 51, 47.

C'est dans la maison royale de *Woodstok*, bâtie par le roi Henri I, que naquit le vaillant Edouard, surnommé le *prince noir*, à cause de sa cuirasse brune & de l'aigrette noire de son casque. Ce jeune prince, fils d'Edouard III, eut presque tout l'honneur de la bataille de Creci, que perdit Philippe de Valois contre les Anglois le 26 août 1346. Dix ans après le même prince noir entra en France, soumit l'Auvergne, le Limousin & le Poitou. Le roi Jean ayant rassemblé ses troupes, l'atteignit à Maupertuis, à deux lieues de Poitiers, dans des vignes d'où il ne pouvoit se sauver. Le prince de Galles demande la paix au roi; il offre de rendre tout ce qu'il avoit pris en France, & une treve de sept

ans. Jean refuse toutes ces conditions, attaque huit mille hommes avec quatre-vingt mille, & est défait à la bataille qu'on nomme de Poitiers, le lundi 19 de septembre 1356. Le prince de Galles le mene à Bordeaux, d'où il fut conduit l'année suivante en Angleterre.

En 1366, don Pedre, roi de Castille, étant attaqué par les François, eut recours au prince *noir* leur vainqueur. Ce prince, souverain de la Guienne, qui devoit voir d'un œil jaloux le succès des armes françoises, prit par intérêt & par honneur le parti le plus juste. Il marche en Espagne avec ses Gascons & ses Anglois. Bientôt sur les bords de l'Ebre, & près du village de Navarette, don Pedre & le prince *noir* d'un côté, de l'autre, Henri de Transmare & du Guefclin, donnerent la sanglante bataille qu'on nomme de *Navarette*. Elle fut plus glorieuse au prince *noir* que celles de Crécy & de Poitiers, parce qu'elle fut plus disputée. Sa victoire fut complete; il prit du Guefclin & le maréchal d'Andrehen, qui ne se rendirent qu'à lui. Henri de Transmare fut obligé de fuir en Aragon, & le prince *noir* rétablit don Pedre sur le trône. Ce roi traita plusieurs rebelles d'une maniere barbare, mais que les loix des états autorisent du nom de justice. Don Pedre usa dans toute son étendue du malheureux droit de se venger. Le prince *noir* qui avoit eu la gloire de le rétablir, eut encore celle d'arrêter le cours de ses cruautés. Il est, après Alfred, celui de tous les héros que l'Angleterre a le plus en vénération.

Toujours respectueux envers son pere, brave sans férocité, fier dans les combats, humain au fort de la victoire, affable envers tout le monde, généreux & plein d'équité: il avoit épousé la plus belle femme du royaume; on l'appelloit la *belle Jeanne*, & il eut toujours pour elle l'attachement le plus tendre.

Il possédoit toutes les vertus dans un degré éminent, & sa modestie en particulier ne sauroit trop s'admirer. Il se tint debout auprès du roi Jean son prisonnier, tandis qu'il soupoit; & cherchant pendant tout le repas à le consoler de son malheur, il lui dit qu'il ne négligeroit rien pour

l'adoucir, & qu'il trouveroit toujours en lui le plus respectueux parent, s'il vouloit bien lui permettre de se glorifier de ce titre.

Il mourut en 1376, âgé de 46 ans, du vivant du roi son pere. On reçut la nouvelle de sa mort avec un deuil inconcevable, & le parlement d'Angleterre assista en corps à ses funérailles. Le roi de France lui fit faire un service à Notre-Dame. Le roi Edouard décéda un an après son fils, & Richard, fils de cet illustre prince de Galles, succéda à la couronne à l'âge de onze ans.

Chaucer (Geoffroi) le pere de la poésie angloise, & le maître de Spencer, de plus contemporain du prince *noir*, naquit comme lui à Woodstok, selon Pitséus, & à Londres selon d'autres; mais sans croire la premiere opinion la mieux fondée, je l'embrasse volontiers, parce qu'elle me donne sujet de parler ici de cet aimable poëte, dont les vers naturels brillent à travers le nuage gothique du temps & du langage, qui voudroient offusquer son beau génie.

Il vit le jour la seconde année du regne d'Edouard III, l'an 1328. Né d'une bonne famille, il fit ses premieres études à Cambridge; & dès l'âge de dix-huit ans qu'il composa la *cour d'amour*, il passoit déjà pour bon poëte par d'autres pieces qu'il avoit faites. Après qu'il eut quitté l'université, il voyagea; & au retour de ses voyages il entra dans le temple intérieur (*Inn-temple*) pour y étudier les loix municipales d'Angleterre.

Ses talens & sa bonne mine l'introduisirent à la cour en qualité de page d'Edouard III; poste d'honneur & de confiance qui ne fut que le premier pas de son avancement. Bientôt le roi en le qualifiant par ses lettres-patentes de *dilectus Valeus noster*, lui donna vingt marcs d'argent annuellement payables sur l'échiquier, jusqu'à ce qu'il pût le pourvoir mieux. Il fut nommé peu de temps après gentilhomme privé du roi, avec vingt nouveaux marcs d'argent de revenu. Au bout d'un an il fut fait porte-écu du roi, *scutifer regis*, emploi qui étoit alors très-honorable.

Se trouvant par cette charge toujours près de la personne du roi, il se fit aimer & estimer des personnes du premier rang, principalement de la reine Philippe, de la princesse Marguerite, fille du roi, & de Jean de Gand, duc de Lancastre. On fait qu'il eut l'honneur de devenir dans la suite beau-frère de ce prince qui épousa la sœur de la femme de Chaucer; & c'est aussi par cette raison que le poète partagea toutes les vicissitudes de la bonne & de la mauvaise fortune du duc.

Il séjournoit souvent à *Woodstok* où il demeuroit dans une maison de pierres de taille, proche de *Pasck-Gate*, qu'on appelle encore à présent la maison de Chaucer. Sa fortune croissant par la protection du duc de Lancastre, il fut employé dans les affaires publiques qui lui procurèrent un bien de mille livres sterling de rente, revenu très-considérable dans ce temps-là, & presque égal à celui de dix fois la même somme dans le siècle où nous vivons.

Le bonheur de Chaucer ne fut pas toujours durable. La ruine du duc de Lancastre entraîna la sienne pour quelque temps. Il se retira dans cette conjoncture à *Woodstok*, pour jouir des tranquilles plaisirs d'une vie studieuse; & ce fut là qu'il composa en 1391 son excellent traité de *l'Astrolabe*.

Cependant au milieu de ses études, la fortune se plut à lui sourire de nouveau, & à lui rendre ses bonnes grâces; mais ayant alors près de soixante & dix ans, il prit le parti de se retirer dans un château où il passa les deux dernières années de sa vie. Il quitta le monde en homme qui le méprise, comme cela paroît par une ode qui commence *Flie for the prese*, &c. qu'il composa dans ses dernières heures. Il mourut le 25 octobre 1400, & fut enterré dans l'abbaye de Westminster.

Son humeur étoit un mélange de gaieté, de modestie & de gravité. Sa gaieté paroissoit plus dans ses écrits que dans ses manières; & c'est là-dessus que Marguerite, comtesse de Pembroke, disoit que l'absence de Chaucer lui plaisoit plus que sa conversation. Il étoit trop libre dans sa jeunesse; mais vers la fin de sa vie, le poète badin fit place au philosophe grave.

Tome XXXVI.

Il fut lié avec les hommes les plus célèbres de son temps. Il avoit eu des relations avec Petrarque, & quelque liaison avec Bocace, duquel il a emprunté quantité de choses, & qui dans ce temps-là travailloit à perfectionner la langue italienne, comme Chaucer le faisoit de son côté par rapport à la langue angloise.

Ses ouvrages sont nombreux; mais l'on ne doit point douter qu'il n'y en ait une grande partie de perdue. Le poème intitulé *Troilus & Criseïde*, est de ses premières années. Il en faut dire autant de son *Conte du laboureur*, qui scandalisa tant de monde, & qui se trouve dans si peu de manuscrits. C'est de sa demeure de la *Renommée*, que M. Pope a emprunté en partie l'idée de son *temple de la Renommée*. Il fit le *restament d'amour* (qui est un de ses meilleurs ouvrages) vers la fin de sa vie. Dryden, dans ses fables imprimées en 1700, a mis en langage moderne la *légende de la femme dévote*, le *conte du chevalier*, celui de la *femme de Bath*, & le poème de la *fleur & de la feuille*. Il a fait aussi avec quelques additions, le *caractère du bon curé*, à l'imitation de la description du curé, par Chaucer dans son prologue. M. Pope a aussi habillé à la moderne le *conte du marchand*, & le prologue de la *femme de Bath*; c'est ce que plusieurs personnes d'esprit ont fait à l'égard de quelques autres ouvrages de notre auteur. Sa vie publiée par M. Jean Urry, est à la tête de ses œuvres imprimées en 1721 à Londres, in-folio, édition supérieure à celle de 1602.

Tous les gens de goût en Angleterre donnent de grandes louanges à Chaucer. Le chevalier Philippe Sidney dit qu'il ignore ce qu'on doit le plus admirer, ou que dans un siècle si ténébreux Chaucer ait vu si clair; ou que nous, dans un siècle si éclairé, marchions si fort en tâtonnant sur ses traces. Son style est en général familier, simple & semblable à celui des comédies, mais ses caractères sont parlans. Son *pèlerinage de Cantorbery* est entièrement à lui. Son but est de dépeindre toutes les conditions, & de dévoiler les vices de son siècle; ce qu'il fait d'une

Oo

maniere également juste & vive. Milton, dans le poëme intitulé *il penseroso*, met Chaucer au rang des maîtres de l'art.

Pour enrichir utilement & agréablement sa langue, il adopta tous les mots provençaux, françois & latins qu'il trouva convenables, leur donna une nouvelle forme, & les mêla spirituellement avec ceux de la langue angloise; il en bannit aussi tous les termes rudes ou surannés pour leur en substituer d'étrangers plus doux & plus propres à la poésie. Du temps de la reine Elisabeth, la langue commença à s'épurer davantage, & elle prit sous Waller de nouvelles beautés.

Il faut cependant convenir que les vers de Chaucer ne sont point harmonieux; mais ses contemporains les trouvoient tels: ils ressembloient à l'éloquence de cet homme dont parle Tacite, *auribus sui temporis accommodata*. Du reste, Chaucer a prouvé dans ses *contes de Contorbery*, qu'il savoit peindre les différens caractères; & toutes les *humeurs* (comme on le nomme aujourd'hui) de la nation angloise de son siècle. Il n'y a pas jusqu'aux caractères graves & sérieux où il n'ait mis de la variété; car ils ne sont pas tous graves de la même maniere. Leurs discours sont tels que le demande leur âge, leur vacation, & leur éducation; tels qu'il leur convient d'en tenir, & ils ne conviennent qu'à eux seuls. Quelques-uns de ses personnages sont vicieux & d'autres sont honnêtes-gens; les uns sont ignorans & les autres sont bien instruits. Le libertinage même des caractères bas a ses nuances, qui y mettent de la variété. Le bailli, le meunier, le cuisinier, sont autant d'hommes différens, & qui diffèrent autant l'un de l'autre, que la *dame prieure affectée* & la *femme de Bath*, bréchedent. (*Le chevalier DE JAUCOURT.*)

WOOLLI, (*Géogr. mod.*) contrée d'Afrique, le long de la rivière de Gambia, au nord. Les marchands d'esclaves traversent cette contrée pour le rendre au port de Kover. Sa capitale qui n'est qu'un hameau, s'appelle *Kaunkale*. (*D. J.*)

WORCESTER, (*Géogr. mod.*) ville d'Angleterre, capitale du Worcestshire, sur la pente d'une colline, au bord de la

Saverne, qu'on y passe sur un pont, à 80 milles au nord-ouest de Londres.

Cette ville fut bâtie par les Romains, qui en firent une place forte contre les Bretons ou Gallois; c'est le *Branonium* d'Antonin, & le *Bronogenium* de Ptolomée. Les Saxons la nommerent *Wogar-Cester*, *Weogorna-Cester Wire-Cester*, peut-être de la forêt de Wire, qui en est voisine. Les Gallois l'appellent *Car Wrangon*; & les latins modernes l'ont nommée *Vigornia*.

Cette ville a beaucoup souffert de la part des Danois, qui la pillèrent, & la réduisirent en cendres, en 1041. Elle souffrit encore la même désolation en 1113, par un incendie fortuit qui consuma entr'autres édifices, le château & l'église cathédrale.

Worcester s'est néanmoins relevée de ses pertes; c'est aujourd'hui une grande & belle ville, partagée en dix paroisses, bien bâtie, fermée de murailles, excepté dans la partie qui est bordée de la Saverne, & qui n'a pas besoin de murs. On y entre par sept portes, & l'on y compte douze églises, entr'autres la cathédrale, où est le tombeau du roi Jean, & celui du prince Arthur, fils aîné du roi Henri VII. Les habitans ont trois marchés par semaine, & font un grand négoce de draperies.

Le siege épiscopal de *Worcester* a été établi en 680, par Sexwulphe, évêque des Merciens. Le diocèse comprend toute la province, & une partie de Warwickshire. *Long.* 15, 24; *latit.* 52, 25.

Somers (Jean,) grand-chancelier d'Angleterre, a fait honneur à *Worcester*, lieu de sa naissance, en l'année 1652. Peu après l'avènement du roi Guillaume & de la reine Marie à la couronne, il fut nommé solliciteur-général, ensuite procureur-général, bientôt après garde du grand sceau, enfin grand-chancelier, & l'un des régens du royaume pendant l'absence du roi; mais au commencement de l'année 1700, il fut dépouillé de sa dignité de grand-chancelier, par le crédit du parti des torys. N'ayant plus d'emploi public, il consacra son temps aux muses, & fut élu président de la société royale. Il mourut en 1716, à 64 ans. Il joignit à l'étude de la jurispru-

dence & de la politique , celle des belles-lettres , qu'il possédoit parfaitement , comme il paroît par sa traduction de la vie d'Alciabiade de Plutarque ; mais M. Addison loue fortement son mérite à bien d'autres égards ; écoutons-le.

Il arrive ordinairement , dit-il , qu'en voulant étouffer l'amour de la gloire , qui a jeté de profondes racines dans les âmes nobles , on détruit en même temps plusieurs vertus ; & qu'il n'y a rien de plus propre à plonger l'homme dans l'indolence , que d'arracher de son cœur le desir de la réputation. Mais lorsque sans aucun aiguillon de vanité , un homme est zélé pour le bien du genre humain , & qu'il n'est pas moins soigneux à cacher qu'à faire de belles actions ; nous pouvons être assurés que c'est un cœur plein de bonté & de magnanimité. L'histoire , continue Addison , nous offre un grand exemple de ce beau caractère dans mylord Somers , dont la devise étoit , *prodesse quam conspici*.

Il s'est usé par son application aux études propres à le rendre utile au public , en formant des desseins pour le bien de sa patrie , & en appuyant les mesures qui pouvoient les faire réussir. Mais ce qu'il a fait , n'a été que dans la vue du bien public ; tous ses généreux efforts n'ont eu d'autre but ; le desir d'acquiescer de la réputation n'y est entré pour rien.

Toute sa vie a été décorée d'une aimable modestie , qui a relevé d'autant plus ses vertus , qu'elles étoient comme cachées sous cette ombre estimable. Son application à ce qu'il y a d'épineux dans l'étude du droit , ne l'avoit point rendu décisif. Il ne savoit ce que c'étoit que de disputer sur des choses indifférentes , pour faire parade de la supériorité de ses lumières. A une grande politesse , qu'il tenoit de l'éducation , il joignoit une grande force de raison.

Ses principes étoient soutenus par la vertu , & par cela même , ils ne varioient point au gré de l'ambition , de l'avarice ou de la haine. Ses idées n'étoient pas moins fermes que droites. Il a fini sa carrière dans une parfaite union avec les amis choisis auxquels il s'étoit lié en la commençant. Le grand homme ne paroissoit

pas davantage en lui , comme patriote & ministre d'état , que comme savant universel. En partageant son temps entre les affaires publiques & la retraite , il se perfectionna non seulement dans la connoissance des hommes & des affaires , mais encore dans celle des arts & des sciences.

Quoiqu'il passât par les divers degrés des honneurs de la robe , on le regarda toujours comme un homme qui méritoit un poste plus élevé que celui qu'il occupoit , jusqu'à ce qu'il fût parvenu à la plus haute dignité , à laquelle cette sorte d'étude puisse conduire. Il possédoit deux talens , qui se trouvent rarement réunis dans une même personne , un fonds de bon sens , & un goût exquis. Sans le premier , la science n'est qu'un fardeau , & sans le dernier , elle est désagréable.

Son éloquence étoit mâle & persuasive. Son style étoit pur , vif & poli. On a osé comparer pour la capacité , cet illustre seigneur avec le lord Vêrulam , qui a été , comme lui , grand-chancelier d'Angleterre. Mais la conduite de ces deux grands hommes dans les mêmes circonstances , a été fort différente. Tous deux ont été accusés par la chambre des communes ; l'un qui avoit donné prise sur lui , succomba , & fut réduit à une humiliation , qui ternit beaucoup l'éclat d'un caractère si élevé ; mais mylord Somers avoit un trop sûr garant dans son intégrité , pour craindre une impuissante attaque contre sa réputation ; & quoique ses accusateurs eussent été bien aises de laisser tomber leurs griefs , il les pressa de les soutenir , & voulut que l'affaire fût décidée : car la même grandeur d'âme , qui lui faisoit mépriser la gloire , l'empêchoit de souffrir patiemment un injuste blâme.

Il n'y a pas de doute que cet homme rare ne figure dans l'histoire de notre nation ; mais nous ne devons pas nous attendre à y voir briller son mérite dans tout son jour , parce qu'il a écrit plusieurs choses , sans se faire connoître ; qu'il a eu la principale part à d'excellens conseils , sans qu'il y parût ; qu'il a rendu des services à plusieurs personnes , sans qu'elles aient su d'où ils partoient ; & qu'il en a rendu de très-grands à sa patrie , dont d'autres ont

eu l'honneur ; en un mot , parce qu'il a tâché de faire de belles actions , plutôt que de s'acquérir un grand nom.

Je fais qu'on pourroit attribuer ce magnifique éloge du lord Somers à l'amitié d'Addison ; mais il faut du moins accorder , que les grandes qualités de ce seigneur ont été bien frappantes , puisque ses ennemis même les reconnoissent , & que madame Manley n'a pu s'empêcher de mêler des louanges parmi les traits satyriques dont elle le noircit. « Il avoit , » dit-elle , du feu & de la modération , » de l'esprit & de la complaisance , des » lumières étendues , réunies à un jugement solide. Le dieu de l'éloquence , » continue-t-elle , étoit maître de sa » langue. Minerve elle-même avoit son » domicile dans son cerveau pour l'inspérer , aussi-bien que dans son cœur pour lui donner du feu. Sa sagesse & » la sérénité de son tempérament , entretenoient l'union dans la cabale. Enfin , il » n'y avoit que lui qui pût reténir le furieux » Céthégus (mylord Sunderland ,) aussi-bien que l'inconfidéré Catilina (le marquis de Warton.) » (*Le Chevalier DE JAUCOURT.*)

WORCESTERSHIRE, (*Géog. mod.*) province méditerranée d'Angleterre , au diocèse de Worcester. Elle a 130 milles de tour , & contient environ 544 arpens.

La Saverne la traverse toute entière , & presque par le milieu du nord au sud , & reçoit en passant les eaux de trois ou quatre rivières. Elle est encore arrosée de la Stoure , & de la Salvarpe à l'orient , & de la Tame à l'occident , un peu au dessous de la ville de Worcester : l'Avon venant du côté de Warwick , lave aussi un coin de cette province au sud-est.

Worcestershire est séparé au sud-est de *Herefordshire* par les montagnes nommées *Malvernes* , qui s'élevent à la hauteur de sept milles. Cette province est une des meilleures de l'Angleterre. En été on y voit de belles & grandes campagnes couvertes de bled , d'excellens pâturages , & de forêts ; il s'y trouve aussi quelques puits d'eau salée , & quelques fontaines médicinales. Les haies sont bordées de poiriers , dont on presse le fruit pour en faire un

excellent poiré. Les rivières qui l'arrosent lui fournissent beaucoup de poisson. En particulier la Saverne y nourrit quantité de lamproies , qui se plaisent dans les eaux limonneuses , telles que sont celles de cette rivière. L'air répond au terroir : il est sain & temperé. Outre Worcester la capitale , il y a onze autres bourgs ou villes à marché. Enfin les mûses ont fleuri de bonne heure dans cette province.

Dès le xv^e siècle , *Liuleton* (Thomas) se fit une grande réputation par son livre des *tenures* , ouvrage dont le chevalier Edouard Coke fait le plus bel éloge. L'archidiacre Nicholson , dans son *english historical library* , part. III , pag. 169 , London , 1699 , observe que ce livre est entre les mains de tous ceux qui se destinent à l'étude , ou à la profession du droit municipal d'Angleterre , & qu'il a été imprimé plus souvent qu'aucun autre livre de droit. Quantité de ses éditions sont très-fautives ; & il faut s'en servir avec précaution , parce que les ridicules notes marginales de quelques possesseurs ignorans des copies manuscrites , se sont glissées dans le texte , & qu'on y cite sans rime ni raison , des cas auxquels l'auteur n'a jamais pensé... Un grand nombre d'articles de son droit commun , sont à présent changés par des actes parlementaires , & d'autres ne sont plus en usage. Par exemple , tout ce qui regarde les dons en frankemariage , &c. ne sert qu'aux disputes , à fournir quelques questions subtiles pour exercer les jeunes gens dans les colleges , ou *inns* de cour. A l'égard de quelques endroits qui paroissent obscurs à cause de la brièveté à laquelle la méthode de l'auteur l'obligeoit , on peut les trouver plus amplement expliqués dans le journal *the year - book* d'Edouard IV , où l'on verra souvent le sentiment de Littleton sur divers cas épineux , avec les raisons sur lesquelles il étoit appuyé ; d'autres sujets ont été traités plus amplement par Bracton & par Breton , que notre auteur a abrégés en ce qu'il y a de principal.

Habington (Guillaume) , naquit dans le comté de Worcester , en 1605 , & mourut en 1654. Ses ouvrages sont des poésies , sous le titre de *castara* , Londres 1635 ,

in-8°. & en prose, l'*histoire d'Edouard IV roi d'Angleterre*, Londres, 1640, en un petit *in-fol.* Nicholson trouve que l'auteur a donné une assez belle ébauche du regne d'Edouard IV, & qu'il a fait le portrait de ce prince dans un style fleuri, d'une manière aussi ressemblante qu'on pouvoit l'attendre d'un homme si fort éloigné par le temps, de l'original.

Hooper (Georges), évêque de Bath & de Wells, naquit dans le comté de Worcester, en 1640, & mourut en 1727, à 87 ans. Ses ouvrages sont remplis d'érudition en tout genre; mais je n'en citerai que deux, peu connus des étrangers, dont je donnerai, par cette raison, une courte analyse; je veux parler de son traité du carême, & de ses recherches sur les anciennes mesures.

Son traité du carême parut à Londres en 1694, *in-8°.* L'auteur y prouve que dans le iv siècle, lorsque la religion chrétienne commença d'avoir un plus grand nombre d'écrivains, la *quadragesime*, ainsi qu'on parloit dans ce temps-là, s'observoit assez généralement par les chrétiens, pendant 40 jours. Si nous remontons vers le milieu du iii siècle, nous y trouverons déjà quelque détail de l'austérité avec laquelle les chrétiens observoient la semaine de la passion; détail qui nous vient d'un des plus grands hommes de l'église, qu'on avoit consulté sur l'heure qu'on pouvoit finir le jeûne.

Cette grande austérité de la semaine sainte, qui ne le cédoit en rien à celle dont on a usé dans la suite, donne tout lieu de penser que les chrétiens de ce temps-là, n'ont pas laissé à la génération suivante, le soin d'y ajouter la dévotion des semaines précédentes; sur-tout, puisque nous trouvons qu'Origene, maître de Denys, parle en termes exprès de la quadragesime, comme consacrée au jeûne. Il est vrai que nous n'avons ce passage d'Origene que de la version de Rufin, qui n'étoit pas le traducteur le plus exact, mais il n'étoit pas le plus mauvais; ainsi il y a plus d'apparence qu'il a traduit ici fidèlement, que le contraire, n'y ayant aucune raison particulière de soupçonner de la falsification dans ce terme, plutôt que dans un autre de la période, ni de s'étonner qu'il soit

parlé d'une chose si connue assez peu de temps après.

Il paroît par le témoignage de Tertullien (qu'on peut mettre dans le second siècle, aussi-bien que dans le troisième), qu'au sentiment de l'église de son temps, les jours de la mort de Jesus-Christ, le vendredi & le samedi-saint devoient être consacrés au jeûne, en vertu de l'autorité des apôtres; qu'on n'étoit point obligé de jeûner d'autres jours, & comme en vertu d'un précepte divin; mais que cela étoit laissé à la discrétion des fideles, selon qu'ils le jugeoient à propos. Cette espece d'incertitude ne lui permettoit pas naturellement d'en dire davantage, vu le sujet qu'il traitoit, ni de nous instruire des différentes coutumes des églises sur cette partie arbitraire du carême, quoique l'on puisse recueillir d'ailleurs, même de Tertullien, qu'on observoit dès ce temps-là un espace plus considérable.

Mais pour remonter plus haut, & nous approcher davantage du siècle des apôtres vers l'an 190, après la mort de S. Jean Irénée, évêque vénérable, qui avoit conversé particulièrement avec Polycarpe, comme celui-ci avec S. Jean & d'autres apôtres, Irénée, dis-je, nous a instruits, quoique par occasion seulement, des pratiques différentes de son temps; il nous apprend que les uns croyoient devoir jeûner un jour, les autres deux jours, ceux-ci plusieurs jours, ceux-là quarante jours.

Les recherches du savant Hooper sur les anciennes mesures des Athéniens, des Romains, particulièrement des Juifs, ont été imprimées à Londres en 1721, *in-8°.* L'auteur déclare dans sa préface qu'ayant lu avec soin sur cette matière deux traités curieux, qui parurent presque en même temps en l'année 1684, l'un du docteur Cumberland, mort évêque de Peterborough, & l'autre du docteur Edouard Bernard, imprimé d'abord avec le commentaire du docteur Pocock sur Osée, qu'ayant aussi examiné les dissertations de M. Greaves sur le pié & sur le denier romain, louées avec raison par les deux auteurs dont on vient de parler, il s'étoit attaché à rechercher plus exactement les mesures des hébreux; & qu'ayant bari-

dans les principes sûrs de M. Greaves, ayant suivi la méthode de l'évêque Cumberland & profité des riches matériaux rassemblés par le docteur Bernard, il s'étoit fait le système suivant.

Premièrement qu'ayant examiné en général les différentes mesures pour la longueur, la capacité, le poids & le rapport qu'elles ont les unes aux autres, il a fixé les mesures angloises auxquelles il vouloit réduire celles des juifs, afin de s'en faire de plus justes idées. Ensuite, comme il falloit chercher la connoissance des mesures des juifs dans ce que nous en ont dit des écrivains de divers temps & de divers pays, & qu'il falloit réduire leurs différentes mesures à celles d'Angleterre, il a été obligé d'examiner quelques-unes des mesures modernes, mais sur-tout les anciennes mesures des Athéniens & des Romains; & que muni de ces secours, il a rapporté & comparé ensemble ce que l'on a dit de plus vraisemblable touchant les mesures des juifs, & s'est mis en état d'en donner une connoissance aussi claire & aussi certaine qu'il est possible. Ses recherches sont donc divisées en quatre parties.

Dans la première, il examine les mesures en général, & particulièrement celles d'Angleterre, & quelques autres dont on se sert de nos jours à Rome, en Espagne, en Hollande & en Egypte. Dans la seconde, il recherche les mesures d'Athènes à cause des auteurs grecs qu'il faut consulter. Dans la troisième, il examine les mesures anciennes des Romains qui supposent la connoissance de celles d'Athènes, & dont l'intelligence est nécessaire pour se servir avec fruit des auteurs latins. Dans la quatrième, il s'agit des mesures des juifs.

Vient ensuite un appendix touchant les noms & la valeur des monnoies angloises & des mesures en vaisseaux. Dans cet appendix, il dit que toutes les anciennes mesures angloises de cette espèce que nous avons reçues des Saxons, venoient, selon toutes apparences, à ceux-ci des Sarrafins, aussi-bien que la monnoie angloise. Il remarque que pour ce qui est des noms des vaisseaux connus en Espagne & en Italie, comme ceux de pipe, de botte, de baril, &c. il en chercheroit l'origine

dans la méditerranée, & delà chez les peuples orientaux, de qui venoient les choses contenues dans ces vaisseaux; car puisqu'il paroît clairement que tous les poids sont phéniciens d'origine, & que les mesures en vaisseaux, même de l'eau, étoient absolument nécessaires aux Phéniciens pour leur provision dans leurs voyages par terre, aussi-bien que par mer; qu'entre les liquides, le vin & l'huile étoient des produits de leurs côtes, (le mot *vin* non seulement, mais les noms fabuleux de *Bacchus*, de *Sémélé*, de *Silène* avec son âne dénotant cette origine), il est assez naturel de penser que les noms phéniciens des *vaisseaux* passèrent avec ce qu'ils contenoient dans les îles de la Grece; & que dans la suite lorsque les Sarrafins se furent rendus maîtres de cette mer, ils adoptèrent d'abord les noms orientaux qu'ils trouverent, & en donnerent encore d'autres du même ordre; c'est ce qu'on peut conjecturer par rapport à plusieurs vaisseaux du levant, non seulement de ceux qui contiennent de l'eau, mais de ceux qui servent à naviger, car ils prennent souvent leurs noms les uns des autres. Ainsi il n'est point du tout hors de propos de les rechercher dans le sud-est, quoique les Saxons, les Danois & les Normands aient été grands navigateurs en leurs temps, & qu'on puisse assez naturellement présumer qu'ils ont rapporté leurs noms germaniques en Angleterre.

Le docteur Jean Arbuthnot dans la préface de ses *tables des anciennes monnoies, poids & mesures*, &c. expliqués en dissertations, donne une haute idée des recherches du docteur Hooper, & nous dit que si l'on examine l'unité de vue qui regne dans tout l'ouvrage, l'exactitude des calculs, la sagacité des conjectures, l'habileté à corriger, & à comparer ensemble les passages des anciens auteurs, & l'érudition qui brille dans ses recherches, on est obligé d'avouer qu'elles surpassent tout ce qu'on avoit encore publié sur cette matière.

Mais l'écrivain le plus fameux du comté de *Worcester* est *Builer* (Samuel), auteur d'*Hudibras*. Il naquit en 1612, selon les uns, ou plutôt vers l'année 1600, selon M. Charles Longueville, qui a pu en être mieux

instruit que personne. Butler étoit fils d'un honnête fermier, qui le fit étudier à Worcester, & à l'université. Au goût de la poésie, il joignit celui de la peinture ; & l'on ne doit pas s'en étonner, car presque toutes les parties de la poésie, se trouvent dans la peinture. Le peintre doit animer ses figures, & le poète prête un corps aux sentimens & aux expressions ; l'un donne de la vie à une belle image, & l'autre de la force & du corps à des pensées sublimes.

Après le rétablissement de Charles II, ceux qui étoient au timon des affaires faisant plus de cas de l'argent que du mérite, notre poète éprouva la vérité d'une sentence de Juvenal :

*Haud facillè emergunt, quorum virtutibus obstat
Res angusta domi.*

Jamais espérances ne furent plus belles que les siennes lorsqu'il vint à Londres. Devancé par sa réputation, il se vit accueilli de tout le monde, lui avec admiration & nourri de promesses de se voir honoré de la faveur du prince. Mais quelle fut la récompense ? Il ne gagna par son génie, par l'agrément de sa conversation, par la régularité de ses mœurs, que la pauvreté & des louanges. Il ne retira pas du produit de ses vers de quoi se faire ensevelir ; mais il garda sa santé jusqu'à la dernière vieillesse, & mourut en 1680 sans plaintes & sans regrets à l'âge d'environ 80 ans.

Il demeura sans tombe jusqu'à ce que l'Alderman Barber, depuis maire de la ville de Londres, eut la générosité d'honorer la mémoire de cet homme illustre, en lui érigeant un tombeau dans l'abbaye de Westminster.

C'est le poème d'*Hudibras* qui lui acquit sa grande réputation ; & quoiqu'il s'en soit fait plusieurs éditions, il n'y en a aucune qui égale le mérite de l'ouvrage. M. Hogarth, dont le génie semble avoir beaucoup de rapport avec celui de Butler, a gravé à l'eau-forte une suite de tailles-douces contenant les aventures d'*Hudibras* & de Rodolphe son écuyer, qui ont tout le grotesque qui convient au sujet.

On a fait quantité d'imitations de cet

agréable poème, parce qu'un ouvrage original n'a pas plutôt paru, que les barbouilleurs en font de mauvaises copies. Dès que *Guilliver* eut publié ses voyages, il se vit d'abord une multitude de parens qui naissoient comme autant de champignons, & qui fatiguèrent le public de leurs fades aventures. Le *Beggar's*, opéra, a été accompagné d'une longue suite d'opéras infipides. Le bon *Robinson Crusé* lui-même n'a pu se sauver des mains de la gent imitatrice. Je regarde de semblables productions comme autant d'avortons disgraciés, destinés par Apollon à servir de mouche aux beautés virginales.

On peut donner plusieurs raisons pourquoi des imitations ou des suites des piéces originales en approchent si rarement pour la beauté. En premier lieu, les écrivains d'un génie supérieur dédaignent d'être copistes ; comme ils trouvent en eux un riche fonds d'invention, ils ne cherchent point à emprunter des autres. Secondement, un auteur qui travaille dans un goût nouveau est si plein de son idée, il la combine sans cesse de tant de manières, qu'il l'envisage sous toutes les faces où elle peut paroître avec avantage.

Les essais qu'on a faits pour traduire *Hudibras* en latin, ou en d'autres langues, n'ont point eu de succès ; & l'on ne doit pas se flatter que ce poème réussisse dans une traduction, parce que le sujet & les diverses parties qui y entrent sont burlesques, ne regardent que l'Angleterre dans un petit point de son histoire, & n'ont du rapport qu'à ses coutumes. On raconte dans ce poème (qui tourne en ridicule la guerre civile) une suite de petites aventures pour se moquer des têtes rondes qui faisoient cette guerre. Or tout cela n'a point de grace dans une langue étrangère.

Il manque un commentaire complet sur ce poème, dont quantité d'endroits perdent de leur beauté, de leur force & de leur feu, faute d'être bien entendus aujourd'hui par les Anglois mêmes. On pourroit joindre à ce commentaire des observations sur l'économie, la conduite, les comparaisons & le style de ce poème ; ce commentaire donneroit au plus grand nombre de lecteurs une connoissance plus juste des beautés qui

s'y trouvent. Je voudrais aussi qu'on en remarquât les défauts , car l'auteur d'Hudibras a trop souvent affecté d'employer des images basses , & les expressions les plus triviales pour relever le ridicule des objets qu'il dépeint. Il ressemble souvent à nos bateleurs , qui croient donner de l'esprit à leurs bouffons par les haillons dont ils les couvrent. La bonne plaisanterie consiste dans la pensée , & naît de la représentation des images dans des circonstances grotesques.

Butler a pris l'idée de son Hudibras de l'admirable don Quichote de Cervantes ; mais à tous les autres égards , il est parfaitement original par le but , les sentimens & le tour. Voici quel a été son but. Comme le temps où l'auteur vivoit étoit fameux par le zèle affecté qui régnoit pour la religion & la liberté , zèle qui avoit bouleversé les loix & la religion d'Angleterre en introduisant l'anarchie & la confusion , il n'y avoit rien de plus avantageux dans cette conjoncture aux yeux de tous les royalistes , que d'arracher le masque à ceux qui s'en étoient servi pour se déguiser , & de les peindre des couleurs les plus ridicules ; c'est ce qui fait qu'il ne les censure pas d'un ton sérieux , mais toujours en plaisantant pour mieux frapper au but qu'il se propose.

Dans cette vue , le poète suppose que les maximes presque impraticables des puritains sur la rigide administration de la justice ont tourné la cervelle à son chevalier , de la même manière que la lecture des livres de chevalerie avoit dérangé l'esprit de don Quichote. Le chevalier d'Hudibras se met donc en campagne pour rétablir chacun dans ses droits ; & il étend même sa protection à des ours qu'on mène à la foire , non pour leur profit , mais pour celui de leurs conducteurs , supposant que ces animaux ont été privés arbitrairement de leur liberté naturelle , sans qu'on leur ait fait leur procès dans les formes & par-devant leurs pairs. Comme tout le poème est sur le ton plaisant , les différentes aventures du pieux chevalier & de son ridicule écuyer sont dans le même goût , & finissent toujours plaisamment. L'économie & le tour du poème dans son tout ont quelque

chose de si neuf , qu'on y a donné le nom de goût *hudibrasque*. Les uns l'appellent *poème burlesque*, les autres *héroi-comique*, & d'autres *épi-comique* ; mais ce dernier nom ne lui convient ni pour la mesure du vers , ni pour la manière brutique de finir par les deux lettres du chevalier & de la veuve.

Quoi qu'il en soit , le poème *Hudibras* a été souvent cité & loué par les plus illustres écrivains de son siècle & du nôtre , par le comte de Rochester , Prior , Dryden , Addison , &c. Le héros de ce poème est un saint don Quichote de la secte des Puritains , & le redresseur de tous les torts imaginaires qu'on fait à sa Dalcinée ; il ne lui manque ni Rossinante , ni aventures burlesques , ni même un Sancho ; mais l'écuyer anglois est tailleur de métier , tartufe de naissance , & si grand théologien dogmatique , que , dit le poète ,

Mystères savoit démêler

Tout comme aiguilles enfler.

On a sur-tout loué dans Hudibras les parodies du merveilleux (*Machinery*) poétique ; telle est entr'autres sa description de la renommée , dont on se tira encore mieux le plaisant , si l'on veut la comparer avec la description sérieuse de la renommée par Virgile. Il ne se peut rien de plus bizarre que la figure & l'habillement de la renommée dans Hudibras : ses deux trompettes & les avis qu'elle vient donner sont d'un excellent comique.

Il est vrai que la versification du poète n'est pas harmonieuse , & qu'elle doit déplaire à ceux qui n'aiment que des vers nombreux & coulans ; ceux au contraire qui ne s'arrêtent qu'aux choses & aux idées , prendront un grand plaisir à la lecture d'Hudibras. Ce plaisir , dit un anglois , peut être comparé à celui que fait une jolie chanson , accompagnée d'un excellent violon ; au lieu que le plaisir qu'on éprouve à la lecture d'un poème épique sérieux est semblable à celui que produit le *Te Deum* de M. Handel lorsqu'il touche lui-même l'orgue , & qu'il est accompagné des plus belles voix & des plus beaux instrumens.

Hudibras est l'idole du parti de la haute église ,

église, dont il est, pour ainsi dire, le bréviaire, tandis que le gros des non-conformistes regardent ce poème comme une pièce fort odieuse. M. Fenton, dans sa belle épitre à M. Southerne, faisant allusion au temps qui fait le sujet d'*Hudibras*, suppose plaisamment que lorsque les théâtres furent fermés, la comédie prit un autre habit & parut ailleurs, les conventicules lui servant de théâtres. La réforme qui suivit la mort du roi Charles I, ayant été aussi rigide qu'elle le fut, il étoit naturel à un poète d'un esprit aussi enjoué que M. Fenton, d'en railler; mais c'est ce qu'il fait avec noblesse.

Ce temps, dit-il dans le langage des dieux, fut suivi d'un autre plus abominable encore, souillé du sang d'un grand monarque: la tragédie ne fut pas plutôt vue sa chute, qu'elle s'ensuit, & céda la place aux ministres de la justice. La comédie fit sœur continua toujours ses fonctions, & ne fit que changer d'habillement. Elle commença par composer son visage, & apprit à faire passer des grimaces pour des signes de régénération. Elle se coupa les cheveux, & prit un tonnel que celui d'un tambour de basque ou d'un bourdon. Elle instruisit ses yeux à ne s'ouvrir qu'à demi, ou à s'ensuir en haut. Bannie du théâtre, elle prit gravement une robe, & se mit à babiller sur un texte.... Mais lorsque par un miracle de la bonté divine l'infortuné Charles remonta sur le trône de son père, lorsque la paix & l'abondance revinrent dans nos contrées, elle arracha d'abord son bonnet de satin & son collet, & pria Wycherley de soutenir ses intérêts, & de faire paroître hardiment de l'esprit & du bon sens; Etheridge & Sidley se joignirent à lui pour prendre sa défense; ils méritèrent tous & reçurent des applaudissemens. (*Le Chevalier DE JAU-COURT.*)

WORDT, (*Géogr. mod.*) petite ville, ou plutôt bourg de France, dans la Basse-Alsace, & qui appartient au comte de Hanau Liechtenberg. Cette ville passoit autrefois pour la capitale du pays de Wasgaw, aux confins duquel elle est située, sur la rivière de Saur. L'empereur Louis IV accorda à cette ville l'an 1330 quelques privilèges & immunités. (*D. J.*)

Tome XXXVI.

WORINGEN, (*Géogr. mod.*) petite ville d'Allemagne, dans l'électorat de Cologne, sur la rive gauche du Rhin, à trois lieues de Cologne. Il s'y livra en 1297 une grande bataille; entre les troupes de l'électeur & celles de la ville de Cologne, pour savoir à qui des deux partis resteroient les clés de *Woringen*, qu'on y avoit portées sur un chariot; la victoire décida pour la ville de Cologne. Long. 24, 46; lat. 50, 48.

WORKSOP, (*Géogr. mod.*) bourg à marché d'Angleterre, dans la province de Nottingham, sur le bord de l'Idle. Le terroir de ce bourg est fertile en réglisse, qui est la meilleure du royaume de la Grande-Bretagne.

WORKUM ou WORCUM, (*Géogr. mod.*) anciennement *Voudriken*, petite ville des Pays-Bas, dans la Hollande méridionale, sur la rive gauche de la Meuche, au confluent du Vahal, à 5 lieues au dessus de Dort. Elle est entourée de bonnes murailles, & défendue par quatre bastions. L'air qu'on y respire est meilleur que dans le reste de la Hollande, & les eaux y sont plus saines. Philippe de Montmorency, comte de Horn, à qui cette ville appartenoit, ayant été décapité à Bruxelles en 1568, sans laisser de postérité, sa veuve vendit *Workum* aux États généraux pour 90 mille florins. Long. 22, 57; lat. 52, 48. (*D. J.*)

WORKUM ou WORCUM, (*Géogr. mod.*) ville des Pays-Bas, dans la Frise, au comté de Westergo, sur le Zuyderzée, à 4 lieues de Harlingen, avec un petit port, dont les habitans se servent pour faire quelque commerce. Le territoire de cette ville est assez fertile, parce qu'il est arrosé du Vliet, & coupé de plusieurs canaux. Long. 23, 7; lat. 53.

Tiara (Pétréus), philologue du seizième siècle, naquit à *Workum*, en Frise, l'an 1516, & mourut en 1588. Il a traduit du grec en latin divers morceaux, comme *Platonis Sophista*, *Euripidis Medea*, *Pythagoræ*, *Phocylidis*, & *Theognidis sententiæ*; &c.

Bos (Lambert), littérateur célèbre, est aussi né à *Workum*, en Frise, en 1670, & mourut professeur à Francker en 1717, après

Pp

avoir donné plusieurs ouvrages qui lui ont fait beaucoup d'honneur ; voici les principaux : I. *exercitationes philologicae*, in quibus novi fœderis nonnulla loca è profanis maximè auctoribus græcis illustrantur, Francker 1713, in-8°. c'est un excellent livre en son genre. II. *Mysterii Ellipfios græcè specimen*, Francker 1702, in-12. Il s'est fait plusieurs éditions de ce livre, qui est d'un grand usage pour l'étude de la langue grecque. III. *Antiquitatum græcarum, præcipuè atticarum brevis descriptio*, Francker 1713, in-12. IV. *Ani-madversiones ad scriptores quosdam græcos & latinos*. Francker 1715, in-8°. Cet ouvrage concerne principalement la partie de la critique qui regarde la correction des auteurs anciens. M. Bos s'y est conduit avec beaucoup de retenue, & ne décide que sur des choses bien claires. Il explique, il corrige, & il défend divers passages de César & d'Horace, avec la modération convenable. V. Il donna en 1709 une nouvelle édition de la version des septante, in-4°. & cette édition accompagnée de prolégomenes, est fort belle, tant pour le papier, que pour les caractères ; mais il seroit à désirer que l'auteur eût consulté quelques exemplaires manuscrits, & qu'il eût donné le texte conforme à celui de l'édition faite à Rome, sur l'exemplaire du Vatican. C'est en ces deux points, que l'édition des septante mise au jour par M. Breintenger, en 1730, 1731 & 1732, en IV tom. in-4°. est préférable à celle de Bos, car elle lui est bien inférieure en beauté d'impression. (D. J.)

WORLITZ, (*Géog. mod.*) petite ville d'Allemagne, dans la Haute-Saxe, dans la principauté d'Anhalt, sur la gauche de l'Elbe, au dessus de Dessau. Long. 30, 28 ; lat. 51, 54.

WORLITZ, la, (*Géog. mod.*) rivière d'Allemagne, en Bohême. Elle prend sa source dans le comté de Glatz, & finit par tomber dans l'Elbe, au dessous de Trebochoff.

WORMS, (*Géogr. mod.*) c'est l'ancien *Borbetomagus* ou *Borbetomagus Vangionum* ; ville libre & impériale d'Allemagne, dans le palatinat du Rhin, à 7 milles de Mayence, à 6 de Spire, à 4

d'Oppenheim, à 3 de Manheim, & à 2 de Franckendal, avec un évêché suffragant de Mayence.

Attila ayant ruiné cette ville, Clovis la fit rebâtir, & la reine Brunehaud prit soin de l'embellir. Elle est dans un excellent pays, & dans une situation agréable, mais sans fortifications, & sans garnison ; elle est pauvre, triste, & dépeuplée, les François l'ayant ruinée presque entièrement en 1689.

Les Luthériens y sont en grand nombre, proportionnellement aux Catholiques. Enfin, tout ce que *Worms* a de remarquable, consiste dans les dietes qui s'y sont tenues autrefois, & dans la quantité de vin qu'on recueille aujourd'hui dans son voisinage. On prétend que les vignes y produisent tous les ans environ mille foudres de vin ; le foudre est un tonneau qui tient 250 gallons d'Angleterre. Long. 26, 4 ; lat. 40, 32.

C'est dans une assemblée tenue à *Worms*, par l'empereur Henri III, que Brunon son cousin, ancien évêque de Toul, fut élu pape en 1048 sous le nom de Léon IX. En 1053, il excommunia les trois fils de Tancrede de Hauteville, nouveaux conquérans de la Pouille, du comté d'Aversa, & d'une partie du Bénéventin ; ce pape se mit en tête de les aller combattre avec des troupes italiennes & allemandes que Henri III lui fournit ; mais les Tancredes taillèrent en pièces l'armée allemande, & firent disparaître l'italienne. Le pape s'enfuit dans la Capitanate ; les princes Normands le suivirent, le prirent, & l'emmenèrent prisonnier dans la ville de Bénévent. Léon IX mourut à Rome l'année suivante ; on a canonisé ce pape. « Apparemment qu'il fit » pénitence d'avoir fait inutilement répan- » dre bien du sang, & d'avoir mené tant » d'ecclésiastiques à la guerre. Il est sûr » qu'il s'en repentit, sur-tout quand il vit » avec quel respect le traitèrent ses vain- » queurs, & avec quelle inflexibilité ils le » gardèrent prisonnier une année entière. » Ils rendirent Bénévent aux princes Lom- » bards, & ce ne fut qu'après l'extinction » de cette maison, que les papes eurent » enfin la capitale.

Schmidt (Jean-André), professeur en

théologie, à Helmstadt, naquit à *Worms* en 1652, & mourut en 1726, dans sa soixante-quatorzième année. Le pere Nicéron l'a mis dans ses *Mémoires*, tom. IX, au rang des hommes illustres, & a donné le catalogue de ses ouvrages, qui consistent pour la plupart en theses ou en dissertations fort médiocres. (*Le Chevalier DE JAUCOURT.*)

WORMS, évêché de, (*Géogr. mod.*) évêché d'Allemagne, enclavé dans le Palatinat, entre les bailliages d'Oppenheim & de Neustat. L'église de *Worms* est une des plus anciennes d'Allemagne; elle jouissoit de la dignité de métropole, avant que le pape Zacharie eût conféré l'an 745 la dignité archiepiscopale de *Worms* à l'église de Mayence. Warnen fut le premier qui prit simplement le titre d'évêque de *Worms*. Cet évêché est aujourd'hui réduit à des bornes fort étroites, à cause du voisinage des états protestans, & des usurpations de l'électeur palatin, au point que le domaine de l'évêque ne consiste qu'en quelques villages presque tous ruinés. (*D. J.*)

WORKLO, LE, ou *VORSKLO*, (*Géogr. mod.*) riviere de l'empire Rusien. Elle prend sa source dans le pays des Cosaques, & se rend dans le Niéper ou Borysthene, au dessous de Krzemientuk.

WORSTED, ou *VORSTEAD*, (*Géogr. mod.*) bourg à marché d'Angleterre, dans la province de Norfolk.

Wharton (Henri), savant théologien, naquit dans ce bourg en 1654, & mourut en 1695, dans la trente & unième année de son âge. Il détruisit son tempérament vigoureux par une application infatigable à l'étude, sans que rien au monde pût le détourner de cette passion.

Son principal ouvrage est un traité du célibat du clergé, imprimé à Londres en 1688, in-4°. Comme il n'a jamais été traduit en français, & qu'il roule sur un objet très-intéressant, j'en vais donner un grand & bon extrait.

Il remarque d'abord que le célibat imposé dans l'Eglise romaine aux ecclésiastiques, doit son origine au respect & au zèle immodéré pour la virginité qui régnoit dans l'ancienne église, & que l'exemple de plusieurs églises particulieres avoit auto-

risé. La loi du célibat des prêtres est facile à soutenir par des raisons très-spécieuses: elle peut s'appuyer non seulement de sa conformité avec les premiers temps, mais alléguer encore l'exemple & l'autorité des papes, des conciles & des docteurs qui ont imposé le célibat au clergé, & lui en ont recommandé l'observation. C'est pourquoi il se trouve peu de théologiens qui aient osé entreprendre de montrer que ces autorités ne sont pas concluantes, & que cette antiquité est un appui bien foible. On s'est généralement contenté de toucher cette matiere en passant, & de citer seulement quelques auteurs anciens en faveur de l'usage opposé. Le clergé d'Angleterre, qui se fait un honneur particulier de ne pas s'occuper de ses intérêts, même dans des choses permises, a évité cette dispute, de peur qu'en plaçant pour la légitimité du mariage, les gens qui aiment à jeter par-tout du ridicule, ne les accusassent de défendre la cause de leurs goûts, de leurs penchans & peut-être de leur pratique.

Il importe cependant de développer l'origine, l'occasion, les progrès & l'établissement de la loi du célibat des prêtres dans les divers siècles de l'église. Le but de l'ouvrage de M. Wharton est de discuter cette matiere à fond, & de prouver que l'estime qu'on eut autrefois pour le célibat, n'étoit ni raisonnable, ni universelle; que la loi ancienne & moderne qui l'a prescrit, est injuste, & que l'ancien usage à cet égard n'est point une autorité sentée, ni un exemple qui justifie la pratique moderne sur ce sujet. En conséquence, il dévoile les motifs qui ont donné lieu à la grande estime du célibat, à l'origine de la loi qui l'impose, & suit ainsi l'histoire du célibat & du mariage des ecclésiastiques de siècle en siècle. Il déclare en même temps n'avoir été porté à ce travail par aucun préjugé, ni par des vues d'intérêt particulier, n'ayant jamais fait l'essai des plaisirs du mariage, & n'ayant point l'honneur d'être prêtre de l'église anglicane.

Il entreprend de prouver dans son traité les quatre propositions suivantes. 1°. Le célibat du clergé n'a été institué ni par J. C. ni par ses apôtres. 2°. Il n'a rien d'excellent en soi, & ne procure aucun

avantage réel à l'Église, & à la religion chrétienne. 3°. L'imposition du célibat à quelque ordre de personnes que ce soit, est injuste & contraire à la loi de Dieu. 4°. Il n'a jamais été prescrit ni pratiqué universellement dans l'ancienne Église.

Une des principales raisons alléguées par les partisans du célibat des prêtres, est qu'il y a une sorte d'indécence & d'impureté dans l'acte du mariage, qui fait qu'il est peu convenable à un prêtre de passer des bras de sa femme à l'administration des choses saintes; de sorte que comme le clergé de l'Église chrétienne en administre journellement les sacrements, & offre à Dieu les sacrifices de louanges & d'actions de grâces au nom de tout le peuple, ou du moins qu'il doit être toujours prêt & en état de le faire, ceux qui le composent doivent par pureté s'abstenir toujours des devoirs du mariage. Tel a été le grand argument en faveur du célibat, & celui que les papes & les conciles ont employé depuis le temps d'Origène jusqu'à nos jours; mais le bon sens dissipera bientôt les lueurs trompeuses d'un raisonnement qui n'est fondé que sur des écarts de l'imagination échauffée.

En effet, si par cette indécence & cette impureté qu'on trouve dans l'usage du mariage, l'on entend une indécence & une impureté morale, l'on s'abuse certainement, & l'on adopte alors l'opinion ridicule des Marcionites & des Encratites condamnée par les conciles mêmes. Que si l'on veut parler d'une impureté physique, celle-là ne rend pas un homme moins propre au service de Dieu, ni ne doit l'exclure davantage de l'exercice des fonctions sacrées, qu'aucune autre de la nature humaine. Enfin, quand on supposerait, contre la raison, qu'une impureté physique de cette espèce auroit quelque chose d'indécent pour un ecclésiastique; elle seroit infiniment moins à craindre qu'une turpitude morale à laquelle les prêtres sont nécessairement exposés par un célibat forcé, que la nature désavoue.

M. Wharton établit dans la partie historique de son traité, que l'on regarda le célibat des prêtres comme une chose indifférente dans les deux premiers siècles;

qu'on le proposa dans le troisième; qu'on le releva dans le quatrième; qu'on l'ordonna en quelques endroits dans le cinquième, d'une manière néanmoins infiniment différente de la doctrine & de la discipline présente de l'Église romaine; que quoiqu'il fût prescrit dans quelques provinces de l'occident, on ne l'observoit pas généralement par-tout. Qu'au bout de quelques siècles, cet usage s'abolit, ce joug parut insupportable, & que le mariage prévalut universellement, jusqu'à ce qu'il fut condamné & défendu par les papes du onzième siècle; que leurs décrets & leurs canons demeurèrent néanmoins sans effet par l'opposition générale de toute l'Église, & que dans la suite plusieurs papes & un concile universel de l'Église romaine permirent le mariage aux ecclésiastiques; que durant tout ce temps-là, le célibat n'a jamais été ordonné ni pratiqué dans l'Église orientale depuis le siècle des apôtres; qu'au contraire, la loi à cet égard a été rejetée par un concile de l'Église universelle, condamnée par un autre, & n'a même eu lieu dans l'occident, que lorsque l'ambition des papes & leurs usurpations les ayant rendus maîtres de la disposition de tous les grands bénéfices, la pauvreté devint l'apanage des ecclésiastiques mariés, ce qui les engagea à renoncer volontairement à l'union conjugale, environ deux cents ans avant la réformation.

Voici maintenant les faits qui composent la partie historique de l'ouvrage de M. Wharton; il les déduit avec beaucoup d'ordre & de recherches.

On voit d'abord, dit-il, en remontant aux apôtres, que plusieurs d'entr'eux ont été mariés. Le fait n'est pas contesté par rapport à S. Pierre; & Clément d'Alexandrie, *Strom. l. III, p. 448*, assure que Philippe & S. Paul l'ont été pareillement. « Condamneront-ils aussi les apôtres, » dit-il? car Pierre & Philippe ont eu » des enfans, & ce dernier a marié ses » filles. Paul, dans une de ses épîtres; » ne fait point difficulté de parler de sa » femme, qu'il ne menoit pas avec lui, » parce qu'il n'avoit pas besoin de beau- » coup de service. Divers martyrologes

du ix siecle nomment une sainte Pétro-nille vierge, fille de S. Pierre.

L'histoire ecclésiastique des trois premiers siecles, parle souvent d'évêques & d'autres prélats mariés. Denys d'Alexandrie, cité par Eusebe, *hist. ecclésiast.* l. VI, c. xlii. parle d'un évêque d'Egypte nommé Cheremont, qui pendant la persécution de Decius, fut obligé de s'enfuir en Arabie avec sa femme. Eusebe, l. VIII, c. ix. fait encore mention d'un évêque nommé Philée, qui souffrit le martyre sous Dioclétien, & que le juge exhortoit à avoir pitié de sa femme & de ses enfans. S. Cyprien devoit être marié, puisque Pontius, qui a écrit sa vie, dit que sa femme ne put jamais le détourner d'embrasser le Christianisme. Il est vrai qu'en même temps on vit des évêques & des docteurs donner au célibat les éloges les plus outrés : éloges qui firent une vive impression sur un grand nombre d'ecclésiastiques ; delà vient que le concile d'Elvire en Espagne, tenu vers l'an 305, ordonne généralement aux évêques, aux prêtres & aux diacres qui sont dans le service, de s'abstenir de leurs femmes.

Le concile de Nicée, assemblé en 325, justifie la nouveauté du célibat des ecclésiastiques. Socrate rapporte que les évêques ayant résolu de faire une *nouvelle loi*, *νέαν νόμον*, par laquelle il seroit ordonné que les évêques, les prêtres & les diacres se sépareroient des femmes qu'ils avoient épousées lorsqu'ils n'étoient que laïques ; comme l'on prenoit les opinions, Paphnuce, évêque d'une ville de la Haute-Thébaïde, se leva au milieu des autres évêques, & élevant la voix, dit qu'il ne falloit point imposer un si pesant joug aux clercs & aux prêtres, que le mariage est honorable, & que le lit nuptial est sans tache ; qu'une trop grande sévérité pourroit être nuisible à l'église ; que tout le monde n'est pas capable d'une continence si parfaite, & que les femmes ne garderoient peut-être pas la chasteté (il appelloit chasteté, dit l'historien, l'usage du mariage contracté selon les loix) ; qu'il suffisoit que ceux qui avoient été admis dans le clergé ne se mariaient plus, sans que l'on obligât ceux qui s'étoient mariés étant

laïques à quitter leurs femmes. Paphnuce soutint cet avis sans aucune partialité ; car non seulement il n'avoit jamais été marié, & même il n'avoit jamais eu connoissance d'aucune femme, ayant été élevé dès son enfance dans un monastere, & s'y étant fait admirer par sa singuliere chasteté. Tous les évêques se rendirent à son sentiment, & sans délibérer davantage, laissèrent l'affaire en la liberté de ceux qui étoient mariés.

Il est encore certain que dans le même concile de Nicée, se trouvoit Spiridion, évêque de Trinite en Chypre, qui avoit femme & enfans. Sozomene, l. I, c. xj. & Socrate, l. I, c. xij. le disent. Un concile arien, tenu à Arles en 353, défendit d'admettre aux ordres sacrés un homme marié, à moins qu'il ne promît la conversion de sa femme : ce qui fait voir qu'il s'agit d'une femme païenne. Le concile de Gangres en Paphlagonie, assemblé vers l'an 370, condamna Eustathe, évêque, lequel soutenoit qu'on ne devoit pas communier de la main des prêtres mariés.

On trouve encore vers la fin du quatrième siecle, d'illustres évêques mariés, entr'autres Grégoire, évêque de Nazianze, & pere de l'autre Grégoire & de Césaire. Comme il fut élevé à l'épiscopat vers l'an 329, il résulte que ses deux fils, du moins le cadet, étoient nés depuis l'épiscopat de leur pere. Grégoire de Nisse étoit marié, & c'est un fait qui n'est pas douteux. S. Chrysostome sur la fin du même siecle s'est expliqué d'une maniere bien positive sur le sujet en question, il dit « que quand S. Paul » ordonne à Tite, qu'il faut que l'évêque » soit mari d'une seule femme, il vouloit » fermer la bouche aux hérétiques qui » condamnoient le mariage, & justifier » que cet état est si précieux, que quoi » qu'on y fût engagé, on pouvoit pour- » tant être élevé au trône pontifical. » Homil. 2. ad Tit. p. 1702.

On trouve un exemple mémorable dans le cinquieme siecle d'un évêque marié, c'est celui de Synésius, élu évêque de Ptolémaïde en Cyrene, par Théophile, patriarche d'Alexandrie. Synésius tâcha de se dispenser d'accepter l'épiscopat ; il

décluint ses raisons dans une lettre à Eutrope son frere, & le pria de rendre publique la protestation suivante : « j'ai une » femme que j'ai reçue de Dieu, & de la » main sacrée de Théophile ; or je déclare » que je ne veux ni me séparer d'elle, ni » m'en approcher en cachette comme un » adultère : l'abandonner seroit une action » contraire à la piété, vivre avec elle » en secret, seroit contre la loi ; au con- » traire, je prierai Dieu qu'il me donne » beaucoup d'enfans & vertueux. » Cette protestation n'empêcha pas qu'il ne fût évêque, & qu'il ne fit de grands fruits : il falloit donc que la loi qui impose le célibat ne fût pas établie.

A cet exemple du cinquieme siecle, on peut ajouter celui de S. Hilaire, évêque de Poitiers, qui étoit marié, & qui eut au moins une fille de son mariage. Jean Gillot, qui a donné une édition de ce pere de l'église en 1572, non seulement ne disconvient pas du fait ; mais il cite même un passage de S. Jérôme, par lequel il paroît qu'il étoit plus ordinaire alors d'élire des évêques mariés que des évêques dans le célibat, parce que les premiers étoient jugés plus propres à la vie pastorale.

La premiere loi qui imposa le célibat aux ecclésiastiques, fut celle du pape Sirice, élu en 385, & qui siégea jusqu'à l'an 398. Antonin, archevêque de Florence, convient lui-même de cette époque ; mais l'église d'Orient ne reçut point l'ordonnance de l'Occident. Pacien, évêque de Barcelone, qu'on doit aussi mettre entre les évêques mariés, ne faisoit en son particulier aucun cas de cette loi, comme il s'en exprime lui-même. « Siricius, direz- » vous, a enseigné cela, mais depuis quand, » mon frere ? sous l'empire de Théodose ? » c'est-à-dire, près de quatre cents ans » après la naissance de Jesus-Christ. Il » s'en suit delà que depuis l'avenue de » Jesus-Christ jusqu'à l'empire de Théodose, personne n'a eu d'intelligence. »

La nouvelle loi de Sirice ne fut d'abord reçue que de peu d'églises. S. Paulin, évêque de Nole, ne se crut point obligé de s'y soumettre, & il appelle l'ordonnance de Sirice une *superbe discrétion*. Il garda toujours sa femme après avoir été

ordonné prêtre, & il l'appelloit sa Lucrece ; c'est ce qui paroît par la réponse qu'il fit à Ausone. Ce dernier l'ayant nommé Tanaquille par illusion à l'empire qu'elle avoit sur son mari, dans ces vers.

*Si prodi, Pauline, times, nostraque vereris
Crîmen amicitia, Tanaquil tua nesciat istud.*

Paulin lui répondit :

. . . Nec Tanaquil mihi, sed Lucretia conjux.

Paulin parle d'un autre prêtre nommé Aper qui garda sa femme après son ordination. Le pape Innocent I renouvella la loi de Sirice en 404, mais elle fut encore mal observée ; car dans tout le cours de ce siecle, on trouve des ecclésiastiques mariés ; tel est Sidoine Appollinaire, évêque de Clermont en Auvergne, & tel est Prosper, évêque de Rhege, qui parle ainsi à sa femme.

*Age jam, precor, mearum
Comes irremota rerum,
Trepidam brevemque vitam
Domino meo dicamus.*

En Orient on s'en tint aux conciles de Nicée & de Gangres, quoiqu'il y eût quelque diversité de coutumes en quelques endroits. « En Thessalie, dit Socrate » (*hist. ecclési. l. V, c. xxij.*) quand un » clerc demeure depuis son ordination au » près de la femme avec laquelle il avoit » contracté auparavant un légitime mariage, il est déposé ; au lieu qu'en Orient » les clers & les évêques mêmes s'abstiennent de leurs femmes, selon qu'il leur » plaît, sans y être obligés par aucune » loi ni par aucune nécessité ; car il y a » eu parmi eux plusieurs évêques, qui » depuis qu'ils ont été élevés à cette » dignité, ont eu des enfans légitimes de » leur mariage. »

Dans le vi siecle, les loix sur le célibat des prêtres furent plus régulièrement observées, du moins confirmées. Aussi peut-on citer plus de quinze conciles tant de France que d'Espagne, tenus dans ce siecle-là, qui renouvellerent les défenses de tout

commerce des ecclésiastiques , tant avec leurs propres femmes qu'avec des femmes étrangères.

Cette rigueur fut sévèrement interdite en Orient , non seulement dans ce siècle , mais dans le suivant , comme il paroît par le xiiij canon du concile de Constantinople , appelé *in Trullo*. Ce canon porte : « nous » savons que dans l'église romaine on tient » pour règle que ceux qui doivent être » ordonnés diacres ou prêtres , promettent » de ne plus avoir de commerce avec leurs » femmes ; mais pour nous , suivant la » perfection de l'ancien canon apostolique , » nous voulons que les mariages des hommes qui sont dans les ordres sacrés , subsistent , sans les priver de la compagnie » de leurs femmes dans les temps convenables. En sorte que si quelqu'un est » jugé digne d'être ordonné sous-diacre , » diacre ou prêtre , il n'en sera point exclu » pour être engagé dans un mariage légitime , & dans le temps de son ordination on ne lui fera point promettre de » s'abstenir de la compagnie de sa femme , » pour ne pas déshonorer le mariage que » Dieu a institué & béni par sa présence. » Ce concile étoit composé de quatre patriarches d'Orient & de cent huit évêques de leurs patriarchats ; aussi les Grecs l'ont-ils reconnu pour oecuménique , & ils en suivent encore aujourd'hui les décisions.

Pour ce qui regarde l'église romaine , elle ne relâcha rien de sa sévérité , malgré les oppositions qu'on lui fit de toutes parts ; tantôt ce fut Udalric , évêque d'Ausbourg , dans le ix siècle , & Pierre Damien sous Nicolas II & Alexandre II , qui firent sur cette rigueur des remontrances humbles & raisonnées ; ils ne gagnèrent rien. Grégoire VII au contraire étendit cette rigueur sous la peine d'anathème perpétuel ; mais sa constitution fut mal reçue en Allemagne , en France , en Flandre , en Angleterre & en Lombardie. L'opposition fut portée si loin à Cambrai , qu'on y fit brûler un homme qui avoit avancé que les prêtres mariés ne devoient point célébrer la messe ni l'office divin , & qu'on ne devoit pas y assister.

De savans hommes considérant les abus du célibat des prêtres , ont fait dès le xv

siècle plusieurs ouvrages , pour prouver la nécessité de rendre le mariage aux pasteurs. L'archevêque de Palerme , connu sous le nom de *Panormitanus* , se propose cette question dans son commentaire sur les décrétales , « si l'église ne pourroit pas ordonner aujourd'hui que les prêtres se mariaissent , comme chez les Grecs ; & » répond nettement qu'il croit qu'oui. » « Non seulement , dit-il , je crois que » l'église a ce pouvoir , mais j'estime que » pour le bien & le salut des âmes elle » seroit bien de l'établir ainsi. Ceux qui » voudroient se contenir pour mériter » davantage , en seroient les maîtres. » Ceux qui ne voudroient pas vivre dans la » continence , pourroient se marier. » Polydore Virgile pense de même. « Je » puis dire (ce sont ses termes) que loin » que cette chasteté forcée l'emporte » sur la chasteté conjugale , au contraire l'ordre sacerdotal a été extrêmement déshonoré , la religion profanée , » les bonnes âmes affligées , & l'église » flétrie d'opprobre , par les débauches » où entraîne l'obligation au célibat ; de sorte qu'il seroit de la république chrétienne , & de l'ordre ecclésiastique ; » qu'enfin on restituât aux prêtres le droit » du mariage public , dans lequel on pourroit vivre saintement. »

M. Wharton a publié plusieurs autres ouvrages outre son traité du célibat. Il en préparoit encore de nouveaux qu'on a trouvés parmi ses papiers , entre lesquels on a fait imprimer deux volumes de ses sermons. (*Le chevalier DE JAUCOURT.*)

WOTTAVE , (*LA Géogr. mod.*) rivière d'Allemagne en Bohême. Elle prend sa source dans le comté de Pilsen , vers les confins de la Bavière , coule de l'occident en orient , traverse le cercle de Pragh , & va se jeter dans le Muldaw. (*D. J.*)

WOTTON-BASSET , (*Géogr. mod.*) ville d'Angleterre , dans le comté de Wilt. Elle a droit de marché , & envoie deux députés au parlement.

WOUW , (*Géogr. mod.*) village des Pays-Bas , dans la seigneurie de Berg-op-zoom , & à quatre milles de la ville de Berg-op-zoom. La police de ce village est composée d'un drossard , d'un bourg-mestre ,

de sept échevins & de douze geemenfmannen ou jurés. Le bourg-mestre est le receveur des deniers publics & économiques , dont les recettes portent chaque année près de vingt mille florins pour le seul village de Wouw. Il y a une église dans ce village pour les protestans , & une chapelle pour les catholiques. (D. J.)

W R E

WREAK, (*Géogr. mod.*) rivière d'Angleterre, dans la province de Leicester, qu'elle arrose de l'est à l'ouest, & vient ensuite se jeter dans la Stoure.

WREXHAM, (*Géogr. mod.*) petite ville d'Angleterre, au pays de Galles, dans le comté de Denbigh. Son église a un chœur d'orgues, ce qui est rare dans ce pays-là.

WRONOW, LAC, (*Géogr. mod.*) lac de l'empire russe, dans la province de Rzeva. C'est dans ce lac que le Wolga prend sa source. Voyez WOLGA.

WROXETER ou WROKCESTER, (*Géogr. mod.*) bourgade d'Angleterre, dans Shropshire, sur la Saverne, un peu au dessus de la ville de Shrewsbury. Plusieurs savans anglois prétendent que cette bourgade ou village s'est élevé sur les ruines de la *Viroconium* de Ptolomée ou de la *Vriconium* de l'itinéraire d'Antonin. (D. J.)

W U I

WUIST, (*Hist. mod.*) petite île de la mer d'Ecosse, & l'une de celles qu'on connoît sous le nom d'îles de Skerland; c'est une île unie, fertile & assez bien peuplée.

WURTCHAFFT, (*Hist. mod. d'Allemagne.*) c'est le nom allemand qu'on donne à Vienne à l'ancienne fête de l'hôte ou de l'hôtesse. L'empereur Léopold renouvela pour Pierre le Grand cette fête, qui n'avoit point été en usage pendant son règne. L'auteur de l'histoire de l'empire de Russie sous Pierre le Grand, n'a point dédaigné de décrire la manière dont le *wurtchaff* se célébra.

« L'empereur est l'hôtelier, l'impératrice l'hôtesse; le roi des Romains,

» les archiducs, les archiduchesses sont
» d'ordinaire les aides, & reçoivent dans
» l'hôtellerie toutes les nations vêtues à
» la plus ancienne mode de leur pays:
» ceux qui sont appelés à la fête, tirent
» au sort des billets. Sur chacun de ces
» billets est écrit le nom de la nation &
» de la condition qu'on doit représenter.
» L'un a un billet de mandarin chinois,
» l'autre de mirza tartare, de fatrape
» persan, ou de sénateur romain; une
» princesse tire un billet de jardinière ou
» de laitière; un prince est paysan ou
» soldat. On forme des danses convenables à tous ces caractères. L'hôte &
» l'hôtesse & sa famille servent à table.

» Telle est l'ancienne institution: mais
» dans cette occasion le roi des Romains
» Joseph, & la comtesse de Traun, représentèrent les anciens Egyptiens: l'archiduc Charles & la comtesse de Walsteig figuroient les Flamands du temps de Charles-Quint. L'archiduchesse Marie-Elisabeth, & le comte de Traun étoient en tartares; l'archiduchesse Josephine avec le comte de Vorkla étoient à la persane; l'archiduchesse Marie-Anne & le prince Maximilien de Hanovre, en paylans de la Nord-Hollande. Pierre s'habilla en paysan de Frise, & on ne lui adressa la parole qu'en cette qualité, en lui parlant toujours du grand Czar de Russie. Ce sont de très-petites particularités; mais, dit M. de Voltaire, ce qui rappelle les anciennes mœurs, peut, à quelques égards, mériter qu'on en parle dans l'histoire. (D. J.)

WURTEMBERG, WURTENBERG ou WIRTEMBERG, (*Géogr. mod.*) duché souverain d'Allemagne, dans la Suabe. Il est borné au nord par la Franconie, l'archevêché de Mayence & le palatinat du Rhin: au midi, par la principauté de Hohenzollern & de Furstemberg: au levant, par le comté d'Oettingen, le marquisat de Burgaw, le territoire d'Ulm, &c. au couchant, par une partie du palatinat du Rhin, du marquisat de Bade & de la forêt-noire. Il a vingt-deux lieues de long & presque autant de large.

L'empereur Maximilien I l'érigea en duché à la diète de Worms en 1495, en faveur d'Everard

d'Everard le barbu. La maison de *Wurtemberg*, qu'on dit descendre d'Everard, grand-maitre de la maison de Charlemagne, est réduite à deux branches; savoir, la ducale & celle de *Wurtemberg-Oels*, établie dans la Basse-Silésie. La ducale est aujourd'hui catholique.

Ce duché est un pays des plus fertiles & des plus peuplés d'Allemagne. Les grains, les fruits & les pâturages y sont en abondance. Le Danube qui passe dans son voisinage, & le Necker qui le traverse, contribue beaucoup à enrichir les habitans par la facilité qu'ils ont de transporter leurs denrées chez l'étranger. Le duc de *Wurtemberg* est grand veneur de l'empire, & il a droit de porter la cornette impériale, lorsque l'empereur commande les armées en personne.

Conrart, surnommé de *Leonbergh*, en latin *Leontorius*, moine de l'ordre de Cîteaux, naquit en 1460 dans le duché de *Wurtemberg*, & publia divers écrits que vous indiqueront les bibliographes; c'est assez d'en citer ici deux ou trois, dont ils ne font aucune mention.

Le premier est une révision, correction & augmentation de la glose ordinaire de *Walafridus Strabo*, moine de l'abbaye de Fulde, sur toute l'Ecriture-Sainte. Cette glose ordinaire est une chaîne d'interpretes de l'Ecriture composée dans des temps de barbarie, & qui, à la honte des sciences, a eu plus de trente éditions. La première est de Nuremberg, en 1496, six volumes in-fol. & la dernière est d'Anvers en 1634, en six vol. in-fol. Le second des ouvrages de *Leonbergh* est une édition des *Postillæ Hugonis de sancto Charo*, in universa biblia, à Bâle en 1504, en six volumes in-fol. C'est un commentaire sur la bible, encore plus barbare que le précédent.

Un troisième ouvrage de *Leontorius* est une édition des *opera sancti Ambrosii*, Basiliæ 1506, en deux volumes in-4°. L'auteur vivoit encore en 1520.

André (Jacques), théologien luthérien du seizième siècle, naquit aussi dans le duché de *Wurtemberg* en 1528. Il fit grand bruit par ses sermons & par ses livres de controverse que personne ne lit aujourd'hui. Il mourut en 1590, âgé d'environ

Tome XXXVI.

62 ans, après avoir été marié deux fois. Il eut de son premier mariage neuf garçons & neuf filles, & étoit si pauvre en se mariant, que ses parens l'avoient destiné à être charpentier.

Frischlin (Nicodème) naquit dans le duché de *Wurtemberg* en 1547. Il a donné des ouvrages de littérature & de poésie, dont vous trouverez l'ennuyeux catalogue dans le P. Nicéron. Il mourut en 1590, âgé de quarante-trois ans.

Hunnus (Ægidius), autre théologien de la confession d'Ausbourg, naquit dans un village du pays de *Wurtemberg* l'an 1550. Il fut également second & en livres pleins d'invectives & en enfans. On a fait une édition de ses œuvres en cinq volumes in-fol. Dans ce recueil est son *Calvinus judaizans*. Il y accuse Calvin de tant d'hérésies, & avec tant de violence, que ce réformateur auroit pu craindre le sort de Servet, si *Hunnus* eût pu le faire arrêter. Il mourut l'an 1603, au lit d'honneur, c'est-à-dire, en combattant contre les Calvinistes, les Catholiques & les demi-Luthériens. (Le chev. DE JAUCOURT.)

WURTZBOURG, (Géog. mod.) ville d'Allemagne, capitale de l'évêché de même nom, sur le Mein, qu'on passe sur un pont, à dix-huit lieues au sud-ouest de Bamberg, & à cent vingt au nord-ouest de Vienne. Elle a été autrefois impériale, mais elle est aujourd'hui sujette à son évêque qui y réside. Il y a dans cette ville une petite université, érigée en 1034. Long. 27, 38; latit. 49, 2. (D. J.)

WURTZBOURG, évêque de, (Géog. mod.) l'évêché de *Wurtzbourg* est borné par le comté de Henneberg, le duché de Cobourg, l'abbaye de Fulde, l'archevêché de Mayence, le marquisat d'Anspach, & l'évêché de Bamberg. Il fut fondé en 741, par S. Boniface; il est d'une grande étendue, & celui qui en est revêtu est duc de Franconie. Le chapitre est composé de vingt-quatre chanoines & de cinq dignitaires. On ne peut parvenir à cet évêché sans avoir été chanoine. (D. J.)

W Y C

WYCK-TE-DUERSTEDÉ, (Géog. mod.) en latin du moyen âge *Durostia*. Qq

dium, petite ville des Pays-Bas, dans la province d'Utrecht, sur le Rhin, au commencement de la rivière de Leck, à environ quatre lieues d'Utrecht, & à deux au dessous de Rheven. Charlemagne fit donation de cette ville & de son territoire à Harmacarus, fixieme évêque d'Utrecht. Jean Eritheme raconte qu'elle avoit autrefois trois lieues de circonférence, & cinquante-cinq églises paroissiales; mais que les Normands & les Danois la ruinèrent jusqu'à trois fois.

Cette petite ville fut bâtie sur le bord du Rhin, par Gisbert d'Abconde, évêque d'Utrecht en 1300. On lui donna le nom de *Dursied*, parce qu'elle étoit voisine des ruines de l'ancienne ville de Durestat, autrefois la capitale du comté de Teyfferband. Durestat étoit une place importante, & qui ayant été plusieurs fois saccagée par les Normands & par d'autres barbares, fut entièrement abandonnée, il y a près de neuf cents ans. *Long. 32, 2. lat. 51, 50.*

WYE, LA, ou WIE, (*Géog. mod.*) rivière d'Angleterre, dans la province de Derby; un peu au dessous de sa source, neuf fontaines méridionales sortent d'un rocher, dans l'espace de vingt-quatre piés; il y a huit de ces fontaines dont les eaux sont chaudes, & l'eau de la neuvième est très-froide. On a élevé dans cet endroit un bâtiment de pierre de taille, pour les faire passer par-dessous. Il est assez vraisemblable que ces eaux ont été connues des Romains, & qu'ils en ont fait usage pour des bains: car on voit dans cet endroit un chemin pavé, nommé *Bathgate*, qui part de Buxton, & conduit à huit milles de là, au village de Barth. La *Wye* coule de Buxton à Bakewell, & se jette un peu au dessous dans le Darwen. (*D. J.*)

WYE, la, (*Géog. mod.*) en latin moderne *Vaga*, rivière d'Angleterre au pays de Galles. Elle prend sa source au comté de Montgomery, arrose ceux de Radnor & de Hereford. (*D. J.*)

WYL, ou WYLEN, ou WEIL, (*Géogr. mod.*) petite ville de Suisse, entre le Thourgaw & le Toggenbourg, & la

capitale des terres anciennes de l'abbé de Saint-Gall, qui y a sa cour & son palais; mais les quatre cantons, Zurich, Lucerne, Schwitz, & Glaris, ont droit, comme protecteurs de l'abbaye de Saint-Gall, de tenir tour-à-tour à *Wil*, un homme qui a le titre & l'autorité de capitaine du pays; on change cet homme tous les deux ans; & ni son autorité, ni celle de l'abbé de Saint-Gall, n'empêche point que la petite ville de *Wil* ne jouisse de grands privilèges. (*D. J.*)

WYLACH, ou WILACK, ou ILLOK, (*Géogr. mod.*) bourgade de la Basse-Hongrie, dans l'Esclavonie, sur la droite du Danube, à dix lieues au sud-est d'Essex. Lazius croit que c'est l'ancienne *Ivolum*. (*D. J.*)

WYNANDER-MEER, (*Géog. mod.*) lac d'Angleterre, dans la province de Westmorland. Voy. WINANDER-MEER. (*D. J.*)

WYREHALL, WIREHAL, WIRHAL, WERALL, & par les Gallois *Kill-Gury*, (*Géog. mod.*) presqu'île de l'Angleterre, en Cheshire. Elle s'étend du nord-ouest au sud-est, de la longueur de seize milles, sur huit de largeur. Autrefois elle étoit inculte & toute *afforestée*, pour me servir du terme de la Jurisprudence du pays; mais Edouard III la fit déforester, c'est-à-dire, qu'il permit à tout le monde d'en extirper le bois, d'y chasser & d'y bâtir. Aussi elle est aujourd'hui passablement peuplée, & parsemée de jolis bourgs qui composent ensemble treize paroisses. Il est vrai que son terroir est sec, mais la pêche y est abondante. (*D. J.*)

WYSOGROD, (*Géog. mod.*) petite ville de la grande Pologne, au duché de Masovie, sur la Vistule, entre Warfovie & Plocczko, à six lieues de cette dernière ville. *Long. 46, 22; lat. 57, 40.* (*D. J.*)

WYSSERA, LA, (*Géog. mod.*) rivière de l'empire russe, en Sibérie. Elle tombe des rochers, des montagnes de Joëgoria, & se jette dans la rivière de Cam, laquelle se décharge dans le Wolga.

X

X, f. f. (*Gram.*) c'est la vingt-troisième lettre, & la dix-huitième consonne de l'alphabet françois. Nous la nommons *ixe*, & c'est ce nom qui est féminin ; mais cette dénomination ne sauroit convenir à l'épellation ; & pour désigner ce caractère, relativement à sa destination originelle, il faut l'appeller *xe*, nom masculin.

Nous tenons cette lettre des Latins, qui en avoient pris l'idée dans l'alphabet grec, pour représenter les deux consonnes fortes *C S*, ou les deux foibles *G Z*. C'étoit donc l'abréviation de deux consonnes réunies, ou une consonne double : *X duplicem, loco C & S, vel G & S, postea à græcis inventam, assumptimus*, dit Priscien, (*lib. I.*) c'est pourquoi Quintilien, (*I. iv.*) observe qu'on auroit pu se passer de ce caractère ; *X littera carere posuimus, si non quæsissemus* : & nous apprenons de Victorin (*Art. gram. I.*) que les anciens Latins écrivoient séparément chacune des deux consonnes réunies sous ce seul caractère ; *latini voces quæ in X litteram incidunt, si in declinatione earum apparebat G, scribebant G & S, ut conjugs legs. Nigidius in libris suis X littera non est usus, antiquitatem sequens*.

J'ai dit que les Latins avoient pris l'idée de leur *X* dans l'alphabet grec, non qu'ils y aient pris le caractère qui y avoit la même valeur, savoir *Ξ* ou *ξ*, mais parce qu'ils ont emprunté le *X*, qui y valoit *K H*, ou *K*, pour signifier leur *C S* ou *G Z*.

Cette lettre a dans notre orthographe différentes valeurs, & pour les déterminer je la considérerai au commencement, au milieu, & à la fin des mots.

I. Elle ne se trouve au commencement que d'un très-petit nombre de noms propres, empruntés des langues étrangères, & il faut l'y prononcer avec sa valeur primitive *C S*, excepté quelques-uns, devenus plus communs & adoucis par l'usage ; comme *Xavier*, que l'on prononce *Gzavier* ; *Xénophon*, que l'on prononce quelquefois

X

Sénophon ; *Ximérez*, qui se prononce *Simérez* ou *Chimérez*.

II. Si la lettre *X* est au milieu du mot, elle y a différentes valeurs, selon ses diverses positions.

1°. Elle tient lieu de *C S* entre deux voyelles, lorsque la première n'est pas un *e* initial ; comme *axe*, *maxime*, *Alexandre*, *Mexique*, *sexe*, *flexible*, *vezation*, *fixer*, *Ixion*, *oxicrat*, *paradoxe*, *luxe*, *luxation*, *fluxion*, &c.

On en exceptoit autrefois les mots *Bruxelles*, *Flexelles*, *Uxelles*, qui ne font plus exception, parce qu'on les écrit conformément à la prononciation, *Brusselles*, *Flesselles*, *Usselles* ; mais il faut encore excepter aujourd'hui *fixain*, *fixième*, *deuxième*, *dixain*, *dixaine*, *dixainier*, *dixième*, où *X* se prononce comme *Z* ; & *soixante*, *soixantaine*, *soixantième*, que l'on prononce *soissante*, *soissantaine*, *soissantième*.

2°. Elle tient encore lieu de *C S*, lorsqu'elle a après elle un *C* guttural, suivi d'une des trois voyelles *a*, *o*, *u*, ou d'une consonne, ou lorsqu'elle est suivie de toute autre consonne, excepté *H* ; comme *excavation*, *excommunié*, *excuse*, *exclusion*, *excrément*, *exfolier*, *expédient*, *mixtion*, *exploit*, *extrait*.

3°. Elle tient lieu de *G Z*, lorsqu'étant entre deux voyelles, la première est un *e* initial ; & dans ce cas la lettre *h* qui précéderoit l'une des deux voyelles est réputée nulle : comme dans *examen*, *hexagetre*, *exécution*, *exhérédation*, *exil*, *exhiber*, *exorde*, *exhorter*, *exultation*, *exhumer*.

4°. Elle tient lieu de *C* guttural, quand elle est suivie d'un *C* sifflant, à cause de la voyelle suivante *e* ou *i* ; comme *excès*, *exciter*, qui se prononcent *eccès*, *ecciter*.

III. Lorsque la lettre *X* est à la fin des mots, elle y a, selon l'occurrence, différentes valeurs.

1°. Elle vaut autant que *C S* à la fin des noms propres, *Palaox*, *Pollux*,

Styx ; des noms appellatifs , *borax* , *index* , *larynx* , *lynx* , *sphinx* ; & des deux adjectifs *perplex* , *préfix* .

2^o. Lorsque les deux adjectifs numéraux *fix* , *dix* , ne sont point suivis du nom de l'espece nombrée , on y prononce *x* comme un sifflement fort ; j'en ai *dix* , *prenez-en fix* .

3^o. Deux , *fix* , *dix* , étant suivis du nom de l'espece nombrée , commençant par une voyelle , ou par une *h* muette , ou bien *dix* n'étant qu'une partie élémentaire d'un mot numéral composé & se trouvant suivi d'une autre partie de même nature , on prononce *X* comme un sifflement foible , ou *Z* : deux *hommes* , *fix* *aunes* , *dix* *ans* , *dix-huit* , *dix-neuf* , *dix-neuvieme* .

4^o. A la fin de tout autre mot , *X* ne se prononce pas , ou se prononce comme *Z* . Voici les occasions où l'on prononce *X* à la fin des mots , le mot suivant commençant par une voyelle , ou par une *h* muette ; 1^o. Après *aux* , comme *aux amis* , *aux hommes* . 2^o. A la fin d'un nom suivi de son adjectif , quand ce nom n'a pas *x* au singulier ; *chevaux alertes* , *cheveux épars* , *travaux inutiles* , *feux ardents* , *vœux indiscrets* . 3^o. A la fin d'un adjectif suivi du nom avec lequel il s'accorde ; *heureux amant* , *faux accords* , *affieux état* , *séditieux insulaires* . 4^o. Après les verbes *veux* & *peux* ; comme *je veux y aller* , *tu peux écrire* , *je peux attendre* , *tu en veux une* .

X dans la numération romaine , valoit 10 ; & avec un trait horizontal $\overline{X}$ valoit 10000. $\bowtie$ valoit seulement 1000. *I* avant *X* en soustrait une unité , & *IX* = 9 : au contraire *XI* = 11 , *XII* = 12 , *XIII* = 13 , *XIV* = 14 , *XV* = 15 , &c. *X* avant *L* ou avant *C* , indique qu'il faut déduire 10 de 50 ou de 100 ; ainsi *XL* = 40 , *XC* = 90 .

La monnoie frappée à Amiens est marquée *X* . (*B. E. R. M.*)

X , (*Médail. Monnoie. Littérat.*) On voit souvent les lettres grecques *x* & *p* , jointes ainsi $\overline{X}$ sur les anciennes médailles . Nous trouvons la premiere lettre , c'est-à-dire un *X* , sur de grandes monnoies de cuivre , où cette marque paroît avoir été mise pour des raisons de police civile .

Quelques antiquaires ont pris cette marque pour une date , & d'autres pour la lettre initiale d'un nom propre ; mais ces deux conjectures ne sont appuyées d'aucune raison solide . *M. Ward* suppose bien mieux que cette lettre est une abréviation du mot grec $\chi\eta\mu\alpha$, qui veut dire *monnoie* , & qu'on a gravé cette marque sur ces pieces pour indiquer leur cours comme monnoie ; ce moyen a paru d'autant plus propre , que ces sortes de monnoies n'ont aucune empreinte de tête de roi , comme l'ont nos monnoies d'or & d'argent ; mais on y voit un *Jupiter* avec un aigle perché sur un foudre au revers .

Ce caractère $\overline{X}$ fut ensuite transporté , par *Constantin* , sur ses monnoies & ses drapeaux à un tout autre dessein ; il en fit usage pour désigner en abrégé le mot $\chi\rho\iota\sigma\tau\omicron\varsigma$; en quoi il fut suivi non seulement par quelques-uns de ses successeurs , mais par des particuliers qui firent graver

dévotement la même marque $\overline{X}$ sur leurs lampes & autres meubles . Le même usage eut lieu pour les vases consacrés dans les églises .

Dans la suite , la marque $\overline{X}$ vint à être employée dans les manuscrits , simplement pour notes critiques , servant à coter des endroits remarquables ; & alors cette marque fut mise pour les deux lettres initiales du mot grec $\chi\rho\eta\sigma\iota\mu\omicron\nu$, *utile* ; c'est ce que nous apprenons d'*Isidore Orig. liv. I, c. xx. Voyez les Trans. Philos. n^o. 474. § 1. (Le chevalier DE JAUCOURT.)*

$\overline{X}$ *xx* , (*Ecriture.*) du côté de leur figure , les deux premieres sont composées dans leurs premieres parties de la 1 , 8 , 7 , 6 , 5 , parties d'O , & un plain bouchonné en forme de point . Dans leurs secondes , c'est un *C* entier .

A l'égard de la troisieme *x* , la premiere partie est un *e* renversé , la seconde est un *e* pur ; celles-ci se forment en un seul temps , du mouvement mixte des doigts & du poignet ; celles-là en deux temps , du même mouvement .

x , (*Econom. rustiq.*) *x* du moulin est une piece de fer , en forme d'*x* , qui a

un trou carré au milieu pour recevoir la tête du petit fer. Sur cette piece est posée la meule de dessus, & l'autre est entaillée de toute son épaisseur dans la meule de dessous.

X A B

XABEA, EXABIA, (*Géog. mod.*) dans le Portulan de Michelot; petite ville d'Espagne, au royaume de Valence, avec une rade, dont le cap S. Martin fait l'entrée. (*D. J.*)

XACA, f. m. (*Hist. mod.*) nom d'un dieu japoноis. Voyez les articles philosophie des INDIENS, & des JAPONOIS.

XACO, (*Hist.*) supérieur général des différentes sectes des Bonzes; ces prêtres idolâtres méprisés à la Chine & en grande vénération au Japon, où cependant on n'ignore point leur débauche & leur hypocrisie, sont divisés en plusieurs sectes qu'on distingue par la couleur de leurs habits. La première est des *Xenzus*, qui prétendent que l'ame est mortelle; la seconde des *Xodovins*, qui croient l'immortalité de l'ame; la troisième des *Foquexus*, docteurs de *Xaca*, les plus honnêtes d'entre les Bonzes; La quatrième des *Negous*, les meilleurs soldats de l'empire; la cinquième des *Jaxus*, qui passent pour forciers. On y ajoute les *Arbors-bouxes*, grands contemplateurs & qui font leurs demeures dans des arbres creux; les *Jenguis* & les *Géoguis*, directeurs des Pélerins. Toutes ces sectes ont Xaco pour supérieur général. Leurs supérieurs particuliers appellés *Tundes*, revêtus du pouvoir de faire des prêtres, reconnoissent la suprématie de Xaco. *Charlevoix*, histoire du Japon.

XAGUA, f. m. (*Hist. nat. Bot. exot.*) le *xagua* d'Oviedo paroît être le genipianier, dont on a donné les caractères au mot GENIPA.

C'est un grand arbre commun dans toutes les îles de l'Amérique. Il est haut comme un chêne, épais, droit, solide, couvert d'une écorce cendrée & ridée. Ses branches s'étendent d'espace en espace en manière de bras, de même que celles des sapins de l'Europe. Ses feuilles sont disposées par touffes ondées, longues d'un pié, larges de 4 pouces, & finissant en pointe.

Il s'éleve du milieu de ces feuilles de gros bouquets de fleurs d'une seule piece, en cloche, larges, découpées profondément en cinq pointes; de couleur blanche en s'épanouissant, & enfin d'un jaune foncé. Du centre de cette fleur sortent cinq étamines & un pistil, qui a son origine dans le fond du calice.

Quand la fleur est tombée, ce calice devient un fruit gros comme le poing, de figure ovale, également pointu par les deux bouts. Ce fruit est charnu, couvert d'une écorce épaisse, grise-verdâtre, & comme saupoudrée de poussière; la chair du fruit est tendre, blanche, séparée en deux loges qui sont remplies de semences demi-rondes, applaties, semblables à nos gesses communes. Le suc de ce fruit teint en noir, mais d'une noirceur qui se dissipe d'elle-même, au bout de quelques jours.

Le janipaba de Pison, n'est qu'une espèce de *xagua* ou de genipianier. Voyez JANIPABA. (*D. J.*)

XAGUA, (*Géog. mod.*) port de l'Amérique, dans l'île de Cuba, sur sa côte méridionale, entre l'île de Pinos & la ville de Spiritu-Sancto, environ à 15 lieues du port de la Trinité. C'est un des plus beaux ports de l'Amérique; il a 6 lieues de circuit, & une petite île dans le milieu, où l'on trouve de l'eau douce. (*D. J.*)

XAHUALI, f. m. (*Hist. nat. Botan.*) bel arbre de la Nouvelle-Espagne, dont les feuilles ressemblent à celles du frêne. Son bois est fort pesant & compacte; sa couleur est jaune & mouchetée: il porte un fruit semblable au poivre. Les Indiens en tirent une liqueur qui les fortifie, & dont ils se servent pour se noircir les jambes & le corps. Cette couleur ne s'en va point à l'eau, mais elle disparoît d'elle-même en une quinzaine de jours.

XAINTES, (*Géog. mod.*) ville de France, capitale de la Saintonge. Voyez SAINTES.

XALAPPA, (*Géogr. mod.*) ville de l'Amérique septentrionale, dans la Nouvelle-Espagne, province de Tlascala, dans les terres, à 16 lieues de la Vera-Cruz. Ses habitants sont un mélange d'indiens & d'espagnols. (*D. J.*)

XALCOCOTL, f. m. (*Hist. nat. bot.*)

c'est le nom que les Mexicains donnent à un arbre qui paroît être le même que le goyavier, appelé par les Espagnols *guyabo*. Il y en a de deux especes au Mexique. La premiere a les feuilles de l'oranger, mais elles sont plus petites & velues, les fleurs sont blanches; son fruit est rond, & rempli de petits grains comme les figues. Ses feuilles sont astringentes & acerbres; elles guérissent, dit-on, la galle. L'écorce est aussi très-efficace; on lui attribue la vertu de guérir les enflures des jambes, les plaies fistuleuses, & même la furdité. Son fruit sent la punaise, ce qui n'empêche pas que son goût ne soit excellent. La seconde espèce diffère de la premiere, en ce que son fruit est plus gros & n'a point une odeur si forte.

XALISCO, LES ISLES DE, (*Géogr. mod.*) îles de la mer du Sud, sur la côte de la Nouvelle-Espagne, à l'occident de Guadalajara, & tout auprès du cap Corrientes, au midi de l'embouchure de la mer Vermelle. Elles sont au nombre de quatre. (*D. J.*)

XALON (LE), (*Géogr. mod.*) rivière d'Espagne. Elle a sa source dans la vieille-Castille, auprès de Médina-Céli, & se perd dans l'Ebre, au dessus de Saragosse. C'est le *Salo* des anciens. (*D. J.*)

XALXOCOTL, f. m. (*Hist. nat. bot.*) Voyez **XALCOCOTL**.

XAMABUGIS, f. m. (*Hist. mod. superstition.*) ce sont des especes de bonzes ou de moines japonnois, qui suivent le budéisme, ou la religion de Siaka. Ils servent de guides aux dévots pèlerins qui vont visiter les temples de leurs fausses divinités. Ils leur font faire le voyage piés nus; les obligent d'observer une abstinence très-sévère, & ils abandonnent sans pitié les infortunés qui sont hors d'état de suivre la caravane, & qui périclitent faute de secours dans les déserts que l'on est forcé de traverser. Ensuite ces moines barbares remettent leurs pèlerins sous la conduite des jenguis, bonzes encore plus inhumains, qui les traitent avec une dureté que le fanatisme le plus outré auroit peine à justifier. Voyez **SIACA**.

XAMDELLILHA, terme de relation, priere d'action de grâces que font les pau-

vres arabes après leur repas. Les grands seigneurs arabes invitent souvent des gens du petit peuple, & même des pauvres, à manger avec eux; ces sortes de conviés se lèvent toujours d'abord qu'ils ont fini de manger, & pour lors ils ne manquent jamais de dire à haute voix *xamdellilha*, mot qui signifie *Dieu soit loué*. Ce discours est très-noble, & ne s'adresse point au maître de la maison; mais à Dieu seul qui est l'auteur de tous les biens. (*D. J.*)

XAMI, f. m. (*Méd. arabe.*) les Arabes désignent par ce mot le caroubier; mais ce n'est pas notre caroubier de Naples ou d'Espagne; c'est un arbre bien différent, qui est peut-être l'acacia, lequel porte des filiques, & donne un fruit qui est astringent, qualité que les Arabes attribuent à la plante qu'ils appellent *xami*. (*D. J.*)

XAMO, le désert de, (*Géogr. mod.*) vaste désert de la Tartarie, vers les frontieres de la Chine. La nouvelle carte de la Grande-Russie le coupe en quatre parties.

XAN, f. m. (*Hist. mod.*) on nomme ainsi en quelques endroits de la domination du grand seigneur, ce qu'on nomme communément *kan*, *chan*, & *caravanseïra*. Voyez ces mots, *Diction. de commerce*.

XANTHE, f. m. (*Mythol.*) les poètes ne parlent point comme l'histoire. Chez eux rien ne s'opère que merveilleusement.

Un orage terrible aux yeux des matelots,

C'est Neptune en courroux qui gourmande les flots.

Après le sanglant combat qui fut donné sur les rives du *Xanthe*, le lit de ce fleuve se trouva chargé de corps morts, son eau se déborda dans la campagne, on le retira de l'eau les cadavres, on les brûla sur un bûcher. Comment Homere raconte-t-il ce fait? Il feint *Iliad. l. XXI*, que ce fleuve oppressé dans son lit, en fit ses plaintes à Achille, & que ce héros ne l'ayant pas satisfait, il se déborda contre lui, & le poursuivant avec rapidité, il l'auroit noyé, si Neptune & Minerve envoyèrent par Jupiter, ne lui eussent promis une prompte satisfaction. Le même poète ayant à nous apprendre que les inondations de la mer ruineront, quelque temps après

la retraite des Grecs, cette fameuse muraille, qu'ils avoient élevée pendant le siege de Troye, pour se mettre à couvert des insultes de leurs ennemis, dit que Neptune irrité de l'entreprise des Grecs, étoit allé prier Jupiter de lui permettre de l'abattre avec son trident; & qu'ayant intéressé Apollon dans sa vengeance, ils avoient travaillé de concert à renverser cet ouvrage. Si Turnus brûle la flotte d'Enée, Virgile fait paroître Cybele, qui change ses vaisseaux en nymphes de la mer. (*D. J.*)

XANTHE, *Xanthus*, (*Géogr. anc.*) fameuse riviere de la Troade, dans l'Asie mineure. Elle a sa source au mont Ida, & se perd dans l'Hellespont. Pline, *l. V. c. xxx.* dit qu'elle se joint avec le Simois, autre rivieré célèbre dans les poëmes d'Homere & de Virgile; ces deux rivières vont ensemble au port des Achéens.

Bien des auteurs croient que le *Xanthe* & le Scamandre ne font qu'une seule riviere, fondés sur ces vers d'Homere, *Iliad. v. 74.*

Les dieux l'appellent Xanthe, & les hommes Scamandre.

Elien dans son histoire des animaux, *l. VIII. c. xxj.* donne une origine assez naturelle de ce double nom. Il dit que le Scamandre a la vertu, que les brebis qui boivent de son eau, deviennent rousles, *ῥαβδός*: delà, ajoute-t-il, cette riviere a pris le nom de *Xanthe*, tiré de la couleur qu'elle donne aux brebis.

2°. *Xanthe*, riviere de l'Asie mineure, dans la Lycie; elle a sa source dans le mont Taurus, arrose les villes de *Xanthe* & de Patare, & se jette ensuite dans la mer Méditerranée. Ptolomée, *l. V. c. iij.* en met l'embouchure après Telmesse, auprès de Patare. Strabon assure, *l. XIV. p. 665.* qu'on l'appelloit anciennement *Sirbes*. Il dit qu'en le remontant dix stades, on trouvoit le temple de Latone, & que soixante stades plus haut que ce temple, étoit la ville qu'il nomme *Xanthe*. Ovide, *métamorph. liv. IX. v. 645.* dit de cette riviere:

Jam Cragon, & Lyniren Xanthique reliquerat undas.

3°. *Xanthe* ou *Xanthopolis*, ancienne ville de l'Asie mineure, dans la Lycie. Strabon, *l. XIV. p. 666.* dit que c'étoit la plus grande ville de cette province. On a vu dans l'article précédent qu'elle étoit à 70 stades de son embouchure, selon cet auteur. Pline *l. V. c. xxvij.* l'en met à 15 mille pas; c'est 6 mille pas de plus que le calcul de Strabon. Ptolomée, *l. V. c. iij.* la nomme dans sa liste des villes méditerranées. Appien raconte comment les habitans de *Xanthe*, amoureux de leur liberté, voyant leur ville prise par Brutus, l'un des meurtriers de César, se donnerent eux-mêmes la mort, & brûlerent leur ville, plutôt que de se soumettre au vainqueur. Il remarque que c'étoit pour la troisieme fois que cette ville éprouvoit un pareil destin; que la même chose étoit arrivée lorsque Harpale, général du grand Cyrus, avoit assiégé la ville de *Xanthe*, & lorsque Alexandre, fils de Philippe, avoit cru s'en rendre maître.

Cette ville se releva dans la suite; car outre que Strabon & Pline, postérieurs au temps de Brutus, en parlent comme d'une ville subsistante, je la trouve au rang des villes épiscopales de la Lycie, sous le nom de *Xanthi*, qui est le génitif de son nom dans la notice de Léon le sage. Mais elle est nommée *Ῥαβδός*, *Xanthus* dans celle d'Hiérocles; elle est du Mentafili, dans la Natolie, sur la côte méridionale.

4°. *Xanthe*, riviere d'Epire. Helenus, qui s'étoit établi dans ce pays-là, après le sac de Troye, avoit donné le nom de *Xanthe* à un petit ruisseau. C'est ce que Virgile, *Æneid. l. III. v. 350.* exprime par ce vers:

*Arentem Xanthi cognomine rivum
Agnosco.*

5°. *Xanthe*, ville ancienne de l'Isle de Lesbos, selon Erienne le géographe. C'est de *Xanthe*, ville de Lycie, qu'étoit Olen, poète grec, plus ancien qu'Orphée. Il composa plusieurs hymnes, que l'on chantoit dans l'Isle de Délos aux grandes solennités de la religion, nommément en l'honneur de la déesse Lucine, qu'il disoit être la mere de Cupidon. Quelques auteurs

prétendent qu'il fut l'un des hyperboréens qui fonderent l'oracle de Delphes, & qu'il y exerça le premier la fonction de prêtre d'Apollon, je veux dire, celle de rendre réponse aux consultants en vers hexamètres.

Ménécrates étoit de la même ville. Il avoit fait l'histoire de la Lycie, celle de Nicée, & celle d'Hercule. Il ne faut pas le confondre avec Ménécrate d'Elée, qui avoit décrit l'Hellespont, & les pays qui le bordent. C'est une perte considérable que celle de cet ouvrage, au lieu que les œuvres de Ménécrate de Lycie, n'étoient pas de la première réputation. (D. J.)

XANTHIQUES, f. m. pl. (*Antiquités grecques.*) *ἑλθίζα*; fête des Macédoniens, & qui étoit ainsi nommée, parce qu'elle se célébroit dans le mois Xanthus, & dans le temps que toute la famille royale étoit purifiée, ainsi que l'armée, par la lustration. Après cette cérémonie, la fête commençoit, l'armée se partageoit en deux camps, qui se mettoient en bataille l'un contre l'autre, & faisoient pour le plaisir des spectateurs toute sorte d'évolutions & de combats feints. Voyez Potter. *Archæol. græc.* l. II. c. xx. t. I. p. 417. (D. J.)

XANTHIUM, f. f. (*Hist. nat. Bot.*) genre de plante qu'on a déjà caractérisé sous le nom vulgaire de *petit glouteron*, au mot GLOUTERON.

Tournefort compte trois especes de ce genre de plante, entre lesquelles nous nous contenterons de décrire la plus commune, *xanthium vulgare*, en anglois, *the small vurdock*.

Sa tige s'élève seulement à la hauteur d'un pié & demi; elle est rameuse, velue, marquée de points rouges, s'étendant au large: ses feuilles sont beaucoup plus petites que celles de la bardane, vertes, approchant de celles du pas-d'âne, dentelées en leurs bords, d'un goût un peu âcre, tirant sur l'aromatique; sa fleur est un bouquet à fleurons, semblable à de petites vessies, & contenant chacune une étamine; ces fleurons tombent facilement, & ils ne laissent après eux aucune graille; mais il naît sur les mêmes piés qui fleurissent, des fruits oblongs, gros comme de petites olives, hérissés de piquans qui s'attachent aux habits; chacun de ces fruits

est divisé dans sa longueur en deux loges, qui renferment des semences oblongues; sa racine est petite, blanche, garnie de fibres assez grosses. Cette plante croît dans les terres grasses, contre les murailles, & dans les fossés dont l'eau a été desséchée. Sa racine est d'un goût âcre & amer, ce qui fait qu'on l'estime digestive & résolutive; on l'emploie, mais sans succès, dans les tumeurs scrophuleuses. (D. J.)

XANTHO, f. f. (*Mytholog.*) une des nymphes océanides, compagne de Cyrene, mere d'Aristée, selon Virgile.

XANTHON, (*Hist. nat.*) nom que les anciens naturalistes ont donné à un marbre d'un jaune verdâtre. On l'appelloit aussi *marmor herbosum*: on croit qu'il étoit le même que celui qu'on nommoit *marbre ténarien*.

XANTHURUS DES INDES, (*Ichthyol.*) nom que nos naturalistes ont donné au poisson appelé par les Hollandois *geel-flard*. Il est de la grosseur & de la forme de la carpe; ses mâchoires sont armées de petites dents serrées, & fort pointues; son dos est jaune, & sa queue l'est encore davantage; son ventre est d'un blanc bleuâtre; sa tête est brune, & ses nageoires sont d'un beau rouge. On prend ce poisson à l'hameçon entre les rochers, sur le bord de la mer des Indes orientales, & il est également bon & sain. Ray. *Ichthyograph.* (D. J.)

XANTHUS, f. m. (*Hist. nat. Lithol.*) les anciens naturalistes ont donné ce nom à une pierre, ou plutôt une especie d'hématite, ou de mine de fer, d'un jaune pâle. Son nom grec *ἄνθος*, annonce cette couleur. C'est la même substance à qui quelques auteurs ont donné le nom d'*élatites*.

XANTHUS, mois, (*Calend. des Macédon.*) mois macédonien, qui étoit le second du printemps, & qui répondoit au mois judaïque nommé *Nisan*, & au mois égyptien, appelé *Pharmuthi*. Le nom de ce mois se trouve au II. liv. des Macchab. xj. 30. Antiochus écrit aux juifs: « Nous accordons jusqu'au trentième » du mois *Xanthicus*, protection & sû- » reté à tous ceux qui se trouveront en » route pour venir ici. (D. J.)

XANXUS,

XANXUS, f. m. (*Conchyliolog.*) gros coquillage semblable à ceux avec lesquels on a coutume de peindre les Tritons; les Hollandois le font pêcher vers l'Isle de Ceylan, ou à la côte de la pêcherie où est le royaume de Travancor: ceux qu'on pêche sur cette côte, ont toutes les volutes de droit à gauche; s'il s'en trouvoit quelqu'un dont les volutes fussent disposées de gauche à droite, les Indiens l'estimeroient infiniment, parce qu'ils croient que ce fut dans un *xanxus* de cette espèce qu'un de leurs dieux fut obligé de se cacher.

La compagnie hollandoise des Indes orientales ne permet pas aux indiens de la domination de vendre à d'autres qu'à elle les *xanxus* qu'ils peuvent pêcher; elle les débite à un prix fort cher dans le royaume de Bengale, où on les scie pour en faire des bracelets. (*D. J.*)

XANCHEU, (*Géog. mod.*) ville de la Chine, dans la province de Quanton, dont elle est la seconde métropole. *Long.* suivant le pere Noel, 150, 43, 30; *lat.* 24, 42, 20.

XARAFFE, f. m. (*Commerce.*) les *xaraffes* sont à Goa, & dans toutes les villes de commerce de la côte de Malabar, des espèces de changeurs, qui, pour un petit profit qu'on leur donne, examinent les espèces d'argent, sur-tout les pardaos & les rafins qui ont cours dans le négoce, & dont la plupart sont faux ou altérés. Ces *xaraffes* sont des chrétiens indiens qui se tiennent au coin des rues, & qui sont si expérimentés dans la connoissance de ces pardaos, que sans les peser, & sans se servir de la pierre de touche, ils distinguent une pièce fautive entre mille.

On doit d'autant plus se fier à ces changeurs qu'ils sont obligés de garantir les pièces qu'ils ont visitées. Outre cet emploi qu'ont les *xaraffes*, ce sont aussi eux qui changent les monnoies, & qui fournissent aux marchands les espèces dont ils ont besoin, en se contentant pour tout profit de quelques busamos d'étain, petite monnaie, dont les trois valent deux reis de Portugal, c'est-à-dire deux deniers en France. Il y a aussi de ces *xaraffes* à Constantinople, au Caire, & dans les

villes de négoce de l'empire Ottoman. (*D. J.*)

XARAGUA, (*Géog. mod.*) ville capitale du même nom, dans l'Isle de Saint-Domingue; c'est une ville toute délabrée.

XARAMA, LE, (*Géog. mod.*) petite rivière d'Espagne, dans la nouvelle Castille. Elle a sa source aux confins de la vieille Castille, & se rend dans le Tage, à 8 lieues au dessus de Tolède, & proche d'Aranjuez. (*D. J.*)

XATIVA, (*Géog. mod.*) ville d'Espagne au royaume de Valence, sur le penchant d'une colline, au pied de laquelle coule le Xucar, à neuf lieues au midi de Valence, & à vingt au nord-ouest d'Alicante.

Philippe V traita inhumainement cette ville dans le cours de la guerre du commencement de ce siècle, parce qu'elle s'étoit déclarée par la force en faveur de Charles, archiduc d'Autriche. Il la fit assiéger en 1706, & raser de fond en comble après l'avoir prise. Ensuite considérant la beauté de sa situation, il éleva sur ses ruines une autre ville qu'on nomme à présent *San-Philippe*. *Long.* 26, 50; *lat.* 58, 55.

Le pape Calixte III étoit natif de *Xativa*. Il canonisa l'homme qui lui avoit prédit son élévation au pontificat, qu'il n'obtint cependant qu'à l'âge de 76 ans. Il excita toute l'Europe à prendre les armes contre le turc, & ce projet ne fut pas heureux pour les chrétiens. Il donna les meilleurs bénéfices à ses parens qui ne les méritoient guère. Il mourut en 1458, au bout de trois ans & quelques mois de règne.

André (Jean) mahométan, naquit à *Xativa* dans le xv siècle, & succéda à son pere dans la charge d'alfaqi de cette ville; mais il abandonna sa religion, & se fit chrétien. Il est auteur d'un livre intitulé *confusion de la secte de Mahumed*. Ce livre a été publié premièrement en espagnol; & traduit sur l'italien en françois par M. le Fevre de la Boderie, Paris 1574, in-8°. Tous ceux qui écrivent contre le mahométisme, citent beaucoup cet ouvrage.

Malvenda (Thomas) religieux dominicain , né à *Xativa* en 1566 , mourut à Valence en Espagne en 1628 à 63 ans. Les ouvrages qui subsistent encore de lui, sont : 1°. un traité de *Anni-Christo*, dont la meilleure édition est celle de 1621. 2°. Une *nouvelle version du texte hébreu de la bible*, avec des notes , imprimée à Lyon en 1650 , en 5 vol. in-fol.

Espagnolet (Joseph - Robert Ribera , dit l') , peintre dont je n'ai point parlé en traitant des écoles de peinture , naquit en 1589 à *Xativa* , & mourut à Naples en 1656. Il étudia la manière de Michel-Ange Caravage , & se plut comme lui à représenter des sujets terribles & pleins d'horreur. Né dans la pauvreté , un cardinal fut frappé de ses talens , & touché de son indigence ; il l'emmena dans son palais & le combla de faveurs ; mais l'Espagnolet voyant que son changement de fortune le rendoit paresseux , quitta le cardinal pour reprendre le goût du travail. Il se rendit à Naples , s'y fixa , en devint le premier peintre , & s'y enrichit. Ses principaux ouvrages sont dans cette ville , & à l'Eccurial. Il y a beaucoup d'expression dans ses têtes , mais son goût n'est pas noble , & son pinceau n'a rien de gracieux. (D. J.)

XAVIER , (*Géogr. mod.*) château d'Espagne , dans la Navarre , au pied des Pyrénées , à sept ou huit lieues de Pampelune. Je parle de ce château , parce que François & Jérôme Xavier , oncle & neveu , y prirent naissance.

Le premier surnommé *l'apôtre des Indes* y naquit en 1506 , & se lia d'amitié à Paris avec Ignace de Loyola. Il se destina pour missionnaire dans les Indes orientales , & arriva à Goa en 1542 , sous la protection de Jean III , roi de Portugal. Il mourut dans l'île de Sancian , à vingt-trois lieues des côtes de la Chine , en 1552 , âgé de 46 ans. Grégoire XV le canonisa en 1622 , & soixante ans après le P. Bouhours écrivit sa vie sur les mémoires qu'on lui communiqua , & qu'il embellit à sa guise.

Il est certain que François Xavier n'étoit pas un homme du commun , ni un apôtre évangélique , car il prétendoit » qu'on » n'établirait jamais aucun christianisme

» de durée parmi les païens , à moins que » les auditeurs ne fussent à la portée d'un » mousquet. » C'est le P. Navarette , traité 6°, p. 436 , col. 6 , qui nous apprend cette façon de penser de son confrère , sur les moyens d'opérer la conversion des païens. *Dezia el santo que mientras no effuvieran debaxo del mosqueo , no avia de aver christiano de provecho.* Le P. Tellez dans son histoire d'Ethiopie , l. IV , c. ii j , ne fait point de difficulté d'avouer la même chose : » c'a toujours été , dit-il , » le sentiment que nos religieux ont formé » concernant la religion catholique , qu'elle » ne pourroit être d'aucune durée en Ethio- » pie , à moins qu'elle ne fût appuyée par » les armes. » *Este soy sempre o parecer que os nossos religiosos formaram d'aquellas cousas tocantes à la religiam catholica , a qual nam podia ser de dura em Ethiepia , sem ter autoridade di armas.*

Jérôme Xavier servit son oncle dans les missions des Indes orientales , où il passa en 1581 , après être entré chez les jésuites en 1568. Il fut successivement recteur à Bazin & à Cochin , maître des novices , & supérieur de la maison professe de Goa. Il est mort dans cette ville en 1617 , après avoir été nommé à l'archevêché d'Angamale , transporté alors à Cranganor.

Ses confrères disent des merveilles de sa mission auprès du grand mogul Akébar ; cependant malgré les distinctions que ce prince accorda à Jérôme Xavier , il continua de célébrer avec ses fils sa fête ordinaire en l'honneur du Soleil ; & quand il fut au lit de mort , il déclara au P. Xavier que loin d'être converti , il étoit comme engagé d'honneur à maintenir la secte qu'il avoit jusqu'alors favorisée ; c'est le P. Carrou qui dans son histoire du Mogol , nous apprend cette particularité ; mais il y en a une autre qui a fait connoître le P. Jérôme Xavier en Europe , plus que ses conversions aux Indes ; ce sont deux ouvrages qu'il a composés , & que Louis de Dieu a fait imprimer à Leyde , en 1639 , in 4°. L'un est l'histoire de Jesus-Christ , & l'autre celle de S. Pierre , en Persan. Louis de Dieu les traduisit en latin , & les mit au jour avec des remarques.

» L'ouvrage, en lui-même, dit M. la
 » Croze, hist. du Christ. des Indes, p.
 » 333, est un amas monstrueux de fictions
 » & de fables grossières, ajoutées & fou-
 » vent substituées aux paroles des saints
 » évangélistes. Au reste, Jérôme Xavier
 » n'est auteur de cette espèce d'alcoran,
 » que pour ce qu'il y a de prose & de
 » superstitieux. Il l'avoit composé en por-
 » tugais, & la version persane dont Alé-
 » gambe & les autres jésuites lui font hon-
 » neur, n'est nullement de lui. Elle a pour
 » auteur un mahométan de Lahor dans les
 » Indes, nommé *Abdel Senarim-Kasem*,
 » comme Xavier lui-même l'avoue à la fin
 » de son premier ouvrage, pag. 586. »

M. Simon est du même sentiment, que
 cette histoire a d'abord été composée en
 portugais, & il en dit assez sur le fond du
 livre, pour faire voir ce qu'il en pense.
 » Il (*Xavier*) composa cette histoire, dit
 » M. Simon, *Hist. crit. des vers. du N. T.*
 » ch. xvij, pag. 206, à Agra, où il étoit
 » alors, à la sollicitation du grand-mogol.
 » Il paroît de plusieurs mots qui sont dans
 » le persan, qu'il a été d'abord com-
 » posé en langage portugais, d'où il a été
 » ensuite mis en persan. Louis de Dieu
 » s'est fort emporté contre cet ouvra-
 » ge, à cause des additions prises des
 » livres apocryphes qu'on y a insérées. Et
 » en effet, quoique ce protestant n'ait pas
 » gardé assez de modération dans sa préface
 » & dans ses notes, on ne peut nier qu'il
 » n'eût été plus à propos de traduire en
 » persan le texte pur des évangiles, que
 » de donner un mélange de ces évangiles
 » & de pièces apocryphes, sous le titre
 » de *l'histoire de Jesus-Christ*. Le P.
 » Jérôme Xavier a aussi composé un ou-
 » vrage semblable, intitulé *l'histoire de*
 » *S. Pierre*, qui n'est pas écrit avec plus
 » d'exactitude que le premier. »

Pietro-Della Valle, de retour de ses
 voyages de Perse, examina la version latine
 de Louis de Dieu, & la trouva, à peu de
 choses près, fidelle, suivant le récit de
 Nicolas Antonio.

Il est vrai que le P. Pétau prétend que
 les deux pièces dont il s'agit ne sont point
 de Jérôme Xavier; mais il a contre lui
 l'aveu d'Alégambe, de Nicolas Antonio &

de M. Simon. On trouvera les deux pièces
 du P. Jérôme Xavier dans J. A. Fabricius,
cod. apoc. N. T. t. I, p. 301, édit. 1729.
 On voit dans l'histoire de Jesus-Christ,
 composée par ce jésuite, entr'autres pièces
 supposées, deux lettres, l'une de Lentulus
 & l'autre de Pilate, toutes deux écrites à
 Tibère. Dans la première, l'auteur fait le
 portrait de Jesus-Christ, comme les pein-
 tres le représentent depuis long-temps dans
 leurs images, & racontent quelques-uns
 de ses miracles; dans la seconde, il parle
 aussi des miracles de Jesus-Christ & de son
 ascension dans le ciel; mais il n'y est fait
 aucune mention de la mort, & moins
 encore de sa résurrection. (*D. J.*)

XAUXA, (*Géogr. mod.*) ou la rivière
 de Maragnan, rivière de l'Amérique mé-
 ridionale, & une des plus considérables. Sa
 principale source est dans le lac Cincha-
 Cocha, vers les 304, 20 de longitude, &
 les 10 d. de latitude méridionale. Elle prend
 ensuite le nom d'*Ucayalé*, & va se rendre
 dans l'Amazone à S. Joachim d'Omaguas.
 La vallée de *Xauxa* où court cette rivière,
 a 24 lieues de long, & 5 ou 6 de large.
 Elle étoit peuplée de plus de vingt mille
 habitans quand les Espagnols y arrivèrent.
 On n'y trouve aujourd'hui çà & là que
 quelques chétives bourgades d'Indiens.
 (*D. J.*)

XAUXAVA, (*Géogr. mod.*) mon-
 tagne, rivière & ville d'Afrique, selon
 Marmol. La montagne fait partie du grand
 Atlas, au royaume de Maroc. La rivière
 sort de cette montagne, & la ville est bâtie
 sur le bord de la rivière, à environ cinq
 lieues de Maroc. (*D. J.*)

X E L

XELVA, (*Géogr. mod.*) petite ville
 d'Espagne, au royaume de Valence, près
 du Guadalaviar, à sept lieues de Ségorbe,
 & à dix lieues au dessus de Valence. Long.
 27, 26; latit. 39, 42. (*D. J.*)

XÉNELASIE, de Lacédémone. (*Hist.*
 de Lacédémone. La xénélasie est en général
 le droit de bourgeoisie, ou de la qualité
 de citoyen d'un lieu accordée à un étranger.

Les loix de Lacédémone étoient si remar-
 quables par leur singularité à cet égard,

qu'on ne se lassé point d'en parler. Lycurgue qui en fut l'auteur, les tira de son vaste génie. Il forma dans le sein même de la Grèce, un peuple nouveau, qui n'avoit rien de commun avec le reste des Grecs que le langage. Les Lacédémoniens devinrent par son moyen des hommes uniques dans leur espèce, différens de tous les autres par leur maniere comme par leurs sentimens, par la façon même de s'habiller & de se nourrir comme par le caractère de l'esprit & du cœur ; mais rien ne contribua davantage à en faire une nation isolée, que la belle loi de Lycurgue, de n'accorder la *xénelastie* à aucun étranger, sans de pressans motifs, & même d'empêcher que tout étranger eût à sa volonté, la libre entrée en Laconie.

Cet établissement avoit les plus grands avantages. Il s'agissoit d'établir une forme de gouvernement & des regles de conduite extraordinaires, une religion simple & dénuée de cette pompe extérieure qui en faisoit ailleurs l'objet principal, un culte libre de la plupart des superstitions qui régnoient chez les autres peuples, des fêtes & des jeux où la jeunesse de l'un & de l'autre sexe paroissoit nue, un partage égal des terres entre les particuliers, avec ce qu'il falloit précisément à chacun pour vivre ; l'obligation de manger en commun avec une extrême frugalité, la proscription de l'or & de l'argent, l'usage enfin de ne vendre ni acheter, de ne donner ni recevoir, de ne cultiver ni art de luxe, ni commerce, ni marine, de ne point voyager hors du pays, sans la permission de l'état, & de ne point se conduire par les maximes étrangères. Ces différentes loix ne pouvoient s'observer en laissant à l'étranger un libre accès ; les unes auroient été souverainement imprudentes, & les autres auroient renfermé une entière impossibilité. Qu'on juge ensuite si la *xénelastie* n'étoit pas un règlement nécessaire pour leur servir d'appui.

Elle étoit propre à prévenir toutes les violences & les perfidies dont les étrangers jaloux pouvoient se rendre coupables. Lacédémone n'avoit plus à craindre, ni un Hercule, qui après avoir été reçu dans ses murs, massacra ses princes ; ni un

Paris, qui enlevât la femme de celui qui lui donnoit un trop facile accès, ni de nouveaux Myniens, qui par la plus noire ingratitude, conjurassent la perte de ceux qui leur auroient accordé l'hospitalité. Le peuple étoit à couvert des espions, & de toutes personnes mal-intentionnées, que le desir de nuire auroit pu amener ou retenir dans le pays. Les forces de l'état inconnues aux voisins, leur en devenoient plus redoutables. Les endroits foibles dont ils auroient pu tirer avantage, étoient dérobés à leur vue ; tout étoit mystère pour eux, non seulement l'intérieur de la république, ses projets, ses desseins cachés, mais encore ses mœurs & sa police ; rien de plus capable de les tenir dans le respect.

Le grand bien de la *xénelastie*, étoit encore de prévenir les innovations que le commerce des étrangers ne manque jamais de faire dans le langage & dans les mœurs. Les maximes une fois établies parmi les Lacédémoniens, devoient s'y conserver plus saines, nul mélange n'en altéroit la pureté ; elles devoient y être plus longtemps uniformes, nul genre de vie différent n'inspiroit le goût de la nouveauté ; & si l'inconstance ou la malice des particuliers les porteroient à innover, du moins ils n'avoient point d'exemples étrangers qui tementassent leur envie. Il étoit par conséquent & plus rare d'y voir le désordre, & plus facile d'y remédier.

Les étrangers sont souvent dans des dispositions peu favorables au pays dans lequel ils viennent voyager. Les mieux intentionnés apportent nécessairement avec eux des façons de penser & d'agir, capables de troubler l'harmonie d'un petit état, où doit régner une régularité parfaite. Lycurgue voulut que le sien fût de cette nature. Il avoit établi dans l'intérieur un arrangement sûr & constant, que les atteintes seules du dehors pouvoient troubler. Dans cette idée, les étrangers lui parurent suspects, il crut devoir les éloigner pour prévenir dans son état la corruption des mœurs.

Rome avilit peu-à-peu la dignité de citoyen, en la rendant trop commune. Lacédémone par son extrême réserve à accorder ce droit, le rendit estimable &

précieux. Le titre de citoyen, devenu très-rare, acquit un nouveau prix dans l'idée des étrangers. Nous en avons un bel exemple dans Hérodote. Les Lacédémoniens vouloient attirer auprès d'eux Tisamene, Eléen de nation & devin célèbre, pour le mettre avec leurs rois à la tête des troupes contre les Perses. L'oracle l'avoit ordonné, car il falloit des raisons supérieures à la politique ordinaire, pour les obliger de prendre un général étranger. Ils lui firent donc les offres les plus avantageuses; Tisamene les rejeta, demandant uniquement les privilèges & l'honneur de citoyen de Sparte. Ils le refusèrent d'abord, mais à l'approche de l'ennemi, il fallut y consentir. Alors Tisamene exigea qu'on lui accordât encore la même grace pour son frère Hegias, & l'on fut obligé d'acquiescer à sa requête: ce sont-là, dit Hérodote, les deux seules personnes à qui Lacédémone ait accordé le droit de *xénélasie*. L'historien se trompe, mais ce qu'il dit prouve au moins l'idée avantageuse qu'on avoit, de son temps, d'un citoyen de Sparte. Les Athéniens montroient bien le cas qu'ils en faisoient, lorsqu'ils se plaignoient ouvertement, de ce que les Lacédémoniens ne communicuoient leurs privilèges à aucun étranger.

Il n'est pourtant pas vrai que l'entrée de Sparte fût fermée à tous les étrangers; Lycurgue lui-même fit passer Thalès de l'isle de Crete à Lacédémone, afin que cet étranger qui joignoit au talent d'un poète, tout le mérite d'un législateur, prêtât les charmes de la poésie à des loix dures & reburantes. Les Lacédémoniens le reçurent par un ordre exprès de l'oracle, & attribuèrent à son arrivée la cessation d'une peste qui les désoloit. Quelque temps après, les magistrats firent aussi venir de Lesbos, le poète Terpandre, qui radoucit le peuple mutiné; Phérécyde, qui étoit, je pense, athénien, vint aussi à Sparte comme citoyen, & ces trois étrangers qui chantoient continuellement les nouvelles maximes de la république, y furent comblés d'honneurs: il est vrai que Phérécyde périt ensuite malheureusement, mais le bien public en décida.

Ce fut encore un oracle qui fit venir à

Lacédémone Tyrnée, poète athénien: sa patrie l'envoya par dérision aux Lacédémoniens, pour leur servir de chef dans la guerre de Messene, mais ils en tirèrent des avantages réels. Les soldats animés par son chant & sa poésie, remportèrent une victoire complete. Les Lacédémoniens d'ailleurs, peu partisans des poètes, firent grand cas de celui-ci, jusqu'à ordonner qu'on ne marcheroit jamais à l'ennemi, qu'on n'allât entendre auparavant à la tente du roi, les vers de Tyrnée, pour en être plus disposé à combattre, & à mourir pour la patrie. Telle fut l'origine de leurs chansons guerrières si connues dans l'antiquité. Tyrnée écrivit de plus en faveur des Lacédémoniens, un traité de leur république, qui n'est point parvenu jusqu'à nous. Une chose remarquable est qu'ils ne reçurent cet étranger dans leur patrie qu'en le naturalisant, & le faisant citoyen de Sparte; afin d'être un Lacédémonien, qu'il ne soit pas dit, que nous ayions jamais eu besoin d'un général étranger.

Il y avoit d'autres étrangers que Lacédémone se trouvoit heureuse d'accueillir, sans craindre d'enfreindre les intentions de son législateur. Je parle des alliés, qui avec des troupes venoient à son secours. C'est ainsi qu'à la naissance de la république, sous le regne de Télécus, les Egides qui composoient une famille thébaine, vinrent de la Béotie à Sparte, pour faciliter la prise des deux ou trois villes voisines que les Doriens avoient laissées aux anciens habitans. La troupe auxiliaire avoit pour chef Timomachus, qui le premier fit exécuter aux Lacédémoniens les loix de la guerre prescrites par Lycurgue. On peut donc joindre Tymomachus & sa famille à Tyrnée, à Phérécyde, à Terpandre, & à Thalès.

La *xénélasie* n'empêchoit point les Lacédémoniens d'appeler chez eux des médecins, & d'autres personnes habiles, à mesure qu'ils en avoient besoin. Le scythe Abaris trouva Sparte exposée à de fréquentes mortalités causées, dit-on, par les vapeurs & par le chaud qu'envoyoit le voisinage du mont Taygere. Il fit des sacrifices & des lustrations accompagnées sans doute de remèdes plus efficaces, & ces

maladies ne reparurent plus. Bacia, béotien, célèbre par plusieurs opérations merveilleuses, guérit par des purifications, les femmes lacédémoniennes qu'une espèce de manie avoient saisies. Anaximandre, physicien de Milet, avertit un jour les Lacédémoniens de quitter la ville, parce qu'il alloit arriver un tremblement de terre. Ils le firent, & se retirèrent dans la campagne avec leurs meubles, c'est-à-dire, leurs armes. La violence de la secousse détacha le sommet du mont Taygete, & renversa la ville, où quelques jeunes gens demeurés au milieu du portique, périrent sous les ruines. Ce fut le même Anaximandre, suivant Diogene Laerce, ou son disciple Anaximene de Milet, suivant Phine, qui fit à Lacédémone le premier cadran solaire.

On ne transgressoit point la *xénelafie*, en recevant les ministres étrangers à Lacédémone pour des raisons d'état; les Spartiates se trouvant nécessairement engagés dans le cours des affaires publiques, de négociation, de confédération, de projets de guerre, & de traités de paix qui demandoient le ministère des étrangers. Aussi furent-ils reçus à Sparte avec toutes sortes d'égards & de politesse, sur tout depuis l'attentat qu'on y eut commis contre les ambassadeurs de Perse, en les précipitant dans un puits. Les Lacédémoniens affligés d'abord après de plusieurs maux, les attribuerent à leur cruauté. Persuadés que le ciel en poursuivoit la vengeance, ils proposèrent dans une grande assemblée d'expier leur crime par la mort volontaire de quelques citoyens. Sperthiès & Bulis, deux spartiates des plus illustres, s'offrirent aussi-tôt pour victimes, & s'allèrent présenter au roi de Perse. Ils furent traités magnifiquement sur la route par les satrapes; arrivés à Suze, Xerxès leur dit que s'ils avoient violé le droit des gens par le meurtre de ses ambassadeurs, il n'avoit garde de faire une action pareille à celle qu'il avoit à leur reprocher, ni de leur donner occasion de cesser d'être coupables en acceptant leur satisfaction, & il les renvoya avec cette réponse pleine de grandeur. Les Lacédémoniens en profitèrent & reçurent depuis ce temps-là aussi dignement que les Athéniens, tous les députés qu'on leur envoyoit

des pays voisins ou éloignés. Les exemples en sont fréquens dans l'histoire, il seroit ennuyeux de les rapporter.

Nous avons déjà remarqué que la *xénelafie* ne regardoit point les troupes étrangères qui venoient au secours de Lacédémone. La politique demande qu'on ait encore plus d'égards pour des alliés, que pour les naturels d'un pays, & il est de l'intérêt d'un peuple guerrier d'en user ainsi. Celui-ci cependant crut devoir conserver avec ses alliés une certaine réserve. Les étrangers avec lesquels ils faisoient des campemens & des marches, ignoroient jusqu'au nombre des Lacédémoniens qui composoient l'armée confédérée. Ils avoient beau faire des questions ou des plaintes sur cet article, elles étoient reçues avec une sorte de fierté, comme il paroît par quelques réponses d'Agéfilas, d'Arifton & d'Agis.

Mais dans le temps des solemnités & des fêtes qu'on célébroit certains jours de l'année, il étoit permis aux étrangers de venir à Sparte en être les témoins. La manière dont on y produisoit la jeunesse de l'un & de l'autre sexe, devoit piquer une curiosité déréglée. Delà cette proposition cynique rapportée dans Athénée: « Nous n'avons » que des éloges à donner à la coutume de » Sparte, qui montre ses filles nues aux » étrangers. » Ils accouroient en foule à ces spectacles. On les plaçoit à l'ombre, tandis que les Lacédémoniens demeuroient exposés aux ardeurs du soleil. Xénophon parle de Lichas, qui se distinguoit par son attention à régaler les étrangers qui venoient pour lors à Lacédémone; & peut-être qu'il faut rapporter à ces sortes d'occasions le festin Copis, décrit fort au long par Athénée, où les étrangers mangeoient sans distinction avec les habitans du pays.

La *xénelafie* lacédémonienne crut encore devoir se relâcher dans les conjonctures en faveur de quelques particuliers, ou même de quelques peuples entiers, que des raisons uniques rendoient agréables à la nation. Arion, célèbre musicien de Lesbos, ayant fait naufrage vers les côtes de Laconie, se sauva sur le cap Ténare; on lui donna retraite, & il consacra dans le temple d'Apollon, situé sur le même promontoire, une statue de bronze pour monument de

son aventure. Thémistocle, après la bataille de Salamine, ne recevant ni d'Athènes sa patrie, ni du reste des Grecs les honneurs qu'il méritoit, se rendit à Lacédémone. On lui donna la couronne d'olivier, avec le plus beau char qui fût dans la ville, & trente des principaux citoyens l'escorterent à son tour jusqu'à la frontière; honneurs inouis, que les Lacédémoniens ne défererent jamais à aucun étranger.

Alcibiade & quelques autres, obligés de sortir de leur pays par des raisons d'état, trouvèrent aussi un asyle à Lacédémone. Il y eut entre ce général athénien & un citoyen de Sparte une hospitalité particulière, dont Endéas, fils du lacédémonien, tira dans la suite de grands avantages.

L'athénien Périclès fut uni à Archidamas, roi de Sparte, par les mêmes liens de cette hospitalité personnelle, dont les droits étoient si sacrés, qu'Archidamas ravageant les terres des Athéniens, n'osoit toucher à celles de Périclès. Agéfilas, autre roi de Sparte, qui aimoit Xénophon, athénien, l'exhorta d'envoyer ses enfans à Sparte pour être élevés à la lacédémonienne. Toutes les fois que les Déliens alloient à Lacédémone, ils y étoient reçus avec distinction; on leur donnoit la préférence sur tout le monde, parce que leurs ancêtres faciliterent aux Dioscures la délivrance d'Helene. Les Philiens, qui avoient été fideles à leur alliance avec la république dans le temps de ses malheurs, comme dans ses plus beaux jours, s'étant rendus à Lacédémone, reçurent toutes sortes d'honneurs.

Si d'autres n'eurent point à se louer de l'accueil des Lacédémoniens, ils devoient s'en prendre à eux-mêmes; Archiloque de Paros étoit à peine entré dans la ville, qu'on l'en fit sortir pour avoir autrefois dit dans ses poésies, qu'il vaut mieux fuir que mourir les armes à la main. Ils chasserent encore Méandrius, tyran de Samos, pour avoir distribué des vases d'or & d'argent; & Mythécus, trop habile cuisinier, pour avoir employé des mets qui flattant le goût, ne convenoient point à la frugalité lacédémonienne. Cette extrême attention à réprimer l'affluence des étrangers dans leur pays

étoit d'autant plus nécessaire, que ces étrangers s'aviserent quelquefois d'abuser des bontés dont on les honoroit après les avoir reçus, jusqu'à commettre de basses insolences au milieu même de Lacédémone: témoins ces hommes hardis de Clazomene, qui remplirent de boue & d'ordures les chaires des éphores destinées à rendre la justice, & à régler les affaires de l'état. Ces magistrats affecterent de n'en point paroître offensés; ils firent simplement annoncer dans les rues cette ordonnance laconique: » Qu'on sache qu'il est » permis aux Clazoméniens de faire des » sottises. »

Lacédémone eut des magistrats particuliers pour avoir l'œil sur les étrangers; on les nomma *proxenes*, du nom de leur emploi; ils étoient chargés de recevoir les étrangers, de pourvoir à leur logement, de fournir à leurs besoins & à leurs commodités, de les produire en public, de les placer aux spectacles & aux jeux, & sans doute de veiller sur leurs actions. L'usage des proxenes devoit être commun parmi les différens peuples de la Grece, qui s'envoyoient continuellement des députés les uns aux autres pour traiter les affaires publiques: par exemple, Alcibiade athénien & Polydamas thessalien, furent proxenes des Lacédémoniens, l'un à Athenes & l'autre en Thessalie; par la même raison, les Athéniens & les Thessaliens avoient leurs proxenes lacédémoniens dans la ville de Sparte.

L'étranger n'eut jamais plus de liberté de venir chez les Lacédémoniens, que lorsqu'ils se furent rendus maîtres d'Athenes. Le relâchement qui s'introduisit alors dans les mœurs entraîna peu-à-peu la décadence de leur *xénelafie*, & des principales maximes de leur gouvernement. Ils commencèrent à rechercher les plaisirs de la vie, & il fallut bien que les étrangers leur en procurassent les moyens, puisque Lacédémone n'avoit ni négoce, ni connoissance des arts frivoles. On en vint dans la suite des temps jusqu'à ouvrir aux étrangers dans la ville de Las un entrepôt général pour le commerce maritime. Enfin la *xénelafie* s'oublia, & les Spartiates perdirent leurs vertus. Cet article peut paroître long, mais il s'agit de

Lycurque & de Lacédémone. (*Le chevalier DE JAUCOURT.*)

XENIÆ, (*Géogr. anc.*) Cicéron nomme ainsi des bains. On les appelloit de ce mot, *quasi hospitales*, comme il paroît par l'oraison pour Cælius, c. xxv. Quelques éditions portent *Xenias ad Balneas Xenias*.

Gruter a rétabli le mot *Xenias* sur l'autorité des manuscrits. Ces bains étoient publics. (*D. J.*)

XENIES, f. f. pl. *xenia*, (*Littérat.*) ce mot signifie chez les Grecs les *présens* qu'ils faisoient à leurs hôtes pour renouveler l'amitié & le droit d'hospitalité. Les gens riches & magnifiques dans cette nation avoient des appartemens de réserve, avec toutes les commodités possibles, pour y recevoir les étrangers qui venoient loger chez eux. La coutume étoit qu'après les avoir traité le premier jour seulement, ils leur envoioient ensuite chaque jour quelques présens des choses qui leur venoient de la campagne, comme des poulets, des œufs, des herbages & des fruits. Les étrangers de leur côté ne manquoient pas de rendre à leurs hôtes présens pour présens, & ces divers dons de part & d'autre s'appelloient *xenia*, comme on le voit dans Homère, qui nomme ainsi les présens que se font Glaucus & Diomède. C'est du mot *xenia* qu'a été formé celui de *xenodochion*, maison où l'on reçoit gratuitement les étrangers qui voyagent. (*D. J.*)

XENIL, IE, (*Géogr. mod.*) rivière d'Espagne. Elle prend sa source au royaume de Grenade, passe près de la ville de Grenade, & va se rendre dans le Guadalquivir. C'est la *Singules* des anciens.

XÉNISMES, f. m. (*Antiq. grec.*) *Ξενισμοί*, sacrifice qu'offroient les Athéniens dans leurs fêtes anacées en l'honneur des Dioscures. Ces sacrifices s'appelloient *Ξενισμοί*, parce que ces deux divinités étoient *Ξενοί*, c'est-à-dire, étrangères. Athénée, *deipn.* l. II, fait mention des jeux qu'on célébroit dans cette réjouissance. Voyez Potter, *archæol. græc.* l. II, c. xx, tom. I, p. 368. (*D. J.*)

XENIUS, (*Mythologie*) c'est-à-dire, l'hospitalier, étoit chez les Grecs une des épithètes de Jupiter.

XÉNOCLÉE, f. f. (*Mytholog.*) prêtresse de Delphes. Ayant vu venir Hercule pour consulter l'oracle d'Apollon, elle refusa de lui rendre aucune réponse, parce qu'il étoit souillé du sang d'Iphitus, qu'il venoit de tuer. Hercule offensé de ce refus, emporta le trépié de la prêtresse, & ne consentit de le rendre qu'après qu'il eût reçu satisfaction. C'est delà, dit Pausanias, que les Poètes ont pris occasion de seindre qu'Hercule avoit combattu contre Apollon pour un trépié.

XENODOQUE, f. m. (*Histoire nat.*) c'étoit dans l'église romaine un officier chargé de l'inspection du lieu nommé *Xenodochium*, destiné à recevoir les hôtes, pèlerins, pauvres, voyageurs, ce que nous pourrions rendre en François par *hospitalier*. Voyez HOSPITALIER.

S. Isidore, prêtre d'Alexandrie, & qui vivoit dans le quatrième siècle, fut nommé *Xenodochus*, parce qu'on lui avoit confié dans cette église le soin de la réception & du traitement des étrangers.

XENSI, (*Géogr. mod.*) province de la Chine, la troisième de cet empire; elle est bornée par la grande muraille, par le fleuve Jaune & par des montagnes. Elle contient huit métropoles & cent sept cités, quelques mines & beaucoup de rhubarbe; le terroir y est fertile, à cause des rivières & des torrens qui l'arrosent: Sigan est la capitale de cette province. (*D. J.*)

XENXUS, f. m. (*Hist. mod. superstit.*) ce sont des moines du Japon qui professent la religion de Budfdo. Le P. Charlevoix, jésuite, nous apprend que pour se rendre agréables aux grands, ils ont cherché à rendre la morale facile, & à débarrasser la religion de tout ce qu'elle peut avoir de gênant: ce sont des casuistes relâchés qui décident toujours en faveur des passions.

Ils nient l'immortalité de l'ame, & l'existence de l'enfer & du paradis; ils enseignent que toutes les espérances des hommes doivent se borner aux avantages de la vie présente, & ils prétendent appuyer leurs opinions sur la doctrine intérieure de Siaka, qu'ils accommodent à leur morale corrompue. Voyez SIACA.

XERANTHEME, f. m. *xeranthemum*, (*Hist. nat. Bot.*) genre de plante à fleur radiée,

radiée, dont le disque est composé de plusieurs fleurons soutenus par un embryon; la couronne de cette fleur est formée de pétales plats qui ne tiennent à aucun embryon, & qui sont contenus avec les fleurons dans un même calice. L'embryon devient dans la suite une semence garnie d'un chapiteau composé de petites feuilles. Tournefort, *Inst. rei herb.* Voyez PIANTE.

XÈRES DE BADAJOS, ou XÈRES DE LOS CAVALLEROS, (*Géogr. mod.*) ville d'Espagne dans l'Estremadure, au royaume de Léon, sur le torrent d'Ardilla, à 4 lieues au midi de Badajos. Charles V lui accorda le titre de cité. Son terroir est rempli d'excellens pâturages, où l'on nourrit quantité de bêtes à cornes. *Long.* 20, 40; *latit.* 38, 8. (*D. J.*)

XÈRES DE LA FRONTERA, (*Géogr. mod.*) ville d'Espagne, dans l'Andalousie, sur le bord du Guadalquivir, à deux lieues du port de Sainte-Marie, à trois d'Arcos, à quatre de Saint-Lucar, à cinq de Cadix, à quinze de Séville, à vingt-huit de Cordoue, & à cent de Madrid. Elle est grande & peuplée de beaucoup de noblesse. Elle a été bâtie sur les ruines de l'ancienne *Asta regia*. Son terroir est des plus fertiles, couvert d'orangers, de citronniers, d'oliviers & d'autres arbres fruitiers. Les vignes y produisent les meilleurs vins d'Espagne. C'est aux environs de cette ville que Roderic, dernier roi des Goths, perdit en 712 une bataille décisive. *Long.* 22, 30; *latit.* 36, 37. (*D. J.*)

XÈRES DE LA FRONTERA, (*Géogr. mod.*) nom de deux bourgades de l'Amérique septentrionale, dans la nouvelle Espagne; l'une est dans l'audience de Guatimala, l'autre dans la province de la nouvelle Galice, à 30 lieues de Guadalajara.

XERICA, (*Géogr. mod.*) petite ville d'Espagne, au royaume de Valence, sur le Morvédor, au dessus de Ségorbe, & à deux lieues de cette ville. *Long.* 26, 32; *latit.* 39, 58.

XERIMENHA, (*Géogr. mod.*) petite ville de Portugal, dans la province d'Alentejo, au sud-ouest d'Elvas, près de la Guadiana.

XEROMYRON, f. m. (*Pharmacie anc.*) les anciens nommoient ainsi une

composition d'aromates secs réduits en poudre, qu'on appelle improprement *onguent gras*; car il n'entroit dans leur composition aucun ingrédient qui fût tel. (*D. J.*)

XÉROPHAGIE, (*Hist. ecclési.*) dans l'histoire ecclésiastique, est l'action de se nourrir d'alimens secs. Ce mot est dérivé du grec, & composé de *xeros*, sec, & de *phagien*, manger, comme qui diroit jeûne où l'on ne mange que des choses seches.

C'étoit le nom que dans la primitive église on donnoit aux jours de jeûne auxquels on ne mangeoit que du pain avec du sel, & où l'on ne buvoit que de l'eau. Ces grands jeûnes se faisoient pendant les six jours de la semaine sainte par dévotion, mais non par obligation; & Tertullien, dans son livre de l'abstinence, remarque que l'Eglise recommandoit la *xérophagie* comme une pratique utile en temps de persécution. Elle condamna les Montanistes qui vouloient faire de la *xérophagie* un précepte pour tout le monde pendant plusieurs carêmes, qu'ils prétendoient instituer dans le cours du carême. Philon rapporte que les Esséens ou Esséniens & les Thérapeutes observoient aussi des *xérophagies* en certains jours, n'ajoutant au pain & à l'eau que du sel & de l'hysope. Voyez ESSÉNIENS & THÉRAPEUTES.

Les athlètes chez les païens pratiquoient aussi en certains jours la *xérophagie*, mais uniquement par principe de santé, & pour entretenir leurs forces. Voyez ATHLÈTES, JEUNE, ABSTINENCE.

XEROPHTHALMIE ou plutôt SCLÉROPTHALMIE, f. f. (*Chirurgie. Maladie des yeux.*) en latin *lippitudo arida palpebrarum*, grâtelles des paupières; c'est une chassie sèche, fermement adhérente aux bords des paupières, lesquelles sont un peu enflées, rouges, médiocrement douloureuses, & pesantes. (*D. J.*)

XEROPHTHALMIQUES, (*Médec.*) de *xeros* & *ophthalmos*, *ophthalmica sicca*; ce sont des remèdes propres pour l'inflammation sèche des yeux; tels sont le lait de femme, le petit-lait, l'eau de guimauve, les eaux de chélidoine, d'euphrase, de cyanus ou bluet, & de plantain. Voyez OPHTHALMIQUES.

XÉROTRIBIE, f. f. (*Médec. anc.*) *xerotribia* en latin, en grec *ξηροτρίβια*, de *ξηρος*, sec, & *τριβω*, froter; c'étoit chez les anciens, toute friction sèche faite avec la main ou autrement sur une partie malade, pour y rappeler la chaleur & la circulation. (*D. J.*)

XERTE, LA, (*Géogr. mod.*) ou la *Xerete*, rivière d'Espagne, au royaume de Léon, dans l'Estramadure. Elle a sa source au mont de Tornavacas, & après un cours de treize lieues elle se rend dans l'Araron. (*D. J.*)

XÊSTE, **XESTA**, du grec *ΞΕΣΤΗ*, f. m. (*Hist. anc.*) mesure attique égale au sextier romain. Voyez **SEXTIER**.

X I C

XICONA, (*Géogr. mod.*) & par l'auteur de la *Poblacion général de las Espagnas*, *Sexone*; petite ville d'Espagne, au royaume de Valence, entre des montagnes, au nord d'Alicante, avec un château bâti sur une hauteur. Il croit dans ses environs du vin aussi estimé que celui d'Alicante. Long. 17, 22; lat. 38. (*D. J.*)

XILOA, LA, (*Géogr. mod.*) rivière d'Espagne, en Aragon. Elle a sa source auprès d'Albarazin, & se jette dans le Xalon auprès de Calatajüd.

XILOCASTRO, (*Géogr. mod.*) bourg de la Morée, au duché de Clarence, à deux lieues au sud du golfe de Lépante, & à treize au levant de la ville de Patras. Niger suivi par M. de Lisle, croit que ce bourg a été fondé sur les ruines de l'ancienne Égypte, ville du Péloponèse, dans l'Achaïe propre.

XILOTÉPEQUE, (*Géogr. mod.*) canton de l'Amérique septentrionale, au Mexique. Il est au nord-ouest de Méchoacan, entre la rivière de Panuco & la ville de Mexico. Il renferme quelques bourgs & des villages.

XIMENA, (*Géogr. mod.*) ville d'Espagne, dans l'Andalousie, à cinq lieues au nord de Gibraltar, sur une montagne pleine de rochers, au pié de laquelle est du côté de l'orient, un pays très-fertile, arrosé par une petite branche du Guadiaro. L'ancienne *Ximena* est sur le sommet de la

montagne, & l'on juge par les arcades & par les voûtes, qu'elle a été bâtie par les Maures. M. Conduitt y a trouvé l'inscription suivante sur une pierre d'une des portes de cette ville ruinée: *L. Herennio Herenniano*, *L. Cornelius Herennius Rusticus Nepos ex testamento posuit nonis Maruis Sex. Quintilio Condiano. Sex. Quintilio Maximo Coss.* Le pere Mariana, liv. III, chap. ij, dit que la caverne où Crassus vint se cacher, étoit proche de *Ximena*. M. Conduitt fit sans succès trois lieues à la ronde pour la découvrir; cependant il est vrai qu'il y a plusieurs cavernes dans cette partie de l'Espagne. Long. 12, 30; lat. 36, 15. (*D. J.*)

XIMENIE, f. f. (*Hist. nat. Botan.*) *Ximenia*, genre de plante à fleur monopétale, en forme de cloche, divisée en trois parties, dont l'extrémité est ordinairement recourbée en dehors. Le pistil sort du calice, & devient dans la suite un fruit ovoïde & mou, qui contient un noyau dans lequel il y a une amande de la même forme que le fruit. Plumier, *nova plant. amer. genera*. Voyez **PLANTE**.

XINGU, LE, (*Géogr. mod.*) rivière de l'Amérique méridionale, qui prend sa source dans les mines du Brésil, & se rend dans l'Amazone, entre les forts de Paru & de Curupa, par plusieurs bouches. Le *Xingu* peut avoir une lieue de large à son embouchure.

C'est la même rivière que le P. d'Acunha nomme *Paranaiba*, & le P. Fritz dans sa carte, *Aoripana*; elle descend, ainsi que celle de Topayos, des mines du Brésil; elle a un saut à sept à huit journées au dessus de son embouchure, ce qui n'empêche pas qu'on ne puisse la remonter en canot, au moins deux cents lieues, s'il est vrai que cette navigation demande plus de deux mois.

Ses bords abondent en deux sortes d'arbres aromatiques, l'un appelé *cuchiri*, & l'autre *puchiri*. Leurs fruits sont à-peu-près de la grosseur d'une olive; on les rape comme la noix muscade, & on s'en sert aux mêmes usages. L'écorce du premier a la saveur & l'odeur du clou de girofle, que les Portugais nomment *cravo*: ce qui a fait appeler par corruption l'arbre qui produit

cette écorce, *bois de crabe* par les François de Cayenne. Si les épiceriers qui nous viennent de l'Orient, laissent quelque chose à désirer en ce genre, celles-ci seroient plus connues en Europe. On ne laisse pas d'en porter à Lisbonne une assez grande quantité. Elles passent en Italie & en Angleterre, où elles entrent dans la composition de diverses liqueurs. (D. J.)

XINIA, (*Géogr. anc.*) ville de Thessalie, avec un lac nommé *Xynias*; ce nom n'est que le génitif de l'autre, & veut dire de *Xynie*. Tite-Live, *liv. XXXII*, & *liv. XXXIX*, parle de *Xynia* au pluriel. Ce n'étoit qu'une bourgade aux confins des Perthes. (D. J.)

XIPHIAS, f. m. (*Phys.*) météore ignée en forme d'épée. Voyez MÉTÉORE.

Il diffère de celui qu'on appelle *aconitias*, en ce que ce dernier est plus long & moins large dans le milieu, ressemblant davantage à un dard. Voyez ACONITIAS. Chambers.

XIPHINUS, (*Hist. nat.*) nom sous lequel on a voulu désigner le saphir.

XIPHION, f. m. (*Hist. nat. Botan.*) genre de plante décrit sous le nom d'*iris bulbeux*. Voyez IRIS BULBEUX.

XIPHOÏDE CARTILAGE, (*Anat.*) le cartilage *xiphoïde* est une petite appendice du sternum; on appelle ce cartilage *xiphoïde* ou *en forme*, parce qu'il est aigu, & ressemble un peu à la pointe d'une épée. Quelquefois ce cartilage est triangulaire, ou oblong, ou partagé en deux, dont la plus grande partie passe par-dessus la plus petite, comme on le voit dans la plante que l'on nomme hypoglossum, & entre ces deux parties, l'artère & la veine mammaire passent de chaque côté. D'autres fois ce cartilage est séparé en deux comme une fourchette. Il est ordinairement de la longueur d'un pouce, quelquefois de deux, trois, & même de quatre, ainsi que Palfin l'a remarqué. Bourdon rapporte avoir vu un sujet où ce cartilage manquoit.

Plusieurs anatomistes prétendent que lorsque ce cartilage n'est point divisé, il se rencontre un trou par lequel passent les vaisseaux mammaires internes. Quelquefois aussi on observe un trou au milieu du sternum par où passent ces vaisseaux, ce qui

arrive plus souvent aux femmes qu'aux hommes; mais quand il manque aux femmes, l'on trouve presque toujours un trou dans ce cartilage; quelquefois aux hommes ces vaisseaux passent aux côtés. Riolan assure avoir vu une femme, qui avoit ce trou si grand dans le sternum, que l'on y pouvoit presque introduire le petit doigt.

Il arrive quelquefois par une cause intérieure, que le cartilage *xiphoïde* vient à se relâcher & à s'enfoncer en dedans: cet accident est suivi de grandes douleurs, par la compression que souffre alors le ventricule, avec perte d'appétit, & vomissemens: ce qui fait que le malade devient maigre & fort foible.

Pour réduire ce cartilage, quelques chirurgiens conseillent d'appliquer deux ou trois fois une ventouse qui ait une grande embouchure, & de la tirer subitement & avec effort, après l'avoir laissée un peu de temps, afin de donner au malade la liberté de respirer. Cependant cette sorte de réduction proposée par les anciens, n'est plus en usage & est mal imaginée; on se contente dans ce cas de porter le doigt assez profondément, en l'appuyant sous la courbure du cartilage, pour le redresser autant qu'il est possible; mais il faut convenir qu'on n'en vient point à bout; cependant le lecteur peut consulter la dissertation de Codronchus, de *prolapsu cartilaginis mucronatae*.

Le commun du peuple appelle la courbure du *xiphoïde* dont venons de parler, le *brechet*. (D. J.)

XIPHOS, f. m. (*Antiq. grecq.*) *ἔλφος*, nom d'un supplice capital chez les Athéniens qui consistoit à avoir la tête tranchée par l'épée. Potter, *Archæol. græc. tome I*, page 133. (D. J.)

XIRIA, (*Géog. mod.*) montagne de la Morée, sur les confins de la Zaconie & du Belvédér. On la prend pour l'ancienne Pholoë, montagne de l'Arcadie, dont Plinie parle, *l. IV, c. vj.* (D. J.)

XIRIS, f. m. (*Hist. nat. Bot.*) c'est le nom que les botanistes, les Bauhins, Gérard, Parkinson, Ray, Tournefort, & autres, ont donné à notre glayeur puant. Voyez en l'article.

Mais dans le système botanique de

Linnaeus, le *xiris* forme un genre de plante particulier, dont voici les caractères.

Le calice de la fleur est une sorte d'épi fait d'écaillés arrondies, creuses, rangées en manière de tuiles, qui divisent la fleur; la balle de l'épi a deux battans, arqués en forme de petit bateau. La fleur est composée de trois pétales, grands, aplatis, déployés & dentelés dans les bords; les étamines sont trois filets déliés, plus courts que la fleur; les bossertes des étamines sont oblongues & droites; le germe du pistil est arrondi; le style n'est qu'un simple filer; le stigmate est divisé en trois parties; le fruit est une capsule arrondie, contenant intérieurement le calice, avec trois loges, & trois battans; les graines sont très-nombreuses, & fines comme de la poussière. Linnæi, *gen. plant.* p. 122. (D. J.)

X O A

XOA, ou XAOA, ou SEWA, (*Géog. mod.*) royaume de l'Ethiopia, dans l'Abissinie; c'est un grand royaume arrosé du fleuve Jéma, qui le coupe de l'est à l'ouest. (D. J.)

XOCHICOPALLI, f. m. (*Hist. nat. Bot. exot.*) arbre de médiocre hauteur des Indes occidentales; il est commun dans la province de Méchoacan. Son tronc & son écorce produisent par incision une liqueur qui sent le limon, & à laquelle on attribue les vertus de la résine copal. Les feuilles de cet arbre sont longues de cinq à six pouces, larges de deux, d'un verd obscur; ses fleurs sont composées de quantité d'étamines jaunes. (D. J.)

XOCHINACAZTLI, f. m. (*Hist. nat. Bot. exot.*) plante mexicaine qui croît dans la nouvelle Espagne; sa fleur, dit Hernandez, entre dans la composition du chocolat; elle contribue à le rendre agréable à l'odeur & au goût. (D. J.)

XOCHIOCOTZOL, f. m. (*Hist. nat. Botan.*) c'est le nom que les Indiens mexicains donnent à l'arbre qui fournit par incision la résine appelée *liquidambar*. Cet arbre est d'une grandeur extraordinaire; ses feuilles ressemblent à celles du laryx; elles sont divisées dans leurs deux parties en trois angles, blanchâtres d'un côté, d'un verd

obscur de l'autre, & dentelées à l'entour; l'écorce de cet arbre est rougeâtre. Voyez LIQUIDAMBAR.

XOCOXOCHITL, f. m. (*Hist. nat. Botan.*) arbre particulier à la province de Tabasco, dans la nouvelle Espagne; ce qui fait que les Espagnols ont nommé son fruit *poivre de Tabasco*. Cet arbre est très-grand; ses feuilles sont semblables à celles d'un oranger, & sont d'une odeur agréable; les fleurs sont rouges, ressemblent à celles d'un grenadier, & ont l'odeur de l'orange; les fruits sont ronds, d'abord verts, ensuite rougeâtres; enfin ils deviennent noirs; leur goût est fort âcre; on s'en sert pour assaisonner les aliments.

XODOXINS, f. m. plur. (*Hist. mod. superstit.*) ce sont des bonzes ou moines japonnois de la secte de Budso ou de Siaka, qui suivent littéralement les préceptes de Siaka, & qui ont en horreur la morale relâchée des Xénus; ils rendent un culte particulier au dieu Amida. Voyez SIAKA (*religion de.*)

XOIS, (*Géog. anc.*) ville d'Egypte, dans le nome qui prenoit d'elle le nom de *Xoix*; Ptolomée, l. IV, c. v. parle du nome & de la ville. (D. J.)

XOLO, (*Géog. mod.*) grande île d'Asie, dans l'Archipel des Moluques, à trente lieues de Mindanac, vers le sud-est, & qui est gouvernée par son roi particulier. J'ai déjà parlé de cette île sous le nom de *Gilolo*: j'ajouterais seulement que c'est dans cette île qu'arrivent tous les navires de Borneo; & on peut l'appeller la foire de tous les royaumes maures. La chaleur de l'air y est tempérée par des pluies fréquentes qui rendent le terroir abondant en riz.

On assure que cette île est la seule des Philippines où il y ait des éléphants; & parce que les Indiens ne les apprivoisent pas, comme l'on fait à Siam & à Camboge, ils s'y sont extrêmement multipliés; on y trouve des chevres, dont la peau est mouchetée comme celle des tigres. On estime beaucoup un oiseau nommé *salangan*, qui fait son nid comme les moineaux; ces nids étant bouillis, passent pour fortifiants. Parmi les fruits, cette île a le durion, & beaucoup de poivre que les habitants

recueillent verd , & un fruit particulier qu'ils appellent du *paradis* , & les Espagnols *fruit du roi* ; parce qu'il ne se trouve que dans son jardin. Il est gros comme une pomme ordinaire , de couleur de pourpre ; il a de petits pepins blancs , gros comme des gousses d'ail , couverts d'une écorce épaisse comme la semelle d'un soulier , qui sont d'un goût très-agréable. (*D. J.*)

XOMOLT , f. m. (*Hist. nat. Ornith.*) nom d'un oiseau d'Amérique , dont les Indiens emploient les plumes pour se parer ; c'est un oiseau de riviere ou de marécage à piés plats , & garnis d'une membrane comme l'oie ; sa gorge est brune ; son dos & la partie supérieure de ses ailes sont noirs ; quand cet oiseau est en colere , il dresse les plumes de sa tête en forme de créne. (*D. J.*)

XOXOUHQUITICLIPATLI , f. m. (*Hist. nat. Ornitholog.*) nom américain d'une pierre du genre des jaspes , & d'un très-beau verd ; mais ordinairement elle est pâle , quelquefois teinte de gris , & marquetée de taches d'un verd foncé. On trouve cette pierre parmi les néphrétiques dont le pays abonde , & dont les Indiens font grand cas à cause des vertus qu'ils lui attribuent dans diverses maladies ; cependant ils n'en donnent aucune à cette espece particuliere. (*D. J.*)

X R

ῬΗΤΟΣ , (*Inscript.*) ce mot qui veut dire *très-bon* , se trouve fréquemment sur les tombeaux , & dans les anciennes épitaphes des Grecs & des Romains. (*D. J.*)

ῬΟΑ , (*Musique ancienne.*) n'est point le genre chromatique , comme l'ont cru plusieurs traducteurs. Ῥόα n'est autre chose que la division d'un genre musical en ses différentes especes , selon Euclide. (*D. J.*)

ῬΥΣΟΦΥΛΑΞ , (*Aniq. grecq.*) c'est-à-dire , gardien de l'or d'Apollon ; quoiqu'il n'eût point l'or en garde. C'étoit un ministre subalterne du temple de Delphes , administrateur de tout ce qui regardoit la propriété de ce temple sacré : il habitoit à l'entrée du sanctuaire. Il falloit qu'il se levât tous les jours avec le soleil , & qu'il balayât le temple avec des rameaux de laurier cueil-

lis autour de la fontaine de Castalie ; qu'il attachât des couronnes du même laurier sur les murailles du temple & sur les autels autour du trépié sacré ; qu'il en distribuât aux prophetes , aux phébadés , aux poëtes , aux sacrificateurs , & aux autres ministres.

Il alloit après cela puiser de l'eau de la fontaine de Castalie dans des vases d'or , & en remplissoit les vases sacrés , placés à l'entrée du temple , où l'on étoit obligé de purifier ses mains en entrant. Il faisoit ensuite une asperision de cette même eau sur le pavé du temple , sur les portes , & sur les murs , avec un goupillon de laurier.

Quand tout cela étoit achevé , il prenoit un arc ou un carquois , & alloit donner la chasse aux oiseaux qui venoient se poser sur les statues dont le temple étoit environné ; voilà d'où lui vint le nom de gardien de l'or d'Apollon. Il ne toioit pourtant ces oiseaux qu'à la dernière extrémité , & lorsqu'il avoit employé sans effet les cris & les menaces ; mais entre les oiseaux la colombe étoit privilégiée , & pouvoit habiter en sûreté dans le temple du dieu.

Le ministre dont nous parlons , étoit obligé de vivre dans la continence pendant les fonctions de son ministère ; il est vraisemblable qu'il y en avoit plusieurs de son ordre qui se relayoient tour-à-tour. (*D. J.*)

X U C

XUCAHA , ou XUCAHI , (*Botan. des Arabes.*) nom d'une plante célébrée pour ses vertus par les anciens médecins arabes ; mais nous ne connoissons plus aujourd'hui cette plante. Sa racine étoit formée de différens nœuds , qui étant séparés & séchés , acquéroient une couleur jaunâtre ; la substance de cette racine étoit très-légere , spongieuse , d'une odeur aromatique agréable , mais d'un goût amer ; du reste semblable de figure à la racine du fouchet ; ils la vantoient pour ses vertus cordiales & stomachiques. (*D. J.*)

XUCAR (*LE*) , (*Géogr. mod.*) riviere d'Espagne , au royaume de Valence. Le Xucar est le *Sucro fluvius* des anciens , fleuve de l'Espagne tarragonoise. Il prend sa source dans la Nouvelle-Castille , traverse la petite province de la Sierra , où

il reçoit deux petites rivières, le Cabriel & l'Orlara; après cela il vient arroser le royaume de Valence en largeur, de l'occident à l'orient, & va perdre son nom & ses eaux dans la mer, près d'une petite place nommée *Cullera*, qui donne son nom à un cap voisin. (D. J.)

XUCHINACAZTLI, f. m. (Hist. nat. Bot.) fleur du Mexique, qui a la forme d'une oreille humaine. Les pétales sont d'un beau pourpre à l'intérieur, & vertes en dehors; l'odeur en est très-agréable. Les Espagnols la nomment *flor de la oreja*, ou *fleur de l'oreille*.

XUEHIA, (Géogr. anc.) contrée de la Sicile, selon Diodore de Sicile, l. V, c. viij, on l'a nommée ensuite *Leontinus ager*. L'ancien nom venoit de Xutus son ancien maître, & le nouveau de la ville *Leonini*, aujourd'hui *Lentini*. Etienne le géographe fait une ville de ce canton.

XUITCHEU, (Géogr. mod.) ville de la Chine dans le Kiadgi, elle est voisine du fleuve Hoayang. Longitude suivant le P. Noël, 152^d, 46', 30"; latit. 28, 52. (D. J.)

XV - VIR, (Antiq. inscrip. médec.) écriture abrégée qui veut dire *quindecim-vir*. Les Antiquaires se servent de cette abréviation d'après les médailles, & autres monumens de l'antiquité. (D. J.)

XUXUY, (Géogr. mod.) autrement & plus communément *San - Salvador*; ville de l'Amérique méridionale au Paraguay, dans la partie septentrionale du Tucuman, sur une rivière qui se jette dans Rio-Vermejo.

X Y L

XYLO - ALOE, le bois de l'aloès, appelé aussi *agallochum*. Voyez **ALOËS**. Ce mot est composé de *ξυλον*, bois, & de *αλος*.

XYLOBALSAMUM, (Histoire des drogues.) ou *balsami lignum*, en grec *ξυλοβαλσαμον*, est un nom sous lequel on apporte en Europe des tiges ou des rameaux greles, ligneux, minces, tortus, noueux, branchus, de la grosseur d'une plume d'oie, ou du petit doigt, couverts de deux écorces; l'extérieure de ces écorces est mince, ridée, rousse; l'intérieure est

X Y L

d'un verd - pâle, d'une saveur & d'une odeur un peu résineuse, qui approche de celle de l'*opobalsamum*, lorsqu'il est récent. Il est rare de trouver le vrai bois du baumier dans les boutiques; ou si l'on en trouve, il est vieux & sans aucune odeur. A la place du *xylobalsamum* on y substitue des rameaux de lentisque oint d'*opobalsamum*. (D. J.)

XYLOCARPASUM, f. m. (Hist. nat. Bot. anc.) nom donné par les anciens auteurs à une sorte de bois vénéneux; c'étoit le bois d'un arbre dont la gomme s'appelloit *carpasum*, & qui étoit encore plus vénéneuse que le bois même. Sa couleur étoit tout-à-fait semblable à celle de la myrrhe, venoit du même pays, & se trouvoit quelquefois mêlée avec elle, ce qui causoit de cruels accidens à plusieurs particuliers: aujourd'hui nous ne connoissons plus ni l'arbre, ni cette gomme vénéneuse; & notre myrrhe n'est funeste à personne. (D. J.)

XYLON ARBOREUM, J. B. (Hist. nat. Bot.) cette plante est un arbrisseau que l'on cultive en Egypte; ses branches & son tronc sont durs & ligneux. Les chirurgiens de ce pays se servent de son coton pour faire des tentes au lieu de linge, dans le pansement des plaies & des ulcères: ils en font le même usage que celui que nous faisons du linge dans les hémorrhagies. Ils emploient très-fréquemment le mucilage du *xylon* dans toutes les fièvres brûlantes, & dans les poisons qui menacent d'érosion l'estomac & les intestins, ainsi que dans les toux qui viennent de la chute d'humeurs âcres & salées. Prosper Alpin, de med. ægyp.

Cette plante a les propriétés des mauves. Ses semences sont employées dans les maladies de poitrine, & dans les toux violentes; elles facilitent l'expectoration.

XYLOPHORIE, f. f. (Hist. anc.) formé du grec *ξυλον*, bois, & de *φορος*, je porte.

La *xylophorie* étoit une fête des Hébreux, dans laquelle on portoit en solennité du bois au temple, pour l'entretien du feu sacré qui brûloit toujours sur l'autel des holocaustes. Nous ne trouvons cette fête marquée dans aucun endroit de l'écri-

ture; mais Joseph en fait mention, *liv. II*, de la *guerre des Juifs*, c. *xvij*, & l'on croit communément qu'elle fut instituée dans les derniers temps de la nation, lorsque la race des Nathinéens étant presque éteinte, les prêtres & les lévites n'avoient plus de serviteurs pour leur préparer & leur apporter le bois nécessaire aux sacrifices. *Voyez NATHINÉENS*.

Selden veut que cette provision se fit dans le mois *Ab*, qui revient à-peu-près à juillet. D'autres la mettent au mois *Elul*, qui répond à notre mois d'août. Les rabbins enseignent qu'on préparoit avec grand soin le bois qui devoit être brûlé sur l'autel; qu'on le nettoyoit très - proprement, & qu'on n'y laissoit ni pourriture, ni rien de gâté & de vermoulu. Mais on fait quel fond il y a à faire sur la plupart de leurs traditions. Calmet, *dictionnaire de la bible*.

XYLOPOLIS, (*Géogr. ancienne.*) ancienne ville de la Macédoine dans la Mygdonie, selon Ptolomée, *lib. III, ch. xij*. Plin. *liv. IV, ch. x*. donne le nom des habitans selon sa coutume, & dit *Xylopolitæ*. (*D. J.*)

XYLOSTÉON, f. m. (*Hist. nat. bot.*) genre de plante à fleur monopétale, soutenue par un calice double, qui n'a qu'un pédicule, & qui est profondément découpé, & fait en forme de tuyau. Ce calice devient dans la suite un fruit à deux baies molles, qui renferment chacune une semence applatie & presque ronde. Tournefort, *inst. rei herb.* *Voyez* PLANTE.

On n'en connoît qu'une seule espece, celle des Pyrénées. C'est un arbrisseau qui se soutient de lui-même, sans s'attacher aux plantes voisines. Il pousse un bois blanc; ses feuilles sont oblongues, molles, d'un verd-blanchâtre, un peu velues. Ses fleurs sont blanchâtres, attachées deux à deux sur un même pédicule, formées en tuyaux, évasées en cloche, & découpées en quatre ou cinq parties; ces tuyaux sont soutenus par un double calice. Ce calice après la chute des fleurs, devient un fruit à deux baies, grosses comme de petites cerises, molles, rouges, remplies d'un suc amer, désagréable, & de quelques semences applaties, presque ovales. Ce fruit au nombre de cinq ou six baies,

est émétique & purgatif; il n'est point d'usage en médecine, & avec raison. (*D. J.*)

XYNELOPOLIS, (*Géogr. anc.*) ville bâtie par Alexandre. On ne fait pas trop où elle étoit. Elle ne subsistoit déjà plus du temps de Plin. *l. VI, c. xxij*, qui dit: La navigation d'Onesicrite & de Néarque, ne marque ni les manfions, ni les distances; & premièrement, on n'explique point ni sur quel fleuve, ni en quel endroit étoit *Xynelopolis* bâtie par Alexandre, d'où leur route commençoit. Cellarius, *Géogr. ant. l. III, c. xxij, p. 854*, ajoute: il semble qu'elle ait été au bout de la Gédrosie, près de l'embouchure de l'Indus, parce que leur navigation commence en ce canton-là. (*D. J.*)

XYNOCEES, f. f. pl. (*Hist. anc.*) fêtes célèbres chez les Athéniens, instituées au sujet de la réunion que Thésée fit de toutes les bourgades & petites communautés de l'Attique, en un seul corps de république. Elles étoient signalées par des sacrifices, des jeux, & des repas publics dans le Prytanée. Leur nom est formé du grec *ἄν* ou *σύν*, ensemble ou avec, & de *οἶκος*, *inhabito*, pour marquer la réunion ou société qu'avoient alors formé tous ces habitans, auparavant indépendans & dispersés. *Potter*.

XYSTARQUE, f. m. (*Antiq. grecq.*) officier qui présidoit aux xystes & au stade. Son autorité s'étendoit, non sur tout ce Gymnase; mais seulement sur tous les endroits de cet édifice, où s'exerçoient les athletes, c'est à-dire, sur les xystes, le stade, la palestres, comme l'insinue Tertullien, & comme il est facile de le conjecturer d'une ancienne inscription grecque, qu'on lit à Rome sur le piédestal d'une statue, dans le *forum Trajani*, & qui est rapportée en latin par Mercurial. Au reste, si le *xystarque* n'étoit pas précisément le même que le gymnasiarque, on doit se persuader qu'il lui étoit peu inférieur, & qu'il tenoit dans le Gymnase un rang très - honorable, puisque Ammian Marcellin fait mention en quelque endroit, de la pourpre & de la couronne du *xystarque*; ce qui prouve que cet officier présidoit aux jeux & aux exercices. (*D. J.*)

XYSTE, f. m. (*Littérat. & Architect. antiq.*) c'étoit chez les Grecs & les Romains, un lieu d'exercice consacré à divers usages; mais quoique le mot grec *xystos*, désigne un lieu couvert destiné aux exercices de la gymnastique, le mot *xystus* des Latins signifie d'ordinaire une promenade découverte. Indiquons la forme & la coupe des *xystes*, car c'est une chose peu connue.

1°. On faisoit l'alignement d'une place carrée ayant de circuit deux stades, qui font 250 pas. Trois de ses faces avoient un portique simple, avec de grandes salles dessous, où les philosophes & autres gens de lettres se rendoient pour discourir & s'entretenir ensemble.

A la face, qui devoit être tournée au midi, les portiques étoient doubles, de peur que les pluies d'hiver ou d'orage, ne pussent passer jusqu'au second, & qu'en été l'on eût aussi le moyen de s'éloigner davantage du soleil. Au milieu de ce portique, il y avoit une grande salle d'un quarré & demi de long, où l'on donnoit leçon aux enfans; à côté de cette salle étoient les écoles des jeunes filles; sur le derrière étoit le lieu où les athlètes alloient s'exercer: plus avant, tout-à-bout de la facade du portique, on avoit les bains d'eau froide.

A main gauche de la salle des jeunes gens, les lutteurs s'alloient froter d'huile, pour se rendre les membres plus souples & plus robustes, & proche delà étoit la chambre froide, où ils venoient se dépouiller. On entroit ensuite dans la chambre tiède; dans laquelle on commençoit à faire du feu & se tenir un peu chaudement, pour entrer après dans l'étruve, où le poêle étoit d'un côté, & de l'autre le bain d'eau chaude. L'architecte ayant bien considéré que la nature ne passe jamais d'une extrémité à l'autre, que par des milieux tempérés, voulut à son imitation, que pour aller d'un lieu froid en un autre chaud, le passage se trouvât tiède.

A l'issue de tous ces appartemens, il y avoit trois portiques; celui du côté de l'entrée étoit situé vers le levant ou le

couchant; les deux autres étoient à droite & à gauche, tournés l'un au septentrion & l'autre au midi, celui du septentrion étoit double, & large comme la hauteur de ses colonnes. Le portique qui regardoit le midi étoit simple, mais beaucoup plus ample que le précédent. Pour faire son compartiment on laissoit, tant du côté du mur, que du côté des colonnes, 10 piés de largeur. Cet espace donnoit un chemin en forme de levée, de laquelle on descendoit deux marches par un escalier de 6 piés, qui entroit dans un parterre couvert ayant au moins 12 piés de profondeur. C'étoit-là que les athlètes venoient s'exercer en hiver, sans recevoir aucune incommodité de ceux qui s'assembloient sous le portique pour les regarder: les spectateurs de leur côté avoient aussi l'avantage de bien voir, à cause de l'enfoncement du terrain où combattoient les athlètes; ce portique s'appelloit proprement le *xyste*.

On avoit soin, en bâtissant les *xystes*, de ménager entre deux portiques quelques bosquets, & des allées d'arbres pavées à la mosaïque. Proche du *xyste*, à la face du portique double, on faisoit les alignemens des promenades découvertes, qu'on nommoit *péridromides*, dans lesquelles les athlètes se rendoient en hiver.

A côté de ces édifices étoit une place, où le peuple venoit se ranger pour voir plus commodément les jeux. A l'imitation de ces sortes d'édifices, quelques empereurs romains pour se faire aimer du peuple, bâtirent des thermes magnifiques, où tout le monde pouvoit aller & prendre le plaisir des bains. Voyez THERMES. (D. J.)

XYSTIQUE, f. m. (*Antiq. rom.*) nom que l'on donnoit à Rome aux athlètes des gymnases & aux gladiateurs qui, l'hiver, se battoient sous des portiques, & non pas en plein air. Suétone, *vie d'Auguste*, c. xlv. en parle.

XYSTIS, (*Géogr. anc.*) ancienne ville d'Asie, dans la Carie, selon Etienne le géographe. Pline, l. V, ch. xxix, en fait mention, & nomme ses habitans *Xystiani*. (D. J.)

Y

Y

Y S. m. c'est la vingt-quatrième lettre & la sixième voyelle de notre alphabet, où l'on appelle *i grec*. Cette dénomination vient de ce que nous en faisons usage au lieu de l'*υ* (u *psilon*) des Grecs, dans les mots qui nous en viennent & que nous prononçons par un *i*, comme *martyr*, *syllabe*, *symbole*, *syntaxe*, *hypocrite*, &c. car la figure que nous avons prise, après les Romains, dans l'alphabet grec, y représentoit le G guttural, & s'y nommoit *gamma*.

Les Latins avoient pris, comme nous, ce caractère pour représenter l'*υ* grec; mais ils le prononçoient vraisemblablement comme nous prononçons *u*, & leur *u* équivaloit à notre *ou*: ainsi ils prononçoient les mots *syria*, *syacusæ*, *symbola*, comme nous prononcions *suria*, *suracusæ*, *subbola*. Voici à ce sujet le témoignage de Scaurus: (*de orth.*) *Y litteram supervacuum latino sermoni putaverunt, quoniam pro illâ U cederet: sed cum quædam in nostrum sermonem græca nomina admissa sint, in quibus evidenter sonus hujus litteræ exprimitur, ut hyperbaton & hymnus, & hyacinthus, & similia; in eisdem hæc littera necessario utitur.*

Le néographisme moderne tend à substituer l'*i* simple à l'*y* dans les mots d'origine grecque où l'on prononce *i*, & fait écrire en conséquence *marit*, *fillabe*, *simbole*, *syntaxe*, *hipocrite*. Si cet usage devient général, notre orthographe en sera plus simple de beaucoup, & les étymologistes y perdront bien peu.

Dans ce cas, à l'exception du seul adverbe *y*, nous ne ferons plus usage de ce caractère que pour représenter deux *ii* consécutifs; mais appartenans à deux syllabes, comme dans *payer*, *payeur*, *moyen*, *joyeux*, qui équivalent à *pai-ier*, *pai-ieur*, *moi-ien*, *jo-i-ieur*.

Anciennement, les écrivains avoient introduit l'*y* à la fin des mots, au lieu de l'*i*

simple: on ne le fait plus aujourd'hui, & nous écrivons *balai*, *mari*, *lui*, *moi*, *toi*, *soi*, *roi*, *loi*, *aujourd'hui*, &c. c'est une amélioration réelle.

Bronius nous apprend, que Y valoit autrefois 150 dans la numération, & Y 150000.

Y est la marque de la monnaie de Bourges. (*E. R. M. B.*)

Y, Y, y, (*Ecriture.*) ces deux dernières dans leur figure sont composées dans leur première partie, de la dernière partie d'*m* & de l'*j* consonne; la première est composée d'un accent circonflexe, de la dernière partie d'une ligne mixte, & de la queue d'un g.

Y, P, (*Géog. mod.*) l'*Y* ou l'*Yé*, est un golfe du Zuyderzée, qui sépare presque entièrement la Hollande méridionale de la septentrionale; c'étoit autrefois une rivière. Elle en conserve encore le nom, quoique par l'inondation du Zuyderzée, elle soit devenue une espèce de bras de mer, sur lequel est située la ville d'Amsterdam, en forme de croissant.

Antonides Van-der-Goës, ainsi nommé du lieu de sa naissance, & l'un des célèbres poètes hollandais du dernier siècle, a immortalisé l'*Y*, par le poème qu'il intitula de *Y-Stroom*, la rivière d'*Y*; le plan de ce poème, au défaut de l'ouvrage même, mérite d'être connu des étrangers.

Il est divisé en quatre livres. Dans le premier, l'auteur décrit ce qu'il y a de plus remarquable sur le bord de l'*Y* du côté d'Amsterdam; il ne néglige aucun ornement pour embellir, & pour varier sa matière. Il y a quelque chose d'heureux dans le tableau qu'il trace d'un quartier d'Amsterdam appelé *Pisse-neuve*. Il compare la rapidité dont les bâtimens de cette île ont été construits, à la manière dont les murailles de Thebes s'éleverent d'elles-mêmes, dociles au son de la lyre d'Amphion; cependant, dit-il, cette île avec ses palais magnifiques qui seront un jour

leurs propres sépultures, ne se fera connoître à la postérité la plus reculée, que par la gloire d'avoir été le séjour de l'amiral Ruyter. Il prend delà occasion de chanter les louanges de ce grand homme de mer; ensuite il expose aux yeux du lecteur les bâtimens qui couvrent les bords de l'Y; mais ce n'est pas d'une manière sèche qu'il les peint, tout y brille d'ornemens, & des couleurs les plus vives.

En parlant de la compagnie des Indes occidentales, il rapporte les guerres que cette société a eues avec les Portugais. Il décrit avec étendue le magasin de l'amirauté, & le palais de la compagnie des Indes orientales. Dans la description du premier, il fait une peinture aussi grande que terrible, de tous les instrumens de guerre qu'on y trouve entassés. C'étoit autrefois, dit l'auteur, l'ouvrage des plus grands monarques, d'élever un capitol; mais ici des marchands osent élever jusqu'au ciel, un bâtiment qui surpasse les palais des rois. La puissance de la compagnie est assez connue, par l'orient soumis à ses loix; & le château prodigieux qu'elle a fait construire reçoit le jour de plus de trois mille & trois cents fenêtres.

Dans le second livre, le poète parcourt une carrière très-vaste, & qui renferme en quelque sorte une partie de l'univers. Après avoir fait l'éloge de la navigation, il passe en revue les flottes nombreuses qui couvrent l'Y, & qui vont prendre dans le monde entier tout ce qui peut servir à la nécessité & à l'orgueil des hommes. A cette occasion, il parle des expéditions hardies de l'amiral Heemskerck, destinées à chercher une route abrégée vers les Indes par la mer Glaciale. Il s'étend sur les malheurs où l'Amérique est tombée par ses propres richesses. Il introduit l'ombre d'Attabalipa, qui, charmée de voir dans les Hollandois les ennemis de ses bourreaux, leur fait l'histoire des cruautés des Espagnols.

L'auteur suit dans sa description la flotte des Indes: sa muse parcourt les différens pays de cette vaste contrée, & décrit avec pompe les différentes richesses dont chacune de ces provinces charge les vaisseaux hollandois. Non contente de donner une idée de l'étendue du négoce de la Hollande dans

ces climats, elle dépeint la puissance de ses armes & de ses trophées, & nous trace pour exemple le tableau d'une bataille où ses soldats remportèrent une victoire signalée sur les habitans de Macassar. L'auteur retourne ensuite vers l'Y, en décrivant les pays qu'il découvre sur son passage.

Etant de retour, il détaille les principales marchandises que les autres parties de l'univers fournissent à la Hollande, comme une espèce de tribut qu'elles paient à l'industrie de ses habitans. En parlant des vins & d'autres objets de luxe qui viennent de France, il déclame avec autant de force que de bon sens contre les vices que ce même pays tâche de communiquer aux Hollandois.

Le livre troisième est une fiction d'un bout à l'autre: le poète est entraîné tout d'un coup au fond de l'Y; il voit le fleuve avec ses demi-dieux & ses nymphes, allant à une fête qui devoit se donner à la cour de Neptune, pour célébrer l'anniversaire du mariage de Thétis & de Pelée. L'auteur ne suit ici ni Ovide, ni les autres mythologues: il feint que Thétis autrefois mariée au vieux Triton, & lassée de la froideur de cet époux furanné, s'étoit retirée de la cour de Neptune pour pleurer ses malheurs dans la retraite. Neptune & les autres divinités de la mer touchées de sa douleur, la rappellent, cassent son mariage, & se résolvent à punir au courageux Pelée, à qui ils destinent en même temps l'immortalité avec une éternelle jeunesse. Thétis accepte joyeusement ce parti, & Triton plus charmé des plaisirs de la bonne chère que de ceux de l'amour, n'y fait aucune opposition. Le mariage s'achève, & les dieux des eaux en solemnisent tous les ans la mémoire.

C'est à une de ces fêtes que le fleuve alloit alors avec toute sa cour: le poète y fut mené aussi par une des divinités aquatiques, qui le cacha dans un endroit du palais de Neptune, où sans être vu il pouvoit tout voir. Les autres fleuves entrent dans la salle du festin, & à mesure qu'ils arrivent le poète est instruit de leurs noms, de leur origine & de leur puissance. Les descriptions qu'il en fait sont poétiques & savantes, c'est l'endroit le plus beau du

poème. Le dieu présomptueux de la Seine, éclate contre l'Y en paroles injurieuses : l'Y lui répond avec autant d'éloquence que de phlegme. Le dieu de la Seine finit sa déclamation en s'adressant à l'Ebre, & lui reprochant d'être insensible à la fierté d'un sujet rebelle. L'Ebre replique que la haine qui l'avoit animé autrefois contre l'Y, avoit été purifiée par le feu de la guerre, qu'il l'avoit reconnu pour libre. On voit assez que cette fiction est une allégorie de l'invasion de la France dans les Pays-Bas espagnols, & de la triple alliance.

Dans le quatrième livre, l'auteur s'attache à dépeindre l'autre bord de l'Y, qui est embelli par plusieurs villes de la nord-Hollande : elles fourniroient cependant une matière assez sèche, si l'imagination fertile du poète ne savoit tirer des moindres sujets, des ressources propres à enrichir son ouvrage. En décrivant la ville d'Edam, autrefois nommée *Ydam*, c'est-à-dire, *digne de l'Y*, il rappelle l'ancienne fable d'une syrene prise auprès de cette ville par des pêcheurs : il en fait une espèce de sibylle, en lui prêtant la prédiction de toutes les catastrophes que les Bataves devoient surmonter avant que de parvenir à cette puissance, dont l'auteur a donné de si grandes idées. Cette prophétie est un abrégé de l'histoire de Hollande, & ce n'est pas l'endroit de l'ouvrage sur lequel les fleurs de la poésie sont répandues avec le moins de profusion. La syrene finit par tracer un affreux tableau de ces batailles navales qui se devoient donner un jour sur les côtes de Hollande, entre cette république & l'Angleterre ; enfin, l'ouvrage est terminé par un discours aux magistrats d'Amsterdam, à la sagesse desquels l'auteur rapporte avec raison la richesse de cette puissante ville.

Si ce poème ne mérite pas le nom d'*épique*, il ne paroît pourtant point indigne de ce titre par l'heureuse fiction qui y regne, par la noblesse des pensées, par la variété des images, & par la grandeur de l'expression. A l'égard des défauts qu'on y remarque ; si l'on réfléchit à la précocité des talens de l'auteur qui n'avoit que vingt-quatre ans quand il le mit au jour, l'on croira sans peine que s'il ne fût pas mort à la fleur de

son âge, il auroit conduit son ouvrage plus près de la perfection. Quoi qu'il en soit, il y a peu de poèmes hollandois où l'on trouve plus de beautés que dans celui-ci. (*Le Chevalier DE JAUCOURT.*)

Y A B

YABACANI, f. m. (*Hist. nat. Botan. terme de relation.*) nom que les sauvages donnent dans quelques îles de l'Amérique à une racine dont on vante la grande vertu contre les serpents. Les François nomment cette racine la *racine apinel* : on peut en voir l'article dans l'histoire de l'académie des sciences, qui eût mieux fait de ne point transcrire dans son beau recueil les petits contes fabuleux de M. de Hauterive à ce sujet, *ann. 1724, p. 19*. Le plus plaisant est la réflexion qui les termine : » rien, dit » l'historien, n'est si commun que les » voyages & les relations, mais il est rare » que leurs auteurs ou ne rapportent que » ce qu'ils ont vu, ou aient bien vu. » (*D. J.*)

YABAQUE, (*Géog. mod.*) petite île de l'Amérique, une des Lucayes, au nord-ouest de celle de Maguana, & au nord de celle de S. Domingue. *Latit. selon de Laet, 22, 30.* (*D. J.*)

YACARANDA, f. m. (*Hist. nat. Bot. exot.*) arbre de l'île de Madagascar ; son fruit est gros comme les deux poings, & bon à manger quand il est cuit. Les sauvages en font une espèce de bouillie pour leur nourriture.

YACHICA, f. m. (*Hist. nat. Botan. exot.*) espèce de prunier de Madagascar ; il porte des fleurs jaunes, & des fruits semblables aux prunes, dont le noyau contient une amande blanche & douce.

YACHT ou YAC, f. m. (*Marine.*) bâtiment ponté & mâté en fourche, qui a ordinairement un grand mât, un mât d'avant & un bout de beaupré, avec une corne, comme le heu, & une voile d'étai. Il a peu de tirant d'eau, & est très-bon pour de petites bordées, & sert ordinairement pour de petites traversées, & pour se promener. On jugera de sa forme & de sa grandeur par les proportions suivantes.

Proportions générales d'un yacht.

longueur de la quille ,	45
longueur de l'étrave à l'étambot ,	56
longueur du ban ,	14
creux ,	7
hauteur de l'étambot ,	12
hauteur de l'étrave ,	13

Les grands yachts sont à-peu-près de la même fabrique que les femaques; ils ont des écouteilles, une tengue élevée à l'arrière, & une chambre à l'avant, au milieu de laquelle il y a une ouverture qui s'élève en rond au dessus, en lanterne, & qui est entourée d'un banc pour s'asseoir. Ils ont encore un faux étai, deux pompes de plomb, une de chaque côté. La barre de leur gouvernail, qui est de fer, est un peu courbée, & il a au dessus une petite tanque, dont la grandeur est proportionnée à la hauteur de la barre. Ordinairement leur leaupré n'est pas fixe, & on peut l'ôter & le remettre quand on veut. *Voyez Pl. XIII, fig. 2, le dessin d'un yacht.*

YAGUTH, f. m. (*Hist. anc.*) divinité adorée par les anciens Arabes idolâtres: elle avoit la figure d'un lion.

YAMAMAH, (*Géog. mod.*) ville de l'Arabie heureuse, dans le canton d'Hégias; c'est une ville du désert, dans la région des montagnes, mais dans une plaine à l'orient de la Mecque. Elle a peu d'habitans, peu de palmiers & beaucoup de ruines: Arwal & Resem lui donnent 71 d. 45 de long. & 21 d. 31 de latit. (*D. J.*)

YAMBO, (*Géog. mod.*) petite ville d'Asie dans l'Arabie, sur la côte orientale de la mer Rouge, route de Médine, avec un petit port qui en est éloigné de 10 lieues. Long. 53, 42; latit. 21, 38.

YAMEOS, LES, (*Géog. mod.*) peuple sauvage de l'Amérique méridionale; leur langue est d'une difficulté inexprimable, & leur manière de prononcer est encore plus extraordinaire que leur langue: ils parlent en retirant leur respiration, & ne font sonner presqu'aucune voyelle. Ils ont des mots que nous ne pourrions écrire, même imparfaitement, sans employer moins de neuf ou dix syllabes, & ces mots pro-

noncés par eux, semblent n'en avoir que trois ou quatre. *Pataarrarorincouac* signifie en leur langue le nombre trois; heureusement pour ceux qui ont affaire à eux, leur arithmétique ne va pas plus loin.

Les *Yaméos* sont fort adroits à faire de longues sarbacanes, qui sont l'arme de chasse la plus ordinaire des Indiens. Ils y ajustent de petites fleches de bois de palmier, qu'ils garnissent, au lieu de plume, d'un petit bourlet de coton plat & mince, qu'ils sont fort adroitement, & qui remplit exactement le vuide du tuyau: Ils lancent la fleche avec le soufflé à trente pas, & ne manquent presque jamais leur coup. Un instrument aussi simple que ces sarbacanes, supplée chez eux au défaut des armes à feu. Ils trempent la pointe de leurs fleches dans un poison si actif, que quand il est reçu, il tue en moins d'une minute l'animal, pour peu qu'il soit atteint jusqu'au sang. *Mémoire de l'Académie des sciences, année 1745. (D. J.)*

YAMGAYA, (*Economie.*) espece de mets fort en usage chez les Koreki & les autres habitans de Kamtschatka. On le fait en mêlant le sang des rennes avec de la graisse; on met ce mélange dans l'estomac de l'animal, & on le fait fumer dans la cheminée.

YAMIAMAKUNDA, (*Géog. mod.*) ville d'Afrique dans le royaume de Tomani, au midi de la riviere de Gambia. Ses habitans commerceront en ivoire & en esclaves: les Anglois y ont un comptoir. (*D. J.*)

YANDON, f. m. (*Hist. nat. Ornitholog.*) espece d'autruche de l'isle de Madagascar.

YANG-CHEU, (*Géog. mod.*) ville de la Chine, dans la province de Nankin, & la septieme métropole: elle est marchande, riche & peuplée. Long. suivant le P. Noël, 156°, 39', 30"; latit. 33°, 6'. (*D. J.*)

YANI, (*Géog. mod.*) pays d'Afrique à l'est du royaume de Bursali, le long & au nord de la riviere de Gambia, dans l'espace de quatre-vingts lieues. On le divise en haut & en bas *Yani*, qui sont séparés par la riviere de Sami. (*D. J.*)

YANOW ou **JANOW**, (*Géog. mod.*) nom de deux petites villes de Pologne; l'une dans la Podolie, au couchant de

Kaminiek , sur la petite riviere de Feret ; l'autre aux confins de la Poldaquie & de la Lithuanie , sur le Boug. (D. J.)

YAPOCO, (Géog. mod.) riviere de l'Amérique méridionale dans la Guianne ; elle a plus d'une lieue de longueur à son embouchure. (D. J.)

YAUQUE, (Géog. mod.) grande riviere de l'île de S. Domingue ; elle a sa source dans les montagnes de Cibar , & après s'être grossie de plusieurs autres rivières , elle se jette enfin dans la mer , au couchant de Monte-Cristo , longue chaîne de montagnes ; les François nomment cette riviere la riviere de Monte-Christo , mais c'est un nom ridicule. (D. J.)

YARD , f. f. (mesure d'Angleterre.) nom de la verge d'Angleterre ; elle est de sept neuviemes d'aune de Paris ; ainsi , neuf verges d'Angleterre font sept aunes de Paris , ou sept aunes de Paris font neuf verges d'Angleterre. La maniere de réduire les verges d'Angleterre en aunes de Paris , est de dire en se servant de la regle de trois : si neuf verges d'Angleterre font sept aunes de Paris , combien tant d'aunes de Paris ? Et si au contraire on veut faire la réduction des aunes de Paris en verges d'Angleterre , il faut dire , si sept aunes de Paris font neuf verges d'Angleterre , combien tant d'aunes de Paris feront-elles de verges d'Angleterre ? La regle vous indiquera ce que vous cherchez. (D. J.)

YARE , LA , (Géog. mod.) riviere d'Angleterre dans le comté de Norfolk ; elle prend sa source vers le nord-ouest , d'où coulant vers le sud-est , elle arrose la ville de Norwich qui en est la capitale ; ensuite après s'être grossie d'autres rivières , elle se rend dans la mer , & forme à son embouchure un bon port appelé de son nom , Yarmouth. (D. J.)

YARMOUTH , (Géog. mod.) ville d'Angleterre dans la province de Norfolk , à l'embouchure de l'Yare , d'où lui vient son nom , à trente-six lieues au nord-est de Londres ; elle est grande , bien bâtie , & a quelques fortifications : son port est fort bon. La principale richesse de ses habitants consiste dans la pêche des harengs , qui est très-abondante sur la côte. Cette ville s'est accrue des ruines de l'ancienne

Gariam nohum , dont il est parlé dans la notice de l'empire ; car la riviere d'Yare , qui donnoit son nom à la ville , se nommoit en latin Gariam. Sa long. 28 , 55 ; latit. 52 , 3. Long. suivant Stréet , 19 , 6' , 30" ; latit. 52 , 55. (D. J.)

YASSA , f. f. (Hist. mod. Jurisprud.) c'est ainsi qu'on nomme chez les Tartares , un corps des loix dont le fameux conquérant Genghis-Kan passe pour être l'auteur. Timur-Beg ou Tamerlan les fit observer dans les vastes états , & elles sont encore en vigueur aujourd'hui chez les Tartares de Crimée , & dans plusieurs autres parties de l'Asie , où ces loix sont appelées *Yassa J'enghiskani*. Quelques orientaux , amis du merveilleux , prétendent que Genghis-Kan n'en est point l'auteur , mais qu'elles sont dues à Turk qui , suivant les traditions orientales , étoit fils de Japhet , & petit-fils de Noé , fondateur de la nation tartare. M. de la Croix a donné dans la vie de Genghis-Kan un extrait de ces loix , en vingt & un articles.

1°. Il est ordonné de ne croire qu'un seul Dieu , créateur du ciel & de la terre , qui donne la vie & la mort , les richesses & la pauvreté ; qui accorde & refuse ce qu'il veut , & qui a un pouvoir absolu sur toutes choses.

2°. Les prêtres de chaque secte , & tous les hommes attachés aux cultes , les médecins , ceux qui lavent les corps des morts , seront exempts de tout service public.

3°. Nul prince ne pourra prendre le titre de grand-kan , sans avoir été élu légitimement par les autres kans généraux & seigneurs monguls assemblés en diète.

4°. Il est défendu aux chefs des tribus de prendre des titres pompeux , à l'exemple des souverains mahométans.

5°. Il est ordonné de ne jamais faire la paix avec aucun souverain , ou peuple , avant qu'ils fussent entièrement subjugués.

6°. De partager toujours les troupes en dixaines , centaines , milliers , dix milliers , &c. parce que ces nombres sont plus commodes.

7°. Les soldats , en se mettant en campagne , recevront des armes des officiers qui les commandent , & ils les leur remettront à la fin de l'expédition ; les soldats

tiendront ces armes bien nettes , & les montreront à leur chef, lorsqu'ils se prépareront à donner bataille.

8°. Il est défendu , sous peine de mort , de piller l'ennemi , avant que le général en ait donné la permission. Chaque soldat demeurera maître du butin qu'il aura fait , en donnant au receveur du grand-kan les droits prescrits par les loix.

9°. Depuis le mois qui répond au mois de mars , jusqu'à celui d'octobre , personne ne prendra de cerfs , de daims , de lievres , d'ânes sauvages , ni d'oiseaux d'une certaine espece ; afin que la cour & les armées trouvent assez de gibier pour les grandes chasses d'hiver.

10°. Il est défendu , en tuant les bêtes , de leur couper la gorge ; mais il est ordonné de leur ouvrir le ventre.

11°. Il est permis de manger le sang & les intestins des animaux.

12°. On règle les privileges & les immunités des *tarkani* , c'est-à-dire , de ceux qui sont exemptés de toute taxe pour les services qu'ils ont rendus.

13°. Il est enjoint à tout homme de servir la société d'une maniere ou d'une autre ; ceux qui ne vont point à la guerre , sont obligés de travailler un certain nombre de jours aux ouvrages publics , & de travailler un jour de la semaine pour le grand-kan.

14°. Le vol d'un bœuf ou de quelque autre chose du même prix , se punissoit en ouvrant le ventre du coupable. Les autres vols moins considérables étoient punis par sept , dix-sept , vingt-sept , trente-sept , & ainsi de suite jusqu'à sept cents coups de bâton , en raison de la valeur de la chose volée. Mais on pouvoit se racheter de cette punition en payant neuf fois la valeur de ce qu'on avoit volé.

15°. Il étoit défendu aux Tartares de prendre à leur service des gens de leur nation : ils ne pouvoient se faire servir que par ceux qu'ils faisoient prisonniers de guerre.

16°. Il étoit défendu de donner retraite à l'esclave d'un autre sous peine de mort.

17°. En se mariant , un homme étoit obligé d'acheter sa femme. La polygamie étoit permise. Les mariages étoient défen-

du entre les parens du premier & du second degré , mais on pouvoit épouser les deux sœurs. On pouvoit user des femmes esclaves.

18°. L'adultere étoit puni de mort , & il étoit permis au mari de tuer sa femme prise sur le fait. Les habitans de Kaindu turent , à leur sollicitation , exemptés de cette loi , parce qu'ils étoient dans l'usage d'offrir leurs femmes & leurs filles aux étrangers. Mais Genghis - Kan , en leur accordant cette exemption , déclara qu'il les regardoit comme infâmes.

19°. Il étoit permis , pour l'union des familles , de faire contracter des mariages entre les enfans , quoique morts , & l'on faisoit la cérémonie en leur nom. Par-là les familles étoient réputées alliées.

20°. Il étoit défendu , sous des peines rigoureuses , de se baigner , ou de laver ses habits dans des eaux courantes dans le temps où il tonnoit ; les Tartares craignant extraordinairement le tonnerre.

21°. Les espions , les faux témoins , les sodomistes , les sorciers étoient punis de morts.

22°. Les gouverneurs & magistrats qui commandoient dans des provinces éloignées , étoient punis de mort , lorsqu'ils étoient convaincus de malversation ou d'oppression. Si la faute étoit légère , ils étoient obligés de venir se justifier auprès du grand-kan.

Genghis-Kan publia un grand nombre d'autres loix , mais celles qui précèdent sont les principales ; elles furent en vigueur sous le regne de ce conquérant & de ses successeurs. Par la premiere de ces loix , on voit que les tartares monguls étoient théistes dans l'origine , ce qui n'empêcha point presque tous les princes de la maison de Genghis-Kan , de tolérer & de favoriser les sectaires de toutes les religions dans leurs états ; ce sont même les seuls souverains dont l'histoire fasse mention , qui aient été assez sensés pour accorder à tous leurs sujets une tolérance entiere.

YASSI , (*Géog. mod.*) Les françois écrivent mal *Jassi* , & peut-être ai-je moi-même commis cette faute. C'est une grande ville de la Moldavie , sur la petite riviere de Scisa , qui se rend à-peu-près

dans le Pruth , au nord-est de Soczowa. Long. 44, 56; latit. 47.

Yassi, riche par son commerce avec l'Asie, est toute ouverte, sans portes & sans murailles; mais on y voit une douzaine de vastes châteaux flanqués de tours terrassées. Tous ont du canon & des magasins d'armes pour se défendre. Ce sont autant de monastères où des moines grecs font leur salut sous la protection du Turc. Le christianisme n'a point de moines aussi anciens. S. Basile fut leur patriarche au quatrième siècle; mais il y avoit long-temps que les perses & les indiens, au sein de l'idolâtrie, avoient des moines. L'occident s'est livré plus tard à l'inaction de la vie contemplative. C'est dans ces forteresses basiliennes que le peuple cherche un asyle, lorsque les Tartares viennent à passer. On ne voit peut-être nulle part autant de moines rassemblés; car le même spectacle se montre sur un cône en face de la ville.

Cette grande quantité d'hommes qui consomment & ne produisent rien, diminue les richesses de *Yassi*, & les revenus de l'hospodar. L'ignorance où ils vivent doit moins s'attribuer à leur paresse, ou aux bornes de leur esprit, qu'à l'esclavage, & on s'aperçoit en général, qu'on tireroit un grand parti des Moldaves du côté des armes, des arts & des sciences, si on les mettoit en liberté. Comme le prince qui les gouverne achète cette souveraineté, c'est ensuite au peuple à rembourser l'acquéreur.

Jean Sobieski s'approchant de cette place en 1586, n'eut pas la douleur de donner bataille pour s'en rendre maître; l'évêque, le clergé, les premiers de la ville & le peuple, lui en apportèrent les clefs. Il y entra en ami, & ménagea *Yassi* comme son bien propre. Les boutiques restèrent ouvertes, les marchés libres; & tout fut payé par le vainqueur comme par le bourgeois. Les soldats dispersés dans les monastères, n'en troublèrent point l'ordre; & les femmes moldaves aussi piquantes

par l'ajustement que par les grâces, furent respectées. *L'abbé Coyer. (D. J.)*

YAVAROW, (*Géogr. mod.*) ville de la petite Pologne, dans le palatinat de Russie, à sept lieues au couchant de Léopold, & à deux de Nimirow. (*D. J.*)

*YAU*K, f. m. (*Myth. & Hist. anc.*) nom d'une divinité adorée par quelques tribus d'Arabes idolâtres, qui lui donnoient la figure d'un cheval.

YAW, f. m. (*Médecin. pratiq.*) maladie exotique inconnue en Europe, très-commune & endémique sur les côtes de Guinée, & dans les pays chauds d'Afrique, qui est caractérisée par des éruptions fongueuses sur les différentes parties du corps; nous ne la connoissons que par la description très-détaillée que M.*** en a donné, (¶) & qui se trouve dans les *essais & observat. de méd. de la société d'Edimbourg*, tom. VI, article lxxvij, pag. 419 & suiv. c'est dans cette source que nous puiserons tous les matériaux de cet article.

Le *yaw* exerce ses ravages sur les personnes de tout sexe, de toute condition, & choisit principalement ses victimes dans les âges les plus tendres de l'enfance & de l'adolescence; mais il se répand si généralement, qu'il y en a peu qui meurent à un certain âge, sans avoir éprouvé les atteintes de cette fâcheuse maladie. Elle se manifeste d'abord par de petites taches à peine perceptibles, & qui ne sont pas plus grandes que la pointe d'une épingle; l'effluve s'y joint bientôt, elles s'étendent & grossissent de jour en jour, & deviennent autant de petits boutons: peu de temps après l'épiderme se détache, & alors au lieu de pus & de matière ichoreuse, on ne trouve dans cette petite tumeur qu'une escarre blanche, sous laquelle on voit un petit champignon rouge qui naît de la peau, qui parvient insensiblement à différentes grandeurs; les plus considérables égalent les plus grosses mûres auxquelles ils ressemblent d'ailleurs beaucoup par la figure, & paroissent être comme elles un amas de petits grains. Pendant que ces

(¶) Il paroît que le rédacteur de cet article n'a puisé dans aucun auteur français les matériaux dont il l'a composé, puisqu'il n'a pas même employé le nom français (*gian*) sous lequel cette maladie est connue dans toutes les colonies françaises de l'Amérique, cultivées par les nègres.

champignons croissent à ce point, les poils noirs qui se trouvent sur les parties attaquées du *yaw*, perdent leur couleur, deviennent blancs & transparens comme les cheveux des vieillards. Ces champignons qu'on appelle aussi les *yaws*, viennent indifféremment sur toutes les parties du corps, mais le plus grand nombre & les plus gros se trouvent ordinairement aux aines, autour des parties externes de la génération, sous les aisselles & au visage. Leur nombre est en raison inverse de leur grosseur. Les Negres robustes bien nourris, chargés d'embonpoint ont leurs *yaws* ou champignons plus gros & beaucoup plutôt formés que ceux qui étoient maigres, affoiblis, & qui n'avoient que de mauvaise nourriture.

On n'assigne point d'autre cause de cette maladie que la contagion; les excès dans aucun genre, ne paroissent capables ni de la produire ni de l'augmenter. Elle se communique par le voisinage, la cohabitation, le coït, l'allaitement; elle se transmet aussi avec la vie des parens aux enfans, & sans doute que le germe de cette maladie, ou la disposition qu'ont ces peuples à en être attaqués, est un héritage funeste qui passe de génération en génération à la postérité la plus reculée. Le *yaw* paroît en cela avoir quelque rapport avec la lepre des anciens, & les maladies vénériennes. Il a aussi par son endémicité, & par l'universalité de ses ravages, quelque analogie avec la petite vérole; mais il faudroit beaucoup d'observations qui nous manquent, pour constater l'identité de ces deux maladies; du reste elles ont encore cette ressemblance que la nature de l'une & de l'autre est entièrement inconnue.

Les malades qui ont le *yaw* paroissent jouir d'ailleurs d'une bonne santé, ils mangent avec appétit, dorment très-bien, ne ressentent aucune douleur, & n'ont en un mot que l'incommodité qu'entraînent nécessairement la saleré, & quelquefois la puanteur de ces ulcères; ils ne courent aucun danger si on les traite à temps, & d'une manière méthodique, ils n'ont alors ni rechûte ni accident étranger à craindre; mais cette maladie est longue, difficile à guérir, & souvent incurable chez ceux qui

ont déjà pris intérieurement du mercure, sur-tout si la dose en a été assez forte pour exciter la salivation, chez ceux aussi qui ont retombé une ou plusieurs fois; la complication du *yaw* avec la vérole, peut en augmenter le danger, soit en excitant des symptômes graves, soit en trompant le médecin sur la cause de ces symptômes, & lui fournissant des indications fautives qui l'engagent à donner des remèdes peu convenables. Cette erreur est plus fréquente, & d'une plus grande conséquence sur les suites de ces maladies, parce qu'il n'est pas aisé de distinguer à laquelle des deux elles appartiennent, & qu'il est dangereux d'insister trop sur les remèdes qui ont paru les plus appropriés, & qui alors conviennent plus à une maladie qu'à l'autre. Lorsqu'on a mal traité le *yaw*, il survient des douleurs dans les os, des exostoses, des caries; il est très-douteux si ces accidens surviendroient en cas qu'on s'abstint entièrement de remèdes; il peut se faire que la maladie cessât par le dessèchement des champignons.

L'usage du mercure dans cette maladie est un remède très-ancien & très-efficace, pourvu qu'il soit administré avec circonspection, & d'une manière convenable; on se servoit autrefois du sublimé corrosif, dont on faisoit dissoudre deux gros dans huit onces d'eau de barbare; on donnoit le matin au malade, dès que sa peau se couvroit de champignons, vingt-cinq gouttes de cette dissolution, observant de faire boire beaucoup d'eau chaude toutes les fois qu'il avoit des nausées; ce remède le faisoit vomir & cracher tout le matin; on le réitéroit de même pendant plusieurs jours, en augmentant seulement de cinq gouttes chaque jour; par ce moyen le malade se trouvoit en peu de temps beaucoup mieux; mais on a remarqué que les excroissances fongueuses reparoissoient à la plupart de ceux qui avoient été traités par cette méthode, ou qu'il leur survenoit des douleurs insupportables dans les os, ou des ulcères en différentes parties du corps; la maladie dans la rechûte étoit trop longue, & parvenoit à son dernier période, & il falloit donner du mercure pendant un temps considérable pour nettoyer la peau,

& quelquefois après tous ces remèdes, ils avoient deux ou trois rechûtes. L'auteur qui a communiqué à la société d'Edimbourg le mémoire que nous abrégons ici, assure avoir guéri plusieurs de ces malades attaqués d'ulcères au moyen de la salivation qu'il excitoit par un long usage d'æthiops minéral, avec la décoction des bois sudorifiques dans l'eau de chaux; il avoue qu'à quelques-uns ces remèdes n'ont rien fait, & que d'autres ont été beaucoup plus malades après les avoir pris. Tels sont ceux principalement qui avoient des douleurs rongeanes dans les os, suivies du *nodus*, d'exostoses & de carie, & dans qui les os des bras & des jambes se rompoient sans cause manifeste. Il est très-vraisemblable que cette préparation de mercure fort analogue à celle qu'a proposée Van'swieten, n'avoit ces suites funestes, qu'à cause de la trop petite quantité de liqueur spiritueuse, relativement à la dose du sublimé corrosif, de façon que ce poison actif étoit donné presque inaltéré, & à très-haute dose.

La méthode que suit l'auteur que nous venons de citer, est de séparer d'abord le negre infecté du *yaw* des autres, pour empêcher la communication de la maladie, & de le tenir enfermé dans une maison où il soit seul; & lorsque l'éruption caractérise bien le *yaw*, il donne tous les soirs, pendant quinze jours ou trois semaines, ou jusqu'à ce que les *yaws* soient parvenus à un état fixe sans augmenter, un bol fait avec *flor. sulphur. ʒ. j. camph. in spirit. vin. solut. gr. v. theriac. andromac. ʒ. j. syrup. croci*, m. f. m. ff. bol. Après cela il passe tout de suite, sans préparation, aux remèdes mercuriaux, dans la vue d'exciter une légère salivation. Il se sert du mercure doux, qu'il donne à petite dose, afin qu'il ne purge ni par en haut, ni par en bas; il n'en donne jamais plus de cinq grains, qu'il réitère deux ou trois fois par jour, selon que le malade paroît en état de le supporter; ne pousse jamais la salivation au delà d'une pinte par jour; & lorsqu'elle a été portée à ce point, il arrive souvent que les champignons se couvrent d'une croûte écailleuse & sèche, ce qui présente un spectacle très-désagréable; ces écailles tombent peu-à-peu, & dans dix

Tome XXXVI.

ou douze jours la peau reste unie & nette; il faut alors cesser l'usage du mercure doux, & laisser tomber la salivation d'elle-même, après quoi l'on fait suer le malade deux ou trois fois, par le moyen de la lampe à l'esprit-de-vin, & on leur fait prendre l'électuaire suivant. *ʒ. æthiop. mineral. ʒ. j. f. gumm. guayac, ʒ. f. olei sassafr. gtt. xx. theriac. andromach. conserv. ros. rub. ana, ʒ. j. syrup. croci, q. f. m. ff. elect. cap. æg. ʒ. xj. manè & sero.* L'auteur ordonne encore la décoction de gayac & de sassafras fermentée avec le sirop de sucre pour toute boisson, pendant l'usage de l'électuaire, & la fait continuer huit ou quinze jours après.

Quelquefois après que tous les champignons ou *yaws* ont disparu, que la peau est nette, & que la salivation est tombée, il en reste un gros, dont les grains sont fort saillans, & qui est rouge & humide, on l'appelle communément le *maître yaw*; il a coûté la vie à plusieurs negres, parce que quelques praticiens se sont imaginé qu'il falloit exciter une seconde, & même une troisième salivation, tandis qu'il auroit suffi pour consumer ce champignon, qui n'est plus qu'un vice local, d'employer pendant quelques jours les corrosifs seuls, tel que le précipité rouge, de les unir ensuite avec quelque suppuratif, d'avoir recours enfin aux sarcotiques.

Après que les *yaws* sont guéris, il y a des malades à qui il survient des especes de charbon aux piés, qui leur rendent l'usage de ces parties ou impossible, ou très-douloureux; quelquefois toute la partie du pié est affectée au point qu'ils ne peuvent souffrir qu'on y touche; & d'autres fois, il n'y a qu'une tache d'une médiocre largeur; on croit que cette seconde maladie est due à l'humeur viciée qui n'a pu avoir son issue aussi facilement par les piés, à cause de la dureté de l'épiderme, les negres ayant coutume d'aller piés nus; cette nouvelle affection se dissipe aussi, dès que par le moyen de l'inflammation, le champignon suppure & se fond tout-à-fait: quelquefois cette chair fongueuse n'est consumée qu'après plusieurs années par des inflammations ou des suppurations qui reviennent fréquemment, ou par des caustiques appropriés;

Vv

les maîtres des habitations des negres ont différentes recettes pour réussir à dissiper cet accident, mais la plus sûre consiste dans les bains & dans la destruction de l'épiderme, après quoi on procède comme pour le maître *yaw* ; on doit éviter les caustiques trop actifs, & avoir attention qu'ils ne portent pas jusqu'aux tendons & au périoste.

Cette maladie se traite de même dans les enfans que dans les grandes personnes ; on doit seulement prendre garde de ne pas exciter une salivation trop forte ; il suffit de leur tenir la bouche un peu ulcérée ; peut-être même pourroit-on ménager le mercure de façon qu'il ne portât point du tout à la bouche ; alors il faudroit le donner à plus petite dose, & le continuer plus long-temps ; les enfans qui sont à la mamelle sont guéris par les remèdes qu'on fait prendre à leur nourrice, ou à leur mere ; car la barbare coutume, qui chez les nations policées a fait distinguer ces deux titres, n'est pas suivie, pas même connue par des peuples qui ne sont dirigés que par le flambeau lumineux & certain de la nature. (*m*)

YAYAÜHQUITOTOTL, subst. m. (*Hist. nat. Orn.*) nom indien d'un oiseau d'Amérique décrit par Nieremberg, & qui est remarquable pour avoir deux plumes de la queue plus longues que les autres, en partie nues, & seulement garnies à l'extrémité de petits poils noirs & bleus. Cet oiseau est de la grosseur d'un étourneau, mais son plumage est admirablement mélangé de gris, de jaune, de verd & de bleu. Ray pense que c'est le même oiseau dont parle Marggrave sous le nom de *guaira-guainumbi*. (*D. J.*)

Y B A

YBAGUE, (*Géog. mod.*) petite ville de l'Amérique méridionale, au nouveau royaume de Grenade, près de la province de Papayan, & à 30 lieues de Santa-Fé, vers l'ouest. (*D. J.*)

YBOUYAPAP, (*Géog. mod.*) montagne de l'Amérique méridionale, dans l'île de Maragnan. C'est une montagne extrêmement haute, & dont le sommet

s'étend en une plaine immense, tant en longueur qu'en largeur.

Y C H

YCHO, f. m. (*Hist. nat. Bot.*) plante du Pérou qui ressemble assez au petit jonc, excepté qu'elle est un peu plus menue, & qu'elle se termine en pointe. Toutes les montagnes de la Puna en sont couvertes, & c'est la nourriture ordinaire des Llamas. (*D. J.*)

Y D A

YDAUZQUERIT, (*Géogr. mod.*) contrée d'Afrique, dans le Sus de Numidie, du côté de Zara, ou du Désert. Elle est fertile, renferme plusieurs places, & est habitée par des communautés de Béréberes. (*D. J.*)

Y E

YE, (*Géogr. mod.*) les Hollandois lui ajoutent en leur langue l'article *het*, qui marque le neutre. Quelques françois, trompés par cette prononciation, disent le *Tey*, parce que l'y, chez les Hollandois, se prononce comme notre *ei* ; & ces françois ajoutent notre article à l'article hollandois, ce qui fait un plaisant effet.

Il seroit difficile à présent de déterminer ce que c'est que l'*Ye*, ruisseau qui donne son nom à cet amas d'eau. On appelle aujourd'hui *Ye*, une étendue d'eau qui est entre Beverwick & le Pampus, & dont le port d'Amsterdam fait partie. C'est une continuation de la Zuiderzée, & qui lui sert de décharge dans les vents du nord. Cette étendue d'eau reçoit les eaux de plusieurs lacs de la Nord-Hollande, & celles de la mer de Harlem, à laquelle elle communique par de belles écluses. Les barques chargées passent de l'*Ye* dans la mer de Haarlem, par Sparendam. Voyez *Y P.* (*D. J.*)

YEBLE, f. m. (*Botan.*) c'est le *sambucus humilis*, sive *ebulus*, C. B. P. 456. I. R. H. 606 ; en effet, cette plante ressemble fort au sureau, elle s'élève rarement à la hauteur de quatre piés, & très-souvent à celle de deux. Sa racine est lon-

gue, de la grosseur du doigt : elle n'est point ligneuse, mais charnue, blanche, épaisse de côté & d'autre, d'une saveur amère, un peu âcre, & qui cause des nausées. Ses tiges sont herbacées, cannelées, anguleuses, moelleuses, comme celles du sureau, & elles périssent en hiver. Ses feuilles sont placées avec symétrie, & sont composées de trois ou quatre paires de petites feuilles, portées sur une côte épaisse, terminées par une feuille impaire. Ces petites feuilles sont plus longues, plus aiguës, plus dentelées, & d'une odeur plus forte que celles du sureau.

Ses fleurs sont disposées en parasol, petites, nombreuses, odorantes, d'une odeur approchant de celle de la pâte d'amandes, d'une seule pièce, en rosette, partagées en cinq parties, dont le fond est percé par la pointe ou calice en manière de clou, au milieu de cinq étamines blanches, chargées de sommets roussâtres.

Après le regne des fleurs, les calices se changent en des fruits ou des baies noires dans la maturité, anguleuses, gaudronnées d'abord, & presque triangulaires, mais ensuite plus rondes, & pleines d'un suc qui tache les mains d'une couleur de pourpre ; elles renferment des graines oblongues, au nombre de trois, convexes d'un côté, & de l'autre anguleuses. On trouve fréquemment cette plante le long des grands chemins, & des terres labourées. (D. J.)

YEBLE, (*Mat. méd.*) toutes les parties de cette plante sont d'usage, & elles sont toutes purgatives, à l'exception des fleurs qui sont comptées parmi les remèdes fudorifiques.

Les racines d'yebile, & sur-tout leur écorce, fournissent un purgatif hydragogue très-puissant. L'écorce moyenne de la tige est aussi un purgatif très-fort.

Ces remèdes sont très-usités dans les hydropisies, & ils servent en effet utilement dans cette maladie, lorsque les purgatifs forts sont indiqués, & que les forces du malade le permettent. On donne ou le suc de ces écorces ordinairement mêlé avec la décoction d'orge, ou des fruits appelés *peçeraux*, ou bien en infusion. Geoffroi rapporte, d'après Fernel, que la vertu

purgative de l'yebile se dissipe par l'ébullition. Mais cette prétention n'est pas confirmée par l'expérience ; car l'extract même de l'écorce d'yebile est très-purgatif. Le suc dont nous venons de parler se donne à la dose d'une once ; & celle de l'écorce, pour l'infusion dans l'eau ou dans le vin, est depuis demi-once jusqu'à deux onces.

Les graines purgent aussi très-bien, données en poudre, jusqu'à la dose d'un gros, ou en infusion à la dose de demi-once.

On prépare un rob avec le suc des baies, qui, à la dose de demi-once jusqu'à une once, est aussi un puissant hydragogue.

Les feuilles & les jeunes pousses sont regardées comme des purgatifs plus tempérés.

Quant à l'usage extérieur de l'yebile, qui est aussi assez commun, on croit les feuilles fort utiles, si on les applique en forme de cataplasme sur les tumeurs froides & œdémateuses, & qu'elles dissipent sur-tout les hydroceles, & même les tumeurs inflammatoires des testicules & du scrotum. On les applique encore sur les érysipèles & sur les brûlures.

La racine d'yebile entre dans l'emplâtre de grenouilles, la semence dans la poudre hydragogue de la pharmacopée de Paris, & les feuilles, dans l'extract panchymagogue de Crollius, &c. (b)

YECOLT, (*Botan. exot.*) fruit de l'Amérique, ainsi nommé par les naturalistes du pays : ce fruit est long, couvert de plusieurs écailles, couleur de châtaigne, & ressemblant beaucoup à la pomme de pin ; il renferme une espèce de pruneau bon à manger. L'arbre qui le fournit, croît dans les montagnes de la Nouvelle-Espagne ; c'est le palmier-pin des botanistes, *arbor fructu nucis pinæ specie*, C. B. Il pousse d'une seule racine, deux ou trois troncs qui portent des feuilles longues, étroites, épaisses, comme celles de l'iris, mais beaucoup plus grandes, on en tire un fil délié, fort, dont on fait de la toile. Ces fleurs sont composées chacune de six pétales blancs & odorans ; elles sont disposées par grappes, & suspendues par un pédicule. (D. J.)

YEMAN, f. m. (*Hist. mod.*) nom de ceux qui en Angleterre sont les premiers après les gentilshommes, dans les communes. *Voyez* COMMUNE & GENTILSHOMMES.

Les *yemens* sont proprement ceux qui ont des francs-fiefs, qui ont des terres en propre. Le mot anglois *yeoman* vient du saxon *geman*, qui veut dire commun. Le mot *youngman* est employé au lieu de *yeoman*, dans le 33 stat. Henr. VIII, & dans les vieux actes on le trouve quelquefois écrit *geman*, qui en allemand signifie un gaidant.

Suivant le chevalier Thomas Smith, un *yeman* est en Angleterre un homme libre, qui peut tirer de son revenu annuel la somme de quarante shillings sterlings.

Les *yemens* d'Angleterre peuvent posséder des terres en propre jusqu'à une certaine valeur, & peuvent remplir certaines fonctions, comme de commissaires, de marguilliers, de jurés; ils ont voix dans les élections du parlement, & peuvent être employés dans les troupes.

Les *yemens* étoient autrefois fameux par leur valeur à la guerre, ils étoient sur-tout distingués par leur adresse à manier l'arc, & l'infanterie étoit en grande partie tirée du corps des *yemens*. *Voyez* ARCHER.

Dans plusieurs occasions, les loix sont plus favorables aux *yemens* qu'aux gens de métier.

Par le règlement de Henri IV, il est porté qu'aucun *yeman* ne portera la livrée, sous peine de prison & d'amende à la volonté du roi. *Voyez* LIVRÉE.

Yeman est aussi le titre d'une petite charge chez le roi, moyenne entre l'*usher* & le *groom*. Tels sont les *yemens* ou valets de garde-robe, &c.

Les *yemens* de la garde, appelés proprement *yemens de la garde du corps*, étoient anciennement deux cents cinquante hommes choisis parmi tout ce qu'il y avoit de mieux après les gentilshommes. Chaque *yeman* de la garde devoit avoir six piés. *Voyez* GARDE.

Il n'y a à présent que cent *yemens* de service, environ soixante & dix furnuméraires. Si un des cent vient à mourir, la place est remplie par quelqu'un des 70.

Ils doivent être habillés suivant qu'on l'étoit du temps de Henri VIII. Ils avoient la nourriture outre leurs gages, lorsqu'ils étoient de service, avant le regne de la reine Anne. Leurs fonctions sont de garder la personne du roi, tant au dedans du palais qu'au dehors; ils ont une chambre particulière, qu'on appelle en anglois *guard-chamber*.

Les officiers des *yemens* sont à la disposition du capitaine, & le capitaine est à la nomination du roi.

YEMEN, (*Géog. mod.*) ce mot *yemen* ou *yamen*, signifie la main droite en arabe, & avec l'article *alyaman*, il signifie l'*Arabie heureuse*, que les Cartes appellent ordinairement *ayaman* ou *hyaman*, par corruption. La raison de ce nom-là vient de ce que cette partie de l'*Arabie* est au midi des autres, car en hébreu *jamin* signifie la main droite, & ensuite le midi: il en est de même en Arabe. C'est de ce lieu-là que la reine de Saba vint à Jérusalem pour voir Salomon; c'est pourquoi elle est appelée la reine du midi, ce qui exprime fort bien la signification du mot *al-yemen*, qui veut dire la même chose.

L'un des plus considérables royaumes de l'*Arabie*, est celui d'*Yemen*; il comprend la plus grande partie du pays qui a été nommé l'*Arabie heureuse*. Ce pays s'étend du côté de l'orient, le long de la côte de la mer Océane, depuis Aden jusqu'au cap de Rasalgate, c'est-à-dire, d'un golfe à l'autre. Une partie de la mer Rouge le borne du côté du couchant & du midi; & le royaume, ou pays de Hidgias, qui appartient au chérif de la Mecque, en fait les limites du côté du septentrion.

Sanaa, située dans les montagnes, passe pour la capitale de tout le pays; ce sont les montagnes qui font l'agrément & les richesses naturelles du royaume d'*Yemen*: car elles produisent des fruits, plusieurs especes d'arbres, & en particulier celui du café: on y trouve de la bonne eau & de la fraîcheur, au lieu que toute la côte qui s'étend le long de la mer Rouge, & qui en quelques endroits a jusqu'à dix lieues de largeur, n'est qu'une plaine sèche & stérile. (*D. J.*)

YEN, f. m. (*Hist. nat. botan. exot.*) nom d'un fruit de la Chine, commun dans la province de Fokien, & autres lieux; sa figure est ronde, son écorce externe est lisse, grise d'abord, ensuite jaunâtre; la chair du fruit est blanche, acide, succulente, fraîche, & agréable pour appaiser la soif: l'arbre qui le porte est de la grosseur de nos noyers; c'est là toute la description qu'en fait le pere le Comte. (*D. J.*)

YENNE, (*Géog. mod.*) village de Savoie, sur le Rhône, à deux lieues de la ville de Belley; l'abbé de Longuerue dit que c'est l'ancienne *Epaona*, qui a été une ville considérable, où Sigismond, roi des Bourguignons, assembla un concile d'évêques de son royaume, l'an 517. Thomas, comte de Savoie, lui donna ses franchises & ses privileges, l'an 1215.

YERDEGERDIQUE, adj. (*Astron.*) année *yerdegerdique* est l'année ancienne dont les Perses se font servi jusqu'à l'an 1089, & dont l'époque étoit fixée à l'an 632 de Jesus-Christ, au commencement du regne d'Yerdegerd, roi des Perses, & petit fils de Cosroès. Ce prince est appelé par quelques auteurs *Jesdagir*. Voyez ANNÉE.

YERE (l'), (*Géog. mod.*) riviere de France en Normandie. Elle a sa source au pays de Caux, & tombe dans la mer à une grande lieue de la ville d'Eu. (*D. J.*)

YERONDA, (*Géog. mod.*) M. de Lisle écrit ainsi, & le Portulan de la Méditerranée écrit *Gironda*, port de Turquie sur la côte méridionale de l'Anatolie, dans la Caramanie, au couchant du cap Chelidoni. (*D. J.*)

YESD, ou **YEST**, ou **JESSEDE**, (*Géog. mod.*) ville de Perse, sur la route d'Ispahan à Kerman, au milieu des sables qui s'étendent deux lieues à la ronde; il y a cependant quelques bonnes terres qui produisent d'excellens fruits. C'est une grande villace où l'on a établi des caravansefers, & des bazars. Il y a beaucoup de manufactures d'étoffes en laine & en soie pure, ou mêlée d'or & d'argent. Longitude selon Tavernier, 7, 15; lat. 32, 15.

Moulla Schersfeddin Aly, qui composa

l'histoire des conquêtes du prince Timur, en persan, étoit né à *Yesd*; il publia cet ouvrage à Schiraz, l'an de grace 1424, & de l'Hégire 828. Kondemir le préféra pour la beauté du style, à tous les auteurs qui ont traité l'histoire des Mogols & des Tartares: d'ailleurs, les routes sont exactement décrites dans ce livre, & elles éclaircissent beaucoup la géographie de ces pays-là. (*D. J.*)

YETTUS, f. m. (*Hist. nat. Lithol.*) pierre d'une couleur de sang, dure & opaque, qui servoit quelquefois de pierre de touche.

YEU (L'ISLE DE), (*Géog. mod.*) en latin *Oya*, petite île de France sur la côte du Poitou; elle n'a qu'une lieue d'étendue en longueur. (*D. J.*)

YEVA-CHARUM, f. m. (*Hist. nat.*) nom donné par les naturels des Indes orientales à une sorte de litharge, commune dans cette partie du monde, & qu'on dit être faite en partie de plomb, en partie de zink; elle est moins pesante que notre litharge jaune, & d'une couleur plus pâle. (*D. J.*)

YEUKE, f. m. terme de relation, c'est le nom que les Turcs donnent à la femme qui couche la mariée le jour de ses noces. *Deloir.* (*D. J.*)

YEUSE, f. m. (*Hist. nat. bot.*) ilex, genre de plante décrit sous le nom de *chêne-verd*. Voyez CHÊNE-VERD.

Il est si petit qu'il n'est qu'un arbrisseau; mais nous ne devons pas le mépriser, puisque c'est sur ses feuilles & ses tendres rejets, que se forme la coque de kermès, toute remplie de petits œufs & d'insectes, qui étant pressés entre les doigts, donnent une liqueur de couleur écarlate; on ne trouve ces galles-insectes que sur les *yeuses* des pays les plus chauds, & seulement au fort des chaleurs, dans les mois de mai & de juin. Voyez KERMÈS.

L'*yeuse* est nommée *ilex aculeata*, *cocciglandifera*, par C. B. P. 4. 25. *Quercus foliis ovatis, dentato-spinosis*, Van-Royen, Flor. Leyd. Prodr. 81. 8.

C'est un arbrisseau dont la racine ligneuse rampe au loin & au large, couverte d'une écorce de différente couleur, selon la nature du terroir, tantôt noirâtre, tantôt

rougeâtre ; elle est grêle , épaisse de quatre ou six lignes , quelquefois fibrée ; elle pousse plusieurs jets de la hauteur de trois ou quatre palmes , ligneux , revêtus d'une écorce mince , cendrée , partagés en plusieurs rameaux.

Ils sont chargés de feuilles placées sans ordre , dont les bords sont sinueux , ondulés , armés d'épines , semblables aux feuilles du houx , mais plus petites , longues de huit ou dix lignes , larges de six ou sept , lisses des deux côtés , d'un beau verd ; elles ne tombent pas , & sont portées sur une queue longue d'environ deux lignes.

Cet arbrisseau donne des fleurs mâles & femelles sur le même pié ; les fleurs mâles forment un chaton lâche ; elles sont sans pétales , & ont un calice d'une seule pièce , divisé en quatre ou cinq parties , dont les découpures sont partagées en deux , & terminées en pointes ; les étamines sont au nombre de huit ou environ , mais très-courtes , & à sommets à deux bourses. Les fleurs femelles sont aussi sans pétales , & posées sur un bouton sans pédicule , composées d'un calice d'une seule pièce , coriace , hémisphérique , raboteux , entier , & que l'on a peine à découvrir.

L'embryon est ovoïde , & très - petit ; il porte deux ou cinq styles déliés , plus longs que le calice , garnis de stigmates simples , & qui subsistent. Le fruit est un gland ovoïde , lisse , couvert d'une coque coriace , attachée dans un petit calice , court , & comme épineux.

Cet arbruste croit dans les collines pierreuses des pays chauds , autour de Montpellier , de Nîmes , d'Avignon , & autres endroits du Languedoc , où la graine d'écarlate est d'un grand revenu : il vient aussi en Provence , en Espagne , & en Italie. (D. J.)

YEUX , (Médec. séméiotiq.) les yeux ne sont pas moins le miroir fidèle des affections du corps que des passions de l'ame ; le séméioticien éclairé y voit représentés avec exactitude & nettement les divers états de la machine , tandis que l'observateur inhabile , le charlatan effronté , le chirurgien déplacé , la ridicule bonne femme , & autres médecins subalternes , qui sans connoissance de la médecine se

mélent d'en faire le dangereux exercice , ne soupçonnent pas même qu'ils puissent rien signifier , & ne voient pas le rapport qu'il peut y avoir entre une petite partie en apparence isolée , peu nécessaire à la vie , & les différens organes à l'action desquels la santé & la vie sont attachées. Mais ces lumières ne sont pas faites pour eux , ce n'est que pour les vrais & légitimes médecins que leur illustre législateur a prononcé que « l'état du corps est toujours conforme à celui des yeux , & » que sa bonne ou mauvaise disposition » influe nécessairement sur la couleur & » l'action de cet organe. » (*Epidem. lib. VI, sect. IV, n.º 26.*) Ce n'est que pour eux qu'il a établi & fixé d'une manière invariable le rapport qu'il y a entre certains états des yeux & certains dérangemens présens ou futurs de la machine , & qu'il a en conséquence établi les signes pronostics & diagnostics que les yeux peuvent fournir. Dans le détail où nous allons entrer , nous suivrons la même méthode que nous avons adoptée dans les autres articles de Séméiotique , & qui nous paroît la plus avantageuse , c'est-à-dire , nous ne ferons qu'extraiter des différens ouvrages d'Hippocrate les axiomes que cet exact observateur y a répandus , & qui sont relatifs à notre sujet , & nous les exposerons tels qu'il les a donnés lui-même , sans prétendre démontrer l'enchaînement qui doit se trouver entre le signe & la chose signifiée , laissant par conséquent à part toute discussion théorique.

Nous remarquerons d'abord avec lui que les yeux bien disposés , c'est-à-dire , bien colorés , brillans , clairvoyans , ni rouges , ni livides , ni noirâtres , ni chargés d'écailles connues sous le nom de *ems* , indiquent une bonne santé , ou font espérer dans l'état de maladie une parfaite guérison. Il y a peu d'exemples de maladies qui aient eu une issue peu favorable avec un pareil état des yeux. Les vices de cet organe dénotent toujours dans le courant des maladies , un nouveau dérangement , un trouble survenu dans la machine , qui dans quelques cas peut être avantageux , & qui le plus souvent est funeste. Les yeux sont censés vicieux , lorsqu'ils sont mal colorés ,

qu'ils ont perdu leur force & leur éclat, qu'ils ne peuvent pas supporter la lumière, que leur action est ou diminuée ou tout-à-fait anéantie, que les larmes coulent involontairement, qu'ils sont étincelans, enflés, hagards, immobiles, obscurs, sombres, pesans, de travers, creux, fermés, &c. Pour que les yeux puissent dans ces différens états contre nature avoir quelque signification, il faut qu'ils aient été rendus tels par l'effort de la maladie, & non par aucun accident étranger; c'est pourquoi il faut, avant de juger par les yeux, être instruits de leur disposition naturelle ou antérieure à la maladie; car les seuls effets peuvent être signes de leur cause. Les présages que l'on peut tirer de la plupart de ces dérangemens dans l'extérieur ou l'action des yeux, seront salutaires, s'ils sont occasionés par un effort critique, s'ils arrivent après la coction, & s'ils sont accompagnés par d'autres signes critiques; ils seront plus ou moins désavantageux, si ces dérangemens ne sont ni précédés de coction ni suivis de crise, s'ils se rencontrent avec une extrême foiblesse ou avec quelque autre accident fâcheux dont ils augmenteraient le danger. Ainsi, dit Hippocrate, on doit attribuer à la force du mal le mauvais état des yeux qui s'observe le troisième ou quatrième jour. *Pronost. lib. 1, n°. 3 & 4.*

1°. Lorsque dans une fièvre aiguë qui n'a rien de funeste, une douleur constante occupe la tête & les yeux, ou que la vue s'obscurcit, & qu'en même temps le malade sent de la gêne à l'orifice supérieur de l'estomac, il ne tardera pas à survenir un vomissement de matières bilieuses; mais si avec la douleur de tête, les yeux, au lieu d'être obscurcis tout-à-fait, ne sont qu'hébetés ou louches, ou s'ils sont fatigués par des éclairs ou des étincelles qui se présentent fréquemment, & au lieu de cardialgie, il y ait une distention des hypocondres sans inflammation & sans douleur, il faut s'attendre à une hémorragie du nez, & non pas au vomissement, sur-tout si le malade est jeune; car à ceux qui ont passé trente ans, il faudroit s'en tenir au premier pronostic. *Hippocr. pronost. lib. III, n°. 23 & 29.*

La rougeur des yeux & la douleur du cou

sont un signe d'hémorragie du nez. *Prorrh. lib. I, sect. III, n°. 45.* La même excretion est aussi annoncée par une rougeur foncée des yeux & par une douleur de tête très-opiniâtre, par le clignotement des yeux. *Coac. prorrh. cap. iv, n°. 7.*

Personne n'ignore la fameuse prédiction que Galien fit d'une hémorragie du nez, & la fermeté avec laquelle il s'opposa à une saignée que des médecins peu éclairés vouloient faire à un malade attaqué d'une fièvre violente. Il tira ces signes & ses contr'indications principalement de la rougeur des yeux, & de ce que le malade s'imaginait voir toujours voltiger devant ses yeux des serpens rouges; le succès le plus complet & le plus prochain justifia son pronostic & sa conduite. Le malade saigna abondamment du nez un instant après, & sa guérison fut décidée dès ce moment. Si la saignée eût été faite, il y a lieu de présumer que cette crise auroit échoué ou du moins n'auroit pas été aussi prompte & aussi heureuse, & que le malade auroit été plongé dans un très-grand danger. Tel est l'avantage qu'ont les médecins qui savent tempérer, qui étudient & suivent la nature; tels sont les risques que courent les malades qui confient leurs jours à des aveugles routiniers, qui prétendent maîtriser la nature sans la connaître, & qui assassinent les malades par les efforts impuissans & mal concertés qu'ils font pour les guérir. L'hémorragie du nez est aussi quelquefois annoncée par le larmolement des yeux; mais il faut que les larmes soient involontaires, & qu'en même temps les autres signes concourent; car s'il paroît quelque signe mortel, elles n'annoncent point l'hémorragie, mais la mort prochaine (*epidem. lib. I, stat. III;*) & si les larmes sont volontaires, elles ne signifient rien. *Aphor. 52, lib. IV.*

L'état des yeux qui précède dans la plupart des femmes, & qui accompagne l'excretion des regles, est connu de tout le monde; on sait qu'ils perdent une partie de leur force & de leur éclat, qu'ils deviennent languissans, & que le tour des paupières inférieures devient plus ou moins livide ou violet, & dans l'état où il seroit après un coup violent qui auroit produit

une contusion plus ou moins forte. Les éruptions des pustules autour des yeux dans les malades qui commencent à se rétablir, dénotent un dévoiement prochain. *Coac. prænot. cap. vj, n°. 10.* On peut tirer aussi le même présage de la rougeur de ces parties voisines du nez & des yeux. *Ibid. n°. 5.* La rougeur des yeux marque aussi quelquefois un fond de dérangement chronique dans le ventre. *Ibid. n°. 9.* Lorsque les yeux auparavant obscurs, sales & mal colorés, reprennent leur brillant, leur pureté & leur couleur naturelle, c'est un signe de crise d'autant plus prochaine que les yeux se dépouillent plus promptement. *Ibid. n°. 6.* La distorsion des yeux & leur renversement fournissent aussi quelquefois le même présage ; tel est le cas du malade qui étoit au jardin de Déalces, qui fut attaqué le neuvième jour d'un frisson d'une fièvre légère & de sueurs auxquelles le froid succéda, qui tomba ensuite dans le délire, eut l'œil droit de travers, la langue sèche, fut tourmenté de soif & d'insomnie, & cependant se rétablit parfaitement. *Epidem. lib. III, ægrot. xij.* Galien dans le commentaire de ce passage remarque que le délire & la distorsion des yeux qui paroissent le neuvième jour, sont assez ordinairement des signes critiques.

2°. Lorsque les affections des yeux n'annoncent aucun mouvement critique, elles sont de mauvais augure, & présagent ou quelque maladie, ou quelque nouvel accident, ou la mort même. La couleur jaune des yeux est un signe d'ictère commençant ou de la mauvaise constitution du foie ; elle est plus fâcheuse, lorsqu'elle se rencontre avec une certaine lividité dans les pleurésies. Les yeux à demi fermés, & dont on ne voit que le blanc, sont des signes avant-coureurs de convulsions, & dénotent la présence des vers dans les premières voies. Les convulsions sont aussi annoncées, suivant Hippocrate, par l'obscurcissement des yeux joints à la foiblesse (*coac. prænot. c. vj, n°. 10.*) ou accompagné de défaillances, d'urines écumeuses & de refroidissement du cou, du dos, ou même de tout le corps. *Prorrh. lib. I, sect. III, n°. 20.*

La férocité des yeux qu'on observe avec douleur de tête fixe, délire, rougeur du

visage, conspilation, dénotent une convulsion prochaine des parties postérieures qu'on appelle *opisthotonos* (*ibid. sect. II, n°. 55, & coac. prænot. cap. iv, n°. 3.*) & si pendant les convulsions les yeux ont beaucoup d'éclat, sont très-animés, c'est signe que le malade est dans le délire, & qu'il traînera long-temps. *Prorrh. lib. I, sect. III, n°. 32.* Les yeux étincelans, fixes, hagards, marquent le délire ou les convulsions (*epidem. lib. VI, text. 2.*) & les malades qui avec les yeux féroces ou fermés sont dans le délire, vomissent des matières noirâtres, ont du dégoût pour les alimens, ressentent quelque douleur au pubis, sont en très-grand danger ; les purgatifs ne seroient dans ces circonstances qu'irriter encore le mal ; il faut soigneusement s'en abstenir. *Prorrh. l. I, sect. II, n°. 36.* Les yeux poudreux, la voix aiguë, clangosa, comme celle des grues, succédant aux vomissemens nauséux, présagent le délire ; tel fut le sort de la femme d'Hermozge, qui eut un délire violent, & mourut ensuite après avoir tout-à-fait perdu la voix. *Ibid. sect. I, n°. 17.* Les ébranlemens de la tête, les yeux rougeâtres & les délires manifestes sont des accidens très-graves ; il est cependant rare qu'ils occasionnent la mort du malade ; leur effet le plus ordinaire est d'exciter des abcès derrière les oreilles.

On tire en général un mauvais présage dans les maladies aiguës du brisement (*κατακλισις*) des yeux, de leur obscurcissement, de leur fixité ou immobilité ; de leur distorsion, soit simple, soit jointe à des selles fréquentes, aqueuses & bilieuses dans le cours des fièvres ardentes, avec refroidissement ; & le frisson qui survient à ces distorsions des yeux accompagnées de lassitude, est très-pernicieux. Ces malades sont aussi dans un danger pressant, s'ils tombent alors dans quelque affection soporeuse. *Prorrh. lib. I, sect. II, n°. 52, 48, 56, &c.* La situation droite des yeux & leur mouvement rapide, le sommeil troublé ou des veilles opiniâtres, l'éruption de quelques gouttes de sang par le nez dans le courant des maladies aiguës, n'annoncent rien de bon. *Coac. prænot. n°. 17, cap. vj.*

Les signes que les yeux fournissent le plus ordinairement mortels, sont les suivans : les larmes involontaires ; la crainte de la lumière, leur distorsion, leur grosseur inégale, le changement de la couleur blanche des yeux en rouge, livide ou noirâtre, l'apparition de petites veines noires sur le blanc, la lividité, la pâleur, la rigidité, la circumtension, la distorsion des paupieres, la formation de petites écailles, *λίμαι*, l'élévation des yeux & leur tremblement, de même s'ils sont trop portés en dehors avec rougeur, sur-tout dans l'angine, ou s'ils sont trop enfoncés, ce qui est un des signes de la face hippocratique, si leur action, leur force & leur éclat sont considérablement diminués ou tout-à-fait anéantis, si les paupieres ne ferment pas exactement pendant le sommeil, ne laissent voir que le blanc des yeux, pourvu que le malade n'ait pas le dévoiement naturel ou occasionné par un purgatif pris dans le jour, ou qu'il n'ait pas accoutumé de dormir dans cet état. *Prognost. l. I, n°. 5, 6 & 7.* Cependant ce dernier signe est si funeste, qu'il annonça ou précéda la mort dans Guadagnina, femme de Prosper Alpin, quoique, remarque cet auteur, elle eût quelquefois les yeux disposés de cette façon pendant le sommeil ; mais il étoit accompagné d'affection soporeuse, du refroidissement des extrémités, d'inquiétudes, de la noirceur & de la rudesse de la langue, sans altération. *De prælag. vit. & mori. ægrot. lib. V, c. vij, pag. 309.*

L'immobilité ou une espèce de stupéfaction des yeux, *καταπλιξις*, fut un signe mortel dans la fille de Nérius, dans qui Hippocrate l'observa peu de jours après avoir reçu un coup du plat de la main sur le sommet de la tête. *Epid. lib. V, text. 47.* La grosseur inégale des yeux fut un des avant-coureurs de la mort qui survint le lendemain dans le fils de Nicolas & la femme d'Hermoprotome. *Epidem. lib. VII, text. 200 & 23.* La fiétreffure & le dessèchement des yeux fournissoient aussi le même présage, qui se trouve confirmé par l'exemple d'un malade qui avoit reçu une blessure au foie, dont il est parlé *ibid. text. 23.* A ces signes Hippocrate ajoute encore l'augmentation du blanc des yeux, qui est quel-

quefois telle que tout le noir est caché par la paupiere supérieure, & le rétrécissement du noir ou de la pupille, la courbure & le clignotement continuel des paupieres. *Coac. præn. cap. vij, n°. 8.* J'ai souvent observé dans les moribonds, que la pupille se dilatoit beaucoup, sans doute par une suite du relâchement général, de l'apathie universelle ; on peut aussi mettre au nombre des signes mortels, la fausse apparence de mouches, des pailles qui paroissent voltiger devant les yeux, & que le malade s'efforce de prendre ; la fausse apparence de corps noirs qu'on imagine sur les corps voisins ou sur quelque partie de son corps, indique ordinairement la gangrene dans les yeux ; ce fut un signe de mort dans un malade attaqué de la petite vérole.

Quelque certains que soient tous ces différens signes, nous répétons encore qu'il faut, pour ne pas hasarder un jugement qui peut nuire à la santé du malade & à sa propre réputation, les combiner avec les autres ; il ne faut négliger aucune partie de la séméiotique ; le travail est immense, j'en conviens ; mais l'importance de la matière doit être un motif assez pressant, & l'avantage de l'humanité une récompense assez considérable. (m)

YEUX de serpent, (*Physique générale.*) sorte de pierres figurées, qui ne sont autre chose, suivant plusieurs physiciens, que les petites dents pétrifiées d'un poisson des côtes du Brésil, qu'on y appelle le grondeur, & les plus grandes de ce poisson, celles qui broient, se nomment crapaudines. Il y a aussi des yeux de serpent & des crapaudines, qui se peuvent rapporter à des dents de dorade, poisson qui se trouve dans nos mers, & ce système seroit plus simple ; quoi qu'il en soit, voyez l'article CRAPAUDINE. (D. J.)

YEUX à neige, (*Hist. nat.*) c'est ainsi que les Esquimaux nomment dans leur langue des espèces de lunettes, dont ils se servent pour garantir leurs yeux de l'impression de la neige, dont leur pays est presque perpétuellement couvert. Ce sont de petits morceaux de bois ou d'os, qui ont une fente fort étroite, précisément de la longueur des yeux, & qui s'attachent au moyen d'un cordon que l'on noue der-

rière la tête. On voit très-distinctement au travers de cette fente, & sans aucune incommodité; de cette façon les sauvages se garantissent de maladies des yeux très-douloureuses, auxquelles ils sont exposés, sur-tout au printemps; ils se servent même de ces lunettes pour voir les objets qui sont dans l'éloignement, comme nous ferions d'une lunette d'approche.

YEUX DE BŒUF, (*Marine.*) on appelle ainsi les poulies qui sont vers le racage, contre le milieu d'une vergue, & qui servent à manœuvrer l'itague. Il y a fix de ces poulies aux pattes de boulines, trois pour chaque bouline. Il y en a aussi une au milieu de la vergue de civadiere, quoiqu'il n'y ait point de racage, parce que la vergue ne s'amene point. Dans un combat on la met le long du mât, quand on veut venir à l'abordage.

YEUX DE PIE, voyez **ŒIL DE PIE**.

YEUX DE PERDRIX, (*Soierie.*) étoffe, partie de soie, partie de laine, diversement ouvragée & façonnée, qui se fait par les hauts-lisseurs de la sayeterie d'Amiens. (*D. J.*)

Y G A

YGA, (*Hist. nat. Bot.*) gros arbre du Brésil, dont les Indiens détachent l'écorce entière pour en faire des canots, qui sont capables de porter chacun quatre ou six personnes; cette écorce est épaisse d'un pouce, longue d'une vingtaine de piés, & large de quatre ou cinq. (*D. J.*)

YGUALADA, (*Géogr. mod.*) petite ville d'Espagne, dans la Catalogne, sur le torrent de Noya, & sur la route de Barcelonne à Cervere. Quelques-uns croient que c'est l'ancienne Ergavia, ville des Lacertains, & d'autres l'ancienne Anabis, où Ferdinand III roi d'Aragon, mourut, en 1216.

Y L A

YLA L', (*Géogr. mod.*) rivière d'Ecosse. Elle sort des montagnes de Balvanie, arrose & donne son nom au petit pays de la province de Banf, qu'on appelle *Strath-Yla*, ensuite coule à l'orient, puis au sud-est, jusqu'à ce qu'elle se jette dans le Dovert. (*D. J.*)

Y N A

YNAGUA, *l'île de*, (*Géogr. mod.*) petite île de l'Amérique, au nord de la partie occidentale de l'île Saint-Domingue. Elle est inhabitée. Long. entre les 304, 36, & les 305, 25; latit. méridionale 22. (*D. J.*)

YNCA, f. m. *terme de relation*, nom des anciens rois du Pérou, & des princes de leur famille; ce nom signifie *seigneur, prince du sang royal*. Le roi s'appelloit proprement *capac-ynga*, c'est-à-dire, *grand seigneur*. Leurs femmes se nommoient *pallas*, & les princes simplement *yncas*. Avant l'arrivée des Espagnols, ils étoient extrêmement puissans & redoutés. Les peuples les regardoient comme fils du soleil, & croyoient que les *yncas* du sang royal n'avoient jamais commis de faute. Ils avoient de beaux palais, des jardins superbes, des temples magnifiques, & des peuples soumis. Voyez *l'histoire des yncas*, par Garcilasso de la Vega. (*D. J.*)

Y O K

YOKOLA, (*Hist. mod. Economie.*) nourriture ordinaire des habitants de Kamtschatka & des peuples sauvages, qui demeurent à l'orient de la Sibérie, vers les bords de l'Océan oriental.

Le *yokola* se prépare avec toutes sortes de poissons, & l'on s'en sert, comme nous faisons du pain. Tout le poisson que ces habitants prennent, se divise en six parts. Ils font sécher les côtes & la queue en les suspendant en l'air; ils préparent séparément le dos & la partie la plus mince du ventre, qu'ils fument & font sécher sur le feu; ils amassent les têtes dans des troncs, où elles fermentent, ils les mangent malgré leur odeur infecte; les côtes & la chair qui y reste attachée se séchent & se pulvérisent pour l'usage; on sèche de même les os les plus gros, ils servent à nourrir les chiens.

YOLATOLT, f. m. *terme de relation*, sorte de boisson des Indes, composée de maïs moulu, torréfié, mis en fermentation dans un vaisseau avec une certaine quantité d'eau; on y ajoute un peu de poivre d'Amérique, pour donner à la liqueur de la force & de la couleur. (*D. J.*)

YOLE, f. f. *terme de Pêche*, usité dans le ressort de l'amirauté de Dieppe; c'est une sorte de chaloupe ou de biscayenne, à l'usage des pêcheurs de cette amirauté.

YOLOXOCHITL, f. m. (*Hist. nat. Bot.*) arbre du Mexique, qui produit des fleurs odorantes, dans lesquelles on voit la forme d'un cœur. Elles sont blanches à l'extérieur, rougeâtres par dedans, fort grandes, mais un peu visqueuses. On leur attribue de grandes vertus contre les vapeurs hystériques.

YON, l', (*Géog. mod.*) petite rivière du Poitou, où elle a sa source. Elle se rend dans le Semaigne, au dessus de Mareuil. (D. J.)

YON, SAINT-, f. m. (*Hist. monacale.*) ordre de séculiers, agrégé depuis l'an 1725 à l'état monastique: les frères de cet ordre, sous le nom de *frères des écoles chrétiennes*, se sont consacrés à l'instruction des petits garçons. La maison chef de l'ordre porte le nom de *Saint-Yon*, & est située à Rouen, dans le fauxbourg Saint-Sever. *Trevoux*. (D. J.)

YONG-CHING-FU, f. m. (*Histoire mod.*) c'est ainsi qu'on nomme à la Chine un tribunal suprême, dont la juridiction s'étend sur tout le militaire qui est à la cour de l'empereur. Le président de ce tribunal est un des seigneurs les plus distingués de l'état; il a sous lui un mandarin & deux inspecteurs, qui sont chargés de veiller sur sa conduite, & de borner son pouvoir, en cas qu'il fût tenté d'en abuser.

YONNE, l', (*Géogr. mod.*) rivière de France. Elle prend sa source dans le duché de Bourgogne, aux montagnes du Morvant; près du château de Chinon, & va se rendre dans la Seine à Montereau, à 17 lieues au dessus de Paris. L'*Yonne* est l'*Incanna* des écrivains du moyen âge. (D. J.)

YOPU, f. m. (*Hist. nat. Ornithol.*) espèce de pie du Brésil; elle a le corps noir, la queue jaunâtre, les yeux bleus, le bec jaune, avec trois pinnules qu'elle dresse sur sa tête, comme si c'étoient des cornes.

YORCK, (*Géogr. mod.*) en latin *Eboracum* ou *Brigantium oppidum*; ville d'Angleterre, dans la province de même

nom, sur la rivière d'Ouze, à 60 milles au nord-ouest de Lincoln, & à 150 de Londres.

Cette ville étoit déjà célèbre du temps des Romains, & elle l'est encore, car elle s'est relevée de tout ce qu'elle a souffert dans les fréquentes révolutions de l'état des Saxons, des Danois, & des Normands. *Yorck* est aujourd'hui belle, grande, riche, bien peuplée, & la ville la plus considérable d'Angleterre après Londres. On y compte jusqu'à 28 églises, & elle est le siège d'un archevêque de son nom. Egbert, qui occupoit ce siège, y érigea, l'an 740, une grande bibliothèque, où Alcuin, précepteur de Charlemagne, & fondateur de l'université de Paris, puisa ses connoissances. Un autre ornement d'*Yorck* est sa cathédrale, qui est une des belles églises de l'Europe. Enfin, le maire de cette ville porte, par courtoisie, le titre de *lord*, comme celui de Londres. *Long.* 26, 24; *lat.* 53, 52.

Dans le nombre des savans dont *Yorck* est la patrie, je me contenterai d'en citer quatre, *Herbert* (Thomas,) *Maruall* (André,) *Morton* (Thomas,) & *Poole* (Mathieu.)

Herbert naquit en 1607. Guillaume, comte de Pembroke son parent, lui fournit de l'argent pour voyager, & il employa quelques années à visiter divers pays de l'Europe, de l'Afrique, & de l'Asie. En 1647, il fut nommé avec Jacques Harrington, auteur de l'*Oceana*, valet-de-chambre du lit de sa majesté Charles, & demeura toujours auprès du roi jusqu'à la mort de ce prince. Il finit lui-même ses jours à *Yorck*, en 1683, âgé de 76 ans. La relation de ses voyages en Afrique, en Asie, & surtout en Perse, a été imprimée à Londres, en 1634, 1638 & 1677, in-fol. cette dernière édition est la plus ample. Outre sa *Threnodia Carolina*, qui contient l'histoire des deux dernières années de la vie de Charles I, il a écrit les dernières heures de ce prince, que Wood a publiées dans ses *Athenæ Oxonienses*.

Maruall, ingénieur & vertueux auteur du xvij siècle, naquit en 1620, & après avoir étudié à Cambridge, il voyagea dans les pays les plus policés de l'Europe. A son

retour, il entra dans les emplois, & servit de second à Milton, en qualité de secrétaire pour les dépêches latines du procureur. Dans la suite il se lia intimement avec le prince Robert, qui lui faisoit de fréquentes visites en habit de particulier. Le roi desirant de se l'attacher, lui envoya le grand trésorier Danby, pour lui offrir de l'argent & des emplois; mais M. Maruell répondit au grand trésorier, qu'il étoit très-sensible aux bontés de sa majesté, qu'il connoissoit parfaitement les cours, & que tout homme qui recevoit des grâces du prince, devoit opiner en faveur de ses intérêts; enfin les offres les plus pressantes de mylord Danby, ne firent aucune impression sur lui. Il persista à lui déclarer qu'il ne pouvoit les accepter avec honneur, parce qu'il faudroit ou qu'il fût ingrat envers le roi, en opinant contre lui, ou infidèle à sa patrie, en entrant dans les mesures de la cour. Que la seule grace qu'il demandoit donc à sa majesté, c'étoit de le regarder comme un sujet aussi fidèle qu'aucun qu'il eût, & qu'il étoit plus dans ses véritables intérêts, en refusant ses offres, que s'il les avoit acceptées. Mylord Danby voyant qu'il ne pouvoit absolument rien gagner, lui dit que le roi avoit ordonné de lui compter mille livres sterling, qu'il espéroit qu'il accepteroit, jusqu'à ce qu'il jugeât à propos de demander quelqu'autre chose à sa majesté. Cette dernière offre fut rejetée avec la même fermeté que la première, quoiqu'il fût obligé, immédiatement après le départ du grand trésorier, d'envoyer emprunter une guinée chez un ami. En un mot, comme les plus puissantes tentations du côté des honneurs & des richesses ne purent jamais lui faire abandonner ce qu'il croyoit être le véritable intérêt de sa patrie, les plus éminens dangers ne purent aussi l'effrayer, & l'empêcher d'y travailler. Il mourut, non sans soupçon de poison, en 1678, dans la cinquante-huitième année de son âge. Ses écrits sont en grand nombre, & roulent principalement sur la religion. M. Cooke a donné à Londres, en 1726, en deux volumes in-8°. les poésies de cet écrivain.

Morton, savant évêque anglois du xvij^e siècle, naquit en 1564, & fut promu au

siège de Chester, en 1615; en 1618 il obtint l'évêché de Conventry & Lichfield, & en 1632 celui de Durham. Dans toutes ces places, il s'occupa sans cesse à l'étude, & mourut comblé d'années en 1659. Il a publié plusieurs ouvrages, qui concernent presque tous la défense de l'église anglicane contre la doctrine romaine. Ses manuscrits passèrent à sa mort entre les mains du docteur Barwick.

Poole, savant critique & théologien, naquit en 1624, & pensa perdre la vie dans la célèbre conspiration d'Oates, parce qu'il écrivit contre les catholiques romains un livre intitulé *nullité de la foi romaine*. Depuis ce temps-là la crainte du risque qu'il couroit toujours, s'empara tellement de lui, qu'il prit le parti de se retirer à Amsterdam, où il mourut en 1679, dans sa 56^e année.

Il travailla pendant dix ans à sa *synopsis criticorum*, dont les deux premiers volumes parurent à Londres en 1669, in-fol. & les trois autres ensuite. Outre cette édition de Londres, il s'en est fait une à Francfort, en 1678, une à Utrecht 1686, une seconde à Francfort, 1694, in-4°. & une troisième, beaucoup meilleure, en 1709, in-fol. en six volumes.

Poole a très-bien choisi les écrivains qui devoient entrer dans son ouvrage, outre ceux qui étoient déjà dans les critiques sacrées qu'il abrégéoit; mais il n'a pas pris garde qu'en donnant les différentes versions dans la bible, comme elles sont dans les traductions latines, il ne pouvoit que commettre une infinité d'erreurs. La grande multitude d'interprétations qu'il a recueillies sur le texte, cause de la confusion; l'on a bien de la peine à joindre tous les mots ensemble quand ils sont bien éloignés, & qu'on les a expliqués en tant de manières différentes.

De plus, l'auteur se contentant ordinairement de rapporter les diverses explications, sans juger quelles sont les meilleures, n'instruit pas assez le lecteur qui a de la peine à se déterminer, principalement quand il ne voit point de raisons qui le portent à préférer un sentiment à un autre.

Cependant on ne peut trop louer dans

est abrégé des critiques, le travail de Poole, qui a ramassé avec beaucoup de soin & de peine ce qui étoit répandu en différens ouvrages, & l'a placé aux lieux où il devoit être, en l'abrégeant utilement pour la commodité des lecteurs.

Enfin, les difficultés de la chronologie, éclaircies par les meilleurs critiques, se trouvent ici rapportées en abrégé; & de cette manière, la plupart des matières difficiles de l'écriture, sur lesquelles on a composé des livres entiers, sont expliquées dans ce recueil, où l'auteur a pris la peine d'insérer les extraits qu'il avoit faits lui-même des meilleurs ouvrages en ce genre.

On a encore de lui en anglois, un volume de remarques sur la bible, qui ont été jointes à celles d'autres savans auteurs; & le tout a paru à Londres en 1685, en 2 vol. in-fol. (*Le Chevalier DE JAVCOURT.*)

YORCK, LA NOUVELLE, (*Géogr. mod.*) province de l'Amérique septentrionale, sur la côte orientale; elle est bornée au septentrion par le Canada, au midi par la mer du nord, au levant par la nouvelle Angleterre, & au couchant par la Virginie & la Pensylvanie.

Hudson, qui étoit au service des Provinces-Unies, en fit la découverte, & en prit possession au nom de ses maîtres en 1609, quoique ce ne fût pas le vrai but de son voyage, car le vaisseau qu'on lui avoit donné étoit destiné à chercher un passage vers la Tartarie & la Chine; mais Hudson après de vains efforts, fit route sur le sud-ouest, & aborda à ce pays qu'il nomma la nouvelle Hollande.

En 1615, les Hollandois y éleverent une forteresse qu'ils appellerent le fort d'Orange, & une ville à laquelle ils donnerent le nom de nouvelle Amsterdam. Enfin, les Anglois s'étant affermis dans la nouvelle Angleterre & au Maryland, débûsquèrent en 1666 les Hollandois de leurs possessions, & en obtinrent la propriété par le traité de Bréda.

Sous les Anglois, la nouvelle Amsterdam fut appelée la nouvelle York, & donna son nom au pays, ainsi qu'à la capitale, parce que toute la province fut

cédée en propriété au duc d'York par Charles II son frere, roi d'Angleterre. (*D. J.*)

YORCK, *isle d'*, (*Géogr. mod.*) isle d'Afrique dans la Haute-Guinée, à l'embouchure de la rivière de Scerbro. La compagnie Angloise d'Afrique y a fait construire un fort monté de quelques piéces d'artillerie; la garnison est composée de 35 blancs avec 60 gromettes. (*D. J.*)

YORCK-SHIRE, (*Géogr. mod.*) province d'Angleterre, maritime & septentrionale, dans le diocèse d'York qui en est la capitale. C'est la plus grande province du royaume; elle a trois cents vingt milles de circuit: on la distingue en trois parties, qui sont Nord, Est & West-Riding. Elle est très-fertile en blé, bétail, gibier & poisson; elle produit quantité de beaux chevaux, de la pierre à chaux, du jais, de l'alun & du fer. Ses principales rivières sont l'Humber, l'Aire, la Nyd, l'Ouse, l'Youre, &c. Elle contient soixante villes ou bourgs à marché, ou simples bourgs; mais elle est encore plus remarquable par la foule des hommes de lettres qui y sont nés. Voici les principaux, entre lesquels se trouvent d'illustres & célèbres personnages.

Je commence par Alcuin (Flaccus,) né dans le huitième siècle. Il fut disciple d'Egbert; archevêque d'York, diacre de l'église de cette ville, & abbé de S. Augustin de Cantorbery. En 780, Charlemagne l'invita à venir en France, & le reçut avec de grandes marques de distinction. Ce prince lui donna plusieurs abbayes, entr'autres celle de S. Martin de Tours, où il passa la fin de sa vie, après y avoir formé une école brillante, d'où les sciences se répandirent en plusieurs endroits de la monarchie françoise.

Pendant qu'Alcuin étoit à Paris, il y faisoit des leçons publiques & particulières; il eut l'honneur d'instruire Charlemagne, la princesse Gisele sa sœur, les princesses Gisele & Rictrude ses filles; Riculfe qui fut ensuite évêque de Soissons; Angilbert, gendre de Charlemagne, & les jeunes seigneurs qui étoient alors élevés à la cour de ce prince. Il leur apprit l'orthographe, qui est le fondement de la littérature, &

qui étoit alors fort négligée : il composa en faveur de la noblesse des traités sur les sept arts libéraux, les mit en forme de dialogues, & y introduisit le prince régnant au nombre des interlocuteurs, ce qui étoit assez adroit.

Vossius & d'autres favans prétendent que l'école du palais a donné naissance à l'université de Paris, & que cette académie doit son origine à Charlemagne & à Alcuin, c'est une erreur ; il est seulement vrai que le prince & le savant Anglois prirent le soin de faire fleurir les lettres dans ce royaume, & de les tirer de la barbarie. Alcuin possédoit passablement le latin & le grec, il étoit de son temps le plus habile écrivain après Bede & Adelme. Il mourut à Tours en 804, & y fut inhumé.

Ses ouvrages, qui subsistent encore aujourd'hui, ont été recueillis en un vol. *in-fol.* par André Duchesne, & imprimés à Paris en 1617. Ils sont divisés en trois parties ; la première contient ses traités sur l'écriture ; la seconde, ses livres de doctrine, de discipline & de morale ; la troisième comprend les écrits historiques, avec les lettres & les poésies. Depuis l'édition de Duchesne, on a imprimé à Londres, à Paris & ailleurs divers autres ouvrages d'Alcuin, ou qui lui sont attribués, la plupart à tort. Telle est la purification de la B. Vierge Marie. Il faut convenir que ses vrais ouvrages sont tous assez médiocres, & à la légère ; il y travailloit quelquefois pendant ses voyages, & manquoit par conséquent, comme il le dit lui-même, du repos, du loisir & des livres nécessaires. Quoiqu'il ait écrit avec plus de pureté que les auteurs de son temps, son style est en réalité dur & barbare.

Ascham (Roger) naquit en 1515, & fit ses études à Cambridge, où il fut reçu maître-ès-arts en 1536. Il écrivoit parfaitement bien, & fut chargé par cette raison de transcrire toutes les lettres de l'université au roi ; en 1548, il fut nommé pour instruire la reine Elisabeth, qui fit pendant deux ans des progrès extraordinaires sous lui, en latin & en grec, & elle l'estima toujours infiniment. « Je lui apprends des » mots, écrivoit-il à l'évêque Aylmer, » & elle m'apprend des choses : je lui

» apprends des langues mortes, & ses » regards modestes m'apprennent à agir. » Il accompagna le chevalier Morison auprès de Charles-Quint, & fut très-utile à ce ministre. A son retour, il devint secrétaire de la reine Marie : Elisabeth, à son avènement au trône, lui donna une prébende dans l'église d'Yorck, & il ne tenoit qu'à lui de se procurer de plus grands établissemens, s'il avoit voulu se prévaloir de son crédit auprès de cette reine. Il mourut en 1568, âgé de cinquante-trois ans, généralement regretté, sur-tout d'Elisabeth, qui dit qu'elle auroit mieux aimé perdre dix mille livres sterling que son *Ascham*. Ses ouvrages sont estimés : sa méthode d'enseigner le latin fut imprimée en 1570, & a été remise au jour en 1711, *in-8°*. Ses lettres latines sont élégantes ; il y en a plusieurs éditions, mais la meilleure est celle d'Oxford, en 1703, *in-8°*. Son livre intitulé *Toxophilus*, ou l'art de tirer de l'arc, a paru à Londres en 1571, *in-4°*. Il l'avoit dédié à Henri VIII, qui récompensa cette dédicace d'une bonne pension annuelle.

Briggs (Henri), un des grands mathématiciens du dix-septième siècle, naquit vers l'an 1560, & fut nommé en 1596, premier professeur en mathématiques dans le collège de Gresham. En 1619, le chevalier Savile le pria d'accepter la chaire de Géométrie qu'il venoit de fonder à Oxford : chaire qui étoit plus honorable que celle de Londres, & accompagnée de plus grands appointemens, il mourut en 1631, âgé de soixante & dix ans. Ses principaux ouvrages sont, 1°. les six premiers livres d'Euclide rétablis sur les anciens manuscrits, & imprimés à Londres en 1620 *in-fol.* 2°. On lui a l'obligation d'avoir perfectionné la doctrine des logarithmes par son bel ouvrage intitulé *Arithmetica logarithmica*, Londres 1624, *in-fol.* M. Jones de la société royale, a plusieurs manuscrits latins de Briggs sur les mathématiques, écrits de la main de l'illustre M. Jean Collins.

Gale (Thomas), savant écrivain du dix-septième siècle, naquit en 1636, & devint professeur en langue grecque à Cambridge. C'est-là qu'il publia en 1671 *in-8°*.

un recueil en grec & en latin intitulé, *Opuscula mythologica, ethica & physica*, réimprimé à Amsterdam en 1688 in-8°. Ce recueil précieux contient plusieurs traités, & entr'autres, 1°. *Palæphatus de incredibilibus historiis, de inventione purpuræ*, & de primo ferri inventore. 2°. *Phorntui ou Cornuti de naturâ deorum*. Ce Cornutus, grec de nation & Stoïcien, florissoit à Rome sous l'empire de Néron, qui lui demanda son sentiment sur un poëme de sa main; mais Cornutus s'étant expliqué avec trop de liberté au gré du prince, il fut banni. 3°. *Sallustius, philosophus, de diis & mundo*, avec des notes. 4°. *Ocellus Lucanus, philosophus, de universâ naturâ*, avec la version latine & les notes de Louis Nogarola. 5°. *Sexui Pythagorei sententiæ, è græco in latinum à Ruffino versæ*. M. Gale dit que l'auteur de ces sentences vivoit du temps de Jules-César, & que c'est ce même Sextius, philosophe romain, que Plutarque loue dans ses traités de morale, aussi-bien que Seneque dans sa cinquante-neuvième lettre, où il l'appelle *virum acrem, græcis verbis, romanis moribus philosophantem*. Enfin, on trouve dans ce recueil des fragmens d'Archytas, diverses lettres de Pythagore & autres, ainsi qu'*Heliodori Larissæi capita opticorum*.

En 1675, M. Gale publia à Paris en grec & en latin *Historiæ poeticæ antiqui scriptores* in-8°. & l'année suivante à Oxford, *Rhetores selecti*, Scil. *Demetrius Phalereus, Tiberius rhetor, anonymus sophista, Severus Alexandrinus*. Tiberius le rétheur, qui au jugement de M. Gale, est un écrivain ancien, élégant & concis, n'avoit point encore paru avant que l'illustre éditeur le publiât avec une version latine. Suidas donne à ce Tiberius le titre de *philosophe & de sophiste*, & il lui attribue divers écrits.

En 1678, Gale mit au jour à Oxford, in-fol. *Jamblicus chalcidensis, de mysteriis*. L'année suivante, parut à Londres, in-fol. son édition d'Hérodote. En 1687, il donna à Oxford, in-fol. *Historiæ anglicanæ scriptores quinque, nunc primum in lucem editi*; & en 1691, *Historiæ britannicæ, saxonicæ, anglo-*

danicæ scriptores quindecim. Oxoniæ, in-fol.

Le docteur Gale a ajouté à ces quinze historiens un *appendix*, où il donne divers passages touchant la Grande-Bretagne; un catalogue des terres (*hydes*) de quelques provinces en deçà l'Humber, avec une relation des loix & des coutumes des Anglo-Saxons, tirée du livre appelé le *Doom's-Day-Book*, une table alphabétique des anciens peuples, des villes, des rivières & des promontoires, d'après Cambden, & la généalogie des rois bretons, tirée du texte de Rochester (*textus Rossensis*.) Enfin, on trouve une ample table pour tout l'ouvrage.

En 1697, il fut installé doyen d'*Yorck*, & mourut dans cette ville en 1702, dans la soixante-septième année de son âge. Il étoit non seulement géometre, mais très-versé dans la connoissance de la langue grecque, & de l'histoire de son pays. M. Roger Gale son fils a publié sur ses manuscrits, à Londres en 1709, in-4°. un fort bel ouvrage intitulé *Antonini iter britannicum*, avec plusieurs conjectures, & les noms anglois des lieux autant que la chose étoit possible. Mais comme les distances des lieux sont marquées dans l'itinéraire par milles romains, M. Gale a indiqué sur la carte dressée sur l'itinéraire même, la proportion entre les milles romains & anglois, telle qu'elle a été déterminée par le docteur Edmond Halley.

Les premières notes du docteur Gale regardent le titre de l'ouvrage qu'il commente, *Antonini iter britannicum* (quoique son manuscrit porte *itinerarium Antonii*, & que le docteur Bentley lise *Antonii Augusti*.) Il observe qu'on est avec raison en doute auquel des empereurs romains, du nom d'Antonin, on doit attribuer cet ouvrage, ou même s'il est d'aucun de ces princes. Il croit que divers auteurs y ont travaillé; la chose est incontestable, si quelqu'un des Antonins y a eu part, puisque le dernier de ces princes a vécu long-temps avant la fondation de Constantinople & de plusieurs villes, dont il est parlé dans cet itinéraire. Le docteur Gale conjecture qu'il a peut-être été commencé par un des Antonins, & continué

par d'autres, à mesure qu'ils ont eu occasion de connoître plus particulièrement ces parties du monde.

M. Gale remarque sur le mot de *Britanniarum*, que les Romains appelloient cette île indifféremment *Britannio* ou *Britannia*, avant qu'elle fût partagée en provinces. La première division s'en fit du temps de Sévere, par le fameux grand chemin qui alloit depuis *Claufentium* jusqu'à *Gabrosentum*. Notre auteur l'appelle dans un autre endroit *the Fossed-Way*, & il dit qu'il va au nord en traversant les comtés de Leicester & de Lincoln, repaissant ensuite à un village nommé *Spitule in the Street*; il passe par Hibberflow, Gainfrop, Broughon & Applebey, & vient finir pas fort loin de Wintringham, sur le bord de l'Humber.

Par cette division, toute la partie de la Grande-Bretagne située à l'orient du chemin, s'appelloit *Britannia prima*, qui étoit la plus voisine de la mer, par rapport à Rome, & que Dion nomme *η κατὰ*. Le pays situé à l'ouest du chemin portoit le nom de *Britannia secunda*: Dion l'appelle *δευτέρα*. Le docteur Gale rapporte succinctement les divisions de la Grande-Bretagne, & il nous apprend ensuite l'ordre des provinces qui étoit tel: premièrement la *Britannia prima* ou Basse-Bretagne; c'étoit du temps de Sévere la partie orientale de l'île. En second lieu, *Britannia secunda*, ou Haute-Bretagne: c'étoit du temps du même empereur, la partie occidentale de l'île. Constantin le grand ajouta deux nouvelles provinces nommées *Flavia Cæsariensis*, & *Maxima Cæsariensis*, dont la première commençoit à Gloucester, & s'étendoit dans le milieu de l'Angleterre: la seconde comprenoit tout ce que les Romains possédoient dans le nord de l'île; la partie la plus reculée de cette province, située entre Sterling - Fortg & la muraille des Pictes, & reprise par Théodose, fut appelée *Valentia*, en l'honneur de l'empereur Valentinien.

Le docteur Gale ne croit point que la ville d'*Yorck* ait jamais été appelée *Brigantium* par aucun auteur qui fût juge compétent; il doute que le passage de la *Syntaxis magna* de Ptolomée, qu'on cite

communément pour prouver qu'elle a porté le nom de *Brigantium*, soit concluant. Voici ce que dit Ptolomée: premièrement il place *Brigantium* dans le vingt-deuxième parallèle; il met ensuite le milieu de la Grande-Bretagne dans le vingt-troisième, & Cattarick dans le vingt-quatrième; par où il paroît évidemment qu'*Yorck* & Cattarick ne sont pas à une si grande distance l'une de l'autre. Le docteur soupçonne donc que *Brigantium* a été mis là pour *Segontium* ou *Brecannio*, Brecknoc, à qui les parallèles de Ptolomée conviennent beaucoup mieux. Il cite quelques autorités pour prouver qu'*Yorck* a été la capitale d'Angleterre; & il parle de plusieurs anciennes inscriptions qu'on y trouve. Outre ce détail M. Gale a inséré dans son ouvrage d'autres voyages dans la Grande-Bretagne, tirés du même itinéraire.

Garth (Samuel) poète & médecin, encouragea en 1696 la fondation de l'infirmerie, qui étoit un appartement du collège des Médecins, pour le soulagement gratuit des pauvres. Cette œuvre de charité l'ayant exposé au ressentiment de plusieurs de ses confrères, aussi-bien que des Apothicaires; il les tourna en ridicule avec beaucoup d'esprit & de feu dans un poème intitulé *the dispensary*. La sixième édition de ce poème ingénieux qui contient six chants, a paru à Londres en 1706, in-8°. avec de nouveaux épisodes.

Le duc de Malbrough affectionnoit *Garth* particulièrement, & le roi George I le fit chevalier avec l'épée de ce Seigneur. Il fut ensuite nommé médecin ordinaire de S. M. & médecin général de l'armée. Il mourut en 1709, estimé de tout le monde. Le lord Lansdowne fit de très-beaux vers sur la maladie de *Garth*.
 « Macao, dit-il, est malade; admirable
 » en son art, il a plus sauvé de vies que
 » nos guerres n'en ont ravi. Le téméraire
 » buveur, & la femme aventurière, ne
 » peuvent redouter avec lui que la honte
 » ou le remords. Dieu des arts, protege
 » le plus cher de tes enfans! rétablis celui
 » à la vie duquel la nôtre est attachée;
 » en conservant *Garth*, tu nous conserves
 » nous-mêmes. »

Gower (Jean), poète du seizième siècle, florissoit

floriffoit fous le regne de Richard II, auquel il dédia fes ouvrages. Il en a écrit en latin, en françois & en anglois. Sa *confessio amantis* en vers anglois, parut à Londres en 1532. L'auteur mourut en 1402 dans un âge fort avancé.

Hickes (George) naquit en 1642, & prit le parti de l'église après avoir fait ses études à Oxford. Il devint chapelain du duc de Lauderdale, & ensuite doyen de Worcester. Il mourut en 1715 âgé de 74 ans. Il entendoit parfaitement les anciennes langues du nord, dont il avoit joint l'étude à celle de sa profession. Ses ouvrages théologiques font en grand nombre. On a fait un recueil de ses sermons en deux volumes, imprimés à Londres en 1713, in-8°. Sa grammaire *Anglo-Saxone* parut à Oxford en 1689 in-4°. mais l'ouvrage qui lui a fait le plus d'honneur, est intitulé, *antiquæ literariæ septentrionalis, libri duo*, Oxoniæ, 1705, in-fol.

Saunderson (Robert), évêque de Lincoln, naquit en 1587, & fut nommé professeur en théologie à Oxford en 1642. Il souffrit beaucoup pendant les guerres civiles, fut pillé plusieurs fois, blessé en trois endroits de son corps, & réduit à une grande nécessité, ayant femme & enfans. Robert Boyle lui envoya une fois cinquante livres sterlings, en le priant d'accepter la même somme chaque année, sa vie durant; mais sa mauvaise fortune changea de face bientôt après, ayant été promu à l'évêché de Lincoln en 1660. Il mourut en 1663, âgé de 76 ans. Outre la théologie polémique, il étoit fort versé dans l'étude des antiquités & de l'histoire d'Angleterre. Ses sermons ont été imprimés au nombre de 34 en 1660 in-fol. & au nombre de 36 en 1681, avec la vie de l'auteur par Isaac Walton. Son ouvrage sur les cas de conscience parut en 1678 & en 1685, in-8°. Son livre *de juramenti promissorii obligatione*, a été imprimé à Oxford, 1646. Londres 1647, 1670, 1676 in-8°. On en a donné une traduction angloise. M. François Peck a publié dans ses *desiderata curiosa* l'histoire & les antiquités de l'ancienne église cathédrale de Lincoln, recueillies par Saunderson.

Saville (Henri) naquit en 1549, & Tome XXXVI.

après avoir voyagé dans les pays étrangers, pour se perfectionner dans les sciences, dans la connoissance des langues & des hommes, il fut nommé pour enseigner la langue grecque à la reine Elisabeth, qui faisoit grand cas de lui. Le roi Jacques I voulut l'élever aux dignités, mais il les refusa, & se contenta de l'honneur d'être créé chevalier par ce prince. Il mourut à Oxford en 1622. C'étoit un homme parfaitement versé dans les langues grecque & latine, laborieux à rechercher, & généreux à publier les monumens de l'antiquité; non seulement il y employa une grande partie de son bien, mais il s'est immortalisé en fondant, en l'année 1619, deux chaires, l'une de géométrie, & l'autre d'astronomie, dans l'université d'Oxford.

1°. Sa traduction de Tacite, dédiée à la reine Elisabeth, & accompagnée de notes, parut à Londres en 1581, in-fol. & a été réimprimée plusieurs fois depuis. 2°. Son commentaire sur des matieres militaires, imprimé à Londres en 1598, in-fol. a été traduit en latin par Marquard Fréher. 3°. Il a mis au jour en 1596, in-fol. *Fasti regum & episcoporum Angliæ, usque ad Willemum seniore*. 4°. Il a aussi fait imprimer à Oxford en 1621, in-4°. des *praelectiones in elementa Euclidis*.

Mais rien ne lui fait plus d'honneur que sa belle édition des œuvres de S. Chrysostôme, en grec, imprimée au college d'Eaton en 1613, en 8 vol. in-fol. avec des notes de sa façon, & d'autres savans hommes qui l'aiderent dans ce travail, dont la dépense lui coûta huit mille livres sterlings. Il est vrai que cette édition toute grecque ne peut être à l'usage du grand nombre, & que c'est pour cela qu'elle n'a pas eu grand cours en France; mais elle sera toujours estimée des connoisseurs qui laisseront aux autres l'avantage de pouvoir lire l'édition grecque & latine de S. Chrysostôme, donnée par le P. Fronton du Duc, quelque temps après l'édition de Saville, & faites en réalité furtivement sur l'édition d'Angleterre, à mesure qu'elle sortoit de dessous la presse. Ajoutons que l'édition du jésuite n'a des notes que sur les dix premiers tomes, & qu'on est obligé

d'avoir recours, pour les tomes suivans, à l'édition de Morel, ou à celle de Commelin.

Sharp (Jean), archevêque d'*Yorck*, naquit en 1644, & fut nommé doyen de *Notwich* en 1681; mais en 1686, il fut suspendu pour avoir défendu dans un de ses sermons la doctrine de l'église anglicane contre le papisme; cependant après sa suspension, il fut plus considéré que jamais, & son clergé témoigna plus de déférence pour ses conseils, qu'il n'en avoit auparavant pour ses ordres. La cour fut obligée de se tirer de ce mauvais pas comme elle put. En 1692, il fut nommé archevêque d'*Yorck* à la sollicitation de *Tillotson* son intime ami, & dont nous parlerons tout-à-l'heure. En 1702, il prêcha au couronnement de la reine Anne, entra dans le conseil, & eut l'honneur d'être grand aumônier de cette reine. Il mourut en 1713, âgé de 69 ans. On admire à juste titre ses sermons. La dernière édition publiée à Londres en 1740, forme sept volumes in-8°.

Tillotson (Jean), archevêque de *Cantorbery*, & fils d'un drapier d'un bourg de la province d'*Yorck*, naquit en 1630, & étudia dans le collège de *Clare* à *Cambridge*. Il eut successivement plusieurs petites cures que son mérite lui procura. En 1689, il fut installé doyen de l'église de *S. Paul*, & en 1691, il fut nommé à l'archevêché de *Cantorbery*. Il mourut en 1694, dans la soixante-fixième année de son âge.

Pendant qu'il fut dans une condition ordinaire, il mettoit toujours à part deux dixièmes de son revenu pour des usages charitables; il continua cette pratique le reste de sa vie, & mourut si pauvre que le roi donna à sa veuve une pension annuelle de six cents livres sterling. Après sa mort on trouva dans son cabinet un paquet de libelles très-violens, que l'on avoit fait contre lui, sur lequel il avoit écrit de sa main: « Je pardonne aux auteurs de ces livres, & je prie Dieu qu'il leur pardonne aussi. »

Je ne m'étendrai point sur la beauté de son génie, & l'excellence de son caractère, c'est assez de renvoyer le lecteur à l'histoire de sa vie, & à son oraison funebre, par

Burnet évêque de *Salisbury*. La reine parloit de lui avec tant de tendresse, que quelquefois même elle en versoit des larmes. En 1675, il donna au public le *traité des principes & des devoirs de la religion naturelle*, de l'évêque *Wilkins*, & il y mit une préface. En 1683, il fut l'éditeur des œuvres du docteur *Barrow*, & l'année suivante, de celles de *M. Ezéchias Burton*; mais ses sermons ont rendu son nom immortel; il en avoit paru pendant sa vie un volume in-fol. Après sa mort le docteur *Barker*, son chapelain, donna les autres en 2 vol. in-fol. dont le manuscrit se vendit deux mille cinq cents guinées. Ce fut la seule succession qu'il laissa à recueillir à sa famille, parce que sa charité consommoit tout son revenu annuel aussi régulièrement qu'il le recevoit. Les sermons de ce digne mortel, passent pour les meilleurs qu'on ait jamais faits, & se réimpriment sans cesse en anglais. *M. Barbeyrac* en a donné une traduction française en six volumes in-12. & depuis on en a publié deux autres volumes tirés des *Œuvres posthumes*. La traduction hollandaise forme six volumes in-4°.

M. Burnet dit qu'il n'a jamais connu d'homme qui eût le jugement plus sain, le caractère meilleur, l'esprit plus net, & le cœur plus compatissant; ses principes de religion & de morale étoient grands & nobles, sans la moindre tache de relâchement ou de superstition; sa manière de raisonner simple, claire, & solide, jointe à ses autres talens, l'ont fait regarder par tous les connoisseurs, comme ayant porté la prédication au plus haut degré de perfection dont elle soit susceptible. Je ne sache pas, dit le spectateur, avoir jamais rien lu qui m'ait fait tant de plaisir: son discours sur la sincérité est d'un mérite rare, en ce que l'auteur en fournit lui-même l'exemple, sans pompe & sans rhétorique. Avec quelle douceur, en quels termes si convenables à sa profession, n'expose-t-il pas à nos yeux le mépris que nous devons avoir pour le défaut opposé; pas la moindre expression trop vive ou piquante ne lui est échappée; son cœur étoit mieux fait, & l'homme de bien l'emportoit toujours de beaucoup sur le bel esprit.

Walton (Brian), évêque de Chester, naquit en 1600, & étudia à Cambridge en qualité de servant (*seizer*). Il obtint successivement de petits bénéfices, & fut nommé en 1639, chapelain ordinaire du roi; mais il fut continuellement maltraité dans le temps de la guerre civile. Enfin, après le rétablissement de Charles II il fut sacré évêque de Chester, en 1660, & mourut l'année suivante à Londres, dans la soixante & unieme année de son âge.

Il forma le magnifique projet de la polyglotte d'Angleterre; & mit la dernière main à cet ouvrage qui parut à Londres en 1657, en six volumes *in-fol.* J'ai parlé ailleurs de cette polyglotte, à l'impression de laquelle plusieurs personnes de distinction contribuèrent généreusement.

Wharton (Thomas), célèbre médecin anglois, naquit vers l'an 1610, devint un des professeurs du college de Gresham, & mourut à Londres en 1673. Il publia en 1656, son *Adenographia*, réimprimé à Amsterdam en 1659, *in-8°*. Il donne dans cet ouvrage une description de toutes les glandes du corps humain, plus exacte qu'il n'en avait encore paru, & leur assigne des fonctions plus nobles que celles qu'on leur attribuoit avant lui, comme de préparer & de dépurier le suc nourricier; il a fait connoître les différences des glandes & leurs maladies; enfin il a découvert le premier le conduit des glandes maxillaires, par lequel la salive passe dans la bouche.

Je ne dois pas oublier de dire que le fameux Jean Wicliffe, ou Wiclef, naquit environ l'an 1324, proche de Richemont, bourg de l'*York-shire*. Après avoir fait ses classes, il fut agrégé à Oxford, en 1341, au college de Merton, & s'y distingua par ses talens. Non content d'exceller dans l'étude de l'écriture sainte, & des ouvrages des peres; il apprit aussi le droit civil, le droit canon, & les loix d'Angleterre. Il composa des homélies, qui lui valurent le titre de *docteur évangélique*.

L'an 1369, Wiclef s'acquit l'estime de l'université, en prenant son parti contre les moines mendians, qui prétendoient être reçus docteurs en théologie, sans subir les examens requis; mais cette entreprise lui coûta cher: car en 1367, il fut chassé

de l'université par Langham, archevêque de Cantorbery, qui affectionnoit les moines & la cour de Rome. Ajoutez que l'année précédente il avoit pris le parti du roi Edouard, & du parlement, contre le pape; cependant en 1372, il fut nommé malgré les moines, professeur en théologie à Oxford, & pour lors il attaqua ouvertement dans ses leçons les abus qui régnoient dans les ordres mendians.

Il fut un des députés d'Edouard auprès de Grégoire XI qui siégeoit à Avignon, pour le prier de ne plus disposer des bénéfices d'Angleterre. A son retour il combattit le luxe & la doctrine de Rome, l'ignorance & la vanité des prélats de cette cour. Le pape extrêmement irrité, écrivit au roi, à l'université d'Oxford, à l'archevêque de Cantorbery, & à l'évêque de Londres, de faire emprisonner Wiclef.

Le duc de Lancastre le protégea, & l'accompagna à Londres où il avoit été cité; cette grande protection lui fut favorable, & l'assemblée convoquée à ce sujet, se sépara sans rien prononcer contre lui. Wiclef écrivit peu de temps après un livre touchant le schisme des pontifes, & la nécessité de rejeter tous les dogmes qui ne sont pas fondés sur l'écriture.

Son entreprise de la traduction de la bible en anglois, déplut fort aux ecclésiastiques; il ne les irrita pas moins en attaquant ouvertement la transsubstantiation. On le persécuta, on saisit ses livres, & on lui ôta son professorat. Il se retira dans sa cure à Lutterworth, où il mourut en 1384. Ses disciples se multiplièrent prodigieusement, sur-tout depuis la loi que le parlement fit en 1400, contre le wiclisme. Cette loi portoit la peine du feu contre ceux qui enseigneroient cette doctrine, ou qui favoriseroient ses sectateurs.

En 1428, Richard Flemming, évêque de Lincoln, à la sollicitation du pape, fit ouvrir le cayeau de Wiclef, brûler ses os, & jeter ses cendres dans un courant qui porte le nom de *Swift*; mais ses livres en grand nombre ne furent que plus recherchés, & le wiclisme adopté en secret, jeta tacitement de profondes racines, qui produisirent un siècle après la révolution de la religion aujourd'hui régnante dans

la Grande - Bretagne. (*Le chevalier DE JAUCOURT.*)

YORIMAN (*L'*), (*Géogr. mod.*) province de l'Amérique, dans la Guyane. Elle a soixante lieues, le long de la rivière des Amazones. Ses habitans sont en grand nombre, & vont tout nus, tant hommes que femmes. Ils n'habitent pas seulement la terre ferme de cette province, mais les grandes îles que forme la rivière des Amazones, par divers bras étendus. (*D. J.*)

YOUGHILL, (*Géogr. mod.*) & par quelques-uns *Younghall*; ville d'Irlande, dans la province de Mounster, au comté de Cork, avec un bon port, & un quai fortifié, à l'embouchure de la rivière Blackwater, sur les confins de Waterford, à huit milles au levant de Cloyne; elle est riche, peuplée, & envoie deux députés au parlement d'Irlande. *Long. 9, 50; lat. 52, 50.* (*D. J.*)

YOURE (*L'*), (*Géogr. moderne.*) en latin *Urus*, rivière d'Angleterre, en Yorkshire. Elle a sa source aux confins de Westmorland, reçoit dans son sein la Swalle, prend alors le nom d'Ouse, passe à Yorch, & tombe dans l'Humber. (*D. J.*)

Y P A

YPAINA, f. f. (*Hist. mod. superst.*) c'est le nom que les Mexicains donnoient à une de leurs fêtes solennelles, qui se célébroient au mois de mai, en l'honneur de leur dieu *Vitziliputzli*. Deux jeunes filles, consacrées au service du temple, formoient une pâte composée de miel & de farine de maïs, dont on faisoit une grande idole, que l'on paroit d'ornemens très-riches, & que l'on plaçoit ensuite sur un brancard. Le jour de la fête, dès l'aurore, toutes les jeunes filles mexicaines, vêtues de robes blanches, couronnées de maïs grillé, ornées de bracelets & de guirlandes de la même matière, fardées & parées de plumes de différentes couleurs, se rendoient au temple pour porter l'idole jusqu'à la cour. Là des jeunes gens la recevoient de leurs mains, & la plaçoient au pied des degrés, où le peuple venoit lui rendre ses hommages; ensuite de quoi on portoit le dieu en procession vers une montagne,

où l'on faisoit promptement un sacrifice; on partoit delà avec précipitation, & après avoir fait deux nouvelles stations, on revenoit à Mexico. La procession étoit de quatre lieues, & devoit se faire en quatre heures. On remontoit le dieu dans son temple, au milieu des adorations du peuple, & on le posoit dans une boîte parfumée & remplie de fleurs: pendant ce temps, de jeunes filles formoient avec la même pâte dont l'idole étoit faite, des masses semblables à des os, qu'elles nommoient les *os du dieu Vitziliputzli*. Les prêtres offroient des victimes sans nombre, & bénissoient les morceaux de pâte que l'on distribuoit au peuple; chacun les mangeoit avec une dévotion merveilleuse, croyant se nourrir réellement de la chair du dieu. On en portoit aux malades, & il n'étoit point permis de rien boire ou manger avant que de l'avoir consommée. Voyez l'*hist. générale des voyages*, t. XII, in-4^o. pag. 547. & suiv.

YPÉREAU, ou YPREAU, f. m. (*jardinage.*) c'est ainsi que nos jardiniers appellent une espèce d'orme à larges feuilles, originaire de la ville d'Ypres, & qu'on cultive beaucoup dans ce royaume.

YPOPTÈRE, (*Musiq. instr. des anc.*) espèce de flûte des Grecs, au rapport de Pollux, chap. 10, liv. IV, de son *Onomasticon*. (*F. D. C.*)

YPRES, ou IPRES, (*Géog. mod.*) ville des Pays-Bas, au comté de Flandre, dans une fertile plaine, sur le ruisseau d'Yper, à 7 lieues sud-est de Nieuport, à 9 de Dunkerque, de Saint-Omer, & de Bruges, à 13 de Gand, à 6 de Lille, & 55 de Paris.

C'étoit autrefois une grande ville qui avoit trois fois le circuit qu'elle a aujourd'hui. Vers l'an 800, les Normands la saccagerent; Baudouin la répara en 880; elle fut brûlée l'an 1240, & malgré cela, au dénombrement qui s'en fit deux ans après, on y compta deux cents mille habitans; mais à peine y en comptet-on aujourd'hui douze mille. Elle contient quatre paroisses, dix-huit couvens, & plusieurs hôpitaux.

Son évêché, suffragant de Malines, fut érigé en 1559, par le pape Paul IV. Le

prince de Condé prit *Ypres* en 1648, & l'a perdit l'année suivante. Louis XIV la reprit en 1744, & elle lui fut cédée par le traité de Nimègue; mais elle passa à la maison d'Autriche, par les traités d'Utrecht, de Radstat, & de Bade. Louis XV la prit en 1744, & l'a rendue démantelée, par la paix d'Aix-la-Chapelle. *Long.* suivant Cassini & Scheuchzer, 26, 51, 30; *lat.* 47, 22.

Hyperius (Gérard-André), théologien protestant, naquit à *Ypres* en 1511, & mourut professeur à Marbourg, en 1564, à 53 ans. Il composa beaucoup de livres tant sur la théologie que sur les sciences humaines. Un moine espagnol, nommé Laurentius à Villavicentio, en fit imprimer deux sous son nom, au rapport de Kerkman & de Colomies.

Lupus (Chrétien), savant religieux augustin, & l'un des célèbres théologiens de son ordre, naquit à *Ypres* dans le dernier siècle, & mourut à Louvain en 1681, à 70 ans. On a de lui plusieurs ouvrages en latin, & quelques-uns ne manquent pas d'érudition; tels sont, 1°. des commentaires sur l'histoire des canons des conciles; 2°. un recueil de monumens concernant les conciles d'Ephèse & de Calcédoine.

Rupert, bénédictin du douzième siècle, qui devint abbé de Deutsch, étoit né dans le territoire d'*Ypres*, & mourut en 1155, à 44 ans. Toutes ses œuvres ont été imprimées à Paris en 1638, en 2 vol. *in-folio*. On pourra juger de leur mérite, en considérant qu'elles consistent en quarante-deux livres sur la Trinité, & en commentaires sur l'Ecriture, par les principes de la dialectique, & de la théologie scholastique. (*D. J.*)

YPSILOIDE, (*Anat.*) est une des futures vraies du crâne, appelée ainsi à cause qu'elle ressemble à l'y ou upsilon. *V. SUTURE.*

Quelques-uns appellent cette future, *λambdoïdes*, *λambdoïdes*. Voyez *LAMBDOIDES*.

Il y a encore un os placé à la racine de la langue, qu'on appelle *ypsiloïde* ou *hyoïde*. Voyez *HYOÏDE*.

YPUPIAPRA, f. m. (*Hist. nat.*) espèce

de monstres marins des mers du Brésil. On prétend qu'ils ont une tête qui approche de la face humaine, avec des yeux fort enfoncés. Les femelles ont, dit-on, une chevelure; on les trouve à l'entrée du Ja-goaripé, à quelque distance de la baie de tous les Saints. Cet animal, qui pourroit bien être exagéré par les Portugais, tue, dit-on, les Indiens à force de les embrasser étroitement; mais on prétend que ce n'est point pour les dévorer: on assure même que ces monstres gémissent des effets de leur mal-adresse. Cependant ils leur enlèvent les yeux, le nez & les parties naturelles. *Credat judæus, &c.*

Y Q U

YQUETAYA, f. m. (*Hist. nat. Bot. exot.*) plante du Brésil, que MM. Homberg & Marchand prétendent être notre grande scrophulaire aquatique. On attribue à l'*yquetaya* la propriété d'ôter au féné son mauvais goût & son odeur désagréable, sans rien diminuer de ses vertus. M. Marchand prétend aussi que l'espèce de scrophulaire que nous venons de nommer, a le même avantage. *Voy. SCROPHULAIRE. (D. J.)*

Y R A

YRAIGNE, voyez *ARAIGNÉE*.

YRIER DE LA PERCHE, SAINT, (*Géogr. mod.*) petite ville de France dans le Limousin, sur le P'ill, avec titre de prévôté, & une collégiale. Elle a pris son nom moderne de S. Yrier qui y a fondé un monastère. (*D. J.*)

Y S A

YSARD ou *YZARD*, (*Diete & mat. méd.*) nom sous lequel on connoît dans les Pyrénées l'animal plus connu en françois sous le nom de chamois. Voyez *CHAMOIS*.

Les prétendues propriétés médicamenteuses de quelques matières retirées de l'*yzard* ou chamois, sont rapportées à l'article *CHAMOIS, Mat. méd.* Ses qualités diététiques sont les mêmes que celles du chevreuil, auquel l'*ysard* est pourtant

un peu inférieur pour le goût. *V. CHEVREUIL, Diete & Mat. méd. (b)*

YSENDICK, (*Géogr. mod.*) petite ville des Provinces-Unies, dans la Flandre à quelque distance d'un bras de l'Escaut occidental, appelé le *Blic*; proche la mer, à un mille de Biervliet, à 5 au nord-est de Middelbourg, & à 5 à l'est de l'Ecluse. Les états généraux à qui elle appartient, en ont fait une forteresse presque imprenable. C'est le boulevard de la Zélande, du côté de la Flandre. *Long. 22, 20; lat. 52, 28. (D. J.)*

YSSEL, *r*, (*Géogr. mod.*) rivière d'Allemagne, qui a ses deux principales sources au pays de Munster & dans le duché de Cleves. La plus septentrionale des deux sources, entre dans le comté de Zutphen. La méridionale se joint avec l'autre source, baigne Doersbourg, Zutphen, Deventer & Kempen, où elle se jette dans le Zuyderzée, dans la province d'Overissel. La rivière d'*Yssel* qui coule à Oudewater, à Gouda, & qui va tomber dans la Meuse au dessus de Rotterdam, est différente de l'*Yssel* qui prend sa source dans le duché de Cleves. Peut-être néanmoins que ces deux rivières n'en faisoient qu'une seule anciennement.

Quoi qu'il en soit, Drusus, surnommé *Germanicus*, fils de Claude-Tibère Néron, joignit le Rhin & l'*Yssel* par un canal qui subsiste encore aujourd'hui, & il commença des digues sur le bord du Rhin, qui furent achevées 63 ans après par Paulin Pompée. C'est cet illustre Drusus qui mourut âgé de 30 ans sur le bord de la Lippe, *Luppia* (rivière de Westphalie,) dans son camp, que cette perte fit nommer le *camp détestable*, (*castra scelerata*.) Rome dressa des statues à Drusus, & on éleva en son honneur des arcs de triomphe, & des mausolées jusque sur les bords du Rhin. Velleius Paterculus a fait son éloge en deux mots. « Il avoit, dit-il, toutes les vertus » que la nature humaine peut recevoir, & » le travail perfectionner. (*D. J.*)

YSSELMONDE, (*Géogr. mod.*) nom d'une bourgade des Provinces-Unies. Cette bourgade appelée en latin, *Isale ostium*, se trouve dans la partie méridionale de la Hollande, & dans une île qui est à l'em-

bouchure de l'*Yssel* dans la Meuse, environ à une lieue de Rotterdam.

YSSELSTEIN, (*Géogr. mod.*) petite ville & château des Provinces-Unies, dans la province de Hollande, aux confins de celle d'Utrecht, sur le petit *Yssel*, à environ 2 lieues d'Utrecht. *Long. 22, 28; lat. 52, 4.*

YSTED ou **UDSTED**, (*Géogr. mod.*) ville de Suède dans la Scanie, sur la côte méridionale de cette province, à 2 lieues suédoises de Malmö, à 3 de Christianstad, & à 9 de Lundén. *Long. 30, 50; latit. 55, 38. (D. J.)*

YTAHU, *f. m.* (*Hist. nat. Litholog.*) nom indien d'une pierre qui se trouve dans le Paraguay. On dit que ce mot signifie *cloche sonante*. Elle est creuse, de la grosseur de deux poings, & elle rend un son quand on la frappe. Elle se trouve dans quelques rivières du pays; elle a environ deux lignes d'épaisseur. Intérieurement elle est d'un verd de mer, ou quelquefois d'une couleur foncée & comme brûlée. Cette pierre est très-dure, & est jaune extérieurement, & couverte d'un sable de la même couleur. Ce sable est rempli de tubercules d'un blanc-sale, & qui prennent le poli. On regarde cette pierre comme fort astringente. Voyez de Laet, de *lapidibus & gemmis*.

YTIC, *f. m.* (*Hist. nat. Ornith. exot.*) nom qu'on donne dans les îles Philippines à une espèce de canard qu'on y voit communément, & qui est de la grosseur de nos canards privés. Les Chinois en font couver les œufs par la chaleur, comme on fait en Egypte pour les œufs de poulets. (*D. J.*)

YUCA, *f. m.* (*Hist. nat. Bot.*) genre de plante polypétale, liliacée, composée de six pétales qui n'ont point de calice, & qui sont attachés au réservoir. La partie intérieure de cette fleur est garnie de fix étamines & d'autant de sommets; elles deviennent dans la suite un fruit oblong,

divisé en trois loges qui renferment des semences anguleuses, disposées en deux rangs. Ajoutez aux caractères de ce genre, que la racine n'est point bulbeuse, & que les feuilles sont pointues & ressemblent à celles des gramin. *Pontederæ anthologia.*
Voyez PLANTE.

On en a déjà donné les caractères au mot CASSAVE, parce que c'est de sa racine préparée qu'on fait du pain, ainsi nommé en François, & qui sert de nourriture aux Américains. L'article CASSAVE vous indiquera la manière curieuse dont on fait ce pain; il ne s'agit ici que de la plante.

Elle est nommée *yucca foliis cannabinis*, par J. B. *yucca foliis aloës*, par C. B. P. 92. C'est un arbrisseau qui croît à la hauteur de cinq ou six piés; sa tige est ligneuse, tortue, noueuse, verruqueuse, fragile, moëlleuse: ses feuilles sont toujours vertes, larges comme la main, divisées chacune en six ou sept parties qui sont comme autant de doigts. Ses fleurs sont des cloches d'une seule piece, blanchâtres, ayant près d'un pouce de diametre, découpées profondément en cinq parties; le pistil qui est au milieu devient un fruit presque rond, gros à-peu-près comme une aveline, composé de trois loges oblongues, jointes ensemble, qui renferment chacune un noyau ou semence oblongue. Sa racine a la figure & la grosseur d'un naver; elle est de couleur obscure en dehors & blanche en dedans. On cultive cette plante en plusieurs lieux de l'Amérique, dans les terres labourées en sillons: nos curieux en cultivent même dans leurs jardins trois ou quatre especes. Celle que nous venons de décrire souffre très-bien le froid de nos climats en plein air, & produit des fleurs.

On peut multiplier toutes les especes de ce genre de plante, soit de graine tirée du dehors, soit des têtes de la plante, comme on fait pour l'aloës. On sème celles qu'on élève de graine dans un pot de terre légère, qu'on tient dans une couche chaude pendant une couple de mois. Au bout de ce temps-là, on met chaque nouvelle plante dans un pot à part, qu'on entretient de même dans une couche chaude; on arrose les pots, & on donne de l'air à la plante, autant que la saison le permet. Vers la fin de l'été,

on met ces pots dans une serre parmi les aloës. Enfin quand les plantes sont fortes, on en fait des bordures où elles se maintiennent pendant l'hiver, & fleurissent ensuite à merveille. (D. J.)

YUCATAN ou IUCATAN, (Géogr. mod.) province de l'Amérique septentrionale, dépendante de la nouvelle Espagne. Christophe Colomb en 1502, eut la première connoissance de ce pays, mais il n'y entra point. La découverte en fut faite en 1517 par François Fernandès de Cordoue. En 1527, François de Montéjo qui joint à Grijalva, avoit parcouru toute la côte de l'Yucatan, en fit la conquête, & en fut le premier gouverneur.

L'Yucatan est une presque île qui s'avance dans le golfe de Mexique. Son terroir est si fertile en grains, qu'on y moissonne deux fois l'année. Il y a des mines d'or & d'argent, & plusieurs animaux qui lui sont particuliers, comme le paresseux & le chat tigre. Les vaches y sont extrêmement grosses.

On trouve dans cette province beaucoup de bois propre à la charpente, du miel, de la cire, du sucre, du maïs & de la casse. Les habitans y sont néanmoins en petit nombre. Outre la capitale, qui est Mérida, il y a la nouvelle Valladolid, Salamanque & Campêche. (D. J.)

YVERDUN bailliage d', (Géogr. mod.) c'est un des cinq du pays de Vaud en Suisse, qui dépendent du canton de Berne. Ce bailliage s'étend d'un côté jusqu'au mont Jura, & de l'autre environ trois lieues tirant vers Lausanne. Il comprend dix-sept ou dix-huit paroisses. (D. J.)

YVERDUN, (Géogr. mod.) ville de Suisse au pays de Vaud, chef-lieu d'un bailliage de même nom, à la tête du lac de Neuchâtel, près des rivières d'Orbe & de Thiele, qu'on passe sur deux ponts, dont un se leve la nuit, à quinze lieues au sud-ouest de Berne. Cette ville nommée *Castrum* dans la notice des provinces, & *Ebrudunum Sabaudia*, dans la notice de l'empire, a toujours été assez forte. Elle est à présent décorée d'une grande place, bordée aux quatre côtés d'un temple, d'un château, de la maison de ville, & d'un

grenier public. Il s'y fait du commerce, par le moyen d'un petit port que forme l'Orbe. On a trouvé à *Yverdun* quelques médailles d'empereurs & une inscription romaine fort délabrée, & rapportée si diversement par Plantin & Scheuchzer, qu'elle est inintelligible. Long. 24, 30; lat. 46, 48. (D. J.)

YVETOT, (*Géogr. mod.*) bourg de France en Normandie, au pays de Caux, à deux lieues de Caudebec & à six de Rouen. Ce bourg a le titre de *seigneurie*, & ses habitans ne paient ni tailles, ni aides, ni gabelles. Cette seigneurie, après avoir été cent trente-deux ans dans la maison du Bellay, est entrée dans celle du marquis d'Albon S. Marcel, & les bénédictins en possèdent aujourd'hui une partie, par leur abbaye de S. Vandreville.

On a raconté bien des fables au sujet de ce bourg, qu'on s'est avisé pendant longtemps de qualifier de *royaume*, d'après Robert Gaguin, historien du seizième siècle. Cet écrivain, liv. II, fol. 17, rapporte que Gautier ou Vautier, seigneur d'*Yvetot*, chambrier du roi Clotaire I, ayant perdu les bonnes grâces de son maître par des charités qu'on lui prêta, & dont on n'est pas avare à la cour, s'en bannit de son propre mouvement, passa dans les climats étrangers, où pendant dix ans il fit la guerre aux ennemis de la foi; qu'au bout de ce terme, se flattant que la colère du roi seroit adoucie, il reprit le chemin de la France; qu'il passa par Rome où il vit le pape Agapet, dont il obtint des lettres de recommandation pour le roi, qui étoit alors à Soissons capitale de ses états. Le seigneur d'*Yvetot* s'y rendit un jour de vendredi-saint de l'année 536; & ayant appris que Clotaire étoit à l'église, il fut l'y trouver, se jeta à ses pieds, & le conjura de lui accorder sa grâce par le mérite de celui qui en pareil jour avoit répandu son sang pour le salut des hommes; mais Clotaire, prince farouche & cruel, l'ayant reconnu, lui passa son épée au travers du corps.

Gaguin ajoute que le pape Agapet ayant appris une action si indigne, menaça le roi des foudres de l'Eglise, s'il ne réparoit sa faute, & que Clotaire justement intimidé, & pour satisfaction du meurtre de son sujet,

érigea la seigneurie d'*Yvetot* en royaume; en faveur des héritiers & des successeurs du seigneur d'*Yvetot*; qu'il en fit expédier des lettres signées de lui & scellées de son sceau; que c'est depuis ce temps-là que les seigneurs d'*Yvetot* portent le titre de rois; & je trouve, par une autorité constante & indubitable, continue Gaguin, qu'un événement aussi extraordinaire s'est passé en l'an de grâce 536.

Tout ce récit a été examiné selon les règles de la plus exacte critique, par M. l'abbé de Vertot, dans une dissertation insérée en 1714, parmi celles du recueil des *Mémoires des inscriptions*, tome IV in-4°. Ce savant abbé prouve qu'aucun des historiens contemporains n'a fait mention d'un événement si singulier; que Clotaire I qu'on suppose souverain de cet endroit de la France où est située la seigneurie d'*Yvetot*, ne régnoit point dans cette contrée; que le pape Agapet étoit déjà mort; que dans ce même temps les fiefs n'étoient point héréditaires; & qu'enfin on ne datoit point les actes de l'an de grâce, comme le rapporte Robert Gaguin.

Il est peut-être arrivé que dans l'espace de temps qui s'est écoulé depuis 1370 à 1390, le souverain, par une grâce singulière, tourna en franc-aleu & affranchit de tout devoir d'hommages & de vassalité la terre d'*Yvetot*: mais supposé qu'on veuille donner à ce franc-aleu noble le titre de *royaume*, les Anglois nos voisins nous en fourniront un pareil qu'on appelle le *royaume de Man*, de la petite île de ce nom, située dans la mer d'Irlande, & au couchant de l'Angleterre.

La seigneurie d'*Yvetot* jouit encore aujourd'hui de tous les privilèges des francs-aleus nobles attachés à cette terre, à laquelle le vulgaire donnoit autrefois le nom de *royaume*, ainsi qu'il paroît par ces vers d'un de nos anciens poètes:

Au noble pays de Caux,
Y a quatre abbayes royaux,
Six prieurés conventuels,
Et six barons de grand arroy,
Quatre comtes, trois ducs, un roy.

Le lecteur curieux de consulter tout ce

qui

qui regarde le prétendu royaume d'*Yvetot*, peut lire, outre la dissertation que nous avons indiquée, le *traité de la noblesse*, par M. de la Roque, le *Dictionnaire géographique de la France*, le *Mercur* du mois de janvier 1726, & le traité latin du royaume d'*Yvetot*, par Claude Malingre, intitulé de *falsâ regni Yvetotti narratione, ex majoribus commentariis in fragmentum redactâ*. Paris, 1615, in-8°. (D. J.)

YUMA, (Géogr. mod.) île de l'Amérique septentrionale, une des Lucaies, au nord de l'île de Cuba. Elle a environ vingt lieues de long & sept de large. Les Anglois l'appellent *Long-Island*. Latit. 20, 30. (D. J.)

YUNA, l', (Géogr. mod.) rivière de l'Amérique, dans l'île Hispaniola. Elle tire son origine des hautes montagnes de la Porte, & se rend à la mer dans la baie de Sumana. (D. J.)

YUNE, f. f. (Comm.) mesure des liqueurs en usage dans le Wurtemberg.

L'yune contient dix masses, & l'ame est composée de seize yunes. Voyez MASSE & AME. *Dictionn. de Hist. & de Trev.*

YVOIRE, f. m. (Hist. nat.) dent, ou plutôt défense de l'éléphant, qui naît aux deux côtés de la trompe en forme de longue corne. Voyez DENT.

L'yvoire est fort estimé à cause de sa couleur, de son poli, & de la finesse de son grain quand il est travaillé. Dioscoride dit qu'en faisant bouillir l'yvoire avec la racine de mandragore l'espace de six heures, il s'amollit, en sorte que l'on en peut faire tout ce que l'on veut. Voyez TEINTURE.

L'yvoire de l'île de Ceylan & de l'île d'Achand, a cela de particulier, qu'il ne jaunit point, comme celui de la terre-ferme, & des Indes occidentales; ce qui le rend plus cher que l'autre.

On appelle noir d'yvoire, de l'yvoire que l'on brûle & que l'on retire en feuille quand il est devenu noir. On le broie à l'eau, & on en fait de petits pains plats & des trochisques dont les Peintres se servent. Voyez NOIR.

YVOIRE, (Chymie pharmaceut.) la rapure d'yvoire est assez souvent employée par les médecins dans les tisanes, dans les bouillons, & dans la gelée des malades;

Tome XXXVI.

la corne de cerf qui est plus commune, vaut encore mieux; cependant puisqu'il yvoire est d'usage, M. Geoffroy n'a pas voulu négliger de l'examiner; voici le résultat de ses opérations sur cette matière offeuse.

Une livre de rapure d'yvoire a donné un bouillon limpide, qui s'est coagulé en refroidissant; mais dans l'évaporation il a déposé insensiblement une terre blanche très-fine, chargée d'une portion de sel essentiel; ce qui a obligé M. Geoffroy de refiltrer la liqueur. La partie gommeuse qui est restée après l'évaporation de ce bouillon filtré pour la seconde fois, est devenue plus sèche, plus dure, & plus solide que celle des os de bœuf, mais moins unie & moins liée que celle du bois de cerf. Cette matière gommeuse pesoit quatre onces sept gros un grain; analysée, elle a donné d'abord un peu de flegme, puis un esprit de couleur orangée, ensuite un sel volatil blanc en ramifications, qui a pesé un gros quarante-huit grains. L'huile épaisse & noire qui est venue la dernière, pesoit avec l'esprit trois gros trente-six grains. *Mém. de l'acad. an. 1732.* (D. J.)

YVOY, ou IVOY, (Géogr. mod.) petite ville de France dans le Luxembourg françois, sur le bord du Chier, à six lieues au midi de Sedan, & à 12 au couchant de Luxembourg. La paix de Ryswick en assura la possession à la France; elle fut érigée en duché en 1662, sous le nom de Carignan, en faveur du prince Eugene. Long. 22, 53; latit. 49, 38. (D. J.)

YUPI, (Géogr. mod.) pays d'Asie, dans la Tartarie orientale, entre celui de Nieulan, la mer orientale, & la Chine, le long du fleuve Ségalien. Les peuples qui l'habitent sont farouches & errans de côté & d'autre. (D. J.)

YVRESSE, f. f. (Médecine.) état contre nature, dérangement plus ou moins considérable du corps & de l'esprit, que produisent le plus ordinairement les liqueurs fermentées bues avec excès. En nous renfermant, comme il convient dans notre sujet, nous ne devons voir dans l'ivresse qu'une maladie, & nous borner à l'examen des symptômes qui la caractérisent, des causes qui l'excitent, & des remèdes qui

Zz

la guérissent ; laissant au moraliste & au théologien le soin de joindre les désordres qu'entraîne l'ivresse en privant l'homme de sa raison ; & la grandeur de la faute commise par cette sorte d'intempérance, & d'en éloigner les hommes par les traits plus ou moins efficaces que leur fournissent la morale & la religion.

On peut relativement à la qualité & au nombre des symptômes , distinguer dans l'ivresse trois états ou degrés différens : le premier degré , ou l'ivresse commençante , s'annonce par la rougeur du visage , par la chaleur que la personne qui s'enivre y ressent ; on voit alors son front se déridier , ses yeux s'épanouir & respirer la gaieté ; l'ennuyeuse & décente raison oubliée , pas encore perdue , & avec elle se dissipent les soucis , les chagrins , & les inquiétudes qu'elle seule produit , & entraîne constamment à sa suite ; l'esprit dégagé de cet incommode fardeau est plus libre , plus vif , plus animé ; il devient dans quelques personnes plus actif & plus propre à former de grandes idées , & à les exprimer avec force ; les discours sont plus joyeux , plus enjoués , plus diffus , moins suivis , & moins circonspécts ; mais en même temps les paroles sont plus embarrassées , prononcées avec moins de netteté ; on commence déjà à bégayer , & à mesure qu'on parle davantage , on parle avec moins de facilité ; la langue s'appesantit , elle exécute ses mouvemens avec peine , & trouve encore un obstacle dans la salive qui est épaisse & gluante.

Cet état est proprement ce qu'on appelle être gris ; il n'a rien de fâcheux , n'exige aucune attention de la part du médecin ; on le regarde comme un des moyens les plus propres à répandre & à aiguïser la joie des festins ; mais pour peu qu'on s'expose plus long-temps à la cause qui l'a produit , la scène va changer , les pleurs vont succéder aux ris , & ce trouble léger qui n'avoit servi qu'à remonter les ressorts de la machine , va dégénérer en une altération vraiment malative ; c'est le second degré de l'ivresse , ou l'ivresse proprement dite.

Alors tous les organes des sens & des mouvemens affectés deviennent incapables

d'exercer comme il faut leurs fonctions ; les yeux obscurcis ne sont plus que confusément frappés des objets ; ils les représentent quelquefois doubles , ou agités par un mouvement circulaire ; l'oreille est fatiguée par un bruissement continu ; les sens intérieurs , les facultés de l'ame , les idées , les discours , & les actions qui les expriment & en sont les suites , répondent au dérangement des organes extérieurs ; on ne voit plus aucune trace ni d'esprit ni de raison ; on n'aperçoit que les effets des appétits grossiers & des passions brutales ; les personnes dans cet état ne parlent qu'à bâtons rompus & sans suite ; ils sont dans une espece de délire dont l'objet & la nature varient dans les différens sujets ; les uns l'ont gai , les autres mélancolique ; ceux-ci babillent beaucoup , ceux-là sont taciturnes ; quelquefois doux & tranquilles , plus souvent furieux & comme maniaques ; un tremblement universel occupe les différens organes des mouvemens ; la langue bégaye à chaque mot , & ne peut en articuler un seul ; les mains sont portées incertainement de côté & d'autre ; le corps ne peut plus se soutenir sur les pieds foibles & mal assurés ; il chancelle de côté & d'autre à chaque pas , & tombe enfin sans pouvoir se relever. Alors l'estomac se vuide , le ventre quelquefois se lâche , les urines coulent , & un sommeil accompagné de ronflement troublé par des songes laborieux succède à tous ces symptômes , & les termine plus ou moins promptement.

Ce second degré d'ivresse très-familier à nos buveurs de vin & de liqueurs fermentées , est une maladie en apparence très-grave ; & elle le seroit en effet , si elle étoit produite par une autre cause ; elle ne laisse même aucune suite fâcheuse pour l'ordinaire , à moins que devenant habituelle , elle ne mérite le nom d'ivrognerie. Dans la plupart des sujets elle se dissipe après quelques heures de sommeil ; les buveurs sont censés pendant ce temps couvrir leur vin ; on en a vu rester ivres pendant plusieurs jours. David Spilenberger rapporte qu'un homme routes les fois qu'il s'enivroit , restoit dans cet état durant trois jours , (*Miscell. nat. curiosor. ann. 22 , observ. 70.*) Il peut arriver que ce

degré d'ivresse soit suivi du troisieme, le plus grave de tous, & celui qui exige les secours du medecin.

Je fais consister ce troisieme degré dans l'apparition des accidens graves & moins ordinaires, tels que la folie, les convulsions, l'apoplexie, &c. qui succedent aux symptomes que nous venons de détailler, ou qui suivent immédiatement l'usage des corps enyvans. Lorsque l'ivresse est à ce point, le danger est grand; il est cependant moins pressant & moins certain que si ces symptomes devoient leur naissance à toute autre cause; pour prononcer plus sûrement sur la grandeur du péril qui courrent les personnes yvres, dans ces circonstances il faut attendre que le vin soit cuvé, comme l'on dit, s'il est la cause de l'ivresse, parce que si les accidens persistent avec la même force, il y a tout à craindre pour les jours du malade. Hippocrate a remarqué que si une personne yvre devenoit tout-à-coup muette ou apoplectique, elle mourroit dans les convulsions, à moins que la fièvre ne survint, ou qu'elle ne reprit la parole dans le temps que l'ivresse a coutume de cesser. *Aphor. 5, lib. V.*

Antoine de Pozzis raconte qu'un fameux buveur fut pendant une ivresse tourmenté de vives douleurs de tête excitées par le déchirement de la dure-mere, & qui ne cessèrent que lorsque les os du crane se furent écartés les uns des autres: cet écartement qui étoit d'un pouce, avoit lieu à la suture coronale; depuis cet instant cet homme eut l'avantage de pouvoir boire très-copieusement sans s'incommoder & d'enivrer tous ceux qui vouloient disputer avec lui. Il ne manque pas d'exemples de personnes qui ont accéléré leur mort par l'excès du vin, mais c'est moins par l'ivresse que par l'ivrognerie, c'est-à-dire, que leur mort a été moins la suite des symptomes passagers qui caractérisent l'ivresse, que l'effet de l'altération lente & durable que fait sur la machine l'excès des liqueurs fermentées réitéré souvent, l'ivrognerie ou l'ivresse habituelle. Lorsque les personnes yvres meurent, c'est pour l'ordinaire promptement & dans quelque affection soporeuse; les ivrognes voient la mort s'avancer à pas lents, précédée par des

gouttes-roses, des tremblemens, des paralysies, & déterminée le plus souvent par des hydropisies du bas-ventre ou de la poitrine.

Dans la description de l'ivresse que nous venons de donner, nous nous sommes uniquement attachés à celle qui se présente le plus fréquemment, peut-être même la seule véritable, qui est l'effet du vin & des liqueurs spiritueuses, & qu'on a plus spécialement désignée sous le nom de *témulence*, dérivé de *temetum*, ancien mot latin banni aujourd'hui de l'usage, qui signifioit *vin*. On voit cependant assez souvent produits par d'autres causes des symptomes assez analogues à ceux que nous avons exposés, & au concours desquels on a donné le nom générique d'ivresse. Parmi ces causes on range d'abord toutes les substances narcotiques vénéneuses, parce qu'avant de produire leur effet immédiat, qui est l'assoupissement plus ou moins fort, l'apoplexie ou le troisieme degré d'ivresse; elles excitent, quand leur action est lente, l'espece de gaieté, le délire & ensuite la stupeur qui caractérisent les autres degrés d'ivresse: ce qu'elles font aussi quand elles sont prises à petite dose ou par des personnes habituées; dans cette classe sont renfermés le solanum, les stramonium, la mandragore, la belladonna, la ciguë, les noix folles, *noces insanas*, dont parle Clusius, la noix myristique, suivant Lobelius, les feuilles de chanvre, fort usitées chez les Egyptiens sous le nom d'*affis*, le suc des pavots ou l'opium, avec lequel les Turcs s'enivrent fréquemment, & dont ils composent, suivant Mathiole & Senner, leur *maslach*, liqueur très-enivrante; quand ils vont au combat, ils se servent aussi de l'opium pour s'étourdir & s'animer; ils n'en prennent que ce qu'il faut pour produire le commencement du premier degré d'ivresse. Les semences d'ivraie, dont le nom fort analogue à celui d'ivresse, paroît on l'avoir formé ou en avoir été formé, sont aussi très-propres à enivrer; ceux qui mangent du pain dans lequel elles entrent en certaine quantité, ne tardent pas à s'en apercevoir par des maux de cœur, des douleurs de tête, des vertiges, le délire, en un mot l'ivresse qui succede

aussi-tôt ; quelquefois les convulsions surviennent ; le vomissement & le sommeil terminent ordinairement ces accidens. Schenkius dit avoir vu excité par l'usage de ces grains une nyctalopie ; Jacques Wagner, outre plusieurs exemples d'*ivresse* produite par la même cause, rapporte une histoire qui fait voir que les faits les plus absurdes ne manquent jamais d'être attestés par quelque autorité : « dans une » maison de campagne, un cheval ayant » mangé une grande quantité d'yvraie, » tomba comme mort, & ayant été réputé » tel, il fut porté dehors où il fut écorché ; » après que l'*ivresse* fut dissipée, le cheval » se réveille & revient tranquillement dans » l'écurie, au grand étonnement de ceux » qui furent les témoins de cet événement » singulier. » On en trouve le détail manuscrit fait sur le champ avec authenticité dans la bibliothèque publique d'une ville voisine, *Tigurum*. Je doute fort que ce témoignage fût suffisant pour forcer la croyance des lecteurs peu faciles.

Le lait, suivant quelques auteurs, mérite aussi d'être regardé comme une des causes d'*ivresse* ; il produit fréquemment cet effet chez les Scythes & les Tartares, après qu'ils lui ont fait subir quelques préparations ; les principales sont, au rapport des historiens, la fermentation & la distillation ; quoique nous ignorions la manière d'exciter dans le lait la fermentation spiritueuse, la nature muqueuse du lait & son passage à l'acide nous la font concevoir très-possible, & peut-être pourrions-nous l'obtenir si nous pouvions prendre le lait dans l'instant où la fermentation acéteuse commence, & si nous savions rendre cette fermentation plus lente ; le breuvage qui résulte de ce lait fermenté, est, suivant Luc, dans la relation des Tartares, appelé par les habitants *chyme* ou *poça*. Prosper Alpin prétend que la liqueur à laquelle on donne ce nom, est faite avec la farine d'yvraie, les semences de chanvre & l'eau. Il n'est pas aussi facile d'imaginer comment le lait peut, par la distillation, fournir une liqueur enivrante, & par conséquent spiritueuse. Quoique Sennert croie en trouver la raison dans la nature du beurre, qui étant gras & huileux, doit, suivant lui, donner des huiles

peu différentes des esprits ; l'état de persécution où est aujourd'hui la chimie, ne permet pas de recevoir de pareilles explications ; il est plus naturel de penser que le fait examiné par des yeux peu chimistes, se trouve faux ou considérablement altéré, du moins il est permis d'en douter jusqu'à ce qu'il ait été vérifié par des observateurs éclairés.

Nous porterons le même jugement sur la faculté enivrante que quelques auteurs ont attribuée à certaines eaux ; telle est sur-tout celle du fleuve Lincorte, dont les effets passent pour être semblables à ceux du vin. Ovide dit que

*Hunc quicumque parim moderato gutture traxit ;
Haud aliter titubat ac si mera vina bibisset.*

Metam. lib. XV.

Séneque rapporte la même chose, *quæst. natur. lib. III, cap. xx*. Ce fait vrai ou faux, est encore attesté par Pline, *hist. natur. lib. II, cap. 103*. Cependant malgré ces autorités, il ne laisse pas d'être regardé comme très-incertain. Le témoignage d'un poète menteur de profession, d'un philosophe peu observateur, & d'un naturaliste pris souvent en défaut, ne paroissent pas assez décisifs aux personnes difficiles.

Bacon de Verulam assure que les poissons jetés du Pont-Euxin dans l'eau douce, y sont d'abord comme enivrés, *hist. nat. & art.* Il a pris cette inquiétude, cette agitation qu'ils éprouvent en passant dans une eau si différente pour une véritable *ivresse* ; mais c'est abuser des termes que de confondre ces effets.

L'action de ces différentes causes n'étant ni bien décidée, ni même suffisamment constatée, & les principes par lesquels elles agissent, étant peu ou mal connus, nous ne nous y arrêterons pas davantage ; nous entrerons dans un détail plus circonstancié au sujet des liqueurs fermentées qui sont les causes d'*ivresse* les plus fréquentes & les plus exactement déterminées ; nous allons examiner en premier lieu, dans quelle partie réside la faculté d'enivrer : 2°. quelle est la façon d'agir sur le corps pour produire cet effet.

On appelle en général liqueurs fermentées celles qui sont le produit de la fermentation spiritueuse : elles contiennent un esprit ardent inflammable, un sel acide, & souvent une partie extractive qui les colore, que Becher appelle la *substance moyenne* ; quoique tous les végétaux qui contiennent une certaine quantité de corps doux, sucré ou mucilagineux, soient susceptibles de cette fermentation, on n'y expose dans ces pays pour l'usage, que les raisins qui donnent le vin, les poires & les pommes qui fournissent le poiré & le cidre, & les grains dont on fait la bière. *Voyez tous ces articles.* Dans les Indes, au défaut de ces fruits, on fait fermenter les sucres des bouleaux, des acacias, des palmiers ; les maldives font du pain & du vin avec le palmier sagoutier ; & les Tartares, si nous en croyons nos voyageurs, tirent du lait une liqueur spiritueuse ; on n'observe dans toutes ces liqueurs préparées avec ces diverses substances, aucune différence essentielle ; elles contiennent les mêmes principes plus ou moins purs & combinés dans des proportions inégales ; les médecins ne sont pas d'accord sur le principe qui contient la cause matérielle de l'ivresse ; les uns prétendent que c'est l'esprit ou la partie sulfureuse ; les autres soutiennent que c'est l'acide, ils se réunissent tous à regarder la partie extractive colorante comme inutile ; on pourroit cependant leur objecter que la bière dans laquelle on a mis une plus grande quantité de houblon qui fait l'office de substance moyenne, & qui retarde la formation du spiritueux, est beaucoup plus enivrante que les autres. Pour répondre à ce fait qui paroît concluant, ils seroient obligés de soutenir que la stupeur, l'engourdissement, l'espece de délire & les autres symptômes excités par ces sortes de bière, ne sont pas une véritable ivresse, mais une maladie particulière fort analogue à l'effet des plantes foporiferes ; il est vrai que l'eau-de-vie, l'esprit-de-vin, les vins blancs, &c. n'enyvrent pas moins, quoique privés de cette partie.

Tachenius & Beckius, partisans de la pathologie acide, n'ont pas cru devoir excepter l'ivresse d'une regle à laquelle ils soumettoient toutes les autres maladies ;

ils ont reconnu dans le vin une partie acide, & ils lui ont attribué la faculté d'enyvrer avec d'autant plus de fondement, disent-ils, que les plantes qui contiennent de l'alkali, sont, suivant eux, le secours le plus efficace pour dissiper l'ivresse. Ils ajoutent que la gaieté excitée au commencement de l'ivresse, ne sauroit s'expliquer plus naturellement que par l'effervescence qui se fait entre les parties acides du vin & les substances alkaliennes des esprits animaux, & que le sommeil qui succede enfin, & qui est déterminé par une plus grande quantité de liqueurs fermentées, est une suite de l'excès de l'acide sur les alkalis, qui en détruit la force & l'activité.

Il n'est pas besoin d'arguments pour réfuter l'aitiologie de la gaieté & du sommeil établie sur le fondement que l'acide est la cause de l'ivresse. Cette explication ridicule tombe d'elle même ; & pour en sapper les fondemens, il suffira de remarquer que les vins enyvrent d'autant plus qu'ils sont plus spiritueux, & par conséquent moins acides ; tels sont les vins d'Espagne, d'Italie & des provinces méridionales de France, que les vins les plus tartareux ou acides, comme ceux de Bourgogne & du Rhin, sont les moins enyvrons : que les vins foibles qui ne contiennent presque point de tartre, comme les vins blancs, enyvrent plus promptement que les vins plus forts & en même temps plus tartareux : que l'eau-de-vie & l'esprit-de-vin, qu'on a même fait passer sur les alkalis fixes, & qui se trouvent, & par la distillation, & par cette opération, dépouillés de tout acide surabondant à la mixtion, enyvrent à très-petite dose & très-rapidement ; on pourroit opposer à ce qu'ils disent sur la vertu des plantes alkaliennes contre l'ivresse, 1°. que ces plantes, dont il faut retrancher les vulnéraires, & qu'il faut restreindre aux crucifères, agissent principalement en poussant par les urines : 2°. que les remèdes employés le plus fréquemment & avec le succès le plus constant, sont les acides, & en particulier le tartre. M. Rouelle m'a assuré avoir fait des expériences particulières sur ce sel avec excès d'acide, l'avoir donné fréquemment à des personnes ivres, & avoir toujours observé que l'ivresse se dissipoit très-promp-

tement, quelquefois même dans moins de demi-heure.

Toutes ces considérations si décisives contre les prétentions de ceux qui plaçoient dans l'acide du vin la faculté enyvrante, ont fait conclure à nos chymistes modernes que cette vertu résidoit dans la partie spiritueuse, dans l'esprit ardent inflammable, produit essentiel & caractéristique de la première espèce de fermentation. Ce sentiment est conforme à toutes les expériences & observations qu'on a faites sur cette matière, il se plie avec beaucoup de facilité à tous les phénomènes chimiques & pratiques. Mais l'esprit-de-vin ne seroit-il pas aidé dans cet effet par les autres parties, par l'eau même qui entre dans la composition des liqueurs fermentées? Cette idée paroît tirer quelque vraisemblance de l'observation de Vigénai; cet auteur assure (*tractat. de aq. & fil.*) qu'une quantité donnée d'esprit-de-vin, une once enivre moins que la quantité de vin qui auroit pu fournir cette once d'esprit. En supposant le fait bien observé, on peut y répondre, 1°. qu'on n'a fait cette expérience que sur des allemands plus accoutumés à l'esprit-de-vin, & par-là même disposés à être; suivant la remarque d'Hippocrate, moins affectés par son action; 2°. qu'il se dissipe beaucoup de parties spiritueuses dans la distillation de l'esprit-de-vin, qui souvent enyvre les ouvriers peu circonspects; 3°. que dans les rectifications il s'en évapore, & s'en décompose toujours quelque partie; 4°. Enfin, que l'ivresse qui est produite par une certaine quantité de vin, suppose toujours une distention & une gêne dans l'estomac, qui peut en imposer pour l'ivresse, ou en rendre les effets plus sensibles.

La partie spiritueuse des liqueurs fermentées étant reconnue pour cause de l'ivresse, quelques chymistes, entr'autres Vanhelmont & Becher ont poussé leurs recherches plus loin; convaincus que cette partie n'étoit pas simple, qu'elle étoit composée d'autres parties, ils ont tâché de déterminer quelle étoit proprement celle qui enyvroit, & ils se sont accordés à reconnoître cette vertu dans la partie qu'ils appellent *sulfureuse*, & qui n'est autre chose que

ce que Stahl & les chymistes qui ont adopté ses principes, désignent sous le nom d'*huile très-atténuee*, à laquelle l'esprit-de-vin doit son inflammabilité; ce sentiment est très-probable, & paroît d'autant plus fondé, que l'éther, qui n'est vraisemblablement que cette huile, a la faculté d'enivrer dans un degré éminent; il y a cependant lieu de penser que les autres parties de l'esprit-de-vin concourent à restreindre cet effet dans les bornes de l'ivresse; du reste, le rapport qu'on admet entre ce soufre du vin, & le soufre qu'on dit retirer des substances narcotiques, ne paroît pas trop exact, & l'explication des phénomènes de l'ivresse, fondée sur ces principes, n'est point du tout satisfaisante.

Après avoir déterminé quelle est dans les liqueurs fermentées la partie strictement enyvrante, il nous reste à examiner la manière dont elle agit sur le corps pour produire ses effets; mais dans cet examen nous sommes privés du témoignage des sens, & par conséquent du secours de l'expérience & de l'observation, & réduits à n'avoir pour guide que l'imagination, & pour flambeau que le raisonnement; ainsi nous ne pouvons pas espérer de parvenir à quelque chose de bien certain & de bien constaté. Toutes les théories qu'on a essayé de nous donner de cette action, prouvent encore mieux combien il est difficile d'atteindre même le vraisemblable; parmi les médecins qui se sont occupés de ces recherches, les uns ont avec Tachenius & Beckius, supposé qu'il y avoit des esprits animaux, & que ces esprits animaux étoient, comme nous l'avons déjà dit, d'une nature alcaline, que la partie du vin qui enyvroit, étoit acide, & qu'il se faisoit une effervescence entre ces substances opposées; les autres qui ont avec Becher & Vanhelmont, placé la vertu enyvrante dans ce soufre du vin, ont exprimé son action par la viscosité & la ténacité des parties du soufre qui arrosoit, embourboit & enchaînoit pour ainsi dire les esprits animaux, & les rendoit incapables d'exercer leurs fonctions. Ceux-ci ont cru que les vapeurs du vin montoient de l'estomac à la tête, comme elles montent du fond d'un alambic dans le chapiteau, qu'elles affectoient le principe

des nerfs, & en engourdissoient les esprits ; ceux-là plus instruits , ont pensé que toute l'action des corps enyvrons avoit lieu dans l'estomac , & que les nerfs de ce viscere transmettoient au cerveau l'impression qu'ils recevoient par une suite de la correspondance mutuelle de toutes les parties du corps, & de la sympathie plus particuliere qu'il y a entre la tête & l'estomac ; ils ont en conséquence voulu qu'on regardât l'*ivresse* comme une espece d'indigestion qui étoit suivie & terminée par une purgation ; cette atriologie est la seule qui soit dans quelques points conforme à l'observation, & qui satisfasse à une partie des phénomènes ; nous remarquerons cependant qu'elle ne sauroit être généralement adoptée : nous ne nous arrêterons pas aux autres , qui plus ou moins éloignées de la vraisemblance, ne valent pas la peine d'être réfutées. Lorsque l'*ivresse* est excitée par une grande quantité de liqueurs, il n'est pas douteux qu'il n'y ait alors une véritable indigestion ; mais peut-on soupçonner cette cause, lorsque l'*ivresse* sera occasionnée par un seul verre de vin spiritueux, d'eau-de-vie, ou d'esprit-de-vin ? je conviendrai encore que dans ce cas-là les causes d'*ivresse* ont fait leur principal effet sur l'estomac, & n'ont affecté que sympathiquement le cerveau ; mais cette façon d'agir ne pourra avoir lieu, si l'on prend le vin en lavement, & que l'*ivresse* survienne, comme l'a observé Borellus, *cap. j, observ. 56* ; encore moins pourra-t-on la faire valoir pour les *ivresses* qu'excite l'odeur des liqueurs fermentées. Le système ingénieux de Mead sur l'action des narcotiques, qui est le fondement de celui-ci, tombe par le même argument, qui est sans réplique ; on voit des personnes s'endormir en passant dans des endroits où il y a beaucoup de plantes soporiferes, en respirant l'odeur de l'opium, & par conséquent sans éprouver ce chatouillement délicieux dans l'estomac, qui fixant l'attention de l'ame, & l'affectant aussi agréablement, *qu'elle se croit transportée en paradis*, l'empêche de veiller à l'état des organes, & à l'exercice de leurs fonctions. Je suis très-porté à croire que les corps enyvrons, comme les narcotiques, agissent sur les nerfs, que pris

intérieurement, ils portent leurs effets immédiats sur ceux du ventricule ; mais comment agissent-ils ? c'est ce qui ne nous est pas encore possible de décider ; l'état de nos connoissances actuelles suffit pour nous faire appercevoir le faux & le ridicule des opinions, mais il ne nous permet pas d'y substituer la vérité : consolons nous du peu de succès de ces recherches théoriques, en faisant attention qu'uniquement propres à exciter, & à flatter notre curiosité, elles n'apporteroient aucune utilité réelle dans la pratique.

En reprenant la voie de l'observation, nous avons deux questions intéressantes à résoudre par son secours ; savoir, dans quelles occasions l'*ivresse* exige l'attention du médecin, & par quels remèdes on peut en prévenir ou en dissiper les mauvais effets ; 1°. l'*ivresse* dans le premier ; & le plus souvent dans le second degré, se termine naturellement sans le secours de l'art ; les symptômes qui la caractérisent alors, quoiqu'effrayans au premier aspect, n'ont rien de dangereux ; il est même des cas où le trouble excité pour lors dans la machine, est avantageux ; par exemple dans de petits accès de mélancolie, dans l'inertie de l'estomac, la paresse des intestins, la distension des hypocondres, pourvu qu'il n'y ait point de maladies considérables, dans quelques affections chroniques, & enfin lorsque sans être malade, la santé paroît languir, il est bon de la réveiller un peu, & une légère *ivresse* produit admirablement bien cet effet : les médecins les plus éclairés sont toujours convenus qu'il falloit de temps en temps ranimer, & remonter, pour ainsi dire, la machine par quelque excès ; on s'est aussi quelquefois très-bien trouvé de faire enivrer des personnes qui ne pouvoient pas dormir, & auxquelles on n'avoit pu faire revenir le sommeil par aucun des secours qui passent pour les plus appropriés ; le troisieme degré d'*ivresse* est toujours un état fâcheux accompagné d'un danger pressant, les accidens qui le constituent indiquent des remèdes prompts & efficaces ; cependant, comme nous l'avons déjà marqué, quoiqu'ils soient très-grands, il y a beaucoup plus d'espérance de guérison, que s'ils étoient produits par une autre cause.

ce n'est guere que dans ce cas qu'on emprunte contre l'*ivresse* le secours de la médecine ; dans les autres, on laisse aux personnes yvres le soin de cuver leur vin, & de se défaire eux-mêmes par le sommeil & quelques évacuations naturelles, de leur *ivresse* ; on pourroit cependant en faciliter la cessation.

2°. Les remèdes que la médecine fournit, peuvent, suivant quelques auteurs, remplir deux indications, ou d'empêcher l'*ivresse*, ou de la guérir ; le meilleur moyen pour l'empêcher, seroit sans doute de s'en tenir à un usage très-moderé des liqueurs fermentées ; mais les buveurs peu satisfaits de cet expédient, voudroient avoir le plaisir de boire du vin, sans risquer d'en ressentir les mauvais effets : l'on a en conséquence imaginé des remèdes qui pussent châtrer sa vertu enivrante, qui pris avant de boire des liqueurs fermentées, pussent détourner leur action ; & l'on a cru parvenir à ce but en faisant prendre les huileux qui défendoient l'estomac des impressions du vin, & qui la chassassent doucement du ventre, ou des diarréiques qui le déterminassent promptement par les urines ; l'on a célébré sur-tout les vertus de l'huile d'olives : Nicolas Pison prétend qu'après en avoir pris, on pourroit boire, sans s'enivrer, un tonneau de vin. Dominicus Leoni-Lucensis recommande pour cet effet les olives confites avec du sel ; plusieurs auteurs vantent l'efficacité du chou mangé au commencement du repas ; Craton vouloit qu'on le mangeât crud ; il y en a qui attribuent la même propriété aux petites raves & radis, qu'on sert dans ces pays en hors-d'œuvres ; le lait a aussi été ordonné dans la même vue, & enfin les pilules de Gladius, qu'on a appellées *pilules contre l'ivresse*, passent pour avoir très-bien réussi dans ce cas. Plater assure s'être toujours préservé de l'*ivresse*, quoiqu'il bût beaucoup de liqueurs fermentées, ayant seulement attention de ne pas boire dans les repas qui durent long-temps, jusqu'à ce qu'il eût beaucoup mangé pendant une ou deux heures. *Observ. l. I. p. 41.*

Si on peut parvenir à empêcher l'*ivresse*, & à détourner les hommes par les secours moraux de s'exposer aux causes qui l'exci-

tent ; quelques auteurs promettent d'inspérer du dégoût pour le vin, en y mêlant quelques remèdes (Faschius a fait le recueil de ceux dont on vante l'efficacité dans ce cas, *ampelograph. sect. vj. cap. 11.*) de ce nombre sont les renettes & l'anguille étouffées dans le vin, les œufs de chouette, les pleurs de la vigne, les raisins de mer, &c. d'autres ont ajouté le brochet, les rougets, les tortues, les lézards étouffés dans le vin, la siente de lion, les semences de chou, &c. infusées dans la même liqueur ; il est peu nécessaire d'avertir combien tous ces remèdes sont fautifs & ridicules.

Lorsque l'*ivresse* est bien décidée, & qu'il s'agit de la dissiper, il n'y a point de remède plus assuré & plus prompt que les acides ; ils sont, dit Plater, l'antidote spécifique de l'*ivresse* ; dans cette classe se trouvent compris les vinaigres, l'oxycrat, les suc de citron, de grenade, d'épine-vinette, le lait acide, les eaux minérales acidules, & sur-tout le tartre du vin ; je suis très-persuadé que ces remèdes qui guérissent en très-peu de temps l'*ivresse*, en pourroient être, pris avant de boire, des préservatifs efficaces ; si l'*ivresse* est parvenue au troisième degré, & si les accidents sont graves, il faut faire vomir tout de suite, soit par l'émétique, soit en irritant le gosier ; la nature excitant souvent d'elle-même le vomissement nous montre cette voie, que le raisonnement le plus simple auroit indiquée. Langius conseille de ne pas laisser dormir les personnes yvres avant de les avoir fait vomir. On peut aussi employer dans les cas d'*ivresse* avec apoplexie, les différentes espèces d'irritans, les lavemens forts, purgatifs, les sternutatoires, les odeurs fortes, les frictions, &c. Henri de Heers dit avoir réveillé d'une *ivresse* en lui tirant les poils de la moustache, un homme qui étoit depuis quatre jours dans une espèce d'apoplexie, & qu'enfin, après avoir éprouvé inutilement toutes sortes de remèdes, on alloit trépaner. Les passions d'ame vives & subites, telles que la joie, la crainte, la frayeur, sont très-propres à calmer sur le champ le délire de l'*ivresse* ; on peut voir plusieurs exemples qui le prouvent, rapportés par Salomon Reizelius, *miscell. natur. curios.*

ann. ij, observ. 217. Cet auteur dit, qu'étant à Ottenville, un homme yvre étant tombé dans un fumier, & craignant de paroître dans cet état devant son épouse, descendit dans un fleuve pour se laver; il fut si vivement saisi par la fraîcheur subite de l'eau, qu'il rentra tout de suite dans son bon sens. Un autre éprouva aussi dans l'instant le même effet; à peine touchait-il l'eau d'un fleuve où il étoit descendu, que soit la fraîcheur de l'eau, soit la crainte qu'il eut de se noyer, l'yvresse fut entièrement dissipée: un troisieme, dont parle le même auteur, ayant blessé en badinant un de ses amis, fut si effrayé de voir couler son sang avec abondance, qu'il recouvra sur le champ l'usage de la raison. (m)

YVRESSE, (*Critique sacrée.*) ce mot ne se prend pas toujours dans l'Ecriture pour une yvresse réelle; très-souvent il ne désigne que boire jusqu'à la gaieté dans un repas d'amis; ainsi, quand il est dit dans la Genèse, xliij, 34, que les freres de Joseph s'enyvrerent avec lui la seconde fois qu'ils le virent en Egypte; ces paroles ne doivent point offrir à l'imagination une yvresse réelle; celle-ci, qui *inebriat ipse quoque inebriabitur*, prov. xj, 25, celui qui fait boire, boira semblablement, sont des paroles proverbiales, qui signifient que l'homme libéral sera libéralement récompensé. De même ce passage du Deuter. xxix, 29, *absumet ebrius scientiam*, la personne qui a bu, l'emportera sur celle qui a soif, est une maniere de proverbe dont se sert Moïse, pour dire que le fort accablera le foible. Quand saint Paul dit aux Corinth. xj, 22, dans vos repas l'un a faim & l'autre est yvre, *os de jurebri*, cela signifie tout au plus, *boit largement*; c'est le sens du verbe *jurebri*, ou plutôt il faut traduire *est rassasié*; car enyvrer dans le style des Hébreux, est combler de biens. Ecclesi. j, 24. (D. J.)

YVROGNERIE, f. f. (*Gram. & Jurisprud.*) nous laissons au théologien à traiter cette matiere, selon les loix divines & ecclésiastiques; nous observerons seulement ici que, suivant les loix civiles, les nations mêmes qui ont permis l'usage du vin, soit aux hommes soit aux femmes, ont

Tome XXXVI.

toujours envisagé comme un délit d'en boire avec excès.

Les Athéniens punissoient doublement une faute faite dans le vin; & chez les Romains anciennement, une femme qui avoit bu du vin, pouvoit être condamnée à mort par son mari; & depuis même que l'on eut permis aux femmes l'usage du vin, on les punissoit lorsqu'elles en buvoient outre mesure: la femme de Cneius Domitius, qui s'étoit enyvrée, fut condamnée à perdre sa dot.

L'yvresse n'excuse point les autres crimes qui ont été commis dans cet état; autrement il seroit à craindre que des gens mal-intentionnés ne fissent, de propos délibéré, un excès de vin ou autre liqueur, pour s'enhardir à commettre quelque crime grave, & pour trouver une excuse dans le vin; on punit donc le vin, c'est-à-dire, l'yvrogne qui a commis un crime.

Cependant, quand l'yvresse n'a pas été préparée à dessein, elle peut donner lieu d'adoucir la peine du crime, comme ayant été commis sans réflexion.

La qualité des personnes peut rendre l'yvrognerie plus grave; par exemple, si celui qui est sujet à ce vice est une personne publique & constituée en dignité, comme un ecclésiastique, un notaire, un juge.

Le reproche fondé contre un témoin sur ce qu'il est yvrogne, n'est pas admissible, à moins qu'on ne prouvât qu'il étoit yvre lors de sa déposition; néanmoins l'habitude où un homme seroit de s'enyvrer, pourroit diminuer le poids de sa déposition, & l'on auroit, en jugeant, tel égard que de raison au reproche. Voyez Bouchel au mot yvrogne & yvresse. Dargentré, art. 266, la Mare, tom. I, l. IV, tit. ix. Thaumaf. dist. canon. au mot yvrogne; Catelan, liv. IX, ch. vij, & les mots CABARET, VIN. (A)

YVROIE, ZIZANIE, (*Synonyme.*) yvroie se dit au propre & au figuré; arracher l'yvroie, séparer l'yvroie d'avec le bon grain. Zizanie ne se dit qu'au figuré, & signifie division, discorde. Malheureux sont ceux qui sement la zizanie dans une famille, dans une compagnie, dans une communauté, ou parmi les peuples! (D. J.)

Aaa

YVROÏE SAUVAGE, (*Botan.*) espece de gramin nommée par Tournefort, *gramen loliaceum, angustiore folio, & spica I. R. H.* Cette plante pousse plusieurs tiges ou tuyaux à la hauteur de deux piés, grêles, ronds, ayant peu de nœuds, & portant chacun deux, trois ou quatre feuilles longues, étroites, cannelées, grasses, de couleur verte obscure : ces tiges sont terminées en leurs sommités par des épis semblables à ceux de l'yvroie, mais plus courts, plus grêles, garnis de feuilles à éramines rouges ou blanches : quand ces fleurs sont passées, il leur succede de petits grains oblongs & rouges : ces racines sont nouées & garnies de fibres. Cette plante croît dans les champs, le long des chemins, & sur les toits des bâtimens : elle passe pour être détersive & astringente. (*D. J.*)

YVROÏE, (*Diete.*) le blé mêlé de beaucoup d'yvroie est d'une qualité très-inférieure : il devoit même être rejeté, si on n'avoit trouvé des moyens aisés de le monder de cette graine dangereuse, en le passant par des cribles ; on a des moulins destinés à cet usage. Le pain préparé avec du blé chargé de beaucoup d'yvroie cause des maux de tête, des vertiges, des assoupissemens, l'ivresse & même la folie. C'est sans doute de cette qualité anciennement reconnue, que l'yvroie tire son nom François.

On dit que les maquignons en font manger aux chevaux ou aux mulets vicieux, peu de temps avant que de les exposer en vente ; & que pendant que l'effet de cette nourriture subsiste, ces animaux sont très-doux. (*b*)

YVROÏE, (*Botan.*) voyez IVROYE.
YURUBESH, l', (*Géogr. mod.*) rivière de l'Amérique méridionale. Sa source est dans les montagnes, proche celle de l'Iquiari : après avoir passé sous la ligne, elle se rend dans le Rio-Negro. Elle communique avec l'Yupara, par le moyen du lac appelé *Marachi*. (*D. J.*)

Y Z Q

YZQUIEPATL, f. m. (*Hist. nat. des*

quadrupedes.) nom que donnent les Américains à un animal de leur pays qui est du genre des renards, ou du moins qui ressemble beaucoup dans sa jeunesse au renard européen.

C'est un animal bas de taille, d'un corps épais, alongé, & à courtes jambes ; son nez est pointu, ses oreilles sont petites ; il a tout le corps couvert de poils, particulièrement vers la queue, qui est longue, chargée du même poil que le reste du corps ; ce poil est blanc & noir ; les ongles de cet animal sont très-affilés ; il vit dans les caves & dans les creux de rochers, où il fait ses petits ; il vit de vers, d'escargots, d'insectes semblables, & autres petits animaux. Quand il est poursuivi, il jette des vents qui sont d'une odeur insupportable ; son urine & ses excréments sentent aussi prodigieusement mauvais ; d'ailleurs c'est une bête douce, & qui ne fait aucun mal ; elle tient beaucoup du lapin des Indes, & n'en diffère presque que par son odeur puante. Hernandez en distingue une autre espece, que les habitans nomment *coneparl*, & qu'on distingue seulement de celle-ci par une longue raie, qui s'étend sur les deux côtés du dos jusqu'à la queue. (*D. J.*)

YZQUIATOLT, f. m. *terme de relation* ; c'est une sorte de boisson médicinale, commune dans les Indes occidentales ; elle se fait de petites fèves cuites, avec une plante aromatique, que ceux du pays appellent *epazotl*. On use de cette boisson dans les maladies du poulmon.

YZTACTEX, f. m. (*Hist. nat. Bot. exot.*) plante qui croît dans les montagnes du Bresil. Sa racine est fibreuse, ainsi que celle de l'asarum ; mais ses fibres ne sont pas inférieures ni pour le goût, ni pour l'odeur au nard indien, & l'emportent beaucoup sur la valériane commune. Ses feuilles sont dentelées, comme celles de l'ortie ; ses tiges sont purpurines, rondes, unies & longues de quatre coudées. Ses fleurs viennent en touffe au sommet des tiges, & sont d'un blanc tirant sur le pourpre. Ses graines ont le goût de l'anis. Sa racine est échauffante, & sudorifique. (*D. J.*)

Z

Z, f. m. (*Gramm.*) la vingt-cinquième lettre, & la dix-neuvième consonne de l'alphabet français. C'est le signe de l'articulation sifflante foible dont nous représentons la forte par *s* au commencement des mots *sale*, *sél*, *simon*, *son*, *sur*. Nous l'appellons *zede*, mais le vrai nom épellatif est *ze*.

Nous représentons souvent la même articulation foible par la lettre *s* entre deux voyelles, comme dans *maison*, *cloison*, *misere*, *usage*, &c. que nous prononçons *maïzon*, *cloïzon*, *mizere*, *uzage*, &c. c'est l'affinité des deux articulations qui fait prendre ainsi l'une pour l'autre. Voyez *s*.

Quelquefois encore la lettre *x* représente cette articulation foible, comme dans *deuxième*, *fixain*, *fixième*, &c. Voyez *x*.

Les deux lettres *s* & *x* à la fin des mots se prononcent toujours comme *z*, quand il faut les prononcer; excepté dans *fix* & *dix*, lorsqu'ils ne sont pas suivis du nom de l'espece nombrée: nous prononçons *deux hommes*, *aux enfans*, *mes amis*, *vos honneurs*, comme s'il y avoit *deu-z-hommes*, *au-z-enfans*, *mé-z-amis*, *vo-z-honneurs*.

Notre langue & l'angloise sont les seules où la lettre *z* soit une consonne simple. Elle étoit double en grec, où elle valoit *dz*, c'est-à-dire *ds*. C'étoit la même chose en latin, selon le témoignage de Victorin (*de literâ*): *z apud nos loco duarum consonantium fungitur ds*; & selon Priscien (*lib. I*), elle étoit équivalente à *ss*: d'où vient que toute voyelle est longue avant *z* en latin. En allemand & en espagnol, le *z* vaut notre *ts*; en italien, il vaut quelquefois notre *ts*, & quelquefois notre *dz*.

Dans l'ancienne numération, *z* signifie 2000; & sous un trait horizontal, $\bar{z}$ = 1000 × 2000 ou 2000000.

Les pièces de monnaie frappées à Grenoble, portent la lettre *Z*. (*E. R. M. B.*)

Z

Z, (*Littérat.*) cette vingt-troisième & dernière lettre de l'alphabet étoit lettre double chez les Latins, aussi-bien que le *z* des Grecs. Le *z* se prononçoit beaucoup plus doucement que l'*x*; d'où vient que Quintilien l'appelle *mollissimum* & *suavissimum*; néanmoins cette prononciation n'étoit pas tout-à-fait la même qu'aujourd'hui, où nous ne lui donnons que la moitié d'une *f*. Elle avoit de plus quelque chose du *D*, mais qui se prononçoit fort doucement, *Mezentius* se prononçoit presque comme *Medsentius*, &c. Le *z* avoit encore quelque affinité avec le *g* à ce que prétend Capelle: *z*, dit-il, *à græcis venit, licet etiam ipsi primò g græci utebantur*; les jolies femmes de Rome affectoient d'imiter dans leur discours ce *g* adouci des Grecs: elles disoient délicatement *figere ozcula*; & nous voyons aussi que dans notre langue ceux qui ne peuvent point prononcer le *g* ou l'*f* consonne devant *e* & *i*, *y* font sonner un *z*; & disent *zibet*, des *zétons*, &c. pour le *gibet*, des *jétons*, &c. (*D. J.*)

Z, (*Caractere médecin.*) cette lettre étoit précédemment employée pour marquer plusieurs sortes de poids. Quelquefois elle désignoit une once & demie, très-fréquemment une demi-once, & d'autres fois la huitième partie d'une once, c'est-à-dire, une drachme poids de roi; mais dans les temps antérieurs elle a été fort en usage pour exprimer la troisième partie d'une once, ou huit scrupules. (*D. J.*)

ZZ, (*Caract. médic.*) deux *zz* ainsi faits, ont été employés par d'anciens médecins pour marquer de la myrrhe; c'est encore ainsi que quelques médecins en Angleterre désignent dans leurs ordonnances le gingembre, qu'on nomme en latin & en anglois, *zingiber*. (*D. J.*)

Z z z, (*Ecrit.*) quant à leur figure sont composés de la première partie ronde de l'*m*, & de la partie inférieure de l'*f* coulée; ils le forment du mouvement mixte des doigts & du poignet.

ZA, en *Musique*, est une syllabe dont après l'invention du *si* plusieurs musiciens se servoient pour nommer le *si* bémol; cette maniere de distinguer les idées ne pouvoit que faciliter l'art de solfier; mais nos docteurs en musique n'ont eu garde de l'adopter, & ils l'ont relégué dans le plain-chant, qu'on ne se pique pas encore d'apprendre difficilement comme la musique. *Voyez* GAMME, TRANSPORTION, SOLFIER. (S)

ZAA, f. m. (*Hist. nat. Bot.*) arbre de l'isle de Madagascar; il rampe à terre; les habitans se servent de son bois pour faire les manches de leurs dards ou zagaies.

ZAARA, (*Géogr. mod.*) on écrit aussi *Zahara*, *Sara*, & *Sahara*. *Voyez* SAHARA.

C'est assez de dire ici que tous ces mots signifient *désert*, & que c'est le nom donné par les Arabes à une grande partie de l'intérieur de l'Afrique, du levant au couchant; c'est en partie le pays des anciens Gétules & des Garamantes. Le *Zaara* moderne est borné au septentrion, par le Bilédalgérid; à l'orient, par la Nubie; à l'occident, par l'Océan atlantique; & au midi, par la Nigritie.

La plus grande partie de cette vaste contrée consiste en déserts & en campagnes de sable, que des tourbillons de vents portent de toutes parts. (D. J.)

ZAB ou **ZEB**, (*Géogr. mod.*) en latin *Zaba* & *Zabé*; contrée de Numidie, bornée à l'est par un désert qui conduit à Tunis, & au sud par un autre désert. C'est un pays de sable, où les chaleurs sont excessives; on y manque d'eau & de blé, mais les dattes y sont communes.

Shaw dit que le *Zab*, compris autrefois dans la Mauritanie sitifienne & dans la Gétulie, est un terrain étroit, situé précisément au pied de la chaîne du mont Atlas; qu'il s'étend depuis le méridien du Mézile, jusqu'à celui de Constantine, & qu'il s'y trouve des villages, dont le plus avancé vers l'ouest s'appelle *Doufan*. Du temps d'Ibn-Saïd, Biskieré ou *Biscara*, étoit la capitale du *Zab*. Il la place à 24 degrés de *longit.* sur 27, 30 de *latit.* (D. J.)

ZABACHE, MER DE, (*Géog. mod.*) autrement dite la mer d'*Asoph*, en latin, *palus Maotic*. C'est un lac situé sur les confins de l'Europe & de l'Asie, entre la petite Tartarie & la Circassie. On lui donne 600 milles, ou 200 lieues de tour; mais il a si peu de fond, & tant de bancs de sable, qu'il ne peut porter que des barques. Ce lac formé en quelque façon par l'embouchure du Don ou Tanaïs, & par un grand nombre de petites rivières, s'étend en longueur du nord oriental au midi occidental, depuis Asoph jusqu'à la péninsule de Crim. Il communique à la mer de Gnil, & il se décharge dans la mer Noire, par deux grands détroits séparés l'un de l'autre par l'isle de Tameraw. (D. J.)

ZABATUS, (*Géogr. anc.*) rivière d'Asie. Xénophon, *Cyriacor*, l. II, c. iij qui en parle, fait entendre qu'elle étoit au voisinage du Tigre, & lui donne 400 piés de largeur. Ortelius soupçonne que cette rivière est celle que Cédrene & Calliste nomment *Saba*. Mais, ajoute-t-il, Cédrene & l'histoire Miscellanée connoissent dans ce quartier deux fleuves de ce nom, l'un qu'ils appellent le grand *Zaba*, & l'autre le petit *Zaba*.

ZABDICENA, (*Géogr. anc.*) contrée d'Asie, & l'une de celles qu'Ammien Marcellin, l. XXV, c. vij appelle *Transigritanes*, parce qu'elles étoient situées au delà du Tigre, non par rapport aux provinces romaines, mais par rapport à la Perse.

ZABERN, (*Géog. mod.*) ville ancienne de la Basse-Alface, connue sous les empereurs romains par le nom de *Taberna*; les hauts Allemands, depuis plusieurs siècles, changeant le ren *z*, écrivent *Zabern*, & les François disent *Saverne*, *Voyez* SAVERNE. (D. J.)

ZABES, (*Géogr. anc.*) petite ville du royaume de Hongrie dans la Transilvanie, au confluent de divers ruisseaux. Les Allemands la nomment *Millenbach*. C'est le chef-lieu d'un comté auquel elle donne son nom: elle a été appelée anciennement *Zeugma*.

ZABIE, (*Géog. mod.*) ville d'Asie dans l'Arabie heureuse au royaume d'Yemen;

sur la mer Rouge; son port se nomme *Alafakah*, & est défendu à son entrée par une forteresse. *Longitude* dans les tables d'Abulféda, 63, 20; *lat.* 24, 20 au commencement du premier climat de Ptolomée. (D. J.)

ZABIENS, *Zabii*, (Géogr. anc.) peuples de l'Inde ou de l'Orient, qui paroissent être les mêmes que les Sabéens, & dont la religion répandue dans l'Orient, est connue sous le nom de *Sabaïsme*. Les anciens Perses Chaldéens & orientaux étoient *Zabiens*, ou attachés au Sabaïsme. Voyez **SABAÏSME** & **SABÉENS**. (D. J.)

ZABIRNA, (Géogr. anc.) ville de Lybie. Diodore de Sicile, l. III, c. lxxij dit que Bacchus campa près de cette ville, & qu'il y tua un monstre épouvantable que la terre avoit produit, qui avoit tué plusieurs personnes, & auquel on avoit donné le nom de *Canycé*. Cette victoire, continue Diodore de Sicile, acquit une grande réputation à Bacchus, qui pour conserver la mémoire de cette action, éleva sur le corps du monstre un monument de pierre, lequel subsistoit encore il n'y a pas long-temps.

ZABOLCZ, (Géog. mod.) comté de la Haute-Hongrie; il est borné au nord par celui de Zemblin, au midi par celui de Zolnock, au levant par celui de Zatmar, & au couchant par la rivière de Teyffe: son chef-lieu est la ville de Debrezen.

ZABUL, (Géog. mod.) ville d'Asie, capitale du Zablestan. *Longitude* selon M. Petit de la Croix, 102; *latit.* 33. (D. J.)

ZACA, *LA*, (terme de relation.) La *zaca* est le nom que les Turcs donnent à l'aumône qu'ils font à leur volonté d'une certaine partie de leurs biens pour la nourriture & l'entretien des pauvres. Comme le montant de cette aumône n'est point désigné dans l'alcoran, les uns Pestiment à un centieme, d'autres à un cinquantieme, d'autres à un quarantieme, & les moralistes sévères d'entre les Musulmans à la dixieme partie du revenu; mais les Turcs eux-mêmes, les plus charitables, connoissent le danger où ils seroient exposés, si les richesses qu'ils possèdent paroisoient au jour par la

quotité de leur *zaca*, fixée sur celle de leur revenu. (D. J.)

ZACARAT, *LE*, (Géog. mod.) rivière de la Turquie en Asie; elle coule à une journée de la ville d'Ada, & va se jeter dans la mer Noire.

ZACAT, (Hist. mod.) L'alcoran de Mahomet impose à ses sectateurs deux especes d'aumônes; l'une est légale, & l'autre est volontaire. La première s'appelle *zacam*, & la seconde *Sadakam*. Rien n'est plus expressément enjoint aux Mahométans que la nécessité de faire l'aumône. Le Calife Omar Ebn Abdalazis, disoit que la priere fait faire la moitié du chemin vers Dieu, que le jeûne conduit à la porte du palais, & que c'est l'aumône qui en procure l'entrée. Suivant l'alcoran, l'aumône doit être faite sur les troupeaux, sur l'argent, sur le blé, sur les fruits & sur les marchandises. A la fin du ramadan, c'est-à-dire, du mois de jeûne, chaque Musulman est obligé de faire l'aumône pour lui-même & pour chaque personne de sa famille; en un mot, le précepte de l'aumône est un des plus indispensables de la religion mahométane.

ZACATECAS, *LOS*, (Géog. mod.) province de l'Amérique septentrionale au Mexique, dans la nouvelle Galice; elle est bornée au nord par la nouvelle Biscaye, au midi par la province de Guadalupe, au levant par celle de Guastaca ou Panuer, & au couchant par celle de Culiacan & de Chiamatlan. Cette contrée a des mines d'argent que les Espagnols y ont découvertes en différens temps. (D. J.)

ZACATULA, (Géog. mod.) ville de l'Amérique septentrionale dans la nouvelle Espagne, dans l'audience du Mexique, proche la côte de la mer du sud, à l'embouchure de la rivière de même nom, à 90 lieues du Mexique, & à 18 d'Acapulco, avec un port. *Latit.* 28, 20.

ZACATULA, *la*, (Géog. mod.) rivière de l'Amérique septentrionale au Mexique; elle a sa source près de la ville de la Puebla, coule par la province de Méchoacan, & entre dans la mer Pacifique, près de la bourgade de *Zacatula*.

ZACCHOUM, (Botan. exot.) Le P. Nau, dans son voyage de la Terre-

Sainte, l. IV, c. iij, nous apprend que c'est le nom d'un arbrisseau qui croît à six milles du Jourdain, & à dix de Jérusalem. Cet arbrisseau, dit-il, est en abondance dans le pays sans aucune culture, il est armé d'épines longues & très-piquantes; il jette quantité de branches minces, mais d'un bois fort, couvert d'une écorce assez ressemblante à celle du citronnier; sa feuille ressemble à celle du prunier, excepté qu'elle est un peu plus ronde & beaucoup plus verte; son fruit approche assez de la prune: on en tire une huile vulnérable, fort recherchée dans le pays; elle y tient lieu du baume de Jéricho, qui ne s'y recueille plus, & qui peut-être n'étoit autre chose que l'huile du *Zacchoum*. (D. J.)

ZACCON, f. m. (*Hist. nat. Botan.*) c'est une espèce de prunier exotique qui croît dans la plaine de Jéricho; il est grand comme un oranger, & a des feuilles semblables à celles de l'olivier, mais plus petites, plus étroites, plus pointues & fort vertes; ses fleurs sont blanches, & son fruit est de la grosseur d'une prune, rond, verd au commencement, mais en mûrissant il devient jaune & renferme un noyau comme la prune. On tire de ce fruit, par expression, une huile qui est propre pour discuter & résoudre les humeurs froides & visqueuses; on a nommé cet arbre *zaccon*, parce qu'il croît près des églises de *Zacchée*, dans la plaine de Jéricho. J. B. l'appelle *zaccon hiericuntea*, *foliis oleæ*. & G. B. *Prunus hieacynthica*, *folio angusto*, *spinoso*. (D. J.)

ZACINTHE, f. m. *Zacintha*. (*Hist. nat. Botan.*) genre de plante à fleur en demi-fleurons, composée de plusieurs demi-fleurons soutenus par un embryon, & contenus dans un calice écailleux qui devient dans la suite une espèce de petite tête striée & composée de plusieurs capsules; elles renferment une semence garnie d'une aigrette. Tournefort, *infl. rei herb.* Voyez PLANTE.

ZACK, LA, (*Géogr. mod.*) rivière ou plutôt torrent d'Allemagne en Silésie; il sort des montagnes qui séparent la Bohême de la Silésie, & se jette dans le Bober. (D. J.)

ZACONIE (LA), ou **ZACANIE**, ou **SACANIE**, en latin *Laconica*, (*Géogr. mod.*) province de la Morée, la quatrième en rang; elle est bornée au nord par le duché de Clarence, au midi par le golfe de Colochine, au levant par le golfe de Napoli de Romanie, & au couchant par la province de Belvedere.

La *Zaconie* est souvent nommée *Brazzo di Maina*; elle fut premièrement appelée *Lelia* de Lelex, le premier qui y commanda en qualité de roi. Virgile & les autres poètes l'appellerent *Oebalia*, d'*Oebalus* qui en fut seigneur. Selon Strabon, elle fut encore nommée *Argos*; mais les Lacédémoniens en étant les maîtres, l'appellerent *Laconie*.

Cette province s'étend le long de la mer; il s'y trouve quantité de rochers & de profondes cavernes aux environs du mont Taigete, appelé aujourd'hui du côté de Misitra (lieu principal du pays), *Vouni tis Misitra*. Les chiens de cette province, autrefois célèbres, conservent encore leur réputation; & le grand-veneur du Sultan en tire quantité tous les ans pour les meutes de sa hauteffe. (D. J.)

ZACUTH, (*Géogr. mod.*) rivière de la Turquie asiatique en Anatolie; elle traverse le Caramanie, & coule dans la mer Méditerranée. On croit que c'est l'Eurydemon des anciens. (D. J.)

ZACYNTHUS, (*Géogr. anc.*) île de la mer Ionienne, assez près du Péloponnèse, au couchant de l'Elide, au midi de l'île de Céphalénie, & au nord des Strophades. Strabon, livre X, compte *Zacynthe* & Céphalénie au nombre des îles qui étoient sous la domination d'Ulysse. Il donne à l'île de *Zacynthe* cent soixante stades de circuit, & il la place à 60 stades de Céphalénie. Il ajoute d'après Homère, *Odyss. I, v. 24*, que cette île étoit couverte de bois & fertile.

Ce qui a été imité par Virgile, *Æneid. III, v. 270*.

*Jam mediò apparet fluctu nemorosa Zacynthus,
Dulichiumque, Sameque, & Neritos ardua saxa:*

L'île de *Zacynthe*, aujourd'hui l'île de *Zante*, avoit une ville de même nom, & selon Strabon, cette ville étoit considé-

nable. Thucydide, *l. II, p. 144*, après avoir dit que l'isle *Zacynthe* est située du côté de l'Elide, ajoute que ses habitans étoient une colonie d'Achéens, venus de l'Achaïe propre.

Tite-Live, *l. XXVI, c. xxiv*, fait mention de l'isle qui est petite, dit-il, & située au voisinage de l'Etolie. Lævinus, continue-t-il, emporta la ville d'assaut, avec la citadelle. Pausanias, *liv. VIII, c. xxiv*, nous apprend que cette citadelle s'appelloit *Psophis*, parce qu'un Psophidien nommé *Zacynthe*, fils de Dardanus, ayant débarqué dans l'isle, y fit bâtir cette forteresse, & lui donna le nom de la ville où il avoit pris naissance.

Strabon, *lib. III, ch. xiv*, compte l'isle de *Zacynthe* parmi les villes situées sur la côte de l'Epire, & y remarque une ville de même nom. Scylax lui donne aussi un port, *ἐν τῇ πόλει πύργος χαλδίων*. Plin., *l. IV, c. xij* remarque que Céphalénie & *Zacynthe* sont des isles libres; que la dernière avoit une belle ville, que la fertilité lui donnoit le premier rang parmi les isles de ce quartier, & que anciennement elle avoit été appelée *Hyrie*. Sur ce pié-là, Pomponius Méla a donc eu tort de distinguer l'isle *Hyria* de celle de *Zacynthe*. Les habitans de cette isle sont appelés *Zacynthii* par Cornelius Nepos, *in Dione, c. ix*. (*D. J.*)

ZADRADUS, ou *ZARADRUS*, (*Géog. anc.*) selon le manuscrit de Ptolomée de la bibliothèque palatine; fleuve de l'Inde, en deçà du Gange, il recevoit l'Hypasis & l'Adris avant de se jeter dans le fleuve Indus. (*D. J.*)

ZADAON (LE), ou *ZADAN*, (*Géog. mod.*) rivière de Portugal; elle prend sa source dans les montagnes de l'Algarve, au midi du royaume, & va se rendre dans le golfe de Sébural, un peu au dessous de la ville de ce nom: on croit communément que c'est le *Calipsus* de Ptolomée. *l. II, c. v*, rivière de la Lusitanie. (*D. J.*)

ZADRA, (*Géog. mod.*) ville ruinée d'Afrique en Barbarie, au royaume de Tunis, dans la province de Mefrate. (*D. J.*)

ZADURA, *s. f. ζαδουρα*; (*Mat. méd. des nouv. grecs.*) nom donné par les

niers écrivains grecs à une racine des Indes qui étoit ronde, lisse & de la couleur du gingembre; ils la recommandent extrêmement dans les maladies pestilentielle; nous ne connoissons plus cette racine.

ZAFFO, (*Hist. nat. Bot.*) arbre d'Afrique qui croît au royaume de Congo; il est de la grandeur d'un chêne, & produit un fruit semblable à des prunes de la grande espece; elles sont d'un rouge très-vif, & d'une odeur très-aromatique.

ZAFLAN, *lac de*, (*Géog. mod.*) lac considérable dans la haute Ethiopie; il s'étend du septentrion au midi, & tire son nom d'une bourgade située sur ses bords. (*D. J.*)

ZAFA ou *SAFRA*, (*Géog. mod.*) petite ville d'Espagne dans l'Estramadure, proche la rivière de Guadaxéra, au pié des montagnes, à 2 lieues de Médina, & à 3 de Feria; elle est défendue par un château. L'auteur de la *poblacion general de Espana*, croit que c'est la *Julia restituta* des anciens, & d'autres auteurs plaçant la *Julia restituta* à Carceres, petite ville de la même province; quoi qu'il en soit, ce sont les Maures qui lui ont donné le nom *Zafra*. Ferdinand III la prit sur eux en 1240. Long. 12, 10; lat. 38, 22. (*D. J.*)

ZAFRANIA, *s. f.* (*Médec. grecq.*) terme barbare employé par les derniers écrivains grecs, pour désigner la couleur jaune du safran; ils ont tiré ce mot littéralement d'Avicenne & de Sérapion, qui s'en sont servis pour désigner la couleur du bol d'Arménie de Galien, lequel, disent-ils, teignoit le papier d'un beau jaune doré, *zafraniâ tincturâ*. Les écrivains barbares du moyen âge ont rendu le mot arabe par le terme latin encore plus grossier, *croceitas*. (*D. J.*)

ZAGAIE ou *SAGAIE*, (*terme de relation.*) espece de dard ou de javelot des insulaires de Madagascar; le bois en est long d'environ quatre piés, il est fort souple & va toujours en diminuant vers le bout par lequel on le tient pour le lancer. Le fer de ces *sagaies* est ordinairement empoisonné, ce qui fait que les blessures en sont presque toujours mortelles. Les Negres manient fort adroitement ces dards, aussi-bien qu'une espece de demi-pique

que quelques-uns d'eux portent à la guerre , avec une rondache faite d'un bois assez épais pour résister aux *sagaies* & aux autres armes du pays , mais qui n'est point à l'épreuve des armes à feu. (D. J.)

ZAGAON , (Géogr. mod.) montagne d'Afrique , dans la Barbarie , à une lieue de Tunis. C'est une montagne déserte , & qui étoit autrefois très-peuplée. Les Carthaginois faisoient venir de cette montagne de l'eau dans leur ville par des aqueducs soutenus sur de grandes voûtes. (D. J.)

ZAGARA , (Géogr. mod.) montagne de la Turquie , en Europe , dans la Livadie , & connue anciennement sous le fameux nom d'*Helicon*. Le nom moderne de *Zagara* lui a été donné à cause de la grande quantité de lievres qu'on y trouve. Il ne laisse pas néanmoins d'y avoir d'autres chasses : on y rencontre sur-tout des sangliers & des cerfs.

Par la description que Strabon nous a laissée de l'*Helicon* , il est aisé de juger que c'est aujourd'hui la montagne *Zagara*. L'*Helicon* étoit sur le golfe Crisséen ou de Corinthe , & bordoit la Phocide qu'il regardoit au nord , inclinant un peu à l'ouest. Ses hautes croupes pendoient sur le dernier port de la Phocide , qui delà s'appelloit *Mycus*. Il n'étoit pas fort éloigné du Parnasse , & ne lui cédoit ni en hauteur , ni en étendue ; enfin ces deux montagnes n'étoient presque que rochers , & leurs croupes se trouvoient toujours couvertes de neiges. C'est-là l'état de la montagne de *Zagara* ; mais il ne faudroit pas y chercher les monumens d'Orphée , ni ceux des muses , d'Hésiode , que Pausanias dit y avoir vus de son temps.

Pour ce qui est de la fontaine d'Hippocrène , où les muses avoient coutume de s'assembler , Wheler (voyage d'Athènes , dans les lieux voisins , tome II , liv. III.) qui me fournit cet article , n'assure pas l'avoir distinguée ; il n'en parle que par conjecture. « Ayant avancé une lieue & demie , dit-il , vers le haut » de la montagne , jusqu'aux neiges , il » fallut m'arrêter & me contenter de » descendre de cheval , & de tâcher de » grimper sur quelque rocher plus haut ,

» d'où je pusse découvrir les pays de dessous & le haut des montagnes ; en sorte » que l'espace qui y étoit renfermé , me » parut comme un lac glacé , & couvert » de neiges ; mais mon guide me disant » qu'il n'avoit passé par ce chemin qu'en » temps d'été , avec M. de Nointel , ambassadeur de France , & qu'il y avoit » vu une belle vallée couverte de verdure » & de fleurs , avec une belle fontaine au » milieu ; je me trouvai porté à croire que » c'étoit-là la fontaine d'Hippocrène , & » le bois délicieux des muses. »

Il croit sur cette montagne quantité de sapins mâles , dont la gomme , ou le benjoin , a l'odeur de la muscade , & celle de l'herbe que les Anglois appellent *léopardsbane* , dont la racine ressemble à un scorpion. Du haut de la montagne on découvre les plaines de la Livadie au nord ; directement à l'est on voit le mont Delphi d'Egripo , & une autre montagne de la même île à l'est-nord-est. En laissant le chemin de San Georgio , & tournant à main gauche , on descend dans une plaine qui se trouve entre le mont *Zagara* & une autre petite montagne , dont l'extrémité orientale n'est pas éloignée. Elle s'appelloit anciennement *Laphytius* de ce côté-là , & du côté de l'occident on lui donnoit le nom de *Telphysium*.

En descendant de la montagne de *Zagara* , on trouve du côté qui regarde *Livadia* , quelques fontaines , qui sortent de terre , & dont il y en a qui se rendent dans la plaine de Livadie , & dans le lac où elles se perdent , tandis que d'autres se rassemblent dans une rivière de la vallée. Il y en a une qui fait une belle cascade presque du haut de la montagne , & qui sort apparemment du lac , qui est sur le haut du mont *Zagara*. Il croit quantité de narcisses sur le bord de cette rivière : ils ont une odeur agréable , & multiplient extrêmement. (D. J.)

ZAGARAH , (Géogr. mod.) ville située sur les confins de la Nubie , de l'Ethiopie & de la Nigritie. Elle est à huit journées de Mathan. (D. J.)

ZAGARDI , s. m. (terme de relation.) valet de chiens de chasse du grand-seigneur. Les *zagardis* ont soin des bragues &

& des chiens courans ; plusieurs d'entr'eux font du nombre des janissaires. (D. J.)

ZAGARDI - BACHI, f. m. (terme de relation.) chef des *zagardis*. Ce chef a cinq cents hommes sous sa charge, qui ont soin de la meute du grand-seigneur. Il dépend de l'aga des janissaires. (D. J.)

ZAGATAÏS (LES), (Géog. mod.) tartares de la Grande-Boucharie, & du pays de Chorassan.

Les tartares sujets de Zagataï- chan, second fils de Zingis- chan, qui eut la Grande-Boucharie & le pays de Chorassan en partage, garderent après la mort de leur maître, le nom de *Zagataïs*, qu'ils avoient adopté pendant sa vie ; ces provinces portèrent toujours depuis le nom du pays des *Zagataïs*, & les tartares qui les habitoient, le nom de tartares *Zagataïs*, jusqu'à ce que Schabocht-Sultan, à la tête des Tartares usbecks, ayant conquis ces provinces, le nom des *Zagataïs* fut englouti par celui des Usbecks ; de cette maniere il n'est plus question à présent du nom des tartares *Zagataïs* dans la Grande-Boucharie, ni dans le pays de Chorassan, que pour conserver l'arbre généalogique de diverses tribus tartares qui sont établies dans ces provinces, & pour distinguer les tartares premiers occupants de ce pays, d'avec les tartares qui en sont actuellement les maîtres. Du reste ces deux branches de tartares, sont si bien mêlées ensemble, qu'ils ne sont absolument qu'un seul & même corps, qui est compris sous le nom de *Tartares Usbecks*. (D. J.)

ZAGAUAH, (Géog. mod.) ville du Zanguebar, ou de la côte de Cafreterie. Le géographe persien la met entre la ligne équinoxiale & le premier climat.

ZAGI, f. m. ou ZEGI, (Hist. nat. des fossiles.) c'est un terme employé par Avicenne & autres Arabes pour désigner routes sortes de substances vitrioliques ; Avicenne dit qu'il y en a différentes especes, savoir une jaune qui est le colcothar ; une blanche qui est le calcadis ; une verte qui est le chalcantum, ou notre vitriol commun ; & une quatrième rouge qui est le sory. (D. J.)

ZAGRAB ou ZAGRABIA, (Géog. mod.) & par les Allemands *Agram*, ville

de la Basse-Hongrie, dans l'Esclavonie, sur la rive gauche de la Save, capitale d'un comté du même nom, à 10 lieues au nord-est de Carlostad, & à 50 au sud-ouest de Bade. Elle a un évêché suffragant de Colocza. Long. 34, 20 ; lat. 45, 52. (D. J.)

ZAGRAB comté de, (Géogr. mod.) comté de la Basse-Hongrie, dans l'Esclavonie. Ce comté s'étend en longueur le long de la Save, depuis le comté de Sagor, qui le borne à l'occident, jusqu'au comté de Posséga, dont il est borné à l'orient, ainsi que par la petite Valaquie. Il a au nord encore le comté de Sagor, & celui de Creits. Son chef-lieu lui donne son nom de *Zagrab*. (D. J.)

ZAGRI PORTÆ, (Géogr. anc.) nous dirions en françois le col du mont *Zegrus*. Par les portes du mont *Zagrus*, Ptolomée, liv. VI, chap. ij, entend un passage étroit dans cette montagne de la Médie. Diodore de Sicile, liv. II, c. xiv, qui appelle la montagne *zarcaus mons*, nous apprend que ce passage fut pratiqué par Sémiramis, qui voulut par-là laisser à la postérité un monument éternel de sa puissance.

La montagne, dit-il, qui s'étend l'espace de plusieurs stades, ne présentait que des rochers escarpés, & des précipices qui obligeoient à faire de grands détours pour la traverser : mais Sémiramis trouva moyen d'adoucir ce chemin par la route aisée qu'elle fit pratiquer, en abattant les rochers, & en comblant les précipices ; ce qui exigea des travaux infinis.

Nous n'aurons pas de peine à croire que ce chemin portoit encore le nom de *Sémiramis*, lorsque Diodore de Sicile écrivoit, puisque Niger assure qu'on l'appelle présentement *Sémirami*. C'est ce que Strabon appelle les portes de la Médie. Ptolomée connoît une montagne de Sémiramis : mais c'est quelque chose de différent ; car il la met entre la Carmanie & la Gédrosie. (D. J.)

ZAGRUS MONS, (Géogr. anc.) montagne d'Asie, & qui faisoit partie du mont Taurus. C'étoit proprement cette chaîne de montagnes, qui touchoit au mont Niphas, séparoit la Médie de la

Babylonie, & au dessus de la Babylonie joignoit les montagnes des Elyméens & des Parécacéniens, comme au dessus de la Médie elle joignoit les montagnes des Casséens. Plin., *liv. VI, chap. xxvij.* donne à entendre que le mont Zagrus commençoit dans l'Arménie, & s'étendoit jusqu'à la Chalonitide, entre la Médie & l'Adiabene. Ptolomée, *liv. VI, chap. ij,* compte le mont Zagrus parmi les montagnes les plus considérables de la Médie. (D. J.)

ZAGU, f. m. (*Hist. nat. Bot. exot.*) espece de palmier qui croit dans les Indes orientales au Malabar, aux isles Moluques & au Japon. Cet arbre est le *palma japonica*, *spinosis pediculis*, *polypodii folio*, Boërh. Jud. Alt. ij, 170, *palma indica*, *caudice in annulos protuberante restrincto fructu*, *pruniformi*. Raii hist. ij, 1360, Zagu, seu arbor farinifera, Jonsl. Dendr. 142, *toda-panna*, Commel. Flor malab. 264.

Cet arbre est quelquefois si gros, qu'un homme peut à peine l'embrasser; cependant on le coupe fort aisément, parce qu'il n'est composé que d'écorce & de moelle, dont on fait du pain. Les Malabares mangent le fruit de cet arbre avec du sucre. Les feuilles servent à couvrir leurs maisons, & l'on tire des plus petites une façon de chanvre dont on fait des cordelettes.

C'est de ce palmier qu'on tire la fécule appelée *sagou*, qui donne un aliment fort doux & fort nourrissant: on en apporte beaucoup en Angleterre. Voyez SAGOU. (D. J.)

ZAHARA, (*Géog. mod.*) petite ville d'Espagne dans l'Andalousie, sur la route de Séville à Cadix, à la source du Guadalquivir. Elle est située autour d'une colline, avec un château sur la hauteur.

ZAHIR, (*Médec. des Arabes.*) ce mot est employé par les médecins arabes pour désigner une espece de dysenterie, dont le siege est dans le rectum, & accompagnée de tensions dans les intestins, & de douleurs d'érosion dans le gros boyau. (D. J.)

ZAHORIE, f. m. (*Gram.*) gens à vue si perçante, qu'ils voient à travers les pierres & dans les entrailles de la terre.

Il n'est pas nécessaire d'avertir que ceci est un préjugé populaire: il regne en Espagne & en Portugal. Le grave pere Delrio, qui s'est amusé à écrire ce gros livre des sortilèges de la divination, avoit vu en 1575 un *zahorie*. Il dit qu'il avoit les yeux rouges; & que n'ajoutoit-il qu'il étoit né le jour du Vendredi saint? car sans cette condition, les pierres empêchent de voir.

ZAİM, f. m. (*Milice turque.*) ce sont des chevaliers à qui le grand-seigneur donne à vie des commanderies, à condition qu'ils entretiendront un certain nombre de cavaliers pour son service. Ces chevaliers ressemblent assez aux timariots, dont ils ne diffèrent guere que par le revenu.

Les *zaims* ont les plus fortes commanderies, & leurs revenus sont depuis vingt mille jusqu'à quatre-vingt-dix-neuf mille neuf cents quatre-vingt-dix-neuf aspres. S'il y avoit un aspre de plus, ce seroit le revenu d'un pacha: ainsi, lorsqu'un commandeur vient à mourir, l'on partage la commanderie, supposé qu'elle ait augmenté de revenu sous le défunt, comme cela arrive ordinairement; car on les augmente plutôt que de les laisser dépérir. Les *zaims* doivent entretenir pour le moins quatre cavaliers, à raison de cinq mille aspres de rente, pour la dépense de chacun.

Les *zaims* doivent marcher en personne à l'armée, comme les timariots: leur service militaire est tout-à-fait semblable. Voyez TIMARIOT.

ZAIN, adj. (*Manege.*) se dit d'un cheval qui n'est ni gris, ni blanc, & qui n'a aucune marque blanche sur le corps.

ZAIN, (*Géog. mod.*) petit lac de la Prusse royale dans l'Ermeland, sur les confins de Burtenland, proche la ville de Russel. Son écoulement est du côté du nord, par une riviere qui se rend dans celle de Guber. (D. J.)

ZAIRAGIAH, f. f. (*Divinat. des Arabes.*) nom d'une divination usitée chez les Arabes. Elle se pratique avec plusieurs cercles ou roues paralleles, marquées de diverses lettres, & que l'on fait rencontrer les unes avec les autres par le mouvement qu'on leur donne, selon certaines regles. Cette divination est ainsi nommée à cause

des cercles de cette machine qui correspondent aux planetes. D'Herbelot, *bib. orient.* (D. J.)

ZAIRE, LE, (*Géog. mod.*) riviere d'Afrique, au royaume de Congo. Elle sort principalement du lac Zambre, & va se rendre dans la mer, vers le 5^e. degré 40 minutes de latitude méridionale. Elle a dans son lit plusieurs îles habitées par des gens qui vivent indépendans du roi de Congo, & qui ne lui paient aucun tribut.

ZAIRZOU, (*Géog. mod.*) riviere de la Turquie asiatique, en Anatolie, au voisinage de la ville de Smyrne. Cette riviere qui coule dans une belle prairie, est l'*Her-mus* des anciens, qui se jeroit avec le Pactole à l'entrée du golfe de Smyrne.

ZAKROTZIN, (*Géog. mod.*) ville de la grande Pologne, dans le palatinat de Mazovie, sur la rive droite du Boug, à trois lieues de l'endroit où le Boug se jette dans la Vistule. On tient une petite diete dans cette ville.

ZALACKNA, (*Géog. mod.*) petite ville de Transylvanie, dans le comté d'Albe-Julie, au pié des montagnes, & au confluent de deux petites rivières. (D. J.)

ZALAG, (*Géog. mod.*) montagne d'Afrique dans l'empire de Maroc, au royaume de Fez. Elle s'étend cinq lieues du couchant au levant, & aboutit à une lieue de Fez. Aussi les bourgeois de cette ville y ont la plus grande partie de leurs héritages; mais la principale habitation est le bourg de Lampta, qui se trouve au bas des ruines d'une ancienne place, qui est sans doute la *Vobrix* de Ptolomée, laquelle cet auteur marque à 9, 20 de longitude, & à 34, 15 de latitude.

ZALAMEA, (*Géog. mod.*) petite ville d'Espagne dans l'Estremadure de Leon, à sept lieues au nord de Llerena. (D. J.)

ZALAWAR ou SALAWAR, LE COMTÉ DE, (*Géog. mod.*) comté de la Basse-Hongrie. Il est borné au nord par celui de Sarwar, au midi par la Drave, au levant par le comté de Smig & de Tolna, & au couchant par la Sirie. Il est arrosé par la riviere de Muer. Son chef-lieu s'appelle *Zalawar*, & lui donne son nom.

ZALAWAR ou SALAWAR, LE, (*Géog. mod.*) riviere de la Basse-Hongrie, dans

le comté auquel elle donne le nom, sur la riviere de Sala, à environ une lieue du lac Balaton. On la prend communément pour l'ancienne *Salis*.

ZALEG, (*Géog. mod.*) petite ville de l'Ethiopie, sur le bord de la mer, près du détroit de Babelmandel. Elle sert d'entrepôt aux marchands qui trafiquent en Ethiopie. (D. J.)

ZALISCUS, (*Géog. anc.*) fleuve de l'Asie mineure, dans la Galatie. Ptolomée, l. V, c. iv, marque l'embouchure de ce fleuve sur la côte du Pont-Euxin, entre *Cyrtasia* & *Galorum*.

ZALISSA, (*Géog. mod.*) ville de l'Asie dans l'Ibérie, selon Ptolomée, l. V, c. xj. Si nous en croyons Thevet, on la nomme présentement *Scander*.

ZALONKEMEN, (*Géog. mod.*) ville de Hongrie dans l'Esclavonie. Elle est nommée par les François *Salankemen*. Voyez ce mot. (D. J.)

ZAMA, (*Géog. anc.*) 1^o. ville d'Afrique, dans la Numidie propre, & dans les terres, à cinq journées de Carthage du côté du couchant, selon Polybe, l. XV, c. xj. Cette ville à laquelle les anciens ont donné le nom de forteresse, *Zamense oppidum*, est fameuse dans les guerres d'Annibal, de Jugurtha & de Juba. C'est près de cette place qu'Annibal, l'an de Rome 557, à son retour d'Italie, perdit la bataille contre le premier Scipion, surnommé l'*Africain*, qui finit par cette victoire la seconde guerre punique. Après que Juba eut été défait près de Tapse, aujourd'hui *Manghisi*, *Zama* ferma ses portes à ce prince; refusa de lui rendre ses femmes, ses enfans & ses trésors, & envoya demander du secours à César. Elle devint dans la suite colonie romaine, sous ce titre que lui donne une ancienne inscription, rapportée par Gruter, p. 384 : *Coloniæ, Aelia, Hadrianae, Aug. Zamae, Regiæ*. Pline, l. XXXI, c. ij, & Vitruve, l. VIII, c. iv, parlent d'une fontaine près de cette ville, dont les eaux rendoient la voix forte & sonore.

2^o. *Zama*, ville de la Cappadoce, que Ptolomée, l. V, c. vj, marque dans la préfecture des Chamanes.

3^o. *Zama*, ville de la Mésopotamie, selon le même Ptolomée, l. V, c. xviij. (D. J.)

ZAMÆ FONS, (*Géog. anc.*) fontaine d'Afrique. Ses eaux rendoient la voix sonore, selon Pline, *l. XXXI, c. ij.* Vitruve, *l. VIII, c. iv, p. 166*, raconte la même chose. Cette fontaine étoit apparemment dans la ville de Zama, ou dans son voisinage : le nom du moins le fait soupçonner. (*D. J.*)

ZAMALE, f. f. (*Hist. nat. Bot.*) plante de l'isle de Madagascar. Elle est d'une odeur très-désagréable; mais on la regarde comme un grand remède contre les douleurs des dents : les nourrices en frottent les gencives de leurs enfans.

ZAMAMIZON, (*Géog. anc.*) ville de l'Afrique propre. Ptolomée, *l. IV, c. iij*, la compte au nombre des villes qui étoient entre la ville Thabraca & le fleuve Bagradas. (*D. J.*)

ZAMBALES, (*Géog. mod.*) peuples des Philippines dans la province de Pampanga, dont ils habitent les montagnes. Nous ne connoissons ces peuples que par la relation de Navarette : « les *Zambales*, » dit-il, sont les ennemis mortels des » noirs qui les redoutent beaucoup, & ils » ont leurs bourgs sur les bords des mon- » tagnes. Ils n'ont point les cheveux cré- » pus comme les noirs; ils sont exempts » de corvées, & paient leur taxe en argent » non travaillé. Ils sont tantôt en paix, » tantôt en guerre avec les Indiens : quand » ils sont en paix, ils viennent en troupes » dans les bourgs ou les villes, on leur » donne du tabac, des guenilles & du vin, » dont ils sont fort contens, & quelques- » uns aident aux principaux Indiens à cul- » tiver leurs terres. Nous admirions qu'ils » fussent si gras, si grands & si robustes, » ne se nourrissant que de racines des » montagnes, de quelques fruits & de chair » crue, n'ayant d'autre habit que leur peau, » & d'autre lit que la terre.

» Chacun d'eux a son arc & ses fleches; » l'arc est aussi long que celui qui s'en » sert : ils les font du bois d'une sorte de » palmier qui est aussi dur que le fer; la » corde est d'écorce d'arbre, & d'une force » dont rien n'approche. Ils ont encore une » petite arme de fer plus large que la » main, d'un quart d'aune de long, dont » la poignée est fort belle, & qu'ils disoient

» être de coquilles d'huîtres brûlées & de » limaçons, elle ressembloit à de beau » marbre. Ils se servent de cette arme » quand on se mêle.

» Tous les peuples de ces montagnes, » jusqu'à la nouvelle Ségovie, estiment » beaucoup un crâne pour y boire, de » sorte que celui qui a le plus de crânes, » passe pour le plus vaillant; & c'est pour » jouir de cet honneur, que sans autre » vue ils vont en course pour couper des » têtes. En quelques endroits ils sont des » dents qu'ils en tirent, des especes de » guirlandes qu'ils mettent sur leurs têtes; » celui qui en a le plus, est le plus estimé. » Il y a une grande quantité de ces peu- » ples dans les montagnes d'Orion, sur » la baie de Manille, mais ils sont fort » pacifiques. »

Ce passage est curieux, & nous apprend des particularités qui ne se trouvent pas ailleurs. On y voit qu'il y a dans ces isles deux races différentes de noirs; que les uns sont de véritables negres, & que les autres ont des cheveux longs, comme les canariens du voisinage de Goa. (*D. J.*)

ZAMBE, f. m. & f. (*terme de relation.*) c'est un des noms qu'on donne dans l'Amérique méridionale aux enfans nés de mulâtres & de noirs. (*D. J.*)

ZAMBESE, (*Géog. mod.*) fleuve de l'Ethiopie orientale. Ce fleuve, dont on ignore la source, est très-rapide, & a quelquefois plus d'une lieue de largeur; il se divise en plusieurs branches, & entre dans la mer par cinq embouchures; il se déborde pendant les mois de mars & d'avril; & semblable au Nil, il engraisse & fertilise les terres qu'il inonde. (*D. J.*)

ZAMBUJA, (*Géog. mod.*) petite ville de Portugal, sur la droite du Tage, à cinq lieues de Santaren. (*D. J.*)

ZAMBRONE, LE CAP, (*Géog. mod.*) cap d'Italie, dans la côte de la Calabre ultérieure, sur le golfe de Ste. Euphémie, environ à deux lieues de la ville de Tropea, du côté du levant. Il portoit anciennement le nom d'*Hipponium promontorium*, parce que la ville d'*Hipponium* y étoit située. (*D. J.*)

ZAMECH, f. m. (*Hist. nat.*) nom que quelques auteurs ont donné au *lapis lazuli*.

ZAMETUS, (*Géogr. anc.*) montagne de l'Arabie heureuse, selon Ptolomée, l. VI, c. vij. Le manuscrit de la bibliothèque palatine lit *Zames*, au lieu de *Zametus*; & Ortelius dit que dans les cartes modernes cette montagne est nommée *Zimat*. (*D. J.*)

ZAMIÆ, f. f. (*Littérat. Boi.*) c'est le nom latin que Pline, l. XVI, c. xxvj, donne aux pommes de pin qui se font corrompues sur l'arbre, & qu'il en faut détacher, pour éviter qu'elles gâtent les pommes de pin voisines, & qui ne sont pas encore mûres. (*D. J.*)

ZAMIN, (*Géogr. mod.*) ville du pays de Mavarnahar, ou province de Transoxane, située sur les confins du territoire de Samarcande, & qui est des dépendances de celle d'Otrouschah. On la trouve sur le chemin de Farganah à la Sogde. Elle est à 89 d. 40 de longitude, & à 40 d. 30 de latitude septentrionale. On recueille dans son terroir la manne la plus exquise de tout l'orient, que les Persans & ensuite les Arabes appellent *Terengia-bin Alkami*. (*D. J.*)

ZAMNES, (*Géogr. mod.*) ville de l'Éthiopie, sous l'Égypte, selon Pline, l. VI, c. xxix, qui dit que c'est là qu'on commençoit à voir des éléphants. (*D. J.*)

ZAMOLXIS, f. m. (*Mythol.*) génie supérieur qui florissoit long-temps avant Pythagore; & l'on place le temps auquel Pythagore a fleuri, ses voyages & sa retraite en Italie, entre l'an 376 & 532. *Zamolxis* devint, après sa mort, le grand dieu des Thraces & des Getes, au rapport d'Hérodote. Il leur tenoit même lieu de tous les autres, car ils ne vouloient honorer que celui-là. Il fut d'abord esclave en Ionie, & après avoir obtenu sa liberté, il y acquit de grandes richesses, & retourna dans son pays. Son premier objet fut de polir une nation grossière, & de la porter à vivre à la manière des Ioniens. Pour y réussir, il fit bâtir un superbe palais, où il régaloit tout-à-tour tous les habitans de sa ville, leur insinuant pendant le repas, que ceux qui vivoient ainsi que lui, seroient immortels, & qu'après avoir payé à la nature le tribut que tous les hommes lui doivent, ils seroient reçus dans un lieu délicieux, où

ils jouiroient éternellement d'une vie heureuse. Pendant ce temps-là, il travailloit à faire construire une chambre sous terre; & ayant disparu tout d'un coup, il s'y renferma & y demeura caché pendant trois ans. On le pleura comme mort; mais au commencement de la quatrième année, il se montra de nouveau, & sa vue frappa tellement ses compatriotes, qu'ils crurent tout ce qu'il leur avoit dit. Dans la suite ils le mirent au rang des dieux, & élevèrent des temples en son honneur.

ZAMORA, (*Géogr. mod.*) ville d'Espagne, dans le royaume de Léon, vers sa partie septentrionale, sur la rive droite du Duero, qu'on passe sur un pont, à quinze lieues de Salamanque, à 26 de Léon, à 24 de Valladolid, & à 45 de Madrid. Après avoir été détruite par Almanzor dans le xj siècle, elle fut rebâtie par les rois Ferdinand & Alphonse. Elle est fortifiée. Son évêché est suffragant de Compostelle. Son terroir abonde en tout ce qui est nécessaire à la vie. Quelques uns prétendent que c'est la *Septica* de Ptolomée, liv. II, c. iij, & que les Maures s'en étant rendus maîtres, l'appellèrent *Zamora* ou *Médinato Zamorati*, la ville des Turquoises, parce que dans les rochers de son voisinage on y trouve des mines de turquoises. Cette ville est célèbre en Espagne, pour posséder le corps de S. Ildefonse; c'est une gloire que je ne lui envie point, quelque difficile qu'il soit de voir cette relique. Long. 12, 25; latit. 42, 36. (*D. J.*)

ZAMORA, (*Géogr. mod.*) ville de l'Amérique méridionale, dans le Pérou, audience de Quito, près des Andes, à 70 lieues de la mer du sud, & à 20 lieues de Loxa. Les mines d'or des environs de cette ville sont très-riches, & travaillées par des negres. Un trésorier du roi d'Espagne réside à *Zamora*. Long. 24, 46; lat. méridionale 5, 8. (*D. J.*)

ZAMORA, (*Géogr. mod.*) ville d'Afrique, dans la Barbarie, au royaume de Trémécen, dans la province de Bugie, aujourd'hui de la dépendance d'Alger. Cette ville étoit autrefois la plus riche en blé & en troupeaux de toute la Barbarie. Les Arabes & les Béréberes y accouroient en foule; mais à

présent cette ville n'est plus qu'une bourgade. (D. J.)

ZAMORA, (Géogr. mod.) rivière de l'Amérique méridionale, au Pérou, dans l'audience de Quito; cette rivière après avoir passé à Zamora, prend le nom de *San-Jago*, & se rend dans l'Amazone, un peu au dessus du grand Pongo. (D. J.)

ZAMOS, LE, (Géogr. mod.) rivière de la Haute-Hongrie. Elle prend sa source dans les montagnes de Marmaros, aux confins de la Pokutie, & se perd dans la Teisse. (D. J.)

ZAMOSKI ou ZAMOSCH, (Géogr. mod.) ville de Pologne au palatinat de Belz, avec titre de principauté, dans un fonds environné de marais, à 15 lieues de Lemberg, & à 25 de Lublin, entre ces deux villes. Elle est fortifiée. Long. 41, 34; latit. 50, 38. (D. J.)

ZAMPANGO, (Géogr. mod.) ville de l'Amérique méridionale, dans la nouvelle Espagne, sur la route de Mexico à Guaxaca. Ses habitants commercent en sucre, en cochenille & en coton. (D. J.)

ZAN, f. m. (Littérat.) c'est ainsi que s'appelle le Jupiter de la fable. Ce prince accablé de vieillesse mourut dans l'île de Crète où son tombeau s'est vu long-temps près de Gnosse, avec cette épitaphe: *cy git Zan que l'on nommoit Jupiter*. Le mot *Zan* signifie *adonné aux femmes*; ce prince eut, selon la coutume de ce temps-là, plusieurs maîtresses, & Junon se brouilla souvent avec lui sur ce sujet. Voilà l'origine de ce mauvais ménage entre les divins époux, dont les poètes parlent tant. (D. J.)

ZANCLE, (Géogr. anc.) ancien nom de la ville de Messine, selon Hérodote, liv. VII, Polymn. pag. 438. Les Messéniens, peuples du Péloponèse, ayant été chassés de chez eux après avoir soutenu de longues guerres contre les Lacédémoniens, se transplantèrent en Sicile, où s'étant rendus maîtres de Zancle, ils lui donnerent le nom de *Messine*. Ce fut Epaminondas qui, après la bataille de Leuctres, les rappella, & les rétablit dans leur pays. (D. J.)

ZANFARA, ou JANFARA, (Géogr. mod.) royaume d'Afrique, dans la Nigritie.

Il est borné au levant par le royaume de Zegzeg, & au midi par le Sénégal. Les caravanes de Tripoli qui vont dans ce royaume, en apportent de l'or, en échange de draps & autres marchandises qu'ils y laissent. Le terroir est fécond en blé, riz, millet, & coton: ses habitants sont grands & fort noirs. Le lieu principal du pays, est à 40 deg. de longitude, sous les 26 deg. de lat. septentrionale. (D. J.)

ZANGAN, (Géogr. mod.) ou *Zarigan*, selon Paul Lucas; ville de Perse, au voisinage de Sultanie; elle a, selon Tavernier, un caravansérail des plus commodes pour les caravanes. (D. J.)

ZANGUEBAR, LE, (Géogr. mod.) contrée d'Afrique, dans la Cafrerie, le long de la mer des Indes. On prétend que c'est la contrée que Ptolomée nomme *Agisimba*. Elle s'étend depuis la rivière de Jubo, jusqu'au royaume de Moruca, & comprend plusieurs royaumes, dont les principaux sont *Mosambique*, *Mongale*, *Quiloa*, *Monbaze*, & *Méinde*. Voyez la carte de M. Damville. C'est un pays bas, rempli de lacs, de marais, & de rivières. Il vient dans quelques endroits un peu de blé, de millet, des orangers, des citrons, &c. Les poules qu'on y nourrit sont bonnes, mais la chair en est noire; les habitants sont des negres, au poil court & frisé; leur richesse consiste dans les mines d'or, & dans l'ivoire; ils sont tous idolâtres ou mahométans; leur nourriture principale est la chair des bêtes sauvages, & le lait de leurs troupeaux. (D. J.)

ZANHAGA, ou ZENÉGA, (Géogr. mod.) désert d'Afrique, dans l'Éthiopie occidentale; c'est la première habitation des déserts de la Lybie, vers le couchant: car elle commence à l'océan, & occupe tout l'espace qui est entre le cap de Nun, & la rivière de Niger, que les Portugais nomment *Sénéga*, & les François *Sénégall*, & qui sépare les blancs d'avec les negres. Le désert de Zanhaga est habité par différens peuples, & entre autres par les Zénegues; c'est un désert sec & aride, dont la chaleur est insupportable; on s'y conduit par les vents, par les étoiles, par le vol des corbeaux & des vautours, qui volent vers les endroits où l'on trouve

heureusement des troupeaux qui paissent. (D. J.)

ZANI, ou *TZANI*, (*Géogr. anc.*) peuples des environs de la Colchide. Lorsqu'on va d'Arménie en Perfarménie, dit Procope, *Bel. persici*, liv. I, c. xiv, de la traduction de M. Cousin, on a au côté droit le mont Taurus, qui s'étend jusqu'en Ibérie, & en d'autres pays voisins; il y a au côté gauche un long chemin, dont la pente est douce, & de hautes montagnes qui sont couvertes de neige en toutes saisons; c'est de ces montagnes que le Phasé tire sa source, & d'où il va arroser la Colchide. Ce pays a été de tout temps habité par les Tzaniens, appelés autrefois *Samiens*, peuple barbare & qui ne dépendoit de personne. Comme leur terre étoit stérile, & leur manière de vivre sauvage, ils ne subsistoient que de ce qu'ils pilloient dans l'empire. L'empereur leur donnoit chaque année une certaine somme d'argent, afin d'arrêter leurs courses; mais se souciant fort peu de leurs sermens, ils ne laissoient pas de venir jusqu'à la mer, & de voler des Arméniens & des Romains; ils faisoient de promptes & soudaines irruptions, & se retiroient aussi-tôt dans leur pays. Quand ils étoient rencontrés en campagne, ils couroient risque d'être battus; mais l'assiette des lieux étoit telle qu'ils ne pouvoient être pris. Sylla les ayant défaits par les armes, acheva de les conquérir par ses caresses. Ils adoucirent depuis la rudesse de leurs mœurs, en s'enrôlant parmi les Romains, & en les servant dans les guerres; ils embrassèrent la religion chrétienne. Ils sont appelés *Zanni* par Agathias, liv. V, qui les place sur le Pont-Euxin, aux environs de Trapézunte. (D. J.)

ZANNA, f. f. (*Hist. nat.*) nom d'une terre employée dans la médecine, & qui, suivant Oribasius, se trouvoit en Arménie, sur les frontières de la Cappadoce. Elle étoit d'un rouge pâle, d'un goût astringent, & très aisée à diviser par l'eau. On la nomme aussi *Zarina*.

ZANNICHELLIA, f. f. (*Hist. nat. Bot.*) nom donné par Micheli au genre de plante que les autres botanistes appellent *algoides*; *aponogeton*, *gramini-folia*; en voici les caractères.

Il porte des fleurs mâles & femelles distinctes, mais qui sont toujours près les unes des autres. La fleur mâle n'a ni calice ni pétales; elle consiste seulement en une étamine droite, longue, & terminée par une bossière ovale. La fleur femelle a un calice fait en cloche, & composé d'une seule feuille, divisée en deux segmens dans les bords; il n'y a point de pétales; le pistil a plusieurs germes contournés, avec autant de styles simples, & de stigmates de forme ovoïde; les graines égalent en nombre les germes; elles sont oblongues, pointues à chaque bout, bosselées d'un côté, & couvertes d'une peau ou écorce. Linnæi, *gen. plant.* p. 444. Vaillant, *A. G.* 279. Pontedera *Anth.* Dillenii, *gen.* p. 269. (D. J.)

ZANONE. *ZANONIA*, f. f. (*Hist. nat. Bot.*) genre de plante à fleur en rose, composée de trois pétales disposés en rond & soutenus par un calice en forme d'entonnoir; ce calice devient dans la suite un fruit mou, recourbé, & succulent, qui renferme le plus souvent deux semences arrondies. Plumier, *nov. pl. am. gen.* V. PLANTE. Voici ses caractères, suivant Linnæus, elle produit des fleurs mâles & femelles séparées; dans la fleur mâle le calice est composé de trois feuilles ovales, déployées de toutes parts, & plus courtes que la fleur; la fleur est monopétale, ayant une large ouverture découpée en cinq segmens, qui sont denteles, égaux, & repliés en arrière. Les étamines sont cinq filers de la longueur du calice, & terminés par de simples sommets. Les fleurs femelles naissent sur des plantes séparées; elles ont le calice & la fleur semblables à la fleur mâle, excepté que le calice est sur le germe du pistil; ce germe est oblong, & produit trois styles coniques, recourbés; les stigmates sont fendus en deux, & recoquillés; le fruit est une grosse & longue baie, tronquée au bout, & courte vers la base; il contient trois loges; les graines sont au nombre de deux, oblongues & applaties. Linnæi, *gen. plant.* p. 477. Hort. Malab. vol. VIII, p. 47, 49. (D. J.)

ZANTE. (*Géogr. mod.*) ville capitale de l'île de même nom, le long de la côte, & regardant le couchant. On y compte

environ quinze mille ames; elle n'est point murée, mais défendue par une forteresse bâtie sur une éminence. Son port qui est au midi est très-bon. Il y a dans cette ville un évêque du rit latin, suffragant de Cortou; mais la plupart des habitans sont profession du rit grec, sous la direction d'un protopapa, & ils relevent de l'évêque de Céphalonie. Les Vénitiens, en qualité de maîtres de *Zante*, y tiennent un provéditeur. Les Anglois y ont un comptoir, conduit par un consul. Les Hollandois y ont pareillement un consul, & les François n'y ont qu'un commis. *Long. 36, 55; lat. 37, 56. (D. J.)*

ZANTE, *isle de*, isle de la mer de Grece, au couchant & à quinze lieues de la Morée, à cinq au midi de Céphalonie, & à 36, 30, de latitude. Elle n'a qu'environ quinze lieues de circuit; mais en récompense de sa petitesse, c'est une isle agréable & fertile. Les Grecs l'ont connue sous le nom de *Zacynthus*. Wheler dit avoir vu une médaille qui représentoit la tête d'une divinité; sur le revers étoit un trépied d'Apollon, & au dessous un soleil rayonnant, avec ce mot autour *Zacynthiav.*

Cette isle est aujourd'hui gouvernée par un provéditeur vénitien; elle a deux ports, entre lesquels regne un long promontoire du côté de l'orient. Son principal commerce consiste en raisins de Corinthe, que les Anglois enlèvent. L'huile de cette isle est excellente; ses melons ne le cedent point à ceux d'Espagne; on y trouve aussi de très-belles pêches en grosseur, des figues, des citrons, des oranges, & des limons sans pepins.

La langue italienne est presque aussi commune à *Zante* que la grecque; il y a néanmoins très-peu de gens du rit latin. Outre la ville capitale qui porte aussi le nom de *Zante*, on compte dans cette isle quantité de villages. Messieurs Wheler & Spon y ont remarqué une fontaine de poix noire, dont l'odeur approche de l'huile d'ambre.

C'est dans cette isle qu'est mort le célèbre Vésale, âgé de 58 ans; le vaisseau sur lequel il étoit pour se rendre à Venise, fit un triste naufrage sur les côtes, & ce grand anatomiste périt bientôt après de faim & de fatigue. *(D. J.)*

ZANTHENE, *C. f. (Hist. nat. Lithol.)* pierre qui, suivant Pline, se trouvoit en Médie; quand on la trituroit dans du vin elle devenoit molle comme de la cire, & elle répandoit une odeur très-agréable. *Voyez Plinii, hist. nat. lib. XXXVII, cap. x.*

ZANTO, *(Géog. mod.)* bourgade de la Basse-Hongrie, entre Scrigonie & Albe Royale, à cinq lieues de chacune de ces villes; on la prend pour l'ancienne Osones de l'itinéraire d'Antonin. *(D. J.)*

ZANTOCH, *(Géog. mod.)* petite ville de la Grande-Pologne, dans le Palatinat de Pologne, aux confins de la nouvelle marche de Brandebourg, sur la rive septentrionale du Noteez, au dessous de Nackel. Elle doit son origine à un château qui a été le sujet de plusieurs guerres dans le xj. siècle, entre les Poméraniens & les Polonois. *(D. J.)*

ZANTOCK, *(Géog. mod.)* petite ville d'Allemagne, dans la nouvelle marche de Brandebourg, sur la rivière de Warte, à deux lieues de Landsberg. *(D. J.)*

ZANZIBAR, *(Géogr. mod.)* isle de la mer des Indes, sur la côte du Zanguebar, entre l'isle de Pemba & celle de Monfia, à huit lieues de la terre ferme; elle a le titre de royaume; le terroir produit beaucoup de riz, de mil, & de cannes de sucre; on y trouve des forêts de citronniers; les habitans sont tous mahométans. *Latit. méridionale 7. (D. J.)*

ZAO, *(Géogr. anc.)* promontoire de la Gaule Narbonnoise, selon Pline, l. III, c. iv, dont voici le passage: *Promontorium Zao: Citharista portus.* C'est ainsi, dit le père Hardouin, que lisent tous les manuscrits; au lieu que les exemplaires imprimés portoient *promontorium Citharista, portus*, ou *promontorium Zaotharista*, ou *Zaoportus*. Ce promontoire s'appelloit aussi *Citharista*, comme le port: car on lit dans Ptolomée, liv. II, c. vj, *οὐθαρίστας τὸ λιμὲν*. C'est présentement le cap Sisiat, ou de Cerchiech, près de Toulon; & le port Citharista est aujourd'hui le port de Saint George, ou le port de Toulon. *(D. J.)*

ZAOÏT, *(Géogr. mod.)* petite ville d'Afrique, dans la Barbarie, au royaume de

de Tunis, dans la province de Tripoli, à quelque distance de la mer. C'est la demeure de plusieurs morabites qui y vivent comme des religieux. (D. J.)

ZAORAT, (Géog. mod.) place désolée d'Afrique, au royaume de Tunis, dans la province de Tripoli. C'étoit autrefois une ville considérable, avec un port appelé *Pofidon portus*; mais ce n'est aujourd'hui qu'un méchant village, habité par des gens fort pauvres. (D. J.)

ZAPATA, f. f. (Hist. mod.) espece de fête ou de cérémonie usitée en Italie dans les cours de certains princes le jour de S. Nicolas; elle consiste en ce que le peuple cache des présens dans les souliers ou les pantoufles de ceux qu'ils veulent honorer, afin de les surprendre le matin lorsqu'ils viennent à s'habiller.

Ce mot vient de l'espagnol *capato*, qui signifie un soulier ou une pantoufle. On prétend imiter en cela S. Nicolas, qui avoit coutume de jeter pendant la nuit des bourses pleines d'argent dans de certaines maisons par les fenêtres, afin que de pauvres filles pussent être mariées.

Le pere Menetrier a décrit ces *zapatas*, leur origine, & leurs différens usages, dans son traité des ballets anciens & modernes.

ZAPHAR, f. f. terme de Fauconnerie, les *zaphars* sont une sorte de faucons très-beaux de corps, ayant la tête plus grosse que les autres, & d'ailleurs toutes les marques des gentils faucons; ils sont de moyenne grosseur, entre le gerfaut & le faucon, & montent par pointe, au lieu que le gerfaut s'élève plus haut. (D. J.)

ZAPORAVIENS, ou ZAPOROGES, (Géogr. mod.) peuples compris parmi les Cosaques ou Ukrainiens; ils habitent dans les îles qui sont aux embouchures du Borysthène, & sont sous le commandement d'un chef élu à la pluralité des voix, nommé *Hetman* ou *Iman*; mais ce capitaine de la nation n'a point le pouvoir suprême; les *Zaporaviens* sont à-peu-près ce qu'étoient nos sibiustiers, des brigands courageux. Ils sont vêtus d'une peau de mouton, & alloient autrefois pirater jusque dans le Bosphore; ils sont aujourd'hui contenus par la cour de Russie, qui envoie

un seigneur dans le pays pour y veiller; mais ce qui distingue les Cosaques *zaporaviens* de tous les autres peuples, c'est qu'ils ne souffrent jamais de femmes dans leurs peuplades, comme on prétend que les Amazones ne souffroient point d'hommes chez elles. Les femmes qui leur servent à peupler, demeurent dans d'autres îles du fleuve; point de mariage, point de familles; ils enrôlent les enfans mâles dans leur milice, & laissent leurs filles à leurs meres; souvent le frere a des enfans de sa sœur, & le pere de sa fille. Point d'autres loix chez eux que les usages établis par les besoins; cependant ils ont quelques prêtres du rite grec. On a construit depuis quelque temps le fort sainte Elisabeth sur le Borysthène pour les contenir; ils servent dans les armées comme troupes irrégulières, & malheur à qui tombe dans leurs mains.

Mais pour mieux faire connoître les *Zaporaviens* & leur hetman, nous rapporterons ici comment se fit en 1709, le traité de Mazeppa cosaque, stipulant pour Charles XII avec ces barbares. Mazeppa donna un grand repas, servi avec quelque vaisselle d'argent à l'hetman *zaporavien*, & à ses principaux officiers: quand ces chefs furent ivres d'eau-de-vie, ils jurèrent à table sur l'Evangile, qu'ils fourniroient des vivres & des hommes à Charles XII, après quoi ils emportèrent la vaisselle & tous les meubles. Le maître-d'hôtel de la maison courut après eux, & leur remontra que cette conduite ne s'accordoit pas avec l'Evangile sur lequel ils avoient juré. Les domestiques de Mazeppa voulurent reprendre la vaisselle; les *Zaporaviens* s'attrouperent; ils vinrent en corps se plaindre à Mazeppa de l'affront inoui qu'on faisoit à de si braves gens, & demanderent qu'on leur livrât le maître-d'hôtel pour le punir selon les loix; il leur fut abandonné, & les *Zaporaviens*, selon les loix, se jetèrent les uns aux autres ce pauvre homme comme on pousse un ballon, après quoi on lui plongea un couteau dans le cœur. *Histoire de Russie*, par M. de Voltaire. (D. J.)

ZAPOT, f. m. (Hist. nat. Bot. exot.) c'est un fruit qui croît dans la nouvelle Espagne, en Amérique, que les Espagnols ap-

pellent *zapote bianco*, qui est de la grosseur & de la forme du coin, agréable au goût, mais mal-sain, & qui contient une amande qui passe pour un poison dangereux. Il croit sur un grand arbre que les Indiens appellent *cochits sapotil*, qui a ses feuilles semblables à celles de l'oranger, rangées trois à trois par intervalles, & les fleurs jaunes & fort petites.

ZAPOTECA, (*Géogr. mod.*) province de l'Amérique septentrionale, dans la nouvelle Espagne; elle s'étend du midi au nord, depuis la province de Guaxaca, jusqu'au golfe du Mexique. Le terroir en est fertile, quoique pierreux; ses habitans autrefois sauvages, sont aujourd'hui civilisés. (*D. J.*)

ZAPUATAN, (*Géogr. mod.*) province de l'Amérique septentrionale, dans la nouvelle Galice, proche la mer du sud. C'est une province de petite étendue, qui fut découverte par Nunno de Gulman, en 1532. (*D. J.*)

ZARA, (*Géogr. mod.*) ville des états de Venise, en Dalmatie, dans une péninsule qui s'avance dans la mer, & dont on a fait une île, par le moyen des fossés qu'on a creusés; cette ville est à 35 lieues au nord-ouest de Spalatro, & à 66 au nord-ouest de Raguse, elle est fortifiée d'une citadelle, dont les fossés sont taillés dans le roc. On a construit à côté trois bastions revêtus de pierres de taille; ce qui rend cette ville le boulevard de la république de ce côté-là. Les arsenaux, les magasins, les hôpitaux, les casernes, les palais du providiteur général, du gouverneur de la ville, sont de beaux édifices; il y a un collège, & une académie de belles-lettres.

Les Vénitiens acheterent cette ville en 1409, de Ladillas, roi de Naples; Bazajet II la leur enleva en 1498, mais ils la reprirent par la suite, & l'ont toujours conservée depuis.

Les anciens l'ont connue sous le nom de *Jadera*, ville capitale, & colonie de la Liburnie, selon Pline, l. III, c. xxj, & Ptolomée, l. II, c. xvij. On y voit encore une inscription antique, où l'empereur Auguste est qualifié du titre de *pere* de cette colonie; cette inscription ajoute qu'il en avoit fait bâtir les tours

& les murailles; & au dessous on lit qu'un certain Tiberius Optatus en avoit relevé quelques tours ruinées de vieillesse: *Imp. Caesar. divi F. Aug. parens colonie murum & turres dedit, Ti. Julius Optatus turres vetustate consumptas impensâ sua restituit.* Il paroît par une autre inscription que *Jadera* avoit beaucoup plus d'étendue que le *Zara* moderne, dont les habitans ne montent à présent qu'à quatre à cinq mille âmes. Long. 33, 20; latit. 44, 23. (*D. J.*)

ZARABANDAL, f. m. (*Hist. mod.*) c'est le nom que l'on donne à un gouverneur ou vice-roi, qui rend la justice au nom des rois mahométans de Mindanao, l'une des îles Philippines: c'est la première dignité de la cour.

ZARA-VECCHIA, (*Géogr. mod.*) ville ruinée de l'état de Venise, sur la côte de la Dalmatie, près de Porto-Rosso. Le P. Coronelli prétend que c'est l'ancienne *Blandona*. (*D. J.*)

ZARACHA, (*Géogr. mod.*) bourg de la Morée, au duché de Clarence, à environ vingt lieues du golfe de Lépante. Quelques-uns croient que c'est l'ancienne *Pellana*.

ZARAHNUN, (*Géogr. mod.*) montagne d'Afrique, au royaume de Fez. C'est une grande montagne qui contient plusieurs hameaux peuplés d'Aznages & de Béréberes.

ZARANGÆI, (*Géogr. anc.*) peuples d'Asie, au delà du pays des Ariens. Pline les distingue des *Drangæ*. Cependant il paroît par Strabon, Quinte-Curce & d'autres auteurs, qu'on peut les confondre ensemble. Le P. Hardouin croit que le pays de ces peuples répond aujourd'hui au Ségestan.

ZARBI, LE, (*Géogr. mod.*) rivière de l'Amérique, dans la Terre-ferme, au nouveau royaume de Grenade. Elle prend sa source dans la province de Colimas, & finit par se rendre dans le fleuve appelé *Rio Grande*. (*D. J.*)

ZERBILE, (*Géogr. mod.*) rivière de l'Amérique, dans la Terre-ferme, au nouveau royaume de Grenade. Elle prend sa source dans la province de Colimas, & se jette dans Rio-Grande.

ZARETA, (*Géogr. anc.*) fontaine de l'Asie mineure, dans la Bithynie, au

bord de la mer de Chalcédoine, selon Etienne le géographe, qui dit qu'elle nourrissoit de petits crocodiles qu'on appelloit *zaretii*. Strabon, l. XII, pag. 563, nomme cette fontaine *fons azartia*, & dit simplement qu'elle nourrissoit de petits crocodiles. Par ces petits crocodiles on doit entendre des lézards d'eau semblables aux crocodiles d'Egypte, & ces lézards sont appellés *hyzantiaci lacerti*, dans Stace, l. IV. *Sylv. in risu saturnaliu*.

*Tu rosum tineis, situque putrem
Quales aut libycis madent olivis,
Aut thus niliacum, piperve servant,
Aut byzantiacos colunt lacertos.*

(D. J.)

ZAREX, (Géogr. anc.) ville du Péloponèse, dans la Laconie, selon Ptolomée, l. III, c. xvj, sur le golfe Argolique; & Etienne le géographe, Polybe, Plin & Pausanias écrivent *Zarax*. Ce dernier marque, liv. III, ch. xxij, que d'Epidaure à *Zarax* on comptoit environ cent stades. Cette ville, ajoute-t-il, a un port très-commode; mais de toutes les villes des Eleuthérolacons, c'est celle qui a été exposée aux plus grands malheurs; car elle fut autrefois détruite par Cléonyme, fils de Cléomène, & petit-fils d'Agamemnon. Du temps de Pausanias, *Zarex* n'avoit rien de remarquable. On y voyoit seulement à l'extrémité du port un temple d'Apollon, où le dieu étoit représenté tenant une lyre. En côtoyant le rivage l'espace de six stades, l'on aperçoit les ruines du port de Cyphante. Ortelius dit que cette ville est nommée *Hierax Limen* par Cédrene & par Gémiste, & *Cara* par Niger.

ZARFA, (Géogr. mod.) petite ville d'Afrique, presque détruite entièrement, au royaume de Fez, dans la province de Trémecene. Elle étoit située dans une plaine fertile en blé & remplie d'arbres fruitiers.

ZARIASPA, (Géogr. anc.) ville d'Asie, dans la Bactriane. Strabon, l. XI, p. 514 & 516, Plin, liv. VI, ch. xv, & Etienne le géographe disent qu'on la nommoit aussi *Bactra*; le premier ajoute qu'il y passoit une rivière de même nom,

laquelle se jetoit dans l'Oxus. Plin, liv. VI, c. xxij, dit *Prophthasia*, oppidum *Zariasparum*, & comme un peu plus haut il avoit dit, c. xvij, *Prophthasia Drangarum*, & qu'Eratosthène écrit *Προφθασία ἢ ἐν Δράγγης*, il paroît que cette ville étoit dans la Drangiane, & qu'elle avoit été bâtie par une colonie de Zariaspes, de même que Plin dit *Mastia Milesiorum*, pour signifier que *Mastia* étoit une colonie de Milésiens. Les Zariaspes étoient les plus anciens habitans de la ville de Bactra.

ZARITZA, (Géogr. mod.) ville ou plutôt forteresse de l'empire russe, au royaume d'Astracan, sur la droite du Wolga, au pied d'une colline. Elle est munie de cinq bastions & de cinq tours de bois. La garnison de cette forteresse est de trois à quatre cents hommes, qui sont employés à défendre le pays contre les courses des Tartares & des Cosaques. Latit. 49, 42. (D. J.)

ZARMISOGETUSA REGIA, (Géogr. anc.) ville capitale de la Dace, sur le fleuve *Sargetia*, selon les tables de Ptolomée, tab. 9, l. III, c. viij, qui dans le texte la nomme *Zarmigethusa*. La première orthographe approche pourtant davantage de celle qui est suivie dans les anciennes inscriptions. Une de ces inscriptions rapportée par Gruter, p. 257, n°. 2, est conçue de la sorte :

*Imp. Cæs. Antonino
Pio. Aug. Colonia
Sarmizægethusa.*

Ce mot est écrit sans diphthongue dans le digeste, lege I. ff. 8. de censib. où on lit *Zarmigethusa*. Une inscription qu'on trouve dans Zamosus, analec. c. v, porte *Col. Ulp. Trajana Dacic. Sarmizæg.* Il y a encore dans Gruter d'autres inscriptions qui font mention de cette ville, favoir à la pag. 6, n°. 3 :

*Felicibus Auspiciis
Cæsaris Divi Nervæ
Trajani Augusti
Condita Colonia
Dacia Sarmiz. Per
M. Scaurianum ejus Propr.*

& à la pag. 46, n°. 3, *Colonia Dac.*
Ccc 2

Sarmiz. dans la fixieme classe des inscriptions rapportées par Th. Reinesius, on trouve celle-ci :

Flam. Col. Sarmiz. Dec. Col. Sar. & Apul.

Lorsque cette ville fut devenue colonie romaine, elle conserva son ancien nom, auquel elle joignit le titre de *Colonia Ulpia Trajana*, ou celui d'*Augusta Dacica*, & quelquefois on lui donnoit tous ces titres ensemble, comme on le voit par une quatrième inscription, pag. 437, n°. 1, qui se trouve dans Gruter, & où on lit :

*Colon. Ulp. Trajan.
Aug. Dacica Sarmizgetusa.*

Cette colonie, à en juger par ses ruines, doit avoir été une des plus considérables de l'empire romain. Ce n'est aujourd'hui qu'un village appelé *Varhel.* (D. J.)

ZARNAB, f. m.) *Mat. méd. des Arabes.* terme employé par Avicenne pour exprimer le *carpésia* des anciens grecs. C'étoit une drogue aromatique, fine, stomachique & cordiale, qu'on substituoit au cinnamomum, & qui peut-être étoit de nouveaux rejetons de l'arbrisseau qui produit les cubebes. Galien en nomme deux especes, celle de Laërce & celle de Pont, ainsi nommées des lieux d'où on les tiroit ; mais ces deux especes étoient vraisemblablement des racines de la même plante de la Pamphlie, tirées de deux montagnes différentes. (D. J.)

ZARNACH, f. m. (*Histoire nat. des fossiles.*) c'est le terme des anciens arabes pour désigner l'orpiment ; car ils le nomment aujourd'hui *zarnich*. Dioscoride & Théophraste appellent le *zarnach* du nom de *arrenecon*, qui n'est autre chose que l'orpiment.

Le *zarnich* moderne est une substance inflammable, d'une structure uniforme, qui n'est ni flexible ni élastique, donnant en brûlant une flamme blanchâtre & une odeur nuisible approchant de celle de l'ail.

On en connoît quatre especes : 1°. une rouge, qui est la vraie sandarach : 2°. une jaune, qu'on trouve abondamment dans les mines d'Allemagne, & qu'on nous ap-

porte fréquemment sous le nom d'*orpiment*, & mêlé avec ce fossile : 3°. une verdâtre, qui n'est pas moins commune dans les mêmes mines, & qu'on vend sous le nom d'*orpiment grossier* ; on rencontre aussi cette troisième espece dans les mines d'étaïn de Cornouailles : 4°. une blanchâtre, également commune dans les mines d'Allemagne, mais dont on ne fait aucun cas ; c'est cependant une substance remarquable, en ce qu'elle a la propriété de changer l'encre noire dans un très-beau rouge. (D. J.)

ZARNATA, (Géog. mod.) ville de Grece, dans la Morée, à deux lieues du golfe de Coron, & à huit au couchant de Mistra. C'est une forteresse que l'art & la nature ont rendue très-forte. Elle est de figure ronde, & située sur une éminence. Les Vénitiens l'ont possédée long-temps ; elle dépend aujourd'hui des Turcs, avec tout le reste de la Morée. (D. J.)

ZARNAW, (Géog. mod.) petite ville de la Haute-Pologne, dans le palatinat de Sandomir, entre la ville de ce nom & celle de Sirad, environ à 36 lieues de la première, & à 30 lieues de l'autre.

ZARPANE (ISLE), (Géogr. mod.) nom d'une des îles Mariannes, située sous le 14 degré de latitude septentrionale. On lui donne quinze lieues de tour. Elle a deux ports. (D. J.)

ZARUMA, (Géog. mod.) petite province de l'Amérique méridionale, au Pérou, dans l'audience de Quito, à l'occident de celle de Loxa. Sa capitale située par 3 degrés 40'. de latitude australe, lui donne son nom. Ce lieu a eu autrefois quelque célébrité par ses mines aujourd'hui abandonnées, ainsi que bien d'autres plus riches, faute d'ouvriers pour les travailler. L'or de celle-ci est de bas - aloi, & seulement de quatorze carats ; il est mêlé d'argent, & ne laisse pas d'être fort doux sous le marteau. La hauteur du barometre à Zaruma est de 24 pouces 2 lignes ; ainsi son terrain est élevé d'environ 700 toises, ce qui n'est pas à moitié de l'élévation du sol de Quito, c'est-à-dire, que la chaleur y est de moitié moins grande ; car dans ce pays-là l'élévation du sol y décide presque entièrement du degré de chaleur. (D. J.)

ZARZEDAS, ZARCEDAS ou **SARCEDAS**, (*Géogr. mod.*) petite ville ou bourgade de Portugal, dans l'Estramadure, au territoire de Tomar & au nord du Tage, sur une colline escarpée, vis-à-vis de Castel-Branco. Elle n'a qu'une paroisse. (*D. J.*)

ZASLAW, (*Géogr. mod.*) ville de la petite Pologne, au palatinat de Volhinie, sur la rivière Horin, à environ cinq lieues d'Ostrog. (*D. J.*)

ZATHMAR le comté de, (*Géogr. mod.*) comté de Hongrie. Il est borné au nord par le comté d'Ugoez, au midi par celui de Krama, au levant par celui de Nagibiana, & au couchant par les sept villes Heydoniques. Son chef-lieu Zathmar lui a donné son nom. (*D. J.*)

ZATHMAR, (*Géogr. mod.*) petite ville de Hongrie, capitale du comté du même nom, sur la rivière de Samos, qui en forme une île, sur les frontières de la Transilvanie, à 18 lieues de Toxay, & à 50 de Bude. Elle appartient à l'empereur. *Long.* 27, 32; *latit.* 49, 58. (*D. J.*)

ZATIME, (*Géogr. mod.*) montagne d'Afrique, en Barbarie, dans la province de Ténéz. Elle appartient aux turcs d'Alger, & est peuplée de Béréberes, & d'Aznagues. (*D. J.*)

ZATOR, (*Géogr. mod.*) ville de Pologne, dans le palatinat de Cracovie, sur la droite de la Vistule, près de son confluent avec le Skaud, à 9 lieues au dessus de Cracovie, & à 18 au sud-est de Ratibor. Elle est défendue par un château. *Long.* 37, 32; *latit.* 49, 58. (*D. J.*)

ZATOU, f. m. (*Comm.*) mesure de grains en usage dans l'île de Madagascar parmi les naturels du pays.

On ne se sert du *zatou* que pour mesurer le riz entier & non mondé, le riz mondé se mesurant au monka & à la voule, dont le premier pèse six livres, & le second seulement une demi-livre de Paris.

Le *zatou* contient cent voules, c'est-à-dire, cinquante livres de Paris; & en langue madecasse ou de Madagascar, il signifie cent, nombre qui dans ce pays comme en Europe contient deux fois cinquante, ou quatre fois vingt-cinq. *Voyez*

MONKA & VOULE. *Dictionn. de comm. & de Treux.*

ZAUZAN, (*Géogr. mod.*) ville du Khorassan, entre Hérat & Nischabour. *Long.* 80, 30; *latit. septentrion.* 35, 20. (*D. J.*)

ZAWICHOST, (*Géogr. mod.*) ville de la petite Pologne, au palatinat de Sandomir, à la droite de la Vistule, environ à cinq lieues au dessous de Sandomir. C'est le siège d'une Castellanie. (*D. J.*)

Z B A

ZBARAS, (*Géogr. mod.*) nom de deux villes de la Pologne. L'une est dans le palatinat de Podolie, près de Tarnapol. L'autre est dans l'Ukraine, au palatinat de Brallaw, à quatorze lieues de la ville de ce nom. (*D. J.*)

ZBOROW, (*Géogr. mod.*) ville de la petite Pologne, dans l'Ukraine, au palatinat de Lemberg, sur les confins de ceux de Volhinie & de Podolie, à 16 lieues au levant de Léopol. Jean Casimir, roi de Pologne, y fut défait en 1647 par les Cosaques & par le Kan des petits Tartares. *Long.* 43, 54; *latit.* 49, 52. (*D. J.*)

Z E A

ZÉA, (*Littér. Botan.*) nous traduisons le mot *ζέα*, ζα des anciens, par *épeautre*, espèce de froment qui a une enveloppe dont il est fort difficile de le séparer, même en le battant; mais dans les écrits des anciens grecs, le mot *ζέα* est quelquefois employé pour le *libanotis*, qui, comme on sait, est une espèce de laserpitium. On ne peut concevoir qu'on ait confondu ensemble sous un même nom, deux choses aussi différentes qu'un grain semblable au froment, avec une grande & belle plante ombellifère; & cependant c'est une faute qui a été commune aux Grecs & aux Romains. Il y a plus, c'est que le mot *ζέα* pris pour une espèce de froment dans Dioscoride & Théophraste, n'est point le même grain dans Athénée; car ce dernier nous dit que le pain fait de *ζέα* est le plus pesant & le plus difficile à digérer qu'il y ait; il ajoute qu'on ne peut

cultiver ce grain que dans les pays froids du nord, où l'on en fait du pain noirâtre, pesant & mal-fain; ainsi le *zéa* d'Athénée paroît être du seigle. Théophraste au contraire, en parlant du *zéa*, dit qu'il donne un pain plus blanc & plus léger qu'aucun autre froment. Il faut avouer qu'en général les anciens sont très-confus & très-peu d'accord ensemble dans les détails qu'ils nous ont laissés sur les divers grains dont on fait le pain; mais peut-être qu'à notre tour nous ne sommes pas plus exacts qu'ils l'ont été. (D. J.)

ZEB, (*Géogr. mod.*) province d'Afrique dans la Barbarie, au sud du royaume de Labet. Elle est bornée au nord par les montagnes du Bugie, au midi par les déserts, au levant par le Bilédulgid, & au couchant par le désert de Mazila. C'est un pays misérable, couvert de sables ardens, & dont les habitans vivent sous des tentes. Il appartient aux Algériens. (D. J.)

ZEBÉE (LA), (*Géogr. mod.*) rivière d'Afrique, dans l'Éthiopie orientale. Elle a sa source au royaume d'Enaria, & son embouchure sur la côte de Zanguebar. C'est la même rivière que Quilmanci, selon M. d'Anville. (D. J.)

ZEBID ou ZABID, (*Géogr. mod.*) *Zabida*, *Zibit*, ville de l'Arabie heureuse, assez près de la mer d'Oman, & dans une plaine dépourvue d'eau courante, à cent trente milles de Sanaa. Voyez Z A B I D. (D. J.)

ZEBIO, (*Géogr. mod.*) montagne d'Italie, au duché de Modene, près du village de Saffuolo. Cette montagne brûle de temps en temps comme l'Etna & le Vésuve; il transpire de son pié à travers un rocher, deux sources d'huile, l'une rouge, & l'autre plus claire & plus liquide; c'est l'huile de Pétrole, dont la différence de couleur & de consistance, peut dépendre en partie des feux souterrains, en partie des terres, & des roches par lesquelles elles se filtrent. (D. J.)

ZEBRE, f. m. (*Hist. nat. des quadrup.*) nom d'un animal de l'espèce des ânes, & qu'on voit communément non seulement en Afrique, mais dans quelques endroits des Indes orientales. Il est de la figure &

de la taille de la mule, mais bien différent pour la couleur du poil, qui est marqueté sur le dos & sous le ventre de larges mouchetures noires, blanches & brunes. Il va par troupeaux, & court avec une légèreté étonnante. (D. J.)

ZEBU, (*Géogr. mod.*) *Sébu* ou *Cébu*, par d'autres l'île de *Pintados* ou des *peuples peints*, parce qu'ils vont tout nus, & se peignent de diverses couleurs. *Zébu* est une petite île de l'Océan indien, & l'une des Philippines, entre celle de Masoate au nord, celle de Leyté au levant, & l'île de Negres au couchant. Elle n'a que deux lieues de circuit, mais elle est peuplée. Elle obéit aux Espagnols, & dépend du gouverneur des Philippines. Il y a des mines d'or. La plupart des habitans sont encore païens, & prennent autant de femmes qu'ils veulent. Leur nourriture consiste en poisson & en viandes à demi-cuites & salées. (D. J.)

ZECHES, (*Géogr. anc.*) peuples d'Asie, au voisinage de la Lazique: le fleuve Boas, dit Procope, *Perficor. l. II, ch. xxix*, prend sa source dans le pays des Arméniens qui habitent Pharangion, proche des frontières des Tzaniens: il coule assez loin du côté de la droite, toujours étroit & agréable jusqu'aux extrémités de l'Ibérie, & au bout du mont Caucase; cette contrée est habitée de différentes nations, des Alains, des Abasques, qui sont anciens alliés des Romains & des Chrétiens, des *Zéchiens* & des Huns surnommés *Sabériens*. (D. J.)

ZEDARON, (*Astronom.*) nom d'une étoile de la troisième grandeur sur la poitrine de Cassiopée, où on en trouve la longitude & la latitude pour 1700 dans le *Prodromus astron.* d'Hevelius, pag. 278. Quelques astronomes la connoissent par le nom de *Schédir*. (D. J.)

ZÉDOAIRE, f. f. (*Botan. exot.*) racine aromatique des Indes orientales, de forme ronde ou longue.

Dioscoride & Galien ne font aucune mention de la *zédoaire* ni du *zérumbeth*. D'un autre côté, ces remèdes étoient fort en usage chez les Arabes, mais ils les ont décrits si brièvement; ils sont si incertains & si mal d'accord, que leurs ouvrages ne

peuvent nous servir pour éclaircir l'histoire des simples.

Avicenne distingue la *zédouaire* du *zérumbeth*, & établit deux especes de *zédouaire*, l'une semblable à la racine de l'aristoloche, & l'autre qui croît avec le napel, & qui en est, selon lui, l'antidote.

Serapion, après avoir interprété le mot de *zérumbeth* par celui de *zédouaire*, dit qu'il ressemble par ses racines à celles de l'aristoloche ronde, & au gingembre par la couleur & le goût. Rhazes confond la *zédouaire* & le *zérumbeth*: en un mot, les uns & les autres nous brouillent plutôt que de nous éclaircir.

On trouve dans nos boutiques deux racines sous le nom de *zédouaire*: l'une est longue, & l'autre est ronde.

Quelques-uns croient que ce sont seulement différentes parties de la même racine. La *zédouaire* longue, *zedoaria longa*, est une racine rubéreuse, compacte, de deux, trois, quatre pouces de longueur, de la grosseur du doigt, finissant par les deux bouts en pointe mouffe, cendrée au dehors, blanche en dedans, d'un goût âcre un peu amer, de peu d'odeur, mais agréable, douce, aromatique lorsqu'on la pile ou qu'on la mâche, & qui approche en quelque façon du camphre. On recherche celle qui est pesante, pleine, non ridée, un peu grasse, visqueuse, odorante, & sans trous.

La *zédouaire* ronde, *zedoaria rotunda*, ressemble entièrement à la *zédouaire* longue, par sa substance, son poids, sa solidité, son goût & son odeur; elle n'en diffère que par la figure, car elle est sphérique, de la grandeur d'un pouce, terminée quelquefois en une petite pointe, par laquelle elle a coutume de germer. On nous apporte l'une & l'autre *zédouaire* de la Chine, selon Garzias & Paul Herman. On trouve plus rarement la ronde dans les boutiques que la longue. Nous ignorons encore quelles plantes les produisent.

Breynius & Rai soupçonnent que la *zédouaire* est la plante nommée *malan-kna*, H. Malab. page 22, 27. *Colchicum zeylanicum*, flore violæ, odore & colore ephemerici, de Herman, *Parad. Batr. prod.* 304. Cette racine de Ceylan est bulbeuse,

épaisse d'un doigt, couverte d'une membrane coriace grise en dehors, blanche en dedans, compacte & fibreuse. Les bulbes qui lui sont attachés, sont au nombre de six, placés deux à deux les uns sur les autres, lisses, ovulaires, chevelues, compactes, grasses, mucilagineuses en dedans, mais qui piquent moins la langue.

Du sommet de la racine, s'élève une graine blanche, membraneuse, dans laquelle sont renfermées quatre ou cinq fleurs, portées sur de longs pédicules. Ces fleurs sont à trois, ou à six pétales; elles sont panachées de bleu, de blanc, de rouge, de pourpre & de jaune; leur odeur est agréable, au dessus même de celle de la violette; elles sortent de la terre avant les feuilles.

Après qu'elles sont tombées, le calice se renfle & devient une capsule, dans laquelle sont contenues des graines. Les feuilles sont longues d'un empan, larges de trois ou quatre travers de doigt, odorantes comme celles du gingembre, lisses & menues, d'un verd gai, soutenues sur une courte queue, laquelle par une base large enveloppe la tige, & donne naissance à une côte qui traverse la feuille dans toute sa longueur; les tiges ont à peine une coudée de haut.

Herman distingue une autre espece de *zédouaire* qu'il nomme *zedoaria zeylanica*, *camphorum redolens*, Harad-Kaha, *zeylanensium*. Ses feuilles sont par-dessous d'un rouge pourpre obscur; leurs queues sont faites en forme de quilles de vaisseau, & sortent immédiatement de la racine, & non de la tige.

La *zédouaire* de nos boutiques étant distillée avec de l'eau commune, fournit une huile essentielle, dense, épaisse, qui se fixe, & prend la figure du camphre le plus fin; elle a donc une huile essentielle subtile, unie avec un sel acide très-volatil, & l'union de ces deux substances, forme une résine semblable au camphre. (D. J.)

ZEGA, (Géog. mod.) petite rivière d'Espagne, dans la vieille Castille, proche la ville de Valladolid. (D. J.)

ZEGZEG, (Géog. mod.) royaume d'Afrique, dans la Nigritie, au midi du Niger, qui le sépare du royaume de Cassene.

Il est borné au midi par le royaume de Benin, au couchant par les déserts, & au levant par le royaume de Zanzibar. Il appartient au roi de Tombut. Les habitans demeurent dans de chétives cabanes. Son lieu principal, dont il prend le nom, est placé à 36, 40 de longitude, sous les 14, 40, de latitude septentrionale.

ZEIBAN, (*Géog. mod.*) île de la mer Rouge, & l'une des dépendances de l'Arabie heureuse. Davity la met à 16 lieues de la côte d'Alep, sous le 17 degré de latitude septentrionale, & lui donne 30 lieues de long & 12 de large. (*D. J.*)

ZEIRITE, s. m. terme de relation; nom des princes arabes d'une dynastie qui a régné en Afrique. Cette dynastie fut fondée par Zeïre, l'an 362 de l'hégire, & dura jusqu'en 543.

ZEITON, (*Géog. mod.*) ville de la Turquie européenne, dans la Janna, au fond d'un golfe de même nom proche la rivière d'Agriomela. Elle est bâtie sur des côtes. Il y a un château qui n'est habité que par des mahométans; mais dans la ville il y a des chrétiens & des turcs. Long. 42; latit. 39, 12.

Le golfe de Zeiton, appelé anciennement *Maliacus Sinus*, est au midi du golfe de Volo, sur les confins de la Janna & de la Livadie. Il prend son nom de la ville, qui est placée dans le fond. (*D. J.*)

ZEITZ, (*Géog. mod.*) en latin du moyen âge, *Mamilla*; petite ville d'Allemagne, au cercle de la Haute-Saxe, & au duché de Naumbourg, dans la Misnie, sur l'Elster, à 12 lieues au sud-est de Léipsick. Elle est presque déserte. Son évêché a été transféré à Naumbourg, & sa translation confirmée par le pape Jean XIX. Longitude suivant Cassini, 29, 43, 45; latit. 51, 72.

Herculicius (David), médecin & astrologue, naquit à Zeitz, en 1557, & mourut en 1636. Il gagna la vie à pratiquer la médecine, à écrire divers ouvrages en allemand, & à faire des horoscopes; mais comme il ne manquoit pas d'esprit, il se ménageoit le plus qu'il pouvoit, afin de ne pas trop faire connoître l'incertitude de son art. Sa maison & tout le recueil de ses observations astrologiques (dont la perte

n'est pas grande) périrent dans l'incendie qui mit en cendres la ville de Stargard, le 7 d'Octobre 1635. (*D. J.*)

ZEKELITA, (*Géog. mod.*) petite ville ou bicoque de la Haute-Hongrie, au comté de Kalo, sur la rivière de Grafna, à 5 lieues de la ville de Grafna.

ZELA, (*Géog. anc.*) ville de l'Asie mineure, dans le Pont cappadocien, près du Lycus. Elle est appelée *Ζηλα*, *Zela*, *Orum* par Strabon, l. XII, p. 569, qui la fait capitale d'une contrée à laquelle elle donnoit son nom. Il y a, dit-il, dans la Zélitide, une ville fortifiée nommée *Zela*, qui est décorée d'un temple dédié à la déesse Anaitis, & servi par quantité de sacrificateurs, à la tête desquels est un grand prêtre. Pline, liv. VI, chap. iij, parle de cette ville, & la nomme *Ziela*. Hirtius en traite assez au long, *Bell. Alexandr. chap. lxxij*. C'est, dit-il, une ville du Pont assez forte par sa situation, étant bâtie sur une éminence, qui, quoique ménagée par la nature, paroît un ouvrage de l'art, & destinée à en appuyer les murailles de toutes parts. Cette place est entourée de collines, entrecoupées de vallées; la plus haute de ces collines, qui se trouve comme jointe à la ville, est fameuse dans le pays, par la victoire de Mithridate, par la défaite de Triarius, & par l'échec qu'y reçurent les troupes romaines. (*D. J.*)

ZÉLANDE, ou XÉLANDE (LA), (*Géog. mod.*) province des Pays-Bas, & l'une des sept qui composent la république des Provinces-Unies; cette province consiste en plusieurs îles que forme l'Océan, avec des bras de l'Escaut & de la Meuse: ces différens bras de mer séparent la Zélande du côté du nord des îles de Hollande: l'Escaut du côté de l'orient, la sépare du Brabant; & le Hont la sépare de la Flandre; vers l'occident elle est bornée par l'Océan.

Le mot de Zélande ou Zélande, signifie terre de mer, & ce nom convient fort à la situation du pays, qui a toujours été sujet aux inondations. On ignore le nom des peuples qui habitoient anciennement cette région.

L'auteur de la chronique de la Zélande estime

estime que les Zélandois modernes sont danois d'origine, & qu'ils descendent particulièrement des habitans de l'isle de Selandre en Danemarck. L'histoire nous apprend du moins, que Rollon, duc des Danois, tint quelque temps sous sa puissance l'isle de Walcheren & les isles voisines. On trouve aussi dans la langue des Zélandois des Pays - Bas, plusieurs mots encore usités chez les Sélendois de Danemarck. Toutes ces raisons réunies ont quelque force pour appuyer l'opinion de l'auteur de la chronique de la *Zélande*.

Ce qu'il y a de plus sûr, c'est que les habitans de cette province ne furent convertis au christianisme que dans le ix^e siècle. On fait aussi qu'ils furent mis sous le royaume de Lothaire, qui est celui d'Austrasie : & ensuite, lorsque dans le dixième siècle les comtes furent devenus propriétaires, les Zélandois faisoient partie de la Flandre nommée *impériale*, parce qu'elle relevoit de l'empire : delà vient que les empereurs prétendoient être en droit de donner ce pays, comme ils le donnerent en effet, tantôt aux comtes de Hollande, tantôt à celui de Flandre. Robert dit le *Frison*, qui jouit durant quelque temps du comté de Hollande, ou de la Frise citérieure, se rendit maître des isles de la *Zélande*, qu'il laissa aux comtes de Flandre ses héritiers, nonobstant les prétentions contraires des Hollandois.

Ensuite la *Zélande* ayant passé au pouvoir de Philippe-le-Bon, duc de Bourgogne, qui succéda à Jaqueline de Bavière, morte sans enfans en 1433, les deux provinces de Hollande & de *Zélande* ne firent plus qu'un seul corps. Les comtes de Hollande prirent seuls le titre de comte de *Zélande*, & ils laissèrent le pays à leurs successeurs, dont les princes de la maison d'Autriche héritèrent.

Enfin sous Philippe II, les Zélandois seconferent le joug de sa domination, & se confédérèrent avec les Provinces-Unies des Pays-Bas, qui furent reconnues libres & souveraines en 1648, par le premier article du traité de Munster.

J'ai dit ci-dessus que la province de *Zélande* consistoit en plusieurs isles ; on en compte quinze ou seize, dont la plupart

Tome XXXVI.

sont assez petites. Les principales sont Walcheren, Duyveland, Nord-Beveland, Zuyd-Beveland, Ter-Tolen, Schowen, Gorée, & Voorn.

Ce pays abonde en pâturages, & produit du bled excellent. Il ne manque d'auteurs de rien par son commerce maritime ; cependant l'étendue de son territoire n'est que d'environ 40 lieues. Ses villes principales sont Middelbourg, Fleissingue, Vere, Ter-Tolen & Ziricée. On compte en tout huit villes murées, & cent deux villages, sans plusieurs autres, qui ont été engloutis par diverses inondations, surtout par celles des années 1304 & 1309.

La *Zélande* se gouverne sur le même pié que la Hollande. L'assemblée des états est composée des députés de la noblesse & des six villes principales. Mais comme toutes les anciennes familles nobles sont éteintes, Guillaume, prince d'Orange, mort roi d'Angleterre, composoit seul l'ordre de la noblesse, sous le nom de premier noble de *Zélande* ; & son député avoit la première place dans cette assemblée, au conseil d'état & à la chambre des comptes.

On divise ordinairement la *Zélande* en deux parties, qui sont l'occidentale en deçà de l'Escaut, & l'orientale au delà de l'Escaut. L'occidentale, qui s'étend le plus vers la Flandre, comprend les isles de Walcheren, de Nord & Zuyd-Beveland, & de Wolverdyck : l'orientale, qui est la moindre & la plus avancée vers la Hollande, contient les isles de Schowen, Duyveland & Ter-Tolen. Toutes ces isles, étant situées dans un terrain fort bas, seroient dans un continuel péril d'être submergées, si elles n'étoient défendues contre l'impétuosité des flots par des dunes, & par des hautes digues, entrelacées de joncs & de bois de charpente, dont le vuide est rempli de pierres. Le tout est entretenu avec beaucoup de soin & de dépense.

Depuis que la *Zélande* est devenue libre & souveraine, les sciences y fleurissent d'une manière brillante ; c'est ce dont on peut juger par l'ouvrage de Pieter de la Rue, intitulé *gelleuerd Zéland*, &c. Middelbourg 1734, in-4°. & depuis augmenté en 1741, in-4°. On trouvera dans cette

Ddd

belle bibliographie tous les savans qui sont nés dans cette province, & les ouvrages qu'ils ont mis au jour. (*Le chevalier DE JAUCOURT.*)

ZELATEURS ou **ZELÉS**, f. m. pl. (*Hist. ecclési.*) nom qu'on donna à certains juifs qui parurent dans la Judée vers l'an 66 de l'ère vulgaire, & quatre ou cinq ans avant la prise de Jérusalem par les Romains.

Ils prirent le nom de *zélateurs*, à cause du zèle mal-entendu qu'ils prétendoient avoir pour la liberté de leur patrie. On leur donna aussi vers le même temps le nom de *sicaires* ou d'*assassins*, à cause des fréquens assassinats qu'ils commettoient avec des dagues nommées en latin *sica*. On croit que ce sont les mêmes qui sont nommés *hérodiens* dans saint Matthieu, ch. xxij, v. 16, & dans saint Marc, chap. xij, v. 13. Ils étoient disciples de Judas le galiléen, & se retirèrent pour la plupart pendant le siège dans Jérusalem, où ils exercèrent les plus étranges barbaries, comme on peut le voir dans l'historien Joseph.

ZELDALES (LES), (*Géog. mod.*) peuples de l'Amérique septentrionale, dans la Nouvelle-Espagne, & dans la province de Chiapa. Le pays qu'ils habitent est, pour la plus grande partie, haut & montagneux, mais fertile en cochenille, en maïs, en miel, en cacao, & propre à nourrir du bétail. (*D. J.*)

ZÈLE de religion, (*Christianisme.*) attachement pur & éclairé au maintien & au progrès du culte qu'on doit à la Divinité.

Le *zèle* de religion est extrêmement louable, quand il est de cette espèce, plein de douceur, & formé sur le modèle dont Jésus-Christ nous a donné l'exemple; mais quand le *zèle* est faux, aveugle & persécuteur, c'est le plus grand fléau du monde. Il faut honorer la Divinité, & jamais songer à la venger. On ne sauroit trop observer, qu'il n'y a rien sur quoi les hommes se trompent davantage, que dans ce qui regarde le *zèle* de religion. Tant de passions se cachent sous ce masque, & il est la source de tant de maux, qu'on a été jusqu'à dire, qu'il seroit à souhaiter pour le bonheur du genre humain, qu'on ne l'eût

pas mis au nombre des vertus chrétiennes. En effet, pour une fois qu'il peut être louable on le trouvera cent fois criminel; il faut bien que cela soit ainsi, puisqu'il opère avec une égale violence dans toutes sortes de religions, quelque opposées qu'elles soient les unes aux autres, & dans toutes les subdivisions de chacune d'elles en particulier.

Abdas, évêque dans la Perse, au temps de Théodose le jeune, fut cause, par son *zèle* inconfidéré, d'une très-horrible persécution qui s'éleva contre les chrétiens. Ils jouissoient dans la Perse d'une pleine liberté de conscience, lorsque cet évêque s'émancipa de renverser un des temples où l'on adoroit le feu. Les mages s'en plaignirent d'abord au roi, qui fit venir Abdas; & après l'avoir censuré fort doucement, il lui ordonna de faire rebâtir ce temple. Abdas ne voulut pas s'y prêter; quoique le prince lui eût déclaré, qu'en cas de désobéissance, il seroit démolir toutes les églises des chrétiens. Il exécuta cette menace, & abandonna les fideles à la merci de son clergé, qui n'ayant vu qu'avec douleur la tolérance qu'on leur avoit accordée, se déclina contre eux avec beaucoup de furie. Abdas fut le premier martyr qui périt dans cette rencontre; il fut, dis-je, le premier martyr, si l'on peut ainsi nommer un homme qui par sa témérité, exposa l'Eglise à tant de malheurs. Les chrétiens qui avoient déjà oublié l'une des principales parties de la patience évangélique, recoururent à un remède qui causa un autre déluge de sang. Ils implorèrent l'assistance de Théodose; ce qui alluma une longue guerre entre les Romains & les Perses. Il est vrai que ceux-ci eurent le désavantage; mais étoit-on assuré qu'ils ne battoient pas les Romains, & que par le moyen de leurs victoires, la persécution particulière des chrétiens de Perse ne deviendroit pas générale sur les autres parties de l'Eglise? Voilà ce que le *zèle* indiscret d'un seul particulier peut produire. A peine trente ans suffirent à la violence des persécuteurs!

Abdas, simple particulier, & sujet du roi de Perse, avoit ruiné le bien d'autrui; & un bien d'autant plus privilégié, qu'il appartenoit à la religion dominante; c'étoit

une mauvaise excuse, de dire que le temple qu'il auroit fait rebâtir, auroit servi à l'idolâtrie : car ce n'eût pas été lui qui l'auroit employé à cet usage, & il n'auroit pas été responsable de l'abus qu'en auroient pu faire ceux à qui il appartenait. D'ailleurs, personne ne peut se dispenser de cette loi de la religion naturelle : » Il faut réparer » par restitution ou autrement le dommage » qu'on a fait à son prochain. »

Enfin, quelle comparaison y avoit-il entre la construction d'un temple, sans lequel les Perses n'auroient pas laissé d'être aussi idolâtres qu'auparavant, & la destruction de plusieurs églises chrétiennes ? Il falloit donc prévenir ce dernier mal par le premier, puisque le prince en laissoit la ressource au choix de l'évêque. Voilà pour le *zele* inconsideré. Si quelquefois il peut être excusé, il ne faut jamais le louer, ce seroit rendre à l'infirmité humaine un hommage qui n'est dû qu'à la sagesse ; la qualité des personnes, & leurs meilleures intentions, ne changent point le mal en bien.

Si maintenant nous suivions l'histoire cruelle des effets du *zele* destructeur, nous la trouverions remplie de tant de scènes tragiques, de tant de meurtres & de carnage, qu'aucun fléau sur la terre n'a jamais produit tant de désastres.

*Tristius haud illo monstrum, nec favior ulla
Pestis & ira Deum stygiis sese exulit undis.*

Æneid. l. III. v. 214.

Les annales de l'église fourmillent de traits apocryphes de ce genre, qui ont fait au christianisme une si grande plaie, qu'il n'en guériroit point, si la main qui l'a fondé ne le savoit elle-même. Lisez bien l'histoire, & vous trouverez que les plus grands princes du monde ont eu plus à craindre les passions d'un faux *zele*, que les armes de tous leurs ennemis.

Si tout zéléateur examinoit bien sa conscience, elle lui apprendroit souvent que ce qu'il nomme *zele* pour sa religion, n'est, à le bien peser, qu'orgueil, intérêt, aveuglement ou malignité. Un homme qui suit des opinions reçues, mais différentes de

celles d'un autre, s'élève au dessus de lui dans son propre jugement ; cette supériorité imaginaire excite son orgueil & son *zele*. Si ce *zele* étoit véritable & légitime, il seroit plus animé contre un mauvais citoyen, que contre un hérétique, puisqu'il y a divers cas qui peuvent excuser ce dernier devant le souverain juge du monde, au lieu qu'il n'y en a point qui puisse disculper l'autre.

J'aime à voir un homme zélé pour l'avancement des bonnes mœurs, & l'intérêt commun du genre humain ; mais lorsqu'il emploie son *zele* à persécuter ceux qu'il lui plaît de nommer *hétérodoxes*, je dis, sur la bonne opinion qu'il a de sa créance & de sa piété, que l'une est vaine, & que l'autre est criminelle. (*Le chevalier DE JAUCOURT.*)

ZELE, (*Critiq. sacr.*) ce mot se prend en plusieurs sens dans l'Écriture. Il signifie une ardeur pour quelque chose. Phinée étoit plein de *zele* contre les méchants qui violaient la loi du Seigneur, *nombr. xxv, 13*. Il désigne l'envie ; les Juifs sont remplis d'envie, *Act. xiiij, 45*. *ἐνδύθρονος ζήλος*. Il veut dire la jalousie, *Prov. vj, 34*, la jalousie (*zelus*) du mari n'épargne point l'adultère dans la vengeance. *L'oreille jalouse entend tout*, Sage, *j, 10*, c'est Dieu qui s'appelle un Dieu jaloux. *L'idole du zele*, *Ezech. viij, 5*, c'est ou l'idole de Baal, qui avoit été placée dans le temple du Seigneur, ou c'est celle d'Adonis ; quelques interpretes croient aussi que le prophète Ezéchiel entend par *idole du zele*, toutes sortes d'idoles en général, dont le culte allume le *zele* de Dieu contre leurs adorateurs. (*D. J.*)

ZELE, jugement de, (*Critiq. sacr.*) Voyez JUGEMENT de *zele*. (*D. J.*)

ZELEIA, (*Géog. anc.*) *Ζελεία*, ville de l'Asie mineure, en Troade, au pied du mont Ida, dans le territoire des *Cyzicéniens*, auxquels *Zeltia* appartenait, Strabon dit qu'il y avoit eu dans cette ville un oracle, mais qu'il ne parloit plus de son temps. (*D. J.*)

ZELEM, f. m. (*Mat. méd. des Arab.*) nom donné par Avicenne & autres Arabes, à un fruit commun de leur temps en Asie, que, extrêmement recherché par les habi-

tans, & nommé par quelques-uns *le poivre des noirs*. Avicenne dit que le *Zelem* étoit une semence grasse, de la grosseur d'un pois chiche, fort odorante, jaune en dehors, blanche en dedans, & qu'on apportoit de Barbarie. (*D. J.*)

ZELL, (*Géogr. mod.*) ville d'Allemagne au cercle de la Basse-Saxe, dans le duché de Lunebourg, sur l'Aller, & chef-lieu d'un duché auquel elle donne son nom. Elle est située à onze lieues de Hildesheim, à treize de Lunebourg, & à quatorze de la ville de Brunswick. C'est une place défendue par un château, où les ducs de Zell faisoient jadis leur résidence. Cette ville, ainsi que le Duché, a été réunie à l'Électorat d'Hanovre. *Long.* 27, 55; *latit.* 52, 43.

Reinbeck (Jean-Gustave), théologien de la confession d'Augsbourg, naquit à Zell en 1682, & mourut en 1741. Il est connu par un livre contre le concubinage, & par des considérations sur la confession d'Augsbourg, en quatre volumes *in-8°*. Ces deux ouvrages sont en Allemand; ses sermons sur divers sujets, ont été imprimés à Berlin, dans la même langue, & forment plusieurs volumes. (*D. J.*)

ZELL, (*Géogr. mod.*) petite ville impériale d'Allemagne, dans la Suabe, au pays d'Ortnaw, sur la rivière de Nagole, à sept lieues au midi de Bade. Elle est sous la protection de la maison d'Autriche. *Long.* 25, 46; *latit.* 48, 20. (*D. J.*)

ZELL, lac, (*Géogr. mod.*) lac d'Allemagne, sur les confins de la Suabe & de la Suisse, au dessus du lac de Constance, dont il fait partie. Il est formé par le Rhin, & renferme l'île & l'abbaye de Reichenaw. (*D. J.*)

ZEMBLE, LA NOUVELLE, (*Géogr. mod.*) vaste pays situé dans l'océan septentrional, au nord de la Moscovie, dont il est séparé en tout ou en partie par le détroit de Weigats. Le mot *nouvelle zemble*, qui veut dire *nouvelle terre*, a été donné à ce pays par les Russes. La découverte en a été faite, en 1642, par le navigateur Abel Tasman.

L'an 1725, la Czarine Catherine envoya le capitaine Béering, qui navigea vers l'Océan septentrional, & qui étant de retour

de Kamtschatka, dans la mer du Japon, à Petersburg, en 1730, rapporta qu'il avoit trouvé un passage au nord est, par lequel on pourroit aller du détroit de Weigats au Japon, à la Chine, & aux Indes orientales, si les neiges n'y mettoient un obstacle invincible pendant la plus grande partie de l'année; ce rapport a été confirmé par des relations postérieures. Comme la *nouvelle Zemle* n'est pas jointe à la terre ferme, du moins dans sa partie méridionale, on croit qu'elle tient par les glaces au Spitzberg, & que les premiers habitans de l'Amérique, peuvent y avoir passé de notre continent par cette voie.

Quoi qu'il en soit, la *nouvelle Zemle* s'étend dans sa partie méridionale, le long des côtes septentrionales de la Russie & de la Tartarie moscovite, ou pays des Samoyedes, dont elle est séparée par le détroit de Weigats, qui est presque toujours glacé, en sorte qu'on peut y aller sur la glace.

Dans cette partie méridionale, près des bords où l'Oby a de la peine à rouler ses flots glacés, l'humanité revêtue de la forme la plus grossière, privée du soleil, n'est qu'à demi animée. Là, cette race brute, retirée dans des caveaux, à l'abri de la saison terrible de l'hiver, prend une triste nourriture près d'un feu languissant, & sommeille entourée de fourrures. Ces êtres infortunés ne respirent ni la tendresse, ni les chants, ni le badinage; ils ne connoissent dans la nature que des ours leurs alliés, qui errent au dehors de leurs tanières, jusqu'à ce qu'enfin un jour ressemblant à l'aurore, jette un long crépuscule sur leurs champs, & appelle à la chasse ces sauvages armés de leur arc.

Les habitans de cette partie méridionale de la *nouvelle Zemle*, sont des hommes de petite taille, & qui ont les cheveux noirs; ils sont balancés & vêtus de peaux de veaux marins, ou de pingoins, qui sont de grands oiseaux; ils vivent de chasse & de pêche, & adorent le soleil & la lune; ils se retirent l'hiver dans de petites huttes sous terre, & sont visités en été par les Samoyedes qui habitent le long de la côte de la mer Glaciale, au nord de la Sibérie.

Voilà pour la partie méridionale de la *nouvelle Zemble*. La partie septentrionale est absolument inhabitée, parce qu'elle est couverte de neiges & de glaces éternelles; ce n'est même que dans la partie méridionale qu'on voit des ours blancs; mais les curieux seront bien aises de trouver ici quelques remarques que firent les Hollandois, lorsqu'ils navigerent dans cette partie de la zone glaciale.

Le 13 juin 1594, à environ six milles de la *nouvelle Zemble*, où le soleil ne se couchoit point, ils mesurèrent sa moindre hauteur à minuit, & trouverent 73 degrés 25 minutes de latitude.

D'autres observerent, le même jour, mais à 77 degrés 20 minutes de latitude, quantité de glaces dont la mer sembloit couverte, autant que la vue pouvoit s'étendre du haut du mâc de perroquet.

Le 21 Août, ils ne purent passer le détroit de Weigats, à cause de la quantité de glaces qui venoient de la mer de Tartarie pendant tout l'été; de sorte qu'ils furent obligés de revenir sans rien faire.

Dans un autre voyage, ils trouverent, le 5 juin, la hauteur méridienne d'un degré au nord, d'où leur latitude étoit de 74 degrés, & la mer étoit couverte de glaces.

Le 19 juin, ils trouverent par la hauteur du soleil, qu'ils étoient à 80 degrés 11 minutes de latitude, vers le Groenland ou le Spitzberg. Les Anglois examinerent les côtes à 82 degrés de latitude; mais ils trouverent la mer bordée de tant de glaces, qu'elle paroïssoit être une partie de la terre, quoique dans le milieu de l'été; & il y avoit au dessus de la mer une nuée épaisse, ou des vapeurs grossières, qui les empêchoient de découvrir de loin.

Le 11 août 1596, à 66 degrés de latitude, vers la *nouvelle Zemble*, ils trouverent que la glace atteignoit jusqu'au nord de la mer; & le vingt-septième jour leur vaisseau étoit tellement environné de glaces, qu'ils furent contraints d'y passer l'hiver sans voir le soleil.

Le 26 septembre, le froid fut si violent qu'ils ne pouvoient le supporter, & les neiges tombaient constamment; la terre

étoit tellement prise par la gelée, qu'on ne pouvoit y creuser, ni même l'amollir avec le feu.

Le premier octobre, le soleil parut un peu sur l'horizon, au méridien du sud, & la pleine lune étoit élevée vers le nord, & on la vit faire le tour de l'horizon.

Le 2 novembre, on vit le soleil se lever au sud-sud-est, quoiqu'il ne parût pas entièrement, mais il courut dans l'horizon jusqu'au sud-sud-ouest.

Le 3 novembre, le soleil se leva au sud-quart-à-l'est, c'est-à-dire en partie seulement, quoiqu'on le pouvoit voir tout entier du haut du grand mâc.

Le 4 novembre, quoique le temps fût calme & clair, on ne vit point le soleil; mais la lune, qui étoit alors dans son plein, fut apperçue pendant des jours entiers; le froid fut très-violent, & après cela le feu ne pouvoit les échauffer; les neiges & les vents rénoient avec furie.

Les 9, 10 & 11 décembre, l'air fut clair, mais si froid, que notre hiver le plus rude ne peut pas lui être comparé, & les étoiles étoient si brillantes, que c'étoit un charme de leur voir faire leur révolution.

Le soleil ne parut pas pendant tout ce temps, cependant il y eut du crépuscule, sur-tout du côté du sud: car ils ont une petite clarté à douze heures, ce qui fait le jour en hiver.

Le 13 janvier, le temps fut clair, & depuis ils remarquerent une augmentation sensible dans le crépuscule, & quelque diminution du froid.

Le 24 janvier, l'air fut encore pur & clair, & alors ils commencerent à voir l'extrémité du disque du soleil au sud, & ensuite il parut tout entier sur l'horizon.

Le 2 mai, il s'éleva un vent violent qui écarta les glaces de certains endroits; ils eurent en mer un peu de chaleur pendant quelques jours, mais le plus souvent des vents froids, de la neige, & de la pluie.

Ce qu'il y a de remarquable dans ces observations, c'est que le soleil les quitta le 2 novembre, tandis que, suivant les loix de la réfraction, qui fait paroître le soleil dix-neuf jours plutôt, il n'auroit pas dû les quitter encore. La différence de l'ath-

mosphère peut bien y avoir contribué : car le soleil arrivant à l'horizon , après une absence de trois mois , l'air y étoit plus épais & plus grossier qu'il n'étoit l'année précédente , quand le soleil eut été longtemps sous l'horizon. Cependant Varénus doute que la diversité de l'air pût le faire disparaître tant de jours trop tôt ; & ceux qui passèrent l'hiver au Spitzberg , en 1634 , firent des observations différentes ; car le soleil les quitta alors le 9 octobre , & après une longue absence , il reparut le 13 février 1634 , & ces deux jours sont presque à égale distance du 11 de décembre. Dans la dernière de ces deux observations , on a pu se tromper facilement de quelques jours ; car les observateurs étant dans leur lit , ne virent point lever le soleil les 10 , 11 & 12 de février ; ou bien les nuages & les pluies purent les empêcher de le voir. *Géogr. de Varénus. (Le chevalier DE JAUCOURT.)*

ZEMBROW, (*Géogr. mod.*) petite ville de Pologne , dans la Mazovie , au palatinat de Czersko , à dix lieues de la ville de Bielsko , vers le couchant. (*D. J.*)

ZEMIA, f. f. (*Littérat.*) *ἔμια*, ce mot grec désignoit en général chez les Athéniens , toute espèce de punition ; mais il se prend aussi pour une amende pécuniaire , différente suivant la faute. Potter. *Archæol. græc. tom. I, p. 129.*

ZEMIDAR ou **JEMIDAR**, (*Hist. mod.*) nom que l'on donne dans l'Indostan ou dans l'empire du grand mogol , aux officiers de cavalerie ou d'infanterie , & quelquefois à des personnes distinguées qui s'attachent aux ministres & aux grands de l'état.

ZEMPHYRUS, subst. m. (*Hist. nat. Minolog.*) nom donné par quelques auteurs à la pierre précieuse que les modernes connoissent sous le nom de *saphir* , & non le *saphirus* des anciens , qui étoit le lapis lazuli.

ZEMPLYN, **ZEMBLYN** ou **ZEM-IIN**, (*Géogr. mod.*) petite ville de la Haute-Hongrie , capitale d'un petit pays du même nom , sur la rivière de Bodrog , à cinq milles au sud-est de Cassovie , & à six au nord de Tokay. *Long. 39, 12 ; latit. 48, 35.*

ZEMME, (*Géogr. mod.*) ville de Perse. Tavernier dit que les géographes du pays la marquent à 99°. 14. de *long.* sous les 38 , 35 de *latit.*

ZEMPOALA, (*Géogr. mod.*) province de l'Amérique septentrionale , dans la nouvelle Espagne , au diocèse de Tlascala , à deux lieues du golfe de Mexique.

ZEMZEM, (*Hist. mod. superstition.*) c'est le nom d'une fontaine qui se trouve à la Mecque , & qui est un objet de vénération pour tous les mahométans ; elle est placée à côté de la Caaba , c'est-à-dire , du temple , qui , suivant les traditions des Arabes , étoit autrefois la maison du patriarche Abraham ; ils croient que cette source est la même qu'un ange indiqua à Agar , lorsque son fils Ismaël fut prêt à périr de soif dans le désert.

La fontaine de *zemzem* est placée sous une coupole , où les pèlerins de la Mecque vont boire son eau avec grande dévotion. On la transporte en bouteilles dans les états des différens princes , sectateurs de la religion de Mahomet , elle y est regardée comme un présent considérable , à cause des vertus merveilleuses que l'on lui attribue , tant pour le corps que pour l'ame ; non seulement elle guérit de toutes les maladies , mais encore elle purifie de tout péché.

ZENADECAH, f. m. *terme de Religion* ; nom donné à des sectaires mahométans , qui avoient embrassé la secte de *ravendiach* , dont le chef se nommoit *Ravendi*. Ils croyoient à la métempsychose , & tâcherent en vain de persuader à Almanzor , second kalife abbasside , que l'esprit de Mahomet avoit passé dans la personne : bien-loin d'accepter les honneurs divins , qu'en conséquence ils vouloient lui rendre , il punit sévèrement leur basse flatterie. (*D. J.*)

ZENDA VESTA, f. m. (*Philos. & Antiq.*) cet article est destiné à réparer les inexactitudes qui peuvent se rencontrer dans celui où nous avons rendu compte de la philosophie des Perses en général , & de celle de Zoroastre en particulier. C'est à M. Anquetil que nous devons les nouvelles lumières que nous avons acquises sur un objet qui devient important par ses

liaisons avec l'histoire des Hébreux, des Grecs, des Indiens, & peut-être des Chinois.

Tandis que les hommes traversent les mers, sacrifient leur repos, la société de leurs parens, de leurs amis, de leurs concitoyens, & exposent leur vie pour aller chercher la richesse au delà des mers, il est beau d'en voir un oublier les mêmes avantages & courir les mêmes périls, pour l'instruction de ses semblables & la sienne. Cet homme est M. Anquetil.

Le *zenda vesta* est le nom commun sous lequel on comprend tous les ouvrages attribués à Zoroastre.

Les ministres de la religion des Parfis ou sectateurs modernes de l'ancienne doctrine de Zoroastre sont distingués en cinq ordres, les *erbid*, les *mobids*, les *destours*, les *destours mobids*, & les *destours de destours*.

On appelle *erbid* celui qui a subi la purification légale, qui a lu quatre jours de suite, sans interruption, le *izefchné* & le *vendidad*, & qui est initié dans les cérémonies du culte ordonné par Zoroastre.

Si après cette espèce d'ordination l'*erbid* continue de lire en public les ouvrages du *zend* qui forment le rituel, & à exercer les fonctions sacerdotales, il devient *mobid*; s'il n'entend pas le *zenda vesta*, s'il se renferme dans l'étude de la loi du *zend* & du *pehlvi*, sans exercer les fonctions de ministre, il est appelé *destour*. Le *destour mobid* est celui qui réunit en lui les qualités du *mobid* & du *destour*; & le *destour de destours* est le premier *destour* d'une ville ou d'une province. C'est celui-ci qui décide des cas de conscience & des points difficiles de la loi. Les Parfis lui paient une sorte de dîme ecclésiastique. En aucun lieu du monde les choses célestes ne se dispensent graminement.

Arrivé à Surate, M. Anquetil trouva les Parfis divisés en deux sectes animées l'une contre l'autre du zèle le plus furieux. La superstition produisit par-tout les mêmes effets. L'une de ces sectes s'appelloit celle des *anciens croyans*, l'autre celle des *réformateurs*. De quoi s'agissoit-il entre ces sectaires, qui pensèrent à tremper toute la contrée de leur sang? De savoir si le

penon, ou la pièce de lin de neuf pouces en quarré que les Parfis portent sur le nez en certains temps, devoit ou ne devoit pas être mise sur le nez des agonisans. *Quid rides? mutato nomine de te fabula narratur?*

Que produisit cette dispute? Ce que les hérésies produisent dans tous les cultes. On remonte aux sources & l'on s'instruit. Les anciens livres de la loi des Parfis furent feuilletés. Bientôt on s'aperçut que les ministres avoient abusé de la stupidité des peuples, pour l'accabler de purifications dont il n'étoit point question dans le *zend*, & que cet ouvrage avoit été défiguré par une foule d'interprétations absurdes. On se doute bien que ceux qui osèrent révéler aux peuples ces vérités, furent traités de *novateurs* & d'*impies*. A ces disputes il s'en joignit une autre sur le premier jour de l'année. Un homme de bien auroit en vain élevé la voix, & leur auroit crié: « eh, mes » freres, qu'importe à quel jour l'année » commence? elle commencera heureu- » sement aujourd'hui, demain, pourvu » que vous vous aimiez les uns les autres, » & que vous ayiez de l'indulgence pour » vos opinions diverses. Croyez-vous que » Zoroastre n'eût pas déchiré ses livres, » s'il eût pensé que chaque mot en devien- » droit un sujet de haine pour vous? » Cet homme de bien n'auroit été entendu qu'avec horreur.

M. Anquetil profita de ces divisions des Parfis pour s'instruire & se procurer les ouvrages qui lui manquoient. Bientôt il se trouva en état d'entreprendre en secret une traduction de tous les livres attribués à Zoroastre. Il se forma une idée juste de la religion des Parfis; il entra dans leurs temples qu'ils appellent *derimers*, & vit le culte qu'ils rendent au feu.

L'enthousiasme le gagna; il jeta ses vues sur le sanskret, & il songea à se procurer les quatre vedes; les quatre vedes sont des ouvrages que les bramines prétendent avoir été composés, il y a quatre mille ans, par Kreschnou. Ils se nomment le *samveda*, le *ridjouveda*, l'*pathanaveda* & le *raghouveda*. Le premier est le plus rare. Il y avoit une bonne traduction de ces livres faite par Abulfazer, ministre d'Akbar, il y a

environ deux cents ans, que M. Anquetil ne négligea pas. Il se procura des copies de trois vocabulaires sanskretains, l'amer-kosch, le viakkeren & le nammala. Les deux premiers sont à l'usage des bramines; le dernier est à l'usage des scïouras. Il conféra avec les principaux destours des lieux qu'il parcourut; & il démontra par ses travaux infinis qu'il n'y a nulle comparaison à faire entre la constance de l'homme de bien dans ses projets & celle du méchant dans les siens.

Il apprit des auteurs modernes que la doctrine de Zoroastre avoit été originaiement divisée en vingt & une parties; il y en avoit sept sur la création & l'histoire du monde, sept sur la morale, la politique & la religion, & sept sur la physique & l'astronomie.

C'est une tradition générale parmi les Parfis qu'Alexandre fit brûler ces vingt & un livres, après se les être fait traduire en grec. Les seuls qu'on put conserver, sont le vendidad, l'izefchné, le wispered, les jeschts & les neaefchs. Ils ont encore une traduction pehlvique, originale du zend, & un grand nombre de livres de prières, qu'ils appellent *nerengs*, avec un poëme de cent vingt vers, appelé *barzournama*, sur la vie de Roustoun, fils de Zoroastre, de Sforab, fils de Roustoun, & de Barzour, fils de Sforab.

Ce qui reste des ouvrages de Zoroastre, traite de la matiere, de l'univers, du paradis terrestre, de la dispersion du genre humain & de l'origine du respect que les Parfis ont pour le feu, qu'ils appellent *athro-Ehoremesdaopothre*, fils de Dieu. Il y rend compte de l'origine du mal physique & moral, du nombre des anges à qui la conduite de l'univers est confiée, de quelques faits historiques, de quelques rois de la premiere dynastie, & de la chronologie des héros de Ssïllan & Zaboulestan. On y trouve aussi des prédictions, des traits sur la fin du monde & sur la résurrection, d'excellens préceptes moraux, & un traité des rites & cérémonies très-étendu. Le style en est oriental, des répétitions fréquentes, peu de liaisons, & le ton de l'enthousiasme & de l'inspiré. Dieu est appelé dans le zend *Meniofepeneste*, & dans le

pehlvi, *Madonnadafouni* ou l'être absorbé dans son excellence. Le texte des vingt & une parties ou nosks du législateur Parfis s'appelle l'avesta ou le monde. Il est dans une langue morte tout-à-fait différente du pehlvi & du parfique. Les plus savans destours ne disent rien de satisfaisant sur son origine. Ils croient à la mission divine de Zoroastre. Ils assurent qu'il reçut la loi de Dieu même, après avoir passé dix ans au pié de son trône. M. Anquetil conjecture qu'il la composa retiré avec quelques collègues habiles entre des rochers écartés; conjecture qu'il fonde sur la dureté montagnarde & sauvage du style. L'alphabet ou les caracteres de l'avesta s'appellent *zend*. Ils sont nets & simples; on en reconnoît l'antiquité au premier coup d'œil. Il pense que le pehlvi, langue morte, a été le véritable idiome des Parfis, qui en attribuent l'invention à Kaïo-Morts, le premier roi de leur premiere dynastie. Le caractere en est moins pur & moins net que le zend.

Le pahzend est un idiome dont il ne reste que quelques mots conservés dans les traductions pehlviques.

L'avesta est la langue des temps de Zoroastre, il l'apporta des montagnes; les Parfis ne la connoissoient pas avant lui. Le pehlvi est la langue qu'ils parloient de son temps; & le pahzend est l'avesta corrompu dont il leur recommanda l'usage pour les distinguer du peuple; le pahzend est à l'avesta ce que le syriaque est à l'hébreu. *Mereod* dans l'avesta signifie *il a dit*, & c'est *meri*, dans pahzend. L'alphabet du pahzend est composé du zend & du pehlvi.

Les manuscrits sont de lin ou de coton enduit d'un vernis sur lequel on discerne le trait le plus léger.

Le vendidad sade est un *in-fol.* de 560 pages. Le mot *vendidad* signifie *séparé du diable*, contraire aux maximes du diable, ou l'objet de sa haine. *Sade* signifie *pur & sans mélange*. C'est le nom qu'on donne aux livres zend, qui ne sont accompagnés d'aucune traduction pehlvique.

Le vendidad contient, outre sa matiere propre, les deux traités de Zoroastre appelés l'*izefchné* & le *wispered*; parce que le ministre

ministre qui lit le vendidad , est obligé de lire en même temps ces deux autres livres qu'on a pour cet effet divisés en leçons.

Le vendidad proprement dit , est le vingtième traité de Zoroastre. C'est un dialogue entre Zoroastre & le dieu Ormuzd qui répond aux questions du législateur.

Ormuzd est défini dans cet ouvrage , l'être pur , celui qui récompense , l'être absorbé dans son excellence , le créateur , le grand juge du monde , celui qui subsiste par sa propre puissance.

L'ouvrage est divisé en 22 chapitres appelés *fargards* ; chaque chapitre finit par une prière qu'ils appellent *Efchem vouhou* , pure , excellente. Cette prière commence par ces mots. « Celui qui fait le » bien , & tous ceux qui sont purs , iront » dans les demeures de l'abondance qui » leur ont été préparées. » Les deux premiers chapitres , & le cinquième & dernier contiennent quelques faits historiques , la base de la foi des Parfis ; le reste est moral , politique & liturgique.

Dans le premier chapitre Ormuzd raconte à Zoroastre qu'il avoit créé seize cités également belles , riches & heureuses ; que Ahriman , le diable son rival , fut la cause de tout le mal ; & que chacune de ces cités étoit la capitale d'un empire du même nom.

Dans le second chapitre , Djemchid , appelé en zend *Semo* , fils de Vivenganm , quatrième roi de la première dynastie des Parfis , est enlevé au ciel où Ormuzd lui met entre les mains un poignard d'or , avec lequel il coupe la terre , & forme la contrée Vermaneschné où naissent les hommes & les animaux. La mort n'avoit aucun empire sur cette contrée qu'un hiver désola ; cet hiver , les montagnes & les plaines furent couvertes d'une neige brûlante qui détruisit tout.

Djemchid , dit Ormuzd à Zoroastre , fut le premier qui vit l'être suprême face à face , & produisit des prodiges par sa voix que je mis dans sa bouche. Sur la fin de ce chapitre , Ormuzd raconte l'origine du monde. Je créai tout dans le commencement , lui dit-il , je créai la lumière qui alla éclairer le soleil , la lune & les étoiles ; alors l'année n'étoit qu'un jour ininterrompu ;

Tome XXXVI.

l'hiver étoit de quarante. Un homme fort engendra deux enfans , l'un mâle , & l'autre femelle : ces enfans s'unirent , les animaux peuplèrent ensuite la terre.

Il est parlé dans les chapitres suivans des œuvres agréables à la terre , ou plutôt à l'ange qui la gouverne , comme l'agriculture , le soin des bestiaux , la sépulture des morts , & le secours des pauvres. Le bon économe , dit Ormuzd , est aussi grand à mes yeux , que celui qui donne naissance à mille hommes , & qui recite mille *izechnés*.

De l'équité de rendre au riche le prêt qu'il a fait , & des crimes appelés *mehderoudis* , ou *œuvre de Deroudi* , le diable , opposé à Meher , l'ange qui donne aux champs cultivés leur fertilité ; on pêche en manquant à sa parole , en rompant les pactes , en refusant aux serviteurs leurs gages , aux animaux de labour leur nourriture , aux instituteurs des enfans leurs appointemens , aux paysans leurs salaires , à une pièce de terre l'eau qu'on lui a promise.

Des morts , des lieux & des cérémonies de leur sépulture , des purifications légales , des femmes accouchées avant terme. Ici Ormuzd relève la pureté du vendidad , & parle des trois rivières Pherar , Ponti & Varkefs.

De l'impureté que la mort communique à la terre , de l'eau , & de toutes sortes de vaisseaux.

De l'impureté des femmes qui avortent , & de la dignité du médecin ; il promet une vie longue & heureuse à celui qui a guéri plusieurs malades ; il ordonne d'essayer d'abord les remèdes sur les infidèles qui adorent les esprits créés par Ahriman ; il prononce la peine de mort contre celui qui aura hasardé un remède pernicieux , sans avoir pris cette précaution , & fixe la récompense que chaque ordre de Parfis doit au médecin ; il commence par l'athorne ou prêtre ; celui qui a guéri un prêtre , se contentera des prières que le prêtre offrira pour lui à Dahman ou celui qui reçoit les âmes des saints , de l'ange Sferosch , & qui les conduit au ciel.

De la manière de conduire les morts au dakmé , ou au lieu de leur sépulture ;

Eee

de la cérémonie de chasser le diable en approchant du mort un chien ; des prières à faire pour le mort ; du péché de ceux qui y manquent & qui se souillent en approchant du cadavre ou en le touchant , & des purifications que cette souillure exige.

Les Parfis ont pour le feu différens noms tirés de ses usages , celui de la cuisine , du bain , &c. il faut qu'il y en ait de toutes les sortes au dadgah lieu où l'on rend la justice.

Il parle de la place du feu sacré , de la prière habituelle des Parfis , de la nécessité pour le ministre de la loi , d'être pur & de s'exercer aux bonnes œuvres ; de l'ange gardien Bahman : c'est lui qui veille sur les bons & sur les juges intègres , & qui donne la souveraineté aux princes afin de secourir le foible & l'indigent.

Pour plaire à Ormud il faut être pur de pensées , de paroles , & d'actions ; c'est un crime digne de mort que de séduire la femme ou la fille de son voisin , que d'user du même sexe que le sien ; rompez toute communion , dit Zoroastre , mettez en piece celui qui a péché , & qui se refuse à l'expiation pénale , celui qui tourmente l'innocent , le forcier , le débiteur qui ne veut pas s'acquitter de sa dette.

Il traite du destour mobid qui confère le barashnom , ou la purification aux souillés , des qualités du ministre , du lieu de la purification , des instrumens & de la cérémonie , des biens & des maux naturels & moraux ; il en rapporte l'origine & les progrès à la méchanceté de l'homme , & au mépris de la purification.

Il dit de la fornication & de l'adultère , qu'ils dessèchent les rivières , & rendent la terre stérile.

Il passe aux exorcismes ou prières qui éloignent les diables instigateurs de chaque crime ; elles tiennent leur principale efficacité d'Honover , ou nom de dieu ; il enseigne la prière que les enfans ou parens doivent dire ou faire dire pour les morts ; il désigne les chiens dont l'approche chasse le diable qui rode sur la terre après minuit ; il indique la manière de les nourrir ; c'est un crime que de les frapper ; celui qui aura tué un de ces chiens , donnera aux trois ordres de Parfis , le prêtre , le soldat ,

& le laboureur , les instrumens de sa profession ; celui qui n'en aura pas le moyen , creusera des rigoles qui arroseront les pâturages voisins , & fermera ces pâturages de haies , ou il donnera sa fille ou sa sœur en mariage à un homme saint.

Les crimes pour lesquels on est puni de l'enfer , sont la dérision d'un ministre qui prêche la conversion au pécheur , l'action de faire tomber les dents à un chien exorciste , en lui faisant prendre quelque chose de brûlant ; d'effrayer & faire avorter une chienne , & d'approcher une femme qui a ses règles ou qui allaite.

Il y a des préceptes sur la purification des femmes , la rognure des ongles & des cheveux , le danger de croire à un destour qui porte sur le nez le penon , ou qui n'a pas sa ceinture ; ce destour est un imposteur qui enseigne la loi du diable , quoiqu'il prenne le titre de ministre de Dieu.

Dans cet endroit , il est dit qu'Ahriman se révolta contre Ormud , & refusa de recevoir sa loi ; & l'ange Sferosch qui garde le monde & préserve l'homme des embûches du diable , y est célébré.

Suit l'histoire de la guerre d'Ormud & d'Ahriman. Ormud déclare qu'à la fin du monde les œuvres d'Ahriman seront détruites par les trois prophètes qui naîtront d'une semence gardée dans une petite source d'eau dont le lieu est clairement désigné.

Il est fait mention dans ce chapitre de l'éternité , de l'ame de Dieu qui agit sans cesse dans le monde , de la purification par l'urine de vache , & autres puérités , de la résurrection , du passage après cette vie sur un pont qui sépare la terre du ciel , sous la conduite d'un chien , le gardien commun du troupeau.

Il est traité dans le suivant du troisieme poëriodekesh ou troisieme prince de la premiere dynastie , qui fut juste & saint , qui abolit le mal , & à qui Ormud donna le hom , ou l'arbre de la santé ; du tribut de prière & de louange dû au bœuf suprême & à la pluie.

Le vendidad finit par la mission divine de Zoroastre. Ormud lui députa l'ange Nériossengul , en Irman. Va , lui dit-il , en Irman ; Irman que je créai pur , & que

le serpent infernal a souillé ; le serpent qui est concentré dans le mal , & qui est gros de la mort. Toi qui m'as approché sur la sainte montagne , où tu m'as interrogé , & où je t'ai répondu ; va , porte ma loi en Irman , je te donnerai mille bœufs aussi gras que le bœuf de la montagne Sokand , sur lequel les hommes passeront l'Euphrate dans le commencement des temps ; tu posséderas tout en abondance ; extermines les démons & les forciers , & mets fin aux maux qu'ils ont faits. Voilà la récompense que j'ai promise dans mes secrets aux habitans d'Irman qui sont de bonne volonté.

L'izechné est le second livre du vendidad-fade. Izechné signifie *bénédiction*. Ce livre a vingt chapitres appelés *ha* , par contraction de *hatam* , ou *amen* , qui finit chaque chapitre. C'est proprement un rituel , & ce rituel est une suite de puérilités.

Zoroastre y recommande le mariage entre cousins-germains , loue la subordination , ordonne un chef des prêtres , des soldats , des laboureurs & des commerçans , & recommande le soin des animaux. Il y est parlé d'un âne à trois piés , placé au milieu de l'Euphrate ; il a six yeux , neuf bouches , deux oreilles , & une corne d'or ; il est blanc , & nourri d'un aliment céleste ; mille hommes & mille animaux peuvent passer entre ses jambes ; & c'est lui qui purifie les eaux de l'Euphrate , & arrose les sept contrées de la terre. S'il se met à braire , les poissons créés par Ormusd engendrent , & les créatures d'Ahriman avortent.

Après cet âne vient le célèbre destour Hom-Ised ; il est saint ; son œil d'or est perçant ; il habite la montagne Albordi ; il bénit les eaux & les troupeaux ; il instruit ceux qui sont le bien ; son palais a cent colonnes ; il a publié la loi sur les montagnes ; il a apporté du ciel la ceinture & la chemise de ses fideles ; il lit sans cesse l'avesta ; c'est lui qui a écrasé le serpent à deux piés , & créé Poiseau qui ramasse les graines qui tombent de l'arbre hom , & les répand sur la terre. Lorsque cinq personnes saintes & pieuses sont rassemblées dans un lieu , je suis au milieu d'elles , dit Hom-Ised.

L'arbre hom est planté au milieu de l'Euphrate ; Hom-Ised préside à cet arbre. Hom-Ised s'appella aussi *Zérégone*. Il n'a point laissé de livres ; il fut le législateur des montagnes.

L'izechné contient encore l'eulogie du soleil , du feu & de l'eau , de la lune , & des cinq jours gahs ou sur-ajoutés aux 360 jours de leur année , qui a douze mois composés chacun de 30 jours. Il finit par ces maximes : « lisez l'phonover ; révérez » tout ce qu'Ormusd fait , a fait & fera. » Car Ormusd a dit , adorez tout ce que j'ai créé , c'est comme si vous m'adoriez.

Il n'est pas inutile de remarquer que Zoroastre n'a jamais parlé que de deux dynasties de Parfis.

Le second livre du vendidad est le vispered , ou la connoissance de tout.

Un célèbre bramine des Indes , attiré par la réputation de Zoroastre , vint le voir ; & Zoroastre prononça devant lui le vispered. Malgré son titre fastueux , & la circonstance qui le produisit , il y a peu de choses remarquables. Chaque classe d'animaux à son destour ; la sainteté est recommandée aux prêtres , & le mariage entre cousins-germains aux fideles.

Nous allons parcourir rapidement les autres livres des Bramines , recueillant de tous ce qu'ils nous offrent de plus remarquable.

Les jeshchs sont des louanges pompeuses d'Ormusd. Dans un de ces hymnes , Zoroastre demande à Ormusd , quelle est cette parole ineffable qui répand la lumière , donne la victoire , conduit la vie de l'homme , déconcerte les esprits malfaisans , & donne la santé au corps & à l'esprit ; & Ormusd lui répond , c'est mon nom. Ayez mon nom continuellement à la bouche ; & tu ne redouteras ni la fleche du tchakar , ni son poignard , ni son épée , ni sa massue. A cette réponse , Zoroastre se prosterna , & dit : J'adore l'intelligence de Dieu qui renferme la parole , son entendement qui la médite , & sa langue qui la prononce sans cesse.

Le patet est une confession de ses fautes , accompagnée de repentir. Le pécheur , en présence du feu ou du destour , prononce cinq fois le *Jetha ahou verio* , & s'adressant à Dieu & aux anges , il dit : Je me

repens avec confusion de tous les crimes que j'ai commis en pensées, paroles & actions ; je les renonce & je promets d'être pur désormais en pensées, paroles & actions. Dieu me fasse miséricorde, & prenne sous sa sauve-garde mon ame & mon corps, en ce monde & en l'autre. Après cet acte de contrition, il avoue ses fautes qui sont de vingt-cinq especes.

Le Bahman Jeshct est une espece de prophétie, où Zoroastre voit les révolutions de l'empire & de la religion, depuis Gustafpe jusqu'à la fin du monde. Dans un rêve, il voit un arbre sortir de terre & pousser quatre branches, une d'or, une d'argent, une d'airain, & une de fer. Il voit ces branches s'entrelacer ; il boit quelques gouttes d'une eau qu'il a reçue d'Ormud, & l'intelligence divine le remplit sept jours & sept nuits ; il voit ensuite un arbre qui porte des fruits, chacun de différens métaux. Voilà de la besogne taillée pour les commentateurs.

Le virafnama est l'histoire de la mission de Viraf. La religion de Zoroastre s'étoit obscurcie, on s'adressa à Viraf pour la réintégrer ; ce prophete fit remplir de vin sept fois la coupe de Gustafpe, & la vida sept fois, s'endormit, eut des visions, se réveilla, & dit à son réveil les choses les mieux arrangées.

Dans le boundschesh, ou le livre de l'éternité, l'éternité est le principe d'Ormud & d'Ahriman. Ces deux principes produisirent tout ce qui est ; le bien fut d'Ormud, le mal d'Ahriman. Il y eut deux mondes, un monde pur, un monde impur. Ahriman rompit l'ordre général. Il y eut un combat. Ahriman fut vaincu. Ormud créa un bœuf qu'Ahriman tua. Ce bœuf engendra le premier homme, qui s'appella *Gaiomard* ou *Kaio-morts*. Avant la création du bœuf, Ormud avoit formé une goutte d'eau, appelée *l'eau de santé* ; puis une autre goutte appelée *l'eau de vie*. Il en répandit sur Kaio-morts, qui parut tout-à-coup avec la beauté, la blancheur, & la force d'un jeune homme de quinze ans.

La semence de Kaio-morts répandue sur la terre produisit un arbre, dont les fruits contenoient les parties naturelles des deux sexes unies ; d'un de ces fruits naquirent

l'homme & la femme ; l'homme s'appelloit *Meschia* & la femme *Meschine*. Ahriman vint sur la terre sous la forme d'un serpent, & les séduisit. Corrompus, ils continuèrent de l'être jusqu'à la résurrection ; ils se couvrirent de vêtemens noirs, & se nourrirent du fruit que le diable leur présenta.

De *Meschia* & de *Meschine* naquirent deux couples de mâles & de femelles, & ainsi de suite jusqu'à ce qu'une colonie passa l'Euphrate sur le dos du bœuf *Stareffcok*.

Ce livre est terminé par le récit d'un événement qui doit précéder & suivre la résurrection ; à cette grande catastrophe, la mere sera séparée du pere, le frere de la sœur, l'ami de l'ami ; le juste pleurera sur le réprouvé, & le réprouvé pleurera sur lui-même. Alors la comete Goulcher se trouvant dans sa révolution au dessous de la lune, tombera sur la terre ; la terre frappée tremblera comme l'agneau devant le loup ; alors le feu fera couler les montagnes comme l'eau des rivières ; les hommes passeront à travers ces flots embrasés, & seront purifiés ; le juste n'en sera qu'effleuré, le méchant en éprouvera toute la fureur, mais son tourment finira, & il obtiendra la pureté & le bonheur.

Ceux qui desireront en savoir davantage, peuvent recourir à l'ouvrage anglois intitulé, *the annual register, or a view of the history politics and literature of the year 1762*. C'est de ce recueil qu'on a tiré le peu qu'on vient d'exposer.

ZENDEROU, ou **ZEMDERN**, (*Géog. mod.*) fleuve de Perse. Il prend sa source dans les montagnes de Jayabat, à trois journées de la ville d'Espahan, près de laquelle il coule, & va se rendre dans la mer des Indes ; son eau est douce, légère, bonne à boire.

ZENDICISME, (*Hist. mod.*) c'est le nom d'une secte, qui du temps de Mahomet avoit des partisans en Arabie, & sur-tout dans la tribu de Koreishites, qui s'opposâ le plus fortement aux progrès de la religion mahométhane. On croit que les opinions de cette secte avoient beaucoup de ressemblance avec celles des Saducéens parmi les juifs ; les Arabes qui professoient le *zendicisme* étoient des especes de déistes, qui nioient la résurrection, la vie à venir, &

qui croyoient que la providence ne se méloit point des affaires des hommes. M. Sale, auteur d'une excellente traduction angloise de l'alcoran, dit de ces Arabes, qu'ils adoroient un seul Dieu sans se livrer à aucune espece d'idolâtrie & de superstition, & sans adopter aucune des religions que suivoient leurs compatriotes. On prétend que ces sectaires admettoient, ainsi que les disciples de Zoroastre & de Manès, un bon & un mauvais principe, qui se faisoient continuellement la guerre.

ZENDIK, ZENDIKS ou ZENDAK, (*Littérat. orient.*) est un mot arabe; il désigne, selon les uns, un homme qui ne croit point une vie à venir; & selon d'autres, ce mot signifie un mage. Quoi qu'il en soit, il est certain que ce mot chez les mahométans désigne un impie, qui n'est ni musulman, ni juif, ni chrétien, ou qui n'observe pas les préceptes de la religion dans laquelle il est né. Quelques mahométans entendent spécialement par *zendik*, celui qui nie la résurrection du corps. Ils ont appelé les Manichéens *zendiks*; & *Mardak* un de leurs principaux chefs, est toujours surnommé *alzendik* dans l'histoire des rois de Perse de la dynastie des Sassanides, sous lesquels le manichéisme a pris naissance.

Hadi, quatrième kalife de la maison des Abassides, poursuivit violemment les *zendiks* ou sectateurs de *Manès*. Ces gens-là enseignoient d'abord à se préserver des péchés, & à travailler pour l'autre vie, sans rechercher les biens de celle-ci; mais dans la suite ils introduisirent le culte des deux principes; savoir, de la lumière & des ténèbres; ils permettoient aussi le mariage entre les plus proches parens, & même dans les premiers degrés de consanguinité. Enfin, ils défendoient l'usage de la viande aux élus. (*D. J.*)

ZENDRO, (*Géog. mod.*) petite ville détruite de la Haute-Hongrie, au comté de Tolna; elle fut brûlée en 1684, par les Turcs & les mécontents.

ZENECHDON, f. m. (*Médec. des Arabes.*) terme employé par les médecins arabes, pour une préparation d'arsenic d'usage extérieur, car *zeech* veut dire en arabe, *arsenic*.

ZÉNÊTES, LES, (*Géogr. mod.*) peuples d'Afrique, qui forment l'une des cinq tribus des Béréberes, & qui habitent les campagnes de Tremecen, qui est la dernière province, & la plus occidentale du royaume de Fez. Le pays des *Zénètes* est bon pour le blé & les pâturages; l'on y recueillerait aussi beaucoup d'orge, si toutes les terres étoient cultivées, mais ces peuples ne labourent que ce qui est autour de leurs habitations. (*D. J.*)

ZENG, (*Géogr. mod.*) mot arabe qui signifie cette côte orientale de l'Afrique, sur la mer des Indes que nous appellons aujourd'hui le *Zanguebar*; c'est une partie de ce qu'on nomme la *Casserie*, ou *côte des Cafres*; les peuples qui l'habitent s'appellent aussi en arabe *Zengi*, & en persien *Zenghi*; ce sont proprement ceux que les Italiens appellent *Zingari*, & que l'on nomme ailleurs *Egyptiens* ou *Bohémiens*.

On ignore par quelle révolution un grand nombre de ces habitans du Zanguebar passèrent de l'Afrique dans l'Arabie par la mer Rouge, dont la traversée n'est pas bien longue, ou par les terres, ce qui a été le plus long: car l'extrémité septentrionale du Zanguebar est limitrophe de l'Egypte. De quelle façon que les Zinghiens soient parvenus en Arabie, tous les historiens arabes s'accordent à dire que les Africains se répandirent dans l'Irak arabe, & qu'ils s'y maintinrent sous des chefs électifs.

Sous Mostadhi, kalife Abasside, ils prirent un nommé *Ali* pour leur chef, qui se disoit descendu d'Ali, gendre de Mahomet; ils lui donnerent le surnom d'*Habib*, qui signifie l'*ami* & le *bien-aimé*, & sous sa conduite se rendirent maîtres des villes de Bassora, de Ramlach, de Waffet, & de plusieurs bourgades, tant dans l'Irak que dans l'Ahvaz. Ils désirèrent même plusieurs fois les armées des kalifes. Mais enfin quatorze ans après qu'ils eurent commencé à paroître, Mouaffet, frère du kalife Maramed, les dissipa entièrement l'an 207 de l'Hégire, qui répond à l'année de Jésus-Christ 885 ou 886.

On croit que le titre de *Zengi* ou *Zenghi*, ajouté souvent au nom des Ata-

beks, vient de ce qu'il y a eu quelques capitaines d'un rare mérite, originaires de ces peuples dispersés, & qui s'étant élevés par les armes obtinrent l'emploi d'Atabek parmi les Selgincides. (D. J.)

ZENICON, f. m. (Hist. nat. Botan.) nom d'un poison que les chasseurs de la Gaule Celtique employoient autrefois pour tuer les bêtes qu'ils poursuivoient à la chasse; c'est par cette raison qu'on le nommoit en latin *venenum cervinum*. Il agissoit avec tant de promptitude, qu'aussi-tôt qu'un chasseur avoit abattu un cerf ou un autre animal avec une fleche teinte de ce poison, il se croyoit obligé de courir sur la bête, & de couper un morceau de chair tout autour de la blessure, pour empêcher le poison de se répandre & de corrompre l'animal. Il n'est pas étonnant que dans ces temps d'ignorance, on fût imbu de pareils préjugés. (D. J.)

ZENJON, (Géogr. mod.) ancienne petite ville de Perse. Les géographes du pays, selon Tavernier, la marquent à 73 d. 36 de longitude, sous les 36 d. 5 de latitude. (D. J.)

ZENITH, f. m. (Astr.) c'est le point du ciel qui répond verticalement au dessus de notre tête. Voyez VERTICAL.

On peut dire encore que c'est un point tel que Z (Pl. astr. fig. 52,) de la surface de la sphere par lequel & par la tête du spectateur faisant passer une ligne, cette ligne va passer ensuite au centre de la terre (supposée sphérique.) Delà il suit qu'il y a autant de *zéniths*, qu'il y a de lieux sur la terre d'où l'on peut voir le ciel; & que toutes les fois qu'on change de lieu, on change de *zénith*.

Le *zénith* est aussi appelé le *pole de l'horizon*, parce qu'il est distant de 90 degrés de chacun des points de ce grand cercle.

Il est aussi le *pole des almucantarats*, c'est-à-dire, des parallèles à l'horizon par lesquels on mesure la hauteur des étoiles. Voyez ALMUCANTARAT.

Tous les cercles verticaux ou azimuths passent par le *zénith*. Voyez VERTICAUX & AZIMUTH.

Le point diamétralement opposé au *zénith*, est le nadir; c'est celui qui

répond à nos piés perpendiculaires; voyez NADIR. Le nadir est le *zénith* de nos antipodes.

Cela est vrai dans la supposition que la terre soit exactement sphérique. Mais comme il s'en faut un peu qu'elle ne le soit, on ne peut pas dire proprement que notre *zénith* & celui de nos antipodes soient exactement opposés. Car notre *zénith* est dans une ligne qui est perpendiculaire à la surface de la terre à l'endroit où nous sommes. Or, comme la terre n'est pas exactement sphérique, cette ligne perpendiculaire à la surface de la terre, ne passe par le centre que dans deux cas; savoir, lorsqu'on est sur l'équateur, ou aux poles. Dans tous les autres endroits, elle n'y passe pas; & si on la prolonge jusqu'à ce qu'elle rencontre l'hémisphère opposé, le point où elle parviendra, ne sera donc pas diamétralement opposé au point de notre *zénith*; & de plus elle ne rencontrera pas perpendiculairement l'hémisphère opposé. Il n'y a donc proprement que l'équateur & les poles où le *zénith* soit le nadir des antipodes, & réciproquement, voyez ANTIPODES.

La distance d'un astre au *zénith*, est le complément de sa hauteur sur l'horizon: car comme le *zénith* est éloigné de 90 degrés de l'horizon, si on retranche de 90 degrés la distance d'un astre à l'horizon, le reste sera la distance de l'astre au *zénith*. Voyez COMPLÉMENT & HAUTEUR. Chambers.

ZENOBLIA, (Géogr. anc.) 1^o. ville d'Asie, dans l'Euphratense, à la droite de l'Euphrate, à 5 milles du fort de Mambri, en deçà de la petite ville de Sura.

Zénobie, femme d'Odonat, prince des Sarrafins, fut, selon Procope, *adis. l. VIII, de la trad. de M. Cousin*, la fondatrice de cette ville, qu'elle appella de son nom. Mais comme le temps en avoit ruiné les fortifications, & que les Romains n'avoient pas pris soin de les réparer, elle étoit devenue déserte; ce qui étoit cause que les Perses faisoient des courses quand ils vouloient, & qu'ils prévenoient par leur violence le bruit de leur marche. Justinien rebâtit entièrement cette ville, la peupla d'habitans, y fit de bonnes fortifications,

y établit une puissante garnison, & la rendit un des boulevards de l'empire.

2°. *Zenobia*. On appella ainsi le lieu qui fut assigné à la reine *Zénobie* pour sa demeure. Ce lieu étoit en Italie, près du palais d'Adrien à Tivoli, & il se nommoit auparavant *Conche*, selon Trebellius Pollio. In *Zenobia*. Voyez le mot *PALMYRE*. (D. J.)

ZENOBII INSULÆ, (Géogr. anc.) île de l'Océan indien, sur la côte de l'Arabie heureuse. Ptolomée, l. VII, c. vj, les marque à l'entrée du golfe Sachalite, & les met au nombre de sept. (D. J.)

ZENODOTIUM, (Géogr. anc.) ville d'Asie, dans l'Osirhoëne, près de *Nicephorium*, selon Etienne le géographe, qui cite Appien, liv. II, *Parthicor*. Ce voisinage de *Zenodotium* & de *Nicephorium*, est confirmé par Dion Cassius, l. XL, dont quelques manuscrits portent *Zenodotia* pour *Zenodotium*.

Dans le temps de l'expédition de Crassus contre les Parthes, les habitants de *Zenodotium* feignirent de se rendre à lui, & appelleront pour cet effet quelques soldats romains qu'ils firent décapiter dès qu'ils furent entrés dans la ville : mais cette perfidie fut punie par la ruine de leur ville.

Plutarque, in *vita Crassi*, écrit aussi *Zenodotia*. Il ne parle point de cette perfidie ; il dit seulement, qu'il y avoit dans cette ville un tyran nommé *Apollonius*, que Crassus après y avoir perdu cent soldats, la prit par force, la pillâ, & vendit ses habitants à l'enchère. (D. J.)

ZÉNONISME, f. m. (Phil.) Voyez *STOÏCISME*.

ZENONOPOLIS, (Géogr. anc.) 1°. nom d'un siège épiscopal de l'exarchat d'Asie, dans la Lycie. 3°. D'un siège épiscopal de la première Egypte, dans le patriarchat d'Alexandrie. 3°. D'un siège épiscopal d'Asie, dans l'Ilaurie, sous le patriarchat d'Antioche. Voyez la table des évêchés par l'abbé de Commainville.

ZENS, LE, (Géogr. mod.) rivière d'Allemagne en Alsace ; elle se jette dans le Rhin, au dessous de Crast. (D. J.)

ZENSUS, f. m. en Arithmétique, est le nom que quelques auteurs anciens donnent

au quarré ou à la seconde puissance. Voyez *QUARRÉ & PUISSANCE*.

Les puissances plus élevées sont appellées *zen/sizen/sus*, *zen/sicubus*, *zen/sizenzen/sus*, *zen/surdesolidus*, &c. Chambers.

ZENTA, (Géogr. mod.) contrée de la Dalmatie, aux confins de l'Albanie, dans laquelle quelques géographes la comprennent. La principale ville de cette contrée est *Scutari*. (D. J.)

ZENU, (Géogr. mod.) petite province de l'Amérique, dans la Terre-ferme, au gouvernement de Carthagene, & à l'embouchure d'une rivière qui lui donne son nom. (D. J.)

ZEOLITE, f. f. (Hist. nat. Minéral.) M. Cronstedt a donné dans les mémoires de l'académie royale de Suède de l'année 1756 la description de deux pierres, qui, selon lui, sont d'une nature toute différente des pierres connues jusqu'à présent, & à qui il a cru devoir donner un nom particulier.

Ce savant avoit reçu deux pierres à-peu près de la même qualité ; l'une venoit de Laponie, elle avoit été trouvée dans la mine de cuivre de Swappawary, près de Torneau ; l'autre venoit d'Islande. La couleur de la première de ces pierres étoit d'un jaune clair, elle étoit composée de veines ondulées, formées par un assemblage d'aiguilles & de pyramides qui abouirisoient à un même centre. Celle d'Islande étoit blanche, tantôt transparente & tantôt opaque dans les différentes parties ; elle paroissoit en partie composée de masses compactes comme de la craie, & en partie de coins ou de pyramides concentriques & confusément arrangées.

Ces pierres n'avoient que la dureté du spath, elles ne faisoient par conséquent point feu avec le briquet ; elles n'entroient point en effervescence avec les acides. Exposées à la lampe & au chalumeau des émailleurs, elles avoient la propriété de bouillonner comme du borax ; les pyramides de l'une se sont séparées & se sont partagées en fils minces, qui cependant avoient gardé une sorte de liaison les unes avec les autres. Elles se sont d'abord changées en une matière blanche & spongieuse, ensuite elles ont donné une lumière phosphorique ;

après quoi elles se font converties en un verre blanc, qui en continuant à pousser le feu, est devenu clair & sans couleur, parce que les bulles d'air qui s'étoient d'abord formées, & qui nuisoient à la transparence, avoient disparu.

Ces pierres mêlées avec le borax & le sel fusible de l'urine se font fondues au feu, quoique lentement. Le sel de soude les fit entrer très-promptement en fusion. La pierre venue de Laponie se changeoit avec le chalumeau en verre transparent sur un morceau de charbon, ce qui n'est point arrivé à celle d'Islande : la première étoit un peu cuivreuse.

De ces expériences, M. Cronstedt conclut qu'on ne doit point la regarder comme un spath, quoiqu'elle en ait le coup d'œil & la consistance, d'autant plus qu'elle ne se gonfle point lorsqu'elle est fondue avec le sel fusible de l'urine, & qu'elle fond aisément avec le sel de soude : propriétés qui ne conviennent point aux pierres calcaires. *Voyez les mém. de l'acad. royale des sciences de Suede, année 1756.*

D'après ces faits, on pourroit conjecturer que cette pierre appelée *zeolite*, par M. Cronstedt, n'est peut-être qu'un spath fusible mélangé. En effet, ce spath entre aisément en fusion, & est phosphorique ; quant à la propriété de bouillonner, elle pourroit bien venir de l'alun qui s'y trouve mêlé. (—)

ZÉOMEBUCH, subst. m. (*Mytholog. germaniq.*) ce mot veut dire le dieu noir ; c'est ainsi que les Vandales appelloient le mauvais génie à qui ils offroient des sacrifices pour détourner sa colère. (*D. J.*)

ZÉOPYRON, f. m. (*Littérat. Botan.*) *ζεοπυρον* ; il paroît par l'étymologie de ce mot, que c'est une espèce de grain moyen entre l'épeautre & le froment ; Galien en fait mention, & dit qu'il croit en Bythinie. (*D. J.*)

ZÉPHYR ou **ZÉPHYRE**, f. m. (*Marin.*) c'est un vent qui souffle du côté de l'occident, & qu'on appelle *vent d'ouest* sur l'Océan, & *vent du ponent* ou *vent du couchant* sur la Méditerranée.

ZÉPHYRE, *zephyrus*, (*Myth.*) c'étoit un des vents que Hésiode dit être enfans

des dieux. Anchise sacrifia au *zéphyre* une brebis blanche, avant que de s'embarquer. Il y avoit dans l'Attique un autel dédié au *zéphyre* ; c'est, au dire des poètes, le vent qui fait naître les fleurs & les fruits de la terre par son souffle doux & gracieux, qui ranime la végétation des plantes, & qui donne la vie à toute la nature ; c'est aussi ce que signifie son nom, formé de *zan*, *vie*, & *phos*, je porte.

Le *zéphyre* dans les auteurs, est le vent d'ouest qui souffle du couchant équinoctial. *Favonius* est le même vent, quoique Végece les distingue ; mais il faut avouer que la situation des vents n'a pas toujours été fixe chez les anciens, & qu'ils ont assez varié sur cet article. (*D. J.*)

ZÉPHYRS, (*Mythol.*) noms des vents bienfaisans nés d'Astræus, mari de l'Aurore, selon Hésiode. Leur utilité répond à l'excellence de leur origine qui est divine. (*D. J.*)

ZEPHYRIUM, (*Géogr. anc.*) nom commun à plusieurs promontoires & à quelques villes.

1°. *Zephyrium*, promontoire d'Asie dans la Cétide, aux confins de la Cilicie propre ; ce promontoire & celui de Sarpedon formoient l'embouchure du fleuve Calycadnus. A l'extrémité de ce promontoire, il y avoit une ville ou bourgade de même nom, dont parle Tite-Live, l. XXII, cap. xx.

2°. *Zephyrium*, promontoire de l'isle de Cypre, sur la côte occidentale, entre la nouvelle & la vieille Paphos.

3°. *Zephyrium*, promontoire d'Italie dans la grande Grece, sur la côte orientale du Brutium, entre le promontoire d'Hercule, & la ville de Locres, d'où les habitants furent nommés *Locri Epizephyrii*. Le nom moderne de ce promontoire est *Cabo Bruzzano*.

4°. *Zephyrium*, promontoire d'Afrique dans la Cyrénaïque, sur la côte de la Pentapole : le nom moderne, selon Niger, est *Bonendrea*.

5°. *Zephyrium*, ville de l'Asie mineure dans la Galatie, sur la côte de la Paphlagonie. Ptolomée, l. V, c. iv, & Arrien, p. 15, en parlent.

6°. *Zephyrium*, ville de l'Asie mineure dans

dans le Pont cappadocien. Artien, *périple*, p. 15, lui donne un port.

7°. *Zephyrium*, promontoire de l'Asie mineure dans la Carie. Strabon le place au voisinage de la ville de Myndus.

8°. *Zephyrium*, lieu d'Egypte sur la côte de la Lybie extérieure, selon Strabon, l. XIV, p. 658. Etienne le géographe, appuyé du témoignage de Callimaque, fait de ce lieu un promontoire dont Vénus & Arsinoë avoient pris le nom de *Zéphyrite*.

9°. *Zephyrium*, ville de la Cherfonnese Taurique, dont parle Pline, l. IV, c. xij.

10°. *Zephyrium*, promontoire de l'Isle de Crete; Ptolomée, l. III, c. xvij, le marque sur la côte orientale, entre Heraclium & Olus. (D. J.)

ZER, f. m. (*Monnoie étrang.*) les Persans appellent *zer*, toutes sortes d'especes de monnoies; ce terme signifie *or*, quand on parle du métal qui porte ce nom; mais en fait de monnoie, il est générique comme en France le mot d'*argent*, dont on se sert pour marquer en général toutes les especes qui ont cours, aussi-bien celles de billon ou de cuivre, comme les sous marqués & liards, que celles qui sont d'or ou d'argent, comme les louis & les écus. (D. J.)

ZERBIS, (*Géog. mod.*) fleuve d'Asie dans l'Assyrie; ce fleuve, selon Pline, liv. VI, c. xxvj, coule dans le pays des *Aloni*, & se perd dans le Tigre. Le pere Hardouin conjecture que c'est le fleuve de *Gorgos* *Ἰστρον* *ἡρακλειώτης* de Ptolomée, l. VI, c. j, & que les Grecs nommerent de la sorte à cause de la rapidité de son cours. Si cela est, le fleuve *Zerbis* étoit à la gauche du Tigre, dans lequel il avoit son embouchure, entre celles des fleuves *Capros* & *Silla*. (D. J.)

ZERBST, (*Géog. mod.*) ville d'Allemagne sur l'Elbe, dans la principauté d'Anhalt, vers les confins du duché de Magdebourg; elle est chef-lieu d'une seigneurie de même nom, à deux lieues de Dessau, à 5 de Magdebourg, & à 6 de Vittemberg. Il y a un château où réside une des quatre branches des princes d'Anhalt. Long. 30, 24; lat. 51, 58.

Beckman (Chrétien), né à Zerbst, & mort à Anhalt en 1648, âgé de 68 ans, a publié dans sa langue maternelle plusieurs

Tome XXXVI.

ouvrages de théologie qui sont aujourd'hui dans l'oubli. (D. J.)

ZEREND, (*Géogr. mod.*) ville de la Caramanie persienne; le géographe persien la place dans le troisième climat, à 25 parasanges de Sirgian, capitale de cette province. (D. J.)

ZERENG', (*Géogr. mod.*) ville de Perse dans la province de Segestan; elle a produit parmi les gens de lettres, Mohamed-Ben-Keram, auteur de la secte des Kéramiens. (D. J.)

ZERGUE, (*Géog. mod.*) petite rivière de France en Beaujolois; elle a sa source dans la paroisse de Poule, & coule dans la Saône, près de Trevoux. (D. J.)

ZERIGAN, (*Géogr. mod.*) ville de Perse dans l'Itaque babylonienne, dans une plaine renfermée entre deux montagnes. Cette ville autrefois considérable, ne contient pas aujourd'hui cinq cents maisons. (D. J.)

ZERMAGNE, (*Géogr. mod.*) rivière de la Dalmatie, anciennement *Tedanius* ou *Tedanum*; elle prend son cours par la Dalmatie propre, & par la Morlaquie; & après avoir arrosé Obroazo, elle se décharge au fond d'un long golfe, au septentrion de la ville de Novigrad. (D. J.)

ZERO, f. m. l'un des caractères ou figures numériques, dont la forme est 0. Voyez CARACTERE & FIGURE.

Le zero marque par lui-même la nullité de valeur, mais quand il est joint dans l'arithmétique ordinaire à d'autres caractères placés à sa gauche, il sert alors à en augmenter la valeur de dix en dix, suivant la progression décuple; & lorsque dans l'arithmétique décimale il a d'autres caractères à sa droite, il sert alors à en diminuer la valeur dans la même proportion. Voyez NUMÉRATION & DÉCIMAL. Chambers. (E)

ZEROGERE, (*Géog. mod.*) ville de l'Inde, en deçà du Gange; Ptolomée, l. VII, c. j, la compte parmi les villes situées à l'orient du fleuve Namadus. Le manuscrit de la bibliothèque Palatine porte *Xérogere* au lieu de *Zérogere*. (D. J.)

ZEROS, f. m. (*Lythol. anc.*) pierre précieuse transparente, qui selon Pline, Fff

l. XXXVII, c. ix, est marquée de taches noires & blanches, & a beaucoup de rapport avec une autre qu'il appelle *iris*; nous ne savons point aujourd'hui quelle pierre ce peut être. (*D. J.*)

ZERTAH, (*Géogr. mod.*) ville de Perse dans la province de Belad Ciston, selon Tavernier, qui dit que les géographes du pays marquent à 79 d. 30' de long. & à 32 d. 30' de lat. (*D. J.*)

ZERUIS, (*Géogr. anc.*) ville de la Thrace, selon l'itinéraire d'Antonin, qui la marque sur la route de Dyrrachium à Byzance, en passant par la Macédoine & la Thrace; elle s'y trouve entre *Dymæ* & *Plotinopolis*, à 24 milles de chacune de ces villes: quelques manuscrits portent *Zeruim*, & Simler lit *Zerne*. (*D. J.*)

ZÉRUMBETH, *f. m.* (*Botan. exot.*) racine étrangère très-rare & très-peu connue; voici le précis de ce qu'en dit M. Geoffroi.

C'est une racine tubéreuse, genouillée, inégale, grosse comme le pouce, & quelquefois comme le bras, un peu applatie, blanchâtre ou jaunâtre, d'un goût âcre, un peu amer, aromatique, approchant du gingembre, d'une odeur agréable: on la trouve rarement dans les boutiques de droguistes ou d'apothicaires.

La plante s'appelle *zerumbeth*. Garz. *Zinziber laisfolium sylvestre*, Herm. Cat. Hort. Lugd. Bat. 636, 386. Kna. Hort. Malab. 11, 13, Tab. 7. *Walinghuru*, sive *zingiber sylvestre zeylanensis*, H. Lugd. Bat. *Paco-Ceroca*, *Brafilienfis*, Pison & Marcgr. *Zinziber sylvestre majus*, fructu in pediculo singulari. Hans Sloane.

Cette plante est fort curieuse, & nous en devons la description au P. Plumier dans la botanique manuscrite d'Amérique.

La racine de *zerumbeth*, dit-il, est entièrement semblable à celle du roseau, mais d'une substance tendre & rougeâtre, garnie de petites fibres; elle pousse une tige haute d'environ cinq piés, épaisse d'un pouce, cylindrique, formée par les queues des feuilles qui s'embrassent alternativement.

Les feuilles sont au nombre de neuf ou de dix, disposées à droite & à gauche, membraneuses, de la même figure, de la

même grandeur & de la même consistance que celles du balisier ordinaire, rougeâtres & onnées sur leurs bords, d'un verd clair en dessus, & d'un verd foncé & luisant en dessous.

De la même racine, & tout près de cette tige, sortent d'autres petites tiges de couleur écarlate, hautes d'environ un pié & demi, épaisses de quatre pouces, & couvertes de petites feuilles étroites & pointues.

Des aisselles des feuilles naissent des fleurs d'un beau rouge qui sont rangées comme en épi ou en pyramide, & composées de trois tuyaux posés l'un sur l'autre. Ces tuyaux sont partagés en deux parties à leur extrémité. Le calice, qui porte un pistil allongé, menu, blanc, rouge à son extrémité, devient un fruit ovalaire, de la grosseur d'une prune, charnu, creux en manière de nombril, rouge en dehors, & rempli d'un suc de même couleur; il s'ouvre par le haut en trois parties, & contient plusieurs semences, rousses, dures, nichées dans une pulpe filamenteuse.

Cette plante se plaît dans les forêts humides, & le long des ruisseaux; elle vient en abondance dans l'île de S. Vincent; son fruit est un aliment agréable aux bœufs & aux autres bêtes de charge. On tire du suc de ce fruit, un beau violet, qui appliqué sur les toiles de lin ou sur la soie, est ineffaçable.

Parmi les preuves qui font voir que la racine de cet aromate contient beaucoup de sel volatil, huileux, aromatique, la distillation en est une principale; car elle donne dans l'alembic une eau odorante avec assez d'huile, dans laquelle, si la distillation est récente, il nage un peu de sel volatil sous la forme de neige ou de camphre; ce sel dissous dans l'esprit de vin, & mêlé comme il convient avec des confitures, des électuaires & autres choses semblables, est utile dans les crudités acides, les vents & les douleurs d'estomac. Le suc nouvellement exprimé de la racine, produit le même effet, mais avec une douce déjection du ventre.

La racine sèche & réduite en farine, perd beaucoup de son âcreté; c'est pourquoi on en fait du pain dont les Indiens

se nourrissent dans la disette. Le mucilage, qui est attaché dans les interstices de la tête qui est écaillée, se ressent un peu de la vertu de cet aromate. Les qualités médicales de la racine, paroissent fort analogues à la zédoaire & au gingembre. Herman prétend que notre *zérumbeth* est le même que celui des Arabes, mais il faut 1°. convenir que presque toutes leurs descriptions des drogues sont si imparfaites, qu'on n'en peut juger que par conjecture; 2°. qu'en particulier les descriptions qu'ils nous ont données de leur *zérumbeth*, ne s'accordent point avec celle qu'on vient de lire. (D. J.)

ZERYTUS, (Géog. anc.) ville de Thrace, selon Etienne le géographe, qui y met aussi une caverne de même nom, appelée par les anciens *Zerynthum antrum*. Cette caverne qu'Ilacus nomme *antrum Rheæ* ou *Hecatæ*, étoit consacrée à Hécate, à qui, comme le remarque Suidas, on immoloit des chiens. C'est dans ce sens que Lycophron dit, v. 77.

Ζήρυθον ἀντρον τῆς κυνὸς Φαγυρίας.

Le scholiaste Lycophron, Etienne le géographe & le lexicon de Favorinus, mettent cette caverne dans la Thrace. Tite-Live, l. XXXVIII, c. xij, qui connoît *Zerynthus*, sous le nom d'*Apollinis Zerynthi templum*, le place aussi dans la Thrace, aux confins du territoire de la ville d'Ænus: *Eo die, dit-il, ad Hebrum flumen perventum est. Inde Ænorum fines, præter Apollinis (Zerynthum quem vocant incolæ) templum superant.* Cependant Suidas, & le scholiaste d'Aristophane, veulent que l'autre de *Zerynthé* fût dans l'île de Samothrace. Ovide, l. I, *Trist. eleg. ix*, en parle d'une manière si vague, qu'il ne décide rien.

*Venimus ad portus, Imbria terra, tuos.
Inde levi vento Zerynthia litora nactis,
Threiciam teigit sessa carina Samon.*

(D. J.)

ZEST, terme de Perruquier, espece de bourse de cuir ou de peau douce, qui

s'enfle & se resserre par le moyen d'une baleine; elle porte la poudre sur les cheveux ou sur une perruque, dans l'endroit qui en a besoin, par un petit tuyau d'ivoire ouvert à l'extrémité pour la laisser échapper. (D. J.)

ZESTER, c'est parmi les *Confiseurs*, couper l'écorce d'un citron du haut en bas par petites bandes, les plus minces qu'il se peut.

ZESTES d'oranges, de citrons, &c. les *Confiseurs* donnent ce nom à de petites bandes d'écorces coupées de haut en bas, & fort minces.

ZESTOLUSIA, (Littérat.) ζετολυσία, de ζῆα, être chaud, & λυσις, bain; c'est un bain chaud, terme opposé à ψυχρολυσία, qui est un bain froid. Le mot ζετολυσία se trouve dans Galien, de sanit. tuendâ, lib. III, c. viij.

ZETÆ, (Antiquit. rom.) ce mot est synonyme à *vaporarium*; c'étoit chez les anciens des appartemens situés au dessus d'une étuve, dans lesquels on répandoit de l'eau froide, ou de l'eau chaude, selon la saison: la vapeur de cette eau, en tombant par des tuyaux placés dans le mur, échauffoit ou rafraichissoit le *zetæ* à discrétion. Ce mot désigne aussi chez les auteurs latins, des endroits particuliers des bains, où l'on trouvoit des lits destinés au repos, & plus souvent encore à la galanterie. (D. J.)

ZÉTETES, f. m. (Antiq. d'Athènes.) ζητάται; magistrats établis chez les Athéniens dans des occasions extraordinaires, pour faire la recherche des sommes dues à la république, lorsque ces sommes étoient devenues trop considérables par la négligence des receveurs, ou autrement, & qu'il étoit à craindre que leur rentrée ne fût perdue si l'on n'y mettoit ordre. Potter, *archæol. græc.* (D. J.)

ZÉTÉTIQUE, adj. méthode *zététique* dans les mathématiques, c'est la recherche de la solution d'un problème. Voyez **RÉSOLUTION & PROBLÈME**. Ce mot vient du grec ζητάω, quæro, je cherche.

On appelloit quelquefois les anciens pyrrhoniens, *zeterici*, comme qui diroit chercheurs. Voyez **PYRRHONIEN**.

ZETH ou **ZETHA**, (Géogr. mod.)

contrée d'Afrique dans la Haute-Ethiopie ou Abyssinie, près des royaumes de Nérée, de Koncho & de Mahaola; ce sont autant de pays où nous n'avons jamais pénétré. (D. J.)

ZÉTHÈS, f. m. (*Mythol.*) Zéthès & Calaïs enfans de Borée, roi de Thrace, & d'Orythie, fille d'Erechthée, roi d'Athènes, sont trop célèbres dans l'expédition des Argonautes pour être oubliés. On fait que ces dignes fils de Borée avoient des ailes, c'est-à-dire, peut-être des vaisseaux bons voiliers, & que par reconnaissance pour la réception de leur beau-frère Phinée, ils poursuivirent sans relâche les cruelles harpies qui caufoient la famine dans ses états, & les firent fuir jusqu'aux îles *Plautæ*, dans la mer d'Ionie. Ce fut là qu'ils reçurent ordre des dieux, par le ministère d'Iris, de les laisser tranquilles, & de s'en retourner. Ce retour même, *επιστροφή*, fit changer de nom à ces îles, qui depuis ce temps-là furent appelées *Strophades*.

Paufanias n'admet presque point ici d'allégorie; il parle, *in Attic.* du mariage de Borée & d'Orythie, comme d'un fait historique, & dit que ce prince fit équiper une flotte pour défendre son beau-frère contre ses ennemis, qui infestoient les côtes de l'Attique.

Zéthès & Calaïs à leur retour de la Colchide, qui arriva pendant qu'on célébroit les jeux funebres de Pélias, furent insultés par Hercule, qui leur chercha querelle, & les tua pour avoir pris le parti de Typhys, pilote du navire Argo, lequel Typhis avoit été d'avis qu'on laissât Hercule dans la Troade, lorsqu'il abandonna le vaisseau pour aller chercher Hylas.

Il n'est pas difficile d'expliquer les cheveux azurés que la fable leur donne; c'étoit pour marquer l'air où soufflent les vents, & en même temps par allusion au nom de leur pere. Quelques-uns prétendent que la fiction de ces ailes, données par la fable aux enfans de Borée, venoit des habits qu'ils avoient introduits chez les Thessaliens, que les anciens appelloient par dérision des ailes, & qui par leur ampleur, leur légèreté, & sur-tout par

la diversité des couleurs, méritoient si bien ce nom. (D. J.)

ZETHUS, (*Mytholog.*) fils de Jupiter & d'Antiope, & frere d'Amphion. C'est la fable qui le dit; c'est Pausanias qui le confirme.

*La charmante Antiope eut pour pere Azopos,
Pour amant Épopée, & Jupiter lui-même;
Pour enfans deux héros, Amphion & Zéthus.*

(D. J.)

ZEVENAR, (*Géogr. mod.*) petite ville d'Allemagne dans le cercle de Westphalie, au duché de Cleves, à 2 lieues de la ville de Doesbourg vers le midi, & à 3 lieues d'Arnheim du côté de l'orient. Cette ville se trouve enclavée entre la Gueldre hollandoise, & le comté de Zutphen.

ZEVERIN, (*Géogr. mod.*) petite ville de la Haute-Hongrie, sur les confins de la Walachie. Quelques-uns la prennent pour l'ancienne *Æmonia*. (D. J.)

ZEUGITANA REGIO, (*Géogr. anc.*) les anciens ont donné ce nom à une partie de l'Afrique propre, qu'ils divisoient en *Zeugitane* & en *Byzacene*. Ils ne nous ont pas marqué les bornes précises qui séparoient ces deux provinces. Pline dit seulement que la *Zeugitane* comprenoit Carthage, Utique, Hippone, Diarritum, Maxulla, Misua, Clupea & Neapolis. Nous voyons par-là qu'elle s'étendoit d'occident en orient depuis le fleuve Tusca, jusqu'au promontoire de Mercure, où étoient Clupea & Neapolis; mais il ne dit point son étendue dans les terres. En gros, on voit qu'elle avoit la mer Méditerranée au septentrion & à l'orient, la *Byzacene* au midi, & la Numidie au couchant.

Quoique la *Zeugitane* ne fût qu'une partie de l'Afrique propre, ou des terres qui avoient appartenu à l'ancienne Carthage, Pline, l. V, c. iv, semble ne connoître que cette contrée, sous le nom d'*Afrique* proprement dite; mais on ne peut pas exclure la *Byzacene* de d'Afrique propre: car ces deux contrées furent soumises aux Carthaginois, & ne firent ensuite pendant long-

temps qu'une seule province romaine. (D. J.)

ZEUGITES, (*Antiq. d'Athenes.*) *Ζευγίται*; on nommoit ainsi chez les Athéniens la troisième classe du peuple, c'est-à-dire, de ceux qui avoient un revenu annuel en terres de deux cents médimnes, mesure des Grecs, qui contenoit environ six boisseaux romains. (D. J.)

ZEUGMA, (*Géogr. anc.*) ville de Syrie dans la Commagene, au bord de l'Euphrate, entre Samosate & Europus, avec un pont qui avoit occasionné son nom; car *Ζεύγμα* signifie un pont: on le nommoit autrement le pont de l'Euphrate, pont très-célèbre, & très-fréquenté des romains qui vouloient passer dans les contrées orientales. Pline, l. V, c. xlv. Dion Cassius, l. XL, & après eux Etienne le géographe, nous donnent Alexandre le Grand pour le fondateur de ce pont; mais malgré ces autorités, il n'est guère possible de se persuader qu'Alexandre ait bâti le pont *Zeugma*, & que ce soit dans ce lieu qu'il ait fait passer l'Euphrate à son armée. Il n'est pas possible de se figurer que ce grand capitaine, pour traverser l'Euphrate, ait remonté jusque dans la Commagene, dans le temps qu'il avoit Tapscus, & près de lui, un pont abandonné par Darius. D'ailleurs une foule d'auteurs, comme Plutarque, Florus, Tacite & Ammien Marcellin, ont parlé de la ville & du pont de *Zeugma*, sans toucher aucunement cette prétendue circonstance du passage d'Alexandre.

Il est vraisemblable que la fondation de la ville de *Zeugma*, & de son pont, doit être placée peu de temps après la mort du vainqueur de Darius. Pline, l. V, c. xxiv, dit que Seleucus fonda *Zeugma*, célèbre par son passage sur l'Euphrate, ainsi qu'Apamée qui étoit de l'autre côté du fleuve; & que cette dernière ville fut jointe à la première par le pont. Polybe & Strabon disent *Séléucie*, & non *Apamée*; mais peut-être que ce lieu porta le nom de Seleucus son fondateur, & celui de sa femme.

2°. *Zeugma* est encore une ville de la Dace, selon Ptolomée, l. III, c. viij. (D. J.)

ZEUGME, s. m. (*Gram.*) c'est une espece d'ellipse, par laquelle un mot déjà exprimé dans une proposition, est sous-entendu dans une autre qui lui est analogue & même attachée. De là vient le nom de *zeugme*, du grec *ζεύγω*, connexion, lien, assemblage: & le *zeugme* diffère de l'ellipse proprement dite, en ce que dans celle-ci le mot sous-entendu ne se trouve nulle autre part.

L'auteur du manuel des Grammairiens distingue trois especes de *zeugme*: 1°. le *protozeugme*, quand les mots sous-entendus dans la suite du discours se retrouvent au commencement, comme *vicit pudorem libido, timorem audacia, rationem amentia*: 2°. le *mesozeugme*, quand les mots sous-entendus aux extrémités du discours se trouvent dans quelque phrase du milieu, comme *pudorem libido, timorem vicit audacia, rationem amentia*, ce qui est l'espece la plus rare: 3°. l'*hypozeugme*, quand on trouve à la fin du discours les mots sous-entendus au commencement, comme *pudorem libido, timorem audacia, rationem amentia vicit*.

La méthode latine de P. R. observe que dans chacune de ces trois especes de *zeugme*, le mot sous-entendu peut l'être sous la même forme, ou sous une autre forme que celle sous laquelle il est exprimé; ce qui pourroit faire nommer le *zeugme* ou simple, ou composé.

Les trois exemples déjà cités appartiennent au *zeugme* simple: en voici pour le *zeugme* composé.

Changement dans le genre: *utinam aut hic surdus, aut hæc muta facta sit*, (Ter.) c'est un *hypozeugme* où il y a de sous-entendu *factus sit*.

Changement dans le cas: *quid ille fecerit, quem neque pudet quicquam, nec metuit quemquam, nec legem se putat tenere ullam?* (Id.) c'est un *protozeugme* où il faut sous-entendre qui avant *nec metuit* & avant *nec legem*.

Changement dans le nombre: *sociis & rege recepto* (Virg.), suppl. *receptis* avec *sociis*.

Changement dans les personnes: *illè timore, ego risu corruï* (Cic.), c'est-à-dire, *illè timore corruit*.

Ces différens aspects du *zeugme* peuvent aider peut-être les commençans à trouver les supplémens nécessaires à la plénitude de la construction ; mais il faut prendre garde aussi que la multiplicité des dénominations ne grossisse à leurs yeux les difficultés, qui n'ont quelquefois de réalité que dans les préjugés.

L'erreur pareillement n'a point d'autre fondement ; & je croirois volontiers que c'est sans examen que D. Lancelot avance qu'il est quelquefois très-élégant de sous-entendre le même mot dans un sens & une signification différente , comme *tu colis barbam*, *ille patrem* : cela est trop contraire aux vues de l'élocution pour y être une élégance ; & quelle que soit l'autorité des auteurs qui me présenteront de pareils exemples, je ne les regarderai jamais que comme des locutions vicieuses. (E. R. M. B.)

ZEUS, (*Mythol.*) c'est chez les Grecs le nom de Jupiter, il signifie celui qui donne la vie à tous les êtres animés. (D. J.)

ZEYBO ou CEYBA, (*Hist. nat. Bot.*) arbre d'Amérique qui croit sur-tout dans le nouveau Mexique. Il devient d'une grandeur surprenante ; mais son bois est si spongieux, qu'il n'est d'aucun usage. Son fruit est une espèce de filique remplie d'une substance semblable à de la laine très-fine, que le moindre vent dissipe lorsque leur enveloppe s'ouvre dans la maturité.

ZEYBO, (*Géogr. mod.*) ville, ou plutôt village de l'Amérique septentrionale, dans l'île Hispaniola, autrement Saint-Domingue, sur la côte méridionale.

ZEZERO, LE, (*Géogr. mod.*) en latin *Orecharus*, rivière de Portugal. Elle prend sa source dans la province de Beira, au midi, & proche de Guarda, & va se rendre dans le Tage près de Punhete. (D. J.)

Z I A

ZIA ou ZÉA, (*Géogr. anc. & mod.*) île de l'Archipel, l'une des Cyclades. Elle est à quatre lieues de l'île de Joura, autrement nommée *Trava*, à cinq lieues au midi de l'île d'Eubée, connue aujourd'hui sous le nom de *Negrepont*, à six

lieues de l'île d'Andros, à trois lieues de l'île d'Helene ou de Macronisi, autrement dite *Isola longa*, & à dix-huit milles du promontoire de l'Attique, nommé autrefois *Sunium*, & aujourd'hui *cap des Colannes*. On compte trente-fix milles de Thermie à *Zia*, quoiqu'il n'y en ait pas douze de cap en cap. Elle s'étend en longueur du sud-ouest au nord-est, & elle peut avoir trente milles d'Italie de circuit. Son port est un des plus assurés de la Méditerranée, outre que les vaisseaux y font de l'eau, du biscuit & du bois.

L'île de *Zia* est celle que les anciens grecs appellent *Céos*, & par abréviation, *Côs*, & qui fut nommée par les latins *Céa* ou *Cia*. On lui donne encore aujourd'hui le nom de *Cea* ou *Zéa* ; les Grecs l'avoient nommée auparavant *Hydrussa*, c'est-à-dire, *abondante en eau*, à cause qu'elle est bien pourvue ; mais ce nom ne lui étoit pas particulier, puisque l'île de Ténos avoit été ainsi appelée, & pour la même raison. Dans la suite on la nomma *Céos* ou *Cea*, de *Céus*, fils du géant Titan.

Aristée, fils d'Apollon & de Cyrene, affligé de la mort de son fils Adéon, quitta la ville de Thebes, à la persuasion de sa mere, & se retira dans l'île de *Céos*, alors inhabitée. Diodore de Sicile, l. IV, dit qu'il se retira dans l'île de *Cos* ; mais il y a apparence que ce nom étoit commun à la patrie d'Hippocrate & à l'île de *Kéos* ou *Céos*, & *Céa* ; car Erienne le géographe a employé le nom de *Kos* pour *Kéos*, si ce n'est qu'on veuille que ce soit une faute à corriger chez lui & chez Diodore de Sicile. Quoi qu'il en soit, l'île de *Céos* se peupla, & le pays se cultiva avec le dernier soin, comme il paroît par les murailles qu'on avoit bâties jusqu'à l'extrémité des montagnes pour en soutenir les terres.

Cette île devoit être incomparablement plus grande qu'elle n'est aujourd'hui, si Plin (l. II, c. lxxij, & l. IV, c. xij.) a été bien informé des changemens qui lui sont arrivés. Autrefois, suivant cet auteur, elle tenoit à l'île d'Eubée ; la mer en fit deux îles, & emporta la plus grande partie des terres qui regardoient la *Bœotie*. Tout cela s'accommode assez avec la figure de

Zia, qui s'étend du nord au sud, & se rétrécit de l'est à l'ouest. Peut-être que ce fut l'effet du débordement du Pont-Euxin dont a parlé Diodore de Sicile.

De quatre fameuses villes qu'il y avoit dans Céos, il ne reste que Carthée, sur les ruines de laquelle est bâti le bourg de *Zia*: c'est de quoi l'on ne sauroit douter en lisant Strabon & Pline. Ce dernier assure que Pœesse & Careffus furent abymées, & Strabon écrit que les habitans de Pœesse passèrent à Carthée, & ceux de Careffus à Ioulis. Or la situation d'Ioulis est si bien connue, qu'on n'en peut pas douter. Il ne reste donc plus que Carthée remplie encore d'une infinité de marbres cassés ou employés dans les maisons du bourg de *Zia*.

En prenant la route du sud-sud-est du bourg de *Zia*, on arrive aux restes superbes de l'ancienne ville d'Ioulis, connue par les gens du pays sous le nom de *Polis*, comme qui diroit la ville. Ces ruines occupent une montagne, au pied de laquelle les vagues se viennent briser, mais du temps de Strabon, éloignée de la mer d'environ trois milles. Careffus lui servoit de port. Aujourd'hui il n'y a que deux méchantes cales, & les ruines de l'ancienne citadelle sont sur la pointe du cap. Dans un lieu plus enfoncé, on distingue le temple par la magnificence de ses débris. La plupart des colonnes ont le fût moitié lissé, moitié cannelé, du diamètre de deux piés moins deux pouces, à cannelures de trois pouces de large. On descend à la marine par un escalier taillé dans le marbre pour aller voir sur le bord de la cale une figure sans bras & sans tête. La draperie en est bien entendue; la cuisse & la jambe sont bien articulées. On croit que c'est la statue de la déesse Némésis; car elle est dans l'attitude d'une personne qui poursuit quelqu'un.

Les restes de la ville sont sur la colline, & s'étendent jusque dans la vallée où coule la fontaine Ioulis, belle source d'où la place avoit pris son nom. On ne sauroit guere voir de plus gros quartiers de marbre que ceux qu'on avoit employés à bâtir les murailles de cette ville. Il y en a de longs de plus de douze piés. Dans les ruines de la ville, parmi les champs semés d'orge, on

trouve dans une chapelle grecque le reste d'une inscription sur un marbre cassé, où on lit encore *Ιουλιδα*, accusatif d'*Ιουλῆς*: le mot de *Σπίρματος* s'y trouve deux fois.

On alloit de cette ville à Carthée par le plus beau chemin qu'il y eût peut-être dans la Grece, & qui subsiste encore l'espace de plus de trois milles, traversant les collines à mi-côte, soutenu par une muraille couverte de grands quartiers de pierre plate grisâtre, qui se fend aussi facilement que l'ardoise, & dont on couvre les maisons & les chapelles dans la plupart des îles. Ioulis, comme dit Strabon, *l. V*, fut la patrie de Simonide, poète lyrique, & de Bachylide, son cousin. Erasistrate, fameux médecin, le sophiste Prodicus & Ariston le péripatéticien, naquirent aussi dans cette île. Les marbres d'Oxford nous apprennent que Simonide, fils de Léopéris, inventa une espèce de mémoire artificielle, dont il montrait les principes à Athènes, & qu'il descendoit d'un autre Simonide, grand poète, aussi fort estimé dans la même ville, & dont il est parlé dans l'époque 50. Le poète Simonide composa des vers si tendres & si touchans, que Catulle les appelle les *larmes de Simonida*.

Après la défaite de Cassius & de Brutus, Marc-Antoine donna aux Athéniens Cée, Ægine, Ténos, & quelques autres îles voisines. Il est hors de doute que Cée fut soumise aux empereurs romains, & passa dans le domaine des Grecs. Ensuite elle tomba entre les mains des ducs de l'Archipel. Jacques Chrispole la donna en dot à sa sœur Thadée, femme de Jean-François de Sommerive, qui en fut dépouillé par Barberousse sous Soliman II.

Strabon rapporte un fait bien singulier de l'ancienne Céos, mais qu'il ne faut pas croire sans examen. Il prétend qu'il y avoit une loi dans cette île qui obligeoit les habitans à s'empoisonner avec de la ciguë, quand ils avoient passé soixante ans, afin qu'il restât assez de vivres pour la subsistance publique.

Héraclide raconte seulement que l'air de l'île de Cée étoit si bon, qu'on y vivoit fort long-temps, mais que les habitans ne se prévalaient pas de cette faveur de la nature, & qu'avant que de se laisser

atteindre par les infirmités de l'âge caduc, ils terminoient leurs jours, les uns avec du pavor, les autres avec de la ciguë. Elien, *l. III, c. xxxvij*, assure aussi que ceux de cette île qui se sentoient incapables, à cause de leur décrépitude, d'être utiles à la patrie, s'assembloient en un festin, & avaloient de la ciguë.

Il paroît d'abord de ces divers récits, que Strabon s'est faussement imaginé qu'il y avoit une loi dans Céos, par laquelle on devoit se donner la mort, dès que l'on avoit passé l'âge de soixante ans; les termes d'Héraclide & d'Elien insinuent seulement une coutume volontaire, & vraisemblablement ils ont pris pour coutume ce qui n'étoit arrivé qu'à quelques particuliers; car si cet usage eût été commun, il n'est pas possible que tous les autres historiens l'eussent passé sous silence. Il y avoit peut-être à Céos le même usage qui régnoit à Marseille. Valere Maxime dit qu'on gardoit publiquement dans cette dernière ville un breuvage empoisonné, & qu'on le donnoit à ceux qui exposoient au sénat les raisons pour lesquelles ils souhaltoient de mourir. Le sénat examinoit leurs raisons avec un certain tempérament, qui n'étoit ni favorable à une passion téméraire de mourir, ni contraire à un desir légitime de la mort, soit qu'on voulût se délivrer des persécutions de la mauvaise fortune, soit qu'on ne voulût pas courir le risque d'être abandonné de son bonheur. Après tout, il est sûr que s'il n'y avoit point de loi à Céos pour engager quelqu'un à abrégier ses jours quand il étoit las de vivre, on pouvoit prendre ce parti sans s'être fait autoriser par le souverain. Voyez pour cette preuve l'article IOULIS, (*Géographie.*)

Valere Maxime rapporte, comme témoin oculaire à ce sujet, avoir vu une citoyenne de cette île, issue d'une maison illustre, laquelle après avoir vécu long-temps dans une félicité parfaite, craignant que l'incertitude de la fortune ne troublât par malheur l'arrangement de ses jours, résolut de se donner la mort. Elle informa ses concitoyens de la résolution qu'elle avoit prise, non par ostentation, mais pour ne pas quitter son poste sans être autorisée.

Pompée qui étoit sur les lieux, accourut à ce spectacle. Il trouva la dame couchée sur un lit, & proprement ajustée. Il employa toute la vivacité de son éloquence pour la détourner de son dessein, mais elle n'en fut point ébranlée. La tête appuyée sur le coude, elle entretenoit gaiement ceux qui l'étoient venus voir. Enfin, après avoir exhorté ses enfans à l'union, & leur avoir partagé ses biens, elle prit d'une main assurée un verre plein d'un poison tempéré qu'elle avala. Elle n'oublia pas d'invoquer Mercure, & de le prier de la conduire en l'une des meilleures places de l'élysée, & sans perdre un moment de sa tranquillité, elle marquoit les parties de son corps où le poison faisoit impression; lorsqu'elle le sentit proche du cœur, elle appella ses filles pour lui fermer les yeux, & expira.

Pline, *l. IV, c. xij*, prétend que ce fut une femme de l'île de Céos qui inventa l'art de filer l'ouvrage des vers à soie, & d'en faire des étoffes. *Telas araneorum modo texunt (bombyces), ad vestem luxumque seminarum, quæ bombycina appellatur. Prima eas reordinari, rursusque texere, invenit in Ceo mulier Pamphila, Latvi filia, non fraudanda gloriâ excogitata rationis, ut denudet feminas vestis.* Aristote, *l. V, c. xix*, a fourni ce fait à Pline, mais il est vraisemblable que les paroles d'Aristote doivent s'entendre de l'île de Cós, patrie d'Hippocrate, & non de l'île de Céos; cependant on recueilloit autrefois beaucoup de soie à Céos; on en recueille encore de même aujourd'hui, & les bourgeois de Zia s'asseyent ordinairement pour filer leur soie sur les bords de leurs terrasses, afin de laisser tomber le fuseau jusqu'au bas de la rue, qu'ils retirent ensuite en roulant le fil.

M. de Tournesfort & sa compagnie trouverent l'évêque grec en cette posture, qui demanda quelles gens ils étoient; & leur fit dire que leurs occupations étoient bien frivoles, s'ils ne cherchoient que des plantes & de vieux marbres. Mais il eut pour réponse, que l'on feroit plus édifié de lui voir à la main les œuvres de S. Chrysostôme ou de S. Basile, que le fuseau.

Le même Plin, *liv. XVI, c. xxvij*, a remarqué que l'on cultivoit dans Cés les figuiers avec beaucoup de soin; on y continue encore aujourd'hui la caprification. On y nourrit de bons troupeaux; on y recueille beaucoup d'orge & de velani; c'est ainsi qu'on appelle le fruit d'une des plus belles espèces de chêne qui soient au monde; on s'en sert pour les teintures & pour tanner les cuirs. Il n'y a dans toute l'île que cinq ou six pauvres familles du rit latin; tout le reste est du rit grec, dont l'évêque est assez riche.

Le bourg de *Zia*, bâti sur les ruines de l'ancienne Carthée, est aussi sur une hauteur, à 3 milles du port de l'île de *Zia*, au fond d'une vallée désagréable. C'est une espèce de théâtre d'environ 2000 maisons, élevées par étages & en terrasses; c'est-à-dire, que leur couvert est tout plat, comme par tout le levant, mais assez fort pour servir de rue: cela n'est pas surprenant dans un pays où il n'y a ni charrettes, ni carrosses, & où l'on ne marche qu'en escarpins.

Parmi les marbres conservés chez les bourgeois, le nom de *Gymnastarque* se trouve dans deux inscriptions fort maltraitées, & l'on y voit un bas-relief en demi-bosse, où la figure d'une femme est représentée avec une belle draperie. La ville de Carthée s'étendoit dans la vallée qui vient à la marine. On y voyoit encore dans le dernier siècle plusieurs marbres, sur-tout une inscription de 41 lignes, transportée dans une chapelle. Le commencement de cette inscription manque, la plus grande partie des lettres est si effacée, qu'on n'y peut déchiffrer que le nom de *Gymnastarque*. (*Le chevalier DE JAUCOURT.*)

ZIAMET & TIMAR, (*Hist. milit. des Turcs.*) On entend par ces deux mots *ziamet* & *timar*, de certains fonds de terres, dont les conquérans turcs ont dépouillé le clergé, la noblesse, & les particuliers des pays qu'ils ont pris sur les Chrétiens. Ces sortes de terres ayant été confisquées au profit du grand seigneur, il les a destinées à la subsistance d'un cavalier de la milice, appelé *zaïm* ou *timariot*: car *zaïm* ou *timariot* est le nom de la

Tome XXXVI.

personne, & *ziamet* ou *timar* le nom de la terre.

Le *ziamet* ne diffère du *timar*, que parce qu'il est d'un plus grand revenu, car il n'y a point de *ziamet* qui vaille moins de 20 mille aspres de rente: ce qui est au dessous n'a que le titre de *timar*. Le sieur Belguier juge que le mot *ziamet* vient de l'arabe: car, dit-il, *zaïm* signifie en arabe, un seigneur, un commandant, qui conduit un certain nombre d'hommes, dont il est le maître. Quant au mot *timar*, il le dérive du grec *τιμα*, qui signifie honneur, parce que ces récompenses se donnoient pour honorer la vertu des soldats. Les Grecs appelloient ces marques d'honneur *τιμαρια*, & appelloient ceux qui en étoient honorés *τιμαριοι*. Les Turcs ont emprunté ces mots des Grecs, & se les sont appropriés avec peu de changement: car au lieu de *timariot*, ils disent *timar*, en retranchant la terminaison grecque.

Il y a deux sortes de gens qui composent la milice des Turcs. La première sorte est entretenue du revenu de certaines terres que le grand-seigneur leur donne: la seconde est payée en argent. La principale force de l'empire consiste dans la première, qui est encore divisée en deux parties; car c'est celle qui est composée de *zaïms*, qui sont comme des gentilshommes en certains pays, & de *timariots*, qui peuvent être comparés à ceux que les Romains appelloient *decumani*.

Les uns & les autres, savoir les *zaïms* & le *timariots*, ont cependant été établis pour la même fin. Toute la différence que l'on peut mettre entre eux, consiste dans leurs lettres-patentes, qui reglent le revenu des terres qu'ils tiennent du grand-seigneur. La rente d'un *zaïm* est depuis 20000 aspres, jusqu'à 9999 & rien plus; s'il y avoit encore un aspre, ce seroit le revenu d'un *sangiac-beg*, qu'on appelle un *bacha*, qui est de 100000 aspres, jusqu'à 199999 aspres, car si on y ajoutoit un aspre davantage, ce seroit le revenu d'un *beglerbeg*.

Il y a deux sortes de *timariots*; les premiers reçoivent les provisions de leurs terres de la cour du grand-seigneur: Ce nom leur a été donné, parce que *teskerch*

Ggg

signifie un *billet*; & comme la syllabe *lu* s'ajoute par les Turcs aux noms substantifs, pour en former des adjectifs, *teskereh* - lu est celui qui est en possession d'un *timar* par un billet ou par un ordre du grand-seigneur. Leur revenu est depuis 5 ou 6000 aspres, jusqu'à 19999; car si on y ajoutoit encore un aspre, ce seroit le revenu d'un *zaïm*. Les autres s'appellent *teskeretis*, qui obtiennent leurs provisions du *beglerbeg* de leur pays: leur revenu est depuis 3000 aspres jusqu'à 6000.

Les *zaïms* sont obligés de servir dans toutes les expéditions de guerre avec leurs tentes, où il doit y avoir des cuisines, d'autres appartemens proportionnés à leurs biens, à leur qualité: & pour chaque somme de 5000 aspres de revenu qu'ils reçoivent du grand-seigneur, ils sont obligés de mener avec eux à l'armée un cavalier, qui se nomme *gebelu*, c'est-à-dire, porteur de cuirasse; ainsi un *zaïm* qui a 30000 aspres de revenu, doit être accompagné de six cavaliers. Un *zaïm* qui en a 90000 doit être accompagné de 18 cavaliers, & de même des autres à proportion de leur revenu. Chaque *zaïm* prend le titre de *kilitich*, c'est-à-dire, épée. C'est pourquoi lorsque les Turcs font le compte des forces que les *beglerbegs* peuvent mener à l'armée pour le service de leur prince, ils ne s'arrêtent qu'aux *zaïms* & aux *timariots* seuls, qu'ils appellent autant d'épées, sans compter ceux qui les doivent accompagner.

Les *timariots* sont obligés de servir avec des tentes plus petites que les *zaïms*, fournies de trois ou quatre corbeilles, pour en donner une à chaque homme qui les accompagne; parce qu'outre qu'ils doivent combattre aussi-bien que les *zaïms*, il faut encore qu'ils portent de la terre & des pierres pour faire des batteries & des tranchées. Les *timariots* doivent en outre mener un cavalier pour chaque somme de 3000 aspres de revenu qu'ils ont: de même que les *zaïms* pour chaque somme de 5000 aspres.

Les *zaïms* & les *timariots* sont disposés par régimens, dont les colonels sont appelés *alai-begler*, du mot arabe *alai*, qui signifie celui qui est au dessus des autres, &

du mot turc *beg*, qui veut dire seigneur; de sorte que les *alai beglers* sont les chefs ou les supérieurs des *zaïms* & des *timariots*, c'est-à-dire, leurs colonels. Ces colonels sont soumis à un *bacha*, ou à un *fangiag-beg*, & celui-là à un *begler-beg*; lorsque toutes ces troupes sont rassemblées en un corps, elles se trouvent au rendez-vous qui est marqué par le général, que les Turcs appellent *serasker*. Lorsque les *zaïms* & les *timariots* marchent, ils ont des drapeaux appelés *alem*, & des tymbales nommées *tabl*.

Ces deux ordres militaires ne sont pas seulement destinés à servir sur terre, mais on les oblige quelquefois à servir dans l'armée navale, où on les appelle *deria-kaleminde*, & où ils sont sous le commandement d'un capitaine *bacha* ou amiral. Il est vrai que les *zaïms* sont souvent dispensés de servir sur mer en personne, moyennant la somme à laquelle ils sont taxés sur les livres, & de cet argent on leve d'autres soldats, qui sont enrôlés dans les registres de l'arsenal; mais les *timariots* ne peuvent s'exempter de servir en personne, avec toute la suite que le revenu de leurs terres les oblige de mener avec eux.

Pour ce qui est du service sur terre, ni les *zaïms*, ni les *timariots* ne s'en peuvent jamais dispenser, & il n'y a point d'excuse qui puisse passer pour légitime à cet égard. S'il y en a de malades, il faut qu'ils se fassent porter en litière & en brancard. S'ils sont encore enfans, on les porte dans des paniers: on les accoutume ainsi dès le berceau à la fatigue, au péril & à la discipline militaire. Ce détail suffit pour faire connoître quelle est la nature des *zaïms* & des *timariots* qui sont compris sous le nom général de *spahis*, & qui font la meilleure partie de l'armée des Turcs.

Il n'est pas possible de faire un calcul précis du nombre des cavaliers que doivent mener avec eux les *zaïms* & les *timariots* de l'empire du grand-seigneur; mais un *zaïm* ne peut mener avec lui moins de quatre cavaliers, & c'est le plus grand nombre qu'un *timariot* soit obligé de mener. Le moindre *timariot* doit mener un homme à la guerre, & le plus considérable *zaïm* en doit mener 19. La difficulté de faire

un compte plus exact seroit d'autant plus grande que les commissaires qui sont envoyés par la Porte pour faire les montres & les rôles, ne savent pas moins faire valoir leur métier que les officiers les plus raffinés chez les Chrétiens. Peut-être aussi que la politique du grand-seigneur tolère cet abus, afin de faire croire que le nombre de ses troupes est plus grand qu'il n'est effectivement.

La vaste étendue de terrain que leurs pavillons occupent, le grand attirail de leurs bagages, & le nombre prodigieux de valets qui suivent l'armée font que le peuple s'imagine que les troupes sont composées d'une multitude infinie de soldats. Ce qui sert encore à augmenter l'idée de ce nombre, mais qui le diminue en effet, c'est l'usage des passe-volants dont les zaïms se servent aux jours de montre.

Enfin une chose cause encore plus de changement dans le nombre des soldats, c'est la mort des zaïms & des timariots dont quelques-uns n'ont leur revenu qu'à vie seulement, & les autres meurent sans enfans; car en ce cas leurs terres retournent à la couronne. Comme ceux qui les possédoient, les avoient cultivées & en avoient augmenté le revenu par leur soin & par leur travail, le grand-seigneur les donne à d'autres, non pas sur le pié qu'elles avoient été données aux premiers, mais sur le pié du revenu qu'elles se trouvent rapporter, qui est quelquefois le double de la première valeur. Par ce moyen le sultan augmente le nombre de ses soldats.

On compte 1075 *ziamets* & 8194 *timars*. On prétend en général que le nombre des zaïms monte à plus de dix mille, & celui des timariots à soixante & douze mille; mais ces sortes de calculs sont extrêmement fautifs.

Parmi les troupes qui se tirent de ces *ziamets* & de ces *timars*, on mêle en temps de guerre de certains volontaires ou aventuriers, que les Turcs appellent *giomullu*. Les zaïms & les timariots peuvent, lorsqu'ils sont âgés ou impotens, se défaire de leur *ziamet* & de leur *timar* en faveur d'un de leurs enfans. *Ricaux, Belpier & la Guilletiere. (D. J.)*

ZIAZAA, f. f. (*Hist. nat. Litholog.*)

pierre dans laquelle on voit un mélange de tant de différentes couleurs, que l'on n'en voit aucune qui soit bien décidée. Son nom venoit de l'endroit où elle se trouvoit. Ludovico Doleo, qui connoissoit cette pierre à fond, nous assure qu'elle rendoit querelleurs ceux qui la portoient, & faisoit voir des choses terribles en songe.

ZIBELINE, f. f. (*Hist. nat. Zoolog.*) marte *zibeline*; animal quadrupède qui ressemble beaucoup à la marte, mais il est un peu plus petit. Il a tout le corps de couleur fauve obscure, excepté la gorge qui est grise, & la partie antérieure de la tête & les oreilles qui sont d'un gris blanchâtre. On trouve cet animal en Lithuanie, dans la Russie blanche, dans la partie septentrionale de la Moscovie, & dans la Scandinavie.

ZIBELINE, (*Hist. nat. des animaux.*) en allemand *zobel*, en anglois *sable*, espèce de belette ou de marte, de la grosseur d'un écureuil, dont la peau est d'un brun très-foncé ou presque noire, mais quelquefois entremêlée de quelques poils blancs: c'est une des fourrures les plus rares, & qui se paie le plus chèrement. On trouve des *zibelines* dans la Laponie, chez les Samoyèdes, & dans les autres contrées septentrionales; mais celles de la Sibérie sont les plus recherchées; on estime sur-tout celles que l'on trouve près de Vitimski; elles passent pour l'emporter en beauté sur toutes les autres: on en trouve en grande abondance dans la péninsule de Kamtschatka, & dans le pays des Korekis; mais elles sont d'une qualité inférieure aux précédentes. Suivant le rapport de quelques voyageurs, les *zibelines* y sont aussi communes que les écureuils; ainsi les habitans de ces pays, s'ils étoient aussi industrieux que ceux de Vitimski, pourroient compenser par la quantité la supériorité que les *zibelines* de Sibérie ont pour la qualité.

Avant que les Russes eussent fait la conquête de la Sibérie, les *zibelines* étoient assez communes; mais ces animaux farouches s'éloignent des endroits habités; & ce n'est pas sans peine que les chasseurs en obtiennent; ils sont obligés de remonter la rivière de Vitim & les deux rivières de Massia qui s'y jettent, & d'aller jusqu'au

lac Oronne dans des lieux déserts & fort éloignés de toute habitation.

Les *zibelines* vivent dans des trous comme les martes, les belettes, les hermines, & les autres animaux de ce genre. Les chasseurs prétendent qu'il y en a qui se font des nids au haut des arbres avec des herbes seches, de la mousse, & de petites branches; & que tantôt elles vivent dans leurs trous, & tantôt dans leurs nids; qu'elles y restent environ douze heures, & qu'elles emploient les douze autres à chercher leur nourriture. L'été, avant que les fruits & les baies des arbres soient mûrs, elles mangent des écureuils, des martes, des hermines, &c. & sur-tout des lievres; l'hiver, elles mangent des oiseaux; mais lorsque les fruits & les baies sont mûrs, elles en sont très-friandes, & sur-tout du fruit du cormier, qu'elles mangent avidement; ce qui leur cause des démangeaisons qui les obligent à se frotter contre les arbres; par-là leur peau s'use & devient défectueuse; quand les cormiers ont beaucoup de fruit, les chasseurs ont de la peine à se procurer de belles fourrures.

Les *zibelines* ont des petits, vers la fin de mars ou au commencement d'avril; elles en ont depuis trois jusqu'à cinq d'une portée; elles les allaitent pendant cinq ou six semaines.

Ce n'est jamais que pendant l'hiver que l'on va à la chasse des *zibelines*; la raison est que le poil leur tombe au printemps; il est très-court pendant l'été, & pendant l'automne il n'est point encore assez fourni: les habitans du pays appellent ces sortes de *zibelines*, *nedasobili*, ou *zibelines* imparfaites; elles se vendent à bas prix.

Ceux qui vont à la chasse des *zibelines* partent à la fin du mois d'août; ils forment des compagnies qui sont quelquefois de quarante hommes, & se pourvoient de bateaux pour remonter les rivières, de guides qui soient au fait des lieux où ils trouveront des *zibelines*, & d'amples provisions pour subsister dans les déserts. Arrivés au lieu de la chasse, ils y bâtissent des cabanes & se choisissent un chef expérimenté dans ces sortes d'expéditions; celui-ci divise les chasseurs en plusieurs bandes, à chacune desquelles il nomme un chef particulier,

& il leur assigne l'endroit où elles iront chasser. Quand le temps de se séparer est venu, chaque bande va de son côté & fait sur sa route des trous dans lesquels on enfouit des provisions. A mesure qu'on s'avance, les chasseurs tendent par-tout des pieges, en creusant des fosses, qu'ils entourent de pieux, & qu'ils recouvrent de planches pour empêcher la neige de les remplir; l'entrée de ces pieges est étroite, & au dessus est une planche mobile qui tombe aussi-tôt que l'animal vient prendre l'appât de viande ou de poisson qu'on lui a préparé. Les chasseurs continuent ainsi d'aller en avant, & tendent par-tout des pieges; à mesure qu'ils avancent, ils renvoient en arriere quelques-uns d'entre eux pour chercher les provisions qu'ils ont enfouies; ceux-ci en revenant visitent les pieges pour en ôter les *zibelines* qui ont pu s'y prendre.

On chasse aussi les *zibelines* avec des filets; pour cet effet on suit leur piste sur la neige; ce qui conduit à leurs trous, que l'on enfume afin de les forcer d'en sortir; le chasseur tient son filet tout prêt à les recevoir, & son chien pour les saisir; il les attend quelquefois deux ou trois jours. On les tire aussi sur des arbres avec des fleches émoussées. Lorsque le temps de la chasse est fini, les bandes se rassemblent auprès du chef commun, à qui l'on rend compte de la quantité de *zibelines* ou d'autres bêtes que l'on a prises; & on lui dénonce ceux qui ont fait quelque chose de contraire aux regles, le chef les punit; ceux qui ont volé sont battus & privés de leur part au butin. En attendant le temps du retour, qui est celui du dégel des rivières, on prépare les peaux; les chasseurs remontent alors dans leurs barques; & de retour chez eux, ceux qui sont chrétiens donnent d'abord à l'Eglise quelques-unes de leurs fourrures, suivant le vœu qu'ils en ont fait avant que de partir; ces *zibelines* se nomment *zibelines de Dieu*. Ensuite ils paient leur tribut en fourrures aux receveurs du souverain; ils vendent le reste & partagent également les profits. Voyez la description de Kamschatka, par M. Kracheninikon.

Les fourrures de *zibelines* les plus cheres & les plus estimées, sont celles qui sont

les plus noires , & dont les poils sont les plus longs. Depuis la conquête de la Sibérie, les souverains de la Russie se sont réservé le débit de cette marchandise, dans laquelle les habitants paient une partie de leur tribut. Le gouverneur de Sibérie met son cachet sur les *zibelines* prises dans son gouvernement, & les envoie au sénat de Petersbourg; on les assortit alors par paquets de dix peaux, & l'on en fait des caisses, dont chacune est composée de dix paquets; ces caisses se vendent à proportion de leur beauté; les plus belles se vendent jusqu'à 2500 roubles, (environ 12500 livres;) celles d'une moindre qualité se vendent 1500 roubles (7500 livres.) Ce sont les grands de la Turquie qui sont les plus curieux de cette marchandise. (—)

ZIBELINE, (*Fourrure.*) nom que l'on donne aux peaux de martes les plus précieuses: les *zibelines* se tirent de la Laponie moscovite & danoise. Il s'en trouve aussi une grande quantité en Sibérie, province des états du Czar: l'animal qui fournit la *zibeline* est du genre des belettes, & de la grosseur d'un chat; il a de longs poils autour des yeux, du nez, & du museau; sa couleur est jaune obscur, mêlé d'un brun foncé; mais le devant de sa tête & ses oreilles, sont d'un gris brunâtre. (*D. J.*)

ZICLOS, (*Géogr. mod.*) petite ville de la Basse-Hongrie, au comté de Baran; cette ville située à cinq lieues de Cinq-Eglises, est prise pour l'ancienne *Jovalium*. (*D. J.*)

ZIGÆ, (*Géogr. ancienne.*) peuples de la Sarmatie asiatique: c'est Plin., l. VI, c. vij, qui en parle. Comme ils habitoient au bord du Tanais, divers géographes ont eu tort de vouloir les confondre avec les *Zigi* de Strabon, & avec les *Sindi* de Plin. & de Ptolomée, qui avoient leur demeure au bord du Pont-Euxin. (*D. J.*)

ZIEGENHAUS, (*Géogr. mod.*) petite ville d'Allemagne, en Silésie, dans la principauté de Neiss, à trois lieues au midi de la ville de Neiss, sur la Bila. (*D. J.*)

ZIEGENHEIM, (*Géogr. mod.*) ville d'Allemagne, dans le landgraviat de Hesse, capitale du comté de même nom, sur la petite rivière de Schwalm, à six lieues au sud-ouest de Cassel; elle est petite, mais

bien bâtie. *Long.* 27, 12; *lat.* 52, 8. (*D. J.*)

ZIEMNOI-POIAS, (*Géogr. mod.*) ce mot russe signifie *ceintures de la terre*; c'est ainsi que les Russes nomment de grandes montagnes qui sont dans le pays des Samoyedes. Elles commencent à la pointe occidentale qui forme le golfe qui est à l'embouchure de l'Obi; à l'extrémité est le fort Scop, ou le fort d'Obi. Elles courent trente lieues françoises vers le midi; puis environ autant vers le sud-ouest, jusqu'au lac Kiratis, d'où sort la rivière de Soba qui va se joindre à l'Obi; delà tournant vers l'ouest l'espace de soixante lieues, elles vont se joindre à une autre chaîne de montagnes qui s'avance vers le midi; de sorte que plus elles s'éloignent de l'Obi, plus elles s'écartent de la mer. M. Delisle les marque dans sa carte de la Tartarie, sans y mettre leur nom. (*D. J.*)

ZIGENE, voyez MARTEAU.

ZIGENRICK, (*Géogr. mod.*) petite ville d'Allemagne, au marquisat de Misnie, sur la droite de la Sala. (*D. J.*)

ZIGEIRA, ou **ZIGIRA**, (*Géogr. mod.*) ville de l'Afrique propre; elle est mise par Ptolomée, l. IV, c. iij, au nombre des villes situées entre la ville de Thabraca, & le fleuve Bagrada. (*D. J.*)

ZIGERE, (*Géogr. anc.*) ville de la Thrace; Plin., l. IV, c. xj, la place dans les terres, & au voisinage de la Basse-Macédoine; il ajoute que c'étoit une des villes des Scythes Aroterés, qui s'étoient établis dans ce quartier. (*D. J.*)

ZIGETH, **ZIGHET**, **ZYGETH**, ou **SIGETH**, (*Géogr. mod.*) ville de la Basse-Hongrie, capitale du comté qui porte son nom; c'est une des plus fortes places de la Hongrie. Elle est située à trois lieues de la Drave vers le nord, & à sept de Cinq-Eglises vers le couchant, dans un marais formé par la rivière d'Alma; & elle est défendue par une citadelle, & trois fossés pleins d'eau. *Longit.* 36, 31; *latitude* 46, 2.

C'est en assiégeant cette place en 1566, que mourut Soliman II, fils de Selim, & la victoire l'accompagna jusque dans les bras de la mort; à peine eut-il expiré, que la ville fut prise d'assaut. L'empire de

ce conquérant s'étendit d'Alger à l'Euphrate, & du fond de la mer Noire, au fond de la Grece & de l'Epire. Les impériaux n'ont pu reprendre *Zigeth* sur les Turcs que sur la fin du dernier siècle. (D. J.)

ZIGETH comté de, (Géogr. mod.) contrée de la Basse-Hongrie, entre la Drave & le Danube. Elle a pour bornes au levant, le comté de Tolna, au couchant Kanischa, Albe royale au nord, & l'Esclavonie au midi; ses lieux principaux sont *Zigeth* capitale, Cinq-Eglises, & Turanovitza. (D. J.)

ZIGZAG, f. m. (Art méch.) machine composée de petites tringles plates disposées en sautoir, ou losanges, clouées dans le milieu, mobiles sur ces clous & liées deux à deux par leurs extrémités, sur les extrémités de deux autres tringles pareillement clouées en sautoir, en sorte que toutes sont mobiles, & sur leur milieu comme centre, & sur les extrémités de celles auxquelles leurs extrémités jointes sont liées; d'où l'on voit qu'il est impossible d'ouvrir la première de ces tringles sans ouvrir toutes les autres; d'en fermer une sans les fermer toutes; & que fermées elles doivent occuper un petit espace; mais un très-long, si on les ouvre & qu'on les allonge; on peut se servir de cette machine pour tendre quelque chose, un billot, une lettre, quoique ce soit d'un étage à un autre; même du bas d'une maison au dernier étage; car il n'y a point de limite au nombre des tringles, cette petite invention peut être utile en une infinité d'occasions.

ZIGZAGS, de la tranchée, (Fortificat.) ce sont les différens retours qu'elle fait pour arriver à la place ou au glacis du chemin couvert; on les appelle aussi les *boyaux de la tranchée*. Voyez TRANCHÉE & BOYAUX DE LA TRANCHÉE. (Q)

ZIGZAG, allée en, (Jardinage.) on appelle allée en *zigzag*, une allée rampante, sujette aux ravines, & qui pour cette raison est traversée d'espace en espace par des plates-bandes de gazon, en manière de chevrons brisés, pour retenir le sable. On nomme encore allée en *zigzag*, toute allée de bosquet ou de labyrinthe, qui est for-

mée par divers retours d'angles pour la rendre plus solitaire, & en cacher l'issue. (D. J.)

ZIKA, (Géogr. mod.) bourgade de la Basse-Hongrie, sur la Sarwitz, entre Albe-Royale & Sarwas. Lazius la prend pour l'ancienne Maquiana de Ptolomée, la Mogetiana de l'itinéraire d'Antonin, & la Magia d'Etienné le géographe. (D. J.)

ZIL, f. m. (Hist. nat.) instrument de musique militaire, dont on se sert dans les armées des Turcs; ce sont deux bassins de cuivre que l'on frappe l'un contre l'autre.

ZILEFLE, LE, (Géogr. mod.) grand fleuve d'Afrique, en Barbarie, au royaume d'Alger. Il se jette dans la mer, sur les frontières de Trémecen & de Tinez. Ses bords sont peuplés d'Arabes. On prend ce fleuve pour le *Cartenus* des anciens. (D. J.)

ZILIS, (Géogr. anc.) ville de la Mauritanie tingitane, près la côte de l'Océan atlantique. L'itinéraire d'Antonin la marque à vingt-quatre milles de Tingis, entre *Tabernæ* & *ad Mercuri*, à quatorze milles du premier de ces lieux, & à six milles du second.

C'est la ville que Strabon nomme *Zeles*. Elle est appelée *Zilia* par Ptolomée, l. IV, c. j, qui la place dans les terres, au bord d'un fleuve de même nom. Elle ne devoit pas être éloignée de la mer: car Pline, l. V, c. j, la met sur la côte de l'Océan, *in ora Oceani*. Il nous apprend outre cela, que c'étoit une colonie établie par Auguste, & qu'on la nommoit *Julia Constantia Zilis*. Selon le même auteur, elle étoit exempte de la juridiction des rois de Mauritanie, & dépendoit de l'Espagne bétique.

Une inscription, rapportée dans le trésor de Goltzius, fait mention de cette ville sous ce titre. *Col. Constantia Zili Augusta*. Cette ville retient encore à présent son ancien nom: car on veut que ce soit aujourd'hui *Alzila*, on a augmenté de l'article des Arabes. (D. J.)

ZIM, f. m. (terme de relation.) mot persan qui signifie argent, simplement considéré comme métal. Pour exprimer ce qu'on entend en France par argent, quand on parle de toute espèce monnoyée, soit

d'or, d'argent, de billon ou de cuivre, les Persans disent *zer*; & lorsqu'ils veulent parler des especes véritablement fabriquées d'argent, comme sont les écus de France, les richedales d'Allemagne, ou les piastrès d'Espagne, ils disent *dirhem*. (D. J.)

ZIMARA, (*Géogr. anc.*) ville de la grande Arménie, selon Solin, qui la place au pié du mont Capotes, où l'Euphrate prend sa source. On lisoit ci-devant dans les exemplaires imprimés de Plin, l. V, c. xxiv, *Zimyra*, ou *Zimira*; mais comme l'a remarqué le P. Harpouin, c'étoit une faute insigne: car *Zimyra* est une ville de Syrie au bord de la mer Méditerranée. La correction que ce savant religieux a faite, est appuyée sur les meilleurs manuscrits qui sent *Zimara*. C'est ainsi qu'écrivit Ptolomée, l. V, c. vij, qui marque *Zimara* dans la petite Arménie au bord de l'Euphrate, mais assez loin de la source de ce fleuve. Tout cela s'accorde avec les itinéraires. (D. J.)

ZIMBAOE, (*Géogr. mod.*) maison royale sur la riviere de Sofala, au royaume de ce nom, & dont le roi qui y réside, se nomme *Quiveve*. (D. J.)

ZIMBI, f. m. (*Hist. mod. Commerce.*) espece de petites coquilles qui servent de monnoie courante au royaume de Congo, & dans un grand nombre d'autres pays de l'Afrique, sur les côtes de laquelle ce coquillage se trouve. On en rencontre partout une grande quantité près d'une île qui est vis-à-vis de la ville de Loanda S. Paolo; ce sont les plus estimées. Ces coquilles sont une mine d'or pour les portugais, qui ont seuls le droit de les pêcher, & qui s'en servent pour acheter des africains leurs marchandises les plus précieuses.

ZIMENT-VASSER, (*Minéral.*) c'est le nom que les auteurs allemands donnent à des eaux, qu'on trouve quelquefois près des mines de cuivre, & qui sont légèrement imprégnées des particules de ce métal. La plus fameuse source de cette espece se trouve à la distance d'environ une de nos lieues de New-Soll en Hongrie, dans la grande mine de cuivre appellée par les Allemands, *Herrn-grund*. Ces eaux étoient connues à Kircher, Brown, Toll, &

autres qui en font mention; mais il est vraisemblable qu'elles n'étoient pas encore découvertes du temps d'Agricola, puisqu'il n'en dit mot, & qu'une chose si curieuse qu'il avoit sous sa main, ne lui auroit pas échappé, d'autant plus qu'il fait mention de vertus semblables, attribuées aux eaux de Schmolnich, qui sont beaucoup moins fameuses en ce genre que celles de New-Soll.

On trouve l'eau de cette dernière mine à différentes profondeurs, où elle est rassemblée dans des bassins pour en séparer le cuivre; mais dans quelques endroits, cette eau est beaucoup plus saoulée de ce métal que dans d'autres, & ce sont celles qui produisent aussi plus promptement le changement supposé de fer en cuivre.

Les morceaux de fer dont on se sert communément pour ces sortes d'expériences, sont des fers de cheval, des clous, & choses semblables; & on les trouve très-peu altérés dans leur forme après l'opération; la seule différence est, que leurs surfaces sont un peu grossies.

L'eau qui produit ce changement, paroît verdâtre dans les bassins où elle repose; mais si l'on en prend dans un verre, elle est aussi claire que le crystal; elle n'a point d'odeur, mais elle est d'un goût vitriolique si fort & si astringent, qu'en y goûtant, la langue & les levres en sont écorchées; cependant on n'apperçoit point cet effet, quand on goûte de ces eaux dans la mine même; on éprouve alors seulement une légère démangeaison au bord des levres; mais aussitôt qu'on vient à l'air, elles commencent à ensifer, & à fournir un peu de matière dans les pustules.

Ces eaux n'ont pas en tout temps la même force, soit à brûler les levres, soit pour changer le fer; moins les sources sont abondantes, plus elles sont fortes. Les cavernes où l'on a mis des bassins pour recevoir cette eau, n'ont point d'odeur offensive, & ce qui paroît un peu singulier, on n'y trouve point de vitriol, au lieu qu'il abonde dans tous les autres endroits de la mine; les pierres mêmes sont blanches dans les cavernes, & ont par-tout ailleurs un œil bleuâtre, qui ne vient que des particules de cuivre qui s'y sont atta-

chées ; peut-être que l'humidité de l'air de ces endroits emporte avec elle les particules de ce sel dans les endroits où elles peuvent aisément se fixer.

Ceux qui travaillent aux mines , prennent de ces eaux pour se purger quand ils sont malades , & elles produisent cet effet très-promptement par haut & par bas. Ils s'en servent aussi pour les maux des yeux , en quoi elles sont quelquefois fort utiles , mais le plus souvent nuisibles.

Le cuivre qu'on tire de ces eaux est plus estimé par les gens du lieu qu'aucun autre , parce qu'ils prétendent qu'il est plus ductile & plus facile à fondre.

Une livre de cette eau la plus forte , étant évaporée sur un feu doux , devient d'abord trouble , & dépose ensuite un sédiment jaunâtre ; quand on la fait évaporer jusqu'à siccité , ce sédiment pèse deux scrupules & demi , si l'on verse dessus de l'eau chaude , & qu'on la filtre , elle laisse dans le filtre plus de six grains d'une terre jaunâtre ; la solution verdâtre étant de nouveau évaporée , & la même opération répétée plusieurs fois , il s'en sépare un peu plus de deux scrupules de vitriol , d'un verd bleuâtre , & en petits cristaux.

Présentement , si l'on ajoute un peu d'huile de tartre à une livre de cette eau vitriolique , le tout devient trouble , & laisse beaucoup de résidu dans le filtre ; ce résidu étant sec pèse environ deux scrupules & demi , & se trouve être un vrai vitriol cuivreux avec un léger mélange de sel neutre. Si finalement , on met une pinte de cette eau dans une bouteille , & qu'on y jette un petit morceau de fer , on verra quelques bulles s'attacher immédiatement à ce morceau de fer , en sorte que par degrés il prend la couleur du cuivre ; le second jour , l'eau est extrêmement trouble ; elle s'éclaircit ensuite , & des fils blancs se ramassent au fond , aux côtés du verre , & du morceau de fer , qui pour lors se trouve avoir par-tout une couleur cuivreuse.

Toutes ces expériences justifient que cette eau contient une très-grande quantité de vitriol de cuivre , dont elle a fait la solution par le secours de l'acide ordinaire. Ce fait étant connu , on conçoit

bien qu'il ne se fait point de changement réel de métal dans un autre , mais que les particules d'un métal ont pris leur place. Cette eau ainsi imprégnée , est un mensture capable de dissoudre le fer , & s'affoiblit assez dans la solution de ce métal , pour laisser détacher en petites particules le cuivre qu'elle contenoit auparavant. Cela semble être ainsi en examinant le métal changé ; car tant qu'il reste dans l'eau , le cuivre ne paroît pas une masse douce & malléable , mais un assemblage de petits grains ferrés les uns contre les autres , & pour lors le métal paroît friable & cassant.

La dissolution d'un métal , & la déposition des particules d'un autre à sa place , est une chose commune en chimie ; mais elle ne donne guère le phénomène dont nous parlons , j'entends la dissolution du fer & du cuivre dans le même mensture ; l'eau dont il s'agit ici ne peut jamais déposer qu'autant de cuivre qu'elle en contenoit , & il paroît par les expériences , que cette quantité est peu considérable , puisqu'elle ne monte qu'à deux scrupules de vitriol dans une livre d'eau ; c'est donc à tort que les habitants du lieu s'imaginent que si l'on mettoit une plus grande quantité de fer dans l'eau , il y auroit une plus grande quantité de cuivre qui se précipiteroit à sa place , il est pourtant vrai qu'on en retire annuellement assez de cuivre , parce que les eaux qui le fournissent sont fort abondantes. *Philosop. transact. n°. 479 , p. 355, 359. Voyez CEMENTAIRE , eau. (Le Chevalier DE JAUCOURT.)*

ZIMIRI , (*Géog. anc.*) contrée sablonneuse de l'Éthiopie , selon Plin. *liv. XXXVI, c. xvj* , il dit qu'on y trouve la pierre hématite. (*D. J.*)

ZIMMER , *f. m.* (*Fourrure.*) terme de commerce de fourrure , dont on se sert en quelques endroits de Moscovie , particulièrement dans les parties les plus septentrionales ; un *zimmer* fait dix paires de peaux : ainsi un *zimmer* de marte est composé de vingt peaux de ces animaux. *Savaty.*

ZINARA , ZINIRA ou ZENARÀ , (*Géogr. mod.*) île de l'Archipel , peu éloignée de celle de Léro , à 6 lieues de celle d'Amorgos. Elle étoit autrefois très-peuplée ,

peuplée, mais elle est à présent déserte. (D. J.)

ZINC, f. m. (*Hist. nat. Minéralogie, Chymie & Métallurgie.*) en latin *zincum*, *speauter*, *marcasita aurea*, *spelter*, *cadmia metallica*, &c.

C'est un demi-métal qui, à l'extérieur, est un peu plus blanc que le plomb, quand ce métal a été quelque temps exposé à l'air; mais à l'intérieur il est rempli de facettes bleuâtres. Il a de la tenacité & souffre les coups de marteau jusqu'à un certain point, ce qui fait qu'on ne peut point le pulvériser. Il entre promptement en fusion & avant que de rougir, après quoi il s'allume, & fait une flamme d'un beau verd clair, ce qui prouve qu'il est très-chargé de parties inflammables; par la déflagration il se réduit en une substance légère & volatile, que l'on nomme *fleurs de zinc*. Mais le caractère qui le distingue, c'est sur-tout la propriété qu'il a de jaunir le cuivre.

Ce n'est que depuis peu d'années que l'on connoît la nature du *zinc*; rien de plus inexact que ce que les anciens auteurs en ont écrit. Le célèbre Henckel a lui-même méconnu cette substance, il l'a regardée comme un avorton minéral. D'autres ont regardé le *zinc* comme une composition, & ont été jusqu'à donner des procédés pour le faire. Becher dit que c'est une substance minérale, qui tient le milieu entre l'antimoine, la marcasite & la cadmie. M. Lemery confond le *zinc* avec le bismuth; d'autres ont dit que c'étoit une espèce d'étain. Actuellement on est convaincu que le *zinc* est un demi-métal, qui a des propriétés qui lui sont particulières, qui a des mines qui lui sont propres.

Il n'existe point dans la nature de *zinc* natif, c'est-à-dire, tout pur, & sous la forme métallique qui lui est propre: c'est toujours par l'art qu'on le tire des mines qui le contiennent, & alors même ce n'est point par la fusion, c'est par la sublimation qu'on l'en retire.

La principale mine du *zinc*, & qui contient plus abondamment ce demi-métal, est la calamine; c'est au *zinc* qu'elle renferme qu'est due la propriété de jaunir

le cuivre, & de faire ce qu'on appelle le *laiton*, ou le *cuivre jaune*. Voyez CALAMINE & LAITON.

La calamine varie pour la couleur, il y en a de blanche, de jaune & de rougeâtre ou brune, suivant qu'elle est plus ou moins mêlée de parties ferrugineuses ou d'ochre.

La blende est aussi une vraie mine de *zinc*, que l'on peut en tirer par la sublimation, & qui peut être employée à faire du cuivre jaune. Le *zinc* n'est point seul dans la blende, il s'y trouve aussi des parties ferrugineuses, des parties sulfureuses & arsenicales, & même quelquefois une petite portion d'argent, qu'il est très-difficile d'en tirer. Il y en a plusieurs espèces; 1°. la principale ressemble assez à la galène ou mine de plomb ordinaire; c'est-là ce qui est cause que les Allemands lui ont donné le nom de *blende*, qui signifie *ce qui aveugle*, parce que sa ressemblance avec la mine de plomb, la rend très-propre à tromper les mineurs. 2°. La blende que l'on nomme en allemand *horn-blende* ou *pech-blende*, blendée cornée, ou semblable à de la poix. 3°. La blende rouge, elle est d'une couleur plus ou moins vive; il y en a qui est d'un rouge de rubis, & qui ressemble à la mine d'argent rouge; 4°. Il y a des blendes grises de différentes nuances. Toutes ces blendes sont de vraies mines de *zinc*, qui contiennent tantôt plus, tantôt moins de ce demi-métal. M. de Justi ajoute à ces substances une nouvelle mine de *zinc* différente des précédentes, c'est un spath, d'un gris clair tirant sur le bleuâtre, composé de *trois* parties oblongs, & assez pesant, qui se trouve à Freyberg en Misnie, & qui, lorsqu'on l'expose au feu, donne une *sublimation* de *zinc*; il lui a donné le nom de *spath de zinc*. Le même auteur observe, avec raison, que M. Wallerius a trop multiplié sans fondement les mines de *zinc* dans la minéralogie.

Outre cela, on trouve du *zinc* dans le vitriol blanc qui, quoique rarement, peut être formé par la nature dans les crevasses des mines de Goslar; il est aussi dans la malachite, ou en cristaux, ou sous la forme d'un enduit ou d'une efflorescence. Le vitriol est formé par la combinaison de

Hbb

l'acide vitriolique & du *zinc*; Il est quelquefois composé de *zinc* pur, mais souvent il participe du fer, du cuivre, & des autres substances qui sont mêlées avec lui dans la mine. Ce vitriol se fait aussi artificiellement à Goslar, ou au Rammelsberg; on fait griller la mine de plomb mêlée de mine de *zinc* qui se rencontre dans ce pays: on y verse ensuite de l'eau, après l'avoir mise dans des auges, on y laisse séjourner cette eau, afin que les parties impures aient le temps de se déposer; après quoi on décante la dissolution, que l'on met dans des chaudières de plomb pour la faire évaporer, & on finit ensuite par la faire cristalliser: on fait ensuite calciner, dissoudre, & cristalliser de nouveau ce vitriol blanc: on le met dans des moules triangulaires, & il est alors propre à entrer dans le commerce. La plupart des auteurs ont fait sur le vitriol blanc, des conjectures aussi peu fondées que sur le *zinc* même, dont ils ne connoissoient nullement la nature; pour se convaincre que c'est le *zinc* qui sert de base à ce vitriol, on n'aura qu'à le dissoudre dans de l'eau: on mettra de l'alkali fixe dans la dissolution, & il se précipitera une substance blanche qui mêlée avec de la poussière de charbon, & distillée dans une cornue de verre, formera dans le cou de la retorte, un sublimé propre à jaunir le cuivre; ce qui est le caractère distinctif du *zinc*. Voyez VITRIOL. Ce vitriol contient souvent des particules de fer, de cuivre, de plomb, &c. Lesquelles il est mêlé dans la mine de *Zinc*.

Nous avons déjà fait remarquer que ce n'est point par la fusion que l'on tire le *zinc* des substances minérales qui le contiennent, mais qu'il n'est qu'accidentellement qu'on l'obtient par la facilité avec laquelle l'action du feu le brûle & le réduit en chaux, fait qu'on ne peut guère le retirer sous la forme qui lui est propre. Près de Goslar, dans les fondrières des mines de Rammelsberg, on traite, comme nous avons dit, un minéral qui contient du plomb, du cuivre, de l'argent, & beaucoup de *zinc*; la partie antérieure du fourneau dont on ferme le fourneau à main, est fait d'une pierre assez mince: on

mouille afin de la rafraîchir, & pour qu'il s'y attache un enduit qui n'est autre chose qu'une chaux de *zinc*, que l'on appelle la *cadmie des fourneaux*. Voyez CADMIE. On met aussi au fond du fourneau, une certaine quantité de poudre de charbon, afin que le *zinc* que la chaleur fait fondre & sortir de la mine, ait une retraite qui le garantisse de la trop grande violence du feu, qui ne manqueroit point de le calciner & de le dissiper: il s'attache aussi dans la cheminée des fourneaux, une suie ou un enduit qui est très-chargé de *zinc*, on la détache, & il est propre à faire du cuivre jaune: d'où l'on voit que c'est sous la forme d'un sublimé ou d'une chaux, que l'on obtient la plus grande partie du *zinc*.

Pour tirer le *zinc* de la blende, on commencera par la faire griller, jusqu'à ce que tout le soufre que cette mine contient soit dégagé: alors on mêlera huit parties de cette blende grillée, avec une partie de poudre de charbon: on mettra ce mélange dans une cornue de terre bien garnie de lut, que l'on exposera à feu nu pendant environ quatre heures; le *zinc* se sublimerà sous la forme d'une poudre blanche ou grise dans le cou de la cornue.

Pour réduire cette chaux, c'est-à-dire, pour lui donner la forme métallique, on en mêle quatre parties avec une partie de charbon en poudre; on met le tout dans un creuset frotté avec de la cire, on presse le mélange, on couvre le creuset d'un couvercle que l'on y lute bien exactement afin que rien n'en sorte: on met le creuset au fourneau de verrerie, & aussi-tôt qu'il est parfaitement rouge, on le vuide, de peur que le *zinc* réduit, ne vint à s'allumer si le feu étoit continué trop long-temps. Cette réduction peut encore se faire en mêlant la chaux de *zinc* avec de flux noir & un peu de suie, ou bien des os noircis par la calcination; on mettra le tout dans un creuset fait d'une terre calcaire, & qui ne soit point vernissé; on couvrira le mélange d'une bonne quantité de charbon en poudre, on adaptera au creuset un couvercle qui le ferme exactement, & l'on observera la même chose que dans l'opération qui précède.

Nous allons maintenant examiner la pro-

priété du *zinc* ; celle qui le caractérise sur-tout, est de jaunir le cuivre plus ou moins selon la quantité qu'on en fait entrer ; ce n'est que le *zinc* qui est contenu dans la calamine, qui lui donne cette propriété, ainsi qu'à la cadmie des fourneaux, qui n'est qu'une sublimation ou une suie dans laquelle le *zinc* abonde ; sur quoi cependant on doit remarquer un phénomène fort singulier, c'est que le laiton ou le cuivre jaune fait avec la calamine, devient très-ductile, au lieu que celui qui est fait avec le *zinc* seul, est aigre & cassant. M. Zimmermann croit que cette différence vient de ce que dans la calamine le *zinc* est uni avec une plus grande portion de terre, & de ce que le travail se fait d'une manière différente ; en effet, lorsqu'on fait du laiton avec de la calamine, la combinaison se fait par la voie de la cémentation, dans des vaisseaux fermés, & au moyen d'un mélange de charbon en poudre, au lieu que lorsqu'on fait le cuivre jaune avec le *zinc* tout pur, une portion considérable de ce demi-métal, se brûle & se réduit en chaux. Si l'on combine la chaux de *zinc*, ou la cadmie, ou le *zinc* lui-même, de la même manière que la calamine, on aura aussi un cuivre jaune très-ductile ; cependant il faut observer que la calamine exige un feu plus violent, & de plus de durée, pour communiquer sa partie colorante au cuivre, que le *zinc* seul.

Une partie de *zinc* alliée avec trois parties de cuivre, forme une composition d'un beau jaune, que l'on appelle *tombac* ; c'est aussi le *zinc* qui alliée avec le cuivre, forme les alliages que l'on nomme *similor*, *pinchbeck*, *métal du prince Rohan*, &c. on peut aussi faire différentes compositions semblables à l'or, en mêlant ensemble quatre, cinq, ou six parties de cuivre jaune, avec une partie de *zinc* ; ces alliages sont cassants, mais pour y remédier, on peut joindre un peu de mercure sublimé à la fin de l'opération ; on peut aussi faire entrer un peu d'étain bien pur dans l'alliage. Il faut toujours observer de commencer par faire fondre le cuivre jaune avant que d'y mettre le *zinc*, lorsqu'on voudra faire ces sortes de compositions.

Le *zinc* dissout tous les métaux & demi-

métaux, à l'exception du bismuth. Il se combine par la fusion avec tous les métaux, mais il les rend aigres & cassants ; il les décompose, il facilite leur fusion & leur calcination, & les volatilise, effet qu'il produit sur l'or même ; il augmente la pesanteur spécifique de l'or & de l'argent, du plomb & du cuivre ; mais il diminue celle de l'étain, du fer, & du régule d'antimoine ; fondu avec la platine, il devient plus dur. Lorsqu'on voudra unir le *zinc* avec les métaux imparfaits, il faudra couvrir le mélange qu'on aura mis dans le creuset, avec du verre pilé, ou des cailloux pulvérisés mêlés avec de la potasse, pour prévenir la dissipation ou la calcination : on dit que les Anglois mettent une partie de *zinc* sur fix cents parties d'étain, pour le rendre plus dur & plus sonnant. M. Zimmermann nous apprend que si l'on fait fondre du *zinc* avec du plomb, & que l'on forme des balles à fusil de cet alliage, on ne pourra jamais tirer juste avec ces balles.

Le *zinc* s'amalgame avec le mercure, l'amalgame est au commencement assez fluide, mais peu-à-peu il devient plus dur ; mais l'amalgame sera très-fluide si on commence par fondre le *zinc* avec du plomb, & si ensuite on le triture avec le mercure ; mais le *zinc* se dégagera sous la forme d'une poudre, si on triture cet amalgame dans l'eau, parce que le plomb a plus d'affinité que lui avec le mercure.

Tous les dissolvans agissent sur le *zinc* ; cependant l'acide vitriolique très-concentré, ne le dissout point, il faut pour cela qu'il soit affaibli. L'acide nitreux le dissout avec une rapidité étonnante, & par préférence à tous les autres métaux ; dans cette dissolution il se fait une effervescence très-violente. L'acide du sel marin dissout aussi le *zinc*, si on met cette dissolution concentrée en digestion avec de l'esprit-de-vin bien rectifié, l'huile du vin se dégagera. L'acide du vinaigre dissout aussi le *zinc* ; pendant que la dissolution s'opère, elle répand une odeur très-agréable, & il se forme un sel astringent. Le *zinc* se dissout pareillement dans le verjus, dans le jus de citron, & dans les acides tirés des végétaux.

Le *zinc* est soluble par l'alkali fixe & l'alkali volatil dissout dans l'eau & à l'aide de la chaleur. Un mélange de sel ammoniac, avec de la limaille de *zinc* humectée d'un peu d'eau, s'échauffe, répand des vapeurs, & finit par s'enflammer.

Le soufre n'agit point sur le *zinc*, ainsi l'on peut s'en servir pour dégager ce demi-métal des autres substances métalliques avec lesquelles il peut être uni; le foie de soufre le dissout parfaitement.

Le *zinc* a la propriété de précipiter toutes les dissolutions métalliques.

Nous avons déjà fait remarquer que le *zinc* s'enflamme dans le feu, alors il se dissipe sous la forme d'une substance légère & blanche, que l'on nomme *laine* ou *coton philosophique*; cette substance ressemble à ces fils que l'on voit voltiger dans l'air en été, dans les jours sereins. La *tuthie*, le *pompholix*, le *nihil album*, les fleurs de *zinc*, ne font que des chaux de *zinc* à qui on a jugé à propos de donner des dénominations singulières.

Le *zinc* a la propriété du phosphore; si on triture une chaux de *zinc*, on voit qu'elle répand une lumière verdâtre; on trouve à Scharffenberg en Saxe, une blende rouge, qui pareillement triturée est phosphorique, ce qui vient du *zinc* qu'elle contient.

De toutes les propriétés de cette substance, on doit en conclure que le *zinc* est un *corps métallique* qui contient une terre métallique blanche, & beaucoup de principes inflammables. Quelques auteurs regardent la terre métallique comme un peu arsenicale; le *zinc* a réellement des propriétés qui indiquent assez d'analogie entre lui & l'arsenic: en effet le *zinc* jeté sur des charbons ardents, répand une odeur pénétrante, qui a quelque rapport avec l'odeur d'ail de l'arsenic; il répand comme lui une lumière phosphorique. Le *zinc* colore le cuivre en jaune, l'arsenic le blanchit; l'un & l'autre rendent les métaux plus faciles à entrer en fusion, & leur enlèvent leur ductilité. M. Zimmermann rapporte une expérience par laquelle il prouve encore plus l'analogie du *zinc* & de l'arsenic. Il dit que l'on n'a qu'à faire fondre ensemble une partie d'or avec trois parties de *zinc*, on pulvérisera la com-

position qui résultera; on mettra cette poudre dans une cornue bien lutée avec de la chaux vive, on donnera le feu par degrés; la plus grande partie du *zinc* se sublimerà en chaux, ou sous la forme de fleurs; mais, selon lui, la partie arsenicale restera jointe avec l'or, qui aura bien la forme d'une poudre jaune, mais qui n'aura aucune de ses propriétés métalliques. Si on met ce résidu dans un matras, & que l'on verse par-dessus six fois autant d'eau forte, il s'excitera une effervescence violente, & il en partira une vapeur qu'il seroit très-dangereux de respirer; après quoi l'or restera sous la forme d'une poudre grise, effet qui est produit par la substance arsenicale qui est contenue dans le *zinc*.

La propriété que le *zinc* a de colorer le cuivre en jaune, n'a point échappé aux alchimistes, & quelques-uns d'eux n'ont point manqué d'en conclure que c'étoit cette substance qui devoit leur fournir la matière colorante qu'il faut introduire dans les métaux, pour les convertir en or. (—)

ZINC, (*Pharm. & Mat. méd.*) des diverses substances appartenant à ce demi-métal (Voyez ZINC, *Chymie*), celles que les pharmacologistes ont adoptées sont deux de ces chaux: savoir, le *pompholix*, *nihil album*, ou fleurs de *zinc*, & la *tuthie*, & la mine propre ou pierre calaminaire.

Ces matières sont principalement employées dans quelques préparations officinales destinées à l'usage extérieur, & elles sont employées pour la seule vertu qu'elles possèdent: savoir, la vertu dessicative à un degré éminent: c'est à ce titre que le *pompholix* entre dans l'onguent *diapompholigos*, la *tuthie* dans l'onguent de *tuthie*, la pierre calaminaire dans l'onguent dessicatif, dans l'emplâtre styptique, l'emplâtre *manus dei*, &c. la *tuthie* & la pierre calaminaire ensemble, dans l'emplâtre oppodeltoké, &c.

La *tuthie*, ou le *pompholix*, font la base des collyres dessicatifs, soit liquides, soit sous forme de poudre, tant officinaux que magistraux. Ces remèdes ne s'emploient point intérieurement. (b)

ZINDIKITE, f. m. terme de relation, nom d'une secte mahométane, fort bizarre

dans ses opinions. Les *Zindikites* croient que tout ce qui a été créé est Dieu, n'admettent point de providence ni de résurrection des morts. Golius prétend que Zindick, auteur de cette secte, la moins nombreuse qu'il y ait au monde, étoit un mage sectateur de Zoroastre. Il est vraisemblable que ces *Zindikites*, dont parle Ricaut, sont les mêmes que ceux dont Pietro della Valle fait mention, & qu'il appelle *Ehlehahkikes*, gens de certitude, qui, dit-il, croient que les quatre élémens sont Dieu, sont l'homme, sont toutes choses. Nous avons eu semblablement parmi les chrétiens, au commencement du treizième siècle, un certain David de Dinant, qui n'admettoit aucune distinction entre Dieu & la matière première. Enfin Spinosa s'est avisé dans le dernier siècle de forger de cette rêverie un système extravagant. (D. J.)

ZINGANA, f. m. (*Hist. nat. Ichtiol.*) c'est le nom d'un poisson de mer fort singulier, qui se trouve vers la côte d'Ivoire en Afrique. Sa tête est rouge, plate & très-grande; ses yeux sont très-vifs. Il a deux rangées de dents très-fortes. Son corps est rond & se termine en pointe; il n'a point d'écaillés, mais une peau épaisse & très-rude. Ses nageoires sont grandes; il s'élançe avec une force incroyable sur sa proie. Il est très-vorace & sur-tout très-friand de chair humaine, on croit que ce poisson est le même que l'on nomme *pantouchir* dans quelques parties de l'Amérique.

ZINGI, f. m. (*Hist. nat. Bot. exotiq.*) fruit des Indes orientales fait en forme d'étoile. Il est composé de sept especes de noix oblongues, triangulaires, & disposées en rond. Son écorce est dure, rude & noire. Les amandes sont polies, luisantes, rougeâtres, de l'odeur & du goût de l'anis, d'où cette plante a pris en Europe son nom d'*anis des Indes*. Les Orientaux, particulièrement les Chinois, se servent de l'amande pour préparer leur thé, & pour torber. (D. J.)

ZINGNITES, (*Hist. nat. Lithol.*) pierre décrite par Albert le grand & par Ludovico Dolce, qui lui attribuent toutes sortes de vertus merveilleuses, & qui disent qu'elle avoit une transparence du crystal.

ZINGUERO ou **ZENGERO**, (*Géogr. mod.*) royaume d'Afrique, dans l'Abyssinie. Il confine avec celui de Roxa. (D. J.)

ZINZEL (LE), (*Géogr. mod.*) petite rivière de France dans la basse Alsace. Elle prend sa source aux montagnes de la Lorraine, & se jette dans la Soure ou Soore, près de Stimbours.

ZINZICH ou **SINSICH** ou **SCHINSICH**, (*Géogr. mod.*) petite ville ou, pour mieux dire, bourgade d'Allemagne, au duché de Juliers, sur l'Aar, près de l'endroit où cette rivière se jette dans le Rhin. Cette bourgade est vis-à-vis de Lintz, à deux milles d'Allemagne au dessus de Bonn vers le midi, & dans une campagne fertile. Longitude 24, 39; latitude 50, 46.

ZINZOLIN, f. m. (*Teinture.*) C'est ainsi qu'on nomme une des nuances du rouge de garance, qui tire un peu sur le pourpre.

ZIO, (*Calend. des Hébreux.*) deuxième mois de l'année ecclésiastique des Hébreux: *in anno quarto, mense zio, qui est mensis secundus, III. rois, vj. 2.* Mais depuis la captivité, ce mois perdit le nom de *zio*, & prit celui d'*yack*, qui répond en partie à avril, & en partie à mai.

ZIOBERIS, (*Géog. anc.*) fleuve d'Asie, dans l'Hyrcanie. Quinte-Curce, liv. VI, chap. iv, décrit ainsi ce fleuve. Il y a dans une vallée qui est à l'entrée de l'Hyrcanie, une forêt de haute futaie arrosée d'une infinité de ruisseaux, qui tombant des rochers voisins, engraisent toute la vallée. Du pied de ces montagnes descend le fleuve *Ziobéris*, qui, par l'espace de quelques stades, coule tout entier dans son lit, puis venant à se rompre contre un roc, se fend en deux bras, & fait comme une juste distribution de ses eaux. Delà venant plus rapide & se rendant toujours plus impétueux par la rencontre des rochers qu'il trouve dans son chemin, il se précipite sous terre, où il roule, & se tient caché durant la longueur de trois cents stades. Ensuite il vient comme à renaître d'une autre source, & se fait un nouveau lit plus spacieux que le premier, car il a treize stades de largeur; puis, après s'être

encore resserré dans un canal plus étroit, il tombe enfin dans un autre fleuve nommé *Rhydage*. Les habitans, continue Quinte-Curce, assuroient que tout ce qu'on jetoit dans la caverne où le *Zioberis* se perd, & qui est plus proche de sa source, alloit ressortir par l'autre embouchure de cette rivière : de sorte qu'Alexandre y ayant fait jeter deux taureaux, ceux qu'il envoya pour en savoir la vérité, les virent sortir par cette autre ouverture. Ce fleuve est appelé *Suboëtes* par Diodore de Sicile, liv. XVII, c. lxxvij, qui en donne une description semblable.

ZIPH, (*Géogr. sacrée.*) nom de deux villes & d'un désert de la Palestine, dans la tribu de Juda; ces deux villes ou bourgades tiroient apparemment leur nom de *Ziph* ou *Zipha*, fils de Jaleleel, de la tribu de Juda, & dont il est parlé au I. liv. des Paralip. c. iv, v. 26.

ZIPPOIS, (*Géogr. anc.*) ville de la Galilée, & dans une situation avantageuse qui la faisoit regarder comme la clef de cette province. Cette ville étoit éloignée de cinq parasanges de Tibériade; les Rabins la nomment *Sefora*, & Joseph *Sephoris*. Voyez SEPHORIS.

J'ajouterai seulement que lorsque les Romains portèrent la guerre dans la Judée, elle fut la dernière des villes de cette province qui se rendit à Titus. Le pere Hardouin rapporte des médailles de cette ville, frappées sous Domitien & sous Trajan, avec ce mot *CEPHONON*, *Sephoronon*. Dans la suite on appella cette ville *Diocésarée*.

ZIRANNI (LES), (*Géogr. mod.*) peuples de l'empire russe. Ils occupent un pays considérable de même nom, au couchant de la province de Permie, & au nord-ouest de celle de Viarka. Ce peuple a été long-temps indépendant, mais il est aujourd'hui tributaire du czar, & habite dans une forêt à laquelle on donne cent cinquante lieues de longueur. Les *Ziranni* ont des hameaux & des villages dans cette forêt. Ils n'ont pour le civil ni gouverneurs, ni vaivodes; mais ils font pour le spirituel de l'église grecque. On les croit originaires des frontieres de la Livonie. Ils subsistent en partie par le moyen de l'agriculture,

en partie par le commerce des pelleteries grises.

ZIRCHNITZERSÉE, (*Géogr. mod.*) lac d'Allemagne dans la Basse-Carniole, vers les confins de Windischmarck, & au nord de la forêt appelée communément *byrpamerwalde*. Ce lac est si remarquable, qu'il mérite que nous en tirions la description des *Trans. philos.* n°. 54, 109, 191.

On l'appelle *Zirchnitsersee*, de *Zirchnitz*, bourgade d'environ 200 maisons, qui est sur les bords. Ce lac a près de deux milles d'Allemagne de longueur, & une de largeur. Il est environné par-tout de montagnes, & n'a aucun écoulement. En juin, juillet & quelquefois jusqu'en août, l'eau se perd sous terre, non seulement par la filtration, mais encore en se retirant sous terre par de grands trous qui sont au fond : le peu qu'il en reste dans la partie qui est pleine de rochers, s'évapore, mais en octobre & novembre l'eau revient communément (quoique le temps n'en soit pas fixe) & recommence à couvrir le terrain. Ce retour est prompt, & l'eau monte par les trous avec tant de force, qu'elle s'élance hors de terre de la hauteur de quelques piés.

Les trous sont en forme de bassins de largeur ou de profondeur différentes, depuis vingt jusqu'à trente coudées de largeur, & de huit à quinze de profondeur. Au fond de ces trous il y en a d'autres où l'eau & les poissons se retirent, quand le lac se perd; ces trous ne sont pas dans une terre molle, mais communément dans le roc solide.

Le lac étant ainsi plein & à sec tous les ans, sert aux habitans à plusieurs usages. Premièrement quand il est plein d'eau, il attire plusieurs sortes d'oies, de canards sauvages & autres oiseaux aquatiques qui sont un fort bon manger. 1°. Sitôt que le lac est vuide, les gens du pays coupent les roseaux & les herbes pour faire de la litière à leurs bestiaux. 3°. Il est entièrement sec vingt jours après, & ils y recueillent beaucoup de foin. 4°. Quand le foin est enlevé, ils y sement du millet, qui communément a le temps de mûrir. 5°. Il s'y trouve beaucoup de gibier, & il y vient des bois & des montagnes voisines des

lievres, des renards, des daims, des ours, des sangliers, &c. aussi-tôt que l'eau est écoulée. 6°. Quand le lac est plein, on peut y pêcher. 7°. Tout le temps que l'eau s'écoule, on y prend beaucoup de poissons que l'on attrape dans des fossés, & dans les lieux où les trous ne sont pas assez grands pour qu'ils puissent y passer.

Enfin quand les eaux reviennent, elles attirent une sorte de canards qui se nourrissent sous terre, & qui, quand ils en sortent, nagent assez bien; mais ils sont aveugles & n'ont presque point de plumes. Ils voient bientôt après qu'ils sont exposés à la lumière, & en peu de temps ils acquièrent des plumes; ils ressemblent aux canards sauvages, ont un très-bon goût & faciles à attraper. On suppose que la cause, ou plutôt la raison de tous ces phénomènes surprenans, vient d'un lac souterrain qui est au dessous de celui-ci, avec lequel il communique par les différens trous dont j'ai parlé.

Il y a un ou plusieurs lacs sous les bords de la montagne Javornick, mais dont la surface est plus haute que celle du lac *Zirchnitz*. Ce lac plus haut est peut-être formé par quelques - unes des rivières qui dans ce pays se perdent sous terre. Quand il pleut, sur-tout par des orages subits, l'eau se précipite avec beaucoup de violence dans les vallées profondes, dans lesquelles sont les canaux de ces petites rivières; de sorte que l'eau étant augmentée dans ce lac par l'arrivée subite des pluies en plus grande quantité qu'il ne peut en vider, il enfle sur le champ; mais trouvant plusieurs trous ou cavernes dans la montagne, plus haut que n'est sa surface ordinaire, il se dégorge par-là dans le lac souterrain qui est sous celui de *Zirchnitz*, dans lequel l'eau monte par les différens trous ou fossés qui sont au fond, ainsi que par les passages apparens qui sont sur la terre. (*Le chevalier de JAUCOURT.*)

ZIRICZÉE ou **ZIRIC-SÉE**, (*Géogr. mod.*) ville des Pays-Bas, dans la province de Zélande, & capitale de l'île de Schowen, à sept lieues au sud-ouest de la Brille. Elle est jolie, bien peuplée & marchande, quoique son port ait été comblé par les sables. Les états généraux ont pris

cette ville sur les Espagnols en 1577, & l'ont mise en bon état de défense. Avant la révolution arrivée dans la religion du pays, il y avoit à *Ziricée* six maisons religieuses, un béguinage, & les restes d'une commanderie de Templiers. *Long.* 21, 24; *latit.* 51, 36.

Amand de *Ziricée*, ainsi nommé du lieu de sa naissance, exerça la dignité de provincial de l'ordre de S. François dans les Pays-Bas, & mourut en 1534. Il a composé en latin une chronique en six livres, & quelques ouvrages théologiques dont on ne connoît plus que les titres.

Lemnius (*Lævinus*) naquit en 1505 à *Ziricée*, où il pratiqua la médecine; mais s'étant fait prêtre après la mort de la femme, il devint chanoine de cette ville, & y mourut en 1568. Son ouvrage intitulé, *de occultis naturæ miraculis*, a été imprimé nombre de fois. La première édition faite à Anvers en 1559 *in-8°*. ne contient que deux livres, mais la seconde chez Plantin 1564 *in-8°*. contient quatre livres, & l'auteur se proposoit d'ajouter encore deux autres livres à ces quatre.

Peckius (*Pierre*), né à *Ziricée* en 1529, parvint par son mérite à la charge de conseiller au conseil de Malines, où il mourut en 1589. Ses écrits de jurisprudence ont été recueillis & imprimés ensemble à la Haye en 1647. On estime assez son traité de *testamentis conjugum*, & celui de *jure fisciendi*. Son commentaire *ad tit. d. Nautæ*, &c. a été imprimé à Amsterdam en 1668 *in-8°*. avec des notes & des additions de *Vinnius*.

Titellius (*Regnier*), né à *Ziricée*, & mort à Amsterdam en 1618, a traduit d'italien en latin la description des Pays-Bas, faite par Guichardin. (*D. J.*)

ZIRIDAVA, (*Géogr. mod.*) ville de la Dace, selon Ptolomée, l. III, c. viii. Le nom moderne est *Scaresten*, si nous en croyons *Lazius*. (*D. J.*)

ZIRONA, (*Géogr. mod.*) petite île du golfe de Venise, sur la côte de la Dalmatie, & de la dépendance du comté de Traw. (*D. J.*)

ZIS ou **ZIZ**, (*Géogr. mod.*) montagne d'Afrique, dans la Barbarie, au royaume de Fez; c'est une chaîne de montagne

froides & rudes, qui prennent leur nom de la rivière de Ziz qui en sort, & qui sépare le royaume de Fez de celui de Trémecén. (D. J.)

ZITTAU, (Géogr. mod.) ville d'Allemagne, dans la Haute-Lusace, sur la Neisse, aux frontières de la Bohême, à quatre lieues au dessus de Górlitz. Wenceslas la fit entourer de murailles en 1255. Elle est aujourd'hui sujette à l'électeur de Saxe, mais elle a éprouvé en 1757 des propres alliés de ce prince, tous les brigandages & toutes les horreurs de la guerre. Qu'aurait fait de plus le général Daun, si cette ville eût appartenu au roi de Prusse? Long. 32, 47; latit. 51, 13. (D. J.)

ZIZANIA, f. f. (Hist. nat. Botan.) genre de plante distinct du *lolium*, yvraie, & dont voici les caractères.

Il produit des fleurs mâles & femelles sur la même plante; les fleurs mâles n'ont point de calice; la fleur est un tuyau bivalve composé de deux feuilles égales, pointues, sans barbe, qui s'enveloppent l'une l'autre; les étamines sont fix fillets, très-courts; les bossètes des étamines sont oblongues & simples. Les fleurs femelles n'ont semblablement point de calice; la fleur est un tuyau d'une seule feuille qui a six nervures dans sa longueur, & finit en une pointe terminée par une longue barbe. Le germe du pistil est oblong; le style est divisé en deux; les stigmates sont plumeux; le fruit consiste dans la fleur même qui est roulée & qui se partage horizontalement vers la base. C'est dans cette fleur qu'est contenue une seule graine oblongue. Linnæi, *gen. plant. p. 455.* (D. J.)

ZIZIPHORA, f. f. (Hist. nat. Bot.) genre de plante dont voici les caractères. Le calice est très-long, cylindrique, tubulaire, composé d'une seule feuille, striée, barbue & découpée dans les bords en cinq segmens très-petits. La fleur est monopétale, formant un tuyau cylindrique de la longueur du calice; cette fleur est labiée; la levre supérieure est ovale, droite, échancrée & obtuse; la levre inférieure est large, ouverte, & divisée en trois parties égales, arrondies. Les étamines sont deux fillets simples de la longueur de la fleur; le stigmate est pointu & recourbé.

Il n'y a point de fruit, mais le calice contient quatre semences oblongues, obtuses, convexes d'un côté, & angulaires de l'autre. Linnæi, *gen. plant. p. 13.* (D. J.)

ZIZITH, f. m. (Coutum. judaïq.) nom donné par les Juifs aux franges qu'ils avoient coutume de porter anciennement aux quatre coins de leurs habits de dessus, suivant l'ordonnance des Nombres, c. xv, v. 36. Deuter. c. xxij, v. 12; mais présentement les Juifs ont seulement sous leurs habits un morceau quarré de drap qui figure leur vêtement avant la dispersion. Ainsi le *zizith* des Juifs modernes est une frange faite de huit fils de laine filée exprès; chaque fil a cinq nœuds, jusqu'à la moitié de sa longueur, & tout ce qui n'est pas noué, se tresse ensemble, & forme une espèce de frange; voyez les cérémonies des Juifs par Léon de Modène, part. I, c. v. (D. J.)

ZIZYPHA ou **ZIZYPHUS**, subst. m. (Bot.) nom donné quelquefois à l'espèce de fruit appelé plus communément *jujube*. Voyez **JUJUBE**.

Z M I

ZMILACES, f. m. (Hist. nat. Lithol.) Pline appelle ainsi des pierres semblables à du marbre, d'un bleu tirant sur le verd, qui se trouvoient dans le lit de l'Euphrate.

ZMILAMPIS, f. f. (Hist. nat. Litholog.) Pline & les anciens nomment ainsi une pierre, qu'ils disent semblable à un marbre proconnesien, qui étoit d'un beau blanc, veiné de noir, avec cette différence que dans le *zmilampis* on voyoit toujours une tache bleuâtre semblable à la prune d'un œil. Comme on nous apprend que cette pierre étoit petite, se montoit en bague, & se trouvoit dans l'Euphrate, il y a lieu de présumer que ce n'étoit point du marbre, mais une pierre semblable à l'œil de chat, qui se trouve assez fréquemment dans le lit de plusieurs rivières des Indes. Quelques auteurs ont appelé cette pierre *zmilanches*.

Z N A

ZNAIM ou **ZNOYM**, (Géogr. mod.) ville de Bohême, en Moravie, sur la Teya,

Teya, vers les frontieres de l'Autriche, à sept lieues de Brimm, & à dix de Nienne.

C'est ici où Sigismond, empereur d'Allemagne, finit ses jours en 1437 à 78 ans, après bien des traverses. Il fut malheureux en 1393 contre Bajazeth; mais il eut plus à souffrir de ses sujets que des Turcs. Les Hongrois le mirent en prison, & offrirent la couronne en 1410 à Lancelot, roi de Naples. Echappé de sa captivité, il se rétablit en Hongrie, & fut enfin choisi pour chef de l'empire. En 1414, il convoqua le concile de Constance, & s'en rendit maître par ses soldats, garda le pape prisonnier pendant trois ans dans Manheim, & viola le sauf-conduit qu'il avoit donné à Jean Hus, & à Jérôme de Prague; mais cette violation lui fut fatale le reste de ses jours. Ziska le battit plus d'une fois pendant sa vie, & même après sa mort: Albert II lui succéda. (D. J.)

Z O A

ZOARA, (Littérat.) c'est ainsi qu'on nommoit chez les Scythes, dans les anciens temps, des tronc d'arbres, ou quelques colonnes sans ornemens qu'ils élevoient en l'honneur de leurs dieux. On appelloit ces sortes de cippes *zoara*, parce qu'on les portoit s'ils étoient de bois, & qu'on les lissoit un peu s'ils étoient de pierre. Dans ce temps-là l'image de Diane n'étoit qu'un morceau de bois non travaillé, & la Junon Thespia n'étoit qu'un tronc d'arbre coupé. Bientôt la sculpture fit du bois & de la pierre des statues qui attirèrent plus de respect aux dieux, & qui valurent une grande considération à l'art statuaire. La beauté des ouvrages d'un seul sculpteur fit honorer la mémoire de plusieurs grands hommes, dont les tombeaux devinrent des temples. (D. J.)

ZOARA & ZOARAS, (Géogr. mod.) selon Marmol, petite ville d'Afrique dans la Barbarie, sur la côte, à treize milles au levant de l'isle de Gelves. Cette ville est l'ancienne *Posidone* de Ptolomée. Elle étoit alors fort peuplée, & avoit un port très-fréquent; ce n'est à présent qu'un village de la dépendance de Tripoli. (D. J.)

Tome XXXVI.

ZOCLE, f. m. (Architect.) ou plutôt *focte*, espece de petit piédestal, ou membre carré qui sert à poser un buste, ou une statue, ou autre chose semblable, à laquelle on veut donner quelque élévation. (D. J.)

ZOCOTORA, (Géogr. mod.) autrement *Zocatora*, *Socotora* & *Socothora*, isle située à l'entrée de la mer rouge, à 11, 40 de latitude septentrionale. Elle est médiocrement peuplée, & dépend du roi de l'Arabie heureuse, qui la fait gouverner par un sultan. La principale richesse des habitans consiste en aloës, dont ils recueillent le suc dans des vessies, ou des peaux de bouc, & le font sécher au soleil pour le vendre. On croit que cette isle est la *Dioscuria*, ou *Dioscoridis insula* des anciens. Elle a été découverte par Fernand Bereyra, capitaine portugais. (D. J.)

ZODIAQUE, f. m. (Astronom.) bande ou zone sphérique partagée en deux parties égales par l'écliptique, & terminée par deux cercles, que les planetes ne passent jamais même dans leurs plus grandes excursions. Voyez SOLEIL & PLANETES.

Ce mot, suivant quelques auteurs, vient du mot grec ζῷον, *animal*, à cause des constellations qu'il renferme. D'autres le font dériver de ζῷον, *vie*, d'après l'opinion où l'on étoit que les planetes avoient influence sur la vie.

Le soleil ne s'écarte jamais du milieu du zodiaque, c'est-à-dire, de l'écliptique; mais les planetes s'en écartent plus ou moins. Voyez ÉCLIPTIQUE.

La largeur du zodiaque sert à mesurer les latitudes des planetes, ou leur dérivation de l'écliptique. Cette largeur doit être, suivant quelques-uns, de seize degrés, suivant d'autres de dix-huit & même de vingt degrés. Voyez LATITUDE.

L'écliptique coupe l'équateur obliquement sous un angle de $23\frac{1}{2}$ degrés, ou, pour parler plus exactement, de $23^{\circ} 29'$. c'est ce qu'on appelle l'obliquité de l'écliptique; c'est aussi la plus grande déclinaison du soleil. Voyez OBLIQUITÉ & DÉCLINAISON, voyez aussi ÉCLIPTIQUE.

Le zodiaque est divisé en douze parties, appelées *signes*; & ces signes ont les noms des constellations qui y répondoient autre-

fois. *Voyez* CONSTELLATION. Le mouvement d'occident en orient qui fait que les étoiles ne répondent plus aux mêmes parties du *zodiaque*, est ce qu'on appelle la *précession des équinoxes*. *Voyez* PRÉ-
CESSION.

Par ce mouvement il est arrivé que toutes les constellations ont changé de place dans les cieux, & qu'elles ne nous paroissent plus dans le même lieu où les anciens Astronomes les ont remarquées. Par exemple, la constellation du Belier qui, du temps d'Hypparque, paroissoit dans la commune section de l'écliptique & de l'équateur, n'a laissé que son nom dans cette région du ciel; car présentement elle paroît avancée dans le lieu où paroissoit autrefois le Taureau, & ainsi des autres. Il faut bien prendre garde de confondre les douze signes du *zodiaque* avec les douze constellations des étoiles fixes qui s'y sont trouvées du temps d'Hypparque, & où elles ont laissé les mêmes noms qu'on conserve encore aujourd'hui. Pour les distinguer, on appelle les douze portions égales du *zodiaque* de 30 degrés chacune, les douze signes du *zodiaque*, & en latin *signa anaftra*, & les douze figures qui comprennent les étoiles qui y étoient autrefois, mais qui se sont avancées d'un signe, se nomment les douze constellations du *zodiaque*, en latin *signa stellata*.

Les noms des signes du *zodiaque* sont de l'antiquité la plus reculée, & même, si nous en croyons M. l'abbé Pluche, ils ont précédé l'usage de l'écriture; bien plus, il prétend que les noms imposés aux douze signes célestes donnerent lieu à inventer la Peinture & l'écriture. On trouvera les preuves de cette hypothèse dans le *IV^e tome du spectacle de la nature*, & plus au long encore dans le *I^{er} tome de l'histoire du ciel*. On ne sauroit disconvenir que ses conjectures ne soient extrêmement ingénieuses, & qu'elles n'aient même au premier coup d'œil un air de simplicité qui plaît. On voit éclore l'idolâtrie & tous les immenses détails de principes faciles, & qui réduisent l'origine de toutes les superstitions & de toutes les fables à des observations physiques, faites d'abord pour les besoins de l'homme & la culture de

la terre; mais ensuite méconnues à cause des figures symboliques, dont elles étoient accompagnées, & transportées à des usages tout différens. Cependant on a proposé dans divers journaux des objections à M. Pluche sur son hypothèse, que ses réponses ne paroissent pas avoir entièrement levées. Certaines conformités l'avoient frappé, & elles sont effectivement frappantes, mais il n'a défriché qu'une très-petite partie d'un champ immense dont on ne sauroit venir à bout avec ces seuls principes. D'ailleurs la science des étymologies qui fait la principale & souvent l'unique base de ses hypothèses, est sujette à difficulté & remplie d'équivoques.

Ainsi lorsqu'on dit qu'une étoile est dans tel ou tel signe du *zodiaque*, on n'entend pas par-là qu'elle est dans la constellation qui porte le même nom, mais dans la partie du *zodiaque* qui a gardé le nom de cette constellation. *Voyez* SIGNE, ÉTOILE, &c.

M. Cassini a appelé *zodiaque des comètes* une grande bande céleste que la plupart des comètes n'ont pas passée. Cette bande est beaucoup plus large que le *zodiaque* des planètes, & renferme les constellations d'Antinoïs, de Pegase, d'Andromède, du Taureau, d'Orion, de la Canicule, de l'Hydre, du Centaure, du Scorpion & du Sagittaire. Au reste, on a reconnu qu'il n'y a point de *zodiaque* des comètes, ces corps étant indifféremment placés dans la vaste étendue des cieux. *Voyez* COMETE. *Chambers*.

ZODIAQUE, (*Littérat.*) M. Pluche, auteur de *l'histoire du ciel*, fait remonter jusqu'au voisinage du déluge de Noé & jusqu'au temps où l'Égypte n'étoit point encore habitée, l'institution du *zodiaque* sous la même forme qu'il conserve aujourd'hui parmi nous, & il tâche d'établir que les premiers hommes arrivés en Égypte y apportèrent de la Chaldée le même *zodiaque*, dont les Égyptiens, les Grecs & les Latins se sont servis, & dont nous nous servons nous-mêmes. Comme il semble poser ce principe pour fondement de son système sur les années égyptiennes & sur les antiquités de l'Égypte en général, en déclarant d'avance que s'il y a quelque

chose de solide dans son ouvrage, il en est redevable à cette explication du *zodiaque*, nous croyons pouvoir transcrire ici l'examen qu'en a fait M. de la Nauze.

Macrobe cherchant les raisons de la dénomination donnée aux signes du Cancer & du Capricorne, avoit dit qu'à l'exemple de l'Ecrevisse qui marche à reculons, le Soleil arrivé au Cancer rétrograde & descend obliquement; & de l'exemple de la Chevre qui en broutant gagne les hauteurs, le Soleil parvenu au Capricorne commence à remonter vers nous. Sur ce plan d'analogie, l'écrivain de *l'histoire du ciel* imagine à son tour la dénomination des autres signes, & il prétend que les instituteurs du *zodiaque* ont réellement voulu marquer la saison des agneaux par le Belier à l'équinoxe du printemps, l'égalité des jours & des nuits par la Balance à l'équinoxe d'automne, le temps de la moisson par la Vierge tenant un épi, le temps des pluies d'hiver par le Verseau, ainsi du reste.

Or comme les pluies n'ont point lieu en Egypte, que la moisson s'y fait dans une saison différente de celle où le Soleil est dans la Vierge, & qu'en un mot l'ordre que les signes expriment n'est pas celui du climat égyptien, delà il infere que le *zodiaque* n'a point pris naissance en Egypte, qu'il y a été porté d'ailleurs, qu'il a été inventé avant qu'il y eût de colonie égyptienne sur les bords du Nil; que ce sont les premiers habitans de la Chaldée qui, avant leur dispersion, ont donné aux maisons du Soleil les noms qu'elles portent, & que les signes d'été, par exemple, furent dès lors comme ils l'ont été depuis l'Ecrevisse, le Lion, la Vierge, & les signes d'automne la Balance, le Scorpion, le Sagittaire, ainsi des autres.

Cette idée paroît à M. de la Nauze tout-à-fait insoutenable, parce que dans ces temps reculés qui remontent au moins à quatre mille ans d'antiquité, la constellation de l'Ecrevisse étoit dans les signes du printemps, celle de la Balance dans les signes d'été, celle du Capricorne dans les signes d'hiver. C'est ce qui est démontré par le calcul du mouvement propre des étoiles fixes, qui, de l'aveu de tous les Astronomes

modernes, doit être réglé sur le pié d'environ un degré de signe en 72 ans; par exemple, prenons la constellation du Belier dont la dernière étoile, celle de l'extrémité de la queue, est plus orientale de 50 degrés que le point équinoxial ne l'étoit en l'année 1740. Les 50 degrés du mouvement de l'étoile à 72 ans par degrés font trois mille six cents ans, qui se sont écoulés depuis que l'équinoxe a commencé d'entamer la constellation appelée aujourd'hui *Belier*. Il ne l'avoit donc pas entamée encore il y a quatre mille ans, & par conséquent elle étoit alors dans les signes d'hiver.

Pendant le cours de ces quatre mille ans, les étoiles ont avancé de 55 degrés par rapport aux équinoxes; d'où il suit que les pléiades, qui font partie de la constellation du Taureau & qui sont présentement à 55 degrés de l'équinoxe, lui répondoient exactement il y a 4000 ans, dans ce temps-là; donc que le Taureau ouvroit le printemps. Ainsi qu'on ne dise point que le Belier a été dès-lors comme il le fut depuis, le premier signe du printemps; car enfin il n'est pas possible d'imaginer que les auteurs du *zodiaque* aient jamais prétendu placer les constellations hors de leurs propres signes.

Il est vrai qu'aujourd'hui elles se trouvent à-peu-près dans les signes précédens, le Belier dans le *Taurus*, le Taureau dans les *Gemini*, &c. Il est encore vrai dans un sens qu'elles se sont autrefois trouvées dans les signes subséquens, c'est-à-dire, par exemple, que la constellation qui porte le nom du *Belier* a été anciennement dans le signe d'hiver, appelé *Pisces*. Mais elles ne furent jamais dans les signes subséquens reconnus pour tels, ou, ce qui est le même, jamais on ne donna le nom de *Belier* au premier signe du printemps, pendant que la constellation du Belier étoit encore dans les signes d'hiver il y a quatre mille ans. Il est évident au contraire qu'entre cet ancien temps & celui d'à-présent, il y a eu un temps intermédiaire où les constellations ont répondu à leurs signes avec le plus grand rapport possible, & que c'est dans ce temps intermédiaire qu'a été institué le *zodiaque* des Grecs, qui ensuite a passé des Latins jusqu'à nous. Il demeure

donc prouvé que notre *zodiaque* n'a point été en usage à beaucoup près avant que l'Egypte fût habitée, & qu'on n'a point dû établir sur un fondement pareil les antiquités de l'Egypte en général & l'origine des années égyptiennes en particulier.

La différence du *zodiaque* égyptien & du *zodiaque* grec, n'est-elle pas d'ailleurs bien certaine? Achille Tatius a déjà observé que les Grecs transporterent à leurs héros & à leur histoire le nom des constellations égyptiennes, & le fait est assez visible par lui-même. Pour ce qui regarde plus particulièrement les signes du *zodiaque*, nous ne voyons dans les noms que nous leur donnons d'après les Grecs, aucun rapport avec les noms que leur ont donné les Arabes & les autres orientaux qui sont censés avoir le mieux conservé les vestiges de l'ancienne sphere égyptienne. Enfin la diversité de l'un & de l'autre *zodiaque* se découvre encore par le temps de leur institution, qui paroît tomber pour les Egyptiens au quinzième, & pour les Grecs au x^e siècle avant Jésus-Christ; c'est ce qui me reste à faire voir.

Les Egyptiens avoient une sorte d'année lunaire quand le peuple hébreu sortit de l'Egypte; ce fut l'an 1491 avant J. C., suivant la chronologie d'Ussérius, & ensuite ils employèrent une forme d'année de 360 jours, jusqu'à ce qu'ils prissent l'année vague de 365 jours en l'an 1322. L'année mitoyenne entre 2491 & 1322 fut l'année 1407; ainsi l'usage de l'année de 360 jours, autrement de 12 mois chacun de trente jours, peut avoir commencé en Egypte vers l'an 1400; or c'est environ le même temps que doit être fixé l'établissement du *zodiaque* égyptien, avec sa division en douze signes: division dont les premiers auteurs ont été les peuples d'Egypte, suivant l'ancienne tradition attestée par Macrobe.

Le rapport d'un tel *zodiaque* de douze signes chacun de trente degrés, est visible avec une forme d'année de douze mois chacun de trente jours, & il fait assez sentir que l'établissement de l'un & celui de l'autre regardent ou précisément le même temps, ou des intervalles peu éloignés. L'antiquité du *zodiaque* égyptien ne peut donc se rapporter, ainsi que l'anti-

quité de l'année de 360 jours, à l'an environ 1400 de l'ère chrétienne. Quant au temps de l'institution du *zodiaque* grec, nous pouvons en parler avec plus de certitude. On voit qu'aussi-tôt les instituteurs du *zodiaque* ont nécessairement cherché à mettre le plus grand rapport possible entre les constellations & les dodécatomories. Les douze dodécatomories s'étendent chacune à un espace égal de trente degrés juste, pendant que les douze constellations occupent inégalement, l'une plus, l'autre moins de trente degrés. En instituant le *zodiaque*, on ne pouvoit donc point éviter tout-à-fait l'irrégularité, mais par la nature même de l'établissement qu'on faisoit, on prit garde que la petite constellation fût renfermée au milieu de sa dodécatomorie, & que la grande constellation entamât, le moins qu'il se pouvoit, les deux dodécatomories voisines de la finne.

On eut de plus une autre observation à faire dans ce *zodiaque* primitif, c'est que les quatre points des équinoxes & des solstices y occupassent d'abord le milieu de leurs quatre constellations. La preuve du concours de ce milieu avec les points cardinaux lors de l'institution du *zodiaque*, se tire des divers témoignages de l'antiquité qui attestent comment on a trouvé de siècle en siècle les quatre points concourans tantôt avec le commencement des constellations, plus anciennement avec le quatrième degré, plus anciennement encore avec le huitième, avec le douzième, & enfin avec le milieu même des constellations.

Il n'y a pas la moindre trace qu'on les ait trouvés plus loin; preuve assez forte qu'ils n'y furent effectivement jamais, & que par conséquent ils occupèrent ce milieu dès l'institution du *zodiaque*. Or ces deux caractères, le plus grand rapport possible des constellations avec leurs signes ou dodécatomories, & la rencontre des points cardinaux avec le milieu des constellations, ne peuvent convenir qu'au dixième siècle avant J. C. le calcul astronomique le démontre. C'est donc à ce siècle-là qu'il faut fixer le premier établissement du *zodiaque* des grecs. Chiron en fut l'instituteur; car un écrivain de l'antiquité la plus reculée, cité par Clément d'Alexandrie, assuroit

que Chiron avoit appris aux hommes les figures du ciel ; & puisqu'en cet endroit Clément d'Alexandrie traite des différentes découvertes & de leurs auteurs , nous devons entendre par ces figures du ciel que les constellations telles que la Grèce les connut depuis , avoient été primitivement tracées & arrangées par Chiron , qu'il a été conséquemment auteur du *zodiaque* dont les Grecs & les Latins se sont servis , & que l'antiquité de ce *zodiaque* remonte au dixième siècle avant l'ère chrétienne , c'est-à-dire , à l'an 939 , selon le calcul de Newton. *Mémoire des inscript. tome XIV. (Le chevalier DE JAUCOURT.)*

ZÆBLITZ, f. m. **MARBRE DE**, (*Hist. nat. Lithol.*) nom donné par plusieurs naturalistes à la serpentine qui se trouve très-abondamment à *zæblitz*. C'est improprement qu'on lui donne le nom de *marbre* , puisque c'est une vraie pierre argilleuse. *Voyez SERPENTINE.*

ZÆEST, (*Géogr. mod.*) ville d'Allemagne en Westphalie , au comté de la Marck. *Voyez SÆST. (D. J.)*

ZÆLÆ, (*Géogr. anc.*) peuples de l'Espagne tarragonoise. Plin., l. III, c. iij, les comprend sous les *Asturi* , & dit , l. XIX, c. j, que leur cité étoit voisine de la *Gallecia* , & près de l'Océan. Le lin de ce pays étoit anciennement en réputation ; c'est ce qu'on appelloit *linum zælicum*. On en transportoit en Italie , où on s'en servoit pour faire les rets , filets ou toiles à prendre les bêtes sauvages. (*D. J.*)

ZÆTEE, (*Géogr. anc.*) *Zoitum*, *Zæteia* ou *Zæta*, comme écrit Pausanias, l. VII, c. xxxv, ville du Péloponèse dans l'Arcadie ; en sortant de Tricolons pour aller à Methydrium , & en prenant sur la gauche , dit cet historien , on arrivoit à *Zæteie* , qui avoit eu , disoit-on , pour fondateur *Zæteus*, fils de Tricolonus ; mais du temps de Pausanias , ces deux villes , Tricolons & *Zæteie* , étoient désertes , il n'étoit resté que deux temples à *Zæteie* , l'un de Cérès , & l'autre de Diane. (*D. J.*)

ZOFFA ou **ALFAQUES**, baie de , (*Géogr. mod.*) baie de la mer Méditerranée sur la côte d'Espagne , dans la Catalogne. Cette baie peut avoir 10 ou 12 milles de longueur , & 4 à 5 de lar-

geur ; elle est formée par plusieurs îles basses & marécageuses , qui sont bordées de grandes plages de sable. On reconnoit l'entrée de cette baie par la montagne de la Ravitra , qui s'apperoit de fort loin. La latitude de cette baie est à-peu-près de 40, 22, & la variation de 5 à 6 degrés vers le nord-ouest. (*D. J.*)

ZOFFINGEN ou **ZOFFINGUEN**, (*Géogr. mod.*) en latin du moyen âge *Tobinium* , ville de Suisse au canton de Berne dans l'Argow , à une lieue au midi d'Arbourg ; elle devint , après la ruine de Windish , la principale ville de l'Argow , & elle avoit droit de battre monnaie ; elle est encore bien bâtie , & ses habitants sont à leur aise. Il y a près de cette ville la forêt de Bowald , qui produit les plus beaux sapins qui soient en Suisse. Longitude 25, 26 ; latit. 47, 37. (*D. J.*)

ZOGANE, f. m. (*Antiq. babyl.*) nom que l'on donnoit à l'esclave qui faisoit le personnage de roi dans les Saturnales célébrées à Babylone le 16 du mois Loue , mois qui , dit-on , répondoit au commencement de juillet. (*D. J.*)

ZOGOCARA, (*Géogr. anc.*) ville de la grande Arménie , selon Ptolomée , l. V, c. xiiij. Il la distingue de Sogocara qu'il place à-peu-près dans le même pays.

ZOGONOI, f. m. pl. (*Mythol.*) *Zogonoi*, mot tiré de *ζωω*, je vis , je fais vivre ; les dieux *Zogonoi* chez les Grecs étoient les dieux qui présidoient à la vie des hommes , que l'on invoquoit pour obtenir une longue vie. Les fleuves & les eaux courantes étoient spécialement consacrées à ces dieux , parce qu'on regardoit les bonnes eaux comme une des choses des plus salutaires & des plus essentielles à la conservation de la vie. (*D. J.*)

ZOHAR, f. m. (*Hist. anc.*) qui signifie en hébreu *splendeur* , est le nom d'un livre qui est en très-grande vénération chez les juifs , & qu'ils estiment très-ancien. Cet ouvrage contient des explications cabalistiques sur les livres de Moïse : c'est un commentaire presque entièrement ridicule & puérile , qui ne consiste qu'en jeux de lettres & de nombres , & en rêveries familières aux rabbins. On y trouve aussi quelque chose qui approche des vieilles idées

des Platoniciens & des Pythagoriciens. Guillaume Postel a puisé dans cette source une partie des singularités qu'il a débitées, & il est étonnant que les chrétiens se soient donné la peine de traduire cet ouvrage en latin : on en a deux éditions d'Italie, l'une de Cremona & l'autre de Mantoue, outre celle d'Allemagne de l'an 1680. Il se trouve de faux *zohars* manuscrits, car les Juifs ont donné quelques ouvrages sous ce nom fameux pour imposer à leurs lecteurs. On a encore imprimé un petit *zohar* qui sert comme de supplément au grand, & qui est traité dans le même goût. Buxtorf a cru que les points voyelles étoient fort anciens chez les Juifs, parce qu'il en étoit fait mention dans ce livre, auquel ils donnent une grande antiquité ; mais c'est une erreur, comme l'a remarqué M. Simon.

ZOLCA, (*Géog. anc.*) ville de l'Asie mineure dans la Galatie. Ptolomée, *l. V, c. iv*, la donne aux Paphlagoniens, & la place sur la côte du Pont-Euxin, entre *Felca* & *Dacafta*. (*D. J.*)

ZOLEDENIC, *f. m.* (*Com.*) c'est la quatre-vingt-seizième partie de la livre moscovite. Voyez LIVRE, POIDS.

Cette subdivision n'a lieu que dans le détail, & n'a été inventée que pour la commodité de ceux qui s'appliquent à cette partie du négoce. *Dict. de Commerce & de Treux.*

ZOLKIEW, (*Géogr. mod.*) petite ville dans le palatinat de Russie, à trois lieues de Léopol. Le château de cette place a passé pour un chef-d'œuvre d'architecture dans un pays où elle est encore dans l'enfance, & où elle restera vraisemblablement toujours faute de carrières. (*D. J.*)

ZOLL, (*Géogr. mod.*) comté de la Haute-Hongrie au midi de ceux de Liptow & de Turocz ; il a environ 20 lieues de long du midi au nord, & 12 de large du levant au couchant. La rivière de Gran le traverse du nord-est au sud-ouest. (*D. J.*)

ZOLLERN, (*Géogr. mod.*) château d'Allemagne dans la Suabe, & qui donne son nom à la principauté de Hohen-Zollern. L'empereur Henri V le fit bâtir à son retour d'Italie. La principauté est bornée par le duché de Wirtemberg, la principauté de Furstemberg, la seigneurie d'Ehingen &

la baronnie de Waldbourg ; elle a environ 15 lieues de long & 7 de large ; le voisinage du Danube en fertilise le terroir. Les princes de Hohen-Zollern sont catholiques & chambellans héréditaires de l'empire. (*D. J.*)

ZOLNOCK, le comté de, (*Géog. mod.*) comté de la Haute-Hongrie ; il est borné au nord par ceux de Hevecz & Zabolcz, au midi par ceux de Bath & de Czongrad, au levant par celui de Tarentale, & au couchant par celui de Pest. La Teisse le partage en partie orientale & occidentale : Zolnock est la capitale. (*D. J.*)

ZOLNOCK, (*Géog. mod.*) ville de la Haute-Hongrie, capitale du comté de même nom ; sur la droite de la Teisse, à son confluent avec la Zagiwa, à 20 lieues au levant de Bude, & à 24 au nord-est de Colocza ; les Turcs s'en saisirent en 1554, mais les Impériaux la leur reprirent en 1685. *Long. 37, 42 ; latit. 47, 12.* (*D. J.*)

ZOAOT, (*Géogr. anc.*) il y avoit deux villes de ce nom, l'une en Cilicie sur les bords du Cydnus, l'autre dans l'île de Chypre. Ces deux villes, suivant un grand nombre d'auteurs, avoient été fondées par Solon, qui étoit né dans la Cilicie. La ville qu'il avoit bâtie dans cette province, quitta dans la suite le nom de son fondateur pour prendre celui de Pompée qui l'avoit rétablie. A l'égard de celle de l'île de Chypre, Plutarque nous a conservé l'histoire de sa fondation. Solon étant passé auprès d'un roi de Chypre, acquit bientôt tant d'autorité sur son esprit, qu'il lui persuada d'abandonner la ville où il faisoit son séjour : l'assiette en étoit à la vérité fort avantageuse, mais le terrain qui l'environnoit étoit ingrat & difficile. Le roi suivit les avis de Solon, & bâtit dans une belle plaine une nouvelle ville aussi forte que la première, dont elle n'étoit pas éloignée, mais beaucoup plus grande & plus commode pour la subsistance des habitants. On accourut en foule de toutes parts pour la peupler ; & il y vint sur-tout un grand nombre d'Athéniens, qui s'étant mêlés avec les anciens, perdirent dans leur commerce la politesse de leur langage, & parlèrent bientôt comme des barbares : delà,

le mot *ζολοίσι*, qui est leur nom, fut substitué au mot *βαρβαροι* & *ζολοίσι* à *βαρβαρίζειν* qu'on employoit auparavant pour désigner ceux qui parloient un mauvais langage; delà viennent les mots *solécisme*, *barbarisme*. (D. J.)

ZONA, (Géogr. anc.) ville de la Thrace chez les Ciconiens, selon Etienne le géographe, qui cite Hécatee. Pomponius Mela, l. II, c. ij, semble faire de Zone un promontoire voisin de celui de Serrium. *Circâ Hebrum Cicones, trans eundem doriscos, ubi Xerxem copias suas, quâ numero non poterat, spatio mensum ferunt. Deinde promontorium Serrium, & quod canentem Orphæa secuta narrantur etiam memora Zone.* Pline, l. IV, c. xj, fait de Zone une montagne, ce qui revient au même, *mons Serrium & Zone.*

Hérodote, l. VII, c. lix, place la ville de Zona sur le rivage auquel l'ancien mur *Doriscus* avoit donné le nom, & à quelque distance de l'embouchure de l'Hebre. Tout cela veut dire que le nom de Zona ou Zone étoit commun à la ville & au promontoire sur lequel elle est bâtie.

Je ne sais même, dit la Martinière, si quelqu'un n'a point fait de Zona une îlle, parce que le promontoire où elle se trouvoit étoit une espèce de péninsule, & que assez souvent les anciens ont confondu les îlles avec les péninsules.

La ville de Zona est célèbre dans les poètes: ils disent qu'il y avoit dans le voisinage des hêtres qu'Orphée avoit forcés, par la douceur de son chant, de le suivre depuis la Pierie jusques-là. (D. J.)

ZONCHIO, cap de, (Géogr. mod.) cap de la Morée, près du golfe de même nom; quelques savans pensent que c'est le *Coryphasium* de Ptolomée, l. III, c. xxvj, promontoire du Péloponèse dans la Messénie; mais d'autres prétendent que le *Coryphasium* est le cap Jordan des modernes.

ZONE, s. f. en terme de Géographie, est une division du globe terrestre, relative à la chaleur du climat. Voyez TERRE & CHALEUR, voyez aussi CLIMAT. Zone vient de *ζών*, bande.

La terre est partagée en cinq zones par des cercles appelés *parallèles*. Ces zones sont appelées *torride*, *glacées* & *tempérées*.

Virgile a décrit ces zones au premier livre de les Géorgiques en cette manière.

*Quinque tenent calum zonæ: quarum una corusco
Semper sole rubens, & torrida semper ab igne:
Quam circum extremæ dextrâ lavâque trahuntur,
Ceruleâ glacie concretæ atque imbris atris.
Hæc inter medianque duæ mortalibus agris,
Munere concessæ divùm.*

Virg. I. Georg. v. 233.

La zone torride est une bande ou partie de la surface de la terre terminée par les deux tropiques, & partagée en deux parties égales par l'équateur. Voyez TROPIQUES & EQUATEUR.

La largeur de cette bande est de 46^d. 58'. savoir 23 degrés 29 minutes d'un côté de l'équateur, & 23 degrés 29 minutes de l'autre, de sorte qu'elle est divisée en deux parties égales par l'équateur autrement appelé la ligne. Le soleil ne sort jamais de dessus la zone torride, & chaque jour de l'année il y a des peuples sous cette zone auxquels il est vertical.

Les anciens croyoient que la zone torride étoit inhabitée. Voyez TORRIDE.

Les zones tempérées sont deux bandes de la surface de la terre terminées chacune par un tropique & par un cercle polaire. Leur largeur à l'une & à l'autre est de 43 degrés 2 minutes. Voyez TEMPÉRÉE. Voyez CERCLE POLAIRE. Le soleil ne passe jamais par-dessus ces zones; mais il s'en approche plus ou moins dans son mouvement.

Les zones glacées sont les segmens de la surface de la terre, terminés l'un par le cercle polaire arctique, l'autre par le cercle polaire antarctique. Leur largeur à chacune est de 46^d. 58'. Voyez ARCTIQUE & ANTARCTIQUE. Voyez aussi GLACÉ.

Les zones sont différenciées par une grande quantité de phénomènes. 1^o. Dans la zone torride le soleil passe au zénith deux fois l'année. De même deux fois l'année le soleil s'éloigne de l'équateur d'une quantité égale, à 23 degrés 29 minutes environ.

2^o. Dans tous les lieux qui sont dans les zones tempérées & dans les zones glacées, la hauteur du pôle surpasse toujours la plus

grande distance du soleil à l'équateur ; c'est pourquoi les habitans de ces *zones* n'ont jamais le soleil à leur zénith. Si on compare les hauteurs méridiennes du soleil observées le même jour dans deux lieux quelconques de ces *zones*, celui où la hauteur méridienne sera la plus grande , sera le plus méridional.

3°. Dans les *zones* tempérées le soleil passe toujours dessous l'horizon , à cause que sa distance au pôle excède toujours la hauteur du pôle ; & dans tous les lieux de ces *zones* excepté sous l'équateur, les jours artificiels sont inégaux , & cela d'autant plus que ces lieux sont plus voisins des *zones* glacées. Voyez JOURS.

4°. Dans les lieux qui séparent les *zones* tempérées d'avec les *zones* glacées , c'est-à-dire sous les cercles polaires, la hauteur du pôle est égale à la distance du soleil au pôle, lorsque le soleil est dans le tropique d'été. Donc les peuples qui habitent ces lieux , voient une fois l'année le soleil achever sa révolution sans passer sous l'horizon.

5°. Dans tous les lieux des *zones* glacées, la hauteur du pôle est plus grande que la moindre distance du soleil au pôle. Donc pendant plusieurs jours la distance du soleil au pôle est moindre que la hauteur du pôle , & par conséquent le soleil doit être pendant ce temps-là non seulement sans se coucher , mais sans toucher l'horizon. Lorsqu'ensuite le soleil vient à s'éloigner du pôle d'une plus grande distance que celle qui mesure la hauteur du pôle, alors il s'élève & se couche tous les jours comme dans les autres *zones*.

Les académiciens qui , par ordre du roi , ont été mesurer le degré du méridien dans la *zone* froide septentrionale , pour déterminer la figure de la terre , ont joui de ce jour de 24 heures que l'on doit avoir dans cette *zone* au solstice d'été ; & la longueur des jours compense tellement le peu de chaleur directe du soleil , que l'été y est fort chaud & fort incommode. Une chose bien singulière , c'est que les Hollandois qui firent , il y a environ 150 ans, un voyage à la nouvelle Zemble où ils passèrent l'hiver , & où ils eurent plusieurs nuits de suite , revirent le soleil quinze jours plutôt qu'ils

n'auroient dû le revoir en égard à la latitude où ils étoient. Il n'y a pas d'apparence qu'ils se soient trompés dans le calcul du jour , comme il seroit naturel de le croire à cause des nuits consécutives qu'ils avoient passées ; car outre que leur journal paroît fort exact & daté jour par jour , ils revirent le soleil un jour qu'il devoit arriver , suivant les éphémérides , une occultation d'étoiles , par la lune , laquelle arriva effectivement ce jour-là. Il paroît difficile d'attribuer ce phénomène à l'effet des réfractations , qui semble ne devoir pas être assez grand pour accélérer la venue du jour d'une quantité si considérable ; enfin c'est un fait que les philosophes & les astronomes n'ont pas encore trop bien expliqué. *V. JOUR, NUIT, COUCHER, LEVER, &c. Chamb.*

ZONE , (*Géogr. mod.*) on nomme *zones*, en géographie, des bandes ou ceintures de la terre , terminées par deux cercles parallèles entr'eux , savoir par les deux cercles polaires & par les deux tropiques. *Zone* est un mot grec qui signifie *ceinture, bande* ; & c'est de cette manière que les géographes ont divisé la surface du globe terrestre par rapport au ciel.

Du mouvement annuel & diurne de la terre résulte une division de la surface de la terre en cinq parties qu'on appelle *zones*. Comme le soleil décrit par son mouvement une ligne appelée *écliptique*, qui coupe l'équateur en deux points opposés , & fait une déclinaison de 23 degrés 30 minutes , il doit nécessairement être tantôt plus près , & tantôt plus éloigné de l'équateur : ce qui fait le changement des saisons , & occasionne la chaleur, le froid , la pluie , le vent dans les lieux par où il passe.

La surface de la terre entre les deux tropiques se nomme *zone torride*. Celles qui sont entre les pôles & les cercles polaires , sont les deux *zones* glacées ; & celles qui se trouvent entre les deux cercles polaires & les tropiques , sont appelées les deux *zones tempérées* : ce qui fait en tout cinq *zones*.

Les lieux dont la latitude est moindre que 23 degrés 30 minutes , sont sous la *zone torride*. S'ils sont précisément à 23 degrés 30 minutes , ils sont sous les tropiques ou à l'extrémité de la *zone torride*.

Ceux

Ceux qui ont plus de 23 degrés 30 minutes de latitude, mais moins de 66 degrés 30 minutes, sont sous les *zones* tempérées. Ceux qui ont précisément 66 degrés 30 minutes de latitude, sont à l'extrémité de la *zone* tempérée; & enfin s'ils ont plus de latitude, ils sont situés sous la *zone* glaciale.

Il est aisé de calculer la largeur & la quantité de chaque *zone* en milles ou en toute autre mesure connue.

La largeur de la *zone* torride est de 47 degrés, c'est-à-dire, 23 degrés 30 minutes de chaque côté de l'équateur. La largeur de chaque *zone* tempérée est de 43 degrés, & celle des deux *zones* glaciales est de 47 degrés : ces degrés réduits en milles, à compter 15 milles d'Allemagne pour un degré, donneront 705 milles pour la largeur de la *zone* torride, 645 milles pour chaque *zone* tempérée, & 352 milles $\frac{1}{2}$ pour chaque *zone* glaciale.

On peut connoître la surface de chacune par cette proportion tirée de la géométrie; comme le sinus de 90 degrés 100000 est au sinus de 23 degrés & demi, savoir 39875, de même la moitié de la surface de la terre qu'on a trouvée être 4639090 milles quarrés, est à la superficie de la moitié de la *zone* torride, savoir 1849837 milles quarrés; & par conséquent la surface de toute la *zone* torride est de 3699674 milles.

Ensuite comme tout le sinus 100000 est à la différence des sinus de 23 degrés 30 minutes, & 66 degrés 30 minutes 51831, de même la moitié de la surface de la terre ou 4639090 milles quarrés est à la surface d'une des *zones* tempérées, 2404487 milles quarrés. Si donc on retranche la surface de la moitié de la *zone* torride, & celle de la *zone* tempérée, de la moitié de la surface de la terre, il ne restera plus que la surface d'une des *zones* glaciales 384766 milles quarrés. Quelques astronomes font d'avis que la déclinaison de l'ecliptique n'est pas toujours la même, & qu'ainsi la largeur des *zones* n'est pas toujours égale; mais la différence est petite; & Tycho-Brahé doutoit qu'il y en eût aucune; ainsi cela ne vaut pas la peine d'y faire attention.

Tome XXXVI.

Il nous importe davantage d'indiquer les principales causes qui contribuent le plus à former la lumière, la chaleur, le froid, les pluies & les autres météores, & à les entretenir dans les différentes *zones*; voici donc ces causes.

1°. L'obliquité plus ou moins grande, ou la perpendicularité avec laquelle les rayons tombent sur le lieu. La dernière fait la plus grande chaleur, & les deux autres causent plus ou moins de chaleur, à proportion de leur obliquité.

2°. La durée du soleil sur l'horizon du lieu.

3°. La dépression plus ou moins grande du soleil sous l'horizon pendant la nuit : ce qui donne plus ou moins de lumière & de chaleur, de pluies, de nuées épaisses, &c. d'où résulte un crépuscule plus long ou plus court.

4°. Le plus ou moins de temps que la lune reste sur l'horizon ou dessous, son élévation plus ou moins grande dessus l'horizon, ou sa dépression au dessous.

5°. Les mers & les lacs voisins : c'est delà que viennent la plus grande partie des vapeurs humides de l'air; d'ailleurs, la mer ne réfléchit pas les rayons avec tant de force que la terre.

6°. La situation des lieux; car le soleil influe sur les montagnes différemment que sur les vallées. Souvent les montagnes empêchent les rayons d'arriver jusqu'aux vallées : ce qui attire aussi à elles en quelque sorte les vapeurs. Delà vient que les montagnes changent les saisons des lieux voisins, causent la chaleur, la pluie, &c. ce qui n'arriveroit pas, si les montagnes ne s'y rencontroient.

7°. Les vents, & sur-tout ceux qui sont généraux & réglés. Ainsi les vents réglés de l'est temperent la chaleur de la canicule; & sous la *zone* torride le vent général, & sur-tout le vent d'est au Pérou, y cause une chaleur modérée; tandis qu'à l'ouest de l'Afrique on sent une chaleur violente; car le vent général n'est pas si sensible dans ces lieux. Les vents de nord sont froids & secs. Les vents du midi sont chauds & humides.

8°. Enfin les nuages & la pluie diminuent la lumière & la chaleur.

Kkk

Sous la *zone* tempérée & la *zone* glaciale, les quatre saisons célestes sont presque de la même longueur ; mais sous la torride elles sont inégales ; la même saison y est différente, selon les pays.

Dans les lieux situés sous cette *zone* le soleil approche du zénith à midi ; mais à minuit il en est fort éloigné sous l'horizon ; les lieux y sont presque dans le milieu de l'ombre de la terre, & les rayons du soleil n'éclairent ni n'échauffent l'air.

Sous la *zone* glaciale, comme le soleil est fort loin du zénith, même à midi, il ne s'éloigne pas beaucoup sous l'horizon pendant la nuit, & envoie dans l'air par réflexion plusieurs rayons.

Sous la *zone* tempérée, le soleil est à une distance ordinaire du zénith à midi, & à minuit il est assez avancé sous l'horizon en hiver ; mais en été il envoie dans l'air quelques rayons par réflexion.

Dans les lieux de la *zone* torride, le crépuscule est le plus court ; il est le plus long sous la *zone* glaciale ; & sous la *zone* tempérée il tient un milieu entre les deux.

Sous l'équateur & dans les lieux voisins, le crépuscule est environ d'une heure ; mais l'expérience fait voir qu'il ne dure qu'une demi-heure ou un peu plus, parce que l'air y est trop grossier & trop bas pour former un crépuscule à 18 degrés de dépression du soleil sous l'horizon. Sous la *zone* glaciale le crépuscule dure quelques jours, quand le soleil est encore sous l'horizon. Sous la *zone* tempérée, le crépuscule dure trois, quatre, cinq ou six heures, & même toute la nuit en certains lieux pendant l'été, selon que ces lieux sont plus ou moins proche de la *zone* glaciale.

C'en est assez sur les *zones* en général ; nous développerons sous chacune les détails particuliers qui les concernent, & ces détails feront étendus. Ainsi Voyez *ZONE TORRIDE*, *ZONES GLACIALES*, *ZONES TEMPÉRÉES*. (Le chevalier DE JAUCOURT.)

ZONE TORRIDE, (*Géog. mod.*) Cette *zone* est terminée par les deux cercles tropiques, & se trouve entre les deux *zones* tempérées. L'équateur la divise en deux

parties égales, l'une septentrionale, & l'autre méridionale. Elle a 47 degrés de largeur qui valent 1175 lieues, de vingt-cinq au degré. On l'appelle *torride*, parce qu'étant directement sous le lieu par où le soleil passe en faisant son cours, elle est frappée à plomb de ses rayons, & en souffre une chaleur excessive ; mais le milieu de cette *zone* est beaucoup plus tempéré que ses extrémités, tant à cause de l'égalité des jours & des nuits, qu'à cause qu'il n'y a pas un aussi long solstice que sous les tropiques.

Les peuples qui demeurent précisément au centre de la *zone torride*, ont un continuel équinoxe ; les jours, ainsi que les nuits, y sont perpétuellement de douze heures, & les crépuscules y sont très-courts, parce que le soleil descendant perpendiculairement sous l'horizon, arrive bientôt au dix-huitième degré, qui est la fin du crépuscule du soir, & le commencement de l'aurore.

On donne à la *zone torride*, neuf mille lieues de 25 au degré en son circuit sous l'équateur, ce qui est sa plus grande étendue ; & environ huit mille deux cents cinquante-trois lieues dans ses extrémités sous les tropiques.

On dit que les anciens ne croyoient la *zone torride* ni habitée, ni habitable, & c'étoit-là effectivement l'opinion générale. Mais il est à propos de remarquer, que notre *zone torride* est presque le double de celle des anciens : la nôtre s'étend d'un tropique à l'autre, la leur n'alloit que du douzième degré de latitude septentrionale & un peu plus, au douzième degré de latitude méridionale, & quelque chose au delà. Strabon est formel là-dessus. Il dit qu'à trois mille stades de Méroé, en tirant droit au midi, on parvient aux lieux où personne ne peut habiter à cause de la chaleur ; que ces lieux ont le même parallèle que la région Cinna Momifère ; que c'est-là où l'on doit mettre les bornes de notre terre habitée du côté du midi.

Ajoutons à ces trois mille stades, les cinq mille que Strabon compte de Syène à Méroé, nous aurons huit mille stades, ou, ce qui est la même chose, du tropique du cancer au commencement de la

zone torride; reste donc huit mille huit cents stades de ce dernier point à l'équateur; or, huit mille huit cents stades, sont 12 degrés & un peu plus, suivant le calcul de Strabon, puisqu'il compte seize mille huit cents stades de Syene, ou du tropique à l'équateur.

Quoique la plupart des anciens ne crussent pas leur *zone torride* habitable, il s'est trouvé néanmoins quelques-uns de leurs philosophes qui n'ont pas suivi le torrent. Strabon lui-même, qui tenoit pour l'opinion commune, dit que Polybe & Eratosthène étoient d'un avis contraire. On ne voit pas en effet, comment avec un peu de philosophie on pouvoit croire la terre habitée en deçà du douzième degré, & inhabitable au delà. D'ailleurs dans le fait, il paroît que Strabon & tous les auteurs qu'il cite, connoissoient des positions au delà du douzième degré. Si le mont Elephas dont parle ce géographe après Arthémidore, est le mont Frellet d'aujourd'hui, comme il y a bien de l'apparence, si le *Νέον χίμας*, est le cap d'Orfai, ou un autre encore plus méridional, suivant Ptolémée, nous voilà assurément au delà du douzième degré.

L'équateur divise la *zone torride* en deux parties égales, qu'on peut regarder comme deux *zones torrides*, l'une au nord, & l'autre au sud de l'équateur.

Sous la *zone torride*, sont situés une grande partie de l'Afrique, l'Abassie, l'Océan indien, une partie de l'Arabie, Camboye, l'Inde & les îles de la mer des Indes, Java, Ceylan, le Pérou, l'Espagne mexicaine, une grande partie de l'Océan atlantique, l'île de sainte Helene, le Brésil & la nouvelle Guinée.

Le tropique du cancer passe un peu au delà du mont Atlas, sur la côte orientale d'Afrique, sur les frontières de la Lybie & autres lieux dans l'intérieur de l'Afrique, par Syene en Ethiopie; il traverse la mer Rouge, au delà de Sinai, & la Mecque, les pays Mahométans, & l'Arabie heureuse; il entre ensuite dans la mer des Indes, touche les bords de la Perse, & traverse Camboye, l'Inde, Camboye, ou les limites du royaume de Siam, jusqu'à ce qu'il arrive à la mer Pacifique.

Après l'avoir traversée, au dessous de la Cherfonnese d'Amérique & la Californie, il passe par le royaume de Mexique, par l'Océan atlantique, & touche les côtes de l'île de Cuba, & ensuite retourne à la côte occidentale d'Afrique.

Le tropique du capricorne, ne passe que par un petit nombre de pays, il traverse presque par-tout des mers; il passe d'abord par la partie méridionale, ou la langue d'Afrique, le Monomotapa, Madagascar, dans l'Océan indien, dans la nouvelle Guinée, l'Océan pacifique, le Pérou, le Brésil, & l'Océan atlantique.

Ce n'est point le froid qui fait l'hiver sous la *zone torride*, ce sont les pluies, ou une chaleur moindre que dans l'été; pareillement, il n'y a dans bien des endroits de la *zone torride*, que deux saisons par an; savoir, l'hiver & l'été. Plusieurs causes contribuent à diversifier les saisons, la chaleur, le froid, les pluies, la fertilité ou la stérilité qui regne dans les différentes régions de la *zone torride*.

Les pays situés à l'ouest de l'Afrique, depuis le tropique du cancer jusqu'au cap verd, qui est à quatorze degrés de latitude nord, sont tous fertiles en blé, en fruits de plusieurs sortes, en bestiaux, & les habitans y ont des corps robustes. La chaleur n'y est guère au dessus d'un juste milieu; les habitans vont aisément nus, à l'exception des riches qui portent des habits. Les causes de cette fertilité, & de l'air tempéré qui y regne (quoique ce soit la *zone torride*), sont 1°. plusieurs rivières, dont les principales, le Sénégal & le Gambéa, arrosent le pays, & rafraîchissent l'air; 2°. le voisinage de la mer qui fournit des vapeurs humides & des vents frais.

Dans la partie méridionale d'Afrique, appelée *Guinée*, qui s'étend à l'est & à l'ouest, & qui est à quatre degrés ou plus de latitude nord, il y fait une chaleur continuelle sans aucune fraîcheur. Il y fait dans certains mois une pluie abondante, des tonnerres, des éclairs si fréquens & des tempêtes si terribles, qu'il faut l'avoir vu pour le concevoir. Les campagnes y restent désertes pendant les mois pluvieux, & le blé n'y croît pas. Mais quand ils sont passés,

on creuse le terrain qui est sec, qui a bu toute la pluie, & on y mêle du charbon broyé au lieu de fumier, qu'on y laisse pourrir pendant dix jours; après cette préparation de la terre, on sème & l'on recueille ensuite la moisson.

Les tempêtes, les éclairs & les pluies semblent provenir de ce que le soleil enlève une grande quantité de vapeurs de la mer & d'exhalaisons sulfureuses de la terre de la Guinée, qui ne sont dissipées par aucun vent constant. Quand ces pluies tombent, l'air est tiède, le soleil est vertical, & la chaleur qui regne, cause une grande difficulté de respirer.

Quoique leurs campagnes soient en friche pendant les mois pluvieux, leurs arbres portent sans cesse du fruit. Le jour y est presque égal à la nuit toute l'année; le soleil se lève & se couche à six heures; mais on le voit rarement se lever & se coucher, parce qu'il se lève le plus souvent couvert de nuages, & qu'il se couche, après avoir été enveloppé dans les nues.

Viennent ensuite les pays situés dans la langue de terre d'Afrique, qui s'étend au nord & au sud, comme le Manicongo, Angola, &c. depuis le second degré de latitude nord, jusqu'au tropique du capricorne, car le royaume de Congo commence au second degré de latitude sud. L'hiver y est à-peu-près comme le printemps en Italie, d'une chaleur tempérée: on n'y change jamais d'habits, & il fait chaud, même sur le sommet des montagnes. L'hiver pluvieux y arrive avec le mois d'avril & dure jusqu'au milieu de septembre; alors l'été commence & dure jusqu'au quinze mars, & pendant tout cet intervalle, l'air y est toujours serein; mais en hiver on voit rarement le soleil à cause des nuages ou des pluies. Il n'y pleut pas néanmoins tout le jour, mais seulement deux heures avant midi, & deux heures après.

Dans la province de Loango qui borde la mer, & qui n'est pas loin de Congo, à quatre degrés de latitude, il y a aussi des mois d'hiver pluvieux, & des mois d'été fort clairs; mais le singulier, c'est que les pluies arrivent en des mois différens dans ces deux royaumes voisins.

Quand on tourne autour du cap, à la côte orientale de la langue de terre d'Afrique, où sont situés Sophala, Mozambique & Quiloa, jusqu'à l'équateur, l'hiver y dure depuis le premier septembre jusqu'au premier février, & l'été regne tout le reste de l'année.

Les autres pays situés depuis cette côte jusqu'à l'embouchure du golfe d'Arabie, & delà, jusqu'au tropique du cancer, nous sont trop inconnus pour dire l'arrangement de leurs saisons. Nous savons seulement, que tout cet espace de terre est stérile, sablonneux, extrêmement chaud, & sans presque aucune rivière qui l'arrose.

Passons de l'Afrique aux pays de l'Asie, qui sont situés sous la zone torride; nous y trouvons l'Arabie sur la mer Rouge, depuis la Mecque jusqu'à Aden, à douze degrés de latitude nord. Il y regne de grandes chaleurs en mars & en avril; & encore plus quand le soleil y passe par le zénith, & qu'il en reste voisin en mai, juin, juillet & août. La chaleur y est si grande, qu'on est obligé de se faire jeter de l'eau sur le corps pendant le jour, ou de se tenir dans des citernes remplies d'eau. Les marchands s'assemblent la nuit à Aden pour les affaires de leur commerce, & même alors, ils ont encore bien chaud. On peut supposer avec Varenus, que cette extrême chaleur vient de ce qu'il ne sort point de vapeurs aqueuses de la terre, qui est pierreuse & qui manque d'eau. Quant aux vapeurs qui s'élèvent de la mer Rouge, le vent général, quoique foible en cet endroit, les emporte vers l'ouest. Il y a aussi beaucoup de sables qui conservent toute la nuit la chaleur qu'ils ont reçue le jour, & la communiquent à l'air.

A Cambaye, & dans l'Inde qui est sous le tropique du cancer, & sur la côte de Malabar aux Indes orientales, du côté de l'ouest, la saison humide dure depuis le 10 juin jusqu'au 10 d'octobre, plus ou moins long-temps, & plus ou moins constamment.

Sur la côte orientale de l'Inde appelée Coromandel, la chaleur est insupportable depuis le 4 mai jusqu'au 4 juin; le vent

souffle du nord, & l'on ne peut pas se tourner de ce côté-là sans sentir un air brûlant, tel qu'on en ressent auprès d'une fournaise ardente : car le soleil est alors au nord à midi, & les pierres & les bois sont brûlans ; mais l'eau des puits est froide : de sorte que plusieurs personnes sont mortes pour en avoir bu ayant bien chaud.

Dans les pays situés sur la côte de la mer, à l'embouchure du Gange, qui sont opposés aux côtes de Coromandel, & qui sont aussi au nord de la *zone torride*, comme Siam, Pégu, & la presqu'île de Malacca, les mois pluvieux qui sont débordés par les rivières, sont septembre, octobre & novembre : mais dans les pays de Malacca, il pleut toute l'année deux ou trois fois par semaine, excepté dans les mois de janvier, février & mars, où la sécheresse est continuelle. Tout cela est contraire au cours du soleil ; il faut donc en rejeter la cause sur les montagnes, les vents réglés ou la mer adjacente. Le débordement des rivières, & les vents réglés y temperent la chaleur, & y produisent une récolte abondante de toutes sortes de fruits.

En quittant l'Asie, & traversant la mer Pacifique, nous arrivons à l'Amérique, qui est sous la *zone torride*, tant au nord qu'au sud. La partie qui est au sud comprend le Pérou & le Brésil, qui quoique fort proches, ont pourtant leurs saisons en différens temps. Le Pérou se divise en pays maritimes, qui sont ceux où sont les montagnes ; & en plaines qui sont au delà des montagnes. Dans la partie du Pérou voisine de la mer, il n'y tombe point de pluies ; mais les nuages se tournent en rosées, qui chaque jour humectent les vallées, & les fertilisent.

Il y a quelques cantons sous la *zone torride*, où il fait un froid considérable ; car dans la province de Paitoa, au Popayan, & dans la vallée d'Artifina, l'été & l'hiver y sont si froids, que le blé ne peut pas y croître. Dans les campagnes voisines de Cusco, environ au milieu du chemin de l'équateur au tropique du capricorne, il y regne quelques gelées, & on y trouve quelquefois de la neige.

La partie méridionale d'Amérique, nommée le *Brésil*, qui s'étend à l'est depuis deux jusqu'à vingt-quatre degrés de latitude sud, jouit çà & là d'une température saine. Dans sa partie antérieure il regne un vent frais, qui semble être un vent général, & non pas un vent d'est périodique. Il rafraîchit les hommes, & rend supportable la chaleur violente du soleil, qui est précisément au dessus de leurs têtes. Si la mer flue avec ce vent, il s'élève dès le matin ; mais si la mer s'éloigne de la côte, on ne le sent que plus tard. Il ne se ralentit pas le soir, comme il arrive dans tous les lieux de l'Inde ; mais il se fortifie avec le soleil, il court avec lui à l'ouest, & continue jusqu'à minuit.

La plupart des campagnes du Brésil sont parsemées de collines, & l'on voit dans l'espace de plusieurs milles des vallées arrosées de petites rivières, qui les rendent fertiles dans le temps de pluies ; mais les montagnes sont desséchées par l'ardeur du soleil, au point que l'herbe & les arbres y meurent.

Si de l'Amérique méridionale nous passons à l'Amérique septentrionale, nous trouverons que dans la grande province de Nicaragua, dont le milieu est à dix degrés de latitude nord, il pleut pendant six mois, depuis le premier mai jusqu'au premier novembre ; & dans les six autres mois, il fait un temps sec, la nuit aussi-bien que le jour : ce phénomène ne s'accorde pas au mouvement du soleil ; car en mai, juin, &c. le soleil est au zénith ou bien proche ; & alors il devroit y avoir de la chaleur & du temps sec au lieu de pluies : au contraire, il est plus éloigné en novembre & décembre ; & ce devroit être le temps des pluies.

Enfin de l'examen des diverses saisons qui regnent dans la *zone torride*, on doit en conclure, 1°. qu'il y a plusieurs endroits où on sent à peine aucun froid dans aucun temps, & où l'hiver ne consiste que dans un temps pluvieux. 2°. Que dans un petit nombre d'autres endroits, le froid est assez sensible. 3°. Qu'il se fait sentir sur-tout à la fin de la nuit, le soleil étant alors fort enfoncé sous l'horizon. 4°. Que la grande raison qui fait qu'on supporte

la chaleur, & qu'on peut habiter ces lieux, est qu'il n'y a point de longs jours, mais que tous sont à-peu-près de même longueur que les nuits; car s'ils étoient aussi longs que sous la *zone tempérée* & la *zone glaciale*, on ne pourroit pas y habiter. 5°. Les vents moderent aussi beaucoup la chaleur du soleil. 6°. Les différens lieux, quoique près les uns des autres, y ont l'été & l'hiver en différens temps. 7°. Les endroits qui ont la chaleur & la sécheresse contre le cours du soleil, sont situés à l'ouest, & ont une chaîne de montagnes à l'est, excepté le Pérou. 8°. Les saisons en différens lieux ne suivent pas de règle certaine. 9°. La plupart des habitans de la *zone torride*, comptent deux saisons, suivant le rapport des voyageurs; savoir, la sèche & l'humide: cependant on doit en compter quatre, y compris un printemps & une automne; car comme le printemps chez nous tient un peu de l'été, & l'automne de l'hiver, de même aussi on peut partager les saisons sèches & humides sous la *zone torride*. 10°. Il y a dans certains endroits une automne continuelle; dans d'autres il arrive deux fois l'année; & dans quelques-uns seulement dans une partie de l'année.

Nous croyons que ce détail, tiré de Varénus, ront nécessaire qu'il est en géographie, ne soit devenu ennuyeux à la plupart des lecteurs; mais nous allons les dédommager avec usure de notre sécheresse, par le tableau poétique que le célèbre peintre des saisons a fait de ce climat merveilleux & brûlant, auprès duquel le firmament que nous voyons est, pour ainsi dire, de glace.

C'est dans la *zone torride* que le soleil s'élève tout à coup perpendiculairement, & chasse du ciel à l'instant le crépuscule, qui ne fait que paroître. Environné d'une flamme ardente, il étend ses fiers regards sur tout l'air éblouissant. Il monte sur son char enflammé; mais il fait sortir devant lui des portes du matin, les vents alisés, pour tempérer ses feux, & souffler la fraîcheur sur un monde accablé. Scenes vraiment grandes, couronnées d'une beauté redoutable, & d'une richesse barbare, dont le pere de la lumière parcourt con-

tinuellement le théâtre, & jouit du privilège de doubler les saisons.

Là les montagnes sont enflées de mines, qui s'élèvent sur le faite de l'équateur, d'où plusieurs sources jaillissent, & roulent de l'or. Là sont de vastes forêts qui s'étendant jusqu'à l'horizon, offrent une ombre immense, profonde, & sans bornes. Ici, des arbres inconnus aux chants des anciens poètes, mais nobles fils des fleuves & de la chaleur puissante, percent les nuages, portent dans les cieux leurs têtes hérissées, & voilent le jour même en plein midi. Ailleurs, des fruits sans nombre, nourris au milieu des rochers, renferment sous une rude écorce une pulpe salubre; & les habitans tirent de leurs palmiers un vin rafraîchissant, préférable à tous les jus frénétiques de Bacchus.

La perspective varie à l'infini, soit par des plaines à perte de vue, soit par des prés qui sont sans bornes. De riches vallées changent leurs robes éclatantes en un brun rougeâtre, & revêtent encore promptement leur verdure, selon que le soleil brûlant, les rosées abondantes, ou les torrens de pluie, prennent le dessus. Le long de ces régions solitaires, loin des faibles imitations de l'art, la majestueuse nature demeure dans une retraite auguste. On n'aperçoit que des troupeaux sauvages, qui ne connoissent ni maître, ni bergerie. Des fleuves prodigieux roulent leurs vagues fertiles. Là, entre les roseaux qu'ils baignent, le crocodile moitié caché & renfermé dans ses écailles vertes, couvrant le terrain de sa vaste queue, paroît comme un cedre tombé. Le flux s'abaisse, & l'hippopotame revêtu de sa cotte de mailles, élève sa tête; la fleche lancée sur ses flancs, se brise en éclats inutiles; il marche sans crainte sur la plaine, ou cherche la colline pour prendre différente nourriture; les troupeaux en cercle autour de lui oublient leurs pâturages, & regardent avec admiration cet étranger sans malice.

L'énorme éléphant repose paisiblement sous les arbres antiques qui jettent leur ombre épaisse sur le fleuve jaunâtre du Niger, ou aux lieux où le Gange roule ses ondes sacrées, ou enfin au centre

profond des bois obscurs qui lui forment un vaste & magnifique théâtre. C'est le plus sage des animaux, doué d'une force qui n'est pas destructive, quoique puissante. Il voit les siècles se renouveler & changer la face de la terre, les empires s'élever & tomber; il regarde avec indifférence ce que la race des hommes projette. Trois fois heureux, s'il peut échapper à leur méchanceté, & préserver ses pas des pièges qu'ils lui tendent, soit par une cruelle cupidité, soit pour flatter la vanité des rois, qui s'enorgueillissent d'être portés sur son dos élevé; soit enfin pour abuser de sa force, en l'employant, étonné lui-même de nos fureurs, à nous détruire les uns les autres.

Les oiseaux les plus brillans s'assemblent en grand nombre sous l'ombrage le long des fleuves. Ils paroissent de loin comme les fleurs les plus vives. La main de la nature, en se jouant, prit plaisir à orner de tout son luxe ces nations panachées, & leur prodigua ses couleurs les plus gaies. Mais toujours mesurée, elle les humilie dans leur chant. N'envions pas les belles robes que l'orgueilleux royaume de Montézuma leur prête, ni ces légions d'astres volans, dont l'éclat sans bornes réfléchit sur le soleil : nous avons Philomèle; & dans nos bois, pendant le doux silence de la nuit tranquille, ce chantre, simplement habillé, fredonne les plus doux accens.

C'est au milieu du plein midi, que le soleil quelquefois tout-à-coup accablé, se plonge dans l'obscurité la plus épaisse; l'horreur regne; un crépuscule terrible mêlé de jour & de nuit qui se combattent & se succèdent, paroît sortir de ce groupe effrayant. Des vapeurs continues roulent en foule jusqu'à l'équateur, d'où l'air raréfié leur permet de sortir. Des nuages prodigieux s'entassent, tournent avec impétuosité entraînés par les tourbillons de vents, où sont portés en silence, pesamment chargés des trésors immenses qu'exhale l'Océan. Au milieu de ces hautes mers condensées, autour du sommet des montagnes élevées, théâtre des fiers enfans d'Eole, le tonnerre pose son trône terrible. Les éclairs furieux &

redoublés percent & pénètrent de nuage en nuage; la masse entière cédant ensuite à la rage des élémens, se précipite, se dissout, & verse des fleuves & des torrens.

Ce sont des trésors échappés à la recherche des anciens, que les lieux d'où avec une pompe annuelle le puissant roi des fleuves, le Nil enflé, se dérobe des deux sources dans le brûlant royaume de Goïam. Il fort comme une fontaine pure, & répand ses ondes, encore foibles, à travers le lac brillant du beau Dambéa. Là, nourris par les naïades, il passe gaiement sa jeunesse au milieu des îles odoriférantes, qui sont ornées d'une verdure continuelle. Devenu ambitieux, le fleuve courageux brise tout obstacle, & recueille plusieurs rivières; grossi de tous les trésors du firmament, il tourne & s'avance majestueusement; tantôt il roule ses eaux au milieu de splendides royaumes; tantôt il erre sur le sable inhabité, sauvage & solitaire; enfin content de quitter ce triste désert, il verse son urne le long de la Nubie; allant avec le bruit d'un tonnerre de rochers en rochers, il inonde & réjouit l'Egypte ensevelie sous ses vagues débordées.

Son frère le Niger, & tous les fleuves dans lesquels les filles d'Afrique lavent leurs piés de jai, ouvrent leurs urnes. Tous ceux qui depuis l'étendue des montagnes & des bois se répandent dans les Indes abondantes, & tombent sur la côte de Coromandel ou de Malabar, depuis le fleuve oriental de Menam, dont les bords brillent au milieu de la nuit par ces insectes, qui sont autant de lampes, jusqu'aux lieux où l'aurore répand sur les bords des Indes les pluies de roses; tous enfin dans la saison favorable, versent une moisson sans travail sur la terre.

Ton nouveau monde, illustre Colomb, ne l'abreuve pas moins de ces eaux abondantes & annuelles; il est aussi rafraîchi par l'humidité prodigue de l'année. L'Orénoque, qui a cent embouchures, roule sur ses îles un déluge d'eaux sangeuses, & contraint les habitans du rivage à chercher leur salut au haut des arbres qui leur fournissent tout à la fois, la nourriture, le vêtement & des armes.

Accru par un million de sources, le puissant Orellana descend avec impétuosité, se précipitant des Andes rugissantes, immense chaîne de montagnes, qui s'étendent du nord au sud jusqu'au détroit de Magellan. A peine ose-t-on envisager cette masse énorme de torrens qui y prennent leur naissance. Que dire de la rivière de la Plata, auprès de laquelle toutes nos rivières réunies ne sont que des ruisseaux quand elles tombent dans la mer. Avec une force égale, les fleuves que je viens de nommer cherchent fiérement l'abyme, dont le flux vaincu recule du choc, & cède au poids liquide de la moitié du globe, tandis que l'Océan repoussé tremble pour son propre domaine.

Mais à quoi sert-il que des fleuves semblables à des mers traversent des royaumes inconnus, & coulent dans des mondes de solitudes, où le soleil sourit en vain, où les saisons sont infructueusement abondantes? Pour qui sont ces déserts fleuris, cette pompe de la création, cette profusion riante de la nature prodigue, ces fruits délicieux qui n'ont pas été plantés & qui sont dispersés par les oiseaux, ou par les vents furieux? Pour qui les insectes brillans de ces vastes régions filent-ils leurs soies superbes? Pour qui les prés produisent-ils des robes végétales? Quel avantage procurent aux habitans les trésors cachés dans les entrailles de la terre, les diamans de Golconde, & les mines du triste Potosi, antique séjour des paisibles enfans du Soleil? De quelle utilité est-il que les rivières d'Afrique charient de l'or, que l'ivoire y brille avec abondance?

La race infortunée qui habite ces climats, ne connoît ni les doux arts de la paix, ni rien de ce que les Muses favorables accordent aux humains. Elle ne possède point cette sagesse presque divine d'un esprit calme & cultivé, ni la vérité progressive, ni la force patiente de la pensée, ni la pénétration attentive dont le pouvoir commande en silence au monde, ni la lumière qui mène aux cieus, & gouverne avec égalité & douceur, ni le régime des loix, ni la liberté protectrice,

qui seule soutient le nom & la dignité de l'homme.

Le soleil paternel semble même tyranniser ce monde d'esclaves, & d'un rayon oppresseur il flétrit la fleur de la beauté, & lui donne une couleur sombre & des traits grossiers: ce qui est pis encore, les actions cruelles de ces peuples, leurs jalousies furieuses, leur aveugle rage, & leur vengeance barbare, allument sans cesse leurs esprits ardens. L'amour, les doux regards, la tendresse, les charmes de la vie, les larmes du cœur, l'ineffable délire de la douce humanité n'habitent point dans ce séjour; toutes ces choses sont des fruits de plus doux climats. Là tout est confondu dans le desir brutal & dans la fureur sauvage des sens; les animaux mêmes brûlent d'un horrible feu.

Le serpent d'un verd effrayant, sortant à midi de son repaire sombre, que l'imagination craint de parcourir, déploie tout son corps dans les orbes immenses; s'élançant alors de nouveau, il cherche la fontaine rafraîchissante auprès de laquelle il quitte ses plis, & tandis qu'il s'élève avec une langue menaçante & des mâchoires mortelles, ce monstre dresse la crête enflammée. Tous les autres animaux, malgré leur soif, fuient effrayés & tremblans, ou s'arrêtent à quelque distance, n'osant approcher.

Aussi-tôt que le jour pur a fermé son œil sacré, le tigre s'élance avec fureur, & fixe ses regards sur sa proie; l'ornement du désert, le vif & brillant léopard, tacheté de différentes couleurs, méprise aussi tous les artifices que l'homme invente pour l'appriivoiser. Tous ces animaux indomtables sortent des bois inhabités de la Mauritanie ou des îles qui s'élèvent au milieu de la sauvage Libye. Ils admirent leur roi hérissé, qui marchant avec des rugissemens impérieux, laisse sur le sable la trace de ses pas. Les troupeaux domestiques sont saisis de frayeur à l'approche de ces monstres. Le village éveillé tressaille, & la mere presse son enfant sur son sein palpitant. Le captif échappé de l'ancre du pirate & des fers du fier tyran de Maroc, regrette ses chaînes, pendant que les cris font retentir

les déserts depuis le mont Atlas jusqu'au Nil effrayé.

Malheureux celui qui séparé des plaisirs de la société, est laissé seul au milieu de cette région d'horreur & de mort. Tous les jours il s'assied tristement sur la pointe de quelque rocher, & regarde la mer agitée, espérant que de quelque rivage éloigné où la vague forme un tourbillon, il découvrira des vaisseaux qu'il se trace dans les nuages. Le soir il tourne un œil triste au coucher du soleil, & son cœur mourant sans secours, se plonge dans la tristesse, quand le rugissement accoutumé vient se joindre au sifflement continuel, pendant la nuit si longue & si terrible.

Souvent les élémens furieux semblent porter dans cette aride zone, le démon de la vengeance. Un vent suffoquant soufflé une chaleur insupportable de la fournaise immense du firmament, & de la vaste & brillante étendue du sable brûlant. Le voyageur est frappé d'une atteinte mortelle. Le chameau, fils du désert, accoutumé à la soif & à la fatigue, sent son cœur percé & desséché par ce soufflé de feu.

Mais c'est principalement sur la mer & sur les vagues flexibles que l'orage exerce son cruel empire. Dans le redoutable Océan, dont les ondes flottent sous la ligne qui entoure le globe, le typhon tournoie d'un tropique à l'autre, & le terrible ecnéphia regne, des vents rugissans, des flammes & des flots combattant, se précipitent & se confondent en masse. Tout l'art du navigateur est inutile. Opprimé par le destin rapide, son vaisseau boit la vague, s'enfonce, & se perd dans le sein du sombre abyme. Gama combattit contre une semblable tempête pendant plusieurs jours & plusieurs nuits, voguant sans cesse autour du cap orageux, conduit par une ambition hardie, & par la soif encore plus hardie de l'or.

Le requin, antropophage, accroit la terreur de cette tempête; il paroît avec ses mâchoires armées d'une triple défense; attiré par l'odeur des morts & des mourans, il fend les vagues irritées aussi promptement que le vent porte le vaisseau; il demande sa part de la proie aux associés de ce cruel voyage, qui va priver de ses

ensans la malheureuse Guinée: le destin orageux obéit, la mort enveloppe les tyrans & les esclaves; à l'instant leurs membres déchirés lui servent de pâture; il teint la mer de sang, & se livre à ce repas vengeur.

Le soleil regarde tristement ce monde noyé par les pluies équinoxiales; il en attire l'odeur infecte, & il naît un million d'animaux destructifs de ces marécages mal-sains où la putréfaction fermente. Dans l'ombre des bois, retraite affreuse, enveloppée de vapeurs & de corruption, & dont la sombre horreur ne fut jamais pénétrée par le plus téméraire voyageur, la terrible puissance des maladies pestilentiellles établit son empire. Des millions de démons hideux l'accompagnent, & flétrissent la nature affoiblie; fléau terrible, qui souffle sur les projets des hommes, & change en une désolation complete les plus hautes espérances de leur orgueil. Tel fut dans ces derniers temps le désastre qui altéra la nation britannique, prête à réduire Carthagene.

Faut-il que je raconte la rigueur de ces climats, où la peste, cette cruelle fille de la déesse Némésis, descend sur les villes infortunées. Cette destructrice du monde est née des bois empoisonnés de l'Éthiopie, des matières impures du grand Caire, & des champs infectés par des armées de sauterelles, entassées & putréfiées. Les animaux échappent à sa terrible rage; l'homme intempéré, l'homme seul lui sert de proie. Elle attire un nuage de mort sur sa coupable demeure, que des vents tempérés & bienfaisans ont abandonnée: ce nuage est raché par le soleil d'un mélange empoisonné, & cet astre se montre lui-même sous un aspect irrité.

Tout alors n'est que désastre. La sagesse majestueuse détourne son œil vigilant; l'épée & la balance tombent des mains de la justice, désormais sans fonctions; on n'entend plus le bruit du travail; les rues sont désertes & l'herbe y croît tristement. Les demeures agréables des hommes se changent en des lieux pires que des déserts; rien ne se montre, hormis peut-être quelque malheureux, qui frappé de frénésie, brise ses liens, & s'échappe de la maison

fatale, séjour funeste de l'horreur, & fermée par la crainte barbare : cet infortuné pousse des cris au ciel & l'accuse d'inhumanité. La triste porte qui n'est pas encore infectée craint de tourner sur les gonds ; elle abhorre la société, les enfans, les amis, les parens ; l'amour lui-même, éteint par le malheur, oublie le tendre lien & les doux engagemens du cœur sensible. Mais la tendresse même est inutile ; le firmament & l'air qui anime tout, sont semés des traits de la mort ; chacun à son tour frappé, tombe dans des tourmens, solitaire, sans secours, sans derniers adieux, & sans que personne le pleure. Ainsi le noir désespoir étend son aile funebre sur la ville terrassée, tandis que pour achever la scène de désolation, les gardes inexorables dispersés tout autour, refusent toute retraite, & donnent une mort plus douce au malheureux qui fuit.

Ce ne sont pas là tous les désastres de l'intempérie des éléments brûlans. La fureur d'un ciel d'airain, les champs de fer, la sécheresse, n'offrent pour moisson que la faim & la soif. La montagne en convulsion, pousse des colonnes de flamme, allumées par la triple rage de la torche du midi, qui produit le tremblement de terre. Ce dernier fléau se forme dans le monde souterrain ; il frappe, ébranle, renverse sans effort les villes les plus célèbres ; & fait sortir du fond des mers de nouvelles îles couvertes de pierres calcinées, inconnues aux siècles précédens.

Arrêtons, c'est assez, j'ai moi-même besoin de respirer ; outre que d'autres scènes d'horreur & d'épouvante doivent entrer dans le tableau des zones glaciales : lisez-en l'article. (*Le Chevalier DE JAUCOURT.*)

ZONES GLACIALES, (Géog. mod.) les géographes distinguent deux zones glaciales : elles sont renfermées entre les deux cercles polaires qui les embrassent, l'une autour du pôle arctique, & l'autre autour du pôle antarctique. On les appelle glaciales, parce que pendant la plus grande partie de l'année il y fait un froid excessif, tant par les longues nuits de plusieurs mois qu'il s'y rencontrent, qu'à cause de l'obliquité des rayons du soleil quand il les éclaire.

Il y a dans ces zones quantité d'étoiles qui ne se couchent jamais, & quantité d'autres qui sont toujours cachées au dessous de l'horizon. Les habitans ont une si grande inégalité de jours & de nuits, que le soleil paroît sur l'horizon pendant plusieurs jours, & quelquefois plusieurs mois ; les nuits y sont aussi de plusieurs jours & de plusieurs mois. Ils ont le soleil très-éloigné de leur zénith, & ne voient qu'un solstice, savoir celui de l'été, le solstice d'hiver étant caché sous l'horizon. La lune s'y leve quelquefois devant le soleil, & se couche quelque temps après, savoir lorsqu'elle est au signe du taureau, & le soleil au commencement du signe des poissons ou du belier.

Ceux qui sont sous le cercle polaire, n'ont qu'un jour de 24 heures, le soleil étant au solstice d'été ; & ont aussi une nuit de 24 heures, le soleil étant au solstice d'hiver. Les crépuscules y sont fort grands, le pôle étant élevé sur l'horizon de soixante-six degrés & demi ; & depuis le 5 avril jusqu'au 9 de septembre il n'y a point de nuit close.

Ceux qui habitent au milieu des zones glaciales, c'est-à-dire, sous les pôles, ont la sphère parallèle, & n'ont en toute l'année qu'un jour & qu'une nuit, chacune de six mois. Les étoiles qui sont dans l'hémisphère supérieur, ne se couchent jamais, & celles qui sont dans l'hémisphère inférieur, ne se lèvent jamais, parce que les pôles sont au zénith & au nadir. Ils n'ont aucun orient ni aucun occident, parce que le soleil fait toutes ses révolutions parallèles à l'horizon, & n'ont par conséquent qu'une ombre circulaire.

Le cercle polaire arctique passe presque par le milieu de l'Islande, la partie septentrionale de la Norwege, par l'Océan du Nord, le pays de Laponie, la baie de Russie, le pays des Samoyedes, la Tartarie, l'Amérique septentrionale & le Groenland.

Ce cercle polaire arctique passe par la terre du Sud ou Magellanique dont nous ne connoissons rien.

Il y a sous la zone glaciale septentrionale, moitié de l'Islande, la partie septentrionale de Norwege & de Laponie, le

Finmare, la Samogitie, la Nouvelle-Zemble, le Groenland, le Spitzberg & quelques pays septentrionaux d'Amérique encore inconnus.

Il y a sous la *zone glaciale* méridionale, de la terre ou de la mer; mais nous ne savons pas laquelle des deux.

Le soleil ne se couche ni ne se leve pendant quelques jours pour ceux qui sont sous les *zones glaciales*; & plus il y a de ces jours, plus le lieu est proche du pôle, de sorte que sous le pôle même, il ne se couche ni ne se leve pendant six mois entiers; les lieux situés sous les cercles arctique & antarctique ont un jour pendant lequel le soleil ne se couche point, & un autre pendant lequel il ne se leve point; mais dans les autres temps il se leve & se couche.

Pour démontrer cette proposition, choisissez un lieu sous la *zone glaciale*, & élevez le pôle suivant sa latitude; ensuite appliquant un morceau de craie ou un crayon au nord de l'horizon, c'est-à-dire, proche du pôle, décrivez un parallèle en faisant tourner le globe: ce parallèle coupera l'écliptique en deux points, où le soleil arrivant, ainsi qu'aux points intermédiaires, il ne se couche point; car tous les parallèles qui passent à travers ces points dans la rotation du globe, sont au dessus de l'horizon. Si on applique le crayon au point opposé, & qu'on décrive un cercle parallèle, il passera par deux points de l'écliptique, où le soleil arrivant, ainsi qu'aux points intermédiaires, il ne s'élève point au dessus de l'horizon; mais il en arrivera tout autrement si on choisit le lieu dans l'autre *zone glaciale*. Ainsi par rapport aux lieux situés sous les cercles arctique & antarctique, si on éleve le globe à 66 degrés 30 minutes, & qu'on le fasse tourner, le premier degré du cancer touchera précisément l'horizon, & ne se couchera point; de même le soleil ne se lèvera point pour ce lieu, étant au premier degré du capricorne; mais il aura son lever & son coucher dans les autres degrés de l'écliptique.

Un lieu étant donné sous la *zone glaciale*, voici comme on peut déterminer quels sont les jours où le soleil ne s'y couche ni ne s'y leve, & quand ces jours commenceront & finiront.

Prenez un globe, mettez le lieu sous le méridien, & élevez le pôle suivant sa latitude; ensuite faisant tourner le globe, remarquez les deux points de l'écliptique qui ne descendent point sous l'horizon. Le premier qui est proche du belier, montre le jour que le soleil ne se couche point, & celui d'après de la balance indique le jour où il commence à se lever; les deux jours dans lesquels le soleil est dans ces points, il ne fera que toucher l'horizon, & son centre sera un peu au dessus; c'est ainsi qu'on trouve les jours pendant lesquels le soleil sera sous l'horizon dans la partie opposée de l'année.

Les jours augmentent continuellement dans les lieux septentrionaux, tant que le soleil avance depuis le premier degré du capricorne jusqu'au premier du cancer; c'est-à-dire, depuis le 21 décembre jusqu'au 21 juin; mais il en arrive tout autrement dans les lieux méridionaux; c'est-à-dire, quand le soleil se meut depuis le cancer jusqu'au capricorne, ou depuis le 21 juin jusqu'au 21 décembre.

Pour prouver cette proposition, prenez un lieu quelconque au nord de l'équateur, & élevez le pôle suivant sa latitude; prenez deux lieux ou plus dans l'écliptique, & vous trouverez que le plus proche du premier degré du cancer restera le plus longtemps sur l'horizon. La même chose arrivera pour les lieux qui sont au sud de l'équateur; si on éleve le pôle du sud à la latitude du lieu, les degrés les plus proches du premier du capricorne seront ceux qui resteront le plus long-temps sur l'horizon.

Les causes des saisons & de la durée du jour sont les suivantes, sous la *zone glaciale*.

1°. Le centre du soleil ne monte pas au dessus de l'horizon pendant quelques jours ou quelques mois, selon que le soleil est éloigné du pôle.

2°. Quand le soleil est au dessus de l'horizon, les rayons tombent obliquement, pendant qu'il tourne autour de l'horizon.

3°. Le soleil ne va pas beaucoup au dessous de l'horizon, même pour les lieux situés au pôle arctique ou aux environs; & quoique son centre ne monte pas, une

partie de son disque paroît quelques jours avant le centre ; car le demi-diamètre du soleil soutient un angle de 15 minutes. Par exemple, choisissez un lieu près du pôle arctique, dont la latitude soit de 67 degrés ; élevez le globe à cette latitude, vous verrez qu'aucun degré de l'écliptique, depuis le dix-neuvième du sagittaire, jusqu'au onzième du capricorne, où le centre du soleil à ces degrés ne paroît sur la partie du nord de l'horizon pendant 23 jours, depuis le 30 novembre jusqu'au 21 décembre, & que cependant une partie du soleil sera sur l'horizon pendant tout ce temps. Le 10 décembre le bord touche l'horizon, le 30 novembre & le 31 décembre la moitié du soleil sera au dessus, & le centre sera dans l'horizon ; quand son centre aura atteint le quatorzième degré du capricorne, il sera tout-à-fait au dessus de l'horizon, vers le 24 de décembre, & aussi quand il est au seizième degré du sagittaire ou vers le 26 novembre.

Mais à 75 degrés de latitude ou même à 70, la différence entre le lever du centre & du bord sera petite, & à peine d'un jour ou un jour & demi ; car la déclinaison du soleil commence alors à croître & décroître fort vite.

Il s'ensuit de ce peu de dépression qu'il doit y avoir quelques jours de crépuscule avant le lever du soleil & après son coucher ; & quand même le soleil seroit un jour entier sans se lever, cependant il y a de la lumière à presque toutes les heures du jour. Une autre cause qui fait qu'on aperçoit le soleil avant qu'il soit élevé au dessus de l'horizon, est la réfraction des rayons. Non seulement le soleil paroît plutôt, mais le crépuscule arrive plutôt dans l'air qu'il ne seroit, s'il n'y avoit point de réfraction.

4°. La lune étant pleine ou presque pleine, reste plusieurs jours sur l'horizon, quand le soleil reste dessous ; & ce temps est d'autant plus long que le lieu est plus voisin du pôle ; cependant elle n'est pas assez haute pour pouvoir donner aucune chaleur ; mais quand le soleil reste sur l'horizon pendant toute une révolution, la pleine lune n'est jamais au dessus.

5°. Les mêmes étoiles fixes se trouvent

presque toujours sur l'horizon, mais non les mêmes planètes. Saturne est au dessus de l'horizon pendant quinze ans auprès du pôle & quinze ans au dessous ; Jupiter en est fixé au dessus, & fixé au dessous ; Mars un an ; Mercure & Vénus environ six mois : ce qui met encore beaucoup de différence entre les saisons.

6°. La terre est pleine de pierres & de rochers en beaucoup d'endroits ; & dans cette zone il n'y a guère de terre sulfureuse, grasse, bitumineuse. Dans le premier cas, la terre est un peu stérile, & dans le second, elle est assez fertile.

7°. Les lieux de la zone glaciale sont entourés de mers ; on ne connoît guère l'intérieur des terres.

8°. Il y a des pays sous la zone glaciale où se trouvent de hautes montagnes, & d'autres où il n'y a que de vastes plaines.

9°. Il souffle du pôle des vents fort froids ; le vent d'est y est rare, & celui d'ouest encore plus ; mais les vents du nord regnent sous la zone glaciale arctique, & sous l'antarctique ce sont les vents de sud.

10°. On y voit des nuages & des pluies très-fréquentes.

On peut juger par ce détail quelles sont les saisons des zones froides ; l'air en hiver y est obscur, nébuleux & gelé : ces lieux ont cependant la lumière de la lune qui reste long-temps sur l'horizon ; mais la froideur du climat fait qu'il n'y croît rien du tout. Au printemps le froid est plus modéré ; cependant le pays n'est pas encore exempt de neiges, de pluies & des vents glacés qui viennent du nord. Le froid se ralentit lorsque le soleil passe du premier degré du belier jusqu'au premier de l'écrevisse. Alors commence la chaleur, chaleur qui cependant n'est pas assez forte pour fondre la neige. L'été arrive quand le soleil entre dans le signe de l'écrevisse, & dure jusqu'à ce qu'il vienne au premier degré de la balance ; mais cet été même est quelquefois traversé par la neige ; delà vient que le blé ne peut pas mûrir, excepté en quelques endroits voisins du cercle polaire arctique.

Voilà d'après Varénus, le tableau de la zone glaciale ; c'est à M. Thompson qu'il appartient de le colorier ; vous allez

voir une seconde fois comme il fait peindre ; car je suppose que vous avez déjà lu la description de la *zone* torride.

Notre hiver , quelque rigoureux qu'il soit , dit cet aimable poëte , seroit bien foible , si nos yeux étonnés perçoient dans la *zone glaciale* , où durant les tristes mois , une nuit continuelle exerce sur une immense étendue son empire étoilé. Là le russe exilé dans des prisons sans bornes , erre arrêté par la main de la nature qui s'oppose à sa fuite. Rien ne s'offre à sa vue que des déserts ensevelis dans la neige , des bois qui en sont surchargés , des lacs gelés , & dans le lointain , de rustiques habitans , qui ne savent des nouvelles du genre humain , que quand les caravanes dans leurs courses annuelles tournent vers la côte dorée du riche Cathay. Cependant ces peuples fourrés vivent tranquilles dans leurs forêts ; ils sont vêtus d'hermines blanches comme la neige qu'ils foulent aux pieds , ou de martres du noir le plus luisant , orgueil somptueux des cours !

Là les daims s'assemblent en troupe & se serrent pour s'échauffer. L'élan avec son bois élève sa tête de dessous la neige , & reste endormi dans l'abyme blanc. L'ours difforme , sauvage habitant de ces lieux , est encore défiguré par les glaçons qui pendent autour de lui. Il marche seul , & avec une patience fière , dédaignant de se plaindre , il s'endurcit contre le besoin pressant.

Dans les régions spacieuses du Nord , qui voient le bouvier céleste conduire son char à pas lents , une race nombreuse en butte aux fureurs du Caurus glacial , ne connoît point le plaisir , & ne craint point les peines. Ce peuple ralluma une fois la flamme du genre humain éteinte dans un esclavage policé ; il chassa courageusement & avec une rapidité terrible , les tribus errantes de la Scythie , les poussa sans qu'elles pussent résister , jusqu'au sud affaibli , & donna une nouvelle forme à l'univers vaincu.

Les fils de Lapland méprisent au contraire le métier barbare & insensé de la guerre ; ils ne demandent que ce que la simple nature peut leur donner ; ils aiment leurs montagnes , & jouissent de leurs orages. Les faux besoins , enfans de l'or-

gueil , ne troublent point le cours paisible de leur vie , & ne les engagent point dans les détours agités de l'ambition. Leurs rennes sont toutes leurs richesses ; ils en tirent leurs tentes , leurs robes , leurs meubles , une nourriture saine , une boisson agréable. La tribu de ces animaux débonnaires , docile à la voix du maître , tend le col au harnois qui l'attache à la voiture , & ils l'emportent rapidement à travers les collines & les vallons , qui ne sont qu'une plaine endurcie sous une croûte de glace bleuâtre.

Ces peuples trouvent même dans la profondeur de la nuit polaire un jour suffisant pour éclairer leur chasse , & pour guider leurs pas hardis vers les belles plaines de Finlande ; ils sont conduits par la clarté vacillante des météores , dont la lueur réfléchit sans cesse sur les cieux , & par des lunes vives , & des étoiles plus lumineuses , qui brillent d'un double éclat dans le firmament. Le printemps leur arrive du sud rembruni. L'aurore obscure s'avance lentement , le soleil ne fait d'abord que paraître ; il étend ensuite son cercle enflé , jusqu'à ce qu'il soit vu pendant des mois entiers ; toujours faisant la ronde , il continue sa course spirale ; & il est prêt à submerger son orbe enflammé , il tourne encore , & remonte au firmament.

Dans cette joyeuse saison , les habitans tirent leur pêche des lacs & des fleuves aux lieux où s'élèvent les montagnes de Néemi , fréquentées par les fées , & où le Tenglio , orné de quelques roses , roule ses flots argentins : ils retournent gaiement le soir chargés de poisson à leurs tentes , où leurs femmes douces & pures , qui tout le jour ont vaqué à des soins utiles , allument du feu pour les recevoir. Race trois fois heureuse ! A l'abri , par la pauvreté , du pillage des loix & du pouvoir rapace , l'intérêt ne jette jamais parmi vous la semence du vice , & vos bergers innocens n'ont point été ternis par le souffle de l'amour infidèle !

Si l'on s'avance au delà du lac de Tornea & jusqu'au mont Hécla , on y voit , chose étonnante , les flammes percer à travers les neiges. Ensuite s'offre le Groëland , pays le plus reculé & jusqu'au pôle

lui-même, terme fatal où la vie décline graduellement & s'éteint enfin. Là nos yeux suspendus sur la scène sauvage & prodigieuse, considèrent de nouvelles mers sous un autre firmament. Ici l'hiver assis sur un trône azuré tient dans son palais sa terrible cour ; dans son empire aérien, on entend à jamais la confusion & les tempêtes. C'est-là que le froid, sombre tyran, médite sa rage ; c'est-là qu'il arme les vents d'une gelée qui subjugue tout, qu'il forme la fièvre grêle, & qu'il ramasse en trésors les neiges dont il accable la moitié du globe.

Dela tournant à l'est jusqu'à la côte de Tartarie, on parcourt tranfi le bord mugissant de la mer, où des neiges entassées sur des neiges résident depuis les premiers temps, & semblent menacer les cieux. Là des montagnes de glaces amoncelées pendant des siècles paroissent de loin au matelot tremblant, une atmosphère de nuages blancs & sans forme. Des alpes énormes & horribles à la vue se menacent réciproquement, & penchent sur la vague, ou se précipitant avec un bruit affreux, qui semble annoncer le retour du chaos, fendent l'abyme, & ébranlent le pôle même. L'Océan, tout puissant qu'il est, ne peut résister à la fureur qui lie tout ; accablé jusqu'au fond de ses entrailles par l'effort victorieux de la gelée, il est enchaîné lui-même, & il lui est ordonné de ne plus rugir. Tout enfin n'est qu'une étendue glacée, couverte de rochers, tristes plages dépourvues de tous les habitans, qui s'enfuient au sud par un instinct naturel dans ces mois terribles. Combien sont malheureux ceux qui, embarrassés dans les amas de glace, reçoivent en ces lieux le dernier regard du soleil couchant, tandis que la très-longue nuit, nuit de mort & d'une gelée dure & dix fois redoublée, tombe avec horreur sur leurs têtes. Elle les glace en un clin-d'œil, les rend stupidement immobiles, & les gele comme des statues qui blanchissent au souffle du nord.

Ah, que les licencieux & les orgueilleux, qui vivent dans la puissance & dans l'abondance, réfléchissent peu à ces malheurs ! Ceux qui nagent dans la volupté ne pensent pas ; tandis qu'ils se plongent dans les plaisirs, combien il en est qui éprouvent

les douleurs de la mort, & les différens maux de la vie ! combien périssent dans les mers, dans les forêts, dans les sables ou par le feu ! combien versent leur sang dans des disputes honteuses entre l'homme & l'homme ! combien languissent dans le besoin & dans l'obscurité des prisons, privés de l'air commun à tous, & de l'usage commun aussi de leurs propres membres ! combien mangent le pain amer de la misère, & boivent le calice de la douleur ! combien n'ont d'autre demeure que la chétive cabane de la triste pauvreté, ouverte aux injures de l'hiver !

Dans le vallon paisible où la sagesse aime à demeurer avec l'amitié, la paix & la méditation, combien en est-il qui, remplis de sentimens vertueux, languissent dans des malheurs secrets & profonds, qui, penchés sur le lit de mort de leurs plus chers amis, marquent & reçoivent leur dernier soupir ! Hommes livrés au délire des passions, retracez-vous de telles idées ; songez à tous ces maux, & à mille autres qui ne se peuvent nommer, & qui sont de la vie une scène de travail, de souffrance & de cruelles peines. Si vous vous en occupez, le vice qui vous domine paroîtroit effrayé dans sa carrière, vos mouvemens guidés au hasard & intercadens deviendroient des pensées utiles ; votre cœur pénétré s'échaufferoit de charité, la bienfaisance dilateroit en vous ses desirs, vous apprendriez à soupiner, à mêler vos larmes à celles des malheureux, ces mouvemens se tourneroient en goûts, & ces goûts perfectionnés graduellement établriroient en vous l'exercice de l'humanité, la plus belle vertu dont les mortels puissent être épris.

(Le chevalier DE JAUCOURT.)

ZONES TEMPÉRÉES, (*Géogr. mod.*) les deux zones tempérées sont entre la torride & les glaciales, c'est-à-dire, entre les tropiques & les cercles polaires ; chacune contient 43 degrés de largeur : celle qui est entre le tropique de l'Ecrevisse & le cercle polaire arctique (comme celle où nous habitons) est appelée zone tempérée septentrionale ; & l'autre qui est entre le tropique du Capricorne & le cercle polaire antarctique, se nomme méridionale à l'égard de la nôtre.

Ces deux zones sont dites *tempérées* à cause de leur situation entre la torride & les glaciales ; leurs extrémités néanmoins participent beaucoup de l'excès du froid & du chaud, en sorte qu'il n'y a que le milieu qui mérite à juste titre le nom de *tempéré*, les autres parties de cette zone étant ou trop froides ou trop chaudes, à proportion qu'elles sont plus ou moins près des autres zones.

Ceux qui habitent l'une ou l'autre des zones *tempérées* n'ont jamais le soleil sur la tête, & les jours y sont toujours moindres que de vingt-quatre heures, parce que l'horizon coupe tous les parallèles du soleil, qui par conséquent se leve & se couche chaque jour : l'équinoxe arrive deux fois l'année au temps ordinaire, & le pôle y est toujours plus élevé que de vingt-trois degrés & demi, & moins que de soixante-six degrés & demi, ce qui fait que hors des temps des équinoxes les jours sont inégaux aux nuits.

Il y a plusieurs étoiles (plus ou moins, selon l'obliquité de la sphere) qui sont hors du cercle polaire, proche du pôle élevé, & qui ne se couchent point ; & d'autres qui sont hors du cercle polaire opposé & qui ne se lèvent jamais ; les crépuscules y sont plus grands que dans la zone torride, parce que le soleil descendant plus obliquement sur l'horizon n'arrive pas si tôt à l'almicantarath éloigné de l'horizon de dix huit degrés, que s'il descendait perpendiculairement : l'inégalité des jours s'augmente d'autant plus que le pôle est élevé sur l'horizon, ce qui fait qu'il y a des nuits qui ne sont qu'un crépuscule en plusieurs années des zones *tempérées*, comme il arrive à Paris pendant quelques jours de l'été ; savoir, environ huit jours avant & après le solstice d'été, parce que le soleil pendant ce temps - là ne descend jamais dix - huit degrés sous l'horizon.

Personne n'ignore que la zone *tempérée* septentrionale comprend toute l'Europe, l'Asie, (excepté la Chersonèse d'or & les îles de la mer indienne), une grande partie de l'Amérique septentrionale, de l'Océan atlantique & de la mer Pacifique.

La zone *tempérée* méridionale contient

peu de pays, encore ne sont-ils pas tous connus : mais il y a beaucoup de mers, une partie de l'Afrique méridionale, du Monomotapa, le cap de Bonne-Espérance, une bonne partie de la terre Magellanique, une portion du Brésil, le Chili, le détroit de Magellan, & une grande partie des mers Atlantique, Indienne & Pacifique.

Quoique l'approche ou l'éloignement du soleil dirige principalement les saisons des zones *tempérées*, il y a cependant bien d'autres causes qui y produisent le chaud ou le froid suivant les lieux, comme nous allons le voir.

D'abord, les saisons diffèrent dans divers endroits de la zone *tempérée*, en sorte que sous le même climat il fait plus chaud ou plus froid, plus sec ou plus humide dans un lieu que dans un autre ; cependant les saisons ne diffèrent jamais de l'hiver à l'été, ni de l'été à l'hiver ; les variétés qui se rencontrent dépendent de la nature du sol, haut ou bas, pierreux ou marécageux, proche ou loin de la mer.

La plupart des lieux voisins du tropique sont fort chauds en été ; quelques-uns ont une saison humide, à-peu-près semblable à celle de la zone torride. Ainsi dans la partie du Guzarate qui est au delà du tropique, il y a les mêmes mois de sécheresse & d'humidité qu'en dedans du tropique, & l'été se change en un temps pluvieux. Chez nous, nous ne jugeons pas de l'hiver & de l'été par la sécheresse & l'humidité, mais par le chaud & le froid.

Sur les côtes de Perse & au pays d'Ormus, il y a tant de chaleur en été, à cause du voisinage du soleil, que les habitants, hommes & femmes, dorment la nuit dans des citernes pleines d'eau. Il fait aussi très-chaud en Arabie.

Dans presque toute la Barbarie, (c'est ainsi qu'on nomme les pays d'Afrique situés sur la Méditerranée), il commence à régner après le milieu d'octobre un froid vif & des pluies, suivant le rapport de Léon l'Africain ; & aux mois de décembre & de janvier, le froid est plus violent (ainsi que par-tout ailleurs sous la zone *tempérée*), mais ce n'est que le matin ; au mois de février, la plus grande partie de l'hiver est

passée, quoique le temps reste très-inconstant; au mois de mars, les vents de nord & d'ouest soufflent fortement, & les arbres sont alors chargés de fleurs; en avril, les fruits sont formés, de sorte qu'à la fin de ces mois on a des cerises; au milieu de mai, on commence à cueillir des figes sur les arbres; l'on trouve des raisins murs dans quelques endroits à la mi-juin. La moisson des figes est en état d'être faite en août.

Le printemps terrestre commence le 15 février, & finit le 18 mai, dans lequel temps il y a toujours un vent frais. S'il ne tombe pas de pluie entre le 25 avril & le 5 mai, on estime que c'est un mauvais signe; on compte que l'été dure jusqu'au 16 août. Le temps est alors chaud & serein. On place l'automne entre le 17 août & le 16 novembre, & la chaleur n'est pas si grande dans ces deux mois. Cependant les anciens comptoient le temps le plus chaud entre le 15 août & le 15 septembre, parce que c'étoit celui où les figes, les coings & tous les autres fruits mûrissent; & ils plaçoient leur hiver depuis le 15 novembre jusqu'au 15 février, qu'ils s'occupoient à labourer les plaines. Ils étoient persuadés qu'il y avoit toujours dans l'année quarante jours de grandes chaleurs qui commençoient le 12 juin, & autant de jours de froidure, qui commençoient le 12 décembre. Le 16 de mars & de septembre sont les jours de leurs équinoxes, & ceux de leurs solstices arrivent le 16 de juin & de décembre.

Sur le mont Atlas, qui est à 30 degrés 20 minutes de latitude-nord, on ne divise l'année qu'en deux parties; car on a un hiver constant depuis octobre jusqu'en avril, & l'été dure depuis avril jusqu'en octobre: cependant il n'y a pas un seul jour où le sommet des montagnes ne soit couvert de neige.

Les saisons de l'année passent aussi fort vite en Numidie; on y recueille le blé en mai, & les dattes en octobre; le froid commence au milieu de septembre, & dure jusqu'en janvier. Quand il ne tombe pas de pluie en octobre, les laboureurs perdent toute espérance de pouvoir semer. Il en est de même quand il ne pleut pas en avril. Léon l'Africain nous assure, qu'il

y a dans le voisinage du tropique du cancer, beaucoup de montagnes chargées de neiges.

La partie septentrionale de la Chine, est à-peu-près à la même latitude que l'Italie, puisqu'elle s'étend depuis le 30°. degré jusqu'au 42°. degré de *latit.* cependant le froid qui vient selon les apparences, des montagnes neigeuses de Tartarie, s'y fait sentir si vivement, que les grandes rivières & les lacs se gèlent.

La nouvelle Albion, quoique située à 42 degrés de latitude-nord, & aussi proche de l'équateur que l'Italie, est cependant si froide au mois de juin, que quand l'amiral Drake y alla, il fut forcé de retourner au sud, parce que les montagnes étoient alors couvertes de neiges.

Prosper Alpin dit dans son livre de la médecine égyptienne, que le printemps de l'année en Egypte, arrive en janvier & février; que l'été y commence en avril, & dure en juin, juillet & août; que l'automne arrive en septembre & octobre; & l'hiver, en novembre & décembre. On coupe le blé en avril, & on le bat aussitôt; de sorte qu'on ne voit pas un épi dans la campagne au 20 de mai, ni aucun fruit sur les arbres.

Au détroit de Magellan & dans les pays voisins, qui sont à 52 degrés de latitude; l'été est froid, car les Hollandois trouverent dans une baie de ce détroit, un morceau de glace en janvier, qui devoit être le mois le plus chaud; & sur les montagnes de la côte, on voit de la neige pendant tout l'été. On remarque en général que dans les pays de la *zone tempérée* méridionale, le froid est plus grand, les pluies plus fortes, & la chaleur moindre en été que sous la *zone tempérée* septentrionale. Seroit-ce que le soleil resteroit plus longtemps dans la partie septentrionale de l'écliptique, & qu'il s'y meut plus lentement que dans la partie méridionale?

Aux environs de la ville du Pérou, dans la province du Porosi, il fait si froid, que rien ne peut croître à 4 milles à la ronde. Au royaume du Chili, qui s'étend depuis le 30 jusqu'au 50°. degré de latitude-sud, le printemps commence au mois d'août, plutôt qu'il ne devoit, suivant le cours du soleil, & finit au milieu de novembre.

Ensuite

Ensuite vient l'été qui dure jusqu'au milieu de février ; l'automne succede jusqu'au milieu de mai. Alors commence l'hiver, qui est humide & fort neigeux sur les montagnes. Le froid est aussi considérable dans les vallées, à cause d'un vent vif & piquant qui l'accompagne.

Au Japon, l'hiver est neigeux, humide, & plus froid que dans d'autres pays qui ont la même latitude, parce que ce royaume est entrecoupé de détroits, & qu'il est entouré de la mer.

Enfin, il n'est point sur la terre de température plus heureuse & plus favorable que celle d'une partie de l'Espagne, de l'Italie, & sur-tout de la France. C'est ici que les gelées de l'hiver préparent sans horreur leur nître & leur fécondité. Ici, le printemps varié & fleuri, modère par des pluies douces & fertiles le feu de la nature agissante. Ici, le soleil éclairant les nuages, produit une chaleur vivifiante, darde ses influences sur l'homme, sur les animaux, sur les végétaux, couvre la terre de fruits, & les amène à leur maturité. Ici, l'automne couronnée d'épis qui s'agitent sur nos champs dorés, met sa faux dans la main du cultivateur, pour qu'il recueille avec reconnaissance la moisson abondante des présens de Cérès, de Pomone, & du fils aimable de la crédule Sémélé. Telles sont les saisons de notre zone : mais ma voix trop foible pour chanter leurs délices, veut que j'emprunte de nouveau les peintures brillantes & spirituelles qu'en a fait M. Thompson. Sa muse plaît autant qu'elle instruit. Vous jugerez pour la troisième fois, comme elle fait employer dans ses descriptions la variété, l'harmonie, l'image & le sentiment.

Quand le soleil quitte le signe du belier, & que le brillant taureau le reçoit, l'atmosphère s'étend, & les voiles de l'hiver sont placés à des nuages légers, épars sur l'horizon. Les vents agréables sortent de leurs retraites, délient la terre, & lui rendent la vie. *Diffugere nives.*

La neige a disparu ; bientôt par la verdure

Les côtes seront embellies :

La terre ouvre son sein, & change de parure ;

Les fleuves coulent dans leurs lits.

Tome XXXVI.

Le laboureur plein de joie, se félicite. Il tire de l'étable ses bœufs vigoureux, les mène à leurs travaux, pèse sur le soc, brise la glebe, & dirige leillon, en rangeant la terre des deux côtés. Plus loin un homme vêtu de blanc, sème libéralement le grain ; la herse armée de pointes fuit & ferme la scène.

Ce que les douces haleines des zéphyrs, les rosées fécondes, & les fertiles ondées ont commencé, l'œil du pere de la nature l'acheve ; il darde profondément ses rayons vivifiants, & pénètre jusques dans les retraites obscures de la végétation. Sa chaleur se subdivise dans les germes multipliés, & se métamorphose en mille couleurs variées sur la robe renaissante de la terre. Tu concours sur-tout à nos plaisirs, tendre verdure, vêtement universel de la nature riante ; tu réunis la lumière & l'ombre ; tu réjouis la vue, & tu la fortifies ; tu plais enfin également sous toutes les nuances.

Sortez du sein des violettes,

Croissez, feuillages fortunés ;

Couronnez ces belles retraites,

Ces détours, ces routes secrètes

Aux plus doux accords destinés.

Ma muse par vous attendrie,

D'une charmante rêverie

Subit déjà l'aimable loi ;

Les bois, les vallons, les montagnes ;

Toute la scène des campagnes,

Prend une ame, & s'orne pour moi.

L'herbe nouvelle produite par l'air temperé, se propage depuis les prés humides jusques sur la colline. Elle croît, s'épaissit, & rit à l'œil de toutes parts ; la feve des arbrisseaux pousse les jeunes boutons, & se développe par degrés. La parure des forêts se déploie, & déjà l'œil ne voit plus les oiseaux dont on entend les concerts. La main de la nature répand à la fois dans les jardins, des couleurs riantes sur les fleurs, & dans l'air, le doux mélange des parfums. Le fruit attendu n'est encore qu'un germe naissant, caché sous des langes de pourpre.

Mmm

*Des objets si charmans, un séjour si tranquille ;
La verdure, les fleurs, les oiseaux, les beaux jours ;
Tout invite le sage à chercher un asyle
Contre le tumulte des cours.*

Puissé-je, dans cette saison, quitter la ville ensevelie dans la fumée & dans le sommeil ! Qu'il me soit permis de venir errer dans les champs, où l'on respire la fraîcheur, & où l'on voit tomber les gouttes tremblantes de l'arbusse penché ! Que je promène mes rêveries dans les labyrinthes rustiques, où naissent les herbes odoriférantes, parfums des laitages nouveaux ! que je parcoure les plaines émaillées de mille couleurs tranchantes, & que passant de plaisir en plaisir, je me peigne les trésors de l'automne, à travers les riches voiles qui semblent vouloir borner mes regards !

La fécondité des pluies printannières perce la nue, abreuve les campagnes, & répand une douce humidité dans toute l'atmosphère. La bonté du ciel verse sans mesure l'herbe, les fleurs & les fruits. L'imagination enchantée voit tous ces biens au moment même où l'œil de l'expérience ne peut encore que le prévoir. Celle-ci aperçoit à peine la première pointe de l'herbe ; & l'autre admire déjà les fleurs, dont la verdure doit être embellie.

La terre reçoit la vie végétative ; le soleil change en lames d'or les nuages voisins : la lumière frappe les montagnes rougies : ses rayons se répandent sur les fleuves, éclairent les brouillards jaunissans sur la plaine, & colorent les perles de la rosée. Le paysage brille de fraîcheur, de verdure, & de joie ; les bois s'épaississent ; la musique des airs commence, s'accroît, se mêle en concert champêtre au murmure des eaux.

Les troupeaux belent sur les collines : l'écho leur répond du fond des vallons. Le zéphyr souffle ; le bruit de ses ailes réunit toutes les voix de la nature égayée. L'arc-en-ciel au même instant sort des nuages opposés : il développe toutes les couleurs premières, depuis le rouge jusqu'au violet, qui se perd dans le firmament que l'arc céleste embrasse, & dans lequel il semble

se confondre. Illustre Newton, ces nuages opposés au soleil, & prêts à se résoudre en eau, forment l'effet de ton prisme, dévoilent à l'œil instruit l'artifice admirable des couleurs, qu'il n'étoit réservé qu'à toi de découvrir, sous l'enveloppe de la blancheur qui les déroba à nos regards !

Enfin l'herbe vivante sort avec profusion, & la terre entière en est veloutée. Le plus habile botaniste ne sauroit en nombrer les especes, quand attentif à ses recherches, il marche le long du vallon solitaire ; ou quand il percé les forêts, & rejette tristement les mauvaises herbes, sentant qu'elles ne sont telles à ses yeux, que parce que son savoir est borné ; ou lorsqu'il franchit les rochers escarpés, & porte au sommet des montagnes des pas dirigés par le signal des plantes qui semblent appeler son avide curiosité ; car la nature a prodigué par-tout ses faveurs ; elle en a confié les germes sans nombre aux vents favorables, pour les déposer au milieu des élémens qui les doivent nourrir.

Lorsque le soleil dardera ses rayons du haut de son trône du midi, repose-toi à l'abri du lilas sauvage, dont l'odeur est délectable. Là, la primevère penche la tête baignée de rosée, & la violette se cache parmi les humbles enfans de l'ombre ; si tu l'aimes mieux, couche-toi sous ce frêne, d'où la colombe à l'aile rapide prend son essor bruyant ; ou bien enfin assis au pied de ce roc sourcilieux, résidence éternelle du faucon, laisse errer tes pensées à travers ces scènes champêtres, que le berger de Mantoue illustra jadis par l'harmonie incomparable de ses chants :

*Tu vois sur ces côteaux fertiles
Des troupeaux riches & nombreux ;
Ceux qui les gardent sont heureux ;
Et ceux qui les ont sont tranquilles.*

Puisses-tu, à leur exemple, assoupi par les échos des bois & le murmure des eaux, réunir mille images agréables, émuovier dans le calme les traits des passions turbulentes, & ne souffrir dans ton cœur que les tendres émotions, sentiment pur, également

ennemi de la léthargie de l'ame, & du trouble de l'esprit.

Toi, que j'adore, toi que les graces ont formée, toi la beauté même, viens avec ces yeux modestes, & ces regards mesurés où se peignent à la fois une aimable légèreté, la sagesse, la raison, la vive imagination, & la sensibilité du cœur; viens, ma Thémire, honorer le printemps qui passe couronné de roses. Permetts-moi de cueillir ces fleurs nouvelles, pour orner les tresses de tes cheveux, & parer le sein délicieux qui ajoute encore à leur douceur.

Vois dans ce vallon comme le lis s'abreuve du ruisseau caché, & cherche à percer la touffe du pâturage. Promenons-nous sur ces champs couverts de fèves fleuries, lieux où le zéphyr qui parcourt ces vastes campagnes, nous apporte les parfums qu'il y a rassemblés; parfums mille fois plus salubres & plus flatteurs, que ne furent jamais ceux de l'Arabie. Ne crois pas indigne de tes pas cette prairie riante; c'est le négligé de la nature que l'art n'a point défiguré. Ici remplissent leur tâche de nombreux essaims d'abeilles, nation laborieuse qui fend l'air, & s'attache au bouton dont elle suce l'ame éthérée; souvent elle ose s'écarter sur la bruyère éclatante de pourpre, où croît le thym sauvage, & elle s'y charge du précieux butin.

L'Océan n'est pas loin de ce vallon; viens, belle Thémire, considérer un moment la merveille de son flux.

*Que j'aime, alors qu'il se retire,
De le poursuivre pas à pas;
Au reflux il a des appas
Que l'on sent, & qu'on ne peut dire.
Ici les cailloux font du bruit;
Delà le gravier se produit;
La vague y blanchit, & s'y creve;
Là son écume à gros bouillons
X. couvre & découvre la greve,
Baisant nos piés sur les sablons.
Que j'aime à voir sur ces rivages
L'eau qui s'ensuit & qui revient,
Qui me présente, qui retient,
Et laisse en son sein ses coquillages.*

Cependant il est temps de nous rendre dans les jardins que le Nostre a formés, jardins admirables par leurs perspectives & leurs allées de boulingrins. Dans les bosquets où regne une douce obscurité, la promenade s'étend en longs détours, & s'ouvrant tout-à-coup, offre aux regards surpris le firmament qui s'abaisse, les rivières qui coulent en serpentant, les étangs émus par les vents légers, des groupes de forêts, des palais qui fixent l'œil, des montagnes qui se confondent dans l'air, & la mer que nous venons de quitter.

Le long de ces bordures regne, avec la rosée, le printemps qui développe toutes les graces. Mille plantes embellissent le parterre, reçoivent & préparent les parfums; les anémones, les oreilles d'ours enrichies de cette poudre brillante qui orne leurs feuilles de velours, la double renoncule d'un rouge ardent, décorent la scène. Ensuite la nation des tulipes étale ses caprices innocens, qui se perpétuent de race en race, & dont les couleurs variées se mélangent à l'infini, comme font les premiers germes. Tandis qu'elles éblouissent la vue charmée, le fleuriste admire avec un secret orgueil, les miracles de sa main. Toutes les fleurs se succèdent depuis le bouton qui naît avec le printemps, jusqu'à celles qui embaument l'été. Les hyacinthes du blanc le plus pur s'abaissent, & présentent leur calice incarnat. Les jonquilles d'un parfum si puissant; le narcissé encore penché sur la fontaine fabuleuse; les œillets agréablement tacherés; la rose de damas qui décore l'arbutus; tout s'offre à la fois aux sens ravis: l'expression ne sauroit rendre la variété, l'odeur, les couleurs sur couleurs, le souffle de la nature, ni sa beauté sans bornes.

Dans cette saison où l'amour, cette ame universelle, pénètre, échauffe l'air, & souffle son esprit dans toute la nature, la troupe ailée sent l'aurora des desirs. Le plumage des oiseaux mieux fourni, se peint des plus vives couleurs; ils recommencent leurs chants long-temps oubliés, & gazouillent d'abord faiblement; mais bientôt l'action de la vie se communique aux organes intérieurs; elle gagne, s'étend, & produit un torrent de délices.

dont l'expression se déploie en concerts, qui n'ont de bornes que celle d'une joie qui n'en connoît point.

La messagère du matin, l'alouette s'élève en chantant à travers les ombres qui fuient devant le crépuscule du jour; elle appelle d'une voix haute les chantes des bois, & les réveille au fond de leur demeure; toute la troupe gazouillante forme des accords. Philomele les écoute, & leur permet de s'égayer; certaine de rendre les échos de la nuit préférables à ceux du jour.

Je demeure saisi

*D'entendre de sa voix l'harmonie & la grace ;
Vous croiriez sur la foi de ses charmans accords,
Que l'ame de Linus, ou du chanteur de Thrace*

*A passé dans ce petit corps,
Et d'un gosier si doux anime les ressorts.*

*Les faunes & les naïades,
Pan, & les Hamadriades,
Au goût délicat & fin,
Au chant qui les captive
Tenant une oreille attentive,
En appréhendent la fin.*

Toute cette musique n'est autre chose que la voix de l'amour! C'est lui qui enseigne le tendre art de plaire aux oiseaux, & chacun d'eux en courtisant sa maîtresse, verse son ame toute entière. D'abord à une distance respectueuse, ils font la roue dans le circuit de l'air, & tâchent par un million de tours d'attirer l'œil rusé de leur enchanteresse, volontairement distraire. Si elle semble ne pas désapprouver leurs vœux, leurs couleurs deviennent plus vives. Animés par l'espérance, ils avancent promptement; ensuite comme frappés d'une atteinte invisible, ils se retirent en désordre; ils se rapprochent encore, battent de l'aile, & chaque plume frissonne de desir. Les gages de l'hymen sont reçus; les amans s'envolent où les conduisent les plaisirs, l'instinct & le soin de leur sûreté.

Muse, ne dédaigne pas de pleurer tes freres des bois, surpris par l'homme tyran, & renfermés dans une étroite prison. Ces jolis esclaves, privés de l'étendue de l'air, s'attristent; leur plumage est terni, leur

beauté fanée, leur vivacité perdue. Ce ne sont plus ces notes ravissantes qu'ils gazouilloient sur le hêtre. O vous amis des tendres chants, épargnez ces douces lignées, laissez-les jouir de la liberté, pour peu que l'innocence, que les doux accords, ou que la pitié aient de pouvoir sur vos cœurs.

Gardez-vous sur-tout d'affliger Philomele, en détruisant ses travaux. Cet Orphée des bocages est trop délicat pour supporter les durs liens de la prison. Quelle douleur pour la tendre mere, quand, revenant le bec chargé, elle trouve ses chers enfans dérobés par un ravisseur impitoyable. Elle jette sur le sable sa provision désormais inutile; son aile languissante & abattue, peut à peine la porter sous l'ombre d'un peuplier voisin. Là, livrée au désespoir, elle gémit & déplore son malheur pendant des nuits entières; elle s'agit sur la branche solitaire; sa voix toujours expirante s'épuise en sons lamentables. L'écho soupire à son chant, & répète sa douleur. L'homme seul seroit-il insensible? Ah plutôt qu'il considère que la bonté divine voit d'un œil également compatissant toutes ses créatures!

Qu'en puis-je peindre la multitude des bienfaits qu'elle verse à pleines mains sur notre hémisphère dans cette brillante saison; mais si l'imagination même ne peut suffire à cette tâche délicate, que pourroit faire le langage? Contentons-nous de dire que dans le printemps la maladie leve sa tête languissante, la vie se renouvelle, la santé rajeunit, & se sent régénérée. Le soleil pour la fortifier, nous échauffe tendrement de ses rayons du midi, & même paroît s'y plaire.

*Le grand astre dont la lumière
Éclaire la voûte des cieux,
Semble pour nous de sa carrière
Suspendre le cours glorieux;
Fier d'être le flambeau du monde,
Il contemple du haut des airs
L'Olympe, la terre & les mers
Remplis de sa clarté seconde;
Et jusques au fond des enfers,
Il fait entrer la nuit profonde
Qui lui disputoit l'univers.*

L'influence de l'année renaissante opere également sur l'un & l'autre sexe. Maintenant une rougeur plus fraîche & plus vive que l'incarnat rehausse l'éclat du teint d'une aimable bergere, le rouge de ses levres devient plus foncé, une flamme humide éclate dans ses yeux ; son sein animé, s'élève avec des palpitations inégales ; un feu secret se glisse dans ses veines, & son ame entiere s'enivre d'amour. Le trait vole, pénètre l'amant, & lui fait chérir le pouvoir extatique qui le domine. Jeunes beautés, gardez alors avec plus de soin que jamais vos cœurs fragiles ! sur-tout que les sermens qui cachent le parjure sous le langage de l'adulation, ne livrent pas vos doux instans à l'homme séducteur dans ces bosquets parfumés de roses, & tapissés de chevre-feuille, au moment dangereux où le crépuscule du soir tire ses rideaux cra- moisis !

Vous dont l'heureuse sympathie a formé les tendres nœuds par des liens indissolubles, en confondant dans un même destin vos ames, vos fortunes & votre être ; jouissez à l'ombre des myrtes amoureux dans vos embrassemens mutuels, de tout ce que l'imagination la plus vive peut former de bonheur, & de tout ce que le cœur le plus avide peut former de desirs. Puisse un long printemps orner vos têtes de ses guirlandes fleuries, & puisse le déclin de vos jours arriver doux & serein !

Mais l'éclatant été vient dorer nos campagnes, suivi des vents rafraichissans ; les gemeaux cessent d'être embrasés, & le cancer rougit des rayons du soleil. La nuit n'exerce plus qu'un empire court & douteux ; à peine elle avance sur les traces du jour qui s'éloigne, qu'elle prévoit l'approche de celui qui va lui succéder. Déjà paroît le matin, pere de la rosée. Une lumiere foible l'annonce dans l'orient tacheré. Bientôt cette lumiere s'étend, brise les ombres, & chasse la nuit, qui fuit d'un pas précipité. La belle aurore offre à la vue de vastes paysages. Le rocher humide, le sommet des montagnes couvert de brouillards, s'enlent à l'œil, & brillent à l'aube du jour. Les torrens fument, & semblent bleuâtres à travers le crépuscule. Les bois retentissent de

chants réunis. Le berger ouvre sa bergerie, fait sortir par ordre ses nombreux troupeaux, & les mene paître l'herbe fraîche.

*Des nuits l'inégale couriere
S'éloigne, & pâlit à nos yeux ;
Chaque astre au bout de sa carriere
Semble se perdre dans les cieux.*

*Quelle fraîcheur ! L'air qu'on respire
Est le soufflé délicieux
De la volupté qui soupire
Au sein du plus jeune des dieux.*

*Déjà la colombe amoureuse
Vole du chêne sur l'ormeau ;
L'amour vingt fois la rend heureuse
Sans quitter le même rameau.*

*Triton sur la mer applanie
Promene sa conque d'azur,
Et la nature rajeunie
Exhale l'ambre le plus pur.*

*Au bruit des Faunes qui se jouent
Sur le bord tranquille des eaux,
Les chastes Naiades dénouent
Leurs cheveux treffés de roseaux.*

Réveille-toi, mortel esclave du luxe ; & fors de ton lit de paresse ; viens jouir des heures balsamiques, si propres aux chants sacrés : le sage te montre l'exemple ; il ne perd point dans l'oubli la moitié des momens rapides d'une trop courte vie ! totale extinction de l'ame éclairée ! Il ne reste point dans un état de ténèbres, quand toutes les muses, quand mille & mille douceurs l'attendent à la promenade solitaire du matin d'été.

Déjà le puissant roi du jour se montre radieux dans l'orient ; l'azur des cieux enflammé, & les torrens dorés qui éclairent les montagnes, marquent la joie de son approche. L'astre du monde regarde sur toute la nature avec une majesté sans bornes, & verse la lumiere sur les rochers, les collines, & les ruisseaux errans, qui étincellent dans le lointain.

Autour de ton char brillant, œil de la

nature, les saisons menent à leur suite dans une harmonie fixe & changeante, les heures aux doigts de rose, les zéphyrs flottans nonchalamment, les pluies favorables, la rosée passagere, & les fiers orages adoucis. Toute cette cour répand successivement tes bienfaits, odeurs, herbes, fleurs, & fruits, jusqu'à ce que tout s'allumant successivement par ton souffle divin, tu décores le jardin de l'univers.

Voici l'instant où le soleil fond dans un air limpide les nuages élevés, & les brouillards du cancer, qui entourent les collines de bandes diversement colorées.

*De sa lumière réfléchie
Cet astre vient remplir les airs,
Et par degrés à l'univers
Donner la couleur & la vie.*

Bientôt totalement dévoilé, il éclaire la nature entière, & la terre paroît si vaste, qu'elle semble s'unir à la voûte du firmament.

La fraîcheur de la rosée tombante se retire à l'ombre, & les roses touffues en cachent les restes dans leur sein. C'est alors que je médite sur un verd gazon, auprès des fontaines de crystal, & des ruisseaux tranquilles. Je vois à mes pieds ces fleurs délicates qui, épanouies ce matin, seront fanées ce soir. Telle une jeune beauté languit & s'efface, quand la fièvre ardente bouillonne dans ses veines. La fleur au contraire qui suit le soleil, se referme quand il se couche, & semble abattue pendant la nuit; mais firôt que l'astre reparoît sur l'horizon, elle ouvre son sein amoureux à ses rayons favorables.

Maintenant

*Le bruit renaît dans les hameaux,
Et l'on entend gémir l'enclos
Sous les coups fréquens des marteaux.
Le regne du travail commence.
Monté sur le trône des airs,
Éclairer leur empire immense;
Soleil, apportez l'abondance,
Et les plaisirs à l'univers.*

Les nombreux habitans du village se répandent sur les prés rians; la jeunesse

rustique pleine de santé & de force, est un peu brunie par le travail du midi. Semblables à la rose d'été, les filles deminues, & rouges de pudeur, attirent d'avidés regards, & toutes leurs grâces allumées paroissent sur leurs joues. L'âge avancé fournit ici sa tâche; la main même des enfans traîne le râteau: surchargés du poids odoriférant, ils tombent, & roulent sur le fardeau bienfaisant: la graine de l'herbe s'éparpille tout-autour. Les faneurs s'avancent dans la prairie, & étendent au soleil la récolte qui exhale une odeur champêtre. Ils retournent l'herbe séchée, la poussière s'envole au long du pré; la verdure reparoît; la meule s'élève épaisse & bien rangée. De vallon en vallon, les voix réunies par un travail heureux, retentissent de toutes parts; l'amour & la joie sociable perpétuent gaîment le travail jusqu'au soir prêt à commencer.

*Le dieu qui dorait nos campagnes
Va se dérober à nos yeux;
Il suit, & son char radieux
Ne dore plus que les montagnes.
Les nymphes sortent des forêts
Le front couronné d'amaranthes;
Un air plus doux, un vent plus frais
Raniment les roses mourantes;
Et descendant du haut des monts,
Les bergeres plus vigilantes
Rassemblent leurs brebis bêlantes
Qui s'égaroient dans les vallons.*

Je perce en ces momens dans la profonde route des forêts voisines, où les arbres sauvages agitent sur la montagne leurs cimes élevées. A chaque pas grave & lent, l'ombre est plus épaisse; l'obscurité, le silence, tout devient imposant, auguste, & majestueux; c'est le palais de la réflexion, le séjour où les anciens poètes sentoient le souffle inspirateur.

Reposons-nous près de cette bordure baignée de la fraîcheur de l'air humide. Là, sur un rocher creux & bizarrement taillé, je trouve un siége vaste & commode, doublé de mousse, & les fleurs champêtres ombragent ma tête. Ici le dis-

que baissé du soleil éclaira encore les nuages, ces belles robes du ciel qui roulent sans cesse dans des formes vagues, changeantes, & semblables aux rêves d'une imagination éveillée.

La terre sera bientôt couverte de fruits : l'année est dans sa maturité. La fécondité suivie de ses attributs, portera la joie dans toute l'étendue de ce beau climat ; mais les douces heures de la promenade sont arrivées pour celui qui, comme moi, se plaît solitairement à chercher les collines. Là, il s'occupe à faire passer dans son ame par un chant pathétique, le calme qui l'environne. Des amis réciproquement unis par les liens d'une douce société, viennent le joindre. Un monde de merveilles étale ses charmes à leurs yeux éclairés, tandis qu'elles échappent à ceux du vulgaire. Leurs esprits sont remplis des riches trésors de la philosophie, lumière supérieure ! La vertu brûle dans leurs cœurs, avec un enthousiasme que les fils de la cupidité ne peuvent concevoir. Invités à sortir pour jouir du déclin du jour, ils dirigent ensemble leurs pas vers les portiques des bois verts, vaste lycée de la nature. Les épanchemens du cœur fortifient leur union dans cette douce école, où nul maître orgueilleux ne regne. Maintenant aussi les tendres amans tracent le tumulte du monde, & se retirent dans des retraites sacrées. Ils répandent leurs ames dans des transports que le dieu d'amour entend, approuve, & confirme.

Enfin

*Le soleil finit sa carrière,
Le temps conduit son char ardent ;
Et dans des torrens de lumière,
Le précipite à l'occident :
Sur les nuages qu'il colore
Quelque temps il se reproduit ;
Dans leurs flots azurés qu'il dore ;
Il rallume le jour qui fuit.*

L'astre de la nature s'abaissant, semble s'élargir par degrés ; les nuages en mouvement entourent son trône avec magnificence, tandis que l'air, la terre, & l'océan sourient. C'est en cet instant, si

l'on en croit les chantes fabuleux de la Grece, que donnant relâche à ses courriers fatigués, Phœbus cherche les nymphes, & les bosquets d'Amphitrite. Il baigne ses rayons ; tantôt à moitié plongé, tantôt montrant un demi-cercle doré ; il donne un dernier regard lumineux, & disparaît totalement.

Ainsi passe le jour, parcourant un cercle enchanté, trompeur, vain, & perdu pour jamais, semblable aux visions d'un cerveau imaginaire ; tandis qu'une ame passionnée perd en desirs les momens, & que l'instant même où elle desire, est anéanti. Fatale vérité, qui ne présente à l'oisif spéculateur qu'une vie inutile, & une vue d'horreur au coupable, qui consume le temps dans des plaisirs honteux ! Fardeau à charge à la terre, il disperse basilement avec les semblables, ce qui auroit pu rendre l'être à une famille languissante, dont la modestie ensevelit le mérite.

Les nuages s'obscurcissent lentement ; la tranquille soirée prend son poste accoutumé au milieu des airs. Des millions d'ombres sont à ses ordres : les unes sont envoyées sur la terre ; d'autres d'une couleur plus foncée, viennent doucement à la suite ; de plus sombres encore succèdent en cercle, & se rassemblent tout autour pour fermer la scène. Un vent frais agite les bois & les ruisseaux ; son souffle vacillant fait ondoyer les champs de blés, pendant que la caille rappelle sa compagne. Le vent rafraîchissant augmente sur la plaine, & le ferein chargé d'un duvet végétal, se répand agréablement ; le soin universel de la nature ne dédaigne rien. Attentive à nourrir ses plus foibles productions, & à orner l'année qui s'avance, elle envoie de champ en champ, le germe de l'abondance sur l'aile des zéphyrs.

Le berger lestement vêtu, revient content à sa cabane, & ramène du parc son tranquille troupeau ; il aime, & soulage la laitière vermeille qui l'accompagne ; ils se prouvent leur amour par des soins & des services réciproques. Ils marchent ensemble sans soucis sur les collines, & dans les vallons solitaires, lieux où sur la fin du jour, des peuples de fées viennent ensemble passer la nuit d'été dans des jeux

nocturnes , comme les histoires des villages le racontent. Ils évitent seulement la tour déserte , dont les ombres tristes occupent les voûtes ; vaine terreur que la nuit inspire à l'imagination frappée ! Dans les chemins tortueux , & sur chaque haie de leur route , le ver-luisant allume sa lampe , & fait étinceler un mouvement brillant à travers l'obscurité.

La soirée cede le monde à la nuit qui s'avance de plus en plus , non dans sa robe d'hiver d'une trame massive , sombre & stygienne , mais négligemment vêtue d'un manteau fin & blanchâtre. Un rayon foible & trompeur , réfléchi de la surface imparfaite des objets , présente à l'œil borné les images à demi , tandis que les bois agités , les ruisseaux , les rochers , le sommet des montagnes qui ont plus long-temps retenu la lumière expirante , offrent une scène nageante & incertaine.

*Les ombres , du haut des montagnes ,
Se répandent sur les côtes ;
On voit fumer dans les campagnes
Les toits rustiques des hameaux.*

*Sous la cabane solitaire
Des Philémons & des Baucis ,
Brûle une lampe héréditaire ,
Dont la flamme incertaine éclaire
La table où les dieux sont assis.*

*Rangés sur des tapis de mousse ,
Le vent qui rafraîchit le jour ,
Remplit d'une lumière douce
Tous les arbrustes d'alentour.*

*Le front tout couronné d'étoiles ,
La nuit s'avance noblement ,
Et l'obscurité de ses voiles
Brunit l'azur du firmament.*

*Les songes traînent en silence
Son char parsemé de saphyrs ;
L'amour dans les airs se balance
Sur l'aîle humide des zéphyrs.*

La douce Vénus , brillante au ciel de ses rayons les plus purs , amène en faveur

de ce cher fils , les heures mystérieuses ; qu'elle consacre à ses plaisirs. Son lever joyeux , du moment où le jour s'efface , jusqu'à l'instant où il renaît , annonce le regne de la plus belle lampe de la nuit. Je considère , j'admire sa clarté tremblante ; ces lumières errantes , feux passagers que le vulgaire ignorant regarde comme un mauvais présage , descendent du firmament , ou scintillent horizontalement dans des formes merveilleuses.

Du milieu de ces orbes radieux , qui non seulement ornent , mais encore animent la voûte céleste , paroît dans des temps calculés , la comète rapide , qui se précipite vers le soleil ; elle revient de l'immensité des espaces avec un cours accéléré ; tandis qu'elle s'abaisse & ombrage la terre , sa crinière redoutable est lancée dans les cieux , & fait trembler les nations coupables. Mais au dessus de ces viles superstitions , qui enchaînent le berger timide , livré à la crédulité & à l'étonnement aveugle ; vous , sages mortels , dont la philosophie éclaire l'esprit , dites à ce glorieux étranger , salut. Ceux-là éprouvent une joie ravissante , qui jouissant du privilège du savoir , ne voient dans cet objet effrayant que le retour fixe d'un astre qui , comme tous les autres objets les plus familiers , est dans l'ordre d'une providence bienfaisante. Qui sait si sa queue n'apporte pas à l'univers une humidité nécessaire sur les orbes que décrit son cours elliptique ; si ses flammes ne sont pas destinées pour renouveler les feux toujours versés du soleil , pour éclairer les mondes , ou pour nourrir les feux éternels ?

*Comètes , que l'on craint à l'égal du tonnerre ,
Cessez d'épouvanter les peuples de la terre ;
Dans une ellipse immense achevez votre cours ;
Remontez , descendez près de l'astre des jours ;
Lancez vos feux , volez , & revenant sans cesse ,
Des mondes épuisés ranimez la vieillesse.*

Dès que le signe de la vierge disparoît , & que la balance pèse les saisons avec égalité , le fier éclat de l'été quitte la voûte des cieux , & un bleu plus serein , mêlé d'une lumière dorée , enveloppe le monde heureux.

*Le soleil, dont la violence
Nous a fait languir quelque temps,
Arme de feux moins éclatans
Les rayons que son char nous lance,
Et plus paisible dans son cours,
Laisse la céleste balance
Arbitre des nuits & des jours.*

*L'aurore, désormais stérile
Pour la Divinité des fleurs,
De l'heureux tribut de ses pleurs
Enrichit un Dieu plus utile;
Et sur tous les côtes voisins,
On voit briller l'ambre fertile
Dont elle dore nos raisins.*

*C'est dans cette saison si belle
Que Bacchus prépare à nos yeux,
De son triomphe glorieux
La pompe la plus solennelle.
Il vient de ses divines mains
Sceller l'alliance éternelle
Qu'il a faite avec les humains.*

*Autour de son char diaphane,
Les ris voltigeant dans les airs,
Des soins qui troublent l'univers,
Écartent la foule profane.
Tel sur des bords inhabités,
Il vint de la chaste Ariane
Calmer les esprits agités.*

*Les satyres, tous hors d'haleine,
Conduisant les nymphes des bois,
Au son du sifre & du haut-bois,
Dansent par troupes dans la plaine;
Tandis que les sylvains lassés
Portent l'immobile Sylène
Sur leurs thyrses entrelacés.*

L'astre du jour tempéré s'élève maintenant sur notre hémisphère, avec ses plus doux rayons. La moisson étendue & mûre sur la terre, soutient sa tête pesante; elle est riche, tranquille & haute; pas un souffle de vent ne roule ses vagues légères sur la plaine; c'est le calme de l'abondance. Si l'air agité sort de son équilibre, & prépare la marche des vents, alors le manteau

Tome XXXVI.

blanc du firmament se déchire, les nuages fuient épars, le soleil tout à coup dore les champs éclairés, & par intervalles semble chasser sur la terre des flots d'une ombre noire. La vue s'étend avec joie sur cette mer incertaine; l'œil perce aussi loin qu'il peut atteindre & s'égaie dans un fleuve immense de bled. Puissante industrie, ce sont-là tes bienfaits! tout est le fruit de ses travaux, tout lui doit son lustre & sa beauté, nous lui devons les délices de la vie.

Aussi-tôt que l'aurore matinale vacille sur le firmament, & que sans être aperçue elle déploie le jour incertain sur les champs féconds, les moissonneurs se rangent en ordre, chacun à côté de celle qu'il aime, pour alléger son travail par d'utiles services; ils se baissent tous à la fois, & les gerbes grossissent sous leurs mains. Le maître arrive le dernier, plein des espérances flatteuses de la moisson; témoin de l'abondante récolte, ses regards se portent de toutes parts, son œil en est rassasié, & son cœur peut à peine contenir sa joie. Les glaneurs se répandent tout autour; le râteau succède à la faux, & ramasse les restes épars de ces trésors. O vous, riches laboureurs, évitez un soin trop avare! laissez tomber de vos mains libérales quelques épis de vos gerbes; c'est le vol de la charité! offrez ce tribut de reconnoissance au dieu de la moisson qui verse ses biens sur vos champs, tandis que vos semblables, privés du nécessaire, viennent, comme les oiseaux du ciel, pour ramasser quelques grains épars, & requierent humblement leur portion! Considérez que l'inconstance de la fortune peut forcer vos enfans à demander eux-mêmes, quelque jour, ce que vous donnez aujourd'hui si foiblement & avec tant de répugnance!

On voit en effet quelquefois le sud brûlant, armé d'un souffle pernicieux, ravager par des grêles la récolte de l'année; cruel désastre qui détruit en un clin-d'œil les plus belles espérances! dans cet événement fatal, le cultivateur désolé gémit sur le malheureux naufrage de tout son bien; il est accablé de douleur; les besoins de l'hiver s'offrent en cet affreux moment à sa pensée tremblante; il prévoit, il croit

Nnn

entendre les cris de ses chers enfans affaînés. Vous, maîtres, soyez occupés alors de la main rude & laborieuse qui vous a fourni l'aîsance & l'élégance dans laquelle vous vivez ; donnez des vêtemens à ceux dont le travail vous procura la chaleur , & la parure de vos habits ; veillez aux besoins de cette pauvre table , qui couvrit la vôtre de luxe & de profusion ; soyez compatissans , & gardez - vous sur - tout d'exiger la moindre chose de ce que les vents orageux & les pluies affreuses ont emporté ; enfin que votre bienfaisance tarisse les larmes , & vous procure mille bénédictions !

Les plaisirs de la chasse , le tonnerre des armes , le bruit des cors , amusemens de cette saison , ne sont pas faits pour ma muse paisible , qui craindroit de souiller ses chants innocens par de tels récits ; elle se complaint à voir toute la création animale confondue , nombreuse & tranquille. Quel misérable triomphe que celui qu'on remporte sur un lievre saisi de frayeur ! quelle rage que celle de faire gémir un cerf dans son angoisse , & de voir de grosses larmes tomber sur ses joues pommelées ! s'il faut de la chasse à la jeunesse guerrière , dont le sang ardent bouillonne avec violence , qu'elle combatte ce lion terrible qui dédaigne de reculer , & qui marche lentement & avec courage , au devant de la lance qui le menace , & de la troupe effrayée qui se dissipe & s'ensuit ; attaquez ce loup ravisseur qui sort du fond des bois ; détachez sur lui son ennemi plein de vengeance , & que le scélérat périsse ; courez à ce sanglier dont les hurlemens horribles & la hure menaçante , présagent le ravage ; que le cœur de ce monstre soit percé d'un dard meurtrier.

Mais si notre sexe martial aime ces fiers divertissemens , du moins que cette joie terrible ne trouve jamais d'accès dans le cœur de nos belles ! que l'esprit de la chasse soit loin de ce sexe aimable ; c'est un courage indécent , un savoir peu convenable à la beauté , que de sauter des haies & de tenir les rênes d'un cheval fougueux ; le bonnet , le fouet , l'habit d'homme , tout l'attrail mâle , altèrent les traits déli-

cats des dames , & les rend grossiers aux sens ; leur ornement est de s'attendrir ; la pitié que leur inspire le malheur , la prompte rougeur qui colore leur visage au moindre geste , au moindre mot ; voilà leur lustre & leurs agrémens ; leur crainte , leur douceur , & leur complaisance muette , nous engagent même , en paroissant réclamer notre protection.

Puissent leurs yeux enchanteurs n'apercevoir d'autres spectacles malheureux que les pleurs des amans ! que leurs membres délicats flottent négligemment dans la simplicité des habits ! qu'instruites dans les doux accords de l'harmonie , leurs levres séduisantes captivent nos ames par des sons ravissans ! que le luth s'attendrisse sous leurs doigts ! que les grâces se développent sous leurs pas , & dans tous leurs mouvemens ! qu'elles tracent la danse dans ses contours ! qu'elles sachent former un verd feuillage sur la toile d'un blanc de neige ; qu'elles guident le pinceau ; que l'art des Amphions n'ait rien d'inconnu pour elles ; ou que leurs belles mains daignant cultiver quelques fleurs , concourent ainsi à multiplier les parfums de l'année !

Que d'autre part , leur heureuse fécondité perpétue les amours & les grâces ; que la société leur doive sa politesse & ses goûts les plus fins ; qu'elles fassent les délices de l'homme économe & paisible ; & que par une prudence soumise , & une habileté modeste , adroite , & sans art ; elles excitent à la vertu , raniment le sentiment du bonheur , & adoucissent les travaux de la vie humaine ! telle est la gloire , tel est le pouvoir & l'honneur des belles.

Après avoir quitté les champs de la moisson , parcourons dans un songe agréable le labyrinthe de l'automne ; goûtons la fraîcheur & les parfums du verger chargé de fruits. Le plus mûr se détache & tombe en abondance , obéissant au souffle du vent & au soleil qui cache sa maturité. Les poires fondantes sont dispersées avec profusion ; la nature seconde qui raffine tout , varie à l'infini la composition de ses parfums , tous pris dans la matière première mêlée de feux tempérés du soleil , d'eau , de terre & d'air. Tels sont les trésors odoriférans qui tombent fréquem-

ment dans les nuits fraîches ; ces tas de pommes dispersées çà & là , dont la main de l'année forme la pourpre des vergers , & dont les pores renferment un suc spiritueux , frais , délectable , qui aiguise le cidre piquant d'un acide qui flatte & désaltère. Ici la pêche m'offre son duvet ; là je vois le pavis rouge , & la figue succulente cachée sous son ample feuillage.

Plus loin , la vigne protégée par un soleil puissant , s'enfle & brille au jour , s'étend dans le vallon , ou grimpe avec force sur la montagne , & s'abreuve au milieu des rochers de la chaleur accrue par le réstet de tous les aspects. Les branches chargées plient sous le poids. Les grappes pleines , vives & transparentes , paroissent sous leurs feuilles orangées. La rosée vivifiante nourrit & perfectionne le fruit , & le jus exquis qu'il renferme , se prépare par le mélange de tous les rayons. Les jeunes garçons & les filles qui s'aiment innocemment , arrivent pour cueillir les prémices de l'automne : ils courent & annoncent en dansant le commencement de la vendange. Le fermier la reçoit & la foule ; les flots de vin & d'écume coulent en telle abondance , que le marc écrasé en est couvert. Bientôt la liqueur fermente , se raffine par degrés , & remplit de liesse la coupe des peuples voisins. Là se prépare le vin brillant , dont la couleur en le buvant rappelle à notre imagination animée la levre que nous croyons pressée. Ici se fait le bourgogne délicieux ou le joyeux champagne , vif comme l'esprit qu'il nous donne.

*Les Hyades , Vertumne , & l'humide Orion ,
Sur la terre embellie ont versé leurs largesses ;
Et Bacchus échappé des fureurs du Lion ,
A bien su tenir ses promesses.*

*Jouissons en repos de ce lieu fortuné ,
Le calme & l'innocence y tiennent leur empire ;
Et des soucis affreux le souffle empoisonné
N'y corrompt point l'air qu'on respire.*

*Pan , Diane , Apollon , les Faunes , les Sylvaïns ,
Peuplent ici nos bois , nos vergers , nos montagnes ;
La ville est le séjour des profanes humains ;
Les dieux habitent les campagnes.*

Quand l'année commence à décliner , les vapeurs de la terre se condensent , les exhalaisons s'épaississent dans l'air , les brouillards paroissent & roulent autour des collines ; le soleil verse faiblement ses rayons ; souvent il éblouit plus qu'il n'éclaire , & présente plusieurs orbes élargis , effroi des nations superstitieuses ! Alors les hirondelles planent dans les airs , & volent en rasant la terre. Elles se rejoignent ensemble pour se transporter dans des climats plus chauds , jusqu'à ce que le printemps les invite à revenir , & nous ramène cette multitude légère sur les ailes de l'amour.

*Oiseaux , si tous les ans vous changez de climats
Dès que le vent d'hiver dépouille nos bocages ,
Ce n'est pas seulement pour changer de feuillages ,
Ni pour éviter nos frimas ;
Mais votre destinée
Ne vous permet d'aimer que la saison des fleurs ;
Et quand elle a passé , vous la cherchez ailleurs ,
Afin d'aimer toute l'année.*

Il est cependant encore des momens dans le dernier période de l'automne , où la lumière domine , & où le calme pur paroît sans bornes. Le ruisseau dont les eaux semblent plutôt frissonner que couler , demeure incertain dans son cours , tandis que les nuages chargés de rosée imbibent le soleil , qui darde , à travers leurs voiles , sa lumière adoucie sur le monde paisible. C'est en ce temps que ceux qui sont guidés par la sagesse , savent se dérober à la foule oisive qui habite les villes , & prenant leur essor au dessus des foibles scènes de l'art , viennent fouler aux pieds les basses idées du vice , chercher le calme , antidote des passions turbulentes , & trouver l'heureuse paix dans les promenades rustiques.

*O doux amusemens , ô charme inconcevable
A ceux que du grand monde éblouit le chaos :
Solitaires vallons , retraite inviolable
De l'innocence & du repos !*

Puisse-je , retiré , pensif & rêveur , venir
errer souvent dans vos sombres bosquets ,
Nnn 2

où l'on entend le gazouillement de quelques chantages domestiques qui égaient les travaux du bûcheron , tandis que tant d'autres oiseaux dont les chants sans art formoient , il y a peu de temps , des concerts , maintenant privés de leur ame mélodieuse , se perchent en tremblant sur l'arbre dépouillé ! Cette troupe découragée , qui a perdu l'éclat de ses plumes , n'offre plus à l'oreille que des tons discordans. Mais que le fusil dirigé par l'œil inhumain , ne vienne pas décuire la musique de l'année future , & ne fasse pas une proie barbare de ces foibles & innocentes especes.

L'année déclinante inspire des sentimens pitoyables. La feuille sèche & bruyante tombe du bosquet , & réveille souvent comme en sursaut l'homme réfléchissant qui se promène sous les arbres. Tout semble alors nous porter à la mélancolie philosophique. Quel empire son impulsion n'a-t-elle pas sur les ames sensibles ? Tantôt arrachant des larmes subites , elle se manifeste sur les joues enflammées ; tantôt son influence sacrée embrase l'imagination. Mille & mille idées se succèdent , & l'œil de l'esprit créateur en conçoit d'inaccessibles au vulgaire. Les passions qui correspondent à ces idées aussi variées , aussi sublimes qu'elles , s'élèvent rapidement. On soupire pour le mérite souffrant ; on sent naître en soi le mépris pour l'orgueil tyrannique , le courage pour les grandes entreprises , l'admiration pour la mort du patriote , même dans les siècles les plus reculés. Enfin , l'on est ému pour la vertu , pour la réputation , pour les sympathies , & pour toutes les douces émanations de l'ame sociale.

Le soleil occidental ne donne plus que des jours raccourcis ; les soirées humides glissent sur le firmament , & jettent sur la terre les vapeurs condensées. En même temps la lune perçant à travers les intervalles des nuages , se montre en son plein dans l'orient cramoisi ; les rochers & les eaux répercutent ses rayons tremblans ; toute l'atmosphère se blanchit par le reflux immense de sa clarté qui vacille autour de la terre. La nuit est déjà plus longue , le matin paroît plus tard , & développe les derniers beaux jours de l'automne , brillans d'éclat & de rosée.

Toutefois le soleil en montant dissipe encore les brouillards. La gelée blanche se fond devant ses rayons ; les gouttes de rosée étincellent sur chaque arbre , sur chaque rameau & sur chaque plante.

Pourquoi dérober la ruche pesante , & massacrer dans leur demeure les habitans ? Pourquoi l'enlever dans l'ombre de la nuit favorable aux crimes , pour la placer sur le soufre , tandis que ce peuple innocent s'occupoit de ses soins publics dans ses cellules de cire , & projetait des plans d'économie pour le triste hiver ? Tranquille & content de l'abondance de ses trésors , tout-à-coup la vapeur noire monte de tous côtés , & cette tendre espece accoutumée à de plus douces odeurs , tombant en monceau par milliers de ses dômes mielleux , s'entasse sur la poussière. Race utile , étoit-ce pour cette fin que vous voliez au printemps de fleurs en fleurs ? étoit-ce pour mériter ce sort barbare que vous braviez les chaleurs de l'été , & que dans cette automne même vous avez erré sans relâche , & sans perdre un seul rayon du soleil ? Homme cruel , maître tyrannique ! combien de temps la nature prosternée gémitra-t-elle sous ton sceptre de fer ? Tu pouvois emprunter de ces foibles animaux leur nourriture d'ambroisie ; tu devois par reconnaissance les mettre à couvert des vents du nord ; & quand la saison devient dure , leur offrir quelque portion de leur bien. Mais je me lasse de parler à un ingrat qui ne rougit point de l'être , & qui le sera jusqu'au tombeau. Encore un coup d'œil sur la fin de cette saison.

Tous les trésors de la moisson maintenant recueillis , sont en sûreté pour le laboureur ; & l'abondance retirée défie les rigueurs de l'hiver qui s'approche. Cependant les habitans des villages se livrent à la joie sincère & perdent la mémoire de leurs peines. La jeune fille laborieuse , s'abandonnant au sentiment qu'excite la musique champêtre , saute rustiquement , quoiqu'avec grace , dans la danse animée ; légère & riche en beauté naturelle , c'est la perle du hameau. Accorde-t-elle un coup d'œil favorable , les jeux en deviennent plus vifs & plus intéressans. La vieillesse même fait des efforts pour briller ,

& raconte longuement à table les exploits de son jeune âge. Tous enfin le réjouissent & oublient qu'avec le soleil du lendemain, leur travail journalier doit recommencer encore.

Le centaure cède au capricorne le triste empire du firmament, & le fier verseau obscurcit le berceau de l'année. Le soleil penché vers les extrémités de l'univers, répand un foible jour sur le monde; il darde obliquement ses rayons émoullés dans l'air obscurci.

*Déjà le départ des Pléiades
A fait retirer les nochers;
Et déjà les froides Hyades
Forcent les frilleuses Driades,
De chercher l'abri des rochers.*

*Le volage amant de Clytie
Ne caresse plus nos climats;
Et bientôt des monts de Scythie,
Le fougueux amant d'Orythie
Va nous ramener les frimas.*

Les nuages sortent épais de l'orient glacé, & les champs prennent leur robe d'hiver. Bergers, il est temps de renfermer vos troupeaux, de les mettre à l'abri du froid, & de leur donner une nourriture abondante. Voici les jours sereins de gelée; le nitre éthéré vole à travers le bleu céleste, & ne peut être aperçu; il chasse les exhalaisons infectes, & verse de nouveau dans l'air épuisé les trésors de la vie élémentaire. L'atmosphère s'approche, se multiplie, comprime dans ses froids embrassements nos corps qu'il anime. Il nourrit & avive notre sang, raffine nos esprits, pénètre avec plus de vivacité, & passant par les nerfs qu'il fortifie, arrive jusqu'au cerveau, séjour de l'ame, grande, recueillie, calme, brillante comme le firmament. Toute la nature sent la force renouvelante de l'hiver qui ne paroît que ruine à l'œil vulgaire. Un rouge plus foncé éclate sur les joues. La terre reserrée par la gelée attire en abondance l'ame végétale, & rassemble toute la vigueur pour l'année suivante. Les rivières plus pures & plus claires, présentent dans leur profondeur un miroir tran-

parent au berger, & murmurent plus doucement à mesure que la gelée s'établit.

Alors la campagne devient plus déserte, & les troupeaux reposent tranquillement enfermés dans leurs chaudes étables. Le bœuf docile ne se montre que lorsque traînant un chariot de bois qu'un bûcheron a coupé dans la forêt prochaine, il l'amène à l'entrée de la cabane du laboureur. On n'apperçoit plus d'autres oiseaux que la rustique mélange, le mignon roi-telet qui sautille çà & là, & le hardi moineau qui vient jusque dans nos granges bequeter les grains échappés aux vanneurs.

Cependant l'hiver déploie des beautés ravissantes. J'admire les germes du grain qui percent la neige de leurs tendres pointes. Que ce verd naissant se marie bien avec le blanc qui regne alentour! Il est agréable de voir le soleil dorer les collines blanchies par les frimas. Les noires fouches des arbres, & leurs branches chauves, forment un contraste majestueux avec le tapis éblouissant qui couvre la plaine. Les sombres buissons d'épines rehaussent la blancheur des champs, par ce brun même qui en coupe l'aspect trop uniforme. Quel éclat jettent les arbres, lorsque la rosée en forme des perles, est suspendue à leurs foibles rameaux, auxquels s'entrelacent des fils légers qui voltigent au gré du vent.

Dans ces jours froids & sereins, je choisis pour ma retraite près de la ville, un séjour agréable situé sur un coteau fort élevé, couvert d'un côté par des forêts, ouvert de l'autre au magnifique spectacle de la nature, & m'offrant dans l'éloignement, la vue sans bornes des vagues, tantôt agitées, & tantôt tranquilles. C'est dans cet abri solitaire, que lorsque le foyer brillant, & les flambeaux allumés bannissent l'obscurité de mon cabinet, je m'affieds, & me livre fortement à l'étude.

Je converse avec ces morts illustres, ces sages de l'antiquité, révéés comme des dieux, bienfaisans comme eux, héros donnés à l'humanité pour le bonheur des arts, des armes & de la civilisation. Concentré dans ces pensées motrices de l'inspiration, le volume antique me tombe des mains; méditant profondément, je crois voir passer

devant mes yeux étonnés, ces ombres sacrées, objets de ma vénération.

Socrate d'abord, demeuré seul vertueux dans un état corrompu, seul ferme & invincible. Il brava la rage des tyrans, sans craindre pour la vie, ni pour la mort, & ne connoissant d'autres maîtres que les saintes loix d'une raison éclairée, cette voix de Dieu qui retentit intérieurement à la conscience attentive.

Solon, le grand oracle de la morale, qui fonda sa république sur la vaste base de l'équité. Il fut par des loix douces, réprimer un peuple fougueux, lui conserver son courage, & ce feu vif par lequel il devint si supérieur dans les champs glorieux des lauriers, & des beaux-arts, & de la noble liberté, & qui le rendit enfin l'orgueil de la Grece & du genre humain.

Lycurgue, cet homme souverainement grand, ce génie sublime, qui plia toutes les passions sous le joug de la discipline la plus étroite, & qui par l'infailibilité de ses institutions, conduisit Sparte à la plus haute gloire, & rendit son peuple, en quelque sorte, le législateur de la Grece entiere.

Après lui, s'avance ce chef intrépide, qui s'étant dévoué pour la patrie, tomba glorieusement aux Thermopyles, & pratiqua ce que l'autre avoit établi.

Aristide leve son front où brille la candeur, cœur vraiment pur, à qui la voix sincere de la liberté, donna le beau nom de *juste*. Respecté dans sa pauvreté sainte & majestueuse, il soumit au bien de sa patrie jusqu'à sa propre gloire, & accrut la réputation de son rival trop orgueilleux, mais immortalisé par la victoire de Salamine.

J'apperçois Cimon son disciple, couronné d'un rayon plus doux; son génie s'élevant avec force, repoussa au loin la molle volupté. Au dehors le fléau de l'orgueil des Perses, au dedans il étoit l'ami du mérite & des arts; modeste & simple au milieu de la pompe de la richesse.

Je vois ensuite paroître & marcher penfifs les derniers hommes de la Grece sur son déclin, héros appelés trop tard à la gloire, & venus dans des temps malheureux. Timoléon, l'honneur de Corinthe, homme

heureusement né également doux & ferme, & dont la haute générosité pleure son frere dans le tyran qu'il immole. Les deux Thébains égaux aux meilleurs, dont l'héroïsme combiné, éleva leur pays à la liberté, à l'empire & à la renommée. Le grand Phocion, disciple de Platon, & rival de Démofthene, dans le tombeau duquel l'honneur des Athéniens fut enseveli: sévere comme homme public, inexorable au vice, inébranlable dans la vertu; mais sous son toit illustre, quoique bas, la paix & la sagesse heureuse adoucissoient son front; l'amitié ne pouvoit être plus flatteuse, ni l'amour plus tendre. Agis, le dernier des fils du vieux Lycurgue, fut la généreuse victime de l'entreprise toujours vaine de sauver un état corrompu; il vit Sparte même, perdue dans l'avarice servile.

Les deux freres Achéens ferment la scene: Aratus qui ranima quelque temps dans la Grece la liberté expirante, & l'aimable Philopœmen, le favori, & le dernier espoir de son pays, qui ne pouvant en bannir le luxe & la pompe, fut le tourner du côté des armes; berger simple & laborieux à la campagne, & habile & intrépide au champ de Mars.

Un peuple, roi du monde, race de héros, s'avance. Son front plus sévere n'a d'autre tache (si c'en est une), qu'un amour excessif de la patrie, passion quelquefois trop ardente & trop partiale. Numa, la lumiere de Rome, fut son premier & son meilleur fondateur, puisqu'il fut celui des mœurs. Le roi Servius posa la base solide sur laquelle s'éleva la vaste république qui domina l'univers.

Viennent ensuite les grands & vénérables consuls Lucius Junius Brutus, dans qui le pere public, du haut de son redoutable tribunal, fit taire le pere privé: Camille, que son pays ingrat ne put perdre, & qui ne fut que venger les injures de sa patrie: Fabricius, qui foule aux piés l'or séducteur: Cincinnatus redoutable à l'instant où il quittoit sa charrue: & toi, Régulus, victime volontaire de Carthage, impétueux à vaincre la nature, tu t'arraches aux larmes de ta famille, pour garder ta foi, & pour obéir à la voix de l'honneur! Scipion, ce

chef également brave & humain , qui parcourt rapidement & sans tache , tous les différens degrés de gloire. Ardent dans la jeunesse , il sut goûter ensuite les douceurs de la retraite avec les muses , l'amitié & la philosophie : Cicéron , dont la puissante éloquence , arrêta quelque temps le rapide destin de Rome : Caton , semblable aux dieux , & d'une vertu invincible ; & toi , malheureux Brutus , héros bienfaisant , dont le bras tranquille poussé par la vertu même , plongea l'épée romaine dans le sein de ton ami. Mille autres encore demandent & méritent le tribut de mon admiration. Mais qui peut nombrer les étoiles du ciel , qui peut célébrer leurs influences sur ce bas monde ?

Quel est celui qui s'approche d'un air modeste , doux , & majestueux comme le soleil du printemps ? C'est Phébus lui-même , ou le berger de Mantoue. Le sublime Homère , rapide & audacieux pere du chant , paroît devant lui. L'un & l'autre ont percé l'espace , sont parvenus d'un plein vol au sommet du temple de la renommée.

*Les savantes immortelles
Tous les jours de fleurs nouvelles
Ont soin de parer leur front ;
Et , par leur commun suffrage ,
Ce couple unique partage
Le sceptre du double mont.
Là , d'un Dieu fier & barbare
Orphée adoucit les loix ;
Ici le divin Pindare
Charme l'oreille des rois ;
Dans de douces promenades ,
Je vois les folles Ménades ,
Rire autour d'Anacréon ,
Et les nymphes plus modestes
Gémir des ardeurs funestes
De l'amante de Phaon.*

Enfin , toutes les ombres de ceux dont la touche pathétique savoit passionner les cœurs ; tous ceux qui entraînoient les grecs au théâtre , pour les frapper des grands traits de la morale , ainsi que tous ceux qui ont mélodieusement réveillé la lyre enchanteresse , s'offrent à moi tour-à-tour.

Société divine , ô vous les premices d'entre les mortels , ne dédaignez pas m'inspirer dans les jours que je vous consacre ! Faites que mon âme prenne l'essor , & puisse s'élever à des pensées semblables aux vôtres ! Et toi , silence , puissance solitaire , veille à ma porte ; éloigne tout importun qui voudroit me dérober les heures que je destine à cette étude ? N'excepte qu'un petit nombre d'amis choisis , qui daignent honorer mon humble toit , & y porter un sens pur , un savoir bien digéré , une fidélité extrême , une âme honnête , un esprit sans artifice , & une humeur toujours gaie.

*Présent des dieux , doux charme des humains ,
O divine amitié , viens pénétrer nos âmes ;
Les cœurs éclairés de tes flammes ,
Avec des plaisirs purs , n'ont que des jours sereins !
C'est dans tes nœuds charmans , que tout est jouissance ;
Le temps ajoute encore un lustre à ta beauté ;
L'amour te laisse la constance ;
Et tu serois la volupté
Si l'homme avoit son innocence.*

Entouré de mortels dignes de toi , je voudrois passer avec eux & les jours sombres de l'hiver , & les jours brillans de l'année.

Nous discuterions ensemble , si les merveilles infinies de la nature furent tirées du chaos , ou si elles furent produites de toute éternité par l'esprit éternel. Nous rechercherions ses ressorts , ses loix , ses progrès & sa fin. Nous étendrions nos vues sur ce bel assemblage ; nos esprits admireroient l'étonnante harmonie qui unit tant de merveilles. Nous considérerions ensuite le monde moral , dont le désordre apparent est l'ordre le plus sublime , préparé & gouverné par la haute sagesse qui dirige tout vers le bien-général.

Nous découvririons peut-être en même temps , pourquoi le mérite modeste a vécu dans l'oubli , & est mort négligé ; pourquoi le partage de l'honnête homme dans cette vie fut le fiel & l'amertume ; pourquoi la chaste veuve & les orphelins dignes d'elle , languissent dans l'indigence , tandis que le luxe habite les palais , &

occupe ses basses pensées à forger des besoins imaginaires ; pourquoi la vérité, fille du ciel, tombe si souvent flétrie sous le poids des chaînes de la superstition ; pourquoi l'abus des loix, cet ennemi domestique, trouble notre repos, & empoisonne notre bonheur... ?

D'autres fois la sage muse de l'histoire nous conduiroit à travers les temps les plus reculés, nous feroit voir comment les empires s'accroissent, déclinent, tombent & furent démembrés. Nous développerions sans doute les principes de la prospérité des nations. Comment les unes doublent leur sol par les miracles de l'agriculture & du commerce, & changent par l'industrie les influences d'un ciel peu favorable de sa nature, tandis que d'autres languissent dans les climats les plus brillants & les plus heureux. Cette étude enflammeroit nos cœurs, & éclaireroit nos esprits de ce rayon de la divinité qui embrase l'ame patriotique des citoyens & des héros.

Mais si une humble & impuissante fortune nous force à réprimer ces élans d'une ame généreuse, alors supérieure à l'ambition même ; nous apprendrons les vertus privées, nous parcourons les plaisirs d'une vie douce & champêtre ; nous saurons comment on passe dans les bois & dans les plaines des momens délicieux. Là, guidés par l'espérance dans les sentiers obscurs de l'avenir, nous examinerons avec un œil attentif les scènes de merveilles, où l'esprit dans une progression infinie, parcourt les états & les mondes. Enfin pour nous délasser de ces pensées profondes, nous nous livrerons dans l'occasion aux saillies de l'imagination enjouée, qui fait peindre avec rapidité, & effleurer agréablement les idées.

Les villes dans cette saison fourmillent de monde. Les assemblées du soir où l'on traite mille sujets divers, retentissent d'un bourdonnement formé du mélange confus de différens propos, dont on ne tire aucun profit. Les enfans de la débauche s'abandonnent au torrent rapide d'une fausse joie qui les conduit à leur destruction. La passion du jeu vient occuper l'ame empoisonnée par l'avarice ; l'honneur, la vertu, la paix, les amis, les familles & les fortu-

nes, sont par-là précipités dans le gouffre d'une ruine totale.

Les salles des appartemens de réception sont illuminées avec art, & c'est-là que le petit-maitre, insecte hermaphrodite & léger, brille dans sa parure passagère, papillonne, mord en volant, & secoue des ailes poudrées.

Ailleurs, la pathétique Melpomene, un poignard à la main, tient dans le saisissement une foule de spectateurs de l'un & de l'autre sexe. Tantôt c'est Atrée qui me fait frissonner.

*Ce monstre que l'enfer a vomé sur la terre,
N'affouvait la fureur dont son cœur est épris,
Que par la mort du pere après celle du fils.
A travers les détours de son ame parjure,
Se peignent des forfaits dont frémit la nature ;
Le barbare triomphe en de funestes lieux,
Dont il vient de chasser & le jour & les dieux.*

D'autrefois c'est le sort d'Iphigénie qui me perce le cœur, & coupe ma respiration par des sanglots.

*On s'isole à mes yeux cette jeune princesse.
Eh, qui sont les bourreaux ? tous ces chefs de la
Grece,*

*Ulysse... Mais Diane a soif de ce beau sang :
Il faut donc la livrer à Calchas qui l'attend.
L'aimable Iphigénie au temple est amenée,
Et d'un voile aussi-tôt la victime est ornée ;
Tout un grand peuple en pleurs s'empresse pour la
voir ;*

*Son pere est auprès d'elle outré de désespoir.
Un prêtre sans frémir, couvre un fer d'une étoile ;
A ce spectacle affreux, elle perd la parole,
Se prosterner en tremblant, se soumet à son sort,
Et s'abandonne en proie aux horreurs de la mort.
Hélas ! que lui sert-il, à cette heure fatale,
D'être le premier fruit de la couche royale ?
On l'enleve, on l'entraîne, on la porte à l'autel,
Où, bien-loin d'accomplir un hymen solennel,
Au lieu de cet hymen sous les yeux de son pere,
Calchas en l'immolant à Diane en colere,
Doit la rendre propice au départ des vaisseaux ;
Tant la religion peut enfanter de maux !*

*Il n'est point de pitié, l'oracle seul commande ;
La pitié sévère exige son offrande ;
Le roi , de son pouvoir , se voit déposséder ,
Et voilant son visage , est contraint de céder.*

*Clitemnestre en fureur, maudit la Grece entiere ;
Elle dit dans l'excès de sa douleur altiere :*

*Quoi , pour noyer les Grecs , & leurs nombreux vais-
seaux ,*

Mer , tu n'ouvriras pas des abymes nouveaux ?

Quoi , lorsque les chassant du port qui les recele ,

L' Aulide aura vomì leur flotte criminelle ,

Les vents , les mêmes vents si long-temps accusés ,

Ne te couvriront point de ses vaisseaux brisés ?

Et toi soleil , & toi , qui dans cette contrée ,

Reconnois l'héritier , & le vrai fils d' Atrée ,

Toi , qui n'osas du pere éclairer le festin ,

Reculé ; ils t'ont appris ce funeste chemin !

Mais cependant , ô ciel , ô mere infortunée !

De festons odieux ta fille couronnée ,

Tend la gorge aux couteaux par un prêtre apprêtés :

Calchas va dans son sang barbares , arrêtez ;

C'est le pur sang du dieu qui lance le tonnerre ;

J'entends gronder la foudre , & sens trembler la

terre

Enfin , la terreur s'empare de nos cœurs ,
& l'art fait couler des pleurs honnêtes.

Thalie appuyée contre une colonne , & tenant un masque de la main droite , fait rire le public du tableau de ses propres maurs. Quelquefois même , l'art dramatique s'élève , & peint les passions des belles ames. On voit dans Constance & dans Dorval , que la vertu est capable de sacrifier tout à elle-même.

C'en est fait , l'hiver répand sa dernière obscurité , & regne sur l'année soumise ; le monde végétal est enseveli sous la neige. Arrête - toi , mortel livré aux erreurs & aux passions ; contemple ici le tableau de ta vie passagere , ton printemps fleuri , la force ardente de ton été , ton automne , âge voisin du midi , où tout commence à se faner , & l'hiver de ta vieillesse , qui bientôt fermera la scene. Que deviendront alors ces chimeres de grandeur , cet espoir de la faveur , brillante & volage divinité des cours ?

Tome XXXVI.

*Qui seme au loin l'erreur & les mensonges ,
Et d'un coup d'aile enivre les mortels ;
Son foible trône est sur l'aile des songes ;
Les vents légers soutiennent ses aurels.*

que deviendront ces rêves d'une vaine renommée , ces jours d'occupations frivoles , ces nuits passées dans les plaisirs & les festins , ces pensées flottantes entre le bien & le mal ? routes ces choses vont s'évanouir. Apprends que la vertu survit , & qu'elle seule méritoit ton amour ! » Malheur à celui qui ne lui a pas assez sacrifié » pour la préférer à tout , ne vivre , ne » respirer que pour elle , s'enivrer de sa » douce vapeur , & trouver la fin de ses » jours dans cette noble ivresse . » C'est ainsi que parle & que pense le philosophe vertueux , le digne & célèbre auteur du *Fils naturel* ou des *Epreuves de la vertu* , acte IV , scene III , pag. 105. (*Le chevalier DE JAUCOURT.*)

ZONE, (*Conchyl.*) les Conchyliographes nomment zones les bandes , cercles ou faces que l'on remarque sur la robe d'une coquille ; ces zones ou bandes sont quelquefois de niveau , d'autres fois sail-lantes , & d'autres fois gravées en creux. (*D. J.*)

ZONE, (*Antiq. Rom.*) en latin *zona* , car c'est ainsi qu'on nommoit la ceinture des Romains. Comme la chemise ou tunique qu'ils avoient sous la toge étoit fort ample , ils se servoient d'une zone ou ceinture pour l'arrêter & pour la retenir quand il étoit nécessaire. Ces ceintures étoient différentes selon le sexe , le temps & les âges ; mais l'on ne pouvoit être vêtu décemment sans zone , & c'étoit une marque de dissolution & de débauche de n'en point avoir , ou de la porter trop lâche ; d là l'expression latine *discinctus* , un efféminé ; & c'est pour cette raison que Perse dit , *non pudet ad morem discincti vivere natæ.*

Les hommes affectoient de la porter fort haut , & les dames la plaçoient immédiatement sous le sein , & elle servoit à le soutenir , car elles n'usoient point de corps ni de corsets. Cette zone ou ceinture des femmes se nommoit *castara*.

Sur la fin de la république , elles joi-

Ooo

gnirent à cette ceinture un ornement qui y étoit attaché, & qui marquoit la séparation de la gorge ; il étoit ordinairement enrichi d'or, de perles ou de pierres, & fait de manière qu'il formoit une espece de petit plastron.

Il y eut un temps chez les Romains, que les hommes attachoient à leur zone une bourse dans laquelle ils mettoient leur argent. Aulugelle, l. XV, c. xij, rapporte le discours que Cornelius Gracchus fit au peuple Romain, auquel il rendit compte de la conduite qu'il avoit tenue dans son gouvernement, & en finissant, il lui dit : » enfin, messieurs, j'emportai » de Rome ma bourse pleine d'argent, & » je la rapporte vide : » *Itaque, Quirites, quum Roman profectus sum, zonas quas plenas argenti extuli, eas ex provincia inanes retuli.* A quoi il ajoute ces paroles remarquables, *alii vini amphoras quas plenas tulerunt, argento plenas domum reportaverunt.* Cette coutume n'a pas été abolie, & subsistera toujours dans les pays où l'argent est plus précieux que la vertu. (D. J.)

ZONE, f. f. (Hydr.) en fait de fontaines, se dit d'un espace vuide d'environ une ligne ou deux de large, percée circulairement sur la platine d'un ajutage à l'épargne. Ce peut être encore une bande tracée sur la platine d'une gerbe, pour y percer d'espace en espace des fentes ou portions de couronne ou des parallélogrammes d'une ligne ou de deux de large. (K)

ZONE, (Jardinage.) se dit d'une ligne épaisse dentelée, placée horizontalement sur l'extrémité des feuilles des arbres.

ZONNAR, f. m. (terme de relation.) le zonar est une ceinture de cuir noir, assez large, que les Chrétiens & les Juifs portent dans le Levant, & particulièrement en Asie. Motavakkel, dixieme kalife de la maison des Abassides, est le premier qui ait obligé les Chrétiens & les Juifs à porter cette ceinture pour les distinguer des Mahométans. L'ordonnance qu'il en fit fut publiée l'an 235 de l'Hégire, & depuis ce temps-là, les Chrétiens d'Asie, & principalement ceux de Syrie & de Mésopotamie, presque tous ou Nestoriens ou

Jacobites, portent ordinairement cette ceinture. D'Herbelot, *biblioth. orient.* (D. J.)

ZONZEN, (Géogr. mod.) ville de Perse dans la province de Mazanderan. Long. 85, 15 ; lat. 35, 59. (D. J.)

ZOOGRAPHIE, f. f. (Phys. générale.) c'est un terme moderne composé de *ζωον*, animal, & de *γραφω*, je décris ; ainsi la zoographie est la description des propriétés, & de la nature des animaux ; mais leurs propriétés sont presque nulles, & leur nature nous est inconnue. (D. J.)

ZOOLATRIE, f. f. (Hist. anc.) culte que les païens rendoient aux animaux. Ce nom est composé de *ζωον*, animal, & *λατρεία*, culte divin, adoration des animaux. On fait jusqu'où les anciens Egyptiens ont porté cette superstition, qui est encore fort commune dans les Indes ; elle est fondée sur la créance de la métempsychose, ou transmigration des âmes dans d'autres corps, ainsi les Egyptiens disoient que l'âme d'Osiris avoit passé dans le corps d'un taureau, & les Indiens modernes s'abstiennent de tuer plusieurs animaux dont le corps, à ce qu'ils prétendent, pourroit bien être habité par l'âme de quelqu'un de leurs ancêtres.

ZOOLITES, f. f. (Hist. nat. Lithol.) nom générique que les naturalistes donnent aux substances du regne animal qui ont été pétrifiées, qui se trouvent ensevelies dans le sein de la terre, ou qui ont laissé leurs empreintes dans des pierres, qui étant molles d'abord, se sont endurcies par la suite des temps. Ainsi les coquilles fossiles, les glossopetres, les animaux crustacés qui se trouvent dans le sein de la terre, sont des zoolites. Voyez PÉTRIFICATION, OSSEMENS FOSSILES, FOSSILES.

ZOOLOGIE, f. f. (Physiq. génér.) c'est la science qui traite de tous les animaux de la nature ; mais comme ils sont très-diversifiés, on a divisé cette science en différentes parties séparées, qui peuvent se réduire à six ; savoir, 1°. les quadrupèdes couverts de poil ; 2°. les oiseaux ; 3°. les animaux amphibies, comme serpents, lézards, grenouilles, tortues, &c. 4°. les poissons ; 5°. les insectes ; 6°. les zoophytes.

L'histoire des quadrupèdes se nomme

Tetrapodologie, celle des oiseaux *Ornithologie*, celle des animaux amphibies, *Amphibiologie*; celle des poissons, *Ichthyologie*; celle des insectes, *Enomologie*; enfin, celle des zoophytes, *Zoophytologie*. Tous les auteurs anciens & modernes sur ces différens sujets, doivent être connus des curieux, & nous avons eu soin de les indiquer dans l'occasion, comme aux mots *ICHTHYOLOGIE*, *ORNITHOLOGIE*, &c. (D. J.)

ZOONS ou *ZONS*, (Géogr. mod.) petite ville d'Allemagne dans l'électorat de Cologne, sur la gauche du Rhin, à 3 lieues de Cologne, & 2 de Nuys.

ZOOPHORE, f. m. (terme d'Archit.) c'est la même chose que la frise d'un bâtiment, ainsi nommée en grec, parce qu'on la chargeoit autrefois de figures d'animaux pour lui servir d'ornement. Ce mot vient de *ζῷον*, animal, & *φορεῖν*, je porte. (D. J.)

ZOOPHORIQUE, COLONNE, (Archit.) espèce de colonne statuaire, qui porte la figure de quelque animal, comme les deux colonnes du port de Venise, sur l'une desquelles est le lion de S. Marc qui forme les armes de la république: il y en a aussi une à Sienne qui porte une louve allaitant Remus & Romulus. (D. J.)

ZOOPHYTES, f. f. (Hist. nat.) *plantarum animalia*, animaux dont la nature semble avoir autant de rapport à celle des végétaux, qu'à celle des animaux. Tels sont les holouries, les theries, la plume de mer, l'albergame de mer, &c. avant ce dernier temps, on regardoit les *zoophytes* comme des plantes, & cela n'étoit vrai qu'à l'égard du borametz, qui n'est en effet qu'une plante. Voyez *AGNUS SCYTICUS*. On sait aussi certainement que les plantes marines sont des productions du regne animal. Voyez *PLANTES MARINES*. (*)

ZOOTOMIE, f. f. (Anatom.) anatomie des animaux, ou, si vous l'aimez mieux, anatomie comparée; elle est quelquefois curieuse, & en même temps d'une utilité fort médiocre. (D. J.)

ZOOTHECA, (Littér.) ce mot signifioit chez les Romains l'endroit où l'on tenoit les animaux destinés pour les sacrifices.

ZOPISSA, f. m. (Médéc. anc.) c'est ainsi, dit Dioscoride, l. I, c. xxxviii, que quelques-uns appellent de la poix & de la résine détachée des vaisseaux; on attribue à ce mélange une qualité dissolvante & résolutive, parce que cette poix & cette résine ont été macérées & pénétrées pendant long-temps par l'eau de la mer; d'autres entendent par *zopissa*, la résine du pin: ce mot peut signifier ces deux choses. (D. J.)

ZOQUES, (Géogr. mod.) province de l'Amérique septentrionale, dans la nouvelle Espagne, au gouvernement de Chiapa, sur les confins de celui de Tabasco. Ses bourgades sont riches en cochonille & en soie, dont les habitants, qui prennent le nom de la province, font des tapis qu'ils vendent aux Espagnols. La terre y produit une grande quantité de maïs; les rivières abondent en poisson. (D. J.)

ZORAMBUS, (Géogr. anc.) fleuve de la Caramanie. Ptolomée, l. VI, ch. viij, marque l'embouchure de ce fleuve entre le port Cophanta & la ville Badara: le manuscrit de la bibliothèque palatine porte *Zoramba* pour *Zorambus*. (D. J.)

ZOROASTRE ou *ZERDUST*. (Hist. anc.) Il y a peu d'hommes dont on ait eu des opinions plus singulières que de Zoroastre ou Zerdust; on en a fait alternativement un Prophète, un Philosophe, un Impositeur. On a fondé ces différentes idées sur ce qu'on rapporte de lui. On n'a pas assez examiné les motifs de ceux qui ont donné l'histoire de sa vie. Ses Sectateurs étoient des enthousiastes, & conséquemment ils ont débité mille fables sur son compte. Les autres, attachés à une religion différente, se sont laissés emporter par leur zèle, & n'ont pas cru qu'un homme qui ne pensoit point

(*) Parmi les *Zoophytes* on distingue le champignon de mer, ainsi nommé à cause de sa figure. Sa substance est transparente & gélatineuse. Une ouverture oblongue lui sert probablement de bouche, qui est en queue de rayons ou flammes jaunes. De sa partie inférieure descend un pied raccourci, d'où partent huit tuyaux ou racines qui lui servent sans doute à s'attacher aux rochers & aux plantes de mer.

comme eux , pût ne pas être un scélérat. Peu ont parlé de lui avec impartialité. Ce n'est donc pas dans ses Biographes qu'il faut chercher à le connoître ; il faut le voir dans sa morale : elle est consignée dans ses écrits.

Avant d'examiner ce que l'on doit penser de lui , il est bon de dire un mot du temps où il vécut.

On a beaucoup varié sur ce sujet ; les Grecs , sans s'en appercevoir , ont multiplié Zoroastre , & ne se sont point donné la peine de nous apprendre quand il a existé ; leurs Commentateurs , persuadés que cet homme étoit le fondateur du Magisme , ont essayé de découvrir le siècle & le pays où il naquit , à travers les nuages & les mensonges dont leurs guides avoient enveloppé son origine. Comme ils convenoient que le culte du feu étoit ancien dans la Chaldée , & qu'il avoit précédé Abraham , ils reculèrent la naissance de Zoroastre ; cela étoit assez facile , puisque les Grecs sembloient en indiquer plusieurs ; on pouvoit en détacher un , pour le porter à l'époque dont on avoit besoin.

Dans la suite , on s'avisait de jeter les yeux sur les écrivains orientaux , qu'on avoit négligés ; on trouva qu'ils parloient d'une manière précise du temps où parut cet homme fameux , qu'ils appelloient Zerdust. On n'osa pas donner un démenti à des Persans , sur un point aussi important de leur histoire , qu'ils devoient raisonnablement connoître aussi bien que les Grecs ; mais on ne voulut point abandonner pour cela le premier Zoroastre ; on aimait mieux en faire un second ; les Grecs , dans cette occasion , furent d'un merveilleux secours. On créa donc deux Zoroastres , l'un auteur du Magisme , Assyrien & contemporain de Ninus : l'autre restaurateur de ce culte , & Persan , contemporain de Darius , fils d'Histaspes. Il ne leur auroit pas été difficile d'en faire un troisième & un quatrième ; leurs garants les Grecs y avoient pourvu. C'est sans doute ce nombre , qui a donné lieu à ces opinions ridicules , qui ont fait chercher Zoroastre dans Abraham & dans Moïse.

Il paroît clair que ces deux Zoroastres ne forment qu'un seul homme , & que c'est

aux Perses qu'il faut recourir pour en savoir l'histoire. Le livre de Zerdust existe encore ; il ne s'y annonce point comme le fondateur , mais comme le restaurateur de la religion ; cela est conforme avec ce qu'en disent les auteurs orientaux , & c'est un titre pour s'en rapporter à eux de préférence.

Ils le font paroître sous le regne de Gushtasp , qui est le même que le Darius dont je viens de parler. Ils prétendent qu'il naquit Juif , ou que du moins il passa sa première jeunesse dans la Judée , au service d'un prophète.

On s'attend bien que cette partie de sa vie a occasionné des recherches curieuses ; on a voulu découvrir quel étoit ce prophète ; on l'a trouvé successivement dans Elie , dans Esdras , dans quelques-uns des disciples de Jérémie ; Prideaux rejette Elie & Esdras , l'un parce qu'il est trop ancien , l'autre parce qu'il est trop moderne , & s'arrête à Daniel ; le docteur Hyde préfère Esdras. Les Mahométans racontent une petite anecdote qui , si elle étoit vraie , pourroit déterminer ce que l'on doit croire au milieu de cette diversité d'opinions. Ils disent que Zerdust fit une friponnerie au prophète qu'il servoit , que celui-ci pria Dieu de le frapper de la lèpre , & que cette prière fut exaucée. Dans ce cas , Zerdust pourroit bien avoir été le serviteur d'Elisée.

De graves auteurs ont adopté cette conjecture ; mais l'autorité sur laquelle elle est fondée , ne me paroît pas irrécusable. Les Musulmans haïssent les adorateurs du feu ; ils peuvent avoir voulu faire mépriser le législateur de ces derniers , en mettant sur son compte une friponnerie qui ne seroit pas trop saine dans un homme de son caractère. Le mal que dit un ennemi ne doit point être cru sans examen ; cet examen est impossible ici ; il vaut mieux ne s'attacher à aucun sentiment , que d'en adopter un , dont le fondement est soupçonné de calomnie ; d'ailleurs qu'importe ? Ces recherches sont de pure curiosité ; malheur à qui y attacherait une plus grande importance !

On ne sait ni quand , ni comment Zerdust quitta la Judée ; il vint en Perse & s'établit

dans la Province d'Aderbayagian, où demeuroient les prêtres du feu; ce fut là qu'il se donna pour prophète. Khondemir, historien Persan, dit que Zerdust ayant appris par ses connoissances astrologiques, qu'il alloit paroître un grand prophète, & ne le voyant point arriver s'appliqua cette prédiction; pour la remplir, il se retira dans une caverne, où le diable lui apparut, revêtu d'un corps lumineux, & dans plusieurs conférences qu'il eut avec lui, l'instruisit de ce qu'il devoit annoncer.

Tout ce passage de Khondemir est vraisemblable à l'exception de l'apparition du diable; mais un bon Musulman ne pouvoit guere parler autrement d'un législateur, dont le culte est pros crit par sa Loi. Ce qu'il y a de singulier, c'est que ce passage a servi à plusieurs savans, pour prouver que Zerdust fut un imposteur, quoiqu'ils ne croient pas qu'il ait été visité par le diable. Ils disent sérieusement que tous les fausses célébres n'ont pas manqué d'agir de cette manière, & de chercher, comme lui, la retraite; ils rappellent la caverne de Mahomet, où il supposoit avoir des conversations familières avec l'ange Gabriel. Cet argument, loin de prouver pour eux, établirait fortement le contraire; ils n'observent pas qu'on a vu des philosophes s'éloigner du monde pour méditer avec plus de loisir & de tranquillité; on pourroit leur citer Epictète & quelques autres, qui avoient des cellules retirées; ils oublient le voyage de Moïse dans la Chaldée, où il garda, pendant si long-temps, les troupeaux de son beau-père; ils ne songent point que ce fut dans un désert que Dieu lui apparut au milieu d'un buisson ardent; ils ne se rappellent plus son séjour sur la montagne, où l'Eternel lui donna la loi, & où il demeura quarante jours, seul & en conférence avec la divinité. Je pourrois ajouter que les prophètes aimoient & cherchoient la solitude; je pourrois les faire souvenir aussi que Jesus

se prépara à sa mission par un séjour, & par un jeûne de quarante jours dans le désert. (*)

Le temps que Zerdust passa dans sa caverne, n'est point déterminé; on sait seulement qu'à son retour, il remit à Gushasp douze volumes, qui contenoient chacun cent peaux de velin. Ce nombre paroît exorbitant au premier coup d'œil; mais si l'on considère que les caractères des anciens Perses tenoient beaucoup d'espace, & que Zerdust écrivit les principes de sa croyance, ceux de la plupart des Sciences, & sa propre histoire, il n'aura rien de fort extraordinaire.

C'est dans cet ouvrage qu'on peut voir si l'accusation d'imposteur est fondée; qu'enfeigne Zerdust? la réalité, l'unité d'un être existant par lui-même, auteur de la lumière & des ténèbres, & de la nature entière, admirable dans tous ses ouvrages, aussi grand dans la création de l'insecte imperceptible à nos sens, que dans celle de l'univers. L'homme doit l'adorer d'esprit & de cœur, & sans songer à en faire l'image, élever ses regards jusqu'à la plus brillante des créatures connues, chercher le symbole de la divinité, où elle a mis la plus éclatante empreinte de sa grandeur, mériter ses faveurs par la tempérance, la justice, la bienfaisance & la piété, jusqu'à ce qu'il lui plût de l'éclairer davantage par le moyen du grand prophète qu'elle devoit envoyer un jour.

Ces derniers mots annoncent assez clairement la venue du Messie; & c'est ce qui a donné lieu à quelques-uns de regarder Zerdust comme un prophète; il en faudroit sans doute moins pour lui mériter le nom de philosophe; on ne peut le lui refuser sans injustice.

Il est difficile, en examinant ces dogmes, de les croire l'ouvrage de l'imposture. Les orientaux rapportent de cet homme une infinité de traits, qui ne marquent pas un ambitieux; car il devoit l'être s'il étoit un

(*) La retraite de Zerdust ne prouve donc rien contre lui; si Mahomet employa ce manège, quelle conséquence en peut-on tirer? je n'apprends que celle-ci. Il étoit instruit des prodiges dont Dieu s'étoit servi pour garantir les nouvelles lumières & les nouvelles loix qu'il daigna donner aux hommes; il ne pouvoit omettre de semblables preuves de sa mission; pour s'affirmer la confiance & la vénération des peuples, il tâcha d'imiter, en quelque façon, la marche mystérieuse qu'avoient suivi les interprètes sacrés des volontés divines, & sa conduite à cet égard rend témoignage à la vérité des miracles opérés par le ciel en faveur de notre religion.

fourbe. Il vivoit dans la plus grande frugalité, vêtu d'habillemens grossiers, fuyant le tumulte, paroissant rarement à la cour du roi, & ne le flattant jamais lorsqu'il y étoit appelé. Les mages ne l'auroient point secondé; ils connoissoient la vertu, ils la respectoient; sans cela, se seroient-ils soumis aux loix que leur imposa Zerdust? il corrigea le culte, & ne toucha aux mœurs que pour en rendre la pureté durable.

On comptoit trois degrés hiérarchiques dans l'ordre des mages. Le premier étoit composé des prêtres ordinaires, soumis à des inspecteurs, qui sermoient le second, & qui se trouvoient eux-mêmes subordonnés à l'archi-mage, qui étoit le chef de la religion. Parmi les préceptes que leur avoit donné Zerdust, on remarquoit ceux-ci.

Ils ne devoient rien désirer de ce qui appartenait à autrui: envier ce que l'on n'a point, c'est paroître mécontent de l'ordre établi par la providence; ministres d'un Dieu de vérité, ils ne pouvoient ouvrir leur bouche au mensonge; satisfait de son emploi, chaque mage étoit obligé d'y fixer tous ses soins, sans s'occuper du temporel, se contenter du nécessaire & n'avoir point de superflu; l'étude du livre de la loi lui étoit essentiellement prescrite, afin qu'il fût en état d'instruire les autres; la pureté lui étoit recommandée; le pardon des injures n'étoit pas le moindre de ses devoirs; le Dieu, dont il étoit le ministre, n'étoit-il pas offensé journellement, & ne verroit-il pas sans cesse ses bienfaits sur les hommes?

L'archi-mage étoit soumis lui-même à ces préceptes; on n'y reconnoît pas le ton d'un fourbe; Zerdust vouloit rendre les mages plus respectables; pour y parvenir, il leur faisoit un devoir de toutes les vertus.

Selon l'usage de l'Orient, il habilla quelques-uns de ses dogmes en parabole; il établit ainsi cette doctrine consolante & nécessaire à la faiblesse humaine, qu'il n'est jamais trop tard de se repentir & d'obtenir grâce. » Un homme étoit arrêté dans la » géhenne; son corps y étoit plongé tout » entier; son pié droit seul étoit dehors. » Pendant qu'il vivoit, il étoit souverain; » jamais il ne s'étoit servide puissance pour

» faire une bonne action; uniquement » occupé de ses plaisirs, du fond de son » palais où il se livroit aux voluptés, il » gouvernoit ses peuples avec un sceptre » de fer; un jour qu'il étoit à la chasse, » il vit une brebis prise par le pié dans un » halier; la faim la pressoit; elle ne pou- » voit atteindre à l'herbe qui étoit devant » elle; touché de compassion, pour la » première fois, il descendit de son » cheval & la dégagea. C'est en récom- » pense de cette action que son pié n'est » pas dans la géhenne. Hommes, ajoute, » alois Zerdust, travaillez à faire le plus » de bien qu'il vous sera possible, l'œil » de l'être éternel est ouvert sur vous; il » voit tout, & il n'est rien dont il ne » tienne compte. »

Le livre qui contient cette doctrine & ces préceptes, s'appelle *Zund* ou *Zunda-Vesta*, qui signifie *allume feu*. Il est écrit dans les anciens caractères Persans; le docteur Thomas Hyde avoit offert de le publier avec la traduction latine à côté; mais cette entreprise exigeoit des frais immenses; il demanda vainement des secours; personne ne l'aïda, & cette idée expira avec lui.

Prideaux fait de grands éloges de ce livre; son témoignage ne peut pas être suspect, puisqu'il est un de ceux qui qualifient Zerdust d'imposteur. Il dit que tout ce qu'il contient est conforme à la vertu la plus pure & la plus austère, à l'exception de l'article de l'inceste, qui y est regardé comme une chose indifférente.

Quelques savans sont fâchés de cette restriction; ils se plaignent de ce que Prideaux n'a pas cité en preuve le *Zunda-Vesta*, ou le *Sadder*, qui en est l'abrégé mis dans le langage Persan ordinaire. Ils ne se rendent point à l'autorité de Diogene Laërce, Strabon, Philon juif, Tertullien, Clément Alexandrin, &c. qui sont les garans de Prideaux; les historiens font voir à la vérité plusieurs incestes parmi les rois de Perse, mais on pense que ces monarques ont pu être incestueux sans que Zerdust les ait autorisés.

Je ne m'arrêterai pas davantage sur ce philosophe; en parlant de la religion des Perses dans le chapitre précédent, j'ai

donné une idée suffisante de ce qu'elle étoit avant & après lui. Les écrivains orientaux ont eu soin d'accumuler les miracles sur tous les momens de sa vie. Il seroit inutile de les répéter; ses actions sont moins intéressantes que sa morale; du moins la connoissons nous telle qu'elle est & sans alliage; il mourut à Balch où il s'étoit retiré. Argisap, roi de Touran, voisin & ennemi des Perses, ardent persécuteur des sectateurs de Zerdust, vint prendre cette ville à la tête d'une armée, détruisit les autels, & se servit du sang des Mages pour éteindre le feu sacré; celui de Zoroastre, fut, dit-on, répandu dans cette occasion.

J'ai dit plus haut que ce fut ce philosophe qui fit bâtir des Pyrées; les Perses croyoient que le feu du ciel étoit descendu sur le premier qu'il avoit fait construire à Xis dans la Médie. Les mages l'entretenoient; ils y jetoient en secret des matières combustibles, & disoient au peuple qu'il se conservoit sans secours. Ce charlatanisme étoit sans doute condamnable; mais on fait que dans les religions les plus saintes, on en a quelquefois employé de pareils; ces petites adresses ne nuisoient pas à l'essentiel, à la sagesse du culte; j'observerai encore que c'étoit le plus pur. Les Perses n'avoient pas reçu la religion des Hébreux; leurs hommages s'adressoient au même Dieu, avec des cérémonies différentes; ils étoient peut-être dignes de lui; on ne voit point qu'il exigeât que les autres peuples reçussent la loi qu'il avoit donnée aux Israélites; il n'en est question nulle part. Il leur ordonna de fuir l'idolâtrie & les idolâtres, d'exterminer ces derniers avec leurs Dieux; mais il ne leur dit point de les instruire; & il ne paroît pas que les juifs l'aient tenté.

ZOROLUS, (*Géogr. anc.*) fleuve de Thrace, qui se perd dans le Bithyas, sans aller jusqu'à la Propontide: c'est le Chiourtie d'aujourd'hui. (*D. J.*)

ZOSTER, (*Géogr. anc.*) promontoire de l'Attique. Strabon, l. IX, pag. 398, le place sur la côte du golfe Saronique, & dit que c'est un long promontoire entre la bourgade d'Æzone ou d'Exone, & un autre promontoire voisin de Thoraæ: c'est à peu près tout ce que nous savons de la

situation du promontoire *Zoster*, dont Erienne le géographe fait un isthme.

Cette situation s'accorde avec celle que Pausanias, liv. I, ch. xxxj, semble donner au *Zoster*, & dont il fait un lieu situé sur le bord de la mer, entre Alim & Prospakte: Minerve, Apollon, Diane, & Latone, ajoute-t-il, y sont particulièrement honorés & y ont des autels: on ne croit pas que Latone y ait fait ses couches; mais on dit que sentant son terme approcher, elle y délia sa ceinture: c'est delà que ce lieu avoit pris son nom, & qu'on donna à Latone le nom de *Sosteria*, de même qu'à Minerve, à Diane, & à Apollon. (*D. J.*)

ZOTALE, (*Géogr. anc.*) fleuve d'Asie, selon Ortelius qui cite ce passage de Pline, liv. VI, ch. xvj. *Nam interfluente Margo, qui corivatur in Zotale*: mais le pere Hardouin entend par *Zotale*, un territoire, une campagne, ou un canton dans lequel le Margus se partageoit en divers ruisseaux pour arroser le pays. (*D. J.*)

ZOUCET. Voyez CASTAGNEUX.

ZOUR, (*Géogr. mod.*) ville de Perse, dans la province de Belad-Coreffam. Long. suivant les géographes persiens, au rapport de Tavernier, 70, 20; lat. 35, 32. (*D. J.*)

ZOZATAQUAM, f. m. (*Hist. nat. Bor.*) c'est une plante qui est désignée sous différens noms dans différentes parties de la nouvelle Espagne; on la nomme *acuiuze-huazira* dans le Méchoacam; *chipahuaiz* ou *zozataquam* dans le Mexique & dans d'autres provinces. Elle a la feuille de l'oseille; sa racine est ronde, d'un jaune d'or à l'extérieur, & blanche à l'intérieur. Elle produit de petites fleurs rougeâtres qui forment un bouquet arrondi. On regarde le suc de cette plante comme très-rafraîchissant, il adoucit l'ardeur de la fièvre, & il passe en même temps pour un antidote & un vulnéraire excellent; il soulage les douleurs des reins, modère l'acrimonie de l'urine, & si l'on en croit les voyageurs, il guérit presque tous les maux.

ZOZONISIOS, f. m. (*Histoire nat. Litholog.*) Pline parle d'une pierre de ce

nom; mais il ne nous apprend rien, sinon qu'elle se trouvoit dans le lit du fleuve Indus, & que les mages s'en servoient.

Z U B

ZUBENEL, *CHEMALI*, (*Astronom.*) nom de l'étoile de la quatrième grandeur, près de la claire de la seconde grandeur, au bas de la patte boréale du scorpion. On trouve sa longitude & sa latitude pour 1700, dans le *Prodromus astronomiæ* d'Hévélius. (*D. J.*)

ZUBENEL, *genubi*, (*Astronom.*) nom de l'étoile de la troisième grandeur, qui est sur la patte australe du scorpion. Hévélius en a déterminé la longitude & la latitude pour l'année 1700, dans son *Prodromus astronomiæ*. (*D. J.*)

ZUCALA, (*Géogr. mod.*) isthme qui joint la péninsule de Crimée avec la petite Tartarie : cet isthme, que les anciens nommoient *isthmus Tauricus*, est entre le lac de Sescan & le golfe de Nigropoli, partie de la mer Noire : sa largeur n'est que d'une demi-lieue, & il est défendu par la ville de Précop qu'on y a bâtie. (*D. J.*)

ZUCHIS, (*Géogr. anc.*) ville de la Libye, ou plutôt de l'Afrique propre, selon Strabon, qui l. XVII, pag. 835, place cette ville sur le bord d'un lac de même nom, & dit qu'elle est célèbre pour ses teintures en pourpre & pour ses salaisons. (*D. J.*)

ZUERA ou **CUERA**, (*Géogr. mod.*) petite ville d'Espagne, dans l'Aragon, sur le Gallego, à quatre lieues de Saragosse.

ZUENZICA, (*Géogr. mod.*) habitation ou désert d'Afrique, dans le Sahara. Il est si sec, qu'on y fait quelques journées de chemin sans trouver une goutte d'eau. C'est cependant le passage des marchands de Tremecen qui vont au royaume de Tombut & à celui d'Yca. Il est peuplé sur les frontières par des Arabes redoutés de leurs voisins. On tire des rochers de Tégara, qui sont dans ce désert, quantité de sels fossiles, que les caravanes de Maroc & de Tombut viennent prendre.

ZUG, (*Géogr. mod.*) prononcez Zoug;

canton de Suisse, le septième en rang. Il est borné au nord & au levant par celui de Zurich; au midi, par celui de Schwitz; & au couchant, par celui de Luzerne. C'est le pays des anciens *Tugeni*. Il n'a qu'environ quatre lieues de long, & autant de large; mais il est dédommagé de sa petitesse par la bonté de son terroir. Les montagnes fournissent des pâturages; la plaine est fertile en blé, en vin, & en châtaignes. Il y a dans ce canton plusieurs villages & deux bourgs, outre la capitale qui porte le même nom. Ses habitants sont catholiques, & reconnoissent la juridiction spirituelle de l'évêque de Constance. Ils sont alliés aux cantons de Luzerne, d'Ury, de Schwitz & d'Underwald; & quand ils s'assemblent, on les appelle ordinairement dans le pays, la ligue de cinq cantons. (*D. J.*)

ZUG, (*Géogr. mod.*) prononcez Zoug; en latin moderne *Tugium*; ville de Suisse, capitale du canton de même nom, dans une belle campagne, sur le bord oriental du lac de son nom, au pied d'une colline. C'est une jolie ville, dont les rues sont grandes, larges, & les maisons bien bâties. On y voit quatre édifices religieux, entre lesquels est l'église collégiale de S. Oswald. Le chef du canton, appelé *amman*, & dont la charge dure deux ans, réside toujours à Zug avec la régence. Il est pris tour-à-tour dans les cinq communautés qui composent le canton. Long. 26, 12; latit. 46, 10. (*D. J.*)

ZUGAR, (*Géogr. anc.*) ville de l'Afrique propre. Ptolomée, l. IV, c. iij; la compte parmi les villes qui se trouvoient entre les fleuves Bagradas & Triton. (*D. J.*)

ZUJA, (*Géogr. mod.*) rivière d'Espagne, dans l'Estremadoure. Elle tire sa source de la Sierra-Morena, & se jette dans la Guadiana, un peu au dessus de Medelin. (*D. J.*)

ZUICKAU, (*Géogr. mod.*) ville d'Allemagne, dans le margraviat de Misnie, au cercle de Voigtland, sur la Mulde. Elle est bien bâtie, & a, dans les montagnes de son voisinage, des mines d'argent, autrefois abondantes, & maintenant épuisées. Long. 30, 28; latit. 50, 22.

Langius (Rodolphe), gentilhomme de Westphalie & prévôt de l'église cathédrale de Munster, naquit à *Zuickau*, & mourut en 1519, à quatre-vingt & un ans. Il se distingua par sa science & par son zèle pour la renaissance des lettres en Allemagne, & il en fut en effet le principal restaurateur. Il porta son oncle doyen de Munster à y fonder une école, dont la direction fut donnée à des gens habiles, & *Langius* leur ouvrit sa belle bibliothèque.

Les lettres ayant commencé à fleurir à *Zuickau*, Haguenbot, né dans cette ville, traduisit du grec en latin les œuvres d'Hippocrate, *Ælius*, *Æginete*, & une bonne partie de *Galien*. Il employa plus de vingt ans à ce travail, & mourut en 1558, âgé de cinquante-huit ans. Le précepteur d'Haguenbot, ayant cru que ce nom qui signifie en allemand le fruit de *Péglaui*, désignoit le fruit du cornouiller, en latin *cornum*, le nomma *Cornarius*, & c'est sous ce nom qu'il est connu par ses ouvrages.

Il y a quelques autres gens de lettres nés à *Zuickau*, & dont les bibliographes allemands font mention; savoir, *Daumius* (Christian), *Feller* (Joachim), *Haloander* (Gregoire), *Muncer* (Thomas), *Schmidler* (Sigismond), *Stork* (Nicolas), &c. mais aucun d'eux n'a porté son nom au delà du cercle de Voigtland. (*D. J.*)

ZUINGLIENS, f. m. pl. (*Hist. ecclési.*) secte de sacramentaires du seizième siècle, ainsi nommés de *Ulric* ou *Huldric* Zuingle leur chef, suisse de nation.

Cet hérésiarque, après avoir pris le bonnet de docteur à Bâle en 1505, & s'être ensuite distingué par ses talens pour la prédication, fut pourvu d'une cure dans le canton de Glaris, & ensuite de la principale cure de la ville de Zurich. C'est-là que peu de temps après que Luther eut commencé à semer ses erreurs, Zuingle en répandit aussi de semblables contre le purgatoire, les indulgences, l'intercession & l'invocation des saints, le sacrifice de la messe, le célibat des prêtres, le jeûne, &c. sans toutefois rien changer au culte extérieur. Mais quelques années après, lorsqu'il crut avoir assez disposé les esprits, il eut, en présence du sénat de Zurich,

Tome XXXVI.

une conférence avec les catholiques, qui fut suivie d'un édit, par lequel on abolit une partie du culte & des cérémonies de l'église. On détruisit ensuite les images, & enfin on abolit la messe.

Quoique Zuingle convint en plusieurs points avec Luther, ils étoient cependant opposés sur quelques articles principaux. Par exemple, Luther donnoit tout à la grace dans l'affaire du salut; Zuingle au contraire, adoptant l'erreur des Pélagiens, accordoit tout au libre arbitre, agissant par les seules forces de la nature. Jusques-là qu'il prétendoit que *Caton*, *Socrate*, *Scipion*, *Senèque*, *Hercule* même & *Thésée*, & les autres héros ou sages de l'antiquité, avoient gagné le ciel par leurs vertus morales. Quant à l'eucharistie, Zuingle prétendoit que le pain & le vin n'y étoient que de simples signes ou des représentations nues du corps & du sang de *Jésus-Christ*, auquel on s'unit spirituellement par la foi, au lieu que Luther admettoit la présence réelle, quoiqu'il ne convint pas de la transsubstantiation. Zuingle prétendoit que le sens de figure dans ces paroles *hoc est corpus meum* lui avoit été révélé par un génie; & pour appuyer cette explication, il citoit quelques autres passages de l'Ecriture ou le verbe *est* équivalait à *significat*; mais il ne faisoit pas attention que la nature des choses & les circonstances n'ont nulle parité avec l'institution de l'eucharistie.

De tous les protestans, les Zuingliens ont été les plus tolérans, s'étant unis avec les Luthériens en Pologne, & avec les Calvinistes à Genève, quoiqu'ils différaient des uns & des autres dans des points capitaux, tels que ceux que nous venons de remarquer. Le Zuinglianisme se glissa en Angleterre sous le règne d'Edouard VI, où *Pierre*, martyr, qui étoit un pur zuinglien, fut appelé par le duc de Somerset, protecteur ou régent du royaume, pour travailler à la prétendue réformation; & il fit exclure du livre des communes prières tout ce qui avoit rapport à la présence réelle & à la transsubstantiation, qu'on n'avoit pas encore abjurés du temps de *Henri VIII*. Voyez PRÉSENCE RÉELLE & TRANSUBSTANTIATION.

Ppp

ZULLICHAW, (*Géog. mod.*) petite ville d'Allemagne en Silésie, dans la principauté de Croffen, à cinq lieues de la viffe de Croffen, & à une lieue au nord de l'Oder. (*D. J.*)

ZULPHA, (*Géog. mod.*) ville de Perse, au voisinage d'Ispahan, dont elle est regardée comme un des fauxbourgs, n'en étant séparée que par la riviere de Senderou. Elle peut passer pour une assez grande ville, ayant environ demi-lieue de long, & près de la moitié de large. Les maisons y sont mieux bâties qu'à Ispahan. Ses habitans sont une colonie d'Arméniens, que le grand Cha-Abas amena en Perse. Ils ont plusieurs églises ou chapelles, un archevêque, des évêques & quelques religieux francs. (*D. J.*)

ZULPICH ou **ZULCH**, (*Géogr. mod.*) ville d'Allemagne, enclavée dans le duché de Juliers, & dépendante de l'électorat de Cologne, sur la riviere de Naffel, à quatre lieues au midi de Juliers, & à égale distance au couchant de Bonn. On croit que c'est l'ancien *Tolbiacum*, connu par la bataille que Clovis y gagna l'an 496. *Long.* 24, 22; *latit.* 50, 30. (*D. J.*)

ZULUFGILER, *s. m. terme de relation*, enfant de tribu chez les Turcs. Le ferraill où on les tient est à un des coins de l'atmeydan; on choisit les *zulufgilers* entre les enfans les mieux faits, & les plus capables d'instruction. Le nom de *zuluf* veut dire *moustache*, parce qu'on la sse croître à ces enfans sur le haut de leur tête deux longues moustaches, contre l'ordinaire des Turcs, qui ont ordinairement la tête rasée. *Du Loir.* (*D. J.*)

ZUMAIA, (*Géogr. mod.*) petite ville, ou plutôt chétive bourgade d'Espagne, dans le Guipuscoa, près de l'Océan. (*D. J.*)

ZUMI, (*Géog. anc.*) peuples de la Germanie. Strabon, *l. VII*, pag. 290, les compte parmi les peuples qui furent subjugués par Maroboduus. (*D. J.*)

ZURARA, (*Géog. mod.*) petite ville de Portugal, dans la province entre Duéro & Minho, sur la gauche de la riviere, à quatre lieues, de Porto, & vis-à-vis Villa-Condé. (*D. J.*)

ZURAWNO, (*Géogr. mod.*) bourgade

de Pokucie, au confluent de la Scevitz & du Niesler. Elle est fermée d'un seul rempart de terre, sans autre défense; mais elle est célèbre par la paix qui s'y fit entre Nuradin sultan & Sobieski roi de Pologne en 1676. Ce dernier, prêt à périr avec toute son armée, employa tout ce que l'art de la guerre a de plus grand; & avec une contenance fiere, il obtint d'Ibrahim les conditions de paix les plus avantageuses. Par ce traité de paix, la Pologne fut délivrée du tribut ignominieux que Mahomet IV lui avoit imposé. (*D. J.*)

ZUREND, (*Géog. mod.*) ville de Perse, dans la province de Kerman. *Long.* suivant les Géographes persans, 73, 40; *latit.* 35, 23. (*D. J.*)

ZURICH, (*Géog. mod.*) en latin moderne *Tigurum*, ville de Suisse, capitale du canton de ce nom, sur le penchant de deux collines, à l'extrémité septentrionale du lac de Zurich, d'où sort la riviere de Limmat. Cette riviere partage la ville en deux parties inégales, qui communiquent l'une à l'autre par deux grands ponts de bois.

La ville de Zurich n'est pas ancienne; mais elle est une des plus considérables de la Suisse, pour sa beauté & pour sa puissance; elle est fortifiée par de larges fossés revêtus de pierres de taille, ses rues sont propres, ses maisons assez bien bâties, & son hôtel-de-ville d'une belle symétrie. Son arsenal composé de plusieurs grands bâtimens, est le mieux fourni de toute la Suisse.

Il y a dans cette ville une bonne académie & une vieille bibliothèque assez bien entretenue. Les greniers publics sont toujours fournis de bons blés; les hôpitaux sont bien tenus; mais en prenant soin de pourvoir ces maisons de charité de bons revenus, on a pris pour principe d'y soulager les pauvres, conformément à leur condition, sans chercher à les loger en princes.

On sait que la ville de Zurich embrassa la réformation en 1524, & que Zuingle y contribua beaucoup par ses prédications. Depuis ce temps-là cette ville a cultivé les sciences, & a produit quelques savans illustres que nous nommerons dans la suite de cet article.

Les Zurichois imiterent le canton de Lucerne, & se formerent eux-mêmes en canton l'an 1351. La ville étoit impériale, & n'avoit jamais fait partie de la domination de la maison d'Autriche. Albert & Othon d'Autriche ayant formé le projet d'assiéger cette ville, les bourgeois s'unirent aux quatre cantons; ils s'emparèrent du pays qui forme aujourd'hui le canton de Glaris, & obligèrent Albert d'Autriche à les respecter.

La forme du gouvernement de la ville de Zurich tient de l'aristocratie & de la démocratie. Ce gouvernement est formé d'un grand & d'un petit conseil, qui composent ensemble le nombre de deux cents douze membres. Le grand en a cent soixante-deux, & le petit quarante-huit: ce qui fait deux cents dix membres, auxquels il faut ajouter les deux chefs de l'état que l'on appelle *bourg-mestres*. Chaque tribu bourgeoise fournit douze personnes pour le grand conseil, & trois pour le petit.

La ville de Zurich est à dix-huit lieues au sud-ouest de Constance, à quinze au sud-est de Bâle, & à vingt-trois au nord-est de Berne. Long. suivant Cassini & Scheuchzer, 26, 52'. 30". latit. 47, 22'.

Je ne dois pas oublier les noms de quelques savans nés dans cette ville.

Bibliander (Théodore) y prit naissance au commencement du seizième siècle, & mourut de la peste qui attaqua Zurich en 1564. Il avoit mis auparavant la dernière main à l'édition de la bible qui parut à Zurich en 1543, & que le Rabin Léon de Juda avoit commencée. *Bibliander* a aussi composé des commentaires latins sur plusieurs livres du vieux Testament. On estime sa consultation contre les Turcs, & son traité de *communi ratione linguarum*.

Gesner (Conrad), l'un des plus savans hommes du seizième siècle, naquit en 1516, & mourut en 1565, à quarante-neuf ans. Ses principaux ouvrages sont 1°. *historiæ animalium*, dont la meilleure édition est de Francfort, 1604, cinq volumes in-fol. 2°. de *chirurgiâ scriptores optimi*, Tiguri, 1555, in-fol. 3°. *epistolarum medicinalium lib. III*. Tiguri, 1577, in-4°. 4°. *lexicon græco-latinum*: 5°. *bibliotheca auctorum universalis*, Tiguri, 1545, in-fol. Ce

dernier ouvrage est un des premiers dictionnaires historiques modernes, & qui mérite par conséquent beaucoup d'indulgence pour les défauts & les fautes qu'on y trouve. Le pere Nicéron a donné l'article de cet illustre savant, consultez le.

Gualter (Rodolphe), gendre de Zuingle, naquit en 1519; & mourut en 1586, âgé de soixante-sept ans. Il a commenté la plupart des livres du vieux & du nouveau Testament, & a publié sous le nom d'Eubulus Dynaterus, *annotationes in verrinas Ciceronis*. Il se délassoit aussi quelquefois à faire des vers latins qui ont été imprimés.

Heidegger (Jean-Henri), né près de Zurich en 1633, mourut dans cette ville en 1698, après avoir publié plusieurs ouvrages théologiques, qui lui acquirent de la réputation.

Hottinger (Jean-Henri), l'un des fameux écrivains du xvij siècle, & des plus versés dans la littérature orientale, naquit à Zurich en 1620, & commença à s'ériger en auteur à l'âge de 24 ans, pour attaquer sur une matière très-épineuse, le célèbre P. Morin; il entreprit de réfuter les dissertations de ce théologien sur le pentateuque samaritain. Ce coup d'essai fut son chef-d'œuvre; il intitula son ouvrage, *exercitationes anti-morinianæ*; & tous les protestans en firent d'autant plus d'éloges, que la matière ne pouvoit pas être plus favorable à leur façon de penser, puisqu'Hottinger se battoit pour le texte hébreu de la bible, dont le P. Morin énermoit l'autorité de tout son pouvoir. Il voyagea aux frais de la ville de Zurich, dans les pays étrangers, & apprit les langues orientales sous Golius. De retour dans sa patrie, il ne cessa de produire livre sur livre, dont vous trouverez le catalogue dans sa vie écrite par Heidegger. Les principaux sont 1°. *historia orientalis*; 2°. *bibliothecarius quadripartitus*; 3°. *thesaurus philologicus sacræ Scripturæ*; 4°. *historia ecclesiastica*; 5°. *promptuarium sive bibliotheca orientalis*; 6°. *etymologicum orientale*; 7°. *dissertationes miscellanæ*, &c. Il n'a pas toujours gardé dans ses écrits la modération convenable, & il les a donnés avec trop de précipitation;

mais quoi qu'en dise M. Arnauld, il est plus croyable dans ses disputes que ne l'étoit Allatius, parce qu'il réunit toutes les marques d'un homme de bonne foi. Allatius, grec de nation, & façonné en Italie, a plus de politesse & plus de tour; mais le zurichois a plus de candeur & de simplicité. Allatius dit de sa tête tout ce qu'il lui plaît: Hottinger allègue ses témoins. Enfin Zurich le combla d'honneurs & de distinctions; elle ne voulut que le prêter à l'électeur palatin, pour ranimer les études de l'université d'Heidelberg. Au bout de six ans elle le rappella, & lui confia des affaires importantes. L'académie de Leyde le demanda pour être professeur en théologie, & l'obtint enfin par la faveur des états de Hollande, auxquels messieurs de Zurich crurent ne pouvoir refuser cette marque de leur condescendance.

Comme il préparoit toutes choses pour son voyage, il périt malheureusement à 47 ans, le 5 juin 1667, sur la rivière qui passe à Zurich. Il s'étoit mis dans un bateau avec sa femme, trois de ses enfans, son beau-frere, un de ses bons amis, & sa servante, pour terminer le bail d'une terre qu'il avoit à deux lieues de Zurich; le bateau ayant donné sur un pieu, que la crue de la rivière empêchoit de voir, se renversa. Hottinger, son beau-frere & son ami se tirèrent du pécil à la nage; mais ils rentrèrent dans l'eau, quand ils apperçurent le danger où le reste de la troupe étoit encore. Ce fut alors qu'Hottinger périt; son ami & ses trois enfans eurent la même destinée; sa femme, son beau-frere & sa servante furent les seuls sauvés; il laissa quatre fils & deux filles qui ne se trouverent pas de ce triste voyage.

Scheuchzer (les) ont tous honoré leur patrie par leurs ouvrages en médecine & en histoire naturelle. Jean Jacques Scheuchzer mort en 1733, à 61 ans, a donné une physique sacrée ou histoire naturelle de la bible, imprimée à Amsterdam, en quatre volumes *in-fol.* Jean Scheuchzer son frere fut nommé premier médecin de Zurich, & mourut en 1738. Jean-Gaspard Scheuchzer, fils de Jean-Jacques, est mort avant son pere en 1729, & s'étoit déjà fait connoître par une traduction en

anglois de la belle histoire du Japon de Kempfer.

Schweitzer (Jean-Gaspard), en latin *Suicerus*, habile philologue du xvij siecle, mourut en 1688 à 68 ans. On a de lui un savant lexicon, ou trésor ecclésiastique des peres grecs, & d'autres savans ouvrages. La meilleure édition de son trésor ecclésiastique est celle d'Amsterdam en 1728, en deux volumes *in-folio*.

Simler (Josias), mort dans sa patrie en 1576, à 45 ans, a donné quelques ouvrages d'histoire & de théologie, outre un assez bon abrégé de la bibliotheque de Conrad Gesner.

Styckius (Jean - Guillaume), littérateur, né en 1542, mourut en 1607. Il s'est fait connoître par plusieurs ouvrages, dont les principaux sont 1°. *commentarius in Arriani periplum Ponti-Euxini & maris Erythræi*; 2°. *de sacrificiis Judæorum & Ethnorum*; 3°. *antiquitatum convivium libri IV.* Dans le dernier ouvrage sur les festins des anciens, l'auteur traite avec érudition la maniere dont les Hébreux, les Chaldéens, les Grecs, les Romains & plusieurs autres nations faisoient leur repas d'apparat, & les cérémonies qu'ils y observoient. (*Le chev. DE JAUCOURT.*)

ZURICH, canton de, (*Géogr. mod.*) canton de la Suisse, & le premier en rang. Il est borné au nord par le Rhin, qui le sépare du canton de Schaffhouse; au midi par le canton de Schwitz, au levant par le Thourgaw & le comté de Toggenbourg, & au couchant par le canton de Zug.

Le territoire de ce canton fait partie du pays des anciens *Tigurini*, célèbres dans l'histoire romaine; car plusieurs années avant que Jules-César commandât dans les Gaules, les *Tigurini* avoient défait l'armée romaine, & tué le consul Lucius Cassius qui la commandoit, & son lieutenant Pison qui avoit été consul. Leur pays appellé anciennement *pagus Tigurinus*, s'étendoit jusqu'au lac de Constance; les anciens y marquent deux villes, l'une appellée *forum Tiberii*, & l'autre *Arbor felix*, qui est Arbon. Sous les rois francs, le *Pagus Tigurinus* s'appella *Durgau* ou *Turgau*, dans lequel pays de Turgau étoit Turg aujourd'hui Zurich, comme il paroît

par une charte de Louis le germanique. Cette même charte nous apprend que l'on avoit commencé à prononcer *Zurige* pour *Turige*, suivant la coutume teutonique, où l'on change le T en Z.

Quand les cantons de la Suisse formerent une alliance fédérative, ils cédèrent la préférence au canton de *Zurich*, à cause de la puissance, de la grandeur & de la richesse de la ville de *Zurich*. Ce canton conserve encore cet honneur d'avoir le titre de premier entre les égaux; il ne préside pas seulement aux diètes, mais il a le soin de les convoquer, en écrivant des lettres circulaires aux cantons, pour les informer des raisons au sujet desquelles on les assemble, & pour les prier d'envoyer leurs députés avec les instructions nécessaires. La ville de *Zurich* est comme la chancellerie de la Suisse, & c'est par ce motif que toutes les lettres des souverains y sont portées.

Le canton de *Zurich* est d'une étendue considérable, & c'est le plus grand de la Suisse après celui de Berne. On distingue les baillis qui le gouvernent, en trois classes: ceux de la première sont appelés *administrateurs*; ils ont soin de recevoir les rentes, sans exercer aucune juridiction, & ils sont au nombre de dix: la seconde classe comprend les baillis qui demeurent dans la ville de *Zurich*, & qui ne sont point obligés d'en sortir: ce sont ceux qu'on nomme *baillis intérieurs*, & on en compte dix-neuf; la troisième classe est celle des baillis qui résident dans les villages & dans les châteaux du canton, pour y exercer leur emploi; & ceux-ci sont au nombre de treize. On compte cinq bailliages hors de l'enceinte du canton, & ces bailliages ont chacun leurs loix & leurs coutumes, auxquelles les baillis ne peuvent rien changer dans l'administration de la justice. Il y a encore deux villes assez considérables, savoir Stein sur le Rhin, & Wintherthour, qui sont soumises à la souveraineté de *Zurich*, mais qui en même temps nomment leurs propres magistrats, & se gouvernent selon leurs loix.

Le terroir du canton de *Zurich* est un pays de montagnes & de plaines que les habitants ont soin de bien cultiver; il pro-

duit des grains, tandis que le lac & les rivières fournissent du poisson; mais la principale richesse des habitants consiste dans leur commerce & leurs manufactures. *Zurich* est la capitale du canton. *Voyez son article.* (D. J.)

ZURICH, lac de, (Géogr. mod.) lac de Suisse, dans le canton de ce nom. Il a environ une lieue de largeur & neuf de longueur. Il est formé par la rivière de Lint, qui en fort à *Zurich* sous le nom de *Lindmatt*. Il abonde en diverses especes de poissons, & ses deux bords sont garnis de vignobles, de prairies, de jardins, de petites maisons de plaisance & de chaumières. (D. J.)

ZURITA, (Géogr. mod.) petite ville d'Espagne dans la Castille vieille, au voisinage de Toledo, & au bord du Tage; cette place est une commanderie de l'ordre de Calatrava. (D. J.)

ZURMENTUM, (Géogr. anc.) ville de l'Afrique propre. Ptolomée, liv. IV, c. iij, qui la marque dans les terres, la compte au nombre des villes situées au midi d'Adrumete. (D. J.)

ZURNAPA, f. m. (Zoologie.) nom arabe d'un animal fort singulier dans son espece, & qui paroît n'appartenir à aucun genre d'animaux connus; il est appelé par les Latins *camelopardalis*, & giraffa par les Orientaux. *Voyez GIRAFFE.*

On ne sait point si cet animal rumine ou non; mais comme il a le pié fourchu, des cornes au front, qu'il manque de dents de devant à la mâchoire supérieure, & qu'il se nourrit de végétaux, il est plus que probable qu'il faut le ranger dans la classe des animaux ruminans.

C'est un bel animal, doux comme une brebis, & qui paroît né pour n'être pas sauvage. Sa tête est faite comme celle du cerf; il a deux cornes obtuses, velues & de la longueur de six doigts; la femelle les a seulement plus courtes que le mâle; ses oreilles sont larges & semblables à celles des bœufs, ainsi que sa langue; son cou est à-peu-près de sept piés de long, droit & menu; sa taille depuis la tête jusqu'à la queue, est d'environ dix-huit piés; sa crinière est fort petite; ses jambes sont longues & minces, & celles de derrière

très-courtes, en comparaison de celles de devant.

Sa queue va jusqu'au jarret, & est couverte d'un poil très-épais; il a le milieu du corps délié, & ressemble au chameau dans toute son allure; quand il court, il leve ensemble les deux piés de devant, se couche sur le ventre, pose son cou sur ses cuisses, & souffle comme le chameau. Quand il est debout, il a bien de la peine à paître l'herbe, à moins d'étendre beaucoup ses jambes de devant, en sorte que la nature semble l'avoir créé pour se nourrir dans son état sauvage, de feuilles d'arbres qu'il attrape avec facilité. Sa moucheture sur tout le corps est de la plus grande beauté, & à la manière de celle du léopard. La couverture veloutée de ses cornes sembleroit indiquer qu'il appartient au genre des cerfs; mais sa taille en diffère totalement. (D. J.)

ZUROBARA ou **ZURIBARA**, (Géogr. anc.) ville de la Dace, selon Ptolomée, l. III, c. viij. Niger pense que ce pourroit être aujourd'hui Temeswar. (D. J.)

ZURZACH, (Géogr. mod.) gros bourg de Suisse, dans le comté de Bade, sur le bord du Rhin, à une lieue au dessus de l'embouchure de l'Aar dans ce fleuve, & à cinq milles de Keisertal. Ce bourg est fort connu par ses foires autrefois célèbres, aujourd'hui tombées dans une grande décadence. *Zurzach* dépend pour le civil du bailli de Bade, & pour le spirituel, de l'évêque de Constance; mais les deux religions, la catholique & la protestante, s'y professent également.

On a encaissé dans la muraille de l'église paroissiale, une pierre rompue, où l'on voyoit en 1535, un fragment d'inscription antique qui portoit : *M. Junio. M. F. Vol. Cerno. Dom Vien Veteran. Mil. Leg. XIII. Geminæ Certus & Amianus Pii Hæredes Fecerunt*. Quelques-uns ont imaginé de cette inscription que le *Certus* dont elle fait mention, avoit été le fondateur ou le réparateur du *Zurzach*; mais ce n'est-là qu'une imagination creuse qui n'est appuyée d'aucun titre. (D. J.)

ZUTPHEN, (Géogr. mod.) quartier des Pays-Bas, dans la province de Guel-

dres, avec titre de comté. Ce comté a été un état possédé par des seigneurs héréditaires long-temps après l'érection de Gueldres en comté, & ensuite en duché. Aujourd'hui le comté de *Zutphen* est uni à la province de Gueldres; il est séparé du Velau par l'Issel du côté de l'occident; il a au nord l'Over-Issel, à l'orient l'évêché de Munster, & au midi le duché de Cleves. On y compte six villes, savoir *Zutphen* son chef-lieu, Doesbourg, Groll, Doetecum, Lochem & Bredevorde. (D. J.)

ZUTPHEN, (Géogr. mod.) ville des Provinces-Unies, dans la province de Gueldres, sur le bord oriental de l'Issel, capitale du comté de même nom, à deux lieues au sud-est de Déventer, à quatre d'Arnhem, à six au nord-est de Nimegue, & à vingt au levant d'Amsterdam. Cette ville bâtie depuis plus de huit siècles, est aujourd'hui bien fortifiée, & a été souvent attaquée. Elle fut prise d'assaut l'an 1572, par Frédéric de Tolède, fils du duc d'Albe, qui traita les habitants avec la dernière barbarie. Le comte Maurice de Nassau reprit cette ville sur les Espagnols en 1591; & depuis lors elle est restée sous la puissance des Provinces-Unies. Il est vrai que les François s'en rendirent maîtres en 1672; mais ils furent obligés de l'abandonner, ainsi que toute la Gueldres en 1674. Le nom de *Zutphen* vient du mot *veen*, qui dans la langue du pays signifie des prairies, & de celui de *zudt*, midi; c'est donc comme qui diroit prairies méridionales. Long. 23, 45; latit. 52, 10.

Pitiscus (Samuel), littérateur, naquit à *Zutphen*, & mourut à Utrecht en 1717, à 90 ans. Il s'est fait connoître très-honorablement par son *Lexicon antiquitatum romanarum*, deux vol. in-fol. (D. J.)

ZUYDERZEE ou **ZUIDERZEE**, (Géogr. mod.) grand golfe de l'Océan germanique, sur la côte des Pays-Bas, & qui sépare la Frise occidentale de la Frise orientale. Ce golfe a été formé par l'inondation de la mer, qui étant entrée en 1225, selon *Ubbó Emmius*, par l'embouchure du Flévon (ou Flie) & de l'Em, couvrit trente lieues de pays, dont il ne resta que la côte, qui forma dans la suite

plusieurs isles qu'on nomme aujourd'hui *Texel*, *Eyerland*, *Fliland*, *Schelling* & *Ameland*. Ainsi la West-Frisland ou Frise occidentale, fut séparée de la Frise orientale par une mer de dix ou douze lieues de large.

Le *Zuyderzee* signifie *mer du midi*; & ce golfe est ainsi nommé, parce qu'il est au midi du grand-Océan, duquel il est séparé par les isles que nous venons de nommer, & qui s'étend jusque vis-à-vis de la Frise orientale. Le *Zuyderzee* baigne la Nord-Hollande ou West-Frise, la Hollande méridionale, le duché de Gueldres, la seigneurie d'Utrecht, celle d'Over-Issel & celle de Frise. (D. J.)

ZUZ, s. m. (*Monnoie des Hébreux*.) nom d'une espèce de monnoie des Hébreux qu'on croit avoir été du poids & de la valeur d'un denier romain d'argent; mais ce mot ne se trouve que dans la version syriaque du nouveau testament, & la vulgate l'a rendu par drachme. (D. J.)

ZUZIDAVA, (*Géogr. anc.*) ville de la Dace, selon Ptolomée, *liv. III, chap. viij*. (D. J.)

Z W E

ZWEYBRUCK, (*Géogr. mod.*) en latin *Bipontium*, ville d'Allemagne capitale du duché de Deux-Ponts, entre Sarbruck & Caseloutie. Les François nomment cette ville *Deux-Ponts*; voyez en l'article sous ce mot, ainsi que celui du duché de ce nom. (D. J.)

ZWINGENBERG, (*Géogr. mod.*) petite ville d'Allemagne, dans le cercle du Haut-Rhin, au landgraviat de Hesse-Darmstadt, entre Heidelberg & Francfort. *Long. 26, 22; lat. 49, 45*. (D. J.)

ZWOL, & par quelques-uns SWOL, (*Géogr. mod.*) ville des Pays-Bas, dans la province d'Over-Issel, au pays de Zallant; elle est bâtie sur une éminence, près de la rivière d'Aa, qui en arrose les fossés, à une lieue de Deventer & à deux de Campen. C'est une place assez grande & fortifiée très-régulièrement dans une situation avantageuse, parce que c'est le passage ordinaire de la Hollande, vers les frontieres de Frise, de Groningue &

d'Over-Issel. Zwol étoit autrefois libre & impériale, & elle se joignit avec Deventer & Campen, à la ligue des autres villes anféatiques. Willebrand de Oldenbourg, évêque d'Utrecht, la fit fermer de murailles l'an 1233. Elle tomba sous la puissance des Etats Généraux l'an 1580; & cette même année l'exercice de la religion catholique romaine y fut supprimé. Sa magistrature consiste en huit échevins & autant de conseillers qu'on change tous les ans par élection de douze personnes, qu'on choisit dans le conseil de la ville qui est composé de quarante-huit des principaux bourgeois. *Long. 23, 42; lat. 52, 32*.

Lorsque la réformation s'établit à Zwol, il y avoit plusieurs maisons de religieux & de religieuses, & entr'autres deux maisons de chanoines, dont l'une eut pour prieur le frere de Thomas-à-Kempis.

Mais quelque temps après, *Torrentinus* (Hermannus), né dans cette ville, devint le restaurateur des Belles-Lettres dans les Pays-Bas, à l'imitation de Rodolphe Agricola son précepteur, qui avoit tant contribué à les rétablir en Allemagne. *Torrentinus* se distingua par divers ouvrages, & principalement par son *Elucidarius carminum* & *historiarum*, qui tout petit & tout succinct qu'il est, se trouve néanmoins le véritable original de ces vastes & immenses compilations, dont la trop grande & trop peu judicieuse étendue nous fatigue plus aujourd'hui qu'elle ne nous soulage. Je parle de ces grands dictionnaires historiques, dont le plan plus judicieusement rempli nous seroit d'une extrême utilité.

Il y a eu quantité d'éditions du petit ouvrage de *Torrentinus* en différens temps, en différens lieux, en différentes formes, & toujours augmenté par les éditeurs. La première est à Haguenaw en 1510. Robert Etienne en donna une nouvelle beaucoup meilleure & beaucoup plus ample en 1541, in 8°. Charles Etienne publia le même ouvrage en 1553, in-4°. Morel le fit réimprimer sous le titre de *Dictionarium historicum, geographicum, poeticum, auctore Carolo Stephano*, Paris, 1567.

Ce dictionnaire prit une faveur si su-

gulière, qu'il s'en fit consécutivement plus de trente éditions, auxquelles succéda celle de Nicolas Lloyd, donnée à Londres en 1670 in-fol. Ensuite Hofmann mit au jour son *Lexicon universale*, *Bafilæ*, 1677, en deux vol. & en 1683 en trois volum. in-fol. En France parut le *Dictionnaire historique* de Louis Morery, dont la première édition est de Lyon 1673, en un volume in-4°. La vingtième édition, faite avec beaucoup de négligence, ainsi que toutes les autres, a été publiée en Hollande en 1740, en 8 vol. in-fol. Le plus court seroit de refondre l'ouvrage en entier, le réduire à moitié, & en élaguer tous les articles de géographie & de généalogie. (D. J.)

Z Y D

ZYDRITES, en latin *Zydrītæ*, (*Géog. anc.*) Arrien, dans son périple du Pont-Euxin, page 12, fait mention d'un peuple de ce nom, & dit que ce peuple, qui étoit voisin des Machelones, des Hénioques & des Laziens, obéissoit à un roi nommé *Pharasmanus*. Il y en a qui veulent que ces *Zydrītes* d'Arrien soient les Silifles de Procope, les Zeuliens & les Cercites de Strabon; & le P. Hardouin croit que ce sont les *Ampreuxæ* de Pline. (D. J.)

ZYGACTES, (*Géogr. anc.*) fleuve de la Thrace, près de la ville de Philippes, selon Appien, *Bel. civ. lib. IV*, qui dit que ce fut au passage de ce fleuve que le chariot de Pluton se rompit lorsqu'il emmenoit Proserpine, & que c'est en mémoire de cet accident que les Grecs avoient donné le nom de *Zygaçtes* au fleuve. L'édition de Tollius lit dans la traduction latine *Zygaçtes*, au lieu de *Zygaçtes*. (D. J.)

ZYGÆNA, f. m. (*Ichthyol.*) *Ζυγαινα*, grand poisson cétacée du genre des *Squali*, selon le système d'Artedy.

C'est un poisson extrêmement singulier & remarquable, en ce qu'il diffère de tous les poissons du monde par la figure de sa tête, car elle n'est pas placée comme dans tous les autres poissons longitudinalement avec le reste du corps; mais elle est placée

transversalement comme la tête d'un maillet ou d'un marteau sur son manche. Cette tête ainsi posée forme un demi-cercle au front, & ce demi-cercle est si tranchant dans les bords, que quand ce poisson nage avec violence, il peut couper les autres poissons qu'il rencontre sur son passage. Ses yeux sont très-gros & placés à chaque bout de la tête, en sorte qu'ils peuvent mieux voir en bas, en haut, & de côté.

Dans la partie supérieure de son front, près des yeux, il y a de chaque côté un grand trou oblong qui lui sert, soit pour entendre soit pour sentir, ou peut-être pour ces deux choses. Sa gueule est très-grande, placée sous la tête & garnie de trois rangs de dents, larges, fortes, pointues, & tranchantes dans les bords. Sa langue est aussi grande que celle de l'homme; son dos est noir, son ventre blanc. Sa queue est composée de deux nageoires inégales; il a un cou au bout duquel est un conduit qui porte la nourriture dans son estomac. Son corps est très-long & arrondi; il n'est point couvert d'écaillés, mais d'une peau fort épaisse.

On le prend dans la Méditerranée, & quelquefois en différens endroits de l'Océan; il est par-tout également horrible à voir; il a la chair dure, de mauvais goût & de mauvaise odeur; aussi les matelots qu'il rencontrent prétendent qu'il leur porte malheur. Les physiciens en jugent autrement, & le regardent avec admiration: Rondelet appelle ce poisson le *marteau*, & cette dénomination lui convient en effet. (D. J.)

ZYGÆNA, (*Geog. anc.*) île du golfe arabique. Ptolomée, *liv. VI, c. 7*, la marque dans la partie septentrionale de ce golfe, environ à la hauteur de la ville de Béténice. (D. J.)

ZYGI, (*Géogr. anc.*) peuples d'Asie. Strabon, *l. II, p. 129*, & *l. II, p. 492*, & Etienne le géographe, les comptent parmi les peuples qui habitoient le bosphore cimmérien pris dans un sens étendu; & le premier les place entre les *Athæi* & les *Heniochi*. Les *Zygi* étoient des peuples féroces adonnés à la piraterie, & qui

qui habitoient un pays d'accès difficile. (D. J.)

ZYGIANA, (Géogr. anc.) contrée de l'Asie mineure, dans la Bithynie, selon Ptolomée, l. V, c. I. (D. J.)

ZYGIE, (Musique instrumentale des anciens.) flûte propre aux noces, comme on le voit dans Apulée (Métam. l. IV); le mot *zygia* est un adjectif grec qui signifie nuptial. La *zygie* étoit probablement une flûte double; car Pollux (Onomast. l. IV, c. 10) dit: « il y avoit aussi un air de » flûte pour les noces; on l'exécutoit sur » deux flûtes, dont l'une étoit plus grande » que l'autre. » (F. D. C.)

ZYGIES, (Géogr. anc.) peuples de la Libye extérieure. Ptolomée, l. IV, ch. v, les place vers la côte de la mer Méditerranée, au couchant du nome maréotide. (D. J.)

ZYGOMA, f. m. (Anatomie.) c'est l'os de la tête communément appelé os jugal. Voyez Os. Ce mot vient de *ζυγωμαι*, *jungo*. Ainsi *zygoma*, à proprement parler, est la jointure de deux os.

Le *zygoma* n'est point un seul os, mais l'union & l'assemblage de deux apophyses ou éminences d'os, l'une de l'os temporal, l'autre de l'os de la pommette. Voyez Planches de l'Anatomie, & leur explication. Ces deux éminences ou apophyses sont jointes par une suture appelée *zygomatique*. Voyez ZYGOMATIQUE.

ZYGOMATIQUE, f. m. (Anatomie.) se dit de l'arcade qui s'observe entre l'angle externe de l'orbite & le trou auditif externe, & qu'on appelle aussi *zygoma*. Voyez ORBITE AUDITIF & ZYGOMA.

On donne aussi ce nom aux deux apophyses qui la forment, dont l'une, qui est produite par l'os temporal, a sa base vers le trou auditif, & se portant horizontalement, vient s'engrener avec une autre bien plus courte produite par l'os de la pommette. Voyez TEMPORAL, POMMETTE, &c.

Le grand *zygomatique* est un muscle situé obliquement sur les joues entre la commissure des levres & l'os de la pommette; il vient de l'apophyse *zygomatique*, & en passant obliquement il va s'insérer à l'angle des levres.

Tome XXXVI.

Le petit *zygomatique* vient de la partie moyenne de l'os de la pommette, & va en s'unissant avec quelques fibres de l'orbiculaire des paupières, se terminer à la levre supérieure, environ au dessus des dents canines.

ZYGOPOLIS, (Géogr. anc.) ville de la Colchide; Strabon, l. XII, p. 548, qui en parle, semble la placer près de Trapezunte; & Etienne le géographe croit qu'elle appartenoit au peuple *Zygi*. (D. J.)

ZYGOSTATE, f. m. (Littér.) *ζυγώστης*, magistrat qui chez les Grecs étoit établi pour veiller aux poids d'usage dans le commerce, & empêcher qu'on ne se servit ni de faux poids ni de fausses balances. Ce mot vient de *ζυγος*, *balance*; & le droit qu'on payoit pour la pesée des marchandises, se nommoit en conséquence *ζυγώσιον*. (D. J.)

ZYGRIS, (Géogr. anc.) ville du nome de Libye sur la côte. Ptolomée, l. IV, c. v, ne lui donne que le titre de *villa*. Elle est appelée *Zygræna* dans le concile de Chalcedoine. Le nom moderne est *Solonet*, selon Castald. (D. J.)

ZYMOLOGIE, f. f. (Chymie.) c'est-à-dire, discours, science, traité sur la fermentation; c'est un terme moderne, ainsi que la belle doctrine de cette partie curieuse de la Chymie exposée dans plusieurs articles de ce Dictionnaire. Voyez FERMENTATION, EFFERVESCENCE, MIXTION, PUTRÉFACTION, &c. (D. J.)

ZYMOSIMETRE, f. m. (Physique générale.) c'est un instrument proposé par Swammerdam, dans son traité latin de la respiration, pour mesurer le degré de la fermentation que cause le mélange des matières qui en sont susceptibles, & connoître quelle est la chaleur que ces matières acquièrent en fermentant, comme aussi le degré de chaleur des animaux. Boerhaave a profité de cette belle idée de Swammerdam, en engageant Fahrenheit à faire des thermomètres de mercure, qui mesurent tous les degrés de froid & de chaud, depuis vingt degrés au dessous de la glace, jusqu'à la chaleur des huiles bouillantes. (D. J.)

Qq9

ZYRAS, (*Géogr. anc.*) fleuve de Thrace. Plin., *liv. IV, chap. xj*, dit que ce fleuve mouilloit la ville de Dionysopolis. Le pere Hardouin, au lieu de *Zyras*, écrit *Ziras*. (*D. J.*)

Z Z U

ZZUÉNÉ ou **ZZEUENE**, (*Géog. anc.*) ville située sur la rive orientale du Nil, dans la Haute-Egypte, au voisinage de l'Ethiopie. *Voyez SYÉNÉ.*

C'est ici le dernier mot géographique de cet Ouvrage, & en même temps sans doute celui qui fera la clôture de l'Encyclopédie.

“ Pour étendre l'empire des Sciences

» & des Arts, dit Bacon, il seroit à
 » souhaiter qu'il y eût une correspondance
 » entre d'habiles gens de chaque classe;
 » & leur assemblage jetteroit un jour
 » lumineux sur le globe des Sciences &
 » des Arts. O l'admirable conspiration!
 » Un temps viendra, que des philoso-
 » phes animés d'un si beau projet, ose-
 » ront prendre cet essor! Alors il s'éle-
 » vera de la basse région des sophistes
 » & des jaloux, un essaim nébuleux,
 » qui voyant ces aigles planer dans les
 » airs & ne pouvant ni suivre ni arrêter
 » leur vol rapide, s'efforcera par de
 » vains croassemens, de décrier leur en-
 » treprise & leur triomphe. (*Le chevalier*
DE JAUCOURT.)

FIN DU XXXVI ET DERNIER VOLUME DE DISCOURS.

ADDITIONS.

CHA

CHALAZA ou **CHALASA**, (*Médec.*) signifie proprement un grain de grêle; figurément, orgelet, qui est une maladie des yeux, ou plutôt des paupières. Les naturalistes donnent aussi ce nom à une espèce de plexus fibreux & réticulaire, par lequel le blanc & le jaune de l'œuf sont unis ensemble.

DRE

DRESCHÉ ou **DRÊCHE**, (*terme de Brasseurs.*) Les Brasseurs donnent ce nom aux grains qu'ils ont fait germer jusqu'à un certain point, & dont ils ont arrêté ensuite le mouvement de germination, soit en les faisant sécher, soit en leur donnant un degré de torréfaction pour pouvoir les conserver plus long-temps. Par ordonnance du 4 novembre 1701, rapportée dans le traité de police de M. Lamare, liv. 4, tit. 7, pag. 576, il est permis aux Brasseurs de vendre aux particuliers qui nourrissent des vaches laitières, le marc de l'orge moulu, & aux particuliers d'en nourrir leurs vaches, pourvu que ce marc d'orge ou *dresché* ne soit point aigri.

FON

FONDEUR. Celui qui fond & qui jette les métaux dans les moules de différentes

FON

formes, suivant les usages qu'on en veut faire. Les différentes productions de cet art ont donné diverses dénominations à ceux qui le pratiquoient, comme celles de *Fondeur en bronze* à ceux qui fondent les statues, les canons & les cloches; de *Fondeur en caractères d'imprimerie*; de *Fondeur en cuivre* ou petits ouvrages, comme chandeliers, boucles, &c. de *Fondeur de petit plomb*. Les manœuvres de tous ces ouvriers étant totalement différentes, nous ferons un article séparé pour chaque métier.

FONDEUR EN BRONZE. Le bronze est la matière que l'on a toujours employée par préférence pour jeter en fonte les ouvrages qui ont beaucoup de masse, & qui doivent joindre la beauté à la solidité. Nous parlerons successivement de la fonte des statues, de celle des canons, & de celle des cloches.

Fonte des statues.

Ces grands bas-reliefs en bronze, & ces magnifiques statues équestres ou en pié, qui sont l'ornement des grandes villes, ne sont dans leur origine qu'un mélange informe de très-menus grains de cuivre, d'étain, & de zinc, auxquels on ajoute quelquefois d'autres matières métalliques.

Comme l'étain est moins sujet à l'action des sels, de l'humidité & de l'air, il est aussi bien moins sujet à la rouille; de là vient que le bronze se couvre moins de verd de gris que le cuivre pur.

L'art de fondre des statues n'a point été inconnu des anciens, mais il ne nous reste que de petits ouvrages en ce genre; il paroît qu'ils ont ignoré l'art de jeter en fonte de grands morceaux. En effet, s'il y a eu un colosse de Rhodes, une statue colossale de Néron, ces pieces énormes pour la grandeur n'étoient que de platinerie de cuivre sans être fondues.

Les statues de Marc-Aurèle à Rome, de Côme de Médicis à Florence, de Henri IV. à Paris, ont été fondues à plusieurs reprises. Ce n'est que vers le milieu du dernier siècle que cet art a été perfectionné. Avant ce temps, les fonderies françoises étoient si peu de chose, qu'on faisoit fondre les statues hors du royaume, ou qu'on faisoit venir à Paris des étrangers pour les y fondre. Dès que M. de Louvois fut pourvu en 1684 de la surintendance des bâtimens, il établit les fonderies de l'arsenal, en donna l'inspection à MM. Keller, de Zurich, commissaires ordinaires des fontes de France: ce sont eux qui ont présidé à ces excellens ouvrages qui embellissent en partie le séjour de Versailles.

La statue équestre de Louis XIV, placée dans la place de Vendôme à Paris, peut être regardée comme le chef-d'œuvre de la fonderie, lorsqu'on fait attention que ce groupe colossal, qui contient un poids de plus de soixante mille livres de bronze, est d'un seul jet. Nous venons de voir paroître un chef-d'œuvre semblable dans le monument élevé à la gloire de notre roi régnant, dont la sculpture est de l'illustre Bouchardon, & dont les opérations de la fonte ont été conduites par Jean-Baptiste Keller, Suisse de nation, homme très-experimenté dans les grandes fonderies.

La fonte des statues dépend de six ou sept préparatifs principaux, qui sont la fosse, le noyau, la cire, la chape ou le moule extérieur, le fourneau d'en bas pour fondre & faire écouler les cires, & le

fourneau supérieur pour fondre & verser le métal dans le vuide que la cire a abandonné.

La fosse est un trou creusé dans un lieu sec, & qu'on tient de quelques piés plus profond que la statue ne sera haute. Ce trou est carré, rond ou ovale, selon les faillies ou avances de certaines parties que doit avoir la figure. On revêt l'intérieur de cette fosse d'un grand mur de parement. On s'y prend d'une autre sorte quand la statue est extraordinairement grande, on qu'on est bien-aîsé de voir les effets de la figure qui sera faite en cire en la regardant de différens points d'éloignement, ou qu'on craint l'insinuation des eaux qui pénétrant la terre, & qui peuvent gagner l'ouvrage en montant après les grandes pluies. On travaille alors en toute liberté sur le raiz-de-chauffée, & on élève après coup une forte enceinte de murailles capables de résister à la poussée du métal en feu, & des terres qu'on y entassera jusqu'au comble.

Soit que l'on doive travailler sur le raiz-de-chauffée, soit qu'on le doive faire sur le fond d'une fosse, on commence par construire sur le sol un corps de maçonnerie en briques, en grès & argille, sous lequel on pratique un fourneau, si l'ouvrage est modique; ou des galeries, c'est-à-dire, des espaces séparés par des murs de briques ou de grès, & suffisans pour recevoir le bois & le charbon qu'on y doit faire brûler de côté & d'autre, pour porter par-tout la chaleur nécessaire, si l'ouvrage est fort grand. Ce corps de base est lié par une forte grille de fer qui en fait un tout inébranlable. On prend soin, sur-tout, par la connoissance qu'on a des justes mesures de la piece qui doit y être coulée, de faire porter les maîtresses barres de cette grille sur les plus forts massifs de maçonnerie pour recevoir les grosses pieces de fer qui y seront posées debout, & qui soutiendront le noyau, le moule, & ensuite toute la figure en bronze, en sorte que rien ne fléchisse. On pose sur la grille, dont les pieces sont à trois pouces de distance les unes des autres, une aire de briques & de terre bien corroyée, pour y élever le noyau. Il est inutile

de parler de l'atelier qui se construit sur le tout pour travailler à couvert, & qui est tout en bois, à l'exception du côté voisin du fourneau où la maçonnerie est plus sûre que le bois.

Le *noyau* est un massif informe auquel on donne grossièrement l'attitude & les contours que doit avoir la figure. La matière du noyau est de deux sortes : ou bien c'est un mélange d'argille, de fiente de cheval & de bourre, ce qui forme un corps parfaitement maniable : ou bien c'est un mélange de plâtre & de briques pulvérisées. Cette masse est intérieurement traversée de haut en bas, & d'un côté à l'autre, par des barres de fer qui la tiennent dans une assiette fixe, & qui assurent un support inébranlable à tout ce qu'on appliquera par-dessus. L'assemblage de ces fers se nomme *Parmature*.

L'usage du *noyau* n'est pas seulement de soutenir la cire & la chape dont nous parlerons, mais d'épargner le métal, & de diminuer le poids de la statue en y ménageant intérieurement un grand vuide.

Sur ce *noyau*, le sculpteur applique une grande couche de cire à laquelle il donne au moins deux ou trois lignes d'épaisseur pour les figures de cabinet, & davantage pour des figures de plus grand volume. Le sculpteur donne ensuite à cette cire la forme que doit avoir la pièce qu'il veut jeter en fonte. La chape qui, par la mollesse de ses premières couches, prendra l'empreinte de ces cires, la conservera lorsque le feu aura procuré la fusion de la cire, & l'aura fait couler entièrement.

Il y a, sur-tout pour les grands ouvrages, une autre façon pour faire le noyau & la cire ; c'est d'avoir une figure bien finie, & où il n'y ait plus à retoucher, pour servir de modèle. On la peut faire avec de la terre de porier qui se manie aisément, ou plutôt avec du plâtre, si les préparatifs de la fonte doivent durer long-temps. Sur ce modèle bien exécuté, on applique par parties différentes pièces aussi de plâtre qui en prennent exactement tous les traits, & qui s'en peuvent détacher sans désordre par le moyen de l'huile d'olive & du suif dont on enduit

la partie qu'on imite. Ces pièces ou quartiers de plâtre, régulièrement coupés & retirés de dessus le modèle, se nomment des *creux* : on rapproche exactement ces creux tous ensemble sur le modèle, en les rangeant par assises jusqu'en haut : on les numérote pour en transporter au besoin tout l'assemblage sur le noyau. On les remplit de cire après les avoir frottés d'huile, & on donne à la cire une épaisseur proportionnée au volume que doit avoir la pièce qui sera jetée en fonte ; cette épaisseur doit être fortifiée selon le besoin des parties.

Il s'agit ensuite d'assembler ces cires autour du bâti de fer qu'on appelle *Parmature*, & qui ressemble à une carcasse posée sur l'aire. Après s'être assuré d'un plan qui exprime au juste tous les points auxquels correspondoient perpendiculairement les extrémités extérieures des *creux* assemblés sur le modèle, on commence, en suivant les repères & les lignes de ce plan, par rapprocher ou assembler les *creux* d'en bas garnis de leurs cires, sans manquer à la précaution de bien remplir de cire les moindres interstices des différents morceaux. Quand ils sont unis comme une première enceinte, on en remplit tout l'intérieur avec du plâtre liquide & de la brique ; c'est, comme on le voit, élever conjointement le *noyau* & la cire. Sur cette première ceinture de *creux* accompagnés de leur cire, on en élève une seconde ; on en garnit semblablement tout le vuide intérieur avec le plâtre liquide & la brique qu'on fait couler par-tout au travers des barres de la *Parmature*.

Le *noyau* s'achève ainsi à mesure qu'on élève les assises & jusqu'à ce qu'on couvre le tout par les derniers *creux* avec leur fourniture de cire. Quand on est parvenu par l'application & par le dessèchement de plusieurs couches à avoir une *croûte* de six pouces qui forme le contour du noyau, on peut l'appuyer sur une voûte de briques, terre & plâtre, lqu'on y construit intérieurement. Un passage pratiqué dans cette voûte permet d'y descendre, de sécher tout très-lentement ; puis on remplit peu-à-peu le dessous ou l'intérieur de la *Parmature* & de la voûte de façon à

achever toute la masse du noyau , & à s'assurer que la *croûte* dont le dessous des cires est garni , sera par-tout appuyée sur le ferme , sans craindre nulle part ni déplacement , ni fléchissure. L'avantage de cette pratique est non seulement de pouvoir examiner l'effet des cires en dégageant toute la figure de ses creux , en sorte qu'on la voit en cire à découvert comme le modele , mais aussi de pouvoir déplacer & replacer si l'on veut , ou réparer à l'aise , tous ces quartiers de cire numérotés. C'est au fondeur à diversifier ses précautions en prévoyant les besoins & les effets.

Quand les cires sont réparées chacune à part , en les confrontant avec la partie correspondante du modele , on les remonte sur le noyau pour y attacher plusieurs baguettes creuses , ou tuyaux de cire , dont les uns s'élèvent de toutes les parties de la figure , & dont on a grand soin de bien couvrir toutes les extrémités ; les autres s'en vont vers le bas & de côté. Ceux-ci se nomment *égouts* , & donneront l'écoulement aux cires quand il faudra les fondre & les retirer. Les autres se nomment les *jets* & les *événets*. Les *jets* sont les plus larges , & sont au nombre de deux ou trois au haut de la figure , puis se distribuent par bas en de moindres branches , pour porter le métal fondu dans toutes les parties du moule dont nous n'avons encore rien dit. Les *événets* ne sont destinés qu'à servir de passage pour laisser une libre sortie à l'air vers le bout , pendant que le métal enfilera toutes les routes qui le conduisent en en bas.

On doit remarquer , avant de commencer le moule où doit couler le métal , que l'ouvrier qui travaille les cires fait exactement combien il en a apprêté en masse , & combien il en est entré tant dans les creux que dans les *égouts* , *jets* & *événets* , afin que , pour autant de livres de cire employée , le fondeur fasse entrer au moins autant de fois dix livres de métal dans sa fonte.

Mais comment conservera-t-on les traits imprimés sur la cire , sur-tout depuis qu'elle est hérissée de tous ces tuyaux qui

s'en élancent comme les pointes d'un porc-épic ? C'est à quoi l'on parvient par le moule dont on couvre le corps de la figure & les tuyaux. Ce moule est tout d'une piece ; il se fabrique lentement à différentes reprises , & par des couches d'abord aussi fines qu'un simple vernis , puis peu-à-peu plus massives , jusqu'à former enfin un moule solide qui , comme on voit , doit contenir en creux tous les traits qui sont en relief sur la figure de cire.

On commence pour cet effet par faire une *potée* ou composition de terre fine & de vieux creusets , bien pulvérisée sur le marbre , & bien tamisée ; quelques-uns y ajoutent de la fiente de cheval & de l'urine qu'ils macerent & laissent pourrir avec les terres ; & ensuite ils broient & tamisent le tout à plusieurs reprises. La composition étant délayée avec de l'eau & des blancs d'œufs , on y trempe un pinceau , & on étend un premier enduit très-léger sur toute la figure de cire , & sur tous les tuyaux de cire qui y sont attachés. La première couche étant bien sèche , on réitère avec la même matière & avec le même instrument. On recommence ainsi à étendre dix , douze , & même vingt couches , en ne faisant aucun nouvel enduit sans avoir fait suffisamment sécher le précédent. On a été extrêmement attentif à donner beaucoup de finesse aux premières couches du moule qui touchent immédiatement les cires , parce qu'elles saisissent plus fidèlement les traits de la figure , & se liaisonnent mieux dans le recuit qu'on doit faire du noyau & du moule. Ce moule fait avec la *potée* , se nomme la *chape* quand on lui a donné le degré de solidité nécessaire.

Si l'ouvrage est de médiocre grandeur , on se contente d'un fourneau placé sous la grille qui porte tout l'ouvrage. Un feu modéré d'un ou de deux jours suffira pour faire écouler toutes les cires qu'on reçoit dans des vaisseaux placés aux extrémités des *égouts* qui sortent du moule vers le bas. Après avoir retiré les cires , on emplit la fosse de tuileaux ou de briquillons jusqu'au dessus du moule : on pousse le feu qui pénètre l'aire , le noyau & le moule :

la fumée s'échappe au travers des briquaillons qui concentrent la chaleur jusqu'à faire peu-à-peu rougir le noyau & le moule. Quand la grandeur de l'ouvrage a demandé des galeries plutôt qu'un fourneau pour distribuer le feu de toutes parts, on élève dans la fosse, à un pié de distance, autour du moule, un mur de briques aussi haut que le moule, & qui se nomme *mur de recuit*; on y laisse diverses ouvertures qui se ferment quand on veut avec une plaque de tôle. Entre le *mur de recuit* & le mur dont les parois de la fosse sont revêtues, ou qu'on peut avoir bâti sur le raiz-de-chauffée, il se trouve un passage libre par-tout pour mettre, quand on veut, le feu sous les galeries par les ouvertures du *mur de recuit*. Tout le reste de l'intérieur de ce mur est comblé de briquaillons pour arrêter & fortifier la chaleur. Le premier feu fait écouler les cires; celles d'en bas ressentent les premières impressions, & sont les premières à partir pour gagner le vaisseau qui les attend hors du *mur de recuit*: celles d'en dessus tombent successivement & enfilent la même route: la chaleur les cherche & les déloge tour-à-tour. S'il s'agit d'une figure équestre, le cheval, l'homme, les habits de cire, tout est détruit; il ne reste qu'une place vide entre la masse informe du noyau, & le moule extérieur, qui, comme nous l'avons vu, a sauvé & retenu l'empreinte de la figure & des jets. La cire qui peut s'imbiber dans le moule & dans le noyau, s'évapore par le recuit. On retire les cires, on bouche parfaitement les égouts; le feu poussé & entretenu plusieurs jours fait enfin rougir le moule & le noyau.

À côté de la fosse, & deux ou trois piés plus haut que le sommet du moule, est placé le fourneau supérieur où se doit faire la fonte du métal.

Ce fourneau est composé d'un âtre & d'une calotte accompagnée avec cela de sa chauffée, d'un cendrier & d'un écheno. L'*âtre* avec ses bords est revêtu d'une terre fine & battue, pour ne laisser aucune issue au métal.

La *calotte* est une voûte de briques fort surbaissée, pour mieux réverbérer &

faire tomber la flamme sur les masses de bronze.

La *chauffée* est une place quarrée bâtie en briques ou tuiles, & profondément enfoncée en terre à côté du fourneau ou du four dont nous venons de parler. Elle est partagée par une forte grille en deux places, dont l'inférieure se nomme le *cendrier*, & est destinée à recevoir les cendres qui tombent de la grille.

L'*écheno* est un bassin de terre fine, & parfaitement liée; il est en forme de quarré long, ayant communication avec le canal du fourneau, devant lequel il est placé. L'*âtre* & le canal doivent être un peu plus élevés que ce bassin, & avoir une pente capable d'y amener le métal fondu. L'*écheno* qui est percé dans son fond d'autant de trous qu'il y a de maîtres jets, est posé sur le haut du moule, de sorte que ces trous qui sont en forme de larges godets s'unissent par leur ouverture inférieure avec l'orifice de chaque jet. Les tuyaux des évents viennent se terminer à l'air autour des bords de l'*écheno*. Les godets du fond de l'*écheno* se ferment avec des *quenouillettes*, qui sont de longs manches terminés par un mamelon de fer propre à remplir exactement la rondeur intérieure du godet où le métal sera reçu.

Une chaîne, suspendue au dessus du canal, soutient dans une sorte d'équilibre le *perrier* qui doit déboucher ce canal. C'est une longue barre de fer ou une forte perche emmanchée d'une masse de fer. Si de cette barre ébranlée & présentant sa masse au canal, on enfonce le tampon dans le fourneau, le métal coulera.

Lorsqu'on commence à voir sortir des fumées fort blanches, qui sont la marque d'un métal parfaitement fondu, deux vigoureux ouvriers, postés devant l'*écheno*, prennent en main le manche du *perrier*: deux autres se mettent après les cordes de la bascule des *quenouillettes*: tous leurs yeux sont fixés sur le maître fondeur.

Celui-ci hausse la canne; à l'instant le *perrier* est aligné vers l'ouverture du fourneau, & d'un ou de deux coups, le tampon est jeté bien avant au fond de l'*âtre*; le métal part, inonde l'*écheno*, & se présente aux godets qu'il trouve

encore fermés ; en même temps la bafcule monte & enleve les *quenouillettes*. Le ruisseau de bronze se précipite rapidement par les jets dans tout l'intérieur du moule. Déjà la matière est près de s'épuiser dans le fourneau , & le fondeur , toujours inquiet sur les accidents qui peuvent arriver sous terre à son métal , le voit enfin regorger dans l'*écheno* avec une satisfaction inexprimable : il se retire , & tout est fait de sa part.

Ces préparatifs , après le service fourni , font emportés. On retire le faumon qui reste dans l'*écheno* : on ôte les terres , on brise le fourneau & la *chape* ou le moule de *potée*. La statue déterrée est mise en pié à force de machines & de précautions pour ne casser aucune des parties légères ou saillantes. Le sculpteur s'en empare , il fait scier les tuyaux dont elle est hérissée ; il arme ses ouvriers de poinçons , de martelines , de limes , de grattoirs , de gratte-bosse , de ciseaux , de cifelets , de rifloirs , d'échopes & de burins. Tout se dégrasse , toutes les croûtes , les boursoffures , les inégalités sont applanies. Il place auprès des travailleurs le modele qu'il a conservé , au moins en petit , & qui les règle tous. Il se réserve la recherche des traits qu'il a le plus à cœur , dans la crainte qu'ils ne s'alterent ou ne lui échappent sous une main moins précautionnée que la sienne.

Après que toutes ces opérations sont finies & qu'on a découvert le bronze autant qu'on l'a pu , on le brosse pendant trois ou quatre fois avec de l'eau forte pour le bien nettoyer ; on l'épure avec de la lie de vin chaude ; & on bouche ensuite les trous qu'il peut y avoir en y coulant des gouttes du même métal. On appelle *gouttes* ce que l'on fond après coup sur un ouvrage , quoiqu'une seule de ces gouttes remplisse quelquefois les plus grands creusers. Lorsqu'on veut les couler , on taille la piece en queue d'aronde , en la fouillant jusqu'à la moitié de l'épaisseur du bronze ; on y applique ensuite de la terre modelée suivant le contour que la piece doit avoir ; on y fait un moule au dessus sur lequel on forme un évent & un petit godet pour servir de jet afin d'y faire couler le métal.

Cette piece moulée étant ôtée , on la fait cuire comme un moule de *potée* : & après avoir ôté la terre du trou où l'on doit couler le métal , on applique la piece recuite qu'on attache à l'ouvrage avec des cordes. Après avoir bien fait chauffer le tout , on y coule le métal qui ne fait plus qu'un corps avec le bronze. C'est ainsi qu'on répare dans les grands ouvrages les fentes que laisse quelquefois le métal en se figeant dans le moule.

Lorsque les places qu'on doit boucher se trouvent en dessous , comme sous le ventre d'un cheval , & qu'il seroit très-difficile d'y jeter du métal , on lime une piece de la même étoffe que le reste de l'ouvrage , & de la mesure juste de la place , que l'on enfonce à force , après avoir entaillé cette place en queue d'aronde de la moitié de l'épaisseur du bronze , de sorte que la piece ne peut plus sortir. Ces pieces mises de cette maniere , quoique de même étoffe que le reste , deviennent beaucoup plus dures , parce que les coups de marteau avec lesquels on les enfonce , serrent les pores du métal.

C'est par un procédé à-peu-près semblable que le sieur *Varin* , très-habile fondeur , répara la statue équestre que la ville de Bordeaux a fait faire à l'honneur de Louis XV. Un accident qu'on ne pouvoit pas prévoir , ayant fait que le bronze ne remplît que la moitié de l'ouvrage , le sieur *Varin* , se confiant en son habileté , imagina de réparer le moule dans l'endroit par où la matière s'étoit transvasée ; & quoiqu'on regardât la chose comme impossible , il osa l'entreprendre & fut assez heureux pour fonder après coup la partie supérieure de cette statue équestre , & , au moyen des entailles qu'il avoit faites en queue d'aronde dans la partie inférieure , de joindre les deux parties si intimement , qu'elles ne font qu'un même tout , & qu'elles paroissent aux yeux même les plus clairvoyans avoir été fondues d'un seul jet.

L'ouvrage étant bien réparé & dégrasé , on l'enduit d'un vernis qui donne le même œil au corps entier , ainsi qu'aux pieces de fonte ou de soudure postérieurement appliquées.

L'expérience que l'on fit du fourneau de

de la statue équestre de la place de Vendôme, prouve que le métal en fusion peut couler à cinquante piés en l'air sans se figer : c'est ce que *Landouillet* n'ignoroit pas. Quand on propoisa de faire dans le chœur de Notre-Dame de Paris un autel en baldaquin de bronze de cinquante piés de haut, pour acquitter le vœu de Louis XIII, cet habile fondeur, commissaire de la fonderie de Rochefort, s'offrit de le fondre d'un seul jet, & dans le chœur même de Notre-Dame, dans la place où le modele étoit fait, établissant ses fourneaux dans l'église, en sorte qu'il n'y eût aucun embarras de transport. Ce projet étoit beau & possible, mais au dessus des lumieres de ce temps.

Fonte des canons.

La fonderie des canons est pour l'art militaire un des objets les plus importants. Son invention ne monte pas plus haut, selon quelques-uns, qu'en l'année 1338, ou, selon quelques autres, à 1380. Quoi qu'il en soit de cette époque, il est certain que nos fonderies françoises ne se sont distinguées en ce genre que depuis le milieu du dix-septieme siecle. Celles de Douay, Pignerol & Besançon, ne se sont pas moins acquis de réputation pour les armemens de terre, que celles de Brest, de Toulon & du Port-Louis, pour les armemens de mer.

Voici quelles sont les principales parties d'un canon. La *culasse* n'est autre chose que l'épaisseur du métal dont est composé le canon depuis le fond de sa partie concave jusqu'au bouton, lequel termine le canon du côté opposé à la bouche. Les *tourillons* sont deux especes de bras qui servent à soutenir la piece. L'*ame* est toute la partie intérieure ou concave du canon. Au fond de l'ame est la *chambre*, c'est-à-dire, la partie qu'occupe la poudre dont on charge la piece. Dans les pieces de 24 & de 16, on pratique au fond de l'ame une especie de petite chambre cylindrique qui peut contenir environ deux onces de poudre. La *lumiere* est une ouverture qu'on fait dans l'épaisseur du métal proche de la culasse, & par laquelle on met le feu à la poudre qui est dans le canon.

On n'est pas encore d'accord sur la quantité proportionnelle des métaux qui doivent entrer dans la composition destinée à la fonte des canons. Les étrangers mettent cent livres de cuivre de rosette, dix ou même quinze livres d'étain, & vingt livres de laiton; l'étain est propre à empêcher les chambres ou vuides. On fait aussi des canons de fer qui n'ont pas la même solidité que ceux de fonte; mais comme ils coûtent beaucoup moins, on s'en sert sur les vaisseaux.

Lorsqu'on veut fondre les canons, c'est avec de la terre grasse détrempée avec de la poudre de brique, qu'on commence à former le modele du canon; on applique ensuite une autre couche de terre grasse détrempée, bien battue avec de la fiente de cheval & de la boue, pour garnir le modele. En appliquant toutes ces couches de terre, on entretient toujours sous le modele qui est soutenu sur des treteaux, un feu de bois ou de tourbe, pour faire sécher la terre plus promptement. Lorsque la derniere terre appliquée est encore toute molle, on approche du moule qui est brut, ce que l'on appelle l'*échantillon*: c'est une planche de douze piés ou environ, dans laquelle sont entaillées toutes les différentes moulures du canon. Cette planche étant assujettie bien solidement, on tourne après cela, avec force, le moule du canon contre l'*échantillon*, par le moyen de petits moulins. Le moule de terre grasse frottant ainsi contre les moulures de l'*échantillon*, en prend l'impression, en sorte qu'il ressemble entièrement à une piece de canon finie dans toutes ses parties.

Lorsque le moule du canon est formé avec ses moulures, on lui pose les anses, les devises, les armes, le bassinet, le nom, les ornemens: ce qui se fait avec de la cire & de la térébenthine mêlées ensemble, & qui ont été fondues dans des creux faits de plâtre très-fin, où chacun de ces ornemens a été moulé.

Après avoir ôté le feu de dessous le moule, on le frotte par-tout avec du suif, afin que la chape qui doit être travaillée par-dessus ne s'y attache pas.

Cette chape se commence d'abord par une couche ou chemise de *potée*, qui est

une terre grasse très-fine passée au tamis & mêlée de fiente de cheval & de bourse. On laisse sécher cette première couche, on en applique plusieurs autres; & lorsque la chape a pris une épaisseur de quatre poüces, on tire les clous qui arrêtoient les anles, on en bouche les entrées avec de la terre, puis on environne ce moule, ainsi bien couvert de terre, avec de bons bandages de fer passés en long & en large, & bien arrêtés; par-dessus ce fer on met encore de la grosse terre.

Quand le tout est bien sec, on vuide le moule pardedans, après quoi on le porte dans la fosse qui est devant le fourneau & où le canon doit être fondu. Comme on a ôté tout l'intérieur du moule, il ne reste plus que la chape qui, dans son intérieur, a conservé l'impression de tous les ornemens faits sur le moule; & à la place du moule intérieur qu'on vient de détruire, on met une longue piece de fer qu'on nomme le *noyau*. On la place juste dans le milieu de la *chape*, afin que le métal se répande également de côté & d'autre. Ce noyau est recouvert d'une pâte de cendre bien recuite au feu: on ne lui donne que la grosseur nécessaire pour qu'il reste entre lui & la chape un espace qui doit être rempli par le métal qui fait l'épaisseur de la piece. Tout le reste se passe comme dans la fonte des statues dont nous avons parlé plus haut.

Les moules & les fontes des mortiers & des pierriers se font de la même manière que pour le canon. Lorsque les moules sont retirés de la fosse, on les casse à coups de marteau pour découvrir la piece qu'ils renferment; & comme elle est brute en plusieurs endroits, on se sert de ciseaux bien acérés pour couper toutes les superfluités du métal, & la perfectionner; on perce ensuite la lumière avec une espèce de foret particulier.

Autrefois on fondoit les canons avec un noyau ou un vuide dans le milieu. Mais M. Maritz ayant inventé une machine pour forer les pieces, après les avoir coulées pleines, cette méthode, qui a paru réunir les plus grands avantages, a été adoptée, & se suit dans toutes ou presque toutes les fonderies. Pour creuser les pieces on

se sert d'un instrument qu'on nomme *foiet*, qu'on assure être fixe & sur lequel on fait tourner le canon verticalement afin de l'évider; mais comme on ne permet point de voir cette opération, nous ne sommes pas en état d'en rendre compte.

Lorsque les canons sortis de la fonte ont été réparés, & que la lumière a été percée, on procède à l'épreuve. Pour cet effet on choisit un lieu terminé par une butte de terre assez forte pour éprouver le boulet; on place la piece à terre sur un chantier: la première charge de poudre est de la pesanteur du boulet. Après la première épreuve on y brûle encore un peu de poudre en dedans pour la *flamber*; on y jette de l'eau sur le champ; on bouche la lumière; on presse cette eau avec un écouvillon, & l'on examine si elle ne s'échappe pas par aucun endroit; on prend ensuite le *chai*, qui est un morceau de fer qui a plusieurs griffes, dont on se sert pour voir s'il n'y a point de chambres dans l'intérieur du canon.

Comme les canons sont des pieces très-longues & très-pesantes; on avoit cherché le moyen de chasser le boulet avec des canons plus courts, moins pesans, & par conséquent plus aisés à transporter. Les Espagnols en construisirent qui produisoient cet effet, ce qui les avoit fait nommer *canons à l'Espagnole*. Dans ces pieces de canon la lumière étoit à-peu-près vers le milieu de la chambre sphérique; en sorte qu'il s'enflammoit une plus grande quantité de poudre à la fois, ce qui faisoit que ces canons chassoient les boulets aussi loin que d'autres plus longs; mais on ne pouvoit les nettoyer que difficilement: il y restoit quelquefois du feu qui occasionoit de fâcheux accidens aux canonniers; & comme ils avoient beaucoup de recul, il y avoit peu de justesse dans leurs coups: toutes ces considérations en ont fait abandonner l'usage.

Les *canons à la Suédoise* sont des pieces de quatre livres de balle de nouvelle invention. Dans l'épreuve de deux de ces pieces fondues à l'arsenal de Paris en 1740, on tira aisément dix coups par minute. Ces pieces ne pèsent qu'environ six cents livres, ce qui les rend d'un transport facile.

La fonte des cloches tient, pour ainsi dire, le milieu pour l'antiquité entre celle des statues & celle de l'artillerie, étant de bien des siècles plus nouvelle que la première, & ayant été pratiquée onze ou douze cents ans plutôt que la seconde.

L'usage des cloches est ancien dans l'église d'Occident, pour appeler les fideles au service divin : on s'en est aussi servi dans l'église d'Orient : mais présentement elle est presque toute sous l'empire du Turc ; & le P. *Wansleb* assure dans sa seconde relation d'Egypte qu'il n'y a trouvé qu'une seule cloche : elle étoit dans un monastère de la Haute-Egypte où elle avoit été transportée d'Europe.

Comme il y a de la mode dans toutes les choses, on a poussé si loin celle des grosses cloches en Occident, qu'on y en voit, & particulièrement dans quelques églises de France, d'un poids qui paroîtroit surprenant si celles de la Chine ne les surpassoient de beaucoup.

La grosse cloche de la cathédrale de Rouen, que l'on nomme *George d'Amboise*, & qui a été fondue sous le regne de Louis XII, passe trente-fix milliers ; celle de Paris, appelée *Emmanuelle*, qui l'a été en 1682, sous celui de Louis XIV, est du poids de trente & un milliers ; ce qui pourtant, comparé avec les cloches de Nankin & de Pékin, dont le *pere le Comte*, jésuite, nous a donné la dimension & la pesanteur dans ses mémoires, doit paroître peu de chose, la cloche de Nankin étant de cinquante milliers, & celle de Pékin de plus de cent vingt milliers : mais pour la manière & le son, ces grosses cloches de la Chine sont infiniment moins bonnes que celles de l'Europe.

Il ne faut pas non plus oublier la cloche de Moscow, qui pèse soixante & six mille livres, que quelques auteurs estiment la plus grosse cloche du monde, & qui le seroit en effet si l'on pouvoit douter de la bonne foi du célèbre auteur des mémoires de la Chine.

C'est ordinairement sur les lieux & proche des clochers pour lesquels les cloches

sont destinées qu'on établit des fonderies & qu'on travaille au moule des cloches dans lesquelles il doit entrer une grande quantité de métal : on évite par ce moyen la difficulté & les frais du transport. L'*Emmanuelle* de Paris, dont on vient de parler, fut fondue dans l'endroit nommé le *terrein*, lieu alors vague sur la rivière de Seine, proche du cloître Notre-Dame, où se trouve actuellement un agréable jardin.

Les parties d'une cloche sont, 1°. la *patte* ou le cercle inférieur qui la termine en s'amincissant : 2°. le *bord* qu'on nomme aussi la *panse* ; c'est la partie sur laquelle doit frapper la masse du *battant*, & qu'on tient pour cette raison plus épaisse que les autres : 3°. les *faussures* ; c'est l'enfoncement du milieu de la cloche, ou plutôt le point au dessous duquel elle commence à s'élargir jusqu'à son bord : 4°. la *gorge* ou la *fourniture* ; c'est la partie qui s'élargit & s'épaissit par une fourniture de métal toujours plus grande jusqu'au bord : 5°. le *vase supérieur*, ou cette moitié de la cloche qui s'élève au dessus des faussures : 6°. le *cerveau*, qui fait la couverture de la cloche, & qui pardedans soutient l'*anneau du battant* : 7°. les *anses* qui sont des branches de métal unies au cerveau, courbées & évidées pour recevoir les clavettes de fer par le moyen desquelles la cloche est suspendue au *mouton* qui lui sert tout à la fois d'appui & de contrepoids quand on la met à volée.

Les matieres nécessaires à la construction du moule d'une cloche sont :

1°. La *terre* : la plus liante est toujours la meilleure. La grande précaution est de la bien passer pour en ôter les plus petites pierres, & tout ce qui pourroit occasioner ou des crevasses ou des inégalités sur les surfaces du moule.

2°. La *brique* : on n'en fait usage que dans le noyau, & pour le fourneau.

3°. La *fiente de cheval*, la *bourre* & le *chanvre*, employés par mélange avec la terre, pour prévenir les crevasses, & pour donner au ciment une plus forte liaison.

4°. La *cire*, matiere dont on forme les inscriptions, les armoiries & les autres figures.

5°. Le *suif* : on le mêle, par portion égale, avec la cire pour en faire un tout, qu'on rend maniable comme une pâte molle à l'aide du feu, & on en met une légère couche sur la chape, avant que d'y appliquer les lettres.

Tout ce qu'on a dit de ce qui s'observe pour jeter des statues en bronze, convient aussi à proportion à la fonte des cloches. Voici ce qui leur est particulier.

Premièrement, le métal est différent pour les proportions de cuivre, d'étain & de zinc qui entrent dans la composition. En second lieu, le noyau & la cire des cloches, du moins si c'est un accord de plusieurs cloches qu'on veuille fondre, ne se font pas au hasard ni au gré de l'ouvrier, mais doivent se mesurer par le fondeur, sur la *brochette* ou *échelle campanaire*, qui sert à donner aux cloches la hauteur, l'ouverture & l'épaisseur convenables, suivant la diversité des tons qu'on veut qu'elles aient.

Lorsque les parties de leur composition sont bien liées, qu'elles sont plus égales & mieux distribuées dans la totalité de la masse, leur vibration est toujours en raison de leur ressort, ce qui fait que les cloches plus évalées & plus hautes ont plus de ressort que celles qui sont égales dans leur proportion, résonnent plus long-temps, & sont plus justes de ton. Il arrive, au contraire, que ses ressorts ne peuvent pas agir, & que ses ondulations ne sont pas si fréquentes, lorsqu'il se trouve dans une cloche des inégalités occasionnées par la différence de ses parties, ou par les vents qui se trouvent dans le métal lorsqu'on le coule & qui y font des trous; lorsque ses côtés sont inégaux en épaisseur par le dérangement du moule, ce qui lui ôte non seulement le son & la durée, mais ce qui lui rend encore le son faux, parce que la circulation du mouvement ne peut être égale; que les parties les plus fortes empêchent l'action de celles qui sont les plus faibles, ce qui rend les vibrations de celles-ci aussi fausses que celles des cordes d'instruments qui sont nouées ou d'une inégale proportion.

Les fondeurs doivent donc savoir que plus le métal des cloches est sec & dur,

plus il a de ressort & de son, pourvu toutefois qu'il ne soit point sec au point de casser, ou qu'il ne soit pas noyé ou étouffé par la trop grande quantité d'étain, comme il arrive lorsque le cuivre est mauvais, quoique cependant, dans ce dernier cas, on y en mette moins que lorsqu'il est bon; au lieu que lorsque l'étain & le cuivre rouge sont bons, le mélange en devient plus gras & plus liant, se casse moins, & il s'y fait une liaison qui rend le métal sec, lui donne plus de ressort & fait qu'il sonne mieux & plus long-temps. Aussi ont-ils constaté par l'expérience qu'une cloche résonne plus long-temps, qu'elle a plus de son & d'harmonie en raison de la sécheresse & de la dureté du métal qui la compose.

Les parties de la cloche étant longues & crochues doivent rendre un son vif & perçant par l'étendue & l'égalité de ses ressorts, qui sont toujours en proportion avec les coups que reçoivent les corps qui les contiennent; & comme il se fait plus d'ondulations ou de frémissements, son bord extérieur doit nécessairement être plus épais que son cerveau, où les vibrations sont moindres, & où le coup du battant est moins sensible; lors même que la cloche se casse en faisant cesser l'ondulation de ses bords par un coup moindre que celui qu'on donneroit, & qui ne suffiroit pas pour la casser, si l'ondulation étoit libre & qu'on ne l'arrêtât pas subitement.

FONDEUR EN CARACTERES D'IMPRIMERIE. Les caractères d'imprimerie sont autant de petits parallépipèdes, composés d'un mélange métallique particulier, à l'extrémité desquels est, en relief, une lettre ou quelque autre figure employée dans l'impression des livres. La surface de ces caractères étant enduite d'encre noire ou rouge, & étant ensuite appliquée fortement, par la presse d'imprimerie, contre du papier préparé à cet effet, y laisse son empreinte.

On peut distribuer l'art d'imprimer en trois parties; 1°. l'art de graver les poinçons; 2°. l'art de fondre les caractères; 3°. & l'art d'en faire usage. On parlera seulement ici de l'art de graver les poinçons, & de celui de fondre les caractères.

Quant à ~~celui~~ d'employer les caractères, on le trouvera à l'article IMPRIMEUR.

On peut regarder les graveurs de poinçons comme les premiers auteurs de tous les caractères mobiles avec lesquels on a imprimé depuis l'origine de l'imprimerie; ce sont eux qui les ont inventés, corrigés & perfectionnés par une suite de progrès longs & pénibles, & qui les ont portés au point où nous les voyons.

Avant cette découverte, on gravoit ce que l'on vouloit imprimer sur une planche de bois dont une seule piece faisoit une page ou une feuille entiere; mais la difficulté de corriger les fautes qui se glissoient dans les planches gravées, jointe à l'embarras de ces planches qui se multiplioient à l'infini, inspira le dessein de rendre les caractères mobiles, & d'avoir autant de pieces séparées qu'il y a de figures distinctes dans l'écriture. Cette découverte fut faite en Allemagne vers l'an 1440, où plusieurs personnes s'étant réunies d'intérêt avec l'inventeur qu'on dit communément être *Jean Guttemberg*, gentilhomme Allemand, s'occupèrent en même temps à donner la perfection à cette invention. En 1510, *Claude Garamond*, natif de Paris, la porta au plus haut point, soit par la forme des caractères, soit par la justesse & la précision avec lesquelles il les exécuta. On peut voir dans le livre de modeles des caractères d'imprimerie, publié en 1742 par M. *Fournier* le jeune, très-habile fondeur & graveur en caractères, l'histoire, les progrès de cet art, & ceux qui s'y sont le plus distingués. Ce sont ces graveurs qui ont trouvé le secret de l'imprimerie en préparant les poinçons nécessaires pour la fonte des caractères; ils sont peu connus, parce qu'on les confond ordinairement avec les fondeurs en caractères, quoique leur travail soit bien différent. Que les caractères soient beaux ou laids, les fondeurs & imprimeurs n'en sont ni plus ni moins blâmables; & quoique chacun d'eux coopere à la beauté d'une édition, ils n'ont l'un & l'autre que le mérite de savoir bien choisir, l'un les meilleurs poinçons sur lesquels il forme les matrices de ses lettres, & l'autre les plus beaux caractères dont il imprime ses ouvrages.

Il n'est pas possible de bien graver des caractères lorsqu'on ignore le détail du mécanisme de la fonderie & de l'imprimerie; la théorie de l'impression est si nécessaire à un fondeur en caractères, qu'il doit y assujettir tout son travail, & savoir quelle est la figure la plus parfaite qui convient aux caractères qu'il veut fondre. Pour y réussir, il commence par faire le *calibre* qui est un petit morceau de laiton, de rôle, ou de fer blanc, quarré, pas plus épais qu'une carte, & sur lequel il taille la hauteur que doivent avoir les lettres.

Cette premiere opération faite, il y conforme ses poinçons, après avoir commencé par le *contre-poinçon*, qui est la figure intérieure de la lettre, à laquelle il ne donne pas trop de talut, de crainte qu'elle ne devienne trop épaisse par le long usage.

La gravure des caractères se fait en relief sur un des bouts d'un morceau d'acier d'environ deux pouces géométriques de long & de grosseur proportionnée à la grandeur de l'objet qu'on y veut former. On fait les poinçons du meilleur acier qu'on peut choisir; on commence par arrêter le dessin de la lettre; c'est une affaire de goût; & l'on a vu en différens temps les lettres varier, non dans leur forme essentielle, mais dans les rapports des différentes parties de cette forme entre elles. Nous prendrons ici pour exemple le dessin arrêté d'une lettre majuscule, B. Cette lettre, comme l'on voit, est composée de parties blanches & de parties noires. Les premieres sont creuses, & les secondes sont saillantes.

Pour former les parties creuses, on travaille un contre-poinçon d'acier qui a la forme des parties blanches: ce contre-poinçon étant bien formé, trempé dur & un peu recuit afin qu'il ne s'égrene pas, sera tout prêt à servir.

Le contre-poinçon étant fait, il faut faire le poinçon: pour cela on prend du bon acier; on en dresse un morceau de grosseur convenable, que l'on fait rougir au feu pour le ramollir: on le coupe par tronçons de la longueur que nous avons dit plus haut: on arrondit un des bouts qui doit servir de tête, & l'on dresse bien

à la lime l'autre bout, en sorte que la face soit bien perpendiculaire à l'axe du poinçon, ce dont on s'assure en le passant dans l'équerre à dresser.

L'équerre à dresser est un morceau de bois ou de cuivre formé par deux parallépipèdes qui forment un angle droit sur la ligne, en sorte que quand l'équerre est posé sur un plan, cette ligne soit perpendiculaire au plan. La partie inférieure de l'équerre, celle qui poise sur le plan, est garnie d'une semelle d'acier ou d'autre métal, bien dressée sur la pierre à huile, qui doit être elle-même parfaitement plane.

Lorsqu'on a préparé le poinçon, comme on l'a dit, on le fait rougir au feu quand il est très-gros. Quand il ne l'est point, il suffit que l'acier soit recuit. Pour recevoir l'empreinte du contre-poinçon, on le serre dans un tas dans lequel il y a une ouverture propre à le recevoir. On l'y affermit par deux vis, la face perpendiculaire à l'axe tournée en haut; on présente à cette face le contre-poinçon qu'on enfonce à coups de masse d'une ligne ou environ dans le corps du poinçon qui reçoit ainsi l'empreinte des parties creuses de la lettre. On retire ensuite le contre-poinçon; on ôte le poinçon du tas; on le dégrossit à la lime, & on le dresse sur la pierre à l'huile avec l'équerre; cette opération sert à enlever les barbes que la lime a occasionnées; on finit les parties saillantes de la lettre à la lime, & quelquefois au burin.

On place ensuite le poinçon dans l'angle de l'équerre; on l'y assujettit avec le pouce; & avec le reste de la main dont on tient l'équerre extérieurement, on promène le tout sur la pierre à l'huile, sur laquelle on a soin de répandre un peu d'huile d'olive. La pierre use à la fois & la semelle de l'équerre & la partie du poinçon: mais comme l'axe du poinçon conserve toujours son parallélisme avec l'arête angulaire de l'équerre, & que l'équerre, à cause de la grande étendue de sa base, ne perd point sa direction perpendiculaire au plan de la pierre; il s'ensuit qu'il en est de même du poinçon, dès qu'il est dressé, & que le plan de la lettre

est bien perpendiculaire à l'axe du poinçon.

Quand le poinçon a reçu cette façon, on le trempe pour le durcir. On le fait ensuite un peu revenir ou recuire.

Tous les poinçons des lettres d'un même corps doivent avoir une hauteur égale relativement à leur figure.

Les poinçons étant faits passent par les mains du fondeur, qui doit examiner si les poinçons qu'il achète ou qu'il fait ont l'œil bien terminé & d'une profondeur suffisante, & si les bases & sommets des lettres se renferment bien entre des parallèles. On commence ordinairement par la lettre M, & c'est elle qui sert de règle pour les autres.

La fonderie en caractères est une suite de la gravure des poinçons. Le terme *fonderie en caractères* a plusieurs acceptions: il se prend ou pour un assortiment complet de poinçons & de matrices de tous les caractères, signes, figures, &c. servant à l'imprimerie, avec les moules, fourneaux & autres ustensiles nécessaires à la fonte des caractères, ou pour le lieu où l'on fabrique les caractères, ou pour l'endroit où l'on prépare le métal dont ils sont formés, ou enfin pour l'art même de les fondre; c'est de cet art que nous parlerons.

Les premiers fondeurs étoient graveurs, fondeurs & imprimeurs, c'est-à-dire qu'ils travailloient les poinçons, frappaient les matrices, tiroient les empreintes des matrices, les dispoisoient en formes, & imprimoient. Mais l'art est divisé en trois branches par la difficulté qu'il y avoit de réussir également bien dans toutes.

Lorsque le fondeur s'est pourvu de bons poinçons, il travaille à former des matrices; pour cet effet, il prend le meilleur cuivre de rosette qu'il peut trouver; il en forme à la lime de petits parallépipèdes, longs de quinze à dix-huit lignes, & d'une base & largeur proportionnées à la lettre qui doit être formée sur cette largeur. Ces morceaux, dressés & recuits sont posés l'un après l'autre sur un tas d'enclume: on applique dessus, à l'endroit qui convient, l'extrémité gravée du poinçon; & d'un ou de plusieurs coups de marteau, on l'y fit entrer d'une profon-

deur déterminée depuis une demi-ligne jusqu'à une ligne & demie.

Par cette opération, le cuivre prend exactement la forme du poinçon, & devient un véritable moule de corps de lettre semblable à celle du poinçon, & c'est par cette raison qu'on lui a donné le nom de *matrice*. Le nom de moule a été réservé pour un assemblage dont la matiere n'est que la partie principale.

Quelque bien que les *matrices* soient frappées, elles seroient encore imparfaites, si le fondeur n'avoit le soin de les *justifier*, c'est-à-dire, de limer toutes leurs faces avec tant de précision, qu'elles soient de même niveau, & qu'elles ne portent pas plus de cuivre d'un côté que d'autre.

Après la justification il les pare, c'est-à-dire, qu'il y fait en dessous un *talut* ou entaille qui est vis-à-vis de l'œil de la lettre, & deux petits crans, l'un au dessous, l'autre au dessus, pour les tenir ensemble avec le morceau de peau qu'on nomme une *attache*.

La premiere opération qu'on ait à faire quand on a construit & disposé le moule, est de préparer la matiere dont les caracteres doivent être fondus. Pour cet effet on prend du plomb & du régule d'antimoine, on les fond séparés l'un & l'autre ; & on les mêle ensuite, mettant quatre cinquièmes de plomb & un cinquième de régule ; ce mélange donne un composé propre pour la fonte des caracteres.

Quand ce métal est fluide, & qu'on a fait les essais au moule & à la matrice pour vérifier si la lettre qu'on veut fonder se trouve d'approche & de ligne, on prend de la main gauche le moule garni de la matrice, & de la droite une petite cuiller de fonte qui ne tient pas plus de métal qu'il en faut pour une lettre ; on verse à l'orifice du moule la cuiller pleine de fonte, en baissant & relevant subitement la main gauche, afin que le métal se précipite au fond de la matrice & en prenne la figure ; ce mouvement, qui doit être fait avec vitesse, est d'autant plus nécessaire que le métal se mouleroit mal, parce qu'il se fige dès qu'il touche le fer. La lettre étant formée, on appuie le pouce de la main

droite sur le haut de la matrice, afin qu'en faisant la bascule, elle se détache de la lettre ; on referme le moule dès que la lettre en est sortie, & on réitere cette opération jusqu'à deux & trois mille fois par jour.

Il ne faut pas s'imaginer que la lettre, au sortir du moule soit achevée, du moins quant à ce qui regarde son corps ; car pour le caractère il est parfait ; il est beau ou laid, selon que le poinçon qui a servi à former la matrice a été bien ou mal gravé. La lettre apporte avec elle, au sortir du moule, une éminence de matiere de forme pyramidale, adhérente par son sommet au pié de la lettre. Cette partie de métal qu'on appelle *jet*, est formée de l'excédant de la matiere nécessaire à former le caractère, qu'on a versée dans le moule. On la sépare facilement du corps de la lettre au moyen de l'écrantage que les plans inclinés des parties du moule appellés *jets* y ont formé : d'ailleurs la composition que l'addition de l'antimoine rend cassante presqu'comme de l'acier trempé, facilite cette séparation. Le jet séparé de la lettre s'appelle *rompue*.

Après que toutes les lettres sont rompues, c'est-à-dire, qu'on a séparé les jets qui se remettent à la fonte, on les frotte sur une meule de grès qu'on appelle *pierre à frotter*.

Lorsque les lettres ont été frottées ou créneées & ratiflées, on les arrange dans un *composeur* qui est une regle de bois entaillée sur laquelle on arrange les caracteres, la lettre en haut, & tous les crans tournés du même côté. Les caracteres ainsi rangés dans le composeur sont transportés sur les regles de fer : on les y place de maniere que leur pié soit en haut, & que le caractère porte sur la surface horizontale du *justifieur* qui n'est lui-même qu'un composeur de fer.

Le justifieur ainsi garni d'une rangée de caracteres est placé entre les deux jumelles du *coupoir*, qui est une sorte d'établi très-solide sur lequel sont fortement fixées deux jumelles.

Les caracteres étant arrangés, on les coupe avec un rabot de fer. Quand on veut couper les lettres, on place le rabot

sur le justifieur, en sorte que les parties faillantes des lettres soient entre les guides du rabot : on hausse ou l'on baisse le fer qui est un peu arrondi par son tranchant, afin qu'on puisse emporter autant de matière que l'on souhaite.

Les réglemens ont statué sur la hauteur des lettres ; il est ordonné que la lettre portera, depuis sa surface jusqu'à l'extrémité de son pié, dix lignes & demie de pié-de-roi.

Le retranchement de matière n'est pas le seul qui se fasse avec le rabot ; on est contraint d'enlever encore de l'étoffe au haut du caractère. Ce retranchement se fait des deux côtés aux lettres qui n'ont ni tête ni queue, & seulement du côté opposé à la queue lorsque les caractères en ont une.

Sans toutes les précautions que nous venons de détailler, avec les meilleurs caractères du plus habile graveur, un fondeur ignorant feroit un tort mauvais ouvrage.

On entend par fonderie en caractères un amas de matrices, de moules, de poinçons & d'ustensiles propres à remplir tous les objets de l'impression. Il y a vingt sortes de caractères qu'on appelle *corps* ; chacun de ces corps a ses lettres romaines & italiques.

Pour avoir une égalité de corps de toutes les lettres d'une fonte, on se sert de deux moyens. Le premier est de coucher une vingtaine de lettres d'un corps sur un *composeur* qui est fait exprès ; quand elles ont été ensuite vérifiées sur le justifieur, l'appréteur en couche d'autres sur le composeur ; lorsqu'elles excèdent, il leur donne quelques coups de couteau, & les égalise à la première justification. Le second moyen c'est de se servir du *prototype*, instrument qui règle la force du corps de tous les caractères en général, & leur donne une précision sûre.

Les caractères à imprimer paient en France les droits de sortie, comme mercerie, à raison de trois livres du cent pesant.

Les fondeurs de caractères d'imprimerie, qui ne sont guère que cinq ou six dans Paris, sont du corps des libraires & imprimeurs.

Les maîtres ne peuvent prendre ni retirer les apprentis, compagnons fondeurs & ouvriers l'un de l'autre, sous peine de cinquante livres d'amende, & des dommages & intérêts du maître que l'apprentif ou compagnon aura quitté.

FONDEUR EN CUIVRE. Les maîtres fondeurs ont droit de fondre toutes sortes de grands & de petits ouvrages de métal ; mais ils ne fondent ordinairement que de légers ouvrages, tels que sont des croix d'églises, des chandeliers, des ciboires, des encensoirs, des lampes, des bosseltes, &c. Il y a cependant des maîtres dans cette communauté qui se sont distingués par la beauté des ouvrages qui sont sortis de leurs fonderies ; tel a été sur la fin du dix-septième siècle *Pierre le Clerc*, & depuis, ses enfans, qui ont fondu pour l'église de Notre Dame de Paris, & pour plusieurs autres églises de la capitale & des provinces, des aigles ou pupitres, des lampes, des tabernacles, des croix & des chandeliers d'un poids & d'un dessin au dessus de tout ce qu'on avoit vu jusqu'alors en ce genre.

Le sable que les maîtres fondeurs de Paris emploient pour leur fonte, se prend aux fablonnières de Fontenay, à deux lieues de cette capitale : il est d'abord d'une couleur tirant sur le jaune, fort doux & un peu gras ; mais lorsqu'il a servi, il devient tout noir à cause du charbon en poudre dont on se sert pour les moules.

Chaque fois qu'on veut se servir de ce sable, il faut le corroyer à plusieurs reprises sur une planche large d'environ un pié, qui porte sur les bords d'une espèce de coffre ou bahut aussi de bois, dans lequel ce sable est enfermé, & où il retombe à mesure qu'il est corroyé. Ce corroi se fait avec un cylindre de bois long de deux piés, & d'environ deux pouces de diamètre, & une espèce de couteau fait d'une lame d'épée rompue, emmanchée de bois par un bout, dont on se sert alternativement en recoupant le sable avec le couteau quand il a été plusieurs fois passé sous le rouleau.

Pendant qu'un compagnon corroie le sable, un autre prépare les moules, & en plaçant sur une planche de longueur & de largeur proportionnées à la quantité & à la forme

forme des ouvrages qu'on veut fondre , les modeles en bois ou en cuivre dont le sable doit recevoir l'empreinte.

Au milieu de la planche & dans toute sa longueur , se place une moitié de petit cylindre de cuivre qui est destiné à faire le maître jet pour couler le métal , en observant qu'il touche d'un bout le bord de la planche , & qu'il n'aille de l'autre que jusqu'au dernier modele qui y est placé. Il y a aussi plusieurs petits jets de traverse pareillement de cuivre , pour distribuer le métal également par-tout.

Tout étant ainsi disposé sur la planche , on y met un chassis de bois d'un pouce environ de largeur , & d'une hauteur convenable à l'élévation des modeles : ensuite on couvre légèrement la planche & les modeles avec du charbon pulvérisé & passé au tamis , pour qu'ils se puissent lever plus aisément de dessus le sable auquel ils s'attacheroient sans cette précaution , à cause qu'on l'emploie un peu humide. Cette poudre mise , on remplit tout le chassis de sable qu'on applatit & qu'on presse fortement avec une espee de batte de bois de figure triangulaire.

Ce premier chassis étant fini , on le renverse pour en dépouiller les pieces , c'est-à-dire , pour les tirer du sable ; ce qui se fait en les cernant un peu tout autour avec un petit instrument de fer plat & coupant par un bout , qu'on appelle une *tranche*. Ensuite l'on travaille tout de suite à la contre-partie du moule , dans un chassis semblable au premier , excepté qu'il a des chevilles qui , entrant dans des trous qui sont à l'autre chassis , quand ils sont joints , que les cavités du modele que doit remplir le métal , se trouvent parfaitement opposées l'une à l'autre.

A mesure que les chassis sont ainsi modelés , on les porte au fondeur qui , après avoir augmenté le maître jet dans sa contre-partie avec une tranche de cuivre , & joint aux modelers les jets de traverse dans tous les deux chassis , les saupoudre de soie farine , & les met sécher sur le fourneau. Les deux pieces du moule étant suffisamment seches , elles se joignent par le moyen des chevilles , afin qu'elles ne puissent s'écarter par la violence du métal qui doit y

Tome XXXVI.

entrer tout enflammé par une ouverture ménagée à l'endroit du maître jet : on les serre dans des presses , les uns à vis , si les moules ne sont pas épais , & les autres à coins qui se nomment des *ferres* , si les moules sont trop épais pour entrer dans les presses à vis.

Les *ferres* sont de forts chassis de bois qu'on met aux deux bouts de chaque moule , & dans lesquels on les maintient unis par le moyen de coins aussi de bois qu'on y chasse avec autant de force qu'il en est besoin , en sorte néanmoins que le sable du dedans ne puisse en être ébranlé.

Les moules ainsi en presse s'arrangent auprès du fourneau pour être plus à portée de recevoir le métal au sortir du creuset. Dans le temps que trois ouvriers préparent de la sorte les moules , on fait fondre le métal dans un creuset de terre de dix pouces de hauteur , & de quatre de diamètre.

Le fourneau qui sert à cette fonte , ressemble assez en plusieurs de ses parties à la forge des ferruriers : il a comme elle une cheminée au dessus pour la fumée , un soufflet à côté pour exciter le feu , & un massif où se met le creuset. C'est proprement dans l'usage de ce dernier que consiste toute la différence du fourneau & de la forge. Il y a au milieu de ce massif une cavité quarrée de dix à douze pouces de large , qui pénètre jusqu'au fond ; elle est partagée en deux par une grille de fer ; la partie supérieure sert à mettre le creuset & le charbon ; l'inférieure reçoit les cendres.

Quand le charbon , qui doit être de bois bien sec , est suffisamment allumé , on place au milieu le creuset rempli de métal , & ensuite on le couvre d'un couvercle de terre ; & pour augmenter l'ardeur du feu qu'on excite par le vent du soufflet , on met encore un carreau de terre sur une partie de la cavité où est renfermé le creuset. A mesure que le métal se met en fusion , on remplit le creuset avec des pelotes de cuivre battues dans un mortier. Pour mettre ces pelotes dans le creuset , on se sert d'une espee de cuiller de fer à long manche , faire par le bout en forme de cylindre creusé , dont l'extrémité est

Sss

ouverte pour que la pelote en coule plus aisément.

La fusion étant en état, le fondeur, qui est le troisième des ouvriers dont nous avons parlé, prend le creuset tout en feu, & le porte aux moules avec des tenailles de fer dont les tenailles sont recourbées en forme circulaire pour mieux embrasser le haut du creuset.

Le métal se coule par l'ouverture qui aboutit au maître jet de chaque moule, le fondeur les parcourant tous successivement jusqu'à ce que le creuset reste vuide, ou du moins qu'il n'y ait pas assez de matière pour remplir un nouveau moule. La fonte étant finie, un quatrième compagnon, qui est aussi celui qui prépare & qui bat les pelotes pour le creuset, jette de l'eau fraîche dans les moules pour affiner le cuivre; & presque aussitôt après il tire les chassés des presses, & débarrasse l'ouvrage du sable qu'on corroie de nouveau pour d'autres moules. Les fondeurs coupent seulement les jets des ouvrages qu'ils ont fondus, & les vendent sans les réparer à ceux qui les ont commandés, & aux divers ouvriers qui en ont besoin.

La communauté des fondeurs avoit des statuts en 1281, qui furent renouvelés, augmentés, corrigés & approuvés en 1573, par lettres-patentes de Charles IX, du 12 janvier, enregistrées au parlement & au châtelet les mêmes mois & an. Ils n'éprouverent aucun changement jusqu'en 1691, que les charges de jurés, créées en titre d'office par la déclaration du roi Louis XIV de la même année, ayant été incorporées & réunies à cette communauté par lettres-patentes du 9 novembre, il fut ajouté à leurs statuts quelques articles dont les principaux concernent les droits de réception des apprentis & des maîtres.

Cette communauté est conduite par quatre jurés, dont deux sont élus chaque année: c'est à eux à marquer les ouvrages, dans leurs visites, avec leurs poinçons.

Chaque maître ne peut avoir qu'une seule boutique & un seul apprentif engagé au moins pour cinq ans.

Les fils de maîtres sont aussi obligés à un apprentissage de cinq ans chez leur père;

mais en quelque nombre qu'ils soient, ils n'excluent pas l'apprentif étranger.

Les apprentis des villes où il y a maîtrise sont reçus à celle de Paris, en apportant leur brevet d'apprentissage, & en servant quatre ans chez les maîtres. Il y a actuellement à Paris trois cents maîtres fondeurs.

Les fondeurs fabricateurs d'instruments de mathématiques ont les mêmes statuts, prennent les mêmes qualités, & ne différencient des fondeurs en cuivre que pour le coût des brevets d'apprentissage & de lettres de maîtrise.

J A S

JASMİN, (*Bot. Jard.*) en latin, *jasminum*; en anglais, *jasmine*; en allemand, *jasmin*.

Caractère générique.

Un calice permanent, cylindrique & divisé en cinq parties aiguës, porte une fleur monopétale, découpée aussi par les bords en cinq segmens qui s'étendent: au fond du tube de la fleur sont attachées deux étamines courtes & terminées par des sommets alongés: dans le milieu se trouve un embryon arrondi surmonté d'un style. L'embryon devient une baie ovale & succulente qui renferme deux semences plates du côté où elles se joignent, & convexes dans leurs côtés extérieurs.

Especes.

1. *Jasmin* à feuilles opposées empenées, à folioles pointues. *Jasmin* blanc commun.

Jasminum foliis oppositis pinnatis, foliolis acuminatis. Mill.

Common white jasmine.

2. *Jasmin* à feuilles alternes, tantôt simples, tantôt à trois folioles, à branches anguleuses. *Jasmin* jaune commun.

Jasminum foliis alternis, ternatis, simplicibusque, ramis angularis. Hort. Cliff.

Common yellow jasmine.

3. *Jasmin* à feuilles alternes, à folioles larges & entières à trois ou à cinq, dont la terminale est pointue, à branches

rondes & polies, à fleurs jaunes & baies noires.

Jasminum foliis alternis, foliolis latis integerrimis, ternatis & quinnatis extimo cuspidatim desinente, ramis leviter angulatis, cortice glabro, flore luteo, fructu nigro. Hort. Colomb. Cette espece n'est pas dans Miller.

4. *Jasmin* à feuilles alternativement empennées & ternées, à rameaux anguleux. N°. 2, de Miller. *Jasmin* jaune d'Italie.

Jasminum foliis alternis ternatis, pinnatisque, ramis angulatis. Hort. Upsal.

Italian yellow jasmine.

5. *Jasmin* à feuilles opposées, empennées, à folioles courtes & obtuses. *Jasmin* d'Espagne.

Jasminum foliis oppositis pinnatis, foliolis brevioribus obtusis. Miller.

Catalonian jasmine.

6. *Jasmin* à feuilles alternes en tresse, à folioles ovales, à rameaux cylindriques.

Jasminum foliis alternis ternatis, foliolis ovatis, ramis teretibus. Miller.

Yellow Indian jasmine.

7. *Jasmin* à feuilles opposées en tresse, à folioles cordiformes pointues. *Jasmin* des Açores ou Açores.

Jasminum foliis oppositis ternatis, foliolis cordato-acuminatis. Mill.

Azorian jasmine. Ivy-leav'd jasmine.

8. *Jasmin* à feuilles lancéolées, opposées, très-entieres; à fleurs solitaires, portées par des calices dont les segmens sont très-aigus. *Jasmin* de Malabar à fleurs larges.

Jasminum foliolis lanceolatis, oppositis, integerrimis, calicibus acutioribus, pedunculis unifloris. Mill.

Large flowering Malabar jasmine.

Quelques auteurs ont rangé l'arbre café parmi les *jasmîns*, & certainement la ressemblance est parfaite à l'égard de la baie; mais la fleur est très-différente; celle du café n'est point découpée par les bords, & celle du *jasmin* est divisée en cinq parties. La fleur du *jasmin* n'a que deux étamines; celle du café en porte cinq.

Le *jasmin* n°. 2, originaire de la côte de Malabar, & de quelques autres parties des Indes, a été apporté, il y a très-long-

temps en Europe; on l'a fait passer successivement des terres chaudes dans les orangeries; maintenant on le plante en pleine terre à de bonnes expositions, & nos hivers les plus rigoureux ne lui font essuyer que peu de perte. Cet ancien colon a prodigieusement multiplié sous nos ciels froids, & peut être le temps & l'habitude pourront-ils le naturaliser entièrement: quoique ses fleurs abondantes brillent sans nombre sur ses tiges, & qu'elles ajoutent aux exhalaisons odorantes de l'été des parfums délicieux, il ne s'est point encore jusqu'à présent prêté à l'acte de la génération qui demande le concours de toutes les forces végétales. On ne l'a pas encore vu fructifier en Europe.

On sait que le *jasmin* est très-propre à garnir des murs & des treillages dans les lieux abrités. Il y en a une variété à feuilles panachées de jaune, & une à feuilles panachées de blanc. La première se plante à l'exposition de l'est & du couchant; la seconde plus délicate, demande le midi ou le sud-est.

Le *jasmin* commun est un des plus précieux ornemens des bosquets de juillet & d'août. On peut en garnir le bas des tonnelles, il embaumeroit délicieusement l'air frais qu'on y va respirer. Qu'on le jette en buisson parmi des arbrustes toujours verts qui lui serviroient d'abri, & sur lesquels ses festons fleuris serpenteroient avec grace; qu'on le déploie en haie devant une palissade de ces arbrustes, qui le pareiroient des vents froids; sous toutes ces formes il fera d'un effet charmant, & ce tribut de l'Inde embellira nos étés. C'est à l'Orient que nous devons les fleurs, les fruits & les arts de notre sauvage Europe. On aura soin de répandre de la lièrre au pied des *jasmîns* pour garantir leurs racines; si on enveloppe leurs branches dans de la paille, on aura le plaisir de les voir entières au printemps; & l'on pourra élever les *jasmîns* plus vite à la hauteur qu'on veut leur donner. Ils se multiplient sans peine par les marcottes qu'on couche au printemps, un an après elles sont pourvues de bonnes racines. C'est vers la mi-avril qu'il convient de les transplanter. Les boutures doivent être faites en automne & abritées

l'hiver. Elles m'ont bien réussi en avril & encore mieux en juillet.

La seconde espèce s'élève sur plusieurs verges grêles, vertes, à côtes saillantes, à la hauteur de huit ou dix piés ; on appuie ordinairement ce *jasmin* contre un mur ; mais il est plus agréable de le planter par touffes dans les boquets d'été & d'automne : ses feuilles sont d'un verd obscur & luisant, & se conservent tout l'hiver, lorsque cette saison n'est pas très-rigoureuse. Par les grands froids il perd quelques branches, & l'écorce des autres se tache d'une galle noire. Les fleurs naissent solitaires vers le bout des bourgeons, elles paroissent dès la fin de juin, & quelquefois on en voit encore en novembre ; elles sont d'un jaune vif, & font un joli effet éparfes sur la verdure sombre qui les fait ressortir ; mais elles sont inodores. Ce *jasmin* se multiplie très-aisément par la quantité de surgeons qu'il pousse de son pié. On peut lui confier les greffes des *jasmins* jaunes plus précieux.

Plusieurs raisons nous portent à croire que notre n°. 3 diffère de notre n°. 4 ; nous ne l'assurons cependant pas positivement. Ce *jasmin* est suffisamment décrit par sa phrase ; nous le conservons en pleine terre sans abri depuis plusieurs années, & il brave assez bien les hivers rigoureux. Nous l'avons vu fructifier.

Le *jasmin* n°. 4 porte quelquefois le nom de *jasmin d'Italie*. Les Italiens qui apportent des orangers dans nos climats, se chargent aussi de ces *jasmins*. La fleur est plus large que celle des *jasmins* jaunes communs sur lesquels on peut l'écussonner ou le greffer en ente & en approche. Le feuillage est glacé, fort agréable & presque pérenne. Ces *jasmins* greffés sont plus durs que ceux élevés de marcottes ou de boutures. Il peut supporter le froid de nos hivers ordinaires, si on le plante à une bonne exposition. On le conserve communément dans les serres avec les lauriers.

Le n°. 5 est appelé ordinairement *jasmin d'Espagne*, mais il est naturel de l'Inde & de l'île de Tabago ; tout le monde connoît ce bel arbruste & ses fleurs légères, dont les pétales d'un blanc éclatant en dedans, sont colorés en dehors d'un incarnat

délicieux, & exhalent l'odeur la plus suave : ce qui le rend encore plus précieux, c'est qu'il fleurit toute l'automne & une partie de l'hiver. M. Linnaeus n'en fait point une espèce distincte. Il l'a pris mal-à-propos pour une variété du *jasmin* commun. Miller croit qu'il a été trompé par les rejets du dessous de la greffe qui l'ont affamé, & ne lui ont présenté que l'aspect du *jasmin* blanc commun sur lequel on l'écussonne, on l'ente ou on le greffe en approche. J'ai vu pratiquer l'ente de ce *jasmin* d'une manière fort ingénieuse. On prend un scion de *jasmin* d'Espagne de la même grosseur que le bout coupé du sujet : on applatit ce scion en forme de coin & on l'ajuste dans la fente, de manière que les écorces coïncident des deux côtés, & que les canaux médullaires s'abouchent ; ainsi cette greffe reçoit la sève du sujet de tous les côtés. Cette greffe ingénieuse pourroit s'appliquer utilement à d'autres arbres d'une ente rebelle.

Lorsqu'on veut acheter des *jasmins* d'Espagne des marchands Italiens, il faut choisir ceux dont la greffe n'est ni chancie ni ridée ; on doit ensuite ôter les rejets qu'ils pourroient avoir poussés de leur pié, & plonger leurs racines dans un vase rempli d'eau qu'on mettra dans l'orangerie ; au bout de deux ou trois jours, on les enterra pour rafraîchir les branches & les racines, & on les plantera dans des pots remplis de bonne terre légère ; on enterrera ces pots dans une couche tempérée, ombragée avec des paillassons, & lorsqu'ils auront fait une pousse suffisante, on les accoutumera graduellement à l'air libre & à l'action des rayons solaires. Ces *jasmins* peuvent soutenir nos hivers en pleine terre, si on les plante près d'un mur exposé au midi pour les palisser contre un treillage ; mais on ne doit point oublier de mettre dès le mois de novembre de la litière autour du pié, & de choisir un jour très-sec pour envelopper la tige avec du foin, & tendre un paillasson par-dessus les branches. On aura soin de lever ces couvertures par les temps doux & humides de l'hiver, & de les soulever de temps à autre pour donner de l'air & empêcher que le bois ne se chancisse ou ne se ride. Avec ces

précautions on aura de très-beaux espaliers de *jasmin* d'Espagne, qui donneront de plus belles fleurs & en plus grande quantité que ceux emprisonnés dans les pots.

Le *jasmin* n°. 6, croît naturellement dans l'Inde, il s'éleve sur un tronc droit, à huit ou dix piés, l'écorce est brune, la vigueur de ses branches fait qu'elles se soutiennent d'elles-mêmes; les feuilles sont alternes, composées de trois folioles d'un verd luisant; elles sont ovales, entières & pérennes: les fleurs d'un jaune éclatant, naissent en grappes au bout des bourgeons, & répandent une très-agréable odeur: on en jouit depuis juillet jusqu'à la fin de novembre; souvent il leur succede des baies noires.

On le multiplie par les marcottes, qu'il faut faire en mars, à la maniere des marcottes d'oiller, & en les arrosant convenablement; elles seront assez enracinées un an après pour pouvoir être sevrées & plantées chacune dans un pot; on peut aussi le greffer en approche sur le *jasmin* jaune commun. Les boutures faites en avril ou en juin, dans des pots qu'on plongera dans une couche tempérée & ombragée, réussiront assez bien; cette espece demande l'orangerie.

L'espece n°. 7, est naturelle des Açores, elle pousse de longues branches grêles qui demandent d'être soutenues, & qu'on peut élever à une hauteur considérable: les fleurs d'un blanc net sont assez larges, & naissent au bout des branches en grappes lâches, elles exhalent une odeur délicieuse; il n'est pas plus délicat que le *jasmin* d'Espagne. Miller dit en avoir vu un pié en pleine terre contre un mur, dans le jardin de Hampton-court: ce qu'il y a de certain, c'est que la serre la moins bonne lui suffit.

La huitieme espece a été apportée du cap de Bonne-Espérance, par le capitaine Hutchinson, qui l'a découverte à un petit nombre de milles dans les terres où elle croissoit naturellement; il fut conduit vers cette charmante production par l'atmosphère odorante de ses fleurs qui s'étendoit au loin: il y retourna le lendemain, dit Miller, la fit enlever en motte & mettre dans un pot, elle continua de fleurir pendant le trajet, & elle arriva en Angle-

terre en bon état; elle a décoré depuis quelques années le jardin curieux de M. Richard Wardner, à Woodfort, comté d'Essex; il en donna à Miller des branches, qui le mirent à portée de faire dessiner ce *jasmin*, dont il enrichit sa cent quatre-vingtième planche, dans la collection de figures de plantes gravées qu'il a donnée au public.

Il paroît, dit Miller, que cet arbrisseau n'a été connu d'aucun botaniste; car on ne rencontre nulle part, ni sa figure, ni sa description; il s'en trouve une espece de gravée dans la collection appelée le *jardin de Malabar*; & dans les plantes de Ceylan, par Burman, qui approche beaucoup de celle-ci, elle est appelée *nandivervatum major*. Hort. Mal. mais elle differe de notre *jasmin* par des feuilles plus longues & plus étroites; le tube de ses fleurs est plus large, & les segmens de ses bords sont moins étendus; ce qu'il y a de très-singulier, c'est que ce *jasmin* dont nous parlons étoit inconnu aux habitans du Cap, qu'il n'y avoit pas un seul individu de cette espece dans leurs jardins de botanique, & que le capitaine Hutchinson n'en put jamais découvrir d'autre pié que celui dont il a enrichi l'Angleterre.

Le tronc de ce *jasmin* est ligneux & robuste, il se divise en plusieurs branches, dont l'écorce polie est d'abord verte, & devient ensuite grise; les branches naissent deux à deux, & ont des joints courts; les feuilles, dont la consistance est épaisse, sont aussi attachées deux à deux aux bourgeons, elles ont cinq pouces de long, & deux & demi de large au milieu, & diminuent insensiblement par les deux extrémités: les fleurs naissent au bout des branches, & sont assises à l'aisselle des feuilles, une à une, sur chaque pédicule. Le calice est un tube à cinq angles, dont les bords sont découpés en cinq segmens alongés, étroits & terminés en pointes très-aiguës: la fleur est monopétale, elle est découpée en nombre de segmens profonds; mais ces segmens sont tous joints au tube par le bas: cette fleur a donc l'aspect des fleurs polypétales, mais il s'en trouve qui sont plus doubles que les autres; celles-ci ont trois ou quatre rangs de segmens, & on ne leur trouve qu'une

étamine : dans les moins doubles on en trouve tantôt deux , tantôt trois , de sorte qu'il n'est pas possible d'assigner par ces parties sexuelles la classe & le genre de cette plante. Comment pourroit-on (dit Miller) déterminer le genre d'une espèce par des individus à fleurs doubles , dont les parties sexuelles varient suivant qu'elles le sont plus ou moins : c'est en vain qu'on a cru pouvoir saisir un caractère constant à l'inspection seule de l'embryon imparfait de ces fleurs ; ceux-ci vus avec une forte loupe , peu de temps après leur formation , n'ont paru être autre chose que des projets de capsule à plusieurs semences. Des embryons de capsules monospermes , examinés de cette manière par des personnes prévenues de leur opinion , pourrout de même être pris pour des capsules polyspermes. Comme j'ai reçu depuis peu (continue notre auteur) de Ceylan, des semences de ce *jasmin* , dont les fleurs sont simples ; semences qui sont accouplées deux à deux dans les baies , ainsi que celles du café & du *jasmin* des Azores , & que ces semences ont levé dans le jardin de Chelsea ; lorsque ces plantes fleuriront , on pourra déterminer si notre arbrisseau appartient au genre des *jasmins* ou à celui du café ; certainement c'est à l'un ou à l'autre , & c'est une précipitation reprehensible en botanique que de vouloir en faire un nouveau genre.

Cette plante se multiplie aisément par les boutures , qu'il faut prendre des jeunes branches. (*M. le Baron de TSCHOUDI.*)

M A I

MAITRES-D'HOTEL ORDINAIRES DU ROI. Le droit le plus éminent de leur charge a toujours été de servir sa majesté , recevoir ses ordres & les faire exécuter ; ordonner & arrêter les dépenses de sa maison ; veiller à leur juste application sous l'autorité de monseigneur le grand-maitre de France , & répondre en leurs noms du service. (Droits consignés dans tous les édits & déclarations depuis 1153 jusqu'en 1726.

Ils sont autorisés de même à se faire rendre compte dans des assemblées de

U T R

bureau des dépenses , d'en connoître l'emploi & d'en suivre la destination ; aucune n'est allouée à la chambre des comptes , sans la signature de deux maitres-d'hôtel du roi.

Leur fonction est de prendre l'ordre du roi , en l'absence du grand-maitre ou premier maitre d'hôtel , ce qu'ils peuvent faire au *début* ou à l'ordre militaire ; de porter le bâton au grand-couvert & dans les cérémonies ; de présenter la serviette au prince du sang qui donne à laver à sa majesté , & de la lui présenter eux-mêmes en l'absence de princes ou princesses du sang.

Ils font l'essai à la bouche des viandes qui sont portées sur la table du roi.

Ils entrent dans le cabinet pour annoncer à sa majesté qu'elle est servie.

Leur place au grand-couvert est à côté du fauteuil du roi à droite après son premier médecin.

Ces charges sont au nombre de douze , trois par quartier , dont une tombe dans le casuel du grand-maitre ; mais elles ont toutes les mêmes prérogatives & commandent sous ses ordres à tous les officiers de la bouche.

Ils prêtent serment entre les mains du grand-maitre de France de veiller avec exactitude à la bonne administration des parties qui leur sont confiées.

Ils ont l'honneur d'être présentés par lui à sa majesté.

U T R

UTRECHT , ville remarquable des Pays-Bas & capitale de la province de même nom. On se reprocheroit d'avoir oublié de faire connoître dans cet ouvrage tout ce qui a contribué à l'illustration de cette ville. Les grands hommes qu'elle a vu naître dans son sein , & qui ont fait tant d'honneur aux sciences & aux arts , méritent avec raison d'y tenir une place distinguée. Voici la liste de ceux qui ont eu le plus de réputation.

Leusden (Jean) naquit à *Utrecht* , l'an 1624 , & mourut en 1699 , âgé de 75 ans. Il s'attacha particulièrement à l'étude des langues orientales , & mit au jour un

grand nombre d'ouvrages. Ses éditions de la bible en hébreu , & du nouveau testament en grec , sont estimées. Il a eu soin de l'édition du *synopsis criticorum* de Polus , faite à *Utrecht* ; il a partagé avec Villemandius la peine de l'édition des œuvres de Lightfoot ; sans parler du nouveau testament syriaque imprimé à Leyde en 1708 , en deux tomes in-4°. auquel il a travaillé conjointement avec Schaaf.

De Roy (Henri) , en latin *Regius* , médecin & philosophe cartésien , naquit à *Utrecht* en 1598 , & mourut en 1679. Il enseigna la nouvelle philosophie de Descartes , mais d'une manière qui lui attira la haine des théologiens , & des partisans d'Aristote. Les curateurs de l'université furent obligés de se mêler de cette querelle , & eurent bien de la peine à l'appaîser. Regius eut encore des disputes avec Primerose & Silvius sur la circulation du sang qu'il admettoit ; cette question médicale fut traitée de part & d'autre par des discours injurieux & outrageans , aujourd'hui l'on rit des disputes élevées sur un fait aussi démontré.

Schoockius (Martin) , littérateur , naquit à *Utrecht* en 1614 , & mourut à Francfort-sur-l'Oder l'an 1665 , âgé de 51 ans. Il a publié quantité de dissertations sur des sujets assez curieux ; par exemple , de *naturâ soni* ; de *ovo & pullo* ; de *helenistis* ; de *harengis* ; de *scepticismo* ; de *inundationibus* ; de *tursis* , seu de *cespizibus bituminosis* ; de *buiyro* ; de *ciconiis* ; de *extasi* ; de *cerevisiâ* ; de *sternutatione* ; de *linô* ; de *tulippis* , &c. Voyez le pere Nicéron , *mémoire des hommes illustres* , tome XII , page 364-388.

Mais les Tollius freres ; (Corneille , Jacques & Alexandre) se sont acquis dans la littérature une réputation fort supérieure à celle de Schoockius.

Tollius (Corneille) , mort en 1662 , a donné quelques ouvrages , & entr'autres , I. *palæphat. de incredibilibus cum notis* , Amsterdam , 1649 , in-12. II. *Joannis Cinnami de rebus gestis imperat. Constantinop. Comnenorum histor.* livre IV. *Utrecht* , 1652 , in-4°. Tollius a été le premier qui ait publié cet auteur avec une version latine ; mais du Fresne en a

donné une magnifique édition à Paris , 1670 , in-fol. de l'imprimerie royale.

Tollius (Jacques) mena une vie fort errante , tantôt en Hollande , tantôt en Allemagne , tantôt en Italie ; enfin il mourut très-pauvre dans sa patrie en 1696 ; voici ses ouvrages. I. Une édition d'Aufone , *Gonda* , 1668 ; II. *Fortuita* , Amsterdam , 1687 , in-8°. L'auteur se propose de faire voir dans ce livre , que presque toute la mythologie de l'antiquité , ne contient que des mystères de la chymie ; rien n'est comparable à cette folie , & à son entêtement pour la pierre philosophale. III. En 1694 , il publia à *Utrecht* son *Longin* , in-4°. Cette édition est très-belle & très-bonne. Tollius s'est servi d'un exemplaire collationné sur un ms. de la bibliothèque du roi à Paris , & des leçons des trois mss. de la bibliothèque du Vatican. La version latine est entièrement de lui. En 1710 , M. Hudson donna à Oxford une nouvelle édition de *Longin* , in-8°. dans laquelle il a conservé la version de Tollius corrigée en quelques endroits. L'année suivante Lchurtzfleisch publia une nouvelle édition de *Longin* , *Wittebergæ* , 1711 , in-4°. & cette dernière mérite la préférence pour les choses sur celle d'Angleterre , mais l'impression en est détestable.

En 1696 , Jacques Tollius donna un ouvrage de Bacchini , traduit de l'italien , de *fistris* , eorumque *figuris* , cum *notis* , *Utrecht* , in-4°. inséré dans le trésor d'antiquités romaines de Grævius , tome IV. La même année notre savant publia : *insignia itinerarii Italici* , quibus continentur *antiquitates sacræ* , *Utrecht* , 1696. Ce volume contient cinq anciennes pieces importantes , tirées des bibliothèques de Vienne & de Léipsick. Quatre ans après sa mort , M. Henninius a donné au public la relation des voyages de Tollius sous ce titre : *Jacobi Tollii epistolæ itinerariæ* , Amsterdam , 1700 , in-4°. Il y a bien des choses curieuses dans ces lettres , surtout dans la cinquième , qui contient la relation du voyage de Hongrie.

Tollius (Alexandre) , mort en 1675 , est connu par son édition d'Appien : *Appiani Alexandrini roman. histor.* Amf-

terdam 1670, in-8°. deux volumes. Cette édition d'Appien est belle, & d'un caractère fort net.

Utenbogaert (Jean), célèbre théologien parmi les remonstans, naquit à *Utrecht* en 1557, & mourut à la Haye en 1644, dans la 88^e année de son âge. C'étoit un homme très-savant, dont l'esprit, la conduite & les manières gagnèrent d'abord le cœur de Maurice; mais ce prince finit par le maltraiter sans aucun sujet légitime, ainsi qu'il paroît en ce que Louise de Coligni, & Frédéric Henri son fils, eurent toujours une estime singulière pour *Utenbogaert*, étant bien convaincus que le prince d'Orange lui avoit fait tort.

Utenbogaert écrivoit en sa langue avec beaucoup de sagesse & de précision; c'est ce qui se prouve par son *histoire des controverses* d'alors, par sa vie, & par plusieurs autres écrits hollandois qu'il publia. S'il n'avoit pas l'étendue & la pénétration de génie d'Episcopus, il le surpassoit peut-être en netteté & en simplicité de style. Mais ils eurent toute leur vie une très-grande déférence l'un pour l'autre, & il n'y eut jamais aucune diminution dans leur amitié, parce que la vertu en seroit les nœuds.

Il nous reste diverses lettres françoises d'*Utenbogaert* à Louise de Coligni. Si on les compare avec des lettres écrites en ce même temps par nos françois, on les trouvera aussi-bien tournées, & peut-être mieux; & pour les choses même, on verra qu'il n'y a rien que de sage, & qui ne convienne au caractère d'un homme de bien, prudent & retenu.

Il a publié un grand nombre d'ouvrages tous en hollandois: les deux principaux sont, son *histoire ecclésiastique*, depuis l'an 400, jusqu'en 1619, imprimée en 1646 & 1647, in-fol. & l'*histoire de sa vie*, qu'il acheva en sa 82^e année, en 1638. Cet ouvrage a paru après sa mort, en 1645, in-4°. & a été réimprimé en 1646. L'article de ce savant théologien, si long-temps persécuté dans sa patrie, a été fait avec grand soin par M. de Chaussepé dans son dictionnaire historique, & c'est un article extrêmement curieux.

Je finis cette courte liste par un homme de goût, écrivain poli, *Van-Effen* (Juste), né à *Utrecht* en 1684, & mort à Bois-le-Duc en 1735, étant alors inspecteur des magasins de l'état dans cette ville. Il cultiva de bonne heure la langue françoise, dans laquelle il a composé tous ses ouvrages, & qu'il écrit aussi-bien que peut le faire aucun étranger. Un esprit philosophique, des connoissances diversifiées, une assez grande vivacité d'imagination, & beaucoup de facilité, mirent M. Van-Effen en état de travailler avec distinction sur toutes sortes de matières. Il a eu beaucoup de part au journal littéraire; & comme il entendoit fort bien l'anglois, il a donné la traduction entière du *Mentor moderne*. Son parallèle d'*Homère* & de *Chaplain*, qui se trouve à la suite du chef-d'œuvre de l'*Inconnu*, par M. de Saint-Hyacinthe, est un badinage heureux, & très-bon dans son genre; mais le principal ouvrage de cet ingénieux écrivain, est son *milantrope*, qu'il fit à l'imitation du spectateur anglois. Cet ouvrage est mêlé de prose & de vers, & l'on peut dire qu'en général, le jugement y domine par-tout. La meilleure édition est celle de la Haye, en 1726, en deux vol. in-8°. (*Le Chev. DE JAUCOURT.*)

UTRECHT, seigneurie d', (*Géogr. mod.*) province des Pays-Bas, & l'une des sept qui composent la république des Provinces-Unies, entre lesquelles elle a le cinquième rang. Elle est bornée au nord par la Hollande & le *Zuiderzée*; au midi par le Rhin, qui la sépare de l'île de *Betau*; à l'orient par la *Veluwe* & la *Gueldres*; à l'occident par la Hollande encore. Ce pays étoit autrefois si puissant, qu'il pouvoit mettre sur pied une armée de quarante mille hommes, & quoiqu'il fût continuellement attaqué par les *Bataves*, par les *Frisons*, (& par les *Gueldrois*, qui l'environnent de tous côtés, il se défendit néanmoins vaillamment contre de si puissans ennemis.

On divise aujourd'hui la province d'*Utrecht* en quatre quartiers, qui sont le diocèse supérieur & inférieur, l'*Emsland*, & le *Montfort-land*. On y respire un air beaucoup plus sain qu'en Hollande, parce que

que le pays est beaucoup plus élevé, & moins marécageux.

Son gouvernement est semblable à celui de la province de Zélande. Il a néanmoins cela de particulier, que huit députés laïques, représentant l'ordre du clergé, ont séance dans l'assemblée des états de la province avec les députés des nobles, & des villes d'Utrecht, d'Amersfort, de Wyck, de Rhenen, & de Mont-fort.

Ce sont les cinq anciens chapitres de la ville d'Utrecht, qui fournissent les députés représentant le clergé. Les deux autres ordres élisent leurs députés, & c'est pour cela qu'on les nomme élus.

En 1672 les François se rendirent maîtres de toute la seigneurie d'Utrecht; mais ils furent obligés l'année suivante, d'en abandonner la conquête. Les états-généraux mécontents de la conduite de cette province, & de son aversion pour le prince d'Orange, l'exclurent du gouvernement de la république, de même que les provinces de Gueldres & d'Over-Issel; cependant ces trois provinces furent réunies à la généralité, le 29 de janvier 1674, & cette réunion a subsisté jusqu'à ce jour. (D. J.)

UTRICULARIA, f. f. (Hist. nat. bot.) nom donné par Linnæus au genre de plante

que les autres auteurs appellent *lentibularia*; son calice est une enveloppe à deux feuilles; la fleur est labiée & monopétale; la levre supérieure est droite & obtuse; la levre inférieure est large & sans découpure; le nectarium est fait en manière de corne, il est plus court que le pétale de la fleur, & sort de sa base. Les étamines sont deux filets courts & crochus, leurs bossettes sont petites & adhérentes ensemble, le pistil a le germe arrondi, le style est délié comme un cheveu & de la longueur du calice, le stigmate est fait en cône, le fruit est une grosse capsule conique, renfermant une seule cavité; les graines sont très-nombreuses. (D. J.)

U V A

UVAGE ou EUVAGE, f. m. (Sucrerie.) c'est ainsi qu'on appelle dans une sucrerie la partie du glacis garni en carreaux de terre cuite qui forme l'encaissement de chaque chaudière à sucre, & en augmente considérablement les bords. V. SUCRERIE, EDIFICE.

Les Negres charpentiers des isles, appellent *uvage* deux longues planches ou bordages placés le long des côtes d'une pyroque ou d'un canot servant à exhausser les bords. Voyez PYROQUE & EUVAGE.



ÉLOGE

De M. le président DE MONTESQUIEU.

L'INTÉRÊT que les bons citoyens prennent à l'ENCYCLOPÉDIE, & le grand nombre de gens de lettres qui lui consacrent leurs travaux, semblent nous permettre de la regarder comme un des monumens les plus propres à être dépositaires des sentimens de la patrie, & des hommages qu'elle doit aux hommes célèbres qui l'ont honorée. Persuadés néanmoins que M. de Montesquieu étoit en droit d'attendre d'autres panégyristes que nous, & que la douleur publique eût mérité des interprètes plus éloquens, nous eussions renfermé au dedans de nous-mêmes nos justes regrets & notre respect pour sa mémoire; mais l'aveu de ce que nous lui devons nous est trop précieux pour en laisser le soin à d'autres. Bienfaiteur de l'humanité par ses écrits, il a daigné l'être aussi de cet ouvrage; & notre reconnoissance ne veut que tracer quelques lignes au pié de sa Statue.

CHARLES DE SÉCONDAT, BARON DE LA BREDE ET DE MONTESQUIEU, ancien président à mortier au parlement de Bordeaux, de l'académie françoise, de l'académie royale des sciences & des belles-lettres de Prusse, & de la société royale de Londres, naquit au château de la Brede près de Bordeaux, le 18 janvier 1689, d'une famille noble de Guienne. Son trisaïeul, Jean de Secondat, maire d'hôtel de Henri II roi de Navarre, & ensuite de Jeanne, fille de ce roi, qui épousa Antoine de Bourbon, acquit la Terre de Montesquieu d'une somme de 10000 livres que cette princesse lui donna par un acte authentique, en récompense de sa probité & de ses services. Henri III roi de Navarre, depuis Henri IV roi de France, érigea en baronie la Terre de Montesquieu, en faveur de Jacob de Secondat, fils de Jean, d'abord gentilhomme ordinaire de la chambre de ce prince, & ensuite mestre-de-camp du régiment de Châtillon. Jean Gaston de Secondat, son second fils, ayant épousé la fille du premier président du parlement de Bordeaux, acquit dans cette compagnie une charge de président à mortier; il eut plusieurs enfans, dont un entra dans le service, s'y distingua, & le quitta de fort bonne heure: ce fut le père de Charles de Secondat, auteur de l'Esprit des Loix. Ces détails paroîtront peut-être déplacés à la tête de l'éloge d'un philosophe dont le nom a si peu besoin d'ancêtres; mais n'envions point à leur mémoire l'éclat que ce nom répand sur elle.

Les succès de l'enfance, présage quelquefois si trompeur, ne le furent point dans Charles de Secondat: il annonça de bonne heure ce qu'il devoit être; & son pere donna tous ses soins à cultiver ce génie naissant, objet de son espérance & de sa tendresse. Dès l'âge de vingt ans, le jeune Montesquieu préparoit déjà les matériaux de l'Esprit des Loix, par un extrait raisonné des immenses volumes qui composent le corps du Droit Civil; ainsi autrefois Newton avoit jeté dès sa premiere jeunesse les fondemens des ouvrages qui l'ont rendu immortel. Cependant l'étude de la jurisprudence, quoique moins aride pour M. de Montesquieu

que pour la plupart de ceux qui s'y livrent, parce qu'il la cultivoit en philosophe, ne suffisoit pas à l'étendue & à l'activité de son génie; il approfondissoit dans le même temps des matieres encore plus importantes & plus délicates, & les discutoit dans le silence avec la sagesse, la décence, & l'équité qu'il a depuis montrées dans ses ouvrages.

Un oncle paternel, président à mortier au parlement de Bordeaux, juge éclairé & citoyen vertueux, l'oracle de sa compagnie & de sa province, ayant perdu un fils unique, & voulant conserver dans son corps l'esprit d'élevation qu'il avoit tâché d'y répandre, laissa ses biens & sa charge à M. de Montesquieu; il étoit conseiller au parlement de Bordeaux depuis le 24 février 1714, & fut reçu président à mortier le 13 juillet 1716. Quelques années après, en 1722, pendant la minorité du roi, sa compagnie le chargea de présenter des remontrances à l'occasion d'un nouvel impôt. Placé entre le trône & le peuple, il remplit en sujet respectueux & en magistrat plein de courage l'emploi si noble & si peu envié, de faire parvenir au souverain le cri des malheureux; & la misère publique représentée avec autant d'habileté que de force, obtint la justice qu'elle demandoit. Ce succès, il est vrai, par malheur pour l'état bien plus que pour lui, fut aussi passager que s'il eût été injuste; à peine la voix des peuples eut-elle cessé de se faire entendre, que l'impôt supprimé fut remplacé par un autre; mais le citoyen avoit fait son devoir.

Il fut reçu, le 3 avril 1716, dans l'académie de Bordeaux, qui ne faisoit que de naître. Le goût pour la musique & pour les ouvrages de pur agrément avoit d'abord rassemblé les membres qui la formoient. M. de Montesquieu crut avec raison que l'ardeur naissante & les talens de ses confreres pourroient s'exercer avec encore plus d'avantage sur les objets de la physique. Il étoit persuadé que la nature, si digne d'être observée par-tout, trouvoit aussi par-tout des yeux dignes de la voir; qu'au contraire les ouvrages de goût ne souffrant point de médiocrité, & la capitale étant en ce genre le centre des lumieres & des secours, il étoit trop difficile de rassembler loin d'elle un assez grand nombre d'écrivains distingués; il regardoit les sociétés de bel esprit, si étrangement multipliées dans nos provinces, comme une espece ou plutôt comme une ombre de luxe littéraire, qui nuit à l'opulence réelle, sans même en offrir l'apparence. Heureusement M. le duc de la Force, par un prix qu'il venoit de fonder à Bordeaux, avoit secondé des vues si éclairées & si justes. On jugea qu'une expérience bien faite seroit préférable à un discours foible ou à un mauvais poëme; & Bordeaux eut une académie des sciences.

M. de Montesquieu nullement empressé de se montrer au public, sembloit attendre, selon l'expression d'un grand génie, *un âge mûr pour écrire*; ce ne fut qu'en 1721, c'est-à-dire, âgé de trente-deux ans, qu'il mit au jour les *Lettres Persannes*. Le *Siamois des amusemens sérieux & comiques* pouvoit lui en avoir fourni l'idée; mais il surpassa son modele. La peinture des mœurs orientales réelles ou supposées, de l'orgueil & du flegme de l'amour asiatique, n'est que le moindre objet de ces lettres; elle n'y sert, pour ainsi dire, que de prétexte à une satire fine de nos mœurs, & à des matieres importantes que l'auteur approfondit en paroissant glisser sur elles. Dans cette espece de tableau mouvant, Usbek expose sur-tout avec autant de légèreté que d'énergie ce qui a le plus frappé parmi nous les yeux pénétrans; notre habitude de traiter sérieux

fement les choses les plus futiles , & de tourner les plus importantes en plaisanteries ; nos conversations si bruyantes & si frivoles ; notre ennui dans le sein du plaisir même ; nos préjugés & nos actions en contradiction continuelle avec nos lumieres ; tant d'amour pour la gloire joint à tant de respect pour l'idole de la faveur ; nos courtisans si rampans & si vains ; notre politesse extérieure & notre mépris réel pour les étrangers , ou notre prédilection affectée pour eux ; la bizarrerie de nos goûts , qui n'a rien au dessous d'elle que l'empressement de toute l'Europe à les adopter ; notre dédain barbare pour deux des plus respectables occupations d'un citoyen , le commerce & la magistrature ; nos disputes littéraires si vives & si inutiles ; notre fureur d'écrire avant que de penser , & de juger avant que de connoître. A cette peinture vive , mais sans fiel , il oppose , dans l'apologue des Troglodites , le tableau d'un peuple vertueux , devenu sage par le malheur , morceau digne du Portique : ailleurs il montre la philosophie long-temps étouffée , reparoissant tout-à-coup , regagnant par ses progrès le temps qu'elle a perdu , pénétrant jusques chez les Russes à la voix d'un génie qui l'appelle , tandis que chez d'autres peuples de l'Europe , la superstition , semblable à une atmosphère épaisse , empêche la lumière qui les environne de toutes parts d'arriver jusqu'à eux. Enfin , par les principes qu'il établit sur la nature des gouvernemens anciens & modernes , il présente le germe de ces idées lumineuses développées depuis par l'auteur dans son grand ouvrage.

Ces différens sujets , privés aujourd'hui des graces de la nouveauté qu'ils avoient dans la naissance des Lettres Persannes , y conserveront toujours le mérite du caractère original qu'on a su leur donner ; mérite d'autant plus réel , qu'il vient ici du génie seul de l'écrivain , & non du voile étranger dont il s'est couvert ; car Usbek a pris , durant son séjour en France , non seulement une connoissance si parfaite de nos mœurs , mais une si forte teinture de nos manieres mêmes , que son style fait souvent oublier son pays. Ce léger défaut de vraisemblance peut n'être pas sans dessein & sans adresse : en relevant nos ridicules & nos vices , il a voulu sans doute aussi rendre justice à nos avantages ; il a senti toute la fadeur d'un éloge direct , & il s'en est plus finement acquitté , en prenant si souvent notre ton pour médire plus agréablement de nous.

Malgré le succès de cet ouvrage , M. de Montesquieu ne s'en étoit point déclaré ouvertement l'auteur. Peut-être croyoit-il échapper plus aisément par ce moyen à la satire littéraire , qui épargne plus volontiers les écrits anonymes , parce que c'est toujours la personne , & non l'ouvrage , qui est le but de ses traits ; peut-être craignoit-il d'être attaqué sur le prétendu contraste des Lettres Persannes avec l'austérité de sa place ; espece de reproche , disoit-il , que les critiques ne manquent jamais , parce qu'il ne demande aucun effort d'esprit. Mais son secret étoit découvert , & déjà le public le montrait à l'académie françoise. L'événement fit voir combien le silence de M. de Montesquieu avoit été sage. Usbek s'exprime quelquefois assez librement , non sur le fond du christianisme , mais sur des matieres que trop de personnes affectent de confondre avec le christianisme même ; sur l'esprit de persécution dont tant de chrétiens ont été animés ; sur les usurpations temporelles de la puissance ecclésiastique ; sur la multiplication excessive des monasteres , qui enlève des sujets à l'état sans donner à Dieu des adorateurs ; sur quelques opinions qu'on a vainement tenté d'ériger en dogmes ; sur nos disputes de religion , toujours

violentes, & souvent funestes. S'il paroît toucher ailleurs à des questions plus délicates, & qui intéressent de plus près la religion chrétienne, ses réflexions appréciées avec justice, sont en effet très-favorables à la révélation, puisqu'il se borne à montrer combien la raison humaine, abandonnée à elle-même, est peu éclairée sur ces objets. Enfin, parmi les véritables lettres de M. de Montesquieu, l'imprimeur étranger en avoit inséré quelques-unes d'une autre main, & il eût fallu du moins, avant que de condamner l'auteur, démêler ce qui lui appartenoit en propre. Sans égard à ces considérations, d'un côté la haine sous le nom de zèle, de l'autre le zèle sans discernement ou sans lumières, se souleverent & se réunirent contre les *Lettres Persannes*. Des délateurs, espece d'hommes dangereuse & lâche, que même dans un gouvernement sage on a quelquefois le malheur d'écouter, alarmerent par un extrait infidèle la piété du ministère. M. de Montesquieu, par le conseil de ses amis, soutenu de la voix publique, s'étant présenté pour la place de l'académie françoise vacante par la mort de M. de Sacy, le ministre écrivit à cette compagnie que Sa Majesté ne donneroit jamais son agrément à l'auteur des *Lettres Persannes*; qu'il n'avoit point lu ce livre, mais que des personnes en qui il avoit confiance, lui en avoient fait connoître le poison & le danger. M. de Montesquieu sentit le coup qu'une pareille accusation pouvoit porter à sa personne, à sa famille, & à la tranquillité de sa vie. Il n'attachoit pas assez de prix aux honneurs littéraires, ni pour les rechercher avec avidité, ni pour affecter de les dédaigner quand ils se présentent à lui, ni enfin pour en regarder la simple privation comme un malheur: mais l'exclusion perpétuelle, & sur-tout les motifs de l'exclusion lui paroissoient une injure. Il vit le ministre, lui déclara que par des raisons particulières il n'avoit point les *Lettres Persannes*, mais qu'il étoit encore plus éloigné de délavouer un ouvrage dont il croyoit n'avoir point à rougir, & qu'il devoit être jugé d'après une lecture, & non sur une délation: le ministre prit enfin le parti par où il auroit dû commencer; il lut le livre, aima l'auteur, & apprit à mieux placer sa confiance; l'académie françoise ne fut point privée d'un de ses plus beaux ornemens; & la France eut le bonheur de conserver un sujet que la superstition ou la calomnie étoient prêtes à lui faire perdre: car M. de Montesquieu avoit déclaré au gouvernement qu'après l'espece d'outrage qu'on alloit lui faire, il iroit chercher chez les étrangers qui lui tendoient les bras, la sûreté, le repos, & peut-être les récompenses qu'il auroit dû espérer dans son pays. La nation eût déploré cette perte, & la honte en fut pourtant retombée sur elle.

Feu M. le maréchal d'Estrées, alors directeur de l'académie françoise, se conduisit dans cette circonstance en courtisan vertueux & d'une ame vraiment élevée; il ne craignit ni d'abuser de son crédit ni de le compromettre; il soutint son ami & justifia Socrate. Ce trait de courage si précieux aux lettres, si digne d'avoir aujourd'hui des imitateurs, & si honorable à la mémoire de M. le maréchal d'Estrées, n'auroit pas dû être oublié dans son éloge.

M. de Montesquieu fut reçu, le 24 janvier 1728; son discours est un des meilleurs qu'on ait prononcés dans une pareille occasion; le mérite en est d'autant plus grand, que les récipiendaires gênés jusqu'alors par ces formules & ces éloges d'usage auxquels une espece de prescription les assujettit, n'avoient encore osé franchir ce cercle pour traiter d'autres sujets, ou n'avoient

point pensé du moins à les y renfermer ; dans cet état même de contrainte il eut l'avantage de réussir. Entre plusieurs traits dont brille son discours, on reconnoîtroit l'écrivain qui pense, au seul portrait du cardinal de Richelieu, qui apprit à la France le secret de ses forces, & à l'Espagne celui de sa foiblesse, qui ôta à l'Allemagne ses chaînes & lui en donna de nouvelles. Il faut admirer M. de Montesquieu d'avoir su vaincre la difficulté de son sujet, & pardonner à ceux qui n'ont pas eu le même succès.

Le nouvel académicien étoit d'autant plus digne de ce titre, qu'il avoit, peu de temps auparavant, renoncé à tout autre travail, pour se livrer entièrement à son génie & à son goût. Quelque importante que fût la place qu'il occupoit, avec quelques lumières & quelque intégrité qu'il en eût rempli les devoirs, il sentoit qu'il y avoit des objets plus dignes d'occuper ses talens ; qu'un citoyen est redevable à sa nation & à l'humanité de tout le bien qu'il peut leur faire ; & qu'il seroit plus utile à l'une & à l'autre, en les éclairant par ses écrits, qu'il ne pouvoit l'être en discutant quelques contestations particulières dans l'obscurité : toutes ces réflexions le déterminèrent à vendre sa charge ; il cessa d'être magistrat, & ne fut plus qu'homme de lettres.

Mais pour se rendre utile par ses ouvrages aux différentes nations, il étoit nécessaire qu'il les connût ; ce fut dans cette vue qu'il entreprit de voyager. Son but étoit d'examiner par-tout le physique & le moral, d'étudier les loix & la constitution de chaque pays, de visiter les savans, les écrivains, les artistes célèbres, de chercher sur-tout ces hommes rares & singuliers dont le commerce supplée quelquefois à plusieurs années d'observations & de séjour. M. de Montesquieu eût pu dire, comme Démocrite : « Je n'ai rien oublié pour » m'instruire ; j'ai quitté mon pays & parcouru l'univers pour mieux connoître » la vérité : j'ai vu tous les personnages illustres de mon temps ; » mais il y eut cette différence entre le Démocrite François & celui d'Abdère, que le premier voyageoit pour instruire les hommes, & le second pour s'en moquer.

Il alla d'abord à Vienne, où il vit souvent le célèbre prince Eugene ; ce héros si funeste à la France (à laquelle il auroit pu être si utile), après avoir balancé la fortune de Louis XIV, & humilié la fierté Ottomane, vivoit sans faste durant la paix, aimant & cultivant les lettres dans une cour où elles sont peu en honneur, & donnant à ses maîtres l'exemple de les protéger. M. de Montesquieu crut entrevoir dans ses discours quelques restes d'intérêt pour son ancienne patrie ; le prince Eugene en laissoit voir sur-tout, autant que le peut faire un ennemi, sur les suites funestes de cette division intestine qui trouble depuis si long-temps l'Eglise de France : l'homme d'état en prévoyoit la durée & les effets, & les prédit au philosophe.

M. de Montesquieu partit de Vienne pour voir la Hongrie, contrée opulente & fertile, habitée par une nation fière & généreuse, le fléau de ses tyrans & l'appui de ses souverains. Comme peu de personnes connoissent bien ce pays, il a écrit avec soin cette partie de ses voyages.

D'Allemagne, il passa en Italie ; il vit à Venise le fameux Law, à qui il ne restoit de sa grandeur passée que des projets heureusement destinés à mourir dans sa tête, & un diamant qu'il engageoit pour jouer aux jeux de hasard. Un jour la conversation rouloit sur le fameux système que Law avoit inventé ; époque de tant de malheurs & de fortunes, & sur-tout d'une dépravation

remarquable dans nos mœurs. Comme le parlement de Paris, dépositaire immédiat des loix dans les temps de minorité, avoit fait éprouver au ministre Ecoissois quelque résistance dans cette occasion, M. de Montesquieu lui demanda pourquoi on n'avoit pas essayé de vaincre cette résistance par un moyen presque toujours infallible en Angleterre, par le grand mobile des actions des hommes, en un mot par l'argent : *Ce ne font pas*, répondit Law, *des génies aussi ardens & aussi dangereux que mes compatriotes, mais ils sont beaucoup plus incorruptibles.* Nous ajouterons sans aucun préjugé de vanité nationale, qu'un corps libre pour quelques instans, doit mieux résister à la corruption que celui qui l'est toujours ; le premier, en vendant sa liberté, la perd ; le second ne fait, pour ainsi dire, que la prêter, & l'exerce même en l'engageant ; ainsi les circonstances & la nature du gouvernement sont les vices & les vertus des nations.

Un autre personnage non moins fameux que M. de Montesquieu vit encore plus souvent à Venise, fut le comte de Bonneval. Cet homme si connu par ses aventures, qui n'étoient pas encore à leur terme, & flatté de converser avec un juge digne de l'entendre, lui faisoit avec plaisir le détail singulier de sa vie, le récit des actions militaires où il s'étoit trouvé, le portrait des généraux & des ministres qu'il avoit connus. M. de Montesquieu se rappelloit souvent ces conversations & en racontoit différens traits à ses amis.

Il alla de Venise à Rome : dans cette ancienne capitale du monde, qui l'est encore à certains égards, il s'appliqua sur-tout à examiner ce qui la distingue aujourd'hui le plus, les ouvrages des Raphaël, des Titien, & des Michel-Ange : il n'avoit point fait une étude particulière des beaux arts ; mais l'expression dont brillent les chefs-d'œuvre en ce genre, faisoit infailliblement tout homme de génie. Accoutumé à étudier la nature, il la reconnoît quand elle est imitée, comme un portrait ressemblant frappe tous ceux à qui l'original est familier : malheur aux productions de l'art dont toute la beauté n'est que pour les artistes.

Après avoir parcouru l'Italie, M. de Montesquieu vint en Suisse ; il examina soigneusement les vastes pays arrosés par le Rhin ; & il ne lui resta plus rien à voir en Allemagne ; car FREDERIC ne régnoit pas encore. Il s'arrêta ensuite quelque temps dans les Provinces-Unies, monument admirable de ce que peut l'industrie humaine animée par l'amour de la liberté. Enfin il se rendit en Angleterre où il demeura deux ans : digne de voir & d'entretenir les plus grands hommes, il n'eut à regretter que de n'avoir pas fait plutôt ce voyage : Locke & Newton étoient morts. Mais il eut souvent l'honneur de faire sa cour à leur protectrice, la célèbre reine d'Angleterre, qui cultivoit la philosophie sur le trône, & qui goûta, comme elle le devoit, M. de Montesquieu. Il ne fut pas moins accueilli par la nation, qui n'avoit pas besoin sur cela de prendre le ton de ses maîtres. Il forma à Londres des liaisons intimes avec des hommes exercés à méditer & à se préparer aux grandes choses par des études profondes ; il s'instruisit avec eux de la nature du gouvernement, & parvint à le bien connoître. Nous parlons ici d'après les témoignages publics que lui en ont rendu les Anglois eux-mêmes, si jaloux de nos avantages, & si peu disposés à reconnoître en nous aucune supériorité.

Comme il n'avoit rien examiné ni avec la prévention d'un enthousiaste,

ni avec l'austérité d'un Cynique, il n'avoit remporté de ses voyages ni un dédain outrageant pour les étrangers, ni un mépris encore plus déplacé pour son propre pays. Il résultoit de ses observations que l'Allemagne étoit faite pour y voyager, l'Italie pour y séjourner, l'Angleterre pour y penser, & la France pour y vivre.

De retour enfin dans sa patrie, M. de Montesquieu se retira pendant deux ans à sa terre de la Brede: il y jouit en paix de cette solitude que le spectacle & le tumulte du monde sert à rendre plus agréable; il vécut avec lui-même, après en être sorti si long-temps; & ce qui nous intéresse le plus, il mit la dernière main à son ouvrage *sur la cause de la grandeur & de la décadence des Romains*, qui parut en 1734.

Les Empires, ainsi que les hommes, doivent croître, dépérir, & s'éteindre; mais cette révolution nécessaire a souvent des causes cachées que la nuit des temps nous dérobe, & que le mystère ou leur petitesse apparente a même quelquefois voilées aux yeux des contemporains; rien ne ressemble plus sur ce point à l'histoire moderne que l'histoire ancienne. Celle des Romains mérite néanmoins à cet égard quelque exception; elle présente une politique raisonnée, un système suivi d'agrandissement, qui ne permet pas d'attribuer la fortune de ce peuple à des ressorts obscurs & subalternes. Les causes de la grandeur Romaine se trouvent donc dans l'histoire, & c'est au philosophe à les y découvrir. D'ailleurs il n'en est pas des systèmes dans cette étude comme dans celle de la physique; ceux-ci sont presque toujours précipités, parce qu'une observation nouvelle & imprévue peut les renverser en un instant; au contraire, quand on recueille avec soin les faits que nous transmet l'histoire ancienne d'un pays, si on ne rassemble pas toujours tous les matériaux qu'on peut désirer, on ne sauroit du moins espérer d'en avoir un jour davantage. L'étude réfléchie de l'histoire, étude si importante & si difficile, consiste à combiner, de la manière la plus parfaite, ces matériaux défectueux: tel seroit le mérite d'un architecte, qui, sur des ruines savantes, traceroit, de la manière la plus vraisemblable, le plan d'un édifice antique, en suppléant, par le génie & par d'heureuses conjectures, à des restes informes & tronqués.

C'est sous ce point de vue qu'il faut envisager l'ouvrage de M. de Montesquieu; il trouve les causes de la grandeur des Romains dans l'amour de la liberté, du travail, & de la patrie, qu'on leur inspiroit dès l'enfance; dans la sévérité de la discipline militaire; dans ces dissensions intestines qui donnoient du ressort aux esprits, & qui cessioient tout-à-coup à la vue de l'ennemi; dans cette constance après le malheur, qui ne désespéroit jamais de la république; dans le principe où ils furent toujours de ne faire jamais la paix qu'après des victoires; dans l'honneur du triomphe, sujet d'émulation pour les généraux; dans la protection qu'ils accordoient aux peuples révoltés contre leurs rois; dans l'excellente politique de laisser aux vaincus leurs dieux & leurs coutumes; dans celle de n'avoir jamais deux puissans ennemis sur les bras, & de tout souffrir de l'un jusqu'à ce qu'ils eussent anéanti l'autre. Il trouve les causes de leur décadence dans l'agrandissement même de l'état, qui changea en guerres civiles les tumultes populaires; dans les guerres éloignées qui forçant les citoyens à une trop longue absence, leur faisoient perdre insensiblement l'esprit républicain; dans le droit de bourgeoisie accordé à tant de nations, & qui ne

fit plus du peuple Romain qu'une espece de monstre à plusieurs têtes; dans la corruption introduite par le luxe de l'Asie; dans les proscriptions de Sylla qui avilirent l'esprit de la nation, & la préparèrent à l'esclavage; dans la nécessité où les Romains se trouverent de souffrir des maîtres, lorsque leur liberté leur fut devenue à charge; dans l'obligation où ils furent de changer de maximes, en changeant de gouvernement; dans cette suite de monstres qui régnerent, presque sans interruption, depuis Tibere jusqu'à Nerva, & depuis Commode jusqu'à Constantin; enfin, dans la translation & le partage de l'empire, qui périt d'abord en Occident par la puissance des barbares, & qui après avoir languï plusieurs siècles en Orient sous des empereurs imbécilles ou féroces, s'anéantit insensiblement comme ces fleuves qui disparaissent dans des sables.

Un assez petit volume a suffi à M. de Montesquieu pour développer un tableau si intéressant & si vaste. Comme l'auteur ne s'appesantit point sur les détails, & ne faisoit que les branches fécondes de son sujet, il a su renfermer en très-peu d'espace un grand nombre d'objets distinctement aperçus & rapidement présentés sans fatigue pour le lecteur; en laissant beaucoup voir, il laisse encore plus à penser, & il auroit pu intituler son livre, *Histoire Romaine à l'usage des hommes d'état & des philosophes*.

Quelle réputation que M. de Montesquieu se fût acquise par ce dernier ouvrage & par ceux qui l'avoient précédé, il n'avoit fait que se frayer le chemin à une plus grande entreprise, à celle qui doit immortaliser son nom & le rendre respectable aux siècles futurs. Il en avoit dès long-temps formé le dessein, il en médita pendant vingt ans l'exécution; ou, pour parler plus exactement, toute sa vie en avoit été la méditation continuelle. D'abord il s'étoit fait en quelque façon étranger dans son propre pays, afin de le mieux connoître; il avoit ensuite parcouru toute l'Europe, & profondément étudié les différens peuples qui l'habitent. L'isle fameuse qui se glorifie tant de ses loix, & qui en profite si mal, avoit été pour lui dans ce long voyage, ce que l'isle de Crete fut autrefois pour Lycurgue, une école où il avoit su s'instruire sans tout approuver; enfin il avoit, si on peut parler ainsi, interrogé & jugé les nations & les hommes célèbres qui n'existent plus aujourd'hui que dans les annales du monde. Ce fut ainsi qu'il s'éleva par degrés au plus beau titre qu'un sage puisse mériter, celui de législateur des nations.

S'il étoit animé par l'importance de la matiere, il étoit effrayé en même temps par son étendue: il l'abandonna, & y revint à plusieurs reprises; il sentit plus d'une fois, comme il l'avoue lui-même, tomber les mains paternelles. Encouragé enfin par ses amis, il ramassa toutes ses forces, & donna *l'Esprit des loix*.

Dans cet important ouvrage, M. de Montesquieu, sans s'appesantir, à l'exemple de ceux qui l'ont précédé, sur des discussions métaphysiques relatives à l'homme supposé dans un état d'abstraction, sans se borner, comme d'autres, à considérer certains peuples dans quelques relations ou circonstances particulières, envisage les habitans de l'univers dans l'état réel où ils sont, & dans tous les rapports qu'ils peuvent avoir entr'eux. La plupart des autres écrivains en ce genre sont presque toujours ou de simples moralistes, ou de simples jurisconsultes, ou même quelquefois de simples théologiens; pour lui, l'homme

de tous les pays & de toutes les nations, il s'occupe moins de ce que le devoir exige de nous que des moyens par lesquels on peut nous obliger de le remplir, de la perfection métaphysique des loix que de celle dont la nature humaine les rend susceptibles, des loix qu'on a faites que de celles qu'on a dû faire, des loix d'un peuple particulier que de celles de tous les peuples. Ainsi en se comparant lui-même à ceux qui ont couru avant lui cette grande & noble carrière, il a pu dire comme le Corrége, quand il eut vu les ouvrages de ses rivaux, & moi aussi je suis peintre. (*)

(*) La plupart des gens de lettres qui ont parlé de l'*Esprit des Loix*, s'étant plus attachés à le critiquer qu'à en donner une idée juste, nous allons tâcher de suppléer à ce qu'ils auroient dû faire, & d'en développer le plan, le caractère & l'objet. Ceux qui en trouveront l'analyse trop longue, jugeront peut-être après l'avoir lue, qu'il n'y avoit que ce seul moyen de bien faire saisir la méthode de l'auteur. On doit se souvenir d'ailleurs que l'histoire des écrivains célèbres n'est que celle de leurs pensées & de leurs travaux, & que cette partie de leur éloge en est la plus essentielle & la plus utile, sur-tout dans un ouvrage tel que l'*Encyclopédie*.

Les hommes dans l'état de nature, abstraction faite de toute religion, ne connoissant dans les différens qu'ils peuvent avoir, d'autre loi que celle des animaux, le droit du plus fort, on doit regarder l'établissement des sociétés comme une espèce de traité contre ce droit injuste; traité destiné à établir entre les différentes parties du genre humain une sorte de balance. Mais il en est de l'équilibre moral comme du physique, il est rare qu'il soit parfait & durable, & les traités du genre humain sont comme les traités entre nos princes, une semence continuelle de divisions. L'intérêt, le besoin & le plaisir ont rapproché les hommes; mais ces mêmes motifs les pouillent sans cesse à vouloir jouir des avantages de la société sans en porter les charges; & c'est en ce sens qu'on peut dire avec l'auteur, que les hommes, dès qu'ils sont en société, sont en état de guerre. Car la guerre suppose dans ceux qui se la font, sinon l'égalité de force, au moins l'opinion de cette égalité, d'où naît le désir & l'espoir mutuel de se vaincre; or, dans l'état de société, si la balance n'est jamais parfaite entre les hommes, elle n'est pas non plus trop inégale: au contraire, ou ils n'auroient rien à se disputer dans l'état de nature, ou si la nécessité les y obligeoit, on ne verroit que la foiblesse fuyant devant la force, des oppresseurs sans combat & des opprimés sans résistance.

Voilà donc les hommes réunis & armés tout à la fois, s'embrassant d'un côté, si on peut parler ainsi, & cherchant de l'autre à se blesser mutuelle-

ment: les loix sont le lien plus ou moins efficace, destiné à suspendre ou à retenir leurs coups; mais l'étendue prodigieuse du globe que nous habitons, la nature différente des régions de la terre & des peuples qui la couvrent, ne permettant pas que tous les hommes vivent sous un seul & même gouvernement, le genre humain a dû se partager en un certain nombre d'états, distingués par la différence des loix auxquelles ils obéissent. Un seul gouvernement n'auroit fait du genre humain qu'un corps exténué & languissant, étendu sans vigueur sur la surface de la terre; les différens états sont autant de corps agiles & robustes, qui en se donnant la main les uns aux autres, n'en forment qu'un, & dont l'action réciproque entretient partout le mouvement & la vie.

On peut distinguer trois sortes de gouvernemens; le républicain, le monarchique, le despotique. Dans le républicain, le peuple en corps a la souveraine puissance; dans le monarchique, un seul gouverne par des loix fondamentales; dans le despotique, on ne connoît d'autre loi que la volonté du maître, ou plutôt du tyran. Ce n'est pas à dire qu'il n'y ait dans l'univers que ces trois espèces d'états; ce n'est pas à dire même qu'il y ait des états qui appartiennent uniquement & rigoureusement à quelque une de ces formes; la plupart sont, pour ainsi dire, mi-partis ou nuancés les uns des autres: ici la monarchie incline au despotisme; là le gouvernement monarchique est combiné avec le républicain; ailleurs ce n'est pas le peuple entier, c'est seulement une partie du peuple qui fait les loix. Mais la division précédente n'en est pas moins exacte & moins juste. Les trois espèces de gouvernement qu'elle renferme sont tellement distinguées, qu'elles n'ont proprement rien de commun; & d'ailleurs tous les états que nous connoissons, participent de l'une ou de l'autre. Il étoit donc nécessaire de former de ces trois espèces des classes particulières, & de s'appliquer à déterminer les loix qui leur sont propres; il sera facile ensuite de modifier ces loix dans l'application à quelque gouvernement que ce soit, selon qu'il appartiendra plus ou moins à ces différentes formes.

Rempli & pénétré de son objet, l'auteur de l'Esprit des loix y embrasse un si grand nombre de matieres, & les traite avec tant de brièveté & de profondeur, qu'une lecture assidue & méditée peut seule faire sentir le mérite de ce livre. Elle servira sur-tout, nous osons le dire, à faire disparaître le pré-

Dans les divers états, les loix doivent être relatives à leur *nature*, c'est-à-dire, à ce qui les constitue, & à leur *principe*, c'est-à-dire, à ce qui les soutient & les fait agir; distinction importante, la clef d'une infinité de loix, & dont l'auteur tire bien des conséquences.

Les principales loix relatives à la *nature* de la démocratie sont, que le peuple y soit à certains égards le monarque, à d'autres le sujet; qu'il élise & juge ses magistrats; & que les magistrats en certaines occasions décident. La nature de la monarchie demande qu'il y ait entre le monarque & le peuple beaucoup de pouvoirs & de rangs intermédiaires, & un corps dépositaire des loix, médiateur entre les sujets & le prince. La nature du despotisme exige que le tyran exerce son autorité, ou par lui seul, ou par un seul qui le représente.

Quant au *principe* des trois gouvernemens, celui de la démocratie est l'amour de la république, c'est-à-dire, de l'égalité; dans les monarchies, où un seul est le dispensateur des distinctions & des récompenses, & où l'on s'accoutume à confondre l'état avec ce seul homme, le principe est l'honneur, c'est-à-dire, l'ambition & l'amour de l'estime; sous le despotisme enfin, c'est la crainte. Plus ces principes sont en vigueur, plus le gouvernement est stable; plus ils s'altèrent & se corrompent, plus il incline à sa destruction. Quand l'auteur parle de l'égalité dans les démocraties, il n'entend pas une égalité extrême, absolue, & par conséquent chimérique; il entend cet heureux équilibre qui rend tous les citoyens également soumis aux loix, & également intéressés à les observer.

Dans chaque gouvernement les loix de l'éducation doivent être relatives au *principe*; on entend ici par *éducation*, celle qu'on reçoit en entrant dans le monde, & non celle des parens & des maîtres, qui souvent y est contraire, sur-tout dans certains états. Dans les monarchies, l'éducation doit avoir pour objet l'urbanité & les égards réciproques; dans les états despotiques, la terreur & l'avisillement des esprits; dans les républiques on a besoin de toute la puissance de l'éducation; elle doit inspirer un sentiment noble, mais pénible, le renoncement à soi-même, d'où naît l'amour de la patrie.

Les loix que le législateur donne, doivent être conformes au *principe* de chaque gouvernement;

dans la république, entretenir l'égalité & la frugalité; dans la monarchie, soutenir la noblesse sans écraser le peuple; sous le gouvernement despotique, tenir également tous les états dans le silence. On ne doit point accuser M. de Montesquieu d'avoir ici tracé aux souverains les principes du pouvoir arbitraire, dont le nom seul est si odieux aux princes justes, & à plus forte raison au citoyen sage & vertueux. C'est travailler à l'anéantir que de montrer ce qu'il faut faire pour le conserver: la perfection de ce gouvernement en est la ruine; & le code exact de la tyrannie, tel que l'auteur le donne, est en même temps la satire & le fleau le plus redoutable des tyrans. A l'égard des autres gouvernemens, ils ont chacun leurs avantages; le républicain est plus propre aux petits états, le monarchique aux grands; le républicain plus sujet aux excès, le monarchique aux abus; le républicain apporte plus de maturité dans l'exécution des loix, le monarchique plus de promptitude.

La différence des principes des trois gouvernemens doit en produire dans le nombre & l'objet des loix, dans la forme des jugemens & la nature des peines. La constitution des monarchies étant invariable & fondamentale, exige plus de loix civiles & de tribunaux, afin que la justice soit rendue d'une manière plus uniforme & moins arbitraire; dans les états modérés, soit monarchies, soit républiques, on ne sauroit apporter trop de formalités aux loix criminelles. Les peines doivent non seulement être en proportion avec le crime, mais encore les plus douces qu'il est possible, sur-tout dans la démocratie; l'opinion attachée aux peines fera souvent plus d'effet que leur grandeur même. Dans les républiques, il faut juger selon la loi, parce qu'aucun particulier n'est le maître de l'altérer. Dans les monarchies, la clémence du souverain peut quelquefois l'adoucir; mais les crimes ne doivent jamais y être jugés que par les magistrats expressément chargés d'en connoître. Enfin c'est principalement dans les démocraties que les loix doivent être sévères contre le luxe, le relâchement des mœurs, & la séduction des femmes. Leur douceur & leur faiblesse même les rend assez propres à gouverner dans les monarchies; & l'histoire prouve que souvent elles ont porté la couronne avec gloire.

M. de Montesquieu ayant ainsi parcouru chaque gouvernement en particulier, les examine ensuite

tendu défaut de méthode dont quelques lecteurs ont accusé M. de Montesquieu ; avantage qu'ils n'auroient pas dû le taxer légèrement d'avoir négligé dans une matière philosophique, & dans un ouvrage de vingt années. Il faut distinguer le désordre réel de celui qui n'est qu'apparent. Le désordre est réel, quand

dans le rapport qu'ils peuvent avoir les uns aux autres, mais seulement sous le point de vue le plus général, c'est-à-dire, sous celui qui est uniquement relatif à leur nature & à leur principe ; envisagés de cette manière, les états ne peuvent avoir d'autres rapports que celui de se défendre ou d'attaquer. Les républiques devant par leur nature renfermer un petit état, elles ne peuvent se défendre sans alliance, mais c'est avec des républiques qu'elles doivent s'allier ; la force défensive de la monarchie consiste principalement à avoir des frontières hors d'insulte. Les états ont comme les hommes le droit d'attaquer pour leur propre conservation : du droit de la guerre dérive celui de conquête ; droit nécessaire, légitime & malheureux, qui laisse toujours à payer une dette immense pour s'acquitter envers la nature humaine, & dont la loi générale est de faire aux vaincus le moins de mal qu'il est possible. Les républiques peuvent moins conquérir que les monarchies ; des conquêtes immenses supposent le despotisme ou l'assurément. Un des grands principes de l'esprit de conquête doit être de rendre meilleure, autant qu'il est possible, la condition du peuple conquis ; c'est satisfaire tout à la fois la loi naturelle & la maxime d'état. Rien n'est plus beau que le traité de paix de Gelon avec les Carthaginois, par lequel il leur dédit d'immoler à l'avenir leurs propres enfans. Les Espagnols, en conquérant le Pérou, auroient dû obliger de même les habitans à ne plus immoler des hommes à leurs dieux ; mais ils crurent plus avantageux d'immoler ces peuples mêmes. Ils n'eurent plus pour conquête qu'un vaste désert ; ils furent forcés à dépeupler leur pays, & s'affaiblirent pour toujours par leur propre victoire. On peut être obligé quelquefois de changer les loix du peuple vaincu ; rien ne peut jamais obliger de lui ôter ses mœurs ou même ses coutumes, qui sont souvent toutes ses mœurs. Mais le moyen le plus sûr de conserver une conquête, c'est de mettre, s'il est possible, le peuple vaincu au niveau du peuple conquérant, de lui accorder les mêmes droits & les mêmes privilèges : c'est ainsi qu'en ont souvent usé les Romains, c'est ainsi sur-tout qu'en usa César à l'égard des Gaulois.

Jusqu'ici, en considérant chaque gouvernement tant en lui-même que dans son rapport aux autres, nous n'avons eu égard ni à ce qui doit leur être commun, ni aux circonstances

particulières tirées ou de la nature du pays, ou du génie des peuples : c'est ce qu'il faut maintenant développer.

La loi commune de tous les gouvernemens, du moins des gouvernemens modérés, & par conséquent justes, est la liberté politique dont chaque citoyen doit jouir. Cette liberté n'est point la licence absurde de faire tout ce qu'on veut, mais le pouvoir de faire tout ce que les loix permettent. Elle peut être envisagée ou dans son rapport à la constitution, ou dans son rapport au citoyen.

Il y a dans la constitution de chaque état deux sortes de pouvoirs, la puissance législative & l'exécutrice ; & cette dernière a deux objets, l'intérieur de l'état & le dehors. C'est de la distribution légitime & de la répartition convenable de ces différentes espèces de pouvoirs, que dépend la plus grande perfection de la liberté politique par rapport à la constitution. M. de Montesquieu en apporte pour preuve la constitution de la république Romaine, & celle de l'Angleterre. Il trouve le principe de celle-ci dans cette loi fondamentale du gouvernement des anciens Germains, que les affaires peu importantes y étoient décidées par les chefs, & que les grandes étoient portées au tribunal de la nation, après avoir auparavant été agitées par les chefs. M. de Montesquieu n'examine point si les Anglois jouissent ou non de cette extrême liberté politique que leur constitution leur donne ; il lui suffit qu'elle soit établie par leurs loix : il est encore plus éloigné de vouloir faire la satire des autres états ; il croit au contraire que l'excès, même dans le bien, n'est pas toujours désirable ; que la liberté extrême a ses inconvéniens comme l'extrême servitude, & qu'en général la nature humaine s'accommode mieux d'un état moyen.

La liberté politique considérée par rapport au citoyen, consiste dans la sûreté où il est à l'abri des loix, ou du moins dans l'opinion de cette sûreté qui fait qu'un citoyen n'en craint point un autre. C'est principalement par la nature & la proportion des peines, que cette liberté s'établit ou se détruit. Les crimes contre la religion doivent être punis par la privation des biens que la religion procure ; les crimes contre les mœurs, par la honte ; les crimes contre la tranquillité publique, par la prison ou l'exil ; les crimes contre la sûreté, par les supplices. Les écrits doivent être moins punis que les actions, jamais les simples

l'analogie & la suite des idées n'est point observée; quand les conclusions sont érigées en principes, ou les précédent; quand le lecteur, après des détours sans nombre, se retrouve au point d'où il est parti. Le désordre n'est qu'apparent, quand l'auteur mettant à leur véritable place les idées dont il fait

pensées ne doivent l'être: accusations non juridiques, espions, lettres anonymes, toutes ces ressources de la tyrannie également honteuses à ceux qui en sont l'instrument & à ceux qui s'en servent, doivent être proscrites dans un bon gouvernement monarchique. Il n'est permis d'accuser qu'en face de la loi, qui punit toujours ou l'accusé ou le calomniateur. Dans tout autre cas, ceux qui gouvernent doivent dire avec l'empereur Constantin: *Nous ne saurions soupçonner celui à qui il a manqué un accusateur, lorsqu'il ne lui manquoit pas un ennemi.* C'est une très-bonne institution que celle d'une partie publique qui se charge au nom de l'état de poursuivre les crimes, & qui ait toute l'utilité des délateurs sans en avoir les vils intérêts, les inconveniens & l'infamie.

La grandeur des impôts doit être en proportion directe avec la liberté. Ainsi dans les démocraties, ils peuvent être plus grands qu'ailleurs sans être onéreux; parce que chaque citoyen les regarde comme un tribut qu'il se paie à lui-même, & qui assure la tranquillité & le sort de chaque membre. De plus, dans un état démocratique, l'emploi infidèle des deniers publics est plus difficile, parce qu'il est plus aisé de le connoître & de le punir, le dépositaire en devant compte, pour ainsi dire, au premier citoyen qui l'exige.

Dans quelque gouvernement que ce soit, l'espece de tributs la moins onéreuse, est celle qui est établie sur les marchandises; parce que le citoyen paie sans s'en appercevoir. La quantité excessive de troupes en temps de paix, n'est qu'un prétexte pour charger le peuple d'impôts, un moyen d'énervier l'état, & un instrument de servitude. La régie des tributs qui en fait rentrer le produit en entier dans le fisc public, est sans comparaison moins à charge au peuple, & par conséquent plus avantageuse, lorsqu'elle peut avoir lieu, que la ferme de ces mêmes tributs, qui laisse toujours entre les mains de quelques particuliers une partie des revenus de l'état. Tout est perdu sur-tout (ce sont ici les termes de l'auteur), lorsque la profession de traitant devient honorable; & elle le devient dès que le luxe est en vigueur. Laisser quelques hommes se nourrir de la substance publique pour les dépouiller à leur tour, comme on l'a autrefois pratiqué dans certains états, c'est réparer une injustice par une autre, & faire deux maux au lieu d'un.

Venons maintenant, avec M. de Montesquieu, aux circonstances particulières indépendantes de la nature du gouvernement, & qui doivent en modifier les loix. Les circonstances qui viennent de la nature du pays sont de deux sortes; les unes ont rapport au climat, les autres au terrain. Personne ne doute que le climat n'influe sur la disposition habituelle des corps, & par conséquent sur les caractères; c'est pourquoi les loix doivent se conformer au physique du climat dans les choses indifférentes, & au contraire le combattre dans les effets vicieux; ainsi dans les pays où l'usage du vin est nuisible, c'est une très-bonne loi que celle qui l'interdit: dans les pays où la chaleur du climat porte à la paresse, c'est une très-bonne loi que celle qui encourage au travail. Le gouvernement peut donc corriger les effets du climat, & cela suffit pour mettre l'esprit des loix à couvert du reproche très-injuste qu'on lui a fait d'attribuer tout au froid & à la chaleur; car outre que la chaleur & le froid ne sont pas la seule chose par laquelle les climats soient distingués, il seroit aussi absurde de nier certains effets du climat, que de vouloir lui attribuer tout.

L'usage des esclaves établi dans les pays chauds de l'Asie & de l'Amérique, & réprouvé dans les climats tempérés de l'Europe, donne sujet à l'auteur de traiter de l'esclavage civil. Les hommes n'ayant pas plus de droit sur la liberté que sur la vie les uns des autres, il s'ensuit que l'esclavage, généralement parlant, est contre la loi naturelle. En effet, le droit d'esclavage ne peut venir ni de la guerre, puisqu'il ne pourroit être alors fondé que sur le rachat de la vie, & qu'il n'y a plus de droit sur la vie de ceux qui n'attaquent plus; ni de la vente qu'un homme fait de lui-même à un autre, puisque tout citoyen étant redevable de sa vie à l'état, lui est à plus forte raison redevable de sa liberté, & par conséquent n'est pas le maître de la vendre. D'ailleurs quel seroit le prix de cette vente? Ce ne peut être l'argent donné au vendeur, puisqu'au moment qu'on se rend esclave, toutes les possessions appartiennent au maître: or, une vente sans prix est aussi chimérique qu'un contrat sans condition. Il n'y a peut-être jamais eu qu'une loi juste en faveur de l'esclavage, c'étoit la loi romaine qui rendoit le débiteur esclave du créancier; encore cette loi, pour être équitable, devoit borner la servitude.

usage, laisse à suppléer aux lecteurs les idées intermédiaires : & c'est ainsi que M. de Montesquieu a cru pouvoir & devoir en user dans un livre destiné à des hommes qui pensent, dont le génie doit suppléer à des omissions volontaires & raisonnées.

tude quant au degré & quant au temps. L'esclavage peut tout au plus être toléré dans les états despotiques, où les hommes libres, trop faibles contre le gouvernement, cherchent à devenir, pour leur propre utilité, les esclaves de ceux qui tyrannisent l'état ; ou bien dans les climats dont la chaleur énerve si fort le corps & affoiblit tellement le courage, que les hommes n'y sont portés à un devoir pénible que par la crainte du châtiement.

A côté de l'esclavage civil on peut placer la servitude domestique, c'est-à-dire, celle où les femmes sont dans certains climats : elle peut avoir lieu dans ces contrées de l'Asie où elles sont en état d'habiter avec les hommes avant que de pouvoir faire usage de leur raison ; nuisibles par la loi du climat, enfans par celle de la nature. Cette sujétion devient encore plus nécessaire dans les pays où la polygamie est établie ; usage que M. de Montesquieu ne prétend pas justifier dans ce qu'il a de contraire à la religion, mais qui dans les lieux où il est reçu (& à ne parler que politiquement) peut être fondé jusqu'à un certain point, ou sur la nature du pays, ou sur le rapport du nombre des femmes au nombre des hommes. M. de Montesquieu parle à cette occasion de la répudiation & du divorce ; & il établit sur de bonnes raisons, que la répudiation une fois admise, devrait être permise aux femmes comme aux hommes.

Si le climat a tant d'influence sur la servitude domestique & civile, il n'en a pas moins sur la servitude politique, c'est-à-dire, sur celle qui soumet un peuple à un autre. Les peuples du Nord sont plus forts & plus courageux que ceux du Midi ; ceux-ci doivent donc en général être subjugués, ceux-là conquérans ; ceux-ci esclaves, ceux-là libres. C'est aussi ce que l'histoire confirme : l'Asie a été conquise onze fois par les peuples du Nord ; l'Europe a souffert beaucoup moins de révolutions.

A l'égard des loix relatives à la nature du terrain, il est clair que la démocratie convient mieux que la monarchie aux pays stériles, où la terre a besoin de toute l'industrie des hommes. La liberté d'ailleurs est en ce cas une espèce de dédommagement de la dureté du travail. Il faut plus de loix pour un peuple agriculteur que pour un peuple qui nourrit des troupeaux, pour celui-ci que pour un peuple chasseur, pour un peuple

qui fait usage de la monnaie que pour celui qui l'ignore.

Enfin on doit avoir égard au génie particulier de la nation. La vanité qui profite les objets, est un bon ressort pour le gouvernement ; l'orgueil qui les déprécie est un ressort dangereux. Le législateur doit respecter jusqu'à un certain point les préjugés, les passions, les abus. Il doit imiter Solon, qui avoit donné aux Athéniens, non les meilleures loix en elles-mêmes, mais les meilleures qu'ils pussent avoir : la caractéristique de ces peuples demandoit des loix plus faciles : le caractère dur des Lacédémoniens, des loix plus sévères. Les loix sont un mauvais moyen pour changer les manières & les usages ; c'est par les récompenses & l'exemple qu'il faut tâcher d'y parvenir. Il est pourtant vrai en même temps, que les loix d'un peuple, quand on n'attache pas d'y choquer grossièrement & directement les mœurs, doivent influencer insensiblement sur elles, soit pour les affermir, soit pour les changer.

Après avoir approfondi de cette manière la nature & l'esprit des loix par rapport aux différentes espèces de pays & de peuples, l'auteur revient de nouveau à considérer les états les uns par rapport aux autres. D'abord, en les comparant entr'eux d'une manière générale, il n'avoit pu les envisager que par rapport au mal qu'ils peuvent se faire ; ici il les envisage par rapport aux secours mutuels qu'ils peuvent se donner ; or ces secours sont principalement fondés sur le commerce. Si l'esprit de commerce produit naturellement un esprit d'intérêt opposé à la sublimité des vertus morales, il rend aussi un peuple naturellement juste, & en éloigne l'oisiveté & le brigandage. Les nations libres, qui vivent sous des gouvernemens modérés, doivent s'y livrer plus que les nations esclaves. Jamais une nation ne doit exclure de son commerce une autre nation, sans de grandes raisons. Au reste la liberté en ce genre n'est pas une faculté absolue accordée aux négocians de faire ce qu'ils veulent, faculté qui leur seroit souvent préjudiciable ; elle consiste à ne gêner les négocians qu'en faveur du commerce. Dans la monarchie, la noblesse ne doit point s'y adonner, encore moins le prince. Enfin il est des nations auxquelles le commerce est désavantageux ; ce ne sont pas celles qui n'ont besoin de rien, mais celles qui

L'ordre qui se fait appercevoir dans les grandes parties de l'*Esprit des loix*, ne regne pas moins dans les détails : nous croyons que plus on approfondira l'ouvrage, plus on en fera convaincu. Fidele à ses divisions générales, l'auteur rapporte à chacune les objets qui lui appartiennent exclu-

ont besoin de tout : paradoxe que l'auteur rend sensible par l'exemple de la Pologne, qui manque de tout, excepté de blé, & qui par le commerce qu'elle en fait, prive les paylans de leur nourriture pour satisfaire au luxe des seigneurs. M. de Montesquieu, à l'occasion des loix que le commerce exige, fait l'histoire de ses différentes révolutions ; & cette partie de son livre n'est ni la moins intéressante, ni la moins curieuse. Il compare l'appauvrissement de l'Espagne, par la découverte de l'Amérique, au fort de ce prince imbécille de la fable, prêt à mourir de faim, pour avoir demandé aux dieux que tout ce qu'il toucheroit se convertit en or. L'usage de la monnoie étant une partie considérable de l'objet du commerce, & son principal instrument, il a cru devoir, en conséquence, traiter des opérations sur la monnoie, du change, du paiement des dettes publiques, du prêt à intérêt, dont il fixe les loix & les limites, & qu'il ne confond nullement avec les excès si justement condamnés de l'usure.

La population & le nombre des habitans, ont avec le commerce un rapport immédiat ; & les mariages ayant pour objet la population, M. de Montesquieu approfondit ici cette importante matiere. Ce qui favorise le plus la propagation, est la continence publique ; l'expérience prouve que les conjonctions illicites y contribuent peu, & même y nuisent. On a établi avec justice, pour les mariages, le consentement des peres ; cependant on y doit mettre des restrictions ; car la loi doit en général favoriser les mariages. La loi qui défend le mariage des meres avec les fils, est (indépendamment des préceptes de la religion) une très-bonne loi civile ; car sans parler de plusieurs autres raisons, les contractans étant d'âge très-différent, ces sortes de mariages peuvent rarement avoir la propagation pour objet. La loi qui défend le mariage du pere avec la fille, est fondée sur les mêmes motifs ; cependant (à ne parler que civilement) elle n'est pas si indispensablement nécessaire que l'autre à l'objet de la population, puisque la vertu d'engendrer finit beaucoup plus tard dans les hommes ; aussi l'usage contraire a-t-il eu lieu chez certains peuples, que la lumiere du christianisme n'a point éclairés. Comme la nature porte d'elle-même au mariage, c'est un mauvais gouvernement que celui où on aura besoin d'y encourager. La liberté,

la sûreté, la modération des impôts, la proscription du luxe, sont les vrais principes & les vrais soutiens de la population ; cependant on peut avec succès faire des loix pour encourager les mariages ; quand, malgré la corruption, il reste encore des ressorts dans le peuple qui l'attachent à sa patrie. Rien n'est plus beau que les loix d'Auguste pour favoriser la propagation de l'espece ; par malheur il fit ces loix dans la décadence, ou plutôt dans la chute de la république ; & les citoyens découragés devoient prévoir qu'ils ne mettroient plus au monde que des esclaves : aussi l'exécution de ces loix fut-elle bien foible durant tout le temps des empereurs païens. Constantin enfin les abolit en se faisant chrétien, comme si le christianisme avoit pour but de dépeupler la société, en conseillant à un petit nombre la perfection du célibat.

L'établissement des hôpitaux, selon l'esprit dans lequel il est fait, peut nuire à la population, ou la favoriser. Il peut, & il doit même y avoir des hôpitaux dans un état dont la plupart des citoyens n'ont que leur industrie pour ressource, parce que cette industrie peut quelquefois être malheureuse ; mais les secours que ces hôpitaux donnent, ne doivent être que passagers, pour ne point encourager la mendicité & la fainéantise. Il faut commencer par rendre le peuple riche, & bâtir ensuite des hôpitaux pour les besoins imprévus & pressans. Malheureux les pays où la multitude des hôpitaux & des monastères, qui ne sont que des hôpitaux perpétuels, fait que tout le monde est à son aise, excepté ceux qui travaillent.

M. de Montesquieu n'a encore parlé que des loix humaines. Il passe maintenant à celles de la religion, qui dans presque tous les états sont un objet si essentiel du gouvernement. Par-tout il fait l'éloge du christianisme, il en montre les avantages & la grandeur, il cherche à le faire aimer ; il soutient qu'il n'est pas impossible, comme Bayle l'a prétendu, qu'une société de parfaits chrétiens forme un état subsistant & durable. Mais il s'est cru permis aussi d'examiner ce que les différentes religions (humainement parlant) peuvent avoir de conforme ou de contraire au génie & à la situation des peuples qui les professent. C'est dans ce point de vue qu'il faut lire tout ce qu'il a écrit sur cette matiere, & qui a été l'objet de tant de déclamations injustes. Il est surprenant sur-tout, que dans un siecle qui en appelle tant d'autres

sivement ; & à l'égard de ceux qui par différentes branches appartiennent à plusieurs divisions à la fois , il a placé sous chaque division la branche qui lui appartient en propre ; par-là on apperçoit aisément , & sans confusion , l'influence que les différentes parties du sujet ont les unes sur les autres , comme dans un arbre ou système bien-entendu des connoissances humaines , on peut voir le rapport mutuel des sciences & des arts. Cette

barbares , on lui ait fait un crime de ce qu'il dit de la tolérance ; comme si c'étoit approuver une religion , que de la tolérer ; comme si enfin l'évangile même ne proscrivoit pas tout autre moyen de le répandre , que la douceur & la persuasion. Ceux en qui la superstition n'a pas éteint tout sentiment de compassion & de justice , ne pourront lire , sans être attendris , la remontrance aux inquisiteurs , ce tribunal odieux , qui outrage la religion en paroissant la venger.

Enfin après avoir traité en particulier des différentes especes de loix que les hommes peuvent avoir , il ne reste plus qu'à les comparer toutes ensemble , & à les examiner dans leur rapport avec les choses fur lesquelles elles statuent. Les hommes font gouvernés par différentes especes de loix ; par le droit naturel , commun à chaque individu ; par le droit divin , qui est celui de la religion ; par le droit ecclésiastique , qui est celui de la police de la religion ; par le droit civil , qui est celui des membres d'une même société ; par le droit politique , qui est celui du gouvernement de cette société ; par le droit des gens , qui est celui des sociétés les unes par rapport aux autres. Ces droits ont chacun leurs objets distingués , qu'il faut bien se garder de confondre. On ne doit jamais régler par l'un ce qui appartient à l'autre , pour ne point mettre de désordre ni d'injustice dans les principes qui gouvernent les hommes. Il faut enfin que les principes qui prescrivent le genre des loix , & qui en circonscrivent l'objet , regnent aussi dans la manière de les composer. L'esprit de modération doit , autant qu'il est possible , en dicter toutes les dispositions. Des loix bien faites seront conformes à l'esprit du législateur , même en paroissant s'y opposer. Telle étoit la fameuse loi de Solon , par laquelle tous ceux qui ne prenoient point de part dans les séditions , étoient déclarés infames. Elle prévenoit les séditions , ou les rendoit utiles en forçant tous les membres de la république à s'occuper de ses vrais intérêts. L'ostracisme même étoit une très-bonne loi ; car d'un côté elle étoit honorable au citoyen qui en étoit l'objet , & prévenoit de l'autre les effets de l'ambition ; il falloit d'ailleurs un très-grand nombre de suffrages , & on ne pouvoit bannir

que tous les cinq ans. Souvent les loix qui paroissent les mêmes , n'ont ni le même motif , ni le même effet , ni la même équité ; la forme du gouvernement , les conjonctures & le génie du peuple changent tout. Enfin le style des loix doit être simple & grave : elles peuvent se dispenser de motiver , parce que le motif est supposé exister dans l'esprit du législateur ; mais quand elles motivent , ce doit être sur des principes évidens ; elles ne doivent pas ressembler à cette loi , qui défendait aux aveugles de plaider , apporte pour raison qu'ils ne peuvent pas voir les ornemens de la magistrature.

M. de Montesquieu , pour montrer par des exemples l'application de ses principes , a choisi deux différens peuples , le plus célèbre de la terre , & celui dont l'histoire nous intéresse le plus , les Romains & les François. Il ne s'attache qu'à une partie de la jurisprudence du premier ; celle qui regarde les successions. A l'égard des François , il entre dans le plus grand détail fur l'origine & les révolutions de leurs loix civiles , & sur les différens usages abolis ou subsistans , qui en ont été la suite : il s'étend principalement sur les loix féodales , cette espèce de gouvernement inconnu à toute l'antiquité , qui le sera peut-être pour toujours aux siècles futurs , & qui a fait tant de biens & tant de maux. Il discute sur-tout ces loix dans le rapport qu'elles ont à l'établissement & aux révolutions de la monarchie françoise ; il prouve , contre M. l'abbé du Bos , que les Francs sont réellement entrés en conquérans dans les Gaules , & qu'il n'est pas vrai , comme cet auteur le prétend , qu'ils aient été appelés par les peuples pour succéder aux droits des empereurs romains qui les opprimoient : détail profond , exact & curieux , mais dans lequel il nous est impossible de le suivre , & dont les points principaux se trouvent d'ailleurs répandus dans différens endroits de ce Dictionnaire , aux articles qui s'y rapportent.

Telle est l'analyse générale , mais très informée & très-imparfaite , de l'ouvrage de M. de Montesquieu ; nous l'avons séparée du reste de son éloge , pour ne pas trop interrompre la suite de notre récit.

comparaison

comparaïson d'ailleurs est d'autant plus juste, qu'il en est du plan qu'on peut se faire dans l'examen philosophique des loix, comme de l'ordre qu'on peut observer dans un arbre encyclopédique des sciences : il y restera toujours de l'arbitraire ; & tout ce qu'on peut exiger de l'auteur, c'est qu'il suive sans détour & sans écart le système qu'il s'est une fois formé.

Nous dirons de l'obscurité qu'on peut se permettre dans un tel ouvrage, la même chose que du défaut d'ordre ; ce qui seroit obscur pour les lecteurs vulgaires, ne l'est pas pour ceux que l'auteur a eus en vue. D'ailleurs l'obscurité volontaire n'en est point une : M. de Montesquieu ayant à présenter quelquefois des vérités importantes, dont l'énoncé absolu & direct auroit pu blesser sans fruit, a eu la prudence louable de les envelopper, & par cet innocent artifice, les a voilées à ceux à qui elles seroient nuisibles, sans qu'elles fussent perdues pour les sages.

Parmi les ouvrages qui lui ont fourni des secours, & quelquefois des vues pour le sien, on voit qu'il a sur-tout profité des deux historiens qui ont pensé le plus, Tacite & Plutarque ; mais quoiqu'un philosophe qui a fait ces deux lectures, soit dispensé de beaucoup d'autres, il n'avoit pas cru devoir en ce genre rien négliger ni dédaigner de ce qui pouvoit être utile à son objet. La lecture que suppose l'*Esprit des loix*, est immense ; & l'usage raisonné que l'auteur a fait de cette multitude prodigieuse de matériaux, paroîtra encore plus surprenant, quand on saura qu'il étoit presque entièrement privé de la vue, & obligé d'avoir recours à des yeux étrangers. Cette vaste lecture contribue non seulement à l'utilité, mais à l'agrément de l'ouvrage : sans déroger à la majesté de son sujet, M. de Montesquieu sait en tempérer l'austérité, & procurer aux lecteurs des momens de repos, soit par des faits singuliers & peu connus, soit par des allusions délicates, soit par ces coups de pinceau énergiques & brillans, qui peignent d'un seul trait les peuples & les hommes.

Enfin, car nous ne voulons pas jouer ici le rôle des commentateurs d'Homère, il y a sans doute des fautes dans l'*Esprit des loix*, comme il y en a dans tout ouvrage de génie, dont l'auteur a le premier osé se frayer des routes nouvelles. M. de Montesquieu a été parmi nous, pour l'étude des loix, ce que Descartes a été pour la philosophie ; il éclaire souvent, & se trompe quelquefois, & en se trompant même, il instruit ceux qui savent lire. La nouvelle édition qu'on prépare, montrera par les additions & corrections qu'il y a faites, que s'il est tombé de temps en temps, il a su le reconnoître & se relever ; par-là, il acquerra du moins le droit à un nouvel examen, dans les endroits où il n'aura pas été de l'avis de ses censeurs ; peut-être même ce qu'il aura jugé le plus digne de correction, leur a-t-il absolument échappé, tant l'envie de nuire est ordinairement aveugle.

Mais ce qui est à la portée de tout le monde dans l'*Esprit des loix*, ce qui doit rendre l'auteur cher à toutes les nations, ce qui serviroit même à couvrir des fautes plus grandes que les siennes, c'est l'esprit de citoyen qui l'a dicté. L'amour du bien public, le desir de voir les hommes heureux s'y montrent de toutes parts ; & n'eût-il que ce mérite si rare & si précieux, il seroit digne par cet endroit seul, d'être la lecture des peuples & des rois. Nous voyons déjà, par une heureuse expérience, que les fruits de cet ouvrage ne

se bornent pas dans ses lecteurs à des sentimens stériles. Quoique M. de Montesquieu ait peu survécu à la publication de l'*Esprit des loix*, il a eu la satisfaction d'entrevoir les effets qu'il commence à produire parmi nous ; l'amour naturel des François pour leur patrie, tourné vers son véritable objet ; ce goût pour le commerce, pour l'agriculture, & pour les arts utiles, qui se répand insensiblement dans notre nation ; cette lumière générale sur les principes du gouvernement, qui rend les peuples plus attachés à ce qu'ils doivent aimer. Ceux qui ont si indécemment attaqué cet ouvrage, lui doivent peut-être plus qu'ils ne s'imaginent : l'ingratitude, au reste, est le moindre reproche qu'on ait à leur faire. Ce n'est pas sans regret, & sans honte pour notre siècle, que nous allons les dévoiler ; mais cette histoire importe trop à la gloire de M. de Montesquieu, & à l'avantage de la philosophie, pour être passée sous silence. Puissé l'opprobre qui couvre enfin ses ennemis, leur devenir salutaire !

A peine l'*Esprit des loix* parut-il, qu'il fut recherché avec empressement, sur la réputation de l'auteur ; mais quoique M. de Montesquieu eût écrit pour le bien du peuple, il ne devoit pas avoir le peuple pour juge ; la profondeur de l'objet étoit une suite de son importance même. Cependant les traits qui étoient répandus dans l'ouvrage, & qui auroient été déplacés s'ils n'étoient pas nés du fond du sujet, persuaderent à trop de personnes qu'il étoit écrit pour elles : on cherchoit un livre agréable, & on ne trouvoit qu'un livre utile, dont on ne pouvoit d'ailleurs sans quelque attention saisir l'ensemble & les détails. On traita légèrement l'*Esprit des loix*, le titre même fut un sujet de plaisanterie ; enfin, l'un des plus beaux monumens littéraires qui soient sortis de notre nation fut regardé d'abord par elle avec assez d'indifférence. Il fallut que les véritables juges eussent eu le temps de le lire : bientôt ils ramenerent la multitude toujours prompte à changer d'avis ; la partie du public qui enseigne, dicta à la partie qui écoute ce qu'elle devoit penser & dire ; & le suffrage des hommes éclairés, joint aux échos qui le répéterent, ne forma plus qu'une voix dans toute l'Europe.

Ce fut alors que les ennemis publics & secrets des lettres & de la philosophie (car elles en ont de ces deux especes) réunirent leurs traits contre l'ouvrage. Delà cette foule de brochures qui lui furent lancées de toutes parts, & que nous ne tirerons pas de l'oubli où elles sont déjà plongées. Si leurs auteurs n'avoient pris de bonnes mesures pour être inconnus à la postérité, elle croiroit que l'*Esprit des loix* a été écrit au milieu d'un peuple de barbares.

M. de Montesquieu méprisa sans peine les critiques ténébreuses de ces auteurs sans talent, qui soit par une jalousie qu'ils n'ont pas droit d'avoir, soit pour satisfaire la malignité du public, qui aime la satire & la méprise, outragent ce qu'ils ne peuvent atteindre ; & plus odieux par le mal qu'ils veulent faire que redoutables par celui qu'ils font, ne réussissent pas même dans un genre d'écriture que sa facilité & son objet rendent également vil. Il mettoit les ouvrages de cette espece sur la même ligne que ces nouvelles hebdomadaires de l'Europe, dont les éloges font sans autorité & les traits sans effet, que des lecteurs oisifs parcourent sans y ajouter foi, & dans lesquelles les souverains sont insultés sans le savoir, & sans daigner se venger. Il ne fut pas aussi indifférent sur

les principes d'irréligion qu'on l'accusa d'avoir semés dans l'*Esprit des loix*. En méprisant de pareils reproches, il auroit cru les mériter, & l'importance de l'objet lui ferma les yeux sur la valeur de ses adversaires. Ces hommes également dépourvus de zèle & également empressés d'en faire paroître, également effrayés de la lumière que les lettres répandent, non au préjudice de la religion, mais à leur désavantage, avoient pris différentes formes pour lui porter atteinte. Les uns, par un stratagème aussi puérile que pusillanime, s'étoient écrit à eux-mêmes; les autres, après l'avoir déchiré sous le masque de l'anonyme, s'étoient ensuite déchirés entre eux à son occasion. M. de Montesquieu, quoique jaloux de les confondre, ne jugea pas à propos de perdre un temps précieux à les combattre les uns après les autres, il se contenta de faire un exemple sur celui qui s'étoit le plus signalé par ses excès.

C'étoit l'auteur d'une feuille anonyme & périodique, qui croit avoir succédé à Pascal, parce qu'il a succédé à ses opinions; panégyriste d'ouvrages que personne ne lit, & apologiste de miracles que l'autorité séculière a fait cesser dès qu'elle l'a voulu; qui appelle impiété & scandale le peu d'intérêt que les gens de lettres prennent à ses querelles, & s'est aliéné, par une adresse digne de lui, la partie de la nation qu'il avoit le plus d'intérêt de ménager. Les coups de ce redoutable athlète furent dignes des vues qui l'inspirèrent; il accusa M. de Montesquieu de spinosisme & de déisme (deux imputations incompatibles); d'avoir suivi le système de Pope (dont il n'y avoit pas un mot dans l'ouvrage); d'avoir cité Plutarque qui n'est pas un auteur chrétien; de n'avoir point parlé du péché originel & de la grace. Il prétendit enfin que l'*Esprit des loix* étoit une production de la constitution *Unigenitus*; idée qu'on nous soupçonnera peut-être de prêter par dérision au critique. Ceux qui ont connu M. de Montesquieu, l'ouvrage de Clément XI, & le sien, peuvent juger par cette accusation de toutes les autres.

Le malheur de cet écrivain dut bien le décourager: il vouloit perdre un sage par l'endroit le plus sensible à tout citoyen, il ne fit que lui procurer une nouvelle gloire comme homme de lettres; la *défense de l'esprit des loix* parut. Cet ouvrage, par la modération, la vérité, la finesse de plaisanterie qui y regnent, doit être regardé comme un modèle en ce genre. M. de Montesquieu, chargé par son adversaire d'imputations atroces, pouvoit le rendre odieux sans peine; il fit mieux, il le rendit ridicule. S'il faut tenir compte à l'agresseur d'un bien qu'il a fait sans le vouloir, nous lui devons une éternelle reconnaissance de nous avoir procuré ce chef-d'œuvre. Mais ce qui ajoute encore au mérite de ce morceau précieux, c'est que l'auteur s'y est peint lui-même sans y penser; ceux qui l'ont connu, croient l'entendre, & la postérité s'assurera, en lisant sa *défense*, que sa conversation n'étoit pas inférieure à ses écrits; éloge que bien peu de grands hommes ont mérité.

Une autre circonstance lui assure pleinement l'avantage dans cette dispute: le critique qui pour preuve de son attachement à la religion, en déchire les ministres, accusoit hautement le clergé de France, & sur-tout la faculté de théologie, d'indifférence pour la cause de Dieu, en ce qu'ils ne proscrivoient pas authentiquement un si pernicieux ouvrage. La faculté étoit en droit de mépriser le reproche d'un écrivain sans aveu; mais il s'agissoit de la religion; une délicatesse louable lui a fait prendre le parti d'examiner l'*Esprit des loix*.

Quoiqu'elle s'en occupe depuis plusieurs années, elle n'a rien prononcé jusqu'ici; & fût-il échappé à M. de Montesquieu quelques inadvertences légères, presque inévitables dans une carrière si vaste, l'attention longue & scrupuleuse qu'elles auroient demandée de la part du corps le plus éclairé de l'église prouveroit au moins combien elles feroient excusables. Mais ce corps, plein de prudence, ne précipitera rien dans une si importante matière : il connoît les bornes de la raison & de la foi; il fait que l'ouvrage d'un homme de lettres ne doit point être examiné comme celui d'un Théologien; que les mauvaises conséquences auxquelles une proposition peut donner lieu par des interprétations odieuses, ne rendent point blâmable la proposition en elle-même; que d'ailleurs nous vivons dans un siècle malheureux, où les intérêts de la religion ont besoin d'être ménagés, & qu'on peut lui nuire auprès des simples, en répandant mal-à-propos sur des génies du premier ordre le soupçon d'incrédulité; qu'enfin, malgré cette accusation injuste, M. de Montesquieu fut toujours estimé, recherché & accueilli par tout ce que l'église a de plus respectable & de plus grand; eût-il conservé auprès des gens de bien la considération dont il jouissoit, s'ils l'eussent regardé comme un écrivain dangereux?

Pendant que des insectes le tourmentoient dans son propre pays, l'Angleterre élevoit un monument à sa gloire. En 1752, M. Daffier, célèbre par les médailles qu'il a frappées à l'honneur de plusieurs hommes illustres, vint de Londres à Paris pour frapper la sienne. M. de la Tour, cet artiste si supérieur par son talent, & si estimable par son désintéressement & l'élevation de son ame, avoit ardemment désiré de donner un nouveau lustre à son pinceau, en transmettant à la postérité le portrait de l'auteur de l'*Esprit des loix*; il ne vouloit que la satisfaction de le peindre, & il méritoit, comme Apelle, que cet honneur lui fût réservé : mais M. de Montesquieu, d'autant plus avare du temps de M. de la Tour que celui-ci en étoit plus prodigue, se refusa constamment & poliment à ses pressantes sollicitations. M. Daffier essaya d'abord des difficultés semblables : « Croyez-vous, dit-il enfin à M. de Montesquieu, qu'il » n'y ait pas autant d'orgueil à refuser ma proposition qu'à l'accepter? » Désarmé par cette plaisanterie, il laissa faire à M. Daffier tout ce qu'il voulut.

L'auteur de l'*Esprit des loix* jouissoit enfin paisiblement de sa gloire, lorsqu'il tomba malade au commencement de février. Sa santé naturellement délicate, commençoit à s'altérer depuis long-temps par l'effet lent & presque infailible des études profondes, par les chagrins qu'on avoit cherché à lui susciter sur son ouvrage; enfin par le genre de vie qu'on le forçoit de mener à Paris, & qu'il sentoit lui être funeste. Mais l'empressement avec lequel on recherchoit sa société étoit trop vif pour n'être pas quelquefois indiscret; on vouloit, sans s'en appercevoir, jouir de lui aux dépens de lui-même. A peine la nouvelle du danger où il étoit se fut-elle répandue, qu'elle devint l'objet des conversations & de l'inquiétude publique; sa maison ne désemplissoit point de personnes de tout rang qui venoient s'informer de son état, les unes par un intérêt véritable, les autres pour s'en donner l'apparence, ou pour suivre la foule. Sa majesté, pénétrée de la perte que son royaume alloit faire, en demanda plusieurs fois des nouvelles; témoignage de bonté & de justice qui n'honore pas moins le monarque que le sujet. La fin de M. de Montesquieu ne fut point indigne de sa vie. Accablé de douleurs cruelles, éloigné d'une famille à qui

il étoit cher, & qui n'a pas eu la consolation de lui fermer les yeux, entouré de quelques amis, & d'un plus grand nombre de spectateurs, il conserva jusqu'au dernier moment la paix & l'égalité de son ame. Enfin, après avoir satisfait avec décence à tous ses devoirs, plein de confiance en l'être éternel auquel il alloit se rejoindre, il mourut avec la tranquillité d'un homme de bien, qui n'avoit jamais consacré ses talens qu'à l'avantage de la vertu & de l'humanité. La France & l'Europe le perdirent le 10 février 1755, à l'âge de soixante-six ans révolus.

Toutes les nouvelles publiques ont annoncé cet événement comme une calamité. On pourroit appliquer à M. de Montesquieu ce qui a été dit autrefois d'un illustre Romain; que personne en apprenant sa mort n'en témoigna de joie, que personne même ne l'oublia dès qu'il ne fut plus. Les étrangers s'empresèrent de faire éclater leurs regrets; & Mylord Chesterfield, qu'il fuffit de nommer, fit imprimer dans un des papiers publics de Londres un article en son honneur, article digne de l'un & de l'autre; c'est le portrait d'Anaxagore, tracé par Périclès (*). L'académie royale des sciences & des belles-lettres de Prusse, quoiqu'on n'y fût point dans l'usage de prononcer l'éloge des associés étrangers, a cru devoir lui faire cet honneur, qu'elle n'a fait encore qu'à l'illustre Jean Bernouilli; M. de Maupertuis, tout malade qu'il étoit, a rendu lui-même à son ami ce dernier devoir, & n'a voulu se reposer sur personne d'un soin si cher & si triste. A tant de suffrages éclatans en faveur de M. de Montesquieu, nous croyons pouvoir joindre sans indiscrétion les éloges que lui a donnés, en présence de l'un de nous, le monarque même auquel cette académie célèbre doit son lustre, prince fait pour sentir les pertes de la philosophie, & pour l'en consoler.

Le 17 février, l'académie françoise lui fit, selon l'usage, un service solennel, auquel, malgré la rigueur de la saison, presque tous les gens de lettres de ce corps, qui n'étoient point absens de Paris, se firent un devoir d'assister. On auroit dû, dans cette triste cérémonie, placer l'*Esprit des loix* sur son cercueil, comme on exposa autrefois vis-à-vis le cercueil de Raphael son dernier tableau de la Transfiguration. Cet appareil simple & touchant eût été une belle oraison funèbre.

Jusqu'ici nous n'avons considéré M. de Montesquieu que comme écrivain & philosophe; ce seroit lui dérober la moitié de sa gloire que de passer sous silence ses agrémens & ses qualités personnelles.

(*) Voici cet éloge en anglois, tel qu'on le lit dans la gazette appelée *Evening-post*, ou *Poste du soir*:

On the 10th of this month, died at Paris, universally and sincerely regretted, Charles Secondat, Baron of Montesquieu, and President a mortier of the Parliament of Bourdeaux. His virtues did honour to human nature, his writings justice. A friend to mankind, he asserted their undoubted and inalienable rights with freedom, even in his own country, whose prejudices

in matters of religion and government (il faut se ressouvenir que c'est un anglois qui parle) he had long lamented, and endeavoured (not without some success) to remove. He well knew, and justly admired the happy constitution of this country, where fix'd and known Laws equally restrain monarchy from Tyranny, and liberty from licentiousness. His Works will illustrate his name, and survive him, as long as right reason, moral obligation, and the true spirit of laws, shall be understood, respected and maintained.

Il étoit dans le commerce d'une douceur & d'une gaieté toujours égales. Sa conversation étoit légère, agréable, & instructive par le grand nombre d'hommes & de peuples qu'il avoit connus. Elle étoit coupée comme son style, pleine de sel & de saillies, sans amertume & sans fatyre; personne ne racontoit plus vivement, plus promptement, avec plus de grace & moins d'apprêt. Il savoit que la fin d'une histoire plaisante en est toujours le but; il se hâtoit donc d'y arriver, & produisoit l'effet sans l'avoir promis.

Ses fréquentes distractions ne le rendoient que plus aimable; il en sortoit toujours par quelque trait inattendu qui réveilloit la conversation languissante; d'ailleurs elles n'étoient jamais ni jouées, ni choquantes, ni importunes: le feu de son esprit, le grand nombre d'idées dont il étoit plein, les faisoient naître, mais il n'y tomboit jamais au milieu d'un entretien intéressant ou sérieux; le desir de plaire à ceux avec qui il se trouvoit, le rendoit alors à eux sans affectation & sans effort.

Les agrémens de son commerce tenoient non seulement à son caractère & à son esprit, mais à l'espèce de régime qu'il observoit dans l'étude. Quoique capable d'une méditation profonde & long-temps soutenue, il n'épuisoit jamais ses forces, il quittoit toujours le travail avant que d'en ressentir la moindre impression de fatigue.

Il étoit sensible à la gloire, mais il ne vouloit y parvenir qu'en la méritant; jamais il n'a cherché à augmenter la sienne par ces manœuvres sourdes, par ces voies obscures & honteuses, qui déshonorent la personne sans ajouter au nom de l'auteur.

Digne de toutes les distinctions & de toutes les récompenses, il ne demandoit rien, & ne s'étonnoit point d'être oublié; mais il a osé, même dans des circonstances délicates, protéger à la cour des hommes de lettres persécutés, célèbres & malheureux, & leur a obtenu des grâces.

Quoiqu'il vécut avec les grands, soit par nécessité, soit par convenance, soit par goût, leur société n'étoit pas nécessaire à son bonheur. Il fuyoit dès qu'il le pouvoit à sa terre; il y retrouvoit avec joie sa philosophie, ses livres, & le repos. Entouré de gens de la campagne dans ses heures de loisir, après avoir étudié l'homme dans le commerce du monde & dans l'histoire des nations, il étudioit encore dans ces âmes simples que la nature seule a instruites, & il y trouvoit à apprendre; il conversoit gaiement avec eux, il leur cherchoit de l'esprit comme Socrate; il paroissoit se plaire autant dans leur entretien que dans les sociétés les plus brillantes, sur-tout quand il terminoit leurs différens & soulageoit leurs peines par ses bienfaits.

Rien n'honore plus sa mémoire que l'économie avec laquelle il vivoit, & qu'on a osé trouver excessive & avare dans un monde fastueux, peu fait pour en pénétrer les motifs, & encore moins pour les sentir. Bienfaisant, & par conséquent juste, M. de Montesquieu ne vouloit rien prendre sur sa famille, ni des secours qu'il donnoit aux malheureux, ni des dépenses considérables auxquelles ses longs voyages, la foiblesse de sa vue & l'impression de ses ouvrages l'avoient obligé. Il a transmis à ses enfans, sans diminution ni augmentation, l'héritage qu'il avoit reçu de ses peres; il n'y a rien ajouté que la gloire de son nom & l'exemple de sa vie.

Il avoit épousé en 1715 Demoiselle Jeanne de Lartigue, fille de Pierre de

Lartigue, lieutenant-colonel au régiment de Maulévrier; il en a eu deux filles & un fils, qui par son caractère, ses mœurs & ses ouvrages s'est montré digne d'un tel pere.

Ceux qui aiment la vérité & la patrie ne seront pas fâchés de trouver ici quelques-unes de ses maximes : il pensoit,

Que chaque portion de l'état doit être également soumise aux loix; mais que les privilèges de chaque portion de l'état doivent être respectés, lorsque leurs effets n'ont rien de contraire au droit naturel, qui oblige tous les citoyens à concourir également au bien public; que la possession ancienne étoit en ce genre le premier des titres & le plus inviolable des droits, qu'il étoit toujours injuste & quelquefois dangereux de vouloir ébranler;

Que les magistrats, dans quelque circonstance & pour quelque grand intérêt de corps que ce puisse être, ne doivent jamais être que magistrats, sans parti & sans passion comme les loix, qui absolvent & punissent sans aimer ni haïr.

Il disoit enfin, à l'occasion des disputes ecclésiastiques qui ont tant occupé les empereurs & les chrétiens Grecs, que les querelles théologiques, lorsqu'elles cessent d'être renfermées dans les écoles, déshonorent infailliblement une nation aux yeux des autres : en effet, le mépris même des sages pour ces querelles ne la justifie pas; parce que les sages faisant par-tout le moins de bruit & le plus petit nombre, ce n'est jamais sur eux qu'une nation est jugée.

L'importance des ouvrages dont nous avons eu à parler dans cet éloge, nous en a fait passer sous silence de moins considérables, qui servoient à l'auteur comme de délassement, & qui auroient suffi pour l'éloge d'un autre; le plus remarquable est le *Temple de Gnide*, qui suivit d'assez près les *Lettres Persannes*. M. de Montesquieu, après avoir été dans celles-ci Horace, Théophraste, & Lucien, fut Ovide & Anacréon dans ce nouvel essai : ce n'est plus l'amour despotique de l'Orient qu'il se propose de peindre, c'est la délicatesse & la naïveté de l'amour pastoral, tel qu'il est dans une ame neuve que le commerce des hommes n'a point encore corrompue. L'auteur craignant peut-être qu'un tableau si étranger à nos mœurs ne parût trop languissant & trop uniforme, a cherché à l'animer par les peintures les plus riantes; il transporte le lecteur dans des lieux enchantés, dont, à la vérité, le spectacle intéresse peu l'amant heureux, mais dont la description flatte encore l'imagination quand les desirs sont satisfaits. Emporté par son sujet, il a répandu dans sa prose ce style animé, figuré, & poétique, dont le roman de Télémaque a fourni parmi nous le premier modele. Nous ignorons pourquoi quelques censeurs du *Temple de Gnide* ont dit à cette occasion, qu'il auroit eu besoin d'être en vers. Le style poétique, si on entend, comme on le doit, par ce mot, un style plein de chaleur & d'images, n'a pas besoin, pour être agréable, de la marche uniforme & cadencée de la versification; mais si on ne fait consister ce style que dans une diction chargée d'épithètes oisives, dans les peintures froides & triviales des ailes & du carquois de l'amour, & de semblables objets, la versification n'ajoutera presque aucun mérite à ces ornemens usés; on y cherchera toujours en vain l'ame & la vie. Quoi qu'il en soit, le *Temple de Gnide* étant une espece de poëme en prose, c'est à nos écrivains les plus célèbres en ce genre à fixer le rang qu'il doit occuper: il mérite de pareils juges; nous croyons du moins que les peintures de cet ouvrage soutiendroient avec succès

une des principales épreuves des descriptions poétiques, celle de les représenter sur la toile. Mais ce qu'on doit sur-tout remarquer dans le Temple de Gnide, c'est qu'Anacréon même y est toujours observateur & philosophe. Dans le quatrième chant, il paroît décrire les mœurs des Sibarites, & on s'apperçoit aisément que ces mœurs sont les nôtres. La préface porte sur-tout l'empreinte de l'auteur des Lettres Persannes. En présentant le Temple de Gnide comme la traduction d'un manuscrit grec, plaisanterie défigurée depuis par tant de mauvais copistes, il en prend occasion de peindre d'un trait de plume l'ineptie des critiques & le pédantisme des traducteurs, & finit par ces paroles dignes d'être rapportées : « Si les gens graves desiroient de moi quelque ouvrage » moins frivole, je suis en état de les satisfaire : il y a trente ans que je travaille à un livre de douze pages, qui doit contenir tout ce que nous savons » sur la métaphysique, la politique, & la morale, & tout ce que de » très-grands auteurs ont oublié dans les volumes qu'ils ont publiés sur ces » matières. »

Nous regardons comme une des plus honorables récompenses de notre travail l'intérêt particulier que M. de Montesquieu prenoit à ce dictionnaire, dont toutes les ressources ont été jusqu'à présent dans le courage & l'émulation de ses auteurs. Tous les gens de lettres, selon lui, devoient s'empressez de concourir à l'exécution de cette entreprise utile ; il en a donné l'exemple avec M. de Voltaire, & plusieurs autres écrivains célèbres. Peut-être les traverses que cet ouvrage a essuyées, & qui lui rappelloient les siennes propres, l'intéressoient-elles en notre faveur. Peut-être étoit-il sensible, sans s'en appercevoir, à la justice que nous avions osé lui rendre dans le premier volume de l'Encyclopédie, lorsque personne n'osoit encore élever sa voix pour le défendre. Il nous destinoit un article sur le *Gout*, qui a été trouvé imparfait dans ses papiers ; nous l'avons donné en cet état au public, & nous l'avons traité avec le même respect que l'antiquité témoigna autrefois pour les dernières paroles de Sénèque. La mort l'a empêché d'étendre plus loin ses bienfaits à notre égard ; & en joignant nos propres regrets à ceux de l'Europe entière, nous pourrions écrire sur son tombeau :

Finis viæ ejus nobis luctuosus, Patriæ tristis, extraneis etiam ignotisque non sine curâ fuit.

Tacit. in Agric. c. 43.



É L O G E

DE M. DU MARSAIS.

LA vie sédentaire & obscure de la plupart des gens de lettres offre pour l'ordinaire peu d'événemens, sur-tout quand leur fortune n'a pas répondu à ce qu'ils avoient mérité par leurs travaux. M. du Marçais a été de ce nombre, il a vécu pauvre & presque ignoré dans le sein d'une patrie qu'il avoit instruite : le détail de sa vie n'occupera donc dans cet éloge que la moindre place, & nous nous attacherons principalement à l'analyse raisonnée de ses ouvrages. Par-là nous acquitterons, autant qu'il est en nous, les obligations que l'Encyclopédie & les lettres ont eues à ce philosophe ; nous devons d'autant plus d'honneur à sa mémoire, que le sort lui en a plus refusé de son vivant, & l'histoire de ses écrits est le plus beau monument que nous puissions lui consacrer. Cette histoire remplira d'ailleurs le principal but que nous nous proposons dans nos éloges, d'en faire un objet d'instruction pour nos lecteurs, & un recueil de mémoires sur l'état présent de la philosophie parmi nous.

CÉSAR CHESNEAU, sieur DU MARSAIS, avocat au parlement de Paris, naquit à Marseille le 17 juillet 1676. Il perdit son pere au berceau, & resta entre les mains d'une mere qui laissa dépérir la fortune de ses enfans par un déintéressement romanesque, sentiment louable dans son principe, estimable peut-être dans un philosophe isolé, mais blâmable dans un chef de famille. Le jeune du Marçais étoit d'autant plus à plaindre, qu'il avoit aussi perdu en très-bas âge, & peu après la mort de son pere, deux oncles d'un mérite distingué, dont l'un Nicolas Chesneau, savant médecin, est auteur de quelques ouvrages (*). Ces oncles lui avoient laissé une bibliothèque nombreuse & choisie, qui bientôt après leur mort fut vendue presque en entier à un prix très-modique : l'enfant, qui n'avoit pas encore atteint sa septième année, pleura beaucoup de cette perte, & cachoit tous les livres qu'il pouvoit soustraire. L'excès de son affliction engagea sa mere à mettre à part quelques livres rares, pour les lui réserver quand il seroit en âge de les lire ; mais ces livres mêmes furent dissipés peu de temps après : il sembloit que la fortune, après l'avoir privé de son bien, cherchât encore à lui ôter tous les moyens de s'instruire.

(*) Ces Ouvrages sont, 1°. *la Pharmacie théorique*. Paris, Frédéric Léonard, 1679, in-4°. Il en donna en 1682 une seconde édition fort augmentée.

2°. *Un Traité de chymie à la suite de cette seconde édition.*

3°. *Observationum Nicolai Chesneau, Massi-*

liensis, Doctoris Medici, libri V. in-8°. Paris, Léonard, 1672.

4°. *Discours & Abrégé des vertus & propriétés des eaux de Barbotan, dans le Comté d'Armagnac*. Bordeaux, 1679, in-8°.

On a fait à Leyde, en 1719, une nouvelle édition des Ouvrages de Chesneau ; mais on a oublié les deux premiers,

L'ardeur & le talent se fortifierent en lui par les obstacles ; il fit ses études avec succès chez les peres de l'Oratoire de Marseille : il entra même dans cette congrégation , une de celles qui ont le mieux cultivé les lettres , & la seule qui ait produit un philosophe célèbre , parce qu'on y est moins esclave que dans les autres , & moins obligé de penser comme ses supérieurs. Mais la liberté dont on y jouit n'étoit pas encore assez grande pour M. du Marfais. Il en sortit donc bientôt , vint à Paris à l'âge de vingt-cinq ans , s'y maria , & fut reçu avocat le 10 janvier 1704. Il s'attacha à un célèbre avocat au Conseil , sous lequel il commençoit à travailler avec succès. Des espérances trompeuses qu'on lui donna , lui firent quitter cette profession. Il se trouva sans état & sans bien , chargé de famille , & ce qui étoit encore plus triste pour lui , accablé de peines domestiques. L'humeur chagrine de sa femme , qui croyoit avoir acquis par une conduite sage le droit d'être insociable , fit repentir plusieurs fois notre philosophe d'avoir pris un engagement indissoluble ; il regrette à cette occasion , dans un écrit de sa main trouvé après sa mort parmi ses papiers , que notre religion , si attentive aux besoins de l'humanité , n'ait pas permis le divorce aux particuliers , comme elle l'a quelquefois permis aux princes : il déplore la condition de l'homme , qui jeté sur la terre au hasard , ignorant les malheurs , les passions & les dangers qui l'attendent , n'acquiert d'expérience que par ses fautes , & meurt sans avoir eu le temps d'en profiter.

M. du Marfais aimant mieux se priver du nécessaire que du repos , abandonna à sa femme le peu qu'il avoit de bien , & par le conseil de ses amis entra chez M. le président de Maisons , pour veiller à l'éducation de son fils : c'est le même que M. de Voltaire a célébré dans plusieurs endroits de ses œuvres , qui dès l'âge de vingt-sept ans fut reçu dans l'académie des sciences , & dont les connoissances & les lumieres faisoient déjà beaucoup d'honneur à son maître , lorsqu'il fut enlevé à la fleur de son âge.

Ce fut dans cette maison , & à la priere du pere de son élève , que M. du Marfais commença son ouvrage sur les Libertés de l'Eglise Gallicane , qu'il acheva ensuite pour M. le duc de la Feuillade , nommé par le roi à l'ambassade de Rome. Il étoit persuadé que tout François doit connoître les principes de cette importante matiere , généralement adoptés dans le premier âge du christianisme , obscurcis depuis par l'ignorance & la superstition , & que l'Eglise de France a eu le bonheur de conserver presque seule. Mais cet objet qui nous intéresse de si près , est rarement bien connu de ceux mêmes que leur devoir oblige de s'en occuper. Les savans écrits de MM. Pithou & Dupuy sur nos libertés , un peu rebutans par la forme , sont trop peu lus chez une nation qui compte pour rien le mérite d'instruire , quand il n'est pas accompagné d'agrément , & qui préfère l'ignorance de ses droits à l'ennui de les apprendre. M. du Marfais , plein du desir d'être utile à ses concitoyens , entreprit de leur donner sur ce sujet un ouvrage précis & méthodique , assez intéressant par les détails pour attacher la paresse même ; où la jurisprudence fut guidée par une philosophie lumineuse , & appuyée d'une érudition choisie , répandue sobrement & placée à propos. Tel fut le plan qu'il se forma , & qu'il a exécuté avec succès ; si néanmoins dans le siècle où nous vivons tant de science & de logique est nécessaire pour prouver que le souverain pontife peut se tromper comme un

autre homme; que le chef d'une religion de paix & d'humilité ne peut dispenser ni les peuples de ce qu'ils doivent à leurs rois, ni les rois de ce qu'ils doivent à leurs peuples; que tout usage qui va au détriment de l'état, est injuste, quoique toléré ou même revêtu d'une autorité apparente; que le pouvoir des souverains est indépendant des pasteurs; que les ecclésiastiques enfin doivent donner aux autres citoyens l'exemple de la soumission aux loix.

Le traité de M. du Marais, sous le titre d'*Exposition de la doctrine de l'Eglise Gallicane par rapport aux prétentions de la cour de Rome*, est divisé en deux parties. L'auteur établit dans la première, les principes généraux sur lesquels sont fondées les deux puissances, la spirituelle & la temporelle: dans la seconde il fait usage de ces principes pour fixer les bornes du pouvoir du pape, de l'église, & des évêques. Un petit nombre de maximes générales appuyées par la raison, par nos loix & par nos annales, & les conséquences qui résultent de ces maximes, font toute la substance de l'ouvrage.

Ceux qui croiroient avoir besoin de recourir à l'histoire ecclésiastique pour se prémunir contre l'infailibilité que les Ultramontains attribuent, sans la croire, aux souverains pontifes, peuvent lire les preuves de la VIII^e. maxime; ils y verront St. Pierre repris par St. Paul, & reconnoissant qu'il s'étoit trompé; le pape Eleuthère approuvant d'abord les prophéties des Montanistes, qu'il profcrivait bientôt après; Victor blâmé par St. Irénée, pour avoir excommunié mal-à-propos les évêques d'Asie; Libère souscrivant aux formules des Ariens; Honorius anathématisé, comme Monothélite, au sixième concile général, & ses écrits brûlés; Jean XXII au XIV^e. siècle condamné par la Sorbonne sur son opinion de la vision béatifique, & obligé de se rétracter; enfin le grand nombre de contradictions qui se trouvent dans les décisions des papes, & l'aveu même que plusieurs ont fait de n'être pas infailibles, dans un temps où ils n'avoient point d'intérêt à le soutenir. Les faits qui peuvent servir à combattre des prétentions d'un autre genre, sont recueillis dans cet ouvrage avec le même choix & la même exactitude. On y lit que Grégoire VII, celui qui a le premier levé l'étendard de la rebellion contre les rois, se repentit en mourant de cette usurpation, & en demanda pardon à son prince & à toute l'église; que Ferdinand, si mal-à-propos nommé le Pieux, & si digne du nom de traître, enleva la Navarre à la maison de France, sur une simple bulle du pape Jules II; que la cour de Rome, si on en croit nos jurisconsultes, a évité pour cette raison, autant qu'elle l'a pu, de donner à nos rois le titre de rois de Navarre; omission, au reste, peu importante en elle-même, & que nos rois ont sans doute regardée comme indifférente à leur grandeur, le nom de rois de France étant le plus beau qu'ils puissent porter. Enfin M. du Marais ajoute que les bulles de Sixte V & de Grégoire XIV contre Henri IV furent un des plus grands obstacles que trouva ce prince pour remonter sur le trône de ses pères. Il fait voir encore, ce qui n'est pas difficile, que l'absolution (réelle ou supposée) donnée à la nation françoise par le pape Zacharie, du serment de fidélité qu'elle avoit fait aux descendans de Clovis, ne dispensoit point la nation de ce serment; d'où il s'ensuit que la race de Hugues Capet a pu légitimement recevoir de cette même nation une couronne que la race de Charlemagne avoit enlevée aux héritiers légitimes.

Non seulement, ajoute l'auteur, les papes n'ont aucun pouvoir sur les

empires, ils ne peuvent même, sans la permission des princes, rien recevoir des sujets, à quelque titre que ce puisse être. Jean XXII ayant entrepris de faire une levée d'argent sur notre clergé, Charles-le-Bel s'y opposa d'abord avec vigueur; mais ensuite le pape lui ayant donné la dîme des églises pendant deux ans, le roi, pour reconnoître cette condescendance par une autre, lui permit de lever l'argent qu'il vouloit. Les chroniques de St. Denis, citées par M. du Marfais, racontent cette convention avec la simplicité de ce temps-là : « Le roi, disent-elles, considérant *donnes-m'en, je t'en donrai*, offroya » au pape de lever. »

L'auteur prouve avec la même facilité, par le raisonnement & par l'histoire, les maximes qui ont rapport à la juridiction ecclésiastique des évêques, & qui font une partie si essentielle de nos libertés. Selon l'aveu d'un des plus saints pontifes de l'ancienne église, les évêques ne tiennent pas leur autorité du pape, mais de Dieu même : ils n'ont donc pas besoin de recourir au saint siége pour condamner des erreurs, ni, à plus forte raison, pour des points de discipline. Ils ont droit de juger avant le pape & après le pape; ce n'a été qu'à l'occasion de l'affaire de Janénius, en 1650, qu'ils se sont adressés à Rome avant que de prononcer eux-mêmes. L'usage des appellations au pape n'a jamais été reçu en Orient, & ne l'a été que fort tard en Occident. L'évêque de Rome n'ayant de juridiction immédiate que dans son diocèse, ne peut excommunier ni nos rois ni leurs sujets, ni mettre le royaume en interdit. C'est par les empereurs, & non par d'autres, que les premiers conciles généraux ont été convoqués; & le pape même n'y a pas toujours assisté, soit en personne, soit par ses légats. Ces conciles ont besoin d'être autorisés, non par l'approbation du pape, mais par la puissance séculière, pour faire exécuter leurs loix. Enfin c'est aux rois à convoquer les conciles de leur nation, & à les dissoudre.

Il faut au reste, comme M. du Marfais l'observe après plusieurs écrivains, distinguer avec soin la cour de Rome, le pape, & le saint siége : on doit toujours conserver l'unité avec celui-ci, quoiqu'on puisse désapprouver les sentimens du pape, & l'ambition de la cour de Rome. Il est triste, ajoute-t-il, qu'en France même on n'ait pas toujours su faire cette distinction si essentielle; & que plusieurs ecclésiastiques, & sur-tout certains ordres religieux, soient encore secrètement attachés parmi nous aux sentimens ultramontains, qui ne sont pas même regardés comme de foi dans les pays d'inquisition.

M. du Marfais dit à la fin de son livre, qu'il avoit eu dessein d'y joindre une dissertation historique qui exposât par quels degrés les papes sont devenus souverains. Cette matière, aussi curieuse que délicate, étoit bien digne d'être traitée par un philosophe qui sans doute auroit su se garantir également du fiel & de la flatterie; en avouant le mal que quelques papes ont fait pour devenir princes, il n'auroit pas laissé ignorer le bien que plusieurs ont fait depuis qu'ils se sont devenus : aux entraves funestes que la philosophie a reçues par quelques constitutions apostoliques, il eût opposé la renaissance des arts en Europe, presque uniquement due à la magnificence & au goût des souverains pontifes. Il n'eût pas manqué d'observer qu'aucune liste de monarques ne présente, à nombre égal, autant d'hommes dignes de l'attention de la postérité. Enfin il se fût conformé sur cette matière à la manière de penser du public, qui malgré

sa malignité naturelle, est aujourd'hui trop éclairé sur la religion, pour faire servir d'argumens contre elle les scandales donnés par quelques chefs de l'Eglise. L'indifférence avec laquelle on recevoit maintenant parmi nous une satire des papes, est une suite heureuse & nécessaire des progrès de la philosophie dans ce siècle.

Nous savons, & nous l'apprenons avec regret au public, que M. du Marfais se proposoit encore de joindre à son ouvrage l'examen impartial & pacifique d'une querelle importante, qui tient de près à nos libertés, & que tant d'écrivains ont agitée dans ces derniers temps avec plus de chaleur que de logique. L'auteur, en philosophe éclairé & en citoyen sage, avoit réduit toute cette querelle aux questions suivantes, que nous nous bornerons fagement à énoncer, sans entreprendre de les résoudre : si une société d'hommes qui croit devoir se gouverner à certains égards par des loix indépendantes de la puissance temporelle, peut exiger que cette puissance concoure au maintien de ces loix ? Si dans les pays nombreux où l'Eglise ne fait avec l'état qu'un même corps, la liberté absolue que les ministres de la religion réclament dans l'exercice de leur ministère, ne leur donneroit pas un droit qu'ils sont bien éloignés de prétendre sur les privileges & sur l'état des citoyens ? En cas que cet inconvénient fût réel, quel parti les législateurs devroient prendre pour le prévenir ? ou de mettre au pouvoir spirituel de l'Eglise des bornes qu'elle croira toujours devoir franchir, ce qui entretiendra dans l'état la division & le trouble ; ou de tracer entre les matieres spirituelles & les matieres civiles une ligne de séparation invariable ? Si les principes du christianisme s'opposeroient à cette séparation, & si elle ne produiroit pas insensiblement & sans effort la tolérance civile, que la politique a conseillée à tant de princes & à tant d'états ?

Telles étoient les questions que M. du Marfais se proposoit d'examiner ; éloigné, comme il l'étoit, de tout fanatisme par son caractère, & de tout préjugé par ses réflexions, personne n'étoit plus en état de traiter cet important sujet avec la modération & l'équité qu'il exige. Mais comme ce n'est point par des livres qu'on ramene au vrai des esprits ulcérés ou prévenus, cette modération & cette équité n'eussent peut-être servi qu'à lui faire des ennemis puissans & implacables. Quoique les matieres qu'il a discutées dans son ouvrage, soient beaucoup moins délicates que celle-ci, quoiqu'en traitant ces matieres il présente la vérité avec toute la prudence dont elle a besoin pour se faire recevoir, il ne jugea pas à propos de laisser paroître de son vivant son *Exposition des Libertés de l'Eglise Gallicane*. Il craignoit, disoit-il, des persécutions semblables à celles que M. Dupuy, le défenseur de ces Libertés dans le dernier siècle, avoit eu à souffrir de quelques évêques de France, désavoués sans doute en cela par leurs confreres. La suite de cet éloge fera voir d'ailleurs que M. du Marfais avoit de grands ménagemens à garder avec l'Eglise, dont il avoit pourtant défendu les droits plus encore qu'il ne les avoit bornés. Il se plaint dans une espee d'introduction qui est à la tête de son livre, qu'on ne puisse exposer impunément en France la doctrine constante du parlement & de la Sorbonne sur l'indépendance de nos rois & sur les droits de nos évêques, tandis que chez les nations imbuës des opinions contraires, tout parle publiquement & sans crainte contre la justice & la vérité.

Nous ignorons si ces plaintes étoient fondées, dans le temps que M. du Marfais écrivoit; mais la France connoît mieux aujourd'hui ses vrais intérêts. Ceux entre les mains desquels le manuscrit de l'auteur est tombé après sa mort, moins timides ou plus heureux que lui, en ont fait part au public. Les ouvrages pleins de vérités hardies & utiles, dont le genre humain est de temps en temps redevable au courage de quelque homme de lettres, sont aux yeux de la postérité la gloire des gouvernemens qui les protègent, la censure de ceux qui ne savent pas les encourager, & la honte de ceux qui les proscrivent.

La suppression de ce livre eût été sans doute une perte pour les citoyens; mais les philosophes doivent regretter encore plus que M. du Marfais n'ait pas publié sa réponse à la critique de l'*Histoire des Oracles*; on n'a trouvé dans ses papiers que des fragmens imparfaits de cette réponse, à laquelle il ne paroît pas avoir mis la dernière main. Pour la faire connoître en détail, il faut reprendre les choses de plus haut.

Feu M. de Fontenelle avoit donné en 1686, d'après le médecin Vandale, l'*Histoire des oracles*, un de ses meilleurs ouvrages, & peut-être celui de tous auquel le suffrage (*) unanime de la postérité est le plus assuré. Il y soutient, comme tout le monde fait, que les oracles étoient l'ouvrage de la superstition & de la fourberie, & non celui des démons, & qu'ils n'ont point cessé à la venue de Jésus-Christ. Le pere Baltus, jésuite, vingt ans après la publication de ce livre, crut qu'il étoit de son devoir d'en prévenir les effets dangereux, & se proposa de le réfuter. Il soutint, avec toute la modération qu'un théologien peut se permettre, que M. de Fontenelle avoit attaqué une des principales preuves du christianisme, pour avoir prétendu que les prêtres païens étoient des imposteurs ou des dupes. Cependant, en avançant une opinion si singulière, le critique avoit eu l'art de lier son système à la religion, quoiqu'il y fût réellement contraire par les armes qu'il peut fournir aux incrédules. La cause du philosophe étoit juste, mais les dévots étoient soulevés, & s'il répondoit, il étoit perdu. Il eut donc la sagesse de demeurer dans le silence, & de s'abstenir d'une défense facile & dangereuse, dont le public l'a dispensé depuis en lisant tous les jours son ouvrage, & en ne lisant point celui de son adversaire. M. du Marfais, jeune encore, avide de se signaler, & n'ayant à risquer ni places ni fortune, entreprit de justifier M. de Fontenelle contre les imputations du pere Baltus. Il accusoit le critique de n'avoir point entendu les PP. de l'Eglise, & de ne les avoir pas cités exactement; il lui reprochoit des méprises considérables, & un plagiat moins excusable encore du professeur Mœbius, qui avoit écrit contre Vandale. Assuré de la bonté de sa cause, le défenseur de M. de Fontenelle ne craignit point de faire part de son ouvrage à quelques confrères du pere Baltus; il ne vouloit par cette démarche que donner des marques de son estime à une société long-temps utile aux lettres, & qui se souvient encore aujourd'hui avec complaisance du crédit & des hommes célèbres qu'elle avoit alors. Nous avons peine à nous persuader que,

(*) Il n'y a peut-être qu'une phrase à retrancher de cet Ouvrage; ce sont ces deux lignes de la Préface: « Il me semble qu'il ne faudroit

» donner dans le sublime qu'à son corps défendu
» dant: il est si peu naturel! J'avoue que le
» style bas est encore quelque chose de pis. »

dans une matiere aussi indifférente en elle-même, cette société se soit crue blessée par l'attaque d'un de ses membres; nous ignorons par qui & comment la confiance de M. du Marçais fut trompée; mais elle le fut. On travailla efficacement à empêcher l'impression & même l'examen de l'ouvrage; on accusa faussement l'auteur d'avoir voulu le faire paroître sans approbation ni privilège, quoique son adversaire eût pris la même liberté. Il représenta en vain que ce livre avoit été approuvé par plusieurs personnes savantes & pieuses, & qu'il demandoit à le mettre au jour, non par vanité d'auteur, mais pour prouver son innocence: il offrit inutilement de le soumettre à la censure de la Sorbonne, de le faire même approuver par l'inquisition, & imprimer avec la permission des Supérieurs dans les terres du pape; on étoit résolu de ne rien écouter, & M. du Marçais eut une défense expresse de faire paroître son livre, soit en France, soit ailleurs. Cet événement de sa vie fut la première époque, & peut-être la source des injustices qu'il essuya; on n'avoit point eu de peine à prévenir contre lui un monarque respectable alors dans sa vieillesse, & d'une délicatesse louable sur tout ce qu'il croyoit blesser la religion; on lui avoit inspiré quelques soupçons sur la maniere de penser de l'antagoniste du P. Baltus; espece d'armes dont on n'abuse que trop souvent auprès des princes, pour perdre le mérite sans appui, sans hypocrisie, & sans intrigue. L'auteur abandonna donc entièrement son ouvrage; & le P. Baltus libre de la guerre dont il étoit menacé, entra dans une carrière plus convenable à son état; il avoit trop légèrement sacrifié les prémices de sa plume à défendre sans le vouloir les oracles des Païens; il l'employa plus heureusement dans la suite à un objet sur lequel il n'avoit point de contradictions à craindre, à la défense des prophéties de la religion chrétienne.

Comme l'ouvrage de M. du Marçais sur les oracles n'a point paru, nous tâcherons d'en donner quelque idée à nos lecteurs d'après les fragmens qui nous en ont été remis. La préface contient quelques réflexions générales sur l'abus qu'on peut faire de la religion en l'étendant à des objets qui ne sont pas de son ressort; on y expose ensuite le dessein & le plan de l'ouvrage, dans lequel il paroît qu'on s'est proposé trois objets; de prouver que les démons n'étoient point les auteurs des oracles; de répondre aux objections du P. Baltus; d'examiner enfin le temps auquel les oracles ont cessé, & de faire voir qu'ils ont cessé d'une manière naturelle.

Le desir si vif & si inutile de connoître l'avenir, donna naissance aux oracles des Païens. Quelques hommes adroits & entreprenans mirent à profit la curiosité du peuple pour le tromper: il n'y eut point en cela d'autre magie; l'imposture avoit commencé l'ouvrage, le fanatisme l'acheva: car un moyen infallible de faire des fanatiques, c'est de persuader avant que d'instruire; quelquefois même certains prêtres ont pu être la dupe des oracles qu'ils rendoient ou qu'ils faisoient rendre, semblables à ces Empyriques dont les uns participent à l'erreur publique qu'ils entretiennent, les autres en profitent sans la partager.

C'est par la foi seule que nous savons qu'il y a des démons, c'est donc par la foi seule que nous pouvons apprendre ce qu'ils sont capables de faire dans l'ordre surnaturel; & puisque la révélation ne leur attribue pas les oracles, elle nous permet de croire que ces oracles n'étoient pas leur ouvrage. Lorsque

Isaïe défia les dieux des Païens de prédire l'avenir, il ne mit point de restrictions à ce défi, qui n'eût plus été qu'imprudent, si en effet les démons avoient eu le pouvoir de prophétiser. Daniel ne crut pas que le serpent des Babyloniens fût un démon; il *rit* en philosophe, dit l'Ecriture, de la crédulité du prince & de la fourberie des prêtres, & empoisonna le serpent. D'ailleurs les partisans même des oracles conviennent qu'il y en a eu de faux, & par-là ils nous mettent en droit (s'il n'y a pas de preuve évidente du contraire) de les regarder sans exception comme supposés: tout se réduisoit à cacher plus ou moins adroitement l'imposture. Enfin les Païens même n'ont pas cru généralement que les oracles fussent surnaturels. De grandes sectes de philosophes, entre autres, les Epicuriens, se vantoient, comme les chrétiens, de faire taire les oracles & de démasquer les prêtres. Valere-Maxime & d'autres disent: il est vrai que des statues ont parlé; mais l'Ecriture dément ce témoignage, en nous apprenant que les statues sont muettes. Les historiens profanes, lorsqu'ils racontent sur un simple oui-dire des faits extraordinaires, sont moins croyables que les historiens de la Chine sur l'antiquité qu'ils donnent au monde. Casaubon se moque avec raison d'Hérodote, qui rapporte sérieusement plusieurs de ces oracles ridicules de l'antiquité, & d'autres prodiges de la même force.

Si les oracles n'eussent pas été une fourberie, l'idolâtrie n'eût plus été qu'un malheur excusable, parce que les Païens n'auroient eu aucun moyen de découvrir leur erreur par la raison, le seul guide qu'ils eussent alors. Quand une fausse religion, ou quelque secte que ce puisse être, vante les prodiges opérés en sa faveur, & qu'on ne peut expliquer ces prodiges d'une manière naturelle, il n'y a qu'un parti à prendre, celui de nier les faits. Rien n'est donc plus conforme aux principes & aux intérêts du christianisme, que de regarder le paganisme comme un pur ouvrage des hommes, qui n'a subsisté que par des moyens humains. Aussi l'Ecriture ne donne à l'idolâtrie qu'une origine toute naturelle, & la plupart des peres paroissent penser de même. Plusieurs d'entr'eux ont expressément traité les oracles d'impostures, & aucun n'a prétendu que ce sentiment offensât la religion: ceux mêmes qui n'ont pas été éloignés de croire qu'il y avoit quelque chose de surnaturel dans les oracles, paroissent n'y avoir été déterminés que par une façon particulière de penser, tout-à-fait indépendante des vérités fondamentales du christianisme. Selon la plupart des Païens, les dieux étoient les auteurs des oracles favorables, & les mauvais génies l'étoient des oracles funestes ou trompeurs. Les chrétiens profitent de cette opinion pour attribuer les oracles aux démons: ils y trouvoient d'ailleurs un avantage; ils expliquoient, par cette supposition, le merveilleux apparent qui les embarrassoit dans certains oracles. Un faux principe où ils étoient, servoit à les fortifier dans cette idée, ils croyoient les démons corporels, & St. Augustin s'est expressément rétracté d'avoir donné de semblables explications. Les chrétiens modernes ont eu des idées plus épurées & plus saines sur la nature des démons; mais en rejetant le principe, plusieurs ont retenu la conséquence. C'est donc en vain que certains auteurs ecclésiastiques, qui n'ont pas dans l'Eglise l'autorité des peres, & qui croyoient que les démons étoient des animaux d'un esprit aérien, nous rapportent de faux oracles, dont ils prétendent tirer des argumens en faveur de la religion.

Il faut mettre ces faits, & les raisonnemens qui en sont la suite, à côté des relations de la légende dorée, du corbeau excommunié pour avoir volé la bague de l'abbé Conrad, & des extravagances que l'imbécillité a débitées sur les prétendus hommages que les animaux ont rendus à nos redoutables mystères. Rien n'est plus propre à avilir la religion (si quelque chose peut l'avilir), rien n'est du moins plus nuisible auprès des peuples à une cause si respectable, que de la défendre par des preuves foibles ou absurdes; c'est Osa qui croit que l'arche chancelle, & qui ose y porter la main.

Le P. Baltus abuse évidemment des termes, quand il prétend que l'opinion qui attribue les oracles aux malins esprits, est une vérité enseignée par la tradition; puisqu'on ne doit regarder comme des vérités de tradition & par conséquent de foi, que celles qui ont été constamment reconnues pour telles par l'Eglise; le défenseur des oracles se contredit ensuite lui-même, quand il avoue que l'opinion qu'il soutient n'est que de foi humaine, c'est-à-dire, du genre des choses qu'on peut se dispenser de croire sans cesser d'être chrétien; mais en cela il tombe dans une autre contradiction, puisque la foi humaine ne peut tomber que sur ce qui est de l'ordre naturel, & que les oracles selon lui n'en sont pas. Le témoignage des historiens de l'antiquité, ajoute M. du Marçais, est formellement contraire à ce que le P. Baltus prétend, que jamais les oracles n'ont été rendus par des statues creuses: mais quand cette prétention seroit fondée, elle seroit favorable à la cause de M. de Fontenelle, puisqu'il est encore plus aisé de faire parler un prêtre qu'une statue. Il n'est point vrai, comme le dit encore le critique, que ceux qui réduisent les oracles à des causes naturelles, diminuent par ce moyen la gloire de Jesus-Christ qui les a fait cesser; ce seroit au contraire affoiblir véritablement cette gloire, que d'attribuer les oracles aux démons: car le P. Baltus prétend lui-même que Julien dans le iv^e. siècle du christianisme, en évoquant *efficacement* les enfers par la magie & par les enchantemens, en avoit obtenu réponse. Les permissions particulières que l'Ecriture dit avoir été accordées au démon, ne nous donnent pas droit d'en supposer d'autres; rien n'est plus ridicule dans l'ordre surnaturel que l'argument qui prouve l'existence d'un fait miraculeux par celle d'un fait semblable. Ajouter foi trop légèrement aux prodiges, dans un siècle où ils ne sont plus nécessaires à l'établissement du christianisme, c'est ébranler, sans le vouloir, les fondemens de la croyance que l'on doit aux vrais miracles rapportés dans les livres saints. On ne croit plus de nos jours aux possédés, quoiqu'on croie à ceux de l'Ecriture. Jesus-Christ a été transporté par le démon, il l'a permis pour nous instruire; mais de pareils miracles ne se sont plus. La métamorphose de Nabuchodonosor en bête, dont il ne nous est pas permis de douter, n'est arrivée qu'une fois. Enfin Saül a évoqué l'ombre de Samuel, & l'on n'ajoute plus de foi aux évocations. Le P. Baltus avoue que les prodiges mêmes racontés par les peres, ne sont pas de foi; à plus forte raison les prétendus miracles du paganisme, qu'ils ont quelquefois daigné rapporter. Si le sentiment de ces auteurs (d'ailleurs très-graves) sur des objets étrangers au christianisme, devoit être la règle de nos opinions, on pourroit justifier par ce principe le traitement que les inquisiteurs ont fait à Galilée.

On aura peine à croire que le P. Baltus ait reproché sérieusement à M. de
Tome XXXVI.

Zzz

Fontenelle d'avoir adopté sur les oracles le sentiment de l'anabaptiste Vandale ; comme si un anabaptiste étoit condamné à déraisonner en tout, même sur une matière étrangère aux erreurs de sa secte. La réponse de M. du Marfais à cette objection, est que le religieux qui a pris la défense des oracles, a suivi aussi le sentiment du luthérien Mœbius ; & que hérétique pour hérétique, un anabaptiste vaut bien un luthérien.

Ceux qui ont avancé que les oracles avoient cessé à la venue de Jesus-Christ ne l'ont cru que d'après l'oracle supposé sur l'enfant hébreu ; oracle regardé comme faux par le P. Baltus lui-même ; aussi prétend-il que les oracles n'ont pas fini précisément à la venue du Sauveur du monde, mais peu-à-peu, à mesure que Jesus-Christ a été connu & adoré. Cette manière de finir n'a rien de surprenant, elle étoit la suite naturelle de l'établissement d'un nouveau culte. Les faits miraculeux, ou plutôt qu'on veut donner pour tels, diminuent dans une fausse religion, ou à mesure qu'elle s'établit, parce qu'elle n'en a plus besoin, ou à mesure qu'elle s'affoiblit, parce qu'ils n'obtiennent plus de croyance. La pauvreté des peuples qui n'avoient plus rien à donner, la fourberie découverte dans plusieurs oracles, & conclue dans les autres, enfin les édits des empereurs chrétiens, voilà les causes véritables de la cessation de ce genre d'imposture : des circonstances favorables l'avoient produit, des circonstances contraires l'ont fait disparoître ; ainsi les oracles ont été soumis à toute la vicissitude des choses humaines. On se retranche à dire que la naissance de Jesus-Christ est la première époque de leur cessation ; mais pourquoi certains démons ont-ils fui tandis que les autres restoient ? D'ailleurs l'histoire ancienne prouve invinciblement que plusieurs oracles avoient été détruits avant la venue du Sauveur du monde, par des guerres & par d'autres troubles : tous les oracles brillans de la Grece n'existoient plus ou presque plus, & quelquefois l'oracle se trouvoit interrompu par le silence d'un honnête prêtre qui ne vouloit pas tromper le peuple. L'oracle de Delphes, dit Lucain, est demeuré muet depuis que les princes craignent l'avenir ; ils ont défendu aux dieux de parler, & les dieux ont obéi. Enfin tout est plein dans les auteurs profanes d'oracles qui ont subsisté jusqu'aux iv^e. & v^e. siècles, & il y en a encore aujourd'hui chez les idolâtres. Cette opiniâtreté incontestable des oracles à subsister encore après la venue de Jesus-Christ suffiroit pour prouver qu'ils n'ont pas été rendus par les démons, comme le remarquent M. de Fontenelle & son défenseur ; puisqu'il est évident que le Fils de Dieu descendant parmi les hommes, devoit tout-à-coup imposer silence aux enfers.

Telle est l'analyse de l'ouvrage de M. du Marfais sur les oracles. Revenons maintenant à sa personne. Il étoit destiné à être malheureux en tout ; M. de Maisons le pere chez qui il étoit entré, & qui en avoit fait son ami, étoit trop éclairé pour ne pas sentir les obligations qu'il avoit à un pareil gouverneur, & trop équitable pour ne pas les reconnoître ; mais la mort l'enleva dans le temps où l'éducation de son fils étoit prête à finir, & où il se proposoit d'assurer à M. du Marfais une retraite honnête, juste fruit de ses travaux & de ses soins. Notre philosophe, sur les espérances qu'on lui donnoit de suppléer à ce que le pere de son élève n'avoit pu faire, resta encore quelque temps dans la maison ; mais le peu de considération qu'on lui marquoit & les

dégoûts même qu'il essuya, l'obligerent enfin d'en sortir, & de renoncer à ce qu'il avoit lieu d'attendre d'une famille riche à laquelle il avoit sacrifié les douze plus belles années de sa vie. On lui proposa d'entrer chez le fameux Law, pour être auprès de son fils, qui étoit alors âgé de seize ou dix-sept ans; & M. du Marais accepta cette proposition. Quelques amis l'accusèrent injustement d'avoir eu dans cette démarche des vues d'intérêt: toute sa conduite prouve assez qu'il n'étoit sur ce point ni fort éclairé, ni fort actif, & il a plusieurs fois assuré qu'il n'eût jamais quitté son premier élève, si par le refus des égards les plus ordinaires on ne lui avoit rendu sa situation insupportable.

La fortune qui sembloit l'avoir placé chez M. Law, lui manqua encore; il avoit des actions qu'il vouloit convertir en un bien plus solide: on lui conseilla de les garder; bientôt après tout fut anéanti, & M. Law obligé de sortir du royaume, & d'aller mourir dans l'obscurité à Venise. Tout le fruit que M. du Marais retira d'avoir demeuré dans cette maison, ce fut, comme il l'a écrit lui-même, de pouvoir rendre des services importants à plusieurs personnes d'un rang très-supérieur au sien, qui depuis n'ont pas paru s'en souvenir, & de connoître (ce sont encore ses propres termes) la bassesse, la servitude & l'esprit d'adulation des grands.

Il avoit éprouvé par lui-même combien cette profession si noble & si utile, qui a pour objet l'éducation de la jeunesse, est peu honorée parmi nous, tant nous sommes éclairés sur nos intérêts; mais la situation de ses affaires, & peut-être l'habitude, lui avoient rendu cette ressource indispensable: il rentra donc encore dans la même carrière, & toujours avec un égal succès. La justice que nous devons à sa mémoire, nous oblige de repousser à cette occasion une calomnie qui n'a été que trop répandue. On a prétendu que M. du Marais étant appelé pour présider à l'éducation de trois frères dans une des premières maisons du royaume, avoit demandé *dans quelle religion on vouloit qu'il les élevât*. Cette question singulière avoit été faite à M. Law, alors de la religion anglicane, par un homme d'esprit qui avoit été pendant quelque temps auprès de son fils. M. du Marais avoit su le fait, & l'avoit simplement raconté: il étoit absurde de penser qu'en France, dans le sein d'une famille catholique où personne ne le connoissoit encore, & où il avoit intérêt de donner bonne opinion de sa prudence, il eût hasardé un discours si extravagant, & qui pouvoit être regardé comme une injure; mais on trouva plaisant de le lui attribuer, & par cette raison on continuera peut-être à le lui attribuer encore, non seulement contre la vérité, mais même contre la vraisemblance. Cependant nous ne devons pas laisser ignorer à ceux qui liront cet éloge, qu'il se conte ridicule, répété & même orné en passant de bouche en bouche, est peut-être ce qui a le plus nui à M. du Marais. Les plaisanteries que notre frivolité se permet si légèrement sans en prévoir les suites, laissent souvent après elles des plaies profondes; la haine profite de tout; & qu'il est doux pour cette multitude d'hommes que blesse l'éclat des talens, de trouver le plus léger prétexte pour se dispenser de leur rendre justice!

Cette imputation calomnieuse, & ce que nous avons rapporté au sujet de l'histoire des oracles, ne sont pas les seules persécutions que M. du Marais ait essuyées. Il nous est tombé entre les mains un fragment d'une de ses

lettres sur la légèreté des soupçons qu'on forme contre les autres en matière de religion. Il ne lui étoit que trop permis de s'en plaindre, puisqu'il en avoit été si souvent l'objet & la victime. Nous apprenons par ce fragment, que des hommes qui se disoient philosophes, l'avoient accusé d'impiété, pour avoir soutenu contre les Cartésiens, que les bêtes n'étoient pas des automates. Ses adversaires donnoient pour preuves de cette accusation, l'impossibilité qu'il y avoit, selon eux, de concilier l'opinion qui attribue du sentiment aux bêtes, avec les dogmes de la spiritualité & de l'immortalité de l'ame, de la liberté de l'homme, & de la justice divine dans la distribution des maux (*). M. du Marlais répondoit que l'opinion qu'il avoit soutenue sur l'ame des bêtes, n'étoit pas la sienne; qu'avant Descartes elle étoit absolument générale, comme conforme aux premières notions de l'expérience & du sens commun, & même au langage de l'Ecriture; que depuis Descartes même elle avoit toujours prévalu dans la plupart des écoles, qui ne s'en étoient pas crues moins orthodoxes; enfin que c'étoit apparemment le sort de quelque opinion que ce fût sur l'ame des bêtes, de faire taxer d'irrégion ceux qui la soutenoient, puisque Descartes lui-même en avoit été accusé de son temps, pour avoir prétendu que les animaux étoient de pures machines. Il en a été de même parmi nous, d'abord des partisans des idées innées, & depuis peu de leurs adversaires; plusieurs autres opinions semblables ont eu cette singulière destinée, que le pour & le contre ont été successivement traités comme impies; tant le zèle aveuglé par l'ignorance, est ingénieux à se forger des sujets de scandale, & à se tourmenter lui-même & les autres.

M. du Marlais, après la chute de M. Law, entra chez M. le marquis de Bauffremont. Le séjour qu'il y fit durant plusieurs années, est une des époques les plus remarquables de sa vie, par l'utilité dont il a été pour les lettres. Il donna occasion à M. du Marlais de se dévoiler au public pour ce qu'il étoit, pour un grammairien profond & philosophe, & pour un esprit créateur dans une matière sur laquelle se sont exercés tant d'excellens écrivains. C'est principalement en ce genre qu'il s'est acquis une réputation immortelle, & c'est aussi par ce côté important que nous allons désormais l'envisager.

Un des plus grands efforts de l'esprit humain, est d'avoir assujéti les langues à des règles; mais cet effort n'a été fait que peu-à-peu. Les langues, formées d'abord sans principes, ont été plus l'ouvrage du besoin que de la raison; & les philosophes réduits à débrouiller ce chaos informe, se sont bornés à en diminuer le plus qu'il étoit possible l'irrégularité, & à réparer de leur mieux ce que le peuple avoit construit au hasard: car c'est aux philosophes à régler les langues, comme c'est aux bons écrivains à les fixer. La grammaire est donc l'ouvrage des philosophes; mais ceux qui en ont établi les règles, ont fait comme la plupart des inventeurs dans les sciences: ils n'ont donné que les résultats de leur travail, sans montrer l'esprit qui les avoit guidés. Pour bien saisir cet esprit si précieux à connoître, il faut se remettre sur leurs traces; mais c'est ce qui n'appartient qu'à des philosophes comme

(*) Voyez l'article FORME SUBSTANTIELLE.

eux. L'étude & l'usage fuffifent pour apprendre les regles, & un degré de conception ordinaire pour les appliquer ; l'esprit philosophique feul peut remonter jusqu'aux principes sur lesquels les regles font établies, & distinguer le grammairien de génie du grammairien de mémoire. Cet esprit apperçoit d'abord dans la grammaire de chaque langue les principes généraux qui font communs à toutes les autres, & qui forment la grammaire générale ; il démêle ensuite dans les usages particuliers à chaque langue ceux qui peuvent être fondés en raisons, d'avec ceux qui ne font que l'ouvrage du hafard ou de la négligence : il observe l'influence réciproque que les langues ont eue les unes sur les autres, & les altérations que ce mélange leur a données, fans leur ôter entièrement leur premier caractère : il balance leurs avantages & leurs défavantages mutuels ; la différence de leur construction, ici libre, hardie & variée, là régulière, timide & uniforme ; la diversité de leur génie tantôt favorable, tantôt contraire à l'expression heureuse & rapide des idées ; leur richesse & leur liberté, leur indigence & leur servitude. Le développement de ces différens objets est la vraie métaphysique de la grammaire. Elle ne consiste point, comme cette philosophie ténébreuse qui se perd dans les attributs de Dieu & les facultés de notre ame, à raisonner à perte de vue sur ce qu'on ne connoît pas, ou à prouver laborieusement par des argumens foibles, des vérités dont la foi nous dispense de chercher les preuves. Son objet est plus réel & plus à notre portée ; c'est la marche de l'esprit humain dans la génération de ses idées, & dans l'usage qu'il fait des mots pour transmettre les pensées aux autres hommes. Tous les principes de cette métaphysique appartiennent pour ainsi dire à chacun, puisqu'ils sont au dedans de nous ; il ne faut, pour les y trouver, qu'une analyse exacte & réfléchie ; mais le don de cette analyse n'est pas donné à tous. On peut néanmoins s'assurer si elle est bien faite, par un effet qu'elle doit alors produire infailliblement, celui de frapper d'une lumière vive tous les bons esprits auxquels elle sera présentée : en ce genre c'est presque une marque sûre de n'avoir pas rencontré le vrai, que de trouver des contradicteurs, ou d'en trouver qui le soient long-temps. Aussi M. du Marfais n'a-t-il esquivé d'attaque que ce qu'il en falloit pour assurer pleinement son triomphe ; avantage rare pour ceux qui portent les premiers dans les sujets qu'ils traitent, le flambeau de la philosophie.

Le premier fruit des réflexions de M. du Marfais sur l'étude des langues ; fut son *Exposition d'une méthode raisonnée pour apprendre la langue latine* ; elle parut en 1722 : il la dédia à MM. de Bauffremont ses élèves, qui en avoient fait le plus heureux essai, & dont l'un, commencé dès l'alphabet par son illustre maître, avoit fait en moins de trois ans les progrès les plus singuliers & les plus rapides.

La méthode de M. du Marfais a deux parties, l'usage, & la raison. Savoir une langue, c'est en entendre les mots ; & cette connoissance appartient proprement à la mémoire, c'est-à-dire, à celle des facultés de notre ame qui se développe la première chez les enfans, qui est même plus vive à cet âge que dans aucun autre, & qu'on peut appeller l'esprit de l'enfance. C'est donc cette faculté qu'il faut exercer d'abord, & qu'il faut même exercer seule. Ainsi on fera d'abord apprendre aux enfans, sans les fatiguer, &

comme par maniere d'amusement, suivant différens moyens que l'auteur indique, les mots latins les plus en usage. On leur donnera ensuite à expliquer un auteur latin rangé suivant la construction françoise, & sans inversion. On substituera de plus dans le texte, les mots sous-entendus par l'auteur, & on mettra sous chaque mot latin le terme françois correspondant : vis-à-vis de ce texte, ainsi disposé pour en faciliter l'intelligence, on placera le texte de l'auteur tel qu'il est; & à côté du françois littéral, une traduction françoise conforme au génie de notre langue. Par ce moyen, l'enfant repassant du texte latin altéré au texte véritable, & de la version interlinéaire à une traduction libre, s'accoutumera insensiblement à connoître par le seul usage les façons de parler propres à la langue latine & à la langue françoise. Cette maniere d'enseigner le latin aux enfans, est une imitation exacte de la façon dont on se rend familières les langues vivantes, que l'usage seul enseigne beaucoup plus vite que toutes les méthodes. C'est d'ailleurs se conformer à la marche de la nature. Le langage s'est d'abord établi, & la grammaire n'est venue qu'à la suite.

A mesure que la mémoire des enfans se remplit, que leur raison se perfectionne, & que l'usage de traduire leur fait appercevoir les variétés dans les terminaisons des mots latins & dans la construction, & l'objet de ces variétés, on leur fait apprendre peu-à-peu les déclinaisons, les conjugaisons, & les premières regles de la syntaxe, & on leur en montre l'application dans les auteurs mêmes qu'ils ont traduits : ainsi on les prépare peu-à-peu, & comme par une espece d'instinct, à recevoir les principes de la grammaire raisonnée, qui n'est proprement qu'une vraie logique, mais une logique qu'on peut mettre à la portée des enfans. C'est alors qu'on leur enseigne le mécanisme de la construction, en leur faisant faire l'anatomie de toutes les phrases, & en leur donnant une idée juste de toutes les parties du discours.

M. du Marlais n'a pas de peine à montrer les avantages de cette méthode sur la méthode ordinaire. Les inconvéniens de celle-ci sont de parler aux enfans de cas, de modes, de concordance, & de régime, sans préparation, & sans qu'ils puissent sentir l'usage de ce qu'on leur fait apprendre; de leur donner ensuite des regles de syntaxe très-composées, dont on les oblige de faire l'application en mettant du françois en latin; de vouloir forcer leur esprit à produire, dans un temps où il n'est destiné qu'à recevoir; de les fatiguer en cherchant à les instruire; & de leur inspirer le dégoût de l'étude, dans un âge où l'on ne doit songer qu'à la rendre agréable. En un mot, dans la méthode ordinaire on enseigne le latin à-peu-près comme un homme qui pour apprendre à un enfant à parler, commenceroit par lui montrer la mécanique des organes de la parole; M. du Marlais imite au contraire celui qui enseigneroit d'abord à parler, & qui expliqueroit ensuite la mécanique des organes. Il termine son ouvrage par une application du plan qu'il propose, au poème séculaire d'Horace : cet exemple doit suffire aux maîtres intelligens, pour les guider dans la route qui leur est ouverte.

Rien ne paroît plus philosophique que cette méthode, plus conforme au développement naturel de l'esprit, & plus propre à abréger les difficultés. Mais elle avoit deux grands défauts; elle étoit nouvelle; elle contenoit de plus une critique de la maniere d'enseigner qu'on pratique encore parmi nous,

& que la prévention, la paresse, l'indifférence pour le bien public, s'obstinent à conserver, comme elles consacrent tant d'autres abus sous le nom d'usage. Aussi l'ouvrage fut-il attaqué, & principalement dans celui de nos journaux dont les auteurs avoient un intérêt direct à le combattre. Ils firent à M. du Marçais un grand nombre d'objections auxquelles il satisfit pleinement. Mais nous ne devons pas oublier de remarquer que lorsqu'il se chargea près de trente ans après de la partie de la grammaire dans le Dictionnaire encyclopédique, il fut célébré comme un grand maître & presque comme un oracle dans le même journal où ses premiers ouvrages sur cette matière avoient été si mal accueillis. Cependant bien-loin d'avoir changé de principes, il s'étoit confirmé par l'expérience & par les réflexions, dans le peu de cas qu'il faisoit de la méthode ordinaire. Mais sa réputation le mettoit alors au dessus de la critique; il touchoit d'ailleurs à la fin de sa carrière, & il n'y avoit plus d'inconvénient à le louer. La plupart des critiques de profession ont un avantage dont ils ne s'aperçoivent peut-être pas eux-mêmes, mais dont ils profitent comme s'ils en connoissoient toute l'étendue; c'est l'oubli auquel leurs décisions sont sujettes, & la liberté que cet oubli leur laisse d'approuver aujourd'hui ce qu'ils blâmoient hier, & de le blâmer de nouveau pour l'approuver encore.

M. du Marçais encouragé par le succès de ce premier essai, entreprit de le développer dans un ouvrage qui devoit avoir pour titre *les véritables principes de la Grammaire, ou nouvelle Grammaire raisonnée pour apprendre la langue latine*. Il donna, en 1729, la préface de cet ouvrage qui contient un détail plus étendu de sa méthode, plusieurs raisons nouvelles en sa faveur, & le plan qu'il se proposoit de suivre dans la grammaire générale. Il la divise en six articles; savoir, la connoissance de la proposition & de la période en tant qu'elles sont composées de mots, l'orthographe, la prosodie, l'étymologie, les préliminaires de la syntaxe, & la syntaxe même. C'est tout ce qu'il publia pour lors de son ouvrage, mais il en détacha l'année suivante un morceau précieux qu'il donna séparément au public, & qui devoit faire le dernier objet de sa grammaire générale. Nous voulons parler de son *Traité des Tropes*, ou des différens sens dans lesquels un même mot peut être pris dans une même langue. L'auteur expose d'abord dans cet ouvrage, à-peu-près comme il l'a fait depuis dans l'Encyclopédie au mot *figure*, ce qui constitue en général le style figuré, & montre combien ce style est ordinaire non seulement dans les écrits, mais dans la conversation même; il fait sentir ce qui distingue les *figures de pensée*, communes à toutes les langues, d'avec les *figures de mots*, qui sont particulières à chacune, & qu'on appelle proprement *tropes*. Il détaille l'usage des Tropes dans le discours, & les abus qu'on peut en faire; il fait sentir les avantages qu'il y auroit à distinguer dans les dictionnaires latins-françois le sens propre de chaque mot d'avec les sens figurés qu'il peut recevoir; il explique la subordination des tropes ou les différentes classes auxquelles on peut les réduire, & les différens noms qu'on leur a donnés. Enfin pour rendre son ouvrage complet, il traite encore des autres sens dont un même mot est susceptible, outre le sens figuré, comme le sens adjectif ou substantif, déterminé ou indéterminé, actif, passif ou neutre, absolu ou relatif, collectif ou distributif, composé ou divisé, & ainsi des autres. Les observations & les regles

ont appuyées par-tout d'exemples frappans , & d'une logique dont la clarté & la précision ne laissent rien à désirer.

Tout mérite d'être lu dans le Traité des Tropes , jusqu'à l'*Errata* ; il contient des réflexions sur notre orthographe , sur ses bizarreries , ses inconvéniences , & ses variations. On voit dans ces réflexions un écrivain judicieux , également éloigné de respecter superstitieusement l'usage , & de heurter en tout par une réforme impraticable.

Cet ouvrage , qu'on peut regarder comme un chef-d'œuvre en son genre , fut plus estimé qu'il n'eut un prompt débit ; il lui a fallu près de trente ans pour arriver à une nouvelle édition , qui n'a paru qu'après la mort de l'auteur. La matière , quoique traitée d'une manière supérieure , intéressoit trop peu ce grand nombre de lecteurs oisifs qui ne veulent qu'être amusés : le titre même du livre , peu entendu de la multitude , contribua à l'indifférence du public , & M. du Marfais nous a rapporté sur cela lui-même une anecdote singulière. Quelqu'un voulant un jour lui faire compliment sur cet ouvrage , lui dit qu'il venoit d'entendre dire beaucoup de bien de son *Histoire des Tropes* : il prenoit les tropes pour un nom de peuple.

Cette lenteur de succès , jointe à des occupations particulières , & peut-être à un peu de paresse , a privé le public de la grammaire que l'auteur avoit promise ; perte très-difficile à réparer dans ce siècle même , où la grammaire plus que jamais cultivée par des philosophes , commence à être mieux approfondie & mieux connue. M. du Marfais se contenta de publier en 1731 l'abrégé de la fable du P. Jouvenci , disposé suivant sa méthode ; le texte pur d'abord , ensuite le même texte sans inversion & sans mots sous-entendus ; au dessous de ce texte la version interlinéaire , & au dessous de cette version la vraie traduction en langue française. C'est le dernier ouvrage qu'il a donné au public ; on a trouvé dans ses papiers plusieurs versions de ce genre qu'il seroit facile de mettre au jour , si on les jugeoit utiles.

Il avoit composé pour l'usage de ses élèves ou pour le sien , d'autres ouvrages qui n'ont point paru. Nous ne citerons que *sa Logique ou réflexions sur les opérations de l'esprit* ; ce traité contient sur l'art de raisonner tout ce qu'il est utile d'apprendre , & sur la métaphysique tout ce qu'il est permis de savoir. C'est dire que l'ouvrage est très-court ; & peut-être pourroit-on l'abrégier encore.

L'éducation de MM. de Bauffremont finie , M. du Marfais continua d'exercer le talent rare qu'il avoit pour l'éducation de la jeunesse ; il prit une pension au fauxbourg S. Victor , dans laquelle il élevoit suivant sa méthode un certain nombre de jeunes gens ; mais des circonstances imprévues le forcèrent d'y renoncer. Il voulut se charger encore de quelques éducations particulières , que son âge avancé ne lui permit pas de conserver long-temps : obligé enfin de se borner à quelques leçons qu'il faisoit pour subsister , sans fortune , sans espérance , & presque sans ressource , il se réduisit à un genre de vie fort étroit. Ce fut alors que nous eûmes le bonheur de l'associer à l'*Encyclopédie* ; les articles qu'il lui a fournis , & qui sont en grand nombre dans les premiers volumes , seront à jamais un des principaux ornemens de cet ouvrage , & sont supérieurs à tous nos éloges. La philosophie saine & lumineuse qu'ils contiennent , le savoir que l'auteur y a répandu , la précision des règles & la justesse
des

des applications, ont fait regarder avec raison cette partie de l'Encyclopédie comme une des mieux traitées. Un succès si général & si juste ne pouvoit augmenter l'estime que les gens de lettres avoient depuis long-temps pour l'auteur, mais le fit connoître d'un grand nombre de gens du monde, dont la plupart ignoroient jusqu'à son nom. Enhardi & soutenu par les marques les moins équivoques de l'approbation publique, il crut pouvoir en faire usage pour se procurer le nécessaire qui lui manquoit. Il écrivit à un philosophe, du petit nombre de ceux qui habitent Versailles, pour le prier de s'intéresser en sa faveur auprès des distributeurs des graces. Ses ouvrages & ses travaux, recommandation trop inutile, étoient la seule qu'il pût faire parler pour lui. Il se comparoit, dans sa lettre, au paralytique de trente-huit ans, qui attendoit en vain que l'eau de la piscine fût agitée en sa faveur. Cette lettre touchante eut l'effet qu'elle devoit avoir à la cour, où les intérêts personnels étouffent tout autre intérêt, où le mérite a des amis timides qui le servent faiblement, & des ennemis ardens, attentifs aux occasions de lui nuire. Les services de M. du Marais, sa vieillesse, ses infirmités, les prières de son ami, ne purent rien obtenir. On convint de la justice de ses demandes, on lui témoigna beaucoup d'envie de l'obliger; ce fut tout le fruit qu'il retira de la bonne volonté apparente qu'on lui marquoit. La plus grande injure que les gens en place puissent faire à un homme de lettres, ce n'est pas de lui refuser l'appui qu'il a droit d'attendre d'eux; c'est de le laisser dans l'oppression ou dans l'oubli, en voulant paroître ses protecteurs. L'indifférence pour les talens ne les offense pas toujours, mais elle les révolte quand elle cherche à se couvrir d'un faux air d'intérêt; heureusement elle se démasque bientôt elle-même, & les moins clairvoyans n'y sont pas long-temps trompés.

M. du Marais, avec moins de délicatesse & plus de talent pour se faire valoir, eût peut-être trouvé chez quelques citoyens riches & généreux, les secours qu'on lui refusoit d'ailleurs. Mais il avoit assez vécu pour apprendre à redouter les bienfaits, quand l'amitié n'en est pas le principe, ou quand on ne peut estimer la main dont ils viennent. C'est parce qu'il étoit très-capable de reconnoissance, & qu'il en connoissoit tous les devoirs, qu'il ne vouloit pas placer ce sentiment au hasard. Il racontoit à cette occasion avec une sorte de gaieté que ses malheurs ne lui avoient point fait perdre, un trait que Molière n'eût pas laissé échapper, s'il eût pu le connoître : *M. du Marais, disoit un riche avaré, est un fort honnête homme; il y a quarante ans qu'il est mon ami, il est pauvre, & il ne m'a jamais rien demandé.*

Sur la fin de sa vie il crut pouvoir se promettre des jours un peu plus heureux; son fils, qui avoit fait une petite fortune au Cap François, où il mourut il y a quelques années, lui donna par la disposition de son testament l'usufruit du bien qu'il laissoit. Peut-être un pere avoit-il droit d'en attendre davantage; mais c'en étoit assez pour un vieillard & pour un philosophe; cependant la distance des lieux & le peu de temps qu'il survécut à son fils, ne lui permirent de toucher qu'une petite partie de ce bien. Dans ces circonstances M. le comte de Lauragais, avantageusement connu à l'académie des sciences par différens mémoires qu'il lui a présentés, eut occasion de voir M. du Marais, & fut touché de sa situation; il lui assura une pension de 1000 livres dont il a continué une partie à une personne qui avoit eu soin de

la vieillesse du philosophe : action de générosité qui aura parmi nous plus d'éloges que d'imitateurs.

Notre illustre collègue, quoique âgé de près de quatre-vingts ans, paroissoit pouvoir se promettre encore quelques années de vie, lorsqu'il tomba malade au mois de juin de l'année dernière. Il s'aperçut bientôt du danger où il étoit, & demanda les sacremens, qu'il reçut avec beaucoup de présence d'esprit & de tranquillité : il vit approcher la mort en sage qui avoit appris à ne la point craindre, & en homme qui n'avoit pas lieu de regretter la vie. La république des lettres le perdit le 11 juin 1756, après une maladie de trois ou quatre jours.

Les qualités dominantes de son esprit étoient la netteté & la justesse, portées l'une & l'autre au plus haut degré. Son caractère étoit doux & tranquille ; & son ame, toujours égale, paroissoit peu agitée par les différens événemens de la vie, même par ceux qui sembloient devoir l'affecter le plus. Quoique accoutumé à recevoir des louanges, il en étoit très-flatté ; foiblesse, si c'en est une, pardonnable aux philosophes mêmes, & bien naturelle à un homme de lettres qui n'avoit point recueilli d'autre récompense de ses travaux. Peu jaloux d'en imposer par les dehors souvent grossiers d'une fausse modestie, il laissoit entrevoir sans peine l'opinion avantageuse qu'il avoit de ses ouvrages ; mais si son amour-propre n'étoit pas toujours caché, il se monroit sous une forme qui ne pouvoit choquer celui des autres. Son extérieur & ses discours n'annonçoient pas toujours ce qu'il étoit ; il avoit l'esprit plus sage que brillant, la marche plus sûre que rapide, & plus propre aux matieres qui dépendent de la discussion & de l'analyse, qu'à celles qui demandent une impression vive & prompte. L'habitude qu'il avoit prise d'envisager chaque idée par toutes ses faces, & la nécessité où il s'étoit trouvé de parler presque toute sa vie à des enfans, lui avoient fait contracter dans la conversation une diffusion qui passoit quelquefois dans ses écrits, & qu'on y remarqua sur-tout à mesure qu'il avança en âge. Souvent dans ses entretiens il faisoit précéder ce qu'il avoit à dire par des préambules dont on ne voyoit pas d'abord le but, mais dont on appercevoit ensuite le motif, & quelquefois la nécessité. Son peu de connoissance des hommes, son peu d'usage de traiter avec eux, & sa facilité à dire librement ce qu'il pensoit sur toutes sortes de sujets, lui donnoient une naïveté souvent plaisante, qui eût passé pour simplicité dans tout autre que lui ; & on eût pu l'appeller le la Fontaine des philosophes. Par une suite de ce caractère, il étoit sensible au naturel, & blessé de tout ce qui s'en éloignoit ; aussi, quoiqu'il n'eût aucun talent pour le théâtre, on assure qu'il ne contribua pas peu par ses conseils à faire acquérir à la célèbre le Couvreur cette declamation simple d'où dépend l'illusion du spectateur, & sans laquelle les représentations dramatiques, dénuées d'expression & de vérité, ne sont que des plaisirs d'enfant. Enfin il étoit, dit M. de Voltaire, du nombre de ces sages obscurs dont Paris est plein, qui jugent sainement de tout, qui vivent entr'eux dans la paix & dans la communication de la raison, ignorés des grands, & très-redoutés de ces charlatans en tout genre qui veulent dominer sur les esprits. Il se félicitoit d'avoir vu deux événemens qui l'avoient beaucoup instruit, disoit-il, sur les maladies épidémiques de l'esprit humain, & qui le consoloient de n'avoir pas vécu sous Alexandre ou sous Auguste.

Le premier de ces événemens étoit le fameux système dont il avoit été une des victimes ; système très-utile en lui-même, s'il eût été bien conduit, & si son auteur & le gouvernement n'avoient pas été séduits & entraînés par le fanatisme du peuple. Le second événement étoit l'étrange folie des convulsions & des miracles qui les ont annoncées ; autre espece de fanatisme qui auroit pu être dangereux s'il n'avoit pas été ridicule, qui a porté le coup mortel aux hommes parmi lesquels il est né, & qui les a fait tomber dans un mépris où ils resteront, si la persécution ne les en tire pas.

Nous avions tout lieu de craindre que la mort de M. du Marfais ne laissât dans l'Encyclopédie un vuide immense & irréparable ; nous nous sommes heureusement adressés pour le remplir à d'excellens disciples de ce grand maître, assez bien instruits de ses principes, non seulement pour les développer avec netteté & les appliquer avec justesse, mais pour se les rendre propres, pour les étendre, & même pour oser quelquefois les combattre. M. Douchet, professeur de Grammaire à l'école royale militaire, & M. Beauzée son collègue, ont bien voulu se charger, à notre priere, de continuer le travail de M. du Marfais. M. Paris de Meyzieu, directeur général des études & intendan-
dant en survivance de la même école, auteur de l'article *ECOLE ROYALE MILITAIRE*, a contribué, par l'intérêt qu'il prend à l'Encyclopédie ; à nous procurer cet important secours ; il veut bien encore y joindre ses lumieres, & concourir, autant que ses occupations pourront le lui permettre, à la perfection d'une partie si utile de notre ouvrage.

Plusieurs des articles que MM. Douchet & de Beauzée nous ont donnés se trouvent dans ce volume, & s'il nous étoit permis de prévenir le jugement du public sur nos nouveaux collègues, nous oserions croire qu'il ne les trouvera pas indignes de leur illustre prédécesseur.

E L O G E S

DE MM. LENGLET ET MALLET.

NICOLAS LENGLET DU FRESNOY, prêtre, licencié de la maison de Sorbone, né le 16 octobre 1674, & mort le 15 janvier 1755, fut un de nos plus laborieux écrivains. Depuis l'âge de vingt ans jusqu'à la fin de sa vie, il ne cessa de composer un grand nombre d'ouvrages sur les objets les plus divers, & même quelquefois les plus disparates. La plupart de ces écrits sont dignes de curiosité pour les recherches qu'ils contiennent ; il seroit trop long d'en donner ici la liste, aussi étendue que singulière : on y trouve une traduction françoise du diurnal romain, & une de l'imitation ; l'ordinaire de la Messe, avec des maximes tirées des SS. Peres ; une édition du nouveau testament, & une de Lactance ; un traité du secret de la confession, & un autre de l'apparition des esprits ; une édition du roman de la Rose ; une des poésies de Regnier ; *Arresta amoris cum commentariis Benedicti Curtii* ; un traité de l'usage des

romans, & la critique de ce traité par l'auteur même. Ici on voit plusieurs livres d'histoire, de droit canon, & de politique; là différens écrits sur la chymie, dont M. l'abbé Lenglet s'étoit fort occupé. Celui de tous ses ouvrages qui a eu le plus de succès, est la *Méthode pour étudier l'histoire, avec un catalogue des principaux historiens*; elle a été imprimée plusieurs fois, & traduite en plusieurs langues.

Pendant la guerre de 1701, & depuis pendant la régence, les correspondances étrangères qu'il entretenoit, le mirent à portée de faire parvenir au gouvernement des avis utiles, qui lui méritèrent une pension dont il a joui jusqu'à sa mort. Un des plus importans qu'il donna fut par malheur un de ceux dont les circonstances empêcherent le plus de profiter. Il avoit fort connu en Allemagne & en Hollande un général étranger, qui dans la dernière guerre de 1741, commandoit l'armée & avoit la confiance d'un de nos principaux alliés. Il découvrit au ministère les raisons qui devoient rendre cet étranger suspect, & l'événement justifia tout ce qu'il en avoit dit.

Sa mémoire étoit prodigieuse, sa conversation animée & pleine d'anecdotes, son style extrêmement négligé; heureusement la plupart des matières qu'il a traitées étant de pure érudition, les vices de la diction peuvent s'y pardonner plus aisément. Il écrivoit comme il parloit, avec beaucoup de rapidité, & par cette raison il paroïsoit mieux parler qu'il n'écrivoit: son peu de fortune ne lui laissoit pas toujours le temps de revoir ses écrits avant que de les publier; cette raison doit faire excuser les méprises qui s'y trouvent.

Sur la fin de sa vie il s'adonna, dit-on, à la pierre philosophale, y altéra sa santé, & s'y feroit ruiné s'il avoit pu l'être.

L'amour de l'indépendance, ce sentiment si naturel & si nuisible, étoit sa grande passion, & lui fit refuser constamment tous les postes avantageux que ses talens & ses connoissances auroient pu lui procurer, soit dans les pays étrangers, soit dans sa propre patrie; mais la liberté qu'il vouloit pour sa personne, se montroit souvent trop à découvert dans ses écrits, & lui attira quelques disgrâces de la part du ministère; il les recevoit sans murmure, & même sans chagrin, & consentoit à les souffrir, pourvu qu'on lui permit de les mériter.

Quelquefois assez vif, quelquefois aussi indifférent sur ses propres intérêts, il a voulu que son travail pour l'Encyclopédie fût absolument gratuit. Outre plusieurs articles qu'il a revus dans les trois derniers volumes, il nous en a donné en entier quelques-uns; les plus considérables sont *Constitution de l'empire, & diplomatique*; dans ce dernier il attaque avec plusieurs savans l'authenticité des titres & des chartes du moyen âge. Les deux bénédictins, auteurs de la *nouvelle diplomatique*, lui ont répondu dans la préface de leur second volume. Nous n'entrerons point dans cette question, & nous ne sommes point étonnés de voir M. l'abbé Lenglet combattu par de savans religieux, qui peuvent être aussi fondés qu'intéressés à défendre l'opinion contraire.

EDME MALLET, docteur & professeur royal en théologie de la faculté de Paris, de la maison & société royale de Navarre, naquit à Melun en 1713 d'une famille pleine de probité, &, ce qui en est souvent la suite, peu accommodée des biens de la fortune.

Après avoir fait ses études avec succès au college des Barnabites de Montargis, fondé par les ducs d'Orléans, il vint à Paris, & fut choisi par M. de la Live de Bellegarde fermier général, pour veiller à l'instruction de ses enfans. Les principes de goût & les sentimens honnêtes qu'il eut soin de leur inspirer, produisirent les fruits qu'il avoit lieu d'en attendre. C'est aux soins de cet instituteur, secondés d'un heureux naturel, que nous devons M. de la Live de Jully, introducteur des ambassadeurs, & honoraire de l'académie royale de peinture, qui cultive les beaux arts avec succès, amateur sans ostentation, sans injustice, & sans tyrannie.

M. l'abbé Mallet passa de cet emploi pénible dans une carrière non moins propre à faire connoître ses talens; il entra en licence en 1742 dans la Faculté de théologie de Paris. Les succès par lesquels il s'y distingua ne furent pas équivoques. C'est l'usage en Sorbone à la fin de chaque licence de donner aux licenciés les places, à-peu-près comme on le pratique dans nos colleges : les deux premières de ces places sont affectées de droit aux deux prieurs de Sorbone; les deux suivantes (par un arrangement fondé sans doute sur de bonnes raisons) sont destinées aux deux plus qualifiés de la licence : le mérite dénué de titres n'a dans cette liste que la cinquième place; elle fut donnée unanimement à M. l'abbé Mallet.

Pendant sa licence il fut agrégé à la maison & société royale de Navarre. Les hommes illustres qu'elle a produits, Gerson, Duperron, Launoï, Bossuet, & tant d'autres, étoient bien propres à exciter l'émulation de M. l'abbé Mallet, & avoient déterminé son choix en faveur de cette maison célèbre.

Tout l'invitoit à demeurer à Paris; le séjour de la capitale lui offroit des ressources assurées, & le succès de sa licence des espérances flatteuses. Déjà la maison de Rohan l'avoit choisi pour élever les jeunes princes de Gueméné Montbascon; mais sa mere & sa famille avoient besoin de ses secours : aucun sacrifice ne lui coûta pour s'acquitter de ce devoir, ou plutôt il ne s'aperçut pas qu'il eût de sacrifice à faire; il alla remplir auprès de Melun en 1744 une cure assez modique, qui en le rapprochant de ses parens le mettoit à portée de leur être plus utile. Il y passa environ sept années, dans l'obscurité, la retraite, & le travail, partageant son peu de fortune avec les siens, enseignant à des hommes simples les maximes de l'évangile, & donnant le reste de son temps à l'étude : ces années furent de son aven les plus heureuses de sa vie, & on n'aura pas de peine à le croire.

La mort de sa mere, & les mesures qu'il avoit prises pour rendre meilleure la situation de sa famille, lui permirent de revenir à Paris en 1751, pour y occuper dans le college de Navarre une chaire de théologie, à laquelle le roi l'avoit nommé sans qu'il le demandât. Il s'acquitta des fonctions de cette place en homme qui ne l'avoit point sollicitée. Néanmoins la maniere distinguée dont il la remplissoit ne l'empêchoit pas de trouver du temps pour d'autres occupations. Il mit au jour en 1753 son *Essai sur les bienséances oratoires*, & ses *Principes pour la lecture des orateurs*. La solitude où il vivoit dans sa cure avoit déjà produit en 1745 ses *Principes pour la lecture des poètes*. Malgré le besoin qu'il avoit alors de protecteurs, il n'en chercha pas pour cet ouvrage; il l'offrit à messieurs de la Live ses élèves; ce fut sa première & son unique dédicace.

Ces différens écrits, & quelques autres du même genre qu'il a mis au jour, étant principalement destinés à l'instruction de la jeunesse, il n'y faut point chercher, comme il nous en avertit lui-même, des analyses profondes & de brillans paradoxes : il croyoit, & ce sont ici ses propres paroles (*), qu'en matière de goût les opinions établies depuis long-temps dans la république des lettres, sont toujours préférables aux singularités & aux prestiges de la nouveauté; maxime qu'on ne peut contester en général, pourvu qu'une superstition aveugle n'en soit pas le fruit. Ainsi dans les ouvrages dont nous parlons, l'auteur se borne à exposer avec netteté les préceptes des grands maîtres, & à les appuyer par des exemples choisis, tirés des auteurs anciens & modernes.

Tant de travaux ne servoient, pour ainsi dire, que de prélude à de plus grandes entreprises. Il a laissé une traduction complète de l'histoire de Davila, qui doit paroître dans quelques mois avec une préface. Il avoit formé le projet de deux autres ouvrages considérables, pour lesquels il avoit déjà recueilli bien des matériaux; le premier étoit une histoire générale de toutes nos guerres depuis l'établissement de la monarchie jusqu'à Louis XIV inclusivement; le second étoit une histoire du concile de Trente qu'il vouloit opposer à celle de Fra-Paolo, donnée par le P. le Courayer. Ces deux savans hommes, si souvent combattus, & plus souvent injuriés, auroient enfin été attaqués sans fiel & sans amertume, avec cette modération qui honore & qui annonce la vérité.

Des circonstances que nous ne pouvions prévoir nous ayant placés à la tête de l'Encyclopédie, nous crûmes que M. l'abbé Mallet, par ses connoissances, par ses talens, & par son caractère, étoit très-propre à seconder nos travaux. Il voulut bien se charger de deux parties considérables, celle des belles-lettres & celle de la théologie. Tranquille comme il l'étoit sur la pureté de ses intentions & de sa doctrine, il ne craignit point de s'associer à une entreprise qui a le précieux avantage d'avoir tous les hommes de parti contre elle. Aussi malgré leur jalouse vigilance, les articles nombreux que M. l'abbé Mallet nous avoit donnés sur les matières les plus importantes de la religion, demeurèrent absolument sans atteinte. Mais si ses articles furent à l'abri de la censure, sa personne n'échappa pas aux délateurs. Tandis que d'un côté les auteurs d'une gazette hebdomadaire qui prend le nom d'*ecclésiastique* (**), cherchoient, suivant leur usage, à rendre sa religion suspecte, le parti opposé à ceux-ci l'accusoit de penser comme eux. De ces deux imputations la dernière parut la plus importante au sévère dispensateur des bénéfices, feu M. l'ancien

(*) Préface des Principes pour la lecture des Poètes, page 75.

(**) On peut juger par un trait peu remarquable en lui-même, mais décisif, du degré de croyance que cette gazette mérite. Nous avons dit dans l'éloge de M. de Montesquieu que ce grand homme *quittoit son travail sans en ressentir la moindre impression de fatigue*, & nous avions dit quelques lignes auparavant que *sa santé s'étoit altérée par l'effet LENT & presque infailible des études profondes*. Pourquoi en rapprochant ces deux passages, a-t-on supprimé les mots *lent & presque infailible*, qu'on avoit sous les yeux? c'est évidemment parce qu'on a senti qu'un effet *lent* n'est pas moins réel, pour n'être pas ressenti sur le champ, & que par conséquent ces mots détruisoient l'apparence même de la contradiction qu'on prétendoit faire remarquer. Telle est la bonne foi de ces auteurs dans des bagatelles, & à plus forte raison dans des matières plus sérieuses.

évêque de Mirepoix, que son âge avancé & sa délicatesse excessive sur l'objet de l'accusation rendoient facile à prévenir. Ce prélat, à qui on ne reprochera pas d'avoir voulu favoriser les auteurs de l'Encyclopédie, fit en cette occasion ce que les hommes en place devoient toujours faire; il examina, reconnut qu'on l'avoit surpris, & récompensa d'un canonat de Verdun la doctrine & les mœurs de l'accusé. Un événement si humiliant pour les ennemis de M. l'abbé Mallet, montra clairement que leur crédit étoit égal à leurs lumières, & fort au dessous de l'opinion qu'ils vouloient en donner.

Notre estimable collègue méritoit sur-tout les bontés du souverain par son attachement inviolable à nos libertés & aux maximes du royaume, deux objets que les auteurs de l'Encyclopédie se sont fait toujours une gloire d'avoir devant les yeux. On peut se convaincre par la lecture du mot *Excommunication* imprimé dans ce dictionnaire, que M. l'abbé Mallet pensoit sur cette importante matière en citoyen, en philosophe, & même en théologien éclairé sur les vrais intérêts de la religion. Un autre de ses articles, le mot *Communion*, ne doit pas faire moins d'honneur à sa modération & à sa bonne foi. Il s'y explique avec une égale impartialité, & sur le célèbre Arnaud, dont les talens & les lumières ont si étrangement dégénéré dans ceux qui se disent ses disciples, & sur le fameux P. Pichon, proscrit par les évêques de France, & abandonné enfin courageusement par ses confrères mêmes. M. l'abbé Mallet, quoique attaqué en différentes occasions par les journalistes de Trevoux, ne chercha point à leur reprocher les éloges qu'ils avoient d'abord donnés au livre de ce religieux; son peu de ressentiment & son indulgence ordinaire le portoient à excuser une distraction si pardonnable. *Il est naturel*, nous disoit-il avec un ancien, *de louer les Athéniens en présence des Athéniens.*

Toute l'Europe a entendu parler de la thèse qui fit tant de bruit en Sorbone il y a plus de quatre ans, & dont l'auteur étoit M. l'abbé de Prades, alors bachelier en théologie, & aujourd'hui lecteur & secrétaire des commandemens de sa majesté le roi de Prusse, & honoraire de l'académie royale des sciences & des belles-lettres de Berlin. L'accusé demandoit avec instance à être entendu; il promettoit de se soumettre sans réserve: mais il se proposoit de représenter à ses juges (& nous ne sommes ici qu'historiens) qu'il avoit cru voir sa doctrine sur les miracles dans les ouvrages de deux des principaux membres de la faculté, & que cette ressemblance, apparente ou réelle, avoit causé son erreur (*). Plusieurs docteurs craignirent, peut-être avec quelque fondement, les inconvéniens qui pouvoient résulter d'un examen de cette espece, dût-il se terminer à la décharge des deux auteurs. Ils opinèrent donc à condamner le bachelier sans l'entendre: M. l'abbé Mallet, moins prévoyant & plus équitable, fut avec beaucoup d'autres d'un avis contraire; mais le nombre l'emporta.

Il mourut le 25 septembre 1755 d'une esquinancie qui le conduisit en deux jours au tombeau.

(*) L'auteur [désunt] du *Traité dogmatique sur les faux Miracles du temps*, & l'auteur [aussi désunt] des *Lettres Théologiques* sur ces mêmes Miracles éphémères, & sur ces Con-vulsions qui deshonnorent notre siècle.

Son esprit ressembloit à son style : il l'avoit juste , net , facile , & sans affectation ; mais ce qui doit principalement faire le sujet de son éloge , c'est l'attachement qu'il montra toujours pour ses amis , sa candeur , son caractère doux & modeste. Dès qu'il parut à Verdun , il y acquit l'estime & la confiance générale de son chapitre , qui le chargea dès ce moment de ses affaires les plus importantes ; il fut toujours considéré de même par ses supérieurs les plus respectables. Quoique très-attaché à la religion par principes & par état , il ne cherchoit point à en étendre les droits au delà des bornes qu'elle s'est prescrites elle-même. Les articles *Déisme* & *Enfer* pourroient servir à montrer combien il savoit distinguer dans ces matieres délicates les limites de la raison & de la foi. Il ne mérita jamais ni par ses discours , ni par sa conduite , le reproche qu'on a quelquefois fait aux théologiens d'être par leurs querelles une occasion de trouble (*). L'affliction que lui causoient les disputes présentes de l'Eglise , & le funeste triomphe qu'il voyoit en résulter pour les ennemis de la religion , lui faisoient regretter que dès la naissance de ces disputes le gouvernement n'eût pas imposé un silence efficace sur une matiere qui en est si digne. Pendant la dernière assemblée du clergé , il fit , à la prière d'un des principaux membres de cette assemblée , plusieurs mémoires théologiques qui établissoient de la maniere la plus nette & la plus solide la vérité , la concorde , & la paix. Il paya son zèle de sa vie , ce travail forcé ayant occasionné la maladie dont il est mort à la fleur de son âge. Ennemi de la persécution , tolérant même autant qu'un chrétien doit l'être , il ne vouloit employer contre l'erreur que les armes de l'évangile , la douceur , la persuasion , & la patience. Il ne cherchoit point sur-tout à grossir à ses propres yeux & à ceux des autres la liste déjà trop nombreuse des incrédules , en y faisant entrer (par une maladresse si commune aujourd'hui) la plupart des écrivains célèbres. *Ne nous brouillons point* , disoit-il , *avec les philosophes.*

(*) Les auteurs d'un Dictionnaire qui est entre les mains de tout le monde , ont étendu le reproche beaucoup au delà de ce qu'ils pou-

voient se permettre. Voyez le Diction. de Trévoux au mot *Perturbateur.*

FIN DU XXXVI ET DERNIER VOLUME DE DISCOURS.

AVIS DES ÉDITEURS.

ON croit encore que nous nous sommes permis des retranchements sur l'Édition de Paris, malgré les assurances que nous avons données du contraire à la tête de nos Volumes précédents. Pour tranquilliser à cet égard nos Souscripteurs, nous confirmons tous les engagements que nous avons pris, & nous ajoutons que, quoique le terme que nous avions fixé pour laisser à chaque Souscripteur le temps de pouvoir faire une vérification, soit expiré, nous prorogeons pour dix années l'engagement de fournir gratis, en supplément, les omissions qui auroient pu échapper à nos Rédacteurs ou à nos Imprimeurs, & que le plan de notre Ouvrage n'auroit pas nécessitées.

Nous remercions le Public de l'accueil qu'il a bien voulu faire à nos travaux, que nous terminerons en lui présentant le trente-sixième & dernier Volume de Discours, & le Tableau des différents Caractères qui sont en usage dans l'Imprimerie. Nous avons fait tout ce qui a dépendu de nous pour rendre complet ce Tableau; mais, malgré nos recherches & nos soins, nous n'avons pu y réussir, attendu que les Caractères qui n'y sont pas compris, ne se trouvent pas même à présent chez les Fondeurs. Nous en témoignons tous nos regrets à nos Souscripteurs.

En partageant les matières qui devoient composer nos Volumes, nous en avons peu laissé pour le trente-sixième & dernier, dans l'espérance que les Savants nationaux & étrangers, d'après l'invitation que nous leur en avons faite dans différents Papiers publics, daigneroient nous fournir des augmentations; mais, comme nous n'avons reçu aucun article, & que le délai est expiré, nous nous sommes déterminés à faire paroître ce Volume. Cette raison, sans aucun doute, nous épargnera des réponses aux questions qu'on pourroit nous faire sur la petitesse du Volume, auquel nous aurions pu, sans ce motif, donner la grosseur des autres, en les égalisant à-peu-près tous, & en les présentant sous une épaisseur moins extraordinaire.

Comme il ne nous reste pas un seul exemplaire de l'Encyclopédie, nous prions les personnes qui auroient envie de se procurer ce grand Ouvrage, devenu si utile depuis que la Table, dont nous annonçons le Prospectus, en a fait une Encyclopédie par ordre de matières, de se dispenser de nous écrire.

EXEMPLES

DES CARACTERES ROMAINS ET ITALIQUES,

EN USAGE DANS L'IMPRIMERIE.

I.

NOMPAREILLE.

Marc-Antonia gouverna l'Empire avec tant de sagesse, que ses grandes vertus lui confirmèrent le surnom de Pieux, qu'il avoit déjà mérité par son tendre & respectueux attachement pour Adrien. Son zèle & son attention à procurer la tranquillité de l'Empire, le firent regarder comme un second Numa. Il cherchoit beaucoup plus l'union des Rois alliés, qu'à s'en faire craindre.

NOMPAREILLE.

Il n'admettoit aux Charges publiques que des personnes recommandables par leur équité. Il combla d'honneur les gens de bien, & la réputation de sa justice pénétra jusqu'aux extrémités du monde; en sorte que les Nations les plus reculées mirent souvent les armes bas, & le choisirent pour médiateur & arbitre de leurs différends. Il mourut la soixante & quinziesme année de son âge, & la age de son regne.

II.

MIGNONE.

La santé de l'ame n'est pas plus assurée que celle du corps; & quoiqu'on paroisse éloigné des dangers, on n'est pas moins en danger de s'y laisser emporter, que de tomber malade quand on se porte bien.

Les défauts de l'ame sont comme les blessures du corps: quelque soin que l'on prenne, la cicatrice paroît toujours, & elles sont à tout moment en danger de se rouvrir.

MIGNONE.

Détromper un homme préoccupé de ses mérites, c'est lui rendre un aussi mauvais service que celui que l'on rendit à ce fou d'Athènes qui croyoit que tous les vaisseaux qui arrivoient dans le port, étoient à lui.

L'homme aime la malignité & la satire; ce n'est pas contre les malheureux, mais contre les heureux superbes; & c'est se tromper que d'en juger autrement.

III.

PETIT-TEXTE.

Les honneurs, l'autorité & les richesses ne méritent pas d'être comptés parmi les biens, parce qu'ils n'ont d'autre utilité que celle que les hommes y attachent. Que me sert en effet la possession de plusieurs terres, si une seule de grandeur médiocre suffit à mon nécessaire, & me donne un air aussi libre à respirer? L'autorité sur les autres hommes apporteroit-elle plus de calme à mon esprit? Toutes les perles de l'Orient jointes à tout l'or des Indes, ne rendroient pas mon sommeil plus doux ni ma santé plus robuste.

PETIT-TEXTE.

La plupart des manieres que l'art a introduites en Europe, ont quelque chose de fatigant pour des esprits naturels: ces révérences de théâtres, ces gestes outrés qui expriment des transports lorsqu'il ne s'agit que des sentiments; ces louanges prodiguées, ces fausses protestations de services, ces affectations de visage riant où la joie paroît contrainte, ces airs contrefaits de bonté & de cordialité, où l'on entrevoit quelque chose de gêné & de farouche; vains artifices des hommes, qui sont les charmes du vulgaire & le mépris des gens de bien.

IV.

GAILLARDE.

L'Amour est une passion de l'appétit concupiscible qui se porte au bien sensible, conçu tel par l'imagination; & l'amitié est une vertu qui porte notre volonté au bien honnête, conçu tel par l'entendement.

GAILLARDE.

L'Empereur Trajan avoit pour maxime qu'il falloit que ses Citoyens le trouvaient tel qu'il étoit voulu trouvant l'Empereur, s'il étoit lui-même simple Citoyen. Heureux que l'ivrognerie & ses infames amours, vices si déplorables.

V.

PETIT-ROMAIN.

On n'avoit pas honte de ses débauches sous Henri III. Louis XI a nui à la droiture & à la franchise naturelles à la Nation qu'il gouvernoit: sans François I, nous serions devenus dissimulés.

PETIT-ROMAIN.

Il faut s'armer contre les vices; ils résistent seuls notre indignation. Si nous ne pouvons les détruire, en les rendant odieux, au moins nous les affaiblirons. Gardons nous sur-tout d'en déguiser...

VI.

PHILOSOPHIE. *

Lorsque les grands hommes se laissent abattre par la longueur de leurs infortunes, ils sont voir qu'ils ne les soutenoient que par la force de leur ambition, & non par celle de leur ame, & qu'à une grande vanité près, les Héros sont faits comme les autres hommes.

PHILOSOPHIE.

Nous sommes si préoccupés en notre faveur, que souvent ce que nous prenons pour des vertus ne sont que des vices qui leur ressemblent, & que l'amour-propre nous déguise.

* C'est le caractère de cette Édition de l'Encyclopédie.

QU'on choisisse telle condition que l'on voudra, & qu'on y assemble les biens & les satisfactions qui semblent pouvoir contenter un homme; si celui qu'on aura mis dans cet état est sans occupation, & qu'on le laisse faire réflexion sur ce qu'il est, cette félicité languissante ne le soutiendra pas.

IL faut gouverner la fortune comme la santé, en jouir quand elle est bonne, prendre patience quand elle est mauvaise, & ne faire jamais de grands remèdes sans un extrême besoin.

C'est une ennuyeuse maladie que de conserver sa santé par un trop grand régime.

JE m'imagine avec plaisir qu'il y a dans l'univers une certaine quantité de bien & de mal, qui rend en un sens toutes les conditions égales. Si les Rois ont plus d'agréments que leurs sujets, ils sont aussi plus vivement frappés des disgrâces auxquelles un particulier n'est pas sensible.

LA condition d'autrui paroît plus agréable que la nôtre, parce qu'elle nous est moins connue. Elle ressemble à ces figures d'optique, qui de loin représentent une belle ville ou une belle maison, & qui de près ne sont qu'un amas de traits grossiers & confus.

L'Homme croit souvent se conduire lorsqu'il est conduit; & pendant que par son esprit il tend à un but, son cœur l'entraîne insensiblement à un autre.

IL y a des gens qu'on approuve dans le monde, qui n'ont pour mérite que les vices qui servent au commerce de la vie.

Tous les sentiments ont chacun un ton de voix, des gestes, & des mines qui leur sont propres: ce rapport bon ou mauvais, agréable ou désagréable, est ce qui fait que les personnes plaisent ou déplaisent.

IL est difficile d'aimer ceux que nous n'estimons point; mais il ne l'est pas moins d'aimer ceux que nous estimons beaucoup plus que nous. On pardonne tant que l'on aime.

PETIT-PARANGON.

L'Extrême plaisir que nous prenons à parler de nous-mêmes, nous doit faire craindre de n'en donner guere à ceux qui nous écoutent.

PETIT-PARANGON.

I*L n'y a pas moins d'éloquence dans le ton de la voix, dans les yeux & dans l'air de la personne qui parle, que dans le choix des paroles.*

GROS-PARANGON.

LOuer les Princes des vertus qu'ils n'ont pas, c'est leur dire impunément des injures.

On ne loue d'ordinaire que pour

GROS-PARANGON.

LA sévérité des femmes est un ajustement & un fard qu'elles ajoutent à leur beauté.

PALESTINE (romain & italique.)

ON peut dire de l'humeur des hommes comme de la plupart des bâtimens, qu'elle a diverses faces, les unes agréables, les autres désagréables.

Le trop grand empressement qu'on a de s'acquitter d'une obligation, est une espece d'ingratitude.

LA sagesse & la réputation ne sont pas moins à la merci de la fortune que le bien. Qui vit sans folie, n'est pas si sage qu'il le croit.

Quelque bien que l'on nous dise de nous, on ne nous apprend rien de nouveau.

LE bon naturel qui se vante d'être si sensible, est souvent étouffé par le moindre intérêt.

On ne trouve guere d'ingrats, tant qu'on est en état de faire du bien.

GROS-CANON (romain & italique.)

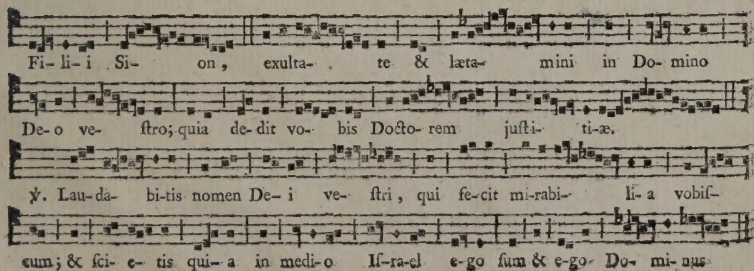
Rien de durable dans
ce monde :

*Heureux celui qui ne s'y
attache pas !*

Caracteres de Finance,

*Pour imiter à l'impression ces deux différentes
Ecritures. La premiere en appellée Bâtard, &
la seconde Bâtarde coulée.*

N O T E.



Fi-li-i Si-on, exulta-te & lata-mini in Do-mi-no
De-o ve-stro; quia de-dit vo-bis Docto-rem justiti-æ.
¶ Lau-da-bi-tis nomen De-i ve-stri, qui fe-cit mi-ra-bi-li-a vobis-
cum; & sci-e-tis qui-a in me-di-o Is-ra-el e-go sum & e-go Do-mi-nus.

HORLOGERIE.

QUOIQUE nous n'ayions annoncé aucune Planche d'Horlogerie, cependant nous avons fait graver les Figures qu'il eût été très-difficile de suppléer par le Discours.

PLANCHE V.

FIGURES

- 19 Démonstration.
- 20 Echappements à deux leviers.
- 21 Echappements à repos des Pendules à secondes, par M. Graham;
- 22 { Echappements à repos de Montres, par M. Graham.
- 23 {
- 24 Echappement à roue de rencontre.
- 25 Echappement à ancre, du Docteur Hook;
- 26 Echappement à deux verges ou leviers, par M. Julien le Roi;
- 27 Foliot, ou ancien échappement.

PLANCHE XVI.

- 75 Machine, ou Outil à engrenages, vu en perspective.

HORLOGERIE *Différents Echappements*

PL.V

